Roland furieux / poème héroïque / Arioste / traduit par A.-J. du Pays * et illustré par Gustave Doré

ROLAND FURIEUX


ROLAND FURIEUX

ARIOSTE

ROLAND FURIEUX

POÈME HÉROÏQUE

TRADUIT PAR A.-J. DU PAYS

ET ILLUSTRÉ

PAR GUSTAVE DORÉ



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1879

NOTICE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

Par un heureux privilége la langue italienne (*lingua volgare*) était déjà fixée au quatorzième siècle, lorsque les autres langues de l'Europe n'avaient pas dépouillé leur rudesse et avaient encore à régulariser leur grammaire. Déjà au treizième siècle, elle s'était assouplie et avait emprunté à la langue provençale la douceur, la grâce et l'harmonie des chants d'amour des troubadours. Dans les premiers essais de cette langue mélodieuse, la poésie semblait couler de source. « L'italien, a dit madame de Staël (*Corinne*), a un charme musical qui fait trouver du plaisir dans le son des mots, presque indépendamment des idées. »

Tout à coup, pendant que de timides poëtes, séduits par la mollesse de cet idiome naissant, bégayaient leurs premières chansons, surgissent deux génies créateurs, deux astres éblouissants, dont la splendeur doit illuminer, à travers tout son développement, la littérature italienne : un de ces génies hors ligne et de la trempe la plus vigoureuse. Dante (1265-1321), homme de passions politiques, âme mélancolique et inquiète, porte d'un bond prodigieux, dans son style obscur, la langue naissante à une hauteur sublime et trace des peintures émouvantes et terribles ; l'autre, Pétrarque (1304-1374), passionné pour la littérature des anciens et ne cessant d'en chercher et d'en recueillir les manuscrits, pense arriver à la gloire par son poëme latin de *l'Afrique*, dont Scipion est le héros. En effet, dans ce pays qui devait se montrer si sensible aux choses de l'art, il est solennellement couronné à Rome, au Capitole ; mais ce n'est qu'un retentissement éphémère pour un poëme que personne ne lit plus depuis longtemps. L'immortalité devait lui venir d'un simple *Canzoniere*, recueil de sonnets et d'odes en langue vulgaire, où il célèbre la beauté d'une jeune Avignonaise, Laure de Noves, sage et fidèle épouse de Hugues de Sade. Pendant vingt ans il épanche dans ce recueil les plaintes de son amoureux martyre, et il le remplit de sa longue douleur, après qu'atteinte de la peste, qui ravageait alors le monde, elle était morte environnée à ses derniers moments de ses parentes, de ses amies bravant l'effrayante contagion dont elle mourait victime, tant elle avait su s'en faire aimer. — Il n'a jamais été donné une seconde fois à l'homme, dit Hallam parlant des *Rime* de Pétrarque, de tremper sa plume à cette source de pureté éthérée, qui a rendu le nom de Laure immortel. Elle était déjà célèbre de son vivant : les étrangers qui venaient à Avignon voulaient la voir et éprouvaient peut-être quelque surprise en présence des changements que l'âge avait apportés à la beauté de cette femme, qui fut mère de onze enfants.

C'est par ce simple recueil de suaves élégies que Pétrarque prenait rang à côté de Dante, comme créateur de la littérature italienne. Mais leur fortune fut diverse : pendant que Dante, le premier poëte des littératures modernes, régnait à part, comme un aigle dans un ciel solitaire, sa gloire paraît s'obscurcir un siècle ou deux ; nul ne songe à l'imiter. On pourrait lui appliquer ce que Jules II disait à Sébastien del Piombo du talent de Michel-Ange : *È terribile, non si pol pratichar con lui.*

Pétrarque, au contraire, par l'heureux choix des expressions, dont aucune n'a vieilli, par la grâce et la douceur mélodieuse de ses vers, eut d'abord de nombreux imitateurs. Plus tard, au seizième siècle, la poésie lyrique étant un

peu déchue du haut degré de perfection où il l'avait élevée, il redevint de nouveau un modèle et l'objet d'un culte idolâtre; ce fut l'ère des pétrarquistes.

A côté de Dante et de Pétrarque, du poëte du catholicisme et de celui de l'amour idéal, leur contemporain Boccaccio (1313-1375), qui fut aussi un des maîtres de la langue vulgaire, peignit dans ses contes en prose les aventures de la vie commune, et il fut bientôt suivi dans cette voie par le Pecorone, né en 1380, et par Sacchetti (1335-1402). Ces récits populaires pouvaient distraire sans doute une curiosité ouverte aux nouveautés, mais ne devaient-ils point paraître bien pâles à des lecteurs déjà habitués aux merveilles des chants épiques des trouvères français, de ces *chansons de gestes*, qui forment le cycle de Charlemagne, dont la France inonda l'Europe, et qui étaient déjà réunies dans le vieux roman italien des *Reali di Francia?* Les figures légendaires de Charlemagne, de Roland étaient aussi populaires en Italie qu'en France.

Outre les faits d'armes des paladins et la peinture des mœurs chevaleresques, il y avait dans ces récits du moyen âge tout un côté merveilleux : celui des génies, des fées, des géants, des magiciens, des démons, des enchantements, fait pour tenir en éveil les imaginations populaires. Tout le personnel, tout le fantastique de l'épopée étaient déjà réunis. Mais l'épopée elle-même, qui devait être une de ses gloires, manquait encore à l'Italie.

Il faut voir dans l'*Histoire littéraire de l'Italie* de Ginguené l'analyse de quelques essais informes et illisibles de poésie épique primitive, tels que la *Spagna*, — la *Regina Ancroja*, — *Buovo d'Antona*, que l'on chantait dans les carrefours et pour lesquels les chanteurs, à l'exemple de nos trouvères, réclamaient une petite rémunération. Dans un de ces poëmes l'auteur termine un chant par ces paroles : « Qu'il vous plaise maintenant de mettre un peu la main à vos bourses. »

Plus tard, dans le cours du quinzième siècle, alors que Laurent de Médicis, poëte lui-même, se plaisait à réunir autour de lui des poëtes et des savants, Lucrezia Tornabuoni, sa mère, invita Louis Pulci, né en 1431, d'un esprit vif et distingué, à composer un poëme dans lequel sa muse bouffonne, parodiant les fabuleuses exagérations de la poésie épique, apporterait un tribut de gaieté dans cette cour lettrée. *Il Morgante Maggiore*, ou Morgant le Grand, dont le nom fait le titre du poëme, est un géant que Roland a converti et qui lui sert de second et d'écuyer. — Ce poëme comique est une débauche d'esprit, à laquelle on a reproché ses grossières plaisanteries, ses images burlesques et ses impiétés. Le Crescimbeni (*Histoire de la poésie vulgaire*) rejette ces torts sur les mauvaises mœurs qui régnaient de son temps : « La licence du langage, dit-il, était alors sans frein ; et le Pulci, dans son *Morgante Maggiore*, est peut-être encore l'écrivain le plus modeste et le plus modéré de son siècle. » — La pureté de son style, cité comme un modèle par Machiavel, le fait encore lire de quelques curieux.

Pendant que la folle imagination de Pulci s'amusait à jeter le ridicule sur les récits romanesques de ses prédécesseurs, son contemporain, le comte Matteo Maria Boiardo (1430-1494), abordait sérieusement, dans son *Orlando innamorato*, une vaste épopée romanesque, où son esprit fécond en inventions répandait à profusion, dans soixante-dix-neuf chants, des histoires chevaleresques et des aventures merveilleuses, qui semblent empruntées aux contes orientaux. Il prend pour fondement de sa fable le siége de Paris; on a voulu y voir une imitation de l'*Iliade*, qui a pour but le siége de Troie; ce serait aussi à l'exemple de la belle Hélène, cause de cette guerre fatale, qu'il introduit dans son poëme la belle Angélique, dont les charmes excitent entre les paladins des rixes sanglantes. Fille de Galafron, roi du Cathay, elle est venue des extrémités de l'Orient avec son frère Argail, pour rendre hommage à Charlemagne. Déjà dans le roman épique de Boiardo apparaissent beaucoup d'autres noms qu'on retrouve dans l'Arioste : Agramant, Mandricard, Gradasse, Sacripant, etc., seraient les noms de quelques-uns de ses paysans. On raconte qu'un jour, à la chasse, ayant longtemps cherché un nom éclatant pour un guerrier sarrasin, il fut si content d'avoir trouvé celui de Rodomont, qu'il retourna à son château et fit sonner en réjouissance les cloches du village.

Attaché à la cour de Ferrare, une des plus brillantes de l'Europe, le poëte courtisan célèbre dans six octaves (ch. XXI) la gloire de la maison d'Este, devant laquelle nous verrons l'Arioste se prosterner jusqu'à l'adoration. Il fait prédire à Roger, par la voix du magicien Atlant, qui l'a élevé avec sa sœur Marphise, ses glorieuses destinées et celles des héros qui sortiront un jour de son union avec Bradamante. Ce sujet a été longuement développé par l'Arioste. Indiquons encore, au hasard, l'île de Falérine et de Morgane comme modèle des îles enchantées d'Alcine et d'Armide. La richesse d'invention du Boïard est telle, que les sujets, que les idées qu'il a fournis à ses successeurs sont innombrables. Malheureusement son poëme, qu'il n'a pas terminé et dont on ne peut deviner quelle aurait été la conclusion, est d'un style sans attrait, sans originalité et sans élégance. Aussi ne le réimprime-t-on plus depuis longtemps; et, si on le lit, ce n'est qu'à travers la traduction en vers italiens et le remaniement fait par le Berni (singulière appropriation de l'œuvre d'un autre). Cette traduction s'est tellement substituée à l'original, que, dans plusieurs éditions de l'*Orlando furioso*, les annotateurs, pour faire connaître des faits antérieurs, renvoient à l'*Orlando innamorato* du Berni.

Le Berni (vers 1499-1536) a composé des poésies badines, *rime burlesche*, genre où il est regardé comme un modèle, et qui de son nom a pris le titre de *bernesque*. Ce joyeux poëte, engagé dans l'intimité dangereuse du duc Alexandre de Médicis et du cardinal Hippolyte de Médicis, parents ennemis, mourut, dit-on, empoisonné pour

avoir refusé de se prêter à un crime, pour lequel on trouva un autre complice ; car le cardinal succomba au poison.

L'épopée romanesque était devenue une passion du public italien. Nous avons donné l'indication de ses développements et de ses transformations depuis ses premiers essais informes jusqu'à l'époque à laquelle nous sommes parvenu. C'est sur ce terrain longuement préparé, d'abord par des mains inexpérimentées et grossières, plus tard par une culture plus féconde, que devait s'élever le chêne vivace, aux vastes ramures, qui domine le Parnasse italien. Nous voici arrivé à l'Arioste.

Lodovico Ariosto naquit à Reggio, le 8 septembre 1474, le premier de cinq frères et d'autant de sœurs. Son père, gentilhomme de Ferrare, fut capitaine de la citadelle de Reggio pour le duc Hercule Ier. Après avoir consacré cinq années à l'étude des lois, pour obéir à son père, laissé libre à vingt ans de suivre son inclination pour la littérature, il acquit une connaissance si exacte des poëtes latins, qu'il se fit remarquer à la cour de Rome, quand il y suivit le cardinal Hippolyte d'Este, fils du duc de Ferrare Hercule Ier, dont il avait attiré l'attention par ses poésies lyriques italiennes et latines, et au service de qui il entra comme gentilhomme. Il se trouvait à Rome le 18 août 1503 à la mort du pape Alexandre VI ; et il en repartit après l'élection de Jules II.

Alphonse, frère d'Hippolyte, ayant succédé au duché en 1509, députa l'Arioste auprès du pape Jules II, dans deux occasions importantes : la première fois (1509) pour demander au pape des secours d'hommes et d'argent contre les forces vénitiennes qui attaquaient Ferrare ; on ignorait encore que Jules II était secrètement ligué avec Venise. C'est à cette époque sans doute que l'Arioste se rencontra avec Raphaël et lui indiqua les figures de poëtes à placer dans son *Parnasse*. La seconde fois (1510) c'était, comme il le dit dans une de ses satires :

A placar la gran' ira di Secondo.

Il ne put rien obtenir de l'irascible pontife, qui, furieux de ce qu'Alphonse restait attaché aux Français, fit ouvertement attaquer les États du duc par ses troupes. « L'Arioste montra dans cette double mission, dit Ginguené, un courage et une intelligence qui augmentèrent l'estime et le crédit dont il jouissait dans cette cour. »

Le cardinal Hippolyte d'Este, dont le nom vivra éternellement de l'immortalité que l'Arioste lui a donnée dans son poëme, fut pour lui un patron exigeant et ingrat. C'était un froid politique, homme de guerre à l'occasion et d'un caractère impitoyable. L'histoire l'accuse d'un atroce attentat, qu'il fit commettre en sa présence sur un de ses frères, par une jalousie dont la cause seule, chez un cardinal, atteste toute l'immoralité de l'époque.

On voit dans des notes de Virginio Ariosto, sur la vie de son père, que le cardinal Hippolyte aurait préféré trouver chez lui plus d'assiduité à son service, pendant qu'il s'occupait de la composition de son poëme. Peut-être dans la sécheresse et la froideur de son caractère, jugeait-il tout ce qu'il y a de faux dans les éloges hyperboliques que lui prodigue ce poëme consacré entièrement à sa gloire. Cela n'excuserait pas, cela expliquerait peut-être les paroles singulières qu'il adressa au poëte, lorsqu'il lui eut présenté un exemplaire de son livre : « *Messer Lodovico, dove mai avete pigliato tante*..... » « Où avez-vous pris *tant de sottises?* est trop dur (dit Ginguené), *tant de folies* ne dit pas assez ; *tant de bagatelles*, ou de *niaiseries*, ce n'est pas encore cela. Le mot existe bien en français, mais l'italien a ses licences; un cardinal a aussi les siennes, et je ne puis que rappeler ici ce mot à ceux qui le savent, sans le dire à ceux qui l'ignorent. Il suffit de ces à-peu-près pour juger qu'Hippolyte d'Este, tout prince, tout cardinal et tout grand mathématicien qu'il était, dit alors une impertinence. »

En 1512 l'Arioste avait été obligé d'accompagner ce prince en Hongrie. En 1517 le cardinal dut y retourner pour s'y arrêter deux ans et quelques mois ; il voulait encore emmener avec lui l'Arioste. Celui-ci s'excusa de le suivre; il allégua en vain la faiblesse de sa santé et les soins qu'exigeaient de lui les affaires de sa famille; le cardinal ne voulut admettre aucune excuse. On lira avec intérêt les détails intimes que l'Arioste donne à ce sujet, dans sa satire deuxième à son frère Alessandro, qui accompagnait le cardinal en Hongrie :

« Je lui ai expliqué beaucoup de motifs d'excuses, toutes véritables, et dont chacune par elle seule devait être pour moi décisive : — la première est la vie, à quoi je dois préférer peu de chose, ou même ne préférer rien du tout, car je ne veux pas la faire plus courte que ne veut le ciel ou la fortune. — Toute aggravation qu'aurait le mal que je ressens, j'en mourrais... — Outre ce que disent les médecins, je connais ma constitution ; je sais qu'elle s'arrange mal des froids de l'hiver, et là, sous le pôle, vous les avez plus intenses qu'en Italie. — Et ce n'est pas le froid seulement qui me serait nuisible, mais la chaleur des poêles qui est pour moi si pénible, que je la fuis comme la peste. » — [Il accuse les vins fumeux qui lui sont défendus plus que du poison ; la nécessité de boire à outrance ; la cuisine excessivement épicée...] « Vous pouvez me dire à la vérité que je pourrais me faire préparer mes aliments à mon goût.... » — « Dans ma malheureuse servitude je ne reçois pas assez du cardinal pour avoir une auberge à part dans sa cour. » [Le passage suivant de cette satire est traduit par Ginguené :] — « Qu'en ai-je reçu jusqu'à présent? à peine de quoi me vêtir ; et cela même, ô Apollon, ô chœur sacré des Muses ! ce n'est point à cause de vous... — Il l'a dit, et je veux le redire à tout le monde : — Il ne veut pas que les vers que j'ai consacrés à sa louange méritent la moindre récompense. Ce qui en mérite, c'est de bien courir la poste. — Il donne volontiers à ceux qui le suivent à la chasse et à sa campagne ; à ceux qui l'habillent et le déshabillent ; ou qui mettent les bouteilles de vin à rafraîchir dans le puits pour ses repas du soir ; — à ceux enfin qui veillent avec lui jusqu'au matin, ou

si avant dans la nuit, que, les flambeaux à la main, ils tombent accablés de sommeil. — Si je l'ai loué dans mes vers, il dit que je l'ai fait pour mon plaisir et par désœuvrement. Il lui serait plus agréable que je l'eusse suivi. — Et s'il m'a fait obtenir à Milan, sur la chancellerie, une rente qui vaut bien le tiers de ce qu'un notaire reçoit pour la moindre affaire, c'est parce que je m'escrime quelquefois de l'éperon et du fouet, changeant de chevaux et de guides, et galopant par monts et par vaux, au péril de ma vie... » — [*e di poeta cavallar mi feo*, dit-il ailleurs]. — Si, pour m'avoir donné vingt-cinq écus tous les quatre mois, et encore si mal assurés que souvent on me les conteste, il croit m'avoir enchaîné, me tenir en esclavage, m'obliger de suer ou de trembler de froid, sans songer si je puis en mourir ou en être malade, ne lui laissez pas cette idée ; dites-lui que plutôt que d'être esclave, je supporterai patiemment la pauvreté. »

Nous extrairons encore de cette même satire quelques passages qui font connaître l'Arioste sous le rapport des sentiments affectueux.

« Je ne dois pas souffrir que, faute de tout soutien, notre maison puisse tomber en ruine. — De cinq frères que nous sommes [il indique l'éloignement de plusieurs ou leur impossibilité d'être utiles] — à la cinquième sœur qui est restée, il fallait préparer la dot que nous lui devons, maintenant qu'elle se met en ménage. — L'âge de notre mère me serre le cœur de compassion, car elle ne peut, sans infamie, être abandonnée par nous tous à la fois. — Je suis l'aîné de dix enfants ; âgé de quarante-quatre ans, je suis devenu chauve... — Je conserve du mieux que je peux la vie qui me reste. »

Le cardinal regarda ce refus comme une injure. L'Arioste y ayant persisté, il lui retira entièrement ses bonnes grâces, et du mécontentement il passa jusqu'à la haine, excité peut-être par les ennemis et les détracteurs du poëte, qui étaient dans sa domesticité. Après quinze ans d'un fidèle service resté sans récompense, il échappait au « joug du cardinal d'Este, dont il avait été opprimé », comme il le dit dans sa satire VI.

Pistofilo, secrétaire du duc de Ferrare, engagea l'Arioste à entrer au service du duc. Quelque ennuyé qu'il fût de la cour, la pauvreté [1] de sa famille, plus que le conseil de son ami, le décida à accepter la proposition. Alphonse l'accueillit et l'admit parmi les gentilshommes de sa familiarité.

Quelques vers de ses *Satires*, que nous allons traduire, nous apprennent par lui-même comment il appréciait sa nouvelle situation :

Sat. IV, à son cousin Annibal Maleguccio : — « Tu veux savoir comment je me trouve avec le duc Alphonse, et si, la charge étant changée, je trouve le fardeau plus ou moins lourd... — Je te dirai franchement, tout de suite, qu'un poids et un autre me déplaisent également et que le mieux serait de n'être soumis à personne... — Une selle ne s'adapte pas à tous les dos : à l'un il semble qu'il n'en ait pas ; à un autre la selle le presse, le serre et lui fait mal... — Le service du duc me plaît surtout en cela qu'il s'éloigne rarement du nid natal. — Par cela même il trouble peu mes études, et il ne m'enlève pas d'un endroit, d'où je ne peux partir tout entier, parce que j'y laisse toujours mon cœur. — Il me semble te voir rire et t'entendre dire : Ce n'est pas l'amour de la patrie ou celui de l'étude qui le retient ; c'est celui d'une femme. — Je te l'avouerai franchement [2]... — Si j'eusse été à Rome, me dira-t-on, pour me mettre à attraper des bénéfices, j'en aurais attrapé plus d'un au filet. — D'autant plus que j'étais un des anciens amis du pape [3], avant que son mérite ou la fortune l'élevât au sublime Pontificat. »

« L'Arioste, dit Ginguené, recevait du duc, pour tous gages, une pension assise, à ce que l'on croit, sur des gabelles. Alphonse supprima l'impôt, et l'Arioste perdit sa rente, que le duc ne songea pas à remplacer.

« Il restait à l'Arioste une petite rente sur la chancellerie de Milan, que le cardinal lui avait fait avoir et qu'au moins il ne lui ôta pas [avant sa mort, arrivée en 1520] ; elle lui valait 25 écus tous les quatre mois, c'est-à-dire à peu près 300 livres par an (en comptant, par écu, 6 à 7 livres de France). Voilà pourtant toutes les récompenses qu'il obtint de cette famille, si magnifique et si libérale ; voilà le prix de ses longs services, des dangers auxquels il s'était exposé pour elle et de ses immortels travaux. La position de l'Arioste devint si cruelle, qu'il se vit forcé de prier le duc, ou de pourvoir à ses besoins ou de lui permettre de quitter son service pour chercher ailleurs des ressources. Alphonse, qui l'aimait réellement, ne rejeta point sa prière ; mais comment croit-on qu'il y répondit ?

[1] Pigna, dans l'ouvrage (*I Romanzi*, 1554), où il traite des poëmes et de la vie de l'Arioste, avance que Lippa Ariosti (célébrée dans l'*Orlando furioso*, ch. XIII, st. 73, sous le nom de la belle Lippa de Bologne), dont Obizon III, marquis de Ferrare (en 1352), eut dix enfants naturels, qu'il légitima, avait si bien établi les Arioste qu'ils s'élevèrent en honneurs et en richesse. Cela a été démenti par Orazio Ariosto, neveu du poëte, qui dit : « Notre famille a toujours été médiocrement dotée des biens de la fortune et fut plutôt pauvre. C'est ce que confirme ce vers de l'Arioste (satire IV) :

Nè mai fu troppo a' miei Mercurio amico.

Plus tard, dans sa satire VII, *à Pistofilo*, il revient encore sur le tendre attachement qui le retient à Ferrare (voy. p. V) ; faiblesse peu excusable alors, à son âge, il le reconnaît.

[3] Jean de Médicis, fils de Laurent de Médicis, surnommé le Magnifique, nommé cardinal à treize ans, en 1488, élu pape en 1513, sous le nom de Léon X, avait promis à l'Arioste, que si jamais il se trouvait en état de le servir, il se chargerait de sa fortune. Il lui avait répété les mêmes promesses à Florence, après le rétablissement de sa famille. Les liaisons de l'Arioste avec les Médicis remontaient à l'époque de leur exil.

En le nommant [1522] son commissaire dans un petit pays appelé la *Garfagnana* [1], alors agité par des troubles et infesté de brigands. Ce grand génie était en même temps un esprit conciliant; il mit tant d'adresse et de douceur dans cette commission épineuse, qu'il ramena toutes les volontés, apaisa les troubles, et gagna l'affection des sujets en acquérant de nouveaux droits à l'attachement du maître. » (Ginguené.) — Garofalo raconte dans la *Vie de l'Arioste*, qu'un jour, traversant à cheval ce territoire, accompagné de six ou sept cavaliers, il rencontra une troupe de ces brigands armés, à l'ombre sous des arbres. Il continua sa route sans laisser voir son inquiétude. A peine l'avait-il dépassée, que Pacchione, le chef de la bande, demanda à un domestique quel était le gentilhomme resté derrière les autres. Quand il sut que c'était l'Arioste, il se mit, tout armé comme il l'était, à courir derrière lui. L'Arioste, le voyant venir, s'arrêta, ne sachant trop ce qui allait arriver. Pacchione, s'étant approché, le salua respectueusement, se nomma et s'excusa de ne lui avoir pas adressé la parole, parce qu'il ne savait pas qui il était; mais l'ayant appris ensuite, il accourait pour le voir et le connaître, comme il le connaissait déjà de réputation; enfin, après lui avoir fait avec courtoisie des offres polies, il prit congé de lui avec une respectueuse déférence.

« Il était encore dans ce triste pays, quand Clément VII fut élevé au souverain Pontificat. Pistofilo, secrétaire d'État du duc Alphonse, fut alors chargé de proposer à l'Arioste le titre d'ambassadeur résident auprès du nouveau pape [pendant un an ou deux]. Il lui faisait envisager dans ce parti de grandes espérances de fortune. L'Arioste s'excusa d'accepter cette faveur. »

« Je te remercie, dit-il (*Satire VII, à Bonaventura Pistofilo*), de ce que tu as toujours le désir de m'élever. Tu peux m'envoyer, pour le service du duc, en France, en Espagne, à Rome. — Mais pour me dire qu'on gagne là des honneurs et de la richesse, invente un autre appât, si tu veux que l'oiseau tombe dans le filet. — Quant aux honneurs, j'en ai tout autant que j'en veux. Il me suffit de voir six ou sept personnes m'ôter leur chapeau; — parce qu'elles savent que je m'assieds quelquefois à la table du duc, et que j'en obtiens quelque faveur, si je la demande pour moi, ou pour mes amis... — Je voudrais avoir assez d'aisance pour pouvoir vivre libre sans demander rien à personne, ce que je n'ai plus l'espérance d'obtenir jamais. — Puisque tant de mes amis ont eu le pouvoir de le faire [2], et pourtant je suis toujours resté dans la servitude et la pauvreté. — Le jour de l'espérance fut pour moi celui où l'Église devint l'épouse de Léon et où je vis tant de mes amis assister au mariage, revêtus de pourpre — le jour où le saint pasteur me serra les mains et me baisa sur les deux joues [3]. — Elle était venue avec les fleurs et les premières feuilles, et elle s'enfuit ensuite sans attendre septembre..... — Il ne peut plus m'arriver de me fier jamais aux promesses d'autrui. — Pour ne pas perdre d'inutiles paroles, je te dirai que toutes mes avares espérances sont ensevelies pour toujours. — Si Léon ne m'a rien donné, que puis-je attendre d'un des siens?... — Pourtant, s'il te semble que je dois aller à Rome, allons-y. Mais non plus pour l'honneur, ni pour la richesse celle-ci je ne l'espère pas, et celui-là je ne le désire plus. — Dis-moi plutôt que je quitterai l'âpre aspect de ces rochers et cette population sauvage comme le lieu où elle est née et où elle vit. — Que je n'aurai plus à punir celui-ci d'une amende, à menacer celui-là, à me plaindre toujours de voir ici la violence outrager la justice. — Dis-moi que je pourrai avoir le loisir de revoir quelquefois les Muses et d'aller avec elles, sous les sacrés ombrages, faisant encore des vers. — Dis-moi que je pourrai m'entretenir chaque jour avec le Bembo, avec Sadolet, etc. — Prendre parmi eux tantôt l'un, tantôt l'autre, pour me guider à travers les sept collines..... — Dis-moi que j'aurai toujours des conseils pour ce que je lis et pour ce que j'écris. — Tu peux aussi me faire valoir le grand nombre d'anciens livres, que Sixte [IV] a fait ramasser de toutes parts à l'usage du public. — Si toi, mettant cela en avant, moi, je refuse d'aller, tu pourras dire qu'une humeur triste a jeté le trouble dans ma manière de raisonner..... — Si pourtant il me faut être loin de Ferrare, il me sera sans doute moins dur, moins pénible d'habiter dans l'auguste Champ de Mars que dans ce tombeau-ci. — Mais si Monseigneur veut m'accorder une pleine faveur, qu'il me rappelle à lui, et qu'il ne m'envoie jamais plus loin qu'Argenta ou Bondeno [environs de Ferrare]. — Si tu me demandes pourquoi j'aime tant ce nid, je ne te le dirai pas plus volontiers que je ne confesse mes péchés à un moine. — Car je sais bien que tu dirais : Sont-ce là les pensées d'un homme qui a laissé avant-hier derrière ses épaules quarante-neuf ans bien sonnés ? »

L'Arioste continua à résider dans la Garfagnana jusqu'au terme prescrit pour son administration qui fut de trois ans, puis il revint se fixer à Ferrare. [Voir ci-dessus, page IV, satire IV.]

[1] District du duché de Modène (1828), dont il forme la partie méridionale; borné au N. par le district de Reggio; au S.-E. par le duché de Lucques (1828), au S.-O. par le duché de Massa-Carrara, et à l'O. par le territoire de Fivizzano. Il est sur le versant méridional de l'Apennin, dont la crête le sépare du reste du duché. Le chef-lieu est Castelnuovo.

[2] Cela vise particulièrement son ami le cardinal de Bibbiena.

[3] « On a lieu d'être surpris, dit Ginguené, que ce généreux protecteur des lettres, qui répandit tant de bienfaits sur les poëtes même les plus médiocres, n'ait rien fait pour le premier poëte de son temps. Léon X régna neuf ans, et l'Arioste, dont les vœux étaient très-modérés, qui ne désirait que les deux vrais biens de la vie, le nécessaire et l'indépendance, n'obtint de lui ni l'un ni l'autre. A quoi attribuer cette conduite, si ce n'est à l'attachement de l'Arioste pour la maison d'Este? Léon X avait hérité de la haine de Jules II contre le duc Alphonse et du projet déjà formé d'envahir Ferrare. Cette ville entrait avec Modène, Reggio, Parme et Plaisance, dans un plan qu'il avait fait pour son frère Julien. (Guichardin, liv. XII.) Il craignit que s'il élevait l'Arioste aux dignités ecclésiastiques, comme le Bembo et Sadolet, il ne trouvât en lui dans la suite quelque obstacle à ses desseins. L'Arioste n'avait garde d'attendre du second pape Médicis [Clément VII] ce qu'après tant de témoignages d'amitié, après tant de promesses, il avait attendu inutilement du premier. » (*Hist. litt. de l'Italie*, t. IV, p. 363.)

[L'Arioste dit lui-même dans sa satire IV : « Jusqu'à ce qu'il allât à Rome pour y être Léon X, je lui fus toujours cher, et en apparence, il montra qu'il aimait peu de personnes plus que moi, et à Florence il me dit qu'au besoin il ne ferait pas de différence de moi à son frère.]

« Il y trouva le duc très-occupé de spectacles. Ce goût, alors naissant en Italie, faisait l'amusement de toutes les cours. Ce fut pour celle de Ferrare qu'il revit et qu'il corrigea quatre comédies (*la Cassaria*, *I Suppositi*, *il Negromante* et *la Lena*) écrites depuis longtemps. Le duc Alphonse n'épargna aucune dépense pour qu'elles fussent magnifiquement représentées. Il fit bâtir exprès dans son palais un théâtre d'après les dessins et sous la direction du poëte lui-même. Ces quatre pièces y furent jouées plusieurs fois dans des fêtes données à différents princes. Les acteurs étaient, selon l'usage du temps, des gentilshommes de la cour et d'autres personnes distinguées. L'un des fils mêmes du duc [D. Francesco] récita le long prologue de *la Lena* la première fois qu'elle fut jouée [en 1528]. L'Arioste traduisit [en prose] pour les mêmes spectacles [l'*Andrienne* et l'*Eunuque*] de Térence; et l'on doit regretter que ces traductions se soient perdues. Au milieu de ces douces mais assujétissantes occupations, il n'oubliait pas le plus solide fondement de sa gloire. Peu satisfait de la première publication de son *Orlando* [en quarante chants, en 1516], malgré le bruit qu'il avait fait et les éditions répétées qui en avaient paru, il y retouchait, corrigeait et ajoutait sans cesse, dès qu'il en avait le loisir. » (Ginguené.)

Il en fit paraître, en 1532, une nouvelle édition en quarante-six chants. Il se plaignit hautement d'avoir été assassiné par l'imprimeur. Il en conçut beaucoup de chagrin et il projetait une nouvelle édition, quand il fut attaqué de la maladie dont il mourut. Avant de parler du poëme nous donnerons encore quelques détails sur le poëte.

Dans le partage de l'héritage qui se fit entre lui et ses frères il eut la maison de son père. Puis il se retira dans une petite maison, qu'il acquit en 1528. Et ayant pris goût au jardin qu'il avait formé dans un terrain qu'il y avait réuni, et où il faisait des semis, dont il se plaisait à surveiller la germination, il se décida à bâtir là sa maison d'habitation; c'est celle qu'on va encore visiter, rue Mirasola, aboutissant au Corso di Porta Pô. Il fit graver sur l'entrée ce distique :

Parva, sed apta mihi, sed nulli obnoxia, sed non
Sordida, parta meo sed tamen ære domus.

Dans l'article Arioste de la *Biographie universelle*, par Ginguené, la traduction des mots *nulli obnoxia*, « qui ne dépend de personne », a été remplacée par erreur par ces mots : « incommode à personne. » Cette inscription n'était-elle pas une satire permanente à l'adresse du duc? Paul Jove et Fornari ont avancé que cette maison était une libéralité d'Alphonse; ce qui a été démenti par le Garofalo, dans sa *Vie de l'Arioste*. Le même Fornari a commis une autre erreur, en disant que c'est dans cette maison que l'Arioste écrivit la majeure partie de ses compositions. Il n'en jouit que peu d'années à la fin de sa vie, qui arriva à la suite des fatigues qu'il se donna pour corriger et surveiller par lui-même la réimpression de son poëme, en 1532. Il commença à souffrir d'une obstruction au col de la vessie, qui, d'après les détails transmis par les historiens de sa vie, paraît n'avoir pas été bien soignée, et à laquelle il succomba au bout de huit mois et vingt-huit jours, à l'âge de cinquante-huit ans, le 6 juin 1533. « Son corps fut porté de nuit par des moines dans la vieille église de Saint-Benoît et enterré avec la plus grande simplicité, comme il l'avait expressément demandé. Ses cendres restèrent quarante ans dans cette humble sépulture. En 1572, un gentilhomme ferrarais, qui avait été son disciple, lui fit ériger à ses frais dans la nouvelle église des Bénédictins un tombeau en marbre, surmonté du buste du poëte. Il y transporta de ses propres mains les restes de son maître le jour même de l'anniversaire de sa mort. Quarante ans après, Louis Arioste, petit-fils du poëte, fit élever à sa mémoire un monument beaucoup plus riche. » Enfin, le 6 juin 1801, ses restes furent solennellement transportés par les soins du général français Miollis, de l'église de San Benedetto au Palais des Écoles (*Studio pubblico*), où son monument funèbre se voit encore dans la bibliothèque.

L'Arioste laissa deux fils naturels : Virginio, qui prit l'état ecclésiastique et obtint de bons bénéfices, et Jean-Baptiste, capitaine dans les troupes du duc de Ferrare.

« L'Arioste avait une belle figure, les traits réguliers, le teint vif et animé, l'air ouvert, bon et spirituel. Sa taille était haute et bien prise. Sa conversation était agréable, piquante et respirait la franchise et l'urbanité autant que l'esprit. Sa manière de raconter était originale et plaisante; et, ce qui manque rarement son effet, quand il faisait rire tout le monde, il était lui-même fort sérieux. Les auteurs qui ont écrit sa vie avec le plus de détail, le représentent doué de toutes les qualités sociales, sans orgueil, sans ambition, réservé dans ses discours et dans ses manières... aimant la solitude et la rêverie... ne cessant de relire Catulle, Virgile, Horace et Tibulle; travaillant peu de suite; très-difficile sur ce qu'il avait fait, corrigeant et recorrigeant sans cesse ses vers. Depuis qu'il eut formé le dessein de faire un poëme épique, il joignit à ses études poétiques l'histoire et la géographie. Ses connaissances géographiques surtout étaient étendues. On le voit par les détails où il se plaît à entrer, quand il fait voyager ses héros; et dans ce genre d'épopée, les héros voyagent souvent. » (Ginguené.)

Le talent avec lequel l'Arioste écrivait les vers latins pouvait égarer son génie poétique. Sans que l'oubli dans lequel était tombée *l'Afrique* de Pétrarque fût un avertissement assez décisif, le célèbre Bembo engagea l'Arioste à écrire son poëme en vers latins. Le bon sens de celui-ci le sauva de ce malencontreux projet. D'un autre côté, puisqu'il voulait l'écrire en langue italienne, on peut s'étonner qu'un si grand génie n'ait pas été tenté de chercher un sujet

nouveau, et d'attirer l'intérêt de l'Italie par une fable épique de sa création, au lieu de s'attacher à la remorque des récits romanesques sans inspiration, qui depuis si longtemps captivaient la curiosité publique malgré leur monotonie.

C'est ce qu'essaya de faire, à peu près vers la même époque, TRISSINO (1478-1550), dans le poëme de l'*Italia liberata da' Gotti*, en vingt-sept chants et en vers non rimés (*versi sciolti*), auquel il travailla vingt ans. Il avait le rare mérite d'être inspiré par un sentiment patriotique, jusque-là toujours absent des épopées précédentes. Dans un temps si fécond en calamités publiques, où l'Italie était en butte aux attaques continuelles des Allemands, des Espagnols, des Français, le Trissin pensait qu'en célébrant l'entreprise de Bélisaire, général de Justinien, pour délivrer l'Italie de la domination des Goths, il réveillerait dans ses compatriotes le sentiment dont il était animé lui-même. Ce sentiment honorable et le but qu'il s'était proposé : de transporter dans son plan régulier toutes les beautés des poëmes d'Homère et de Virgile, rendaient son poëme digne d'une destinée meilleure, si son imagination froide et stérile n'avait pas été au-dessous de cette ambition. Ginguené trouve son poëme ennuyeux, languissant et illisible ; de Sismondi déclare que c'est l'un des plus mauvais qui aient jamais paru dans aucune langue.

C'était le génie du Tasse (1544-1595) qui devait plus tard doter la littérature italienne de sa grande *épopée historique*.

C'était à celui de l'Arioste que devait appartenir la gloire d'avoir élevé l'*épopée romanesque* à son plus splendide développement, d'en avoir fait la plus éclatante splendeur du Parnasse italien. L'épopée romanesque, dont l'Italie raffolait, était précisément la forme poétique qui convenait à sa brillante imagination, à la grande variété de couleurs et de tons de sa riche palette.

« S'il ne fut pas l'inventeur de ce genre où il excelle ; si la route lui était tracée ; si le fond de la plupart de ses fables était trouvé ; si les formes mêmes qui paraîtraient le plus lui appartenir étaient employées avant lui, tout cela, dit Ginguené, existait en quelque sorte sans vivre, et le génie de l'Arioste fut pour cette masse encore inerte le souffle créateur. »

Il prend la continuation de son poëme au vingt et unième chant du Boiardo, quand Charlemagne a déposé Angélique entre les mains du duc de Bavière. Un avantage de cette continuation, c'est qu'il n'a pas de noms nouveaux de héros et d'héroïnes à introduire ; ceux des paladins de l'*Orlando innamorato* étaient familiers aux oreilles italiennes et dans toutes les mémoires. Il développe à son gré leurs aventures et leur caractère. Il y ajoute ses propres inventions. Une fois entré dans la composition de ce poëme romanesque, outre le Boïard, il étudie les romans français et espagnols, et il en traduit même quelques-uns. « Les contes de la vieille mythologie et du roman moderne lui fournirent les épisodes que l'on admire : Olympie et Birène, Ariodant et Genèvre, Cloridan et Médor, Zerbin et Isabelle... Parmi ses inventions peu heureuses on peut citer la Descente aux enfers, le Voyage au paradis terrestre, Caligorant, l'odieuse histoire de Gabrine. — Quant à ces brusques transitions au milieu d'un chant ou même d'une stance, qui sont familières à tout lecteur d'Arioste, il a suivi l'exemple de Boïard, qui lui-même n'avait fait en cela qu'imiter les romanciers poétiques de l'époque précédente. »

Un mérite particulier à l'Arioste, c'est l'admirable clarté de son style et de ses images ; tout ce qu'il peint, il le fait voir. « Cette limpidité, cette transparence de style, si éminente chez lui, est, dit Hallam, ce qui le fait lire et admirer par la multitude, comme par les connaisseurs. Galilée, à qui l'on demandait comment il avait acquis le talent de donner de la clarté et de la grâce à ses écrits philosophiques, l'attribuait à l'étude continuelle de l'Arioste. Ses comparaisons sont remarquables par leur beauté ; imitées ordinairement des anciens, elles soutiennent sans désavantage le parallèle avec leurs modèles, et quelquefois les surpassent. — « Je vois avec peu de regret, je l'avoue, que dans les morceaux composés spécialement en l'honneur de la maison d'Este, tels que la longue généalogie qu'il déroule dans son troisième chant, il ait été abandonné de son génie et soit tombé, comme à dessein, dans une prosaïque platitude. — Je hasarde une opinion qui diffère du jugement porté par de bons critiques, en ajoutant que je trouve en général, dans les stances qui forment l'introduction de chaque chant, et où le poëte paraît en personne, une absence de vigueur et d'originalité, une pauvreté de pensée et de sentiment, qu'on remarque quelquefois aussi dans les discours de ses personnages. » (Hallam, *Histoire de la littérature de l'Europe*.)

Plus le style de l'Arioste est naturel, plus on est étonné de trouver çà et là quelques stances, où les images recherchées, les pensées maniérées, le phébus, la mignardise, un scintillement fatigant de concetti, forment les contrastes les plus disparates.

Enfin ajoutons que, « le premier entre les poëtes de son temps, l'Arioste a inventé cet aimable jeu de rire quelquefois de son sujet et de lui-même, de ne pas raconter des inepties avec le gros sérieux du Boiardo, et d'excuser par sa propre défiance les extravagances qu'il débite. »

Il employa dix années à composer le *Roland furieux;* il lui survécut dix-sept ans. Il se plaint de n'avoir pu revoir et corriger son poëme, comme il l'aurait désiré, à cause de la distraction continuelle des voyages, des missions, des fonctions administratives, que lui imposaient ses patrons. Cette impossibilité lui était d'autant plus pénible, que sa composition était laborieuse, il corrigeait sans cesse ses vers, comme l'attestent les nombreuses variantes données, pour chaque chant, dans l'édition de Milan, 1812, et particulièrement la stance 15 du chant XXIX, qui, bien que des plus simples et semblant n'avoir dû coûter aucun effort au poëte, est cependant couverte de changements et de ratures dans le manuscrit de Ferrare.

Le poëme du *Roland furieux* se termine au quarante-sixième chant au mariage de Roger et de Bradamante. Il paraît que dans le principe son intention était de donner cinquante chants à son poëme et d'y faire entrer la mort de Roger et la défaite des paladins à Roncevaux. Bembo et d'autres amis le détournèrent de terminer son poëme par ce dénouement triste et funeste. C'est sans doute à cette continuation que se rattachent les fragments désignés sous le nom de *i cinque Canti* que plusieurs éditions impriment à la suite de l'*Orlando Furioso;* ces fragments sont en *ottava rima* comme le poëme.

Le succès et la supériorité de l'*Orlando furioso* de l'Arioste, qui auraient dû décourager la médiocrité, ne firent qu'augmenter en Italie l'engouement pour les aventures romanesques racontées en vers.

Le comte Brusantini, noble ferrarais, a la prétention de continuer l'Arioste : dans son *Angelica innamorata* en trente-sept chants (Venise, 1550), il raconte la mort de Roger, tué par les Mayençais et la vengeance de sa mort par Bradamante et Marphise ; puis une autre vengeance, celle d'Angélique contre Alcine, laquelle lui a jeté un sort qui la rend subitement amoureuse du premier venu. Le style faisait malheureusement défaut à ces belles inventions.

Le Vénitien Dolce, dont on cite soixante-dix ouvrages, enfante six poëmes épiques : *le prime Imprese del conte Orlando*, en vingt-cinq chants (1570) ; *Sacripant, Paladin, Primaleone, fils de Palmerin;* l'*Iliade* d'Homère et l'*Enéide* de Virgile, merveilleusement réduites ensemble en *ottava rima.*

Dans la foule de poëmes épiques si justement oubliés qui encombrèrent la littérature italienne à cette époque, on distingue : l'*Aspramonte* (auteur inconnu), qui raconte en vingt-trois chants la guerre des Sarrasins et la victoire remportée sur eux par Charlemagne; — *Giron le Courtois*, de l'Alamanni (1495-1556), sujet tiré du roman de la Table ronde, et qui lui avait été donné par François Ier. La pureté du style le recommande, malgré sa froideur. L'*Avarchide*, poëme de la vieillesse de l'Alamanni, est tombée aussitôt dans l'oubli. — L'*Amadis*, de Bernardo Tasso, fut regardé comme un des meilleurs poëmes que l'Italie ait produits. — On cite encore le *Meschino* ou *Guerrino*, en vingt-six chants (1560), poëme en *ottava rima*, d'après un vieux roman italien en prose, par la fameuse Tullie d'Aragon, célèbre par sa beauté, son esprit et ses galanteries. L'archevêque de Palerme, son père, lui avait laissé une grande fortune. Elle se retira à Florence auprès d'Éléonore de Tolède, et y termina sa vie avec dignité. Elle reprocha à tous les poëmes italiens célèbres leurs détails licencieux, qui en font pour les femmes un amusement condamnable. C'est un reproche à adresser à quelques passages du *Roland furieux*. Nous avons dû, par respect pour les lecteurs, les adoucir ou même les supprimer et renvoyer dans les NOTES les vers italiens où ils se trouvent. — Puisque nous prenons ici la parole, nous demandons la permission d'exprimer en terminant tous nos remercîments à M. E. Villetard pour ses conseils et pour sa bienveillante révision de cette traduction. — Le charmant poëme du *Ricciardetto* en trente chants, par le cardinal Forticuerra (*Nic. Carteromaco*) (1674-1735), publié après sa mort (Venise, 1738), atteste, à cette époque avancée, la persistance du goût pour les épopées romanesques.

« On ne cessa point pendant tout le seizième siècle de retourner de cent manières les aventures fabuleuses de Charlemagne et de ses pairs. Il serait aussi ennuyeux qu'inutile, dit Ginguené, de s'arrêter sur tous ces romans épiques plus ou moins volumineux, et presque tous aussi mauvais les uns que les autres. »

Citons, à cause de la singularité des titres, quelques-uns des sujets auxquels des légions de poëtes s'étaient exercés : de Tromba, le *Rinaldo furioso;* de Dragoncino, les *Amours de Guidon le Sauvage* (1516); *Marphise Bizarre*, en quatorze chants, 1532. Citons encore : les *Amours de Marphise;* — les *Larmes de Roger;* — la *Vengeance de Roger;* — *Ruggieretto* (le fils de Roger) ; — *Rodomontino* (le fils de Rodomont), etc.....

Ces interminables récits poétiques, relatifs aux paladins, malgré leur nauséabonde monotonie, n'avaient pas encore lassé la curiosité publique en Italie, lorsque déjà l'Espagne et le génie de Cervantes avaient enfanté le héros immortel, dont les aventures universellement connues devaient enfin clore, dans le rire, le cycle inépuisable des exploits des chevaliers errants.

A.-J. DU PAYS.







ROLAND FURIEUX

CHANT PREMIER

1. Je chante les dames, les chevaliers, les combats, les amours, les galanteries, les audacieuses entreprises du temps où les Maures d'Afrique passèrent la mer et firent tant de mal en France, entraînés par la colère et les juvéniles fureurs de leur roi Agramant, qui se vantait de venger la mort de Trojan [1], sur le roi Charles [2], empereur romain.

2. Je dirai, en même temps, de Roland [3] ce qui n'a été dit ni en prose ni en vers : comment l'amour rendit fou et furieux cet homme auparavant réputé si sage. (Si toutefois celle

qui m'a rendu presque aussi fou [4] et, de jour en jour, consume ma faible raison, veut bien m'en laisser assez pour tenir jusqu'à la fin ma promesse.)

3. O vous, généreuse race d'Hercule [5], ornement et lumière de notre siècle, daignez, Hippolyte, agréer la seule chose que veuille et que puisse vous offrir votre humble serviteur. Ce n'est que par des paroles et par des *écrits* que je puis m'acquitter en partie de ce que je vous dois. Et il ne faut pas me reprocher le peu de valeur de ce présent, puisque je vous offre tout ce que je puis donner.

4. Parmi les plus dignes héros que je m'apprête à louer, vous entendrez revenir le nom de ce Roger, qui fut l'antique souche de votre illustre famille. Je vous entretiendrai de sa haute valeur et de ses faits éclatants, si vous me prêtez l'oreille, si vos hautes pensées veulent bien faire un peu de place à mes vers.

5. Roland, qui, depuis longtemps, était amoureux de la belle Angélique et qui pour elle avait laissé dans l'Inde, la Médie, la Tartarie, d'innombrables et immortels trophées, était revenu avec elle en Occident, au pied des hautes montagnes des Pyrénées, où le roi Charles, avec ses troupes de France et d'Allemagne, avait établi son camp,

6. Pour faire repentir le roi Marsile et le roi Agramant de la folle audace qu'ils avaient montrée, l'un d'avoir amené d'Afrique tous ceux qui étaient en état de porter l'épée et la lance, l'autre d'avoir auparavant poussé l'Espagne à la destruction du beau royaume de France. Roland arriva donc là tout à point; mais bientôt il se repentit d'être venu,

7. Car c'est là que bientôt lui fut enlevée la dame qu'il aimait (ainsi s'égare souvent la prudence humaine). Celle que, de l'orient au couchant, il avait défendue par tant de combats, lui est enlevée maintenant sans tirer l'épée, dans son pays, au milieu de tous ses amis. Le sage empereur, qui voulait éteindre un grave incendie, fut celui qui la lui enleva.

8. Peu de jours auparavant il s'était élevé une dispute entre le comte Roland et son cousin Renaud [6], qui tous deux brûlaient d'amoureux désirs pour cette rare beauté. Charles, qui ne voyait pas avec plaisir une telle rivalité, car elle lui rendait leur appui moins certain, enleva cette jeune fille qui en était la cause et la remit entre les mains du duc de Bavière,

9. Promettant qu'elle serait le prix [7] de celui des deux qui, dans la lutte de cette grande journée, tuerait le plus grand nombre d'infidèles et par sa valeur accomplirait la tâche la plus méritoire. Mais les événements trompèrent leurs espérances; car les chrétiens furent mis en déroute; le duc fut fait prisonnier avec beaucoup d'autres, et sa tente resta abandonnée.

10. A l'endroit où elle était restée, la jeune fille, qui devait être la récompense du vainqueur, était montée en selle avant l'issue de la bataille, et, dès qu'il le fallut, elle prit la fuite, prévoyant que ce jour la fortune serait contraire à la Religion du Christ. Elle entra dans un bois, et dans un chemin étroit elle rencontra un chevalier qui venait à pied.

11. Il avait la cuirasse au dos, le casque en tête, l'épée au côté, l'écu au bras. Et il courait par la forêt plus léger que le villageois à moitié nu disputant le prix de la course [8]. Jamais timide bergère ne fut aussi prompte à s'enfuir à la vue d'un serpent cruel [9] qu'Angélique à tourner bride dès qu'elle aperçut le guerrier.

12. Celui-ci était le vaillant paladin, fils d'Aymon, seigneur de Montauban, qui, par un hasard singulier, avait laissé échapper son destrier Bayard [10]. Dès qu'il dirigea le regard vers la dame, il reconnut, quoique de loin, l'angélique beauté et ce ravissant visage qui le tenait captif dans les liens de l'amour.

13. La dame tourne en arrière son palefroi et le lance à toute bride par la forêt, sans s'inquiéter si le bois est clair-semé ou touffu, si la route qu'elle prend est la meilleure et la plus sûre. Mais, pâle, tremblante, hors d'elle-même, elle laisse son destrier choisir sa route. A force de monter, de descendre, elle fit tant de tours dans la vaste et profonde forêt qu'elle arriva à une rivière.

14. Sur la rive se trouvait Ferragus, tout couvert de sueur et de poussière. Une soif ardente et le

besoin de repos l'avaient, un peu auparavant, éloigné du combat. Il s'était ensuite arrêté là contre son gré, parce que, dans son activité et son empressement à se désaltérer, il avait laissé tomber son casque dans la rivière et n'avait pu encore le ravoir.

15. La jeune femme, épouvantée, accourait aussi vite qu'elle pouvait, en poussant des cris. A cette voix le Sarrasin saute sur la rive, la regarde en face, la reconnaît aussitôt malgré son trouble, son effroi et sa pâleur; et, quoique depuis longtemps il n'en eût pas eu de nouvelles, il ne doute pas que ce ne soit la belle Angélique.

16. Comme il était galant et n'avait pas le cœur moins ardent que les deux cousins, il lui offrit tout le secours qu'il pouvait. Courageux et hardi, comme s'il avait eu son casque, il tira l'épée et courut, en le menaçant, vers Renaud, qui le redoutait peu. Ils s'étaient non-seulement vus plusieurs fois, mais encore éprouvés les armes à la main.

17. Ils commencèrent un combat furieux avec leurs épées nues, à pied comme ils se trouvaient.



Stance 17.

Non-seulement les hauberts et les fines mailles, mais les enclumes ne résisteraient pas à leurs coups. Or, pendant qu'ils s'acharnent l'un contre l'autre, le palefroi se met à hâter de nouveau sa course; car Angélique, le pressant de ses talons autant qu'elle peut, le pousse dans la forêt et dans les champs.

18. Quand les deux guerriers eurent longtemps lutté en vain pour se terrasser l'un l'autre, aucun, l'arme à la main, ne se montrant moins habile que l'autre, ce fut le seigneur de Montauban qui le premier s'adressa au chevalier venu d'Espagne, comme un homme dont le cœur est tellement en feu qu'il en est enflammé et ne peut plus l'endurer.

19. Il dit au païen : « Tu crois ne nuire qu'à moi seul, et cependant c'est aussi à toi-même que tu fais tort. Si cela arrive parce que les brillants rayons de ce nouveau soleil ont enflammé ton cœur, qu'as-tu gagné à me retenir ici? car, quand tu m'aurais fait prisonnier ou tué, la belle Angélique ne t'appartiendrait pas davantage : pendant que nous nous attardons, elle s'enfuit.

20. « Combien il vaut mieux, puisque tu l'aimes aussi, que tu viennes lui barrer le chemin, la retenir, l'arrêter avant qu'elle s'en aille plus loin. Lorsque nous l'aurons en notre pouvoir, que l'épée alors décide à qui elle devra appartenir. Autrement je ne sais pas ce qui nous reviendra, si ce n'est du mal, de notre long acharnement. »

21. La proposition ne déplut pas au païen. Le combat fut différé, et une trêve s'établit aussitôt si bien entre eux (tant la haine et la colère s'oublient aisément!), que le païen, en s'éloignant du frais ruisseau, ne laissa pas à pied le valeureux fils d'Aymon; il l'invite, il le prie, et enfin il le prend en croupe et se met au galop sur les traces d'Angélique.

22. O grande bonté des chevaliers! ils étaient de religions différentes; ils sentaient encore toute leur personne endolorie de leurs rudes coups; et cependant ils s'en vont ensemble, sans défiance, par la sombre forêt et les sentiers tortueux. Pressé par les quatre éperons, le destrier arrive à un endroit où une route se divisait en deux.

23. Et comme ils ne savaient pas si la jeune fille suivait l'une ou l'autre voie (car des traces fraîches et absolument semblables se montraient dans les deux routes), ils s'en remirent à la décision du sort : Renaud prit d'un côté, le Sarrasin de l'autre. Ferragus, après avoir beaucoup tourné dans le bois, se retrouva à la fin à l'endroit d'où il était parti.

24. Il se retrouve encore sur la rivière, juste à la place où son casque était tombé dans l'eau. Comme il n'espère plus rejoindre la dame, il veut au moins recouvrer cette armure que lui cache la rivière; il descend sur les bords humides, à l'endroit où elle était tombée. Mais elle était tellement enfoncée dans le sable, qu'il aura bien à faire avant de la ravoir.



Stance 26.

25. Avec une grande branche d'arbre qu'il taille et dont il fait une longue perche, il sonde la rivière et cherche jusqu'au fond. Il ne laisse aucune place sans la battre et la fouiller. Pendant qu'avec le plus grand dépit du monde il prolonge si longtemps ses recherches, il voit du milieu de la rivière sortir jusqu'à la poitrine un chevalier à l'air menaçant.

26. Il était tout armé, à l'exception de la tête, et il tenait un casque dans la main droite, ce même casque longuement et inutilement cherché par Ferragus. Il s'adressa à Ferragus d'un air irrité. « Ah! parjure, traître, lui dit-il, pourquoi t'affliger de me laisser ce casque que tu aurais dû me rendre déjà depuis longtemps?

27. « Rappelle-toi, mécréant, quand tu as tué le frère d'Angélique, — et c'est moi, — tu me promis de jeter sous peu de jours, avec les autres armes, mon casque dans la rivière [11]. Aujourd'hui, si, ce que tu n'as pas voulu faire toi-même, la Fortune l'accomplit au gré de mon désir, ne t'afflige pas; et si tu dois t'affliger, afflige-toi d'avoir manqué à ta parole.

28. « Mais si tu as envie d'un armet de fine trempe, trouves-en un autre et obtiens-le d'une manière plus honorable. Le paladin Roland en porte un pareil, Renaud aussi, et le sien est peut-être meilleur encore. L'un appartint à Almont [12], l'autre à Mambrin [13]. Acquiers l'un des deux par ta valeur; et celui-ci, que tu as autrefois promis de me laisser, tu feras bien de me le laisser en effet. »

29. A l'apparition subite de l'ombre hors de l'eau, le visage du Sarrasin pâlit, son poil se

hérissa, il allait parler, sa voix s'arrêta. Puis, lorsqu'il entendit l'Argail (l'Argail était son nom), qu'il avait tué à cet endroit, lui reprocher ainsi son manque de foi, il rougit de honte et fut enflammé de colère.

30. N'ayant pas le temps de chercher une autre excuse et reconnaissant bien qu'on lui disait la vérité, il resta sans réponse, la bouche close. Mais la honte lui traversait tellement le cœur, qu'il jura, par la vie de Lanfuse [14], de ne vouloir plus jamais couvrir sa tête d'un autre casque que celui enlevé jadis dans Apremont, par Roland, de la tête du fier Almont.

31. Et il garda mieux ce serment qu'il n'avait fait de l'autre. Il part de là si mécontent que, pendant plusieurs jours, il se ronge et se mine. Il ne songe qu'à chercher le paladin çà et là, partout où il croit pouvoir le trouver. Une autre aventure arriva au brave Renaud, qui suivait une autre route que Ferragus.

32. Non loin de la rivière, Renaud voit tout à coup bondir devant lui son farouche coursier. « Arrête! mon cher Bayard, de grâce arrête! car il m'est trop pénible d'être sans toi. » Cependant le destrier, sourd à sa voix, ne revient pas à lui, mais il s'en va encore plus rapide. Renaud le poursuit et se ronge de colère. — Mais suivons Angélique dans sa fuite.

33. Elle fuit à travers des forêts effroyables et obscures, par des lieux inhabités, déserts et sauvages. Le bruissement des herbes, du feuillage des chênes, des ormes et des hêtres qu'elle entendait, lui causant de subites terreurs, lui avait fait prendre çà et là des routes écartées; car, à toute ombre aperçue sur la montagne ou dans la vallée, elle craignait d'avoir toujours Renaud derrière elle.

34. Telle [15] une toute jeune biche, ou une chevrette, qui, à travers le feuillage du bois où elle est née, a vu un léopard étrangler sa mère et lui déchirer le flanc et la poitrine, se sauve de forêt en forêt loin du cruel animal et tremble de peur et d'inquiétude. A chaque racine qu'elle touche en passant, elle croit être dans la gueule de l'abominable bête.

35. Ce jour et la nuit, et la moitié du jour suivant, elle alla errant au hasard. Elle se trouva à la fin dans un joli bocage, qu'un frais zéphyr agite mollement. Deux clairs ruisseaux, murmurant à l'entour, y entretiennent les herbes toujours tendres et nouvelles; et leur cours lent et rompu à travers de petits cailloux formait un concert agréable à l'oreille.

36. Là, se croyant en sûreté et à mille lieues de Renaud, fatiguée de la route et de la chaleur de l'été, elle se décide à prendre un peu de repos. Elle descend de cheval parmi les fleurs et laisse paître son palefroi débridé, qui s'en va errant autour des clairs ruisseaux, dont les bords sont tapissés d'herbes fraîches.

37. Non loin de là, elle voit un beau buisson d'épines fleuries et de roses vermeilles, se mirant dans l'onde limpide et abrité du soleil par l'ombre des grands chênes. Il est creux au milieu de façon à offrir une fraîche retraite sous d'épais ombrages. Les rameaux et le feuillage sont tellement entremêlés, que ni le soleil ni la vue n'y peuvent pénétrer.

38. A l'intérieur, de petites herbes tendres forment un lit qui invite le passant à s'y reposer. La belle Angélique s'établit au milieu, s'y couche et s'y endort. Mais elle n'y reste pas longtemps paisible, car il lui semble entendre un bruit de pas qui approchent. Elle se lève doucement et, près de la rivière, elle aperçoit un chevalier armé qui vient d'arriver.

39. Est-ce un ami ou un ennemi? Elle ne le sait. La crainte, l'espérance agitent son cœur incertain. Elle attend la fin de cette aventure, et elle ne laisse même pas échapper un soupir. Le chevalier descend au bord de la rivière, et, posant sa tête sur son bras, il s'absorbe tellement dans une profonde pensée, qu'il semble être changé en une pierre insensible.

40. Le dolent chevalier resta, — seigneur [16], — pensif et la tête baissée pendant plus d'une heure. Puis il commença, d'un ton affligé et éteint, à se lamenter si doucement, qu'il aurait fendu de pitié un rocher, adouci un tigre cruel. Il pleurait tellement en soupirant, que ses joues semblaient un ruisseau et sa poitrine un mont Gibel [17].

41. « O pensée, disait-il, qui me glaces et me brûles le cœur et causes le chagrin qui me mine et me ronge sans cesse! Que dois-je faire, puisque je suis arrivé trop tard et qu'un autre auparavant est allé cueillir le fruit? A peine en ai-je obtenu des paroles et des regards; c'est pour un autre que sont les dépouilles opimes. Puisque je ne puis avoir ni la fleur ni le fruit, pourquoi vouloir encore m'affliger le cœur pour elle?

42. « La jeune vierge est semblable à la rose : tant que, dans un beau jardin, solitaire et paisible, elle se repose sur sa tige natale, tant que ni le troupeau ni le berger ne s'en approchent, le suave zéphyr, la rosée de l'aurore, l'eau, la terre conspirent en sa faveur; les jeunes gens galants et leurs maîtresses se plaisent à en orner leurs seins et leurs têtes [18].

43. « Mais elle n'a pas plutôt été enlevée à la tige maternelle et à la verte branche, qu'elle perd tout ce que le ciel et les hommes lui accordaient de faveur, de grâce et de beauté. La



Stance 39.

jeune fille qui laisse déflorer son innocence, dont elle doit prendre plus de soin que de ses beaux yeux et de sa vie même, perd dans le cœur de tous les autres amants le prix qu'elle avait jusque-là.

44. « Qu'elle soit vile pour les autres, et aimée de celui-là seul à qui elle s'est si complétement abandonnée! O Fortune cruelle! Fortune ingrate! Les autres triomphent; et moi, je meurs de détresse. Mais se peut-il donc qu'elle ne me soit plus chère? puis-je donc abandonner ce qui est ma vie même? Ah! plutôt que finissent aujourd'hui mes jours! je ne veux pas vivre plus longtemps, si je ne dois plus l'aimer. »

45. Si l'on me demande quel est celui qui verse tant de larmes sur les bords du ruisseau, je dirai que c'est le roi de Circassie, Sacripant, victime de l'amour. Je dirai encore que la première, la seule cause de sa peine, est d'être amoureux. C'est aussi un des amants de cette Angélique, qui l'a reconnu d'abord.

46. Pour l'amour d'elle il était venu de l'extrémité de l'Orient jusqu'aux lieux où le soleil se couche. Il apprit dans l'Inde, à sa grande douleur, comment elle avait suivi Roland à l'Occident; et il

sut en France que l'empereur l'avait tenue à l'écart et promise pour récompense à celui d'entre eux qui, dans cette journée, viendrait le plus en aide aux lis d'or.

47. Il avait été au camp, et il avait vu cette déroute subie récemment par le roi Charles. Il chercha les traces de la belle Angélique, et il n'avait pu encore les retrouver. Telle est donc la triste et funeste nouvelle qui le fait souffrir de peine amoureuse, s'affliger, se lamenter et dire des paroles qui pourraient arrêter le soleil ému de pitié.

48. Pendant qu'il s'afflige et se plaint, qu'il fait de ses yeux une tiède fontaine, et qu'il dit ces paroles et beaucoup d'autres que je crois inutile de rapporter, sa bonne fortune veut qu'elles soient adressées aux oreilles mêmes d'Angélique. C'est ainsi qu'à une heure, à un instant, telle chose arrive qui n'était pas arrivée en mille ans et plus.

49. La belle jeune femme observe avec une grande attention les larmes, les paroles, l'attitude de celui qui ne cesse de l'aimer; et ce n'est pas le premier jour qu'elle l'entend. Mais, plus dure, plus froide qu'une colonne, en femme qui dédaigne tout le monde et à qui personne ne paraît digne d'elle, elle ne s'abaisse pas à en avoir pitié.

50. Cependant, se voyant seule au milieu des bois, elle a l'idée de le prendre pour guide. Celui qui est dans l'eau jusqu'au cou serait bien entêté de ne pas crier au secours. Si cette occasion lui échappe maintenant, elle ne trouvera jamais escorte aussi sûre. Car elle avait connu auparavant par une longue expérience que ce roi lui était plus fidèle que tout autre de ses amants.

51. Mais, pour cela, elle ne songe pas à soulager celui qui l'aime du tourment qui l'obsède et à le dédommager de ses douloureuses épreuves passées avec le plaisir qu'un amant désire le plus. Mais elle ourdit et trame quelque feinte, quelque tromperie pour le tenir en espérance, de façon à s'en servir tant qu'elle en aura besoin et à redevenir ensuite dure et hautaine comme à l'ordinaire.

52. Sortant de sa cachette obscure, elle se montre tout à coup dans sa beauté. Telles, sur la scène, Diane ou Vénus sortent d'une forêt ou d'une grotte ombreuse. « Que la paix soit avec toi, lui dit-elle en se montrant. Que Dieu, avec toi, défende notre honneur, et ne permette pas, contre toute raison, que tu aies de moi une si fausse opinion. »

53. Non, jamais avec autant de joie, avec un tel saisissement, aucune mère ne leva les yeux sur le fils dont elle avait pleuré la mort en apprenant que l'armée revenait sans lui, que le Sarrasin n'eut de joie et de saisissement lorsque tout à coup il vit apparaître cet imposant aspect, ces gracieuses manières, ce visage vraiment angélique.

54. Plein de douce et amoureuse tendresse, il courut à sa dame, à sa divinité, qui, lui passant les bras au cou, le tint embrassé; ce qu'au Cathay [19] elle n'eût point fait peut-être. Ayant avec elle cet appui, elle tourna sa pensée vers le royaume paternel, vers son pays natal, et subitement s'éveille en elle l'espoir de revoir bientôt sa riche demeure.

55. Elle lui raconte tout ce qui s'est passé depuis le jour où il fut envoyé par elle demander du secours, en Orient, au roi des Séricans Nabatéens [20]; comment Roland la sauva souvent de la mort, du déshonneur et d'accidents funestes; et comment elle avait ainsi conservé sa virginité comme elle l'avait apportée du sein maternel.

56. La chose était vraie peut-être, elle était pourtant difficile à croire pour qui eût été maître de sa raison. Mais elle lui parut aisément possible, à lui qui était perdu dans une bien plus grave erreur. Ce que l'on voit, l'amour le rend invisible, et l'invisible, l'amour le fait voir. Il crut donc. Le malheureux donne facilement créance à ce qu'il désire.

57. « Si le chevalier d'Angers [21] a sottement laissé perdre le bon moment, tant pis pour lui, car jamais la Fortune ne lui offrira plus de si belle occasion (c'est ainsi que se parle tacitement Sacripant); mais ce n'est pas moi qui l'imiterai; je ne suis pas homme à laisser perdre une telle faveur du sort, pour n'avoir plus ensuite qu'à me plaindre de moi-même.

* 58. « Fraîche est la rose que l'on cueille au printemps; si l'on tarde, l'été peut la faner. Je sais

bien qu'on ne peut faire à une femme chose qui lui soit plus douce et plus agréable que de lui ravir un baiser, encore qu'elle s'en montre irritée et qu'elle en reste quelquefois triste et éplorée. Rien ne m'arrêtera, ni refus ni feinte colère, jusqu'à ce que j'aie accompli mon dessein[22]. »

59. Il se parlait ainsi; et, pendant qu'il s'apprête au doux assaut, un grand bruit qui retentit du bois voisin frappe son oreille, de sorte que, malgré lui, il abandonne l'entreprise. Comme il avait, de longue date, l'habitude de se tenir toujours armé, il reprend son casque, va à son destrier, lui remet sa bride, remonte en selle et saisit sa lance.

60. Voici venir dans le bois un chevalier à la mine vaillante et hautaine. Son vêtement est blanc comme la neige; il a pour cimier un panache blanc. Le roi Sacripant, furieux que celui-ci, par sa malencontreuse arrivée, éloigne le grand plaisir qu'il se proposait, le regarde d'un œil irrité et farouche.

61. Lorsqu'il est près de lui, il le défie au combat, croyant bien lui faire vider les arçons. Celui-ci, qui ne pense pas valoir moins en aucune façon et veut en faire l'épreuve, l'interrompt au milieu de ses orgueilleuses menaces, éperonne à l'instant son cheval et met sa lance en arrêt. Sacripant, de son côté, part avec impétuosité, et ils courent pour se heurter de front.



Stance 70.

62. Les lions et les taureaux ne peuvent pas bondir, se choquer et se battre avec autant de furie que ces deux guerriers dans leur rude assaut. Ils percèrent également leurs écus. Leur choc fit trembler de bas en haut les vallées herbeuses jusqu'aux collines arides; et bien leur prit que leurs hauberts fussent d'excellente qualité pour protéger leurs poitrines.

63. Les chevaux ne coururent pas en faisant un détour, mais ils se heurtèrent à la manière des moutons. Celui du guerrier païen mourut bientôt, et c'était, de son vivant, un excellent coursier. L'autre s'abattit aussi, mais il se releva aussitôt qu'il se sentit les éperons au flanc. Celui du roi sarrasin resta étendu et pesant de tout son poids sur son maître.

64. Le champion inconnu, qui était resté droit et voyait l'autre à terre avec son cheval, pensant avoir assez de ce combat, ne se soucia pas de renouveler la lutte. Mais, par un chemin direct dans la forêt, courant à toute bride, il s'éloigne. Et, avant que le païen se tire d'embarras, il est déjà loin, à près d'un mille de distance.

65. De même qu'un laboureur, après que le tonnerre est tombé, se lève, étourdi et éperdu, de l'endroit où l'éclat de la foudre l'avait renversé près de ses bœufs frappés à mort, et voit découronné et sans verdure le pin qu'il était habitué à apercevoir de loin; ainsi se releva le païen, resté à pied, sous les yeux d'Angélique témoin de sa triste aventure.

66. Il soupire, il gémit, non parce qu'il souffre d'avoir un pied ou un bras rompu ou démis, mais seulement de honte, tellement que de sa vie, ni avant ni depuis, il n'eut le visage si rouge. Et d'autant plus, qu'outre sa chute, c'était la dame de ses pensées qui l'avait aidé à se délivrer du poids du cheval qui l'accablait. Il serait resté muet, je crois, si elle ne lui avait rendu la voix et la parole.

67. « De grâce, seigneur, dit-elle, ne vous désolez pas. Si vous êtes tombé, ce n'est pas votre faute, mais celle de votre cheval, à qui le repos et la nourriture convenaient mieux qu'une nouvelle lutte. Et, à cause de cela, ce guerrier ne doit pas se glorifier; il prouve lui-même que c'est lui qui a perdu. J'estime qu'il en est ainsi, autant que je puis en juger, puisqu'il a été le premier à abandonner le champ de bataille. »

68. Pendant qu'elle console le Sarrasin, voici venir au galop, sur un roussin, un cor et une gibecière



« DE GRACE, SEIGNEUR, DIT-ELLE, NE VOUS DÉSOLEZ PAS. » (CHANT I, STANCE 67.)

au côté, un messager qui paraissait triste et fatigué. Lorsqu'il fut près de Sacripant, il lui demanda s'il avait vu passer par la forêt un guerrier ayant un écu blanc et un panache blanc en tête.

69. « Comme tu vois, répondit Sacripant ; c'est lui qui vient de m'abattre, et il est reparti à l'instant. Et pour que je sache qui m'a mis à pied, fais-le-moi connaître encore par son nom. » Le messager lui dit : « Sur ce que vous me demandez je vous satisferai sans délai. Sachez donc que vous avez été désarçonné par la haute valeur d'une noble demoiselle...

70. « Elle est vaillante et elle est beaucoup plus belle. Je ne vous cacherai pas non plus son nom célèbre. C'est Bradamante qui vous a ravi tout ce que vous avez acquis de gloire au monde. » Après qu'il eut ainsi parlé, il part à bride abattue et laisse le Sarrasin peu joyeux, ne sachant que dire ni que faire, et la face toute rouge de honte.

71. Quand il eut pendant un moment et en vain songé à l'accident survenu, et que, finalement,



Stance 74

il se trouvait terrassé par une femme, — plus il y pense, plus il ressent de douleur, — taciturne, devenu muet, il monte l'autre destrier, et, sans lui adresser une parole, il met doucement Angélique en croupe, la réservant pour un plus joyeux office dans un lieu plus tranquille.

72. Ils n'ont pas fait deux milles qu'ils entendent retentir autour d'eux la forêt d'un tel bruit, d'un tel fracas, que ces bois semblent trembler de toutes parts. Bientôt paraît un grand destrier, garni d'or et richement harnaché, qui franchit les buissons, les ruisseaux, qui brise les arbres et tout ce qui s'oppose à son passage.

73. « Si l'entre-croisement des branches et le brouillard ne troublent pas mes yeux, dit Angélique. le cheval qui s'ouvre avec un tel fracas à travers la forêt une voie obstruée, est Bayard. Oui ! c'est Bayard ; je le reconnais. Oh ! comme il comprend bien notre embarras qu'un seul cheval pour deux serait peu commode ! et il accourt à notre aide. »

74. Le Circassien descend, s'approche du destrier, et il croyait mettre la main sur la bride ; mais le destrier, se retournant aussi vite que l'éclair, lui riposte par des ruades. Ces ruades n'arrivent pas où il les dirige : malheur au chevalier, si elles l'eussent atteint ! car ce cheval avait une telle vigueur, qu'il aurait brisé, à coups de pieds, une montagne de métal.

75. Ensuite il va tout doucement à la jeune femme, d'un air soumis, comme le ferait un homme. Tel saute autour de son maître le chien qui en a été éloigné pendant deux ou trois jours. Bayard se souvenait encore d'elle ; il se rappelait que jadis, dans Albraque, elle lui donnait à manger de ses propres mains, dans le temps où elle aimait tant Renaud, alors cruel, alors ingrat.

76. De la main gauche elle prend les rênes ; de l'autre elle lui touche et caresse le col et le poitrail. Ce destrier, qui avait une intelligence merveilleuse, se soumet à elle comme un agneau. Cependant Sacripant prend son temps, enfourche Bayard, le presse et le tient serré. La jeune femme quitte la croupe du cheval, allégé, et se remet en selle.

77. Puis, tournant par hasard les yeux, elle voit venir, à pied, un grand guerrier, qui faisait résonner ses armes. Elle devient toute rouge de dépit et de colère, car elle reconnaît le fils du duc Aymon[23]. Celui-ci l'aime et la désire plus que sa vie ; elle le hait et le fuit plus que la grue ne fait le faucon. Il fut un temps où il la haïssait plus que la mort, et où elle l'aimait. Maintenant ils ont changé de sort.

78. Ce changement a été causé par deux fontaines[24], dont les eaux ont des effets opposés. Toutes deux sont en Ardenne et peu éloignées. L'une remplit le cœur de désirs amoureux ; qui boit de l'autre reste sans amour, et sa première ardeur se change en glace. Renaud a bu de l'une, et l'amour le consume ; Angélique de l'autre, et elle le hait et le fuit.

79. Cette eau mêlée d'un poison secret qui change en haine les amoureux soucis, fait que les yeux limpides d'Angélique s'obscurcissent subitement en apercevant Renaud. D'une voix tremblante et les traits altérés, elle supplie, elle conjure Sacripant de ne pas attendre que ce guerrier se rapproche d'eux, mais de prendre ensemble la fuite, avec elle.

80. « Suis-je donc, dit le Sarrasin, en si petite estime auprès de vous, que vous me jugiez inutile et incapable de pouvoir vous défendre contre celui-ci ? Les combats d'Albraque[25] sont-ils donc sortis de votre mémoire ? et cette nuit où, pour votre salut, je fus seul et sans armes un rempart contre Agrican et toute sa troupe ? »

81. Elle ne répond pas et ne sait que faire, parce qu'en ce moment Renaud est trop près d'elle. Il adresse de loin des menaces au Sarrasin, lorsqu'il aperçoit et reconnaît son cheval, et lorsqu'il eut reconnu l'angélique beauté qui a mis dans son cœur les feux de l'amour. — Mais je veux réserver pour l'autre chant ce qui se passa entre ces deux fiers guerriers.





CHANT DEUXIÈME

1. Trop injuste Amour! pourquoi si rarement mets-tu nos désirs d'accord? D'où vient, perfide, que tu te plais tant à voir la désunion entre deux cœurs? Au lieu de me laisser gagner le gué aux eaux calmes et limpides, tu m'entraînes vers le gouffre le plus sombre et le plus profond. Tu m'éloignes de ce qui désire mon amour, et tu veux que j'aime et que j'adore ce qui me déteste.

2. Tu fais qu'Angélique paraît belle à Renaud, tandis que lui-même lui paraît laid et déplaisant. Quand il lui paraissait beau et qu'elle l'aimait, alors il la haïssait autant qu'on peut haïr. Maintenant il s'afflige et se tourmente en vain. C'est ainsi qu'on lui rend la pareille. Elle l'a en aversion, et son aversion est telle, qu'elle lui préférerait la mort.

3. Renaud, s'adressant au Sarrasin du ton le plus altier, lui cria : « Descends de mon cheval, larron. Je ne suis pas habitué à souffrir qu'on me prenne mon bien, mais je le fais payer chèrement à qui veut le prendre. Et cette dame, je veux te l'enlever aussi ; car ce serait un crime de te la laisser. Un coursier si parfait, une si noble dame, ne sont pas faits, ce me semble, pour un larron.

4. « — Tu en as menti en m'appelant larron, répondit le Sarrasin non moins altier. Qui t'appellerait ainsi serait, si j'en crois la renommée, plus près de la vérité. Maintenant on va voir à l'épreuve qui de nous est le plus digne et de la dame et du coursier, bien que je convienne avec toi que, quant à elle, il n'y a rien au monde qui l'égale. »

5. Tels on voit parfois deux chiens en colère, excités par la jalousie ou par la haine, s'approcher en grinçant des dents, les yeux hagards et plus rouges que braise, puis, enflammés de rage, en venir à se mordre avec d'affreux grincements et le poil du dos hérissé, tels le Circassien et le chevalier de Clermont, des cris et des insultes, passèrent aux coups d'épée.

6. L'un est à pied, l'autre à cheval. Or quel avantage croyez-vous qu'ait le Sarrasin? Il n'en a pour

cela aucun; et peut-être vaut-il moins ainsi qu'un page inexpérimenté. Car le destrier, par instinct naturel, ne voulait pas faire de mal à son maître, et ni de la main ni de l'éperon le Circassien ne pouvait parvenir à lui faire faire un pas à sa volonté.

7. Quand il croit le lancer, il s'arrête; s'il veut le retenir, il galope ou il trotte; puis il baisse la tête sous son poitrail, lève la croupe et se démène avec force ruades. Le Sarrasin, voyant que ce n'était pas le moment de dompter cette bête rétive, appuie la main sur le premier arçon, se hausse et, du côté gauche, saute à terre.

8. Dès que le païen, d'un saut léger, se fut débarrassé de la fureur obstinée de Bayard, on vit commencer un combat bien digne du rival d'un si vaillant chevalier. Les deux épées retentissent, tantôt abaissées, tantôt levées. Le marteau de Vulcain était plus lent dans l'antre enfumé où il forgeait à l'enclume les foudres de Jupiter.

9. Ils font voir, tantôt par des coups à fond, tantôt par des feintes serrées, qu'ils sont passés maîtres à ce jeu. On les voit tantôt s'avancer tête levée, tantôt se ramasser; tantôt se couvrir, tantôt se montrer un peu; puis fondre en avant, reculer, rabattre les coups, souvent les esquiver; tourner autour l'un de l'autre, et, quand l'un cède, l'autre mettre incontinent le pied à sa place.



Stance 13.

10. Voici que Renaud tombe de tout le poids de son épée sur Sacripant. Celui-ci oppose le bouclier formé d'os et recouvert d'une plaque d'acier de bonne trempe. Flamberge[1] le coupe en deux malgré son épaisseur. La forêt en retentit au loin. L'os et l'acier volent en éclats comme si c'était de la glace, et le Sarrasin reste le bras engourdi.

11. Lorsque la timide jeune femme vit le ravage produit par ce coup terrible, son beau visage pâlit d'effroi, comme le coupable qui marche au supplice. Elle juge qu'elle ne doit pas tarder, si elle ne veut pas être la proie de Renaud, de ce Renaud qu'elle haïssait autant que lui l'aimait malheureusement.

12. Elle tourne son coursier et le lance dans l'épaisse forêt par un étroit et âpre sentier, et souvent elle tourne en arrière son pâle visage, car il lui semble que Renaud est derrière elle. Dans sa fuite elle n'avait pas fait beaucoup de chemin, qu'elle rencontra dans une vallée un ermite ayant une longue barbe jusqu'au milieu de la poitrine, et d'un aspect religieux et vénérable.

13. Exténué par les ans et par le jeûne, il s'en venait sur un âne à pas lents. Il paraissait, plus que personne ne l'a jamais été, de conscience scrupuleuse et sévère. Lorsqu'il aperçut les traits délicats de la jeune fille qui arrivait près de lui, quelque débile et peu gaillard[2] qu'il fût, il se sentit tout ému de charité.

14. La belle demande au moine un chemin qui la conduise à un port de mer, parce qu'elle voudrait sortir de France pour ne plus entendre parler de Renaud. Le moine, qui savait la nécromancie, ne cesse de consoler la jeune dame, l'assurant qu'il la tirera promptement de tout péril; et il fouilla dans sa poche.

15. Il en tira un livre et produisit une chose merveilleuse: car il n'a pas fini de lire la première page, qu'il fait apparaître un esprit sous la forme d'un valet, et il lui ordonne ce qu'il veut qu'il fasse. Celui-ci, subjugué par l'écrit magique, s'en va à l'endroit où les deux chevaliers, face à face, se trouvaient dans le bois, et ne s'y reposaient pas à l'ombre. Il s'avance au milieu d'eux avec une grande audace.

16. « De grâce, dit-il, qu'un de vous m'apprenne ce qu'il gagnera quand même il tuerait son adversaire! Quel prix, le combat fini entre vous, retirerez-vous de vos efforts, si le comte Roland,



IL S'EN VENAIT SUR UN ANE A PAS LENTS. (CHANT II, STANCE 13.)

sans débats et sans lutte, sans avoir une seule maille de son armure rompue, emmène vers Paris la jeune beauté qui vous a entraînés à cette bataille cruelle?

17. « A un mille d'ici j'ai trouvé Roland qui s'en va avec Angélique à Paris, riant de vous deux, et se moquant de ce que vous luttez sans aucun fruit. Peut-être le mieux serait-il pour vous, en ce moment où ils ne sont pas encore éloignés, de suivre leurs traces. Car, si Roland peut posséder Angélique dans Paris, il ne vous la laissera jamais revoir. »

18. A cette nouvelle vous eussiez vu les chevaliers se troubler, et, tristes, consternés, s'accuser d'aveuglement et de folie pour s'être ainsi laissé bafouer par leur rival; puis le brave Renaud aller à son coursier, poussant des soupirs qui semblaient sortir d'une fournaise, et, de dépit et de colère, jurer, s'il rejoint Roland, de lui arracher le cœur.



Stance 23.

19. Il passe à l'endroit où l'attend son cheval Bayard, saute dessus et part au galop. Quant au chevalier qu'il laisse à pied dans le bois, loin de l'inviter à monter en croupe, il ne lui dit même pas adieu. L'impétueux coursier, piqué par son maître, renverse et brise tout ce qui lui fait obstacle : fossés, ruisseaux, rochers, buissons, rien ne peut ralentir l'élan de sa course.

20. Il ne faut pas, — seigneur, — que vous vous étonniez si maintenant Renaud monte si facilement son destrier, que, peu de jours avant, il poursuivait en vain, et dont il ne pouvait même saisir la bride. Bayard, qui était doué d'une intelligence humaine, s'était fait suivre pendant tant de milles, non par malice, mais pour guider vers le lieu où était Angélique son maître qu'il entendait soupirer après elle.

21. Quand elle s'enfuit de la tente, le bon destrier[3] la vit, la guetta; il se trouvait avoir la selle vide, parce que le chevalier en était descendu pour s'escrimer avec un baron qui n'était pas moins que lui redoutable les armes à la main; puis il suivit les traces d'Angélique dans l'espoir de la remettre aux mains de son maître.

22. Désirant l'attirer à l'endroit où elle était, il se présenta devant lui à travers la grande forêt, mais il ne voulait pas le laisser monter en selle, de peur que son maître ne le dirigeât vers un autre chemin. Il fit retrouver la jeune femme une et deux fois à Renaud, qui n'en fut pas plus avancé pour cela; car il fut retenu d'abord par Ferragus, et ensuite par le Circassien, comme vous l'avez entendu.

23. Maintenant le démon qui avait indiqué à Renaud de fausses traces d'Angélique trompa

également Bayard. Le destrier s'arrêta et resta docile et soumis à son service accoutumé. Renaud, brûlant de colère et d'amour, le pousse à toute bride et sans relâche vers Paris, et il vole avec une telle impatience, que non-seulement son cheval, mais le vent même lui paraîtrait trop lent.

24. La nuit il suspend à peine sa course, afin de se rencontrer avec le seigneur d'Anglante[4], tant il a ajouté foi aux paroles trompeuses du messager du rusé nécromancien. Le soir et le lendemain il ne cesse de chevaucher, jusqu'à ce qu'il découvre devant lui la plaine de Paris, où le roi Charles, après sa défaite et sa déroute, s'était retiré avec les débris de son armée.

25. Et comme Charles s'attend de la part du roi d'Afrique à une bataille ou à un assaut, il fait grande diligence pour réunir de bonnes troupes et des vivres, pour creuser des fossés et réparer les murailles. Il fait sans délai tout ce qu'il espère devoir servir à la défense. Il pense à envoyer en Angleterre et à en tirer des troupes pour en former un nouveau camp.

26. Car il veut entrer de nouveau en campagne et tenter le sort de la guerre. Il dépêche promptement Renaud dans la Bretagne, qui depuis a été nommée Angleterre. Le paladin se lamente de ce voyage, non qu'il ait en haine ce pays, mais parce que Charles le fait partir à l'instant et ne le laisse pas s'arrêter un seul jour.

27. Jamais Renaud ne fit rien moins volontiers, parce que cela l'empêchait d'aller à la recherche du doux et beau visage. Néanmoins, pour obéir à Charles, il se mit à l'instant en route, et en quelques heures il fut à Calais ; arrivé là, il s'embarqua le même jour.

28. Contre l'avis de tous les marins, dans son vif désir d'être bientôt de retour, il s'embarque, bien que la mer, profondément agitée, semblât annoncer une terrible tourmente. Le vent, indigné de se voir méprisé par ce superbe, déchaîna la tempête et souleva les flots tout autour du navire avec une telle rage, qu'il lança les vagues jusqu'aux hunes.

29. Aussitôt les matelots expérimentés carguent les grandes voiles et pensent à virer de bord et à retourner au même port, dont ils ont fait sortir le navire si mal à propos. « Je ne souffrirai pas, dit le vent, tant d'audace de votre part. » Et il souffle, crie, et les menace de naufrage, s'ils vont dans une autre direction que celle où il les pousse.

30. Tantôt à la poupe, tantôt à la proue, ils ont ce vent cruel qui ne cesse pas un moment et dont la force redouble. Quant à eux, avec leurs basses voiles, ils courent des bordées et se laissent entraîner en pleine mer. — Mais, comme j'ai besoin de divers fils pour les diverses trames que je veux ourdir, je laisse Renaud et son navire agité, et je reviens à sa sœur Bradamante.

31. Je veux parler de cette illustre jeune fille par qui le roi Sacripant fut jeté à terre, et qui, digne sœur de Renaud, naquit du duc Aymon et de Béatrice. Sa grande vaillance et son étonnante hardiesse, dont elle donna mainte preuve à Charles et à toute la France, ne les charmèrent pas moins que la valeur renommée du brave Renaud.

32. Elle fut aimée par un chevalier qui passa d'Afrique avec le roi Agramant, et que la fille désolée d'Agolant[5] avait eu de Roger. Bradamante, qui n'est pas née d'un ours ni d'un lion cruel, ne dédaigna pas un tel amant. Mais la fortune ne leur a encore permis de se voir et de se parler qu'une seule fois.

33. Depuis lors Bradamante allait cherchant son amant, qui portait le même nom que son père, aussi sûre sans compagnie que si elle eût eu, pour la garder, mille escadrons. Lorsqu'elle eut fait baiser au roi de Circassie la face de notre antique mère, elle traversa un bois, après le bois une montagne, et à la fin elle arriva à une fontaine.

34. La fontaine coulait au milieu d'une prairie parée de vieux arbres et de beaux ombrages, et, par son agréable murmure, elle invitait les passants à boire et à s'arrêter sur ses bords. Sur la gauche une colline cultivée la défend de la chaleur du milieu du jour. A peine la jeune fille y a-t-elle dirigé ses beaux yeux, qu'elle aperçoit un chevalier.

35. Ce chevalier, à l'ombre d'un bocage, sur une rive gazonnée, émaillée de blanc, de rouge et de jaune, était assis pensif, muet et solitaire, au-dessus du clair cristal de l'eau. Non loin de lui son bouclier et son casque pendaient à un hêtre, auquel était attaché son coursier. Il avait les yeux humides, la tête baissée, et il paraissait las et attristé.

36. Le désir qui réside dans tous les cœurs de chercher à savoir les faits d'autrui, fit que la jeune fille demanda à ce chevalier la cause de sa douleur. Il s'ouvrit à elle et la lui révéla tout entière, touché



Stance 28.

de la courtoisie de ses paroles, de son aspect noble et fier, qui, au premier coup d'œil, lui semble être celui d'un vaillant guerrier.

37. Il commença ainsi : « Seigneur, je conduisais des piétons et des cavaliers et je venais au camp où Charles attendait Marsile [6], pour l'arrêter à la descente de la montagne ; et j'avais avec moi une belle jeune femme pour qui je brûle dans le cœur d'un ardent amour. Près de Rodonne [7] je rencontrai un homme armé, qui tenait en bride un grand coursier ailé.

38. « Dès que le brigand, soit un mortel, soit une des horribles âmes de l'enfer, aperçut ma belle et chère maîtresse, comme un faucon qui s'abat pour frapper sa proie, il s'abaisse et s'élève en un

instant et il jette, en passant, les mains sur elle et l'enlève éperdue. Je ne m'étais pas encore aperçu de l'attaque, que j'entendis en l'air les cris de ma maîtresse.

39. « Ainsi le milan rapace dérobe le malheureux poussin près de la poule couveuse, qui s'afflige ensuite de son défaut de surveillance et l'appelle en vain par ses cris et le suit en vain en gloussant. Il m'est impossible, enfermé entre des montagnes et au pied d'un rocher escarpé, de suivre un homme qui vole dans les airs. Mon cheval est si fatigué qu'il a peine à traîner ses pas dans les âpres et fatigants sentiers d'un sol rocailleux.



Stance 41.

40. « Cependant, comme j'aurais été moins ému de me voir arracher le cœur du milieu de la poitrine, je laissai mes gens poursuivre leur route, sans ma direction et sans aucun conducteur. Par les moins inaccessibles de ces montagnes abruptes, je pris le chemin que m'indiquait l'amour, et dans la direction où il me semblait que ce ravisseur avait emporté ma joie et la paix de mon cœur.

41. « Pendant six jours je marchai matin et soir à travers des rochers et d'horribles et étranges précipices, où il n'y avait ni chemin, ni sentier, ni vestige de pas humains. J'arrivai enfin dans une vallée inculte et sauvage, ceinte d'escarpements et d'épouvantables cavernes, au milieu de laquelle se dressait sur un roc un château fort, bien situé et d'une beauté merveilleuse.

42. « De loin il me semble qu'il brille comme une flamme et qu'il ne soit ni de brique ni de marbre. A mesure que je m'approche de ces murailles resplendissantes, le travail me paraît plus beau et plus admirable. J'ai su depuis comment des démons industrieux, contraints par des enchantements et des paroles magiques, avaient enveloppé ce beau château d'un acier forgé au feu et trempé dans l'eau du Styx.

43. « Toutes les tours brillent d'un acier si poli, qu'il ne peut ni se tacher ni se rouiller. Le cruel brigand bat le pays jour et nuit, puis il vient se cacher dans ce repaire. Rien n'est à l'abri de ses déprédations; on ne peut que gémir inutilement et derrière lui le maudire. C'est là qu'il retient cette dame, ou plutôt mon cœur; et je désespère de la délivrer jamais.

44. « Hélas! Que puis-je de plus que de regarder de loin le rocher où mon bien est enfermé? Comme le renard, qui d'en bas entend son petit crier dans l'aire de l'aigle, erre à l'entour et ne sait

que faire, n'ayant pas d'ailes pour aller à cette hauteur. Ce roc, ce château sont si escarpés qu'on n'y peut parvenir à moins d'être oiseau.

45. « Pendant que j'étais arrêté là, voici venir deux cavaliers ayant un nain pour guide. Ils ajoutèrent l'espérance à mes désirs; mais l'espérance et les désirs furent vains. C'étaient deux guerriers d'une haute valeur : l'un était Gradasse, roi de Séricane; l'autre, Roger, jeune homme vaillant, très-estimé à la cour d'Afrique.

46. « Ils viennent, me dit le nain, pour éprouver leur courage contre le maître de ce château, qui, par une route étrange, inusitée et nouvelle, monte tout armé sur un quadrupède ailé. — Ah! seigneurs, leur dis-je, soyez touchés de ma dure, de ma cruelle et perfide aventure; si, comme je l'espère, vous êtes vainqueurs, je vous supplie de me rendre ma maîtresse. »

47. « Et je leur racontai comment elle m'avait été ravie. Mes larmes confirmaient ma douleur. Ils me promirent leur secours, et ils se mirent à descendre cette montagne sauvage et escarpée. Je regardai de loin le combat, priant Dieu de leur donner la victoire. Il y avait au-dessous du château une esplanade longue deux fois comme la distance à laquelle la main d'un homme peut lancer une pierre.

48. « Lorsqu'ils furent arrivés au pied du haut rocher, chacun voulait combattre le premier. Toutefois, soit qu'ils s'en fussent remis au sort, soit que Roger n'y attachât plus d'importance, c'est à Gradasse qu'échut cet honneur; le roi de Séricane porte le cor à sa bouche, le rocher retentit, ainsi que la forteresse jusqu'à sa cime : aussitôt paraît hors de la porte le chevalier armé sur son cheval ailé.

49. « De là il commença à s'élever peu à peu, comme la grue voyageuse, que l'on voit courir d'abord, puis s'envoler d'une ou deux brasses au-dessus de la terre, et, quand ses ailes sont toutes grandes ouvertes au vent, elle déploie toute la rapidité de son vol. Le nécromancien s'élève si haut à tire-d'aile, que l'aigle monte à peine à une telle hauteur.

50. « Quand il juge le moment favorable, il tourne son cheval, qui plie les ailes et fond à plomb sur la terre, comme tombe du ciel le faucon bien dressé, qui voit lever un canard ou un pigeon. La lance en arrêt, le cavalier vient en fendant l'air avec un horrible bruissement. Gradasse s'aperçoit à peine de sa chute qu'il le sent sur lui et en est frappé.

51. « Le magicien rompit sa lance sur Gradasse; celui-ci frappa vainement l'air et le vent. Cependant le guerrier volant n'arrête pas le mouvement de ses ailes et il s'éloigne. La rudesse du choc fait ployer sur la verte prairie la croupe de la vigoureuse Alfane [8]. Cette jument de Gradasse était la plus belle et la meilleure qui eût jamais porté une selle.

52. « Le magicien reprit son vol jusqu'aux étoiles, puis il se retourna, redescendit rapidement et frappa Roger qui ne s'y attendait pas, Roger qui était tout occupé de Gradasse. De la violence du coup Roger plie et son destrier recule de plusieurs pas. Quand il se retourna pour frapper le brigand, il le vit, déjà loin, remonter au ciel.

53. « Il frappe tantôt Gradasse, tantôt Roger, à la tête, à la poitrine, sur les reins, et il échappe à leurs ripostes toujours vaines, parce qu'il est si rapide que c'est à peine si on l'entrevoit. Il va décrivant de vastes cercles, et, quand il feint d'attaquer l'un, c'est sur l'autre qu'il tombe. Il éblouit tellement les yeux de l'un et de l'autre, qu'ils ne peuvent voir d'où vient l'attaque.

54. « Entre les deux guerriers à terre et leur ennemi aérien, le combat dura jusqu'à cette heure qui, étendant sur le monde un voile obscur, décolore toutes les belles choses [9]. Cela fut comme je vous le dis, et je n'y ajoute rien. Je l'ai vu, j'en suis sûr, mais c'est encore en hésitant que je le raconte, car ce prodige a plus l'air d'une fable que de la vérité.

55. « Le cavalier aérien avait couvert d'une belle étoffe de soie le bouclier qu'il portait au bras. Je ne sais pourquoi il s'était si longtemps résigné à le garder caché dans cette enveloppe; car, dès qu'il le découvre, celui qui le regarde est inévitablement ébloui et tombe comme tombe un corps mort [10], et il est au pouvoir du nécromancien.

56. « Le bouclier resplendit comme une escarboucle et aucune autre lumière n'est si brillante. Incapables d'en soutenir l'éclat, ils tombèrent à terre aveuglés et sans connaissance. Moi aussi, quoique éloigné, je perdis le sentiment et je ne revins enfin à moi que longtemps après. Je ne vis plus ni les guerriers ni le nain; je n'aperçus que le champ de bataille vide, la montagne et la plaine plongées dans l'ombre.

57. « Je pensai donc que l'enchanteur les avait enlevés tous les deux ensemble, et que, par la vertu de cette éclatante lueur, il avait ravi à eux la liberté et à moi l'espérance. Alors je dis en partant un dernier adieu à ce lieu qui renfermait mon cœur. Jugez maintenant si une autre peine cruelle, causée par l'amour, peut être comparée à la mienne. »

58. Le chevalier retomba dans sa première tristesse après en avoir expliqué la cause. C'était le comte Pinabel, fils d'Anselme de Hauterive, de la maison de Mayence. Parmi les scélérats de sa race il ne voulut pas être seul loyal et courtois ; mais, non-seulement il égala les autres par ses vices abominables et grossiers, mais il les surpassa tous.



Stance 65.

59. La belle Bradamante laisse voir diverses impressions tandis qu'elle écoutait en silence le Mayençais. D'abord, lorsqu'il fut question de Roger, son visage trahit sa joie extrême; mais, quand elle apprit ensuite qu'il était en captivité, elle fut toute troublée de pitié amoureuse; et elle ne se contenta pas d'entendre, une ou deux fois, répéter ce récit.

60. Lorsqu'à la fin elle crut être suffisamment éclairée, elle lui dit : « Chevalier, soyez tranquille, ma rencontre peut bien être favorable pour vous et ce jour vous paraître heureux. Allons vite à cet avare repaire, qui cache et nous retient un si riche trésor; et cette fatigue ne sera pas, je l'espère, inutile, si la fortune ne m'est pas contraire. »

61. Le chevalier lui répondit : « Vous voulez que je traverse de nouveau les montagnes et que je vous montre le chemin. Quant à moi, il m'importe peu de perdre mes pas, ayant perdu tout ce qui était mon bien. Mais vous, à travers les précipices et les rochers menaçants, c'est une prison que vous allez chercher. Qu'il en soit ainsi! Vous n'aurez pas lieu de vous plaindre de moi ensuite, car je vous préviens à l'avance, et c'est vous pourtant qui voulez y aller. »

62. Il dit, et, reprenant son destrier, il se fait le guide de cette vaillante jeune femme, qui s'expose pour Roger au péril d'être prise ou tuée par le magicien. Sur ces entrefaites, voici derrière eux le messager qui crie à haute voix : « Arrêtez! arrêtez! » le messager dont Sacripant a appris que c'était elle qui l'avait jeté à terre.

63. Il apporte à Bradamante des nouvelles de Montpellier et de Narbonne, qui avaient levé les étendards de Castille [11], avec tout le littoral d'Aiguesmortes. Marseille, en l'absence de Bradamante qui devait la défendre, perd un peu courage, et, par ce courrier, lui demande conseil et secours et se recommande à elle.

64. Ces villes et le pays qui, à plusieurs milles à l'entour, s'étend vers la mer entre le Var et le Rhône, avaient été donnés par l'Empereur à la fille du duc Aymon, en laquelle il avait espoir et confiance. Car, lorsqu'il la voit combattre, il a la plus grande admiration pour sa valeur. Maintenant, comme je viens de le dire, ce courrier était venu de Marseille pour demander du secours.

65. Indécise entre un oui et un non, la jeune guerrière hésite si elle doit retourner. D'un côté.



IL ÉBLOUIT TELLEMENT LES YEUX DE L'UN ET DE L'AUTRE, QU'ILS NE PEUVENT VOIR D'OU VIENT L'ATTAQUE. (CHANT II, STANCE 53.)

l'honneur et le devoir la pressent; de l'autre, elle est poussée par le feu de l'amour. Elle se décide enfin à poursuivre l'entreprise, à tirer Roger du lieu enchanté, et, si son courage ne peut y réussir, à rester du moins prisonnière avec lui.

66. Elle donna une excuse dont le messager parut satisfait, et il n'insista pas. Alors elle tourna bride et se mit en route avec Pinabel, qui ne semblait pas content; car il venait d'apprendre qu'elle était d'une famille à laquelle, en secret et publiquement, il portait une grande haine; et déjà il prévoit les dangers qui le menacent si elle le reconnaît pour Mayençais.

67. Entre la maison de Mayence et celle de Clermont[12], il y avait une haine ancienne et une inimitié violente; bien des fois elles se déclarèrent la guerre, elles avaient répandu des flots de leur sang. Aussi le perfide comte pense-t-il, au fond de son cœur, à trahir la confiante jeune fille, ou, à la première occasion qui s'offrira, à la laisser seule et à chercher une autre route.

68. Il était tellement absorbé par sa rêverie, sa haine native, l'inquiétude et la peur, que, sans s'en apercevoir, il sortit de la route et il se trouva dans une sombre forêt, au milieu de laquelle était une montagne dont la cime aride se terminait par un dur rocher. La fille du duc de Dordone le suit toujours et ne le quitte pas.

69. Quand il se vit dans le bois, le Mayençais pensa à se débarrasser de la guerrière. Il lui dit : « Avant que le ciel devienne plus obscur, il vaut mieux nous diriger vers une habitation. Au delà de cette montagne, si je la reconnais bien, il y a en bas dans la vallée un riche castel. Attendez-moi ici; je veux, du haut de ce rocher nu, m'en assurer de mes propres yeux. »

70. En disant cela, il pousse son cheval vers la cime de ce mont isolé, observant s'il n'aperçoit pas quelque chemin par où il puisse lui faire perdre sa trace. Tout à coup il trouve une grotte qui s'enfonce de plus de trente brasses dans le rocher. Ce rocher, taillé par la main de l'homme, descend tout droit; dans le bas se trouve une porte.



Stance 76.

71. Cette porte ample et large, qui est au fond, donnait accès dans une salle plus grande, et il en sortait une clarté comme celle d'un flambeau qui serait allumé au milieu de la caverne. Pendant que le traître, silencieux, est là incertain, Bradamante, qui le suivait de loin, parce qu'elle craignait de perdre ses traces, le rejoignait à la caverne.

72. Le traître, voyant avorter le dessein qu'il avait formé de s'en débarrasser ou de la faire mourir, imagina un nouveau moyen extraordinaire. Il va au-devant d'elle et il la fait monter à l'endroit où la montagne était creusée et vide, et il lui dit qu'il avait aperçu dans le fond une jeune fille d'un visage agréable;

73. Qu'à la beauté de ses traits et à la richesse de ses vêtements elle paraissait n'être pas d'une humble origine; mais que son trouble et sa tristesse extrême indiquaient qu'elle était enfermée contre son gré. Pour découvrir sa condition, il avait déjà commencé à pénétrer dans ce réduit;

mais, de l'intérieur de la grotte était sorti un homme en fureur qui l'avait contrainte d'y rentrer.

74. Bradamante, aussi courageuse que confiante, ajoute foi au récit de Pinabel, et, désireuse de secourir la jeune femme, elle cherche le moyen de descendre dans la grotte. Au moment même, en tournant les yeux, elle voit une longue branche d'un orme touffu ; elle l'abat aussitôt avec son épée et l'enfonce dans la caverne.

75. Elle recommande à Pinabel de la tenir par le bout où elle l'a coupée, et ensuite elle la saisit fortement ; elle engage d'abord ses pieds dans la cavité et elle se suspend entièrement par les bras. Pinabel rit sous cape et lui demande comment elle saute ; et il ouvre et écarte ses mains en lui disant : « Puissent tous les tiens ensemble être ici avec toi, afin que j'en éteigne la race ! »

76. L'innocente jeune fille n'eut pas le sort que voulait Pinabel, parce que, dans sa chute précipitée, la branche, saine et vigoureuse, vint à toucher le fond la première. Elle se brisa à la vérité, mais elle soutint assez Bradamante pour lui venir en aide et la sauver de la mort. La jeune fille resta quelque temps étourdie, comme je continuerai à vous le dire dans le chant suivant.







CHANT TROISIÈME

1. Qui me donnera la voix et les paroles [1] convenables à un si noble sujet? Qui prêtera des ailes à mon vers pour qu'il s'élève et atteigne à la hauteur de mes pensées? C'est maintenant qu'il faut qu'une fureur poétique plus grande que jamais vienne échauffer mon cœur; car c'est à mon seigneur qu'est consacré ce chant, où je célèbre les aïeux dont il tire son origine.

2. Parmi tous les illustres princes appelés par le ciel à gouverner la terre, ô Phébus, toi qui éclaires l'Univers, tu ne vois pas une race plus glorieuse que celle-ci, soit dans la paix, soit dans la guerre, ni dont la noblesse ait conservé plus d'éclat; et, si l'inspiration prophétique qui m'anime ne m'égare pas, elle le conservera tant que le ciel tournera autour du pôle.

3. Voulant dignement chanter ses louanges, il faudrait, non ma lyre, mais celle avec laquelle toi-même, après les attaques furieuses des Titans, tu rendis grâces au souverain du ciel. Si j'obtenais de toi de meilleurs instruments, propres à tailler un marbre digne du sujet, j'appliquerais tous mes soins, tout mon génie à reproduire ces nobles images.

4. J'essayerai du moins avec mon faible ciseau d'enlever les premiers éclats; peut-être ensuite, avec des efforts plus habiles, rendrai-je ce travail parfait. — Mais retournons à celui dont ni bouclier ni cuirasse

ne pourront protéger la poitrine : je parle de ce Pinabel, de Mayence, qui espérait faire périr Bradamante.

5. Le traître pensa que la jeune fille était morte au fond du précipice, et, la pâleur sur le visage, il s'éloigna de cette triste caverne, souillée par son crime ; il se hâta de remonter en selle ; et, comme il avait l'âme dépravée, pour entasser attentat sur attentat et forfait sur forfait, il emmena le cheval de Bradamante.

6. Laissons ce traître, qui, pendant qu'il forme des complots contre la vie d'autrui, prépare lui-même sa mort. Revenons à la jeune fille, qui, victime d'une trahison, avait failli trouver en même temps la mort et la sépulture. Après qu'elle se fut relevée tout étourdie, car elle était rudement tombée sur la pierre, elle se dirigea vers la porte qui donnait accès dans une seconde grotte beaucoup plus large.

7. La salle, carrée et spacieuse, a l'air d'une pieuse et vénérable chapelle, d'une belle architecture, soutenue par de nombreuses colonnes d'albâtre. Au milieu s'élevait un autel bien disposé, devant lequel était une lampe allumée, dont la flamme vive et brillante répandait une grande clarté dans les deux grottes.

8. La jeune femme, pénétrée d'une humble dévotion, en se voyant dans un asile pieux, dans un lieu saint, s'agenouilla et commença, de vive voix et de cœur, à adresser à Dieu ses prières. Cependant une petite porte qui était en face s'ouvre avec un bruit qui résonne dans la grotte. Une femme [2] en sort, sans ceinture, les pieds nus et les cheveux épars, et elle salue la jeune fille par son nom.

9. « O généreuse Bradamante, dit-elle, ce n'est pas sans la volonté divine que tu es venue ici. Déjà depuis quelque temps, l'esprit prophétique de Merlin m'a prédit que tu devais, par une voie extraordinaire, visiter ses reliques vénérées, et je suis restée ici afin de te révéler ce que le ciel a décidé de toi.

10. « C'est ici l'antique et célèbre grotte construite par le sage magicien Merlin [3] (dont tu as sans doute entendu quelquefois parler), et où il fut trompé par la Dame du lac. Là-bas est le sépulcre renfermant ses restes décomposés, où, pour satisfaire celle qui l'y engageait, il se coucha vivant et resta mort.

11. « Avec son cadavre habite son âme vivante, jusqu'à ce qu'elle entende retentir la trompette de l'ange pour la bannir du ciel ou l'y appeler, selon qu'elle sera corbeau ou colombe [4]. Sa parole vit aussi ; et tu pourras l'entendre sortir clairement de la tombe de marbre ; car il a toujours répondu à quiconque l'interrogeait sur le passé et sur l'avenir.

12. « Il y a plusieurs jours que je suis venue d'un pays très-lointain à ce monument funéraire pour demander à Merlin de dissiper un mystère profond concernant mes recherches. Et ensuite, parce que j'avais le désir de te voir, j'y suis restée un mois de plus que je n'en avais l'intention ; car Merlin, qui m'a toujours dit la vérité, fixa ce jour même comme celui de ton arrivée. »

13. A ce discours, la fille d'Aymon resta interdite, muette et immobile ; elle a le cœur si plein de ces merveilles qu'elle ne sait si elle dort ou si elle est éveillée. Les yeux timidement baissés comme une jeune fille toute modeste, elle répondit : « Quel mérite ai-je donc pour que les prophètes voient par avance mon arrivée ? »

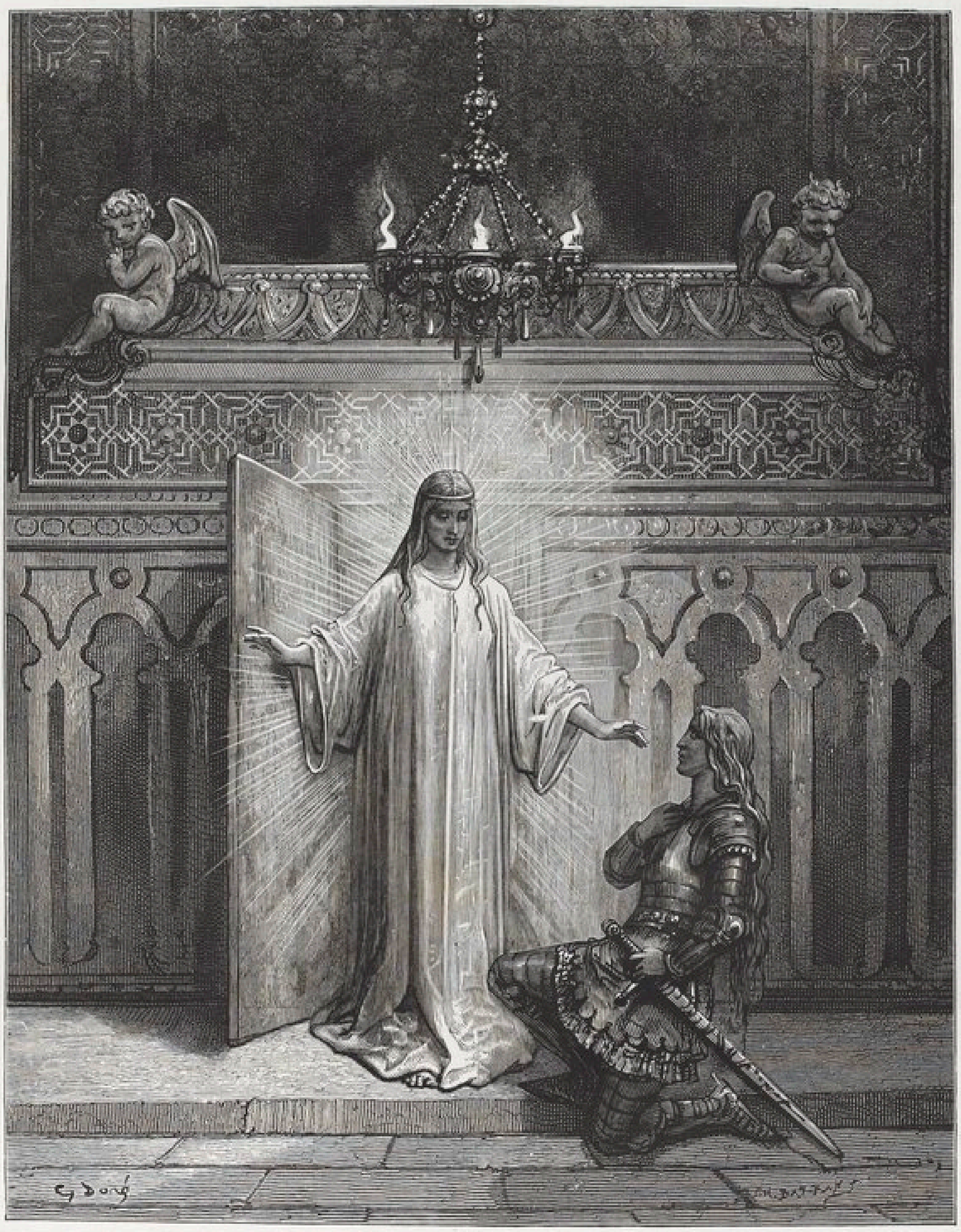
14. Et, joyeuse de cette étonnante aventure, elle s'avança aussitôt derrière la magicienne, qui la conduisit au tombeau renfermant les ossements et l'âme de Merlin. Ce sépulcre était d'une pierre dure, luisante et polie et rouge comme la flamme ; tellement que la salle, bien que privée de soleil, recevait un grand éclat de la lumière qui en sortait.

15. Soit que certains marbres aient la vertu de dissiper les ombres comme le feraient des torches, soit qu'on eût eu recours (ce qui me paraît plus vraisemblable) à des suffumigations, à des enchantements et à des signes obtenus par l'observation des astres, cet éclat faisait découvrir plusieurs beaux ouvrages de sculpture ou de peinture, qui ornaient de tous côtés ce lieu vénérable.

16. A peine Bradamante a-t-elle pénétré dans la chambre secrète, que du fond de sa dépouille

mortelle l'âme de Merlin lui parle d'une voix parfaitement distincte : « Que la fortune favorise tous tes désirs, ô chaste et très-noble jeune fille! De ton sein sortira une race féconde, qui doit honorer l'Italie et le monde entier.

17. « L'antique sang troyen [5], dont les deux courants les plus purs se réunissent en toi, produira



Stance 8.

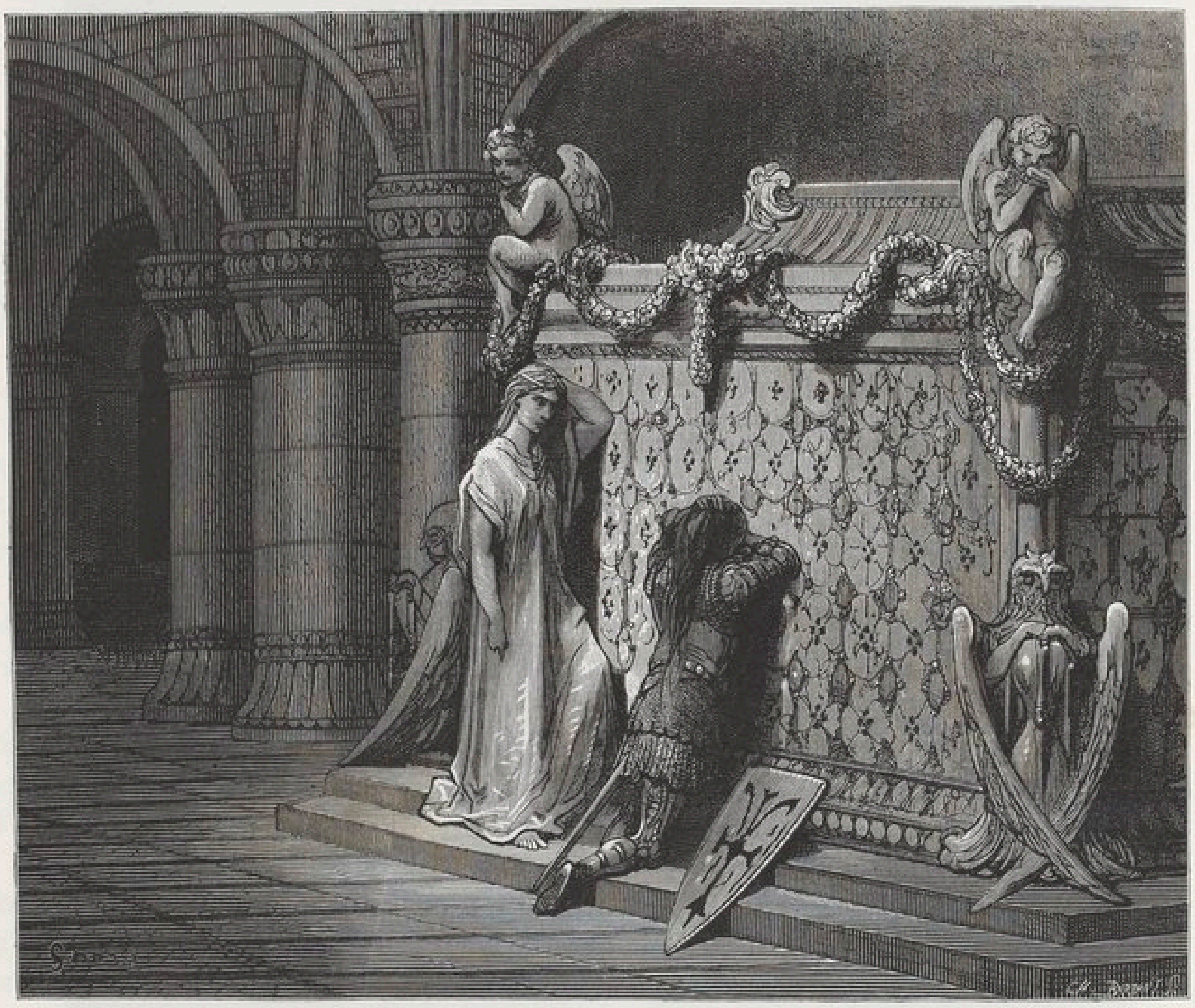
l'ornement, la fleur, la joie de toutes les races humaines que visita jamais le soleil entre l'Indus, le Tage, le Nil et le Danube, dans l'espace qui s'étend entre le pôle antarctique et Callisto [6]. Parmi tes descendants élevés aux honneurs suprêmes se trouveront des marquis, des ducs et des empereurs.

18. « De toi sortiront les capitaines et les robustes chevaliers qui, par leur épée et leur sagesse, doivent restituer à l'Italie l'antique splendeur de ses armes invincibles. Là tiendront le sceptre des

princes justes, qui, à l'exemple du sage Auguste et de Numa, ramèneront, sous leur bon et doux gouvernement, le premier âge d'or.

19. « Afin donc que s'accomplisse sur toi la volonté du ciel, qui dès l'origine t'a choisie pour être l'épouse de Roger, poursuis courageusement ta route, car aucun obstacle ne sera assez puissant pour t'arrêter dans ton dessein et t'empêcher de terrasser au premier choc ce cruel brigand qui te retient tout ton bien. »

20. Merlin se tut après avoir ainsi parlé, et il laissa s'accomplir l'œuvre de la magicienne, qui



Stance 16.

se préparait à faire voir à Bradamante l'image de chacun de ses descendants. Elle avait choisi un grand nombre d'esprits, — je ne sais si c'était de l'enfer ou d'une autre demeure, et ils étaient tous rassemblés dans un même lieu, ayant des visages et des aspects divers.

21. Ensuite elle emmène avec elle la jeune fille dans la chapelle, à l'endroit où elle avait d'avance tracé un cercle, qui pouvait la contenir tout étendue et avait encore un palme de plus, et, de peur que les esprits ne lui fassent du mal, elle place au-dessus d'elle un grand *pentacule* [7]; et elle lui dit de rester silencieuse et tranquille à regarder; puis elle ouvre son livre et s'entretient avec les démons.

22. Voici, sortie de la première caverne, une foule qui grossit autour du cercle sacré; mais quand elle y veut pénétrer, l'accès lui en est interdit comme s'il était protégé par un mur ou un fossé. Après avoir fait trois fois les tours obligés autour du cercle, les ombres entraient dans la salle où était le superbe tombeau qui renfermait les ossements du prophète.

23. « Si je voulais, dit la magicienne à Bradamante, te faire connaître les noms et les actions de chacun de ceux qui, par les enchantements des démons, apparaissent ici avant leur naissance, je ne sais quand je pourrais te laisser partir, car une nuit ne suffirait pas à une telle besogne. Je me contenterai donc de choisir parmi eux, suivant l'ordre des temps, ceux qu'il me semblera opportun de te montrer.

24. « Vois ce premier qui te ressemble par ses beaux traits et le charme de sa figure. Issu de toi et du sang de Roger, il sera en Italie le chef de ta famille. Je crois voir celui-ci, de sa main, rougir la terre du sang poitevin et se venger de la trahison et de l'injure de ceux qui auront tué son père [8].

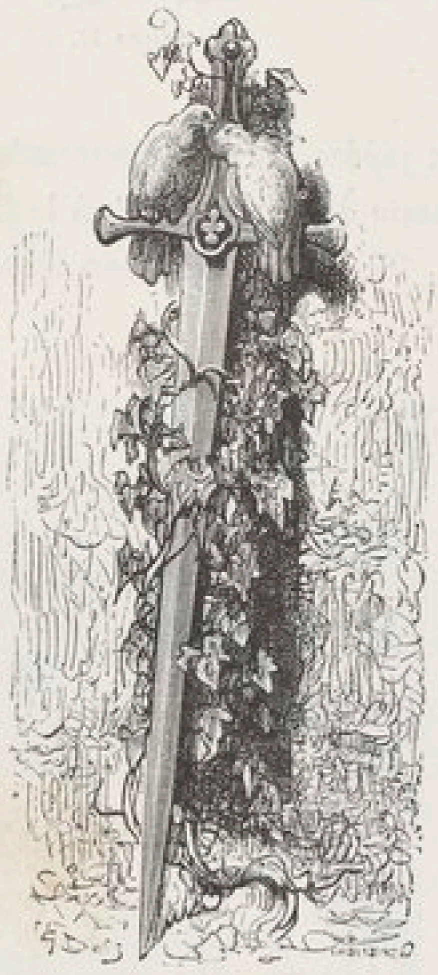
25. « Par sa valeur sera ruiné le roi des Lombards, Didier, et pour récompense il recevra de l'Empire la belle seigneurie d'Este et de Calaon [9]. Celui qui le suit est ton neveu Ubert, l'honneur des armes et de l'Hespérie. Il prendra plus d'une fois contre les barbares la défense de la sainte Église.

26. « Vois ici Albert, l'invincible capitaine, qui ornera de trophées tant de temples. Avec lui est Hugues son fils, qui acquerra Milan et arborera les serpents [10]. Cet autre est Azzon, au pouvoir de qui restera, après la mort de son frère, le royaume des Insubres [11]. Voici Albertas [12], dont le sage conseil chassera d'Italie Bérenger et son fils.

27. « Et il méritera que l'empereur Othon lui donne en mariage Alde, sa fille. Vois un autre Hugues : ô glorieuse descendance qui ne dégénère pas de la valeur paternelle ! Ce sera lui [13] qui, pour une juste cause, abattra l'orgueil des superbes Romains, qui délivrera de leurs mains le troisième Othon et le Pape et mettra fin à un siége menaçant.

28. « Voilà Foulques [14], qui paraît devoir donner à son frère tous ses domaines en Italie et aller, au loin, prendre possession d'un grand duché au milieu de l'Allemagne ; il relèvera la maison de Saxe, toute prête à s'éteindre dans une branche, et il la maintiendra par ses descendants, héritiers de la ligne maternelle.

29. « Celui qui vient à nous maintenant est le second Azzon, plus ami de la galanterie que de la guerre ; il est entre ses deux fils Bertolde et Albertas. L'empereur Henri II sera vaincu par l'un d'eux [15], et Parme verra toute sa campagne horriblement inondée du sang allemand. L'autre épousera la glorieuse, sage et chaste comtesse Mathilde.



Stance 29.

30. « Son mérite le rendra digne d'une telle union. Et, à cette époque, ce ne sera pas, je pense, un médiocre honneur d'avoir en dot, avec la nièce d'Henri Ier, presque la moitié de l'Italie. Voici le cher fils de ce Bertolde, ton Renaud [16], qui aura la gloire insigne d'avoir arraché l'Église des mains de l'impie Frédéric Barberousse.

31. « Voici un autre Azzon, et c'est celui qui sera maître de Vérone et de son beau territoire ; et il sera nommé marquis d'Ancône par Othon IV et par le pape Honoré II. J'en aurais pour longtemps à te montrer toutes les personnes de ton sang qui auront l'étendard du Consistoire [17] et à te raconter toutes leurs entreprises victorieuses pour l'Église romaine.

32. « Tu vois Obizzon et Foulques ; d'autres Azzons, d'autres Hugues ; les deux Henri, le fils à côté du père, les deux Guelfe [18], dont l'un subjuguera l'Ombrie et portera le manteau ducal de Spolète. Voila celui qui étanchera le sang et guérira les plaies de l'Italie désolée, et fera succéder la joie à la tristesse : je parle de celui-ci (et elle lui montra Azzon V [19]), par qui Ezzelin sera défait, pris et mis à mort.

33. « Ezzelin [20], tyran si féroce qu'on le croira fils du démon, fera tant de mal en égorgeant ses sujets, en ravageant le beau pays d'Ausonie, qu'en comparaison de lui Marius, Sylla, Néron,

Caïus [Caligula] et Antoine auront été cléments. Par ce même Azzon l'empereur Frédéric II sera défait et complétement ruiné [21].

34. « Il tiendra sous son sceptre d'une manière plus bienfaisante le beau pays assis sur le fleuve [22] où Phébus, sur sa lyre éplorée, appela son fils qui avait mal dirigé le soleil ; où, selon la Fable, les larmes [23] furent changées en ambre ; où Cycnus [24] revêtit un blanc plumage ; et c'est en récompense de ses nombreux services que le pays lui sera donné par le Saint-Siége.



Stance 37.

35. « J'allais oublier son frère Aldobrandino [25] ; il défendra le souverain Pontife contre Othon IV et l'armée gibeline, qui se sera avancée auprès du Capitole, se sera emparée de tous les environs et aura subjugué les habitants de l'Ombrie et du Vicentin ; ne pouvant secourir le pape sans beaucoup d'argent, il en demandera à Florence.

36. « N'ayant ni joyaux ni gages plus précieux, il mettra, pour les rassurer, comme caution son frère entre leurs mains ; il déploiera ses enseignes victorieuses, et il taillera en pièces l'armée allemande. Il rétablira la papauté sur son siége ; il infligera de justes supplices au comte de Celano [26], et, à la fleur de son âge, il finira sa vie au service du souverain Pontife.

37. « Il laissera son frère Azzon héritier de la seigneurie d'Ancône et de Pisaure [Pesaro], et de toutes les villes situées entre la mer et l'Apennin, depuis le Tronto [27] jusqu'à l'Isaure, ainsi que de sa grandeur d'âme, de sa fidélité et de sa vertu, qualités plus précieuses que l'or et les bijoux ; car la fortune donne et ôte tous les autres biens, la vertu est le seul sur lequel elle n'ait aucun empire.



Stance 38.

38. « Voilà Renaud [28], dont la valeur ne brillera pas d'un moindre éclat, pourvu que la mort ou la fortune jalouse ne s'opposent pas à une si glorieuse élévation de cette race. Je crois en entendre jusqu'ici les regrets depuis Naples, où il sera alors en otage pour son père. Celui qui vient maintenant est Obizzon : tout jeune, il sera élu prince après son aïeul.

39. « A cette belle seigneurie il ajoutera la riante ville de Reggio et la fière Modène. Telle sera sa valeur, que les peuples le demanderont unanimement pour maître. Regarde Azzon VI, un de ses fils, gonfalonier de la sainte croisade ; il aura le duché d'Andria [29], avec la fille du roi de Sicile Charles II.

40. « Tu vois dans un beau et aimable groupe la fleur des princes illustres, Obizzon, Aldobrandino, Nicolas le Boiteux, Albert plein d'amour et de douceur. Pour ne pas trop te retenir, je ne dirai pas comment à leur belle souveraineté ils réuniront Faenza, et d'une manière plus durable Adria, qui mérita de donner son nom à la masse des flots amers et indomptés de l'Adriatique ;

41. « Ni comment ils y joindront la terre à laquelle ses roses abondantes ont valu un nom charmant [30] dans la langue des Grecs, et la ville [31] qui, au milieu des lagunes riches en poissons, redoute les deux embouchures du Pô, où vit une population qui désire toujours voir la mer agitée par des vents furieux. Je passe sous silence Argenta, Lugo et mille autres châteaux et cités populeuses.

42. « Voilà Nicolas [32], qui, encore enfant, est par le peuple nommé souverain de son pays ; il rend vains et nuls les projets de Tidée [33], qui suscite contre lui une guerre civile. Ses jeux enfantins seront



VOIS UN AUTRE HUGUES : Ô GLORIEUSE DESCENDANCE QUI NE DÉGÉNÈRE PAS DE LA VALEUR PATERNELLE! (CHANT III, STANCE 27.)

de mouiller son armure de ses sueurs, de se fatiguer dans les combats; et ces occupations de son printemps feront de lui la fleur des guerriers.

43. « Il déjouera tous les complots de ses sujets rebelles et les fera tourner à leur perte. Il connaîtra si bien toutes les ruses, qu'il sera difficile de le tromper. Othon III, le cruel tyran de Reggio et de Parme, s'en apercevra trop tard, et il sera dépouillé à la fois par Nicolas de ses États et de sa vie criminelle [34].

44. « La puissance de cette belle famille ira toujours augmentant, sans qu'elle s'éloigne jamais du droit chemin. Jamais elle ne fera de mal à quelqu'un, à moins d'en avoir d'abord reçu quelque outrage. Et pour cela Celui qui gouverne le monde veut qu'il ne lui soit point prescrit de bornes, mais qu'elle dure en prospérant toujours de plus en plus, tant que le soleil tournera sur son axe.

45. « Voilà Lionel [35]; voilà le premier duc, l'illustre Borso [36], la gloire de son siècle. Il règne en paix, et il obtient un plus grand triomphe que tous les autres conquérants envahissant des territoires étrangers. Il emprisonnera Mars de manière qu'il ne puisse voir le jour, et il enchaînera sa fureur en lui liant les mains au dos [37]. Toutes les pensées de ce prince magnifique seront pour que son peuple vive heureux.

46. « Maintenant Hercule [38] s'avance péniblement, le pied à moitié brûlé, adressant de justes reproches à ses voisins [39]. Si à Budrio [40] il arrêta du regard, et en opposant sa poitrine, la déroute de leurs soldats, ce n'était pas pour qu'ils vinssent, en récompense, lui faire la guerre et le poursuivre jusqu'à Barco. Je ne saurais dire de ce prince si c'est dans la paix ou dans la guerre qu'il acquerra une plus grande gloire.



Stance 47.

47. « Les peuples de la Pouille, de la Calabre et de la Lucanie garderont longtemps la mémoire de ses exploits, en ces lieux où le roi des Catalans [41] lui permettra d'obtenir pour la première fois la gloire d'un combat singulier. Il s'acquerra par plus d'une victoire un renom parmi les capitaines invincibles, et il obtiendra par son mérite la souveraineté qui lui était due plus de trente ans auparavant.

48. « Son pays lui aura les plus grandes obligations qu'on puisse avoir à un prince : non pour avoir changé des marais en champs très-fertiles; non pour avoir avec des murs et des fossés rendu Ferrare plus habitable pour ses citoyens, pour l'avoir ornée de temples et de palais, de places, de théâtres et de mille choses commodes;

49. « Non pour l'avoir défendue des griffes du lion ailé [42] de Saint-Marc; non parce que, seule

avec son territoire, elle se maintiendra en paix, à l'abri de la crainte et des contributions de guerre, lorsque la France aura mis partout en feu la belle Italie; ce n'est ni pour ces services, ni pour d'autres bienfaits que les sujets d'Hercule lui seront redevables.

50. « Ce sera pour la race illustre qu'il leur donnera, Alphonse le juste et le bienfaisant Hippolyte, qui seront tels que l'antiquité nous montre les fils de Tyndare ou du Cygne [43], qui se privaient alternativement de la lumière pour s'arracher l'un l'autre aux ténèbres mortelles. Chacun d'eux pour le salut de l'autre sera toujours prêt à braver courageusement la mort.

51. « La grande affection de ce beau couple fera jouir son peuple d'une bien plus grande sécurité que si, par la main de Vulcain, les murs de la cité eussent été entourés d'une double ceinture de fer. Alphonse est celui qui unit si bien la bonté avec la sagesse, qu'au siècle futur on croira qu'Astrée soit revenue du ciel dans ces lieux exposés à la chaleur des étés et au froid des hivers.

52. « Il aura grand besoin d'être doué de prudence et d'une valeur semblable à celle de son père; car il se trouvera, avec peu de monde, avoir, d'un côté, affaire aux troupes vénitiennes, de l'autre, à celle [44] dont je ne saurais dire s'il devra plus justement l'appeler marâtre que mère; mais si elle est sa mère, elle ne sera guère plus tendre que Médée ou Progné ne l'ont été pour leurs enfants.

53. « Toutes les fois qu'il sortira de Ferrare, le jour ou la nuit, à la tête de ses fidèles sujets, il infligera à ses ennemis, soit par mer, soit par terre, autant de défaites et de déroutes mémorables. C'est ce dont s'apercevront les peuples de la Romagne, imprudemment entraînés à faire la guerre à leurs voisins, auparavant leurs alliés; ils rougiront de leur sang le territoire qui s'étend entre le Pô, le Santerno [45] et le Zanniolo.

54. « Pareille épreuve sera faite, sur les mêmes confins, par les Espagnols à la solde du souverain pontife, quand il leur reprendra bientôt la Bastia, qu'ils lui avaient enlevée après avoir tué le gouverneur. Et en punition de cet attentat, il ne laissera personne, depuis le moindre soldat jusqu'au capitaine, qui puisse porter à Rome la nouvelle de la place reprise et de la garnison mise à mort.

55. « Ce sera lui qui, par sa prudence et par ses armes, aura, dans les champs de la Romagne, l'honneur d'avoir fait gagner à l'armée française la grande victoire sur Jules [46] et l'Espagne. Les chevaux dans toute la plaine nageront jusqu'au ventre dans le sang humain; et les habitants manqueront pour ensevelir tant de morts, Allemands, Grecs, Espagnols, Italiens et Français [47].

56. « Celui qui, en vêtement pontifical, porte sur sa tête sacrée le chapeau rouge, est le libéral, magnanime et sublime Hippolyte, grand cardinal de l'Église romaine, qui sera un éternel sujet d'éloges en prose et en vers dans toutes les langues [48]. Le ciel équitable veut que son heureux siècle ait son Maron [49] comme Auguste eut le sien.

57. « Il illustrera sa noble race, comme le soleil illumine la machine du monde d'un éclat plus vif que celui de la lune et des étoiles, car toute autre lumière est toujours inférieure à la sienne. Je le vois, avec un petit nombre de gens de pied et de cavaliers moins nombreux encore, sortir triste de Ferrare et y rentrer radieux, car il ramène sur ses rives quinze galères captives, outre mille autres barques [50].

58. « Tu vois ensuite l'un et l'autre Sigismond; tu vois les cinq fils bien-aimés d'Alphonse; ni les monts ni les mers ne pourront s'opposer à ce qu'ils remplissent le monde de leur renommée : l'un est Hercule II, gendre du roi de France; cet autre (afin que tu les connaisses tous) est Hippolyte, qui ne brillera pas d'un moindre éclat que son oncle dans sa race.

59. « François est le troisième, les deux autres portent le nom d'Alphonse. Maintenant, comme je te l'ai dit précédemment, si je voulais te montrer toutes les branches de ta postérité dont la valeur donnera un tel lustre à leur race, il faudrait que le jour et la nuit revinssent plusieurs fois au ciel avant que je te les aie nommés; il est donc temps, si tu le veux, que je congédie les ombres et que je me taise. »

60. Du consentement de Bradamante, la savante magicienne ferma donc son livre. Aussitôt toutes

les ombres disparurent précipitamment dans la grotte où étaient renfermés les ossements de Merlin. Alors Bradamante, dès qu'il lui fut permis de parler, ouvrit la bouche et demanda : « Qui sont les deux personnages si tristes que nous avons remarqués entre Hippolyte et Alphonse [51] ?

61. « Ils venaient en soupirant, ils paraissaient tenir leurs yeux baissés, manquant de confiance et de fierté. Je voyais même leurs frères porter leurs pas loin d'eux, comme s'ils les évitaient. » A cette demande Mélisse sembla changer de couleur; ses yeux devinrent des ruisseaux de larmes. « Ah! malheureux! s'écria-t-elle, à quel châtiment les excitations d'hommes pervers vous ont-elles entraînées !

62. « O race généreuse et digne du bon Hercule, que leur faute n'étouffe pas votre clémence ! Les malheureux sont pourtant de votre sang; que la justice cède ici à la pitié. » Ensuite elle ajouta d'une voix plus basse : « Il n'est pas nécessaire que je t'en dise davantage. Reste sur ta douce impression et ne te fâche pas si je refuse, en terminant, de te la gâter par de l'amertume.

63. « Aussitôt que les premières lueurs paraîtront dans le ciel, tu prendras avec moi la route la plus directe qui mène au brillant château d'acier, où Roger est au pouvoir d'un autre. Je serai ta compagne et ton guide jusqu'à ce que tu sois hors de l'âpre et sauvage forêt. Lorsque nous serons près de la mer, je t'enseignerai si bien le chemin, que tu ne pourras t'égarer. »

64. La courageuse Bradamante passa là toute la nuit et elle en employa une grande partie à s'entretenir avec Merlin, qui l'engagea à se diriger le plus tôt possible vers son aimable Roger. Ensuite, quand le ciel s'embrasa d'une nouvelle splendeur, elle quitta les demeures souterraines, par un chemin longtemps sombre et pénible, sous la conduite de la reine des esprits.

65. Et elles arrivèrent à un précipice caché entre des montagnes inaccessibles aux humains, et tout le jour, sans prendre de repos, elles gravirent des rochers et franchirent des torrents; et, pour que leur course fût moins ennuyeuse, des discours agréables et charmants, des conversations sur les sujets qui leur plaisaient le plus leur adoucirent l'âpreté du chemin.

66. Ces conversations étaient en grande partie des conseils de la savante magicienne à Bradamante, pour lui expliquer avec quelle ruse et quelle adresse elle devait s'y prendre, si elle aimait Roger. « Quand tu serais, lui disait-elle, Pallas ou Mars, quand tu mènerais à ta solde plus de monde que n'en ont le roi Charles et le roi Agramant, tu ne résisterais pas à ce magicien.

67. « Car, outre qu'une muraille d'acier entoure son rocher inexpugnable et inaccessible, outre que son destrier chemine à travers les airs, y galope et bondit, il a le bouclier mortel, qui, aussitôt qu'on le découvre, choque les yeux par son éclat, ôte la vue et engourdit tellement les sens, qu'il faut tomber comme si l'on était mort.

68. « Peut-être penses-tu qu'il te suffira de combattre en fermant les yeux? Comment alors pourras-tu savoir dans le combat quand tu devras parer ou riposter? Mais, pour éviter la clarté qui éblouit, et rendre vains tous ses autres enchantements, je t'indiquerai un remède, un moyen prompt, et il n'en est pas un autre au monde, si ce n'est celui-là.

69. « Le roi d'Afrique Agramant a donné à un de ses barons nommé Brunel, qui marche à quelques milles devant nous, un anneau qui fut volé dans l'Inde à une reine [52]. Sa vertu est telle, que celui qui l'a au doigt, a un remède contre les maléfices des enchanteurs. En fait de vols et de tromperies, Brunel est aussi habile qu'en fait d'enchantements celui qui tient Roger prisonnier.

70. « Ce Brunel, si expérimenté et si rusé, comme je te le dis, est envoyé par son roi, afin que, par son adresse et au moyen de cet anneau, éprouvé en de telles aventures, il tire Roger de ce rocher où il est captif. Il s'est vanté d'y réussir et en a fait la promesse à son maître, à qui Roger est plus cher que personne.

71. « Mais, pour que ton Roger ait à toi seule, et non au roi Agramant, l'obligation d'être délivré de cette prison enchantée, je t'apprendrai à quel moyen tu dois recourir. Tu longeras pendant trois jours le sable de la mer, que nous découvrirons bientôt; le troisième jour, dans la même auberge que toi, arrivera celui qui porte l'anneau.

72. « Sa taille, afin que tu le connaisses, n'est pas de six palmes, et il a la tête crépue, les cheveux noirs, la peau basanée, le visage pâle et extraordinairement barbu, les yeux saillants, le regard louche, le nez écrasé, les sourcils hérissés; son habit, afin que je te le dépeigne entièrement, est étroit et court et semble celui d'un courrier.

73. « L'occasion s'offrira à toi de causer avec lui de ces enchantements merveilleux; laisse-lui voir que tu aurais le désir, comme tu l'as en effet, d'en venir aux mains avec le magicien; mais ne dévoile pas qu'on t'ait parlé de cet anneau qui rend les enchantements impuissants. Il t'offrira de te montrer le chemin jusqu'au rocher et de t'accompagner.

74. « Toi, marche derrière lui, et, quand tu seras assez près de cette roche pour qu'elle se découvre aux regards, donne-lui la mort; que la pitié ne t'empêche pas de suivre mon conseil, et prends garde qu'il ne devine ton intention; s'il avait le temps d'user de son talisman, il disparaîtrait de tes yeux dès qu'il aurait mis dans sa bouche l'anneau magique. »

75. En parlant ainsi, elles arrivèrent vers la mer, à l'endroit où, près de Bordeaux, se jette la Garonne. Là, non sans verser quelques larmes, les deux femmes durent se séparer. La fille d'Aymon, qui, pour délivrer son amant de prison, ne s'endort pas, marcha jusqu'à ce qu'elle arrivât un soir à une auberge où se trouvait déjà Brunel.

76. Elle reconnaît, aussitôt qu'elle l'aperçoit, Brunel, dont le portrait était gravé dans sa mémoire : elle lui demande d'où il vient, où il va; il lui répond en lui faisant autant de mensonges; la jeune femme, bien prévenue, ne lui cède pas en récits mensongers, et elle dissimule également sa patrie, sa famille, sa religion, son nom et son sexe, et elle tourne souvent ses regards sur ses mains.

77. Elle dirige fréquemment ses yeux sur ses mains, craignant toujours d'être volée par lui; et, bien renseignée sur ses façons d'agir, elle ne le laissa pas venir trop près d'elle : ils étaient ainsi vis-à-vis l'un de l'autre, quand leurs oreilles furent assourdies par un grand bruit; je vous dirai ensuite, seigneur, quelle en était la cause, lorsque j'aurai accordé un juste repos à mon chant.





CHANT QUATRIÈME

1. Quoique la dissimulation soit le plus souvent blâmée et qu'elle soit l'indice d'un esprit pervers, elle n'en rend pas moins, en mainte et mainte circonstance, des services incontestables : elle nous évite souvent des malheurs, des reproches, ou même la mort; car nous n'avons pas toujours affaire à des amis, dans cette vie mortelle, bien plus sombre que sereine et toute pleine d'envie.

2. Si, après une longue épreuve, on peut à grand'peine trouver un véritable ami, à qui dire sans défiance et montrer à découvert toute sa pensée, que devait faire la belle amie de Roger avec ce Brunel, sans franchise, sans sincérité, qui n'est que dissimulation et mensonge, comme la magicienne le lui avait dépeint?

3. Elle aussi, elle dissimule, elle est obligée d'en agir ainsi avec lui, le père des fourberies; et, comme je l'ai dit, elle a souvent l'œil aux mains rapaces du voleur. Tout à coup un grand bruit arrive à leurs oreilles : « O glorieuse Mère! s'écrie la jeune femme, ô Reine du ciel! qu'est-ce que ceci? » et, vite, elle est sur le point d'où venait le bruit.

4. Elle voit l'hôtelier et toute sa famille, aux fenêtres, ou dehors dans la rue, tenant les yeux élevés vers le ciel, comme s'il y avait une éclipse ou une comète. Bradamante aperçoit un étonnant prodige auquel il serait difficile de croire. Elle voit passer à travers les airs un grand coursier ailé portant un chevalier recouvert de son armure.

5. Les ailes étaient grandes et de différentes couleurs; au milieu se tenait un chevalier couvert d'une armure de fer nette et brillante, et il dirigeait sa course vers le couchant. Son vol s'abaissa, et il disparut derrière les montagnes. Comme disait l'hôte (et il disait vrai), c'était un magicien; et il faisait souvent cette expédition, tantôt plus loin, tantôt plus près.

6. Dans son vol il s'élève quelquefois jusqu'aux étoiles, quelquefois aussi il rase presque la terre,

et il enlève et emporte toutes les belles femmes qu'il trouve dans ces contrées ; tellement que les malheureuses jeunes filles, qui ont ou croient avoir de la beauté (comme celui-ci les enlève toutes), ne se montrent plus dehors aussitôt qu'elles aperçoivent le soleil.

7. Il habite, racontait l'hôtelier, sur une montagne des Pyrénées, un château construit par enchantement, tout d'acier, et si beau et si brillant, qu'il n'y a rien au monde d'aussi admirable. Déjà beaucoup de chevaliers y sont allés, et aucun ne peut se vanter d'en être revenu ; de sorte que je crois, seigneur, ou que j'appréhende fort, qu'ils ne soient prisonniers ou qu'ils n'aient été mis à mort.

8. Bradamante écoute avidement ce récit : elle espère, et certainement avec raison, tirer un tel parti de l'anneau merveilleux, que l'enchanteur et son château seront détruits. Et elle dit à l'hôtelier : « Trouve-moi maintenant un des tiens qui connaisse mieux que moi la route, car je ne puis résister à mon désir, tant j'ai à cœur de me battre avec ce magicien.

9. — Tu ne manqueras pas de guide, lui répondit alors Brunel, et je t'accompagnerai moi-même. J'ai



Stance 4.

sur moi la route indiquée par écrit, et d'autres choses encore qui te rendront ma société agréable : » il voulait parler de l'anneau, mais il ne s'explique pas plus clairement, de peur d'en porter la peine. « Ta compagnie, dit-elle, me sera agréable ; » elle entendait par là que l'anneau tomberait en son pouvoir.

10. Elle dit ce qui était utile à dire, et elle tut ce que le Sarrasin ne pouvait apprendre sans inconvénient. L'hôtelier avait un cheval qui était bon pour le voyage et pour le combat ; il lui plut ; elle l'acheta et, le jour suivant, comme naissait l'aube, elle partit et elle prit sa route par une étroite vallée, ayant Brunel tantôt devant elle, tantôt derrière.

11. De montagne en montagne et de bois en bois, ils arrivèrent à un sommet des Pyrénées du haut duquel on peut, si le ciel est pur, découvrir la France, l'Espagne et les rivages sablonneux de deux mers, comme de l'Apennin on aperçoit la mer Adriatique et celle de Toscane [1], du point élevé d'où l'on va aux Camaldules. De là, par un sentier rude et fatigant, on descendait dans une profonde vallée.

12. Au milieu se dresse un rocher dont la cime est ceinte d'un magnifique mur d'acier ; et il s'élève si haut vers le ciel, qu'il laisse au-dessous de lui tout ce qui l'environne. Que celui qui n'a pas d'ailes ne se flatte pas d'y aller, car tous les efforts pour y atteindre seraient en pure perte. « C'est ici, dit Brunel, que le magicien retient captifs les dames et les chevaliers. »

13. Le roc était taillé de quatre côtés, de façon qu'il paraissait droit comme un fil à plomb [2]. Il n'y avait, sur aucune de ses faces, ni chemin ni escalier pour en faciliter l'accès. Et l'on voit tout de suite qu'un animal pourvu d'ailes peut seul avoir cette demeure pour nid et pour tanière. En ce lieu la jeune femme comprend qu'il est l'heure d'enlever l'anneau et de faire mourir Brunel.

14. Mais il lui semble que c'est une action vile de se souiller du sang d'un homme sans armes et de si basse extraction, qu'elle pourra bien se rendre maîtresse du riche anneau sans le mettre à mort. Brunel ne pensait pas à se tenir sur ses gardes, de sorte qu'elle le saisit et l'attacha bien fortement à un sapin qui avait la cime élevée ; mais elle lui ôta d'abord l'anneau du doigt.



Stance 15.

15. Malgré les pleurs, les gémissements, les plaintes de Brunel, elle ne voulut pas le détacher. Elle descendit à pas lents de la montagne, jusqu'à ce qu'elle fût dans la plaine au pied de la tour. Et afin que le magicien se présentât au combat, elle eut recours à son cor ; et, après en avoir sonné, elle l'appelle dans la plaine avec des cris menaçants et elle le défie au combat.

16. L'enchanteur, entendant le cor et les cris, ne tarda pas beaucoup à sortir de la porte. Le coursier ailé le porte à travers les airs contre celle qui semble être un terrible guerrier. La jeune femme est d'abord rassurée, car elle voit que celui-ci lui fera peu de mal : il n'a ni lance, ni épée, ni massue, qui puissent percer ou rompre sa cuirasse.

17. Il tenait seulement au bras gauche le bouclier tout couvert de soie vermeille, et dans la main droite un livre à l'aide duquel, en le lisant, il opérait de si grandes merveilles. Parfois il paraissait courir la lance, et il avait fait fermer les yeux à plus d'un guerrier ; d'autres fois il semblait frapper avec l'épée ou la masse : mais il était loin et il n'avait aucune arme.

18. Le coursier n'est pas imaginaire ; il est réel, une jument l'engendra d'un griffon. Il était semblable à son père par les plumes et les ailes, par les pieds de devant, la tête et les griffes ; pour les autres membres, il ressemblait à sa mère, et on le nommait hippogriffe : ils viennent, mais ils sont rares, dans les monts Riphées [3], beaucoup au delà des mers glaciales.

19. C'est de ce pays que le magicien l'avait fait venir par la vertu de ses enchantements ; et lorsqu'il l'eut, il ne s'occupa plus d'aucun autre objet : à force de soins et de peines il le dressa si bien, qu'en un mois il le monta avec selle et bride, de sorte qu'il le faisait aller çà et là sans difficulté, sur terre, dans les airs et de tous les côtés. Ce n'était pas, comme le reste, une pure illusion magique, mais on le voyait au vrai et au naturel.

20. Le reste n'était qu'inventions de l'enchanteur, qui faisait prendre le jaune pour du rouge ; mais cela fut sans pouvoir sur Bradamante protégée par l'anneau contre ces illusions de la vue. Cependant elle porte plusieurs coups dans le vide, et elle pousse son cheval d'un côté, d'un autre ; elle se débat, elle s'escrime comme on lui avait, à l'avance, appris à le faire.

21. Après avoir manœuvré quelque temps à cheval, elle voulut descendre et être à pied, pour pouvoir mieux exécuter tout ce que lui avait recommandé la prudente magicienne. Le magicien accourt

pour accomplir le dernier charme, ne sachant pas, ne croyant pas qu'on puisse s'en garantir. Il découvre le bouclier, et il s'attend certainement à la terrasser par le choc de la lumière enchantée.

22. Il pouvait le découvrir ainsi dès le premier moment, sans tenir en suspens les chevaliers. Mais il se plaisait à les voir faire quelque belle escrime, courir la lance ou espadonner, comme on voit le chat rusé se plaire quelquefois à jouer avec la souris et, quand ce divertissement vient à l'ennuyer, lui donner un coup de dent, et enfin se décider à la tuer.

23. Je dis que dans les combats précédents le magicien était l'image du chat, et les autres celle de la souris. Mais il n'en était plus ainsi maintenant que Bradamante se présentait avec l'anneau. Elle était attentive et appliquée à ce qu'il fallait faire, afin que le magicien ne prît sur elle aucun avantage, et, lorsqu'elle le vit découvrir le bouclier, elle ferma les yeux et se laissa tomber à terre.


Stance 27.

24. Non que l'éclat foudroyant du brillant métal l'eût blessée, comme cela arrivait aux autres; mais elle agit ainsi pour que l'enchanteur abusé descendît de cheval et s'approchât d'elle. Sa ruse lui réussit pleinement. Car, aussitôt qu'elle fut étendue à terre, le coursier, précipitant le mouvement de ses ailes, avec de larges circuits, vint se poser sur le sol.

25. Atlant laisse à l'arçon le bouclier qu'il avait déjà remis dans l'enveloppe, et il descend à pied vers Bradamante, qui le guette, comme guette le chevreuil le loup caché dans le buisson. Sans plus de retard, dès qu'elle l'a près d'elle, elle se lève et elle le saisit étroitement. Le malheureux avait laissé à terre le livre qui était tout son arsenal.

26. Il était accouru avec une chaîne qu'il avait coutume de porter à la ceinture pour un pareil usage, parce qu'il pensait enchaîner celle-ci aussi bien qu'il avait précédemment enchaîné les autres. La jeune femme l'avait déjà étendu par terre. S'il ne se défendit pas, je le trouve excusable, car la partie était trop inégale entre un débile vieillard et une si vigoureuse guerrière.

27. Bradamante, se préparant à lui trancher la tête, lève vivement sa main victorieuse; mais dès qu'elle lui regarde le visage, elle suspend son coup, comme dédaignant une si basse vengeance. Elle voit que celui qu'elle tient étroitement serré est un vénérable vieillard à la figure triste, dont les traits ridés, les cheveux blancs, annoncent soixante-dix ans d'âge ou bien peu de moins.

28. « Ote-moi la vie, jeune homme, pour Dieu! » s'écriait le vieillard plein de dépit et de colère; mais elle avait au cœur autant de répugnance à la lui ôter, qu'il avait de désir de la perdre. La jeune femme eut la curiosité de savoir qui était le nécromant, à quelle intention il avait construit une citadelle escarpée dans ce lieu sauvage, et pourquoi il s'attaquait à tout le monde.

29. « Hélas! dit en pleurant le vieux magicien, ce n'est ni par maligne intention que j'ai bâti ce beau château sur la cime du rocher, ni par avarice que je suis voleur; mais j'ai été poussé seulement par un sentiment d'affection pour tirer d'un péril suprême un aimable chevalier, qui bientôt, comme le ciel me l'a fait voir, doit, devenu chrétien, mourir par trahison.

30. « Le soleil ne voit pas d'un pôle à l'autre un jeune homme si beau et si accompli. Son nom est Roger. C'est par moi qu'il a été élevé dès son enfance ; et moi, je suis Atlant. La soif de la gloire et son cruel destin l'ont conduit en France à la suite du roi Agramant. Et moi, qui l'aimai toujours plus qu'un fils, je cherche à le tirer de France et de péril.

31. « Je n'ai édifié cette belle forteresse que pour y tenir en sûreté Roger, qui fut pris par moi comme j'espérais que tu serais pris également aujourd'hui. Puis j'y ai renfermé des dames, des chevaliers, des personnes de noble condition, que tu verras, afin que, ne pouvant sortir à son gré, il s'ennuie moins en leur compagnie.

32. « Si ce n'est qu'il ne peut être question de sortir de là-haut, je me charge de leur procurer tous les autres plaisirs. Tout ce que l'on peut avoir au monde en ce genre se trouve dans ce château : musique, chants, parure, jeux, bonne chère ; tout ce que le cœur peut désirer, tout ce que la bouche peut demander. J'avais bien semé, je recueillais le fruit ; mais tu es venu renverser tout.



Stance 44.

33. « Ah ! si ton âme n'est pas moins belle que ton visage, ne t'oppose point à mon généreux dessein. Prends le bouclier, je te le donne, ainsi que ce coursier qui fend l'air d'un vol si rapide ; mais ne t'occupe pas de ce que renferme le château : ou bien, délivre un ou deux amis et laisse le reste ; délivre même tous les autres ; je ne te demande qu'une seule grâce : que tu me laisses mon cher Roger.

34. « Et si tu es résolu à me l'enlever, hélas ! du moins avant de le ramener en France, consens à délivrer mon âme, affligée, de son enveloppe déjà altérée et prête à se dissoudre. — C'est lui que je veux mettre en liberté, répondit la jeune fille ; bavarde et conte des histoires, si cela te plaît, mais ne viens plus m'offrir en présent l'écu ou le cheval qui m'appartiennent et ne sont plus à toi.

35. « Mais fût-il encore en ton pouvoir de les emporter et de les donner, l'échange ne me paraîtrait pas convenable. Tu dis que tu tiens Roger prisonnier pour le préserver de la maligne influence des constellations. Ou tu ne peux savoir ce que le ciel a prescrit de lui, ou, si tu le sais, tu ne peux l'éviter. Mais si tu ne vois pas ton malheur, qui te menace de près, plus difficilement prévoirais-tu le malheur d'autrui dans l'avenir.

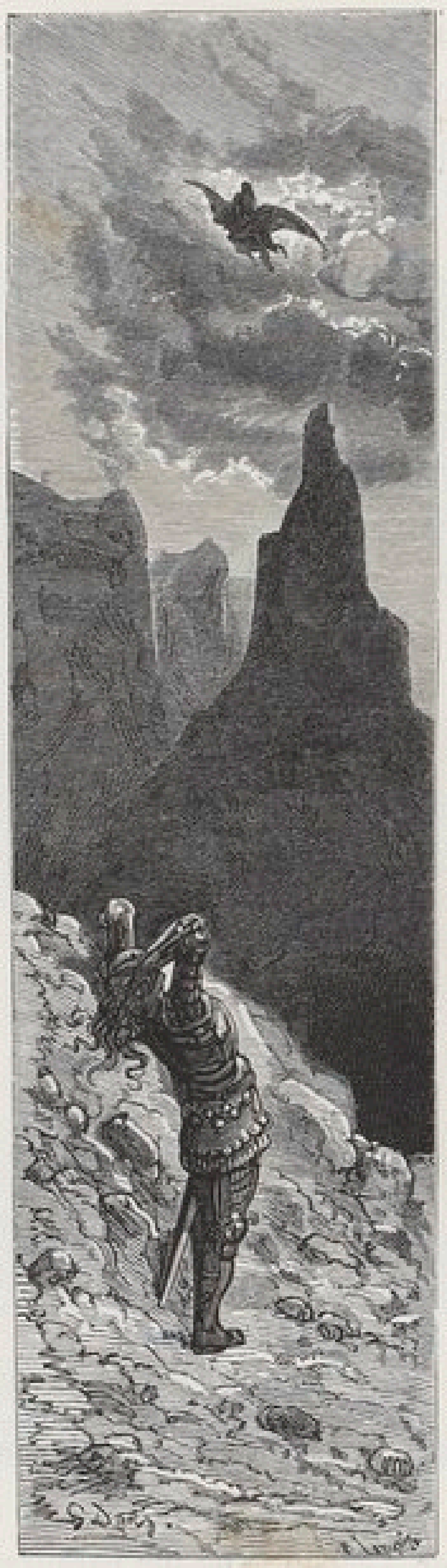
36. « Ne me supplie point de te tuer, tes prières seraient inutiles. Si tu désires la mort, quand même tout le monde refuserait de te la donner, une âme courageuse peut toujours se la procurer. Mais, avant que ton âme brise ses liens charnels, ouvre les portes à tous tes prisonniers. » Ainsi parle la jeune femme, et elle mène vers le rocher le magicien enchaîné.

37. Atlant marchait lié de sa propre chaîne, et la jeune fille allait près de lui ; encore s'y fiait-elle à peine, bien qu'il eût l'air tout abattu. Elle n'a pas encore eu le temps de faire, en le menant ainsi,

beaucoup de chemin, lorsque au pied de la montagne ils trouvent la petite ouverture et les escaliers par où l'on monte en tournant jusqu'à ce qu'on parvienne à la porte du château.

38. Atlant enlève du seuil une pierre où sont gravés des caractères et des signes étranges. Sous cette pierre sont des vases appelés *olla*, qui fument toujours et contiennent un feu caché. L'enchanteur les brise, et à l'instant la montagne reste déserte, abandonnée et sauvage. D'aucun côté n'apparaissent ni murailles, ni tours, comme s'il n'y avait jamais eu de château.

39. Le magicien échappa alors à la jeune femme, comme souvent la mouche à l'araignée, et avec lui disparut son château en un moment, et il laissa en liberté cette compagnie : dames et cavaliers se trouvèrent hors des magnifiques appartements et dans la campagne. Il y en eut plusieurs qui en furent fâchés, car cette liberté leur enlevait de grands plaisirs.



Stance 48.

40. Là est Gradasse, là est Sacripant, là est Prosilde, le noble chevalier venu de l'Orient avec Renaud, et avec lui Irolde [4], un couple d'amis parfaits. Enfin la belle Bradamante trouva son regretté Roger, qui, lorsqu'il l'eut reconnue, lui fit un accueil aimable et des plus reconnaissants,

41. Comme à celle qu'il aimait plus que ses yeux, plus que son cœur, plus que sa propre vie, depuis le jour où, à sa prière [5], elle ôta son casque, ce qui fut cause qu'elle fut blessée ; il serait trop long de raconter comment et par qui, ni combien de temps à travers l'âpre et déserte forêt ils s'étaient cherchés la nuit, comme à la clarté du jour, sans avoir pu jamais se rencontrer qu'en cet endroit.

42. A présent qu'il la revoit enfin et qu'il est persuadé qu'elle a été seule sa libératrice, il a le cœur plein d'une si grande joie, qu'il se dit le plus fortuné et le plus heureux des hommes. Ils descendirent et arrivèrent au bas dans la vallée où la jeune femme avait été victorieuse, et où ils trouvèrent l'hippogriffe ayant encore au flanc le bouclier, mais recouvert.

43. Bradamante s'avance pour le prendre par la bride, et lui l'attend jusqu'à ce qu'elle soit proche, puis il déploie ses ailes à travers l'air transparent et se pose un peu plus loin à mi-côte. Elle le suit, et lui s'élève dans l'air ni plus ni moins, sans trop s'éloigner, comme fait la corneille sur le sable aride, qui çà et là entraîne le chien après elle.

44. Roger, Gradasse, Sacripant et tous ces chevaliers, qui étaient descendus ensemble, se sont rassemblés les uns en bas, les autres en haut, où ils espèrent que s'abattra le coursier ailé. Celui-ci, après avoir inutilement fait courir les autres plusieurs fois, et sur le haut des cimes et dans les bas-fonds marécageux, entre les rochers, vint à la fin s'arrêter près de Roger.

45. Et cette manœuvre était due au vieil Atlant, qui ne cesse, dans son ardeur charitable, de vouloir tirer Roger du grand danger qui le menace. Il ne pense qu'à cela ; cela seul lui cause de la peine ; c'est pour cela qu'il envoie devant lui l'hippogriffe, afin qu'il l'enlève de l'Europe par cet artifice. Roger le prend par la bride et pense le tirer après lui ; mais il s'arrête et ne veut pas le suivre.

46. Alors le hardi Roger descend de dessus Frontin (c'était le nom de son destrier), il monte sur celui qui va par les airs, et avec les éperons il excite son ardeur. Celui-ci court quelques instants, et ensuite, appuyant ses pieds, il s'élance vers le ciel, bien plus rapide que le faucon à qui son maître ôte le chaperon, au moment où il lui fait voir l'oiseau.



LE PREMIER JOUR, IL ARRIVA A UNE ABBAYE. (CHANT IV, STANCE 54.)

47. La belle dame, qui voit son Roger si haut et en si grand péril, reste tellement saisie, que pendant un assez long temps elle ne peut reprendre ses sens. Ce qu'elle avait autrefois entendu raconter de Ganymède, qui du palais paternel fut enlevé au ciel, lui fait craindre pareille aventure pour Roger, non moins beau, non moins gracieux que Ganymède.

48. Les yeux fixés au ciel, elle le suit tant qu'elle peut l'apercevoir. Mais lorsqu'il s'éloigne tellement que la vue ne peut plus l'atteindre, elle continue à le suivre encore de la pensée. Puis ses soupirs, ses gémissements et ses larmes n'ont point de relâche, et elle ne veut pas leur donner de trêve. Lorsque Roger ne fut plus visible pour elle, elle tourna les yeux vers le bon destrier Frontin.



Stance 51.

49. Elle résolut de ne pas l'abandonner, de peur qu'il ne devînt la proie du premier venu, et de l'emmener avec elle, pour le rendre un jour à son maître, qu'elle espère toujours revoir. Cependant l'hippogriffe continue à s'élever, sans que Roger puisse l'arrêter. Au-dessous de lui, il voit toutes les montagnes s'abaisser tellement, qu'il ne distingue pas où le terrain est uni, ni où il s'élève.

50. Lorsqu'il parvient à une si grande hauteur, que celui qui le regarderait de la terre le prendrait pour un simple point, il dirige sa course du côté où se couche le soleil quand il entre dans le signe du Cancer [6]. Il s'en va par les airs comme glisse sur la mer le navire poussé par un vent propice. — Laissons-le aller ; car il a un long chemin à faire, et revenons au paladin Renaud.

51. Poussé par la tempête, Renaud, pendant deux jours, parcourut une grande étendue de mer, tantôt au couchant, tantôt au nord [7], car nuit et jour le vent ne cessa de souffler. A la fin, il relâcha en Écosse, vers le point où l'on aperçoit la forêt Caledonia, dans laquelle souvent, parmi les antiques ombrages des chênes, on entend retentir les bruits belliqueux des armes.

52. Elle est parcourue par les chevaliers errants, renommés dans les armes, de toute la Bretagne et des contrées voisines et de celles qui sont éloignées : de France, de Norvége, d'Allemagne. Que celui qui n'a pas un grand courage ne s'y hasarde pas ! Car où l'on cherchait la gloire, on trouve la mort. De grands exploits ont été faits dans cette forêt par Tristan, Lancelot, Galasse, Arthur et Gauvin,

53. Ainsi que par d'autres chevaliers fameux de la nouvelle et de l'antique Table ronde [8]. Il reste encore des monuments et de fastueux trophées de plus d'un de leurs exploits. Renaud prend ses armes et son cheval Bayard, et aussitôt il se fait descendre sur ces ombreux rivages ; et il ordonne au nocher de s'éloigner et d'aller l'attendre à Berwick.

54. Sans écuyer et sans guide, le chevalier s'avance par cette immense forêt, prenant tantôt une route, tantôt une autre, où il pense avoir les aventures les plus étranges. Le premier jour, il arriva



Stance 55.

à une abbaye qui dépense une bonne partie de son bien à recevoir honorablement, dans son beau monastère, les dames et les chevaliers qui viennent dans le voisinage.

55. L'abbé et les moines firent un parfait accueil à Renaud. Après qu'il eut par un excellent repas amplement restauré son estomac, il leur demanda comment des chevaliers avaient pu rencontrer fréquemment des aventures sur ce territoire, et où l'on pouvait, par quelque action signalée, montrer si l'on mérite le blâme ou l'estime.

56. Ils lui répondirent qu'en errant à travers ces bois il pouvait trouver d'étranges et nombreuses aventures. Mais, ainsi que les lieux, les actions aussi restent dans l'obscurité, parce que le plus souvent on n'en a pas connaissance. « Cherche, disaient-ils, des lieux où tu saches que tes travaux ne resteront pas ensevelis, et qu'après les dangers et les fatigues, la Renommée viendra célébrer dignement tes exploits.

57. « Et, si tu cherches à faire preuve de ta vaillance, il se présente à toi la plus glorieuse entreprise qui, dans les anciens âges ou de nos jours, ait jamais été offerte à des chevaliers. La fille de notre roi se trouve en ce moment avoir besoin de secours et de défense contre un baron, nommé Lurcain, qui cherche à lui faire perdre la vie et l'honneur.



ILS LUI RÉPONDIRENT QU'EN ERRANT A TRAVERS CES BOIS IL POUVAIT TROUVER D'ÉTRANGES AVENTURES. (CHANT IV, STANCE 56.)

58. « Ce Lurcain l'a accusée auprès de son père (peut-être par haine plutôt qu'avec raison) : il prétend l'avoir surprise au milieu de la nuit tirant à elle son amant sur un balcon. Par les lois du royaume elle sera condamnée au feu, si elle ne trouve dans l'espace d'un mois, — et il est bientôt près de finir, — un champion qui vienne démentir l'injuste accusateur.

59. « La dure loi d'Écosse, impie et cruelle, veut que toute femme, et de toute condition, qui est accusée d'avoir eu commerce avec un homme sans être mariée avec lui, subisse la mort. Et rien ne peut l'empêcher de périr, à moins qu'un courageux guerrier, prenant sa défense, ne vienne soutenir qu'elle est innocente et qu'elle ne mérite pas la mort.

60. « Le roi, plein de douleur pour la belle Genèvre (c'est ainsi que se nomme sa fille), a fait publier par les villes et les bourgs que, si quelqu'un prend sa défense et qu'il anéantisse l'odieuse calomnie, pourvu qu'il soit issu d'une famille noble, il l'obtiendra pour femme, avec un rang qui formera une dot digne d'une telle princesse.

61. « Mais, si dans l'espace d'un mois personne ne se présente pour elle, ou si celui qui viendra n'est pas vainqueur, elle sera mise à mort. Une telle entreprise te convient mieux que d'aller errant de la sorte par les forêts. Outre que tu y recueilleras un honneur et une gloire qui resteront éternellement attachés à ton nom, tu gagneras la fleur la plus rare parmi toutes les beautés qui existent des Indes aux Colonnes d'Hercule,

62. « Et, de plus, une richesse et un état qui peuvent te faire vivre à jamais heureux, ainsi que la faveur du roi, si par toi est réhabilité son honneur, aujourd'hui presque perdu. D'ailleurs, tu es tenu par les lois de la chevalerie à venger d'une perfidie si lâche celle qui, selon l'opinion commune, est un véritable modèle de chasteté. »

63. Renaud réfléchit un instant, puis il répondit : « Une jeune fille doit-elle donc mourir parce qu'elle a répondu aux ardents désirs de celui qu'elle aime? Maudit soit celui qui a établi une telle loi! et maudit celui qui peut la souffrir! La mort est due à une cruelle, non à celle qui est la vie d'un fidèle amant.

64. « Qu'il soit vrai ou faux que Genèvre ait tiré son amant sur son balcon, je n'y ai pas égard. Toutes mes pensées sont tournées vers sa défense. Donnez-moi donc un guide qui me conduise promptement au lieu où est son accusateur. J'espère, avec l'aide de Dieu, tirer Genèvre de peine.

65. « Je ne veux pas nier pourtant qu'elle l'ait fait; car, ne le sachant pas, je pourrais dire une chose fausse. Mais je dirai qu'il fut injuste ou fou celui qui dans le principe a fait ces lois cruelles; qu'elles doivent être abolies comme iniques, et qu'il faut faire une nouvelle loi dans un sentiment plus humain.

66. « Si une même ardeur attire et entraîne l'un et l'autre sexe à cette douce fin d'amour qui semble à l'ignorant vulgaire un grave excès, pourquoi punir ou blâmer la femme de s'abandonner quelquefois à l'inconstance, quand l'homme qui en abuse, non-seulement n'est pas puni, mais en tire gloire?

67. « En vérité, par cette loi injuste on a bien cruellement traité les femmes. Et j'espère montrer, avec la grâce de Dieu, que c'est bien mal d'avoir enduré cela si longtemps. » Tous convinrent avec Renaud que les anciens avaient été injustes et malavisés de consentir à une loi si inique, et que le roi, en ayant le pouvoir, faisait mal de ne pas la réformer.

68. Le lendemain, lorsque la blanche et vermeille lumière éclaira l'hémisphère, Renaud prit ses armes et son cheval Bayard, et emmena de l'abbaye un écuyer, qui vint avec lui pendant bien des lieues, bien des milles, toujours à travers la sombre horreur de la forêt, vers l'endroit où le procès de la jeune fille allait se juger par les armes.

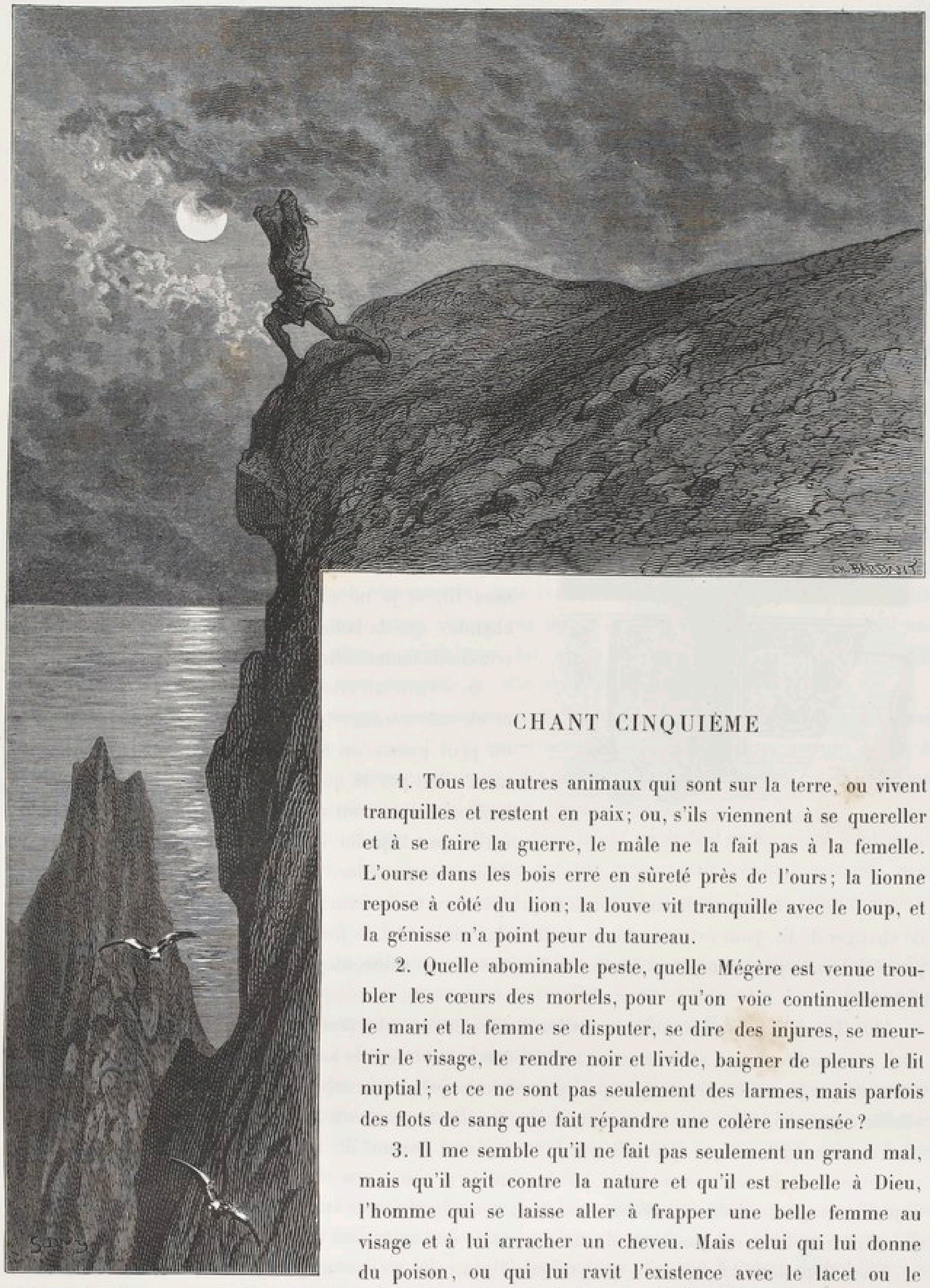
69. Pour abréger le chemin, ils avaient quitté la grande route et pris un sentier, quand ils entendirent à peu de distance de grands gémissements qui remplissaient la forêt tout à l'entour. L'un pousse Bayard, l'autre son roussin vers une vallée d'où sortait le bruit, et ils voient entre deux brigands une jeune fille qui de loin paraissait très-belle;

70. Mais en pleurs et désolée autant que femme, ou fille, ou personne le fut jamais. Les deux bandits sont à côté d'elle, le fer à la main, prêts à rougir la terre de son sang. Elle tâchait par ses prières de retarder un peu sa mort, jusqu'à ce que la pitié les gagnât. Renaud arrivait; à peine l'eut-il aperçue qu'il accourut avec de grands cris et de terribles menaces.

71. Les brigands tournèrent le dos aussitôt qu'ils virent arriver de loin du secours, et ils se cachèrent dans le fond de la vallée. Le paladin ne pense point à les poursuivre; il vient à la dame et il cherche à savoir quelle grande faute lui attirait un tel châtiment. Pour abréger le temps, il dit à son écuyer de la mettre en croupe et il reprend sa route.

72. Tout en galopant, il la regarde avec plus d'attention, et il la trouve très-belle et réservée dans ses manières, quoique encore sous l'influence de la terreur que lui avait causée l'imminence de la mort. Lorsqu'il lui demanda de nouveau qui l'avait réduite à un sort si misérable, elle commença d'une voix douce et humble le récit que je renverrai au chant suivant.





CHANT CINQUIÈME

1. Tous les autres animaux qui sont sur la terre, ou vivent tranquilles et restent en paix; ou, s'ils viennent à se quereller et à se faire la guerre, le mâle ne la fait pas à la femelle. L'ourse dans les bois erre en sûreté près de l'ours; la lionne repose à côté du lion; la louve vit tranquille avec le loup, et la génisse n'a point peur du taureau.

2. Quelle abominable peste, quelle Mégère est venue troubler les cœurs des mortels, pour qu'on voie continuellement le mari et la femme se disputer, se dire des injures, se meurtrir le visage, le rendre noir et livide, baigner de pleurs le lit nuptial; et ce ne sont pas seulement des larmes, mais parfois des flots de sang que fait répandre une colère insensée?

3. Il me semble qu'il ne fait pas seulement un grand mal, mais qu'il agit contre la nature et qu'il est rebelle à Dieu, l'homme qui se laisse aller à frapper une belle femme au visage et à lui arracher un cheveu. Mais celui qui lui donne du poison, ou qui lui ravit l'existence avec le lacet ou le poignard, non, jamais je ne croirai que ce soit un homme; c'est un démon infernal sous une figure humaine.

4. Tels devaient être les deux brigands dont Renaud délivra la jeune fille emmenée par eux dans d'obscurs vallons pour qu'on n'entendît plus parler d'elle. Je l'ai laissée au moment où elle s'apprêtait

à expliquer au paladin, venu bravement à son aide, la cause de son sort cruel. Maintenant voici son histoire, que je poursuis en ces termes :

5. « Vous allez entendre, commença la dame, le récit de la cruauté la plus grande, la plus évidente, qui ait jamais été commise, soit à Thèbes, à Argos, à Mycènes, soit dans quelque autre lieu plus néfaste encore. Et si, dans sa course, le soleil, avec ses éclatants rayons, s'approche moins de ces contrées que des autres, je crois qu'il ne vient qu'à regret vers nous, parce qu'il évite de voir une nation aussi barbare.

6. « Que les hommes soient cruels pour leurs ennemis, on en a vu l'exemple dans tous les siècles; mais donner la mort à qui ne s'applique qu'à faire votre bonheur, c'est le comble de l'injustice et de l'impiété. Et afin que vous sachiez mieux la vérité, et pourquoi ces misérables s'apprêtaient, contre toute justice, à trancher le fil de mes jeunes années, je vous raconterai tout dès l'origine.

7. « Il faut que vous sachiez, seigneur, que, dans un âge encore tendre, je fus mise au service de la fille du roi. Élevée avec elle, je tins à la cour un rang distingué et honorable. Le cruel amour, jaloux de mon sort et voulant, hélas ! me soumettre à ses lois, me fit trouver le duc d'Albanie le plus beau de tous les chevaliers, de tous les jeunes gens de la cour.



Stance 9.

8. « Comme il me manifesta un amour passionné, je me mis à l'aimer de toute mon âme. On entend bien le langage, on voit bien le visage, mais c'est le fond du cœur qu'on peut difficilement juger. Je l'aimais, je croyais à son amour, j'en vins jusqu'à le recevoir dans mon lit, et je ne pris pas garde que j'étais dans la chambre que la belle Genèvre préférait comme la plus secrète de toutes celles du palais,

9. « Celle où elle tenait ses objets les plus précieux, et où elle dormait le plus souvent. De cette chambre on peut passer sur un balcon qui fait saillie hors du mur. C'est par là que je faisais monter mon amant; et moi-même, du haut du balcon, je lui jetais l'échelle de corde par laquelle il montait, toutes les fois que je désirais le posséder.

10. « Je l'y faisais venir aussi souvent que Genèvre m'en donnait la facilité, car elle avait coutume de changer de lit, pour éviter tantôt la chaleur de l'été, tantôt le froid de l'hiver. Nul ne le vit monter, parce que cette partie du palais donne sur des masures en ruine, où jamais personne ne passe ni le jour ni la nuit.

11. « Pendant plusieurs mois continuèrent secrètement entre nous ces amoureux plaisirs. Mon amour allait croissant toujours, et il devint si ardent, que je m'en sentais tout embrasée. Et j'en étais tellement aveuglée que je ne m'aperçus pas qu'il y avait de sa part beaucoup de feinte et peu d'amour, quoique, à mille signes évidents, sa trahison eût dû être manifeste pour moi.

12. « Quelque temps après, il vint à se déclarer l'amant de la belle Genèvre. Je ne sais point exactement si cela commençait alors, ou si, avant de m'aimer, son cœur n'en était pas déjà épris. Voyez à quelle arrogance il en était venu avec moi, et quel empire il avait pris sur mon cœur, puisqu'il se découvrit à moi et n'eut pas honte de me demander de l'aider dans ce nouvel amour.

13. « Il protestait à la vérité qu'il n'égalait pas celui qu'il avait pour moi; que ce n'était pas un véritable amour qu'il ressentait pour Genèvre, mais qu'en feignant d'être enflammé pour elle, il espérait en arriver à un légitime hyménée. L'obtenir du roi serait chose facile, dès que la princesse elle-même le désirerait, parce que dans tout le royaume il n'y avait, après le roi, personne qui lui fût supérieur pour le rang et la naissance.

14. « Il me persuada que si, par mon aide, il pouvait devenir le gendre de son souverain (et je pourrais voir qu'il s'élèverait par là aussi haut qu'un homme puisse s'élever auprès du roi), il m'en aurait une grande reconnaissance et serait incapable d'oublier un tel bienfait ; il me préférerait toujours à son épouse et à toute autre femme et ne cesserait d'être mon amant.

15. « Moi, qui me dévouais à lui être entièrement agréable, qui ne sus ni ne voulus jamais le contrarier, et ne me sentais heureuse que les jours où je voyais que je lui avais complu, je saisis l'occasion qui se présente de parler de lui et d'en faire un grand éloge ; j'emploie toute mon adresse, tous mes soins à inspirer à Genèvre de l'amitié pour mon amant.

16. « Je fis cordialement et avec grand zèle tout ce qu'il était possible de faire ; Dieu le sait. Mais jamais je ne pus réussir à mettre mon cher duc dans les bonnes grâces de Genèvre ; et cela, parce qu'elle avait toutes ses pensées, tous ses désirs tendus vers l'amour d'un aimable chevalier, beau et galant, venu en Écosse d'un pays lointain.

17. « Il était venu d'Italie s'établir dans cette cour, accompagné d'un très-jeune frère. Il se fit ensuite un tel renom dans les armes, que la Bretagne ne possédait pas un plus vaillant guerrier. Le roi l'aimait, et il lui en donna des preuves : il le gratifia de châteaux importants, de terres et de gouvernements et, en l'élevant, il le fit l'égal des grands barons.

18. « Ce chevalier, nommé Ariodant, était cher au roi et plus cher encore à sa fille, à cause de sa merveilleuse valeur, mais plus encore parce qu'elle savait qu'elle en était aimée. Elle savait que ni le Vésuve, ni la montagne de la Sicile, ni Troie ne brûla jamais d'autant de flammes que le cœur d'Ariodant consumé d'amour pour elle.

19. « L'amour qu'elle avait de son côté pour lui dans la sincérité de son cœur et avec une fidélité parfaite, fit qu'elle m'écoutait à peine et qu'elle ne me donna jamais une réponse qui permît une espérance au duc. Au contraire, plus je priais pour lui, en m'efforçant de la lui rendre favorable, plus elle le dépréciait, et, lui trouvant des défauts, elle en venait pour lui à de l'inimitié.

20. « J'exhortai souvent mon amant à abandonner cette vaine entreprise, et à renoncer à l'espoir de changer jamais le cœur de la princesse, trop entièrement adonnée à un autre amour. Je lui fis clairement connaître qu'elle était si ardemment éprise d'Ariodant, que toute l'eau qui est dans la mer n'éteindrait pas une étincelle de cette immense flamme.

21. « Quand Polynice (c'est ainsi que s'appelle le duc) m'eut entendue parler ainsi à plusieurs reprises, quand il eut bien compris et vu par lui-même que son amour était très-mal accueilli, non-seulement il renonça à cet amour, mais il fut tellement blessé dans son orgueil de se voir préférer un autre, qu'il se livra tout entier à la colère et à la haine.

22. « Il pense à semer entre Genèvre et son amant tant de discorde et de querelle et à faire naître une inimitié si violente, qu'ils ne puissent jamais plus se souffrir. Quant à Genèvre, il veut la plonger dans une ignominie profonde dont, morte ou vive, elle ne puisse se relever. Il ne parle, ni à moi, ni à d'autres, de son infâme dessein, et le garde en lui-même.

23. « Sa résolution prise : « Ma chère Dalinde, me dit-il (c'est ainsi qu'on me nomme), comme un arbre qu'on coupe quatre et six fois repousse toujours de ses racines, de même tu sauras que mon opiniâtreté malheureuse, bien qu'abattue par tant d'échecs, ne cesse pas de repousser, elle s'obstine à vouloir arriver au but de ses désirs.

24 .« Et ce n'est pas tant pour l'attrait du plaisir que je le souhaite, que parce que je voudrais être victorieux dans mon entreprise. Et si je ne puis être heureux en réalité, il me plaît encore de l'être en imagination. Je veux que, la première fois que tu me recevras, lorsque Genèvre déshabillée sera dans son lit, tu prennes la parure qu'elle aura quittée et que tu t'en revêtes toi-même.

25. « Applique-toi à l'imiter dans la manière dont elle se pare, dont elle arrange sa chevelure, et cherche à lui ressembler le plus qu'il te sera possible. Ensuite tu viendras sur le balcon pour me jeter l'échelle. Je viendrai te trouver en m'efforçant de te prendre pour celle dont tu porteras

les vêtements ; et j'espère ainsi, en me faisant illusion à moi-même, parvenir bientôt à éteindre mon désir. »

26. « Il parle ainsi. Et moi, égarée, éperdue, hors de moi, je ne songeai point que ce qu'il persistait à me demander instamment était un piége trop évident. Revêtue des habits de Genèvre, je jetai du haut du balcon l'échelle par laquelle il monta souvent, et je ne m'aperçus de la perfidie que lorsque déjà tout le mal était accompli.

27. « Sur ces entrefaites, le duc parla à peu près ainsi à Ariodant. Ils avaient été amis intimes avant que l'amour de Genèvre les eût rendus rivaux. « Je m'étonne (commença mon amant) que, t'ayant toujours distingué parmi tous mes égaux, qu'ayant toujours eu de l'amitié pour toi, j'en sois si mal récompensé.

28. « Je suis bien certain que tu sais, que tu connais l'ancienne liaison d'amour entre Genèvre et moi; je suis sur le point de l'obtenir de mon souverain pour épouse légitime. Pourquoi me viens-tu à la traverse? Pourquoi continues-tu, sans fruit, à mettre en elle ton amour? Je jure bien que je te respecterais, si j'étais à ta place et toi à la mienne.



Stance 23.

29. « — Et moi (lui répondit Ariodant), je suis encore bien plus étonné de ta conduite, car j'étais amoureux de Genèvre avant que tu l'eusses seulement vue. Et tu n'ignores pas, je le sais, quel profond amour existe entre nous; il ne peut y en avoir de plus ardent. Elle ne veut, elle ne désire que devenir mon épouse; et je sais encore que tu as la certitude qu'elle ne t'aime pas.

30. « Pourquoi n'as-tu donc pas pour moi les égards qu'en vertu de notre amitié je dois attendre de ta part, et que j'aurais pour toi en réalité, si tu avais une plus grande place que moi dans le cœur de la princesse? Je n'espère pas moins que toi de l'épouser, bien que tu sois plus riche que moi en ce pays. Je ne suis pas moins que toi en faveur auprès du roi, mais plus que toi, je possède l'amour de sa fille.

31. « — Oh! lui dit le duc, c'est là la grande erreur où t'a amené ton fol amour. Tu crois être le plus aimé; moi, je crois la même chose. Mais c'est sur les faits qu'on peut juger. Fais-moi connaître les rapports que tu as avec elle, et moi, je te dévoilerai entièrement mon secret. Que celui de nous qui se verra le moins favorisé cède au vainqueur et porte ses pensées ailleurs.

32. « Et je suis prêt à jurer, si tu le veux, de ne rien dire de ce que tu me révéleras; j'exige également que tu me donnes l'assurance de tenir toujours secret ce que je te dirai. » Ils en vinrent donc à jurer d'accord, et ils mirent les mains sur les Évangiles; puis, quand ils se furent donné leur parole de garder le secret, Ariodant commença le premier.

33. « Il dit franchement et simplement où en était sa liaison avec Genèvre : qu'elle avait juré de vive voix et par écrit qu'elle ne serait jamais l'épouse d'un autre que lui; et si l'opposition lui venait de la part du roi, elle lui avait promis de se refuser toujours à tout autre mariage et de vivre seule le reste de ses jours.

34. « Pour lui, à cause de la valeur qu'il avait déployée en plus d'un combat et qu'il déploierait encore pour l'honneur, pour la gloire et l'utilité du roi et de son royaume, il avait l'espoir de se pousser assez avant dans les bonnes grâces de son souverain, pour être jugé digne d'épouser sa fille, alors que le roi le saurait aimé d'elle.

35. « Voilà, dit-il, les termes où j'en suis; et je ne crois pas que personne puisse rivaliser avec

moi; je n'en demande pas davantage, je ne désire aucun témoignage plus précis de son amour. Je ne veux en obtenir que ce qui est accordé par Dieu dans une union légitime. Et ce serait en vain que je porterais plus loin mes désirs, car je sais combien elle l'emporte sur toute autre en vertu. »

36. « Après qu'Ariodant eut exposé le prix qu'il attendait de ses soins, Polynice, qui d'avance s'était proposé de rendre Genèvre odieuse à son amant, lui dit : « Tu es bien loin du point où j'en suis, et je veux que tu le dises de ta propre bouche, et que, ma bonne fortune t'étant complétement connue, tu confesses que moi seul je suis heureux.

37. « Elle dissimule avec toi, elle ne t'aime ni ne t'estime; elle te repaît d'espérances et de paroles. En dehors de cela, quand elle m'en parle, elle ne cesse de traiter ton amour de folie. Quant à moi, j'ai une bien autre certitude de lui être cher que des promesses ou des fadaises; et je te le dirai sous la foi du serment, quoiqu'il fût plutôt de mon devoir de garder le silence.

38. « Il ne se passe pas de mois que, trois, quatre, six et quelquefois dix nuits, je ne sois reçu secrètement par elle, intimité qui a tant de charmes pour une amoureuse ardeur. De sorte que tu peux voir si les balivernes qui te charment sont à comparer à mes plaisirs. Cède-moi donc, et cherche un autre amour, puisque tu vois combien je te devance.

39. « — Non! je ne veux pas te croire, répondit Ariodant, et je suis sûr que tu mens. Tu as imaginé ces choses afin de m'alarmer dans la poursuite de mon dessein. Mais comme ces propos sont trop injurieux pour elle, il te faut soutenir ce que tu viens d'avancer; car je veux, à l'instant même, te prouver, non-seulement que tu es un menteur, mais que tu es un traître.

40. « — Il ne serait pas convenable, repartit le duc, d'en venir à nous battre pour une chose dont je t'offre de mettre, quand il te plaira, l'évidence sous tes yeux. » A ces mots, Ariodant resta atterré; un frisson glacial se glissa jusqu'à ses os; et, s'il y avait pleinement ajouté foi, il serait mort à l'instant.

41. « Le cœur déchiré, le visage pâle, la voix tremblante, la bouche amère, il répondit : « S'il arrive que tu me rendes témoin de ta bonne fortune si extraordinaire, je promets d'abandonner la poursuite de cette femme, avec toi si prodigue, avec moi si avare. Mais ne t'imagine pas que je consente à te croire, si auparavant je ne le vois de mes propres yeux.

42. « — Quand il en sera temps, je t'avertirai, » ajouta Polynice, et il partit. A peine deux nuits s'étaient-elles écoulées, je crois, qu'il fut décidé que le duc viendrait me trouver. Pour mettre en œuvre les filets qu'il avait préparés si secrètement, il alla vers son rival et lui dit de se cacher la nuit suivante dans ces masures où il n'y a jamais personne;

43. « Et il lui indiqua un endroit vis-à-vis du balcon où il avait coutume de monter. Ariodant avait conçu le soupçon qu'il cherchait à l'attirer là, comme en un lieu propice pour lui tendre un piége et le faire mourir, sous le prétexte de lui faire voir ce qu'il jugeait impossible de la part de Genèvre.

44. « Il prit la résolution d'y venir, mais de manière à ne pas être moins fort que Polynice, et, s'il arrivait qu'il fût attaqué, à être en mesure de ne pas craindre la mort. Il avait un frère prudent et courageux, et le guerrier le plus renommé de la cour; on le nommait Lurcain, et, avec lui, il se sentait plus fort qu'il ne l'eût été avec dix autres compagnons.

45. « Il l'appela donc, lui recommanda de prendre ses armes, et, la nuit venue, il l'emmena avec lui, sans cependant lui dire son secret; il ne l'aurait découvert ni à son frère, ni à personne. Il le plaça bien loin de lui, à la distance d'un jet de pierre. « Si tu m'entends appeler, dit-il, accours; mais si tu ne m'entends pas, ne quitte pas ta place, mon frère, avant que je t'appelle, si tu m'aimes.

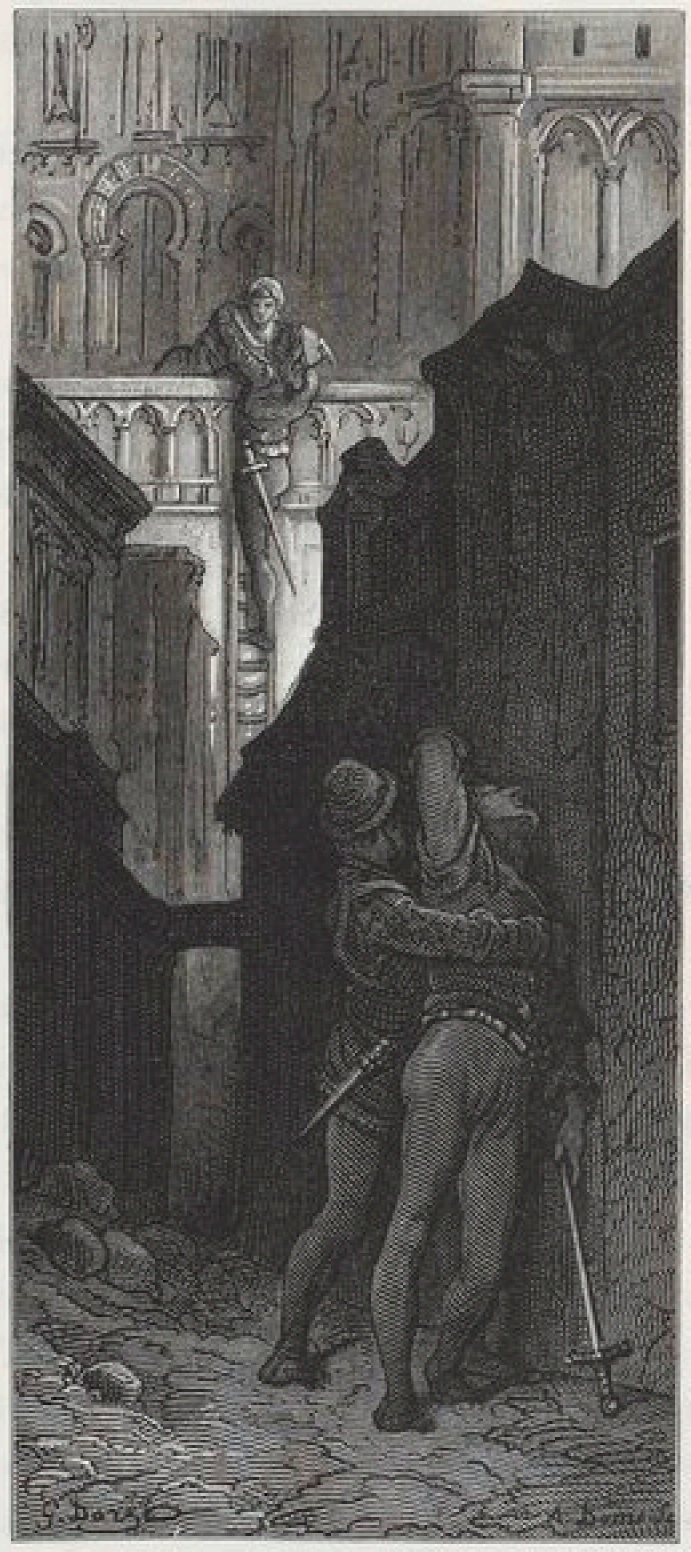
46. « — Va, sois sans inquiétude, » lui dit son frère; et Ariodant vint en silence se cacher dans le logis inhabité, qui était dans le voisinage du balcon mystérieux. D'un autre côté arrive le traître et perfide Polynice, qui se plaisait tant à déshonorer Genèvre; et il me fait le signal convenu entre nous, à moi qui ne savais rien de sa trahison.

47. « J'étais vêtue d'une robe blanche, lamée d'or par le milieu et tout autour, et j'avais autour de la tête une résille d'or, toute couronnée d'ornements vermeils, parure seulement à l'usage de Genèvre

et qu'aucune autre femme n'aurait portée. En entendant le signal, je m'avance sur le balcon, placée de manière que j'y étais en vue de face et de tous les côtés.

48. « Sur ces entrefaites, Lurcain, craignant que son frère ne fût en danger, ou par ce sentiment ordinaire de curiosité qui cherche à épier ce qui arrive aux autres, s'était tout doucement rapproché de lui, se tenant dans l'ombre, dans la partie la plus obscure de la route, et, éloigné d'environ une dizaine de pas, il s'était caché dans la même retraite.

49. « Ne sachant rien de cette trame, je vins, habillée comme je l'ai dit, sur ce balcon, où j'étais déjà venue plus d'une et de deux fois avec un heureux succès. Mes vêtements étaient visibles à la clarté de la lune, et, comme j'avais, pour le premier aspect et pour la stature, quelque ressemblance avec Genèvre, on put prendre mon visage pour le sien,


Stance 51.

50. « Et d'autant plus qu'il y avait un grand espace entre la place où j'étais et ces masures abandonnées. Grâce à l'obscurité dans laquelle se trouvaient les deux frères, le duc leur fit aisément prendre pour vraies de fausses apparences. Jugez maintenant dans quel saisissement, dans quelle douleur tomba Ariodant. Polynice arrive, s'appuie à l'échelle que je lui jette et monte sur le balcon.

51. « A peine est-il monté, je lui jette les bras au cou, croyant ne pas être vue; je lui donne de doux baisers, comme je le faisais habituellement à chacune de ses visites. Lui, il affecte de me faire plus de caresses qu'à l'ordinaire, à l'appui de sa fourberie. Ariodant, présent à ce cruel spectacle, voit tout cela de loin, et il est désespéré.

52. « Il tombe dans une si profonde douleur, qu'à l'instant il prend la résolution de mourir. Il pose en terre le pommeau de son épée, et il allait se précipiter sur la pointe. Lurcain, qui, avec un grand étonnement, avait vu le duc monter vers moi, mais sans le reconnaître, voit le geste de son frère et court à lui.

53. « Et il l'empêcha de se percer le sein de sa propre main dans sa fureur. S'il eût tardé, ou s'il eût été un peu plus loin, il n'arrivait pas à temps et ne le sauvait pas. « Ah! malheureux frère, frère insensé, s'écria-t-il, as-tu donc perdu l'esprit, pour qu'une femme puisse t'entraîner à mourir? Puissent-elles disparaître toutes comme les nuages emportés au vent!

54. « Pense plutôt à faire mourir celle qui mérite la mort; et toi, réserve ta mort pour une occasion plus glorieuse. Tu pouvais l'aimer avant d'avoir découvert sa perfidie. Maintenant il faut la haïr impitoyablement, puisque de tes propres yeux tu vois à quelle misérable créature tu avais affaire. Réserve ces armes, que tu tournais contre toi-même, pour prouver son crime devant le roi. »

55. « Quand Ariodant se voit surpris par son frère, il abandonne sa cruelle tentative, mais il ne faiblit pas dans la résolution qu'il avait prise de mourir. Il sort de ce lieu, et il emporte un cœur, non-seulement atteint, mais déchiré par une extrême angoisse. Toutefois il feint avec son frère de ne plus avoir toute la fureur qu'il avait auparavant dans l'âme.

56. « Le lendemain matin, sans rien dire à son frère ni à personne, il se mit en route, conduit par son mortel désespoir; et pendant plusieurs jours on ne sut rien de lui. A l'exception de son frère et du duc, tout le monde ignorait le motif de son départ. Les propos les plus divers couraient sur lui au palais du roi et dans toute l'Écosse.

57. « Au bout de huit jours, ou un peu plus, un voyageur vint à la cour, et, se présentant à Genèvre, apporta la funeste nouvelle qu'Ariodant s'était noyé dans la mer, non par la faute de Borée ou du vent d'est, mais volontairement pour se donner la mort. Du haut d'un rocher très-élevé qui s'avançait sur la mer, il avait pris un grand élan et s'était précipité la tête en bas.

58. « Avant qu'il en vînt là, ajoutait le voyageur, il me dit, m'ayant par hasard rencontré en chemin : « Viens avec moi, afin de faire connaître mon sort à Genèvre ; tu lui diras ensuite que la seule cause du dénoûment auquel tu assisteras et qui aura lieu à l'instant, provient de ce que j'ai trop vu : heureux, hélas ! si j'avais perdu la vue ! »

59. « Nous nous trouvions alors sur le cap Bas, qui s'avance un peu dans la mer vers l'Irlande ; comme il disait ces mots, je le vis tomber dans l'eau la tête en avant. Je l'ai laissé dans la mer, et je suis accouru vous apporter cette nouvelle. » A ce récit, Genèvre, consternée et la pâleur sur le visage, resta à moitié morte.

60. « O Dieu ! » dit-elle, lorsqu'elle se retrouva seule sur ce lit confident de ses pensées. Elle se frappa le sein, déchira ses vêtements, arracha ses blonds cheveux en désordre, répétant souvent les dernières paroles d'Ariodant : que la cause de sa funeste et triste fin était uniquement d'avoir trop vu.

61. « Le bruit courut partout que l'infortuné s'était donné la mort de douleur. Le roi, les chevaliers, les dames de la cour ne purent retenir leurs larmes ; Lurcain se montra le plus affligé de tous, et il s'abîma dans une douleur si violente, qu'à l'exemple de son frère il fut sur le point de tourner sa main contre lui-même, pour aller le rejoindre.

62. « Ne cessant de se répéter que c'était Genèvre qui l'avait tué, qu'aucune autre raison que l'acte infâme qu'il avait surpris d'elle ne l'avait poussé à mourir, il en vint à un désir de se venger d'elle si aveugle, la colère et la douleur le dominèrent tellement, qu'il s'inquiéta peu de perdre la faveur du roi et même de s'attirer sa haine et celle du pays.

63. « Il se présenta devant le roi, au moment où il y avait le plus de monde réuni dans le palais, et il lui dit : « Sachez, seigneur, que si l'esprit de mon frère a été troublé à un tel point qu'il s'est tué, c'est votre fille seule qui a été coupable : il a eu l'âme tellement brisée de douleur d'avoir surpris son impudicité, que la mort lui a paru préférable à la vie.

64. « Il l'aimait ; et, comme ses vœux étaient honnêtes, je ne veux pas les cacher : par sa vertu, sa fidélité et ses services, il espérait mériter de l'obtenir de vous pour épouse. Mais, tandis que le malheureux, se tenant à distance, contemplait le feuillage de l'arbre défendu, il vit un autre y monter, et lui ravir tout le fruit désiré. »

65. « Et il continua à exposer comment il avait vu Genèvre venir sur le balcon ; comment elle jeta l'échelle, par laquelle était venu jusqu'à elle son galant, dont il ne sait pas le nom ; car, pour ne pas être reconnu, il avait déguisé ses habits et caché ses cheveux. Il ajouta qu'il était prêt à soutenir par les armes la véracité de ses paroles.

66. « Vous pouvez penser si le père fut accablé de douleur en entendant accuser sa fille ; car d'une part il apprend ce qu'il n'eût jamais soupçonné d'elle, et il en est dans le saisissement, et d'autre part, si aucun guerrier ne prend sa défense et ne peut convaincre Lurcain de mensonge, il se trouvera contraint à la condamner et à la faire mourir.

67. « Vous devez, je pense, seigneur, connaître notre loi qui condamne à mort toute dame et demoiselle convaincue de s'être livrée à un autre qu'à son époux. Il faut qu'elle meure si, dans le mois, elle ne trouve pas comme défenseur un chevalier assez brave pour soutenir contre le faux accusateur qu'elle est innocente et ne mérite pas la mort.

68. « Le roi a fait publier, afin de la sauver (car il la croit toujours accusée à tort), qu'il la donnera en mariage avec une riche dot à qui la lavera de l'infamie qu'on lui attribue. On ne parle encore d'aucun guerrier qui se soit présenté pour elle : ils se regardent les uns les autres, car ce Lurcain est si terrible, les armes à la main, qu'il semble que tous les guerriers le redoutent.

69. « Le malheureux sort de Genèvre veut que son frère Zerbin soit absent du royaume ; déjà depuis plusieurs mois il court les pays étrangers, donnant des preuves signalées de sa vaillance. Si ce brave chevalier se trouvait plus près, ou du moins en un lieu où il pût avoir à temps la nouvelle, il ne manquerait pas de secourir sa sœur.

70. « Cependant le roi, qui cherche à savoir, par une autre preuve que celle des armes, si ces accusations sont fausses ou vraies, s'il est juste ou non que sa fille meure, a fait arrêter plusieurs de ses femmes, qui, si elle était vraiment coupable, devraient le savoir. J'ai pressenti alors que, si j'étais prise, il y aurait trop de danger pour le duc et pour moi.



Stance 74.

71. « La nuit même je m'échappai de la cour et j'allai trouver le duc. Je lui fis voir de quelle importance capitale serait pour nous deux mon arrestation. Il m'approuva et me dit de n'avoir point d'inquiétude. Par ses assurances il me détermina à aller dans un de ses châteaux forts qui n'est pas éloigné, accompagnée de deux hommes qu'il me donna lui-même.

72. « Vous avez entendu, seigneur, par combien de preuves j'avais convaincu Polynice de mon amour ; et s'il était mon débiteur pour tant de complaisances, vous voyez évidemment si je devais lui être chère, ou non. Apprenez maintenant comment il m'a prouvé sa reconnaissance ; voyez la grande récompense de tout mon dévouement. Voyez si, en aimant beaucoup, une femme peut jamais espérer d'être aimée.

73. « Cet ingrat, ce perfide, ce cruel, a fini par soupçonner ma fidélité, et par craindre qu'à la longue je ne révélasse ses ruses et sa fourberie. Sous le prétexte de m'éloigner et de me cacher jusqu'à ce que la colère et la fureur du roi fussent calmées, il a feint de vouloir m'envoyer dans un de ses châteaux forts, et c'est à la mort qu'il voulait m'envoyer.

74. « Il avait sévèrement ordonné aux guides, lorsqu'ils m'auraient entraînée au milieu de ces forêts, pour digne prix de ma fidélité, de me faire périr ; et ses ordres allaient être exécutés, si vous n'étiez accouru à mes cris. Voyez comme l'amour traite bien ceux qui cèdent à ses lois ! » Tel fut le récit de Dalinde au paladin, tout en continuant leur route.

75. Plus que toute autre aventure, Renaud apprécia celle d'avoir rencontré cette demoiselle qui lui avait raconté toute l'histoire de la belle Genèvre, et de son innocence. Et, s'il avait pensé à la défendre, fût-elle même justement accusée, maintenant c'est bien plus hardiment encore qu'il se présentera dans la lice, puisque la calomnie lui paraît évidente.



RENAUD S'AVANCE A TRAVERS LA FOULE; LE BON DESTRIER BAYARD SE FAIT FAIRE PLACE. (CHANT V, STANCE 82.)

76. Renaud se dirige vers la ville de Saint-André [1], où était le roi avec toute la cour, et où le procès de sa fille devait se juger en combat singulier. Il redouble de vitesse jusqu'à ce qu'il en approche à quelques milles. Arrivé près de la ville, il trouve un écuyer qui lui donne de plus fraîches nouvelles.

77. Il était arrivé un chevalier étranger, qui s'était présenté pour défendre Genèvre : il avait des armoiries insolites ; il était inconnu ; il allait toujours très-caché, et, depuis son arrivée, personne ne lui avait vu le visage à découvert ; l'écuyer même qui était à son service jurait ne pouvoir dire qui il était.

78. Ayant encore un peu chevauché, ils arrivent sous les murs et à la porte de la ville. Dalinde avait peur d'aller plus avant ; elle continue cependant, parce que Renaud la rassure. La porte était fermée ; Renaud demande à celui qui en avait la garde, quel en est le motif. « Parce que, lui répondit-il, tout le peuple est réuni pour voir le combat,

79. Qui a lieu entre Lurcain et un chevalier étranger, à l'autre extrémité de la ville, dans une prairie spacieuse et unie. » La lutte était même déjà engagée. La porte est ouverte au sire de Montauban, et aussitôt le portier la referme derrière lui. Renaud s'avance à travers la ville déserte, mais il laisse la demoiselle à la première hôtellerie.

80. Il lui dit d'y rester sans crainte jusqu'à ce qu'il revienne vers elle : ce qui ne tardera pas. Puis il s'achemine rapidement vers le lieu du combat, où les deux guerriers s'étaient porté et rendu bien des coups et continuaient à s'en porter : Lurcain animé par la haine contre Genèvre, et l'autre soutenant bravement l'entreprise où il s'était lancé pour la défendre.

81. Six chevaliers, armés de cuirasses, étaient avec eux dans le champ clos, ainsi que le duc d'Albanie, monté sur un vigoureux coursier de bonne race. En qualité de grand connétable, la garde du camp et de la place lui était confiée. Et, comme il voyait Genèvre en grand péril, il avait la joie au cœur et l'orgueil au front.



Stance 82.

82. Renaud s'avance à travers la foule ; le bon destrier Bayard se fait faire place. A l'entendre venir comme la tempête, on n'est ni boiteux, ni lent à lui ouvrir le passage. Sur son dos se dresse Renaud, et on devine en lui la fleur de la chevalerie. Puis il s'arrête devant le siége du roi, et chacun s'approche pour entendre ce qu'il demande.

83. « Grand roi, lui dit Renaud, ne permettez pas que le combat continue davantage ; car il faut que vous sachiez que, quel que soit celui des deux combattants qui périsse, c'est injustement que vous le laisseriez mourir. L'un croit avoir raison, et il est dans l'erreur ; ce qu'il dit est faux, et il ne croit pas mentir ; mais la même erreur qui a entraîné son frère à la mort lui met les armes à la main.

84. « L'autre ne sait pas s'il a raison ou tort ; sa générosité seule et sa bonté l'ont conduit à exposer ses jours pour ne pas laisser mourir une telle beauté. Moi, j'apporte le salut à l'innocence, et le contraire à celui qui use de perfidie. Mais, pour Dieu ! que ce combat cesse d'abord. Puis veuillez prêter l'oreille à ce que je désire vous raconter. »

85. Le roi fut tellement impressionné par l'air d'autorité d'un homme aussi honorable que Renaud paraissait l'être, qu'il ordonna et fit signe que le combat ne continuât pas davantage. Alors, en présence du roi, des barons du royaume, des chevaliers et de tout le reste du peuple, Renaud expose clairement la trahison que Polynice avait ourdie contre Genèvre.

86. Ensuite il s'offre à soutenir par les armes la vérité de ce qu'il venait de dire. On appelle Polynice; il paraît, mais il a l'air tout troublé. Pourtant il commence par nier audacieusement. « Maintenant, dit Renaud, nous allons voir la preuve. » L'un et l'autre étaient armés, la lice était prête, et, sans délai, ils en viennent aux mains.

87. Oh ! combien le roi, combien tout son peuple souhaitent que Genèvre soit reconnue innocente ! Tous espèrent que Dieu fera voir clairement qu'elle a été injustement accusée d'être impudique. Polynice était réputé un homme cruel, orgueilleux, avare, injuste et trompeur; de sorte que, pour personne, il n'y avait rien d'étonnant que la fourberie eût été tramée par lui.

88. Polynice est debout, la tristesse sur le visage, l'effroi au cœur et la pâleur sur les joues; au troisième son de la trompette, il met la lance en arrêt; Renaud aussi s'élance contre lui, et, désireux d'en finir, il vise à lui passer sa lance au travers de la poitrine. L'effet suivit conforme à son désir, car il la lui enfonça à moitié dans la poitrine.

89. Il le jette à terre, avec le tronçon engagé, à plus de six brasses loin de son coursier. Renaud descend rapidement de cheval, et, saisissant le casque de Polynice, avant qu'il se redresse, il le lui enlève. Mais celui-ci, qui n'est plus en état de faire résistance, lui crie merci d'un air humilié et lui confesse, en présence du roi et de la cour, la trahison qui l'a conduit à la mort.

90. Il n'eut pas le temps d'achever; la voix et la vie l'abandonnent. Le roi, qui voit sa fille délivrée de la mort et du déshonneur, a plus de consolation, plus de satisfaction et d'allégresse, que si, ayant perdu la couronne, il se la voyait rendre à ce moment même; de sorte qu'il ne songe qu'à honorer Renaud.

91. Et lorsque, au moment où il ôta son casque, il l'eut reconnu, parce qu'il l'avait vu plusieurs fois, il leva les mains vers Dieu, qui lui avait envoyé si à propos un libérateur tel que celui-là. Quant à l'autre chevalier inconnu, qui, dans la triste situation de Genèvre, était venu à son secours et s'était présenté en armes pour sa défense, retiré à l'écart, il observait ce spectacle.

92. Le roi le pria de dire son nom ou du moins de laisser voir son visage, afin qu'il fût récompensé par lui comme le méritait sa bonne intention. Celui-ci, après de longues insistances, se leva le casque de la tête, et alors se découvrit manifestement ce que je vais dire dans l'autre chant, s'il vous est agréable d'entendre l'histoire.







CHANT SIXIÈME

1. Malheur à qui, faisant le mal, espère que le crime sera toujours caché! Quand tout se tairait, autour de lui c'est l'air qui le crie, c'est la terre elle-même, où il est enseveli. Et Dieu permet souvent, après lui avoir accordé quelques jours de répit, que le crime entraîne le coupable, qui de lui-même, sans qu'on le lui demande, se découvre imprudemment.

2. Le misérable Polynice avait cru ensevelir complétement son crime en se défaisant de sa complice, Dalinde, qui seule pouvait parler. Mais, ajoutant un second forfait au premier, il hâta la punition qu'il pouvait retarder; il pouvait la retarder et l'éviter peut-être, mais il se précipita lui-même à la mort.

3. Il perdit à la fois la vie, ses amis, son rang et l'honneur, ce qui fut une perte bien plus grave. — J'ai parlé plus haut des demandes pressantes qu'on fit au chevalier, ne sachant pas encore qui il était. A la fin il retira son casque, il découvrit un visage aimé et qu'on avait vu souvent, et il laissa reconnaître en lui cet Ariodant récemment pleuré par toute l'Écosse,

4. Ariodant, pleuré par Genèvre comme mort, pleuré par son frère, par le roi, la cour et tout le peuple, tant il brillait par sa vertu et son courage. Le voyageur semblait donc avoir menti dans tout ce qu'il avait raconté de lui auparavant. Et pourtant il était vrai qu'il l'avait vu, du haut d'un rocher du rivage, se précipiter la tête en bas dans la mer.

5. Mais, comme il arrive souvent à un homme désespéré, qui de loin appelle et désire la mort, et en a horreur quand il la voit tout près, tant ce pas lui semble rude et affreux, Ariodant, lorsqu'il fut plongé dans la mer, eut regret de mourir; et, comme il était vigoureux, comme il était plus agile et plus courageux que personne, il se mit à nager, et il regagna le rivage.



Stance 6.

6. Et, prenant en pitié, traitant de folie le désir qu'il avait eu de quitter la vie, il se mit à cheminer tout trempé qu'il était, et il arriva à la cabane d'un ermite. Là il résolut d'attendre secrètement jusqu'à ce qu'il eût appris par la renommée si Genèvre se réjouissait de l'événement, ou si elle en restait triste et attendrie.

7. Il apprit d'abord que, par suite de sa violente douleur, elle avait été en danger de mort. Le bruit s'en répandit tellement qu'on en parlait par l'île tout entière : effet bien contraire à ce que, par erreur, il avait vu pour son martyre. Il apprit aussi que Lurcain avait accusé Genèvre auprès de son père.

8. Il ne fut pas moins enflammé de colère contre son frère qu'il n'avait brûlé d'amour pour Genèvre. Cette action, bien qu'il l'eût faite pour lui, lui parut trop cruelle, trop barbare. Apprenant ensuite qu'il ne se présentait pas de chevalier pour la défendre, car Lurcain était si fort et si vaillant que chacun hésitait à entrer en lutte avec lui,

9. Et ceux qui le connaissaient le jugeaient si sage, si discret, si prudent, que si ce qu'il disait n'était pas vrai, il ne s'exposerait pas au risque d'être tué, par cette raison la plupart craignaient de se charger à tort de cette défense, Ariodant, après de grands débats, résolut de s'opposer à l'accusation de son frère.

10. « Hélas! disait-il en lui-même, je ne pourrais souffrir que cette femme pérît à cause de moi. Ma mort serait trop cruelle, trop affreuse, si je la voyais mourir avant moi. Elle est toujours ma dame, ma divinité; elle est toujours la lumière de mes yeux. A tort ou à raison, il faut que j'entreprenne de la sauver, ou que je reste mort sur la place.

11. « Je sais que je me dévoue à tort; à tort, soit! j'en mourrai; et cela ne me découragerait pas, si je ne savais que par ma mort une dame si belle doit elle-même être abandonnée à la mort. Ma seule consolation, en mourant, sera que si son Polynice lui porte de l'amour, elle aura pu voir clairement qu'il ne s'est pas même présenté pour venir à son aide.

12. « Et moi, qu'elle a si réellement offensé, elle verra que j'ai cherché la mort pour la sauver. Je me vengerai en même temps de mon frère, qui a allumé un tel incendie; car je lui causerai de l'affliction lorsqu'il aura vu la fin de sa cruelle entreprise. Il aura cru venger son frère, et il lui aura donné la mort de sa main. »

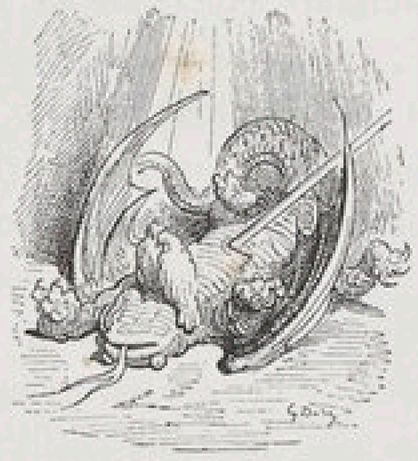
13. Lorsqu'il eut arrêté cela dans sa pensée, il chercha de nouvelles armes, un nouveau coursier, il prit une cotte de mailles noire, un bouclier noir, émaillé de feuilles mortes [1]. Il se trouva par hasard un écuyer qu'on ne connaissait pas dans le pays; il l'emmena avec lui. Et, inconnu comme je l'ai raconté, il se présenta au combat contre son frère.

14. Je vous ai dit comment le fait se passa, comment fut reconnu Ariodant. Le roi n'en eut pas moins de joie qu'il n'en avait eu de la délivrance de sa fille. Il réfléchit qu'il était impossible de trouver jamais un plus fidèle et plus sincère amant, puisque après un si grand outrage il avait pris la défense de Genèvre contre son propre frère;

15. Et, cédant à son inclination (car il avait de l'affection pour lui), aux prières de toute la cour, et à celles de Renaud, qui insistait plus que tout autre, il le déclara l'époux de la belle princesse sa fille.

Le duché d'Albanie, qui faisait retour à la couronne par la mort de Polynice, ne pouvait vaquer dans un moment plus heureux, car il le donna en dot à sa fille.

16. Renaud obtint la grâce de Dalinde, qui se retira impunie après avoir été si coupable. Pour obéir à un vœu, et parce qu'elle était lasse du monde, elle tourna ses pensées vers Dieu, et alla en Danemark se faire religieuse; elle quitta sur-le-champ l'Écosse. — Mais il est temps d'aller retrouver Roger, qui parcourt le ciel sur son coursier ailé.



Stance 16.

17. Quoique Roger eût l'âme solide et qu'il n'eût pas changé de couleur, je ne veux pas croire qu'intérieurement il n'eût pas le cœur plus tremblant que les feuilles. Il avait laissé toute l'Europe loin de lui à une grande distance, et il avait franchi, et bien au delà, la limite que l'invincible Hercule avait autrefois prescrite aux navigateurs.

18. L'hippogriffe, cet oiseau étrange et gigantesque, l'emporte avec des ailes si rapides, qu'il dépasserait de beaucoup l'impétueux ministre des carreaux de la foudre. Il ne va par les airs aucun autre oiseau, si léger qu'il soit, qui puisse l'égaler en vitesse. Je crois qu'à peine le tonnerre et la foudre arrivent plus rapidement du ciel à la terre.

19. Après que le coursier ailé eut parcouru un grand espace en ligne droite et sans jamais se détourner, à la fin, lassé du ciel, il commença, en faisant de larges cercles, à s'abaisser sur une île [2] semblable à celle [3] où la vierge Aréthuse, après le long martyre causé à son amant, et après s'être longtemps dérobée à ses poursuites, passa en vain sous la mer par un chemin secret et étrange.

20. Par tout l'espace de l'air qu'il a traversé de ses ailes, il n'a rien vu de plus beau ni de plus agréable, et, eût-il cherché par tout l'univers, il ne rencontrerait pas un lieu plus charmant. Après avoir décrit un grand cercle, le gigantesque oiseau y descendit avec Roger. Des plaines cultivées, de douces collines, des eaux limpides, des rives ombragées, de frais gazons,

21. De charmants bosquets de lauriers odoriférants, de palmiers, de myrtes, de citronniers, d'orangers, chargés de fleurs et de fruits, entrelaçant leurs formes variées toutes charmantes, forment, par leurs ombres épaisses, un abri contre les brûlantes chaleurs de l'été. Entre leurs branches les rossignols voltigent sans crainte en chantant.

22. A travers les roses vermeilles et les lis d'une blancheur éclatante, dont un tiède zéphir entretient sans cesse la fraîcheur, erraient en paix des lièvres et des lapins. Les cerfs à la tête élevée et superbe, sans craindre d'être tués ou pris, paissent l'herbe et se reposent en ruminant; on y voit bondir les daims et les chevreuils éveillés et agiles, qui abondent dans ces lieux champêtres.

23. Quand l'hippogriffe est si près de terre, qu'il peut être moins dangereux de s'en élancer, Roger se dégage rapidement de l'arçon et se retrouve sur le gazon émaillé de fleurs. Toutefois il retient en main les rênes, parce qu'il ne veut pas que le destrier s'en aille encore dans les airs; puis il l'attache, sur le rivage de la mer, à un myrte au vert feuillage, entre un laurier et un pin.

24. Près de cet endroit, où jaillissait une fontaine entourée de cèdres et de fertiles palmiers, il dépose son bouclier, enlève le casque de son front et débarrasse ses mains de ses gantelets; et, tantôt vers la mer, tantôt vers les collines, il tourne sa figure vers le souffle frais et vivifiant, qui fait frissonner avec un doux murmure les hautes cimes des hêtres et des sapins.

25. Il baigne dans l'onde claire et fraîche ses lèvres desséchées et il y trempe les mains, afin de chasser de ses veines la chaleur causée par le poids de sa cuirasse. Et il n'est pas étonnant qu'elle lui soit insupportable, car il n'était pas resté un seul instant en place. Mais, sans jamais se reposer, tout chargé de ses armes, il avait été courant sans relâche pendant trois milliers de milles.

26. Sur ces entrefaites, l'hippogriffe qu'il avait laissé sous les plus épais rameaux à la fraîcheur de l'ombre, se démène pour fuir, épouvanté de je ne sais quel objet qui porte de l'ombre dans le bois.

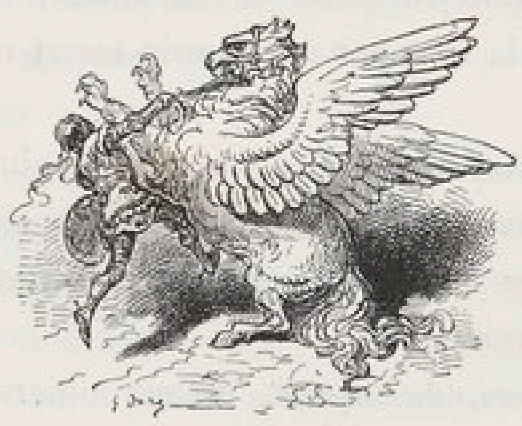
Et il secoue tellement le myrte auquel il est lié, que les feuilles en couvrent le pied tout autour; il secoue le myrte, il en fait tomber les feuilles, et il ne parvient pas cependant à se détacher.

27. Comme il arrive quelquefois quand un tronc d'arbre, dont la moelle est rare et creuse, est mis au feu, dès que l'air humide qui en remplissait les vides a été atteint par la grande chaleur, il bruit intérieurement, il bout et petille, jusqu'à ce que son effort trouve une issue; ainsi ce myrte offensé murmure, crie et gronde, et à la fin ouvre son écorce.

28. Il en sortit des paroles très-claires et distinctes d'une voix triste et plaintive : « Si tu es courtois et miséricordieux comme ta beauté paraît l'annoncer, détache cet animal de mon arbre; c'est assez que mes maux personnels me torturent, sans que d'autres peines, d'autres douleurs étrangères viennent encore me tourmenter. »

29. Aux premiers accents de cette voix, Roger tourna ses regards et se leva subitement. Lorsqu'il s'aperçut qu'elle sortait de l'arbre, il resta stupéfait, plus qu'il ne le fut jamais; à l'instant il courut délier le destrier, et, les joues rouges d'émotion : « Qui que tu sois, dit-il, esprit humain ou nymphe des bois, pardonne-moi.

30. « Comme j'ignorais que, sous cette grossière écorce, se cachait un esprit humain, j'ai laissé endommager ton beau feuillage et faire outrage à ton myrte vivant; mais ne te refuse pas cependant à me dire qui tu es, toi qui, sous cette âpre et rude écorce, as la vie, la parole et une âme raisonnable; si le ciel te préserve toujours de la grêle.



Stance 23.

31. « Et si, présentement ou dans l'avenir, je puis par quelque service réparer cet outrage, je te le jure par la belle maîtresse qui de moi possède la meilleure part, je ferai en sorte de te donner, par mes paroles et mes actions, que tu aies un juste sujet de te louer de moi. » Comme Roger finissait de parler, ce myrte trembla de la cime au pied.

32. Puis une sueur parut sortir de son écorce, comme la séve sort d'une branche fraîchement coupée qui sent l'approche d'un feu ardent, après lui avoir en vain résisté. Il commença ainsi : « Ta courtoisie m'oblige à te découvrir, en même temps, qui je fus d'abord et qui m'a métamorphosé en ce myrte sur ce riant rivage.

33. « Mon nom était Astolphe, j'étais un paladin français très-redouté dans les combats. J'étais cousin de Roland et de Renaud dont la renommée n'a point de bornes. La souveraineté de toute l'Angleterre m'était destinée après la mort de mon père Othon. J'étais galant et si beau, que j'allumai l'amour de plus d'une dame, et à la fin c'est moi seul que je perdis.

34. « Je revenais de ces îles éloignées que la mer des Indes baigne à l'orient, où Renaud et quelques autres avec moi, nous avions été enfermés dans un cachot obscur, dont nous avait délivrés la suprême valeur du chevalier de Blaye [1]. Je revenais vers l'Occident le long d'une grève exposée à la violence du vent du nord.

35. « Et, comme notre route et notre dur et cruel destin nous entraînaient, nous abordâmes un matin sur la belle plage où s'élève, près de la mer, un château de la puissante Alcine. Elle venait de sortir quand nous la rencontrâmes. Debout seule sur le rivage, elle attirait, sans filet et sans hameçon, tous les poissons qu'elle désirait.

36. « Les dauphins y accouraient, le thon épais y venait la gueule entr'ouverte; les squales avec les veaux marins y paraissaient, arrachés à leur pesant sommeil; mulets, barbues, saumons, raies, nagent par troupes et aussi vite qu'ils peuvent; les pistriques, les physétères, les orques et les baleines, sortent de la mer avec leurs dos monstrueux.

37. « Nous aperçûmes une baleine, la plus grande qui ait jamais été vue sur les mers; elle faisait paraître hors des ondes salées ses vastes épaules, sur une longueur de onze pas et plus. Comme elle

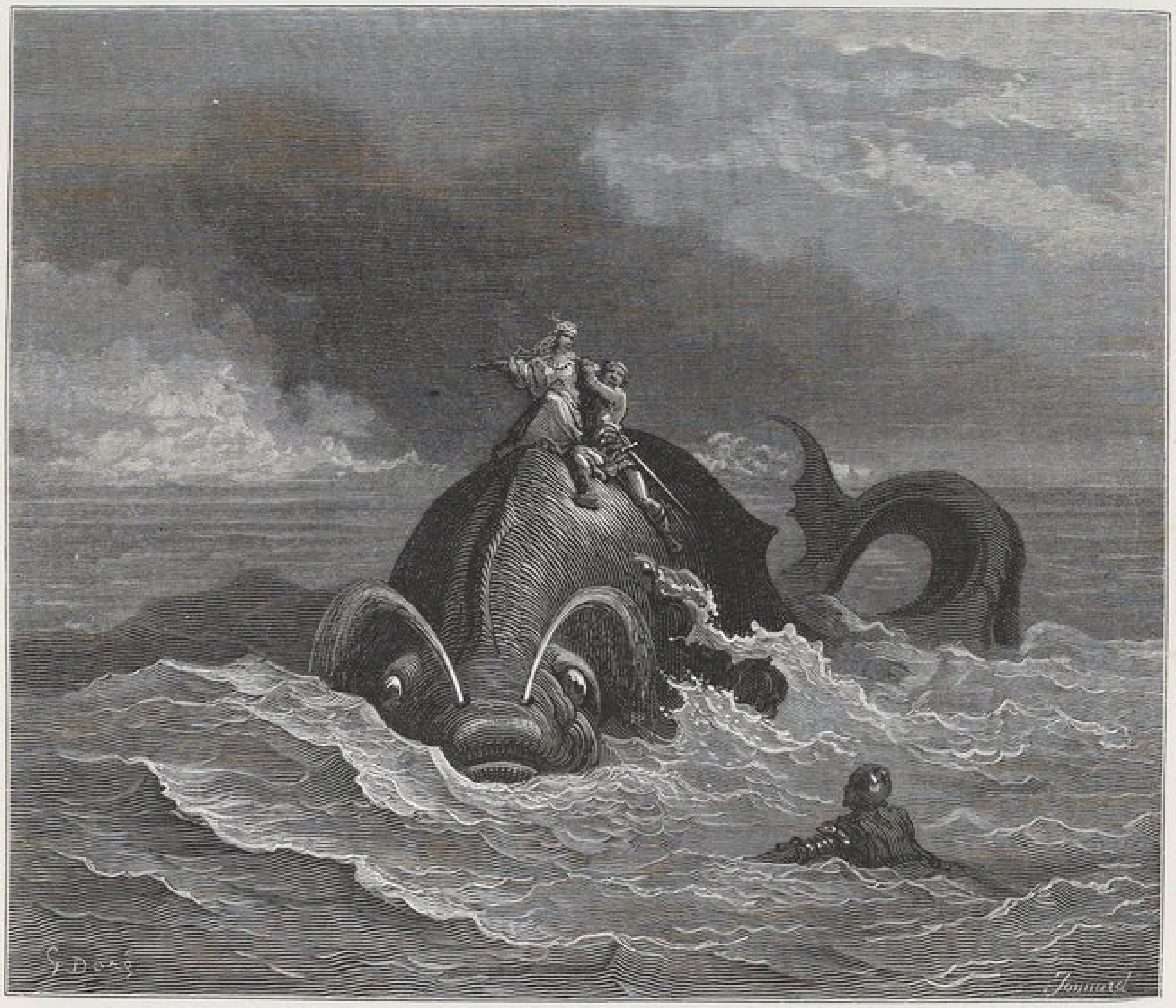


APRÈS AVOIR DÉCRIT UN GRAND CERCLE, LE GIGANTESQUE OISEAU Y DESCENDIT AVEC ROGER. (CHANT VI, STANCE 20.)

était immobile et ne faisait pas le moindre mouvement, nous tombâmes tous dans la même erreur : nous crûmes que c'était un îlot, tant il y avait de distance d'une extrémité à l'autre.

38. « Alcine faisait sortir les poissons de l'eau par de simples paroles et par ses enchantements. Sœur de la fée Morgane, Alcine est-elle née en même temps qu'elle, ou avant, ou après? Je ne saurais le dire. Elle me regarda, et à l'instant ma figure lui plut, comme elle le laissa paraître. Elle forma le projet de me séparer de mes compagnons par artifice et par adresse; et elle réussit dans son dessein.

39. « Elle vint à notre rencontre avec une figure riante, des manières gracieuses et prévenantes, et



Stance 42.

elle nous dit : « Chevaliers, s'il vous plaît de venir loger aujourd'hui chez moi, je vous ferai voir dans ma pêche des poissons de toutes les espèces : les uns avec des écailles, les autres avec des poils, ceux-là avec une peau molle; et il y en aura plus qu'il n'y a d'étoiles au ciel.

40. « Et si vous voulez voir une sirène qui, par la douceur de son chant, calme la mer, passons de ce bord sur cet autre rivage, où elle vient d'ordinaire tous les jours à cette heure. » Et elle nous indiqua cette grande baleine, qui ressemblait, comme je l'ai dit, à une petite île. Moi qui fus toujours trop téméraire, et je m'en repens, je montai sur ce poisson.

41. « Renaud me faisait signe, ainsi que Dudon, de ne pas y aller; cela ne m'arrêta point. La fée Alcine, d'un air riant, laissant les deux autres, monta derrière moi. La baleine, diligente à cet emploi,

s'avança en nageant à travers les ondes amères. Je me repentis aussitôt de mon étourderie, mais je me trouvais trop loin du rivage.

42. « Renaud se jeta dans l'eau à la nage pour venir à mon secours et faillit se noyer, parce qu'il s'éleva du sud un vent violent qui couvrit d'obscurité le ciel et la mer. Ce qui est ensuite arrivé de lui, je l'ignore. Alcine s'occupa de me rassurer. Tout ce jour et la nuit qui suivit, elle me retint sur ce monstre au milieu de la mer.

43. « Nous arrivâmes enfin à cette île charmante, dont Alcine possède une grande partie. Elle l'a usurpée sur une de ses sœurs, que son père avait jadis laissée héritière de toute l'île, parce qu'elle était sa seule fille légitime (renseignements qui m'ont été donnés par quelqu'un parfaitement au courant de cette histoire); les deux autres sont nées d'un inceste.

44. « Et autant celles-ci sont perverses et scélérates, pleines de toute sorte de vices infâmes, autant celle-là, vivant dans la chasteté, a consacré son cœur à l'exercice de toutes les vertus. Les deux autres se sont liguées contre elle, et déjà plusieurs fois elles ont levé des troupes pour la chasser de l'île, et elles lui ont pris plus de cent châteaux.

45. « Et celle-ci, qui est nommée Logistille, ne posséderait plus ici un pied de terre, si elle n'était séparée d'un côté par un golfe, de l'autre par une montagne inhabitée, qui ferment le passage. C'est ainsi que l'Écosse et l'Angleterre sont séparées par une montagne et une rivière. Néanmoins Alcine et Morgane ne cessent de vouloir lui enlever ce qui lui reste.

46. « Comme ce couple est perdu de vices, il hait Logistille parce qu'elle est chaste et vertueuse. Mais pour revenir à ce que je te disais, et expliquer ensuite comment je devins un arbre, Alcine me tenait plongé dans les délices; elle brûlait tout entière d'amour pour moi, et mon cœur n'était pas moins enflammé à la voir si belle et si aimable.

47. « Je jouissais de son exquise beauté; il me semblait que j'avais là à moi seul tout le bonheur qui se distribue en plusieurs parts entre les mortels : aux uns plus, aux autres moins, beaucoup à nul d'entre eux. Je ne me rappelais ni la France ni rien autre. Je ne cessais de contempler son visage; toutes mes pensées, tous mes nobles projets s'absorbaient en elle, et ne dépassaient pas ce but.

48. « J'étais autant aimé d'elle, ou même davantage. Alcine ne s'inquiétait plus des autres; elle avait laissé tous ses amants, car avant moi il y en eut beaucoup d'autres. Elle me consultait; elle m'avait près d'elle jour et nuit; elle voulut que je commandasse dans sa cour; elle me croyait; elle s'en rapportait à moi; ni le jour ni la nuit elle ne parlait à d'autres.

49. « Hélas! pourquoi irriter mes plaies, désormais sans espoir de remède? Pourquoi me rappeler le bonheur passé, quand je souffre un châtiment excessif? Lorsque je me croyais heureux, lorsque je croyais qu'Alcine dût m'aimer le plus, elle me retirait le cœur qu'elle m'avait donné, et elle s'était tournée tout entière vers un nouvel amour.

50. « Je connus tardivement son caractère changeant, habitué à aimer et à cesser d'aimer en un moment. Mon règne n'avait pas duré plus de deux mois, qu'un nouvel amant fut mis à ma place. La fée me repoussa loin d'elle avec dédain, et me priva de sa faveur. J'ai su depuis qu'elle avait traité de même mille autres de ses amants, et tous sans motif.

51. « Et pour qu'ils n'aillent pas divulguer par le monde sa vie licencieuse, çà et là dans cette campagne fertile elle les change en sapins, en oliviers; d'autres en palmiers, en cèdres; d'autres comme tu me vois moi-même sur ce verdoyant rivage; d'autres encore en fontaines, quelques-uns en bêtes fauves, comme il plaît à cette fée impitoyable.

52. « Quant à toi, seigneur, venu par une voie inusitée dans cette île fatale, tu seras cause que quelqu'un de ses amants sera métamorphosé en pierre, en fontaine, ou tel que je suis. Tu posséderas Alcine et son trône, et tu jouiras de plus de plaisirs qu'aucun mortel, mais sois certain d'arriver en peu de temps au moment de devenir animal sauvage, fontaine, arbre ou rocher.

53. « Je te donne volontiers cet avis, non que je pense qu'il doive te servir; toutefois il vaut mieux

que tu ne sois pas pris à l'improviste, et que tu connaisses en partie les mœurs de cette enchanteresse. Car peut-être, comme l'esprit et l'habileté diffèrent autant que le visage, sauras-tu éviter le malheur auquel mille autres n'ont pu se soustraire. »

54. Roger, qui avait appris par la renommée qu'Astolphe était cousin de sa maîtresse, fut très-affligé que sa personne eût été changée en un stérile et triste arbuste; et pour l'amour de celle qu'il chérissait, il voudrait lui rendre service (s'il savait de quelle manière); mais il ne peut lui être autrement en aide qu'en le consolant.

55. Il le fit du mieux qu'il put; et il lui demanda ensuite s'il y avait une route qui conduisît au royaume de Logistille, soit par les plaines, soit par les montagnes, de manière à ne point passer par celui d'Alcine. L'arbre lui répondit qu'il y en avait bien une autre, mais pleine d'âpres rochers, si, en avançant un peu à main droite, il gravissait la montagne jusqu'à sa cime alpestre,

56. Mais qu'il n'espère pas trop de pouvoir continuer par là sa route; qu'il y trouverait en grand



Stance 61.

nombre des troupes menaçantes qui lui feraient impitoyablement obstacle. Alcine les tient là en guise de murs et de fossés contre ceux qui voudraient sortir de son domaine. Roger remercia beaucoup ce myrte; puis, étant bien instruit et renseigné, il le quitta.

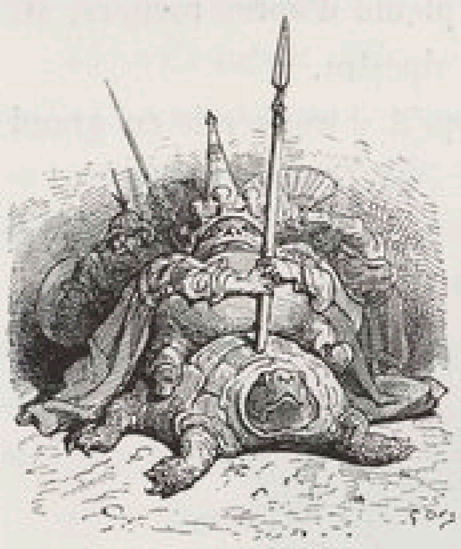
57. Il alla vers son coursier, le détacha et, le prenant par les rênes, le tira derrière lui. Il ne le monta plus, comme il avait fait d'abord, pour ne pas être emporté malgré lui. Il cherchait en lui-même un moyen d'aller sûrement dans le pays de Logistille. Il était disposé et résolu à mettre tout en œuvre pour qu'Alcine ne le soumît pas à son pouvoir.

58. Il pensa à remonter sur son coursier et à le lancer dans une nouvelle course à travers les airs; mais il craignit de faire une plus grande faute encore, parce qu'il obéissait trop mal au mors. Je passerai par force, disait-il en lui-même, si je ne commets pas de faute; mais, vains discours! il ne fut pas à deux milles, en longeant le rivage, qu'il aperçut la belle cité d'Alcine.

59. De loin on voit une longue muraille qui l'entoure et enferme un vaste pays. Il semble que sa hauteur rejoigne le ciel, et qu'elle soit d'or de sa cime à la terre. Quelques-uns, s'éloignant de mon avis, disent qu'elle est l'ouvrage de l'alchimie. Peut-être se trompent-ils; peut-être aussi s'y entendent-ils mieux que moi; pour moi, elle me paraît d'or, à cause de son éclat excessif.

60. Lorsqu'il fut près de ces murs, si riches, que le monde n'en possède pas d'autres de leur genre, il laissa la route, large et droite, qui à travers la plaine conduisait à la grande porte. Le vaillant guerrier se détourna à main droite dans le chemin plus sûr qui allait à la montagne. Mais bientôt il rencontra la méchante troupe, qui par sa turbulence et sa furie s'opposa à son passage.

61. Il ne se vit jamais de troupe plus étrange, de figures plus monstrueuses et plus laides. Les uns ont la forme humaine depuis le cou jusqu'en bas avec des têtes de singe ou de chat; quelques-uns laissent sur le sol l'empreinte de pieds de bouc; d'autres sont d'agiles centaures; on y voit de jeunes impudents et des vieillards stupides : les uns nus, les autres enveloppés de peaux étranges.


Stance 63.

62. Celui-ci galope sans frein sur un cheval; celui-là s'en va lentement sur un âne ou sur un bœuf; un autre s'élance sur la croupe d'un centaure; plusieurs sont sur des autruches, des aigles et des grues : les uns portent un cor à la bouche, d'autres une coupe; l'un est mâle, l'autre femelle; d'autres sont tous les deux ensemble; il y en a qui portent un croc, une échelle de corde, un pal de fer, une lime sourde.

63. On voyait le capitaine de la troupe, ayant le ventre enflé et la face rebondie; il était assis sur une tortue qui traînait le pas avec une grande lenteur. De chaque côté on le soutenait, parce qu'il était ivre et fermait les paupières : l'un lui essuyait le front et le menton; un autre secouait ses habits pour l'éventer.

64. Un monstre qui avait les pieds et le ventre d'un homme, et le cou, les oreilles et la tête d'un chien, aboie contre Roger pour le contraindre à entrer dans la belle cité qu'il laisse derrière lui. « Je n'en ferai rien, dit le chevalier, tant que ma main aura la force de manier ce fer, » et il lui montre son épée dont il tourne la pointe aiguë de son côté.


Stance 64.

65. Ce monstre veut le frapper avec une lance, mais Roger fond sur lui, et il lui traverse le ventre de la pointe de son épée qui ressort par le dos de la longueur d'un palme. Il prend son bouclier et s'élance çà et là; mais cette troupe ennemie est trop nombreuse. Celui-ci le frappe d'un côté; celui-là le saisit d'un autre; lui, il se défend et leur fait une rude guerre.

66. Il pourfend l'un jusqu'aux dents, et jusqu'à la poitrine un autre de cette race maudite; car rien ne résiste à son épée, ni casque, ni bouclier, ni cotte de mailles, ni cuirasse. Mais de toutes parts il est tellement serré, qu'il lui faudrait, pour se faire jour et tenir au large cette foule malfaisante, avoir plus de bras et de mains que Briarée.

67. S'il s'était avisé de découvrir l'écu qui appartenait au négromant, je dis celui qui éblouit la vue, et qu'Atlant avait laissé à l'arçon, il aurait à l'instant subjugué cette tourbe hideuse, et l'eût fait tomber aveuglée à ses pieds. Peut-être bien dédaigna-t-il ce moyen, parce qu'il voulut réussir par le courage et non par l'artifice.

68. Quoi qu'il en soit, il veut plutôt mourir que de se rendre à une troupe si méprisable. Sur ces entrefaites voici sortir, de la porte du mur que j'ai dit être brillant comme de l'or, deux jeunes femmes, qu'à leur apparence et à leurs vêtements on ne pouvait croire d'une humble naissance, ni élevées à la gêne par des bergers, mais plutôt au milieu des délices royales des cours.

69. L'une et l'autre étaient assises sur une licorne plus blanche que la blanceh hermine. L'une et l'autre étaient belles, et si richement parées et d'un goût si étrange, qu'il faudrait, à celui qui les voit et les contemple, l'œil de Dieu pour porter sur elles un jugement. Telles seraient la beauté et la grâce, si elles avaient un corps mortel.



PLUSIEURS SONT SUR DES AUTRUCHES, DES AIGLES, DES GRUES... (CHANT VI, STANCE 62.)

70. L'une et l'autre s'avancèrent dans la prairie où Roger était assailli par cette troupe difforme. Toute la bande s'éloigna, et elles tendirent la main au chevalier, qui, le visage couvert de la couleur des roses, les remercia de leur secours obligeant et, pour leur complaire, consentit à retourner à cette porte d'or.

71. Les ornements qui couronnent cette belle porte, et font un peu saillie, ne présentent point de



Stance 72.

partie qui ne soit toute couverte des plus belles pierres précieuses de l'Orient. De ses quatre côtés elle s'appuie sur de grosses colonnes de pur diamant. Que ce soit une chose réelle ou une simple illusion pour les yeux, rien n'est plus beau ni plus charmant.

72. Sur le seuil et autour des colonnes courent en folâtrant de provocantes jeunes filles, qui seraient peut-être plus belles, si elles observaient la réserve qui convient aux femmes. Elles étaient toutes vêtues de robes vertes, et couronnées de feuilles nouvelles. Avec beaucoup d'insistance, avec un gracieux visage, elles firent entrer Roger dans le paradis.

73. Car on peut bien nommer ainsi ce lieu où dut, je crois, naître l'Amour. On n'y est occupé que de danses et de jeux, et toutes les heures se passent en fêtes. Les soucis de la vieillesse, ni longs, ni passagers, ne peuvent avoir ici accès dans aucun cœur. Il n'entre ici ni gêne ni pauvreté ; mais on y tient toujours la corne d'abondance.

74. Là le gracieux avril, au front serein et joyeux, semble toujours sourire ; là se réunissent jeunes gens et jeunes filles : les uns, près d'une fontaine, chantent sur un mode doux et délicieux ; d'autres, à l'ombre des arbres ou des collines, jouent ou dansent, ou se livrent à quelque occupation qui n'est pas à dédaigner ; quelques-uns, loin des autres, découvrent à un ami fidèle leurs plaintes amoureuses.

75. Sur la cime des pins, des lauriers, des hêtres élevés, des sapins hérissés, de petits Amours voltigent en folâtrant : les uns, joyeux, se félicitent de leurs victoires ; d'autres visent les cœurs qu'ils



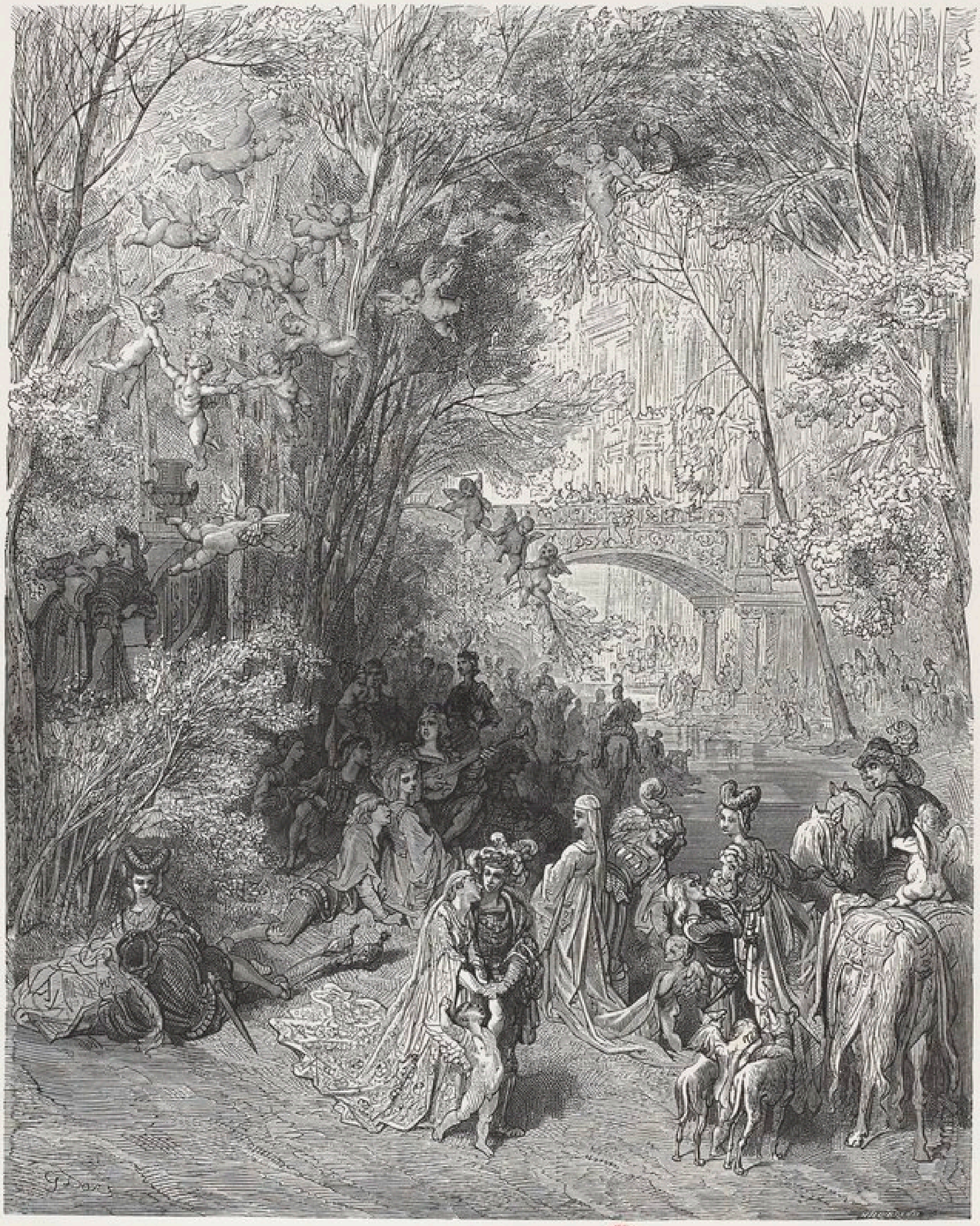
Stance 74.

veulent percer ; d'autres encore tendent des filets : ceux-ci trempent leurs flèches dans un ruisseau ; ceux-là les aiguisent sur la meule.

76. Là on donna à Roger un grand coursier, de poil alezan, fort et vigoureux, qui avait le harnais orné de broderies d'or fin et de pierres précieuses ; et le coursier ailé, qui était accoutumé à obéir au vieux Maure, fut laissé en garde à un jeune homme pour qu'il le menât à pas modérés derrière le brave Roger.

77. Les deux belles filles amoureuses, qui avaient défendu Roger contre la troupe maudite qui l'avait arrêté sur le chemin pris par lui à sa droite, lui dirent : « Vos vaillantes prouesses, dont nous avions déjà entendu parler, font que nous sommes assez hardies pour réclamer votre secours dans notre propre intérêt.

78. « Nous allons trouver sur notre route un canal qui partage cette plaine en deux parties. Une femme cruelle, nommée Ériphile, défend le pont ; elle maltraite, trompe et vole quiconque désire passer sur l'autre rive. Elle est d'une stature gigantesque ; elle a les dents longues ; sa morsure est venimeuse ; ses ongles sont aigus, et elle déchire comme un ours.



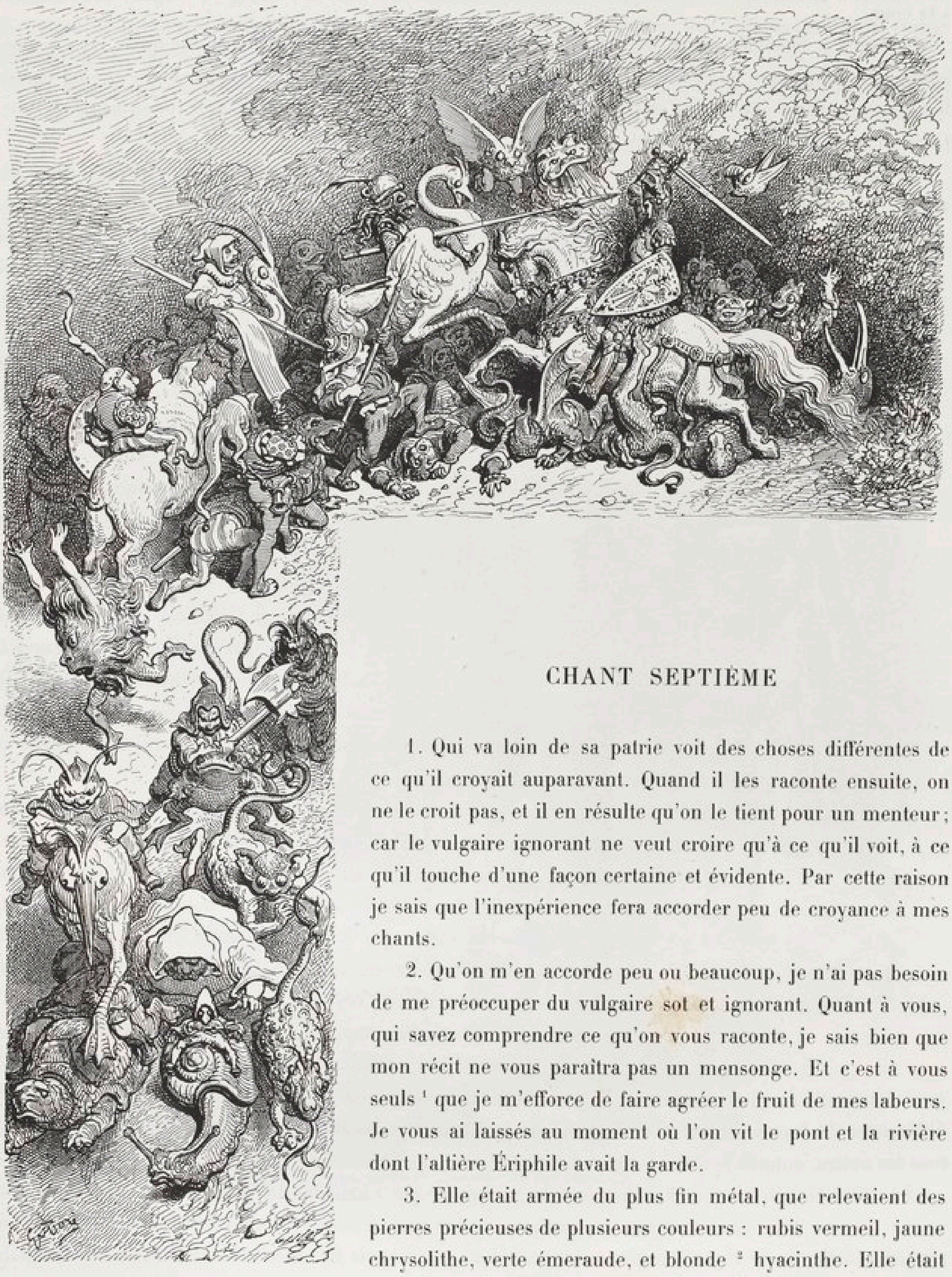
LA SE RÉUNISSENT JEUNES GENS ET JEUNES FILLES. (CHANT VI, STANCE 74.)

79. « Outre qu'elle embarrasse toujours le chemin qui serait libre, si elle n'y était pas, en courant fréquemment par tout le jardin, elle détruit tantôt une chose, tantôt une autre. Sachez que dans la troupe assassine qui vous a assailli en dehors de la belle porte, beaucoup sont ses fils ; tous ses sujets sont impies, barbares et rapaces comme elle. »

80. Roger répondit : « Ce n'est pas un, mais cent combats que je serai prêt à livrer pour vous. En tout ce que je puis, disposez de ma personne selon votre désir. Car le motif qui me fait revêtir un haubert et une cotte de mailles, n'est point de gagner des terres, ni de l'argent, mais seulement de rendre service à autrui, et principalement à de belles dames comme vous. »

81. Ces femmes lui adressèrent tous les remercîments que méritait un chevalier tel que lui ; et s'entretenant ainsi, ils vinrent jusqu'à l'endroit où ils aperçurent le pont de la rivière. Là ils virent la fière Ériphile, avec ses armes dorées, ornées d'émeraudes et de saphirs. Mais je remets à dire dans l'autre chant comment Roger engagea la lutte avec elle.





CHANT SEPTIÈME

1. Qui va loin de sa patrie voit des choses différentes de ce qu'il croyait auparavant. Quand il les raconte ensuite, on ne le croit pas, et il en résulte qu'on le tient pour un menteur; car le vulgaire ignorant ne veut croire qu'à ce qu'il voit, à ce qu'il touche d'une façon certaine et évidente. Par cette raison je sais que l'inexpérience fera accorder peu de croyance à mes chants.

2. Qu'on m'en accorde peu ou beaucoup, je n'ai pas besoin de me préoccuper du vulgaire sot et ignorant. Quant à vous, qui savez comprendre ce qu'on vous raconte, je sais bien que mon récit ne vous paraîtra pas un mensonge. Et c'est à vous seuls [1] que je m'efforce de faire agréer le fruit de mes labeurs. Je vous ai laissés au moment où l'on vit le pont et la rivière dont l'altière Ériphile avait la garde.

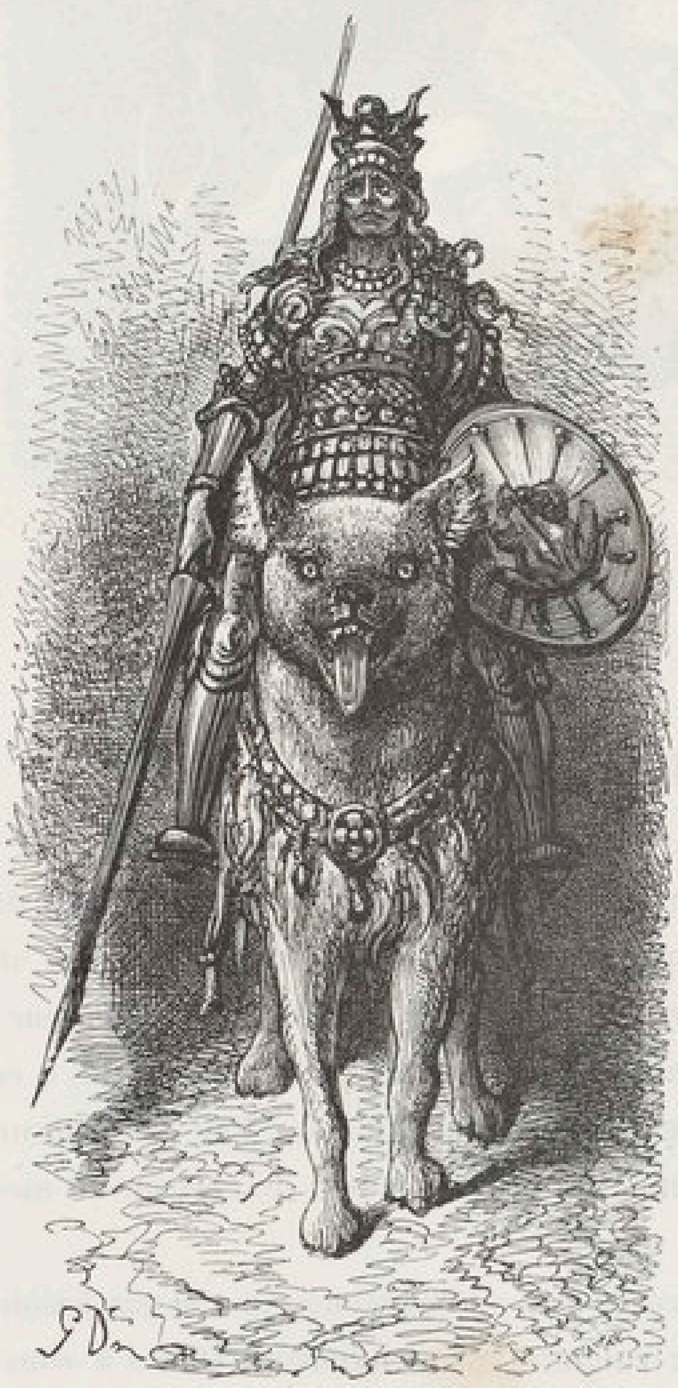
3. Elle était armée du plus fin métal, que relevaient des pierres précieuses de plusieurs couleurs : rubis vermeil, jaune chrysolithe, verte émeraude, et blonde [2] hyacinthe. Elle était montée, mais non sur un cheval; au lieu de cette monture, elle pressait, elle poussait, à l'endroit où l'on passe le fleuve, un loup ayant une selle d'une richesse incomparable.

4. Je ne crois pas que l'Apulie en ait un aussi grand. Il était plus gros et plus haut qu'un bœuf : sans lui faire blanchir un mors d'écume, elle le dirige à sa guise, je ne sais comment. Elle avait une cotte d'armes couleur de sable; sur ses armoiries était figurée la maudite peste [3].

A la couleur près, ses vêtements étaient du genre de ceux que les évêques et les prélats portent à la cour.

5. Sur son bouclier et sur son cimier était représenté un crapaud enflé et venimeux. Les jeunes femmes la montrèrent au chevalier, au delà du pont, résolue à combattre, à lui faire honte et à lui barrer le chemin, comme elle l'avait déjà fait à quelques autres. Elle crie à Roger qu'il retourne en arrière. Celui-ci saisit une lance, la menace et la défie.

6. La géante, non moins hardie, non moins prompte, éperonne le grand loup, s'affermit dans les arçons, et mettant, au milieu de sa course, la lance en arrêt, elle fait trembler la terre sous ses pas. Mais, dans cette rude rencontre, elle reste étendue sur la prairie; car le brave Roger la frappe sous le casque et l'enlève de l'arçon avec une telle violence, qu'il la rejette en arrière à plus de six brasses.



Stance 4.

7. Et déjà, ayant tiré l'épée qu'il portait, il allait lui couper son orgueilleuse tête; et il le pouvait aisément, car Ériphile gisait, comme morte, parmi l'herbe et les fleurs. Mais les femmes lui crièrent : « Qu'il te suffise de l'avoir vaincue, sans en tirer une autre vengeance cruelle. Remets ton épée, généreux chevalier; passons le pont et continuons notre route. »

8. Ils prirent au milieu d'un bois un chemin pendant quelques instants difficile et rude, car, outre qu'il était pierreux et étroit, il montait presque en droite ligne à la colline; mais lorsqu'ils furent parvenus à la cime, ils entrèrent dans une prairie spacieuse, où ils aperçurent le palais le plus beau et le plus agréable qu'on ait jamais vu au monde.

9. La belle Alcine s'avança vers Roger en faisant quelques pas au delà des premières portes, et elle l'accueillit avec un air de souveraine au milieu d'une cour magnifique et glorieuse. Tant d'honneurs et de respects furent rendus par tous au valeureux guerrier, qu'on n'eût pu en rendre davantage à Dieu s'il fût descendu parmi eux de la sphère céleste.

10. Si ce beau palais était admirable, c'était moins parce qu'il surpassait tout autre en richesse, que parce qu'il réunissait la plus charmante, la plus gracieuse compagnie qui fût au monde. Il y avait peu de différences de l'un à l'autre pour la fleur de jeunesse et la beauté; seule Alcine était plus belle que tous les autres, comme le soleil est plus beau que toutes les étoiles.

11. Elle était si bien faite dans toute sa personne, que l'habileté des peintres ne saurait inventer mieux; l'or ne brille pas davantage, n'a pas plus d'éclat que sa blonde chevelure, longue et bouclée. Sur ses joues délicates se répandait une teinte mêlée de roses et de lis. Son front charmant, d'ivoire poli, terminait sa figure dans une juste proportion.

12. Sous deux sourcils noirs et très-fins sont deux yeux noirs, ou plutôt deux brillants soleils, aux tendres regards, aux mouvements réservés, autour desquels semble voltiger et badiner l'Amour; d'où il semble qu'il épuise tous les traits de son carquois, et qu'il captive irrésistiblement les cœurs. De là descend au milieu du visage un nez auquel l'envie ne trouverait rien à reprendre.

13. Au-dessous, comme entre deux petits enfoncements, est une bouche teinte de vermillon naturel.

Là sont deux rangées de perles choisies, que cache et découvre une jolie lèvre, pleine de douceur; de là sortent de gracieuses petites paroles propres à amollir même un cœur dur et sauvage; là se forme ce doux sourire qui dévoile à son gré le paradis sur la terre.

14. Son beau cou est blanc comme la neige; sa gorge est du lait, le cou est rond, la poitrine est



Stance 11.

large et pleine; deux globes fermes, et qui semblent d'ivoire, vont et viennent comme l'onde au bord du rivage, quand un agréable zéphir se joue sur la mer. Argus ne pourrait voir davantage, mais on peut bien juger que ce qui est caché répond à ce qui est découvert.

15. Ses bras montrent de justes proportions; elle laisse voir souvent une main un peu longue et effilée, où ne fait saillie ni une articulation, ni une veine; enfin cette imposante beauté se termine par

un petit pied mince et rondelet. Ses charmes angéliques nés dans le ciel ne peuvent se déguiser sous aucun voile.

16. Partout en elle un piége est tendu, soit qu'elle parle, qu'elle rie, qu'elle chante où qu'elle marche. Il n'est pas surprenant que Roger y soit pris, puisqu'il la trouve si bienveillante à son égard. Ce qu'il a appris d'elle auparavant par le myrte, comme elle est perfide et perverse, ne lui est

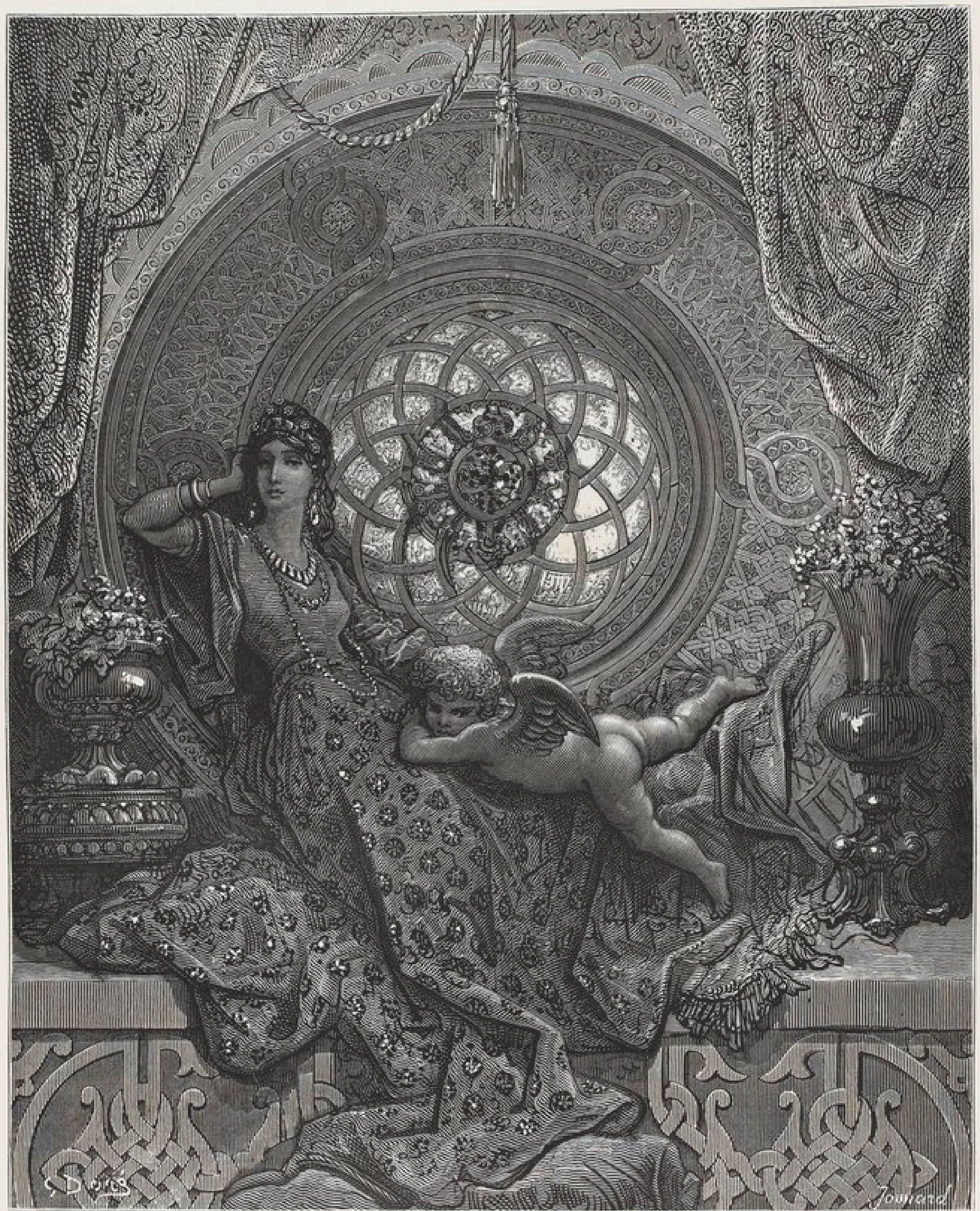


Stance 18.

guère utile. Car il ne peut se figurer que l'astuce ou la trahison puissent s'accorder avec un si ravissant sourire.

17. Il aime mieux croire qu'Astolphe a été métamorphosé par elle sur la plage à cause de l'ingratitude de ses coupables procédés, et qu'il méritait cette punition et plus encore. Tout ce qu'il avait entendu dire d'elle, il pense que c'est faux, et que le dépit, l'envie et la vengeance entraînent ce malheureux à dire du mal d'elle, mais que le tout n'est que mensonge.

18. La belle Bradamante, qu'il aimait tant, a depuis peu disparu de son cœur. Car Alcine par ses enchantements efface en lui toute impression de ses anciennes amours. Elle l'occupe d'elle seule et de



PARTOUT EN ELLE UN PIÉGE EST TENDU. (CHANT VII, STANCE 16.)

son amour, et elle reste seule gravée dans son cœur. De sorte que le bon Roger doit être excusé s'il se montre ici léger et inconstant.

19. A table, les cithares, les harpes, les lyres et divers autres instruments délicieux faisaient retentir l'air d'une douce harmonie et d'excellents concerts. Il ne manquait pas de chanteur habile pour peindre les joies et les transports de l'amour, ou pour représenter dans de poétiques inventions des fictions charmantes.

20. Quelle table triomphante et somptueuse d'un successeur quelconque de Ninus, quel festin



Stance 19.

célèbre et si vanté donné par Cléopâtre au vainqueur romain [1], pouvait être comparé au repas que l'amoureuse fée avait fait servir au paladin? Je ne crois pas que celui où Ganymède sert le grand Jupiter puisse lui être comparé.

21. Lorsque les mets et les tables furent enlevés, on s'assit en cercle pour se livrer à un jeu agréable : on se demande l'un à l'autre à l'oreille quelque secret à sa fantaisie. Ce qui fut pour les amants un moyen commode de se découvrir sans obstacle leur amour ; et leurs dernières conclusions furent de se retrouver cette nuit ensemble.

22. On finit ce jeu bientôt, et bien plus tôt qu'on n'avait coutume de le faire dans cette réunion. Alors des pages, entrant avec des torches, firent succéder à l'obscurité une vive lumière. Précédé et

suivi d'un aimable cortége, Roger alla trouver son lit dans une petite chambre élégante et fraîche, choisie comme la plus agréable de toutes.

23. Et après qu'on eut de nouveau, suivant l'usage, offert des fruits confits et des vins exquis, les autres partirent en s'inclinant respectueusement et se rendirent tous à leurs chambres. Roger entra dans des draps parfumés, qui semblaient sortis des mains d'Arachné, et, tenant les oreilles toujours attentives, il écoute si sa belle hôtesse ne vient pas encore.

24. A chaque petit bruit qu'il entendait, espérant que c'était elle, il levait la tête. Il croyait entendre, et souvent il n'entendait rien. Alors, reconnaissant son erreur, il soupirait. Quelquefois il sortait du lit et il ouvrait la porte, regardait dehors, et ne trouvait rien. Et il maudit bien mille fois l'heure qui mettait tant de lenteur à s'écouler.

25. Souvent il disait en lui-même : « Maintenant elle part ; » et il commençait à compter les pas qu'il pouvait y avoir depuis sa chambre jusqu'à celle où il attendait l'arrivée d'Alcine. Il se livre à ces vaines imaginations et à d'autres encore, avant que sa belle hôtesse soit là. Parfois il redoute que quelque obstacle ne se soit élevé entre sa main et le fruit qu'il allait saisir.

26. Après un temps bien long, Alcine mit un terme à l'emploi de ses parfums précieux ; le moment était venu de ne pas tarder davantage, car tout était silencieux dans le palais ; elle sortit seule de sa chambre, et sans bruit elle gagna par un passage secret celle où depuis longtemps la crainte et l'espérance se combattaient dans le cœur de Roger.

27. Dès que le successeur d'Astolphe voit apparaître ces riantes étoiles, comme s'il avait du soufre brûlant dans les veines, il semble qu'il ne soit plus maître de ses sens. Il nage plongé jusqu'aux yeux dans le golfe des belles choses et des délices. Il saute du lit, la reçoit dans ses bras et ne peut attendre qu'elle se déshabille,

28. Bien qu'elle n'eût ni jupe ni falbala, car elle vint enveloppée d'un léger taffetas qu'elle avait mis sur une chemise d'une finesse et d'une blancheur extraordinaires. Lorsque Roger l'embrassa, le manteau tomba, et il lui resta le voile fin et transparent, qui, devant et derrière, ne la cachait pas mieux qu'un verre transparent ne cacherait des roses et des lis.

* 29. Le lierre ne presse pas l'arbre autour duquel il s'est enroulé aussi étroitement que s'étreignent les deux amants, respirant dans le souffle de leurs lèvres un suave parfum, tel que n'en produisent pas l'Inde et Saba sur leurs rivages odoriférants.

30. Ce qui se passait là restait secret, ou si on ne l'ignorait pas, du moins on le taisait. Car tenir les lèvres closes fut rarement une faute, mais bien souvent une vertu. Ce monde courtisanesque fait à Roger le meilleur accueil, et lui prodigue les offres de service. Chacun l'honore et s'incline devant lui : ainsi le veut l'amoureuse Alcine.

31. Il n'y a aucun plaisir qui soit oublié ; ils se trouvent tous dans l'amoureuse résidence. Deux et trois fois par jour ils changent de vêtements, tantôt à telle mode, tantôt à telle autre. Ils sont souvent en festins, toujours en fêtes : joutes, luttes, spectacles, bains et danses. Souvent à l'ombre du feuillage ils lisent près des ruisseaux les récits des anciennes amours.

32. Tantôt par les vallées ombreuses et les riantes collines, ils vont chasser le lièvre timide ; tantôt, avec des chiens bien dressés, ils font lever bruyamment des chaumes et des buissons les faisans affolés ; tantôt ils tendent aux grives des lacets ou d'humides gluaux parmi les genévriers odoriférants ; tantôt, avec des hameçons amorcés ou des filets, ils troublent les poissons dans leurs paisibles retraites.

33. C'est au sein de ces plaisirs et de ces fêtes que vivait Roger, pendant que Charlemagne et Agramant sont dans les fatigues de la guerre. Je ne veux pas que cette Alcine me fasse oublier leur histoire, ni abandonner Bradamante, qui, dans le chagrin, dans une pénible affliction, pleura plusieurs jours l'amant regretté, qu'elle avait vu emporter, par une route inaccoutumée et nouvelle, elle ne savait où.

34. Je parlerai d'elle avant de m'occuper des autres. Pendant bien des jours, elle alla cherchant



SOUVENT A L'OMBRE DU FEUILLAGE ILS LISENT PRÈS DES RUISSEAUX LES RÉCITS DES ANCIENNES AMOURS. (CHANT VII, STANCE 31.)

vainement par les bois ombragés, les champs exposés au soleil, les maisons de campagne, les villes, par les monts, par les plaines, et elle ne put rien apprendre de l'ami qu'elle chérissait et qui était loin d'elle. Elle venait souvent dans le camp sarrasin, mais elle ne retrouva point de traces de son Roger.

35. Chaque jour elle en demande des nouvelles à plus de cent personnes, mais nul ne saurait la renseigner. Elle va de logement militaire en logement militaire, fouillant toutes les tentes. Et elle peut le faire; car elle passe sans obstacle à travers les cavaliers, à travers les piétons, grâce à l'anneau qui, par un pouvoir surnaturel, la rend invisible quand elle le tient dans sa bouche.



Stance 30.

36. Elle ne peut, elle ne veut pas croire qu'il soit mort; la perte insigne d'un si grand homme aurait retenti depuis les eaux de l'Hydaspe jusqu'aux lieux où le soleil décline pour se coucher. Elle ne sait ni dire ni imaginer quelle voie serait possible soit dans le ciel, soit sur la terre; et l'infortunée continue à le chercher; et elle a pour compagnie des soupirs et des larmes et une douleur amère.

37. Elle pense à la fin à retourner à la caverne où étaient les ossements du prophète Merlin, et à pousser des cris autour de ce tombeau, jusqu'à ce que le marbre insensible se laisse émouvoir de pitié. Là elle apprendra si Roger est vivant, ou si l'inévitable destin a tranché sa belle vie, et elle se conformera ensuite au conseil le meilleur qu'elle en recevra.

38. Dans cette intention elle se dirigea vers les forêts les plus voisines de Poitiers, où le tombeau

prophétique de Merlin était caché dans un lieu alpestre et sauvage. Mais cette magicienne qui avait continué de penser à Bradamante, celle, dis-je, qui, dans la belle grotte, l'avait instruite et éclairée sur ses descendants;

39. Cette bonne et sage magicienne, qui prend toujours intérêt à Bradamante, sachant qu'elle doit être la souche de guerriers invincibles, ou plutôt de demi-dieux, veut savoir chaque jour ce qu'elle fait, ce qu'elle dit; et, chaque jour, elle consulte le sort pour elle. Elle a tout su au sujet de Roger, délivré, puis perdu, et où il est allé dans l'Inde.

40. Elle l'avait bien vu, sur ce cheval qu'il ne pouvait gouverner, qui était indomptable, s'éloigner à une distance immense, par une route périlleuse et inusitée. Elle savait bien qu'il passait sa vie dans les jeux, dans les danses, dans les festins, dans la mollesse, dans une oisiveté voluptueuse, et qu'il avait perdu le souvenir de son seigneur, de sa maîtresse et de son honneur.

41. Ainsi un si aimable chevalier pourrait consumer la fleur de ses plus belles années dans une longue inertie, pour perdre ensuite à la fois son corps et son âme. Et ce renom, qui seul reste de nous après que ce qui est périssable s'est éteint, qui tire l'homme du sépulcre et le fait vivre encore, aurait été tranché ou arraché en herbe.

42. Mais cette aimable magicienne, qui avait plus de soin de lui qu'il n'en avait lui-même, pensa à le ramener, malgré lui, à la sincérité de la vertu, par une voie âpre et rude, de même qu'un habile médecin, qui souvent guérit au moyen du fer, du feu et du poison; car si d'abord il fait beaucoup souffrir, il finit par soulager, et on lui rend grâce.

43. Elle n'était pas faible pour lui, ni aussi aveuglée par une excessive amitié que l'était Atlant, ayant seulement à cœur de lui conserver la vie. Celui-ci aurait préféré qu'il vécût longtemps sans réputation et sans honneur, plutôt que de consentir, au prix de toute la gloire du monde, à laisser diminuer d'une seule année son heureuse existence.

44. Il l'avait envoyé à l'île d'Alcine pour qu'il oubliât la guerre au milieu de cette cour. Et en magicien d'un art consommé, qui savait employer les enchantements de toutes sortes, il avait enchaîné le cœur de cette reine à son amour d'un lien si fort, qu'il n'était pas en son pouvoir de s'en dégager, Roger devînt-il plus vieux que Nestor.

45. Revenant maintenant à celle qui prévoyait les événements à venir, je dirai qu'elle prit tout droit la route par où l'errante et amoureuse fille d'Aymon venait pour la trouver. Quand Bradamante aperçut sa chère magicienne, le chagrin qu'elle éprouvait se changea entièrement en espérance. Mélisse lui découvre la vérité, et que son Roger est auprès d'Alcine.

46. La jeune femme est sur le point de mourir, quand elle apprend que son amant est si loin, et surtout le danger qu'il y a pour son amour, s'il ne survient un grand et prompt remède. Mais la bonne magicienne la rassure, et rapidement elle verse le baume sur sa plaie. Elle lui promet, elle lui jure, que sous peu de jours elle fera revenir Roger vers elle.

47. « Puisque tu possèdes, lui dit-elle, l'anneau qui résiste à tout maléfice de la magie, je ne doute nullement que, si je l'emporte là où Alcine te dérobe tout ton bonheur, je ne rompe ses desseins et ne ramène avec moi l'objet de ta tendre inquiétude. Je partirai ce soir à la première heure et je serai dans l'Inde au lever de l'aurore. »

48. Et, poursuivant son discours, elle lui explique de quel moyen elle compte se servir pour tirer de ce séjour de mollesse et de volupté son cher amant et le ramener en France. Bradamante tire l'anneau de son doigt. Non-seulement elle l'eût volontiers donné, mais elle eût donné son cœur, elle eût donné sa vie pour secourir son Roger.

49. Elle lui donne l'anneau et se recommande à elle; elle lui recommande encore plus son Roger, à qui elle envoie par elle mille souhaits. Elle prit ensuite le chemin de la Provence. La magicienne s'en alla d'un autre côté. Et pour mettre à exécution son projet, elle fit apparaître le soir un coursier qui avait un pied roux et était noir pour tout le reste.



C'EST AU SEIN DE CES PLAISIRS ET DE CES FÊTES QUE VIVAIT ROGER. (CHANT VII, STANCE 33.)

50. Je crois que c'était un lutin ou un farfadet [5], qu'elle tira de l'enfer sous cette forme. Sans ceinture et déchaussée, elle monta sur ce démon, les cheveux épars et horriblement mêlés. Mais elle se retira l'anneau du doigt, de peur qu'il n'empêchât ses enchantements; puis elle alla avec une telle vitesse qu'au matin elle se trouva dans l'île d'Alcine.

51. Là elle se transforma merveilleusement: elle accrut sa stature de plus d'un palme; elle fit ses membres plus forts à proportion, et elle s'arrêta juste à la taille qu'elle pensa être celle du négromant qui éleva Roger avec un si grand soin; elle couvrit son menton d'une longue barbe et rida son front et sa peau.

52. Elle sut si bien l'imiter pour le visage, la parole et les gestes, qu'elle pouvait complétement passer pour l'enchanteur Atlant. Puis elle se cacha et elle fit une telle attention qu'un jour enfin elle vit l'amoureuse Alcine s'éloigner de Roger; et ce fut un grand hasard; car elle consentait difficilement à rester ou à aller une heure sans lui.



Stance 56.

53. Elle le trouva tout seul comme elle le désirait, jouissant d'une fraîche et sereine matinée, le long d'un charmant ruisseau qui descendait d'une colline vers un petit lac limpide et agréable. Sa parure ravissante et efféminée était tout appropriée à une oisiveté voluptueuse. Alcine, avec une grande délicatesse de travail, l'avait tissue d'or et de soie de sa propre main.

54. Un splendide collier de riches pierreries lui descendait du cou jusqu'au milieu de la poitrine. Sur ses bras, autrefois nerveux, s'enroulait un brillant bracelet. Un fil d'or délié en forme d'anneau lui avait percé les deux oreilles, et il en pendait deux grosses perles, telles que n'en eurent jamais les Arabes ni les Indiens.

55. Sa chevelure bouclée était humide de suaves parfums du plus grand prix. Toute sa personne était celle d'un amoureux, comme s'il vivait à Valence, esclave docile des femmes. Il n'y avait plus rien de sain en lui que son nom; tout le reste était plus qu'à moitié corrompu. C'est dans cet état que Roger fut retrouvé si différent de lui-même par les enchantements.

56. C'est sous la figure d'Atlant que se présente à lui celle qui en avait pris l'apparence, avec ce visage grave et vénérable que Roger était habitué à révérer, avec cet œil plein de colère et de menace, que jadis, enfant, il avait tant redouté. « Est-ce donc là, dit-il, le fruit que j'ai longtemps attendu de mes sueurs?

57. « T'ai-je donc donné pour premiers aliments la moelle des ours et des lions; t'ai-je accoutumé, encore enfant, à travers les cavernes et les horribles précipices, à étouffer les serpents, à arracher les griffes des panthères et des tigres, et parfois à enlever aux sangliers vivants leurs défenses, pour qu'après une si forte discipline tu sois l'Adonis ou l'Atys d'Alcine?

58. « Est-ce là ce que l'observation des étoiles, les fibres des animaux, les horoscopes, les réponses

du sort, les augures, les songes et toute cette magie, où j'ai trop employé mes études, m'avaient promis de toi, encore à la mamelle? Ne m'annonçaient-ils pas qu'une fois arrivé à l'âge où te voilà, tes exploits guerriers seraient assez éclatants pour rester sans pareils?

59. « Voilà vraiment un début magnifique, d'où on peut espérer que tu deviendras bientôt un Alexandre, un Jules, un Scipion. Hélas! qui pouvait jamais croire cela de toi : que tu te ferais l'esclave d'Alcine? Et, pour que tous le voient clairement, tu portes au cou et aux bras la chaîne avec laquelle elle te conduit à sa guise.

60. « Si ta propre gloire, si les hauts faits auxquels le ciel t'a destiné, ne peuvent t'émouvoir, pourquoi frustrer ta postérité des succès que je t'ai mille fois prédits? Hélas! pourquoi laisser éternellement stérile le sein où le ciel veut que soit conçue de toi la race glorieuse et surhumaine qui doit être au monde plus brillante que le soleil?

61. « Ah! n'empêche point que les plus nobles âmes qui existent déjà dans les desseins éternels ne viennent de siècle en siècle recevoir une forme corporelle de l'arbre qui doit avoir en toi ses racines. De grâce, ne mets pas obstacle aux mille triomphes, aux lauriers avec lesquels, après de douloureuses pertes et de cruelles plaies, tes fils, tes neveux, tes successeurs, ramèneront l'Italie à sa première gloire.

62. « Ne devrait-elle pas être d'un poids suffisant pour te déterminer cette pensée de tant et tant de belles âmes, nobles, illustres, renommées, invincibles et saintes, qui doivent fleurir sur ta tige féconde? Mais il devrait te suffire d'un seul couple : Hippolyte et son frère; car jusqu'à ce jour le monde en a possédé peu de pareils sur tous les degrés par lesquels on s'élève à la vertu.

63. « J'avais coutume de te parler de ces deux princes, plus que je ne le faisais de tous les autres ensemble; car d'un côté ils doivent avoir une meilleure part que tes autres descendants aux vertus suprêmes, et de l'autre je te voyais plus attentif aux récits de leurs exploits qu'à ceux des autres héros de ta race. Je te voyais heureux de la pensée que des guerriers si illustres dussent être de tes descendants.

64. « Que possède cette femme, dont tu as fait ta souveraine, que n'aient mille autres courtisanes? cette femme, la concubine de tant d'autres, et tu sais si à la fin elle les rend heureux. Mais pour que tu connaisses ce qu'est Alcine, dépouillée de ses ruses et de ses artifices, mets cet anneau à ton doigt et retourne vers elle, et tu pourras juger de sa beauté véritable. »

65. Roger se tenait confus et muet, regardant à terre, et il ne savait que dire. La magicienne lui passa l'anneau au petit doigt et lui rendit la conscience de lui-même. Roger, en recouvrant sa raison, se sentit pris d'une telle honte, qu'il aurait voulu être à mille brasses sous terre, et que personne ne pût le voir en face.

66. La magicienne, en parlant ainsi, reprit à l'instant sa première figure; elle n'avait plus besoin de celle d'Atlant, ayant réussi dans le dessein qui l'avait amenée. Pour vous dire ce que je ne vous ai pas dit encore, elle se nommait Mélisse; elle se fit connaître à Roger, et lui dit à quelle intention elle était venue,

67. Envoyée par celle qui, remplie d'amour, l'appelle sans cesse et ne peut vivre sans lui, afin de le délivrer de la chaîne à laquelle l'a attaché un pouvoir magique. Et elle avait pris la figure d'Atlant de Carène pour lui inspirer plus de confiance. Mais, puisqu'elle l'a désormais ramené à la raison, elle veut lui découvrir et lui faire voir toute la vérité.

68. « Cette aimable fille qui t'aime tant, celle qui seule serait digne de ton amour, à qui, si tu ne l'as pas oublié, tu sais combien tu dois de reconnaissance de t'avoir procuré la liberté, t'envoie cet anneau qui préserve de tout enchantement; et elle t'eût envoyé également son cœur, si ce cœur avait eu, comme l'anneau, une vertu capable de te délivrer. »

69. Et elle continua à lui parler de l'amour que Bradamante lui avait voué et lui portait encore; elle lui vanta également sa valeur, autant que le permettaient la vérité et son amitié. Elle employa les

moyens et la mesure les meilleurs, comme il convenait à une messagère habile, et elle rendit Alcine odieuse à Roger, comme le sont habituellement les choses horribles.

70. Elle la lui rendit odieuse, quoiqu'il l'aimât tant auparavant; et que cela ne paraisse pas extraordinaire, puisque son amour provenait de la force des enchantements, force qui maintenant s'évanouissait avec l'anneau. L'anneau montra clairement aussi que la beauté d'Alcine était d'emprunt tout entière. Depuis ses pieds jusqu'aux tresses de ses cheveux, rien n'était à elle. Sa beauté disparut, et il lui resta sa laideur.

71. Ainsi qu'un enfant qui, ayant mis en réserve un frui. bien mûr, oublie ensuite où il l'a déposé, et ramené par hasard, au bout de plusieurs jours, à l'endroit où il retrouve son dépôt, s'étonne de le voir tout gâté et pourri et bien différent de ce qu'il était quand il l'y avait mis. Au lieu de l'aimer, d'y tenir, il le hait, il le dédaigne, il le prend en dégoût, et il le jette.

72 De même Roger, lorsque Mélisse l'engagea à aller revoir la fée avec cet anneau qui, passé au doigt, protége contre tous les enchantements, retrouve, à sa grande surprise, au lieu de la beauté qu'il venait de quitter, une femme si laide que la terre entière n'en aurait ni une plus vieille, ni une plus affreuse.



Stance 73.

73. Alcine avait un visage pâle, ridé, décharné, de rares cheveux blancs; sa taille n'atteignait pas six palmes; toutes ses dents étaient tombées; elle avait vécu plus qu'Hécube, plus que la Sibylle de Cumes, plus qu'aucune autre vieille. Mais elle use de tant d'artifices inconnus de notre temps, qu'elle réussit à paraître belle et jeune.

74. Par son art elle se rend jeune et belle, et beaucoup y ont été trompés comme Roger; mais l'anneau vint découvrir le jeu qui pendant tant d'années avait caché la vérité. Il n'est donc pas merveilleux que Roger bannisse de son esprit toutes les pensées d'amour qu'il avait pour Alcine, maintenant qu'il la trouve dans des conditions où ses ruses ne lui servent plus.

75. Mais, comme le lui conseilla Mélisse, il resta sans changer son air ordinaire, jusqu'à ce qu'il se fût couvert de pied en cap de ses armes qu'il avait négligées depuis bien des jours. Et pour qu'elles ne fussent point suspectes à Alcine, il feignit de vouloir s'assurer s'il était encore agile sous leur poids, s'il n'avait point grossi depuis quelque temps qu'il ne les avait endossées.

76. Il attacha à son côté Balisarde [6] (tel était le nom de son épée); il prit aussi l'écu merveilleux, qui non-seulement éblouit les yeux, mais encore fait évanouir l'âme au point qu'elle paraît s'être exhalée du corps. Il le prit et se le mit au cou avec l'enveloppe de soie dans laquelle il l'avait trouvé et qui le recouvrait.

77. Il alla à l'écurie et il fit brider et seller un destrier plus noir que la poix. Mélisse le lui avait indiqué, parce qu'elle savait combien il était léger à la course. Ceux qui le connaissent l'appellent Rabican [7]; et c'est celui-là même que la baleine avait porté dans cette île, avec le chevalier [8] qui sert actuellement de jouet aux vents au bord de la mer.

78. Il pouvait également prendre l'hippogriffe, qui était attaché près de Rabican; mais la magicienne lui avait dit : « Fais attention qu'il est, comme tu sais, indocile au frein; » et elle lui donna à entendre

que le jour suivant elle l'emmènerait hors de ce royaume dans un lieu où il pourrait être facilement dressé, de manière à pouvoir le gouverner et le diriger partout.

79. En ne le prenant point, on n'éveillera pas le soupçon de la fuite secrète qui se prépare. Roger fit comme le voulut Mélisse, qui, invisible, était toujours près de son oreille. Ce fut avec ces feintes qu'il sortit du palais voluptueux et efféminé de la vieille débauchée; et il s'approcha d'une porte d'où part le chemin qui mène vers Logistille.

80. Il attaqua les gardes à l'improviste, et fondit sur eux le fer à la main ; il laissa celui-ci blessé, celui-là mort. Puis, successivement, il courut au delà du pont, et avant qu'Alcine fût avertie, Roger était déjà à une grande distance. Je dirai dans l'autre chant quel chemin il suivit et comment il arriva auprès de Logistille.






CHANT HUITIÈME

1. Oh! combien d'enchanteresses, combien d'enchanteurs parmi nous, sans qu'on le sache, qui par leurs artifices se font aimer des hommes et des femmes en changeant leurs visages! Ce n'est point par les conjurations de démons, ni par l'observation des étoiles qu'ils le font; c'est par la dissimulation, les mensonges et les tromperies qu'ils lient les cœurs de nœuds indissolubles.

2. Qui aurait l'anneau d'Angélique, ou plutôt l'anneau de la raison, découvrirait tous les visages, mal déguisés désormais par les ruses et les artifices. Tel nous paraît beau et bon, qui, le fard tombé, paraîtrait laid et méchant. Ce fut un grand bonheur pour Roger d'avoir un anneau qui lui découvrît la vérité.

3. Comme je le disais, Roger, en dissimulant, vint tout armé, sur Rabican, à la porte; il surprit les gardes à l'improviste, et quand il fut au milieu d'eux, il ne laissa point son épée à son côté. Laissant celui-ci mort, celui-là en mauvais état, il franchit le pont, et, ayant brisé la barrière, il prend le chemin d'un bois; mais à peine a-t-il couru, qu'il rencontre un des serviteurs de la fée.

4. Ce serviteur avait sur le poing un faucon, qu'il se plaisait chaque jour à faire voler, tantôt en plaine, tantôt autour d'un étang voisin, où il trouvait toujours une proie. Suivi d'un chien, fidèle

compagnon, il montait un roussin assez mal équipé. Il pensa bien que Roger voulait s'enfuir, quand il le vit venir avec une telle vitesse.

5. Il alla à sa rencontre et d'un air impérieux lui demanda pourquoi il courait si vite. Le bon Roger dédaigna de lui répondre. L'autre, n'étant que plus certain qu'il s'enfuyait, résolut de l'arrêter, et, étendant le bras gauche : « Que diras-tu, si je t'arrête sur-le-champ, et si contre cet oiseau tu ne peux te défendre? »



Stance 4.

6. Il lance l'oiseau, qui bat si bien des ailes que Rabican ne peut le devancer dans sa course. Le chasseur saute à bas de son roussin, et en un instant il lui ôte le mors. Celui-ci, partant comme un trait lancé d'un arc, est redoutable par ses ruades et ses morsures. Derrière lui le valet accourt si rapidement qu'il semble emporté par le vent ou même par la foudre.

7. Le chien ne veut pas paraître plus lent, il suit Rabican avec la vitesse du léopard poursuivant les lièvres. Il semble à Roger qu'il serait honteux de ne pas s'arrêter; il se retourne vers ce valet qui vient d'un pas si gaillard; il ne lui voit point d'armes, si ce n'est une baguette, avec laquelle il fait obéir son chien. Roger dédaigne de tirer l'épée.

8. Le valet s'approche de lui et le frappe rudement; en même temps le chien le mord au pied gauche. Le roussin débridé l'attaque à droite et lance trois ruades et plus. L'oiseau tourne, fait mille cercles, et souvent aussi le frappe de ses serres. Rabican est tellement effrayé des cris, qu'il obéit à peine à la main et à l'éperon.



Stance 11.

9. Roger se voit enfin forcé de tirer le fer. Et, pour se débarrasser de ces attaques, il menaça, du taillant ou de la pointe de l'épée, tantôt le rustre, tantôt les animaux. Cette maudite engeance l'embarrasse de plus en plus, occupant çà et là tout le chemin. Roger voit la honte et le mal qui en résulteront pour lui, s'ils le retiennent davantage.

10. Il sait que, pour peu qu'il tarde ici, il aura derrière lui Alcine et son peuple. Déjà un bruit éclatant de trompettes, de tambours, de cloches, s'entend par les vallées. Contre un valet sans armes et contre un chien il lui semble trop indigne de lui de se servir de l'épée. Le mieux et le plus court est donc qu'il découvre le bouclier qui était l'ouvrage d'Atlant.

11. Il enlève le drap de soie rouge dans lequel le bouclier était enveloppé depuis plusieurs jours. La lumière fit l'effet mille fois expérimenté, dès qu'elle vint à frapper les yeux. Le chasseur reste sans connaissance, le chien et le roussin tombent, les ailes qui ne peuvent plus soutenir l'oiseau en l'air s'affaissent; Roger, satisfait, les laisse en proie au sommeil.

12. Alcine, avertie pendant ce temps que Roger avait forcé la porte et tué un grand nombre de ses gardes, fut percée de douleur à en tomber morte. Elle déchira ses vêtements, se frappa le visage, s'accusa de sottise et de simplicité, d'être sotte et malavisée. Elle fit sur-le-champ courir aux armes et rassembler autour d'elle tout son monde.

13. Ensuite elle en fait deux bandes : elle envoie l'une sur la route où s'avance Roger; elle rassemble à l'instant l'autre au port et lui fait prendre la mer. Sous les voiles déployées la mer s'obscurcit. C'est avec cette bande que va la désolée Alcine, à qui la perte de Roger cause des regrets assez cuisants pour lui faire laisser sa ville sans défense.

14. Elle ne laisse personne pour garder le palais, de sorte qu'à Mélisse, épiant l'occasion de délivrer de ce royaume maudit ceux qui y étaient dans le malheur, toute facilité, toute aisance fut donnée d'aller et de chercher toutes choses à son gré, de brûler les images, d'enlever les sceaux, de rompre les nœuds, d'effacer les angles et les cercles [1].

15. Ensuite, pressant ses pas à travers la campagne, elle fait revenir à leur première forme les anciens amants d'Alcine, qui étaient en grand nombre changés en fontaines, en animaux sauvages, en arbres, en rochers; et ceux-ci, quand ils furent rendus à la liberté, suivirent tous les traces du bon Roger et se sauvèrent auprès de Logistille. De là ils retournèrent en Scythie, en Perse, en Grèce et dans l'Inde.

16. Mélisse les renvoya dans leur pays, reconnaissants d'un service qui ne devait jamais être oublié. Avant tous les autres, ce fut le duc anglais [2] qui recouvra une figure humaine. Sa parenté [3] avec Bradamante et les gracieuses prières du bon Roger lui furent en cela d'un grand secours. Outre ses prières, Roger donna son anneau à Mélisse, afin qu'elle pût mieux le secourir.

17. Par les prières de Roger le paladin fut donc rétabli dans sa première forme. Mélisse ne croit avoir rien fait, tant qu'elle ne lui a pas fait recouvrer ses armes et cette lance d'or, qui, au premier coup, renvoie de selle tous ceux qu'elle touche. Elle appartint à Argail, puis à Astolphe [4] et valut beaucoup d'honneur à l'un et à l'autre en France.

18. Mélisse trouva cette lance d'or qu'Alcine avait cachée dans le palais et toute l'armure du duc, qui lui avait été enlevée dans cette fatale demeure. Elle monta sur le destrier [5] du négromant maure; et elle fit monter, à son aise, Astolphe en croupe; et de là elle se rendit auprès de Logistille, une heure avant l'arrivée de Roger.

19. Roger cependant allait vers la sage fée à travers de durs rochers, d'épaisses épines, de précipice en précipice, de sentier en sentier, âpres, déserts, inhospitaliers et sauvages. Enfin il arrive avec une grande fatigue, sous la chaleur de la neuvième heure, à une plaine entre la mer et la montagne, exposée au midi, brûlée, nue, stérile et déserte.

20. Le soleil ardent frappe la colline voisine, et la chaleur qu'elle reflète échauffe à tel point l'air et le sable, qu'elle est plus que suffisante à fondre le verre. Chaque oiseau mollement à l'ombre reste muet; la cigale seule, au milieu des épais rameaux d'une tige feuillue, assourdit de son rhythme monotone les vallées et les montagnes, la mer et le ciel.

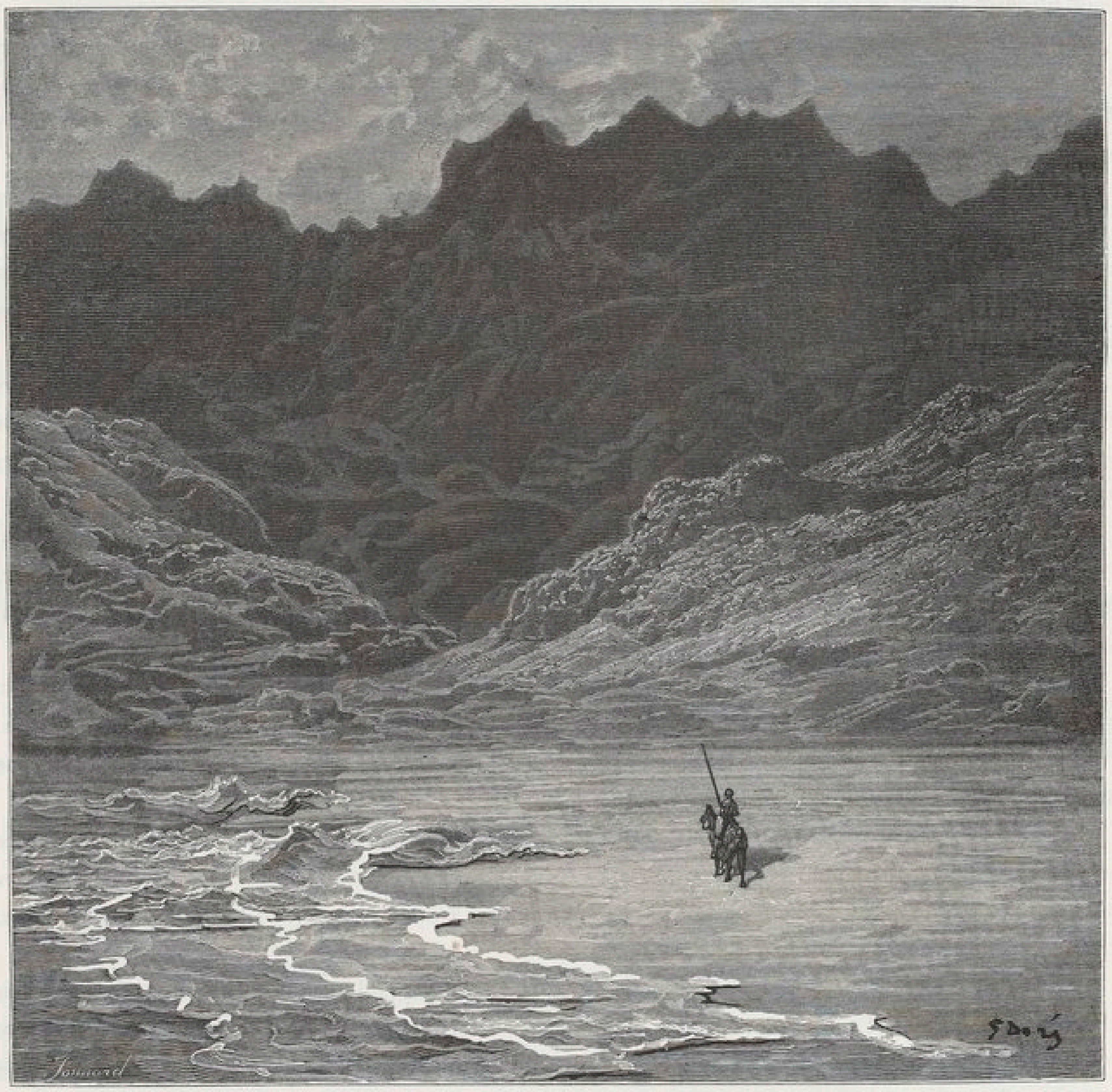
21. Là, le chaud, la soif et la fatigue de marcher par cette route sablonneuse faisaient, le long de la plaine déserte et en plein soleil, une ennuyeuse et pénible compagnie pour Roger. Mais, comme je ne dois pas vous entretenir et vous occuper toujours d'une seule chose, je laisserai Roger au milieu de cette chaleur, et j'irai en Écosse retrouver Renaud.

22. Renaud était très-bien vu du roi, de sa fille et du pays. Bientôt le paladin exposa en détail, plus à l'aise, le motif pour lequel il était venu : au nom de son souverain, il réclamait le secours du royaume d'Écosse et des Anglais; et aux instances de Charles il ajouta encore les raisons les plus capables de décider le roi à le faire.

23. Il lui fut répondu sans délai par celui-ci que toutes les forces de son royaume seraient toujours à la disposition de Charles et de l'Empire pour leur avantage et leur honneur; que sous peu de jours il

aurait mis en état le plus de cavaliers qu'il pouvait; et que si lui-même maintenant n'était pas trop âgé, il serait le chef de cette expédition.

24. Et même une telle considération ne lui paraîtrait pas suffisante pour le retenir, s'il n'avait un fils qui, par sa valeur, et encore plus par son esprit, était le plus digne de commander, bien qu'il ne se trouvât point présentement dans le royaume; mais il espérait qu'il arriverait pendant qu'on rassemblerait la troupe, et son fils la trouverait réunie.



Stance 19.

25. Aussi il envoya par tout son royaume ses trésoriers lever des chevaux et des soldats; il équipe des vaisseaux, il fait préparer des munitions de guerre, des vivres et de l'argent en quantité. Sur ces entrefaites Renaud partit pour l'Angleterre, et le roi l'accompagna courtoisement à son départ jusqu'à Berwick, et on le vit pleurer quand il le quitta.

26. Un vent propice soufflant à la poupe, Renaud s'embarque et dit adieu à tout le monde. Le nocher détache le cordage pour partir, et il vogue jusqu'à ce qu'il arrive à l'endroit où la superbe Tamise se heurte aux flots salés, et prend elle-même leur amertume. De là, portés par le grand flux de la mer, les navigateurs arrivèrent sans courir de danger avec les voiles ou les rames jusqu'à Londres.

27. Envoyé par Charles et le roi Othon, assiégé avec Charles dans Paris, Renaud avait porté

au prince de Galles leurs instructions avec des lettres à l'appui, afin que tout ce que le pays pouvait fournir d'infanterie et de cavalerie passât à Calais, pour venir au secours de la France et de Charles.

28. Le prince dont je parle, qui était resté à la place d'Othon sur le siége royal, fit à Renaud d'Aymon de tels honneurs, qu'il n'en eût pas fait autant à son roi. Ensuite il satisfit à ses demandes, car il ordonna à tous les gens de guerre de la Bretagne et des îles d'alentour de se trouver à un jour fixé au bord de la mer.

29. Mais, seigneur, il faut que je fasse comme fait sur son instrument un habile musicien, qui change souvent de cordes, et varie les sons, en choisissant tantôt les graves, tantôt les aigus. Pendant que je suis occupé à parler de Renaud, je me suis rappelé l'aimable Angélique, que j'ai laissée lorsqu'elle s'était enfuie loin de lui et qu'elle avait rencontré un ermite.

30. Je veux continuer pendant quelque temps son histoire. J'ai dit qu'elle s'informait avec un grand souci comment elle pourrait gagner le bord de la mer, car elle avait une si grande peur de Renaud qu'elle aurait cru mourir si elle n'eût passé la mer; dans toute l'Europe elle ne se croyait pas en sûreté. Mais l'ermite la tenait dans l'incertitude, parce qu'il avait du plaisir à rester auprès d'elle.



Stance 31.

31. Cette rare beauté a enflammé son cœur et réchauffé sa moelle glacée. Mais quand il vit qu'il ne réussissait pas à attirer son attention et qu'elle ne voulait pas rester plus longtemps dans sa compagnie, il frappa, il piqua son âne cent fois, sans parvenir à le tirer de son indolence; la bête, qui va rarement au pas, plus rarement encore au trot, refuse de s'allonger sous lui.

32. Et comme Angélique s'était beaucoup éloignée et qu'un peu plus il aurait perdu ses traces, le frère eut recours au noir abîme, et en fit sortir une troupe de démons. Il en choisit un dans la bande, et il l'informe d'abord du besoin qu'il a de ses services, puis il le fait entrer dans le corps du coursier qui, avec la dame, emporte son cœur.



Stance 36.

33. Et ainsi qu'un chien rusé, accoutumé à donner souvent la chasse aux renards et aux lièvres, s'il voit la bête aller d'un côté, va d'un autre et paraît dédaigner sa piste; puis elle le sent à peine arrivé au passage qu'il la tient déjà dans la gueule et lui ouvre le flanc et la déchire: tel l'ermite, par diverses routes, atteindra la jeune femme en quelque lieu qu'elle aille.

34. Je devine bien quel serait son dessein, et je vous le dirai aussi, mais dans un autre endroit. Angélique, ne se défiant de rien de tout cela, faisait à cheval tantôt de grandes, tantôt de petites journées. Le démon se tenait caché dans le cheval, comme parfois se cache sous la cendre un feu qui plus



Stance 39.

tard éclate, devient un incendie terrible, impossible à éteindre et auquel on échappe à grand'peine.

35. Après qu'Angélique eut pris le chemin le long de la grande mer qui baigne la Gascogne, en tenant près des flots son destrier à l'endroit où le sable humide formait une voie plus ferme, le cheval fut entraîné par le méchant démon si avant dans la mer, qu'il y nageait. La jeune fille effrayée ne sait que faire, si ce n'est de se retenir fortement à la selle.

36. Elle a beau tirer la bride, elle ne peut le faire tourner; il s'avance toujours de plus en plus au large. Elle tenait son vêtement ramené sous elle pour ne pas le baigner; elle soulevait ses pieds; sa chevelure détachée flottait sur ses épaules et le zéphyr lui livrait un assaut folâtre. Tous les vents principaux restaient muets, attentifs peut-être, ainsi que la mer, à tant de beautés.

37. Elle tournait en vain vers la terre ses beaux yeux, qui baignaient de larmes son visage et son sein; elle voit le rivage s'éloigner toujours, diminuer de plus en plus, et s'évanouir. Le destrier, qui nageait vers la droite, après un long détour, la porta à terre au milieu de sombres rochers et d'effrayantes cavernes; la nuit commençait déjà à répandre l'obscurité.

38. Quand elle se vit seule dans ce désert, dont la vue suffirait à inspirer l'effroi, à l'heure où Phébus, caché dans la mer, laissait l'air et la terre dans l'obscurité, elle resta sans mouvement, et, à son attitude, quiconque aurait vu sa figure, eût été incertain si c'était réellement un être doué de sensibilité, ou un rocher ayant l'aspect et la couleur d'une femme.

39. Stupide et raide au milieu d'un sable mobile, les cheveux épars et mêlés, les mains jointes et les lèvres immobiles, elle tenait ses yeux languissants élevés vers le ciel, comme accusant le suprême moteur d'avoir dirigé tous les destins vers sa perte. Elle resta quelque temps immobile et comme abasourdie; puis elle laissa sa bouche exhaler des plaintes et ses yeux verser des larmes.



Stance 40.

40. « O Fortune, disait-elle, que te reste-t-il de plus à faire pour te rassasier de ma ruine? Que puis-je désormais te donner de plus que cette misérable vie? Mais tu ne le désires pas, puisque tu as été si prompte à la sauver des flots, quand ils pouvaient mettre fin à mes tristes jours; il semble que tu veuilles encore me voir souffrir davantage avant que je meure.

41. « Mais je ne vois pas que tu puisses me nuire plus que tu ne l'as fait jusqu'ici : par toi je suis chassée d'un trône où je n'espère plus remonter jamais. Ce qui a été un plus grand mal, j'ai perdu l'honneur. Car si, en réalité, je n'ai pas failli, je donne cependant un prétexte à chacun pour dire qu'étant vagabonde comme je le suis, je suis impudique.

42. « Que peut avoir encore d'heureux au monde la femme à qui la réputation de chasteté a été ravie? Hélas! c'est un malheur pour moi d'être jeune, d'être renommée, à tort ou à raison, pour ma beauté. Certes je ne remercie pas le ciel de ce don, car c'est de là que provient tout mon malheur. Elle a été la cause de la mort de mon frère Argail [6], à qui servirent peu ses armes enchantées.



Stance 45.

43. « Elle a été cause que le roi de Tartarie, Agrican, a vaincu mon père Galafron [7], qui était, dans l'Inde, grand khan du Cathay; et cette défaite m'a réduite à une condition telle, que je change d'asile du soir au matin. Si tu m'as ravi mes États, mes parents, l'honneur, et fait tout le mal que tu as pu, à quelles plus grandes douleurs veux-tu encore me réserver?

44. « Si me noyer dans la mer n'était pas, à ton avis, une mort assez cruelle pour assouvir ta haine, je consens à ce que tu envoies quelque bête féroce qui me dévore, et finisse mes tourments. Quel que soit le martyre, pourvu que j'y périsse, je ne pourrai assez te rendre grâces. » Ainsi parlait Angélique tout en larmes, quand l'ermite apparut à côté d'elle.

45. Il avait contemplé, de la cime d'un rocher élevé, Angélique, au pied de cet écueil, affligée et consternée. Il était arrivé six jours auparavant, car un démon l'avait transporté par une voie non frayée. Il vint à elle en feignant un air dévot, tel que ne l'eut jamais Paul ou Hilarion [8].



Stance 45.

46. Dès que la jeune femme l'aperçut, comme elle ne le connaissait pas, elle reprit courage. Sa terreur se calma peu à peu, bien qu'elle eût encore le visage d'une pâleur mortelle. Lorsqu'il fut près d'elle, elle lui dit : « Prenez pitié de moi, mon père, car je suis dans une affreuse extrémité. » Et, d'une voix interrompue par les sanglots, elle lui raconta l'histoire qu'il connaissait bien.

47. L'ermite commence à la rassurer par quelques bonnes paroles dévotes, et, tout en parlant, il pose ses mains audacieuses, tantôt sur ses joues humides, tantôt sur son sein; puis, plus hardi, il va pour l'embrasser; Angélique indignée lui donne de la main un coup dans la poitrine et le repousse; et elle se colore entièrement d'une honnête rougeur.



Stance 49.

48. Il avait à son côté une gibecière, il l'ouvrit, en tira une fiole de liqueur, et dans ces yeux d'un

charme puissant, où brille le flambeau le plus ardent qu'ait l'amour, il fit légèrement jaillir une goutte, qui eut la vertu de l'endormir. Elle tombe à la renverse sur le sable, exposée à toutes les mauvaises convoitises de ce vieillard libertin.

49. Il l'embrasse, la caresse à son gré; et elle est endormie et ne peut opposer de résistance. Il lui baise tantôt la gorge, tantôt la bouche; dans ce lieu sauvage et désert il n'y a personne qui le voie. Mais son grand âge et ses infirmités trahissent ses désirs. . . . .
. . . .

50. . . . .
A la fin il s'endort auprès de la dame, qu'un nouveau malheur vient encore assaillir. La fortune ne commence jamais pour peu, quand elle choisit un mortel pour s'en faire un jouet.



Stance 52.

51. Mais, avant de vous raconter l'aventure, il faut que je m'écarte un peu de mon chemin. — Dans la mer du Nord, vers le couchant, s'étend au delà de l'Irlande une île nommée Ébude [9], où il n'est resté que de rares habitants depuis qu'elle a été ravagée par l'affreuse Orque et par les autres monstres marins, amenés là par Protée pour satisfaire sa vengeance.

52. D'antiques histoires, vraies ou fausses, racontent qu'autrefois un roi puissant régnait dans cette île; qu'il eut une fille dont la beauté et les grâces avaient tant de pouvoir, que, s'étant montrée sur le rivage de la mer, elle put aisément enflammer Protée au milieu des ondes; et un jour qu'il la trouva seule, il la saisit et la laissa enceinte.

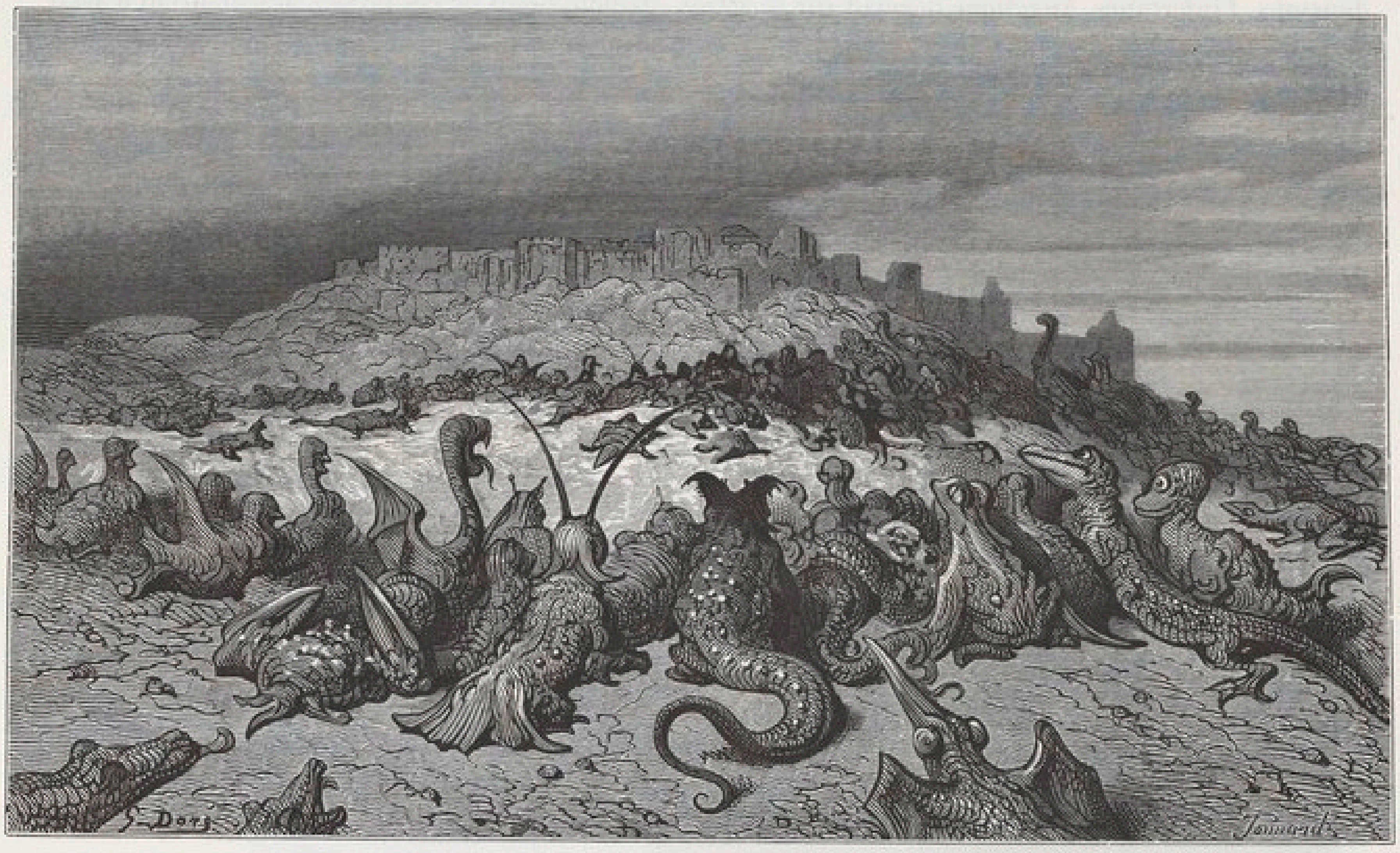
53. L'aventure fut très-sensible, très-pénible au père, le plus sévère, le plus impitoyable des hommes; ni excuses ni pitié ne purent sauver la vie de l'infortunée. Tant a de pouvoir une violente colère! L'état même de sa fille ne l'empêcha pas de faire exécuter sur-le-champ son arrêt barbare. Son petit-fils, qui n'était pas coupable, fut par son ordre mis à mort avant d'être né.

54. Protée, ce dieu marin pasteur du sauvage troupeau de Neptune, souverain de la mer, ressent un cruel chagrin de la mort de celle qu'il aimait, et, dans la violence de sa colère, il rompt l'ordre naturel des choses : il ne tarde pas à envoyer à terre les orques, les phoques, et tout le troupeau marin, qui détruisent non-seulement les bœufs, les brebis, mais les villages, les bourgs et les laboureurs.

55. Souvent même ils vont jusqu'aux villes fortifiées et les assiégent tout autour. Les habitants, remplis de terreur, se tiennent armés jour et nuit, avec un ennui mortel. Ils ont abandonné toutes les campagnes. A la fin, pour trouver quelque remède, ils allèrent consulter sur ces événements l'oracle, qui leur répondit :

56. Qu'il fallait trouver une jeune fille qui fût égale à l'autre en beauté, et l'offrir sur le rivage à Protée courroucé, en échange de celle qui était morte. Si elle lui paraît belle à son gré, il la

gardera et ne viendra plus les troubler. Mais s'il ne cesse pas, qu'on en expose une autre, puis une autre encore, jusqu'à ce qu'il soit satisfait.



Stance 55.

57. Et ainsi commença le sort cruel de celles dont l'aspect était le plus séduisant; chaque jour on conduit une jeune fille à Protée, jusqu'à ce qu'on en trouve une qui lui plaise. La première et toutes celles qui suivirent trouvèrent la mort. Elles furent toutes englouties dans le ventre d'une orque, restée près de l'embouchure, après le départ du reste de l'affreux troupeau.



Stance 57.

58. Que cette histoire de Protée fût vraie ou fausse, car je ne sais qu'en dire, il se conserva dans cette île un usage ancien et barbare, cette loi contre les femmes qui prescrit de nourrir de leur chair l'orque monstrueuse, qui vient chaque jour sur le rivage. Quoique dans tous les pays ce soit un désavantage et un malheur d'être femme, ici cela l'était bien plus encore.

59. Oh ! malheur aux jeunes filles que la fortune ennemie jette sur ce funeste rivage, où les habitants se tiennent aux aguets au bord de la mer pour faire des étrangères un barbare holocauste; car plus il est mis à mort d'étrangères, moins le nombre de leurs filles est épuisé. Mais comme le vent n'amène pas toujours une proie, ils vont en chercher sur tous les rivages.

60. Ils vont courant toute la mer avec des fustes [10], des brigantins, et leurs autres navires, et, des côtes voisines, ou des pays éloignés, ils apportent du soulagement à leur martyre. Ils se sont procuré beaucoup de femmes par force, par enlèvement.

quelques-unes avec des caresses ou avec de l'or, et ils ont toujours leurs tours, leurs prisons pleines de filles de diverses contrées.

61. Une de leurs fustes voguant, en rasant la terre, près de cette plage solitaire, où, parmi les buissons, l'infortunée Angélique dormait sur le gazon, quelques-uns de ces pirates descendirent à terre pour s'approvisionner de bois et d'eau douce; et ils trouvèrent cette fleur de tout ce qu'il y eut jamais au monde de grâces et de beautés dans les bras du saint ermite.

62. O trop chère, trop précieuse proie pour des gens si grossiers et si barbares! ô Fortune cruelle, qui croirait que tu as tant d'empire sur les choses humaines, que tu livres en pâture à un monstre la suprême beauté qui fit venir dans l'Inde des portes du Caucase le roi Agrican, avec la moitié de la Scythie, pour y trouver la mort;

63. La suprême beauté pour laquelle Sacripant exposa son honneur et son beau royaume; la suprême beauté qui souilla la gloire et altéra la raison du vaillant seigneur d'Angers [11]; cette suprême beauté qui fit bouleverser tout l'Orient, et le calma à son gré! Maintenant, seule et abandonnée, elle n'a personne qui la soulage même d'une seule parole.



Stance 70.

64. L'admirable femme, accablée d'un profond sommeil, fut enchaînée avant qu'elle se réveillât. Ils transportèrent avec elle le frère enchanteur dans la barque remplie d'une foule plaintive et désolée. La voile hissée au haut du mât ramena le navire à l'île funeste, où ils enfermèrent l'infortunée dans une forteresse, jusqu'au jour où le sort déciderait d'elle.

65. Mais par son excessive beauté elle réussit tellement à émouvoir de pitié ces gens féroces, qu'ils différèrent sa mort de plusieurs jours, et la réservèrent pour la dernière extrémité. Et, tant qu'ils eurent d'autres jeunes filles étrangères, ils firent grâce à cette angélique beauté. A la fin cependant elle fut conduite au monstre; tous l'accompagnaient en pleurant.

66. Qui dira les angoisses, les plaintes, les cris, les reproches passionnés qu'elle adresse au ciel? Je m'étonne que les rivages ne se soient pas entr'ouverts, lorsqu'elle fut placée sur le dur et froid rocher, où, enchaînée et sans espoir de secours, elle attend une mort cruelle et abominable. Je ne saurais le dire, car l'émotion douloureuse me gagne tellement, qu'il me faut diriger mes chants d'un autre côté,

67. Et chercher des sujets moins lugubres, jusqu'à ce que mon esprit ébranlé se remette; ni les affreux serpents, ni la tigresse rendue plus furieuse par la perte de ses petits, ni tout ce qui erre d'animaux venimeux dans les sables brûlants depuis l'Atlas jusqu'aux rives de la mer Rouge, ne pourraient voir ou imaginer sans douleur Angélique attachée au roc nu d'un écueil.

68. Oh! si son Roland l'eût su, lui qui était allé à Paris pour la retrouver; ou bien les deux guerriers, que trompa le rusé vieillard [12], au moyen du messager sorti des profondeurs du Styx! Pour la secourir ils auraient cherché les traces d'Angélique à travers mille morts. Mais en fussent-ils même avertis, que feraient-ils, séparés d'elle par une si grande distance?

69. Pendant ce temps Paris était assiégé par le célèbre fils du roi Trojan [13], et, un jour, il fut réduit à une telle extrémité, qu'il faillit tomber au pouvoir de l'ennemi. Et sans les prières grâce auxquelles le ciel apaisé inonda la plaine d'une pluie épaisse, ce jour-là le saint Empire et le grand nom de la France tombaient sous les armes des Africains.

70. Aux justes plaintes du vieux Charles, le souverain Créateur tourne ses regards sur la terre, et avec une pluie subite il éteignit le feu, que peut-être aucun secours humain n'aurait pu éteindre. Sage est celui qui se tourne toujours vers Dieu ; de nul autre on ne peut jamais avoir un meilleur secours. Le pieux empereur reconnut bien qu'il fut sauvé par la protection divine.

71. Pendant la nuit, Roland fait son triste lit confident de sa rapide pensée. Il la porte tantôt ici, tantôt là ; parfois il la concentre sur un point, et il ne peut jamais la fixer. Telle la lumière vacillante des rayons du soleil ou de l'astre de la nuit, réfléchie par une eau pure, se promène par bonds, à droite, à gauche, en bas, en haut, sur les murs des maisons.

72. Le souvenir d'Angélique qui se représente à son esprit, ou plutôt qui ne l'avait jamais



Stance 71.

abandonné, rallume plus ardente en son cœur la flamme qui pendant le jour semblait assoupie. Elle était venue avec lui depuis le Cathay jusqu'en Occident, et là il l'avait perdue ; et il n'avait plus retrouvé ses traces depuis que Charles avait été battu près de Bordeaux.

73. Roland en ressentait une amère douleur, et il ne cessait de penser en lui-même à son imprudence. « Idole de mon cœur, disait-il, comme je me suis lâchement comporté avec toi ! Oh ! qu'il m'est dur de penser que, pouvant t'avoir avec moi la nuit et le jour, lorsque ta bonté ne me le refusait pas, je t'aie laissé remettre à la garde du duc Naimes [14], pour n'avoir pas su m'opposer à une telle injure !

74. « N'avais-je pas une raison d'excuser mon refus ? Et Charles ne m'aurait peut-être pas blâmé ; mais l'eût-il fait, qui pouvait me contraindre ? Qui aurait osé t'enlever malgré moi ? Ne pouvais-je pas plutôt en venir aux armes ? me laisser plutôt arracher le cœur de la poitrine ? Mais ni Charles ni toute sa troupe n'auraient eu le pouvoir de t'arracher de mes mains.

75. « Du moins s'il l'avait mise en sûreté dans l'intérieur de Paris, ou dans quelque forteresse ! Est-ce seulement pour la perdre de cette manière qu'il l'a donnée au duc Naimes ? Quel autre devait mieux

la garder que moi? Oui! je devais la garder jusqu'à la mort, la garder plus que mon cœur, plus que mes yeux. Je le devais, je le pouvais, et pourtant je ne l'ai pas fait.

76. « Hélas! sans moi, charme de ma vie, où es-tu restée si jeune et si belle? Ainsi, lorsque le jour a disparu, reste égarée dans les bois la brebis, qui, espérant de se faire entendre du berger, s'en va bêlant tristement çà et là, si bien que le loup l'entend au loin, et le malheureux pasteur la pleure bientôt vainement.

77. « O ma seule espérance! où es-tu maintenant? Peut-être vas-tu seulette et encore errante; ou des loups cruels t'ont-ils trouvée sans la garde de ton fidèle Roland. Et cette fleur qui pouvait me transporter au ciel parmi les dieux, cette fleur que j'allais conservant toujours intacte pour ne pas blesser ta chasteté, hélas! ils l'auront cueillie et profanée par la violence.

78. « O infortuné, ô misérable! que me reste-t-il? qu'à mourir, s'ils ont cueilli ma belle fleur! O Dieu puissant, fais-moi éprouver tout autre chagrin plutôt que celui d'une telle perte. Si cela est vrai, je m'ôte la vie de mes propres mains, et j'abandonne à la damnation mon âme désespérée. » Ainsi, avec force larmes et force soupirs, se parlait à lui-même le malheureux Roland.

79. Déjà de toutes parts les êtres animés, après la fatigue du jour, donnaient du repos à leurs esprits lassés, les uns sur la plume, les autres sur les durs rochers, d'autres dans l'herbe ou sur les hêtres et les myrtes; toi, Roland, tu fermes à peine les paupières, déchiré par des pensées aiguës; et elles ne peuvent te laisser jouir en paix de ce court et fugitif sommeil.

80. Il semblait à Roland que, sur un vert rivage, tout émaillé de fleurs odoriférantes, il admirait le bel ivoire et la pourpre naissante que l'Amour avait coloriés de sa main, et les deux brillantes étoiles où s'enivrait l'âme enveloppée dans les filets de l'amour; je parle des beaux yeux et du charmant visage qui dans son sein lui ont ravi le cœur.

81. Il ressentit le plus grand plaisir, la joie la plus vive que puisse éprouver un amant heureux; mais tout à coup s'élevait une tempête qui brisait les fleurs et abattait les arbres. Il ne s'en voit pas de semblable quand l'aquilon lutte avec le vent du midi et avec celui du levant. Il semblait à Roland que pour trouver quelque abri il errait en vain à travers un désert.

82. En ce moment, l'infortuné perd, il ne sait comment, sa maîtresse au milieu de l'obscurité de l'air; alors, de tous côtés, il fait retentir de ce nom chéri les campagnes et les bois. Et pendant qu'il s'écrie vainement: « Ah! malheureux! qui a changé tant de douceur en poison? » il entend Angélique qui implore son secours en pleurant et se recommande à lui.

83. Il se précipite vers l'endroit d'où il semble que parte le cri, et il se fatigue en courant d'un côté et d'un autre. Oh! quelle douleur cruelle, atroce pour lui, de ne pouvoir revoir ses yeux adorés. Voilà que d'un autre point il entend une autre voix: « N'espère plus jouir jamais d'elle sur la terre. » A cet horrible cri, Roland se réveilla tout baigné de larmes.

84. Sans penser combien les images sont fausses, au milieu d'un songe causé par la crainte ou le désir, il s'inquiète tellement pour la jeune femme, qu'il croit exposée à un danger ou à un outrage, qu'il s'élance furieux hors du lit, se revêt entièrement des plastrons et des cottes de mailles dont il a besoin et monte sur Bride-d'or sans réclamer aucun service d'écuyer.

85. Et, pour être libre de toutes ses démarches sans compromettre la dignité de son rang, il ne porte pas ses nobles armoiries, écartelées d'argent et de gueules, mais il choisit, peut-être afin qu'elle fût plus conforme à sa douleur, une parure noire, enlevée par lui à un Amostant [15] qu'il avait, quelques années auparavant, tué de sa main.

86. Au milieu de la nuit il part en silence, sans prendre congé de son oncle [16], sans même dire adieu à son fidèle compagnon Brandimart, qu'il aimait tant! Mais lorsque le soleil, ses cheveux d'or épars, sortit du riche séjour de Tithon et eut dissipé l'ombre épaisse et humide, le roi s'aperçut que le paladin n'y était plus.

87. Charlemagne, à son grand déplaisir, apprend que son neveu est parti pendant la nuit, quand

il devrait être près de lui et plus que jamais lui venir en aide. Il ne peut retenir sa colère : il commence à se plaindre de lui, à l'accabler de reproches et à le menacer, en disant que, s'il ne revient pas, il le fera repentir d'une si grande faute.

88. Brandimart, qui aimait Roland à l'égal de lui-même, ne resta pas longtemps inactif, soit qu'il espérât l'engager à revenir, soit qu'il s'indignât de l'entendre blâmer d'une manière insultante. A peine voulut-il attendre la fin du jour et l'obscurité pour se mettre en route. Il ne dit même rien à sa chère Fleur-de-lys, de peur qu'elle ne s'opposât à son dessein.

89. C'était une femme qu'il chérissait tendrement, et il s'en séparait rarement. Douée de beauté, de grâces, de bonnes manières, elle avait de la pénétration et de la prudence. Si Brandimart ne prit pas congé d'elle, c'est qu'il espérait se retrouver en sa présence le même jour. Mais il lui arriva des aventures qui le retardèrent plus longtemps qu'il ne l'avait projeté.

90. Fleur-de-lys, après l'avoir attendu en vain près d'un mois, ne le voyant pas revenir, fut tellement enflammée du désir de le revoir, qu'elle partit sans compagnie ou sans guide. Elle parcourut bien du pays, occupée à sa recherche, comme son histoire le rapporte en son lieu. Pour le moment je ne vous parle pas davantage de ces deux amants, car il m'importe plus de suivre le chevalier d'Anglant.

91. Après avoir changé les glorieuses armes d'Almont, il se présenta à la porte et dit à l'oreille de l'officier qui y était de garde : « Je suis le comte, » et s'étant fait baisser le pont-levis, il se dirigea par la route la plus courte qui le menait au camp des ennemis. Ce qui s'ensuivit est raconté dans l'autre chant.







CHANT NEUVIÈME

1. Cruel et perfide amour, que ne peux-tu faire d'un cœur que tu as soumis, puisque tu as pu enlever du cœur de Roland la fidélité constante qu'il doit à son souverain ! Il était jadis sage, plein de respect, défenseur de la sainte Église ; maintenant, égaré par un vain amour, il ne pense guère à son oncle, à lui-même, et encore moins à Dieu.

2. Mais je ne l'excuse que trop, et je me réjouis d'avoir un tel compagnon de mes faiblesses. Car, moi aussi, je suis faible et languissant pour le bien, vif et ardent à suivre le mal. Roland s'en va, tout vêtu de noir, et ne s'inquiète pas d'abandonner ses meilleurs amis ; il se rend dans la plaine où étaient campées les troupes d'Afrique et d'Espagne.

3. Elles ne formaient guère un camp, car la pluie les avait dispersées sous les arbres, sous les abris des maisons, par groupes de dix, de vingt, de quatre, de sept, de huit ; les uns plus éloignés, les autres près, chacun dort accablé de fatigue, celui-ci étendu à terre, celui-là appuyant sa tête sur sa main. Ils sont endormis, et le comte pourrait en tuer un grand nombre ; et pourtant il ne tire pas Durandal.

4. Le grand cœur du généreux Roland dédaigne de frapper un ennemi endormi. Il va d'un côté, d'un autre, cherchant à découvrir des traces d'Angélique. S'il rencontre quelque soldat éveillé, il lui dépeint sa beauté et son costume, puis il le prie de lui indiquer par grâce où il doit aller pour la trouver.

5. Lorsque vint la brillante clarté du jour, il parcourut toute l'armée des Maures, et il pouvait le

faire en toute sécurité, ayant revêtu un costume arabe. Et ce qui le servit également, c'est qu'il savait une autre langue que le français ; qu'il avait tellement pratiqué la langue africaine, qu'il semblait être né et avoir été élevé à Tripoli.

6. Il chercha partout, s'arrêta là pendant trois jours, n'ayant aucun autre objet. Puis, visitant l'intérieur des villes et leurs faubourgs, il parcourut, non-seulement la France et ses districts, mais encore à travers l'Auvergne et la Gascogne il examina jusqu'au dernier bourg. Ses recherches s'étendirent de la Provence à la Bretagne, de la Picardie aux confins de l'Espagne.

7. Entre la fin d'octobre et le commencement de novembre, dans la saison où les arbres, secoués par les vents, voient se disperser leur parure de feuillage et leurs branches se découvrir jusqu'à ce qu'ils restent nus, lorsque les oiseaux se rassemblent en bandes épaisses, Roland commença son enquête amoureuse, et il la continua l'hiver suivant et pendant la saison nouvelle.



Stance 3.

8. Passant un jour, comme il en avait l'habitude, d'un pays à un autre, il arriva sur les bords d'un fleuve qui sépare la Normandie de la Bretagne et s'écoule paisible vers la mer voisine. En ce moment il était enflé et blanchi d'écume par la fonte des neiges et par les torrents descendus des montagnes. La violence de l'eau, en rompant et entraînant le pont, avait interrompu le passage.

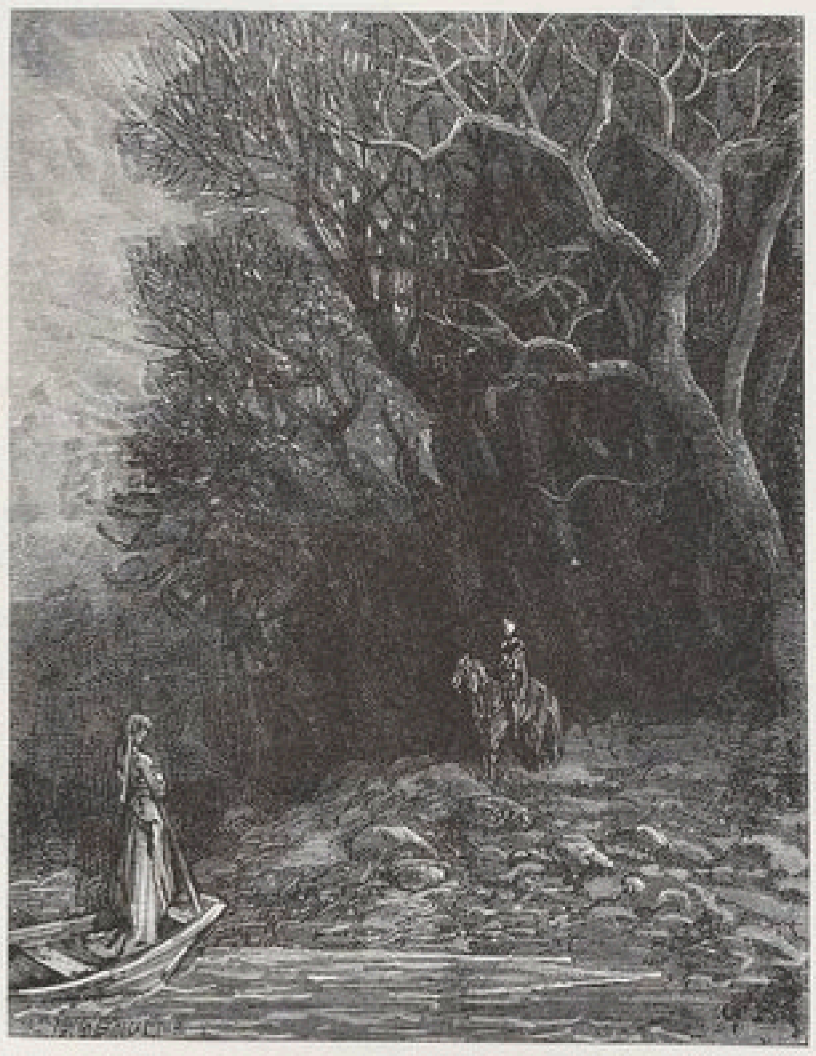
9. Le paladin promène ses regards d'un côté et d'un autre le long du rivage, pour voir (n'étant ni poisson ni oiseau) comment il pourrait parvenir à l'autre rive, lorsqu'il voit venir à lui une barque à la poupe de laquelle est assise une jeune fille ; elle fait signe de vouloir aller vers lui, mais elle ne laisse pas son esquif toucher la terre.

10. Elle ne pousse pas la proue contre la terre, craignant peut-être qu'on ne monte dans sa barque contre sa volonté. Roland la prie de l'y prendre avec elle et de le mettre de l'autre côté de la rivière. Elle lui dit : « Nul chevalier ne passera ici, à moins de me promettre sur son honneur de livrer, à ma demande, un combat pour la cause la plus juste du monde et la plus honorable.

11. « Ainsi, chevalier, si vous désirez, par mon aide, porter vos pas sur l'autre rive, promettez-moi qu'avant que le mois prochain finisse, vous irez vous joindre au roi d'Hibernie[1], qui lève

une belle armée, pour détruire l'île d'Ébude, la plus barbare de toutes les îles qu'entoure la mer.

12. « Vous devez savoir qu'au delà de l'Irlande, entre beaucoup d'autres îles qu'on rencontre, il y en a une nommée Ébude [2], qui, en vertu d'une loi, envoie sa rapace population piller tout à l'entour et enlever autant de femmes qu'on en peut trouver ; elles sont destinées à servir de pâture à un monstre vorace, qui chaque jour vient sur le rivage et y trouve toujours une nouvelle femme ou jeune fille qu'il dévore.



Stance 10.

13. « Des marchands, des corsaires qui fréquentent ces parages, en fournissent en grand nombre et principalement des plus belles. A une par jour, vous pouvez compter combien il est déjà mort de femmes et de jeunes filles. Ah ! si la pitié trouve place dans votre cœur, si vous n'êtes pas rebelle à tout amour, soyez heureux de faire partie des guerriers qui se préparent à une si utile entreprise. »

14. Roland veut à peine en entendre davantage, il jure d'être le premier dans une telle entreprise, comme un homme qui ne peut supporter l'idée d'un acte injuste et horrible et souffre d'en entendre parler. Et il en vint à penser à Angélique et bientôt à craindre que ces habitants ne l'aient enlevée, puisque, après l'avoir cherchée à travers de si longues courses, il n'a pu en retrouver encore aucun indice.



Stance 15.

15. Cette idée le trouble tellement et lui fait si bien oublier son premier dessein, qu'il se décide à s'embarquer le plus rapidement possible pour ce malfaisant pays. Et, avant qu'un autre soleil se couchât dans la mer, il trouvait près de Saint-Malo un navire sur lequel il montait, et, faisant lever les voiles, il dépassait pendant la nuit le mont Saint-Michel.

16. Il laisse à gauche [3] Saint-Brieuc et Tréguier [4], et il rase les longs rivages de la Bretagne, puis il se dirige vers les sables blancs, à cause desquels l'Angleterre fut nommée Albion [5] ; mais le vent, qui était du sud, cesse, et il se met à souffler entre le couchant et le nord avec tant de force, que Roland fait abaisser toutes les voiles et se laisse aller à la dérive.

17. En un seul jour le navire retourna en arrière de toute la distance dont il s'était avancé en quatre jours. L'habile pilote le maintenait dans la haute mer, pour qu'il n'échouât pas à terre, semblable à un verre fragile. Le vent, après avoir fait

rage pendant quatre jours, changea de ton le cinquième; il laissa, sans lui faire obstacle, le vaisseau gagner l'endroit où le fleuve[6] d'Anvers débouche dans la mer.

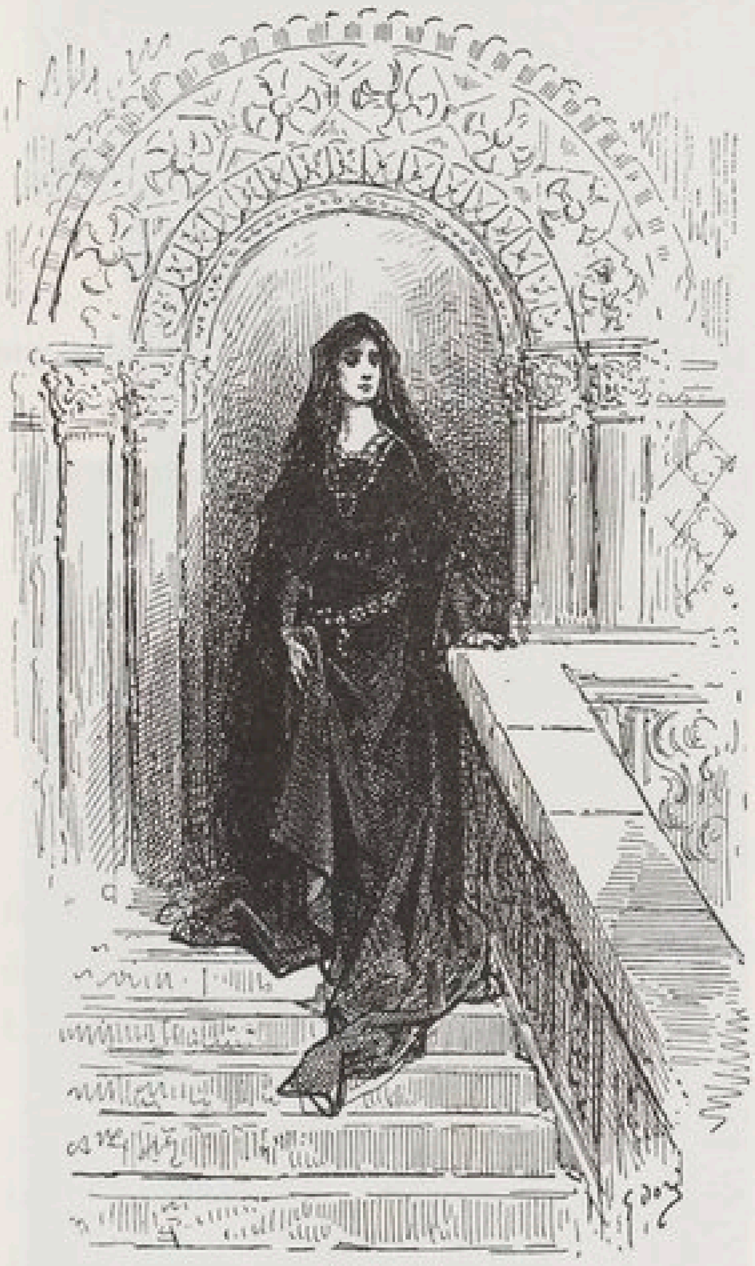


Stance 18.

18. Aussitôt que le nautonier fatigué fut engagé dans l'embouchure avec son navire endommagé, il gagna le rivage. D'une terre située sur la rive droite du fleuve descendit un vieillard, très-âgé, autant que l'indiquaient ses cheveux blancs. Après avoir salué avec une grande politesse, il se tourna vers Roland, qu'il jugeait être le chef de la troupe.

19. Il le pria de la part d'une demoiselle de vouloir bien venir vers elle ; sans parler de sa beauté, il la trouverait la plus affable et la plus douce du monde : s'il préférait l'attendre, elle viendrait elle-même le trouver à son navire. Il ne voudrait pas sans doute être plus intraitable que tous les chevaliers errants qui avaient passé.

20. Aucun autre chevalier arrivé par terre ou par mer à l'embouchure de ce fleuve n'a refusé de s'entretenir avec cette demoiselle et de l'aider de ses conseils dans son affreuse destinée. Ayant entendu cela, Roland, sans le moindre délai, s'élance rapidement sur le rivage, et, plein d'humanité et de courtoisie, il prend le chemin où le guide le vieillard.



Stance 21.

21. Le paladin fut conduit dans un palais où, ayant gravi les escaliers, il trouva une jeune dame plongée dans la tristesse, à en juger d'après son visage et les étoffes noires qui partout couvraient les galeries, les chambres et les salles du château. Après un accueil reconnaissant et plein d'égards, elle le fit asseoir, et lui dit d'une voix triste :

22. « Je veux que vous sachiez que je suis la fille du comte de Hollande, et (quoique je ne fusse pas son seul enfant, et que j'eusse deux frères) je lui étais si chère qu'à tout ce que je lui demandais il ne répondit jamais par une parole de refus. J'étais heureuse dans cette situation, lorsqu'un duc vint à notre cour.

23. « C'était le duc de Zélande ; il s'en allait vers la Biscaye pour combattre les Maures. La beauté et la jeunesse qui brillaient en lui et les atteintes de l'amour que je n'avais pas encore ressenties me captivèrent facilement ; d'autant plus que, à en juger par les apparences, je croyais, je crois encore (et je crois que c'est la vérité), qu'il m'aimait, qu'il m'aime toujours d'un cœur sincère.

24. « Le vent contraire qui le retint parmi nous, contraire pour les autres, pour moi fut propice : pour les autres, il dura quarante jours ; ce fut pour moi un moment, tant il s'enfuit d'une aile rapide. Nous eûmes ensemble plusieurs entretiens, dans lesquels il me promit qu'à son retour le mariage serait solennellement célébré entre nous, et je lui fis la même promesse.

25. « Birène (c'est ainsi que se nomme mon fidèle amant) nous eut à peine quittés, que le roi de Frise, pays qui n'est séparé du nôtre que par un bras de mer, désirant marier avec moi son fils unique.

nommé Arbante, envoie en Hollande les principaux personnages de son État pour me demander à mon père.

26. « Moi, qui ne puis manquer à la foi que j'avais jurée à mon amant, — et, quand je l'aurais pu, l'amour ne me permettait pas de le vouloir et d'être aussi ingrate, — pour rompre la négociation qui était en bonne voie et marchait à une conclusion prochaine, je déclare à mon père qu'avant d'accepter l'époux qu'il me propose en Frise, je préfère mourir.


Stance 23.

27. « Mon bon père, qui n'avait d'autre plaisir que de m'être agréable, qui jamais ne voulut m'affliger, pour me consoler et faire cesser mes pleurs, rompit la négociation. L'orgueilleux roi de Frise en eut un tel dépit et se livra à un tel ressentiment, qu'il entra en Hollande, et commença la guerre qui a entraîné la ruine et la mort de toute ma famille.

28. « Outre qu'il est d'une vigueur et d'une force telles qu'il y en a peu de pareils à lui de notre temps, il est si astucieux pour faire le mal, que la force, le courage, l'adresse des autres ne peuvent rien contre lui. Il possède une certaine arme, inconnue des anciens, et que ne virent jamais les modernes, si ce n'est à lui : c'est un fer creux, long de deux brasses, dans lequel il enfonce de la poudre et une balle.

29. « A l'extrémité où le canon est fermé, il touche avec du feu une fente qui se voit à peine, aussi légèrement que le médecin touche l'endroit où il veut ouvrir la veine, et à l'instant la balle est chassée avec un tel bruit, qu'on dirait qu'il tonne et qu'il éclaire ; et non moins redoutable que la foudre, partout où elle passe, elle brûle, abat, brise et fracasse tout ce qu'elle touche.

30. « Il mit deux fois en déroute notre armée au moyen de cet engin, et il a tué mes frères ; dans le premier assaut le coup, ayant traversé le haubert de l'aîné, l'atteignit au milieu du cœur. Dans l'autre mêlée il sépara l'âme du corps de mon autre frère qui fuyait avec la troupe ; il le frappa de loin derrière les épaules, et la balle sortit de sa poitrine.

31. « Puis mon père se défendant un jour dans un château, le seul qui lui fût resté, car il avait perdu tout ce qu'il possédait à l'entour, un coup de la même arme le mit à mort ; pendant qu'il allait donner des ordres d'un côté et d'un autre et qu'il s'en retournait, le traître, qui de loin l'avait visé, le frappa au milieu des yeux.

32. « Mon père et mes frères morts, je restai l'unique héritière de l'île de Hollande. Le roi de Frise, qui désirait s'établir solidement dans cet État, me fit savoir, ainsi qu'à mon peuple, qu'il m'accorderait la paix, si je voulais maintenant, — ce que je n'avais pas voulu auparavant, — prendre pour mari son fils Arbante.

33. « Moi, non-seulement à cause de la haine acharnée que je porte à ce roi et à toute sa méchante race, à ce roi qui a tué mon père, mes deux frères, qui a saccagé, brûlé et détruit ma patrie, mais encore pour ne pas manquer de parole à celui à qui j'avais promis que nul homme ne m'épouserait avant qu'il fût revenu d'Espagne vers moi,

34. « Au lieu d'un mal que je souffre, lui répondis-je, je veux en souffrir cent, courir tous les risques, mourir, être brûlée vive, et que mes cendres soient dispersées au vent, avant de faire cette alliance. » Mon peuple s'efforce de me détourner de cette résolution. Les uns me prient, les autres me menacent de me livrer à lui, moi et le pays, avant que mon obstination nous perde tous.

35. « Lorsqu'ils virent que les menaces, que les prières étaient inutiles, et que j'étais inébranlable, ils traitèrent avec le roi de Frise et lui livrèrent, comme ils l'avaient dit, ma personne et les villes.

Celui-ci, sans me faire aucune violence, me promet toute sûreté pour ma vie et pour ma couronne, pourvu que j'adoucisse mon opiniâtre volonté, et que je consente à épouser son fils Arbante.

36. « Moi, qui me vois ainsi contrainte par la force, je veux perdre la vie pour sortir de ses mains. Mais ne pas me venger d'abord serait pour moi une plus grande douleur que tous les maux que j'ai soufferts. Après bien des réflexions, je vois que la dissimulation peut seule me venir en aide dans mon malheur. Malgré mon déplaisir, je me résigne à feindre de désirer qu'il me pardonne et qu'il me prenne pour sa bru.

37. « Entre tous ceux qui avaient été autrefois au service de mon père, je choisis deux frères doués



Stance 41.

de beaucoup d'intelligence et de courage, surtout d'une fidélité véritable, car ils avaient été nourris et élevés à la cour avec nous dès leur plus tendre enfance ; et ils m'étaient si dévoués, qu'ils auraient regardé comme un léger sacrifice de donner leur vie pour me sauver.

38. « Je leur communique mon dessein, ils me promettent leur assistance. L'un se rend en Flandre et s'y procure une barque ; j'avais gardé l'autre près de moi en Hollande. Pendant que les étrangers et les gens du pays se préparent à assister à la noce, on apprit que Birène avait en Biscaye une armée prête à passer en Hollande.

39. « Car, après le premier combat où mon frère fut tué, je dépêchai aussitôt un courrier en Biscaye pour en porter à Birène la triste nouvelle. Pendant qu'il s'occupe de préparer ses armements, le roi de Frise achevait sa conquête. Birène, dans l'ignorance de ces nouvelles, avait mis à la voile pour venir à mon secours.

40. « Le roi, en ayant reçu avis, laisse à son fils le soin de conclure le mariage ; et il se met en mer avec ses troupes ; il rencontre le duc, le défait, brûle et détruit ses vaisseaux, et, — ainsi le veut la fortune, — il le fait prisonnier. Mais cette nouvelle encore ne nous parvient pas. Cependant le jeune prince m'épouse, et, au coucher du soleil, il veut se coucher avec moi.

41. « J'avais caché derrière les rideaux ce fidèle serviteur, qui ne fit aucun mouvement jusqu'à ce qu'il vît mon époux venir à moi ; sans attendre qu'il fût couché, il leva une hache et le frappa derrière la tête d'un bras si vigoureux, qu'il lui ôta la vie et la parole ; je m'élançai aussitôt et je lui coupai la gorge.

42. « Comme tombe le bœuf à la boucherie, ainsi tomba ce funeste prince, en dépit du roi Cimosque (tel est le nom de l'odieux roi de Frise), le plus scélérat des hommes, qui, meurtrier de mon père et de mes deux frères, voulait m'avoir pour bru, afin de mieux tenir mes États en son pouvoir. Peut-être un jour m'aurait-il, moi aussi, mise à mort.

43. « Avant que quelque surprise vînt à la traverse, je prends les objets les plus précieux et les moins pesants, et du haut d'une fenêtre mon compagnon se hâte de me descendre par une corde à la mer, où son frère aux aguets m'attendait sur le navire qu'il avait pris en Flandre. Nous déployons les voiles aux vents, nous plongeons les rames dans les flots, et nous nous sauvons tous ainsi qu'il plut à Dieu.

44. « Je ne sais si le roi de Frise fut plus affligé de la mort de son fils qu'enflammé de colère contre moi, lorsque, le jour suivant, il arriva là où l'attendait une telle offense. Il revenait, lui et ses troupes, fier de sa victoire et de la prise de Birène ; et, croyant arriver au milieu d'une noce et des fêtes, il trouvait tout sombre et funeste.

45. « Les regrets pour son fils, sa haine pour moi, ne lui laissent de repos ni le jour ni la nuit. Mais, comme pleurer les morts ne les fait pas revenir et que la vengeance soulage la haine, il veut qu'au sentiment de ses regrets, qui s'exhale en soupirs et en gémissements, s'unisse celui de sa haine pour chercher le moyen de s'emparer de moi et de me punir.



Stance 43.

46. « Tous ceux qu'il savait et qu'on lui disait attachés à moi ou liés avec les serviteurs qui m'avaient aidée à faire le coup, il les fit mourir ; on brûla leurs biens, on les déclara coupables de crime d'État. Il voulut faire mourir Birène par haine contre moi, sachant que rien ne pourrait m'être aussi douloureux. Puis il jugea qu'en le gardant en vie il aurait en main un piége pour me prendre.

47. « Mais il lui propose une dure et cruelle condition : il lui fixe le terme d'une année, à la fin de laquelle il lui fera subir une mort ignominieuse, si auparavant il ne trouve le moyen, par force ou par ruse, avec ses parents et ses amis, par leur puissance et leur habileté, de me livrer prisonnière entre ses mains. De sorte que ma mort est pour lui la seule voie de salut.

48. « Tout ce qu'il était possible de faire pour sa délivrance, hors de me livrer moi-même, je l'ai

fait. J'avais six châteaux en Flandre, je les ai vendus, et le prix, tel quel, que j'en ai tiré, je l'ai dissipé : une partie, en essayant, au moyen de gens adroits, de corrompre les gardes; et l'autre, pour faire marcher des Anglais ou des Allemands à la perte de ce scélérat.

49. « Soit qu'ils n'aient pu réussir, soit qu'ils n'aient pas fait leur devoir, les envoyés m'ont fait des promesses, mais ne m'ont été d'aucun secours. Maintenant qu'ils ont mon or, ils se jouent de moi. Le terme fixé est près de finir, après lequel ni la force ni les trésors ne pourront plus arriver à temps pour sauver mon cher époux de la mort et du supplice.

50. « Pour lui mon père et mes frères m'ont été ravis; pour lui j'ai perdu mes États; pour lui le peu de biens qui me restaient, mes seules ressources pour vivre, j'ai tout sacrifié pour le tirer de prison. Il ne me reste rien maintenant sur quoi je puisse fonder quelque espoir, sinon d'aller me remettre moi-même dans les mains d'un si cruel ennemi pour délivrer mon amant.

51. « Si donc il ne me reste rien autre chose à faire, s'il n'y a d'autre moyen de le sauver que de donner pour lui ma vie, je serai heureuse de lui sacrifier cette triste existence. Mais une seule crainte me tourmente : c'est que je ne saurai pas faire un traité en termes assez clairs pour me garantir contre une trahison du tyran, lorsqu'il m'aura ressaisie.



Stance 60.

52. « Je crains que, lorsqu'il me tiendra en prison et qu'il aura exercé sur moi toutes ses fureurs, il ne rende pas pour cela Birène à la liberté, de sorte qu'il me soit reconnaissant de sa délivrance. Parjure comme il l'est et plein d'une telle rage, je crains que mon supplice n'assouvisse pas sa vengeance, et que ce qu'il aura fait de moi, il ne le fasse ni plus ni moins de l'infortuné Birène.

53. « Or la raison qui fait que je m'entretiens avec vous de mes malheurs, et que je les raconte à tous les seigneurs et chevaliers qui viennent vers nous, c'est seulement le désir qu'en en parlant à tant de personnes, quelqu'une d'elles m'indique un moyen sûr pour que ce tyran cruel, après que je me serai livrée, n'aille pas retenir encore Birène, et ne veuille, moi morte, le faire mourir aussi.

54. « J'ai prié quelques guerriers de m'accompagner lorsque je me remettrai dans les mains du roi de Frise, mais en me promettant sur l'honneur que l'échange sera fait de manière qu'à l'instant même où je me livrerai, Birène soit mis en liberté. Ainsi, quand je serai égorgée, je mourrai contente, parce que ma mort aura donné la vie à mon époux.

55. « Jusqu'à ce jour je n'en ai trouvé aucun qui consentît à me promettre sur sa foi de ne pas me laisser prisonnière contre ma volonté, lorsque je me serai rendue à ce roi, s'il veut me retenir sans m'accorder la délivrance de Birène, tant chacun redoute cette arme à laquelle il semble qu'aucune cuirasse ne puisse résister, quelque épaisse qu'elle soit.

56. « Mais si en vous la valeur répond à la fierté de la mine, à l'aspect herculéen, et que vous croyiez, après m'avoir livrée au tyran, pouvoir m'arracher à lui s'il n'agit pas loyalement, consentez à m'accompagner et à me remettre en ses mains; car je n'aurai pas à redouter, placée sous votre protection, que malgré ma mort mon amant soit condamné à périr. »

57. Ici la jeune dame termina son récit, souvent interrompu par ses soupirs et par ses larmes. Lorsqu'elle ferma la bouche, Roland, dont la volonté à faire le bien ne fut jamais lente, ne se répandit pas avec elle en paroles, car de sa nature il n'était pas grand discoureur; mais il lui promit, et il lui en donna sa foi, qu'il ferait plus que ce qu'elle lui demandait.

58. Ce n'est pas son intention qu'elle se livre à son ennemi pour sauver Birène. Il les sauvera bien tous les deux, si son épée et sa vigueur habituelle ne lui font pas défaut. Le vent étant favorable et doux, ils se mettent en route le même jour. Le paladin se hâte, car il est impatient d'aller à l'île du monstre.

59. L'habile pilote tourne ses voiles tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, en se tenant au large; il découvre une île, puis une autre de la Zélande; une île se montre en avant, une autre disparaît par derrière. Le troisième jour Roland débarque en Hollande. Mais la princesse qui a tant à se plaindre du roi de Frise ne débarque pas. Roland veut qu'elle apprenne la mort de ce traître avant de descendre à terre.

60. Le paladin, armé de toutes pièces, s'avance le long du rivage, monté sur un coursier gris et noir, né en Danemark, nourri en Flandre, et plus remarquable par sa grandeur et sa force que par sa légèreté. Il avait laissé en Bretagne, quand il s'était embarqué, son destrier Bride-d'or, si beau, si vigoureux, et à qui on ne peut comparer que Bayard.

61. Roland arrive à Dordrecht, et là il trouve à la porte un grand nombre de gens armés, soit parce



Stance 64.

que toujours, mais surtout quand elle est nouvelle, toute domination porte avec elle le soupçon; soit parce que la nouvelle était arrivée qu'un cousin du prince, retenu ici prisonnier, venait de Zélande avec une armée escortée de navires.

62. Roland prie un des gardes d'aller trouver le roi et de lui dire qu'un chevalier errant désire s'essayer contre lui à la lance et à l'épée, mais qu'auparavant il veut conclure avec lui un pacte : si le roi réussit à jeter à terre celui qui le défie, il aura en sa possession la dame qui a tué Arbante. Le chevalier la garde dans un endroit assez peu éloigné pour pouvoir, dès qu'il le voudra, la remettre entre ses mains.

63. D'un autre côté, il veut que le roi promette, s'il est vaincu dans le combat, de mettre à l'instant Birène en liberté et de le laisser aller à sa volonté. Le soldat s'acquitte rapidement de son ambassade auprès du roi. Mais celui-ci, qui ne connut jamais la vertu ni l'honneur, tourna toutes ses pensées vers la fraude, les embûches et la trahison.

64. Il pense qu'ayant ce chevalier en son pouvoir, il aura aussi la dame qui l'a si cruellement offensé, s'il est vrai qu'elle se trouve en sa puissance et si le soldat a bien compris. Il fait prendre à trente hommes un chemin différent de celui de la porte où le paladin était attendu. Ceux-ci, cachés par un très-long détour, fondront sur lui par derrière.

65. Cependant le traître avait fait transmettre diverses paroles, jusqu'à ce qu'il vît les cavaliers et les fantassins arrivés à l'endroit qu'il voulait; il sort ensuite de la porte avec un nombre pareil de soldats. De même que le chasseur expérimenté fait entourer de tous les côtés le bois et les bêtes sauvages; de même que le pêcheur, près de Volana [7], enveloppe avec un long filet l'eau et les poissons;

66. Ainsi le roi de Frise fait garder tous les chemins pour que ce guerrier ne puisse fuir; il veut l'avoir vivant, et non autrement; et il croit en venir si facilement à bout, que cette fois il ne s'arme pas de cette foudre terrestre avec laquelle il a tué tant et tant de monde. Car il ne juge pas utile de s'en servir en ce moment, son dessein étant de prendre son adversaire, et non de le tuer.

67. Tel qu'un oiseleur avisé, qui, pour augmenter son butin, garde vivants les premiers oiseaux qu'il a pris, afin que le battement de leurs ailes et leurs cris d'appel lui en fassent prendre un plus grand nombre, tel veut être Cimosque en cette circonstance; mais Roland n'est pas de ceux que l'on prend au premier coup; il eut bientôt rompu le cercle qu'ils avaient formé.

68. Le chevalier d'Angers, abaissant sa lance, fond sur le plus épais des soldats et des armes. Il en traverse un, et puis un autre, un troisième et un autre encore, comme si c'étaient des hommes de pâte; il en enfila jusqu'à six : une seule lance les supporta tous; et comme elle ne peut en contenir davantage, il laisse en dehors le septième, si blessé qu'il meurt du coup.



Stance 68.

69. C'est ainsi que l'on voit, au bord des canaux et des fossés, des grenouilles percées par un adroit archer dans les flancs, dans l'échine, et l'une à côté de l'autre, n'être point retirées de la flèche jusqu'à ce qu'elle en soit pleine d'un bout à l'autre. Roland jette sa lance devenue trop pesante, et engage le combat avec l'épée.

70. La lance rompue, il saisit cette épée qui jamais ne s'éleva en vain; et à chaque coup, soit de taille, soit de pointe, il tue tantôt un fantassin, tantôt un cavalier; partout où il frappe, la couleur vermeille du sang teint également le bleu, le vert, le blanc, le noir et le jaune. Cimosque regrette beaucoup de n'avoir pas maintenant son tube et son feu, lorsqu'ils lui seraient le plus nécessaires.

71. Il demande à grands cris et avec menaces qu'on les lui apporte, mais il est peu écouté. Celui qui s'est sauvé, à l'abri dans la ville, n'est plus désireux d'en sortir. Le roi, qui voit fuir ses gens, prend le parti de se mettre aussi lui-même en sûreté. Il court à la porte et veut faire lever le pont-levis; mais le comte est trop prompt à y arriver.

72. Le roi tourne le dos, les épaules, et laisse Roland maître du pont et des deux portes; il fuit et passe avant tous les autres grâce à la plus grande rapidité de son cheval. Roland ne fait pas attention à

cette vile plèbe : c'est le traître, et non les autres, qu'il veut mettre à mort; mais son cheval est un si mauvais coureur qu'il semble rétif, et que celui qui fuit semble avoir des ailes.

73. En passant d'une rue dans une autre, il se dérobe bientôt à la vue du paladin ; mais il tarde peu à revenir avec de nouvelles armes, car il s'est fait apporter le fer creux et le feu, et, embusqué dans un coin, il l'attend, comme le chasseur à l'affût, avec ses chiens protégés par des cuirasses, attend avec l'épée le fougueux sanglier, qui descend en renversant tout,

74. Qui brise les branches et fait rouler les pierres ; partout où il dresse son front orgueilleux, on dirait, à entendre un tel bruit, que la forêt se fracasse à l'entour, et que la montagne se déracine. Cimosque se tient à son poste, afin que l'audacieux comte ne passe pas sans expier sa témérité. Aussitôt qu'il le voit paraître, il touche avec le feu la fente du fer, et le coup part à l'instant.



Stance 72.

75. En arrière le feu brille comme un éclair, en avant il éclate et fait retentir l'air d'un coup de tonnerre ; les murs tremblent, le terrain frémit sous les pieds ; le ciel retentit à ce bruit épouvantable ; le trait ardent, qui pulvérise, détruit ce qu'il rencontre et n'épargne personne, siffle et crie ; mais il ne va point frapper le but que visait ce lâche assassin.

76. Soit que sa précipitation ou son trop grand désir de tuer ce chevalier l'empêchent de viser, soit que le cœur, tremblant comme la feuille, fasse en même temps trembler les mains et les bras ; soit que la bonté divine ne veuille pas que son fidèle champion succombe sitôt, ce coup alla frapper au ventre le coursier de Roland et le jeta sur la terre, d'où il ne s'est jamais relevé.

77. Le cheval et le cavalier tombent à terre ; l'un la presse, l'autre la touche à peine, et se relève avec tant d'adresse et d'agilité qu'il semble que sa force et sa vigueur se soient accrues. Tel le géant libyen Antée se relevait toujours plus redoutable de l'arène qu'il venait de toucher, tel il semble que se relève Roland, et qu'en tombant sur le sol sa force se soit doublée.



Stance 74.

78. A-t-on jamais vu le feu que Jupiter lance avec un si horrible fracas tomber du ciel et pénétrer dans l'édifice clos où l'on conserve le charbon avec le soufre et le nitre ? A peine l'atteint-il, à peine le touche-t-il, qu'il semble que le ciel s'enflamme, ainsi que la terre ; il brise les murs, il arrache les marbres et fait voler les pierres jusqu'aux étoiles.

79. Qu'on se figure qu'il en fut ainsi du paladin, après qu'en tombant il toucha la terre. Il se releva avec un air si furieux, si farouche, si terrible, qu'il ferait trembler Mars dans le ciel. Le roi de Frise, épouvanté, tirant la bride en arrière, se retourna pour fuir. Mais Roland fut derrière lui plus vite qu'une flèche ne part de l'arc.

80. Et ce qu'il n'avait pu faire auparavant à cheval, il le fera à pied. Il le suit avec une telle vitesse, qu'elle surpasse toute croyance, toute idée de quiconque ne l'a pas vu. Il atteint Cimosque

dans une petite rue; et, levant son épée sur le cimier de son casque, il lui porte un coup tel qu'il lui fend la tête jusqu'au cou, et il l'envoie achever à terre sa dernière convulsion.

81. Mais voici qu'on entend dans la ville une nouvelle rumeur, un nouveau mouvement d'armes. Le cousin de Birène, avec la troupe qu'il avait amenée de ses provinces, ayant trouvé la porte ouverte, avait pénétré dans l'intérieur de la ville, frappée par le paladin d'une telle terreur, qu'il put la parcourir tout entière sans obstacle.

82. Le peuple fuit en désordre; il ne sait quelle est cette troupe, ni ce qu'elle demande; mais quand ils ont l'un après l'autre reconnu aux habits et au parler qu'elle est zélandaise, ils lui demandent la paix et lui donnent carte blanche; ils disent au chef de les commander, et ils veulent l'aider à marcher contre les Frisons, qui ont retenu leur duc en prison.



Stance 79.

83. Ce peuple avait toujours été l'ennemi du roi de Frise et de tous ses partisans, parce qu'il avait tué son ancien maître, et surtout parce qu'il était injuste, cruel et rapace. Roland s'interposa comme ami entre les deux troupes et leur fit faire la paix. Une fois unies, elles ne laissèrent échapper aucun Frison; tous furent mis à mort ou faits prisonniers.

84. Les portes des prisons sont jetées à terre sans qu'on en cherche les clefs. Birène témoigne au comte, par de gracieuses paroles, qu'il ressent l'obligation qu'il lui a. Ensuite ils vont ensemble, et accompagnés de beaucoup de monde, au navire où attend Olympie : ainsi se nomme la princesse à qui revient de droit la seigneurie de l'île.

85. Elle y avait amené Roland, sans se douter qu'il dût en faire autant, car c'était assez pour elle qu'en se sacrifiant seule, elle pût mettre un terme aux maux de son époux; et voici que le peuple tout entier la salue et lui rend hommage. Il serait trop long de raconter combien de caresses lui fit Birène et combien elle lui en rendit, ou quels remercîments ils adressèrent tous les deux au comte.

86. Le peuple rétablit la jeune princesse sur le trône paternel et lui jure fidélité. Elle remet à Birène, à qui l'amour l'a liée d'un nœud indissoluble, et sa personne et le gouvernement de l'État. Et lui, attiré par un autre soin, il laisse à la garde de son cousin le commandement des forteresses et de toute l'île;

87. Car il avait projeté de retourner en Zélande et d'emmener avec lui sa fidèle épouse. Il annonçait qu'il voulait tenter la fortune dans le royaume de Frise. Il y était encouragé par un gage qu'il avait dans les mains et qui lui inspirait une grande confiance : c'était la fille du roi Cimosque qu'il avait trouvée parmi de nombreux prisonniers.

88. Il dit qu'il veut la faire épouser à un de ses jeunes frères. Le sénateur romain [Roland] part le même jour où Birène met à la voile. Parmi tant de riches dépouilles bien gagnées, il ne voulut toucher à rien, si ce n'est à cette terrible machine, qui ressemble, comme nous l'avons dit, à la foudre par tous ses effets.

89. Son intention, en la prenant, n'est pas de s'en servir pour sa défense, car il a toujours regardé comme le fait d'une âme timide de profiter d'un avantage dans une entreprise quelconque; mais il veut la jeter dans un endroit d'où elle ne puisse jamais faire de mal à l'homme. Il emporta également la poudre, les balles et tous les objets qui appartenaient à cette arme.

90. Dès qu'il se voit hors de la marée et parvenu en haute mer, tellement qu'on n'apercevait plus dans l'éloignement aucun signe de rivage, ni à droite, ni à gauche, il prit cette arme et dit : « Afin



LES NOCES FURENT BELLES ET SOMPTUEUSES. (CHANT IX, STANCE 94.)

que jamais un chevalier n'ait recours à toi pour faire le brave, et que par ton moyen le lâche ne se vante jamais de valoir autant que l'homme courageux, reste ici au fond des eaux.

91. « O maudit, ô abominable engin, qui as été forgé au fond du Tartare de la main malfaisante de Belzébuth, dans l'intention de ruiner le monde, je te restitue à l'enfer d'où tu es parti. » En disant cela il le jette au fond de la mer. Pendant ce temps le vent enfle les voiles et les pousse dans la direction de l'ile cruelle.

92. Un vif désir presse le paladin de savoir s'il y trouvera la femme qu'il aime plus que tout le reste du monde, et sans laquelle il ne saurait vivre heureux une heure; et il craint, s'il met le pied en Hibernie, d'être encore arrêté par quelque nouvelle aventure, et d'avoir un jour à se dire en vain : Hélas! pourquoi ne me suis-je pas pressé d'arriver plus tôt?

93. Il ne laissa faire escale ni en Angleterre, ni en Irlande, ni sur les rivages opposés. Mais laissons-le aller où le conduit le petit archer nu qui l'a blessé au cœur. Avant d'en parler encore, je veux retourner en Hollande, et je vous invite à y revenir aussi avec moi. Je pense qu'il vous déplairait, comme à moi, que ces noces se fissent sans nous.

94. Les noces furent belles et somptueuses, mais moins belles, moins magnifiques, dit-on, que celles qui devaient se faire en Zélande. Toutefois mon dessein n'est pas que vous veniez à celles-là; car il doit y arriver de nouveaux accidents qui les troubleront. Je vous en donnerai les nouvelles au chant suivant, si vous me suivez jusque-là pour les entendre.





CHANT DIXIÈME

1. Parmi tout ce qu'il y a jamais eu au monde d'amour, de fidélité, parmi tant de cœurs constants, parmi tant d'amants ayant fait leurs preuves soit dans une situation heureuse, soit dans l'infortune, je donnerai à Olympie plutôt le premier rang que le second ; et, si elle ne les surpasse pas, je puis bien dire que parmi tous les amours anciens et nouveaux on n'en trouve pas de plus grand que le sien ;

2. Et qu'elle en a donné à son Birène tant de témoignages certains et évidents, qu'une femme ne pourrait convaincre davantage l'homme (qu'elle aime), quand elle montrerait sa poitrine et son cœur à découvert. Et, si des âmes si dévouées et si fidèles méritent de trouver un amour qui réponde au leur, je dis qu'Olympie est digne que Birène l'aime autant que lui-même et plus encore ;

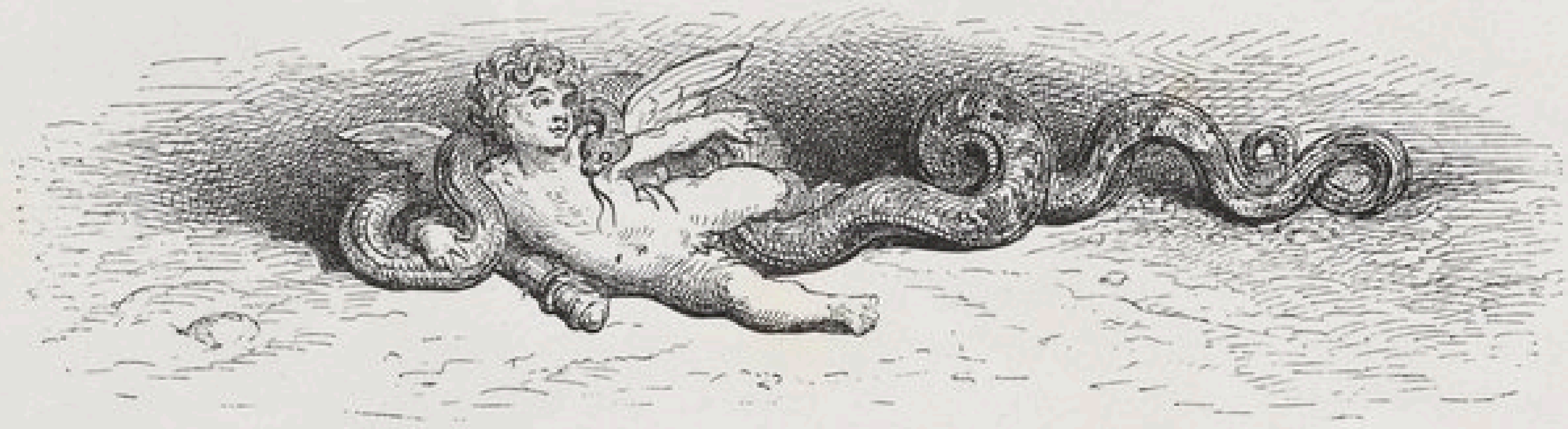
3. Et que, non-seulement il ne la délaisse jamais pour une autre femme, fût-ce celle qui alluma une guerre si fatale entre l'Europe et l'Asie, ou telle autre, s'il en existe, qui ait un plus grand renom de

beauté. Plutôt que de renoncer à elle, qu'il renonce à la lumière du soleil, à l'ouïe, au goût, à la parole, à la vie, à la réputation, et à tout ce qu'il est possible de dire ou d'imaginer de plus précieux.

4. Si Birène l'aima comme elle l'avait aimé ; s'il lui fut aussi fidèle qu'elle ; s'il n'a jamais déployé les voiles pour suivre une autre femme ; ou bien s'il a été ingrat pour tant de dévouement, cruel pour tant de constance et d'amour, je veux vous le dire, vous faire, à ce récit, vous mordre les lèvres d'étonnement et froncer les sourcils.

5. Et vous, femmes ! quand vous connaîtrez comment l'impie a récompensé tant de bonté, qu'il n'y ait plus parmi vous à l'avenir une seule femme qui ajoute foi aux paroles d'un amant. Pour obtenir ce qu'il désire, l'amant, sans prendre garde que Dieu entend et voit tout, entasse les promesses et les serments que les vents dissipent bientôt par les airs.

6. Les serments, les promesses sont dispersés dans les airs et dissipés par les vents, aussitôt que ces amants ont satisfait l'avide soif qui les brûle et les dévore. Instruites par ces exemples, cédez moins facilement à leurs prières et à leurs larmes. Bien heureux, ô femmes qui m'êtes chères, est celui qui apprend à être sage aux dépens d'autrui.



Stance 5.

7. Gardez-vous de ces galants qui, à la fleur de leurs belles années, ont une si jolie figure ; car chez eux le désir naît vite et meurt de même, comme un feu de paille. Ainsi qu'un chasseur poursuit le lièvre, par le froid, par le chaud, sur la montagne, dans la plaine, ne s'en soucie plus dès qu'il le voit pris, et presse le pas seulement derrière celui qui se sauve,

8. Ainsi font les jeunes gens ; tant que vous vous montrez sévères et hautaines, ils vous aiment et vous respectent, avec toute l'ardeur qu'on peut attendre d'un fidèle attachement ; mais à peine pourront-ils se vanter de la victoire, que de maîtresses vous finirez par devenir esclaves, et vous verrez leur amour mensonger s'éloigner de vous et se tourner d'un autre côté.

9. Je ne vous défends pas pour cela, car j'aurais tort, de vous laisser aimer ; car, sans amants, vous seriez comme une vigne inculte dans un jardin, qui n'a ni échalas ni arbre où s'appuyer. Seulement je vous exhorte toutes à fuir la première jeunesse inconstante et volage ; à ne pas cueillir les fruits durs et acerbes ; il ne faut pas cependant qu'ils soient trop mûrs.

10. Je vous disais précédemment qu'on avait trouvé une fille du roi de Frise, et qu'elle était destinée par Birène, d'après ce qu'on disait, à devenir la femme de son frère. Mais, à dire vrai, le morceau était trop délicat pour qu'il n'en fût pas friand ; et il aurait regardé comme une niaise générosité de se l'ôter de la bouche pour le donner à un autre.

11. La demoiselle ne passait pas encore quatorze ans, et elle était belle et fraîche, comme la rose au moment où elle sort du bouton et s'épanouit aux premiers rayons du soleil. Non-seulement Birène est amoureux d'elle, mais jamais le feu n'alluma si vite l'amadou, ou des épis mûrs, s'il y est mis par les mains hostiles d'un envieux,

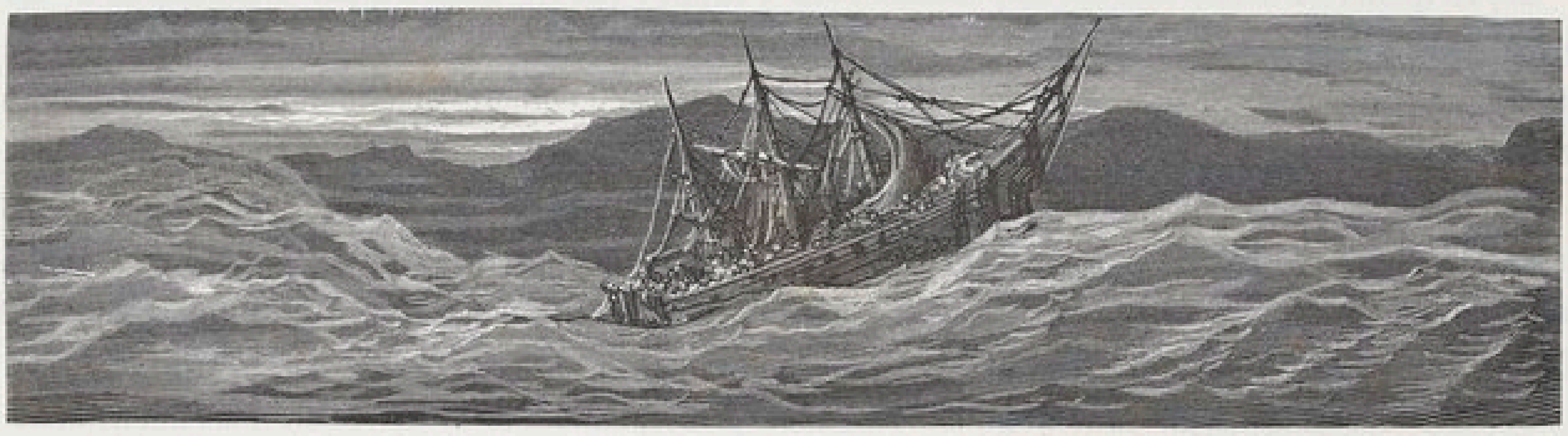
12. Que Birène s'enflamma incontinent, qu'il brûla pour elle jusque dans la moelle de ses os, quand il la vit gémissante sur le corps de son père et le visage baigné de larmes. Et, de même que l'eau qui

bout auprès du feu s'apaise si l'on y jette de l'eau froide, ainsi l'ardeur allumée par Olympie, étouffée par une ardeur nouvelle, s'éteignit dans son cœur.

13. Ce n'est déjà plus de la satiété qu'il ressent auprès d'elle, c'est déjà de la répugnance, tellement qu'il peut à peine la voir. Mais il ressent pour l'autre un si ardent désir, qu'il en mourra si l'attente est trop longue. Toutefois, jusqu'au jour où il a décidé de satisfaire ses désirs, il les refrène si bien qu'il semble toujours aimer, adorer même Olympie, et ne vouloir, ne désirer que ce qui lui plaît.

14. Et, s'il caresse l'autre (car il ne peut s'empêcher de le faire plus qu'il ne devrait), il n'est personne qui le prenne en mauvaise part; au contraire, on l'attribue à sa compassion, à sa bonté, car consoler l'affligé, relever celui que la Fortune a précipité dans l'abîme, ce ne fut jamais un sujet de blâme, ce fut souvent une action digne de louanges, surtout quand il s'agit d'une enfant innocente.

15. O grand Dieu! comme les jugements des hommes sont souvent couverts d'un nuage obscur! Les procédés de Birène, impies et criminels, furent réputés charitables et vertueux. Mais déjà les matelots ont mis les mains aux rames, ils ont quitté le port, et, joyeux, ils transportent à travers les flots salés vers la Zélande le duc et ses compagnons.



Stance 16.

16. Déjà ils ont laissé derrière eux et perdu de vue les côtes de la Hollande, car, pour ne pas toucher celles de la Frise, ils s'étaient tenus davantage sur la gauche vers l'Écosse, quand ils furent surpris par un vent qui les fit dériver en haute mer pendant trois jours. Vers le soir du troisième jour, ils abordèrent à une île inculte et déserte.

17. Lorsqu'ils se furent abrités dans une petite baie, Olympie descendit à terre, et elle soupa, contente, joyeuse et sans rien soupçonner, en compagnie de l'infidèle Birène. Ensuite, dans un endroit agréable où on avait dressé une tente, elle entra au lit avec lui. Les autres compagnons retournèrent se reposer sur leurs vaisseaux.

18. La fatigue de la mer, et la crainte qui l'avait tenue plusieurs jours éveillée, le plaisir de se retrouver alors en sûreté sur le rivage, dans une forêt, loin du fracas des flots, sans qu'aucune pensée, aucun souci l'inquiètent, puisqu'elle a son amant avec elle, tout cela fut cause qu'Olympie s'endormit d'un sommeil si profond que celui des ours et des loirs ne saurait l'être davantage.

19. Quand le perfide Birène, que ses pensées de trahison tenaient éveillé, voit comme elle est endormie, il sort doucement du lit, et, sans se vêtir davantage, il fait un rouleau de ses habits et s'éloigne de la tente. Alors, comme s'il lui était poussé des ailes, il revole vers ses compagnons, les réveille et, sans qu'on fasse un seul cri, il ordonne de quitter la plage et de gagner le large.

20. Il laisse derrière lui le rivage et la malheureuse Olympie, qui dormit sans se réveiller jusqu'à ce que l'Aurore du haut de son char doré répandît la froide rosée sur la terre, et que l'on entendît sur le bord de la mer les alcyons se plaindre de leur antique infortune. Encore à moitié endormie, à moitié éveillée, elle étend la main pour embrasser Birène, mais en vain.

21. Elle ne trouve personne. Elle retire la main, essaye de nouveau, et encore elle ne trouve

personne. Elle étend ses bras de côté et d'autre, puis une jambe, puis l'autre, et toujours inutilement. La peur chasse le sommeil ; elle ouvre les yeux, elle regarde, elle ne voit personne. Alors elle ne veut plus rester dans la chaleur de ce lit veuf de son époux, mais elle se jette à bas et se précipite hors de la tente.

22. Elle court vers la mer, s'égratignant les joues ; elle pressent son infortune, elle en est déjà certaine ; elle s'arrache les cheveux, se frappe la poitrine, et, comme la lune brillait, elle s'en va regardant si elle peut apercevoir autre chose que le rivage. Elle appelle Birène, et au nom de Birène les cavernes émues lui répondent.

23. Il s'élevait ici sur le bord du rivage un rocher que les flots par leur battement continuel avaient creusé par le bas et disposé en arcade ; il s'avançait courbé et pendant sur la mer. Olympie monte sur la cime à grands pas, tant la passion lui donnait de forces, et elle aperçoit au loin les voiles enflées du navire sur lequel s'enfuit son barbare époux.

24. Elle le voit dans le lointain, ou elle croit le voir, car le jour n'était pas encore bien clair. Toute tremblante, elle se laisse tomber, le visage plus blanc et plus froid que la neige. Mais, quand elle eut la force de se relever, poussant des cris dans la direction du navire, elle appelle, elle répète plusieurs fois de toutes ses forces le nom de son cruel époux.

25. Et quand sa débile voix est impuissante, elle y supplée par ses sanglots, par le battement de ses mains. « Où fuis-tu, cruel, si rapidement ? Ton navire n'a pas toute sa charge. Permets qu'il me prenne encore, ce sera pour lui un léger fardeau que mon corps, puisqu'il emporte déjà mon âme. » Et, avec les bras, avec ses vêtements, elle ne cesse de faire des signes pour rappeler le vaisseau.

26. Mais les vents qui emportaient sur la haute mer les voiles de ce jeune infidèle, emportaient aussi les prières et les plaintes, les larmes et les cris de la malheureuse Olympie. Cruelle à elle-même, trois fois elle s'élança du rivage pour se noyer. Enfin elle cessa d'étendre ses regards sur les flots, et elle retourna à l'endroit où elle avait passé la nuit.

27. Et se jetant le visage sur le lit qu'elle baigne de pleurs, elle lui dit : « Hier soir nous étions deux ; tu nous as reçus ensemble, pourquoi ne sommes-nous pas deux ce matin ? O perfide Birène ! Maudit soit le jour où je suis venue au monde ! Que dois-je faire ? que puis-je faire ici seule ? Qui me secourra, hélas ! qui me consolera ?

28. « Je ne vois pas de créature humaine ici, je ne vois rien qui puisse me faire croire que ce lieu est habité. Je ne vois pas de barque sur laquelle je puisse espérer de trouver un moyen de salut. Je mourrai de besoin, et personne pour me fermer les yeux, pour me donner la sépulture, à moins que les loups qui errent dans ces forêts ne me la donnent dans leurs entrailles.

29. « La peur me gagne, et je crois voir déjà sortir de ces bois des ours, des lions, des tigres ou d'autres bêtes féroces, que la nature a armées de dents aiguës et de griffes qui déchirent. Mais, ô monstre barbare, quelles bêtes féroces pourraient me faire mourir plus cruellement que toi ? Elles se contenteront de me donner une fois la mort, mais toi, hélas ! tu m'en fais éprouver mille.

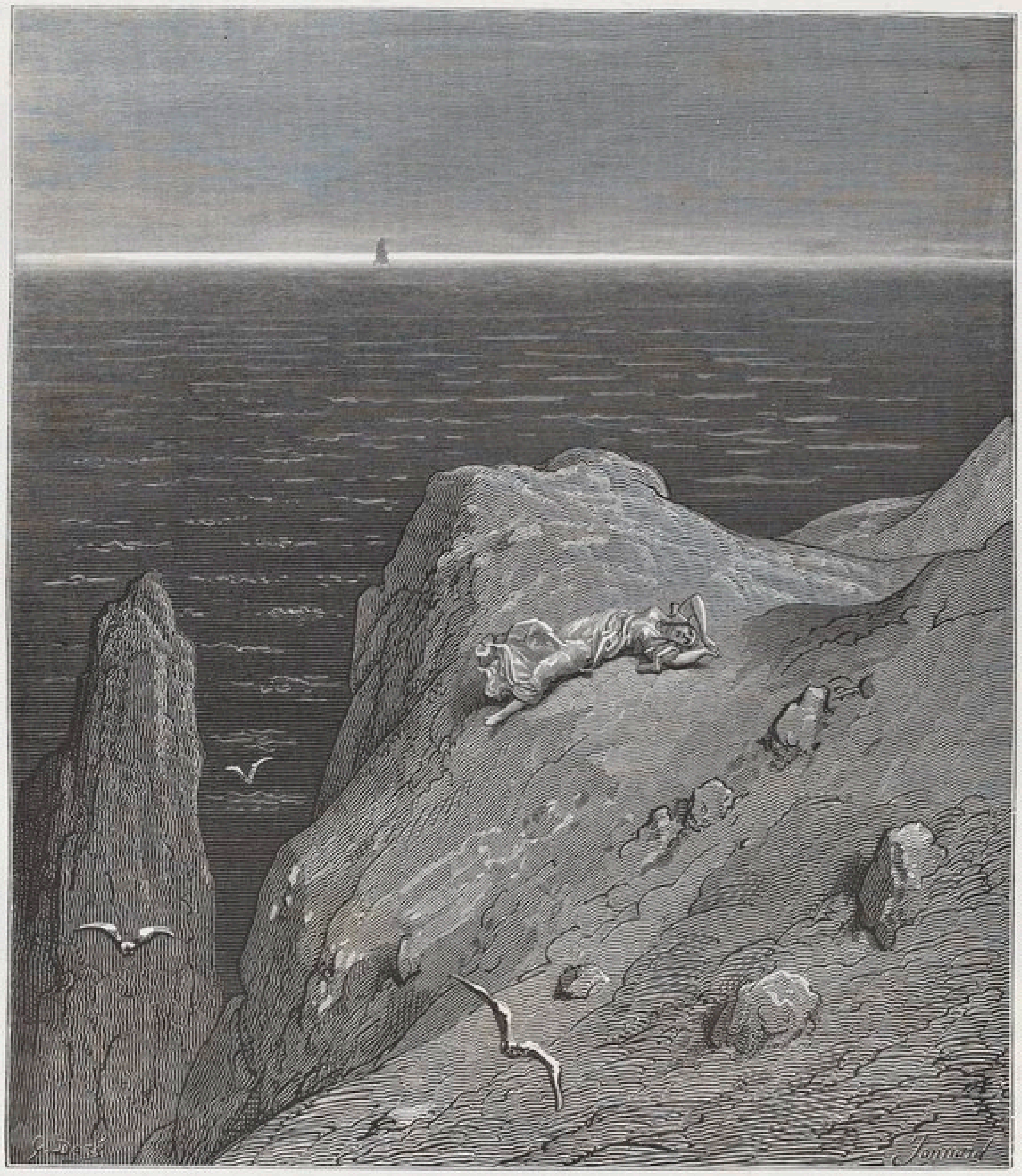
30. « Mais je suppose même qu'il arrive tout à l'heure un nautonier compatissant qui m'emmène d'ici et que j'échappe ainsi aux griffes, aux dents des loups, des ours, des lions, et à d'autres morts horribles ; me conduira-t-il en Hollande ? Mais les ports et les forteresses sont en ton pouvoir. Me ramènera-t-il à la terre où j'ai reçu le jour ? Mais tu me l'as déjà enlevée par trahison.

31. « Sous prétexte d'alliance et d'affection tu m'as ravi mes États, et, pour t'en assurer la possession, tu y as mis aussitôt tes gens. Retournerai-je en Flandre, où j'ai vendu le peu de biens qui me restaient pour vivre, afin de te secourir et de te tirer de prison ? Malheureuse ! où irais-je ? Je ne sais où chercher un refuge.

32. « Dois-je peut-être aller en Frise, où je pouvais être reine ? et c'est à cause de toi que je ne l'ai pas voulu : ce qui a entraîné la mort de mon père et de mes frères et la perte de mes États. Ce que j'ai fait pour toi, ingrat, je ne veux pas te le reprocher, ni te rappeler tes devoirs, car tu ne les connais pas moins que moi. Aujourd'hui, voilà la récompense que tu me donnes !

33. « Ah! pourvu que je ne sois pas prise par des corsaires et ensuite vendue en esclavage; ah! plutôt que les loups, les lions, les ours, les tigres, ou quelque autre bête féroce, me déchirent avec leurs griffes, avec leurs dents, et traînent mon corps à leurs cavernes. » En disant cela, elle porte ses mains à ses blonds cheveux et elle les arrache à poignées.

34. Elle court de nouveau au bord de la plage, elle secoue sa tête, jette ses cheveux au vent, et semble



Stance 34.

forcenée; on la dirait obsédée, non par un seul démon, mais par plusieurs dizaines. Telle était Hécube, transportée de fureur, en voyant le corps sans vie de son fils Polydore. Bientôt elle s'arrête sur un rocher, et elle regarde la mer, et elle semble par son immobilité être un rocher véritable.

35. Mais, laissons-la exhaler ses plaintes jusqu'à ce que je revienne à elle [1]. Je veux maintenant vous parler de Roger, qui, par la plus violente chaleur du milieu du jour, épuisé de fatigue, s'avance à cheval le long du rivage. Le soleil frappe la montagne qui réfléchit ses rayons. Au-dessous semble

bouillir un sable blanc et pulvérulent. Les armes qu'il portait étaient sur le point d'être aussi brûlantes que lorsqu'elles sortaient de la forge.

36. Pendant que la soif et la fatigue de la marche sur ce sable profond, et par cette route solitaire, le long d'une plage exposée au soleil, lui faisaient une triste et désagréable compagnie, il trouva à l'ombre d'une tour antique élevée hors de la mer, près du rivage, trois dames de la cour d'Alcine, comme il le reconnut à leurs manières et à leurs costumes.

37. Couchées sur des tapis d'Alexandrie, elles jouissaient délicieusement de la fraîcheur de ce lieu ombragé, au milieu des flacons de vins divers et de fruits confits de toute espèce. Près de la plage une petite barque, se jouant avec les flots, les attendait, jusqu'à ce qu'une brise favorable enflât la voile, car on ne sentait pas alors le moindre souffle de vent.

38. Ces dames, voyant Roger poursuivre droit son chemin sur le sable mouvant, la soif peinte sur les lèvres, le visage triste et baigné de sueur, commencèrent à lui dire de ne pas s'acharner ainsi à continuer sa route, mais de consentir à venir sous une ombre fraîche et agréable réparer ses forces épuisées.



Stance 44.

39. Une d'elles s'approcha du cheval pour tenir l'étrier et l'aider à descendre; une autre, lui présentant dans une coupe de cristal un vin petillant, excite encore plus sa soif. Mais Roger ne se laissa pas tenter par cette invitation : il sait que le moindre retard de sa part donnerait le temps de le rejoindre à Alcine, qui venait derrière lui et devait être proche.

40. Le salpêtre et le soufre ne s'enflamment pas aussi rapidement au contact du feu, la mer ne se soulève pas aussi violemment quand un noir tourbillon descend du ciel et tombe sur elle, que la troisième de ces dames brûle de colère et de fureur en voyant Roger poursuivre sans hésitation sa route, les dédaigner, elles qui pourtant se croyaient belles.

41. « Tu n'es ni noble ni chevalier, lui dit-elle en criant de toutes ses forces, tu as volé ces armes et ce cheval qui ne t'appartient d'aucune manière. S'il en est ainsi, et j'ai certainement dit la vérité, puissé-je te voir punir de la mort que tu mérites! que tu sois écartelé, brûlé ou pendu, vilain, voleur, manant, insolent, ingrat! »

42. Après ces injures et beaucoup d'autres que lui adresse cette femme dans sa fureur, bien que Roger, n'ayant point d'honneur à recueillir d'une si vile dispute, ne lui réponde pas, elle monte aussitôt en mer avec ses sœurs sur la barque à leur service, et, forçant de rames, elle le suivait, ayant toujours les yeux sur lui, le long du rivage.

43. Elle continue à le menacer, à le maudire et à l'accabler de toutes les paroles insultantes qu'elle sait inventer à toute minute. Cependant Roger est arrivé au détroit qu'on traverse pour aller vers la plus belle des fées. A ce moment il voit un vieux batelier détacher une barque de l'autre rive, comme s'il avait été prévenu et chargé d'attendre là son arrivée.

44. En le voyant venir, le batelier détache sa barque, et il est content de le transporter sur une meilleure rive; car si la figure peut être un fidèle indice du cœur, la sienne annonçait la bonté et la prudence. Roger met le pied sur l'esquif, rendant grâces à Dieu; et il vogue sur une mer paisible, en s'entretenant avec ce sage marin, instruit par une longue expérience.

45. Celui-ci félicite Roger d'avoir su échapper à temps à Alcine, avant qu'elle lui donnât le breuvage enchanté qu'elle avait fini par donner à tous ses autres amants, et d'être venu auprès de Logistille,

chez laquelle il pourra voir des mœurs vertueuses, l'éternelle beauté et la grâce infinie qui nourrit le cœur sans le rassasier.

46. « Cette fée[2], disait-il, dès qu'elle se découvre, inspire à l'âme l'étonnement et le respect. Ensuite contemple mieux encore son air noble et auguste, et tout autre bien te paraîtra de peu de prix. Son amour est différent des autres : dans ceux-là l'espérance et la crainte tourmentent le cœur ; dans celui-ci le désir n'a rien à demander, et il reste satisfait dès qu'il la voit.

47. « Elle t'enseignera des choses plus agréables que la musique, la danse, les parfums, les bains, la bonne chère : elle t'apprendra comment tes pensées mieux dirigées prendront un vol plus élevé



Stance 50.

que celui du milan dans les airs, et comment dans un corps mortel on peut jouir d'une partie de la gloire des bienheureux. » En parlant ainsi, ils voguaient vers l'heureux rivage, encore éloigné.

48. Quand Roger voit apparaître un grand nombre de navires, venant tous de son côté. Avec eux vient Alcine, blessée de l'outrage ; elle avait rassemblé une partie de ses sujets, décidée à perdre son royaume et à se perdre elle-même, ou à retrouver le cher objet qui lui a été ravi. L'amour entre pour beaucoup dans cette résolution, mais il n'y a pas moins de dépit de l'offense qu'elle a reçue.

49. Jamais depuis sa naissance elle n'eut de courroux plus grand que celui qui maintenant la ronge ; aussi ordonnait-elle de ramer à coups si pressés, que l'écume blanchit les flancs de ses vaisseaux. A ce grand bruit la mer et le rivage retentissent et l'écho en résonne de toutes parts. « Il est temps, Roger, que tu découvres ton bouclier magique, sinon tu es mort, ou tu tombes dans un honteux esclavage. »

50. Ainsi parle le nautonier de Logistille, et, passant de la parole à l'action, lui-même il saisit le bouclier, en ôte l'enveloppe et en fait jaillir la lumière. L'éclat enchanté et foudroyant qui s'en échappe, offusque tellement les yeux des ennemis, qu'il les aveugle à l'instant; l'un tombe de la poupe, l'autre de la proue.

51. Un soldat en sentinelle sur un rocher, ayant découvert l'armée d'Alcine, sonne la cloche. A l'instant la troupe descend au port pour porter secours, l'artillerie [3] fait pleuvoir une grêle de pierres contre ceux qui veulent s'attaquer au brave Roger. Il lui arrive de toutes parts tant de secours, qu'il sauve sa vie et sa liberté.

52. Aussitôt arrivent sur la plage quatre dames envoyées par Logistille : la valeureuse Andronique [4], la sage Phronésie [5], l'honnête Décélie [6] et la chaste Sophrosyne [7], qui, ayant plus à faire que les autres, montre aussi plus d'ardeur. L'armée de Logistille, qui est sans pareille au monde, sort de la forteresse et s'étend le long de la mer.

53. Au-dessous de la forteresse, dans une rade tranquille, était une armée d'un grand nombre de forts navires, jour et nuit prête au combat, à un coup de cloche, à un seul cri. C'est ainsi que s'engagea sur mer et sur terre un combat rude et terrible par lequel le royaume qu'Alcine avait enlevé à sa sœur fut bouleversé de fond en comble.

54. Oh! de combien de batailles l'issue eut un succès différent de celui qu'on attendait! Non-seulement Alcine ne put ressaisir, comme elle le pensait, son fugitif amant, mais de ses vaisseaux, auparavant si nombreux que la mer pouvait à peine en contenir autant, la malheureuse s'échappe avec une seule barque ; l'incendie a dévoré tous les autres.

55. Alcine fuit, et ses malheureux sujets sont détruits, noyés, brûlés, ou restent prisonniers. Elle ressent bien plus douloureusement la perte de Roger que ses autres malheurs. Nuit et jour elle gémit amèrement pour lui ; pour lui elle verse des larmes, et souvent elle se plaint de ne pouvoir mourir afin de mettre fin à son cruel martyre.

56. Mais nulle fée ne peut mourir tant que le soleil tournera, que l'axe du ciel ne changera pas. Sans cela, sa douleur serait assez grande pour pousser Clotho [8] à trancher le fil de ses jours. Ou bien, comme Didon, elle aurait fini ses malheurs avec le fer, ou elle aurait imité la superbe reine du Nil [9] et son sommeil mortel. Mais les fées ne peuvent jamais mourir.

57. Revenons à Roger, digne d'une éternelle gloire, et laissons Alcine à sa douleur. Quant à lui, lorsqu'il fut descendu de son vaisseau sur ce rivage où il était en sûreté, remerciant Dieu de l'heureux succès de ses desseins, il tourne le dos à la mer et, pressant le pas, il se dirige vers le château situé en ce lieu.

58. Jamais œil mortel n'en a vu ou n'en verra de plus fort ou de plus beau. Les murs sont d'un plus grand prix que s'ils étaient de diamant et de rubis. Il n'est pas question ici-bas de pareilles pierres précieuses; si l'on voulait s'en faire une idée, c'est là qu'il faudrait aller, car je ne crois pas qu'on en trouve ailleurs, si ce n'est peut-être au ciel.

59. Ce qui fait surtout que toute pierre précieuse reste inférieure à ces murs, c'est qu'en s'y mirant l'homme se voit jusqu'au milieu de l'âme : il voit clairement ses vices et ses vertus, de sorte qu'il ne croit plus ni aux flatteurs ni à ceux qui voudraient le blâmer à tort. En se regardant dans ce brillant miroir, il apprend à se connaître et devient prudent.

60. Leur éblouissante lumière, qui imite le soleil, répand tout à l'entour une clarté si abondante, que celui qui en jouit peut partout où il est, et dès qu'il le veut, en dépit de Phébus, faire le jour pour lui. Ce ne sont pas seulement les pierres qui sont admirables, mais la matière et les embellissements de l'art rivalisent tellement, qu'il est difficile de décider lequel des deux l'emporte en excellence.

61. Sur des arcades si élevées, qu'à les voir elles paraissent soutenir le ciel, s'étendaient des jardins si vastes et si beaux, qu'à ras de terre il serait déjà difficile d'en avoir de pareils. Entre les lumineux

créneaux on peut apercevoir la verdure des arbustes odoriférants, qui, l'été et l'hiver, sont parés de charmantes fleurs et de fruits mûrs.

62. Ailleurs que dans ces magnifiques jardins il ne se produit pas d'arbres si précieux, ni de telles roses, ni de semblables violettes, ni de pareils lis, d'amarantes ou de jasmins. Ailleurs, en une même journée on voit la fleur, sujette aux variations du ciel, naître, vivre, puis, mourante, incliner sa tête et laisser sa tige veuve.

63. Mais ici la verdure était perpétuelle, perpétuelle la beauté des fleurs. Non que la douceur du



Stance 57.

climat les maintienne dans des conditions si tempérées ; mais Logistille par son savoir et par ses soins, sans avoir à s'inquiéter des mouvements célestes, ce qui semblerait impossible aux autres, entretenait dans ses jardins un printemps éternel.

64. Logistille manifesta beaucoup de satisfaction qu'un si noble chevalier fût venu vers elle. Elle ordonna qu'il fût gracieusement accueilli, et que chacun s'étudiât à lui faire honneur. Astolphe, qui était arrivé quelque temps auparavant, fut vu de bon cœur par Roger. Dans l'espace de peu de jours arrivèrent tous les autres, à qui Mélisse avait rendu leurs formes.

65. Lorsqu'ils se furent reposés un jour ou deux, Roger vint trouver la prudente fée avec le duc

Astolphe, qui n'avait pas moins de désir que lui de revoir l'Occident. Mélisse, parlant pour tous les deux, supplie humblement la fée de les conseiller, de les favoriser et de les aider à retourner aux lieux d'où ils étaient venus.

66. « J'y penserai, dit la fée, et d'ici à deux jours je t'en donnerai pour eux les moyens. » Alors elle discute en elle-même comment elle peut venir en aide à Roger et au duc après lui. Elle décide enfin que le coursier ailé transportera Roger sur les côtes de l'Aquitaine ; mais elle veut auparavant qu'on lui fasse un mors pour diriger et modérer sa course.

67. Elle enseigne au guerrier comment il doit s'y prendre pour que son coursier s'élève dans le ciel ou redescende vers la terre, pour qu'il vole en tournant, pour qu'il précipite son allure, ou pour qu'il plane. Et tout ce qu'un cavalier obtient d'un bon coursier sur le sol, Roger, devenu habile, le fait faire dans les airs à son coursier ailé.

68. Lorsque Roger fut complétement prêt, il prit congé de l'aimable fée, à laquelle il resta toujours lié par un grand attachement, et il partit de ce pays. Je parlerai d'abord de lui et de son heureux départ ; je raconterai ensuite comment le guerrier anglais revint en plus de temps et avec plus de peine auprès de Charlemagne et de sa cour amie.



Stance 69.

69. Roger part, mais il ne revient pas par le chemin qu'il avait parcouru précédemment malgré lui, alors que l'hippogriffe le tenait au-dessus de la mer et lui laissait voir rarement la terre. Comme il peut maintenant diriger son vol d'un côté, d'un autre, où cela lui plaît, il veut à son retour prendre une nouvelle route, comme firent les Mages [10] pour éviter Hérode.

70. Quand il était venu dans ces contrées, baignées par la mer orientale et où les deux fées se faisaient la guerre, il s'était, en laissant l'Espagne, dirigé en droite ligne vers l'Inde. Maintenant il se dispose à voir d'autres plaines que celles où règnent les vents dirigés par Éole, et à achever le cercle commencé, afin d'avoir fait, comme le soleil, le tour du monde.

71. Il aperçoit, en passant au-dessus, d'un côté le Cathay [11], d'un autre la Mangiane [12], et la grande ville de Quinsai [13] ; il passe par-dessus l'Imaüs [14] et laisse à droite la Séricane [15] ; inclinant toujours son vol depuis les Scythes Hyperboréens jusqu'à la mer Hyrcanienne [16], il arrive vers les contrées des Sarmates ; et, lorsqu'il est aux confins de l'Europe et de l'Asie, il voit la Russie, les Prutènes [17] et la Poméranie.

72. Quoique l'ardent désir de Roger fût de rejoindre promptement Bradamante, cependant, jouissant du plaisir de parcourir ainsi toute la terre, il se laissa encore aller à l'envie de voir la Pologne, la Hongrie, l'Allemagne et une partie des affreuses régions boréales, et à la fin il arriva à l'extrémité de l'Angleterre.

73. Ne croyez pas, seigneur, qu'il fasse toute la longueur de ce chemin à tire-d'ailes. Chaque soir il s'arrêtait à une hôtellerie, évitant, autant que possible, les mauvais gîtes. Il employa des jours et des mois à ce voyage, tant il prenait intérêt à ce spectacle de la terre et de la mer. Voilà qu'un beau matin, arrivé près de Londres, le coursier ailé descend sur les bords de la Tamise.

74. Là, dans les prairies voisines de la ville, il vit réunis des hommes d'armes et des fantassins, qui, au son des tambours et des trompettes, s'avançaient, formés en bataillons bien ordonnés, vers le brave Renaud, l'honneur des Paladins, dont je vous disais précédemment, si vous vous le rappelez, qu'envoyé par Charlemagne il était venu dans ce pays demander des secours.



LOGISTILLE MANIFESTA BEAUCOUP DE SATISFACTION QU'UN SI NOBLE CHEVALIER FUT VENU VERS ELLE. (CHANT X, STANCE 64.)

75. Roger arriva juste au moment où se faisait cette revue dans la plaine. Il descendit d'abord à terre et s'adressa à un cavalier pour savoir tout ce qui se passait. Celui-ci lui répondit avec affabilité que c'étaient des troupes d'Irlande, d'Écosse et d'Angleterre, ainsi que des iles voisines, qui avaient levé tant de bannières diverses;



Stance 75.

76. Et quand ils auront fini de passer la revue, ils se rendront vers la mer, où des navires les attendent au port pour traverser l'Océan. Les Français assiégés se réjouissent dans l'espoir qu'ils vont les délivrer. «Mais, afin que vous soyez pleinement informé, je vous désignerai chacune de ces troupes.

77. Vous voyez bien cette grande bannière où sont réunis des léopards et des fleurs de lis[18] : c'est le grand capitaine qui la fait flotter au vent, et tous les autres étendards doivent la suivre. Son nom, célèbre parmi ces bandes, est Lionel, neveu du roi et duc de Lancastre. C'est la fleur des braves, le premier au conseil et à la guerre.

78. La première bannière après le gonfalon royal, celle que le vent fait flotter du côté de la montagne et qui porte trois ailes d'argent sur un champ vert, est celle de Richard, comte de Warwick [19]; l'enseigne du duc de Glocester a deux bois de cerf avec la moitié du front; ce flambeau est celle du duc de Clarence; cet arbre est celle du duc d'York.

79. Voyez-vous une lance brisée en trois morceaux? C'est l'étendard du duc de Norfolk; le brave comte de Kent a pour emblème la foudre; le comte de Pembroke, le griffon; le duc de Suffolk, la balance. Vous voyez ces deux dragons unis sous le même joug : c'est l'armoirie du comte d'Essex; la guirlande dans un champ d'azur est celle de Northumberland.

80. Le comte d'Arundel a adopté une barque qui s'enfonce dans la mer. Voici le marquis de Barclay, les comtes de March et de Richemont : le premier porte sur champ d'argent une montagne entr'ouverte, le second un palmier, le troisième un pin entouré d'eau. Le comte de Dorset a un char; celui de Southampton, une couronne.

81. Raimond, comte de Devonshire, porte un faucon étendant ses ailes sur un nid. L'étendard jaune et noir est au comte de Winchester. Derby a dans le sien un chien; Oxford, un ours. La croix blanche, que vous voyez là, est celle du riche prélat de Bath. La chaise brisée que vous apercevez sur un fond gris, est l'enseigne d'Arimond, duc de Sommerset.

82. Les hommes d'armes et les archers à cheval forment quarante-deux mille hommes. Ceux qui se battent à pied sont le double de ce nombre, à une centaine près. Remarquez ces enseignes : une grise, une verte, une jaune, et une lisérée de noir et de bleu : ce sont celles de Godefroi, d'Herman, de Henri et d'Édouard, qui commandent l'infanterie, chacun sous son drapeau.

83. Le duc de Buckingham est celui qui est en avant; Henri a le comté de Salisbury; le vieil Herman est seigneur d'Abergavenny, et Édouard, comte de Shrewsbury. Les soldats campés à l'orient sont des Anglais. Maintenant, tournez-vous vers le couchant : on y voit trente mille Écossais, conduits par Zerbin, fils de leur roi.

84. Vous voyez, entre deux licornes, un grand lion, tenant dans une patte une épée d'argent : c'est le gonfalon du roi d'Écosse; c'est là que campe son fils Zerbin. Parmi tant d'autres guerriers, il n'y en a pas un de si beau; la nature le fit, et puis elle rompit le moule. Il n'en est pas un en qui brillent tant de vertu, de grâce ou de courage; il est duc de Ross.

85. Le comte d'Athol porte sur sa bannière une barre d'or en champ d'azur; celle du duc de Mar présente un léopard au travail [20]. Remarquez aussi les diverses couleurs et les divers oiseaux sur la bannière du valeureux Alcabrun, qui n'est ni duc, ni comte, ni marquis, mais qui est le premier dans son sauvage pays.

86. Cette enseigne où est un oiseau fixant le soleil est celle du duc de Strafford; celle du comte Lucain, seigneur d'Angus, porte un taureau entre deux dogues. Voici le duc d'Albanie, dont l'écu est blanc et azur. Ce vautour que déchire un dragon vert est l'armoirie du comte de Buchan.

87. Le vaillant Arman, seigneur de Forbes, a sa bannière blanc et noir; à sa droite est le comte d'Errol, qui a un flambeau sur un champ vert. Regardez maintenant les Irlandais près de la plaine, ils forment deux escadrons; le comte de Kildare en commande un, le comte de Desmond conduit les sauvages montagnards de l'autre.

88. Le premier a dans sa bannière un pin enflammé, l'autre une bande de gueules rouge en champ d'argent. Ce n'est pas seulement l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande qui arment pour secourir Charles, mais il vient des troupes de la Suède, de la Norvége, de Thulé et même de la lointaine Islande, enfin de tous les parages de ces régions naturellement ennemies de la paix.

89. Ils sont au nombre de seize mille, ou peu s'en faut, sortis des grottes et des forêts. Ils ont le visage, la poitrine, le corps, le dos, les bras et les jambes couverts de poils comme des bêtes sauvages. Autour de leur bannière, qui est toute blanche, la terre est couverte de leurs lances comme d'une forêt. Murat, leur chef, a voulu qu'elle fût ainsi pour la teindre ensuite du sang des Maures. »

90. Pendant que Roger considère les diverses enseignes de cette armée qui se prépare à secourir la France, qu'il s'en entretient, qu'il apprend les noms des seigneurs anglais, les uns et les autres accourent vers lui, saisis d'étonnement et émerveillés, pour examiner cet animal rare et unique qui lui sert de monture, et ils ont bientôt formé un cercle autour de lui.

91. Alors, pour augmenter leur surprise et s'en faire un amusement à lui-même, le brave Roger lâche la bride à son coursier ailé et lui touche légèrement les flancs avec les éperons ; celui-ci prend, à travers les airs, sa course vers le ciel, et laisse là tout le monde ébahi. De là Roger, après avoir parcouru du regard cette armée anglaise, se dirigea vers l'Irlande.

92. Il voit la fabuleuse [21] Hibernie, où le saint vieillard [22] creusa le puits, lequel est, dit-on, la source de tant de grâces, que l'homme s'y lave de tous ses péchés. De là il dirige ensuite son coursier au-dessus de la mer qui baigne les côtes de la plus petite des deux îles britanniques, et, dans son passage, il aperçoit, en regardant en bas, Angélique attachée aux flancs nus d'un rocher,



Stance 93.

93. Sur un rude et froid rocher, dans l'île des Pleurs (l'île ainsi nommée était celle habitée par un peuple inhumain, barbare et sauvage), qui, ainsi que je vous le disais dans le chant précédent, se répandait en armes sur différents rivages, enlevant toutes les belles femmes pour en faire ensuite l'horrible pâture d'un monstre.

94. Angélique avait été attachée ce matin même à l'endroit où devait venir, pour la dévorer toute vive, ce monstre marin d'une grandeur démesurée, cette orque, qui se nourrissait d'une si abominable manière. J'ai dit plus haut comment elle fut la proie des gens qui la trouvèrent sur le rivage, endormie à côté du vieil ermite [23] qui l'avait attirée là par ses enchantements.

95. Ces êtres sauvages, inhospitaliers et barbares avaient exposé sur le rivage à la férocité du monstre la plus belle des femmes, aussi nue que la nature l'avait formée. Elle n'a même pas un voile pour couvrir les lis éblouissants et les roses vermeilles répandus sur son beau corps, fleurs que ne tuent ni les ardeurs de juillet ni les gelées de décembre.

96. Roger pourrait croire que c'est une statue, faite d'albâtre ou d'un autre marbre précieux, qui a été ainsi attachée sur un rocher par l'artifice d'habiles sculpteurs, s'il ne voyait distinctement des larmes, à travers les roses et les lis, aller baigner les globes d'une gorge naissante et le vent faire voler une blonde chevelure.

97. Pendant qu'il fixe ses regards sur les beaux yeux d'Angélique, il se rappelle sa Bradamante. La pitié et l'amour lui percent en même temps le cœur, et il peut à peine retenir ses larmes. Après avoir arrêté le vol de son cheval, il adresse avec douceur la parole à la jeune fille : « O femme qui ne devriez connaître d'autre chaîne que celle avec laquelle l'amour attache et mène ses sujets,

98. Et qui ne méritiez pas une telle cruauté ni qu'on vous fît jamais du mal, quel est le barbare, le cœur pervers, qui peut meurtrir d'odieuses chaînes l'ivoire poli de ces belles mains ? » A ces paroles, Angélique devint subitement comme un brillant ivoire teint d'une couleur pourpre, en voyant dans quelle nudité s'offraient ses charmes, que, malgré leur beauté, la pudeur doit tenir cachés.

99. Elle se serait couvert le visage avec les mains, si elles n'eussent été attachées au roc; mais comme les pleurs du moins ne lui étaient pas ravies, elle s'en voilait, et elle s'efforçait de le tenir baissé. Après quelques sanglots, elle commençait à parler d'une voix rapide, mais éteinte ; elle ne put continuer : le grand bruit qu'on entendit dans la mer étouffa sa voix.

100. Voici apparaître l'énorme monstre, moitié caché dans l'eau, moitié dehors. Ainsi qu'un navire est poussé par le vent du nord ou par celui du midi pour entrer dans le port, ainsi l'horrible bête s'avance vers la proie qui lui est offerte en pâture; un court intervalle les sépare. La malheureuse femme est à moitié morte de terreur, et elle n'espère plus en aucun secours.

101. Roger ne tenait pas sa lance en arrêt, mais des deux mains il en frappait l'orque. Je ne saurais comparer ce monstre qu'à une énorme masse qui roule et se tourne. Il n'a de la forme d'un animal que la tête avec des yeux et des dents saillantes comme un sanglier. Roger le frappe au front entre les yeux ; mais il semble qu'il frappe du fer ou un dur rocher.

102. La première attaque ayant produit peu d'effet, il revient à la charge pour mieux assener un second coup. L'orque, qui voit l'ombre des grandes ailes courir çà et là sur la mer, laisse la proie certaine sur le rivage et poursuit avec fureur cette vaine apparence ; elle se retourne, elle se roule pour l'atteindre. Roger, fondant sur elle, lui porte des coups redoublés.

103. De même qu'un aigle fondant du haut des airs sur le serpent qu'il a vu ramper dans l'herbe ou s'étendre au soleil sur un rocher, où il lisse et polit ses écailles dorées, se garde bien de l'attaquer du côté où il rampe et où il darde son venin, mais le saisit par derrière avec ses serres et bat des ailes pour l'empêcher de se retourner et de le mordre;

104. De même Roger, avec la lance et l'épée, n'attaque pas le monstre du côté du museau armé de dents ; il cherche à faire tomber ses coups soit entre les oreilles, soit sur le dos ou vers la queue. Quand le monstre se retourne, il change sa direction : tantôt c'est en bas qu'il se précipite, tantôt il remonte vers le ciel. Mais, comme s'il rencontrait un jaspe, il ne peut entamer la dure et âpre cuirasse.

105. La mouche audacieuse livre pareillement bataille à un dogue, au temps poudreux d'août, ou auparavant dans le mois qui le précède, ou dans celui qui le suit, au moment des moissons ou dans le temps des vendanges : elle lui pique les yeux, le mord au museau, vole autour de lui et s'acharne à le poursuivre. Le chien fait souvent claquer en vain ses dents aiguës, mais qu'une fois il l'attrape, et tout est payé.

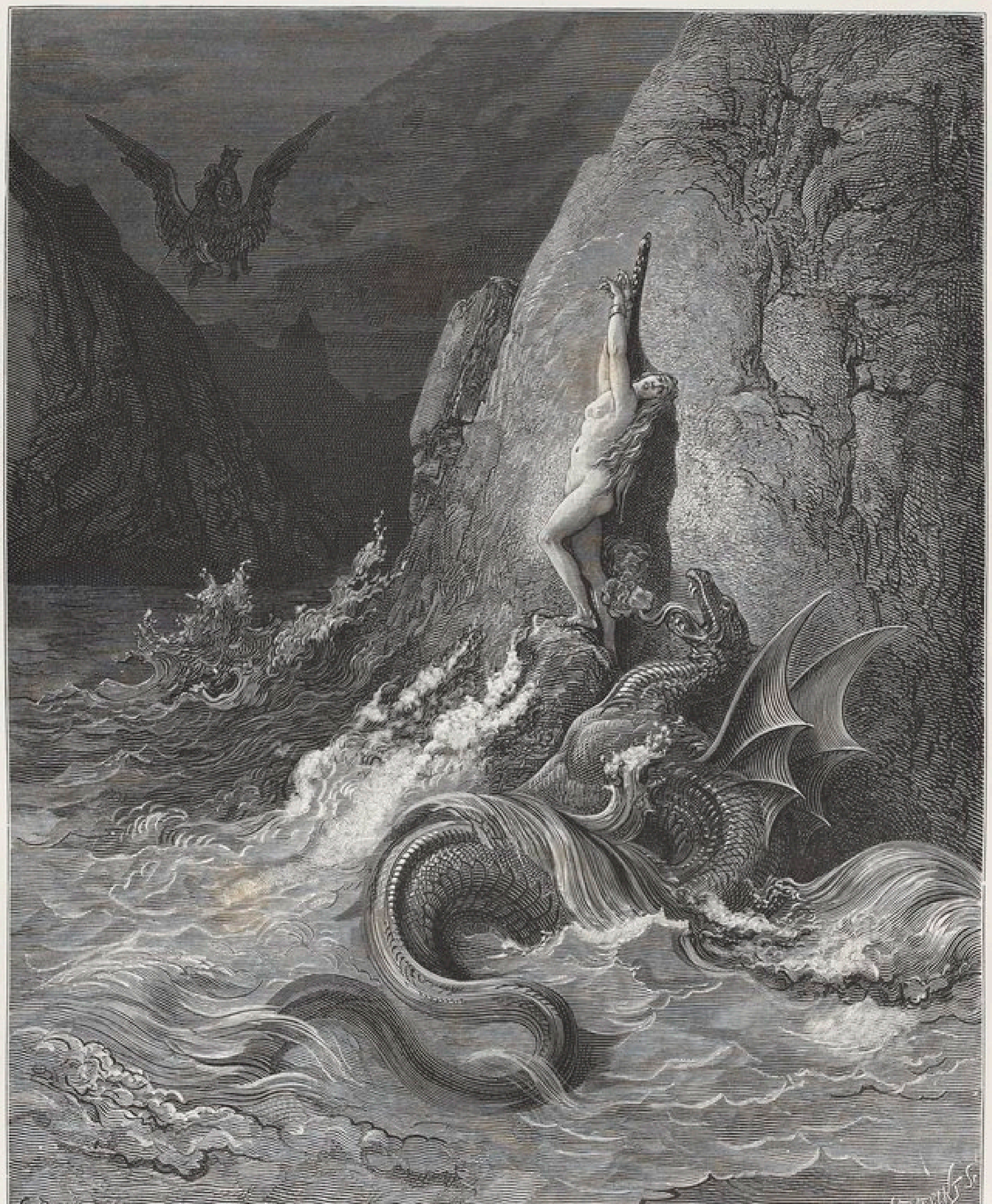
106. L'orque bat si fortement la mer avec sa queue, qu'elle fait rejaillir l'eau jusqu'au ciel, et que Roger ne sait si son coursier vole dans les airs ou nage dans la mer. Souvent il désire prendre pied sur le rivage, car il craint, si cette aspersion doit se prolonger de la sorte, que les ailes de l'hippogriffe ne se mouillent au point de lui faire désirer une barque [24].

107. Il prend un nouveau parti, et ce fut le meilleur : celui de vaincre cet affreux monstre avec d'autres armes. Il veut l'éblouir par l'éclat du bouclier enchanté qu'il tenait caché. Il vole au rivage, et, pour éviter une erreur, il s'approche de la dame enchaînée au rocher, et il lui met au petit doigt l'anneau qui avait le pouvoir de rendre nuls les enchantements.

108. Je parle de l'anneau que Bradamante avait enlevé à Brunel pour délivrer Roger, et qu'elle avait envoyé dans l'Inde par Mélisse, afin de l'arracher à l'odieuse Alcine. Mélisse, comme je vous l'ai dit précédemment, l'employa au profit de beaucoup de victimes de la fée. Ensuite elle l'avait rendu à Roger, qui depuis le portait toujours au doigt.

109. Il le donne en ce moment à Angélique, parce qu'il craint qu'il ne mette obstacle à l'effet fulgurant de son bouclier, et en même temps pour qu'il protége les beaux yeux par lesquels il était déjà pris dans les rets de l'amour. Cependant le gigantesque cétacé, qui couvre la moitié de la mer de son corps, se dirige vers le rivage. Roger, se tenant en embuscade, lève le voile, et il semble qu'il ajoute un autre soleil au ciel.

110. La lumière enchantée frappe les yeux du monstre et produit son effet ordinaire. Telle qu'une



IL VOLE AU RIVAGE ET S'APPROCHE DE LA DAME ENCHAINÉE AU ROCHER. (CHANT X, STANCE 107.)

truite ou une carpe flotte sur le dos dans une rivière, dont un montagnard a troublé l'eau avec de la chaux, tel se voyait le monstre horriblement renversé ; au milieu des flots d'écume, Roger continue à le frapper de côté et d'autre, mais il ne peut réussir à le blesser.

111. Cependant la belle Angélique le prie de ne pas s'acharner inutilement contre une écaille impénétrable. « Pour Dieu ! accourez, seigneur ! disait-elle en pleurant. Détachez-moi vite, avant que l'orque se réveille. Emportez-moi, noyez-moi au milieu de la mer, plutôt que de me laisser engloutir dans les entrailles de cette affreuse bête. » Roger, ému de ses justes plaintes, la délie et l'enlève du rivage.

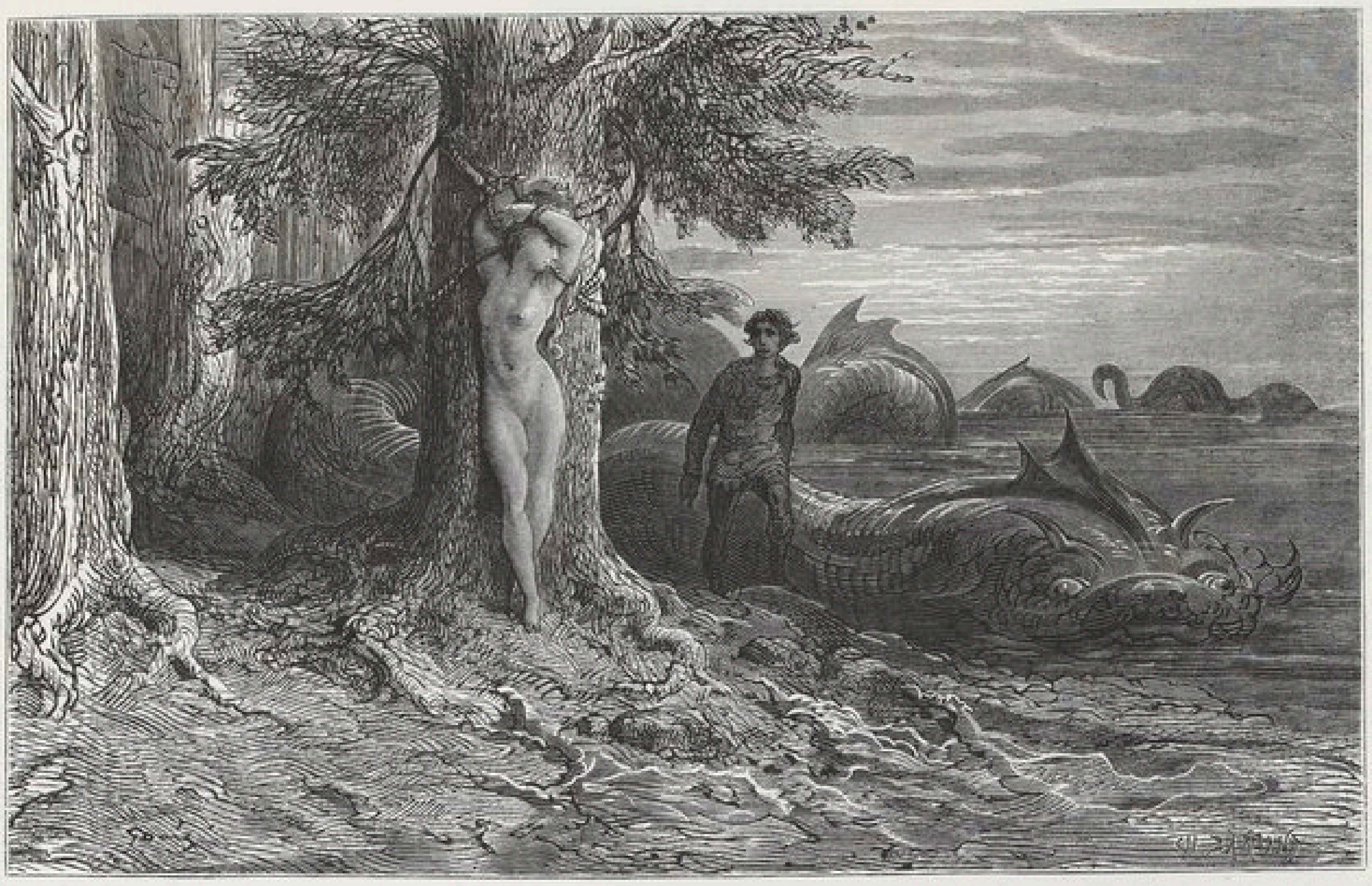
112. L'hippogriffe, touché par l'éperon, frappe des pieds la terre, s'élance dans les airs et, galopant à travers le ciel, emporte Roger sur son dos et la jeune femme en croupe. Ainsi le monstre fut privé du repas qu'il se préparait à faire de cette chair trop douce et trop délicate pour lui. Roger se retourne vers Angélique et lui donne mille baisers sur le sein et sur ses yeux si brillants.

113. Il renonce au projet qu'il avait formé d'abord de faire tout le tour de l'Espagne. Mais il mène son coursier à une prochaine plage, où la petite Bretagne [25] s'avance le plus dans la mer. Il y avait sur le rivage un bois de chênes touffus, où Philomèle fait toujours entendre ses plaintes. Au milieu était une prairie arrosée par un ruisseau et d'un côté et d'un autre une colline solitaire.

* 114. C'est ici que le chevalier, plein de brûlants désirs, arrête sa course audacieuse ; il descend dans le pré, et fait replier les ailes de son coursier, mais non celles plus étendues de ses désirs. Descendu de cheval, il peut à peine les comprimer. Il se sent prisonnier dans son armure. Il s'empresse de se débarrasser de cette armure gênante [26].

115. A la hâte, d'un côté, d'un autre, il en détache confusément les pièces. Il lui semble que jamais il n'est resté si longtemps à le faire. S'il dénoue une aiguillette, il en noue deux... Mais, seigneur, ce chant est déjà trop long ; peut-être aussi êtes-vous fatigué de l'entendre. Je différerai donc la suite de mon histoire à un autre moment qui vous soit plus agréable.





CHANT ONZIÈME

1. Il suffit souvent d'un faible mors pour retenir un généreux coursier au milieu de sa course, mais il est rare que le frein de la raison parvienne à réprimer une ardeur lubrique quand le plaisir est à portée. Tel un ours ne peut s'éloigner du miel dont le parfum est venu à son odorat, ou dont il a léché quelques gouttes.

2. Quelle raison pouvait refréner les désirs du brave Roger et l'empêcher de jouir de la charmante Angélique, qu'il tient toute nue dans un bosquet solitaire et propice? Plus ne lui souvient de Bradamante, qui était si profondément fixée dans son cœur; et quand il se la rappellerait comme autrefois, il serait fou de ne pas apprécier celle-ci comme elle le mérite.

3. En présence de cette beauté, le sévère Xénocrate ne serait pas plus continent que lui. Roger avait jeté sa lance, son bouclier, et se débarrassait avec impatience du reste de son armure, lorsque Angélique, baissant ses regards honteux sur son beau corps nu, aperçoit à son doigt le précieux anneau que Brunel lui avait autrefois dérobé à Albraque.

4. Cet anneau est celui qu'elle avait apporté en France au premier voyage qu'elle y fit avec son frère, qui, de son côté, y apportait la lance enchantée, devenue depuis la propriété du paladin Astolphe. Avec cet anneau elle avait déjoué les enchantements de Maugis au tombeau de Merlin; par son moyen elle avait, un matin, délivré Roland et plusieurs autres des prisons de Dragontine [1].

5. Avec cet anneau elle sortit invisible de la tour où l'avait renfermée un méchant vieillard. Mais à qui vais-je rappeler toutes les preuves de la puissance de cet anneau? Vous le savez aussi bien que moi. Brunel, en pénétrant dans la ville [2], vint le lui enlever, parce qu'Agramant désirait l'avoir en sa possession. Depuis lors la fortune fut toujours hostile à Angélique et finit par lui ravir son royaume.

6. Maintenant qu'elle le voit à son doigt, ainsi que je l'ai dit, elle éprouve un étonnement et une

joie tels, que, doutant encore si ce n'est pas un vain songe, elle en croit à peine et sa main et ses yeux. Elle le tire de son doigt et aussitôt elle le met dans sa bouche. Plus rapidement qu'un éclair, elle disparaît aux yeux de Roger, comme disparaît le soleil quand un nuage le cache.

7. Roger regarde tout autour de lui et il tourne sur lui-même comme un fou. Mais bientôt, se rappelant l'anneau, il reste stupéfait et confus. Il maudit son imprudence, et accuse Angélique de reconnaître par une conduite discourtoise et par l'ingratitude le service qu'il venait de lui rendre.

8. « Ingrate demoiselle, disait-il, est-ce là la récompense que tu me donnes? Tu préfères voler l'anneau, au lieu de le recevoir en don. Pourquoi ne pas me le demander? Je te donne non-seulement cet anneau, mais le bouclier, et le cheval ailé, je me donne moi-même; et tu disposes de moi à ta volonté, pourvu seulement que tu ne me caches pas ton ravissant visage. Je sais, cruelle, que tu m'entends, et tu ne me réponds pas. »

9. En parlant ainsi, il faisait le tour de la fontaine, allant à tâtons comme un aveugle. Oh! combien de fois il étend ses bras dans le vide de l'air, espérant saisir et embrasser la jeune fille! Mais elle s'était déjà éloignée, et elle ne cesse de marcher avant d'être arrivée à une grande et vaste caverne où elle trouva des aliments pour soulager sa faim.

10. Un vieux berger y faisait sa demeure; il avait un grand troupeau de juments, qui paissaient en bas dans la vallée l'herbe tendre le long des frais ruisseaux. A droite et à gauche de la caverne étaient des étables où elles s'abritaient du soleil au milieu du jour. Angélique passa dans cette retraite une grande partie du jour sans être vue.

11. Sur le soir, lorsque, bien reposée, elle jugea être restée là assez longtemps, elle s'enveloppa de quelques étoffes grossières, trop différentes des brillantes parures, vertes, jaunes, perses, rouges, azurées, et d'espèces si diverses, qu'elle portait jadis. Toutefois ce vêtement si humble ne peut lui enlever l'air d'une belle et noble dame.

12. Qu'on cesse de vanter Philis, Nérée, Amaryllis ou Galatée fuyant vers les saules. Aucune d'elles, ne vous en déplaise, Tityre et Mélibée, n'était aussi belle qu'Angélique. Celle-ci choisit dans le troupeau de juments celle qui lui plaît. Et aussitôt s'offre à son esprit la pensée de s'en retourner dans l'Orient.

13. Cependant Roger, après avoir longtemps attendu en vain qu'elle se fît revoir, reconnaît à la fin son erreur, et qu'Angélique n'est plus là et n'entend pas ses paroles; il s'en va à l'endroit où il avait laissé le cheval habitué au ciel comme à la terre, afin de remonter sur son dos. Mais il trouve qu'il s'était débarrassé du mors, et qu'il prenait à travers les airs une plus libre course.

14. La perte de son coursier ailé était encore un fâcheux et triste accident ajouté à son autre déplaisir. Cela ne l'afflige pas moins que d'avoir été joué par cette femme. Ce qui l'afflige surtout, ce qui lui fait éprouver une peine insupportable, c'est d'avoir perdu le précieux anneau, non-seulement à cause de sa vertu magique, mais parce que c'était un don de sa maîtresse.

15. Attristé outre mesure, il revêt ses armes et remet son bouclier derrière ses épaules; il s'éloigne de la mer, et, traversant des pentes herbeuses, il se dirige vers une large vallée où il aperçoit au milieu d'une haute et sombre forêt un chemin large et bien battu. Il n'y marchait pas depuis longtemps, lorsque au plus épais de cette forêt il entendit un grand bruit.

16. Il entendit le bruit et le retentissement effroyable d'armes s'entre-choquant. Il s'avance à la hâte à travers les arbustes et il voit deux guerriers se livrant une grande bataille dans un espace très-resserré. Ils n'ont l'un pour l'autre ni ménagement ni merci dans leur désir de se venger cruellement de je ne sais quelle offense. L'un est un géant à l'air sauvage, l'autre un loyal et courageux chevalier.

17. Celui-ci se défend avec le bouclier et l'épée, sautant à droite et à gauche pour éviter les coups de la massue que le géant manie à deux mains d'une manière menaçante. Son cheval est étendu sans vie sur la route. Roger s'arrête, observe le combat, et aussitôt il sent en lui le désir que le chevalier en sorte vainqueur.

18. Malgré cela il ne lui donne aucun secours, mais il se met à l'écart, et il reste attentif. Tout à coup le plus membru des deux frappe à deux mains de sa lourde massue sur le casque du plus petit. Le chevalier est renversé du choc ; l'autre, qui le voit étourdi et étendu sur le sol, délace son casque pour lui donner la mort, et il découvre ainsi son visage à Roger.

19. Dans ce visage découvert Roger reconnaît sa douce, sa belle, sa bien-aimée Bradamante ; c'est à elle qu'il voit le cruel géant s'apprêter à donner la mort. Aussitôt il le défie au combat et il se place devant lui l'épée nue à la main. Mais celui-ci, sans se soucier d'une nouvelle lutte, enlève dans ses bras la jeune femme évanouie.

20. Il la charge sur son épaule et l'emporte, comme le loup emporte souvent le tendre agneau, ou l'aigle dans ses serres recourbées la colombe ou tout autre oiseau. Roger voit combien son secours est nécessaire, et il se met à courir de toutes ses forces. Mais le géant précipite tellement ses grandes enjambées que Roger peut à peine le suivre des yeux.



Stance 17.

21. L'un et l'autre, ainsi courant et poursuivant, par un sentier ombragé et obscur, qui allait s'élargissant de plus en plus, arrivèrent hors du bois dans une grande prairie. — Mais laissons ce sujet [3]. Je reviens à Roland, qui avait jeté au plus profond de la mer l'arme foudroyante qui avait appartenu au roi Cimosque, afin qu'on ne la retrouvât plus jamais au monde.

22. Mais cela ne réussit pas, car l'implacable ennemi du genre humain, l'inventeur de cette arme faite à l'imitation de la foudre qui déchire la nue et descend du ciel sur la terre (et il ne nous fut guère moins funeste avec cette invention que lorsqu'il séduisit Ève avec la pomme), la fit retrouver par un magicien, au temps de nos aïeux ou peu de temps auparavant [4].

23. La machine infernale retirée par enchantement de plus de cent brasses sous l'eau, où elle resta cachée pendant bien des années, fut d'abord portée chez les Allemands ; l'un, l'autre en firent l'expérience, et, le démon aiguisant de plus en plus leur esprit pour notre malheur, ils finirent par en retrouver l'usage.

24. L'Italie et la France et toutes les autres nations du monde ont appris ensuite cet art cruel. Les uns coulent dans des moules creux du bronze liquéfié dans la fournaise ardente. D'autres percent le fer, et forment des tubes plus ou moins grands, plus ou moins lourds, et on les nomme bombarde, fusil, canon simple ou canon double,

25. Arquebuse, fauconneau, coulevrine, selon qu'il plaît à l'inventeur. Cet engin brise le fer, fend et broie les marbres et s'ouvre une route partout où il passe. Malheureux soldat ! Renvoie à la forge toutes tes armes, jusqu'à ton épée, et prends sur ton épaule un fusil ou une arquebuse, sans quoi, je te le dis, il n'y a plus pour toi de paye à toucher.

26. O scélérate et affreuse invention, comment as-tu pu jamais trouver accès dans un cœur humain ? Par toi la gloire militaire est détruite ; par toi le métier des armes est sans honneur ; par toi sont supprimées la force et la valeur, et souvent le lâche paraît supérieur au brave ; par toi la vaillance et le courage ne peuvent plus venir se mesurer sur un champ de bataille.

27. Par toi ont déjà péri et périront encore tant de seigneurs et tant de chevaliers, avant que finisse cette guerre qui a coûté bien des pleurs au monde, et principalement à l'Italie. Je ne me trompe pas quand je vous dis qu'il fut bien le plus cruel, le plus impie, parmi tout ce qu'il y eut jamais d'esprits pervers au monde, celui qui inventa de si abominables engins.

28. Et je veux croire que Dieu, pour que la vengeance en soit éternelle, a enfermé dans les profondeurs du noir abîme cette âme maudite à côté du maudit Judas. — Mais revenons au chevalier qui désire impatiemment se trouver à l'île d'Ébude, où des femmes belles et délicates sont données en pâture à un monstre marin.



Stance 28.

29. Mais plus le paladin était pressé, moins le vent semblait l'être : qu'il souffle à bâbord ou à tribord, ou bien à la poupe, il est toujours si faible qu'on ne fait que très-peu de chemin ; parfois même il tombait tout à fait. Dans certains moments, il soufflait tellement à l'opposé qu'il fallait retourner en arrière ou aller au lof [5].

30. Dieu voulut qu'il n'arrivât pas à cette île avant le roi d'Hibernie, pour laisser plus aisément s'accomplir les événements que je vous raconterai bientôt. « Dirige-toi sur cette île, dit Roland à son nocher, tu pourras t'y arrêter et me donner la barque ; car je veux aller, sans autre compagnie, vers l'écueil.

31. « Je veux avoir le plus gros câble et l'ancre la plus grande que tu aies sur le navire. Je te ferai voir pourquoi je l'emporte, si je viens à attaquer le monstre. » Il fait jeter à la mer le canot muni de tout ce qui est nécessaire à son dessein, et il laisse toutes ses armes, excepté son épée, puis il se dirige seul vers le rocher.

32. Il se met à ramer en tournant le dos à l'endroit où il veut aborder, à la manière de l'écrevisse sortant de la mer ou d'un marais pour aller au rivage. C'était l'heure où la belle Aurore, non sans dépit du jaloux Tithon, étale sa blonde chevelure au soleil, encore à moitié levé, à moitié caché.

33. Roland, s'étant approché du rocher à la distance où une main vigoureuse pourrait lancer une pierre, croit entendre un gémissement, puis il doute qu'il l'ait entendu, tant le son arrive faible et éteint à ses oreilles ! Il se retourne aussitôt vers la gauche et, portant ses regards sur le bord de la mer, il voit une femme, nue comme elle l'était à sa naissance, liée à un tronc d'arbre et les pieds baignés par les flots.

34. Comme elle est encore loin de lui et qu'elle tient la tête baissée, il ne peut distinguer qui elle est. Il fait force de rames et s'approche avec un vif désir de mieux voir. Mais il entend mugir les flots, retentir les forêts et les cavernes. Les ondes se gonflent, et tout à coup paraît le monstre dont le corps semble cacher la mer.

35. De même que, d'une obscure vallée, s'élève un humide brouillard chargé de pluie et d'orage, qui s'étend sur la terre comme une sombre nuit et semble éteindre le jour ; ainsi nage le monstre, et il envahit tellement la mer qu'on dirait qu'il l'occupe tout entière ; les ondes frémissent. Roland, recueilli en lui-même, le regarde fièrement, sans trouble de cœur ni de visage.

36. Et comme il avait la pensée bien arrêtée de ce qu'il voulait faire, il s'avance rapidement ; et, afin de protéger la jeune femme et de pouvoir en même temps attaquer le monstre, il s'engage avec son esquif entre elle et l'orque. Laissant son épée dans le fourreau, il prend l'ancre et le câble, puis avec un courage intrépide il attend l'horrible bête.



MAIS LE GÉANT PRÉCIPITE TELLEMENT SES GRANDES ENJAMBÉES QUE ROGER PEUT A PEINE LE SUIVRE. (CHANT XI, STANCE 20.)

37. Aussitôt que l'orque en s'approchant le découvrit dans son esquif à peu de distance, elle ouvrit, pour l'engloutir, une gueule si énorme, qu'un homme y serait entré à cheval. Roland se pousse en avant, et se plonge dans cette gueule avec son ancre et, si je ne me trompe, avec sa nacelle aussi, et il accroche l'ancre dans le palais et dans la langue.

38. De sorte que les horribles mâchoires ne peuvent plus ni s'abaisser ni se lever. C'est ainsi que ceux qui travaillent le fer dans les mines, soutiennent la terre partout où ils s'ouvrent un passage, de peur qu'un éboulement subit ne les couvre pendant qu'ils se livrent imprudemment à leurs travaux. D'une des pointes de l'ancre à l'autre la hauteur est telle, que Roland ne peut y atteindre qu'en s'élançant.

39. Cette sorte d'étai placé, Roland, assuré que le monstre ne peut plus fermer la gueule, prend son épée et frappe çà et là, d'estoc et de taille, dans cette cavité obscure. Or une citadelle peut-elle encore résister quand les ennemis ont pénétré dans ses murs? De même, comment l'orque pourrait-elle se défendre contre le paladin qu'elle a dans sa gueule?

40. Vaincue par la douleur, tantôt elle bondit au-dessus de la mer et montre ses flancs et son échine écailleuse, tantôt elle s'y plonge, et avec son ventre elle en remue le fond et fait remonter le sable. Le chevalier français, sentant affluer l'eau, s'élance dehors à la nage, l'ancre restant fixée, et prend en main le câble qui y est attaché.



Stance 41.

41. Il nage rapidement, en le tenant, vers le rocher, où, ayant pris pied, il tire à lui l'ancre qui blesse l'affreux monstre avec ses deux pointes enfoncées dans sa gueule. L'orque est forcée de suivre le câble, obéissant à cette force sans égale, à cette force musculaire dont une seule secousse produit plus d'effet que dix tours d'un cabestan.

42. De même qu'un taureau sauvage, quand à l'improviste il se sent jeter le lacet aux cornes, saute de côté et d'autre, tourne sur lui-même, se couche, se lève, et ne peut se débarrasser du lien; ainsi l'orque, tirée par la force de ce bras hors de son antique domaine naturel, suit la corde en faisant mille bonds, mille tours étranges, sans pouvoir se dégager.

43. De sa gueule le sang sort en telle abondance que cette mer, en ce moment, peut être appelée la mer Rouge. L'orque frappe les ondes avec une telle force qu'on les voit s'ouvrir jusqu'au fond; puis elle en inonde le ciel et en obscurcit la vive clarté du soleil. Le fracas qui se fait autour du monstre retentit jusque dans les forêts, les montagnes et les plaines lointaines.

44. Le vieux Protée sort de sa grotte en entendant un tel bruit, se lève sur la mer, et quand il voit Roland entrer dans l'orque, en sortir, et tirer sur le rivage un si gigantesque poisson, il fuit à travers l'Océan, oubliant son troupeau épars, et le tumulte s'accroît tellement que Neptune fait attacher ses dauphins à son char et fuit ce jour-là jusqu'en Éthiopie [6].

45. Ino [7] en pleurs, son fils Mélicerte dans ses bras, les Néréides avec leurs cheveux épars, les Glaucus [8], les Tritons et les autres habitants de la mer courent çà et là, ne sachant où, pour se sauver. Roland tire sur le rivage l'horrible bête contre laquelle il n'a plus besoin de s'acharner. Par suite de ses efforts et de sa douleur, elle mourut avant d'être sur la plage.

46. Les habitants de l'île étaient accourus en grand nombre pour contempler cet étrange combat. En proie à des craintes superstitieuses, ils regardaient la pieuse action de Roland comme un sacrilége: ils disaient que c'était s'attirer l'inimitié de Protée et irriter sa folle colère, au point qu'il enverrait tout son troupeau marin dans l'île et recommencerait entièrement l'ancienne guerre;

47. Qu'il valait mieux demander au dieu pardon de l'offense avant qu'il arrivât pis et que le moyen

d'apaiser Protée serait de jeter l'audacieux à la mer. Comme la flamme d'un flambeau se communique à un autre et bientôt embrase toute une contrée, ainsi d'un cœur dans un autre se répand la colère qui les presse de jeter Roland dans les flots.

48. Armés, les uns d'une fronde ou d'un arc, les autres d'une lance ou d'une épée, ils descendent sur le rivage, et, par devant, par derrière, de tous les côtés, de loin, de près, ils l'attaquent de toutes leurs forces. Le paladin éprouve un bien grand étonnement de la brutalité de cette attaque et d'une si excessive ingratitude. Pour avoir tué le monstre, il se voit outragé, lorsqu'il attendait de la gloire et des récompenses.

49. Mais, comme l'ours que des Russes ou des Lithuaniens mènent par les foires ne craint guère en traversant les rues l'aboiement importun des petits chiens qu'il ne daigne même pas regarder, ainsi Roland redoute peu ces rustres dont il pourrait, de son souffle seul [9], renverser toute une troupe.

50. Aussi se fit-il bien faire place, aussitôt qu'il se fut tourné vers eux, Durandal à la main. Cette peuplade insensée avait cru qu'il serait incapable de résister, ne lui voyant ni cuirasse au dos, ni bouclier au bras, ni aucune autre armure ; elle ne savait pas que de la tête aux pieds il avait la peau plus dure que le diamant.



Stance 45.

51. Ce que les autres ne pourraient pas faire de Roland, lui, il pouvait le faire des autres ; il en tue trente, et il y a eu en tout dix coups de portés, ou, s'il en a donné plus, cela n'a guère dépassé la dizaine. Bientôt il a nettoyé la plage autour de lui, déjà il se dirigeait pour aller délier la dame, lorsqu'un nouveau tumulte et de nouvelles clameurs firent, d'un autre côté, résonner le rivage.

52. Pendant que de ce côté le paladin avait retenu les barbares aux prises avec lui, les Irlandais étaient montés sans résistance par plusieurs points dans l'île, et, toute pitié éteinte, ils faisaient de toutes parts un affreux massacre de ce peuple. Que ce fût justice ou cruauté, ils ne respectaient ni l'âge ni le sexe.

53. Les insulaires ne résistèrent point ou bien peu, parce qu'il y avait peu de monde dans cette petite île, et que ces rares habitants étaient pris à l'improviste. Leurs biens furent mis à sac, les maisons furent brûlées, les murs rasés jusqu'au sol. La peuplade fut massacrée, et il n'en resta pas un seul vivant.

54. Roland, sans se préoccuper le moins du monde de ce grand bruit, des cris, de la dévastation, vient à cette femme qui, sur un âpre rocher [10], devait être dévorée par l'orque marine. Il la regarde, et il lui semble qu'il connaît cette jeune fille, il le croit de plus en plus, en avançant. Il lui semble que c'est Olympie ; et c'était elle, en effet, cette Olympie si indignement récompensée de sa fidélité.

55. Malheureuse Olympie ! le jour même où l'amour l'avait outragée, la fortune cruelle lui envoya des pirates qui la transportèrent à l'île d'Ébude. Elle reconnaît Roland pendant qu'il revenait vers le



ROLAND SE POUSSE EN AVANT ET SE PLONGE DANS CETTE GUEULE AVEC SON ANCRE. (CHANT XI, STANCE 37.)

rocher; mais, comme elle est nue, elle tient la tête baissée, et non-seulement elle ne lui parle pas, mais elle n'ose lever les yeux vers lui.

56. Roland lui demande quel sort funeste l'a fait venir dans cette île, du lieu où il l'avait laissée avec son époux aussi heureuse qu'on peut l'être. « Je ne sais, dit-elle, vous qui m'avez arrachée à la mort, si je dois vous en remercier ou me plaindre que, grâce à vous, ce jour n'ait pas terminé mes infortunes.

57. « Je vous dois de la reconnaissance, pour m'avoir sauvée d'un genre de mort trop épouvantable, car c'eût été trop horrible que ce monstre affreux m'eût engloutie dans son ventre. Mais je ne vous remercie pas de m'avoir conservé la vie, car la mort seule peut m'arracher à mes tourments; et j'aurai bien des grâces à vous rendre si je me vois donner cette mort qui peut me délivrer de toutes mes douleurs. »

58. Puis elle raconte, en versant des larmes abondantes, comment son époux l'a trahie, comment il l'a laissée endormie, dans l'île, d'où elle a été enlevée par des pirates. Pendant qu'elle parlait, elle se retournait dans l'attitude que les sculpteurs ou les peintres prêtent à Diane jetant, auprès d'une fontaine, de l'eau sur le visage d'Actéon.

59. Autant qu'elle peut elle cache son sein et son ventre, et craint moins de laisser voir ses flancs et ses reins. Roland souhaite que son navire entre dans le port; il voudrait couvrir de quelques vêtements celle dont il vient de briser les chaînes. Pendant qu'il est ainsi préoccupé, arrive Obert, Obert, roi d'Irlande; il venait d'apprendre que le monstre marin gisait étendu sur le rivage;

60. Et qu'un chevalier, en nageant, était allé lui enfoncer une ancre très-forte dans la gueule, et l'avait ainsi tiré sur le sable, de même que l'on remorque un navire. Obert, pour s'assurer si ce qu'on lui avait raconté était vrai, arrive à cet endroit, tandis que de tous côtés ses gens brûlent et détruisent l'île d'Ébude.

61. Quoique Roland fût couvert, trempé, sali, souillé de sang à sa sortie de la gueule de l'orque dans laquelle il était entré tout entier, le roi d'Irlande le reconnut pour le comte, d'autant mieux, qu'en entendant raconter cette prouesse, il avait eu tout de suite la pensée qu'aucun autre que Roland n'était capable d'un tel exploit.

62. Il le connaissait parce qu'il avait été page à la cour de France, et il en était parti l'année précédente pour prendre la couronne de son père qui venait de mourir. Il avait vu Roland, il lui avait parlé tant et tant de fois que le nombre en était infini. Il courut l'embrasser et lui faire fête, après avoir ôté son casque.

63. Roland ne se montra pas moins content de voir le roi, que le roi de le voir. Après avoir renouvelé une ou deux fois leurs embrassades, Roland raconta à Obert comment la jeune femme avait été trahie, et par qui elle l'avait été, par ce perfide Birène, à qui une telle trahison était moins permise qu'à tout autre.

64. Il lui raconta toutes les preuves de tendresse qu'elle lui avait données; comment elle avait perdu ses parents, ses biens, et comment elle voulait mourir pour lui; que, lui-même, il avait été témoin de plusieurs de ces faits, et qu'il pouvait en parler avec certitude. Pendant qu'il parlait, les beaux yeux, si doux, de la jeune femme étaient remplis de larmes.

65. Son beau visage était tel que paraît le ciel à certains jours de printemps, lorsque tombe la pluie et que tout à coup le soleil dissipe le voile de nuages; et comme le rossignol murmure son doux chant dans les rameaux alors verdoyants des arbres, ainsi l'amour baigne ses ailes dans les belles larmes d'Olympie et il se plaît à cette limpide clarté.

66. Dans la flamme de ces beaux yeux il allume un trait doré, puis il le refroidit dans le petit ruisseau qui en descend à travers les lis et les roses [11], et lorsqu'il l'a trempé, il le lance avec force contre le jeune prince, que ne garantissent ni bouclier, ni cotte de mailles, ni armure de fer, et qui, pendant qu'il reste à admirer les cheveux et la chevelure, se sent frappé au cœur sans savoir comment.

67. Les beautés d'Olympie étaient des plus rares : non-seulement le front, les yeux, les joues et la chevelure, la bouche, le nez, les épaules, la gorge étaient d'une grande beauté ; mais, en descendant plus bas que les seins, les parties du corps ordinairement cachées par la robe étaient d'une telle perfection, qu'elles auraient peut-être eu le prix sur toutes les beautés de la terre.

68. Elles l'emportaient en blancheur sur les neiges immaculées, elles étaient plus douces au toucher que l'ivoire : ses seins rondelets semblaient un lait durci, qu'on vient de retirer de sa corbeille de joncs. L'espace qui les séparait était comme ces vallons ombreux, entre de petites collines, qui, riants en été, viennent d'être couverts par la neige de l'hiver.

69. Les flancs relevés, les belles hanches, le ventre uni plus brillant qu'un miroir, les cuisses blanches, semblaient avoir été faits au tour par Phidias, ou par une main plus savante encore. Dois-je vous parler aussi de ces beautés qu'elle désirait vainement cacher? je dirai en un mot que, de la tête aux pieds, elle réunissait toutes les beautés possibles.

70. Si, dans la vallée du mont Ida, elle eût été vue du berger phrygien, je ne sais comment Vénus, bien qu'elle l'emportât sur les autres déesses, eût pu obtenir le prix de la beauté. Peut-être Pâris lui-même ne serait-il pas allé dans le pays d'Amyclées [12] violer la sainte hospitalité ; mais il aurait dit à Hélène : « Reste avec Ménélas, car je n'en veux pas d'autre qu'Olympie. »

71. Et si elle avait été à Crotone quand Zeuxis voulut peindre la figure qui devait être placée dans le temple de Junon et qu'il assembla tant de belles femmes, empruntant à chacune des beautés diverses, pour créer une image parfaite, il n'aurait pas eu besoin d'en chercher d'autre qu'Olympie, car en elle toutes les beautés étaient réunies.

72. Je ne puis croire que Birène ait jamais vu ce beau corps sans voiles, car je suis sûr qu'il n'eût jamais été assez cruel pour l'abandonner dans un désert. Je vous dirai finalement qu'Obert en devint si épris qu'il ne put cacher sa flamme. Il tâche de la consoler et de lui faire espérer que le malheur qui l'accable aujourd'hui se changera en félicité.

73. Il lui promet d'aller avec elle en Hollande ; et jusqu'à ce qu'il l'ait rétablie dans sa souveraineté, et qu'il ait tiré une juste et mémorable vengeance du parjure et traître Birène, il ne cessera d'employer les forces de l'Irlande, et il le fera le plus tôt possible. Pendant ce temps il faisait chercher dans diverses maisons des jupes et des vêtements de femme.

74. Pour en trouver il ne sera pas nécessaire d'envoyer hors de l'île, car, chaque jour, il restait les vêtements des femmes qui servaient de pâture à l'avidité du monstre. Sans chercher beaucoup, Obert en trouva une grande quantité de toutes sortes, et il fit vêtir Olympie, regrettant beaucoup de ne pouvoir la parer comme il désirerait.

75. Ni la plus belle soie, ni l'or le plus fin qu'aient jamais tissés les industrieux Florentins, ni le plus beau travail d'un brodeur, qui y aurait mis son temps, ses soins et son habileté, fût-ce même les ouvrages de Minerve ou du dieu de Lemnos [13], ne paraîtraient à Obert une parure digne de couvrir l'admirable corps auquel il ne peut s'empêcher de penser à chaque instant.

76. Roland, par plusieurs raisons, se montra très-satisfait de cet amour. Outre que le roi ne laisserait pas impunie l'odieuse trahison de Birène, il se trouverait, lui-même, délivré d'un grave et fâcheux embarras, car il n'était pas venu dans l'île pour Olympie, mais pour secourir Angélique, si elle y était.

77. Il apprit bientôt qu'elle n'y était pas, mais il ne put savoir si elle y avait été, parce que tous les habitants de l'île avaient péri, et que de cette multitude pas un seul n'était resté. Le jour suivant ils quittèrent le port et partirent tous ensemble en une seule troupe. Le paladin alla avec eux en Irlande, parce que c'était son chemin pour retourner en France.

78. Il s'arrêta un jour à peine en Irlande ; les prières ne réussirent pas à l'y faire rester davantage. L'amour qui le poussait à la poursuite de sa maîtresse ne lui permit pas de s'arrêter plus longtemps. Il part, et auparavant il recommande au roi Olympie et la fidélité à ses promesses, bien qu'il n'en fût pas besoin, car il tint beaucoup plus qu'il n'avait promis.

79. En effet, en peu de jours il rassembla des troupes, et, s'étant ligué avec les rois d'Angleterre et d'Écosse, il reprit la Hollande à Birène et ne lui laissa pas un seul territoire dans la Frise; il fit même soulever contre lui ses sujets de la Zélande, et il ne finit la guerre que lorsqu'il lui eut donné la mort. Quelle que fût la punition, elle n'égalait pas encore le forfait.

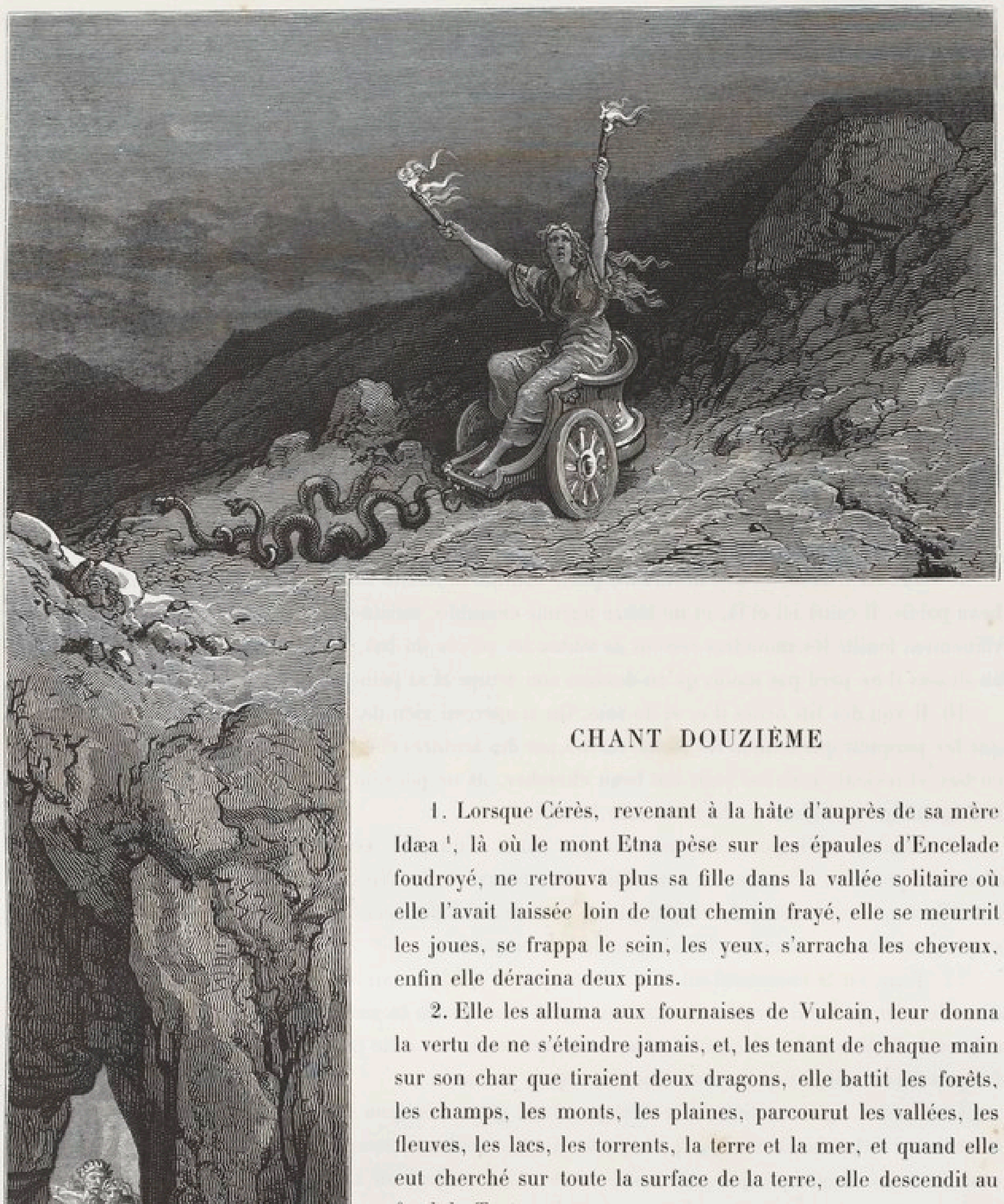
80. Obert épousa Olympie et de comtesse en fit une grande reine. — Mais retournons au paladin, qui cingle à pleines voiles sur la mer, naviguant la nuit et le jour. Lorsqu'il les replia dans le même port d'où il les avait précédemment déployées, il s'élança tout armé sur Bride-d'or et il laissa derrière lui les vents et les flots salés.

81. Je crois que le reste de cet hiver il fit des choses dignes d'être remarquées; mais elles sont restées si cachées jusqu'à ce jour, que ce n'est pas ma faute si je ne les raconte pas : parce que Roland, toujours prêt à faire de nobles actions, était peu empressé à les publier, aucun de ses exploits ne fut jamais connu d'une manière précise, si ce n'est quand il se passa devant des témoins.

82. Il passa le reste de l'hiver si paisiblement qu'on ne sut rien de certain de lui; mais lorsque le soleil, entrant dans le signe de l'animal discret[14] qui porta Phryxus, illumina la sphère du monde et que le retour du suave et agréable Zéphire ramena le doux printemps, les merveilleuses prouesses de Roland recommencèrent en même temps que les gentilles fleurs et l'herbe nouvelle.

83. Le paladin s'en allait par monts et par vaux, et des plaines aux rivages, accablé de fatigue et de douleur, lorsqu'à l'entrée d'un bois un long cri et de forts gémissements frappèrent ses oreilles. Il pousse son cheval, saisit sa fidèle épée et se dirige rapidement du côté d'où vient le bruit. Mais je remets à un autre jour le soin de vous dire ce qui s'en suivit, si vous consentez à m'écouter.





CHANT DOUZIÈME

1. Lorsque Cérès, revenant à la hâte d'auprès de sa mère Idæa[1], là où le mont Etna pèse sur les épaules d'Encelade foudroyé, ne retrouva plus sa fille dans la vallée solitaire où elle l'avait laissée loin de tout chemin frayé, elle se meurtrit les joues, se frappa le sein, les yeux, s'arracha les cheveux, enfin elle déracina deux pins.

2. Elle les alluma aux fournaises de Vulcain, leur donna la vertu de ne s'éteindre jamais, et, les tenant de chaque main sur son char que tiraient deux dragons, elle battit les forêts, les champs, les monts, les plaines, parcourut les vallées, les fleuves, les lacs, les torrents, la terre et la mer, et quand elle eut cherché sur toute la surface de la terre, elle descendit au fond du Tartare.

3. Si Roland avait égalé la déesse d'Éleusis[2] en pouvoir comme il l'égalait en désirs, il n'aurait négligé, pour chercher Angélique, ni forêts, ni champs, ni lacs, ni rivières, ni vallées, ni montagnes, ni plaines, ni terre, ni mer, ni le ciel, ni l'abîme de l'éternel oubli; mais, comme il n'avait ni le char ni les dragons, il la cherchait du mieux qu'il pouvait.

4. Il l'a déjà cherchée par la France; maintenant il s'apprête à la chercher par l'Italie et par l'Allemagne, par la Nouvelle et la Vieille-Castille, puis à traverser la mer d'Espagne et à passer en Afrique[3]; pendant qu'il agite ces pensées, un bruit arrive à ses oreilles, qui semble celui d'une voix plaintive. Il pousse en avant, et il voit un chevalier trotter devant lui sur un grand destrier.

5. Il emporte par force entre ses bras et sur l'arçon de la selle une jeune demoiselle désolée. Elle pleure, se débat, manifeste une grande douleur, et appelle à son secours le valeureux prince d'Angers. Lorsque celui-ci regarde la belle jeune fille, elle lui paraît être celle qu'il avait cherchée nuit et jour dans l'intérieur de la France et à l'extérieur.

6. Je ne dis pas que ce fût elle, mais elle ressemblait à la charmante Angélique qu'il aime tant. Roland, qui voit emporter sa maîtresse, sa divinité, dans la douleur et dans les larmes, saisi de courroux et de rage, appelle d'une voix terrible le chevalier; il l'appelle, le menace et pousse Bride-d'or à toute bride.

7. Le scélérat ne s'arrête ni ne lui répond, il est tout occupé de sa précieuse proie, de sa conquête. Il s'en va si vite à travers les feuillages, que le vent pourrait à peine le suivre. L'un fuit, l'autre le poursuit, et dans la profondeur de la forêt on entend retentir des cris plaintifs. Toujours courant, ils arrivent à une grande prairie, au milieu de laquelle était une vaste et riche demeure.

8. Ce magnifique palais était construit de différents marbres habilement travaillés. Le chevalier, tenant la demoiselle entre ses bras, y pénètre par une porte dorée. Bientôt après arrive Bride-d'or, portant Roland furieux et terrible. A peine entré, il regarde de tous côtés, et il ne voit plus ni la demoiselle ni le guerrier.

9. Soudain il descend de cheval et il passe comme la foudre dans les appartements intérieurs de ce beau palais. Il court ici et là, et ne laisse aucune chambre, aucune galerie sans la visiter. Après qu'il a vainement fouillé les moindres recoins de toutes les pièces du bas, il monte les escaliers, et à chercher au-dessus il ne perd pas moins qu'au-dessous son temps et sa peine.

10. Il voit des lits ornés d'or et de soie. On n'aperçoit rien des murs et des lambris; ils sont, ainsi que les parquets que foulent les pieds, cachés par des tentures et des tapis. Le comte Roland va en haut, en bas, et revient; mais ses yeux ont beau chercher, ils ne peuvent avoir la joie de revoir Angélique ou le brigand qui a emporté cette ravissante beauté.

11. Pendant qu'il porte en vain ses pas tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, plein d'agitation et d'amères pensées, il rencontre Ferragus, Brandimart, le roi Gradasse, le roi Sacripant et d'autres chevaliers qui montaient, descendaient, et se livraient à des recherches aussi inutiles que les siennes, se plaignant du malfaisant et invisible maître de ce palais.

12. Tous, en le cherchant en vain, l'accusent de quelque larcin qu'il leur a fait. L'un est en peine d'un destrier qu'il lui a ravi; un autre enrage d'avoir perdu sa maîtresse; un troisième lui impute un autre vol. Et ils restent ainsi, ne sachant comment sortir de cette prison. Et il y en a plusieurs qui ont été pris à cet artifice depuis des semaines, depuis des mois.

13. Roland, après avoir entièrement parcouru quatre, cinq ou six fois cet étrange palais, se dit en lui-même : « A m'arrêter ici, je peux perdre inutilement mon temps et ma peine, le ravisseur pourrait avoir entraîné Angélique par une autre issue et être déjà bien loin. » Sur cette pensée, il sortit sur la verte prairie dont le château était tout entouré.

14. Pendant qu'il fait le tour de cette habitation perdue dans les bois, en tenant ses regards baissés vers la terre, pour voir s'il n'y a pas, à droite ou à gauche, la trace d'un nouveau chemin, il s'entend appeler d'une fenêtre; il lève les yeux, et il croit entendre la voix divine et voir le visage qui l'a rendu si différent de ce qu'il était jadis.

15. Il lui semble entendre Angélique qui, suppliante et en pleurs, lui crie : « Au secours! au secours! Je te recommande ma virginité plus que mon âme, plus que la vie. Eh quoi! me sera-t-elle ravie par ce brigand en présence de mon cher Roland? Donne-moi plutôt la mort de ta main, que de m'abandonner à ce malheureux sort. »

16. Ces paroles font retourner Roland au palais; il en parcourt deux fois toutes les chambres avec acharnement et avec une grande fatigue, soutenu par un pressant espoir. Quelquefois il s'arrête et il



ILS MONTAIENT, DESCENDAIENT ET SE LIVRAIENT A DES RECHERCHES INUTILES. (CHANT XII, STANCE 11.

écoute une voix qui ressemble à celle d'Angélique demandant du secours. S'il est d'un côté, la voix vient d'un autre, et il ne peut découvrir d'où elle part.

17. Mais retournons à Roger que j'ai laissé quand je vous disais comment, poursuivant le géant et Bradamante par une route aux ombrages touffus, il était sorti du bois sur une grande prairie. Je



Stance 7.

continue : il arriva à l'endroit, si je le reconnais bien, où auparavant était aussi arrivé Roland. L'énorme géant entre par la même porte ; Roger le suit de près et ne cesse de le poursuivre.

18. Aussitôt qu'il a mis le pied en dedans de la porte, il regarde dans la grande cour et dans les galeries, et il ne voit plus ni le géant ni sa maîtresse. C'est en vain qu'il tourne ses regards d'un côté et d'un autre. Il monte, il descend, il revient plusieurs fois, sans réussir à trouver ce qu'il cherche. Il ne peut s'imaginer où le larron s'est caché si promptement avec sa dame.

19. Lorsqu'il a revu quatre et cinq fois, en haut, en bas, les chambres, les galeries, les salles, il y retourne de nouveau et il ne les quitte pas avant d'avoir cherché jusque sous les escaliers. A la fin,

dans l'espoir qu'ils soient dans la forêt voisine, il part ; mais une voix, semblable à celle qui avait appelé Roland, l'appelle également, et le fait retourner encore dans le château.

20. La seule et même voix, l'unique personne qui avait paru à Roland être Angélique, parut à Roger la noble dame de la Dordogne [1], qui retenait son âme captive et le rendait fou. Si cette voix s'adresse à Gradasse ou à quelque autre de ceux qui vont errant dans le palais, il semble à tous que c'est l'objet que chacun en particulier souhaite et désire le plus.

21. C'était là un enchantement nouveau et extraordinaire combiné par Atlant de Carène, afin de retenir Roger par cette recherche et cette douce peine et d'écarter ainsi la funeste influence qui l'entraîne à mourir jeune. Après le mauvais succès du château d'acier, après Alcine, Atlant faisait encore cette tentative.

22. Ce n'est pas lui seulement, ce sont, dans ce château magique, encore tous les guerriers les plus renommés en France par leur valeur qu'Atlant complote de prendre à cet enchantement pour empêcher Roger de mourir de leurs mains. Et pendant qu'il les oblige à rester là, pour que rien ne manque à la satisfaction de leurs besoins, il a si abondamment fourni le château que les dames et les chevaliers y sont dans l'aisance.

23. Mais retournons à Angélique. Maîtresse de cet anneau si merveilleux qui, dans sa bouche, la rend invisible à tous les yeux, et, à son doigt, la garantit des enchantements, elle avait trouvé dans la caverne de la montagne des aliments, des vêtements, une jument, et ce dont elle avait besoin ; aussi avait-elle formé le dessein de s'en retourner aux Indes, dans son beau royaume.

24. Elle aurait volontiers accepté d'avoir Roland ou Sacripant pour l'accompagner, non qu'elle aimât l'un de ces amants plus que l'autre : elle avait, au contraire, été également rebelle à leurs désirs. Mais devant, pour se rendre dans le Levant, passer par tant de villes, par tant de châteaux, elle avait besoin de compagnie et de guide, et elle ne pouvait trouver d'autres compagnons aussi sûrs.

25. Longtemps elle alla les cherchant l'un ou l'autre, tantôt dans les cités, tantôt dans les campagnes, tantôt dans les forêts profondes et tantôt sur d'autres routes, sans trouver une trace, un indice. A la fin la fortune l'amena au lieu où étaient le comte Roland, Ferragus, Sacripant, avec Roger, Gradasse et beaucoup d'autres, qu'Atlant tenait enveloppés dans son piége étrange.

26. Elle y entre, sans que le magicien puisse s'en apercevoir, et elle examine tout, invisible par le pouvoir de son anneau. Elle trouve Roland et Sacripant, empressés à la chercher en vain dans le palais. Elle voit comment Atlant, en simulant son image, les abuse l'un et l'autre par son adresse. Elle agite beaucoup dans sa pensée qui des deux elle doit choisir, et ne sait à quoi se résoudre.

27. Elle ne sait pas juger quel est le meilleur pour elle, du comte Roland, ou du roi des fiers Circassiens. Roland pourra la défendre plus vaillamment dans les moments périlleux ; mais, si elle le prend pour son guide, elle se donne un maître, car elle ne voit pas comment elle pourra ensuite rabaisser ses prétentions au moment où, ayant assez de lui, elle voudra diminuer son rôle ou le renvoyer en France.

28. Quant au Circassien, elle pourra s'en débarrasser quand bon lui semblera, l'eût-elle élevé jusqu'au ciel. Cette seule raison la détermine à le choisir pour guide, et à se montrer à lui confiante et affectueuse. Elle ôte l'anneau de sa bouche et elle lève des yeux de Sacripant le voile qui lui cachait son visage. Elle croyait se découvrir à lui seul, mais survinrent à l'instant Roland et Ferragus.

29. Survinrent Ferragus et Roland, car l'un et l'autre également allaient cherchant par ce vaste palais en haut, en bas, à l'intérieur et au dehors, celle qui était leur divinité. Ils coururent tous deux également à leur maîtresse, maintenant qu'aucun enchantement ne les retenait plus, parce que l'anneau qu'elle avait mis à son doigt rendait nuls tous les desseins d'Atlant.

30. Deux de ces guerriers dont je parle avaient le haubert au dos et le casque en tête, et depuis qu'ils étaient entrés dans cette demeure, ils ne les avaient quittés ni jour ni nuit ; ils en avaient tellement l'habitude, qu'ils les portaient aussi aisément que leurs habits. Ferragus, le troisième, était armé aussi, mais il n'avait point de casque et n'en voulait point avoir,

31. Jusqu'à ce qu'il eût conquis celui que le paladin Roland avait enlevé au frère du roi Trajan ; car il en avait fait le serment le jour où il chercha en vain dans la rivière le bel armet d'Argail. Et pourtant, quoiqu'il eût Roland près de lui, Ferragus ne l'attaqua point ; ils ne pouvaient se reconnaître entre eux tant qu'ils étaient dans ce palais.

32. Tel était l'enchantement de cette demeure, que, de part et d'autre, on ne pouvait se reconnaître. Ni jour ni nuit, ils ne quittèrent ni épée ni cuirasse, le bouclier ne sortait pas de leur bras. Leurs chevaux, la selle sur le dos, les brides pendues à l'arçon, mangeaient dans une écurie, qui, voisine de la porte de sortie, était toujours approvisionnée d'orge et d'avoine.

33. Atlant n'a ni le moyen ni le pouvoir d'empêcher les guerriers de remonter en selle pour courir après les joues vermeilles, la blonde chevelure et les beaux yeux noirs de la jeune fille qui s'enfuit



Stance 36.

et frappe sa jument, parce qu'elle ne voit pas volontiers ses amants réunis tous les trois ensemble, quoiqu'elle les eût peut-être choisis l'un après l'autre.

34. Lorsqu'elle les eut éloignés du palais au point de n'avoir plus à craindre que le méchant magicien exerçât contre eux ses tromperies diaboliques, elle mit entre ses lèvres de rose l'anneau qui la sauva de plus d'un péril, et tout à coup elle disparut à leurs yeux et elle les laissa comme insensés et stupides.

35. Bien que son premier dessein eût été de désirer la société de Roland ou de Sacripant, pour la ramener au royaume de Galafron, à l'extrémité du Levant, elle en vient subitement à les dédaigner tous les deux ; en un instant elle a changé d'idée, et, sans avoir plus d'obligations à l'un qu'à l'autre, elle pense que son anneau suffit à les remplacer tous les deux.

36. Ces chevaliers ainsi joués tournent rapidement çà et là dans le bois leurs regards ébahis, semblables à un chien de chasse s'il vient à perdre la trace du lièvre ou du renard qu'il poursuit et qui, à l'improviste, s'est dérobé dans un étroit terrier, dans un épais buisson ou dans un fossé. Angélique, invisible, se rit d'eux malicieusement et observe leurs courses errantes.

37. Au milieu du bois s'ouvrait une seule route : les chevaliers croient que la jeune femme, avant eux, s'en va par cette route, puisqu'il n'y en a pas une autre à prendre. Roland part, Ferragus n'hésite pas, Sacripant éperonne et pique son cheval. Angélique retient la bride du sien et marche derrière eux avec moins de hâte.

38. Lorsque les chevaliers, au galop, furent arrivés à un endroit où des sentiers allaient se perdre dans la forêt, et commencèrent à regarder s'il n'y avait pas de traces sur l'herbe, Ferragus qui, parmi tout ce qu'il y a jamais eu d'esprits altiers au monde, pouvait aller la couronne en tête, se tourna vers les deux autres d'un air menaçant et leur cria : « Où allez-vous, vous autres?

39. « Retournez en arrière, ou prenez un autre chemin, si vous ne voulez pas rester morts sur la place. Ni dans mes amours, ni dans la recherche de ma maîtresse, qu'on ne croie pas que je souffre de partage. » Roland dit au Circassien : « Que pourrait dire de plus cet homme, s'il nous avait trouvés l'un et l'autre au milieu des plus viles et des plus lâches prostituées qui aient jamais tiré la laine d'une quenouille? »

40. Puis se tournant vers Ferragus : « Homme brutal, lui dit-il, si je n'avais égard à ce que tu es sans casque, après ce que tu viens de dire, je te ferais voir tout de suite si tu as bien ou mal parlé. — Pourquoi te mets-tu en peine, dit l'Espagnol[5], de ce dont je ne me soucie pas moi-même? Moi seul contre vous deux, et sans casque, comme je suis, je suis bon pour faire ce que j'ai dit.

41. — De grâce, dit Roland au roi de Circassie, rends-moi le service de prêter ton casque à cet homme, jusqu'à ce que je l'aie guéri de sa folie; et je n'en vis jamais de pareille. » Le roi répondit : « Qui serait le plus fou? Puisque la demande te paraît honnête, prête-lui le tien. Je ne serai pas moins capable que toi peut-être de corriger un fou.

42. — Fous vous-mêmes! repartit Ferragus; comme si vous ne seriez pas restés sans casque, s'il me plaisait d'en porter un; car je vous aurais enlevé les vôtres malgré vous. C'est par suite d'un vœu que je vais ainsi sans casque, et je continuerai jusqu'à ce que j'aie celui de fine trempe que porte le paladin Roland.

43. — Te crois-tu donc capable, dit le comte en souriant, de faire, tête nue, à Roland ce que jadis lui-même, dans Apremont, il fit au fils d'Agolant? Pour moi, je pense, au contraire, que si tu le voyais en face, tu tremblerais de la tête aux pieds; loin de vouloir prendre son casque, tu lui céderais le reste des armes que tu portes. »

44. Le fanfaron espagnol répondit : « J'ai déjà bien des fois tellement serré de près Roland, que j'aurais pu sans peine lui enlever, non-seulement son casque, mais toute l'armure qu'il avait endossée. Et, si je ne l'ai pas fait, c'est que parfois surgissent dans l'esprit des pensées qu'on n'avait pas d'abord. Je n'en avais pas l'envie autrefois; je l'ai maintenant, et j'espère pouvoir en venir facilement à bout. »

45. Roland ne put en endurer davantage. « Menteur ! vilain mécréant ! s'écria-t-il, en quel pays et quand t'es-tu trouvé plus fort que moi, les armes à la main? Ce paladin, sur qui tu débites des fanfaronnades, et que tu croyais bien loin, c'est moi-même. Vois donc si tu peux m'enlever mon casque, ou si je suis bon pour t'arracher tes autres armes.

46. « Je ne veux pas le moindre avantage sur toi. » En disant cela, il ôte son casque, le suspend à une branche de hêtre, et presque en même temps il tire Durandal. Ferragus ne perd pas pour cela courage; il tire son épée et se met en garde de manière à pouvoir, de cette arme et de son bouclier levé en l'air, couvrir son chef nu.

47. Les deux guerriers commencent ainsi leur combat, faisant tourner et voltiger leurs chevaux, et essayant de se frapper aux défauts de leurs armures où le fer avait le moins d'épaisseur. Il n'y avait pas sur toute la terre un autre couple de guerriers qui eût autant de rapports de parité. Égaux en force, d'égale valeur, ni l'un ni l'autre ne pouvaient se blesser.

48. Je pense, seigneur, que vous avez entendu dire que Ferragus avait tout le corps invulnérable

par un charme, excepté à l'endroit par où l'enfant, encore renfermé dans le ventre de sa mère, prend sa première nourriture, et, jusqu'au moment où la terre du tombeau lui couvrit la face, il ne cessa de tenir l'endroit faible armé de sept plaques d'acier d'une bonne trempe.

49. Le prince d'Anglant était également enchanté partout, excepté en un seul point. C'est sous la plante des pieds qu'il pouvait être blessé; mais il les protégeait avec tout le soin possible. Le reste du corps était plus dur que diamant (si ce que l'on raconte ne s'éloigne pas de la vérité). L'un et l'autre portaient dans les batailles des armures plutôt pour l'ornement que par nécessité.

50. Le combat devient acharné et plus cruel; il est horrible et effroyable à voir : Ferragus, qu'il



Stance 51.

frappe d'estoc ou de taille, ne porte pas une botte qui ne porte à fond. Chaque coup de Roland détache, rompt, ouvre et fracasse les plaques et les mailles. Angélique, invisible, seule présente à ce grand spectacle, y reste attentive.

51. Cependant le roi de Circassie, estimant qu'Angélique dans sa course devait avoir peu d'avance, et voyant Ferragus et Roland acharnés au combat, prit la route que, suivant lui, devait avoir suivie la jeune fille quand elle disparut de leurs yeux : de sorte que la fille de Galafron fut seule spectatrice de ce combat.

52. Après avoir considéré quelque temps, à part, cette lutte horrible et effroyable qui lui semblait également dangereuse d'un côté comme de l'autre, il lui prit fantaisie de voir une nouvelle scène : elle enleva le casque, pour observer ce que feraient les deux guerriers en ne le voyant plus. Sa pensée toutefois était de ne pas le garder longtemps.

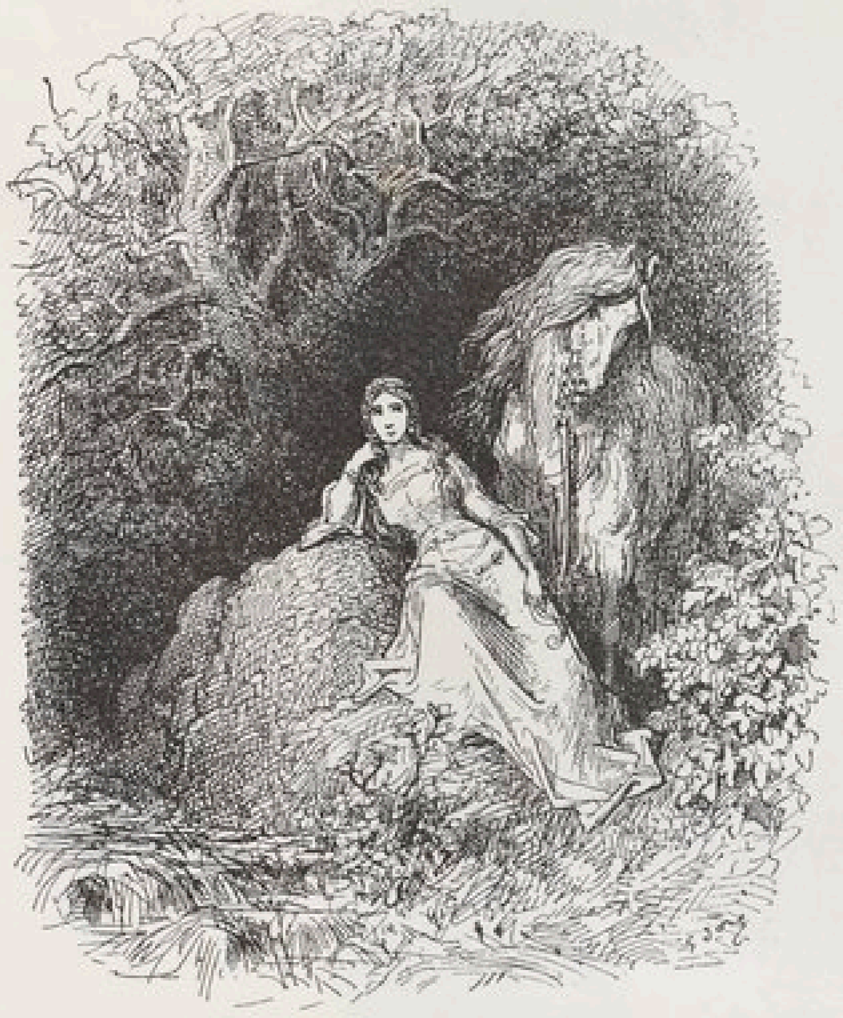
53. Elle a bien l'intention de le rendre au comte, mais elle veut auparavant s'en faire un jeu. Elle

décroche le casque, le met dans sa robe, puis, après s'être arrêtée un peu à regarder les chevaliers, elle part sans leur rien dire ; et elle était déjà un peu loin de cet endroit avant qu'aucun d'eux se fût aperçu de rien, tant de part et d'autre leur colère était ardente.

54. Mais Ferragus, y ayant porté le premier les yeux, s'écarta de Roland et lui dit : « Voyez donc ! le chevalier qui était avec nous nous a traités comme des maladroits et des sots ! Quel prix peut se promettre le vainqueur, puisque celui-ci vient de nous enlever le précieux casque ? » Roland recule, jette les yeux sur la branche, ne voit plus de casque, et devient tout rouge de colère.

55. Entrant dans l'idée de Ferragus, il pense que le chevalier qui était auparavant avec eux l'a emporté. Aussi il tourne la bride et fait sentir les éperons à Bride-d'or. Ferragus, qui le voit s'éloigner du champ de bataille, se met à le suivre, et, lorsqu'ils sont arrivés à un endroit où se voyaient sur l'herbe les traces toutes fraîches du Circassien et de la jeune fille,

56. Le comte prit le chemin à gauche vers une vallée où le Circassien s'était dirigé ; Ferragus se tint plus près de la montagne dans le sentier qu'avait suivi Angélique. Pendant ce temps elle était arrivée à une fontaine ombragée, dans un site agréable. La fraîcheur de ses ombres attire le voyageur et ne le laisse pas s'éloigner avant qu'il se soit rafraîchi.



Stance 57.

57. Angélique s'arrête près de cette claire fontaine, ne pensant pas qu'on l'y surprenne. D'ailleurs avec l'anneau sacré qui la dérobe aux regards, elle ne peut craindre aucun accident funeste. Aussitôt arrivée sur les bords gazonnés du ruisseau, elle suspend ce casque à une branche. Puis elle cherche l'endroit du bois où le feuillage est le plus tendre pour y attacher et faire paître sa jument.

58. Le chevalier d'Espagne, qui avait suivi ses traces, arrive à la fontaine ; à peine Angélique l'a-t-elle aperçu qu'elle disparaît et pique sa jument. Elle ne put reprendre le casque qui était tombé sur l'herbe trop loin d'elle. Le païen, ayant aperçu Angélique, court aussitôt vers elle, plein de joie.

59. Elle disparaît à ses yeux, comme je viens de le dire, ainsi qu'un songe au réveil. Il va la cherchant à travers les arbres, et ses yeux infortunés ne peuvent la découvrir. Jurant par Mahomet, Tarva[6] et tous les docteurs de sa loi, Ferragus retourna à la fontaine où le casque de Roland était sur l'herbe.

60. Aussitôt qu'il le voit, il le reconnaît aux lettres gravées sur le cercle ; elles énonçaient où, comment et en quel temps Roland l'avait gagné, et à qui il l'avait enlevé. Le Sarrasin s'en couvre la tête et le col, car, malgré son chagrin, il ne laisse pas que de s'en emparer. Son chagrin était d'avoir vu disparaître Angélique, comme s'évanouissent les larves de la nuit[7].

61. Après qu'il a lacé le bon armet sur sa tête, il pense que, pour être pleinement satisfait, il ne lui reste qu'à retrouver cette Angélique, qui apparaît et disparaît comme un éclair. Pour la chercher il bat toute la profondeur de la forêt ; et, lorsqu'il eut perdu tout espoir de retrouver ses traces, il retourna au camp espagnol, vers Paris,

62. Adoucissant sa douleur de n'avoir pu satisfaire son ardent désir, douleur qui lui brûlait le cœur, avec la consolation de porter enfin, comme il l'avait juré, le casque qui avait appartenu à Roland. Le

comte, lorsqu'il fut instruit de la vérité, chercha longtemps Ferragus, mais il ne put lui enlever l'armet de la tête jusqu'au jour où entre deux ponts il lui arracha la vie [8].

63. Angélique, invisible et seulette, suit son chemin, mais elle a le front soucieux; car elle regrette le casque, qu'une trop grande précipitation lui avait fait laisser près de la fontaine. « Pour avoir voulu faire, disait-elle en elle-même, ce qu'il ne m'appartenait pas de faire, j'ai privé le comte de son casque; et c'est là la première récompense, bien belle récompense en vérité [9], de toutes les obligations que je lui ai.

64. « C'était dans une bonne intention que j'enlevais le casque (Dieu le sait, bien que l'effet ait été contraire et funeste); mon seul dessein était d'amener les combattants à une trêve, et non pas de faire que, par mon intervention, ce brutal Espagnol atteignît aujourd'hui le but de ses désirs. » C'est ainsi qu'elle s'en allait se lamentant d'avoir privé Roland de son casque.

65. Dépitée, mécontente, elle prend la route qui lui paraît la meilleure vers l'Orient. Le plus souvent elle passait invisible, parfois elle se laissait voir suivant les circonstances. Après avoir vu bien du pays, elle arriva à un bois où elle trouva un jeune homme dangereusement blessé en pleine poitrine, entre deux de ses compagnons qui étaient morts.

66. Mais je ne vous parlerai plus présentement d'Angélique [10], car j'ai bien des choses à vous raconter d'abord; Ferragus et Sacripant ne doivent pas non plus de longtemps figurer dans mes vers. Le prince d'Anglant me détourne d'eux : il faut qu'avant tout autre objet je raconte les fatigues et les peines qu'il supporta dans la poursuite de ses amoureux désirs, qui ne furent jamais satisfaits.

67. A la première ville qu'il trouve, ayant grand soin de marcher inconnu, il se couvre la tête d'un nouveau casque, sans regarder s'il est d'une trempe faible ou dure. Quel qu'il soit, il ne s'en réjouit ni ne s'en afflige, tant il a confiance dans l'enchantement qui le protége. Ainsi couvert, il poursuit sa recherche, et ni la nuit ni le jour, ni la pluie ni le soleil ne l'arrêtent.



Stance 61.

68. C'était l'heure où Phébus faisait sortir de la mer ses coursiers au poil humide de rosée, et où l'Aurore répandait sur le ciel ses fleurs jaunes et vermeilles; où les étoiles avaient cessé leurs danses célestes, et, prêtes à disparaître, se couvraient déjà d'un voile, quand Roland, passant un jour près de Paris, manifesta sa valeur d'une manière éclatante.

69. Il rencontra deux troupes, l'une commandée par le roi de Noricie, Manilard, Sarrasin aux cheveux blancs, jadis vaillant et redoutable, maintenant meilleur pour le conseil que pour l'action. Le roi de Trémisène [11] conduisait l'autre sous son étendard. Il avait chez les Africains le renom d'un parfait chevalier. Ceux qui le connaissaient le nommaient Alzirde.

70. Ces troupes, avec le reste de l'armée païenne, avaient séjourné tout l'hiver, les unes près de la ville, les autres plus loin, dans les villages et les maisons de campagne des environs. Le roi Agramant, ayant perdu bien du temps pour prendre Paris, se décida enfin à tenter l'assaut, puisqu'il ne pouvait s'en emparer autrement.

71. Pour y parvenir, il avait des troupes innombrables; outre celles qui étaient venues avec lui, et celles qui d'Espagne avaient suivi la bannière royale du roi Marsile, il en avait pris beaucoup à sa solde en France; car, depuis Paris jusqu'à Arles, avec une partie de la Gascogne, à l'exception de quelques châteaux, tout lui était soumis.

72. En ce moment les ruisseaux commençaient à fondre leurs glaçons et à rouler une onde plus tiède, les prairies à se revêtir d'herbes nouvelles et les arbrisseaux d'un tendre feuillage; le roi Agramant rassembla tous ceux qui suivaient sa fortune prospère pour passer la revue de son armée et pour améliorer sa position.

73. C'est à cet effet que le roi de Trémisène et celui de Noricie étaient en marche pour arriver à temps à l'endroit où se fit ensuite le dénombrement de toutes les troupes, bonnes ou mauvaises. Roland vint par hasard, comme je l'ai dit, à rencontrer ces bandes; en cherchant toujours, comme à son ordinaire, celle qui le tenait captif dans les chaînes de l'amour.

74. Lorsque Alzirde vit approcher ce comte, qui n'avait pas au monde son égal en valeur, ayant un tel aspect, une tête si fière, que le Dieu de la guerre n'aurait pas semblé son égal, il demeura frappé de ses traits remarquables, de son fier regard, de son air terrible; il jugea que c'était un guerrier d'une haute vaillance et il désira trop vivement de l'éprouver.

75. Alzirde était jeune et présomptueux, il était estimé pour sa force extrême et pour son grand cœur. Il poussa son cheval en avant pour jouter. Mieux eût été pour lui qu'il fût resté au milieu de sa troupe, car, dans la rencontre, le prince d'Angers le renversa le cœur traversé. Son coursier, ne se sentant plus diriger avec le frein, s'enfuit épouvanté.



Stance 75.

76. Soudain s'élève un cri terrible qui tout à l'entour remplit les airs, quand on voit ce jeune prince tomber et son sang couler à flots d'une si large blessure. Sa troupe frémissante se précipite en désordre sur le comte et l'attaque d'estoc et de taille; mais le plus grand nombre harcèlent à coups de flèches empennées la fleur des vaillants chevaliers.

77. Autant fait de vacarme une troupe de sangliers se précipitant à travers les montagnes ou les plaines, si un loup sorti d'un antre caché, ou un ours descendu sur les collines, a saisi un jeune sanglier qui pousse des grognements plaintifs et des cris aigus, autant en fait la troupe barbare qui s'élance contre le comte en criant : « A lui, à lui! »

78. Mille coups de lance, de flèche ou d'épée frappent au même instant sa cuirasse, autant en reçoit son bouclier. Celui-ci le frappe par derrière avec une masse; celui-là le menace de côté, un autre par devant; mais Roland, qui ne logea jamais la crainte dans son cœur, fait autant de cas de cette vile foule et de toutes ses armes, que dans une bergerie, par une nuit sombre, un loup s'inquiète du nombre des agneaux.

79. Il tenait nue à la main cette foudroyante épée qui a mis tant de Sarrasins à mort. Aussi ce serait une rude tâche que de compter ceux qui, dans cette foule, tombent sous ses coups. La route était rouge de sang et pouvait à peine contenir les morts, car ni casques ni boucliers ne résistent aux coups de la redoutable Durandal;

80. Ni les vêtements rembourrés de coton, ni les toiles entourant la tête de mille replis. Ce ne sont pas seulement les gémissements et les cris qui volent par les airs, ce sont aussi des bras, des épaules, des têtes détachées. La cruelle mort va errante par le champ de bataille, sous beaucoup d'aspects différents et tous horribles, et elle se dit : « Dans la main de Roland, Durandal me vaut plus que cent de mes faux. »

81. Un coup attend à peine l'autre. Bientôt ils commencèrent tous à fuir; et, si d'abord ils étaient accourus, espérant l'anéantir parce qu'il était seul, il n'en est pas un qui, pour se tirer de péril, attende un ami ou cherche un compagnon de route : l'un fuit à pied, l'autre pique des deux; pas un ne demande si le chemin est bon.

82. L'honneur les poursuivait avec ce miroir qui fait voir à l'âme toutes ses difformités : nul ne songeait à s'y regarder, si ce n'est un vieillard, dont l'âge a desséché le sang, mais non le courage.

Je veux parler du roi de Noricie; il pense qu'il vaut mieux mourir que de se déshonorer en fuyant; aussi met-il sa lance en arrêt contre le paladin de France.

83. Et il la brise sur l'écu du fier comte qui ne bouge même pas, mais qui, ayant son épée nue à la main, en frappe le roi Manilard au passage. La fortune lui vint en aide, elle fit tourner le fer redoutable dans la main de Roland; on ne réussit pas toujours à porter juste ses coups, mais il n'en renversa pas moins le roi de sa selle.

84. Étourdi du choc, il vide les arçons. Roland ne se retourne pas pour le regarder; il taille, mutile, fend, assomme le reste; tous croient l'avoir sur leur dos. De même qu'à travers le large espace de l'air des étourneaux fuient devant un hardi faucon; ainsi de cette troupe défaite les uns tombent, les autres fuient ou se cachent.

85. La sanglante épée ne cessa point de frapper tant qu'il y eut des vivants sur le champ de bataille. Roland hésite sur le chemin à prendre, quoique le pays lui soit bien connu. Qu'il aille à droite ou à gauche, sa pensée est toujours loin du chemin qu'il suit, il est toujours dans la crainte de chercher Angélique où elle n'est pas et de faire fausse route.

86. Il ne cesse de marcher à travers les plaines ou les forêts, en s'informant souvent d'elle, et, comme il était hors de lui-même, il sort aussi de la route et il arrive au pied d'une montagne d'où la nuit, à travers la fente d'un rocher, il vit au loin trembler une lumière. Il s'approcha de ce rocher pour voir si Angélique ne s'y était point retirée.


Stance 89.

87. De même que dans un bois de genévriers peu élevés, ou dans le chaume d'une plaine découverte, quand on cherche le lièvre timide à travers les sillons, on va, marchant en tous sens, à chaque buisson, à chaque broussaille, pour voir si par hasard il n'y est pas caché, ainsi Roland, avec une grande fatigue, cherchait sa maîtresse partout où l'attire l'espérance.

88. Le comte, se dirigeant à la hâte vers ce rayon de lumière, arrive à l'endroit de la forêt où elle partait de l'étroit soupirail d'une vaste caverne cachée dans les flancs de la montagne. En s'approchant il trouve d'abord des ronces et des broussailles formant une espèce de mur, afin de mettre ceux qui sont dans la grotte à l'abri des attaques et des insultes.

89. Dans le jour on n'aurait point su la trouver, mais pendant la nuit la lumière la faisait découvrir. Roland se doute bien de ce que cela doit être, mais il veut cependant s'en assurer. Après avoir attaché dehors Bride-d'or, il s'approche sans bruit de cet antre caché et, à travers les épais rameaux, il pénètre dans l'ouverture sans appeler quelqu'un pour l'introduire.

90. Il descend par plusieurs degrés au fond de ce tombeau où des vivants sont ensevelis. La caverne était spacieuse et taillée en voûte à la pointe du ciseau, elle n'était pas entièrement privée de la lumière du jour, quoique l'entrée n'en donnât pas beaucoup; mais il en venait suffisamment par une fenêtre dont l'ouverture était percée à main droite.

91. Au milieu de la caverne, près d'un feu, était une jeune dame d'un visage agréable. Elle ne devait guère avoir plus de quinze ans, autant que le comte en jugea à première vue; et elle était si belle qu'elle faisait paraître ce lieu sauvage un paradis, bien qu'elle eût les yeux pleins de larmes, signes manifestes d'un cœur affligé.

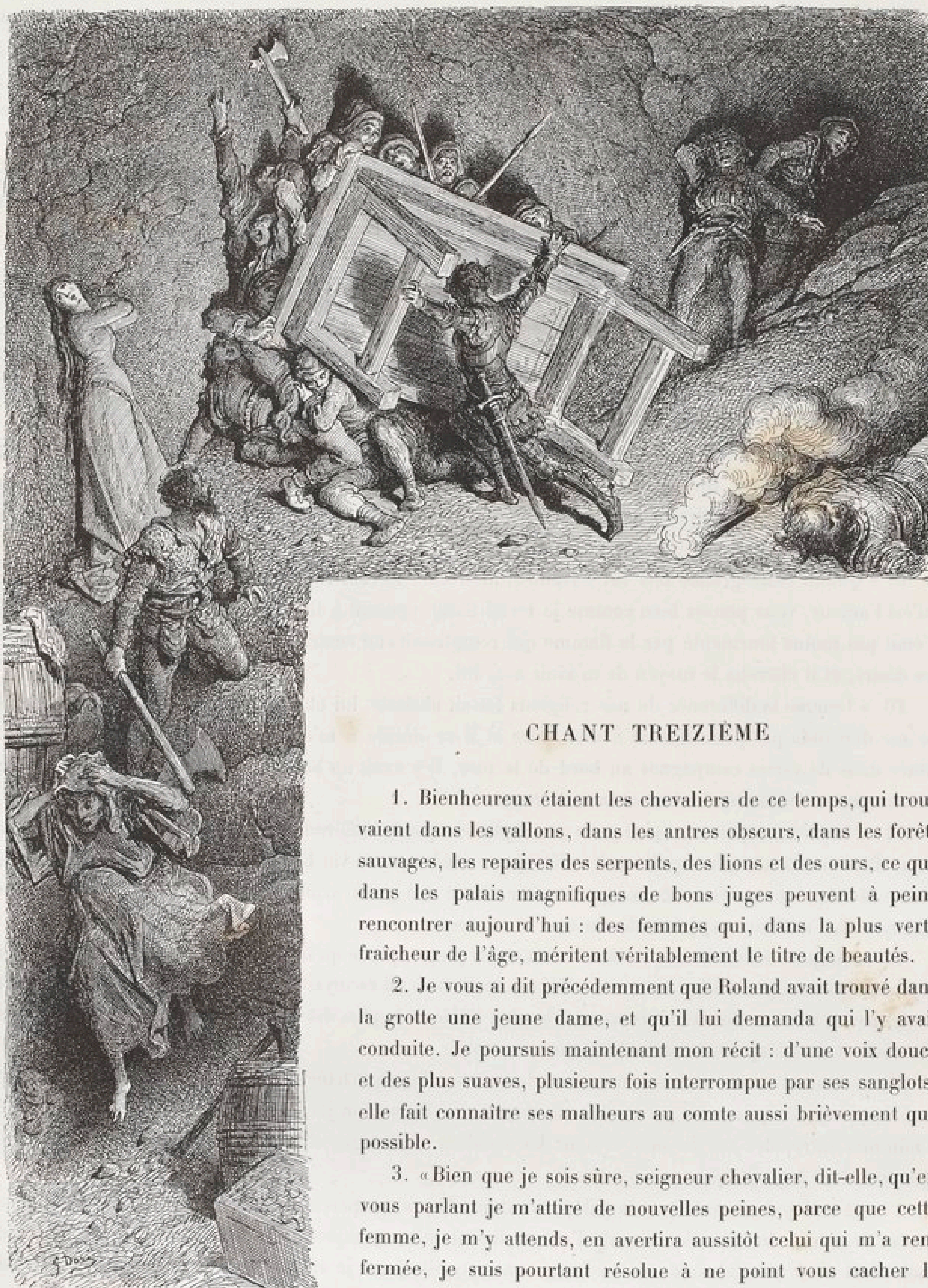
92. Il y avait aussi une vieille, et elles étaient en grande dispute, comme c'est souvent l'habitude des femmes; mais lorsque le comte descendit dans la caverne, elles cessèrent leurs contestations et leurs paroles. Roland les salua avec politesse (comme il convient de faire toujours avec les dames). Elles se levèrent subitement et lui rendirent un salut affable.

93. Il est vrai que leurs visages se troublèrent un peu, quand à l'improviste elles entendirent cette

voix et qu'elles virent en même temps un homme tout armé et à la mine farouche pénétrer dans leur retraite. Roland demande quel est l'homme assez discourtois, injuste, barbare, féroce, pour tenir enseveli dans cette caverne un visage si gracieux et fait pour inspirer l'amour.

94. La jeune fille lui répondit avec peine, interrompue par des sanglots qui du corail et des perles de sa bouche s'exhalaient en doux accents entrecoupés. Ses larmes descendaient à travers les lis et les roses, jusque sur son sein où quelques-unes vont se perdre. Mais il est temps de finir ce chant. Qu'il vous plaise, seigneur, d'entendre le reste de cette histoire dans le chant suivant.





CHANT TREIZIÈME

1. Bienheureux étaient les chevaliers de ce temps, qui trouvaient dans les vallons, dans les antres obscurs, dans les forêts sauvages, les repaires des serpents, des lions et des ours, ce que dans les palais magnifiques de bons juges peuvent à peine rencontrer aujourd'hui : des femmes qui, dans la plus verte fraîcheur de l'âge, méritent véritablement le titre de beautés.

2. Je vous ai dit précédemment que Roland avait trouvé dans la grotte une jeune dame, et qu'il lui demanda qui l'y avait conduite. Je poursuis maintenant mon récit : d'une voix douce et des plus suaves, plusieurs fois interrompue par ses sanglots, elle fait connaître ses malheurs au comte aussi brièvement que possible.

3. « Bien que je sois sûre, seigneur chevalier, dit-elle, qu'en vous parlant je m'attire de nouvelles peines, parce que cette femme, je m'y attends, en avertira aussitôt celui qui m'a renfermée, je suis pourtant résolue à ne point vous cacher la vérité, dussé-je perdre la vie! Quel autre bien puis-je attendre de lui, si ce n'est qu'il se décide un jour à me faire mourir?

4. « Je me nomme Isabelle, j'étais fille de l'infortuné roi de Galice; j'ai bien dit, j'étais, car aujourd'hui je ne suis plus que l'enfant de la douleur, de la peine et de la tristesse : c'est la faute de l'amour; car de quoi me plaindrais-je plus justement que de sa méchanceté? Dans le principe il nous flatte doucement, et il trame en secret des tromperies et des trahisons.

5. « Je vivais alors heureuse de ma destinée, jeune, riche, aimable, chaste et belle : aujourd'hui je suis humiliée, je suis pauvre ; aujourd'hui je suis malheureuse, et s'il y a un sort plus cruel encore, c'est le mien. Mais je veux que vous connaissiez la cause première du malheur qui me frappe, et, dussé-je n'attendre de vous aucun secours à mes maux, ce sera déjà quelque chose pour moi de vous voir y compatir.

6. « Mon père donna (il doit y avoir de cela douze mois) un tournoi à Bayonne ; l'annonce de cette joute attira dans nos terres des chevaliers de divers pays, qui désiraient y prendre part. Parmi eux (soit que l'amour me l'ait fait voir ainsi, soit que le vrai mérite se découvre lui-même) Zerbin, fils du roi d'Écosse, me parut le seul digne d'être remarqué.

7. « Après lui avoir vu accomplir en champ clos de merveilleux exploits chevaleresques, je fus prise d'amour pour lui, et je ne m'en aperçus pas avant de reconnaître que je n'étais plus à moi. Bien que cet amour m'ait conduite où vous me voyez, il m'est doux d'avoir toujours présent à l'esprit que je n'avais pas honteusement placé mon cœur, mais que je l'avais donné à l'objet le plus digne et le plus beau qui soit au monde.

8. « Zerbin l'emportait en beauté et en valeur sur tous les chevaliers. Il me montra, et je crois qu'il avait un grand amour, un amour qui n'était pas moins ardent que le mien. Nous ne manquions pas d'interprètes fréquents entre nous de notre mutuelle tendresse ; lorsque nous fûmes privés du plaisir de nous voir, nos âmes restèrent toujours unies.

9. « Quand cette grande fête fut terminée, mon cher Zerbin retourna en Écosse. Si vous savez ce qu'est l'amour, vous pensez bien comme je restai triste, pensant à lui nuit et jour, et j'étais sûre qu'il n'était pas moins tourmenté par la flamme qui remplissait son cœur. Il ne fit pas davantage violence à ses désirs, et il chercha le moyen de m'avoir avec lui.

10. « Comme la différence de nos religions faisait obstacle, lui étant chrétien et moi musulmane, il ne me demanda pas pour femme à mon père et il se décida à m'enlever. Près de ma riche patrie, située dans de vertes campagnes au bord de la mer, il y avait un beau jardin, sur une côte d'où l'on découvrait les collines d'alentour et la vaste mer.

11. « Le lieu lui parut propice pour accomplir ce que la différence de religions nous interdisait, et il me fit connaître le plan qu'il avait arrêté pour rendre notre vie heureuse. Il avait près du port de Sainte-Marthe une galère secrètement cachée, avec des gens armés, sous la conduite d'Odoric de Biscaye, chef militaire expérimenté sur mer et sur terre.

12. « Ne pouvant venir en personne exécuter ce projet, parce qu'il était en ce moment forcé par son père, avancé en âge, d'aller au secours du roi de France, il envoyait à sa place cet Odoric qu'il avait choisi parmi tous ses fidèles amis comme le plus fidèle et le plus dévoué. Et cela devait bien être si les bienfaits avaient toujours la vertu d'attacher les amis.

13. « Celui-ci devait venir sur un navire de guerre à l'époque fixée pour mon enlèvement. Et en effet il arriva ce jour désiré, où je me laissai surprendre dans mon jardin. La nuit Odoric, accompagné d'hommes intrépides sur la mer et dans les combats, s'engagea dans une rivière voisine de la ville et arriva sans bruit jusqu'à mon jardin.

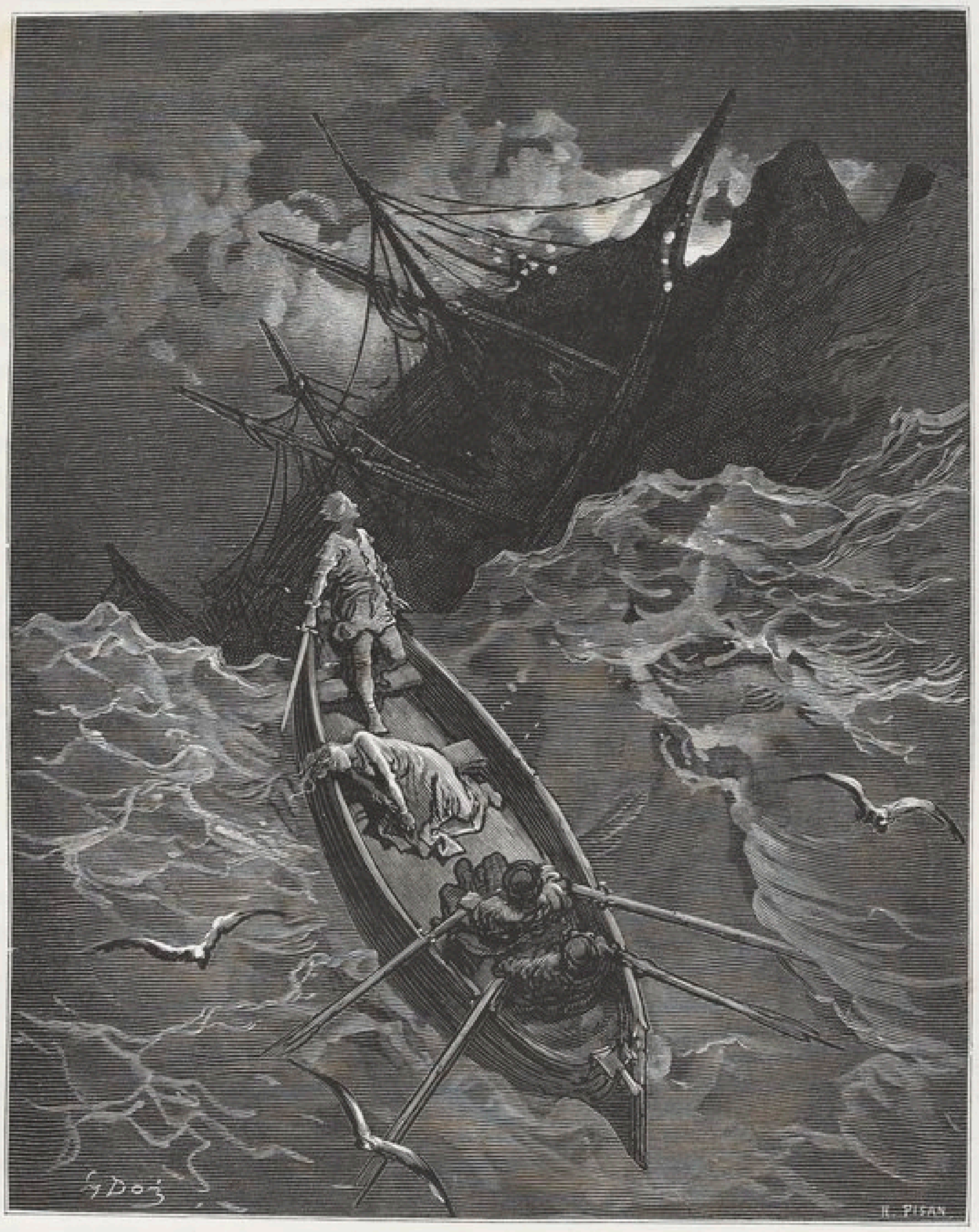
14. « De là je fus conduite à la galère avant que l'on s'en aperçût dans la ville. De mes domestiques nus et désarmés, les uns s'enfuirent, d'autres furent tués, quelques-uns furent emmenés captifs avec moi. C'est ainsi que j'abandonnai mon pays ; avec quelle joie ! je ne pourrais le dire, dans l'espoir de jouir bientôt de la vue de mon cher Zerbin.

15. « Nous étions à peine parvenus à la hauteur de Mongia[1] que nous fûmes assaillis sur la gauche par un vent qui troubla la sérénité de l'air, agita la mer et souleva les vagues jusqu'au ciel. Un coup de mistral nous fait dériver. Le vent souffle de plus fort en plus fort, il se déchaîne avec tant de violence qu'il ne nous eût servi de rien de virer de bord.

16. « Il ne sert de rien de carguer les voiles, de baisser les mâts, d'abattre tout ce qui peut donner

prise au vent. Malgré tous les efforts, nous nous voyons emporter vers des écueils aigus, près de la Rochelle. Si celui qui règne au ciel ne vient pas à notre secours, la terrible tempête nous pousse à terre. Le vent impitoyable nous chasse plus rapidement qu'une flèche n'est lancée d'un arc.

17. « Le Biscayen voit le péril et il a recours à un moyen de salut qui souvent ne réussit pas : il se



Stance 17.

saisit à l'instant de la chaloupe, y descend et m'y fait descendre avec lui ; deux autres y descendent, le reste allait nous rejoindre si les premiers descendus l'eussent permis ; mais ils les tinrent à distance avec leurs épées ; ils coupèrent le câble, et aussitôt nous nous éloignâmes.

18. « Nous fûmes jetés sains et saufs sur le rivage, nous qui étions descendus dans la chaloupe ; les autres périrent avec le navire entr'ouvert ; tout le bagage fut la proie de la mer. Les mains étendues, je rendis grâce à l'éternelle bonté, à l'amour infini, de ce qu'il n'avait pas laissé la mer en fureur me priver de revoir Zerbin.

19. « Bien que j'eusse laissé sur le vaisseau mes habits, mes bijoux et autres objets précieux, pourvu que me restât l'espoir de revoir Zerbin, peu m'importait que la mer eût pris le reste. Sur le rivage où nous descendîmes il n'y avait aucun chemin, on n'apercevait point d'habitation ; on ne voyait qu'une montagne au sommet ombreux battu par le vent et dont la mer baignait le pied.

20. « Ce fut là que l'amour, ce cruel tyran, toujours déloyal dans toutes ses promesses, et cherchant toujours à troubler, à renverser tous nos desseins raisonnables, changea, d'une manière triste et honteuse, ma consolation en douleur, mon bien en mal ; cet ami, en qui Zerbin avait une telle confiance, s'embrasa de désirs, et la loyauté se glaça dans son cœur.

21. « Soit que sa passion pour moi se fût éveillée pendant la traversée sans qu'il eût osé la laisser voir, soit qu'elle s'éveillât seulement dans le moment où elle était favorisée par notre solitude sur ce rivage désert, il résolut, sans différer, de satisfaire son désir effréné et de se débarrasser auparavant d'un des deux hommes qui s'étaient sauvés avec nous dans la chaloupe.

22. « Cet homme était un Écossais nommé Almon, qui paraissait avoir un grand attachement pour Zerbin. Celui-ci, en le donnant à Odoric, le lui avait recommandé comme un excellent soldat. Odoric lui dit que ce serait une faute et un sujet de blâme, s'ils me traînaient à pied jusqu'à la Rochelle, et il le pria de vouloir bien aller en avant pour faire venir un cheval à ma rencontre.



Stance 25.

23. « Almon, sans défiance, se met immédiatement en route pour la ville que nous cachait la forêt et qui n'était éloignée que de six milles. Odoric se décida enfin à découvrir son criminel dessein à l'autre homme, parce qu'il ne savait comment l'écarter et que d'ailleurs il avait en lui grande confiance.

24. « Ce dernier, qui était resté avec nous, se nommait Corebe ; il était de Bilbao. Tout jeune enfant, il avait été élevé avec Odoric dans la même maison. Le traître se persuadait qu'il pouvait lui communiquer son perfide dessein, dans l'espoir qu'il préférerait à l'honneur le plaisir d'un ami.

25. « Corebe, qui avait de la noblesse de sentiments et de la courtoisie, ne put l'entendre sans une grande indignation. Il l'appelle traître et, par ses paroles et ses actes, il s'oppose à son coupable dessein. Une grande colère s'allume dans leurs deux cœurs, comme leurs épées nues le prouvèrent bientôt. En les voyant tirer leurs fers, prise de peur, je m'enfuis dans les profondeurs de la forêt obscure.

26. « Odoric, qui était habile à l'escrime, en quelques coups obtint un tel avantage, qu'il laissa Corebe pour mort à terre, et il se mit à suivre mes traces. L'amour (si je ne me trompe pas) lui prêta des ailes pour me rejoindre et il lui enseigna toutes les cajoleries et les prières propres à m'amener à l'aimer et à lui complaire.

27. « Mais le tout en vain, car j'étais fermement décidée à mourir plutôt que de le satisfaire. Quand il eut essayé de toutes les supplications, de toutes les séductions et des menaces même sans y rien gagner, il eut ouvertement recours à la force. C'est inutilement qu'en le suppliant je lui parle de la confiance que Zerbin avait eue en lui et de celle que j'avais eue moi-même en me remettant dans ses mains.

28. « Quand je vis que je perdais mes prières, que je n'avais d'ailleurs aucun autre secours à espérer, et que toujours plus ardent et brutal il venait à moi comme un ours affamé, je me défendis des pieds, des mains, et j'employai même les ongles et les morsures ; je lui arrachai la barbe, lui égratignai le visage en poussant des cris qui montaient au ciel.

29. « Je ne sais si ce fut le hasard ou bien mes cris qu'on devait entendre d'une lieue, ou si l'on a dans ce pays la coutume de courir au rivage quand un navire se brise ou sombre, mais je

vis paraître sur la montagne une foule qui se dirigeait vers la mer et de notre côté. Dès que le Biscayen les vit venir, il abandonna son entreprise et se mit à fuir.

30. « Cette troupe, seigneur, fut pour moi un secours contre ce traître. Mais à quelle condition? C'était, comme dit souvent le peuple proverbialement, tomber de la poêle dans la braise. Il est vrai que je n'ai pas été assez infortunée et qu'ils ne furent pas assez pervers pour qu'il me fallût subir leur violence; non pas que cette retenue provienne de leur vertu ou de quelque bon sentiment;

31. « Mais parce qu'en me conservant vierge, comme je le suis, ils espèrent me vendre beaucoup plus cher. Le huitième mois est expiré et voici venir le neuvième depuis que je suis enterrée ici vivante. J'abandonne tout espoir de revoir mon cher Zerbin; car déjà, d'après ce que je leur ai entendu dire, ils m'ont promise et vendue à un marchand d'esclaves, qui doit, dans le Levant, me mener au sultan. »



Stance 28

32. Ainsi parlait l'aimable demoiselle; et fréquemment les sanglots et les soupirs interrompaient sa voix angélique, faite pour attendrir les aspics et les vipères. Pendant qu'elle renouvelle ainsi sa douleur ou qu'elle adoucit peut-être ses tourments, une vingtaine d'hommes entrent dans la caverne, armés les uns d'épieux, les autres de haches.

33. Leur chef, homme d'un air féroce, n'a qu'un œil et son regard est sombre et hagard; il a perdu l'autre œil d'un coup qui lui a coupé le nez et la mâchoire. Cet homme, apercevant le chevalier assis dans la caverne près de cette belle fille, se tourne vers ses compagnons et leur dit : « Voici un nouvel oiseau que je trouve pris au filet, bien que je ne le lui aie pas tendu. »

34. Puis il dit au comte : « Je n'ai jamais vu d'homme plus complaisant que toi arriver plus à propos. Je ne sais si tu as deviné ou si tu sais, parce que quelqu'un te l'a peut-être dit, que j'avais grande envie d'aussi belles armes que les tiennes, et d'un bel habit brun comme celui-ci. En vérité tu es venu au bon moment pour renouveler ce dont j'ai besoin. »



Stance 34.

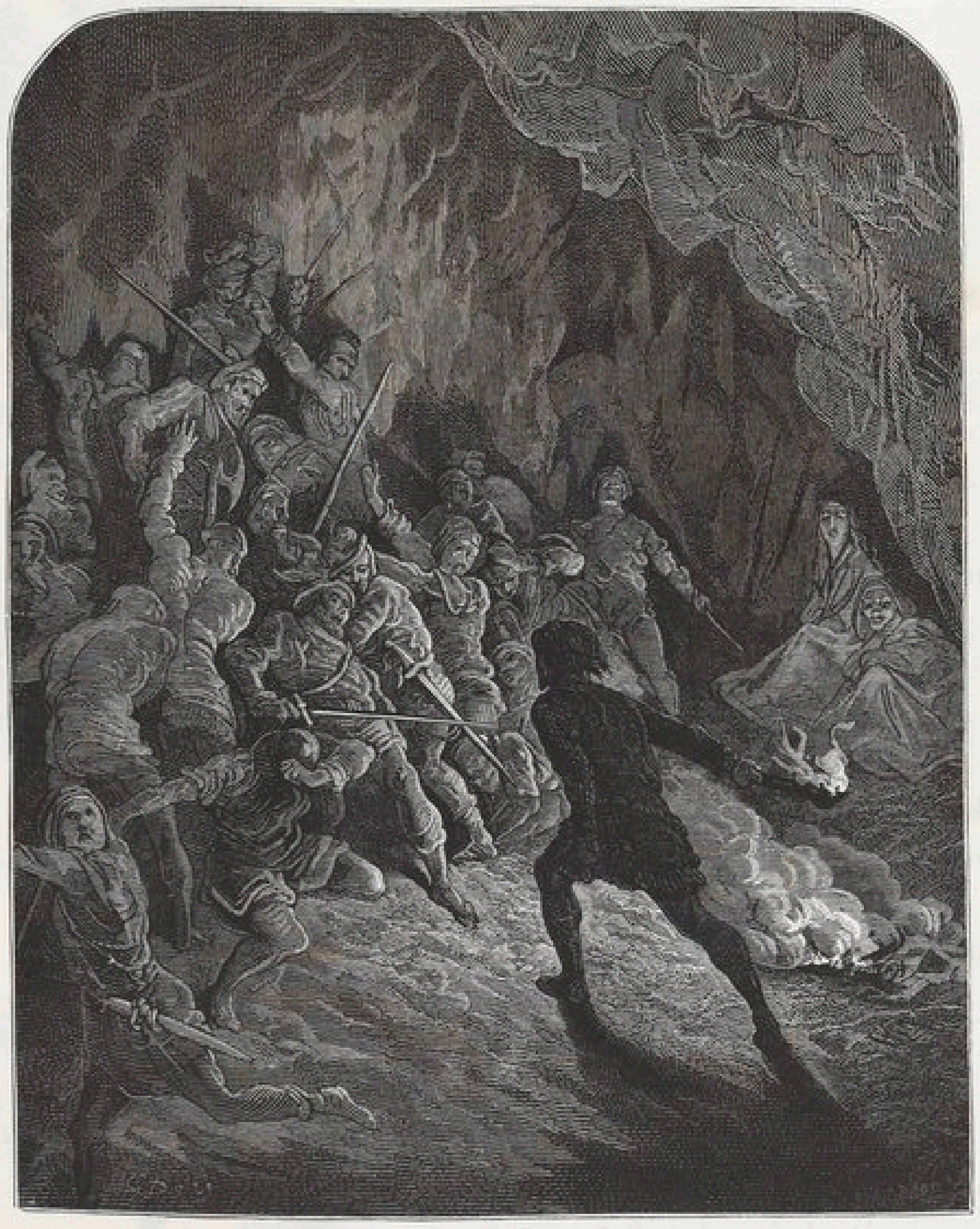
35. Roland, se levant brusquement, répondit au bandit avec un sourire amer : « Ces armes, je te les vendrai à un prix tel que jamais marchand n'en a inscrit dans ses livres. » Alors il saisit près de lui, dans le foyer, un tison enflammé et fumant; il le lance et atteint par hasard le malandrin à l'endroit où le nez se joint aux sourcils.

36. Le tison emporte les deux paupières, mais il fait un plus grand ravage encore du côté gauche, car il enlève à ce misérable le seul organe qui lui restât pour voir; et ce coup terrible ne se borne pas à le rendre aveugle, il l'envoie encore rejoindre les âmes de ses semblables, que Chiron[2] retient dans les étangs bouillants des enfers.

37. Il y avait dans la caverne une grande table épaisse de deux palmes et formant un vaste carré, portée sur un pied massif et mal dégrossi; elle était assez grande pour le brigand et toute sa bande. Avec la même aisance qu'on voit le gracieux Espagnol lancer la canne[3], Roland jette loin de lui la lourde table sur le groupe le plus épais de cette canaille.

38. Elle broie à l'un la poitrine, à l'autre le ventre, à celui-ci la tête, à celui-là les jambes, à cet autre les bras ; les uns sont tués, les autres restent estropiés, les moins blessés tâchent de fuir. Ainsi quelquefois une lourde pierre, jetée sur un tas de couleuvres qui, après l'hiver, se réjouissent et se lissent au soleil, leur brise les flancs et les reins et leur écrase la tête.

39. Je ne saurais dire combien d'accidents elle produit : l'une meurt, l'autre s'en va sans queue ; une autre, qui ne peut plus se mouvoir en avant, enroule et déplie vainement sa partie postérieure ; une autre encore, à qui les saints sont plus favorables, glisse à travers les herbes et va en serpentant vers un abri. — Le coup fut terrible, mais non prodigieux, puisqu'il provenait du vigoureux Roland.



Stance 35.

40. Ceux que la table n'a point atteints ou qu'elle a blessés légèrement (et Turpin[4] écrit précisément qu'il y en eut sept), cherchent leur salut dans leurs jambes ; mais le paladin se place à l'entrée, et, après qu'il les a pris sans résistance, il leur lie étroitement les mains avec une corde qui s'était trouvée à propos sous sa main dans cette sauvage demeure.

41. Roland les traîne ensuite hors de la grotte jusqu'à un vieux sorbier répandant beaucoup d'ombre ; avec son épée il en taille les branches et il y attache ces coquins pour être la pâture des corbeaux. — Il n'eut pas besoin de chaîne terminée par un crochet ; pour purger la terre de cette engeance, l'arbre même lui fournit les crochets où il les accrocha par le menton[5].

42. La vieille femme amie des brigands, lorsqu'elle les vit tous exterminés, s'enfuit en pleurant et s'arrachant les cheveux à travers bois et broussailles. Après d'âpres et difficiles sentiers parcourus

à pas pesants, mais hâtés par la peur, elle rencontra, sur le bord d'une rivière, un guerrier, mais je me réserve de vous apprendre qui c'était [6].

43. Je reviens à Isabelle qui supplie le paladin de ne pas l'abandonner, et déclare qu'elle le suivra partout. Roland la console courtoisement, et, quand la blanche Aurore, parée de sa guirlande de roses et de sa robe de pourpre, reprit sa course accoutumée, le paladin partit avec Isabelle.



Stance 36.

44. Ils cheminèrent ensemble plusieurs jours sans aucune aventure digne d'être rapportée. Enfin ils rencontrèrent sur leur chemin un chevalier qu'on emmenait prisonnier; qui il était [7], je le dirai dans la suite. En ce moment j'en suis détourné par quelqu'un dont il ne nous sera pas moins agréable d'entendre parler : par la fille d'Aymon, que j'ai laissée précédemment dans les langueurs des chagrins amoureux.



Stance 41.

45. La belle jeune femme, soupirant vainement après le retour de son cher Roger, se tenait à Marseille où, presque chaque jour, elle livrait des combats aux bandes païennes qui par monts et par vaux parcouraient et pillaient le Languedoc et la Provence. Elle s'acquittait ainsi du véritable devoir d'un chef habile et d'un excellent guerrier.

46. Pendant qu'elle séjournait là, comme depuis longtemps le moment était passé où son cher Roger aurait dû revenir auprès d'elle et qu'elle ne le voyait pas, elle vivait dans la crainte de mille accidents funestes : un jour entre autres, qu'elle était seule et pleurait à cette pensée, arriva près d'elle celle qui, au moyen de l'anneau, trouva un remède pour guérir le cœur qu'avait blessé Alcine.

47. Lorsqu'elle la voit revenir sans son amant, après un si long terme, elle reste pâle, défaite et si tremblante qu'elle n'a pas la force de se tenir debout; mais l'aimable magicienne va vers elle en souriant, quand elle s'aperçoit de sa crainte, et la rassure avec le gai visage d'un porteur de bonnes nouvelles.



Stance 42.

48. « Ne crains rien, chère fille, dit-elle, pour Roger; il vit, il est bien portant, et il continue à t'adorer; toutefois il n'a pas sa liberté, car ton ennemi la lui a encore ravie, et il faut que tu montes en selle, si tu désires le posséder, et que tu me suives à l'instant. Si tu me suis, je te fournirai le moyen de faire que Roger te doive sa liberté. »

49. Et elle continua à lui raconter par quelle illusion magique Atlant l'avait séduit; comment, en donnant à un fantôme ses traits et sa beauté pour la faire paraître captive d'un géant cruel, il avait attiré Roger dans le château enchanté, où l'apparition s'était aussitôt évanouie, et comment le magicien retenait, par un semblable artifice, les dames et les cavaliers qui passaient près de là.

50. « Tous, dit-elle, en regardant l'enchanteur, croient voir l'objet après lequel chacun d'eux soupire : sa dame, son écuyer, un ami, un compagnon, les désirs des hommes n'étant pas les mêmes pour tous. Puis ils s'en vont tous, parcourant le palais, avec de longues angoisses et sans aucun fruit; mais l'espoir et le désir de retrouver ce qu'ils cherchent sont si vifs qu'ils ne peuvent se résoudre à partir.

51. « Lorsque tu arriveras, lui dit-elle, dans le voisinage de cette demeure enchantée, le magicien viendra à ta rencontre; il aura toute l'apparence de Roger, et par son art funeste il te le fera voir



Stance 47.

vaincu par un adversaire plus fort que lui, afin que tu ailles à son secours et qu'il te retienne ensuite à sa guise avec les autres.

52. « Pour que tu ne sois pas prise aux piéges auxquels tant d'autres ont succombé, tiens-toi pour avertie : quand même tu croiras voir le visage et les traits de Roger t'appelant à son secours, n'y ajoute pas foi; mais, dès qu'il viendra au-devant de toi, arrache-lui son indigne vie et ne crains pas pour cela que Roger meure; la seule victime sera celui qui te cause tant de chagrins.

53. « Il te paraîtra très-dur, je le comprends bien, de tuer un guerrier qui te semblera être ton cher Roger. Pourtant n'en crois pas tes yeux; l'enchantement les offusquera et te cachera la vérité. Avant que je te conduise à la forêt, prends une ferme résolution de manière à n'en point changer ensuite; car tu seras pour toujours privée de ton amant si, par faiblesse, tu laisses vivre le magicien. »

54. La courageuse jeune fille, décidée à tuer l'imposteur, est prête à prendre ses armes et à suivre

Mélisse, qu'elle sait lui être fidèlement dévouée. Celle-ci la conduit rapidement à grandes journées tantôt à travers les forêts, tantôt par les plaines cultivées, cherchant toutefois par d'agréables entretiens à alléger les ennuis du chemin.

55. Et, avant tout, elle lui répète les belles prophéties : que d'elle et de Roger devaient sortir d'excellents princes et de glorieux demi-dieux. Comme si tous les secrets des dieux éternels étaient présents pour Mélisse, elle savait prédire toutes les choses qui devaient arriver dans beaucoup de siècles.

56. « O ma prudente conductrice (disait à la magicienne l'illustre demoiselle), de même que vous m'avez fait voir, il y a plusieurs années, quelle serait ma brillante progéniture masculine, fortifiez-moi maintenant en me faisant connaître quelques-unes de mes descendantes, et s'il doit y en avoir qui



Stance 61.

se placent au rang des femmes illustres par leur beauté et leurs vertus. L'obligeante magicienne lui répondit :

57. « De toi je vois sortir des mères vertueuses d'empereurs et de grands rois, destinées à relever et à soutenir comme de solides colonnes des maisons illustres et des États fameux, aussi dignes dans leurs robes que les chevaliers dans leurs armures ; pleines de hautes qualités, de piété, de courage, de prudence et d'une incomparable pureté.

58. « Et, si j'avais à te parler de chacune des femmes de ta race qui sera digne d'honneur, ce serait trop long, car je n'en vois aucune qu'il me convienne de passer sous silence ; mais je ferai choix d'une ou deux couples entre mille pour ne pas te retenir trop longtemps. Que ne me le disais-tu dans la caverne ? Tu aurais vu aussi leurs images.

59. « De ton illustre race sortira cette princesse amie des arts et des lettres, la libérale et magnanime Isabelle [8], dont je ne sais si je dois vanter de préférence la grâce et la beauté, ou la sagesse et la vertu. Par sa splendeur elle éclairera jour et nuit la terre située sur le Menzo [9], à qui la mère d'Ocnus a donné son nom.

60. « Elle engagera une lutte honorable et glorieuse avec son bien digne époux, à qui des deux

appréciera et aimera le plus les talents, à qui ouvrira le mieux la porte aux libéralités. Si l'un raconte les exploits sur les bords du Taro [10] et dans le royaume de Naples pour délivrer l'Italie des Français, l'autre dira : Pour avoir vécu chaste, Pénélope ne fut pas moins célèbre qu'Ulysse.

61. « Je résume en peu de mots les nombreuses et grandes qualités de cette dame, et j'en omets beaucoup d'autres que Merlin me fit connaître dans sa grotte à l'époque où je m'y retirai du monde. Si je déployais les voiles sur cette vaste mer, je dépasserais beaucoup la navigation de Tiphys [11]. En somme je conclus que, grâce à ses vertus et grâce au ciel, elle possédera toutes les perfections.

62. « Avec elle sera sa sœur Béatrix [12], à qui ce nom conviendra si bien, car non-seulement, tant qu'elle vivra, elle parviendra au comble du bonheur possible ici-bas, mais elle aura le pouvoir de rendre en même temps qu'elle son époux heureux entre les princes les plus riches; et, lorsqu'elle quittera le monde, celui-ci tombera dans l'abîme du malheur.

63. « Elle vivante, Louis le More, Sforza et les couleuvres des Visconti [13] seront redoutés depuis les neiges hyperboréennes jusqu'à la mer Rouge, depuis l'Indus jusqu'aux montagnes qui ouvrent le passage vers ta mer [14]. Elle morte, ils tomberont en captivité avec les États des Insubriens [15], et au grave détriment de toute l'Italie; sans elle la suprême prudence sera réputée du bonheur [16].

64. « Il y aura encore d'autres princesses qui porteront le même nom et naîtront longtemps auparavant. L'une d'elles ornera son auguste tête de la couronne de la fertile Pannonie [17]. Une autre, après qu'elle se sera détachée des liens terrestres, sera, sous le ciel de l'Ausonie [18], mise au rang des saintes et elle aura de l'encens et des images votives [19].

65. « Je me tairai sur les autres; car, comme je vous l'ai dit, il y en a tant qu'il serait trop long d'en parler, quoique chacune en particulier mérite de faire résonner la trompette héroïque. Je passerai sous silence les Blanche, les Lucrèce, les Constance et bien d'autres destinées à régénérer ou à enfanter en grand nombre d'illustres familles qui gouverneront l'Italie.

66. « Tes familles seront heureuses en femmes plus que les autres ne le furent jamais, je ne dis pas seulement par leurs filles, mais par les hautes qualités des épouses. Et pour que tu puisses aussi connaître ce que Merlin m'a dévoilé à ce sujet, peut-être afin que je puisse te le répéter, je désire vivement t'en entretenir.

67. « Je te parlerai d'abord de Richarde [20], digne modèle de courage et de sagesse. Elle restera veuve jeune, en dépit de la fortune, ce qui arrive souvent à des personnes de mérite. Elle verra ses fils, dépouillés des États paternels, aller en exil dans des pays étrangers, et tomber en bas âge au pouvoir de leurs ennemis; mais à la fin son malheur sera amplement réparé.

68. Je ne passerai pas sous silence la brillante princesse royale de l'antique race d'Aragon. Je ne sache pas que l'histoire grecque ou latine en loue une aussi sage et aussi vertueuse, et à qui la fortune se soit montrée plus favorable, puisqu'elle sera choisie par la bonté divine, pour enfanter cette belle progéniture : Alphonse, Hippolyte et Isabelle.

69. « Celle-ci sera la sage Léonore [21], qui viendra se greffer sur ton heureux arbre. Que te dirai-je de sa seconde belle-fille, qui lui succédera immédiatement à Ferrare, de Lucrèce Borgia [22], dont la beauté, la vertu, la bonne réputation, ainsi que la fortune, iront s'accroissant de jour en jour, ainsi qu'une jeune plante dans un terrain favorable?

70. « Ce que l'étain est à l'argent, le cuivre à l'or, le pavot sauvage à la rose, le pâle saule au laurier toujours vert, le verre coloré à la pierre précieuse, telles seront à cette princesse, que j'honore quoiqu'elle ne soit pas encore née, toutes les femmes jusqu'ici célèbres par une rare beauté, une grande prudence et toute autre perfection digne d'éloges.

71. « Au-dessus de toutes les louanges qui lui seront données de son vivant et après sa mort, on la louera surtout d'avoir donné à Hercule et à ses autres fils des mœurs royales et fait naître les éclatantes qualités dont ils se pareront ensuite sous la toge et dans les armes; parce que l'odeur, bonne ou mauvaise, qui se met dans un vase nouveau, ne se dissipe pas rapidement.

72. « Je ne veux pas oublier non plus la belle-fille de Lucrèce, Renée [23] de France, fille du roi Louis XII et d'Anne l'éternel honneur de la Bretagne. Toutes les vertus qui aient jamais été chez les femmes depuis que le feu échauffe, que l'eau baigne et que le ciel tourne sur lui-même, je les vois toutes réunies pour l'ornement de Renée.

73. « Il serait trop long de parler [24] d'Alde de Saxe, de la comtesse de Celano, ou de Blanche-Marie de Catalogne, ou de la fille du roi de Sicile, ou de la belle Lippa de Bologne, et d'autres encore. Si je voulais entreprendre de t'en faire successivement les éclatants éloges, j'entrerais dans une vaste mer sans rivages [25]. »

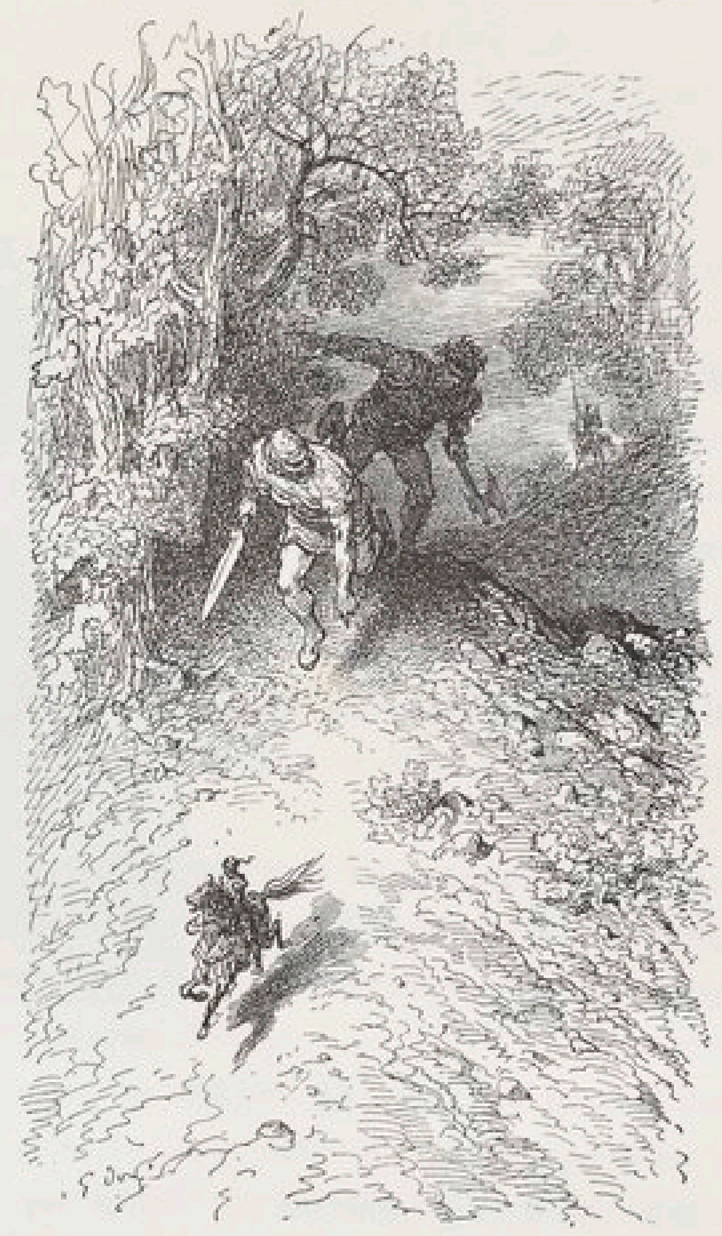


Stance 75.

74. Après avoir fait connaître à Bradamante, à sa grande satisfaction, ce que serait en grande partie sa race future, Mélisse en revint plusieurs fois à lui expliquer par quel artifice Roger avait été attiré dans ce palais. Puis, lorsqu'elle fut arrivée dans le voisinage du vieux et méchant magicien, elle s'arrêta, et il ne lui sembla point prudent d'aller plus avant, de peur d'être vue par Atlant.

75. Elle répète de nouveau à la jeune fille les conseils qu'elle lui a déjà donnés, et elle la laisse seule. Celle-ci n'a pas chevauché plus de deux milles dans un étroit sentier, qu'elle aperçoit quelqu'un qui ressemblait à son cher Roger; il était entouré de deux géants d'un aspect féroce qui le serraient si fortement qu'il était sur le point d'être mis à mort.

76. Lorsque Bradamante voit dans un tel péril celui qui a toute l'apparence de Roger, elle change soudain sa confiance en soupçon, soudain elle oublie toutes ses belles résolutions. Elle croit que Roger a été pris en haine par Mélisse pour quelque offense récente, pour des dédains inconnus, et que, par une perfidie inimaginable, elle cherche à lui faire donner la mort par celle qui l'aime si tendrement.



Stance 78.

77. « N'est-ce pas là, se dit-elle en elle-même, Roger qui est toujours dans mon cœur, et qu'en ce moment je vois de mes yeux? Et si ce n'est pas lui que je vois, si je ne le reconnais pas, qui pourrai-je jamais voir ou reconnaître? Pourquoi en croire une autre et vouloir que ma vue soit un plus mauvais juge ? Même sans mes yeux, mon cœur seul suffirait par lui-même pour deviner s'il est près ou loin de moi. »

78. Pendant qu'elle fait ces réflexions, elle entend une voix qui lui semble celle de Roger l'appeler à son secours, et elle le voit en même temps piquer rapidement son cheval et lui rendre la bride, et chacun de ses féroces ennemis le poursuivre avec rapidité. La jeune femme n'hésite pas à les suivre jusqu'à ce qu'elle arrive à la demeure enchantée.

79. Elle n'en a pas plutôt franchi la porte qu'elle tombe dans l'erreur commune : elle cherche partout en vain Roger en allant droit devant elle et en faisant mille détours, en haut, en bas, au dedans et au dehors; elle ne cesse ni la nuit ni le jour, tant le charme est puissant. Le magicien l'avait

combiné de telle sorte qu'elle voit sans cesse Roger et qu'elle lui parle, mais qu'elle ne le reconnaît pas et que Roger ne la reconnaît pas non plus.

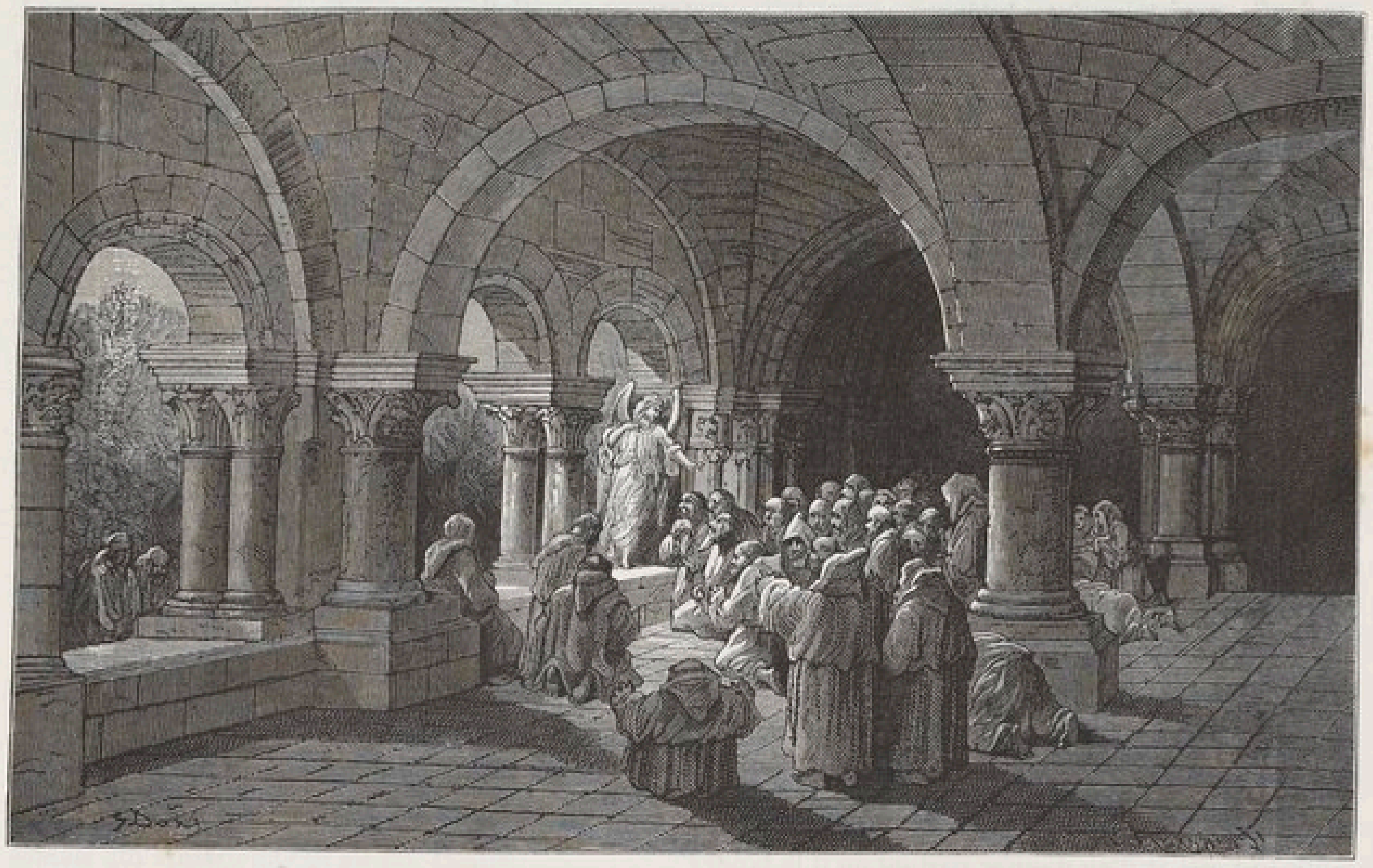
80. Mais laissons là Bradamante et ne nous inquiétons pas de la savoir prise à cet enchantement. Quand il sera temps qu'elle y échappe, je la ferai sortir, aussi bien que Roger. De même que le changement de nourriture ranime l'appétit, ainsi il me semble que plus mon récit est varié çà et là, moins il ennuiera ceux qui l'écoutent.

81. Il me semble qu'il faut bien des fils pour ourdir la grande toile que je tisse. Laissez-moi donc vous raconter comment les Maures, sortis de leurs quartiers, ont pris les armes en présence du roi Agramant. Celui-ci, de plus en plus menaçant pour les lis d'or, rassemble ses guerriers pour une nouvelle revue, afin de savoir combien il lui reste de monde.

82. Car, outre les cavaliers, outre les fantassins, dont un grand nombre avaient été enlevés, il manquait de capitaines, et des meilleurs d'Espagne, de Libye, d'Éthiopie, et les diverses troupes et les races diverses allaient errant sans un chef particulier; c'était afin d'en donner à chaque troupe et de l'organiser que tout le camp se réunissait pour une revue.

83. Afin de remplacer les troupes qui avaient succombé dans les batailles et dans de rudes combats, l'un des souverains envoya en Espagne [26] et l'autre en Afrique [27], où beaucoup de soldats étaient engagés, et ils les distribuèrent tous à leurs rangs sous leurs chefs respectifs. — Sous votre bon plaisir, seigneur, je renverrai à l'autre chant cette distribution et la revue.





CHANT QUATORZIÈME

1. Dans les nombreux assauts et les cruels combats que l'Espagne et l'Afrique avaient livrés à la France, une bien grande quantité de combattants avaient été tués et abandonnés aux loups, aux corbeaux et aux serres des aigles. Bien que les Français fussent plus affligés d'avoir perdu toute la campagne, les Sarrasins se plaignaient davantage du grand nombre de princes et de hauts seigneurs qui leur avaient été enlevés.

2. Ils eurent des victoires si sanglantes, qu'ils n'avaient pas lieu de se réjouir de leur avantage. Et si les événements anciens, invincible Alphonse, peuvent être comparés aux modernes, la grande victoire dont la gloire peut être attribuée à votre courage, à vos exploits, et dont Ravenne [1] aura toujours les larmes aux yeux, ressemble à celle-ci :

3. Lorsque, les Flamands [2], les Picards, les troupes de la Normandie et de l'Aquitaine commençant à plier, vous avez attaqué au milieu de la mêlée les étendards ennemis de l'Espagnol presque vainqueur, vous étiez suivi de ces hardis jeunes gens qui méritèrent ce jour-là de recevoir de votre vaillante main, comme un don honorable, des étriers et des éperons dorés.

4. Avec ces soldats si braves, qui vous accompagnaient, ou étaient peu éloignés du fort des dangers, vous avez tellement ébranlé les glands d'or [3] et brisé le bâton jaune et rouge [4], que c'est à vous qu'est dû le laurier triomphal pour avoir empêché que le lis [5] ne fût défleuri et flétri. D'une autre couronne doit encore être ornée votre tête pour avoir conservé à Rome son Fabricius [6].

5. La grande Colonne [7] du nom romain, que vous prîtes et que vous conservâtes entière, vous fait plus d'honneur que si de votre main eût été détruite toute cette féroce milice qui engraisse les champs de Ravenne et celle qui abandonna ses bannières d'Aragon, de Castille et de Navarre, en voyant l'inutilité de ses épieux et de ses chariots [8].

6. Cette victoire fut plutôt un sujet de consolation que d'allégresse, car c'était un trop grand empêchement à notre joie de voir sans vie le chef des Français et de l'entreprise [9], et tant de princes illustres engloutis dans cette tempête, qui avaient traversé les neiges des Alpes pour défendre leurs États et leurs confédérés [10].

7. Notre salut, notre vie ont été sauvés par cette victoire, qui empêche Jupiter irrité de faire fondre sur nous l'hiver et l'orage [11]; mais nous ne pouvons nous réjouir et célébrer des fêtes en entendant les lamentations, en pensant aux angoisses des veuves en vêtements de deuil et le visage baigné de larmes par toute la France.

8. Il faut que le roi Louis donne de nouveaux chefs à ses troupes, que, pour l'honneur des fleurs de lis d'or, ceux-ci châtient les mains perverses et rapaces qui ont violé les religieuses, les épouses, les filles, les mères, outragé les moines blancs, noirs et gris, jeté à terre l'hostie du Saint-Sacrement pour dérober le tabernacle d'argent.

9. O malheureuse Ravenne, il valait mieux pour toi que tu ne fisses point de résistance au vainqueur, que Brescia [12] auparavant t'eût servi d'exemple et que tu en eusses été un pour Rimini et Faenza. O Louis, envoie le sage et vieux Trivulce, pour imposer à tes soldats plus de continence et leur apprendre combien d'hommes ont payé de leur vie, dans toute l'Italie, de semblables violences.

10. Si le roi de France a, en ce moment, besoin de pourvoir son armée de capitaines, de leur côté Marsile et Agramant, pour rétablir l'ordre dans leur armée au sortir de ses quartiers d'hiver, veulent qu'elle se montre en rangs, en rase campagne, afin de voir où il manque des chefs et des commandants et d'en donner partout où il le faudra.

11. Marsile d'abord, puis Agramant font défiler leur armée troupe par troupe. Les Catalans vont avant tous les autres sous la bannière de Doriphobe [13]; viennent ensuite les gens de la Navarre, sans leur roi Folvirante, qui avait été tué de la main de Renaud; le roi espagnol leur donne pour chef Isolier.

12. Balugante a le commandement du peuple de Léon; Grandonio, des Algarves; Falsiron, frère de Marsile, a sous lui l'armée de la Nouvelle-Castille; le gonfalon de Mandarasse est suivi par les guerriers qui ont quitté Malaga et Séville et, depuis la mer de Gades [14] jusqu'à la fertile Cordoue, les rives verdoyantes qu'arrose le Bétis [15].

13. Stordilan, Tessire, Boricondo, l'un après l'autre, passent leur monde en revue; Grenade obéit au premier, Lisbonne au second et Majorque au troisième. Tessire, après la mort de Larbin, son parent, est devenu roi de Lisbonne. Ensuite vient la Galice, qui a pris pour chef Serpentin à la place de Maricoldo.

14. Ceux de Tolède et de Calatrava, dont Sinagon avait la conduite, avec tous ceux qui se lavent dans la Guadiana et boivent de ses eaux, sont commandés par le hardi Malatiste. Blanzardin réunit en une seule troupe ceux d'Astorga avec ceux de Salamanque et de Placencia, d'Avila, de Zamora et de Palencia.

15. Ferragus a le commandement des gens de Saragosse et de la cour du roi Marsile; toute cette troupe est solide et bien armée. Dans le nombre sont Malgarin et Balinverne, Malzarise et Morgante, qu'une même destinée avait réduits à habiter un pays étranger; après la perte de leurs États, Marsile les avait recueillis à sa cour.

16. C'est là qu'est le bâtard aîné de Marsile, Follicon d'Almeria, avec Doriconte, Bagard, l'Argalife et Analard; et Archidant, comte de Sagonte, et l'Amirante, et le brave Langhiran, et Malagur à l'esprit fertile en ruses; et d'autres, d'autres encore, dont je me réserve, quand ce sera le moment, de vous faire connaître les prouesses.

17. Après que l'armée d'Espagne eut passé en bon ordre devant le roi Agramant, apparut dans la plaine avec ses escadrons le roi d'Oran, qui était presque un géant. La troupe suivante regrette Martassin que Bradamante avait tué, et elle s'afflige qu'une femme puisse se vanter d'avoir tué le roi des Garamantes [16].

18. La troupe de Marmonde vient la troisième, elle a été abandonnée par Argoste, tué en Gascogne. Elle a besoin d'un chef comme la seconde et encore la quatrième. Comme le roi Agramant n'est pas bien pourvu en capitaines, il en imagine, il en façonne en rêve. En conséquence il choisit Buralde, Ormida, Arganio et les place comme chefs où cela est nécessaire.

19. Il donne à Arganio les troupes de Libye, qui pleurent la mort du noir Dudrinasse. Brunel mène les soldats de la Tingitane, il a le visage sombre et les yeux baissés : depuis que dans la forêt voisine du château qu'Atlant possédait sur la cime d'un rocher, il s'est laissé ravir l'anneau par Bradamante [17], il était tombé en disgrâce auprès du roi Agramant.

20. Et si le frère de Ferragus, Isolier, qui le trouva lié à un arbre, n'avait pas attesté la vérité devant le roi, son corps eût dansé au haut d'une potence. Le roi, cédant à de nombreuses prières, changea de résolution. Il lui avait déjà fait mettre la corde au cou, il la lui fit ôter; mais il la réserva et jura qu'à la première faute il le ferait pendre;

21. De sorte que Brunel avait bien sujet de s'avancer avec un visage triste et la tête basse. Venaient ensuite Farurant, et derrière lui la cavalerie et l'infanterie de la Mauritanie. Il était suivi de près par le nouveau roi du Liban, accompagné des gens de Constantine : c'est à lui que le roi a donné la couronne et le sceptre d'or qui appartenaient à Pinadore.

22. Soridan s'avance avec la troupe d'Hespérie et Dorilon avec celle de Ceuta. Pulian marche avec les Nasamons; le roi Agricalte presse le pas des Ammoniens; Malabuferse, celui des Pizzans. Une autre bande, conduite par Finadure, vient de Canarie et du Maroc. Balastre commande les soldats qui appartenaient au roi Tardoc.

23. Deux escadrons suivaient : l'un de Mulga, l'autre d'Arzilla; celui-ci a son ancien chef; celui-là en manque, c'est pourquoi le roi lui en a donné un et a choisi Corinée, son fidèle ami. Il a également fait Caïque roi des gens d'Almanzilla qu'avait possédés Tanfirion; il a donné ceux de Gétulie à Rimedont; vient ensuite Balinfront avec ceux de Cosca.

24. Cet autre bataillon vient de Bolga : son roi est Clarinde; c'était auparavant Mirabalde. Voici Balivers, et je veux que vous le teniez pour le plus méchant de tout ce troupeau d'hommes. Je ne crois pas que dans tout le camp, sous aucune bannière déployée, il y ait une armée plus solide que celle avec laquelle s'avance le roi Sobrin, ni un Sarrasin plus prudent que lui.

25. Les gens de Bellemarine, qui étaient conduits par Galciotte, le sont maintenant par le roi d'Alger, Rodomont de Sarse, qui amenait de nouveau des piétons et des cavaliers. Pendant que le soleil était voilé par les nuages sous le signe du Centaure [18], et sous celui des horribles et affreuses Cornes [19], il avait été envoyé en Afrique par Agramant, et il en était revenu trois jours auparavant.

26. Le camp africain n'avait pas de Sarrasin plus intrépide et plus audacieux que lui. Les portes de Paris le redoutaient, et avec plus de raison que Marsile, Agramant et toute la cour qui avait suivi ces deux rois en France; plus qu'aucun de ceux qui avaient passé la revue, il était l'ennemi de notre religion.

27. Arrive Prusion, le roi des Alvaraches, puis Dardinel, roi de Zumara. Je ne sais si les chouettes ou les corneilles, ou quelque autre oiseau importun et sinistre, croassant sur les toits ou sur les arbres et annonçant le malheur futur, ont prédit à ces deux souverains que l'heure est fixée dans le ciel pour le jour suivant où l'un et l'autre doivent mourir dans la bataille.

28. Dans le camp il n'y avait plus à passer que les troupes de Tlemcen et de Noricie, et l'on ne voyait point paraître à la revue leur étendard, et ils n'annonçaient point leur approche. Agramant ne savait que dire ni que penser de cette négligence de leur part, lorsque enfin lui fut amené un écuyer du roi de Tlemcen [20] qui raconta tout.

29. Il lui raconta qu'Alzirde et Manilard, avec un grand nombre des leurs, étaient gisants à terre. « Seigneur, dit-il, le robuste chevalier qui a tué tous les nôtres aurait détruit votre armée, si elle avait

tardé à se retirer plus longtemps que moi, qui viens de m'échapper à grand'peine. Il fait des cavaliers et des fantassins ce que le loup fait des chèvres et des moutons. »

30. Peu de jours auparavant un noble guerrier était venu au camp du roi d'Afrique; il n'y avait ni au Couchant, ni dans tout le Levant un homme d'une plus grande vigueur ni de plus de courage. Agramant lui rendait de grands honneurs, parce qu'il était fils et successeur en Tartarie du valeureux roi Agrican. Son nom était le fier Mandricard.

31. Il était célèbre par beaucoup d'éclatants exploits et il remplissait tout le monde de sa renommée; mais ce qui, plus que toute autre action, contribuait à sa gloire, c'était la conquête qu'il avait faite, au château de la fée de Syrie, de la brillante cuirasse que le Troyen Hector avait portée mille ans auparavant, et cela par une étrange et formidable aventure dont le récit seul épouvante [21].

32. Mandricard, se trouvant présent à ce récit, lève hardiment la tête et se décide à l'instant même à chercher les traces de ce guerrier. Il tient en lui-même son dessein caché, soit parce qu'il dédaigne les autres, soit parce qu'il craint, s'il dévoile son projet, qu'un autre ne lui enlève l'honneur de l'entreprise.



Stance 37.

33. Il fait demander à l'écuyer comment était la soubreveste de ce chevalier; celui-ci répond qu'elle était toute noire, que l'écu était noir et qu'il n'avait point de cimier. Et cette réponse, seigneur, était exacte, car Roland avait laissé jusqu'à ses armoiries; comme au dedans son âme était en deuil, il voulait qu'extérieurement aussi son armure fût sombre.

34. Marsile avait donné à Mandricard un destrier bai écorce de châtaigne, avec pieds et crin noirs; il était né d'une jument de Frise et d'un cheval d'Espagne. Mandricard, tout armé, lui saute sur le dos et part au galop dans la campagne. Il jure de ne pas retourner à l'armée s'il ne trouve pas le champion aux armes noires.

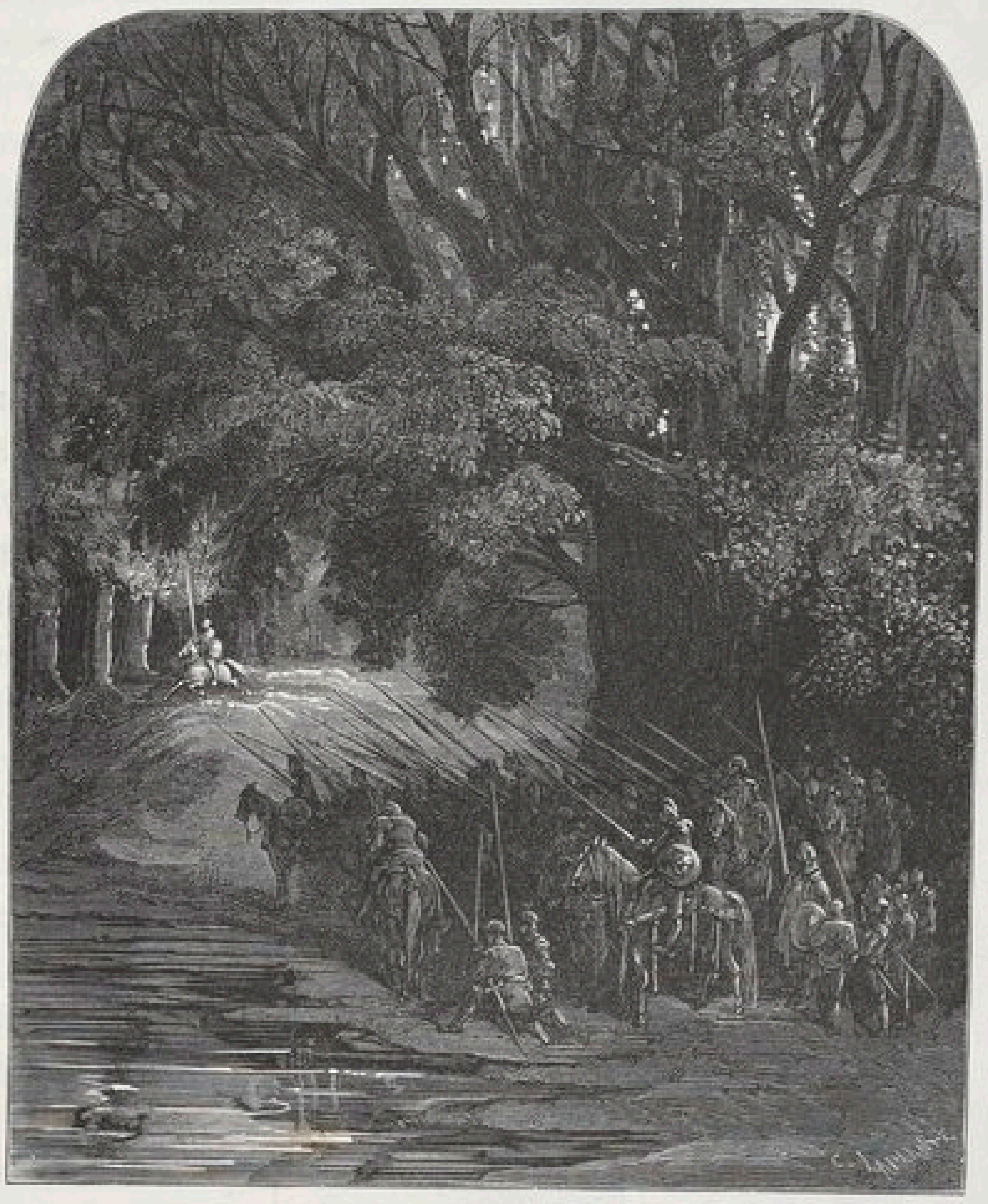
35. Il rencontra beaucoup de gens effrayés qui s'étaient enfuis des mains de Roland: l'un pleure son fils, l'autre un frère, qui ont perdu la vie sous leurs yeux. Le chagrin et la couardise étaient encore empreints dans la pâleur de leurs visages; ils sont encore pâles, muets, éperdus de la frayeur qu'ils ont éprouvée.

36. Il n'eut pas fait un long chemin qu'il arriva à un endroit où il eut un cruel et sanglant spectacle, témoignage des merveilleuses prouesses qui avaient été racontées en présence du roi d'Afrique. Il regarde çà et là les morts, il les retourne et veut de sa main mesurer les blessures, poussé par l'envie extraordinaire qu'il porte au chevalier qui a tué tout ce monde.

37. Ainsi qu'un loup ou un dogue arrivant le dernier près d'un bœuf mort abandonné par des paysans, trouve seulement les cornes, les os et les sabots (les oiseaux et les chiens se sont déjà rassasiés du reste), et regarde en vain cette carcasse décharnée; ainsi fait le cruel Mandricard au milieu de cette plaine; il blasphème avec colère et montre un immense dépit d'être arrivé trop tard à une si riche proie.

38. Ce jour et la moitié de l'autre il suit incertain le chevalier aux armes noires et il en demande des nouvelles. Voici qu'il aperçoit une prairie ombragée et si bien entourée par un grand fleuve, que celui-ci laisse à peine ouvert un petit espace où l'eau se détourne d'un autre côté. Le Tibre entoure ainsi du circuit de son cours un lieu semblable au-dessous d'Otricoli.

39. A l'endroit où l'on pouvait passer, de nombreux cavaliers armés se tenaient sous les armes. Le païen leur demande qui les avait réunis là en si grand nombre et à quel dessein. Le capitaine, frappé par l'air de noblesse, par la magnificence des armures ornées d'or et de pierreries qui le signalaient comme un seigneur de distinction, lui répondit :



Stance 39.

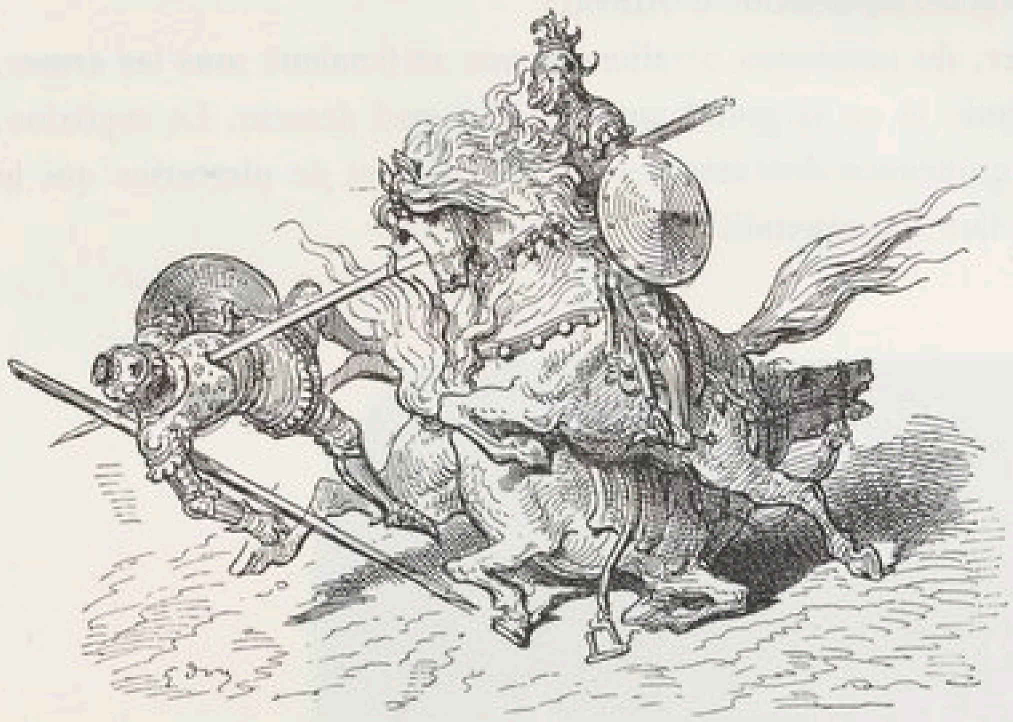
40. « Nous avons été appelés par notre souverain, le roi de Grenade, pour escorter sa fille, qu'il a mariée au roi de Sarse, bien que le bruit n'en coure pas encore. Vers le soir, lorsque la cigale aura cessé son chant, qu'on entend seul en ce moment, nous la conduirons à son père au milieu des troupes espagnoles; en attendant elle repose. »

41. Mandricard, qui méprise tout le monde, a l'idée d'éprouver à l'instant si cette troupe défendra bien ou mal la princesse remise à sa garde et il dit : « Cette dame est belle, à ce qu'on raconte, et je désire m'en assurer, mène-moi à elle ou fais-la venir ici, car il me faut à l'instant aller ailleurs.

42. — Certes il faut que tu sois un fameux fou, » répondit le Grenadin; et il ne lui en dit pas davantage; car aussitôt le Tartare fond sur lui, la lance baissée, et lui traverse la poitrine. La cuirasse ne put résister au choc et force fut qu'il tombât mort à terre. Le fils d'Agrican retire sa lance, parce qu'il ne lui reste pas d'autre arme pour frapper.

43. Il ne porte ni épée ni masse; car, lorsqu'il conquit les armes qui avaient appartenu au Troyen

Hector, trouvant que l'épée y manquait, il lui convint de jurer, et il ne jura pas en vain, qu'il ne mettrait pas la main à une épée jusqu'à ce qu'il eût enlevé celle de Roland, la Durandal dont Almont faisait tant de cas, que portait alors Roland et qui avait d'abord été portée par Hector.



Stance 42.

44. Grande est l'audace du Tartare de s'attaquer à ces gens avec un tel désavantage, en criant : « Qui veut m'empêcher de passer? » Et il s'élance au milieu d'eux avec sa lance; l'un abaisse sa pique, l'autre tire son épée, et ils l'enveloppent aussitôt. Mandricard en tue un grand nombre avant que sa lance soit brisée.

45. Lorsqu'il la voit rompue, il saisit à deux mains le gros tronçon qui reste entier, et avec ce débris il tue tant de monde, qu'on ne vit jamais combat plus cruel. De même que l'Hébreu Samson au milieu des Philistins avec la mâchoire qu'il avait ramassée à terre, il brise les écus, il écrase les casques, et souvent un seul coup extermine cheval et cavalier.



Stance 45.

46. Ces malheureux courent à l'envi à la mort, et si l'un tombe, l'autre ne cesse pas l'attaque, car la manière de mourir leur paraît bien plus amère encore que la mort même. Ils ne peuvent supporter que la vie leur soit ravie avec un morceau de lance brisée, et que sous de pareils coups ils soient assommés comme des serpents ou des grenouilles.

47. Mais lorsqu'ils se furent aperçus à leurs dépens que de toute manière c'est toujours un mal de mourir, près des deux tiers étant déjà morts, tout le reste se mit à fuir. Comme si on lui ravissait son bien, le cruel Tartare [22] ne peut souffrir qu'un seul homme de cette troupe épouvantée lui échappe vivant.

48. Ainsi que dans un marais desséché le roseau aigu, ou dans une plaine le chaume aride ne résiste pas longtemps au souffle de Borée et au feu, associés par l'habileté du laboureur, quand la flamme vagabonde s'étend sur le sol, court par les sillons, éclate

et petille; de même les malheureux font peu de défense contre l'ardente fureur de Mandricard.

49. Lorsqu'il voit que le passage, mal défendu, est resté sans garde, il s'avance par le sentier qu'indiquaient des traces fraîches sur l'herbe, et au bruit des gémissements qu'il entend, afin de voir la princesse de Grenade et de juger si sa beauté mérite les éloges qu'on lui accorde. Il passa à travers les corps des morts par l'ouverture que lui offre le détour du fleuve.

50. Au milieu de la prairie il aperçoit Doralice (c'est ainsi que se nommait la jeune fille) qui se lamentait, appuyée sur le tronc antique d'un frêne sauvage. Les larmes, se succédant comme un ruisseau de source vive, tombaient sur son beau sein, et l'on voyait à la fois sur son beau visage qu'elle s'affligeait du malheur des autres et de ses craintes pour elle-même.

51. Sa crainte redouble quand elle voit venir Mandricard souillé de sang et la figure sombre et cruelle. Elle perce l'air de ses cris jusqu'au ciel, effrayée pour elle et pour sa suite; car, outre les cavaliers, il y avait des guides chargés du soin de la belle infante : des hommes mûrs et âgés et un grand nombre de dames et de demoiselles, les plus belles du royaume de Grenade.

52. Quand le Tartare voit ce beau visage qui n'a pas son pareil dans toute l'Espagne et qui, baigné de larmes (que doit-il être rayonnant de joie!), possède encore un inextricable charme d'amour, il ne sait s'il vit sur la terre ou dans le paradis, et il ne gagne rien autre à sa victoire si ce n'est de devenir, sans savoir comment, le captif de sa belle prisonnière.

53. Cependant il ne s'abandonne pas à elle au point de lui accorder tout le fruit de ses exploits, bien qu'elle manifeste par ses larmes autant d'affliction et de douleur que peut en montrer une femme. Dans son espoir de changer ce chagrin en une joie extrême, il était tout à fait décidé à l'emmener avec lui; aussi il la fit monter sur un cheval blanc et il reprit sa route.



Stance 57.

54. Dames, demoiselles, vieillards et autres personnes, venus avec elle de Grenade, il les congédia tous avec affabilité en leur disant : « Elle sera suffisamment accompagnée par moi. Je lui servirai de régent, de gouvernante et de garde pour tout ce dont elle aura besoin; adieu la compagnie! » Les malheureux, incapables de lui résister, s'en allèrent en soupirant et en pleurant [23].

55. Ils se disaient entre eux : « Combien son père sera affligé quand il apprendra ce malheur! Quelle colère, quel chagrin en aura son époux! Oh! comme il en tirera une horrible vengeance! Hélas! quand son secours serait si nécessaire, que n'est-il ici près pour arracher à celui-ci l'illustre fille de Stordilan avant qu'il l'entraîne plus loin! »

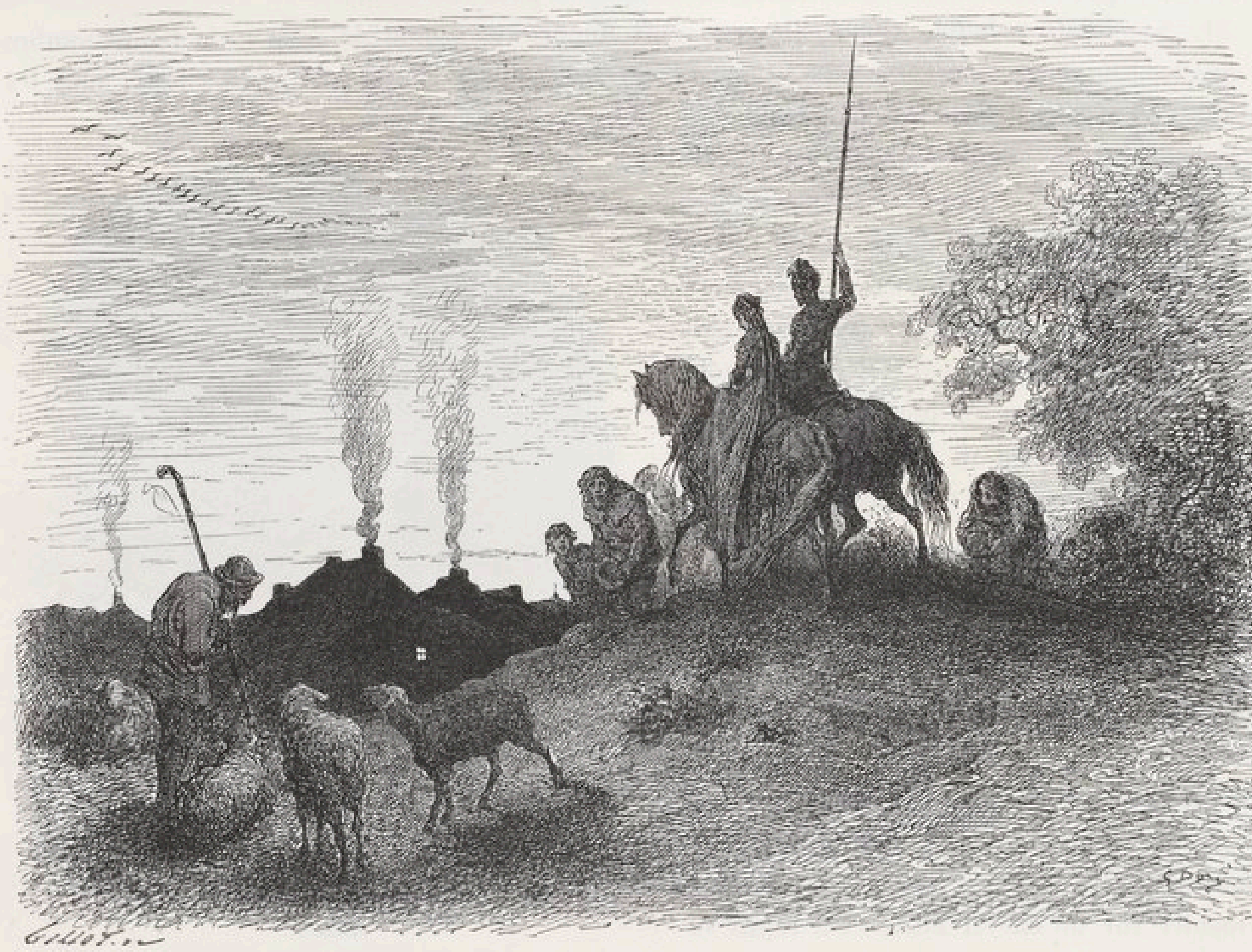
56. Le Tartare, enchanté de la belle proie que la fortune et sa valeur lui ont livrée, ne semble plus aussi pressé que tout à l'heure de trouver le guerrier vêtu de noir. Auparavant il courait, maintenant il va à son aise et lentement; toutefois il pense où il pourra s'arrêter, où trouver un lieu propice pour exhaler son amoureuse flamme.

57. Tout en marchant il console Doralice, qui avait le visage et les yeux mouillés de larmes : il invente et arrange cent contes; il lui dit que depuis longtemps il l'aime sur la foi de sa réputation, et qu'il a quitté sa patrie et son heureux royaume, qui plus que tous les autres mérite le surnom

de grand, non pour voir l'Espagne et la France, mais seulement pour contempler son beau visage.

58. « Si l'homme qui aime doit être aimé, je mérite votre amour, car je vous ai aimée. Si c'est pour la noblesse, qui est mieux né que moi? car le puissant Agrican fut mon père. Si c'est pour la richesse, qui a un plus grand État que moi? car en puissance je le cède seulement à Dieu. Si c'est pour la valeur, je crois avoir prouvé aujourd'hui que je mérite d'être aimé pour ma vaillance. »

59. Ces paroles et bien d'autres que l'amour souffla de sa bouche à Mandricard vont doucement consoler le cœur de la jeune fille encore émue de peur; puis, après la crainte, cesse la douleur qui



Stance 62.

lui avait presque percé l'âme. Elle commence avec plus de patience à écouter plus volontiers ce nouvel amant;

60. Puis, avec de plus douces réponses, à se montrer affable et polie; elle ne lui refuse pas d'arrêter parfois sur son visage des regards allumés de tendresse. D'où le païen, qui avait été déjà frappé plusieurs fois des traits de l'amour, prenait non-seulement l'espoir, mais l'assurance que la belle dame ne serait pas toujours rebelle à ses désirs.

61. Il est heureux et joyeux de cette compagnie qui lui cause tant de satisfaction et de plaisir. L'heure approche où le froid de la nuit invite tous les animaux à se reposer; il voit le soleil déjà bas et à moitié caché : aussi commence-t-il à chevaucher plus vite jusqu'au moment où il entend les sons des flageolets et des chalumeaux et aperçoit la fumée des métairies et des cabanes.

62. C'étaient des habitations pastorales, bonnes et commodes plutôt que belles. Là le gardien des troupeaux accueillit avec tant de courtoisie le cavalier et la demoiselle, qu'ils lui exprimèrent leur contentement; car ce n'est pas seulement dans les villes et les châteaux, mais aussi dans les chaumières et les fenils que se rencontrent souvent des hommes doués de politesse.

63. Ce qui se passa ensuite dans l'obscurité entre Doralice et le fils d'Agrican, je ne m'engage pas précisément à le raconter, de sorte que cela reste au jugement de chacun. On peut croire qu'ils furent d'accord, car le lendemain ils se levèrent plus allègres, et Doralice remercia le berger de l'accueil qu'il lui avait fait dans sa demeure.

64. De là ils allaient au hasard d'un lieu à un autre, et ils se trouvèrent à la fin sur les bords d'un beau fleuve qui va s'écouler silencieusement vers la mer, et il est difficile de dire s'il marche ou s'il est arrêté : il est si limpide et si clair, qu'en y plongeant le regard la vue parvient sans peine jusqu'au fond. Sur sa rive, à la fraîcheur de beaux ombrages, ils aperçurent une dame et deux cavaliers.

65. Mais la sublime fantaisie qui ne me permet pas de suivre toujours un seul sentier, me détourne



Stance 65.

d'ici et me ramène aux lieux où l'armée des Maures assourdit la France de son fracas et de ses cris, dans le voisinage du pavillon où le fils de Trajan défie le saint Empire, où l'audacieux Rodomont se vante de brûler Paris et de raser la sainte ville de Rome.

66. Il était venu aux oreilles d'Agramant que déjà les Anglais avaient passé la mer ; pour cela il fit appeler Marsile, le vieux roi de Garbe [24], et les autres chefs. Tous ils conseillent de faire de grands préparatifs de manière à pouvoir prendre Paris. « On peut être certain qu'on ne le prendra pas, si l'on n'en vient à bout avant l'arrivée des secours. »

67. Déjà pour cet objet on avait fait rassembler dans les lieux d'alentour d'innombrables échelles, des ais, des poutres, et fabriqué des claies dont ils pouvaient se servir pour différents usages, pour faire des bateaux, des ponts ; Agramant seul faisait plus que le reste : il avait disposé le premier et le second rang pour donner l'assaut, et lui-même il veut venir au milieu de ceux qui doivent attaquer la ville.

68. L'empereur [25], le jour qui précéda celui de la bataille, fit célébrer partout dans Paris des messes et des offices par les prêtres et les moines blancs, noirs et gris. Et les gens qui s'étaient d'abord confessés et tirés des griffes des démons, communiaient tous comme s'ils avaient dû mourir le jour suivant.

69. Et lui-même, entouré des princes, des barons, des paladins et des ambassadeurs, assista avec une grande dévotion dans la principale église à ces divins offices et en donna l'exemple aux autres. Les mains jointes et les yeux levés au ciel, il dit : « Seigneur! quoique je sois coupable et pécheur, ta bonté ne voudra pas que ton peuple fidèle ait à souffrir pour mes fautes.

70. « Et si c'est ta volonté qu'il souffre et que nos fautes reçoivent de justes châtiments, diffère au moins la punition de façon qu'elle ne nous vienne pas de la main de tes ennemis ; car s'ils réussissent à nous détruire, nous qu'on nomme tes fidèles, les païens diront que ta puissance est nulle, puisque tu laisses périr tes partisans.

71. « Et pour un seul qui t'aura été rebelle, cent le deviendront dans le monde; de sorte que la fausse loi de Babel remplacera ta foi et la détruira. Défends ce peuple; c'est celui qui a purgé et purifié ton saint sépulcre [26] des chiens immondes, et souvent défendu la sainte Église avec tes vicaires.

72. « Je sais que nos mérites ne suffiront pas pour racheter la moindre de nos fautes [27], et que si nous considérons les souillures de notre vie, nous ne devons pas espérer de toi le pardon; mais si tu y joins le don de la grâce, nos fautes nous seront remises [28]. Nous ne devons pas désespérer de ton secours toutes les fois que nous nous rappelons ta miséricorde. »

73. Ainsi parlait le pieux empereur avec humilité et contrition de cœur. Il ajoute d'autres prières et un vœu proportionné à l'urgence de son péril et à l'éclat de son rang suprême. Son ardente prière ne resta pas sans effet; car son ange gardien, son bon ange, la recueillit et, déployant ses ailes vers le ciel, alla la redire au Sauveur.

74. Dans le même moment il y eut un nombre infini d'autres prières portées à Dieu par de semblables messagers. Lorsque les saintes âmes les entendirent, toutes, la piété peinte sur leurs pieux visages, regardèrent l'Éternel, objet de leur amour, et lui témoignèrent leur commun désir de voir exaucer la juste prière du peuple chrétien qui implorait son secours.

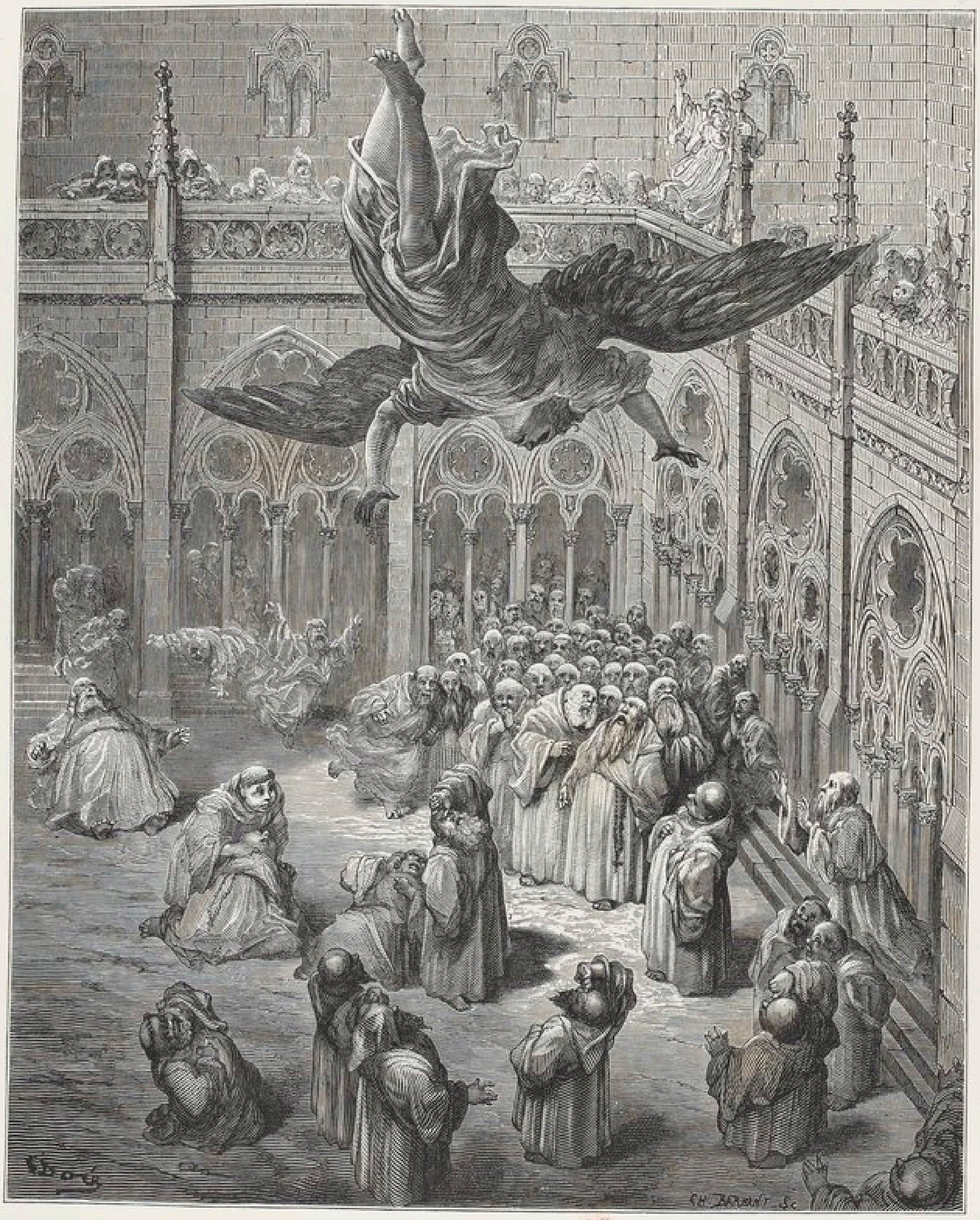
75. Et la bonté ineffable qui ne fut jamais implorée en vain par un cœur fidèle, lève des yeux miséricordieux et fait signe de la main à l'archange Michel de s'approcher. « Va, lui dit-il, à l'armée des chrétiens, qui vient d'aborder sur les côtes de la Picardie, fais-la arriver sous les murs de Paris sans que l'armée ennemie s'en aperçoive.

76. « Cherche d'abord le Silence, et de ma part dis-lui qu'il te seconde dans cette entreprise. Il saura bien pourvoir avec une parfaite habileté à tout ce qui sera nécessaire. Cela fait, va aussitôt au lieu où la Discorde [29] tient son siége, dis-lui de prendre avec elle l'amorce et le fusil et d'allumer le feu dans le camp des Maures.

77. « Parmi ceux qu'on regarde comme les plus braves, sème tant de dissensions, tant de disputes, qu'ils se battent entre eux; que les uns périssent, que les autres soient blessés ou prisonniers; que d'autres portent leur colère hors du camp, de sorte que leur roi en ait peu d'aide. » Le saint ange ne réplique pas à cet ordre, mais il s'envole du ciel.

78. Partout où l'archange Michel dirige son vol, les nuages se dissipent et le ciel redevient serein. Un cercle doré l'entoure, tel qu'on voit briller l'éclair pendant la nuit. En route le courrier céleste se demande en lui-même où il doit descendre pour être plus sûr de trouver cet ennemi de la parole à qui il doit faire sa première commission.

79. Il cherche dans son esprit quels sont les lieux qu'il habite, qu'il fréquente, et à la fin toutes ses réflexions aboutissent à cette conclusion, qu'il doit le trouver dans les églises et dans les couvents de religieux et de moines renfermés, où les paroles sont tellement défendues, que le mot silence



DÈS QU'IL ENTRA DANS LE CLOITRE IL FUT DÉTROMPÉ. (CHANT XIV, STANCE 80.)

est écrit là où ils chantent les psaumes, où ils dorment, où ils prennent leurs repas, et finalement dans toutes les cellules.

80. Croyant le trouver là, il agitait ses ailes dorées avec plus de vitesse. Il comptait aussi y rencontrer la paix, le repos et la charité; mais dès qu'il entra dans le cloître il fut détrompé. « Le silence n'est pas ici, il n'y habite plus, lui dit-on, si ce n'est en écrit.

81. « Il ne se trouve ici ni piété, ni tranquillité, ni humilité, ni charité, ni paix. Elles y étaient autrefois, mais dans les anciens temps elles ont été chassées par la gourmandise, l'avarice, la colère, l'orgueil, l'envie, la paresse et la cruauté. » L'archange s'étonne d'un si grand changement; il s'en va et, jetant un dernier regard sur cette laide réunion de vices, il voit que la Discorde y était aussi,

82. Elle que le Père éternel lui avait dit d'aller chercher après le Silence. Il avait pensé prendre le chemin de l'enfer, car il croyait qu'elle se tenait parmi les damnés, et il la retrouvait (qui l'aurait cru?) dans ce nouvel enfer, au milieu des messes et des saints offices. Il semble étrange à Michel qu'elle soit là, car il s'attendait, pour la trouver, à faire un long voyage.

83. Il la reconnaît à ses vêtements de cent couleurs, composés d'un nombre infini de bandes inégales, qui tantôt la couvrent, tantôt ne lui servent à rien, car les pas et le vent entr'ouvraient ces bandes qui étaient découpées. Ses cheveux étaient, les uns d'or, les autres d'argent, ici noirs, là gris, et ils semblaient se quereller, ceux-ci en tresses, ceux-là ramassés dans un ruban, quantité sur les épaules, quelques-uns épars sur la poitrine.

84. Elle avait les mains et le sein pleins de citations, de demandes en justice, d'enquêtes, de papiers de procédure et de grandes liasses de gloses, de consultations et de commentaires, au moyen desquels les biens des pauvres ne sont jamais en sûreté dans la ville; elle avait par devant, par derrière et des deux côtés des notaires, des procureurs et des avocats.



Stance 84.

85. Michel l'appelle à lui et lui ordonne de descendre au milieu des plus vaillants Sarrasins et de trouver des motifs qui les excitent à se battre ensemble et à s'entre-détruire. Ensuite il lui demande des nouvelles du Silence. Il peut aisément se faire qu'elle en sache quelque chose, parce qu'en allumant des feux çà et là elle va dans divers lieux.

86. La Discorde répond : « Je ne me souviens pas de l'avoir jamais vu en aucun lieu. Je l'ai bien entendu nommer souvent, et beaucoup vanter pour sa finesse; mais la Fraude, une de nous ici, qui lui a tenu parfois compagnie, saura, je le pense, t'en dire des nouvelles, » et, montrant du doigt une de ses compagnes, elle dit : « La voici. »

87. Elle avait un visage affable, un habillement décent, un humble mouvement des yeux, une démarche grave, un parler si bénin et si modeste, qu'on l'aurait prise pour l'ange Gabriel quand il dit : *Ave*. Elle était laide et difforme en tout le reste, mais elle dissimulait ses difformités sous une robe longue et large sous laquelle elle avait toujours un poignard empoisonné.

88. L'ange demande à celle-ci quelle route il doit prendre pour trouver le Silence. — « Autrefois, dit la Fraude, il résidait habituellement au milieu des vertus et non ailleurs, avec Benoît [30] et les disciples d'Élie [31], dans les abbayes, quand elles étaient encore nouvelles. Il vécut longtemps dans les écoles à l'époque de Pythagore et d'Architas.

89. « Ces philosophes et ces saints, habitués à se maintenir dans le droit chemin, étant venus à

manquer, il quitta ses mœurs honnêtes d'autrefois pour prendre des habitudes scélérates. Il commença par aller la nuit avec les amoureux; ensuite avec les voleurs il se mit à commettre toutes sortes de délits. Il séjourna beaucoup avec la trahison; je l'ai vu aussi en compagnie de l'homicide.

90. « Avec ceux qui font de la fausse monnaie il a l'habitude de se retirer dans quelque cavité obscure. Il change si souvent de compagnie et de résidence, que ce sera pour toi un hasard de le rencontrer; mais j'ai cependant l'espoir de te l'indiquer : si tu as soin d'arriver au milieu de la nuit à la demeure du Sommeil, tu pourras le trouver certainement, parce qu'il y repose. »

91. Bien que la Fraude ait coutume d'être menteuse, pourtant son dire est si vraisemblable que l'ange la croit. Il ne tarde pas à s'envoler hors du monastère, il modère le battement de ses ailes, il calcule et s'arrange pour arriver à temps à la fin de sa course à la demeure du Sommeil, dont il connaît la situation, et y trouve le Silence.

92. Il y a en Arabie une petite vallée agréable éloignée des villes et des villages et qui, à l'ombre de deux montagnes, est toute pleine d'antiques sapins et de hêtres robustes. Le soleil y ramène en vain la clarté du jour, car il ne peut jamais y pénétrer avec ses rayons, tant la voie lui est fermée par d'épais rameaux. Là existe un antre souterrain [32].

93. Sous la noire forêt une grotte longue et spacieuse pénètre dans le rocher. Le lierre grimpant enveloppe l'entrée de ses replis; dans cette retraite repose le lourd Sommeil : d'un côté est l'Oisiveté corpulente et grasse; de l'autre la Paresse est assise à terre, car elle ne peut marcher ni se tenir sur ses pieds.

94. L'Oubli stupide est à la porte, il ne laisse entrer ni ne reconnaît personne, il n'écoute ni ne reporte le message et tient tout le monde éloigné. Le Silence fait la ronde et monte la garde; il a des souliers de feutre et un manteau brun, et à tous ceux qu'il rencontre il fait signe de loin avec la main qu'ils ne doivent pas approcher.

95. L'ange s'approche de son oreille et lui dit à voix basse : « Dieu veut que tu conduises Renaud à Paris avec les troupes qu'il amène pour secourir son souverain, mais que tu le fasses si doucement qu'aucun Sarrasin n'entende de cris; de sorte qu'ils les aient sur leurs épaules avant que la Renommée ait trouvé moyen de les avertir. »

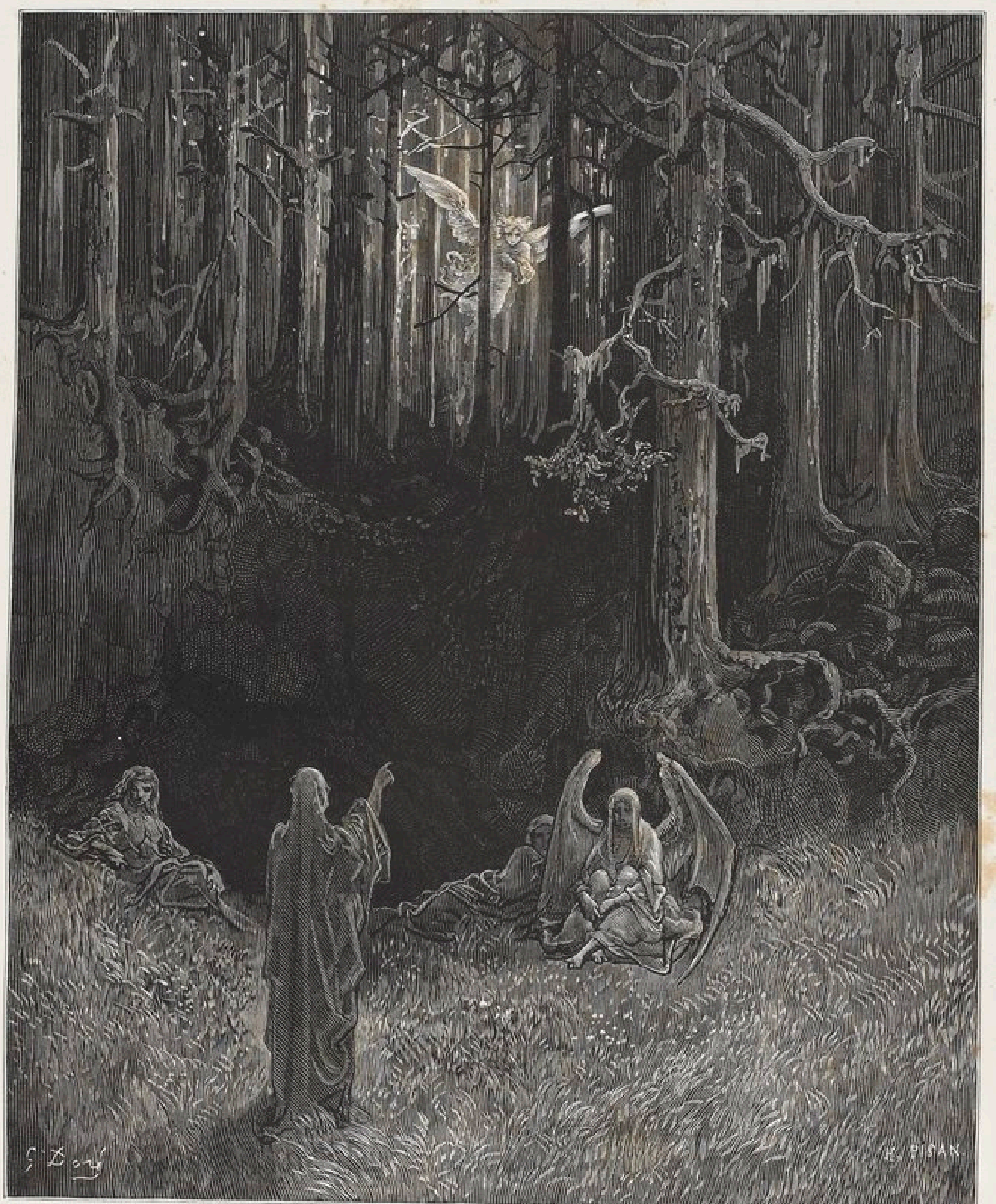
96. Le Silence, pour toute réponse, indique d'un signe de tête qu'il le fera. Il se place avec soumission derrière le messager, et, du premier vol, ils sont en Picardie. Michel pousse les courageux escadrons et leur abrége une grande partie du chemin, de telle façon qu'il les conduit en un jour à Paris, et nul ne s'aperçoit du miracle.

97. Le Silence courait çà et là au-devant et tout autour de la troupe; il faisait tourner un nuage épais, et partout ailleurs on avait la clarté du jour. Ce nuage était tellement épais qu'il interceptait complétement le bruit des cors et des trompettes. Il alla ensuite au milieu des païens, et il répandait autour de lui un je ne sais quoi qui les rendait tous sourds et aveugles.

98. Pendant que Renaud arrivait avec une telle rapidité, qu'il paraissait bien qu'un ange le conduisait, et dans un tel silence qu'on n'entendait pas un mot dans le camp sarrasin, le roi Agramant avait envoyé son infanterie dans les faubourgs de Paris et au bord des fossés, sous les remparts menacés, pour faire ce jour-là un suprême effort de sa force.

99. Qui pourrait dénombrer l'armée déployée ce jour-là contre Charles par le roi Agramant, compterait aussi tous les arbres sur le dos boisé et ombreux de l'Apennin; il dirait combien de flots, quand la mer est le plus en fureur, baignent le pied de l'Atlas en Mauritanie, et par combien d'étoiles le ciel découvre pendant la nuit les furtives entreprises des amants.

100. On entend les coups redoublés et effrayants des cloches. Dans un temple, dans un autre, on voit une foule de bras qui se lèvent et de lèvres qui remuent. Si les richesses paraissaient à Dieu aussi précieuses qu'elles le sont à nos folles opinions, ce jour-là le consistoire des saints aurait obtenu pour chacun sur la terre une statue d'or.



LE SILENCE FAIT LA RONDE ET MONTE LA GARDE. (CHANT XIV, STANCE 94.)

101. On entend les sages vieillards se plaindre d'avoir été réservés à de tels malheurs, appeler heureux ceux dont les restes [33] sacrés reposaient en terre depuis un si grand nombre d'années; mais les jeunes gens robustes et bouillants, que les dangers les plus imminents inquiètent peu, méprisent les raisonnements des gens âgés, vont de côté et d'autre et courent aux remparts.

102. Il y avait là des barons, des paladins, des rois, des ducs, des chevaliers, des marquis, des comtes, des soldats étrangers et des citadins prêts à mourir pour le Christ et pour l'honneur. Ils priaient l'empereur de faire abaisser les ponts pour sortir sur les Sarrasins. Il se réjouit de voir leur audace, mais il ne consent pas à les laisser sortir.

103. Il les distribue à des places convenables pour fermer la route aux barbares. Ici il se contente qu'il y en ait un petit nombre; là une grosse compagnie n'est pas suffisante. Quelques-uns sont chargés de diriger les feux; d'autres, de manœuvrer les machines où il en est besoin. Charlemagne ne reste jamais en place, il va d'un côté et d'un autre porter des secours et organise partout la défense.



Stance 102.

104. Paris est assis dans une grande plaine, à l'ombilic ou plutôt au cœur [34] de la France. La rivière passe dans ses murs, coule et sort à une autre extrémité; elle forme d'abord une île, garantissant ainsi une partie et la meilleure de la ville; les deux autres (car cette grande ville est divisée en trois parties) sont couvertes en dehors par un fossé et à l'intérieur par le fleuve.

105. La ville, qui a plusieurs milles de tour, peut être attaquée de plusieurs côtés; mais comme il se propose d'attaquer sur un seul point et qu'il ne veut pas disperser son armée, Agramant se retire au delà du fleuve, vers le couchant, pour donner de là l'assaut, parce que, derrière lui, il n'y a ni ville ni campagne qui ne soient à lui jusqu'à l'Espagne.

106. Tout autour du grand mur d'enceinte Charlemagne avait rassemblé beaucoup de munitions, fortifié les bords du fleuve avec des digues, avec des bastions et des casemates à l'intérieur. Il avait fait tendre de très-grosses chaînes à l'entrée de la Seine, dans la ville et à sa sortie; mais il avait surtout pourvu à la défense des endroits qui lui paraissaient les moins sûrs.

107. Le fils de Pépin prévit avec des yeux d'Argus de quel côté Agramant devait l'attaquer, et le Sarrasin ne forma point de projets qu'il ne les prévînt à l'avance. Avec Ferragus, Isolier et Serpentin, Grandonio, Falsiron et Balugant, et avec ce qu'il avait amené d'Espagne, Marsile resta en armes dans la campagne.

108. Sobrin était à sa gauche, sur les bords de la Seine, avec Pulian, Dardinel, d'Almont, avec le roi d'Oran, qui paraît être un géant haut de six brasses des pieds à la tête. Ah! pourquoi suis-je moins prompt à faire courir ma plume que ces troupes à manier leurs armes! Le roi de Sarse, plein de colère et de fureur, crie, blasphème et ne peut plus se tenir à son poste.

109. De même que les mouches importunes, dans les jours chauds de l'été, avec le rauque bruissement de leurs ailes, viennent assaillir les vases de lait des bergers ou les restes sucrés d'un dîner; de

même que les étourneaux s'abattent sur les échalas rougis par les raisins mûrs; de même les Maures, remplissant le ciel de cris et de rumeurs, s'avançaient pour donner le rude assaut.

110. L'armée chrétienne, sur les remparts, armée de lances, d'épées, de haches, de pierres, de feux, défend la ville sans crainte, méprisant l'orgueil des barbares; lorsque la mort en enlève un, puis un autre, il n'en est pas un qui, par lâcheté, refuse le poste. A force de blessures et de coups ils précipitent les Sarrasins dans les fossés.

111. On emploie non-seulement le fer, mais de grosses pierres, des créneaux entiers, des pans de mur détachés avec beaucoup de travail, les toits des tourelles, de grands morceaux de corniches. Les eaux bouillantes qui tombent d'en haut causent aux Maures d'insupportables brûlures, et ils résistent mal à cette plaie qui pénètre dans les casques et les aveugle.

112. Cette eau leur était presque plus nuisible que le fer; maintenant quel effet doit produire le nuage de chaux? que doivent faire les vases ardents de nitre, de soufre, de poix et de térébenthine? Les cercles de fer ayant tout autour une crinière de feu ne sont pas restés en réserve; lancés de divers côtés, ils forment aux Sarrasins de terribles guirlandes.

113. Cependant le roi de Sarse avait poussé sous les remparts la seconde troupe, accompagné de Buralde et d'Ormida, l'un roi des Garamantes, l'autre de Marmonde. A ses côtés sont Clarinde et Soridan; le roi de Ceuta ne semble pas non plus se cacher; viennent ensuite le roi de Maroc et celui de Cosca, chacun avec le désir de signaler sa valeur.

114. Sur sa bannière toute rouge Rodomont de Sarse étale l'image d'un lion qui ne refuse pas d'ouvrir sa gueule féroce pour recevoir le mors que lui met sa maîtresse [35]. C'est lui-même qu'il compare au lion, et par la dame qui le bride et le lie il a figuré la belle Doralice, fille de Stordilan, roi de Grenade;

115. Celle que le roi Mandricard, comme je l'ai raconté, avait enlevée (et j'ai dit où et à qui): c'était celle que Rodomont aimait plus que son royaume, plus que ses yeux; c'était pour elle qu'il montrait sa courtoisie et sa valeur. Il ne savait pas qu'elle était au pouvoir d'un autre; s'il l'eût su, il aurait fait à l'instant [36], pour la ravoir, tout ce qu'il fit dans cette journée.

116. En un moment mille échelles sont appuyées sur les remparts et elles ne portent pas moins de deux hommes sur chaque échelon. Le second pousse celui qui monte devant, le troisième le fait monter malgré lui; l'un est poussé par son courage, l'autre par la peur. Il faut que chacun entre de force dans les dangers, car quiconque hésite, le roi d'Alger, le cruel Rodomont, le tue ou le blesse.

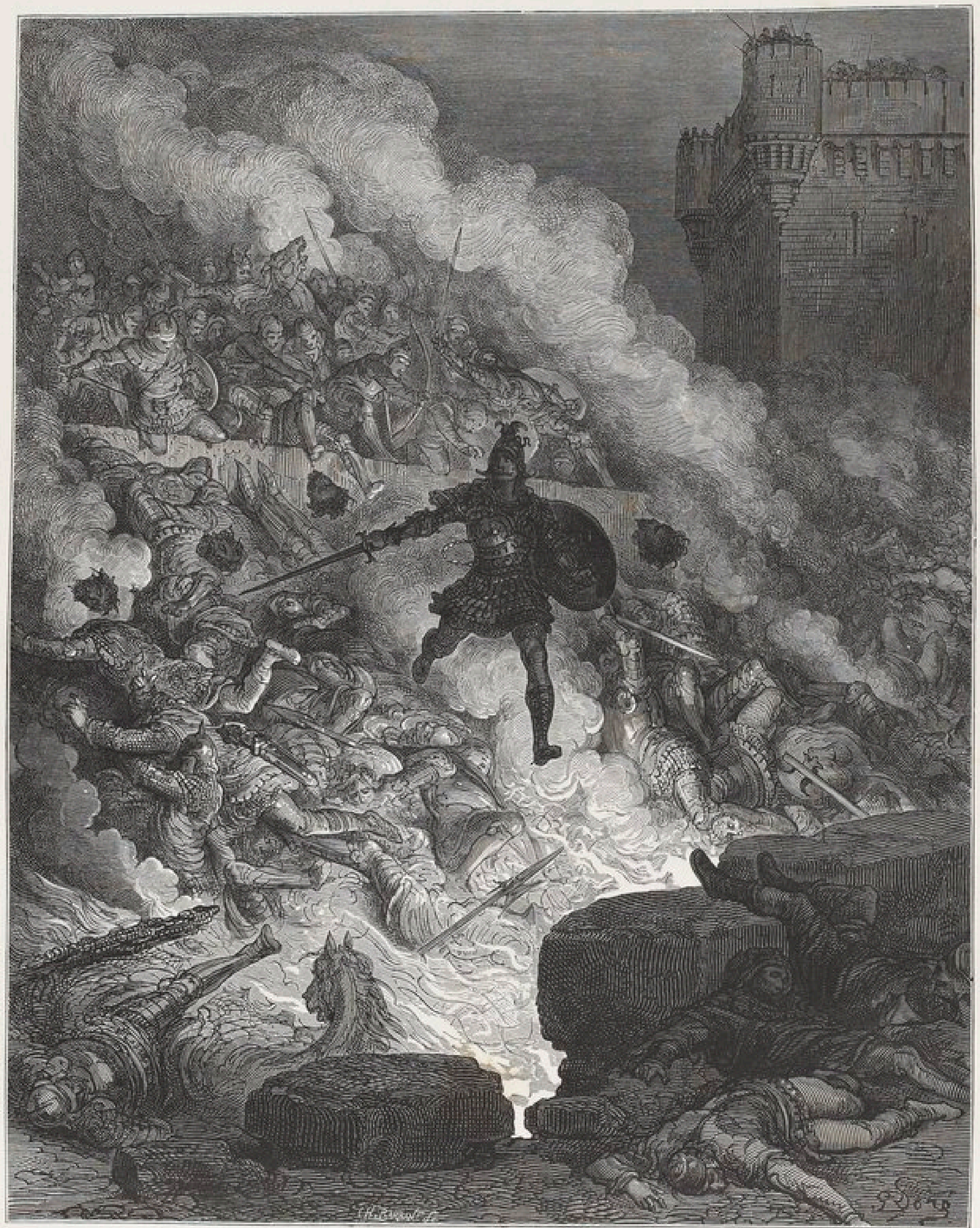
117. Chacun s'efforce donc de monter sur les remparts à travers le feu et les ruines; tous les autres regardent s'ils n'aperçoivent pas quelque passage ouvert et qui soit mal gardé; seul Rodomont méprise tout chemin qui n'est pas le plus périlleux. Lorsque dans les moments désespérés les autres font des vœux, lui il blasphème Dieu.

118. Il était armé d'une forte et dure cuirasse faite de la peau écailleuse d'un dragon: c'est de cette cuirasse que s'était autrefois couvert la poitrine et le dos celui de ses ancêtres qui bâtit la tour de Babel et pensa chasser Dieu de sa demeure d'or et lui enlever l'empire du Firmament. Pour le même but il avait fait forger avec perfection le casque, l'écu et l'épée.

119. Rodomont, non moins indompté, superbe et furieux que Nemrod, qui n'attendrait pas la nuit pour escalader le ciel, s'il se trouvait un chemin au monde pour y conduire, ne s'arrête pas à regarder si les murailles sont intactes ou éventrées, si l'eau est profonde; il traverse le fossé, ou plutôt il court, il vole dans l'eau et dans le bourbier jusqu'à la bouche.

120. Souillé de fange, trempé d'eau, il avance à travers le feu, les pierres, les arcs, les balistes, comme marche à travers les roseaux des marais de notre Mallea [37], le sanglier qui, de sa poitrine, de son boutoir et de ses défenses, de quelque côté qu'il se tourne, fait de larges trouées. L'intrépide Sarrasin, le bouclier élevé, s'avance méprisant les remparts et le ciel même.

121. Rodomont n'est pas plutôt hors de l'eau, qu'il se trouve sur une bretèche [38] qui, à



IL FRANCHIT LE FOSSÉ AVEC LA LÉGÈRETÉ D'UN LÉVRIER. (CHANT XIV, STANCE 130.)

l'intérieur des murs, formait un grand et large pont aux troupes françaises. Alors on le voit briser plus d'un front, faire des tonsures plus grandes que celles des moines; on voit voler des bras, des têtes, et un fleuve de sang couler des murs dans les fossés.

122. Le païen jette son écu, saisit à deux mains sa sanglante épée et joint le duc Arnolfe. Celui-ci venait du pays où l'eau du Rhin se décharge dans le golfe salé [39]. Ce malheureux ne se défend pas mieux contre Rodomont que le soufre contre le feu. Il tombe à terre et y rend le dernier souffle, fendu depuis la tète jusqu'à un palme au-dessous du cou.

123. D'un seul coup de revers il tue Anselme, Oldrade, Spineloque et Prandon, tant l'espace resserré et la presse de la foule faisaient porter à fond son épée; les deux premiers furent enlevés à la Flandre, les deux autres retranchés de la population normande. Il fend ensuite du front à la poitrine, et de là jusqu'au ventre, Orget de Mayence.

124. Il précipite des créneaux dans les fossés Andropon et Mosquin. Le premier est prêtre; le second n'adore que le vin: il a parfois vidé d'énormes brocs d'une seule haleine. Il a autant d'horreur que possible pour l'eau; il la fuit comme le venin ou le sang d'une vipère. Il vient mourir ici; et ce qui l'afflige le plus, c'est de sentir qu'il meurt dans l'eau.

125. Il coupe en deux le Provençal Louis, et traverse la poitrine d'Arnaud de Toulouse; les Tourangeaux Obert, Claude, Hugues et Denis rendent l'âme avec leur sang; à côté d'eux tombent quatre Parisiens, Gautier, Satallon, Odon et Ambalde, ainsi que beaucoup d'autres; je ne saurais dire le nom et la patrie de tous.

126. La bande qui suit de près Rodomont, appuie les échelles et monte de plusieurs côtés. Là les Parisiens ne résistent plus, parce que cette première ligne de défense n'a point pour eux une grande valeur. Ils savent bien qu'il reste aux ennemis beaucoup plus à faire au dedans, et que le jeu sera sérieux, parce qu'entre le mur et le second rempart s'étend un horrible et profond fossé.

127. Outre ceux qui du bas jusqu'en haut soutenaient la défense en montrant une grande valeur, de nouvelles troupes participent à la lutte sur le rempart intérieur, et font avec leurs lances et leurs flèches beaucoup de mal à l'immense foule des assaillants, qui, je le crois, eût été moins nombreuse, s'il n'y avait pas eu le fils du roi Ulien [40].

128. Il encourage les uns, il gourmande les autres et les chasse devant lui malgré eux. Il fend la tète ou la poitrine à ceux qu'il voit faire volte-face pour fuir. Il en pousse et heurte un grand nombre; il en prend plusieurs par les cheveux, par les bras, à la gorge; et il en jette tant en bas à la renverse que le fossé est trop étroit pour les contenir tous.

129. Pendant que cette foule de barbares descend ou plutôt s'élance dans le périlleux fossé, et s'efforce au moyen d'échelles d'escalader le second rempart, le roi de Sarse, comme s'il avait une aile à chacun de ses membres, enlevant le poids de son énorme corps et de toutes les armes qu'il portait, s'élance juste au delà du fossé.

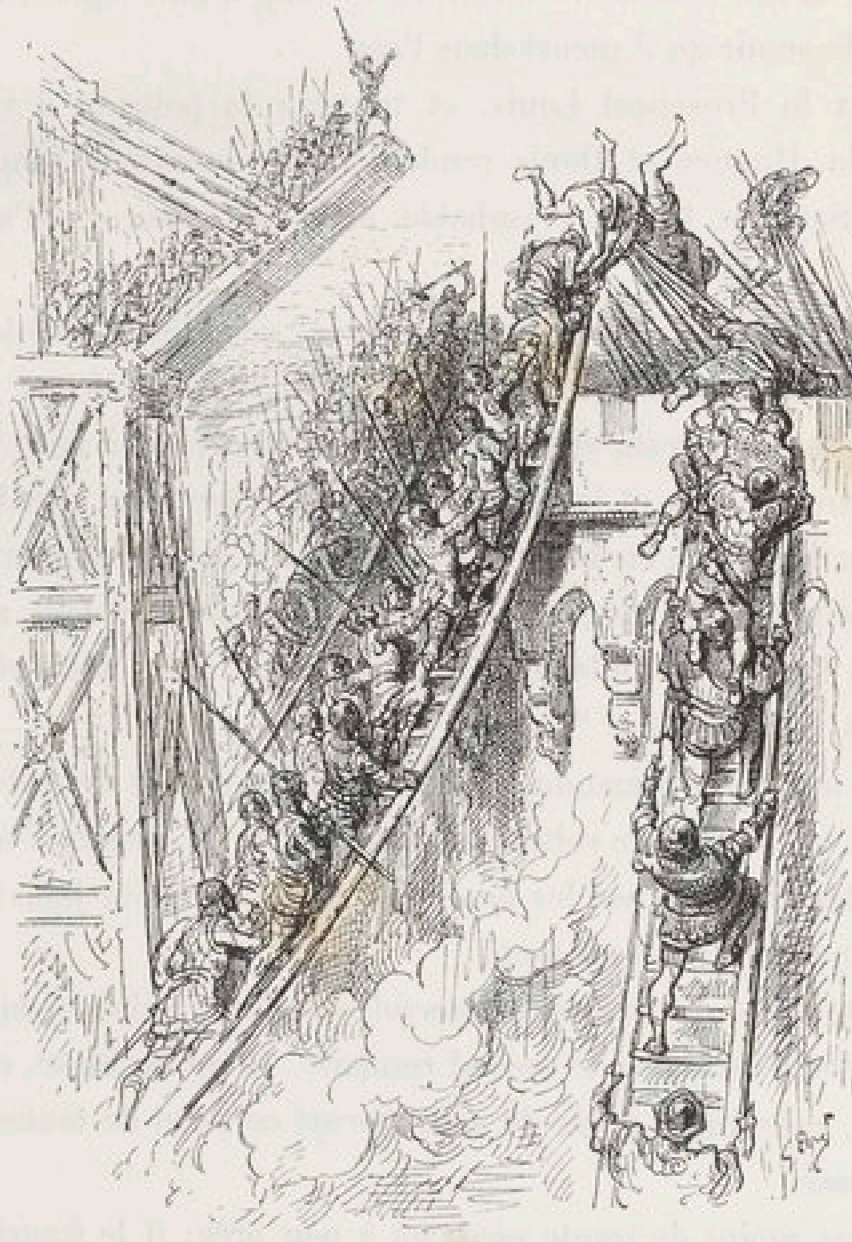
130. Celui-ci n'avait pas moins de trente pieds ou à peu près; il le franchit avec la légèreté d'un lévrier, et, en retombant, il ne fit pas plus de bruit que s'il avait eu du feutre aux pieds. Il taille en pièces les uns et les autres, comme si leurs armes, au lieu d'être de fer, n'étaient que de tendre étain, ou simplement d'écorce, tant son épée est tranchante, tant sa force est extraordinaire.

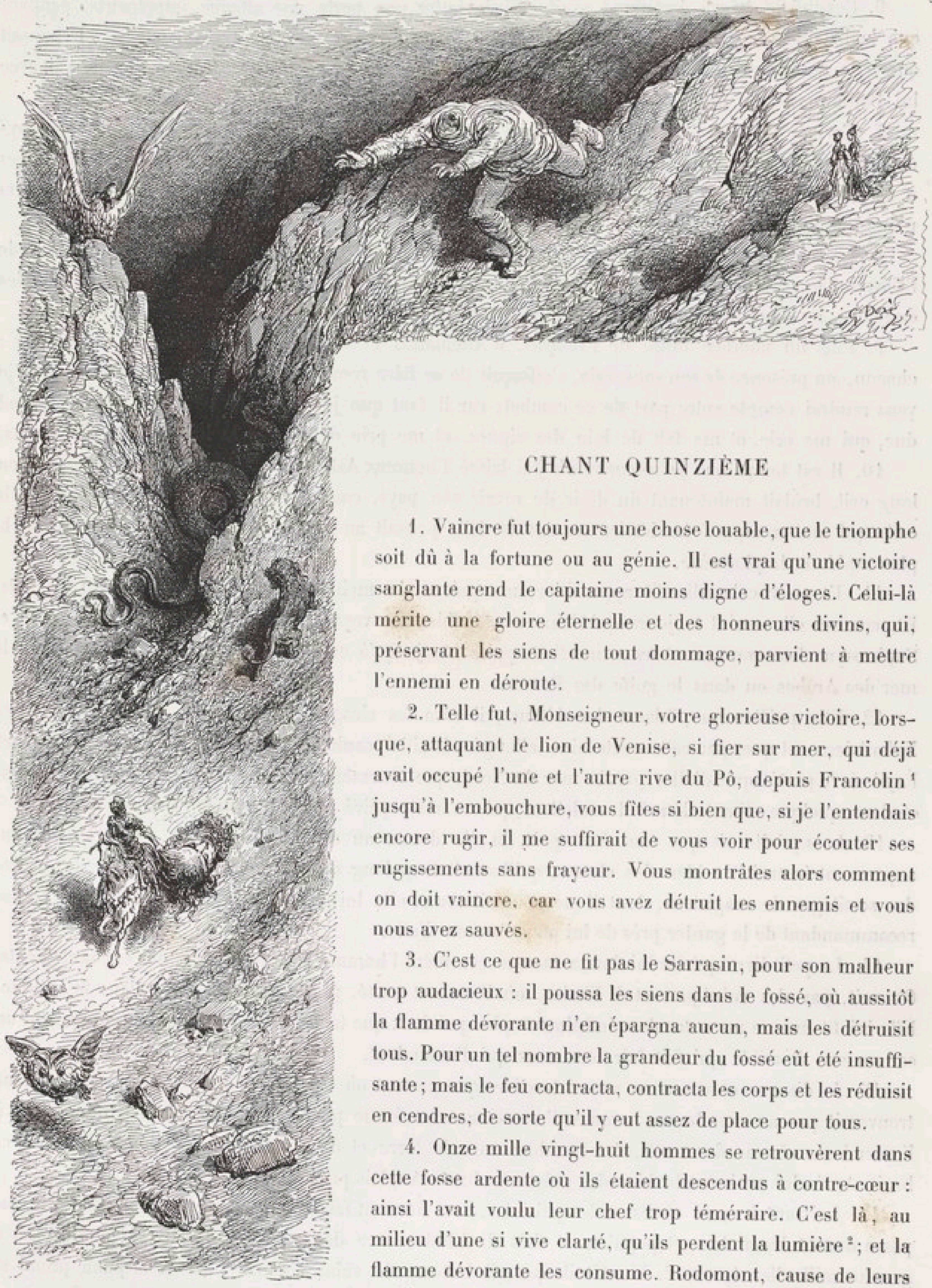
131. Cependant les nôtres, qui avaient préparé un piége dans le profond fossé, y avaient étendu une quantité de fascines et de brindilles, sur lesquelles était répandue de la poix en abondance; mais on n'en apercevait rien, bien que les deux parapets en fussent remplis, depuis le fond du fossé jusqu'au bord, et qu'une quantité de vases y fussent cachés,

132. Garnis les uns de nitre, les autres d'huile, de soufre ou d'autres matières combustibles. En ce moment les nôtres, pour faire tourner à mal la folle ardeur des Sarrasins qui étaient dans les fossés et croyaient monter avec des échelles à la dernière bretèche [41], à un signal donné, firent mettre le feu çà et là à des places favorables.

133. La flamme éparse se réunit en une seule, car le fossé est plein d'une rive à l'autre, et elle s'élève à une telle hauteur, qu'elle pourrait aller sécher le sein humide de la lune. Au-dessus du brasier roule un nuage sombre et noir, qui obscurcit le soleil et éteint toute clarté. On entend éclater un bruit continuel, semblable au fracas épouvantable du tonnerre.

134. Concert affreux, horrible harmonie de gémissements profonds, de hurlements, de cris des malheureux soldats qui périssent dans ce fossé par l'imprévoyance de leur chef, et qu'on entendait se mêler diaboliquement au bruit atroce de la flamme homicide. — Mais assez, seigneur, assez de ce chant ! car je suis enroué et je veux prendre un instant de repos.





CHANT QUINZIÈME

1. Vaincre fut toujours une chose louable, que le triomphe soit dû à la fortune ou au génie. Il est vrai qu'une victoire sanglante rend le capitaine moins digne d'éloges. Celui-là mérite une gloire éternelle et des honneurs divins, qui, préservant les siens de tout dommage, parvient à mettre l'ennemi en déroute.

2. Telle fut, Monseigneur, votre glorieuse victoire, lorsque, attaquant le lion de Venise, si fier sur mer, qui déjà avait occupé l'une et l'autre rive du Pô, depuis Francolin[1] jusqu'à l'embouchure, vous fîtes si bien que, si je l'entendais encore rugir, il me suffirait de vous voir pour écouter ses rugissements sans frayeur. Vous montrâtes alors comment on doit vaincre, car vous avez détruit les ennemis et vous nous avez sauvés.

3. C'est ce que ne fit pas le Sarrasin, pour son malheur trop audacieux : il poussa les siens dans le fossé, où aussitôt la flamme dévorante n'en épargna aucun, mais les détruisit tous. Pour un tel nombre la grandeur du fossé eût été insuffisante ; mais le feu contracta, contracta les corps et les réduisit en cendres, de sorte qu'il y eut assez de place pour tous.

4. Onze mille vingt-huit hommes se retrouvèrent dans cette fosse ardente où ils étaient descendus à contre-cœur : ainsi l'avait voulu leur chef trop téméraire. C'est là, au milieu d'une si vive clarté, qu'ils perdent la lumière[2] ; et la flamme dévorante les consume. Rodomont, cause de leurs souffrances, échappe à un si cruel martyre ;

5. Car d'un bond prodigieux il s'était élancé sur l'autre bord du fossé au milieu des ennemis. S'il fût descendu avec les autres dans cet enfer, c'était bien la fin de tous ses exploits. Il tourne les regards vers cette vallée infernale ; et quand il voit le feu s'élever, monter si haut, et qu'il entend les gémissements, les hurlements de ses soldats, il blasphème le ciel avec des cris épouvantables.

6. Cependant le roi Agramant avait dirigé contre une porte une attaque impétueuse, pendant que la bataille sanglante faisait rage là où tant de malheureux souffraient et mouraient. Il pensait que cette porte serait peut-être dégarnie d'une garde suffisante pour résister à sa troupe : il avait avec lui Bambirague, roi d'Arzilla, et Baliverze, enclin à tous les vices ;

7. Corinée de Molga, et Prusion, le riche roi des îles Fortunées ; Malabuferse, qui possède le pays de Fisan, où l'été est perpétuel ; d'autres princes encore, et beaucoup d'autres personnes expérimentées à la guerre et bien armées, et beaucoup d'autres aussi sans valeur et nues, à qui mille boucliers n'inspireraient pas de courage.

8. Le roi des Sarrasins trouva de ce côté tout le contraire de ce qu'il pensait ; car le chef de l'Empire, le roi Charles, y était en personne, avec ses paladins, le roi Salamon, Oger le Danois, les deux Gui, les deux Angelin, le duc de Bavière, et Ganelon, et Bérenger, Avòle, Avin et Othon,

9. Puis un nombre infini de Français, d'Allemands et de Lombards de moindre importance : chacun, en présence de son souverain, s'efforçait de se faire remarquer parmi les plus braves. Mais je vous rendrai compte autre part de ce combat ; car il faut que je tourne mes regards vers un grand duc, qui me crie, et me fait de loin des signes, et me prie de ne pas le laisser dans l'embarras.

10. Il est temps que je retourne où j'ai laissé l'heureux Astolphe d'Angleterre, qui, détestant son long exil, brûlait maintenant du désir de revoir son pays, comme lui en avait bien donné l'espoir celle qui avait remporté la victoire sur Alcine. Elle pensait au moyen de le renvoyer par la voie la plus rapide et la plus sûre.

11. Et pour cela elle fit appareiller une galère, la meilleure qui eût jamais fendu les flots. Et, comme elle craint toujours qu'Alcine ne trouble son voyage, Logistille veut qu'Andronique et Sophrosyne l'accompagnent avec une flotte puissante, jusqu'à ce qu'Astolphe arrive en sûreté dans la mer des Arabes ou dans le golfe des Perses.

12. Elle préfère que, faisant des détours, il rase les rivages des Scythes [3], des Indiens et des Nabathéens, et que, par cette route ainsi allongée, il aille ensuite regagner le golfe Persique et la mer Érythrée [4], plutôt que d'aller par la mer du Nord, que tourmentent sans cesse des vents redoutables, et dans quelque climat dénué de soleil et qui en reste privé pendant plusieurs mois.

13. Lorsqu'elle vit que tout était prêt, la fée donna au duc la permission de partir, l'ayant auparavant instruit de bien des choses, qu'il serait trop long de répéter, et pour le défendre contre des sortiléges de magiciens, dont il ne pourrait sortir, elle lui donna un livre beau et utile, en lui recommandant de le garder près de lui pour l'amour d'elle.

14. Le petit livre qu'elle lui donna montre comment l'homme doit se garantir des enchantements. On voit, par des rubriques et à l'index, où il en est traité, plus ou moins avant dans le volume. Elle lui fit encore un autre don, infiniment plus précieux que tout ce qui se donna jamais ; ce fut un cor au son horrible qui fait fuir tous ceux qui l'entendent.

15. Je dis que ce cor a un son si terrible, que partout où il résonne il fait fuir les gens. On ne trouverait pas au monde un homme d'un cœur assez ferme pour pouvoir ne pas s'enfuir quand il l'entend. Le fracas des vents, des tremblements de terre et du tonnerre n'est rien auprès de ce bruit. Après lui avoir rendu bien des grâces, le brave Anglais prit congé de la fée.

16. Laissant le port et ses ondes paisibles, avec un vent favorable qui souffle à la poupe, le duc passe devant les riches et populeuses cités de l'Inde, terre des parfums, découvrant à droite et à gauche mille îles éparses [5]. Bientôt il aperçoit la terre de saint Thomas [6]. De là le pilote prend sa course plus au nord.

17. La belle flotte fend les flots du Grand Océan ; elle rase presque la Chersonèse d'Or [7] ; continuant à côtoyer les riches rivages, il voit les eaux du Gange blanchir la mer ; il voit Taprobane [8], puis le cap Comorin ; il voit la mer rétrécie entre les deux rivages. Ils arrivèrent, après un long trajet, à Cochin [9], et, à partir de là, ils sortirent des limites de l'Inde.

18. Pendant qu'il parcourt la mer avec une escorte si fidèle et si sûre, le duc désire apprendre et demande à Andronique, si jamais des lieux désignés par le coucher du soleil, aucun navire, allant à la rame ou à la voile, parvient jusqu'à la mer orientale; et si, en partant de l'Inde, on peut, sans toucher terre, aller en France ou en Angleterre.

19. « Tu dois savoir, répondit Andronique, que la mer entoure la terre de toutes parts; et que toutes ses eaux se confondent les unes dans les autres, aux lieux où la mer est bouillante comme à ceux où elle se couvre de glaces. Mais, comme la terre d'Éthiopie [10] d'un côté s'étend en avant et se projette beaucoup au midi, on a dit que là il était interdit à Neptune de passer outre [11].

20. « C'est pour cela qu'il n'y a point de navire qui parte de notre Orient Indien pour l'Europe, ni de navigateur qui se mette en route de l'Europe pour parvenir sur nos rivages. Quand ils trouvent cette terre devant eux, les uns et les autres sentent le désir de s'en retourner, parce qu'ils croient, en la voyant si longue, qu'elle se rejoint avec l'autre hémisphère.

21. « Mais, à travers le cours des siècles, je vois de nouveaux Argonautes, de nouveaux Tiphys [12], sortir des extrêmes contrées de l'Occident et ouvrir la route inconnue jusqu'à ce jour; d'autres tourner autour de l'Afrique et suivre si longtemps la côte de la race Nègre, qu'ils franchissent le signe où le soleil fait retour vers nous, en quittant le Capricorne,

22. « Et atteindre la fin d'un si long trajet, extrémité qui semble montrer deux mers différentes; parcourir toutes les côtes, et les îles voisines des Indiens, des Arabes et des Persans; d'autres quitter les rivages de droite et de gauche, qui ont été séparés par le travail d'Hercule, et, imitant la course arrondie du soleil, découvrir de nouvelles terres et un nouveau monde.

23. « Je vois la sainte croix, je vois les étendards de l'Empire dressés sur un vert rivage; je vois les uns choisis pour la garde des navires battus par les flots; d'autres pour la conquête du pays; je vois dix hommes en faire fuir mille; et les royaumes au delà de l'Inde soumis à l'Aragon; je vois les capitaines de Charles-Quint, de quelque côté qu'ils aillent, rester partout vainqueurs.

24. « Dieu veut que cette route, inconnue à l'antiquité, reste encore longtemps ignorée et qu'elle ne soit pas découverte avant que six ou sept siècles se soient écoulés. Et il se réserve de la faire découvrir au temps où il voudra soumettre le monde à une monarchie sous l'Empereur le plus sage et le plus juste qui ait été ou doive être depuis Auguste.

25. « Du sang d'Autriche et d'Aragon je vois naître, sur la rive gauche du Rhin [13], un prince si brave que je ne lui compare aucun héros de nos jours ou d'autrefois. Je vois Astrée rétablie par lui sur son trône; ou plutôt, de morte qu'elle était, rappelée à la vie, et les vertus que bannit le monde, quand il la chassa elle-même, tirées par lui d'exil.

26. « C'est pour ces mérites que la Bonté suprême l'a choisi pour avoir la couronne, non-seulement du grand Empire possédé par Auguste, par Trajan, Marc-Aurèle et Sévère, mais encore de toutes les terres placées à toutes les extrémités du monde, de sorte que jamais ni le soleil ni l'année [14] n'y commencent leur cours. Et il veut que sous ce chef suprême il y ait un seul troupeau et un seul pasteur.

27. « Et pour faciliter l'exécution des arrêts écrits de toute éternité dans le ciel, la divine Providence met à côté de lui des capitaines invincibles sur mer et sur terre. Je vois un Fernand Cortez, qui a rangé de nouvelles villes sous les lois de César, et des royaumes si reculés au fond de l'Orient, qu'ils ne nous sont pas connus à nous-mêmes, qui sommes dans l'Inde.

28. « Je vois un Prosper Colonna, je vois un marquis de Pescaire; après eux je vois un jeune marquis de Guast, qui feront payer cher la belle Italie aux lis d'or. Je vois ce troisième héros [15] s'avancer au milieu des autres pour partager leurs lauriers, ainsi qu'un bon coursier, qui part le dernier des barrières, arrive et passe avant tous les autres.

29. « Je vois tant de valeur, tant de fidélité dans Alphonse (tel est son nom), que dans un si jeune âge, qui ne passe pas encore vingt-six ans, l'Empereur lui confie l'armée; et, en la sauvant, il parviendra avec ce capitaine, non-seulement à sauver le reste des conquêtes, mais encore à soumettre l'Univers.

30. « Comme, avec ces guerriers, il augmentera sur terre dans toutes les directions son ancien Empire; de même, sur toute la mer qui s'étend entre l'Europe et l'Afrique brûlée par le soleil, il sera victorieux dans toutes ses guerres, dès qu'il se sera fait un ami d'André Doria; c'est ce Doria qui mettra votre mer à l'abri des pirates dans toute son étendue.

31. « Pompée ne serait pas digne de lui être comparé, bien qu'il ait vaincu et chassé tous les corsaires; parce que ceux-ci n'étaient pas de force à lutter contre le plus puissant empire qui fut jamais. Mais ce Doria, par son propre génie et par sa valeur personnelle, purgera ces mers, si bien que depuis le mont Calpé [16] jusqu'au Nil, je vois tous les vaisseaux trembler partout où l'on entend son nom.

32. « Sous la foi, sous la conduite de ce capitaine, dont je te parle, je vois entrer Charles en Italie, dont les portes lui seront ouvertes par lui, et arriver à la couronne. Je vois que la récompense qui lui en revient, il ne la garde pas pour lui, mais il la fait donner à sa patrie : il obtient par ses prières de lui rendre la liberté, tandis qu'un autre l'aurait peut-être soumise à sa domination.



Stance 38.

33. « Cet amour qu'il montre pour sa patrie est digne de plus de gloire que toutes les batailles que Jules César remporta en France, en Espagne, ou dans votre pays, ou en Afrique, ou en Thessalie. Ni le grand Octave, ni le rival qui lutta contre lui, Antoine, ne méritent autant d'honneurs pour leurs exploits; car ils ont flétri toute leur gloire en tournant leur force contre leur patrie.

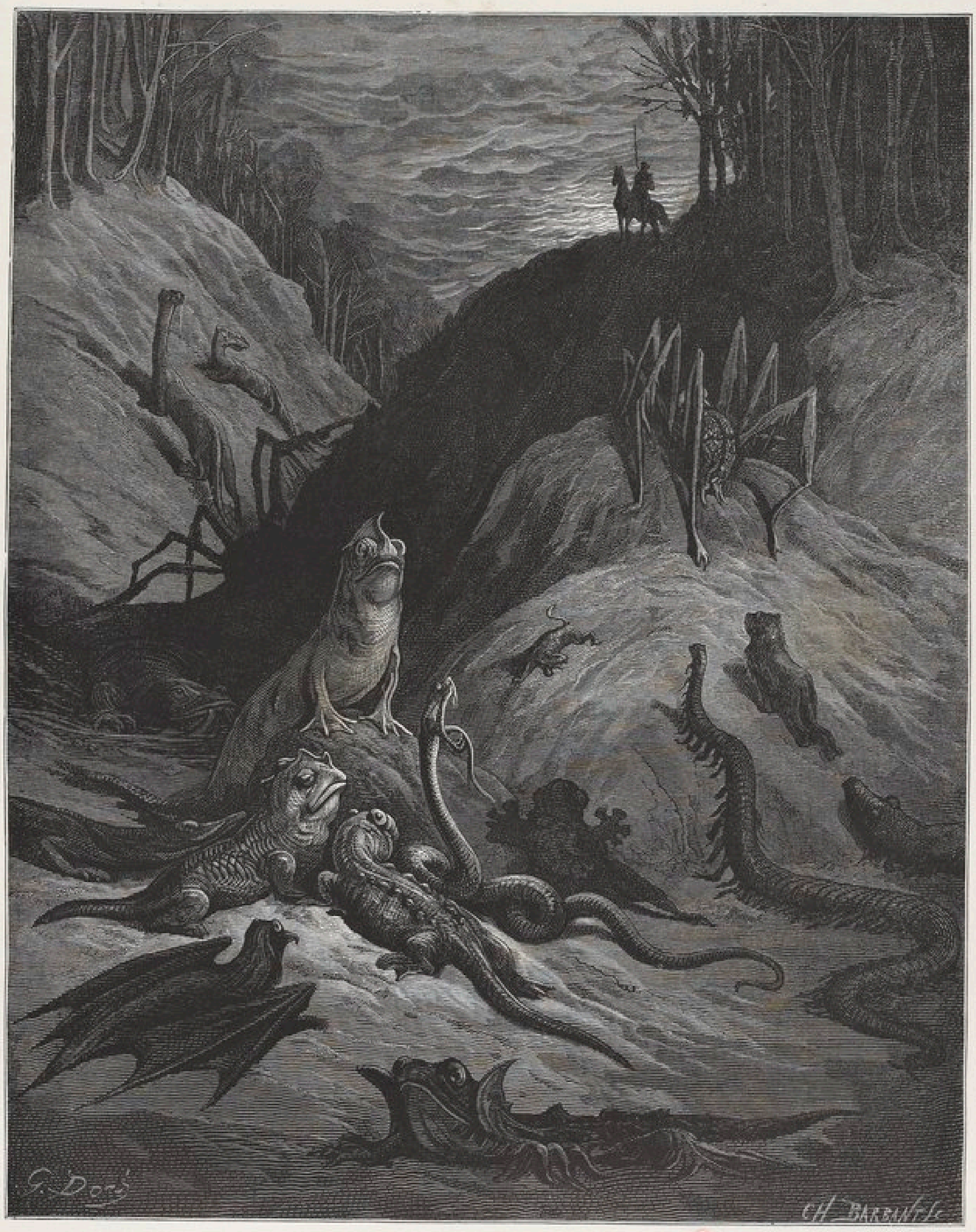
34. « Que tous ceux qui tentent de ravir la liberté à leur patrie rougissent de honte. Lorsqu'ils entendent le nom d'André Doria, qu'ils n'osent lever les yeux devant aucun homme! Je vois Charles augmenter ses récompenses. Outre celles dont il veut qu'il jouisse avec tous les autres, il lui donne la riche terre [17] qui sera pour les Normands le fondement de leur grandeur dans la Pouille.

35. « Le magnanime Charles se montrera libéral, non pas seulement envers ce capitaine, mais envers tous ceux qui dans ses entreprises impériales n'auront pas été avares de leur sang. Je le vois plus heureux de donner une ville, une province entière, à un de ses fidèles et à tous ceux qui en sont dignes, que de conquérir de nouveaux royaumes et des empires. »

36. C'est ainsi qu'Andronique faisait au duc le récit des victoires que gagneraient à Charles ses capitaines, après qu'un grand nombre d'années seraient écoulées; et pendant ce temps sa compagne, serrant le frein aux vents orientaux, fait en sorte que tantôt l'un, tantôt l'autre soit propice, et elle les diminue et les augmente à sa volonté.

37. Cependant ils avaient vu la mer des Perses s'étendre en un immense espace; de là en peu de jours, ils gagnèrent le golfe auquel les anciens Mages donnèrent leur nom [18]. Ce fut là qu'ils abordèrent, et les vaisseaux errants tournèrent leur poupe vers le rivage. Là, à l'abri des poursuites d'Alcine, Astolphe continua sa route par terre.

38. Il traverse plus d'une plaine, plus d'une forêt, plus d'une montagne et plus d'une vallée.



IL VIT DES LIONS, DES DRAGONS GONFLÉS DE VENIN ET D'AUTRES BÊTES FÉROCES LUI BARRER LA ROUTE. (CHANT XV, STANCE 38.)

Souvent à la clarté du jour ou dans l'ombre de la nuit, des brigands l'attaquèrent en face ou tombèrent sur lui par derrière; il vit des lions, des dragons gonflés de venin et d'autres bêtes féroces lui barrer la route, mais il n'avait pas plutôt le cor à la bouche, qu'ils fuyaient de toutes parts épouvantés.

39. Il passe par l'Arabie qui est nommée Heureuse, riche de myrrhe et d'encens odorant, que l'unique phénix a choisie dans l'immense Univers pour sa demeure, jusqu'au jour où il rencontre ces flots jadis vengeurs d'Israël, qui, par le consentement de Dieu, submergèrent Pharaon et son armée; ensuite il arriva à la terre des héros [19].

40. Le long du fleuve Trajan [20] il s'avance sur ce coursier qui n'a pas son pareil au monde [21], qui court et passe si légèrement, qu'il ne laisse pas de traces sur le sable; il ne foule ni l'herbe ni la neige; il pourrait aller sur la mer sans mouiller ses pieds; il allonge et précipite tellement sa course, qu'il devance la flèche, le vent et la foudre [22].



Stance 45.

41. Ce destrier fut celui d'Argail, il avait été engendré par la flamme et le vent; il se nourrissait sans fourrage et sans grain, et il fut appelé Rabican. Le duc, poursuivant sa route, arriva à l'endroit où le Nil reçoit les eaux de ce fleuve [23]; et, avant de parvenir à l'embouchure, il voit une barque se diriger vers lui rapidement.

42. Sur la poupe est un ermite, ayant une barbe blanche longue jusqu'au milieu de sa poitrine. Il invite le paladin à monter dans sa barque: « Eh! mon fils, lui crie-t-il de loin, si tu n'as pas en haine ta propre vie, si tu ne souhaites pas que la mort t'atteigne aujourd'hui, consens à passer sur cette autre rive, car ce chemin te mène droit à la mort.

43. « Tu n'auras pas fait plus de six milles en avant que tu trouveras la sanglante habitation où demeure un horrible géant qui surpasse de huit pieds toutes les statues. Ni voyageur ni chevalier ne doivent espérer de lui échapper vivants, car le monstre égorge les uns, écorche les autres, en déchire plusieurs et en dévore quelques-uns tout vivants.



Stance 45.

44. « Dans sa cruauté, il se fait un amusement d'un filet très-habilement exécuté par lui; il le tend à peu de distance de sa demeure, et il le cache si bien dans la poussière, que, si l'on n'est pas prévenu, on ne s'en aperçoit pas, tant il est délié, tant il est bien disposé. Puis il menace les voyageurs par de tels cris, qu'il les force à s'y jeter dans leur épouvante.

45. « Alors, avec des éclats de rire, il les traîne, enveloppés dans ce filet, sous son toit; il n'a égard ni à chevaliers ou damoiselles, ni à personnages de marque ou petites gens, il n'y regarde pas de si près. Et quand il a mangé la chair, sucé les cervelles et le sang, il jette les os au désert; et des peaux de ses victimes il fait tout autour de son palais une horrible décoration.

46. « Prends cette autre route, prends-la, mon fils, car elle te mènera sûrement à la mer. — Je te remercie, mon père, du conseil, répondit le chevalier sans peur. Mais je ne regarde pas au danger à cause de l'honneur dont j'ai beaucoup plus de souci que de ma vie. Tu me parles en vain pour m'engager à passer outre; au contraire, je vais aller tout droit chercher cette caverne.

47. « En fuyant, je puis me sauver avec déshonneur, mais un tel salut me serait plus pénible que la mort. Si j'y vais, le pis qui puisse m'arriver, c'est de rester mort parmi beaucoup d'autres; mais

si Dieu dirige mes armes de façon que ce monstre soit tué et que je reste en vie, j'aurai rendu la route sûre pour des milliers de voyageurs, de sorte que l'avantage sera bien plus grand que ne serait le mal.

48. « J'expose la vie d'un seul homme pour en sauver un nombre infini. — Va en paix, mon fils, répondit l'ermite, que Dieu, pour protéger ta vie, envoie du haut des cieux l'archange Michel ! » Et le bon ermite lui donna sa bénédiction. Astolphe continua sa route le long du Nil, plus confiant en son cor qu'en son épée.

49. Entre le large fleuve et les marais passe un petit sentier sur le rivage sablonneux. Il aboutit à la demeure solitaire, privée de relations et d'humanité. Tout autour sont attachés les têtes et les membres nus des malheureux qui s'en sont approchés. Pas une fenêtre, pas un créneau où l'on n'en voie au moins un de suspendu.

50. De même que dans les métairies des Alpes ou dans les châteaux, le chasseur qui a couru de



Stance 53.

grands dangers a coutume d'attacher sur les portes le pelage hérissé, les horribles griffes et les grosses têtes d'ours, ainsi ce cruel géant exposait ceux qui avaient lutté contre lui avec le plus de courage. Les ossements d'un nombre infini d'autres se voient épars ; chaque fossé est rempli de sang humain.

51. Sur la porte se tient Caligoran (ainsi se nomme l'impitoyable monstre) qui décore sa demeure de cadavres, comme d'autres la parent de tentures d'or et de pourpre. Il a peine à contenir sa joie lorsqu'il aperçoit de loin le duc. Car il y avait deux mois, et le troisième commençait, que personne n'avait chevauché par cette route.

52. Il va en grande hâte vers le marais qui était caché sous une épaisse forêt de verts roseaux. Il se proposait de revenir en courant et d'attaquer le paladin par derrière, espérant le pousser dans son filet caché sous le sable, comme il avait fait aux autres voyageurs qu'avait amenés là leur cruelle destinée.

53. Quand le paladin le voit venir, il arrête son destrier, non sans une grande crainte d'aller mettre le pied dans ces filets dont le bon vieillard lui avait parlé d'avance. Là il a recours à son cor, dont le son produit l'effet accoutumé ; il frappe le géant qui l'entend d'une telle épouvante qu'il tourne le dos et se sauve.

54. Astolphe, tout en sonnant, se tient sur ses gardes, car il lui semble toujours que le filet va se détendre. Le brigand fuit sans voir où il va, car sa vue est aussi troublée que son cœur. Telle est sa frayeur qu'il ne sait pas diriger sa route de façon à ne pas trébucher dans ses propres piéges; il va dans le filet qui s'ouvre, l'enlace et l'étend à terre.

55. Astolphe, qui voit tomber le colosse, accourt en toute hâte, désormais tranquille pour lui-même; l'épée à la main, il descend de cheval et s'apprête à venger des millions de victimes, mais bientôt il lui semble que tuer un homme qui est pris, dont il voit les bras, les pieds, le cou si garrottés qu'il ne peut bouger, sera traité de lâcheté plutôt que de courage.

56. Ce filet, Vulcain l'avait fait jadis de fils d'acier très-fins, avec un tel art, que c'eût été une peine inutile de chercher à en rompre les moindres mailles; c'était ce filet qui avait lié des pieds et des mains Vénus et Mars. Le jaloux ne le fabriqua que dans le but de les prendre tous les deux ensemble au lit.

57. Dans la suite Mercure vola ce filet à Vulcain; il voulait s'en servir pour prendre Chloris, la belle Chloris, qui vole dans les airs derrière l'Aurore au lever du soleil, et, des plis de sa robe relevée, va répandant les lis, les roses et les violettes. Mercure guetta si bien cette nymphe qu'il la prit un jour à travers les airs avec le filet.



Stance 53.

58. Il paraît que la déesse fut prise lorsqu'elle volait au-dessus des lieux où le grand fleuve d'Éthiopie se jette dans la mer. Par la suite le filet fut conservé pendant plusieurs siècles dans le temple d'Anubis à Canope [24]; trois mille ans plus tard Caligoran l'enleva du temple où il était consacré. Le brigand impie l'emporta avec lui, brûla la ville et pilla le temple.

59. A cet endroit il le disposa sur le sable de sorte que tous ceux qui étaient poursuivis par lui tombaient dedans, et à peine l'avaient-ils touché qu'il leur liait le cou, les pieds et les bras. Astolphe en détache une chaîne et il attache à ce bandit les mains derrière le dos, il lui emmaillotte les bras et la poitrine de façon qu'il ne peut se débarrasser; il le laisse ensuite se lever.

60. L'ayant dégagé d'abord des autres nœuds, car il était devenu plus doux qu'une jeune fille, il imagine de l'emmener avec lui et de le montrer dans les villages, les villes et les châteaux. Il désire aussi garder le filet, la plus belle chose qu'aient jamais produite la lime et le marteau, et il le fait porter par celui qu'il emmène derrière lui, enchaîné, en pompe triomphale.

61. Il lui donne encore à porter, comme à un valet, son casque et son bouclier, et il poursuit sa route, remplissant de joie tous les lieux où il passe, car on pourra désormais voyager en sûreté. Astolphe, après une marche prolongée, s'aperçoit qu'il est près des tombeaux de Memphis, de Memphis célèbre par ses pyramides; de l'autre côté il voit la populeuse ville du Caire.

62. Tout le peuple accourait pour voir le géant démesuré. Comment est-il possible, se disait-on, que ce petit guerrier ait enchaîné le géant? Astolphe peut à peine avancer, tant la foule le presse de tous côtés. Chacun l'admire comme un chevalier d'une haute valeur et lui rend de grands honneurs.

63. Le Caire n'était pas alors aussi grand que de nos jours, car on raconte qu'aujourd'hui dix-huit mille grandes rues ne peuvent, malgré leurs maisons à trois étages, contenir le peuple qui y demeure, que beaucoup de ses habitants dorment sur la voie publique, et que le Soudan habite un château admirable par sa grandeur, sa richesse et sa magnificence.

64. On ajoute que dans ce palais quinze mille de ses vassaux, tous chrétiens renégats, sont réunis sous un même toit avec leurs femmes, leurs familles et leurs chevaux. Astolphe veut voir où tombe le Nil et quelle est sa grandeur quand il entre dans la mer à Damiette; car il avait entendu dire que quiconque passe là est tué ou reste prisonnier,

65. Parce que sur une rive du Nil, près de son embouchure, s'abrite dans une tour un brigand qui

cause des dommages aux paysans et aux voyageurs, et qui étend ses courses et ses rapines jusqu'au Caire. On ne peut lui résister, et le bruit est qu'on chercherait inutilement à lui ravir la vie; il a déjà reçu cent mille blessures, et pourtant il n'a jamais pu être tué.

66. Pour voir s'il pourra forcer la Parque à trancher le fil de sa vie, Astolphe se met en marche pour trouver Orrile (c'est ainsi qu'il se nommait), et il arrive à Damiette. De là il se rend à l'endroit où le Nil se jette dans la mer, et il aperçoit sur le rivage la grande tour où demeure cet être enchanté, né d'un lutin et d'une fée.



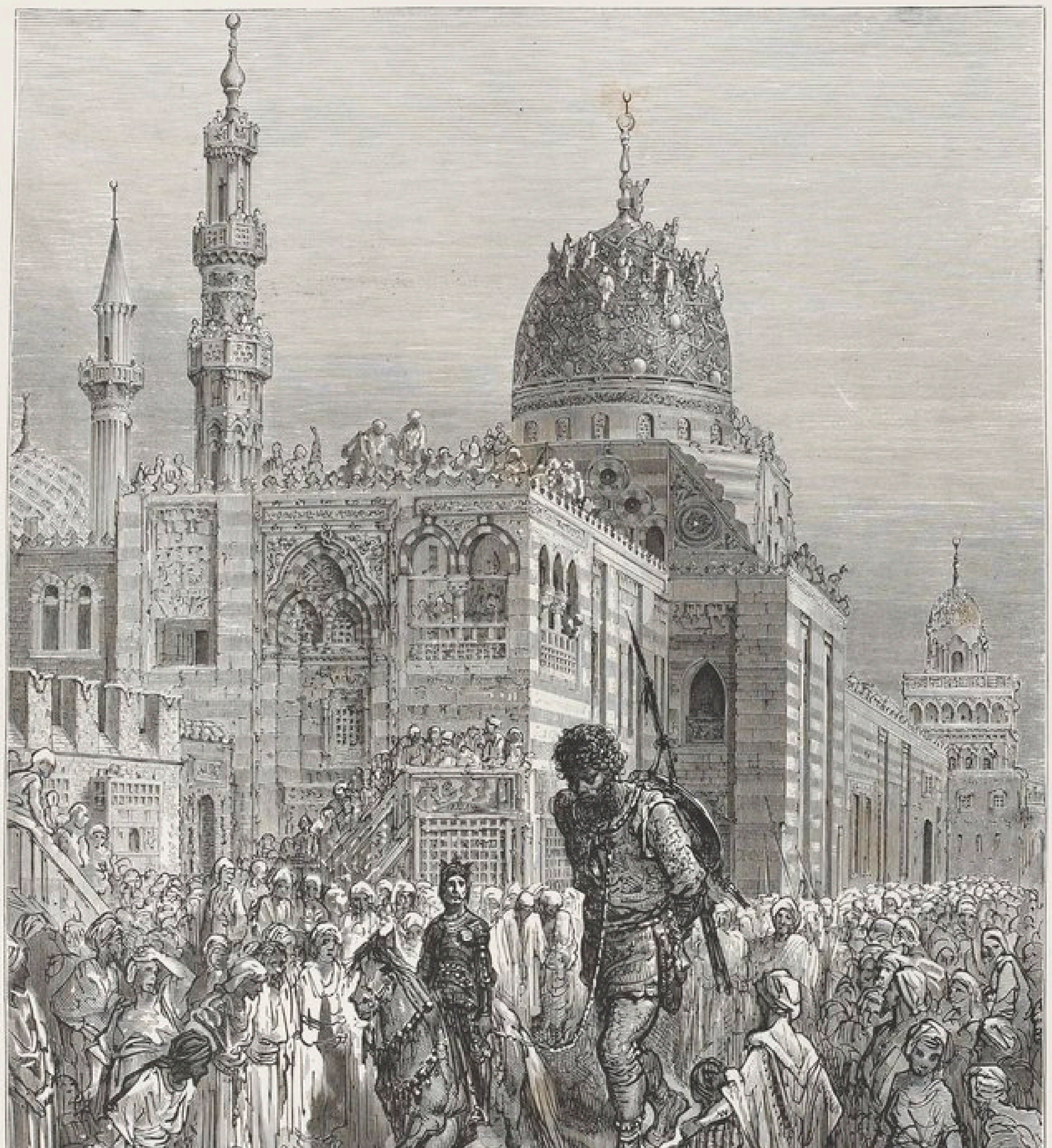
Stance 61.

67. Là il trouve une cruelle bataille engagée entre Orrile et deux guerriers. Orrile est seul, et il attaque ses deux adversaires si vivement qu'à grand'peine peuvent-ils se défendre contre lui. La renommée a publié dans l'univers combien est grande la valeur de l'un et de l'autre de ces guerriers : c'étaient les deux fils d'Olivier, Griffon le Blanc et Aquilant le Noir[25].

68. Il est vrai que le magicien se préparait au combat avec un grand avantage. Il avait amené avec lui sur le champ de bataille un animal féroce qui ne se trouve que dans ces parages; il vit dans le fleuve et sur ses bords et il se nourrit des corps humains de malheureux et imprudents voyageurs ou de pauvres bateliers.

69. L'animal, tué de la main des deux frères, était étendu sur le sable près du port; malgré cela Orrile ne souffre aucun mal, même quand les deux guerriers le frappent à la fois. Ils lui ont plusieurs fois abattu des membres sans lui donner la mort; même en le démembrant, on ne pouvait le tuer; car, si une main ou une jambe lui était coupée, il la rattachait comme si elle eût été de cire.

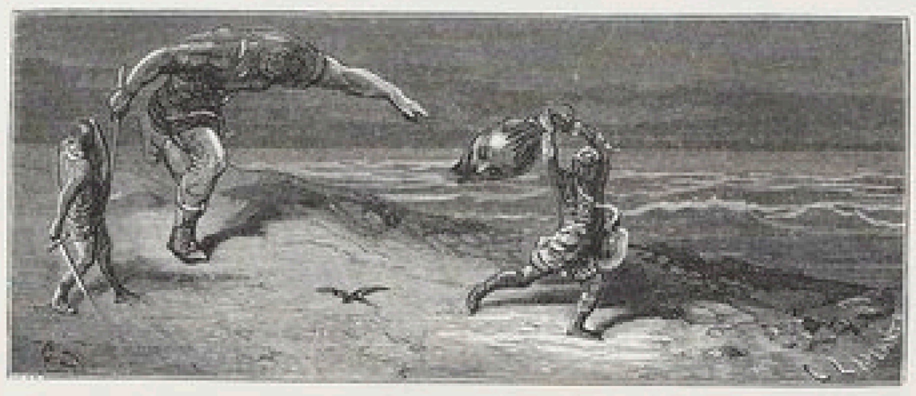
70. Tantôt c'est Griffon qui lui fend la tête jusqu'aux dents; tantôt c'est Aquilant qui le pourfend jusqu'à la poitrine. Lui, il se rit toujours de leurs coups, et ils s'irritent qu'ils restent sans effet. Ceux qui ont vu l'argent (liquide) que les alchimistes ont nommé mercure tomber de haut, s'éparpiller, puis se répandre et réunir toutes ses parties séparées, se souviendront de ce spectacle en écoutant ce récit.



TOUT LE PEUPLE ACCOURAIT POUR VOIR LE GÉANT DÉMESURÉ. (CHANT XV, STANCE 62.)

71. S'ils lui coupent la tête, Orrile descend de cheval et ne cesse de chercher à tâtons jusqu'à ce qu'il la trouve; alors il la prend par les cheveux ou par le nez, et il la cloue, la soude à son cou, je ne sais comment. Quelquefois Griffon la ramasse, étend le bras et la jette dans le fleuve, et il ne semble pas que cela leur serve encore; car Orrile nage au fond comme un poisson, et il ressort sur la rive sain et sauf avec sa tête.

72. Deux belles dames décemment parées, l'une vêtue de blanc et l'autre de noir, qui avaient été la cause du combat, regardaient attentivement ce rude assaut; c'étaient les deux fées bienfaisantes qui avaient élevé les fils d'Olivier, après les avoir arrachés, dans leur tendre enfance, aux serres de deux gigantesques oiseaux de proie,



Stance 71.

73. Qui les avaient ravis à Gismonda[26] et emportés dans un pays lointain. Mais il n'est pas nécessaire que je m'étende sur cette histoire, car elle est connue de tout le monde, bien que l'auteur ait fait une confusion au sujet du père[27] et pris, je ne sais comment, l'un pour l'autre. En ce moment c'est à la prière des deux dames que les deux jeunes gens livrent ce combat.

74. Dans ce climat le jour était déjà éteint, il éclairait encore les îles Fortunées[28]. Les ténèbres avaient dérobé la vue des objets sous la clarté incertaine d'une lune à moitié voilée, lorsque Orrile se retira à son rocher. Les deux sœurs à la parure blanche et noire voulurent ajourner cette lutte acharnée jusqu'à l'heure où un nouveau soleil se montrerait à l'horizon.

75. Astolphe, qui depuis longtemps avait reconnu Griffon et Aquilant à leurs armes et plus encore à la vigueur de leurs coups, s'empressa de les saluer courtoisement; et eux, s'apercevant que le paladin qui traînait après lui le géant enchaîné, était le seigneur du Léopard (c'est ainsi que le duc était désigné à la cour), lui firent un accueil aussi affectueux.

76. Les dames emmenèrent les chevaliers, pour se reposer, dans un de leurs palais situé dans le voisinage. Au milieu du chemin vinrent à leur rencontre des demoiselles et des écuyers avec des flambeaux allumés. Les chevaliers confient leurs destriers à des valets chargés de ce soin, ils ôtent leurs armes et ils aperçoivent, dans un beau jardin, un repas dressé près d'une limpide et agréable fontaine.



Stance 71.

77. Ils font attacher sur le gazon le géant avec une autre chaîne très-forte à un chêne robuste endurci par les ans et qu'aucune secousse ne pouvait briser. Dix sergents sont chargés de veiller sur lui pour l'empêcher de se détacher pendant la nuit, de les attaquer et de les tuer peut-être pendant qu'ils resteront tranquilles et sans défense.

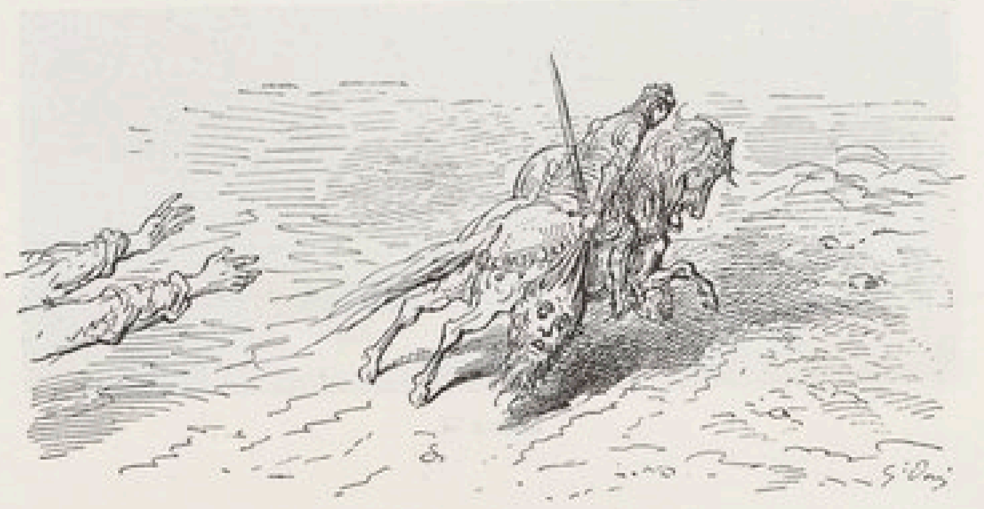
78. A l'abondante et somptueuse table où le moindre plaisir fut la bonne chère, Orrile et son pouvoir miraculeux font le principal sujet de la conversation; cela paraît presque un songe quand on y pense, que si on lui abat un bras ou la tête, il les ramasse, les rattache et retourne au combat toujours plus féroce.

79. Astolphe avait déjà lu dans son livre (qui apprend à se garantir des enchantements) qu'il n'arracherait la vie à Orrile qu'en s'emparant d'un cheveu fatal qu'il porte sur la tête; mais s'il l'arrache ou

le coupe, Orrile sera, malgré ses sortiléges, réduit à rendre l'âme. Voilà ce que dit le livre, mais il ne dit pas comment distinguer ce cheveu dans une si épaisse chevelure.

80. Astolphe ne se réjouissait pas moins de la victoire que s'il en eût déjà cueilli la palme, car il espérait arracher en quelques coups au magicien le cheveu et la vie. Il propose donc de prendre sur lui tout le poids de l'entreprise; il fera mourir Orrile, pourvu que les deux frères consentent à lui laisser livrer le combat.

81. Ceux-ci lui abandonnent volontiers l'entreprise, certains qu'il s'y épuisera en vains efforts. Déjà une autre aurore était allumée au ciel quand Orrile descendit de sa forteresse dans la plaine. Le combat s'engage entre le duc et lui; l'un tient une massue, l'autre une épée. Astolphe espère lui porter un coup entre mille qui lui ravisse l'âme du corps.



Stance 83.

82. Tantôt il lui fait tomber le poignet avec la massue, tantôt un bras, puis l'autre avec la main, puis il le pourfend en traversant sa cuirasse, ou bien il le taille en pièces; mais Orrile va toujours ramassant ses membres sur le terrain et se guérit en un instant. L'eût-il mis en cent morceaux, Astolphe le voyait se reconstituer subitement en entier.

83. Après mille coups il lui en porte un au-dessus des épaules, à la hauteur du menton; il fit sauter la tête et le casque et mit pied à terre plus promptement qu'Orrile. Saisissant en main la sanglante chevelure, il remonte rapidement à cheval et l'emporte en courant contre le cours du Nil, afin qu'Orrile ne puisse la ravoir.



Stance 87.

84. L'imbécile, qui ne s'était aperçu de rien, allait cherchant son chef sur la poussière; mais lorsqu'il entendit que le cheval s'éloignait et emportait sa tête à travers la forêt, il s'élança aussitôt vers son coursier, sauta dessus et se mit à sa poursuite. Il voudrait crier : Arrête, retourne; retourne, mais le duc avait emporté sa bouche.

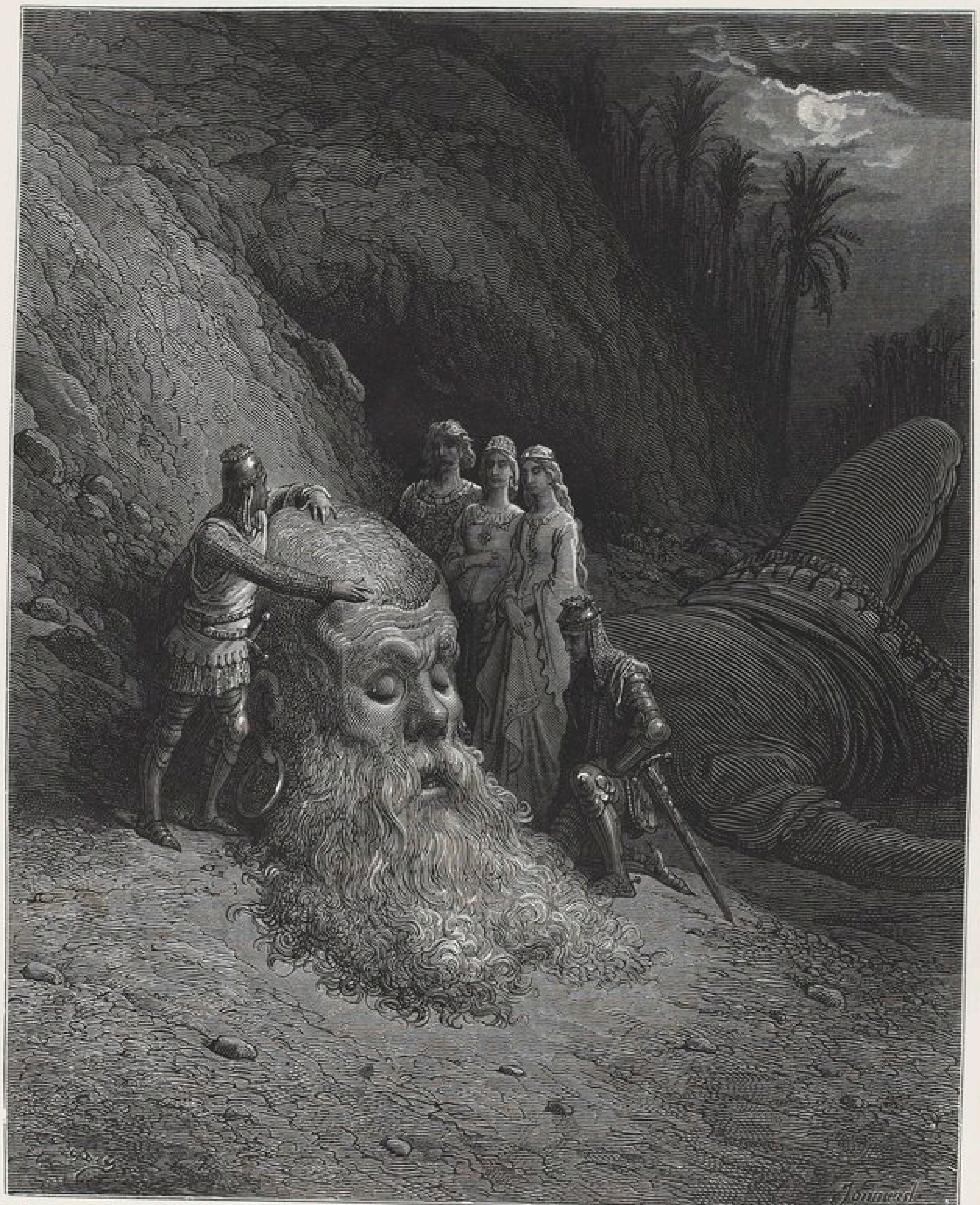
85. Toutefois, comme il ne lui a pas dérobé ses traces, Orrile se console et le poursuit à toute bride. Rabican, le coursier merveilleux, le laisse bien loin derrière dans la campagne. Astolphe, pendant ce temps, se hâte de chercher dans la chevelure depuis la nuque jusqu'aux sourcils s'il ne pourra pas découvrir le cheveu fatal qui rend Orrile immortel.

86. Parmi une si innombrable quantité de cheveux, il n'y en a pas un qui soit plus raide ou plus tordu que les autres. Lequel dans le nombre Astolphe choisira-t-il donc pour donner la mort à l'abominable brigand? Le mieux est, se dit-il, que je les coupe ou les arrache tous. N'ayant à sa disposition ni rasoirs ni ciseaux, il eut recours aussitôt à son épée qui coupe si bien qu'on peut dire qu'elle rase.

87. Et tenant cette tête par le nez il la tond entièrement devant et derrière. Le hasard lui fit atteindre le cheveu fatal parmi les autres; alors le visage pâlit et devint livide, les yeux tournèrent, et des signes d'une mort prochaine se manifestèrent; le tronc qui suivait, mutilé jusqu'au cou, tomba de cheval et eut une dernière secousse.

88. Astolphe retourna à l'endroit où il avait laissé les dames et les cavaliers, tenant à la main cette tête qui avait les signes les moins équivoques de la mort, et il montra la place où gisait le tronc dans le lointain. Je ne saurais dire si les deux frères le virent avec plaisir, encore qu'ils lui fissent bon visage, car la jalousie de la victoire qu'il leur avait ravie leur mordait peut-être le cœur.

89. Je ne crois pas non plus que cette issue du combat fût plus agréable aux deux fées. Celles-ci,



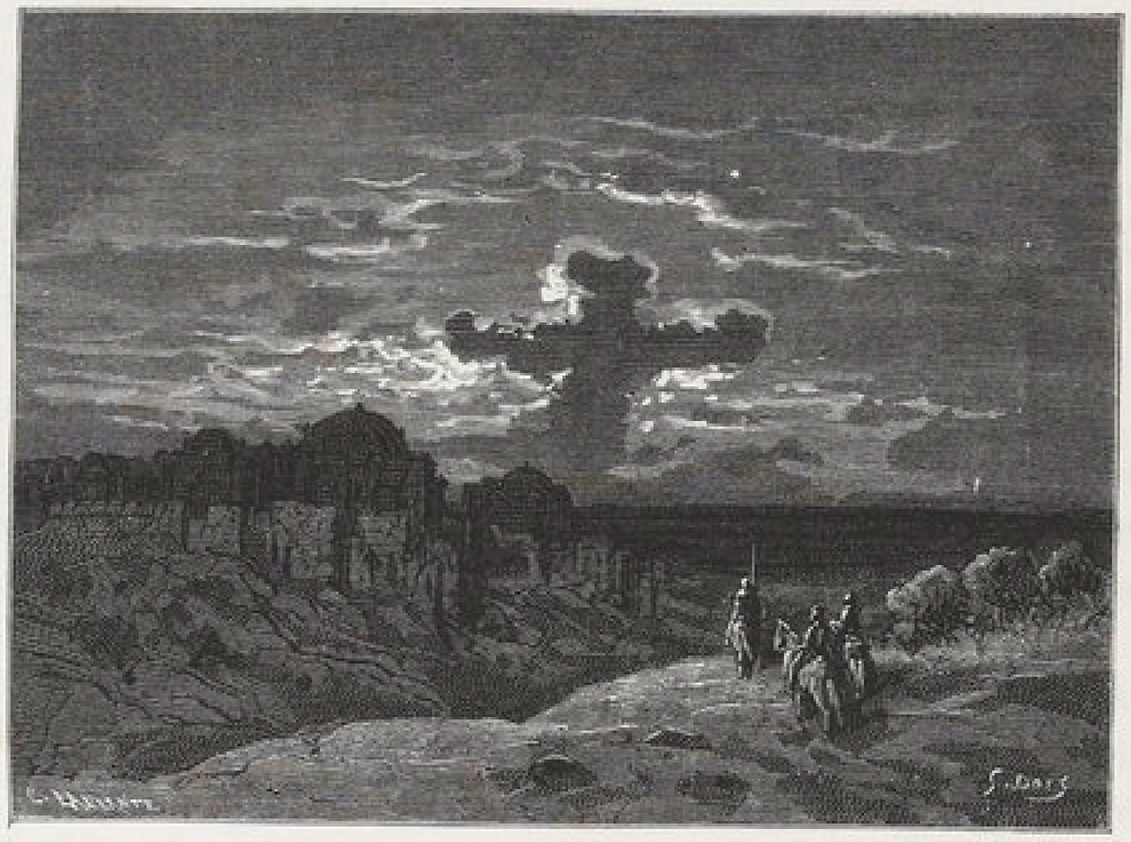
JE NE SAURAIS DIRE SI LES DEUX FRÈRES LE VIRENT AVEC PLAISIR. (CHANT XV, STANCE 88.)

pour retarder davantage la malheureuse destinée des deux frères, qu'elles prévoyaient devoir promptement se terminer en France, avaient mis Orrile aux prises avec eux dans l'espoir de les retenir assez longtemps pour que la maligne influence fût dissipée.

90. Dès que le gouverneur de Damiette se fut assuré qu'Orrile était mort, il lâcha la colombe qui portait une lettre attachée sous l'aile avec un fil. Elle alla au Caire, d'où une autre fut lâchée dans une autre direction, comme c'est là la coutume, de sorte qu'en quelques heures la nouvelle de la mort d'Orrile se répandit par toute l'Égypte.

91. Le duc, ayant mené à fin cette aventure, engagea fortement les nobles jeunes hommes à abandonner leurs exploits en Orient, et à chercher de la gloire dans leur pays en défendant la cause de la sainte Église et de l'Empire romain. Comme ils en avaient d'eux-mêmes l'ardent désir, point n'était besoin d'éperons ni d'aiguillon.

92. Ainsi Griffon et Aquilant prirent chacun congé de leurs dames qui, bien que cela leur déplût et leur fît de la peine, ne purent cependant combattre leur résolution. Astolphe, avec eux, se détourna vers la droite, parce qu'ils décidèrent, avant de se diriger vers la France, d'aller adorer les saints lieux où Dieu se fit chair.



Stance 94.

93. Ils auraient pu prendre la route de gauche, plus agréable et plus unie, et ne jamais s'écarter du rivage de la mer; mais ils allèrent par celle de droite, horrible et déserte, parce que par celle-là il faut six jours de moins pour gagner la sainte cité de la Palestine. On trouve sur cette route de l'herbe et de l'eau, mais on y manque de toute autre chose.

94. Aussi, avant de se mettre en route, ils firent réunir tout ce dont ils auraient besoin et ils chargèrent le bagage sur le géant, qui aurait encore porté une tour sur son cou. A l'extrémité de cette route âpre et sauvage, du haut d'une montagne s'offrit à leur vue la terre sainte où le Suprême Amour lava nos péchés avec son propre sang.

95. A l'entrée de la ville ils trouvèrent un jeune seigneur de leur connaissance, Sansonnet de la Mecque, d'une prudence bien au-dessus de son âge (il était dans sa première fleur) : fameux et respecté dans sa nation par sa haute valeur et sa grande vertu. Roland l'avait converti à notre religion et lui avait donné le baptême de sa main.

96. Ils le trouvent là élevant une forteresse contre le calife d'Égypte et décidé à entourer le mont Calvaire d'une muraille de deux milles de longueur. Après les avoir accueillis avec un visage exprimant clairement les sentiments affectueux de son cœur, il les accompagna dans la ville et les installa de la façon la plus agréable dans son palais digne d'un roi.

97. Il avait le gouvernement de la Terre Sainte et il y exerçait, au nom de Charles, un juste commandement. Le duc Astolphe lui fit don du colosse démesuré qui, pour porter des fardeaux, devait lui valoir autant que dix bêtes de somme, tant il était robuste. Il lui donna le géant et il lui fit aussi cadeau du filet qui l'avait mis en son pouvoir.

98. A son tour Sansonnet donna au duc un riche et magnifique baudrier pour son épée, en même temps qu'une paire d'éperons qui avaient les boucles et les molettes en or. On croit qu'ils avaient appartenu au chevalier [29] qui délivra la jeune fille du dragon. Sansonnet les avait eus avec beaucoup d'autres objets à Jaffa quand il prit cette ville.

99. Purifiés de leurs fautes dans un monastère d'où se répandait un parfum de bons exemples, ils allèrent par tous les temples contempler les mystères de la passion du Christ, spectacle qu'aujourd'hui, à notre honte, à notre opprobre éternel, les Maures impies dérobent aux chrétiens. L'Europe est en armes et aspire à faire la guerre partout, excepté là où il faudrait la porter.

100. Pendant que leur esprit était absorbé dans les cérémonies, la dévotion et les indulgences, un pèlerin grec connu de Griffon lui apporta des nouvelles graves et douloureuses, bien différentes, bien éloignées de son premier dessein et de ses vœux, et elles lui enflammèrent tellement le cœur qu'elles mirent les oraisons en fuite.

101. Le chevalier aimait pour son malheur une dame nommée Origille. Une femme d'un plus ravissant visage, d'une plus belle taille ne se trouvait pas entre mille, mais déloyale et de nature si perverse qu'on pourrait, je crois, parcourir les cités, les villages, la terre ferme et les îles de la mer sans trouver sa pareille.

102. Il l'avait laissée dans la ville de Constantin, malade d'une fièvre aiguë et violente; maintenant, quand il espérait la voir à son retour plus belle que jamais et jouir de son amour, l'infortuné apprend qu'elle s'en était allée à Antioche avec un nouvel amant, n'étant pas d'humeur à souffrir davantage d'avoir à dormir seule dans toute la fraîcheur de sa jeunesse.

103. Depuis que Griffon avait reçu cette triste nouvelle, il ne cessait de soupirer nuit et jour. Tous les plaisirs qui distraient et charment les autres hommes semblent abattre davantage son âme. Quiconque a éprouvé les peines d'amour sait si ses flèches ont une trempe cruelle. Ce qui aggravait surtout son martyre, c'est qu'il avait honte d'en parler.

104. Et cela parce que, mille fois auparavant, son frère Aquilant, plus sage que lui, le lui avait déjà reproché et avait cherché à arracher cette femme de son cœur; cette femme qu'il jugeait la pire de toutes les créatures perverses. Griffon l'excuse si son frère la condamne, car le plus souvent nos propres sentiments nous abusent.

105. Aussi forme-t-il la résolution, sans en parler à son frère, de s'en aller seul jusqu'à Antioche et d'en ramener celle qui lui avait ravi le cœur, de chercher celui qui la lui avait enlevée et d'en tirer une vengeance telle qu'il en sera toujours parlé. Je dirai dans l'autre chant comment il mit son dessein à exécution et ce qui en résulta.







CHANT SEIZIÈME

1. Il y a en amour bien des peines cruelles; je les ai éprouvées en majeure partie et si bien connues, pour mon malheur, que j'en puis parler savamment. C'est pourquoi, si je dis, et si j'ai dit autrefois, soit dans mes discours, soit dans de vifs écrits, qu'un tel mal est léger, tel autre amer et cruel, croyez-en mon expérience.

2. Je dis, j'ai dit, je dirai tant que je vivrai, que celui qui se trouve pris dans une noble chaîne, quand bien même sa maîtresse l'éviterait, serait rebelle à ses ardents désirs, quand même l'amour lui refuserait toute récompense, après qu'il aurait perdu son temps et sa peine, s'il a dignement placé son cœur, ne doit pas pleurer, quoiqu'il languisse et se sente mourir.

3. Que celui-là pleure, qui s'est fait l'esclave de deux beaux yeux, d'une belle chevelure sous lesquels se cache un cœur pervers où l'on trouve peu de pensées pures et beaucoup de lie. Le malheureux voudrait fuir, mais partout où il va il emporte, comme le cerf, le trait qui l'a frappé. Il a honte de lui-même et de son amour, il n'ose le dire, et il aspire vainement à se guérir.

4. Tel est le tourment du jeune Griffon : il ne peut se corriger, et il voit son erreur. Il voit combien il s'avilit en donnant son cœur à la méchante et perfide Origille; mais la raison est vaincue par le mal de l'habitude, mais le jugement cède à l'entraînement. Toute perfide, ingrate et perverse qu'elle puisse être, force lui est de la chercher en quelque lieu qu'elle soit.

5. Je dis (reprenant le fil de cette belle histoire) qu'il sortit secrètement de la ville sans oser en parler à son frère, car celui-ci lui avait souvent adressé d'inutiles reproches. Inclinant à gauche, il prit vers Rama la route la plus sûre et la plus fréquentée. En six jours il fut à Damas en Syrie; de là il se dirigea vers Antioche.

6. Près de Damas il rencontra le chevalier à qui Origille avait donné son cœur, et ils se convenaient

véritablement par leurs vices comme la tige convient à la fleur ; car l'un et l'autre avaient le cœur léger: l'une était perfide, l'autre traître. Et l'un et l'autre couvraient leur défaut, pour le malheur d'autrui, sous une gracieuse apparence.

7. Comme je vous le dis, le chevalier venait, monté sur un grand destrier et très-richement armé, en compagnie de la perfide Origille dans une robe d'azur brodée d'or. Il avait à ses côtés deux valets, servant à porter son casque et son bouclier, comme un personnage voulant se présenter en grande pompe à Damas à une joute.

8. Une fête splendide, que le roi de Damas avait fait publier à cette époque, était le motif qui y attirait les chevaliers, le plus richement équipés qu'ils pouvaient. Aussitôt que la galante vit Griffon, elle craignit des outrages et des affronts. Elle sait que son amant n'est pas assez fort dans une lutte avec lui pour échapper à la mort.

9. Mais, comme elle est pleine d'audace et de ruse, bien qu'elle soit tremblante de peur, elle compose son visage et affermit sa voix tellement qu'elle ne laisse paraître en elle aucun signe de crainte. Après avoir d'avance ourdi cette fourberie avec son galant, elle s'élance, feignant une joie extrême, elle tend vers Griffon ses bras ouverts, se jette à son cou et y reste longtemps suspendue.

10. Puis, pour joindre à ses caresses les plus douces paroles, elle disait en pleurant : « Sont-ce là, seigneur, les récompenses dues à celle qui t'adore et te respecte? Voilà déjà un an que je reste seule sans toi; une autre année commence, et tu ne t'en inquiètes pas davantage. Si j'étais restée à attendre ton retour, je ne sais si j'aurais jamais vu cette journée.

11. « Lorsque j'attendais que de Nicosie, où tu étais allé à la cour d'un grand roi, tu revinsses vers moi, que tu avais laissée en proie à une fièvre cruelle et en danger de mort, j'apprends que tu venais de passer en Syrie; ce fut pour moi une si grande et si rude douleur, que, ne sachant comment pouvoir te suivre, je faillis me percer le cœur de ma propre main.

12. « Mais la Fortune montre, par une double faveur, qu'elle s'intéresse à moi plus que tu ne le fais toi-même. Elle m'a envoyé mon frère, avec qui je suis venue jusqu'ici, en sûreté pour mon honneur, et en ce moment elle me procure ton heureuse rencontre, que je mets au-dessus de tout autre bonheur. Et il était bien temps qu'elle le fît; car si cela avait tardé davantage, je serais morte, mon cher seigneur, en t'appelant. »

13. L'artificieuse Origille, plus habile en ruses qu'un renard, continua ses plaintes avec tant d'astuce, qu'elle fit retomber tous les torts sur Griffon. Elle lui fait croire que son compagnon n'est pas seulement un parent, mais qu'ils doivent, elle et lui, leurs os et leur sang à un même père, et elle fait un si habile tissu de mensonges que saint Luc et saint Jean paraîtraient moins véridiques.

14. Non-seulement Griffon ne reproche pas sa perfidie à cette femme plus perverse encore que belle, non-seulement il ne tire pas vengeance de celui qui est devenu son galant, mais il croit faire beaucoup en l'empêchant de faire tomber sur lui tous les torts. Et il prodigue d'affectueuses caresses au chevalier, comme si c'était véritablement son parent.

15. Il s'en vient avec lui vers les portes de Damas, et, chemin faisant, celui-ci lui raconte que le riche roi de la Syrie devait tenir dans cette ville une cour splendide, et que chacun, quel que soit son rang, qu'il soit chrétien ou professe une autre religion, aura pleine sûreté dans la ville et au dehors pour tout le temps que durera la fête.

16. Mais je ne suis pas assez attaché à suivre l'histoire de la perfide Origille, qui a trahi ses amants, non une fois, mais mille et mille fois en sa vie, pour m'empêcher de me retourner vers les deux cent mille combattants, ou plus nombreux encore que les étincelles d'un feu qu'on attise, qui répandaient sous les murs de Paris la ruine et l'épouvante.

17. Je vous ai laissé au moment où Agramant avait attaqué une porte de la ville qu'il croyait trouver sans défense, tandis que nulle autre part le passage n'était mieux défendu, parce que Charles



LES CRIS POUSSÉS PAR NOTRE ARMÉE ET PAR L'AUTRE PORTENT JUSQU'AU CIEL LA TERREUR (CHANT XVI, STANCE 19).

l'occupait en personne et qu'il avait avec lui les plus vaillants guerriers: les deux Guy, les deux Angelin, un Angelier, Avin, Avol, Othon et Béranger.

18. Sous les yeux de Charles, sous les yeux du roi Agramant, les deux armées brûlent de se signaler partout où l'on peut, en faisant son devoir, obtenir de grandes louanges ou acquérir d'abondantes récompenses. Les Maures pourtant ne firent pas assez de prouesses pour compenser leurs pertes. Il en resta un certain nombre de morts, et cela fut pour les autres le témoignage de la folle témérité de l'entreprise.

19. Les flèches lancées du haut des murailles sur les ennemis ressemblent à une grêle épaisse. Les cris poussés par notre armée et par l'autre portent jusqu'au ciel la terreur; mais attendons un peu pour parler de Charles et d'Agramant. Je veux chanter les exploits du Mars africain, le terrible et effrayant Rodomont, qui va courant à travers la cité.

20. Je ne sais, seigneur, si vous vous rappelez ce Sarrasin si audacieux qui avait laissé, entre le second rempart et le premier mur, ses soldats expirants et dévorés par les flammes ardentes. On ne vit jamais plus triste spectacle. Je vous ai dit qu'il s'élança d'un saut dans la ville, par-dessus le fossé qui l'entoure et l'enferme.



Stance 20.

21. Quand on eut reconnu l'atroce Sarrasin à ses armes étranges, aux écailles de sa peau de dragon, de l'endroit où les vieillards et le peuple moins brave prêtaient l'oreille à tous les bruits, il s'élança un gémissement, un cri, une clameur profonde, avec un battement de mains qui monta jusqu'au ciel. Qui put s'enfuir s'empressa de se réfugier dans les temples et dans les maisons.

22. Mais la terrible épée que le robuste Sarrasin manie en rond autour de lui ne le permet qu'à un petit nombre : à celui-ci il ne laisse qu'une moitié de jambe et un pied; à celui-là il fait sauter la tête loin du corps. L'un se voit coupé en travers, un autre fendu droit de la tête aux hanches. Et de tous ceux qu'il tue, qu'il frappe ou met en fuite, on n'en voit aucun le regarder en face.

23. Ce que le tigre fait d'un faible troupeau dans les campagnes de l'Hyrcanie, ou dans le voisinage du Gange, ce que le loup fait des chèvres et des agneaux sur la montagne qui écrase Typhée [1], le cruel païen le faisait ici, je ne dirai pas des troupes, des phalanges, mais de ce vulgaire, de cette populace digne de la mort même avant sa naissance.

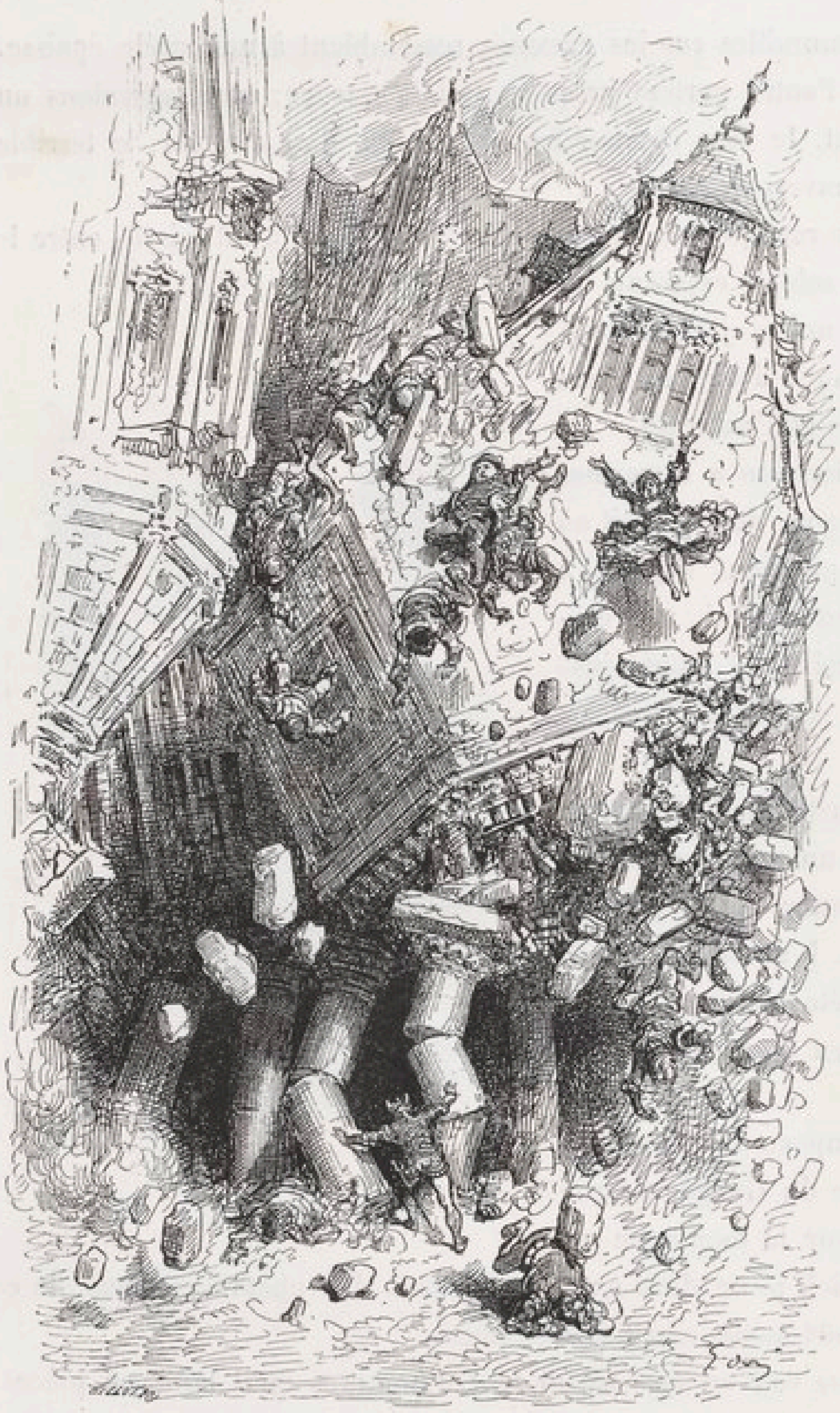
24. Il n'en est pas un seul qu'il puisse voir en face parmi tant d'hommes qu'il taille en pièces, qu'il perce, qu'il égorge. Le fier et terrible Sarrasin court par cette rue si pleine de peuple [2] qui vient droit au pont Saint-Michel, maniant en cercle sa sanglante épée. Serf ou seigneur, peu lui importe; et il n'a pas plus pitié du juste que du pécheur.

25. La religion ne défend pas le prêtre, ni l'innocence le petit enfant; ni femme ni jeune fille n'obtiennent grâce pour leurs doux regards ou leurs joues vermeilles. Les vieillards sont chassés et atteints. Le Sarrasin montre ainsi moins de courage que de cruauté; il n'a égard ni au sexe, ni au rang, ni à l'âge.

26. La colère de l'impie monarque, chef et seigneur des impies, ne s'exerce pas seulement sur le sang humain, mais encore sur les édifices: il incendie les riches demeures, les églises profanées. Les maisons à cette époque, d'après ce qu'on rapporte, étaient presque toutes en bois, et on peut bien le croire, car il en est encore ainsi à Paris pour six maisons sur dix.

27. Quoique tout soit dévoré par le feu, une haine si terrible ne semble pas pouvoir être déjà assouvie. Il cherche où s'accrocher des mains de manière à renverser une maison à chaque secousse. Vous pouvez croire, seigneur, que, si grosse que fût la bombarde que vous vîtes à Padoue [3], elle n'aurait pu faire tomber autant de mur que le roi d'Alger en une secousse.

28. Pendant que le maudit fait là tant de ravages avec le fer et la flamme, si du dehors Agramant avait pressé son attaque, Paris eût été entièrement perdu ce jour-là; mais il n'en eut pas le loisir; il en fut empêché par le paladin qui venait d'Angleterre, suivi de l'armée des Anglais et des Écossais, conduite par l'ange et par le Silence.



Stance 27.

29. Dieu voulut qu'au moment où Rodomont entrait dans Paris et y allumait un tel embrasement, Renaud, la fleur de la maison de Clermont, arrivât sous les murs de la ville, avec le camp anglais. Il avait jeté un pont trois lieues au-dessus, et il prit à gauche des chemins détournés, car, pour tomber sur les barbares, il ne fallait pas que le fleuve arrêtât sa marche.

30. Il avait envoyé six mille archers à pied sous les altiers drapeaux d'Édouard, et deux mille hommes de cavalerie légère sous la conduite du brave Ariman. Il les avait envoyés par les chemins qui viennent directement des côtes de la Picardie, afin de les faire entrer par les portes Saint-Denis et Saint-Martin au secours de Paris.

31. Il expédia avec eux, par cette voie, les chariots et les bagages. Lui, avec tout le reste de l'armée, il prit plus haut en faisant un circuit. Il avait avec lui des bateaux, des ponts, des instruments pour passer la Seine qui n'est pas bien guéable. Quand tous eurent passé et que les ponts furent coupés derrière son armée, il rangea dans leur ordre de bataille les Anglais et les Écossais.

32. Puis, ayant d'abord réuni autour de lui les barons et les capitaines sur un point du rivage assez élevé au-dessus de la plaine pour que tous pussent l'entendre et le voir, il dit : « Seigneurs, vous devez lever les mains vers Dieu qui vous a conduits, afin qu'après une très-courte fatigue il vous accorde une gloire au-dessus de toutes les nations.

33. « Si vous faites lever le siége de cette ville, deux souverains seront sauvés par vous : votre roi [4], que vous êtes obligés de défendre de la servitude et de la mort, et l'un des empereurs les plus célèbres qui aient jamais régné sur le monde, et, avec eux, d'autres rois, des ducs, des marquis, des seigneurs et des chevaliers de différents pays.



RODOMONT COURT PAR CETTE RUE SI PLEINE DE PEUPLE QUI VIENT DROIT AU PONT SAINT-MICHEL. (CHANT XVI, STANCE 24.)

34. « Ainsi, en sauvant une ville, les Parisiens ne seront pas les seuls qui vous auront obligation, eux qui sont affligés, inquiets, épouvantés, bien moins pour leurs propres malheurs que pour leurs femmes, leurs enfants exposés avec eux aux mêmes dangers, et pour les saintes vierges cloîtrées qui aujourd'hui ne seront pas arrachées à leurs vœux.

35. « Je vous le dis, en sauvant cette ville, vous rendez service, non-seulement aux Parisiens, mais à toutes les contrées d'alentour. Je ne parle pas seulement des peuples voisins, mais il n'y a pas de ville dans la chrétienté qui n'ait quelques-uns des siens dans ces murs. Aussi soyez certains que, si vous remportez la victoire, la France ne sera pas seule votre obligée.

36. « Si les anciens décernaient une couronne à celui qui sauvait la vie d'un citoyen, quelle digne récompense doit-on vous donner pour sauver un peuple immense? Mais si, par jalousie ou par lâcheté, une si juste et si sainte entreprise venait à échouer, croyez-moi, ces murs pris, ni l'Italie ni l'Allemagne ne sont en sûreté,

37. « Ni aucun autre pays où l'on adore celui qui a voulu mourir pour nous sur la croix. Ne vous fiez pas à ce que les Maures sont loin de vous, à ce que votre royaume est défendu par la mer; car, si autrefois, sortant de Gibraltar et des colonnes d'Hercule, ils ont pillé vos îles, que feront-ils maintenant, s'ils se rendent maîtres de notre territoire?

38. « Mais quand même ni l'honneur ni l'intérêt ne vous animeraient à cette entreprise, notre devoir commun est de nous secourir les uns les autres, puisque nous sommes les soldats d'une même Église. Ne doutez pas que je ne vous livre ces ennemis vaincus sans grande résistance; car toutes ces troupes me semblent sans expérience, sans force, sans courage et mal armées. »

39. Par ces discours et par d'autres plus éloquents prononcés vivement et à haute voix, Renaud réussit à exciter ces magnanimes barons et cette courageuse armée; ce fut, comme dit le proverbe, donner de l'éperon au bon coursier qui va déjà vite. Sa harangue terminée, il ordonna à ses troupes de se mettre silencieusement en route sous leurs bannières.

40. Sans aucun bruit, sans rumeur il fait avancer son armée divisée en trois corps. Il accorde à Zerbin l'honneur d'attaquer d'abord les barbares le long du fleuve; il fait faire aux Irlandais un plus grand détour pour prendre position dans la plaine. Il place au milieu la cavalerie et l'infanterie anglaises sous le commandement du duc de Lancastre.

41. Après leur avoir donné à tous leurs directions, le paladin suit à cheval les bords de la Seine; il passe devant le bon duc Zerbin et tout le camp qui venait à sa suite; il surprend le roi d'Oran et le roi Sobrin et leurs autres alliés qui, à près d'un demi-mille des troupes espagnoles, gardaient de ce côté la campagne.

42. L'armée chrétienne, qui était venue avec une si fidèle et si sûre escorte, guidée par l'Ange et par le Silence, ne put se résigner plus longtemps à rester muette. A la vue de l'ennemi, elle se mit à crier et à faire retentir le son aigu des trompettes; et ce bruyant retentissement qui monte jusqu'au ciel fait courir des frissons dans les os des Sarrasins.

43. Renaud, avant tous les autres, pique son destrier et, mettant la lance en arrêt, laisse les archers écossais à une longueur de trait, tant il est impatient de combattre. Pareil au tourbillon de vent qui précède une horrible tempête, le brave chevalier accourait en avant de son armée, éperonnant le coursier Bayard.

44. Dès qu'ils voient apparaître le paladin français, les Maures donnent des signes d'un prochain découragement; l'on voit la lance trembler dans les mains, les pieds dans les étriers, et ils sont mal assis dans les arçons. Le roi Pulian seul ne change pas de visage, car il ne connaît pas Renaud, et, ne croyant pas rencontrer un si dur champion, il lance contre lui son cheval au galop.

45. En partant, il se serre sur sa lance, il ramasse toute sa personne, puis, piquant des deux, il pousse son destrier et lui lâche la bride. De son côté, le fils d'Aymon, ou plutôt de Mars, manifeste

toute sa valeur et montre par ses actes ce que vaut son nom et tout ce qu'il a de grâce et d'habileté dans le combat.

46. Ils se montrent égaux dans la violence de leurs coups, chacun d'eux dirige sa lance contre la tête de son adversaire, mais les résultats et l'habileté sont différents, car l'un passe outre et l'autre tombe mort. Il faut donner de sa vaillance des preuves plus éclatantes que par l'élégance à mettre une lance en arrêt; mais ce qui est encore plus nécessaire, c'est la fortune, car sans elle le courage réussit rarement ou plutôt ne triomphe jamais.

47. Le paladin ressaisit sa bonne lance, se précipite vers le roi d'Oran, personnage triste et chétif par le cœur, mais riche de grands os et d'embonpoint, et il lui porte un coup digne d'être enregistré comme un des plus mémorables, bien qu'il l'atteigne au bas de l'écu. Si vous êtes tenté de l'en blâmer, songez pour son excuse qu'il ne pouvait pas atteindre plus haut.

48. Le bouclier n'empêche pas la lance d'entrer, quoiqu'il soit d'acier en dehors et de palmier en dedans, et de faire sortir de ce grand corps par le ventre l'âme faible et disproportionnée du géant. Son cheval, qui s'attendait à porter, pendant toute la longueur du jour, un fardeau si pesant, rendit en lui-même des actions de grâces à Renaud, qui en cette rencontre lui épargnait une grande chaleur.

49. Sa lance rompue, Renaud tourne son destrier, si léger qu'il semble qu'il ait des ailes. Il s'élance avec impétuosité là où il voit les rangs ennemis le plus épais, et il promène autour de lui la sanglante Flamberge, auprès de laquelle les armes semblent un verre fragile. Le fer le mieux trempé ne peut empêcher son tranchant de pénétrer jusqu'à la chair vive.

50. Cette lame bien affilée rencontre peu d'armures de fer à entamer, mais de petits boucliers, les uns de cuir, les autres de chêne, des vestes piquées et des turbans roulés. Il n'est donc pas extraordinaire que Renaud renverse, perce, mette en pièces, hache tout ce qu'il attaque; car l'ennemi ne résiste pas plus à son épée que l'herbe à la faux ou le blé à l'orage.

51. La première troupe était déjà mise en déroute, quand Zerbin arriva avec l'avant-garde. Le chevalier s'avançait à la tête de ses nombreux soldats, la lance en arrêt, et les hommes rangés sous son étendard le suivaient avec une égale ardeur. Ils semblaient autant de loups, autant de lions, allant attaquer des moutons, des chèvres.

52. Lorsqu'ils furent près, chacun poussa à la fois son cheval, et le court espace, le peu d'intervalle qui se trouvait entre les deux troupes disparut. Jamais on ne vit danse plus étrange : les Écossais étaient les seuls à frapper, les païens les seuls à succomber, comme s'ils n'avaient été amenés là que pour mourir.

53. Chaque païen parut plus froid que la glace, chaque Écossais ardent comme la flamme. Les Maures s'imaginaient que chaque chrétien devait avoir le bras de Renaud. Sobrin, sans attendre qu'on lui donne le signal, fait rapidement avancer ses bandes. Cette troupe était supérieure à la première par son chef, par ses armes et par sa valeur.

54. C'était la moins mauvaise de l'Afrique, quoiqu'elle ne valût pas encore grand'chose. Dardinel, incontinent, met en mouvement ses soldats mal armés et peu aguerris. Quant à lui, il avait en tête un casque resplendissant et il était tout couvert de plaques et de mailles de fer. Je crois que la quatrième troupe, avec laquelle Isolier venait par derrière, était meilleure.

55. Cependant Thrazon, le brave duc de Marre, qui se réjouit de se trouver à cette grande lutte, ouvre la barrière à ses cavaliers et les invite à courir avec lui à la gloire, aussitôt qu'il voit et entend Isolier marcher au combat avec les hommes de la Navarre. La troupe qui s'avance ensuite est celle d'Ariodant, nouvellement nommé duc d'Albanie.

56. Le retentissement des trompettes éclatantes, des timbales et des instruments barbares, joint au bruit continuel des arcs, des frondes, des roues, des machines de guerre, et celui qui semble frapper le plus bruyamment la voûte du ciel, le tumulte, les cris, les gémissements et les lamentations, résonnent avec un fracas comparable à celui dont les cataractes du Nil assourdissent les habitants du voisinage.

57. Une ombre épaisse provenant des flèches des deux camps enveloppe de toutes parts le ciel. L'haleine, la vapeur de la sueur, la poussière, semblent former en l'air un nuage obscur. Tantôt l'une des deux armées se laisse ébranler, tantôt c'est l'autre; on peut voir chacune d'elles tour à tour poursuivre l'autre ou se débander, et tel guerrier rester mort près de l'endroit ou bien à la place même où il a immolé l'ennemi.



Stance 56.

58. Dès qu'une troupe, épuisée de fatigue, vient à plier, une autre la remplace aussitôt. Partout s'accroît le nombre des combattants; là se place la cavalerie, ici l'infanterie. La terre où se livre la bataille est rouge : sa verdure s'est couverte d'une nappe de sang. Sur le sol qu'émaillaient les fleurs, gisent les cadavres des hommes et des chevaux.

59. Zerbin donnait les plus admirables preuves de vaillance qu'ait jamais données un jeune homme de son âge. Il taille, tue, détruit l'armée païenne qui pleut autour de lui. Ariodant se montre à ses nouveaux sujets comme un modèle de haute valeur, et excite l'étonnement et la terreur des Navarrais et des Castillans.

60. Chélinde et Mosque, les deux bâtards du feu roi d'Aragon, Calabrun, et un guerrier renommé pour sa bravoure, Calamidor, de Barcelone, avaient laissé en arrière leurs étendards, et, croyant conquérir de glorieuses couronnes, ils vinrent derrière Zerbin pour le tuer et frappèrent son coursier dans les flancs.

61. Le destrier, traversé par trois lances, tombe mort; mais le brave Zerbin est aussitôt sur pied, et, pour se venger de ceux qui ont frappé son cheval, il se dirige vers eux, et d'abord vers Mosque, jeune imprudent qui, penché sur lui, croit le faire prisonnier; il lui passe la pointe de son épée à travers le corps et le jette, pâle et froid, à bas de la selle.

62. Lorsqu'il se voit subitement ravir son frère, Chélinde, plein de fureur, s'élance sur Zerbin, se flattant de l'accabler sous son choc; mais Zerbin, saisissant le cheval par la bride, le renverse sur la terre, d'où il ne s'est plus relevé; plus ne mangea jamais ni foin ni avoine; car Zerbin assena un coup si vigoureux, que du tranchant de son épée il tua le maître et le coursier.

63. Calamidor, en voyant ce coup, tourne bride pour se sauver promptement; mais Zerbin lui décharge par derrière un coup d'estramaçon, en criant : « Traître, arrête, arrête! » Le coup ne va pas où il visait, quoiqu'il n'en soit pas loin. Il ne peut atteindre Calamidor, mais il tombe sur la croupe du cheval et l'étend à terre.

64. Calamidor abandonne le cheval et se traîne à quatre pattes pour se sauver. Mais cela ne lui réussit pas, car le duc Thrazon, arrivant par hasard, lui passe dessus et l'écrase de son poids. Ariodant et Lurcain se portent à l'endroit où Zerbin est au plus épais des ennemis. Ils ont avec eux d'autres comtes et chevaliers, et ils s'efforcent tous de remonter Zerbin.

65. Ariodant faisait le moulinet avec son épée. Artalic et Margan s'en aperçurent bien; Étéarque et Casimir ressentirent plus rudement encore la puissance de son bras. Les deux premiers se retirèrent blessés; les deux autres restèrent morts sur la place. De son côté, Lurcain fait voir quelle est sa force; il frappe, heurte, renverse et sème la mort.

66. Ne croyez pas, seigneur, que dans la plaine la bataille fût moins ardente que sur le bord du fleuve, ni que l'armée qui suit le brave duc de Lancastre restât en arrière. Il attaqua les bannières d'Espagne, et la lutte resta longtemps égale, car fantassins, cavaliers, capitaines, savaient bien se battre de part et d'autre.

67. En avant, marchent Oldrade et Fiéramont, l'un duc de Glocester, l'autre d'York : avec eux sont le comte Richard de Warwick et le courageux Henri, duc de Clarence; ils ont en face d'eux à attaquer Malatiste, Follicon et Bariconde avec toutes leurs bandes. Le premier commande les troupes d'Almérie; le second, celles de Grenade; Bariconde, celles de Majorque.

68. Le combat acharné resta quelque temps indécis, aucun des deux partis n'obtenant un avantage marqué. On voyait l'un et l'autre aller et tourner, comme ondulent les blés au vent du mois de mai, ou comme les flots mobiles vont et viennent sur la plage sans suivre de direction. La Fortune, après s'être un peu amusée, devint à la fin hostile aux Maures.

69. En un instant le duc de Glocester fait vider les arçons à Malatiste; Fiéramont renverse Follicon, blessé à l'épaule droite; l'un et l'autre païen sont saisis et emmenés prisonniers par les Anglais; enfin Bariconde reste sans vie, frappé de la main du duc de Clarence.

70. Alors les païens d'avoir un tel effroi, les chrétiens de prendre une telle audace, que ceux-là ne faisaient que céder le terrain, rompre les rangs et s'enfuir, et ceux-ci aller de l'avant, gagner du terrain, pousser et poursuivre; si quelqu'un ne venait pas lui porter secours, le camp sarrasin, de ce côté, était perdu.

71. Mais Ferragus, qui jusque-là ne s'était guère éloigné du roi Marsile, quand il voit fuir ces bandes et son armée à moitié détruite, pique son cheval et le pousse au plus ardent de la mêlée; il arrive à temps pour voir tomber de cheval, la tête fendue, Olympe de la Serre;

72. Un jeune homme qui, par la douceur de ses chants mariés aux sons de la lyre, se vantait



RODOMONT TAILLE EN PIÈCES LES HABITANTS. (CHANT XVI, STANCE 85.)

d'attendrir un cœur, fût-il plus dur que la pierre. Heureux s'il avait su se contenter d'un tel triomphe et prendre en haine le bouclier, l'arc et le carquois, le cimeterre et la lance, qui le firent mourir en France à la fleur de l'âge !

73. Quand Ferragus, qui l'aimait et le tenait en grande estime, le voit tomber, il ressent une plus vive douleur de sa mort que de la perte de mille autres moissonnés auparavant; et il frappe si rudement celui qui l'a tué, qu'il le pourfend depuis le cimier du casque, à travers le front, les yeux, la tête, jusqu'au milieu de la poitrine, et il le précipite à terre, privé de la vie.

74. Il ne s'en tient pas là : il fait tourner autour de lui son épée, brise tous les casques, émiette toutes les cottes de mailles. A l'un il balafre le front, à l'autre la joue; à d'autres il coupe la tête ou le bras; çà et là il répand le sang, il arrache la vie, et il arrête le combat de ce côté, tellement que la vile soldatesque, épouvantée, brisée et rompue, fuit en désordre.

75. Le roi Agramant entre au combat, brûlant de tuer du monde et de faire ses preuves. Il a avec lui Balivers, Farurant, Prusion, Soridan et Bambirague, puis un si grand nombre de soldats sans nom, que dans cette journée il se ferait un lac de leur sang, et que je compterais plutôt les feuilles dont l'automne dépouille les arbres.

76. Agramant, ayant retiré des murailles une forte troupe de cavalerie et d'infanterie, l'envoie



Stance 83.

à l'instant avec le roi de Fez, chargée de passer derrière les tentes et d'aller s'opposer aux Irlandais, dont il voyait les bandes faire rapidement de très-grands détours, pour venir occuper le camp.

77. Le roi de Fez fut prompt à exécuter cet ordre; tout retard aurait été très-nuisible. Pendant ce temps le roi Agramant rassemble le reste de l'armée, partage les bataillons et les envoie au combat. Il va lui-même vers le fleuve, parce qu'il lui semble qu'on a besoin de lui de ce côté; un messager était venu de cette partie du champ de bataille lui demander des secours de la part du roi Sobrin.

78. Il emmenait en un seul corps d'armée plus de la moitié du camp; rien qu'à entendre la vaste rumeur, les Écossais tremblèrent; et tel fut leur effroi, qu'ils abandonnaient avec leurs places de combat tout soin de leur honneur. Zerbin, Lurcain et Ariodant restèrent seuls en avant, exposés à cette attaque; et Zerbin, qui était à pied, allait périr peut-être, mais le brave Renaud s'aperçut à temps du danger qu'il courait.

79. A quelque distance de là le paladin avait fait fuir devant lui cent bannières. Dès que la triste nouvelle du grave péril de Zerbin arrive à ses oreilles, dès qu'il apprend que ses gens l'ont abandonné seul, à pied, au milieu des bandes de Cyrène [5], il tourne tout à coup son cheval et il vole du côté où il voit fuir les Écossais.

80. Lorsqu'il les rencontre fuyant en arrière, il s'arrête et leur crie : « Où allez-vous donc? Comment êtes-vous assez lâches pour abandonner le champ de bataille à de si méprisables adversaires? Voilà les dépouilles dont vous deviez, à ce qu'on me raconte, orner vos églises ! Oh ! que c'est honorable, que c'est glorieux de laisser seul, à pied, le fils de votre roi ! »

81. Il saisit une forte lance d'un de ses écuyers. Il aperçoit à peu de distance Prusion, roi

d'Alvarache, il fond sur lui et le jette à bas des arçons sur la poussière. Il tue Agricalte et abat Bambirague ; ensuite il blesse cruellement Soridan, et il l'aurait mis à mort comme les autres, si, pour frapper, sa lance s'était trouvée plus forte.

82. Voyant cette arme brisée, il saisit Flamberge et en frappe Serpentin, celui de l'Étoile. Il avait des armes enchantées, mais le coup le jette pourtant à bas de la selle à moitié mort. Il vide ainsi autour du chef des Écossais une place large et commode, de sorte que Zerbin peut, sans qu'on tente de l'en empêcher, monter un des chevaux errant sans maître.

83. Et bien lui prit d'être monté à cheval à temps, car, un peu plus, il ne le pouvait peut-être pas, parce qu'Agramant et Dardinel, Sobrin avec le roi Balastre, arrivaient au même instant. Mais lui, monté fort à propos, espadonnait çà et là autour de lui, envoyant tantôt l'un, tantôt l'autre, aux enfers, donner des nouvelles des vivants.

84. Le brave Renaud, toujours occupé à jeter à terre les guerriers les plus dangereux, lève son épée contre le roi Agramant, qui lui paraît trop menaçant et redoutable (car à lui seul il valait mille combattants) ; il fond sur lui avec Bayard, et le frappe si juste, en le heurtant en travers, qu'il l'envoie rouler à terre avec son cheval.

85. Pendant qu'en dehors des murs les uns et les autres se font, avec haine, rage et fureur, une guerre acharnée, dans Paris, Rodomont taille en pièces les habitants, incendie les belles maisons et les temples sacrés. Charles, engagé d'un autre côté, ne voit pas cela et aucun bruit ne lui en arrive encore. Il reçoit dans la ville Édouard et Ariman avec leurs troupes anglaises,

86. Lorsque accourt à lui un écuyer pâle, qui pouvait à peine prendre son souffle : « Hélas, seigneur, hélas ! répète-t-il plusieurs fois avant de pouvoir dire autre chose. Aujourd'hui, aujourd'hui l'Empire Romain est mort ; aujourd'hui le Christ a abandonné son peuple. Un démon est aujourd'hui tombé d'en haut pour rendre cette cité inhabitable.

87. « Satan, car ce ne peut être un autre, détruit et ruine la malheureuse ville : tournez-vous et regardez les tourbillons de fumée et les lueurs rouges de la flamme dévastatrice. Écoutez les cris qui retentissent dans les airs (et qu'ils vous fassent ajouter foi aux paroles de votre serviteur). C'est un seul homme qui promène le fer et l'incendie dans cette magnifique ville, et tout fuit devant lui. »

88. Comme un homme qui commence seulement à entendre et le tumulte, et les appels précipités des cloches saintes, et à voir le feu, déjà aperçu de tout le monde, excepté de lui, bien qu'il soit le plus menacé, tel est le roi Charles, quand il apprend ce nouvel outrage et quand il voit la flamme de ses propres yeux. Aussitôt il dirige les efforts de ses meilleures troupes du côté où il entend ces cris et cette rumeur terrible.

89. Charles appelle et réunit derrière lui l'élite de ses paladins et des plus vaillants guerriers, et il fait marcher les étendards vers la place occupée en ce moment par le païen. Il entend les clameurs, il découvre les horribles traces de sa cruauté, çà et là des membres humains dispersés... Mais ce n'est plus l'heure de continuer cette belle histoire. Que celui qui désire la connaître revienne une autre fois.





CHANT DIX-SEPTIÈME

1. La justice divine, lorsque nos péchés ont passé les bornes du pardon, pour montrer que sa sévérité est égale à sa miséricorde, donne souvent le trône aux plus atroces tyrans et à des monstres, et elle leur accorde avec la force le génie de faire le mal. C'est pour cela qu'elle mit au monde Marius et Sylla, et les deux Néron [1], et le furieux Caïus [2],

2. Domitien et le dernier des Antonins [3], et elle tira de la basse et vile populace un Maximin pour l'élever à l'empire. A une époque antérieure elle avait fait naître Créon à Thèbes et donné pour roi au peuple Tyrrhénien [4] Mézence qui engraissa la terre de sang humain; dans des temps moins reculés elle abandonna l'Italie en proie aux Huns, aux Lombards, aux Goths.



Stance 7.

3. Que dirai-je d'Attila? que dirai-je du féroce Ezzelin da Romano [5]? de cent autres, qu'après des fautes longtemps prolongées Dieu envoie aux hommes pour les punir et les châtier? Non-seulement dans les temps antiques, mais encore de nos jours, nous avons eu de cela une preuve évidente lorsque, troupeaux inutiles et malheureux, Dieu nous a donné pour pasteurs des loups enragés [6].

4. Il semble qu'ils n'aient pas assez de leur faim ni de leur ventre pour engloutir une si grande proie; ils appellent des forêts d'au delà des monts des loups plus affamés encore pour nous dévorer.

Les ossements sans sépulture de Trasimène, de Cannes et de la Trébie sont peu de chose auprès de ceux qui engraissent les rivages et les plaines où passent l'Adda, la Mella, le Ronco et le Taro.

5. Maintenant Dieu permet que nous soyons punis par des peuples plus coupables que nous peut-être, pour la multiplicité infinie de nos crimes, pour nos honteuses erreurs; un temps viendra où, si jamais nous sommes devenus meilleurs, nous irons, nous aussi, ravager leurs rivages, et où leurs péchés en seront venus au point de changer en colère l'éternelle bonté.

6. A cette époque leurs excès devaient avoir troublé la sérénité divine, car le Turc et le Maure parcouraient tout leur territoire, semant les meurtres, le brigandage, le viol et l'humiliation; mais ils furent accablés par la fureur de Rodomont plus que par tous les autres maux. J'ai dit que Charlemagne, informé de ses ravages, se dirigea vers la place à sa rencontre.



Stance 8.

7. Il voit sur le chemin son peuple égorgé, les palais brûlés, les temples détruits, une grande partie de la ville ravagée. Jamais ne se virent de si cruels spectacles. « Où fuyez-vous, troupe épouvantée? N'y a-t-il pas un seul de vous qui regarde en face sa ruine? Quelle ville, quel refuge vous reste encore, lorsque vous perdez si lâchement celle-ci?

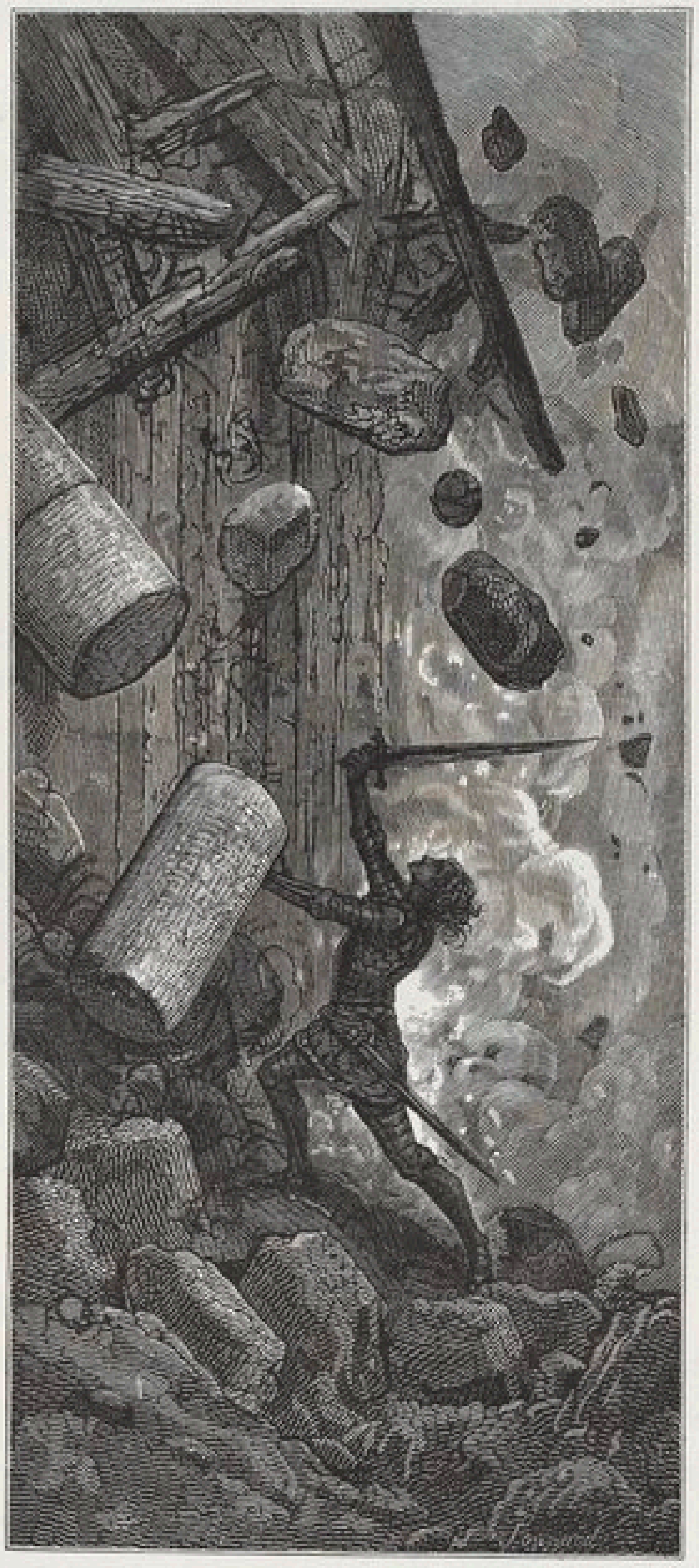
8. « Quoi donc! un homme, seul, renfermé dans votre ville entourée de murs, d'où il ne peut échapper, s'en ira-t-il, sans que vous l'ayez attaqué, lorsqu'il vous aura tous fait périr? » Ainsi parlait Charles, qui, enflammé de colère, ne pouvait supporter une telle honte; et il arrive à l'endroit où devant la grande cour du palais il voit le païen mettre son peuple à mort.

9. C'est là qu'était montée une grande partie de la populace, espérant y trouver un abri, parce que le palais avait de fortes murailles et des munitions pour faire une longue défense. Rodomont, ivre d'orgueil et de colère, occupait seul toute la place; et, méprisant l'univers, d'une main il fait tourner son épée, de l'autre il sème l'incendie.

10. Il frappe et fait retentir les grandes portes de la royale et haute demeure. Du haut des palais la foule jette les créneaux, les tourelles, et elle se tient déjà pour morte. Personne ne s'inquiète de la ruine des maisons. Les bois, les pierres volent également, ainsi que les dalles, les colonnes, les poutres dorées qu'avaient admirées leurs pères et leurs aïeux.

11. Sur la porte se tient le roi d'Alger, reluisant sous son armure d'acier qui lui couvre la tête et le corps. Tel un serpent sorti de l'obscurité, après s'être débarrassé de sa vieille et pâle dépouille, fier de sa nouvelle peau, et se sentant rajeuni et plus vigoureux que jamais, darde sa triple langue et a le feu dans les yeux. Partout où il passe, chaque animal s'enfuit.

12. Les pierres, les créneaux, les poutres, les arcs, les arbalètes, rien de ce qui vient frapper le Sarrasin ne peut arrêter son bras sanglant qui ébranle, taille, dépèce la grande porte, et il y a pratiqué une si large ouverture, qu'il peut aisément voir ceux qui, la mort empreinte sur le visage, remplissent toute la cour, et être vu par eux.



Stance 12.

13. On entend retentir sous les toits élevés et spacieux les cris et les gémissements des femmes. Dans leur affliction se frappant le sein, les dames courent pâles et plaintives à travers le palais; elles embrassent les portes[7] et leur lit nuptial, qu'elles devront bientôt abandonner à de barbares étrangers. On se trouvait dans ce péril extrême quand le roi parut accompagné de ses barons.

14. Charles se tourne vers ces hommes robustes qu'il trouvait autrefois prêts pour les grandes entreprises. « N'êtes-vous plus ce que vous fûtes avec moi, dans Apremont, contre Agolant? Vous, qui jadis le fîtes périr avec Trojan, Almont et cent mille autres hommes, vos forces sont-elles aujourd'hui si épuisées, que vous craigniez maintenant un seul homme du même sang et de la même race?

15. « Pourquoi faut-il que je voie votre force inférieure aujourd'hui à ce que je la vis jadis? Montrez votre vaillance à ce chien, à ce monstre qui dévore les hommes. Un cœur magnanime méprise la mort. Qu'elle soit prompte ou tardive, peu importe, pourvu qu'on finisse bien; mais, là où vous êtes, je ne dois pas craindre, car vous m'avez toujours assuré la victoire. »

16. En finissant ces mots, il pousse son destrier et, la lance baissée, fond sur le Sarrasin. Tout à coup s'élancent sur Rodomont le paladin Ogier, Naymes, Olivier, Avin, Avole, Othon et Béranger, qu'on ne peut jamais voir l'un sans l'autre, et ils le frappent à la poitrine, à la tête et aux flancs.

17. Mais cessons, pour l'amour de Dieu, seigneur, de parler davantage de fureur et de scènes de carnage, et que pour cette fois il ne soit plus question du Sarrasin non moins cruel que redoutable. Il est temps de retourner aux portes de Damas, où j'ai laissé Griffon avec la perfide Origille et avec celui qui était son amant et non son frère.

18. Damas passe pour être une des plus riches cités du Levant, des plus peuplées et des plus belles. Elle est située à six journées de Jérusalem, dans une plaine fertile, abondante en fruits, non moins agréable l'hiver que l'été. Une montagne voisine intercepte à cette ville les premiers rayons de la naissante aurore.

19. Deux rivières limpides vont à travers la ville arroser par divers canaux un nombre infini de jardins, qui jamais ne sont privés de fleurs ni de verdure. On dit aussi que les eaux de senteur sont ici tellement abondantes, qu'elles pourraient faire marcher des moulins. En allant par les rues on en sent l'odeur qui sort de toutes les maisons.

20. La grande rue est toute couverte d'étoffes diverses et de couleurs gaies. La terre, toutes les murailles sont tapissées d'herbes odoriférantes et de feuillage. Chaque porte, chaque fenêtre était ornée de tapis et de magnifiques draperies, mais plus encore de belles femmes parées de robes superbes et de riches bijoux.



Stance 14.

21. En beaucoup d'endroits, à travers les portes ouvertes, on voyait exécuter des danses agréables, et dans les rues une foule de gens riches monter de beaux chevaux superbement harnachés. Il était surtout beau de voir la riche cour des seigneurs, des barons et des vassaux, parés de tout ce que l'Inde et les bords de la mer Rouge peuvent produire de perles, d'or et de pierres précieuses.

22. Griffon et sa compagnie s'avançaient doucement en regardant de côté et d'autre, quand un cavalier les arrêta dans la rue et les fit descendre de cheval à son palais, et, selon l'usage, sa courtoisie ne les laissa manquer de rien. Il les fit d'abord entrer dans le bain, puis il les accueillit d'un air gracieux à un repas somptueux.

23. Et il leur raconta comment Norandin, roi de Damas et de toute la Syrie, avait fait inviter tous les chevaliers de son pays et des pays étrangers à un tournoi qui, dans la matinée du jour suivant, devait avoir lieu sur la grande place. Et s'ils avaient une valeur égale à leur bonne mine, ils pourraient la montrer sans aller plus loin.

24. Griffon, bien qu'il ne fût pas venu pour cet objet, accepta cependant l'invitation, parce qu'il ne refusa jamais de faire montre de son courage, toutes les fois qu'il en eut l'occasion. Il demanda ensuite quel était le motif de cette fête, si elle se donnait d'ordinaire tous les ans, ou si c'était une idée nouvelle inspirée au roi par le désir de voir ses chevaliers faire leurs preuves.

25. Le chevalier répondit : « Cette belle fête doit à l'avenir être célébrée tous les quatre mois. Celle-ci est la première de celles qui auront lieu, il ne s'en est encore fait aucune. Ce sera en mémoire de ce qu'à pareil jour le roi sauva sa tête d'un grand péril, après être resté quatre mois entiers dans la douleur et dans les larmes et ayant la mort toujours présente.

26. « Mais, pour vous raconter pleinement la chose, notre roi, qui s'appelle Norandin, avait pendant bien des années ardemment aimé la charmante fille du roi de Chypre, la plus belle des princesses. L'ayant enfin obtenue pour femme, il avait repris le chemin de la Syrie et il s'en allait avec elle escorté par beaucoup de dames et de cavaliers.

27. « Mais lorsque, éloignés du port, nous fûmes arrivés à pleines voiles dans la terrible mer Carpathienne [8], la tempête se déchaîna si furieuse que le vieux patron du navire fut lui-même épouvanté. Pendant trois jours et trois nuits nous allâmes errant à l'aventure au milieu des vagues menaçantes. Trempés et fatigués, nous descendîmes enfin sur le rivage au milieu d'ombreuses et verdoyantes collines et de frais ruisseaux.

28. « Tout joyeux, nous faisons dresser les pavillons et tendre les voiles entre les arbres. On prépare les feux et les cuisines et d'un autre côté les tables sur des tapis. Pendant ce temps le roi était allé dans les vallées voisines et sous l'ombre des bois chercher s'il trouverait des chevreuils, des daims et des cerfs; deux serviteurs portaient son arc derrière lui.



Stance 31.

29. « Pendant que dans le repos nous attendions joyeusement que notre prince revînt de la chasse, nous vîmes [9] un monstre terrible courir vers nous le long du rivage. Dieu vous garde, seigneur, d'apercevoir jamais de vos yeux l'horrible figure de l'orque; mieux vaut en avoir connaissance par la renommée que de le rencontrer et de le voir de près.

30. « Je ne puis vous faire comprendre combien il est grand, tant ses proportions sont démesurées. Il a sous le front, à la place des yeux, deux grosseurs osseuses couleur de suie. Comme je vous l'ai dit, il venait vers nous le long du rivage; on dirait d'une petite montagne mise en mouvement. Il fit voir des défenses comme un sanglier, il a un museau allongé et une poitrine sale et visqueuse.

31. « Il arrive en courant le museau en avant comme un chien braque quand il est sur une piste. Aussitôt que nous l'apercevons, tous, pâles d'effroi, nous nous mettons à fuir où la peur nous emporte. Même en nous apercevant qu'il est aveugle, nous sommes peu rassurés, car il semble que par le flair seul il se dirige plus sûrement qu'un autre ayant la vue et l'odorat; et il faudrait des ailes pour l'éviter.

32. « On court d'un côté et d'un autre, mais on ne peut guère espérer de le fuir : il est plus rapide

que le vent. De quarante personnes, dix à peine se sauvèrent à la nage sur le vaisseau. Il en mit quelques-uns en paquet sous son bras, il en mit d'autres dans son sein. Il en emplit encore une vaste gibecière qui lui pendait à la ceinture comme celle d'un berger.

33. « Le monstre aveugle nous emporta dans sa caverne, creusée dans un rocher au bord de la mer. Cette grotte est d'un marbre aussi blanc que du papier sur lequel on n'a pas écrit. Là demeurait avec lui une matrone qui paraissait plongée dans le chagrin et la douleur, et elle avait pour compagnie des dames et des demoiselles laides et belles, de tout âge, de toute condition.

34. « Il y avait près de la grotte dans laquelle il habitait, presque à la cime du rocher supérieur, une autre grotte aussi vaste que sa caverne; c'était là qu'il tenait son troupeau, si nombreux qu'on n'eût pu le compter. Il en était le pasteur été et hiver. Aux heures voulues il le mettait dehors ou il le tenait renfermé. Ce troupeau d'ailleurs servait plus à son agrément qu'à son usage.



Stance 32.

35. « La chair humaine lui semblait plus savoureuse. Il le fait bien voir avant d'arriver à la caverne, car trois jeunes gens des nôtres sont mangés par lui, ou plutôt il les engloutit vivants. Il vient à son étable, enlève une grande pierre, fait sortir ses bestiaux et nous renferme à leur place, puis il s'en va avec eux à leurs pâturages accoutumés, jouant du chalumeau qu'il portait suspendu à son cou.

36. « Pendant ce temps notre prince, revenu au rivage, comprend son malheur. Partout règne un profond silence; les huttes, les tentes, les pavillons sont vides, et il ne peut deviner par qui il a été ainsi volé. Au comble de l'inquiétude, il descend au rivage et, de là, il aperçoit en mer ses matelots lever l'ancre et grimper dans les haubans.

37. « Aussitôt que ceux-ci l'aperçoivent sur le rivage, ils envoient un canot pour le prendre; mais à peine Norandin a-t-il appris le vol que l'ogre venait de lui faire, que, sans réfléchir, il prend le parti de le suivre partout où il est allé. Il est si affligé de se voir enlever Lucine, qu'il veut la retrouver ou mourir.

38. « Partout où il aperçoit des traces fraîches sur le sable, il court avec toute la rapidité que lui donne sa rage amoureuse, jusqu'à ce qu'il arrive à la tanière dont je vous ai parlé et où, dans la plus grande terreur qu'on puisse jamais éprouver, nous attendions l'ogre. Au moindre bruit il nous semble l'entendre revenant affamé pour nous dévorer.

39. « La Fortune conduisit là le roi dans un moment favorable, car la femme de l'ogre était, sans lui, à la maison. Aussitôt qu'elle le voit : « Fuis! lui crie-t-elle; malheur à toi si l'ogre te surprend! — Qu'il me trouve ou non, dit-il, qu'il me laisse vivre ou qu'il me tue, cela n'empêche pas que je ne sois le plus malheureux des hommes; ce n'est pas que je me sois égaré en route, c'est que je veux mourir près de ma femme. »

40. « Puis il lui demanda des nouvelles de ceux que l'ogre avait pris sur le rivage, et avant tout de la belle Lucine. L'avait-il fait mourir, ou la retenait-il prisonnière? La femme de l'ogre lui parle humainement et le console : Lucine est vivante, et il n'y a pas de crainte à avoir qu'elle meure, car l'ogre ne mange jamais de femme.

41. « Je puis être la preuve de cela, ainsi que toutes les femmes qui sont avec moi. Jamais l'ogre n'a été cruel ni pour moi ni pour elles, pourvu qu'elles ne s'éloignent pas de cette caverne. Il punit rigoureusement celles qui cherchent à s'enfuir, et elles ne peuvent plus rentrer en grâce auprès de lui : ou il les enterre vives, ou il les enchaîne, ou bien il les expose nues au soleil sur la plage.

42. « Aujourd'hui, quand il a porté tes gens ici, il n'a pas séparé les femmes d'avec les hommes, mais il les a tous mis pêle-mêle dans cet antre comme il les avait pris. Il reconnaîtra à l'odorat la différence des sexes. Ne crains pas que les femmes soient tuées. Quant aux hommes, tiens-le pour certain, quatre ou six par jour seront engloutis dans son avide gosier.

43. « Je ne puis t'indiquer aucun moyen d'enlever ta femme d'ici; contente-toi de savoir que sa vie n'est pas en danger. Elle sera ici aussi bien et aussi mal que nous le serons nous-mêmes; mais, pour l'amour de Dieu, va-t'en, va-t'en, mon enfant, de peur que l'ogre ne te sente et ne t'engloutisse. Aussitôt qu'il arrive, il flaire partout, et il sent jusqu'à une souris qui serait à la maison. »

44. « Le roi répondit qu'il ne voulait pas partir sans avoir d'abord vu Lucine et qu'il aimait mieux mourir à ses côtés que de vivre loin d'elle. Quand la femme de l'ogre vit qu'elle ne pouvait rien lui dire qui le détournât de sa première résolution, elle inventa un nouveau plan pour lui venir en aide et elle y mit toute son habileté, tout son esprit.



Stance 35.

45. « Elle avait toujours dans cette demeure un grand nombre de chèvres et de brebis tuées, qu'elle destinait à sa nourriture et à celle de ses compagnes, et plus d'une peau pendait de la voûte en y comprenant celles des boucs. La femme détermina le roi à prendre de la graisse qu'un grand bouc avait autour des intestins et à s'en frotter de la tête aux pieds, afin de remplacer par cette odeur la sienne propre.

46. « Lorsque Norandin lui parut avoir l'odeur désagréable et fétide que le bouc exhale continuellement, elle prit une peau velue et l'y fit entrer entièrement, car elle était si grande qu'il put y tenir caché sous cet étrange déguisement; elle le fait marcher à quatre pattes et l'emmène à l'endroit où une énorme pierre tenait enfermée son épouse au beau et doux visage.

47. « Norandin obéit et se tapit, en attendant, à l'ouverture de la caverne, afin de pouvoir y entrer avec le troupeau; il reste jusqu'au soir dans l'attente et l'impatience. Le soir arrive, il entend le son du chalumeau avec lequel le cruel pasteur qui les suit invite ses bestiaux à quitter l'herbe humide et à rentrer au bercail.

48. « Pensez si son cœur tremblait quand il entendit l'ogre qui revenait et qu'il vit le cruel et horrible monstre s'approcher de l'entrée de la caverne; mais l'amour fut plus puissant que la crainte; jugez si son amour était ardent ou feint. L'ogre s'avance, enlève la pierre et ouvre; Norandin entre au milieu des moutons et des chèvres.

49. « Le troupeau entré, l'ogre vient à nous; mais auparavant il ferme sur lui la porte. Il nous flaire tous un à un, à la fin il prend deux de nous pour souper de leurs chairs crues. Au souvenir de ces horribles crocs j'éprouve encore, malgré moi, un tremblement et une sueur froide. L'ogre parti, le roi jette la peau de bouc qu'il avait revêtue et il embrasse son épouse.

50. « En le voyant là, au lieu d'en être heureuse et plus forte, elle éprouve une vive anxiété et du chagrin. Elle le voit venu dans un lieu où il doit trouver la mort, et il ne peut l'empêcher de mourir elle-même. « Au milieu de mon malheur, lui dit-elle, je ressentais du moins, seigneur, une satisfaction de ce que tu ne t'étais pas trouvé avec nous, quand j'ai été aujourd'hui emmenée ici par l'ogre.

51. « Car, si dur et si cruel qu'il fût pour moi de me voir en ce moment sur le point de perdre la vie, pourtant je n'aurais eu à pleurer que sur mon triste sort, comme c'est le sentiment naturel; mais maintenant, que tu me précèdes ou que tu me suives dans la mort, ton sort m'affligera plus que le mien. » Et elle continua à montrer beaucoup plus d'inquiétude du malheur de Norandin que du sien propre.

52. « Ce qui m'amène ici, dit le roi, c'est l'espoir de te sauver, et tous ces infortunés avec toi. Et si je ne puis le faire, j'aime mieux mourir que de vivre ensuite sans toi, privé de la vue de mon soleil. Comme je suis venu ici, je pourrai en sortir, et vous tous, vous vous en irez avec moi, si vous ne craignez pas plus que moi de prendre l'odeur d'un vilain animal. »

53. « Il nous apprit la ruse que, pour tromper l'odorat de l'ogre, la femme de celui-ci lui avait indiquée, consistant à nous couvrir de peaux, en cas qu'il vînt à nous tâter au sortir de la grotte. Lorsque chacun de nous fut instruit de ce qu'il avait à faire, autant nous étions d'hommes et de femmes, autant nous tuâmes de boucs, en choisissant de préférence ceux qui étaient les plus vieux et les plus infects.

54. « Nous nous oignîmes le corps de la graisse abondante que nous trouvâmes autour des intestins et nous nous revêtîmes des horribles peaux. Cependant le jour sortit de son palais doré. Lorsque parut le premier rayon de soleil, le pasteur revint à la caverne, et, soufflant dans ses roseaux sonores, il appela son troupeau hors de l'étable.

55. « Il étendait la main à l'ouverture de la caverne pour nous empêcher de sortir avec le troupeau. Il nous prenait au passage, mais quand il sentait du poil ou de la laine sur le dos, il nous laissait aller; hommes et femmes nous sortîmes, par cette voie étrange, couverts de peaux hérissées de poils, et l'ogre ne retint aucun de nous jusqu'à ce que Lucine arrivât toute tremblante.

56. « Soit que, par répugnance, elle n'eût pas voulu s'oindre autant que nous, ou que son allure fût plus lente et plus incertaine que celle de l'animal qu'elle devait imiter, soit qu'au moment où l'ogre la toucha des reins, l'excès de sa crainte lui eût arraché un cri, ou que sa chevelure se fût dénouée, elle fut reconnue sans que je puisse vous dire comment.

57. « Nous étions tous si occupés de nous-mêmes, que nous ne regardions pas ce que faisaient les autres. Je me retournai au cri de Lucine, et je vis le monstre qui lui avait déjà enlevé son enveloppe velue et la faisait rentrer dans la caverne. Nous autres, cachés dans nos robes de peau, nous allons avec le troupeau où nous mène le pasteur, à une plage agréable entre de vertes collines.

58. Là nous attendons que l'ogre au grand museau, étendu à l'ombre d'un bois épais, s'endorme. L'un s'enfuit vers la mer, l'autre vers la montagne. Seul Norandin ne veut pas suivre nos traces: l'amour de sa femme le possède tellement qu'il veut retourner à la grotte avec le troupeau et y rester jusqu'à la mort, s'il ne recouvre pas sa fidèle compagne.

59. « Car, lorsque récemment, à la sortie de la caverne, il l'avait vue rester seule captive, égaré par la douleur, il fut sur le point de se jeter de lui-même dans la gueule de l'ogre vorace; il s'élança, il courut jusqu'à sa gueule, et peu s'en fallut qu'il ne tombât sous ses dents: mais l'espoir qu'il avait encore de la tirer de cette prison le retint au milieu du bétail.

60. « Le soir, quand l'ogre ramenant le troupeau à la caverne s'aperçoit de notre fuite et qu'il doit se passer de souper, il appelle Lucine, cause de tout le mal, et il la condamne à rester à jamais enchaînée en plein air sur un rocher élevé. Le roi se désespère de la voir souffrir, d'en être la cause; il ne lui manque que de mourir.

61. « Matin et soir le malheureux amant peut la voir plongée dans l'affliction et dans les larmes, car il va à elle, confondu avec les chèvres, soit que l'ogre les ramène à la caverne, soit qu'il les emmène au pâturage. Elle, d'un air triste et suppliant, lui fait signe de ne plus rester là, pour l'amour de Dieu, parce qu'il y est en grand danger de perdre la vie sans pouvoir lui donner aucun secours.

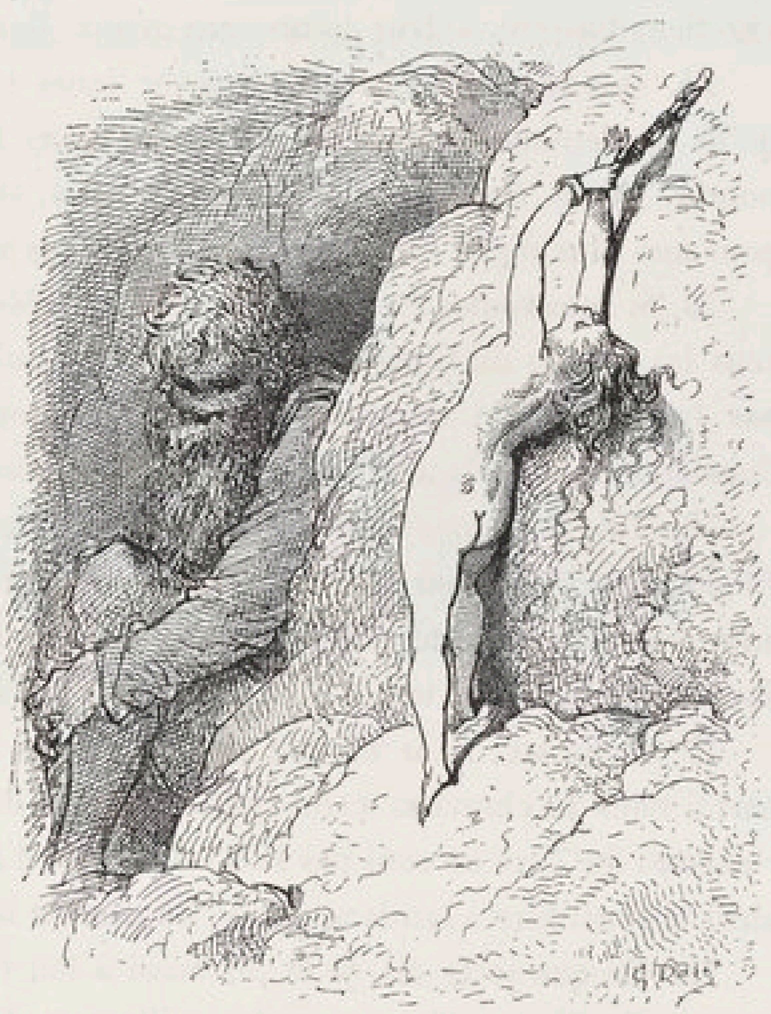
62. « La femme de l'ogre prie aussi le roi de s'en aller, mais elle ne réussit pas, car il refuse de

partir sans Lucine, et on le retrouve toujours plus constant. Il resta avec une longue angoisse dans cette servitude à laquelle l'attachent la pitié et l'amour, jusqu'au jour où le fils d'Agrican [10] et le roi Gradasse arrivèrent à ce rocher.

63. « Là ils firent tant par leur audace qu'ils délivrèrent la belle Lucine [11], bien qu'ils aient eu plus de bonheur que de prudence, et ils la portèrent en courant à la plage et la remirent à son père qui l'attendait. Et cela arriva à une heure matinale où Norandin, au milieu du troupeau, restait à réfléchir [12] dans la caverne.

64. « Mais au jour, lorsque la pierre qui fermait la grotte fut enlevée, le roi apprit que sa bien-aimée était partie, et comment les choses s'étaient passées, parce que la femme de l'ogre le lui raconta. Aussitôt il rend grâces à Dieu, et, formant un vœu, il le prie, maintenant qu'elle a échappé à un sort si funeste, de faire qu'elle arrive en un lieu d'où elle puisse être retirée par ses armes, par ses prières ou par ses trésors.

65. « Plein de joie, il part avec le troupeau au nez camus, et il arrive aux verts pâturages; là il attend jusqu'à ce que le monstre s'étende sur l'herbe pour dormir à l'ombre épaisse. Puis il fuit tout le jour et toute la nuit; à la fin, sûr que l'ogre ne peut le rattraper, il monte sur un navire à Satalie, et voici trois mois qu'il est arrivé en Syrie.


Stance 60.

66. « Le roi fit chercher la belle Lucine dans les îles de Rhodes, de Chypre, dans les villes, dans les châteaux d'Afrique, d'Égypte et de Turquie, et jusqu'à avant-hier il ne pouvait en avoir de renseignements. Avant-hier il reçut de son beau-père la nouvelle qu'il l'avait auprès de lui, saine et sauve, à Nicosie, après une navigation longtemps contrariée par un vent cruel.

67. « C'est dans la joie de cette bonne nouvelle que le roi fait préparer cette riche fête, et il veut qu'à chaque quatrième lune nouvelle on en fasse une semblable, afin de renouveler la mémoire des quatre mois qu'il passa, revêtu d'une peau de bouc, au milieu du troupeau de l'ogre; et ce sera demain la date du jour où il se tira d'un si grand danger.

68. « Ce que je viens de vous raconter, je l'ai vu en partie; j'ai appris le reste du héros de cette aventure, c'est-à-dire du roi, qui demeura là pendant des calendes et des ides [13], jusqu'à ce que sa douleur fût changée en joie. Et si jamais vous l'entendez raconter autrement, vous pourrez dire au narrateur qu'il est mal informé. » C'est ainsi que le noble syrien instruisait Griffon du motif extraordinaire de la fête.

69. Une grande partie de la nuit est employée par les chevaliers à cet entretien; et ils concluent que le roi a donné là un grand exemple d'amour et de tendresse. Lorsqu'ils sortirent de table, ils allèrent trouver de bons et agréables appartements. Le lendemain, par une matinée claire et sereine, ils se réveillèrent au bruit de l'allégresse publique.

70. Les tambours et les trompettes parcourent la ville; on se rassemble sur la grande place. Lorsqu'on entend les rues retentir du bruit des chevaux, des chars et des cris, Griffon se revêt de ses armes éclatantes, d'une qualité qui se trouve rarement; car la fée blanche les avait enchantées de sa propre main et rendues impénétrables.

71. Le chevalier d'Antioche, le plus lâche des mortels, s'arme aussi et lui tient compagnie. Leur hôte courtois leur avait préparé des lances vigoureuses, de solides et grosses antennes. Et accompagné d'une noble escorte prise dans sa parenté, il se rend avec eux sur la place; enfin il leur donne des écuyers à cheval, et quelques-uns à pied bien dressés à ce genre de service.

72. Ils arrivèrent à la place et se tinrent à l'écart, ne se souciant pas de se donner en spectacle, pour mieux voir les beaux enfants de Mars, qui, les uns seuls, les autres deux par deux ou trois par trois, se rendaient à la joute. L'un, au moyen de couleurs assorties, montre à sa dame sa joie ou sa tristesse; un autre, sur son cimier ou par les peintures de son écu, indique si l'amour lui est favorable ou cruel.

73. Les Syriens, en ce temps-là, étaient habitués à s'armer à la manière de l'Occident; ils y avaient peut-être été amenés par le voisinage continuel des Français, qui gouvernaient alors la cité sainte, où habita le Dieu tout-puissant quand il se fit homme, et qu'aujourd'hui les orgueilleux et misérables chrétiens laissent, à leur honte, aux mains des chiens.

74. Quand ils devraient employer leurs lances en l'honneur de la sainte foi, c'est entre eux qu'ils se l'enfoncent dans la poitrine et dans le ventre pour détruire les croyants déjà en trop petit nombre. Vous, Espagnols, et vous, Français, vous, Suisses, vous, Allemands, tournez ailleurs vos pas pour une plus digne conquête. Le sol que vous vous disputez ici est déjà au Christ.

75. Si vous voulez être nommés, vous, « très-chrétiens [14] », et vous, « catholiques [15] », pourquoi tuez-vous les soldats du Christ? Pourquoi les dépouillez-vous de leurs biens? Pourquoi ne recouvrez-vous pas Jérusalem, qui vous a été enlevée par des renégats [16]? Pourquoi le Turc immonde occupe-t-il Constantinople et la meilleure partie de la terre?

76. Toi, Espagne, n'as-tu pas pour voisine l'Afrique qui t'a fait bien plus de mal que l'Italie? Et pourtant c'est pour t'attaquer à ce malheureux pays que tu abandonnes la première ta glorieuse entreprise. Oh! infecte sentine de tous les vices, Italie, tu t'endors dans l'ivresse, et tu supportes d'être devenue la servante, tantôt d'un peuple, tantôt d'un autre, qui jadis étaient tes esclaves.

77. O Suisse, si la crainte de mourir de faim dans tes cavernes te mène en Lombardie et si parmi nous tu cherches celui qui te donnera du pain, ou celui qui finira ta misère en te tuant, les richesses du Turc ne sont pas loin : chasse-le d'Europe, ou au moins déloge-le de la Grèce. Tu pourras ainsi te soustraire à ton long jeûne, ou trouver dans ces pays une mort plus glorieuse.

78. Ce que je te dis, je le dis aussi à ton voisin l'Allemand. Là sont les richesses que Constantin y porta de Rome; il emporta le meilleur et distribua le reste. Le Pactole et l'Hermus [17], d'où l'on extrait l'or pur, la Mygdonie, la Lydie, ce bon pays si connu, si vanté dans les histoires, n'est pas trop loin, si tu veux y aller.

79. Toi, grand Léon, dont les épaules [18] supportent la pesante charge des clefs du ciel, ne laisse pas l'Italie se plonger dans le sommeil, si ta main est sur sa tête [19]. Tu es le pasteur; et Dieu t'a donné ce bâton pastoral à porter, et t'a choisi ce nom redoutable, pour que tu rugisses et que tu étendes les bras, afin de défendre ton troupeau contre les loups.

80. Mais, en passant d'un sujet à un autre, où me suis-je laissé aller si loin de la route que je suivais tout à l'heure? Je ne crois pas cependant m'être tellement égaré que je ne puisse la retrouver encore. — Je disais qu'en Syrie on avait coutume alors de s'armer à la manière des Français. Aussi voyait-on briller sur la grande place de Damas les casques et les cuirasses des chevaliers.

81. Les belles dames jetaient des balcons des fleurs jaunes et vermeilles sur les jouteurs, pendant qu'au bruit des clairons ils font bondir et caracoler leurs chevaux. Chacun, habile ou maladroit cavalier, cherche à se faire remarquer, les éperonne et les excite. Les uns réussissent et s'attirent des applaudissements, d'autres provoquent des risées et entendent des huées derrière eux.

82. Le prix du tournoi était une armure qui avait été donnée au roi quelques jours auparavant et qu'avait trouvée par hasard sur la route un marchand revenant d'Arménie. Le roi ajouta à cette

armure une soubreveste d'un tissu magnifique, et il l'orna de perles, de broderies et de pierres précieuses, ce qui en fit une rareté d'une grande valeur.

83. Si le roi avait su quelle armure il possédait, il y aurait tenu plus qu'à toute autre; et, quelque noble et généreux qu'il fût, il ne l'eût pas proposée pour prix du tournoi. Il serait trop long de raconter ici qui l'avait dédaignée et méprisée au point de l'abandonner au milieu de la route en proie au premier passant allant ou revenant.

84. Je vous conterai cela plus bas. En ce moment je vous dirai que Griffon, à son arrivée, trouva qu'il y avait eu plus d'une lance rompue et plus d'un coup d'épée donné. Parmi les seigneurs les plus attachés et les plus chers au roi, huit jeunes gens s'étaient associés ensemble pour ce tournoi. Ils étaient tous nobles ou de familles illustres, rompus et habiles au maniement des armes.

85. Ils devaient ce jour-là tenir tête en champ clos à chacun et à tous, d'abord avec la lance, puis avec l'épée ou la masse, tant qu'il plairait au roi de les regarder. Les cuirasses étaient souvent percées. En effet, les combattants luttaient entre eux comme dans un combat à mort, si ce n'est que le roi pouvait les séparer à sa volonté.

86. Le chevalier d'Antioche, homme dépourvu de sens, ce lâche, nommé Martan, comme si la société de Griffon lui communiquait un peu de sa force, entra audacieusement dans la lice et s'arrêta dans un coin pour attendre la fin d'un combat violent engagé entre deux chevaliers.



Stance 93.

87. Le seigneur de Séleucie, un de ceux qui s'étaient engagés à être les tenants du tournoi, en combattant alors contre Ombrun, le frappa de la pointe de sa lance en plein visage, si violemment qu'il le tua. Tout le monde en fut peiné, parce qu'on l'estimait comme un brave chevalier, et, outre sa valeur, il n'y en avait pas de plus courtois dans toute cette contrée.

88. Martan, témoin de ce malheur, craignit que pareille chose ne lui arrivât, et, revenant à sa poltronnerie naturelle, il commença à penser au moyen de se retirer. Griffon, qui était près de lui et le surveillait, à force d'instances et de discours, le poussa contre un brave champion qui s'était présenté, comme on pousse le chien à poursuivre un loup.

89. Le chien va derrière lui dix ou vingt pas, puis il s'arrête et aboie en voyant comme il grince ses dents menaçantes, et quel feu brille dans ses yeux terribles. Là, en présence des princes et d'une si nombreuse et vaillante noblesse, le lâche Martan évite la rencontre et tourne à droite la bride et la tête.

90. Il pouvait rejeter la faute sur son cheval, qu'il aurait entièrement chargé de l'embarras de sa justification. Mais ensuite, l'épée à la main, il montra une telle défaillance, que Démosthène n'eût pu le défendre. Il semble que son armure soit de carton et non de fer, tant il craint à chaque coup d'être touché. Enfin il s'enfuit, met le désordre dans les rangs, et tout le peuple éclate de rire autour de lui.

91. Les battements de mains, les huées s'élèvent de toutes parts de la populace. Poursuivi comme un loup, Martan se sauve en toute hâte à son logis. Griffon reste, et il lui semble qu'il est souillé et avili par la honte de son compagnon. Il voudrait être au milieu d'un brasier plutôt que de se trouver en pareil lieu.

92. Le feu est dans son cœur, il lui enflamme le visage, comme si toute cette honte était la sienne.

Le peuple s'attend à ce que ses exploits soient de même trempe; il est impatient de le voir à l'œuvre : de sorte qu'il faut cette fois que sa valeur resplendisse comme la lumière. Car, à cause de la mauvaise impression, une seule faute, la moindre négligence qu'il commettrait, paraîtrait centuplée [20].

93. Déjà Griffon avait posé sa lance sur sa cuisse, car il avait peu l'habitude de manquer aux lois du combat. Il poussa son cheval à toute bride, et, après s'être un peu avancé, il la mit en arrêt et, en frappant le baron de Sidonie, il lui porta un coup si violent que celui-ci tomba à terre. Tous se lèvent émerveillés, car ils s'attendaient à un spectacle bien différent.

94. Griffon revint avec la même lance qu'il avait conservée entière et solide, et il la rompit en trois morceaux sur le bouclier du seigneur de Laodicée, qui trois et quatre fois semble près de tomber, car il était tout étendu sur la croupe de sa monture. A la fin, s'étant redressé, il tira son épée, ramena son cheval et fondit sur Griffon.



Stance 98.

95. Griffon, qui le voit en selle, sans qu'un choc si rude ait réussi à le jeter à terre, se dit à lui-même : « Ce que n'a pu faire la lance, l'épée le fera en cinq ou six coups. » Et il lui porte aussitôt sur la tempe un coup tel, qu'il semble tomber du ciel. Il lui en assène un autre et un autre encore, tellement qu'il l'étourdit et le jette à bas.

96. Il y avait là deux frères d'Apamée, habitués à rester vainqueurs dans les tournois, Tyrsis et Corimbe; et tous les deux sont renversés de la main du fils d'Olivier. L'un quitte les arçons au premier choc; avec l'autre l'épée est mise en action. Déjà dans l'opinion générale on regarde comme certain que l'honneur du tournoi restera à Griffon.

97. Dans la lice était entré Salinterne, grand écuyer et maréchal du roi, et qui avait le gouvernement de tout le royaume. Sa valeur faisait de lui un guerrier hors ligne. Irrité de voir qu'un étranger allait remporter le prix du tournoi, il prend une lance, s'adresse à Griffon et le défie du ton le plus menaçant.

98. Celui-ci s'apprête à lui répondre avec une lourde lance qu'il avait choisie entre dix comme la plus forte; et, pour ne pas manquer, il vise l'écu, et le perce, ainsi que la cuirasse et la poitrine. Le fer cruel passe entre les côtes et sort entièrement du dos de la longueur d'un palme. Le coup fit plaisir à tout le monde, excepté au roi; car on détestait Salinterne à cause de son avarice.

99. Griffon jette ensuite à terre Hermophile et Carmonde, tous les deux de Damas : le premier commandant de l'armée royale, le second grand amiral. L'un quitte la selle au premier choc; l'autre est renversé sous le poids de son cheval, qui ne peut résister à l'extrême vigueur avec laquelle Griffon le frappe.

100. Il restait encore le seigneur de Séleucie, guerrier surpassant par sa valeur les sept autres tenants, et, pour seconder sa force, il avait un coursier excellent et des armes parfaites. L'un et

l'autre, en se rencontrant, se poussent leurs lances à l'endroit du casque où la visière se rattache au col. Toutefois Griffon porta au païen un coup plus rude qui lui fit perdre l'étrier gauche.

101. Ils jetèrent les tronçons de leurs lances, et, pleins d'une nouvelle ardeur, ils revinrent s'attaquer avec leurs épées nues. Le païen fut d'abord frappé par Griffon d'un coup qui aurait brisé des enclumes. De ce coup il voit percer le fer et l'os de son écu qu'il avait choisi entre mille. Et, si son armure n'eût été double et de fine trempe, l'épée, en descendant, l'aurait blessé à la cuisse.

102. Le seigneur de Séleucie frappa en même temps Griffon à la visière; et ce coup était si fort, qu'il l'aurait ouverte et rompue, si elle n'eût été enchantée, ainsi que les autres armes. Le païen perd son temps en s'acharnant à frapper, car l'armure de son adversaire est aussi impénétrable dans toutes ses parties, tandis que Griffon a déjà entamé et brisé en plus d'un endroit celle du païen, et ne perd pas un seul de ses coups.

103. Chacun pouvait voir comme le seigneur de Séleucie avait le dessous dans sa lutte avec Griffon. Et si le roi ne les avait pas fait promptement séparer, celui qui était inférieur y laissait la vie. Norandin donna l'ordre à sa garde d'entrer dans la lice et d'interrompre l'âpre combat. Les deux adversaires furent séparés. Et le roi fut loué de cet acte bienveillant.



Stance 104.

104. Les huit chevaliers qui s'étaient engagés à tenir tête à tout le monde et n'avaient pu résister à un seul champion, ayant mal défendu leur parti, étaient sortis du champ clos un à un. Les autres qui étaient venus pour lutter avec eux, restèrent là sans aucun adversaire, Griffon ayant, à lui seul, mis fin aux engagements que tous les autres devaient avoir avec les huit tenants.

105. La fête dura si peu qu'en moins d'une heure tout était terminé. Mais Norandin, pour prolonger les jeux et les faire durer jusqu'au soir, descendit de son balcon et fit vider la place; puis il divisa en deux le gros de la troupe, et, réunissant les champions selon leur noblesse et leurs exploits, il fit recommencer une joute nouvelle.

106. Pendant ce temps Griffon était retourné à son logis, plein de colère et de rage. Il est plus suffoqué de l'affront de Martan qu'il n'est satisfait de l'honneur d'avoir été vainqueur. Pour se décharger de l'opprobre dont il était couvert, Martan a recours à des mensonges; et l'astucieuse et trompeuse Origille lui vient en aide de son mieux.

107. Que Griffon les crût ou non, par discrétion il accepta l'excuse et il jugea que le mieux était de partir à l'instant même sans bruit et secrètement, de peur qu'en voyant paraître Martan, le peuple ne restât pas calme. Ils prirent donc leur chemin par une petite rue obscure.

108. Griffon, soit que lui ou son cheval fût fatigué, ou que le sommeil appesantît ses paupières, s'arrêta à la première auberge qu'ils rencontrèrent à peine à deux milles de Damas. Il ôta son casque, déposa toutes ses armes, fit enlever aux chevaux selles et brides, et, se retirant seul dans une chambre, il se jeta nu sur un lit.

109. Il n'eut pas plutôt posé sa tête qu'il ferma les yeux, et il était si profondément accablé de

sommeil, que jamais ni blaireau ni loir ne dormirent autant que lui. Pendant ce temps Martan et Origille allèrent se promener dans un jardin voisin, et ils ourdirent la fourberie la plus étrange qui ait jamais pu entrer dans un esprit humain.

110. Martan résolut d'enlever le cheval, les vêtements et les armes dont Griffon s'était débarrassé et de se présenter devant le roi comme le chevalier qui avait si bien fait ses preuves au tournoi. L'idée conçue, l'effet suivit. Il prit le destrier, plus blanc que le lait, l'écu, le casque, les armes, la cotte de mailles et les riches vêtements de Griffon.

111. Accompagné de sa maîtresse et de ses écuyers, il vint sur la place où le peuple était encore assemblé. Il arrivait au moment où finissaient les dernières joutes à la lance et à l'épée. Le roi ordonne de chercher le chevalier qui avait des plumes blanches sur son cimier, des vêtements blancs, un coursier blanc. Car il ne savait pas le nom du vainqueur.

112. Martan, qui avait sur le dos une parure qui ne lui appartenait pas, ainsi que l'âne revêtu de la peau du lion[21], fut appelé comme il s'y attendait, et se présenta à Norandin à la place de Griffon. Le roi se lève avec courtoisie, va à sa rencontre, lui ouvre les bras, l'embrasse et le fait asseoir à son côté. Non content de l'honorer et de lui donner des éloges, il veut que l'on publie partout sa valeur.

113. Il le fait proclamer au son des trompettes comme le vainqueur du tournoi de cette journée. Par tous les échafauds dressés se répand la grande rumeur qui fait retentir de toutes parts ce nom indigne. Quand il retourne à son palais, le roi veut qu'il chevauche à côté de lui, d'égal à égal. Et il le comble de tant de faveurs, qu'on ne ferait pas davantage pour Mars ou Hercule.

114. Il lui donna au palais un beau logement bien décoré ; il fit aussi rendre des honneurs à Origille et la fit accompagner par ses chevaliers et par de jeunes gentilshommes. Mais il est temps de parler encore de Griffon, qui, ne craignant de trahison ni de son compagnon ni d'aucun autre, était resté endormi et ne se réveilla que vers le soir.

115. Quand il fut éveillé et qu'il s'aperçut de l'heure avancée, il sortit en hâte de sa chambre, et courut où il avait laissé la perfide Origille avec son prétendu frère et leur suite. Comme il ne les trouve pas, et qu'il s'aperçoit qu'il n'y a plus là ni ses armes ni ses vêtements, il commence à soupçonner. Mais ses soupçons augmentent ensuite en découvrant les armes de son compagnon à la place des siennes.

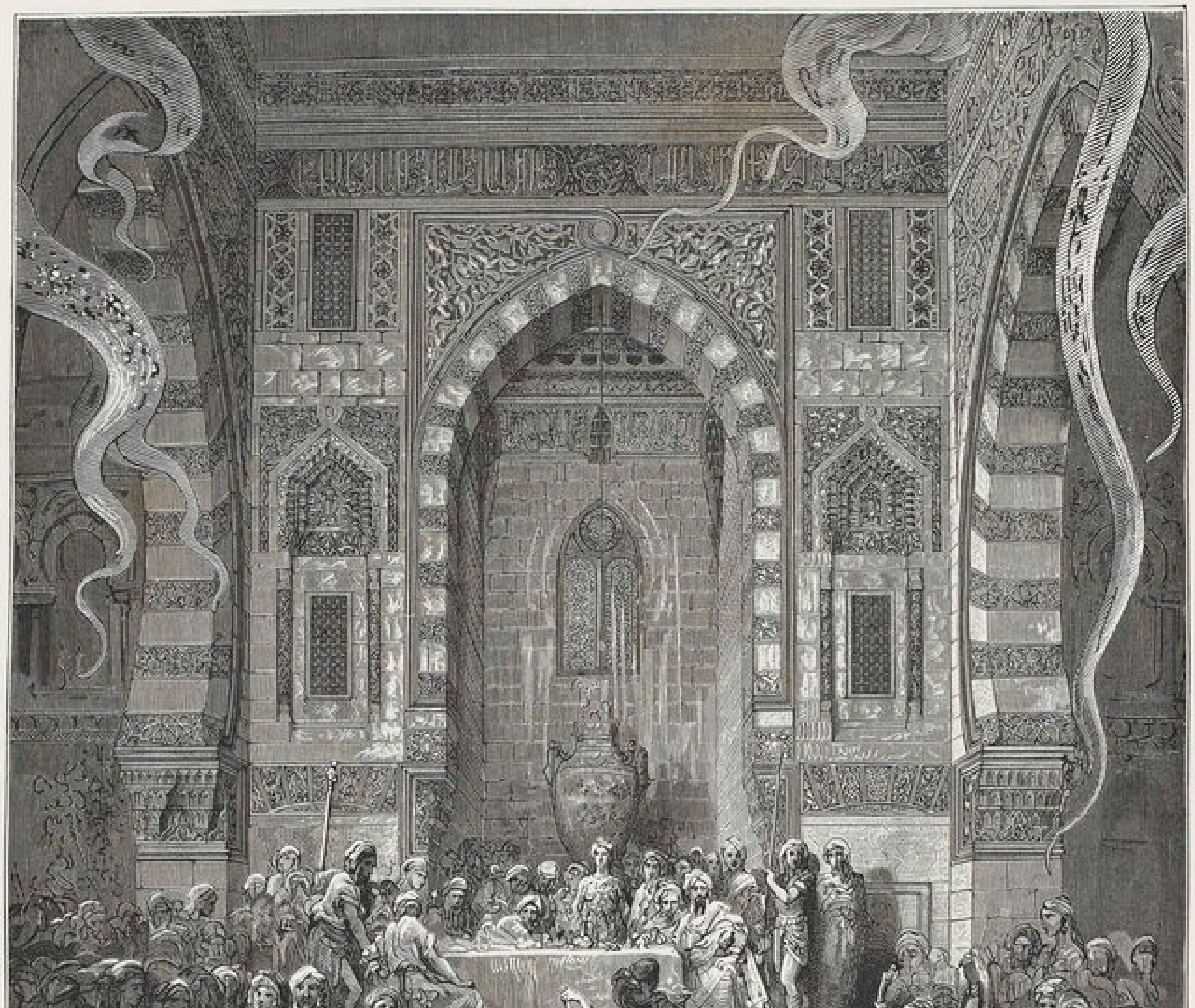
116. L'hôte survient et lui apprend que depuis longtemps déjà Martan, couvert d'armes blanches, avec la dame et le reste de leur suite, étaient retournés à la ville. Peu à peu Griffon découvre la piste de la vérité, que l'amour lui avait cachée jusqu'à ce jour. Et, à sa grande douleur, il reconnaît que cet homme est l'amant d'Origille et non son frère.

117. Alors il s'afflige en vain de sa simplicité ; averti de la vérité par le pèlerin, il se reproche de s'être laissé tromper par les paroles de celle qui l'avait plusieurs fois trahi. Il aurait pu se venger, il n'a pas su le faire ; maintenant il voudrait punir son ennemi, qui s'est dérobé. Et, par sa trop grande faute, il est forcé de se servir des armes et du cheval de ce lâche.

118. Il eût mieux valu aller sans armes et nu que d'endosser l'indigne cuirasse, que de passer dans son bras un bouclier infâme, ou de porter sur son casque des insignes bafoués. Mais son impatience de poursuivre la courtisane et le galant l'emporte chez lui sur la raison. Il arrive à la ville à temps pour avoir encore une heure de jour.

119. Près de la porte par où venait Griffon s'élève à gauche un magnifique château, plus remarquable par la richesse et la beauté de ses appartements que par sa force comme place de guerre. Le roi, les seigneurs, les premiers personnages de la Syrie, avec de nobles dames, réunis sur une charmante terrasse, fêtaient gaiement un repas royal et somptueux.

120. La belle terrasse faisait saillie au-dessus du mur et du haut rocher, en dehors de la ville, et on découvrait au loin de vastes campagnes et diverses routes ; au moment où Griffon approche de la porte, couvert de ces armes déshonorées, avilies, son malheureux sort voulut qu'il fût aperçu du roi et de toute la cour.



LE ROI, LES SEIGNEURS, AVEC DE NOBLES DAMES, FÊTAIENT GAIEMENT UN REPAS ROYAL ET SOMPTUEUX. (CHANT XVII, STANCE 119.)

121. Pris pour celui dont il portait les insignes, il excita les risées des dames et des chevaliers. Le vil Martan, comme un personnage en grande faveur, était assis le premier à côté du roi, et près de lui était sa maîtresse, si digne de lui. Norandin, souriant, voulut savoir d'eux quel était ce poltron qui avait si peu de souci de son honneur,

122. Qui, après une si triste et si honteuse aventure, avait encore le front de reparaître devant lui. « Ce qui me paraît très-étrange, ajoutait-il, c'est qu'un guerrier honorable et éminent comme vous ait pour compagnon cet homme, qui n'a pas son pareil pour la lâcheté dans toutes les terres du Levant. L'auriez-vous fait par hasard pour faire briller, par le contraste, votre haute valeur?

123. « Mais je vous jure par les dieux éternels, que si ce n'était par égard pour vous, je lui infligerais la honte publique, que j'inflige d'ordinaire à ses pareils; il se rappellerait ainsi éternellement combien j'eus toujours la lâcheté en horreur. Qu'il sache donc que si je le laisse partir impuni, c'est par égard pour vous qui l'avez amené dans mon royaume. »

124. Martan, qui était le vase de toutes les iniquités, répondit : « Grand prince, je ne saurais dire quel est cet homme, car c'est par hasard que je l'ai rencontré sur la route en venant d'Antioche. Son extérieur m'avait fait penser qu'il était digne de ma compagnie; car je n'avais appris ni vu aucune de ses prouesses avant celle qu'il a si tristement accomplie en ce jour.

125. « J'en fus tellement blessé que, pour punir son extrême lâcheté, je faillis lui faire jouer sur l'heure un jeu qui l'aurait mis hors d'état de toucher jamais une lance ou une épée. Je me retins, moins pour lui qu'à cause du lieu et par respect pour Votre Majesté. Mais, quant à moi, je ne veux pas qu'il gagne quelque chose à avoir été un jour ou deux mon compagnon.

126. « Il me semble que j'en sois encore souillé, et ce me sera au cœur un poids éternel, si, à la honte du noble métier des armes, je le vois s'éloigner de votre cour impuni. Et plutôt que de le laisser aller, vous me causeriez de la satisfaction, s'il était pendu à un créneau. Ce serait une action louable et princière de faire de lui un exemple et un miroir pour tous les lâches. »

127. Ces paroles de Martan furent aussitôt, sans qu'il la sollicitât, appuyées par Origille. « Non, répondit le roi; ces actions ne sont pas assez criminelles pour qu'il doive, à mon avis, y aller de la tête. Je veux seulement, en punition de sa grave faute, qu'il donne de nouveau la fête au peuple. » Et à l'instant il fait venir un de ses barons auquel il ordonne ce qu'il a à faire.

128. Ce baron prend avec lui plusieurs soldats, descend à la porte de la ville; là il les rassemble en silence et il attend l'arrivée de Griffon. Lorsqu'il entre, il le surprend, le saisit tellement à l'improviste, qu'on le prend sans aucun risque entre deux ponts, et, au milieu des moqueries et des humiliations, on le retient dans une salle obscure jusqu'au jour.

129. Le soleil avait à peine levé sa chevelure dorée du sein de son antique nourrice [22] et commençait à chasser l'ombre des pentes des Alpes et à dorer leurs cimes, quand le vil Martan, craignant qu'à la fin le courageux Griffon n'expliquât l'affaire, et que l'infamie ne revînt à celui de qui elle provenait, prit congé du roi et partit aussitôt,

130. Ayant trouvé une excuse spécieuse pour ne pas assister, malgré la prière du roi, au spectacle commandé. Avec le prix de la victoire, qui ne lui appartenait pas, d'autres dons avaient été faits à Martan par le généreux prince; et par-dessus tout un ample privilége où lui étaient attribués les plus grands honneurs. Laissons-le aller, mais je vous promets qu'il aura certainement la récompense qu'il mérite.

131. Griffon fut traîné ignominieusement sur la place publique, lorsqu'elle fut remplie de monde. On lui avait enlevé le casque et la cuirasse, et on l'avait laissé en misérable pourpoint. Et comme si on le conduisait à quelque supplice, on l'avait placé sur une charrette élevée, que deux vaches exténuées par la faim et de longues fatigues tiraient avec une extrême lenteur.

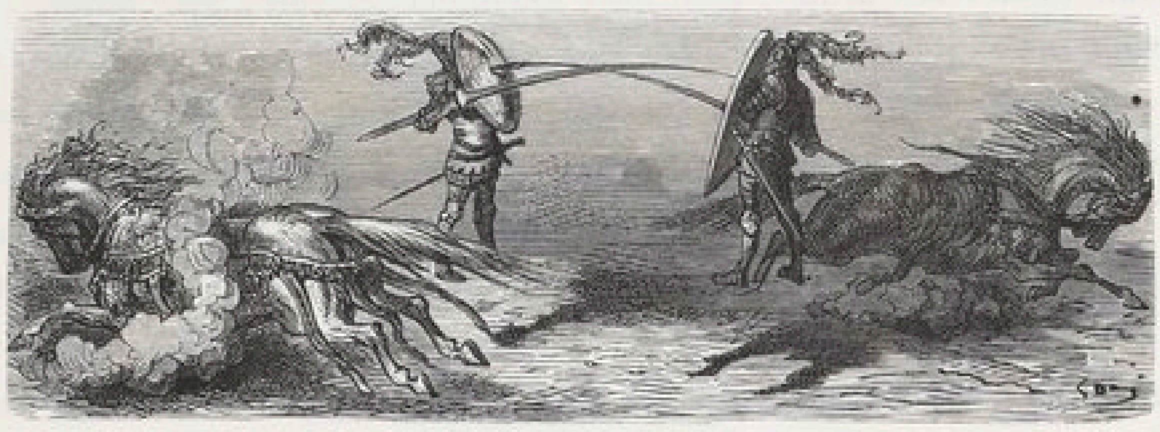
132. Autour de l'ignoble attelage venaient de vieilles femmes effrontées et d'ignobles jeunes filles : c'était tantôt l'une, tantôt l'autre qui servait de cocher. Toutes l'insultaient de la manière la plus

mordante. Les enfants le tourmentaient davantage, car, outre les paroles brutales et infâmes, ils l'auraient blessé, ou assommé à coups de pierres, s'il n'avait été protégé par des gens plus raisonnables.

133. Les armes qui avaient été la cause de son malheur en donnant de lui une fausse indication, étaient traînées dans la boue derrière la charrette; traitement mérité. La charrette s'arrêta devant un tribunal où il s'entendit juger pour les méfaits d'un autre. Son ignominie lui fut jetée à la face et publiée à son de trompe.

134. On l'emmena ensuite et on le montra partout devant les temples, devant les palais, les maisons, les boutiques; et là il n'y eut aucune insulte grossière et flétrissante qui ne lui fût adressée. A la fin il fut conduit hors de la ville par la populace, qui s'imagina de le chasser et de le poursuivre de ses huées, sans se douter à qui elle avait affaire.

135. A peine eut-on enlevé les fers de ses pieds et rendu ses mains libres, qu'on le vit enlever le bouclier et empoigner l'épée qui avaient longtemps traîné dans la poussière; il n'eut contre lui ni lances ni épieux, car cette folle populace venait sans armes. Je renvoie le reste à l'autre chant, car il est bien temps, seigneur, de finir celui-ci.







CHANT DIX-HUITIÈME

1. Magnanime seigneur, j'ai toujours loué toutes vos actions, et je les loue à juste titre, bien qu'avec mon style grossier, rude, impropre, je vous prive d'une grande partie de votre gloire. Mais il y a une de vos qualités qui m'attire plus que toutes les autres, à laquelle j'applaudis du cœur et de la bouche : c'est que, si tout le monde peut se faire écouter de vous avec bienveillance, personne ne vous trouve aisément crédule.

2. Souvent, pour défendre un absent, je vous entends alléguer telle et telle excuse, ou du moins lui réserver l'autre oreille fermée jusqu'à ce qu'il soit là pour plaider lui-même sa cause; toujours, avant de condamner une personne, vous voulez la voir en face et écouter ses raisons; enfin différer des jours, des mois, des années, avant de juger les torts d'autrui.

3. Si Norandin eût agi de même, il n'aurait point fait à Griffon ce qu'il fit. Vous, vous avez toujours réussi d'une manière utile et glorieuse; lui, il a rendu son nom plus noir que la poix. Par sa faute ses gens furent mis à mort. Car Griffon, emporté par la colère et plein de fureur, en dix coups de taille ou de pointe, fit tomber trente personnes près de la charrette.

4. Les autres s'enfuient en déroute où la peur les pousse, çà et là, à travers champs et par les routes. Quelques-uns cherchent à entrer en ville, et ils tombent les uns sur les autres à la porte. Griffon

ne les menace pas, ne dit pas une parole, mais, rejetant loin toute pitié, il promène son fer à travers cette populace sans armes, et tire une grande vengeance de son affront.

5. Parmi ceux qui arrivèrent les premiers à la porte et furent les plus agiles à jouer des jambes, les uns, songeant plus à eux-mêmes qu'à leurs amis, levèrent le pont en toute hâte ; les autres, tout en pleurs et la face pâle comme la mort, se sauvent sans tourner la tête, et dans la ville s'élèvent de tous les côtés des cris, du tumulte et une grande rumeur.



Stance 4.

6. Tandis qu'on levait le pont pour leur malheur, Griffon saisit deux fuyards, répand la cervelle de l'un à terre en lui frappant la tête contre une pierre très-dure ; il prend l'autre par la poitrine et le lance au milieu de la ville par-dessus les murs. Les habitants sont glacés d'effroi quand ils voient cet homme tomber du ciel.

7. Il y en eut plusieurs qui craignirent que le redoutable Griffon ne se fût élancé par-dessus les murailles. Il n'y aurait pas plus de confusion si le Soudan donnait l'assaut à Damas. Un bruit d'armes, la course précipitée des gens, les cris des muezzins du haut des minarets, le retentissement des tambours mêlé à celui des trompettes, assourdit les habitants et résonne dans les airs.



Stance 6.

8. Mais je veux remettre à une autre fois le récit de ce qui advint ensuite ; il me faut revenir au bon roi Charles, qui se hâtait d'aller au-devant de Rodomont, lequel faisait un massacre de ses sujets. Je vous ai dit que le roi était accompagné d'Ogier le Danois, de Naymes, d'Olivier, d'Avin, d'Avole, d'Othon et de Béranger.

9. Le choc de huit lances, poussées avec force par les huit vaillants guerriers, fut soutenu dans un même moment par la peau écailleuse [1] dont le cruel Maure avait armé sa poitrine. Comme le navire se redresse quand le pilote, sentant augmenter le vent du ponant, relâche l'ourse [2], ainsi Rodomont se redresse aussitôt après ces coups qui pourraient renverser une montagne.

10. Guy, Rénier, Richard, Salamon, le traître Ganelon, le fidèle Turpin, Angeolier, Angelin, Huguet, Yvon, Marc et Mathieu de Saint-Michel et les huit autres dont j'ai fait mention plus haut, entourent tous le cruel Sarrasin, avec Ariman et Édouard d'Angleterre, qui étaient récemment entrés dans Paris.

11. Quand les fureurs de Borée ou de Garbin [3] arrachent des montagnes le frêne et le sapin, les hautes murailles des rochers enfoncés dans le sol tremblent moins fort sur la cime des Alpes que ne tremble d'orgueil le Sarrasin, enflammé de colère et altéré de sang; et, de même que l'éclair et la foudre éclatent au même moment, de même la vengeance de l'impie est aussi rapide que sa colère.

12. Elle éclate sur celui qui est le plus près de son bras, sur le malheureux Huguet, de Dordogne. Rodomont le jette à terre, la tête fendue jusqu'aux dents, quoique son casque fût de bonne trempe. Il fut lui-même dans le moment frappé sur tout le corps d'un grand nombre de coups. Mais ils n'ont pas plus d'effet sur lui qu'une aiguille sur une enclume, tant sont dures les écailles de dragon qui l'enveloppent.

13. Tous les remparts, tout l'intérieur de la ville furent abandonnés, parce que Charlemagne avait rappelé tous ses gens sur la place, où le danger était le plus grand. De toutes les rues la foule, à qui la fuite avait si peu réussi, accourt vers cette place. La présence du roi enflamme tellement les cœurs, que chacun reprend des armes et du courage.

14. Si quelquefois, pour en donner le spectacle au peuple, dans la cage bien close d'une vieille



Stance 18.

lionne habituée à combattre, on fait entrer un taureau furieux, les lionceaux qui voient errer sur le sable en mugissant le fier et vigoureux animal, et ne sont pas habitués à voir de si grandes cornes, se tapissent à l'écart craintifs et confus.

15. Mais si leur mère s'élance courageusement sur lui et enfonce dans son oreille ses dents cruelles, eux aussi veulent ensanglanter leurs gueules et ils viennent hardiment à son secours. L'un mord le taureau au dos, l'autre au ventre; tout ce peuple fait de même contre Rodomont : des toits, des fenêtres, et de plus près, un nuage épais de traits pleut sur lui.

16. La foule des cavaliers et des fantassins est si grande, que la place les contient à grand'peine. La foule qui arrive par toutes les rues, augmente de moment en moment, serrée comme un essaim d'abeilles. Quoique, sans armes et à découvert, elle soit aussi facile à tailler que des trognons ou des raves, Rodomont ne pourrait, fût-elle réunie en masse, la détruire en vingt jours.

17. Déjà ce jeu commence à déplaire au Sarrasin, qui ne sait comment il pourra en venir à bout. Il a beau rougir la terre du sang de plus de victimes, c'est à peine si la foule diminue. Toutefois la respiration lui devient plus pénible; aussi comprend-il enfin que s'il ne se retire maintenant que son corps est sans blessure et qu'il a toute sa vigueur, quand il voudra sortir plus tard, ce sera en vain.

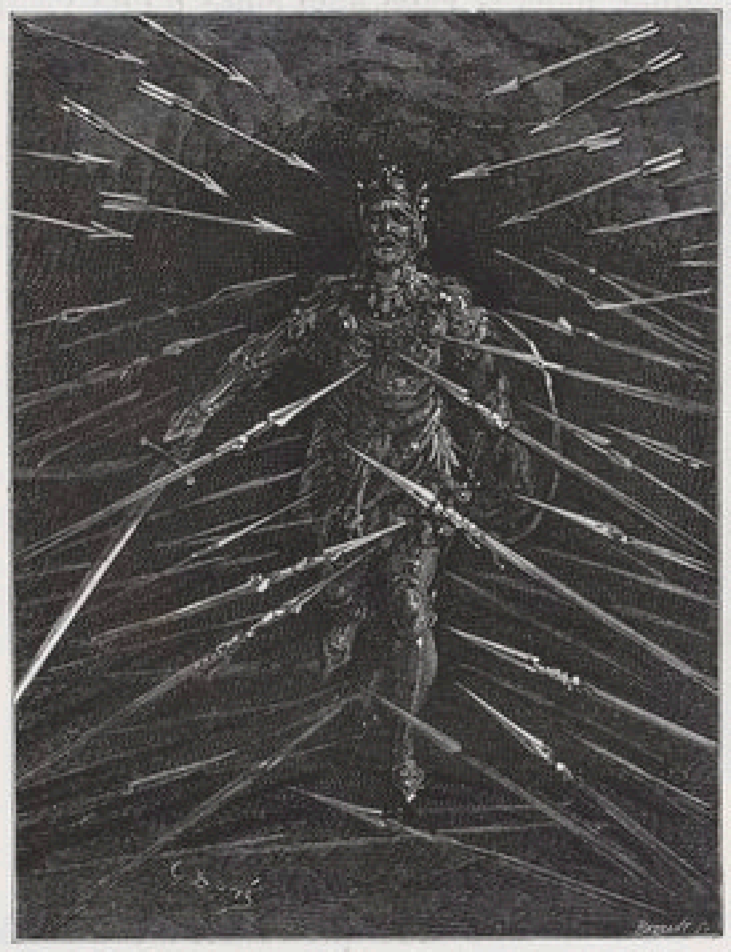
18. Il tourne partout ses yeux terribles, et il comprend que toute issue lui est fermée; mais il se l'ouvrira bien vite et la tiendra libre, en tuant une multitude d'ennemis. Alors, brandissant sa tranchante

épée, cet impie s'en va, où la fureur le pousse, attaquer la nouvelle bande anglaise amenée par Édouard et Ariman.

19. Qui a vu dans une place publique un taureau indomptable, attaqué, excité, harcelé tout le jour, rompre les barrières, autour desquelles ondoie une foule épaisse, puis le peuple s'enfuir épouvanté, et ce taureau enlever tantôt l'un, tantôt l'autre sur ses cornes, peut s'imaginer que semblable ou plus terrible encore était le cruel Africain, au moment où il s'élança.

20. Il en taille quinze ou vingt en travers, il en laisse tout autant la tête tranchée, à chacun d'un coup droit ou de revers ; on dirait qu'il taille de la vigne ou qu'il élague des saules. Le fier païen, tout aspergé de sang, s'éloigne enfin, laissant partout où il tourne ses pas, des têtes fendues, des bras coupés, des épaules, des jambes et d'autres membres épars.

21. On le voit se retirer de la place d'une manière qui n'indique nullement qu'il ait peur. Toutefois il se demande en pensée où est la voie la plus sûre pour sortir. Il arrive enfin à l'endroit où la Seine coule au-dessous de l'Ile et sort des murailles. Les soldats et le peuple, devenu audacieux, le pressent, le talonnent et ne le laissent point aller en paix.


Stance 22.

22. Tel que l'animal [4] généreux poursuivi par les chasseurs dans les forêts de Numidie et de Massylie [5] montre, même en fuyant, la fierté de son cœur, et menaçant rentre avec lenteur dans la forêt ; tel Rodomont, ne s'abaissant à aucune faiblesse, et enveloppé d'une épaisse et effroyable forêt de lances, d'épées et de dards, se retire vers le fleuve à pas lents.

23. Trois fois et plus, étant déjà hors de la ville, la colère le pousse à s'y rejeter au milieu. Il teint de nouveau son épée de sang et fait périr plus de cent guerriers. Mais enfin la raison triomphe de sa rage et l'empêche de faire un tel massacre que le dégoût [6] en monte jusqu'à Dieu. Mieux avisé, il se jette du bord dans l'eau et se tire de grand péril.

24. Avec toutes ses armes il nage au milieu de l'eau, comme s'il était soutenu par des morceaux de liége [7]. Afrique, jamais dans ton sein ne naquit un héros pareil à celui-ci, bien que tu te vantes de ton Antée [8] et d'Annibal. Lorsqu'il fut arrivé à l'autre rive, il regretta de voir et de laisser derrière lui cette ville qu'il avait traversée tout entière et de n'avoir pu la brûler et la détruire.

25. L'orgueil et la fureur le rongent tellement, qu'il regarde s'il ne peut pas y rentrer une autre fois. Et il soupire et gémit du fond du cœur, il ne voudrait pas s'en éloigner qu'il ne l'ait rasée et brûlée. Mais au milieu de cette furie il voit venir le long du fleuve un homme qui éteint sa haine et arrête sa colère. Qui c'était, je vous en instruirai tout à l'heure ; mais auparavant j'ai une autre histoire à vous raconter.

26. J'ai à vous parler de l'arrogante Discorde à qui l'ange Michel [9] avait confié le soin d'exciter des querelles et des batailles entre les plus braves guerriers qui suivaient Agramant. Elle partit de chez les moines le soir même, ayant confié son office à un autre ; elle laissa à la Fraude le soin de semer la guerre jusqu'à son retour et d'entretenir le feu.

27. Il lui sembla qu'elle agirait plus puissamment, si elle emmenait aussi avec elle l'Orgueil ; et comme ils habitaient le même lieu, elle n'eut pas besoin de l'aller chercher. L'Orgueil la suivit, mais il tint à laisser son lieutenant au monastère ; pour le peu de jours que devait durer d'après lui son absence, il laissa pour le remplacer l'Hypocrisie [10].

28. L'implacable Discorde se mit en route, accompagnée de l'Orgueil, et elle rencontra la triste et inconsolable Jalousie, suivant le même chemin pour se rendre au camp sarrasin. Avec elle venait un petit nain que la belle Doralice envoyait au roi d'Alger.

29. Lorsqu'elle tomba aux mains de Mandricard (et je vous ai déjà [11] raconté comment et en quel lieu), elle avait secrètement chargé son nain d'en porter la nouvelle à ce roi. Elle espérait qu'il ne l'apprendrait pas en vain, mais qu'on lui verrait faire de merveilleux exploits pour la recouvrer, en tirant une cruelle vengeance de ce brigand qui la lui avait ravie.

30. La Jalousie avait rencontré ce nain et deviné le motif de son message; elle s'était mise



Stance 33.

à faire route avec lui, jugeant qu'il pouvait jouer son rôle dans cette entreprise. La Discorde fut bien aise de trouver la Jalousie, surtout quand elle eut appris la cause de son voyage; car elle pouvait l'aider puissamment dans ce qu'elle voulait faire.

31. Il lui semble qu'elle tient une occasion pour irriter l'un contre l'autre Rodomont et le fils du roi Agrican. Pour brouiller les autres chefs elle trouvera d'autres moyens, mais pour les deux premiers celui qu'elle possède est excellent. Elle s'en vient avec le nain vers le lieu où les serres du redoutable païen avaient étreint Paris; et elle arrive sur le bord du fleuve juste au moment où le barbare venait de le traverser à la nage.

32. Aussitôt que Rodomont reconnut que c'était le messager de sa maîtresse, toute sa colère s'éteignit, son front redevint serein et il sentit tressaillir son cœur. L'outrage qu'elle a reçu est la dernière chose qu'il s'attend à apprendre. Il va vers le nain et il lui demande gaiement : « Quelle nouvelle de notre maîtresse? où t'envoie-t-elle? »

33. Le nain répondit : « Ni votre maîtresse, ni la mienne ; je ne puis appeler ainsi celle qui est esclave d'un autre. Hier nous rencontrâmes en route un chevalier qui nous l'a enlevée et l'a emmenée avec lui. » A cette nouvelle, la Jalousie, froide comme un aspic, entre dans son cœur et l'envahit. Le nain poursuit et lui raconte de quelle manière un seul guerrier l'a ravie et a tué ses gens.

34. Alors la Discorde prend la pierre à feu et le briquet, frappe un coup, l'Orgueil met dessous l'amadou [12], qui s'embrase en un moment, et enflamme si bien l'âme du Sarrasin qu'il ne trouve plus de repos. Il soupire, il frémit ; sa face est effrayante ; il menace les éléments et le ciel tout entier.

35. Ainsi que la tigresse, lorsqu'elle rentre dans sa tanière déserte, cherche partout et finit par comprendre que ses chers petits lui ont été enlevés ; elle est saisie d'une telle colère, elle s'abandonne à une telle fureur, à une telle rage, que ni montagnes, ni torrents, ni obscurité de la nuit, ni longueur du chemin, ni tempête, ne répriment la haine qui l'emporte à la poursuite des ravisseurs.

36. De même le Sarrasin, transporté de fureur, se tourne vers le nain et lui dit : « Allons, en route ! » Et il n'attend ni cheval ni char ; il ne dit mot à personne de sa suite. Il part plus vite qu'un lézard ne traverse un chemin, quand le ciel est ardent. Il n'a point de cheval, mais il se propose de prendre le premier qu'il pourra rencontrer, quel que soit son maître.



Stance 34.

37. La Discorde, qui découvre cette pensée, regarde l'Orgueil en souriant et lui dit qu'elle veut aller lui chercher un cheval qui lui suscite des querelles et des rixes nouvelles. Elle se propose de rendre toute la route déserte, pour qu'aucun autre cheval ne puisse lui tomber sous la main que celui-là ; et elle sait bien où elle trouvera celui qu'il lui faut. Mais laissons la Discorde et retournons à Charlemagne.

38. Une fois que Charles, après le départ du Sarrasin, eut fait éteindre autour de lui les incendies menaçants, il remit tout son monde en ordre, en laissa une partie dans les endroits faibles, et poussa le reste contre les Sarrasins pour leur faire échec et gagner la partie. Il fit sortir ses soldats par toutes les portes, depuis Saint-Germain jusqu'à Saint-Victor [13].

39. Et il leur ordonna de s'attendre les uns les autres à la porte Saint-Marcel, où la campagne présentait une grande plaine, et là toute la troupe devait se réunir sous un même drapeau. Ensuite, excitant tout le monde à faire un massacre tel que le souvenir en reste à jamais, il fait placer les étendards à leurs rangs et donner aux troupes le signal du combat.

40. Pendant ce temps le roi Agramant était remonté en selle malgré les efforts des chrétiens, et livrait un combat périlleux et acharné à l'amant d'Isabelle [14]. Le roi Sobrin et Lurcain se portent des coups de masse. Renaud tient tête à tout un escadron, et par sa vaillance et son heureuse fortune il le heurte, l'entr'ouvre, le détruit et le met en déroute.

41. Tel était l'état de la bataille quand l'empereur attaqua l'arrière-garde du côté où Marsile avait rassemblé autour de son étendard la fleur des guerriers de l'Espagne. Le roi Charles, son infanterie au centre, sa cavalerie aux ailes, pousse en avant sa vigoureuse armée, avec un tel bruit de tambours et de trompettes, qu'il semble que toute la terre en retentisse.

42. Les troupes sarrasines commençaient à plier, et, morcelées, rompues, dispersées, elles se seraient toutes mises à fuir ; mais le roi Grandoin et Falsiron, qui s'étaient plusieurs fois trouvés en de plus grands dangers, parurent avec Balugant, le féroce Serpentin et Ferragus qui leur criait de sa forte voix :

43. « O vaillants guerriers, ô mes compagnons, mes frères, tenez bon. Les efforts de nos ennemis seront vains [15], si nous ne manquons pas à notre devoir. Considérez la gloire, le riche butin que la Fortune

nous offre aujourd'hui, si nous sommes vainqueurs. Considérez la honte et le dommage irréparable dont nous aurons toujours à souffrir, si nous sommes vaincus. »

44. En même temps, saisissant une forte lance, il fond sur Bérenger, qui combattait l'Argaliffe et lui avait rompu le casque sur le front, et il le jette à terre; ensuite avec sa rude épée il abat environ huit ennemis. A chaque coup qu'il décharge, il renverse à terre un cavalier.

45. D'un autre côté, Renaud avait tué tant de païens que je ne pourrais les compter. Devant lui il ne restait pas un seul rang intact; partout on lui faisait place. Zerbin, Lurcain ne sont pas moins ardents; ils se conduisent de manière qu'on parle éternellement de leurs exploits. L'un d'un coup d'épée avait tué Balastre, et l'autre fendu le casque de Finadur.



Stance 44.

46. Balastre commandait l'armée d'Alzerbe, qui était auparavant conduite par Tardoque. Finadur avait sous ses ordres les escadrons de Zamora, de Saffi et du Maroc. — Mais parmi les Africains, pourrait-on me dire, n'est-il pas un seul chevalier qui sache manier la lance ou l'épée? Patience! Je ne laisserai de côté aucun de ceux qui ont mérité de la gloire.

47. Il ne faut pas oublier le roi de Zumara, le noble Dardinel, fils d'Almont, qui jette à terre : avec sa lance, Hubert de Mirford, Claude du Bois, Élie et Dauphin du Mont; et avec son épée, Anselme de Stanford, et Raymond de Londres, et Pinamont, tous braves cependant. Deux ne furent qu'étourdis, un autre fut blessé, quatre restèrent morts.

48. Mais, malgré toute sa valeur personnelle, il ne peut maintenir assez de fermeté dans sa troupe, pour qu'elle veuille attendre la nôtre, moins nombreuse, mais plus vaillante. Elle est plus habile à l'épée, à la joute, et à tout ce qui regarde l'art de la guerre. Les troupes maures, celles de Zumara, de Suez, de Maroc et de Kanara, prennent la fuite.

49. Ceux d'Alzerbe sont plus ébranlés que les autres : le noble jeune homme cherche à les retenir, et soit par prières, soit par menaces, il s'efforce de ramener le courage dans leurs cœurs. « Si Almont, leur disait-il, a mérité que vous soyez fidèles à sa mémoire, je vais le voir aujourd'hui. Je vais voir si moi, son fils, vous voudrez m'abandonner dans un si grand péril.



Stance 52.

50. « Arrêtez-vous, je vous en prie par ma verte jeunesse qui vous inspire d'ordinaire de si grandes espérances. Ah! défendez-vous, pour ne pas être tous passés au fil de l'épée, si bien qu'aucun de nous ne retourne en Afrique perpétuer sa race. Partout les chemins nous seront fermés, si nous ne marchons étroitement réunis. Les montagnes sont une trop haute muraille, et la mer un trop large fossé, pour qu'il nous soit possible de retourner.

51. « Il vaut beaucoup mieux mourir que de se livrer aux supplices et à la merci de ces chiens. Pour Dieu! tenez ferme, mes fidèles amis, car tous les autres secours vous manquent. Les ennemis n'ont qu'une vie comme nous, ils n'ont pas plus d'une âme, pas plus de deux mains. » En disant cela, le jeune héros donne la mort au comte d'Athol.

52. Le souvenir d'Almont enflamme tellement l'armée africaine, tout à l'heure en fuite, qu'elle préfère employer ses bras et ses mains à se défendre, au lieu de tourner le dos à l'ennemi. William de Burnick était un Anglais plus grand que tous les autres; Dardinel égalise sa taille en lui tranchant la tête; il abat ensuite celle d'Aramon de Cornouailles.

53. Aramon était tombé mort à terre; son frère accourut pour le secourir; mais Dardinel lui ouvrit les épaules jusqu'au creux [16] de l'estomac. Puis il perce le ventre à Bogue de Vergall et l'envoie dans l'autre monde libre de son engagement : il avait promis à sa femme de lui revenir vivant dans six mois.

54. Le courageux Dardinel voit venir, à quelque distance, Lurcain, qui avait abattu Dorchin en lui traversant la gorge, fendu Gardon par le milieu de la tête jusqu'aux dents, et renversé Altée, qui avait été trop lent dans sa fuite, Altée qu'il aimait autant que lui-même. Le fier Lurcain lui avait porté à la nuque un coup qui le tua.

55. Dardinel saisit une lance, et s'avance pour venger son ami, en disant à son Mahomet, s'il peut l'entendre, que, s'il renverse et tue Lurcain, il placera dans la mosquée ses armes votives. Puis, franchissant rapidement l'espace, il le frappe au flanc avec tant de force qu'il le traverse de part en part, et il ordonne aux siens de le dépouiller.



Stance 55.

56. Il ne faut pas me demander si Ariodant, le frère de Lurcain, n'eut pas une grande douleur et s'il désira pouvoir envoyer de sa main Dardinel parmi les damnés. Mais les combattants, tant infidèles que chrétiens, l'empêchent de trouver un passage. Il voudrait pourtant se venger; et avec son épée il va çà et là aplanissant la voie.

57. Il heurte, ouvre, pousse, renverse, taille et fend quiconque retarde sa marche, ou s'oppose à lui; et Dardinel, qui comprend son désir, fait effort aussi pour le satisfaire pleinement. Mais la grande foule lui fait aussi obstacle et entrave son dessein. Si l'un tue des Maures, l'autre ne tue pas moins d'Écossais, d'Anglais et de Français.

58. La Fortune leur ferma toujours le passage. De toute cette journée ils ne parvinrent pas à se rencontrer. Elle voulait réserver l'un aux coups d'une main plus fameuse, car l'homme évite rarement sa destinée. Voilà Renaud qui se dirige de ce côté, afin qu'il n'y ait pas de salut possible pour cette vie. C'est Renaud qui vient; la Fortune le guide pour lui donner la gloire de tuer Dardinel.

59. Mais, pour cette fois, c'est assez parler des faits glorieux de l'Occident. — Il est temps que je retourne où j'ai laissé Griffon transporté de colère et altéré de vengeance : il faisait fuir en désordre la foule épouvantée, pleine de terreur. A ce tumulte le roi Norandin était accouru avec une troupe de plus de mille hommes armés.

60. Le roi Norandin, voyant fuir tout son peuple, vint avec toute sa cour armée et rangée en bataille à la porte de la ville, qu'il fit ouvrir à son arrivée. Cependant Griffon, ayant déjà chassé loin de lui la populace grossière et sans courage, avait pris de nouveau, pour se défendre, l'armure de Martan, tout ignominieuse qu'elle fût.

61. Et, près d'un temple, bien et solidement construit, qui était entouré d'un fossé profond, il prit une forte position à l'entrée d'un petit pont, de manière qu'on ne pût l'y envelopper. Voici qu'une grosse troupe poussant des cris menaçants sort de la porte. Le courageux Griffon ne change pas de place, et fait mine de ne point la craindre.

62. Lorsqu'il voit cette troupe s'approcher, il va la trouver sur la route, et après en avoir fait



LA BATAILLE DEVINT DE PLUS EN PLUS TERRIBLE. (CHANT XVIII, STANCE 63.)

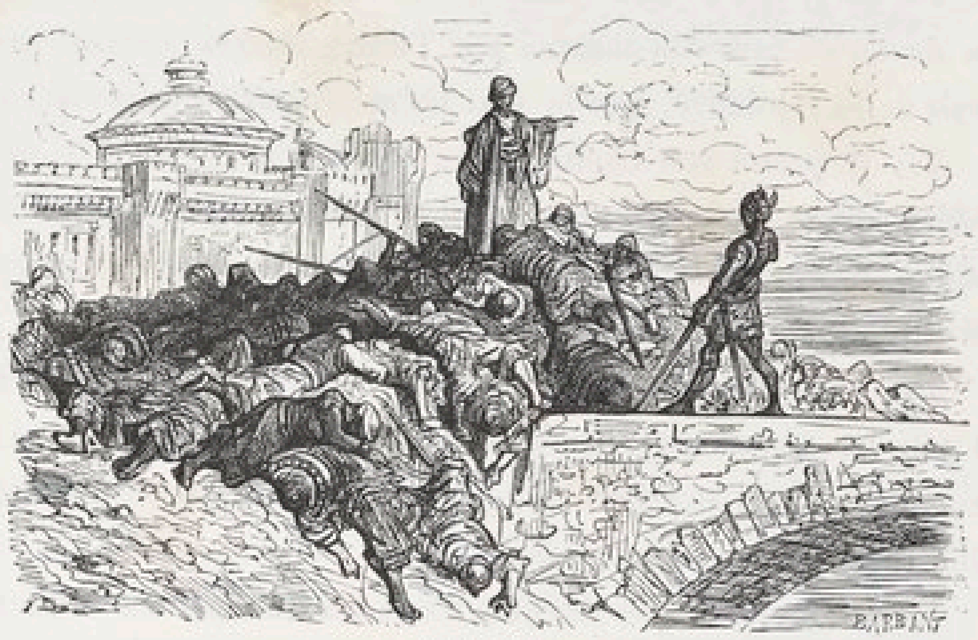
un grand carnage, une véritable boucherie, car il ne cessait de manœuvrer son épée à deux mains, il se retirait sur le petit pont étroit; et là il ne laissait pas trop de loisir à ses ennemis, il sortait de nouveau, puis il revenait à son poste; et toujours il laissait derrière lui d'horribles traces.

63. D'estoc et de taille il jette à terre fantassins et cavaliers. Tout le peuple se tourne contre lui; la bataille devient de plus en plus terrible. A la fin Griffon craint d'être submergé, tant grossit le flot qui le presse de toutes parts. Déjà il est blessé à l'épaule, à la cuisse gauche, et il commence à perdre haleine.

64. Mais le courage qui vient souvent au secours des siens, lui fait trouver grâce auprès de Norandin. Le roi, accouru dans l'incertitude à ce tumulte, voit qu'il y a déjà un si grand nombre de morts; il aperçoit des plaies qui semblent provenir de la main d'Hector : éclatant témoignage qu'il avait lui-même indignement outragé un chevalier des plus braves.

65. Alors, quand il est plus près et qu'il voit en face celui qui lui a tué tant de monde, et s'en est fait un horrible rempart, et le fossé et l'eau souillés de ce sang, il s'imagine voir Horatius Coclès seul sur son pont contre toute la Toscane; et pour son honneur, et aussi à cause de ses pertes, il fait retirer ses soldats; et il n'y eut pas beaucoup de peine.

66. Levant sa main nue et sans armes, ancien signe de trêve ou de paix, il dit à Griffon : « Je ne puis que proclamer que j'ai eu tort et vous dire que je le regrette. Mais mon peu de réflexion et les instigations d'autrui m'ont fait tomber dans une si grande erreur. Ce que je croyais faire au plus lâche guerrier du monde, je l'ai fait au plus vaillant.



Stance 66.

67. « Si à l'affront et à l'outrage qui t'ont été faits aujourd'hui par suite d'une erreur, la gloire que tu viens d'acquérir est égale et en est la compensation, ou pour dire plus vrai, bien qu'elle les surpasse, qu'elle les dépasse de beaucoup, j'emploierai toute ma volonté et mon pouvoir à te donner une prompte satisfaction, dès que je saurai comment y réussir en t'offrant de l'or, des châteaux ou des villes.

68. « Demande-moi la moitié de ce royaume, et je consens à t'en donner aujourd'hui la possession. Car ta haute valeur te rend digne, non-seulement de ce don, mais aussi de celui de mon amitié. Donne-moi ta main dans la mienne, en gage de foi et d'un éternel attachement. » Disant cela, il descendit de cheval et il tendit la main droite à Griffon.

69. Griffon, voyant le roi venir vers lui avec affabilité pour lui jeter les bras au cou, dépose son ressentiment et, quittant son épée, se jette à ses pieds et lui embrasse les genoux. Le roi vit saigner ses deux blessures; aussitôt il appela quelqu'un pour le soigner, et il le fit transporter doucement en ville et loger dans son palais.

70. Il y séjourna plusieurs jours à cause de sa blessure avant de pouvoir se couvrir de ses armes. — Mais je le laisse pour retourner en Palestine à son frère Aquilant et à Astolphe, qui, après que Griffon eut quitté les lieux saints, le cherchèrent plusieurs jours, dans tous les lieux saints de Jérusalem et dans beaucoup d'autres situés hors de la ville.

71. Ni l'un ni l'autre ne surent deviner ce qui était advenu de lui. Mais ce pèlerin grec, en s'entretenant avec eux, les mit par hasard sur la trace : il leur dit qu'Origille était partie pour Antioche de Syrie, brûlant tout à coup d'une flamme subite pour un nouveau galant qui était de cette ville.

72. Aquilant lui demanda s'il avait donné avis de cela à Griffon. Et sur sa réponse affirmative, il devina le reste et le motif de son départ. Il est évident qu'il a suivi Origille à Antioche, dans l'intention de l'arracher des mains de son rival, en tirant de lui une grande et mémorable vengeance.

73. Aquilant ne put souffrir que son frère fût allé seul et sans lui à cette entreprise; il prit ses armes et se mit à le suivre. Mais auparavant il pria le duc de différer son retour en France et dans la demeure paternelle, jusqu'à son retour d'Antioche. Il descend jusqu'à Zaffo [17] (Jaffa) et s'y embarque, parce que la voie de la mer lui paraît la plus rapide et la meilleure.

74. Il eut un vent de siroco, régnant alors sur la mer, et si favorable pour lui, que le jour suivant il vit la terre de Sur [18] et bientôt après Saphet [19]. Il dépasse Béryte [20] et Zybelet [21]; et il sait qu'à sa gauche s'étend au loin l'île de Chypre. Il dirige son chemin sur Tortosa de Tripoli, Lizza [22] et le golfe d'Ajazzo.

75. Ensuite le pilote fit tourner au levant le devant du navire léger et rapide; il se dirigea sur l'Oronte [23], pour y mouiller, et, choisissant le moment, il pénétra dans l'embouchure. Aquilant fit jeter le pont à terre et descendit tout armé sur un vigoureux coursier; puis il fit route le long du fleuve jusqu'à Antioche.

76. Là il prit des informations sur ce Martan, et il apprit qu'il s'en était allé avec Origille à Damas, où devait se faire un tournoi par l'ordre du roi. Certain que son frère l'aura suivi, il brûle d'un tel désir de le rejoindre, que le jour même il part d'Antioche; mais il ne voulut plus retourner par mer.

77. Il prend son chemin vers Lydie [24] et Larisse [24]; il laisse de côté la riche et populeuse ville d'Alep. Dieu, pour montrer qu'il ne renonce pas encore à récompenser le bien et à punir le mal, amène Martan à rencontrer Aquilant, à une lieue près de Mamuga [24]. Martan faisait porter devant lui en grande pompe le prix du tournoi.

78. Aquilant crut, à première vue, que le lâche Martan était son frère. Il fut trompé par l'armure et par les vêtements plus blancs que la neige non encore foulée; et dès l'abord il lui échappa une exclamation qui exprimait sa joie. Mais il changea aussitôt de figure et de langage, en voyant de plus près qu'il s'était trompé.

79. Il craignit que Griffon n'eût été tué par les artifices de cette femme qui était avec Martan. — « Dis-moi, lui cria-t-il, toi qui dois être un voleur et un traître, comme tu en as la figure, d'où as-tu eu ces armes? d'où vient que tu es monté sur le bon destrier de mon frère? Dis-moi si mon frère est mort; ou, s'il est en vie [25], comment as-tu pu lui ravir ses armes et son coursier? »

80. Quand Origille entendit cette voix irritée, elle fit tourner son palefroi pour s'enfuir; mais Aquilant fut plus rapide qu'elle, et il la fit demeurer bon gré, mal gré. Martan, aux menaces farouches du chevalier qui le surprenait ainsi à l'improviste, pâlit, tremble comme une feuille au vent, et ne sait que faire ou que répondre.

81. Aquilant crie, ne cesse de fulminer, et lui porte la pointe de son épée à la gorge. Et il le menace, il jure de lui trancher la tête ainsi qu'à Origille, s'il ne lui dit pas toute la vérité. Martan, pris au dépourvu, hésite [26] un peu, et cherche en lui-même s'il peut pallier son crime; enfin il commence ainsi :

82. « Sachez, seigneur, que cette demoiselle est ma sœur, issue d'une bonne et vertueuse famille, bien qu'elle ait été honteusement entraînée par Griffon dans une vie scandaleuse. Une telle infamie m'étant insupportable, et ne me sentant pas capable de l'arracher par la force à un si grand homme, je formai le dessein de la reprendre par une ruse habile.

83. « Je convins avec elle, qui avait envie de revenir à une vie plus honorable, que, pendant que Griffon s'abandonnerait au sommeil, elle s'en irait secrètement. Ainsi fit-elle; et, pour qu'il ne pût nous poursuivre et traverser le complot que nous avions ourdi, nous le laissâmes à pied et sans armes; et nous sommes venus ici dans l'état où vous nous voyez. »

84. Il pouvait se vanter d'une extrême adresse; et Aquilant aurait pu le croire aisément et ne

lui faire d'autre mal que de lui enlever les armes, le coursier et tout ce qui lui venait de Griffon, s'il n'avait voulu compléter sa justification au point de la gâter par le mensonge : tout le plaidoyer était bon, excepté la déclaration que cette femme fût sa sœur.

85. Aquilant avait appris à Antioche de plusieurs personnes qu'elle était sa concubine; aussi, enflammé de colère, s'écria-t-il : « Double traître, tu en as menti. » — Il lui donne un coup de poing si violent, qu'il lui casse deux dents de la mâchoire, et, sans autre explication, il lui met les bras derrière le dos et les lie avec une corde.

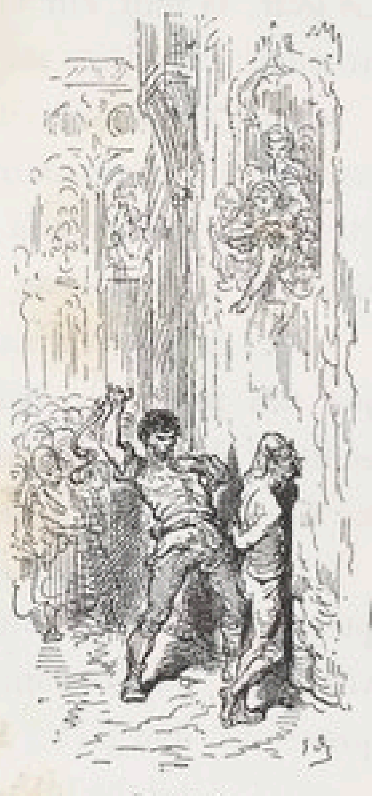


Stance 89.

86. Il traite de même Origille, en dépit de tout ce qu'elle dit pour se justifier. Puis il les traîne par les villes et les villages et il ne les quitte point jusqu'à Damas; et il les aurait traînés mille et mille lieues, au milieu des tourments et des larmes, jusqu'à ce qu'il eût retrouvé son frère, pour que celui-ci en fît ensuite comme il lui plairait.

87. Aquilant fit retourner avec lui leurs écuyers et les bagages et arriva à Damas. Il trouva que le nom de Griffon était célébré et volait [27] par toute la ville. Petits et grands, chacun savait que c'était lui qui avait si bien jouté à la lance et qui s'était vu ravir par son compagnon, au moyen d'un déguisement, la gloire du tournoi.

88. Tout le peuple est hostile au lâche Martan. On se le montre au doigt les uns aux autres. « N'est-ce pas là, disait-on, ce scélérat qui se fait honneur des belles actions des autres, et qui profite du sommeil de son vaillant compagnon pour le couvrir de son infamie et de sa honte? N'est-ce pas là cette femme ingrate qui trahit les honnêtes gens et favorise les coquins? »



Stance 92.

89. D'autres disaient : « Comme ils sont bien assortis! Tous deux de la même race et marqués d'un même signe. » On les maudit; on frémit de colère derrière eux; on crie : « Qu'on les pende! qu'on les brûle! qu'on les écartèle! qu'on les tue! » La foule se heurte, se presse pour les voir, elle court, et les devance aux rues, à la grande place. La nouvelle parvint au roi, qui s'en montra plus satisfait que de la conquête d'un royaume.

90. Sans attendre la nombreuse escorte de ses écuyers, il sortit en toute hâte, comme il était, et alla à la rencontre d'Aquilant, qui venait de venger son frère Griffon. Il l'accueille honorablement et d'un air gracieux, et l'invite à venir loger avec lui. De son consentement il fait enfermer les deux prisonniers au fond d'une tour.

91. Ils vont ensemble trouver Griffon qui n'était pas sorti de son lit depuis qu'il avait été blessé. Celui-ci, en voyant son frère, rougit, se doutant bien qu'il avait appris son aventure. Et après qu'Aquilant l'eut un peu plaisanté sur ce sujet, on mit en question le juste châtiment à infliger à ces deux misérables, ainsi tombés aux mains de leurs adversaires.

92. Aquilant demande, comme le roi, qu'on leur fasse subir mille tortures; mais Griffon (n'osant pas parler pour Origille toute seule) veut qu'on leur pardonne à tous deux. Il dit à ce sujet beaucoup de choses très-bien présentées; on lui répondit. Enfin, pour conclure, Martan fut remis aux mains du bourreau, pour être fouetté, mais non jusqu'à ce que mort s'ensuive.

93. Le lendemain au matin on le fit lier, et, non à travers le gazon et les fleurs, il fut promené partout et fouetté. Origille fut retenue en prison jusqu'au retour de la belle Lucine,

à la sagesse de laquelle ces seigneurs remettent le choix d'une peine sévère ou légère. Aquilant resta là en fêtes jusqu'à ce que son frère, tout à fait guéri, pût reprendre ses armes.

94. Le roi Norandin, qui était devenu sage et modéré après une si grande erreur, avait toujours le cœur plein de regret et de douleur d'avoir causé tant de maux et tant d'affronts à ce guerrier digne de toutes les récompenses et de tous les honneurs : de sorte que, nuit et jour, il rêvait aux moyens de faire qu'il se retirât content de lui.

95. Il résolut, en présence du peuple de cette ville, qui avait participé à la grande injure faite à un parfait chevalier, de rendre à celui-ci, avec tous les honneurs qui pouvaient être accordés par un roi, ce prix, qu'un traître lui avait dérobé par une telle supercherie; et, pour cela, il fit publier dans le pays que dans un mois il y aurait un autre tournoi.

96. Les apprêts se firent avec toute la magnificence et toute la pompe royale possible. La Renommée, d'un vol rapide, répandit la nouvelle dans toute la Syrie, en Phénicie et en Palestine; si bien que le bruit en vint à Astolphe, qui décida avec le vice-roi que ce tournoi ne se ferait pas sans eux.

97. La véridique histoire vante Sansonnet comme un guerrier vaillant et de grand renom. Roland lui donna le baptême; et Charles (comme je vous l'ai dit) lui confia le gouvernement de la Terre Sainte. Astolphe et lui firent disposer leurs équipages pour se rendre à Damas, où se préparent les joutes que la Renommée proclame et dont toutes les oreilles sont remplies.

98. Alors, en traversant à cheval la contrée, à petites journées, lentement, à leur aise, pour se trouver frais dans la ville de Damas le jour du tournoi, ils rencontrèrent au carrefour de deux routes une personne qu'à ses vêtements et à son allure on aurait prise pour un homme. C'était une femme d'une merveilleuse vigueur dans les combats.

99. Cette vierge se nommait Marphise [28]. Sa valeur était telle, que plus d'une fois, l'épée à la main, contre le grand Roland [29] et le seigneur de Montauban, elle leur fit monter la sueur au front. Le jour, la nuit, elle allait toujours armée, cherchant çà et là, par monts et par vaux, à se rencontrer avec des chevaliers errants, afin d'acquérir une gloire immortelle.

100. Quand elle vit Astolphe et Sansonnet qui venaient près d'elle, couverts de leurs armures, à leur air ils lui parurent de vaillants guerriers, car tous les deux étaient grands et avaient les os solides, et, comme elle prenait plaisir à se mesurer, elle avait déjà lancé son destrier pour les défier, lorsque, fixant de plus près ses regards, elle reconnut le duc paladin.

101. Elle se souvint de l'affabilité du chevalier quand il était avec elle au Cathay [30]. Elle l'appela par son nom, et, ôtant ses gantelets, elle leva la visière de son casque; et avec un grand empressement elle vint l'embrasser, quoiqu'elle fût plus fière qu'aucune femme. De son côté le paladin ne fut pas moins respectueux pour cette noble dame.

102. Ils se questionnèrent réciproquement sur leurs voyages. Lorsque Astolphe (qui répondit le premier) lui eut raconté comment il s'en allait à Damas, où le roi de Syrie avait invité les guerriers valeureux à venir donner des preuves de leur courage, Marphise, toujours ardente pour accomplir des prouesses, leur dit : « Je veux me trouver avec vous à ce tournoi. »

103. Astolphe fut extrêmement charmé d'avoir une telle compagne d'armes, et Sansonnet de même. Ils arrivèrent à Damas la veille de la fête, et ils se logèrent hors de la ville, dans un faubourg, et jusqu'à l'heure où l'Aurore réveille le vieil époux [31], qu'elle a tant aimé, ils s'y reposèrent bien plus à l'aise que s'ils étaient descendus au palais.

104. Et lorsque le nouveau soleil pur et brillant eut répandu partout ses éclatants rayons, la belle héroïne et les deux guerriers s'armèrent après avoir envoyé en ville des messagers qui revinrent leur annoncer, quand c'en fut le moment, que le roi Norandin était venu à la place qu'il avait choisie au tournoi, pour voir briser des lances [32].

105. Sans plus de retard ils s'en vont à la ville, et par la grande rue ils gagnent la place où les chevaliers de race noble attendent çà et là le signal du roi. Les prix qu'on doit donner en



NORANDIN ÉTAIT VENU A LA PLACE QU'IL AVAIT CHOISIE AU TOURNOI, POUR VOIR BRISER DES LANCES. (CHANT XVIII, STANCE 104.)

ce jour au vainqueur sont une épée et une masse richement garnies, et un destrier, digne présent d'un tel prince.

106. Norandin croyait fermement que le chevalier à l'armure blanche, que Griffon gagnerait le second prix comme il avait gagné le premier, et aurait tout l'honneur des deux tournois. Pour lui donner tout ce qu'il convenait d'offrir à un homme de sa valeur, il pensa qu'il ne devait pas faire moins que de joindre aux autres armes, dans ce dernier tournoi, l'épée, la masse et un cheval d'une très-grande beauté.

107. Les armes qui dans la joute précédente devaient revenir à Griffon, vainqueur de tous, et que Martan avait indignement usurpées en se faisant passer pour lui, le roi les fit attacher devant lui; l'épée si bien garnie y fut ceinte, et la masse pendue à l'arçon du cheval, afin que Griffon remportât l'un et l'autre prix.

108. Mais la magnanime guerrière, qui venait d'arriver sur la place avec Astolphe et le brave Sansonnet, empêcha que cette intention du roi ne fût réalisée. En apercevant les armes dont je viens de vous parler, elle les reconnut sur-le-champ, parce qu'elles lui avaient précédemment appartenu, et qu'elle les aimait comme on est attaché à des choses rares et précieuses.

109. Bien qu'elle les eût abandonnées sur la route, parce qu'elles l'embarrassaient un jour que, pour ravoir sa bonne épée, elle courait après ce Brunel digne de la corde. Je ne crois pas qu'il m'arrive d'avoir à raconter ailleurs cette aventure [33], je la passe sous silence. Qu'il vous suffise de savoir comment Marphise retrouva ici ses armes.

110. Apprenez encore que, dès qu'elle les eut reconnues à des marques certaines, pour rien au monde elle ne les aurait laissées un seul jour sans s'en recouvrir. Elle ne songe pas à se demander si elle doit s'y prendre plutôt d'une façon que d'une autre pour les ravoir; mais elle s'en approche brusquement, étend la main et, sans s'inquiéter de rien, elle les reprend.

111. Et dans la précipitation qu'elle y mit, il arriva qu'elle en enleva une partie et qu'elle fit tomber l'autre à terre. Le roi, qui se trouve vivement offensé, d'un seul regard lui déclare la guerre. Le peuple ne peut supporter cette insolence; il saisit pour le venger des lances et des épées, ne se ressouvenant plus de ce qu'il lui en avait coûté quelques jours plus tôt pour avoir cherché noise à des chevaliers errants.

112. Le jeune enfant qui court, à la saison nouvelle, parmi les fleurs vermeilles, jaunes et couleur d'azur, n'est pas plus heureux, ni une jeune et belle femme bien parée plus aise de se trouver au milieu de la musique et des danses, que ne l'est cette guerrière d'un incroyable courage au bruit des armes et des coursiers, au milieu des lances et des épées, qui vont répandre le sang et donner la mort.

113. Elle pique son coursier et, la lance basse, elle se précipite avec impétuosité sur la foule éperdue. Elle perce à l'un le cou, à l'autre la poitrine, et d'un choc en renverse plusieurs; puis elle tire son épée et en frappe au hasard : l'un reste sans tête, l'autre le crâne fracassé, celui-là le flanc percé; d'autres se voient enlever le bras droit ou le bras gauche.

114. L'intrépide Astolphe et le fort Sansonnet, qui comme elle avaient revêtu haubert et cotte de mailles, bien qu'ils ne fussent pas venus à telle intention, voyant la bataille engagée, abaissent la visière de leurs casques et dirigent leurs lances sur cette canaille; puis, avec le tranchant de l'épée, çà et là ils s'ouvrent un passage.

115. Les chevaliers étrangers qui étaient venus pour le tournoi, voyant les armes manœuvrées avec une telle fureur et les jeux attendus changés en luttes sérieuses, restaient incertains et l'esprit stupéfait (car tous ne savaient pas quel motif de plaintes avait le peuple irrité, ni quelle grave injure avait été faite au roi).

116. Quelques-uns prirent le parti de la foule, et ils ne tardèrent pas à s'en repentir; d'autres, aussi indifférents aux gens de la ville qu'aux étrangers, se préparèrent à partir; d'autres encore, plus

prudents, retinrent la bride de leurs chevaux pour voir comment tout cela finirait. Griffon et Aquilant se jettent aussi dans la mêlée pour reprendre les armes enlevées.

117. Les deux frères avaient vu les yeux du roi rouges et enflammés par le poison de la colère; beaucoup de témoins leur avaient appris la cause première de ce tumulte; Griffon, d'ailleurs, regardait l'insulte comme faite à lui-même aussi bien qu'au roi Norandin; aussi ils s'étaient fait donner en toute hâte leurs lances et ils s'élançaient comme la foudre à la vengeance.

118. De son côté, Astolphe, éperonnant Rabican, arrivait avant tous les autres, tenant la lance d'or enchantée, dont le choc violent abat tous ceux qu'elle touche. De cette lance il frappe d'abord Griffon et le laisse étendu à terre; il trouve ensuite Aquilant, et à peine a-t-il touché le bord de son écu, qu'il le jette à la renverse sur l'arène.

119. Les chevaliers de renom et de grande valeur vident aussi les arçons devant Sansonnet. Le peuple sort de la place. Le roi est transporté de colère, de fureur, de rage. Cependant Marphise, emportant l'ancienne et la nouvelle cuirasse, ainsi que les deux casques, comme elle voit que tous fuient devant elle, s'en retourne victorieuse à son auberge.

120. Astolphe et Sansonnet ne tardèrent pas à la suivre et à retourner avec elle à la porte de la ville (car tout le monde leur faisait place), et à rentrer à leur gîte [34]. Aquilant et Griffon, trop affligés de s'être vus renversés au premier choc, tenaient de honte la tête baissée et n'osaient paraître devant Norandin.

121. Ils prennent leurs chevaux, les enfourchent et les poussent rapidement à la poursuite des ennemis. Le roi les suit avec un grand nombre de ses vassaux, tous déterminés à périr ou à le venger. La populace leur crie : « Tuez-les, tuez-les! » et se tient à distance, attendant des nouvelles. Griffon arriva au moment où les trois compagnons faisaient volte-face et s'étaient emparés du pont.

122. A première vue il reconnaît Astolphe, qui avait le même cheval, les mêmes emblèmes, la même armure que le jour où il tua l'enchanteur Orrile. Il ne l'avait pas vu, ou n'y avait pas fait attention, quand il se mit à lutter contre lui dans l'arène. Ici il le reconnaît, le salue et l'interroge au sujet de ses compagnons.

123. Pourquoi avaient-ils jeté ces armes à terre avec si peu de respect pour le roi? Le duc anglais fit exactement connaître à Griffon quels étaient ses compagnons. Quant aux armes qui avaient été la cause de la bataille, il dit qu'il ne savait pas grand'chose à cet égard, mais qu'ayant accompagné Marphise, il avait voulu, ainsi que Sansonnet, lui venir en aide.

124. Pendant que le paladin était là avec Griffon, survint Aquilant, qui le reconnut tout de suite, en l'entendant de près parler avec son frère; et cela changea ses dispositions, tout à l'heure fort mauvaises. Un grand nombre des gens de la suite de Norandin arrivaient, mais ils n'osaient pas s'approcher, d'autant plus que, les voyant parlementer, ils restaient calmes et attentifs à ce qui se disait.

125. L'un d'entre eux, apprenant que là se trouve Marphise, renommée dans le monde par sa valeur, tourne bride et va prévenir Norandin que, s'il ne veut pas en ce jour sacrifier sa cour tout entière, il doit, avant qu'elle soit complétement détruite, aviser à l'arracher aux mains de Tisiphone et à la mort, parce que c'est réellement cette Marphise qui lui a ravi l'armure dans le tournoi.

126. Lorsque le roi Norandin entend ce nom, si redouté dans tout l'Orient, qui faisait dresser les cheveux à tant de gens, même quand elle était éloignée d'eux, il est persuadé qu'il en arrivera ainsi que le dit son chevalier, s'il n'avise pas auparavant. Il rappelle et rassemble ses troupes, dont la colère a fait place à la crainte.

127. De l'autre côté, les fils d'Olivier, avec Sansonnet et le fils d'Othon, à force de supplications, obtiennent de Marphise qu'elle mette fin à cette redoutable lutte. Marphise s'avança vers le roi d'un air fier et lui dit : « Je ne sais de quel droit, seigneur, vous voulez donner ces armes, qui ne sont pas à vous, comme récompense au vainqueur de votre tournoi.

128. « Ces armes sont à moi, je les laissai un jour au milieu de la route qui vient de l'Arménie.

parce que je voulais poursuivre à pied un voleur qui m'avait gravement offensée. Mon écusson servira à le prouver; si vous le connaissez déjà, vous pouvez le voir ici. » Et elle le lui montra gravé sur sa cuirasse : c'était une couronne brisée en trois parties.

129. « Il est vrai, répondit le roi, qu'elles me furent données, il y a peu de jours, par un marchand arménien. Et, si vous me les aviez demandées, vous les auriez eues, qu'elles fussent à vous ou non. Car, les eussé-je déjà données à Griffon, cependant j'ai assez bonne opinion de lui pour croire qu'il eût consenti à me rendre mon présent, pour me mettre, à mon tour, à même de vous l'offrir.

130. « Pas n'est besoin, pour me prouver qu'elles sont à vous, d'alléguer qu'elles portent votre armoirie. Il vous suffit de me le dire, car on croit plus en votre parole qu'à tout autre témoignage. Que vos armes restent donc en votre possession, c'est une restitution due à une valeur digne de la plus haute renommée. Gardez-les donc, plus de débat, et que Griffon reçoive de moi un prix plus considérable. »

131. Griffon, qui avait peu à cœur de posséder ces armes, mais qui désirait surtout que le roi fût satisfait, lui dit : « Vous pouvez me dédommager largement, si vous me déclarez que vous êtes satisfait de moi. » Marphise se dit en elle-même : « En tout ceci, l'honneur semble être pour moi; » et d'un air affable elle voulut faire courtoisement l'offre de ces armes à Griffon; finalement elle les reçut de lui comme un présent.

132. Ils retournèrent à la ville étant d'accord et de bonne amitié; les fêtes recommencèrent, puis se rouvrit le tournoi; l'honneur et le prix furent accordés à Sansonnet, car Astolphe, les deux frères et Marphise qui leur était supérieure, ne voulurent pas s'y mesurer, désirant, comme de bons compagnons et des amis, que Sansonnet en remportât le prix.

133. Après être restés auprès de Norandin en fêtes et en plaisirs huit ou dix jours, ils prennent congé du roi, parce qu'ils sont tourmentés du désir de revoir la France, qu'ils ne veulent pas abandonner si longtemps, et Marphise qui souhaitait faire ce voyage les accompagna; de longue date elle avait le désir de venir se mesurer avec les paladins,

134. Et éprouver par elle-même si la réalité répondait à leur grande renommée. Sansonnet chargea un autre à sa place de commander à Jérusalem. Alors ces cinq guerriers formant une compagnie d'élite, car ils ont peu d'égaux en force au monde, ayant pris congé du roi Norandin, vont à Tripoli et à la mer qui en est tout près.

135. Et là ils trouvent un vaisseau que l'on chargeait pour l'Occident. Ils firent marché pour eux et pour leurs chevaux avec un vieux patron qui était de Luna [35]. La pureté du ciel leur présageait pour plusieurs jours une heureuse navigation. Ils levèrent l'ancre par un beau temps avec un vent favorable qui gonflait toutes leurs voiles.

136. L'île [36] consacrée à la déesse des amours leur offrit un premier port; l'air y est mauvais : non-seulement il incommode les hommes, mais il ronge le fer. La vie y est courte, le mal provient d'un marais. Et certes la nature n'aurait pas dû infliger à Famagouste [37] le voisinage malsain et délétère de Costantia [38], quand elle est si bénigne au reste de l'île de Chypre.

137. Les miasmes qui s'exhalent du marais ne permettent pas au navire d'y faire un long séjour. De là il ouvrit toutes ses voiles à un vent de nord-est [39], et courant à main droite autour de l'île, il arriva à Paphos. On mit les échelles à terre, les passagers descendirent sur le charmant rivage, les uns pour acheter des marchandises, les autres pour voir cette terre vouée à l'amour et au plaisir.

138. Depuis les bords de la mer, on monte très-doucement pendant six ou sept milles jusqu'à d'agréables collines. Le terrain est couvert de myrtes, de cèdres, d'orangers et de mille autres arbres odoriférants. Le serpolet, la marjolaine, les roses, les lis, le safran exhalent de ce sol embaumé un si doux parfum, qu'on le sent en mer à chaque vent qui souffle de terre.

139. D'une limpide fontaine sort un ruisseau abondant qui arrose toute la plage. On peut bien dire que ce lieu délicieux est le séjour favori de la belle Vénus : toutes les femmes, toutes les filles y sont

plus agréables qu'en aucun autre lieu du monde, et la déesse fait que toutes, jeunes et vieilles, brûlent d'amour jusqu'à leurs dernières années.

140. Là ils entendent raconter encore l'aventure de Lucine et de l'ogre qu'ils avaient déjà apprise en Syrie, et comment elle faisait à Nicosie de nouveaux préparatifs pour rejoindre son mari. Le patron, ayant expédié ses affaires et voyant souffler un vent favorable pour son voyage, lève l'ancre, fait tourner sa proue vers le couchant et déploie toutes ses voiles.

141. Le navire lève ses voiles au vent de nord-ouest [40], le serre au plus près et gagne la haute mer. Puis un vent de sud-ouest [41], qui paraissait doux au commencement, et tant que le soleil fut haut, devint violent vers le soir, et livra un assaut furieux à la mer, avec tant de coups de tonnerre et tant d'éclairs, qu'il semble que le ciel se déchire et s'embrase entièrement.

142. Les nuages étendent un sombre voile qui dérobe le soleil et les étoiles. En bas c'est la mer qui mugit, en haut c'est le ciel; de toutes parts soufflent le vent et la tempête qui fouettent au visage des malheureux navigateurs des torrents de pluie et de grêle, et la nuit s'étend de plus en plus sur les flots irrités et formidables.

143. Les matelots se livrent à la pratique de l'art dans lequel ils sont habiles. L'un communique ses ordres au moyen de coups de sifflet et indique ainsi aux autres ce qu'ils ont à faire, d'autres préparent les ancres par précaution; ceux-ci carguent les voiles, ceux-là manœuvrent les cordages; les uns sont au gouvernail, les autres affermissent le mât; il en est qui sont chargés de débarrasser le pont.

144. Le temps affreux grossit toute la nuit, plus obscure, plus noire que l'enfer. Le pilote dirige son gouvernail droit sur la haute mer, où il croit trouver les vagues moins furieuses; et d'instant en instant il oppose la proue aux coups de la mer et de l'horrible tempête, ne perdant pas l'espoir que, quand le jour paraîtra, la tourmente pourra s'apaiser ou devenir moins terrible.

145. Elle ne cesse ni ne s'apaise; l'orage redouble de fureur au jour, si toutefois c'est le jour, comme on le pense, en comptant les heures, car il ne se manifeste pas par la lumière. Alors le pilote attristé s'abandonne au vent avec moins d'espérance et plus d'inquiétude, il tourne la poupe aux flots et il court sur cette mer en fureur avec ses voiles basses.

146. Pendant que la Fortune tourmente ainsi ces gens sur la mer, elle ne laisse pas non plus en repos sur terre ceux qui sont en France, où les Anglais et les Sarrasins se battent et s'entre-tuent. Là Renaud attaque, ouvre, met en déroute les escadrons ennemis. J'ai dit plus haut qu'il avait lancé son coursier Bayard contre le brave Dardinel [42].

147. Renaud aperçoit les armoiries écartelées (de blanc et de rouge) dont s'enorgueillissait le fils d'Almont, et il l'estime un guerrier brave et hardi d'oser rivaliser pour ses armes avec le comte [43]. Il s'approche et se confirme dans son opinion, en voyant autour de lui une montagne d'hommes qu'il avait tués. « Il faut, s'écrie-t-il, que j'arrache et détruise au plus vite ce rejeton dangereux, avant qu'il le devienne davantage. »

148. Partout où se dirige le paladin, chacun se range et lui ouvre une large voie. Le fidèle ne se retire pas moins que le Sarrasin, tant on respecte la fameuse épée. Renaud ne voit aucun autre que le malheureux Dardinel, et il ne cesse de le poursuivre. « Enfant, lui crie-t-il, celui qui t'a donné ce bouclier t'a laissé un dangereux héritage.

149. « Je viens à toi pour éprouver, si tu m'attends, comment tu gardes tes quartiers rouge et blanc. Si tu ne les défends pas aujourd'hui contre moi, tu pourras encore moins les défendre contre Roland. Dardinel répondit : « Apprends donc que si je les porte, je sais aussi les défendre, et qu'il y a pour moi plus de gloire à recueillir que de dangers à craindre de ces quartiers blanc et rouge de mes armoiries paternelles.

150. « Quoique je sois un enfant, ne pense pas me faire fuir, ni que je te cède mes armes. Si tu me les enlèves, c'est que tu m'auras arraché la vie; mais j'espère qu'avec l'aide de Dieu il arrivera

tout le contraire. Quoi qu'il advienne, personne ne pourra m'accuser d'avoir jamais forfait à ma race. » A ces mots il fond, l'épée à la main, sur le chevalier de Montauban.

151. La crainte glace tout le sang des Africains dans leur cœur lorsqu'ils voient Renaud se précipiter sur leur prince avec la même rage qu'un lion qui aurait vu dans une prairie un jeune taureau qui ne sent pas encore le feu de l'amour. Le Sarrasin fut le premier à frapper, mais son coup ne put entamer le casque de Mambrin [44].

152. Renaud sourit et lui dit : « Je veux que tu apprennes si je sais mieux que toi atteindre la veine. » Il pique son destrier, et en même temps il lui rend la bride, et il porte au prince sur la poitrine un coup de pointe si violent, qu'il fait sortir cette pointe par le dos. L'épée, en se retirant, entraîne l'âme avec le sang; le corps froid et sans vie tombe de cheval.

153. Comme languit et meurt la fleur purpurine que la charrue a coupée sur son passage, ou comme dans un jardin le pavot penche sa tête appesantie par la pluie [45], ainsi, le visage complétement décoloré, Dardinel sort de la vie. Il perd la vie, et avec lui expirent le courage et la valeur de tous les siens.

154. Ainsi que des eaux enfermées et retenues par l'industrie humaine, quand la digue vient à être rompue, s'échappent et se répandent avec grand bruit, tels les Africains, qui opposaient quelque résistance quand Dardinel leur communiquait du courage, se sauvent maintenant, éparpillés de côté et d'autre lorsqu'ils l'ont vu tomber mort de son cheval.

155. Renaud laisse fuir tous ceux qui veulent se sauver, et il s'attache à abattre ceux qui veulent résister. Tout succombe partout où passe Ariodant, qui dans cette journée rivalise de près avec Renaud. Lionel et Zerbin, l'un et l'autre ardents à faire à l'envi de grandes prouesses, mettent en pièces les ennemis. Charles fait son devoir, Olivier l'imite ainsi que Turpin et Guy, Salamon et Ogier.

156. Ce jour-là les Maures coururent grand risque qu'aucun d'eux ne pût retourner au pays des païens ; mais le sage roi d'Espagne [46], prenant vite son parti, se retire avec ce qu'il lui reste de troupes sous les mains. Il pense qu'il vaut mieux quitter le jeu avec une perte que de perdre tout son argent et jusqu'à ses vêtements. Il préfère sauver par sa retraite une partie de ses troupes plutôt que de causer, en restant, leur extermination complète.

157. Il envoie ses étendards vers le camp qui était entouré de remparts et de fossés avec Stordilan, avec les rois d'Andalousie et de Portugal au milieu d'une forte troupe. Il fait dire au roi de Barbarie [47] de battre en retraite de son mieux; et si, dans ce jour, il peut sauver sa personne et le (camp), il n'aura pas accompli une petite tâche.

158. Ce roi, qui se croyait entièrement perdu et n'espérait plus revoir jamais Bizerte, qui n'avait jamais vu la Fortune sous un aspect si cruel et si horrible, se réjouit que Marsile eût ramené une partie de l'armée en sûreté, et il commença à se retirer, à faire faire volte-face à ses drapeaux, et il fit sonner la retraite.

159. Mais la majeure partie de cette armée en déroute n'entend ni trompette, ni tambour, ni ordres. La lâcheté, la peur, sont telles, qu'on en vit beaucoup se noyer dans la Seine. Le roi Agramant veut rallier ses troupes, Sobrin l'accompagne, ils courent en vain de tous côtés; avec eux les meilleurs chefs s'efforcent de ramener leurs soldats dans les retranchements.

160. Mais ni le roi, ni Sobrin, ni aucun chef, par prières, par menaces ou par violence, ne peut ramener je ne dis pas tous ses hommes, mais même le tiers, au lieu où se retirent ces enseignes mal suivies. Pour un qui reste (et non sans blessure), deux sont morts ou en fuite. L'un est blessé par derrière, l'autre par devant, mais tous, tant qu'ils sont, harassés, épuisés.

161. Et à leur grande frayeur ils sont poursuivis jusqu'à l'entrée de leurs retranchements, et ce camp eût encore été pour eux un mauvais abri, malgré tout ce qu'on faisait pour le défendre (car Charles savait bien saisir aux cheveux la Fortune quand elle tournait la tête), si les ténèbres de la nuit ne fussent venues pour séparer les combattants et tout apaiser.

162. Peut-être fut-elle avancée par le Créateur, qui eut pitié de sa créature. Le sang coulait dans les

champs et courait comme un large fleuve inondant les chemins. On compta quatre-vingt mille corps passés ce jour-là au fil de l'épée. Les paysans sortirent de leurs retraites pour les dépouiller, et les loups de leurs tanières pour les dévorer pendant la nuit.

163. Charles ne rentre plus dans la ville, mais il campe dehors, devant les ennemis; il tient leurs tentes assiégées et il fait allumer autour de leur camp beaucoup de grands feux. Le chef des Sarrasins cherche à se défendre, il fait creuser la terre, fait des fossés, des remparts, des bastions. Il surveille le camp, tient les sentinelles éveillées, et de toute la nuit ne quitte pas son armure.

164. Toute la nuit, dans le camp peu sûr et bloqué des Sarrasins, on répand des pleurs, on gémit, on se lamente, mais autant que possible en étouffant ses plaintes. Les uns pleurent des parents et des amis laissés parmi les morts; d'autres gémissent sur eux-mêmes, parce qu'ils sont blessés et souffrants; mais leur plus grande crainte est celle des malheurs qui les attendent.

165. Il y avait parmi les Sarrasins deux Maures d'une naissance obscure, nés dans la Ptolémaïde, dont l'histoire mérite d'être racontée comme un rare exemple de véritable amitié; ils se nommaient Cloridan et Médor. Dans la bonne et dans la mauvaise fortune ils avaient eu constamment de l'attachement pour Dardinel et ils avaient passé en France avec lui.



Stance 162.

166. Cloridan avait été chasseur toute sa vie, il joignait la force à la légèreté. Médor, dans la fraîche nouveauté de l'âge, avait les joues blanches et rosées. Dans toute la nation accourue à cette guerre, il n'y avait pas une figure plus charmante et plus belle. Il avait les yeux noirs, les boucles de sa chevelure étaient blondes : il semblait que ce fût un ange des phalanges célestes.

167. Ils étaient tous deux sur les remparts avec beaucoup d'autres à la garde du camp, à l'heure où la nuit, au milieu de sa course, contemple le ciel avec des regards somnolents. Là Médor ne peut s'empêcher de mêler à tous ses discours le nom de Dardinel, fils d'Almont, et de pleurer en songeant que son corps reste dans la campagne sans recevoir les derniers honneurs.

168. Se tournant vers son ami, il lui dit : « O Cloridan, je ne saurais te dire combien je suis affligé à l'idée que mon prince soit resté dans la plaine, trop noble pâture, hélas! pour des loups et des corbeaux. En me rappelant comme il fut toujours affectueux pour moi, il me semble que, quand bien même ma vie serait sacrifiée pour l'honneur de son nom, je ne compenserais pas, je n'acquitterais pas mes immenses obligations envers lui.

169. « Je veux aller le chercher, pour qu'il ne reste pas sans sépulture dans la campagne, et peut-être Dieu permettra-t-il que je passe sans être vu près du camp silencieux de Charles. Tu resteras, et, s'il est écrit dans le ciel que je doive mourir, tu pourras le publier; si la Fortune m'empêche d'accomplir une si belle action, que l'on connaisse au moins par la renommée la tendresse de mon dévouement. »

170. Cloridan s'étonne qu'il y ait dans un enfant tant de courage, tant d'amour et de fidélité; et

dans son affection pour lui, il s'efforce de lui faire abandonner un tel dessein; mais il n'y réussit point, parce que rien ne peut consoler ni distraire une si grande douleur. Médor est résolu à mourir ou à ensevelir son prince dans la tombe.

171. Voyant qu'il ne le fléchit ni ne l'émeut, Cloridan lui répond : « Eh bien, j'irai, moi aussi; je veux coopérer à une si louable entreprise; moi aussi, j'aime, je désire une mort glorieuse. Quelle joie me restera-t-il en ce monde, si je reste sans toi, mon cher Médor? Mieux vaut mourir avec toi, les armes à la main, que de mourir ensuite de douleur, s'il arrive que tu me sois ravi. »

172. Ainsi décidés, ils cèdent leur poste aux gardes qui devaient les remplacer [48], et ils partent. Ils traversent fossés et palissades, et bientôt ils se trouvent au milieu des nôtres, qui sont sans surveillance. Le camp est endormi, tous les feux sont éteints, parce que les Sarrasins inspirent peu de crainte. Au milieu des armes et des chariots, les soldats étendus sont plongés jusqu'aux yeux dans l'ivresse et dans le sommeil [49].

173. Cloridan s'arrête un instant et dit : « Les occasions ne doivent jamais être négligées. Ne dois-je pas, mon cher Médor, faire un juste carnage de cette troupe qui a tué mon prince? Toi, pour que personne ne vienne nous surprendre, aie les oreilles et les yeux de tous côtés, et je m'offre à t'ouvrir avec mon épée une large voie à travers les ennemis [50]. »

174. Il dit, et il tient aussitôt parole [51]. Il entre dans la tente où dormait Alphée, arrivé l'année précédente à la cour de Charles, médecin, magicien savant en astrologie; mais cette fois elle lui servit peu, ou plutôt elle le trompa entièrement [52]; il s'était prédit qu'il mourrait plein de jours dans les bras de sa femme,



Stance 175.

175. Et dans cet instant le Sarrasin circonspect lui plonge la pointe de son épée dans la gorge. Il tue, auprès du devin, quatre autres personnes qui n'ont pas le temps de dire une parole. Turpin ne fait pas mention de leurs noms et le temps a emporté leur souvenir. Après eux c'est Palidon de Moncalieri, qui dormait paisible entre deux coursiers.

176. Il s'en vient ensuite au malheureux Grillon, reposant la tête appuyée sur le baril qu'il avait vidé, et qui croyait jouir en paix d'un sommeil calme et paisible. L'audacieux Sarrasin lui tranche la tête, le vin sort avec le sang par la même blessure [53]. Son corps en tenait plus d'un baquet. Il rêvait de boire lorsque Cloridan interrompit son rêve.

177. Près de Grillon il abat en deux coups un Grec et un Allemand, Andropon et Conrad. Ils avaient joué au frais une grande partie de la nuit avec le cornet et les dés; heureux s'ils avaient pu veiller à table jusqu'à ce que le soleil eût dépassé le fleuve de l'Indus! Mais le destin serait impuissant sur les hommes, si chacun devinait l'avenir.

178. Comme un lion affamé [54], qu'une longue faim a maigri et décharné, tue, égorge, déchire et dévore dans une étable pleine le faible troupeau tombé en son pouvoir, ainsi le cruel Sarrasin égorge nos gens dans leur sommeil et fait partout un terrible carnage. L'épée de Médor n'est pas encore émoussée [55], il dédaigne de frapper une vile multitude.

179. Il était parvenu à la tente où le duc d'Albret dormait dans les bras de sa maîtresse; l'un et l'autre se tenaient si étroitement, que l'air n'aurait pas passé entre eux. Médor leur coupe net la tête à tous deux. O l'heureuse mort! ô douce destinée! Leurs âmes, j'aime à le croire, s'en allèrent aussi unies que l'étaient leurs corps.

180. Il tue Malinde, Ardalique et son frère, qui étaient fils du comte de Flandre. Charles les avait récemment faits chevaliers l'un et l'autre et avait ajouté des lis à leurs armes, un jour qu'il les avait vus revenir tous deux du carnage avec leurs épées rouges de sang; il leur avait promis des terres en Frise. Il les leur aurait données, mais il en fut empêché par Médor.

181. Déjà les fers perfides s'approchaient des tentes qu'avaient fait dresser autour du pavillon de Charles les paladins qui montaient la garde chacun à son tour. A ce moment les Sarrasins arrêtent leurs épées au milieu de leur carnage cruel et se retirent à temps, car il leur semble impossible qu'au milieu d'une troupe si nombreuse il ne se rencontre pas un homme qui n'ait pas cédé au sommeil.

182. Et, quoiqu'ils puissent se charger de butin, s'ils se retirent sains et saufs ils auront beaucoup gagné. Cloridan se dirige du côté où il croit trouver le passage sûr, son compagnon le suit. Ils arrivent dans le champ de bataille où, parmi les épées, les arcs, les boucliers et les lances, gisent, dans un sanglant marécage, pauvres et riches, rois et vassaux, hommes et chevaux pêle-mêle.

183. Là l'horrible mélange de cadavres, dont toute la campagne d'alentour était remplie, pouvait rendre vaine jusqu'au point du jour la recherche fidèle des deux amis, si, à la prière de Médor, un coin de la lune n'eût apparu, sortant d'un nuage obscur. Médor leva dévotement ses regards au ciel, vers la lune, et lui dit :



Stance 179.

184. « O sainte Déesse que nos ancêtres ont justement appelée triforme, car tu montres ta beauté divine sous plusieurs formes : dans le ciel, sur la terre et dans l'enfer; toi qui dans les forêts, Déesse chasseresse, poursuis les traces des bêtes sauvages et des monstres, montre-moi où gît au milieu de tant de cadavres le corps de mon roi, qui pendant sa vie imita tes chastes exemples. »

185. A cette prière, que ce fût l'effet du hasard ou celui d'une foi si ardente, la lune entr'ouvrit le nuage et se montra aussi belle que lorsqu'elle s'offrit et se jeta toute nue dans les bras d'Endymion. A cette clarté on découvrit, avec Paris, les deux camps, la montagne et la plaine, et l'on aperçut de loin les deux collines, Montmartre à droite et Montlhéry à gauche [56].

186. La clarté brilla plus vive à la place où gisait le corps du fils d'Almont. Médor reconnaît son cher maître aux quartiers blanc et rouge de ses armoiries, il s'en approche en pleurant et il lui baigne tout le visage de larmes amères qui coulent de ses yeux comme d'un ruisseau. Si touchante est son attitude, si touchantes sont ses plaintes, que les vents pourraient s'arrêter pour les écouter.

187. Mais sa voix est si basse qu'on la saisit à peine : non qu'il craigne de se laisser entendre, ni qu'il songe le moins du monde à sa vie; il la hait plutôt et voudrait en être délivré; mais il craint qu'on ne l'empêche d'achever la pieuse besogne pour laquelle il est venu. Le corps du roi fut chargé sur leurs épaules et tous deux s'en partagèrent le poids.

188. Ils vont pressant le pas autant qu'ils le peuvent sous le cher fardeau qu'ils portent. Déjà celui qui est le maître de la lumière chassait les étoiles du ciel et les ombres de la terre, lorsque Zerbin, dont la haute valeur repousse le sommeil quand il le faut, après avoir toute la nuit poursuivi les Maures, regagnait le camp aux premières lueurs du jour.

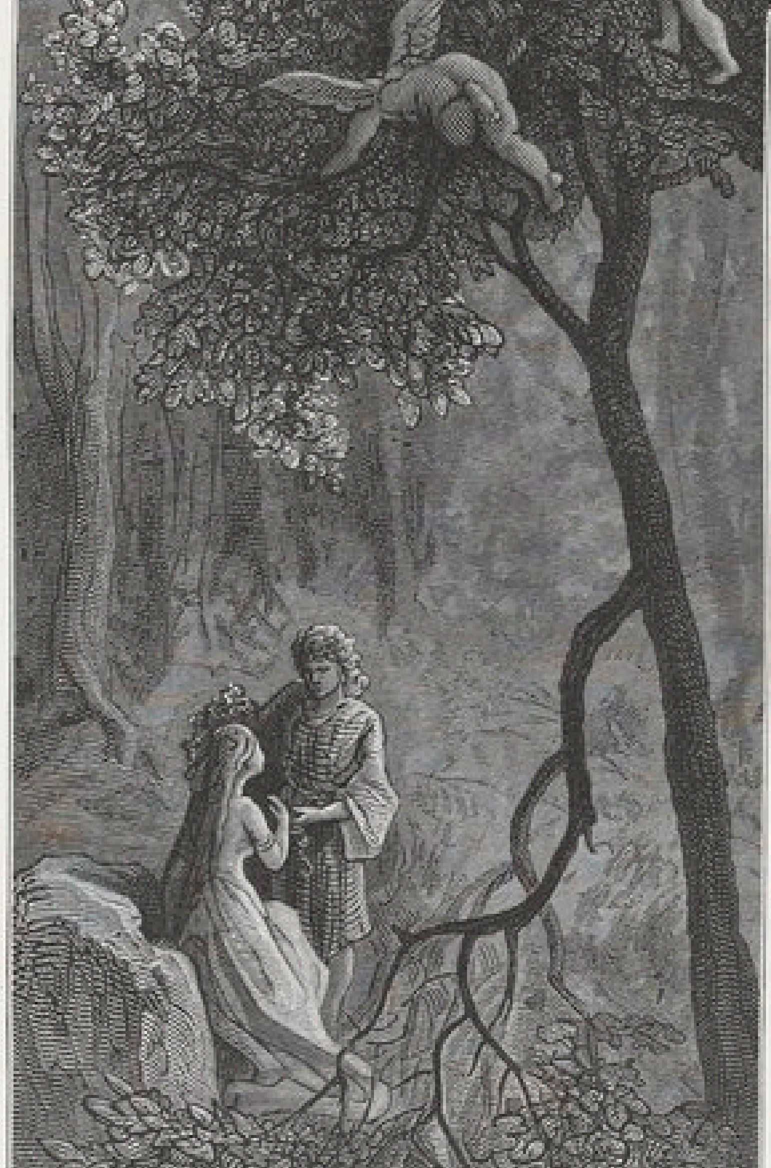
189. Il avait avec lui plusieurs cavaliers qui aperçurent de loin les deux amis. Tous se dirigèrent de ce côté, espérant y faire une prise et du butin. « Frère, dit Cloridan, il faut déposer le fardeau et avoir recours à nos jambes ; ce serait une folie de sacrifier deux vivants pour sauver un mort. »

190. Et il jette sa charge, pensant que son cher Médor devait en faire autant ; mais le malheureux, bien plus attaché à son maître, le prend tout entier sur ses épaules ; l'autre s'en allait en toute hâte, croyant son ami à ses côtés ou derrière lui. S'il avait su le laisser ainsi à l'aventure, il aurait attendu, non pas une fois, mais mille fois la mort.

191. Les cavaliers, résolus de forcer ces deux hommes à se rendre ou à périr, se répandent de côté et d'autre [57] et ont bientôt occupé toutes les issues par lesquelles ils pourraient se retirer. Leur chef, peu éloigné d'eux, est plus ardent que les autres à les poursuivre ; car, les voyant fuir de la sorte, il est certain qu'ils appartiennent à l'armée ennemie.

192. En ce temps-là il y avait de ce côté une antique forêt, pleine d'ombre, d'arbres touffus et de buissons [58], entrecoupée à l'intérieur d'étroits sentiers pratiqués seulement par les bêtes sauvages. Les deux païens espèrent qu'elle sera pour eux un abri favorable et les tiendra cachés à l'ombre de ses rameaux. — Mais que ceux qui prennent plaisir à mes chants renvoient à une autre fois pour savoir la fin.



CHANT DIX-NEUVIÈME

1. Aucun homme ne peut savoir de qui il est aimé, tant qu'il est heureusement assis en haut de la roue [de la Fortune], parce qu'il est entouré de vrais et de faux amis, qui tous lui témoignent un même attachement. Si ensuite son heureuse situation se change en revers, la tourbe des flatteurs tourne les talons, et celui qui aime de cœur reste fidèle, et il aime encore son maître après la mort.

2. Si le cœur se montrait à découvert comme le visage, tel qui à la cour est dans la grandeur et opprime les autres, et tel qui est en médiocre faveur auprès de son prince, changeraient ensemble de situation. Celui qui est humble deviendrait bientôt le plus grand, et le favori se perdrait dans la foule[1]. Mais, revenons à Médor, qui, fidèle et reconnaissant, a aimé son prince dans la vie et dans la mort.

3. Le malheureux jeune homme cherchait à se sauver dans les sentiers les plus inextricables ; mais le pesant fardeau qu'il avait sur les épaules faisait avorter tous ses efforts. Il ne connaît pas le pays, il se trompe de route et finit par se perdre dans des

buissons d'épines. Loin de lui s'était mis en sûreté Cloridan, dont les épaules n'étaient point chargées.

4. Cloridan était parvenu à un endroit où il n'entend plus le bruit et le tumulte de ceux qui le poursuivaient; mais quand il s'aperçoit que Médor est absent, il lui semble qu'il a laissé son cœur derrière lui. « Hélas! se dit-il, comment ai-je été assez négligent! hélas! comment ai-je été assez hors de moi pour venir jusqu'ici sans toi, Médor, pour ignorer où et quand je t'ai quitté? »

5. En disant cela, il se rejette dans les tortueux sentiers de l'épaisse forêt, il reprend le chemin par lequel il était venu, et sur ses propres traces il retourne à la mort. Il entend le bruit des chevaux, les cris et la voix menaçante des ennemis. A la fin il entend son cher Médor, et il le voit seul, à pied, entouré de nombreux cavaliers.

6. Ils sont une centaine qui l'enveloppent de toutes parts. Zerbin commande et crie de le prendre. Le malheureux tourne sans cesse sur lui-même et se tient autant qu'il peut en défense contre eux, tantôt derrière un chêne, tantôt derrière un orme, un hêtre ou un frêne, et il ne se sépare pas de son cher fardeau. Enfin, quand il ne peut plus le porter, il le pose sur l'herbe, et il va errant à l'entour,

7. Comme une ourse que le chasseur des Alpes a attaquée dans les rochers qui lui servent de tanière, se tient près de ses petits le cœur agité, et pousse en frémissant des cris d'amour et de rage. La colère et sa férocité naturelle l'excitent à étendre ses griffes et à ensanglanter ses lèvres; l'amour maternel l'attendrit et, au milieu de sa colère, la ramène à regarder ses oursons [2].


Stance 9.

8. Cloridan, qui ne sait comment lui porter secours, veut aussi mourir avec lui; mais il n'échangera pas la vie pour la mort sans avoir trouvé le moyen de faire périr plus d'un ennemi. Il pose sur son arc un de ses traits acérés, et, se tenant caché, il s'en sert si heureusement qu'il perce le crâne d'un Écossais et le fait tomber sans vie de cheval.

9. Toute la troupe se tourne vers l'endroit d'où était partie la flèche homicide; cependant le Sarrasin en décoche une autre pour abattre le cavalier qui est à côté du premier. Pendant que celui-ci demande aux uns et aux autres qui a tiré l'arc et crie fortement, la flèche arrive, lui traverse la gorge et lui coupe la parole.

10. A ce coup, Zerbin, qui les commandait, ne peut se contenir plus longtemps; il vient à Médor avec colère et lui dit d'un air furieux : « C'est toi qui le paieras! » Et étendant la main sur cette chevelure d'or, il le tire à lui avec violence; mais lorsque ses regards tombèrent sur ce beau visage, la pitié lui vint, et il ne le tua pas.

11. Le jeune homme a recours aux prières : « Chevalier, dit-il, je t'en prie par ton Dieu, ne sois pas assez cruel pour me refuser d'ensevelir le corps de mon roi; je ne veux pas obtenir pour moi d'autre grâce. Ne crois pas que je tienne à la vie, je ne désire vivre que tout juste assez de temps pour donner la sépulture à mon prince.

12. « Et s'il y a en toi la cruauté du Thébain Créon, si tu veux nourrir les bêtes féroces et les oiseaux, donne-leur mes membres en pâture et laisse-moi ensevelir ceux du fils d'Almont. » Ainsi parlait Médor avec un grand charme; ses paroles auraient été capables d'émouvoir un rocher; elles avaient déjà tellement attendri Zerbin, qu'il était tout rempli de tendresse et de compassion.

13. Sur ces entrefaites un Écossais brutal, conservant peu de respect pour son prince, frappa violemment de sa lance le sein délicat du suppliant. Cet acte cruel et barbare choqua d'autant plus Zerbin, qu'il vit tomber du coup [l'infortuné] jeune homme, pâle et défait au point qu'il fut persuadé qu'il était mort.

14. Il en fut affligé et tellement indigné, qu'il s'écria : « Tu ne resteras pas sans vengeance. » Et, plein de colère, il se retourna vers le cavalier qui avait commis cette cruauté ; mais celui-ci prit l'avance et, se dérobant promptement, se mit à fuir. Cloridan, qui voit Médor par terre, s'élance du bois pour combattre à découvert.

15. Il jette son arc et, rempli de rage, il fait tournoyer son fer au milieu des ennemis et les attaque, plus pour mourir que dans l'espérance de tirer une vengeance égale à sa colère. Blessé par tant d'épées, il voit enfin son sang rougir la terre, et lorsqu'il sent ses forces s'évanouir, il se laisse tomber à côté de son cher Médor.



Stance 16.

16. Les Écossais suivent leur chef irrité qui les emmène à travers la forêt. Les deux Sarrasins sont abandonnés sur le sol, l'un complétement mort, l'autre respirant à peine. Le jeune Médor reste longtemps étendu perdant son sang par une si large plaie, qu'il serait arrivé au terme de sa vie, s'il ne lui était survenu un secours.

17. Ce fut une jeune fille qui survint. Elle était couverte de l'humble vêtement des pasteurs, mais avec la prestance d'une reine ; elle avait de beaux traits, un air noble, agréable et chaste. Il y a si longtemps que je n'en ai donné de nouvelles, que vous devez avoir peine à la reconnaître. Si vous ne l'avez pas deviné, c'était Angélique, l'orgueilleuse fille du grand Kan du Cathay.

18. Après qu'Angélique eut recouvré son anneau, que Brunel lui avait dérobé, elle devint si fière, son orgueil augmenta tellement, qu'elle semblait mépriser le monde entier. Elle voyage seule, et elle ne daignerait pas avoir un compagnon, quelque fameux qu'il puisse être. Elle s'indigne à la pensée d'avoir autrefois donné le nom d'amant à Roland ou à Sacripant.

19. Et, plus que toutes ses autres faiblesses, elle se reproche surtout d'avoir voulu du bien à Renaud ; il lui semble qu'elle s'est trop avilie d'avoir laissé tomber si bas ses regards. L'Amour, voyant une telle arrogance, ne voulut pas la supporter plus longtemps. Il se met en embuscade à l'endroit où gisait Médor, met une flèche à son arc et attend la jeune orgueilleuse.



Stance 17.

20. Lorsque Angélique vit ce jeune homme blessé, languissant, tout près de la mort, et qui gémissait de voir son roi étendu sans sépulture, bien plus qu'il n'était affligé de son propre mal, elle sentit se glisser dans son sein, par une voie secrète, une pitié inconnue. Son cœur si dur s'attendrit, s'amollit ; et ce fut bien autre chose encore, quand il lui conta son aventure.

21. Et rappelant à sa mémoire l'art de la médecine qu'elle avait appris dans l'Inde (car il paraît que dans ce pays cet art est une noble et digne occupation, tenue en grand honneur, et, sans qu'on ait à manier longtemps les livres, le père le transmet en héritage à ses enfants), elle se dispose à opérer avec le suc des herbes pour le ramener à la vie.

22. Elle se rappela qu'elle avait vu en passant, sur une colline agréable, une certaine herbe, soit le dictame, soit la panacée, ou je ne sais quelle plante ayant une semblable vertu, qui arrête le sang, apaise les douleurs de la plaie et les inflammations dangereuses. Elle la trouva non loin de là, et, l'ayant cueillie, elle retourna où elle avait laissé Médor.

23. En revenant elle rencontra un berger qui venait à cheval par le bois cherchant une génisse égarée depuis deux jours et errant à l'aventure. Elle l'emmena avec elle à l'endroit où Médor perdait ses forces avec le sang qui coulait de sa poitrine, et il en avait déjà tellement rougi la terre, qu'il était sur le point de s'éteindre.

24. Angélique descendit de son palefroi et fit aussi descendre le berger avec elle. Elle broya l'herbe avec des pierres, la pressa et en exprima le suc entre ses blanches mains. Elle en répandit dans la plaie et en étendit sur la poitrine, sur le ventre et jusqu'aux hanches. Et telle fut la vertu de cette liqueur, qu'elle étancha le sang et lui rendit la vigueur.

25. Elle lui donna même la force de monter sur le cheval que le berger conduisit. Toutefois Médor ne voulut point quitter ce lieu avant que son prince eût été mis en terre, et il fit ensevelir Cloridan avec le roi, et ensuite il consentit à aller où il plut à Angélique. Et elle, par pitié, resta avec lui sous l'humble toit de l'obligeant berger.



Stance 31.

26. Et jusqu'à ce qu'elle l'eût ramené à la santé, elle ne voulut pas s'en éloigner, tant elle s'y était attachée, tant elle avait senti une douce pitié dès le premier moment qu'elle le vit étendu sur le sol. Ensuite, quand elle vit sa beauté et ses gracieuses manières, elle sentit son cœur mordu comme par une lime cachée, elle sentit son cœur rongé et peu à peu embrasé tout entier du feu de l'amour.

27. Le berger occupait avec sa femme et ses enfants une assez bonne et jolie cabane, cachée entre deux montagnes, et peu de temps auparavant il l'avait refaite à neuf. C'est là que la plaie de Médor fut bientôt guérie par les soins de la jeune fille; mais elle, en moins de temps encore, se sentit atteinte au cœur d'une plus grande blessure.

28. Elle se sentit au cœur une blessure plus large et plus profonde faite par un trait invisible, dardé des beaux yeux et de la blonde chevelure de Médor par l'archer qui porte des ailes. Elle se sent brûler, et le feu va toujours augmentant, et elle s'inquiète plus du mal de celui-ci que de son propre mal. D'elle-même elle n'a cure, elle n'a pas d'autre pensée que de rendre la santé à celui qui l'a blessée et lui cause des tourments.

29. Sa blessure s'ouvre et s'aigrit de plus en plus, à mesure que l'autre se ferme et se cicatrise. Le jeune homme guérit; mais elle, atteinte d'une autre fièvre, languit, tantôt glacée, tantôt brûlante. De jour en jour la beauté refleurit en lui; la malheureuse se consume comme fond un flocon de neige tombé hors de saison à une place découverte qu'atteignent les rayons du soleil.

30. Si elle ne veut pas mourir d'amour, il faut que, sans plus tarder, elle se vienne en aide à elle-même. Elle sent bien que ce n'est pas le moment d'attendre qu'un autre la sollicite. Brisant tous les freins de la pudeur, elle mit autant de hardiesse dans ses paroles que dans ses regards, et elle demanda le remède du mal que, sans le savoir peut-être, il lui avait causé.

31. O comte Roland! ô roi de Circassie! que vous sert, dites-moi, votre valeur, votre renommée? Dites! quel est le prix de votre gloire héroïque? Quelle récompense ont recueillie vos services? Indiquez-moi une seule faveur, ancienne ou récente, que cette femme vous ait jamais accordée, en reconnaissance, en rémunération, ou pour prix de tout ce que vous avez souffert pour elle.

32. Oh! si tu pouvais encore revenir à la vie, combien cela te semblerait-il dur, ô roi Agrican, à qui cette Angélique manifesta un tel dédain, avec des refus cruels et inhumains! O Ferragus

ou mille autres que je ne nomme point, qui avez accompli en vain mille exploits pour cette ingrate, qu'il serait affreux pour vous de la voir à présent dans ces bras!

* 33. Angélique laissa Médor cueillir des caresses que jamais mortel n'avait été assez heureux pour obtenir d'elle. Pour couvrir la chose d'un voile de décence, le mariage fut célébré avec des cérémonies saintes; l'amour y présida [2], et la femme du berger fut la matrone assistant la mariée.



Stance 35.

34. Les noces se firent sous l'humble toit le plus solennellement qu'il fut possible, et les deux amants passèrent plus d'un mois à se livrer tranquillement aux plaisirs. La jeune femme ne voyait



Stance 35.

que Médor et ne pouvait s'en rassasier. Quoiqu'elle fût toujours pendue à son cou, elle ne sentait jamais son amour assouvi.

35. Si elle restait à l'ombre, ou si elle sortait de la cabane, elle avait nuit et jour à ses côtés le bel adolescent. Matin et soir elle allait se promener sur les bords de quelque ruisseau ou dans quelque verte prairie. Au milieu du jour une grotte les abritait, sans doute égale en commodité et en agrément à celle qu'Énée et Didon fuyant l'orage eurent pour témoin discret de leurs amours.

36. Au milieu de tous leurs plaisirs, lorsqu'ils voyaient un arbre au tronc uni ombrager une fontaine ou un petit ruisseau, aussitôt un poinçon ou un couteau y était enfoncé; il en était de même sur une pierre un peu tendre, et les noms d'Angélique et de Médor, entrelacés ensemble de plusieurs nœuds et de diverses manières, étaient gravés dehors en mille endroits, ainsi qu'à l'intérieur sur les murs de la cabane.

37. Lorsqu'elle pensa avoir fait là un séjour plus que suffisant, elle résolut de retourner dans l'Inde, au Cathay, et de couronner Médor roi de son beau royaume. Elle portait au bras un cercle d'or, orné de riches pierreries, en signe et témoignage de l'amour qu'avait pour elle le comte Roland, et elle l'avait longtemps porté.

38. La fée Morgane l'avait donné autrefois à Ziliante, dans le temps où elle le tenait caché au fond d'un lac; et lui, lorsque par les mains et la valeur de Roland [4] il fut rendu à son père Monodant, il le donna à Roland. Roland, qui était amoureux, se laissa mettre ce cercle d'or au bras dans l'intention de le donner à sa reine, la belle Angélique, dont je vous entretiens.



Stance 35.

39. C'était moins par amour pour le paladin qu'à cause de la richesse et de la beauté du travail qu'Angélique tenait à son bracelet autant qu'on peut tenir à l'objet le plus précieux. Je ne puis vous dire par quel privilége elle l'avait conservé dans l'île des Pleurs, là où elle fut exposée nue au monstre marin par une peuplade inhospitalière et cruelle.

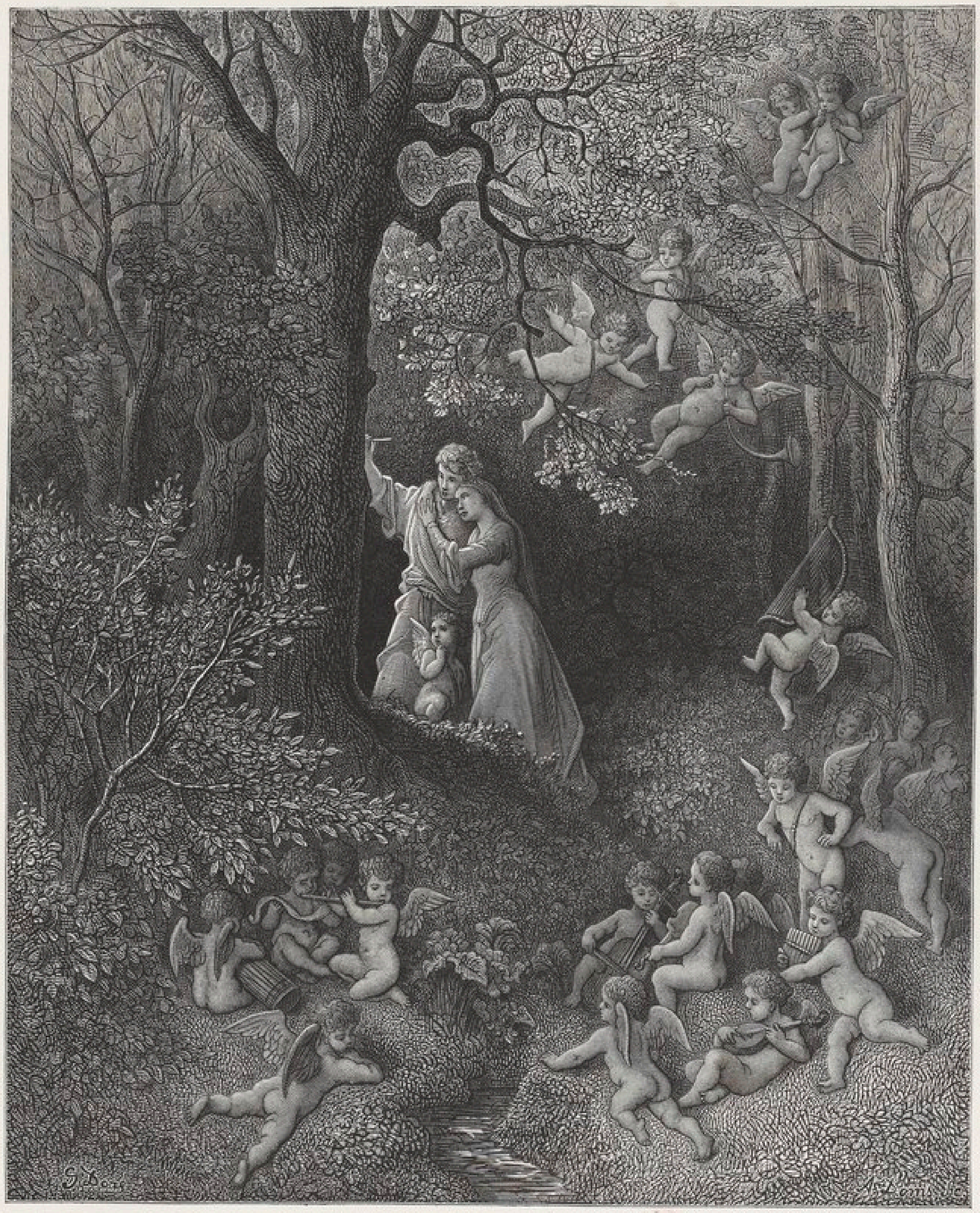
40. Ne possédant là aucun autre moyen de récompenser le bon berger et sa femme qui les avaient servis avec un si grand zèle depuis le jour où elle était venue chez eux, elle détacha de son bras le cercle d'or et le lui donna, désirant qu'il le gardât pour l'amour d'elle. Ensuite ils se dirigèrent vers les montagnes qui séparent la France de l'Espagne.

41. Ils avaient projeté de séjourner quelques jours à Valence ou à Barcelone, jusqu'à l'arrivée de quelque bon navire qui appareillât pour l'Orient. En descendant des sommets des Pyrénées, ils découvrirent la mer au-dessous de Girone [5], et, côtoyant à main gauche le rivage, ils allèrent par un chemin battu à Barcelone.

42. Mais ils n'y étaient pas encore arrivés, qu'ils trouvèrent étendu sur le sable du rivage un fou, tout souillé, comme un porc, de boue et de fange. Sa figure, sa poitrine, son dos en étaient couverts. Il s'élança sur eux comme un chien qui vient attaquer subitement un étranger; il leur causa de l'inquiétude et fut sur le point de leur faire du mal. — Mais je reviens à vous parler de Marfise.

43. Je veux vous parler de Marfise, d'Astolfe, d'Aquilant, de Griffon et des autres qui, tourmentés par la tempête et avec la mort devant eux, pouvaient à peine lutter contre la mer, qui, de plus en plus fière et arrogante, redouble ses menaces et sa fureur. La tourmente durait déjà depuis trois jours et ne semblait pas encore vouloir s'apaiser.

44. Les vagues ennemies et le vent toujours plus violent brisent et fracassent l'arrière et les



LORSQU'ILS VOYAIENT UN ARBRE OMBRAGER UN PETIT RUISSEAU, AUSSITOT UN POINÇON Y ÉTAIT ENFONCÉ. (CHANT XIX, STANCE 36.)

bordages du navire; si la tempête en laisse quelque débris, les matelots l'abattent et le jettent à la mer. L'un, la tête baissée sur une caisse, à la lueur d'une petite lanterne, détermine sur une carte la route à suivre, un autre descend avec une torche dans la sentine.

45. Un marin sous la poupe, un autre sous la proue se tient devant l'horloge à sable, et ils retournent chaque demi-heure pour voir combien on a fait de chemin et de quel côté on se dirige ; ensuite chacun avec sa carte étalée donne son avis au milieu du navire, lorsque tous les marins ont été réunis en conseil par le patron.

46. Celui-ci dit : « Nous sommes arrivés à Limissol [6], ainsi que je le reconnais aux bas-fonds ; » — Celui-là : « Près des rochers pointus de Tripoli, où la mer brise souvent les navires. » — Un autre dit : « Nous sommes perdus près de Satalie [7] ; » ce qui fait soupirer et se plaindre plus d'un matelot : chacun explique son avis à sa manière, mais tous sont également agités et frappés de terreur.



Stance 43.

47. Le troisième jour le vent les assaille avec une plus grande violence ; la mer frémit avec plus de furie, le vent déchire et emporte la trinquette [8], la mer brise le timon et emporte le timonier. Certes il est courageux, il a un cœur de marbre et plus dur que l'acier, celui qui n'a point peur en ce moment. Marfise, jusque-là si intrépide, ne nie point que ce jour-là elle ait eu peur.

48. On promet de faire un pèlerinage au mont Sinaï, à Saint-Jacques de Galice, à Chypre, à Rome, à la vierge d'Ettino [9] et à d'autres lieux de dévotion renommés. Sur la mer cependant le navire tourmenté et brisé s'élève au ciel ou retombe; le patron, pour diminuer sa fatigue, avait fait couper le mât d'artimon.

49. De la proue, de la poupe et des bords on jette ballots, caisses et tout ce qui est pesant; on fait vider toutes les chambres et les soutes et abandonner les riches marchandises aux ondes avides. Les uns travaillent aux pompes, retirent du vaisseau les eaux importunes et renvoient la mer à la mer. D'autres portent du secours à fond de cale, partout où l'eau semble s'être ouvert une voie dans le navire.

50. Ils passèrent bien quatre jours dans ce travail et cette peine ; ils n'avaient plus de ressources, et la mer aurait été pleinement victorieuse pour peu que sa fureur eût duré ; mais la lumière si désirée

du feu Saint-Elme[10] leur rendit l'espérance d'un ciel serein. Elle vint se poser à l'extrémité de la proue, car il n'y avait plus ni mâts ni antennes.

51. Les navigateurs, ayant aperçu les flammes de ce beau feu, s'agenouillèrent, et, les yeux mouillés de pleurs, d'une voix tremblante, ils demandèrent une mer tranquille et le repos. La tempête cruelle, qui avait persisté jusque-là, ne dura pas davantage. Les vents du nord et du nord-ouest[11] cessèrent de tourmenter le navire, et le vent du sud-ouest[12] régna seul sur la mer.

52. Ce vent reste seul maître de la mer, sur laquelle sa bouche noire exhale un souffle puissant; il entraîne à sa suite le rapide courant des flots irrités dont il affaisse promptement les crêtes; il emporte le navire plus vite que jamais l'aile du faucon n'emporta l'oiseau voyageur. Le nocher craint de voir son vaisseau transporté au bout du monde, ou brisé ou coulé à fond.

53. L'habile pilote trouve à cela un remède : il ordonne de jeter à la mer par la poupe d'énormes poids retenus par des câbles qu'on déroule, et il parvient à ralentir ainsi sa marche des deux tiers. On se trouve bien de cette idée, et mieux encore du présage de celui qui avait allumé, à la proue, les lueurs mystérieuses. Ce fut lui qui sauva le navire, qui aurait péri peut-être, et lui permit de s'élancer en toute sécurité dans la haute mer.

54. Il arriva dans le golfe d'Ajazzo, vers la Syrie, vis-à-vis d'une grande ville, et assez près du rivage pour découvrir les deux forteresses qui fermaient le port. Lorsque le capitaine s'aperçut de la route qu'il avait suivie, il redevint d'une pâleur mortelle, car il ne voulait pas entrer dans ce port, et il ne pouvait ni tenir la haute mer ni se sauver.

55. Il ne pouvait ni tenir la haute mer ni se sauver, parce qu'il avait perdu ses mâts et ses antennes. Les bordages et les membrures mêmes du navire étaient disjoints, brisés et démolis par les coups de la mer : débarquer c'était vouloir mourir, ou se livrer à un esclavage perpétuel, car tous ceux qu'une erreur ou la mauvaise fortune amène en ce lieu, y perdent la vie ou la liberté.

56. A rester dans l'incertitude il y avait grand danger que les habitants de ce pays ne sortissent avec des navires armés et ne donnassent la chasse au sien, qui n'était pas en état de tenir la mer et encore moins de combattre. Pendant que le patron ne sait quel parti prendre, le prince anglais lui demande ce qui lui tient ainsi l'esprit en suspens, et pourquoi il n'est pas encore entré dans le port.

* 57. Le capitaine lui raconte que tout ce rivage est occupé par des femmes homicides, dont l'antique coutume est de tenir en esclavage perpétuel, ou de faire mourir tous ceux qui abordent. Celui-là seul évite ce sort qui peut vaincre en champ clos dix combattants, et puis triompher ensuite de dix vierges.

58. Et si, après avoir réussi dans la première épreuve, il échoue dans la seconde, il est mis à mort, et ceux qui sont avec lui deviennent laboureurs ou bouviers. S'il est capable d'accomplir l'une et l'autre tâche, il obtient la liberté pour tous les siens, mais non pour lui-même, car il doit être le mari de dix femmes choisies à son goût.

59. Astolphe ne peut entendre sans rire l'étrange coutume de ce pays. Survient Sansonnet, puis Marphise, ensuite Aquilant et son frère. Le capitaine leur raconte également le motif qui le retient éloigné du port. « Je préfère, disait-il, que la mer m'engloutisse plutôt que de porter le joug de la servitude. »

60. Les matelots et tous les autres passagers furent de l'avis du capitaine, mais Marphise et ses compagnons y étaient contraires; ils regardaient le rivage comme bien plus sûr que les flots; ils redoutaient bien plus de voir autour d'eux la mer en fureur que cent mille épées. Ce lieu, ou tout autre où ils pourraient se servir de leurs armes, leur paraissait peu à craindre.

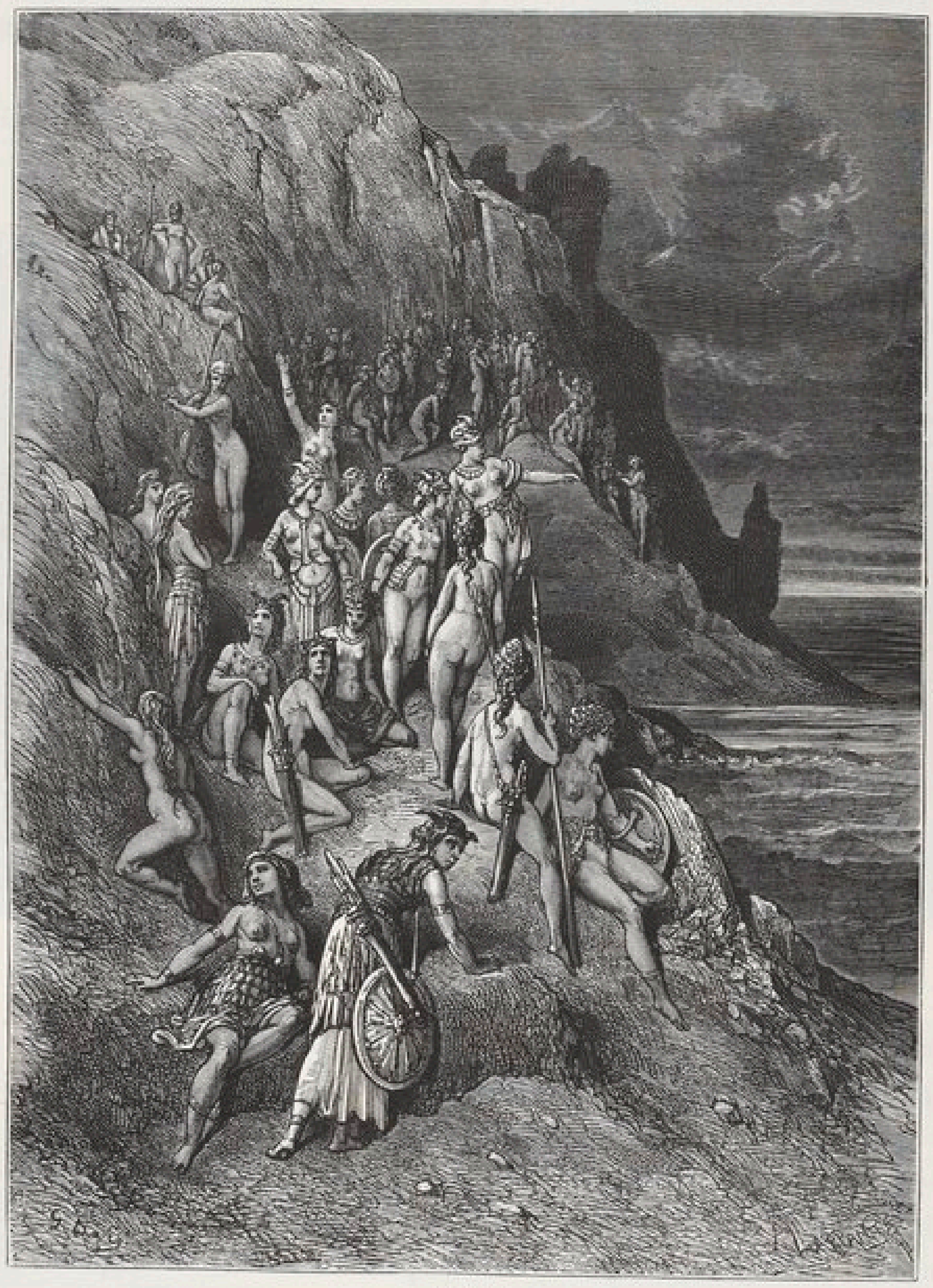
61. Les guerriers souhaitaient de descendre à terre, mais le duc anglais avec d'autant plus d'assurance qu'il sait que le seul bruit de son cor fait fuir tous les habitants. Les uns approuvent l'idée de débarquer, les autres la blâment; ils se disputent entre eux, mais le plus grand nombre force le capitaine, contre son gré, à pousser son navire vers le port.



EN DESCENDANT DES PYRÉNÉES ILS DÉCOUVRIRENT LA MER. (CHANT XIX, STANCE 41.)

62. Dès le moment où, en vue de cette ville cruelle, ils avaient été découverts sur la mer, ils avaient aperçu une galère pourvue d'une chiourme nombreuse et de matelots habiles, se dirigeant en droite ligne sur leur malheureux vaisseau, livré à la confusion des avis incertains; et ce navire, attachant leur poupe basse à sa proue élevée, les eut bientôt soustraits aux fureurs de la mer.

63. Ils entrèrent dans le port à la remorque et à force de rames plutôt qu'à l'aide des voiles, car la violence du vent leur avait enlevé la possibilité de manœuvrer les cordages; cependant les chevaliers



Stance 57.

reprennent leurs épaisses armures et leur fidèle épée, et ils ne cessent, par leurs exhortations, de rendre l'espoir au capitaine et à tous ceux qui avaient peur.

64. Le port est fait en forme de croissant et il a plus de quatre milles de tour; son entrée a six cents pas. De chaque côté, à la pointe du croissant, il y a un fort; il ne redoute l'assaut d'aucune tempête, à moins qu'elle ne vienne du midi. Autour du port la ville s'étend en amphithéâtre et s'élève sur la colline.

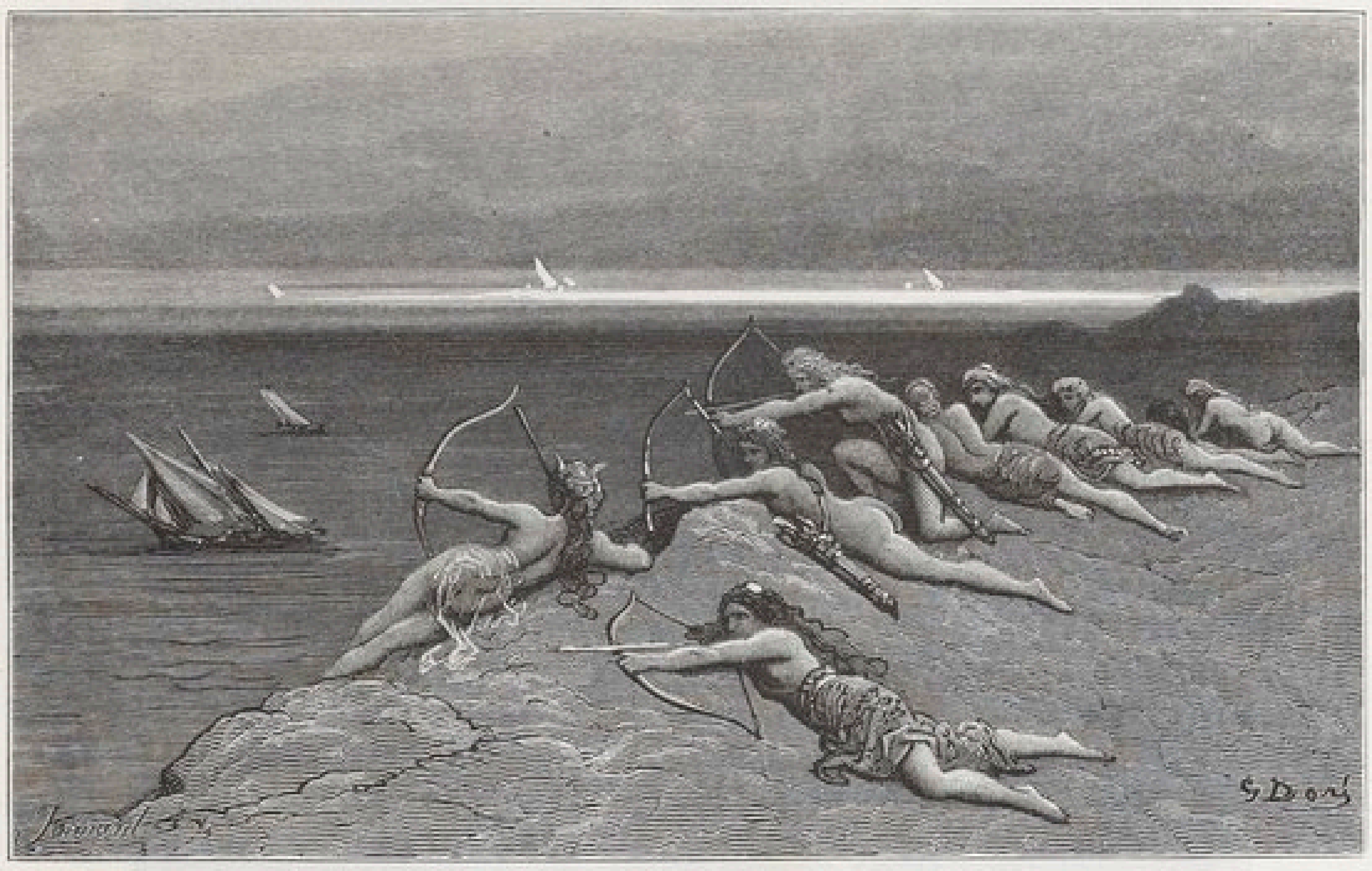
65. Le vaisseau ne fut pas plutôt entré (déjà la nouvelle en était répandue dans tout le pays), que six mille femmes en habits guerriers descendirent au port avec leurs arcs en main; et pour enlever

tout moyen de fuite, on intercepte le passage entre les deux rochers : il est fermé par des chaînes et des navires qu'on tenait toujours prêts pour cet usage.

66. Une femme qui pouvait se comparer, pour le nombre des années, à la sibylle de Cumes et à la mère d'Hector, fit appeler le capitaine et lui demanda s'ils voulaient se laisser ravir la vie, ou se soumettre, suivant l'usage du pays, au joug de l'esclavage. Ils avaient à choisir entre les deux partis : ou de mourir tous, ou de rester captifs.

* 67. « Il est vrai, ajoutait-elle, que s'il se trouve parmi vous un homme assez courageux et assez fort pour oser combattre dix de nos guerriers et qu'il leur donne la mort, et s'il peut, dans une seule nuit, vaincre dix femmes, il restera notre souverain, et vous pourrez continuer votre route.

68. « Et il sera à votre choix de rester aussi, si vous le voulez, tous ou une partie d'entre vous, mais à la condition pour ceux qui voudront rester et rester libres, d'être destinés à être les



Stance 65.

maris de dix femmes. Maintenant, si votre guerrier ne vient pas à bout des dix qu'il aura à combattre à la fois, ou qu'il ne s'acquitte pas de la seconde épreuve, nous voulons que vous soyez esclaves et qu'il périsse. »

* 69. La vieille, qui s'attendait à trouver de la consternation dans les chevaliers, les trouva pleins d'assurance. Chacun avait assez de confiance dans ses forces pour espérer qu'il réussirait dans l'une et l'autre épreuve. Le courage ne manquait pas à Marphise elle-même, bien qu'elle fût peu faite pour la seconde. Mais où la nature lui faisait défaut, elle était assurée de suppléer avec son épée.

* 70. Le capitaine fut chargé de donner la réponse arrêtée d'un commun avis : qu'ils avaient des compagnons capables de tenter pour eux la périlleuse aventure, la nuit comme le jour, en champ clos. Les difficultés levées, le pilote accoste, jette le cordage, le fait amarrer, et fait disposer le pont par où les guerriers descendent armés et emmènent leurs destriers.

71. De là ils s'avancent au milieu de la ville et ils y trouvent les altières amazones, court vêtues, chevauchant par les rues et joutant comme des guerriers sur la place publique. Dans cette ville les hommes ne peuvent, si ce n'est une dizaine à la fois, chausser l'éperon, ni ceindre l'épée, ni porter aucune arme, conformément à l'antique coutume dont je vous ai parlé.

72. Tous les autres sont occupés à l'aiguille, à la navette, à la quenouille, à peigner, à dévider,

et portent des vêtements de femme qui descendent jusqu'à leurs pieds : ce qui leur donne une démarche lente et molle. Un certain nombre, tenus en esclavage, sont employés à labourer la terre ou à garder les troupeaux. Les hommes sont peu nombreux : dans les villes et les campagnes une centaine peut-être contre mille femmes.

73. Les chevaliers, voulant tirer au sort celui d'entre eux qui devait pour le salut commun mettre à mort en champ clos la première dizaine d'ennemis, puis livrer dans une autre arène assaut à la seconde dizaine, excluaient la vaillante Marphise, sachant qu'il y aurait pour elle empêchement à soutenir la seconde joute du soir, parce que là elle n'était pas en état de triompher.

74. Mais elle voulut courir la chance avec les autres. Or ce fut justement sur elle que le sort tomba. « Je perdrai la vie, disait-elle, avant que vous perdiez votre liberté. Mais par cette épée (et elle leur indique l'épée qu'elle avait à la ceinture) je vous assure que je vous tirerai de toutes les difficultés comme Alexandre avec le nœud gordien.



Stance 66.

75. « Je veux que les étrangers n'aient plus jamais, tant que durera le monde, à se plaindre de cette contrée. » Elle dit, et ses compagnons ne purent lui enlever ce que le hasard lui donnait. Ils lui abandonnent donc l'entreprise, soit qu'elle y succombe, soit qu'elle obtienne leur liberté. Toute couverte déjà de son armure et de sa cotte de mailles, elle se présente sur le terrain.

76. Au haut de la ville une place circulaire, entourée de gradins servant de siéges à l'intérieur, est uniquement destinée aux joutes, aux jeux guerriers, à la chasse, à la lutte, et non à un autre usage. Quatre portes de bronze en ferment l'entrée. C'est là que se rassembla une multitude confuse de femmes armées ; puis on dit à Marphise d'entrer.

77. Marphise entra sur un cheval gris pommelé, tout parsemé de mouches rondes, ayant la tête petite, le regard plein de feu, l'allure fière et de belles formes. Norandin l'avait choisi entre mille qu'il avait bridés et sellés à Damas, comme le plus grand, le plus élégant et le plus vigoureux, et, l'ayant fait royalement enharnacher, il l'avait donné à Marphise.

78. Marphise entra par la porte du Midi ; et elle y fut à peine, qu'elle entendit s'approcher et retentir dans l'enceinte les sons éclatants et aigus des trompettes, et elle vit ensuite vers la porte du Nord entrer dans le camp ses dix adversaires. Le premier chevalier, qui se présenta en avant, semblait valoir tous les autres.

79. Celui-ci arriva dans la lice sur un grand destrier, qui, à l'exception du front et du pied gauche de derrière, était plus sombre et plus noir qu'un corbeau. Il avait quelques poils blancs au pied et à la tête. Les vêtements du chevalier étaient de la même couleur que son cheval. Il voulait exprimer par là que, comme aucune couleur claire n'égayait son costume sombre, de même jamais le rire ne venait interrompre la tristesse de son cœur.

80. Le signal du combat donné, neuf guerriers baissèrent leurs lances au même moment ; mais le chevalier voué au noir dédaigna cet avantage ; il se retira et ne fit aucun mouvement pour prendre part à la lutte. Il aime mieux contrevenir aux lois du pays que de forfaire à sa générosité. Il se tient à l'écart pour observer les prouesses que pourra accomplir une lance seule contre neuf.

81. Le destrier de Marfise, qui avait l'allure souple et douce, la porta rapidement à leur rencontre. Dans sa course elle mit en arrêt une lance si pesante, que quatre hommes l'auraient maniée avec peine. Elle l'avait choisie avant de descendre du navire comme la plus solide entre beaucoup d'autres. L'air terrible avec lequel elle s'avance fait pâlir mille visages et agite mille cœurs.

82. Au premier qu'elle rencontre elle perce la poitrine comme s'il eût été nu. Elle traverse sa cuirasse et sa cotte de mailles, sans compter d'abord un écu solide recouvert d'acier. On vit le



Stance 76.

fer entier sortir de ses épaules de la longueur d'un bras, tant le coup fut rude. Marfise laisse derrière elle ce malheureux transpercé par sa lance, et court bride abattue sur les autres.

83. Elle heurte celui qui venait le second et porte un coup si terrible au troisième, qu'elle leur brise les reins, et les fait tous les deux en même temps tomber de selle et sortir de ce monde, tant la rencontre fut dure et le choc pesant, et tant la troupe était serrée ensemble. Marfise traverse leur bande de la même manière que j'ai vu des bombardes ouvrir des escadrons.

84. Plusieurs lances furent rompues sur elle; mais, à ces coups, elle ne s'ébranla pas plus que ne s'ébranle un mur dans un jeu de paume aux coups des grosses balles. Sa cuirasse était

d'une trempe si dure, que les coups ne pouvaient rien contre elle; elle avait été forgée par enchantement au feu de l'enfer et trempée dans l'eau de l'Averne.

85. A l'extrémité de la lice elle arrêta son destrier, le tourna et le retint un moment, puis le poussa rapidement contre les autres combattants, et elle les rompit et les dispersa, et elle teignit de leur sang son épée jusqu'à la garde. A l'un elle enlève la tête, à un autre le bras. Elle fait à un troisième une ceinture de son épée, si bien que sa poitrine, avec la tête et les deux bras, tombent à terre, tandis que le ventre et les jambes restent en selle.

86. Elle le partagea, dis-je, exactement entre les côtes et le bord des hanches, et il ne resta qu'une demi-figure, comme ces *ex-voto* d'argent, ou le plus souvent de cire, placés devant de saintes images par les habitants d'une localité ou par des pèlerins venus pour accomplir un vœu et les remercier d'avoir obtenu ce qu'ils demandaient dans leurs prières.

87. Elle se mit à poursuivre un combattant qui fuyait, et il n'était pas encore au milieu de la



Stance 87.

place, qu'elle l'atteignit, et elle lui sépara la tête et le cou de manière que jamais médecin ne put les rejoindre. Enfin elle les tua tous l'un après l'autre, ou elle les blessa assez pour leur ôter toute leur force. Elle était assurée qu'ils ne pourraient plus jamais se relever de terre pour la combattre.

88. Le chevalier noir, qui avait conduit les dix combattants dans la place, s'était toujours tenu dans un coin; marcher avec un si grand avantage contre un seul guerrier, lui paraissait une action injuste et honteuse. Maintenant qu'il se voit enlever si rapidement par une seule main tous ses compagnons, il s'avance à son tour pour prouver que la courtoisie seule et non la crainte était le motif de son éloignement.

89. Il fait signe de la main qu'il veut, avant tout, dire quelque chose. Et ne pensant pas qu'une jeune fille pût être cachée sous une apparence si virile: « Chevalier, lui dit-il, vous devez être lassé d'avoir donné la mort à tant d'ennemis; et si je voulais augmenter encore votre fatigue, ce serait de ma part un acte discourtois.

90. « Je consens que vous vous reposiez jusqu'au retour du jour, et demain vous reviendrez dans l'arène. Je ne me ferais point honneur si je m'éprouvais aujourd'hui avec vous; car je crois que vous êtes las et harassé. — Le métier des armes, dit Marphise, n'est pas nouveau pour moi; je ne cède pas à la fatigue pour si peu, et j'espère que je vous le ferai voir tout à l'heure à vos dépens.

91. « Je vous remercie de votre offre courtoise; mais je n'éprouve pas encore le besoin de me reposer, et la journée est si peu avancée, qu'il serait vraiment honteux de perdre entièrement cette journée dans l'inaction. » Le chevalier répliqua : « Puissé-je être aussi satisfait en toute autre chose que mon cœur désire, qu'il m'est facile de vous contenter en cela! Mais prenez garde que la journée ne soit plus courte que vous ne le croyez. »

92. Ayant dit cela, il fait aussitôt apporter deux grosses lances ou plutôt deux lourdes antennes. Il en donne le choix à Marphise et, après elle, en prend une pour lui-même. Déjà ils sont prêts et ils n'attendent plus que le signal éclatant qui leur annonce le combat. Au premier son de la trompette la terre, l'air et la mer retentissent de leur course.

93. On ne voyait aucun des spectateurs prendre sa respiration, ouvrir la bouche, ou cligner les yeux, tant chacun était attentif à regarder auquel des deux champions appartiendrait la victoire. Marphise dirige sa lance de manière à précipiter le chevalier noir si bien à bas des arçons, qu'il ne puisse jamais se relever. Le robuste chevalier noir s'efforce également de mettre Marphise à mort.

94. Les deux lances d'un chêne fort et vert semblent être d'un saule sec et mince, à les voir se briser en morceaux jusqu'à la poignée; et la rencontre fut si rude pour les coursiers, qu'il sembla qu'une même faux leur eût également tranché les muscles des jarrets. Ils tombèrent tous les deux à la fois. Mais les champions se dégagèrent promptement des arçons.

95. Marphise, jusqu'à ce moment, avait, à première rencontre, fait vider la selle à mille cavaliers, sans en avoir jamais été enlevée; mais cette fois elle fut désarçonnée, comme vous venez de l'entendre. Elle fut non-seulement stupéfaite de l'étrangeté de l'aventure, mais elle fut sur le point d'en rester abasourdie. L'accident parut aussi étrange au chevalier noir, qui n'était pas accoutumé à tomber aussi facilement.

96. A peine avaient-ils touché la terre en tombant, qu'ils furent sur pied et recommencèrent le combat : alors c'est un échange furieux de coups de taille et de pointe; ils les parent tantôt avec le bouclier, tantôt avec l'épée, ou par un saut de côté. Que le coup frappe le vide ou tombe en plein, l'air siffle ou en retentit; leurs casques, leurs cuirasses, leurs écus paraissent être plus solides que des enclumes.

97. Si le bras de la rude amazone est pesant, celui du chevalier ennemi n'est pas léger. La mesure est bien égale entre l'un et l'autre ; chacun reçoit justement autant de coups qu'il en porte. Qui voudrait trouver deux fiers et audacieux courages, ne doit pas les chercher plus loin que ces deux combattants : il ne trouverait ni plus d'adresse, ni plus de vigueur ; car, entre eux, ils en ont autant qu'on en peut avoir.

98. Les dames, qui ont vu se continuer si longtemps ces coups terribles, et qui ne remarquent point encore dans les chevaliers de signe de faiblesse et de lassitude, les vantent comme les deux meilleurs guerriers que l'on puisse rencontrer entre les deux mers; il leur semble que s'ils n'étaient pas d'une force surhumaine, ils devraient être morts de la seule fatigue.

99. Marphise, raisonnant en elle-même, disait : « Il est heureux pour moi que celui-ci soit resté d'abord immobile, car je risquais d'être tuée s'il avait été auparavant réuni à ses compagnons, puisque je me trouve à peine en état de résister à ses coups. » Ainsi parle Marphise; toutefois elle ne cesse pas de se servir de son épée.

100. « Il fut heureux pour moi, disait aussi l'autre, que je n'aie pas laissé reposer celui-ci, car je puis à peine m'en défendre en ce moment, si fatigué qu'il soit du premier combat. Qu'aurait-ce été, s'il s'était reposé jusqu'à demain pour reprendre vigueur? J'ai eu autant de bonheur que possible, qu'il n'ait pas voulu accepter ce que je lui offrais. »

101. Le combat dura jusqu'au soir, et on ne découvrait pas encore qui aurait l'avantage. A défaut de lumière, ni l'un ni l'autre n'auraient su comment parer les coups. La nuit arrivée, le courtois chevalier dit à la vaillante guerrière : « Que ferons-nous, puisque la nuit importune nous a surpris ayant un égal avantage?

102. « Il me semble que le mieux est que vous continuiez à vivre jusqu'au retour du jour; je ne puis vous accorder d'ajouter à vos jours qu'une courte nuit; et si vous ne devez pas les prolonger davantage, je ne veux pas que vous en rejetiez la faute sur moi : renvoyez-la à la loi impitoyable du sexe féminin qui commande ici.

103. « Si je plains votre sort et celui de vos compagnons, celui-là le sait pour qui aucune chose n'est cachée. Vous pouvez, ainsi que vos compagnons, venir vous reposer chez moi; ailleurs vous ne seriez pas logés en sûreté, parce que les femmes dont vous avez tué aujourd'hui les maris complotent déjà contre vous. Chacun de ceux à qui vous avez donné la mort était le mari de dix femmes.

104. « Du mal que vous leur avez fait, quatre-vingt-dix femmes désirent tirer vengeance; de sorte que si vous ne venez pas loger chez moi, il faut vous attendre à être attaqué cette nuit. — J'accepte avec confiance, dit Marphise, le logement que vous m'offrez, car la loyauté et la bonté du cœur ne sont pas moins parfaites en vous que la force du corps et le courage.

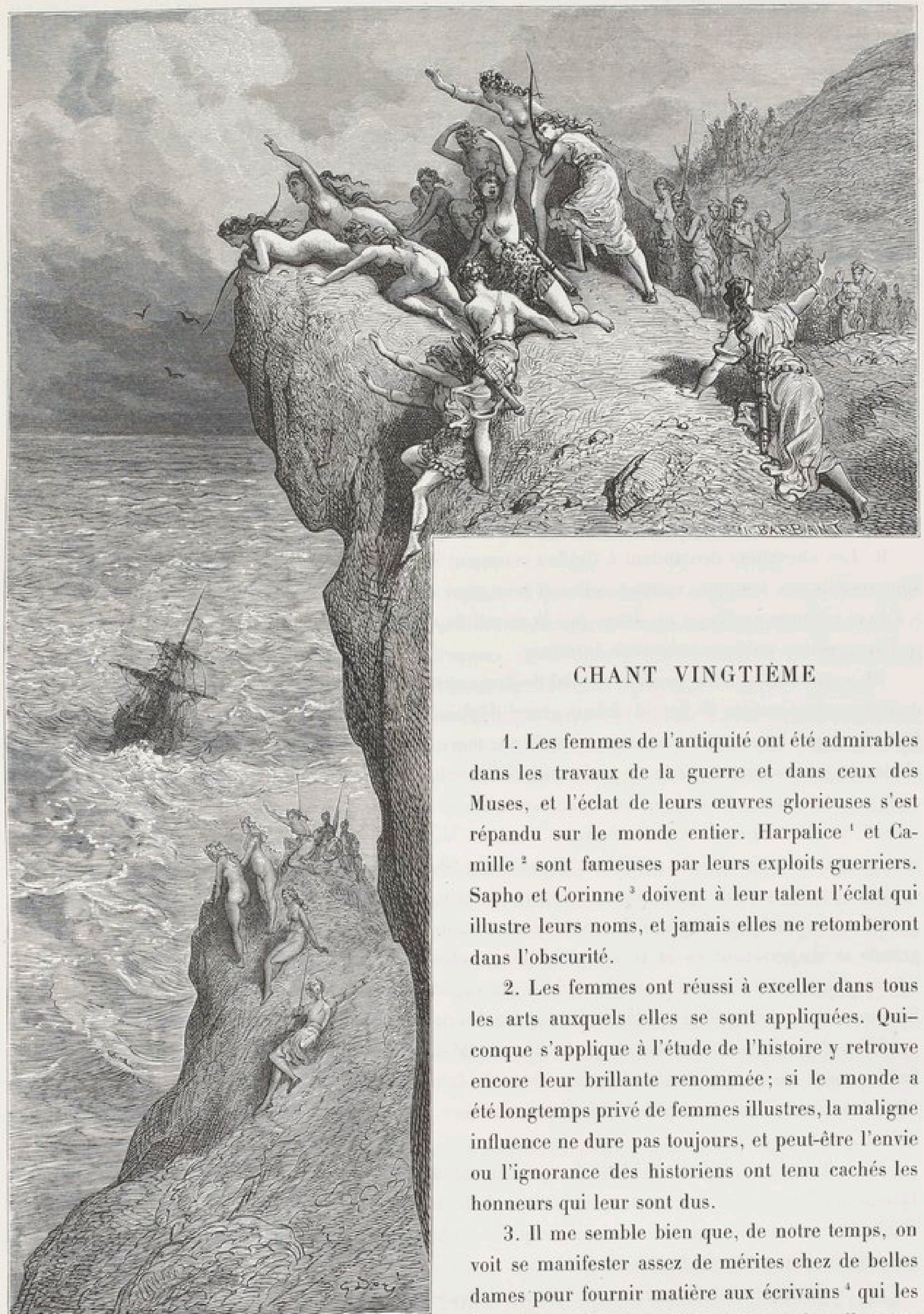
105. « Quant à vous affliger d'avoir à me tuer, vous pouvez bien vous affliger aussi du contraire. Jusqu'ici je ne crois pas que vous ayez lieu de vous réjouir, ni que je sois un adversaire moins redoutable que vous; soit que vous vouliez continuer le combat ou le différer, le faire à la clarté du soleil ou à celle de la lune [14], au premier signe vous me trouverez prête, toutes les fois et de la manière que vous le voudrez. »

106. C'est ainsi que la lutte fut différée jusqu'à ce que la nouvelle aurore sortît du Gange, et il resta à décider lequel des deux guerriers serait le plus fort. Le généreux chevalier, s'adressant à Aquilant, à Griffon et aux autres, les pria de venir loger chez lui jusqu'au nouveau jour.

107. Ils acceptèrent sans hésiter l'invitation. Alors, à la clarté des blanches torches allumées, ils se rendirent tous à une royale demeure divisée en plusieurs beaux appartements. Les deux adversaires, en ôtant leur casque, se regardèrent stupéfaits. Le chevalier, autant qu'on en pouvait juger par les apparences, ne dépassait pas encore dix-huit ans.

108. Marphise s'étonne qu'un tout jeune homme soit un si vaillant guerrier; l'autre s'émerveille quand il comprend à la chevelure avec qui il a combattu. L'un à l'autre ils se demandent leur nom, et leur curiosité est bientôt satisfaite. — Mais je vous renvoie à l'autre chant pour savoir comment se nommait le jeune homme.





CHANT VINGTIÈME

1. Les femmes de l'antiquité ont été admirables dans les travaux de la guerre et dans ceux des Muses, et l'éclat de leurs œuvres glorieuses s'est répandu sur le monde entier. Harpalice [1] et Camille [2] sont fameuses par leurs exploits guerriers. Sapho et Corinne [3] doivent à leur talent l'éclat qui illustre leurs noms, et jamais elles ne retomberont dans l'obscurité.

2. Les femmes ont réussi à exceller dans tous les arts auxquels elles se sont appliquées. Quiconque s'applique à l'étude de l'histoire y retrouve encore leur brillante renommée; si le monde a été longtemps privé de femmes illustres, la maligne influence ne dure pas toujours, et peut-être l'envie ou l'ignorance des historiens ont tenu cachés les honneurs qui leur sont dus.

3. Il me semble bien que, de notre temps, on voit se manifester assez de mérites chez de belles dames pour fournir matière aux écrivains [4] qui les feront connaître aux siècles futurs; de telle sorte que vos médisances, langues malveillantes, seront ensevelies à votre éternelle honte, et leur gloire brillera tellement qu'elle surpassera de beaucoup celle de Marphise.

4. Maintenant, pour en revenir à elle, cette jeune héroïne ne refuse pas au chevalier qui s'est

montré courtois envers elle de se faire connaître à lui, à condition qu'à son tour il lui apprendra qui il est. Elle s'acquitte à l'instant de sa promesse, tant elle désire savoir son nom. « C'est moi, dit-elle, qui suis Marphise ; » et cela suffit, car le reste était connu de toute la terre.

5. L'autre, à son tour, commence à révéler ce qu'il est, mais son préambule est plus long : « Je pense que chacun de vous connaît le nom de ma famille, car non-seulement la France, l'Espagne et les nations voisines, mais l'Inde, l'Éthiopie et la froide province du Pont [5], connaissent certainement la maison de Clermont, d'où est sorti le chevalier qui a tué Almont ;

6. « Ainsi que celui qui a donné la mort à Clariel et au roi Mambrin, et détruit leur empire. Je suis né de ce sang, aux lieux où l'Ister [6] se jette par huit ou dix bouches dans l'Euxin ; ma mère me donna en ce pays au duc Aymon, qui venait d'y arriver au cours d'un voyage. Il y a un an que je laissai ma mère dans la tristesse pour aller en France à la recherche de ma famille.

7. « Mais je n'ai pu finir mon voyage, car une tempête m'a poussé ici. Il y a dix mois ou plus que j'y suis retenu. On me nomme Guidon le Sauvage ; j'ai encore accompli peu d'exploits et je suis peu connu. J'ai mis à mort ici Argilon de Mélibée et les dix chevaliers qu'il avait avec lui.

8. « J'ai dû également triompher de dix jeunes filles : aussi j'en ai dix à ma disposition, et ce sont, à mon choix, les plus belles et les plus gracieuses de ce pays. Je leur commande ainsi qu'à toutes les autres, car elles m'ont donné le sceptre et l'autorité sur elles ; elles les donneront aussi à quiconque aura la fortune assez propice pour tuer la dizaine de guerriers. »

9. Les chevaliers demandent à Guidon comment il y a si peu de mâles dans le territoire, et s'ils sont soumis aux femmes, comme celles-ci leur sont soumises dans d'autres pays. Guidon leur dit : « J'en ai entendu expliquer plusieurs fois la raison depuis que je demeure ici, et je vous la dirai comme je l'ai apprise, puisque cela vous intéresse.

10. « Au temps où les Grecs revinrent de Troie après vingt années (car le siége en dura dix, et pendant dix autres années ils furent, à leur grand déplaisir, ballottés sur mer par des vents contraires), ils trouvèrent que leurs femmes avaient remédié aux tourments d'une si longue absence ; elles avaient toutes choisi de jeunes amants pour ne pas se refroidir seules dans leurs lits [7].

11. « Les Grecs trouvèrent leurs maisons pleines d'enfants étrangers, et pourtant, d'un commun accord, ils pardonnèrent à leurs femmes, sachant bien qu'elles n'avaient pu vivre si longtemps dans le veuvage ; mais les fils des adultères durent aller chercher fortune ailleurs, parce que les maris ne voulurent point souffrir qu'ils fussent nourris davantage à leurs dépens.

12. « Les uns furent exposés, les autres furent cachés et élevés par leurs mères. Tous ceux qui étaient grands se dispersèrent çà et là en plusieurs bandes. Les uns s'adonnèrent aux armes, d'autres à l'étude et aux arts ; d'autres labourèrent les champs, ceux-ci servirent dans les cours, ceux-là gardèrent les troupeaux, comme il plut à la Fortune qui gouverne ici-bas.

13. « Il partit, entre autres, un jeune homme de dix-huit ans, fils de la cruelle reine Clytemnestre, frais comme un lis, ou une rose qu'on vient de cueillir sur sa tige pleine d'épines. Celui-ci, ayant équipé un navire, se mit à piller et à pirater sur mer, en compagnie de cent jeunes gens de son âge, choisis par toute la Grèce.

14. « Dans ce temps-là les Crétois, qui avaient chassé du royaume le cruel Idoménée, rassemblaient des hommes et des armes pour assurer leur nouvel état. Avec une bonne solde ils engagèrent Phalanthe (c'est ainsi qu'on nommait le jeune homme), et ils le commirent, avec tous ceux qu'il conduisait, à la garde de la ville de Dictynne.

15. « Entre cent belles cités qui existaient dans la Crète, Dictynne était la plus riche, la plus agréable, égayée par la beauté de ses femmes, amies des voluptés et se récréant par des jeux du matin au soir. Comme elle était, de tout temps, habituée à prodiguer des caresses aux étrangers, elle fit aux nouveaux venus si bon accueil, qu'un peu plus ils auraient été tout à fait maîtres dans les maisons des habitants.

16. « Ils étaient tous jeunes et très-beaux, car Phalanthe avait choisi la fleur de la Grèce; aussi, dès le premier moment qu'ils parurent, ils s'emparèrent du cœur des belles Crétoises. En peu de jours ils se rendirent si agréables, qu'ils furent aimés d'elles plus que tout autre bien.

17. « Lorsqu'un traité mit fin à la guerre pour laquelle Phalanthe avait été engagé, on supprima la solde militaire, si bien que les jeunes gens se trouvèrent sans ressources et résolurent en conséquence de quitter le pays. Les dames crétoises en eurent la plus grande peine, et elles en versèrent des larmes plus abondantes que si elles avaient vu mourir leurs pères.

18. « Les jeunes gens furent, chacun de son côté, instamment suppliés par leurs maîtresses de rester. Comme ils ne le voulaient pas, elles s'en allèrent avec eux, laissant pères, frères et enfants, après avoir dépouillé leurs maisons de riches pierreries et de grandes sommes d'or. Le complot fut si secret, qu'aucun homme en Crète n'entendit parler de ce projet de fuite.

19. « Le vent fut si propice, le moment que Phalanthe choisit pour fuir fut si favorable, qu'ils étaient éloignés de plusieurs milles quand la Crète s'affligea de sa perte; puis cette plage, alors inhabitée, recueillit ces fugitifs favorisés du sort. Ils s'y fixèrent, et là, tous en sûreté, ils purent jouir du fruit de leurs rapines.

20. « Ce séjour fut pour eux pendant dix jours abondant en plaisirs; mais, comme il arrive souvent que l'abondance amène à sa suite le dégoût dans un jeune cœur, tous d'accord résolurent de rester sans femmes et de se délivrer d'un tel souci, car il n'y a pas de fardeau plus lourd à porter qu'une femme dont on est ennuyé [8].

21. « Ces jeunes gens, avides de butin et de rapines et peu amis de la dépense, virent que, pour entretenir tant de concubines, ils avaient besoin d'autre chose que de leurs haches et de leurs arcs; si bien qu'ils laissèrent seules ici les malheureuses femmes, et, chargés de leurs richesses, ils s'en allèrent dans cette partie de l'Italie où j'ai appris qu'ils bâtirent sur les bords de la mer la ville de Tarente [9].

22. « Les femmes, qui se virent trahies par leurs amants en qui elles avaient la plus grande confiance, restèrent pendant plusieurs jours si consternées, qu'immobiles sur le rivage de la mer, elles ressemblaient à des statues. Voyant ensuite que des cris et des larmes sans fin ne leur étaient d'aucun profit, elles commencèrent à réfléchir et à chercher les moyens de se venir en aide à elles-mêmes au milieu d'un tel malheur.

23. « Et se proposant entre elles leurs avis, les unes disaient : « Il nous faut retourner en Crète et nous livrer à la sévérité de nos pères et de nos maris offensés, plutôt que de nous consumer de faim et de misère sur cette plage déserte et dans ces bois sauvages. » D'autres disaient que, « plutôt que de faire cela, il était plus honorable pour elles de s'engloutir dans la mer;

24. « Et que mieux valait encore s'en aller par le monde comme courtisanes, mendiantes ou esclaves, que de s'offrir elles-mêmes aux supplices qu'avaient mérités leurs déportements. » — Les malheureuses femmes ne se proposaient que des résolutions de ce genre, toutes plus pénibles et plus affreuses les unes que les autres. Enfin au milieu d'elles se leva une certaine Orontée, qui descendait du roi Minos.

25. « Elle était la plus jeune, la plus belle, la plus prudente de toutes et la moins coupable; elle avait aimé Phalanthe, s'était donnée vierge à lui et pour lui avait abandonné son père. Montrant sur son visage et dans ses paroles un cœur magnanime, enflammée de colère et improuvant l'avis de toutes les autres, elle proposa le sien et elle le fit exécuter.

26. « Il ne lui parut pas qu'il y eût à s'éloigner de cette terre qu'elle jugeait féconde, dont l'air était sain, qui avait des ruisseaux limpides, d'épaisses forêts, et dans plusieurs parties des plaines, avec des ports, des havres où, pendant les tempêtes, pouvaient se réfugier de la haute mer les étrangers qui apportaient, tantôt d'Afrique, tantôt d'Égypte, des marchandises diverses et nécessaires à la vie.

27. « Elle était d'avis de s'y fixer et de se venger d'un sexe qui les avait tellement offensées : elle veut que chaque navire forcé par les vents de venir prendre port dans ce pays, soit mis à sac, à sang et

enfin brûlé, et qu'on ne fasse grâce de la vie à personne. Ainsi fut dit, ainsi fut conclu, et la loi fut faite et mise en usage.

28. « Dès qu'elles voyaient le ciel se troubler, les femmes accouraient armées sur le bord de la mer, conduites par l'implacable Orontée, qui leur donna des lois et devint leur reine; et, pillant les navires poussés sur leurs rivages, elles en faisaient d'horribles incendies, ne laissant pas en vie un seul homme, afin que la nouvelle ne pût en être portée en quelque lieu que ce fût.

29. « Elles vécurent ainsi quelques années solitaires et âpres ennemies du sexe masculin; mais elles comprirent ensuite qu'elles causeraient leur propre destruction, si elles ne changeaient pas de coutume; car, si elles ne propageaient pas leur race, leur loi serait bientôt avilie et inutile, et, au lieu de l'éterniser, comme c'était leur dessein, elle serait anéantie avec leur royaume stérile.

*30. « De sorte que, tempérant un peu sa rigueur, elles choisirent dans l'espace de quatre années parmi ceux qui arrivèrent dans ce lieu, dix beaux et vigoureux cavaliers. Comme elles étaient cent en tout, un mari fut assigné à chaque dizaine.

31. « D'abord elles tranchèrent la tête à un certain nombre, reconnus trop faibles dans la double épreuve. Quant aux dix élus pour leurs prouesses, elles partagèrent avec eux leur lit et le pouvoir, en leur faisant jurer que, si plusieurs autres hommes venaient à être pris dans ces ports, ce seraient eux qui, sourds à toute pitié, les passeraient tous également au fil de l'épée.

32. « A force de devenir grosses et de produire des fils, les femmes commencèrent à craindre qu'il ne naquît tant d'enfants mâles, qu'elles n'eussent plus de défense contre eux, et qu'à la fin le gouvernement, dont elles étaient jalouses, ne fût remis aux mains des hommes. Elles prirent, en conséquence, une mesure, pendant qu'ils étaient encore dans les faibles années de l'enfance, pour les empêcher de se révolter contre elles.

33. « Pour que le sexe masculin ne les subjugue point, l'horrible loi veut que chaque mère conserve auprès d'elle un seul fils; quant aux autres, il faut qu'elle les étouffe ou qu'elle les vende ou les échange hors du royaume. A cet effet elles en envoient en divers lieux, et il est ordonné à qui les porte de prendre des femmes si on peut en avoir dans le marché, sinon de ne pas revenir du moins les mains vides.

34. « Elles n'en élèveraient pas même un seul, si elles pouvaient sans cela maintenir leur peuplade; c'est là tout ce qu'accorde de pitié, de clémence, cette loi plus funeste à leur sang qu'aux étrangers. Une égale sentence condamne les étrangers : elle est seulement corrigée en cela qu'elle ne permet plus aux femmes de les massacrer indistinctement suivant l'usage primitif.

35. « Si dix, vingt ou un plus grand nombre d'hommes abordaient ensemble, ils étaient mis en prison, et chaque jour on tirait au sort celui qui, seul, devait périr dans l'horrible temple construit par Orontée, et où elle avait élevé un autel à la vengeance. Et à l'un des dix était donné par le sort l'office cruel d'accomplir le sacrifice.

36. « Après plusieurs années arriva, pour son malheur, sur ces rivages meurtriers un jeune homme descendant du grand Alcide, un vaillant guerrier nommé Elban. Il y fut pris, ayant à peine le temps de s'en apercevoir, comme quelqu'un qui vient sans aucune défiance. Il fut enfermé dans une étroite prison sous une forte garde, et il était réservé avec les autres au cruel sacrifice.

37. « Il avait un beau et agréable visage, une tenue et des manières distinguées, une parole si douce et si éloquente qu'un aspic aurait pris plaisir à l'écouter. On parla bientôt de son mérite, comme d'une chose rare au monde, à Alexandra, fille d'Orontée qui, chargée de beaucoup d'années, vivait encore.

*38. « Orontée vivait encore, et déjà étaient mortes toutes les autres qui avaient les premières habité ce pays, et de chacune d'elles étaient nées dix filles ou même davantage, et elles avaient crû en force et en puissance.

39. « Alexandra, désireuse de voir le jeune homme qu'on lui vantait tellement, obtint de sa mère la faveur singulière de voir et d'entendre Elban, et, quand elle veut s'en éloigner, elle sent que son cœur



DÈS QUE LE CIEL SE TROUBLAIT, LES FEMMES ACCOURAIENT ARMÉES SUR LE BORD DE LA MER (CHANT XX, STANCE 28).

est resté avec celui pour qui il est atteint et consumé. Elle se sent enchaînée et ne peut s'en défendre, et elle se trouve enfin prise par son prisonnier.

40. «Elban lui dit : « Ah ! madame, si l'on connaissait ici la pitié comme dans tous les autres pays qu'éclaire et embellit le soleil, je m'enhardirais à vous demander, par votre ravissante beauté qui se fait adorer de tous les cœurs sensibles, de m'accorder la vie, que je serais toujours prêt à sacrifier pour vous.

41. « Or, puisque contre toute raison, les cœurs humains sont ici privés d'humanité, je ne vous demanderai point le don de la vie, car je sais bien que mes prières seraient inutiles ; mais que je puisse mourir les armes à la main, en chevalier, quel que soit mon mérite, et non comme un condamné par la justice, ou comme un vil animal qu'on immole. »

42. « L'aimable Alexandra, qui, touchée de compassion pour ce jeune homme, avait les yeux humides, répondit : « Quoique cette terre soit plus cruelle et plus criminelle qu'aucune autre qu'on ait jamais vue, je ne conviens pas cependant que toute femme soit ici une Médée, comme vous le prétendez ; et quand même toutes les autres en seraient, moi seule, je veux me séparer de toutes les autres.

43. «Et même, si par le passé j'ai été impie et cruelle, comme tant de femmes le sont ici, je puis dire que je n'ai pas eu auparavant de sujet pour manifester ma pitié ; mais j'aurais plus de férocité qu'un tigre, j'aurais le cœur plus dur que le diamant, s'il ne perdait pas toute sa dureté devant votre beauté, votre valeur et votre grâce.

44. « Si la loi établie ici contre les étrangers n'était pas la plus forte, certes je ne refuserais pas de racheter par ma mort votre vie plus précieuse que la mienne ; mais il n'est point de rang assez haut ici pour pouvoir vous donner librement assistance. Et bien que ce que vous demandez soit peu de chose, il sera difficile de l'obtenir dans ce pays.

45. « J'essayerai cependant de faire en sorte que vous l'obteniez et que vous ayez avant de mourir cette satisfaction ; mais je crains bien, en retardant l'heure de votre mort, de ne faire que prolonger vos tourments. — Quand ce serait, répondit Elban, contre dix combattants que je m'avancerais étant armé, je me sens assez de cœur pour avoir l'espérance de sauver ma vie et de les tuer tous, fussent-ils de fer comme leurs armures. »

46. « Alexandra ne répondit à ces paroles que par un grand soupir, et elle s'éloigna ; mais, en s'éloignant, elle emportait mille traits amoureux fixés dans son cœur, à jamais incurable. Elle alla vers sa mère et lui exposa son désir de ne pas laisser mourir ce chevalier, s'il se montrait assez fort pour mettre à mort, à lui seul, dix combattants.

47. « La reine Orontée fit assembler son conseil et parla ainsi : « Il nous importe de choisir toujours le plus vaillant pour garder nos ports et nos rivages ; et, afin de savoir qui conserver, qui rejeter, il faut toujours éprouver celui qui arrive, et ne pas souffrir à tort, à nos dépens, que le lâche règne et que le vaillant soit mis à mort.

48. « Il me semble donc convenable, si c'est aussi votre opinion, de décider qu'à l'avenir tout chevalier que la fortune aura amené sur notre rivage, avant qu'on le fasse mourir au temple, pourra, si le parti lui convient, combattre dix guerriers, et, s'il a la force de les vaincre tous, ce sera lui qui aura la garde du port, avec des gens sous ses ordres.

49. « Je vous parle ainsi, parce que nous avons ici un prisonnier qui s'offre, paraît-il, à vaincre dix combattants. S'il vaut à lui seul tant d'autres personnes, il est, par Dieu, bien digne qu'on l'exauce ; il sera puni, au contraire, s'il s'est vainement et présomptueusement vanté. » Orontée cessa de parler, et une des plus vieilles du conseil répondit :

50. « La principale raison qui nous a déterminées à compter sur la société des hommes ne fut pas que nous eussions aucun besoin de leur aide pour défendre cet État ; car, pour cet objet, nous avons par nous-mêmes l'intelligence et le courage, et suffisamment de pouvoir. Plût au ciel que nous pussions de même, sans eux, empêcher notre postérité de s'éteindre !

51. « Mais puisque sans eux cela n'est pas possible, nous avons accepté leur compagnie, en petit nombre, de manière qu'ils ne soient jamais plus d'un contre dix, et qu'ils ne puissent avoir autorité sur nous; cela se fit pour concevoir d'eux, et non parce qu'on avait besoin de leur défense. Qu'ils soient vaillants seulement pour cet emploi, et lâches et inutiles pour tout le reste.

52. « Garder parmi nous un homme si vaillant, c'est entièrement contraire à notre principal dessein. Si un seul homme peut vaincre et tuer dix hommes, combien de femmes ne soumettra-t-il pas à l'obéissance? Si nos dix chevaliers eussent été d'une telle valeur, dès le premier jour ils nous auraient enlevé l'empire. Ce n'est pas le moyen de dominer, si vous voulez mettre les armes à la main à qui est plus puissant que nous.

*53. « Faites réflexion aussi que, si la Fortune seconde tellement votre protégé, qu'il tue dix combattants, vous entendrez les plaintes de cent femmes qui resteront privées de leurs maris. S'il veut vivre, qu'il propose d'autres moyens que de faire périr dix jeunes gens. »

54. « Telle fut l'opinion de la cruelle Artémie (c'est ainsi qu'elle se nommait), et peu s'en fallut qu'on ne fît, grâce à elle, égorger Elban dans le temple devant des dieux impitoyables; mais la mère Orontée, qui désirait complaire à sa fille, opposa à Artémie beaucoup d'autres raisons, et elle tint si ferme, que son avis fut adopté dans le sénat.

55. « La renommée qu'avait Elban d'une beauté supérieure à celle de qui que ce fût au monde fut d'un tel poids dans le cœur des jeunes femmes qui se trouvaient au conseil, que l'avis des vieilles, qui voulaient avec Artémie agir suivant l'ancienne loi, fut écarté, et Elban fut sur le point d'être absous par faveur.

*56. « En somme, on conclut à lui faire grâce, mais à la condition qu'il tuerait dix combattants et que dans l'autre aventure, avec les dix femmes, il serait vainqueur. Le jour suivant il fut sorti de prison, et, avec des armes et un cheval à son choix, il s'avança seul contre dix guerriers, et il les tua l'un après l'autre sur la place.

*57. « La nuit suivante, enfermé seul avec dix jeunes filles, il se conduisit si vaillamment, qu'Orontée le prit pour gendre; et elle lui donna Alexandra et les neuf autres avec qui il avait lié connaissance.

58. « Et elle le laissa son héritier avec la belle Alexandra, qui donna ensuite son nom à cette terre, à la condition que lui, et tous les autres qui lui succéderaient, devraient observer cette loi, que tout homme que sa mauvaise étoile conduirait ici pour son malheur pourrait choisir ou de se livrer au sacrifice, ou de s'éprouver seul contre dix guerriers;

59. « S'il peut, le jour, tuer les hommes, la nuit tenter l'aventure avec les femmes, et si la Fortune lui sourit assez pour qu'il sorte vainqueur des deux épreuves, il doit être le prince et le chef du peuple féminin, renouveler à son gré ses dix femmes, et régner avec elles jusqu'à l'arrivée d'un autre qui, plus fort, le prive de la vie.

60. « Cette coutume impie s'est maintenue et se maintient encore depuis deux mille ans, et il se passe peu de jours sans qu'un malheureux étranger meure dans le temple; si, à l'exemple d'Elban, quelqu'un demande à combattre contre dix adversaires (et il s'en trouve quelquefois), souvent il perd la vie au premier assaut, et sur mille il n'y en a pas un qui passe à l'autre épreuve.

61. « Pourtant quelques-uns réussissent, mais si rarement qu'on peut les compter sur les doigts. Un de ceux-là fut Argilon, mais il ne régna pas longtemps ici avec ses dix femmes; car, poussé sur ces côtes par les vents contraires, je lui fermai les yeux pour le sommeil éternel. Que ne suis-je mort avec lui ce jour-là, plutôt que de vivre dans un si honteux esclavage!

62. « Car les plaisirs, les ris, les jeux, qu'aiment ordinairement les jeunes gens de mon âge, la pourpre, les pierreries et la supériorité sur tous les autres dans sa ville, ont-elles jamais pu, par Dieu, avoir un peu d'attrait pour l'homme privé de sa liberté? L'impossibilité de sortir jamais d'ici me semble une dure et intolérable servitude.

63. « Voir consumer la plus belle fleur de mes jeunes années dans une occupation si molle et si vile, remplit toujours mon cœur de soucis et de chagrins et me dégoûte de tous les plaisirs. La renommée de ma race vole par toute la terre et s'élève jusqu'au ciel ; peut-être, moi aussi, j'en aurais eu une bonne part, si j'avais pu être avec mes frères.

64. « Il me semble que ma destinée me fait injure de m'avoir choisi pour un office si abject, comme le destrier relégué dans un troupeau, à cause de quelque infirmité des yeux ou des jambes, ou de tout autre accident fâcheux, qui l'a rendu impropre aux combats ou à d'autres nobles services. N'ayant plus d'espoir que dans la mort pour sortir d'une si humiliante servitude, je désire mourir. »

65. Guidon cessa de parler et maudit avec colère le jour qui, lui donnant la victoire sur les chevaliers et sur les épouses, lui acquit la souveraineté. Astolphe l'écoutait attentivement, et il cacha son nom jusqu'à ce qu'il fût certain, à plusieurs signes, que ce Guidon était, comme il l'avait dit, fils de son parent Aymon.

66. Il lui répondit : « Je suis Astolphe, le duc anglais, ton cousin, » et il le prit dans ses bras ; puis, avec un geste affectueux et courtois, il l'embrassa, non sans répandre des larmes. « Mon cher parent, ta mère ne pouvait pas t'attacher au cou un signe plus capable de te faire reconnaître, car, pour prouver que tu es de notre sang, il suffit de la valeur que tu montres l'épée à la main. »

67. Guidon, qui eût ailleurs manifesté une grande joie d'avoir trouvé un si proche parent, l'accueillit ici avec une figure triste, parce qu'il était affligé de le trouver dans ce lieu. S'il vit, il sait qu'Astolphe demeure esclave, et le terme n'est pas plus éloigné que le jour suivant. Si Astolphe devient libre, c'est lui-même qui périt, de sorte que le bien de l'un est nécessairement le mal de l'autre.

68. Il s'afflige aussi de ce qu'il doit en triomphant assurer aux autres chevaliers une captivité éternelle, et quand bien même il mourrait dans le combat, sa défaite ne leur servirait pas à éviter la servitude ; car si Marphise les tire d'un danger [10] et succombe dans la seconde épreuve, c'est sans profit qu'elle l'aura vaincu, car ils ne seront pas moins esclaves et elle-même sera mise à mort.

69. D'un autre côté, la verte jeunesse, la courtoisie et la valeur du jeune homme avaient tellement ému de pitié et attendri au fond du cœur Marphise et ses compagnons, qu'ils dédaignaient presque leur liberté si elle devait être le prix de sa mort ; et, si Marphise ne peut faire moins que de le tuer, elle veut mourir elle-même.

70. Elle dit à Guidon : « Venez avec nous et nous sortirons d'ici ensemble de vive force. — Hélas ! répondit Guidon, perdez tout espoir d'en sortir jamais, que vous triomphiez de moi ou que vous perdiez la partie avec moi. » Elle répliqua : « Mon cœur ne craint jamais de ne pas mener à bonne fin ce que j'ai commencé, et je ne saurais trouver de route plus sûre que celle où me guide mon épée.

71. « J'ai fait aujourd'hui dans le champ clos l'épreuve de votre valeur, tellement que si je suis avec vous, j'oserai tout entreprendre. Quand la foule sera montée demain sur l'amphithéâtre autour des barrières, je veux que nous les massacrions de toutes parts, soit qu'elles fuient, soit qu'elles cherchent à se défendre, et que nous abandonnions ensuite les corps aux loups et aux vautours et la ville aux flammes.

72. « — Vous me verrez toujours prêt, lui dit Guidon, à vous suivre et à mourir à vos côtés, mais n'espérons pas demeurer vivants ; qu'il nous suffise de ne pas mourir tout à fait sans vengeance, car j'ai souvent compté sur la place dix mille têtes de ce peuple de femmes. Il en reste autant pour garder le port, les remparts et la citadelle, et je ne vois aucune route sûre pour nous échapper.

73. « — Fussent-elles, s'écria Marphise, plus nombreuses que les hommes que Xerxès eut jadis autour de lui, plus nombreuses que les esprits rebelles qui sortirent du ciel à leur éternelle honte, si vous êtes avec moi, ou du moins si vous n'êtes pas avec elles, je veux les exterminer toutes dans une journée. » — Guidon ajouta : « Je ne nous vois aucune chance de nous sauver, si nous n'y parvenons par un unique moyen.

74. « Cet unique moyen, que je vais vous dire, qui me revient maintenant à l'esprit, peut seul nous

sauver, s'il réussit. A nul n'est permis, si ce n'est aux femmes, de sortir des murs et de mettre le pied sur le sable salé de la mer; pour cela il convient que je me confie à la fidélité d'une de mes femmes qui m'a souvent donné de son parfait dévouement des preuves plus grandes encore que celle que je vais lui demander à présent.

75. « Elle désire, non moins que moi, me tirer d'esclavage, pourvu qu'elle vienne avec moi, parce qu'elle espère ainsi que je vivrai avec elle sans partage avec ses rivales; elle fera équiper dans le port, pendant l'obscurité, une fuste [11] ou un brigantin, que vos matelots trouveront prêt à prendre la mer lorsqu'ils arriveront.

76. « Derrière moi réunis en une troupe, chevaliers, marchands et matelots, vous tous, qui avez été réduits à vous loger avec moi sous ces toits (et je vous en remercie), vous devrez, par votre hardiesse, vous ouvrir un libre passage, si nous sommes interrompus dans notre marche. C'est ainsi que j'espère, avec l'aide de nos épées, vous tirer de cette ville cruelle.

77. « — Faites comme vous voudrez, dit Marphise; quant à moi, je suis sûre de sortir d'ici. Il me serait plus facile de tuer de ma main le peuple renfermé dans ces murs, que de vous donner le spectacle de ma fuite ou de laisser à quelqu'un lieu de croire que j'ai peur. Je veux sortir de jour et seulement par la force des armes; par tout autre moyen cela me paraîtrait un opprobre.

78. « Si l'on savait ici que je suis une femme, je sais que j'obtiendrais de ces femmes des honneurs et de grands avantages; elles me retiendraient volontiers parmi elles, et je serais peut-être l'une des premières de l'assemblée; mais, étant venue ici avec ces chevaliers, je ne veux pas y avoir plus de privilége qu'eux: ce serait un trop grand déshonneur pour moi de rester libre ici, ou d'en partir libre en laissant les autres dans l'esclavage. »

79. Par ces paroles et d'autres qui suivirent, Marphise témoigna que la considération seule de mettre en danger ses compagnons (car ce serait peut-être à eux qu'on ferait payer son audace) l'empêchait de donner d'éclatantes et mémorables preuves de son courage en attaquant cette peuplade. C'est pour cela qu'elle laissait à Guidon le soin de prendre la voie qui lui paraissait la plus sûre.

80. La nuit même Guidon en parle à Alérie (ainsi se nommait sa plus fidèle épouse), et il n'eut pas besoin de beaucoup la prier, car il la trouva disposée à faire ses volontés. Elle prit un vaisseau, le fit armer, et elle y apporta ses effets les plus riches, feignant de vouloir, à la nouvelle aurore, sortir en course avec ses compagnes.

81. Auparavant elle avait fait apporter au palais des épées, des lances, des cuirasses et des boucliers, avec lesquels pussent s'armer les marchands et les matelots qui étaient à moitié nus. Les uns dormirent, d'autres restèrent éveillés, se partageant entre eux le sommeil et les préparatifs, et, revêtus de leurs armes, ils regardaient souvent si l'orient commençait à rougir.

82. Le soleil n'avait pas encore enlevé de la dure face de la terre le voile sombre et noir de la nuit; la fille de Lycaon [12] avait à peine retourné sa charrue dans les sillons du ciel, quand la foule féminine, désireuse de voir la fin du combat, remplit le théâtre, comme les abeilles, qui veulent, au printemps, changer de royaume, remplissent le seuil de leur ruche.

83. Le peuple fait retentir le ciel et la terre du bruit des trompettes, des tambours et des cors, appelant ainsi son prince à venir terminer le combat commencé. Aquilant et Griffon étaient parés de leurs armes, ainsi que le duc d'Angleterre, Guidon, Marphise, Sansonnet et tous les autres rangés en ordre, les uns à pied, les autres à cheval.

84. Pour descendre du palais à la mer et au port, il fallait traverser la place et il n'y avait pas d'autre chemin plus long ou plus court, comme Guidon l'avait dit à ses compagnons. Après les avoir fortement encouragés à bien faire, il se mit en route sans bruit, et il se présenta dans la place où était le peuple, avec plus de cent hommes rangés en bataille.

85. Pressant vivement ses compagnons, Guidon se dirigeait vers l'autre porte pour sortir. Mais l'immense foule, qui se tenait là autour, en armes et toujours prête à combattre, lorsqu'elle le vit

emmener tout ce monde avec lui, pensa qu'il voulait fuir. A l'instant toutes les femmes ressaisirent leurs arcs, et une partie d'entre elles vint lui fermer le passage, du côté par lequel il s'apprêtait à sortir.

86. Guidon et les courageux chevaliers, et, avant tous les autres, la vaillante Marphise, ne furent pas lents à jouer des mains, et ils firent leur possible pour forcer les portes; mais la quantité de traits qui pleuvaient sur eux et à l'entour en blessant et tuant leurs compagnons, était si grande, si grande, qu'ils craignaient d'en être à la fin pour un échec et une humiliation.

87. La cuirasse de chacun de ces guerriers était excellente; et, sans cela, ils auraient eu beaucoup plus à craindre. Le cheval de Sansonnet fut tué sous lui; celui de Marphise venait de succomber. Astolphe se dit : « Qu'attends-je encore? Quand le cor pourrait-il jamais m'être plus utile? Puisque l'épée est ici impuissante, je veux voir si je pourrai avec le cor assurer notre retraite. »

88. Avec toute l'ardeur qu'on met à se défendre dans les dangers extrêmes, il porte le cor à sa bouche. Il semble que la terre et le monde entier tremblent quand l'horrible son éclate dans l'air. La terreur saisit tellement le cœur de la gent féminine, que, dans son empressement à fuir, elle se précipite au bas du théâtre, saisie d'effroi et à demi morte, et il ne reste même pas la garde de la porte.



Stance 86.

89. De même que se jette, à tout risque, par les fenêtres et d'un point élevé, une famille subitement épouvantée, en apercevant tout près et tout autour d'elle l'incendie, qui s'est accru peu à peu pendant qu'un lourd sommeil appesantissait ses yeux; ainsi chacune, sans souci de sa vie, ne pense qu'à fuir cet effroyable son.

90. Deçà, delà, d'en haut, d'en bas, la foule éperdue s'élance et s'efforce de fuir. Plus de mille arrivent à la fois à la même issue, tombent, s'amoncellent, et s'embarrassent les unes les autres. Dans une si grande presse les unes perdent la vie, les autres se précipitent des balcons et des fenêtres. Plus d'un bras, plus d'une tête se brisent; et les unes restent sans vie, les autres estropiées.

91. Les gémissements et les cris montent au ciel, mêlés de fracas de destruction et de ruine. Partout où arrive le son du cor, la foule épouvantée précipite sa fuite. Si vous entendez dire que le vil peuple se montre sans courage et lâche de cœur, ne vous étonnez pas : la nature du lièvre est d'avoir toujours peur;

92. Mais que direz-vous du cœur jadis si fier de Marphise, de Guidon le Sauvage, des deux jeunes fils d'Olivier, qui ont déjà tant honoré leur race? Autrefois ils n'eussent pas tenu compte de cent mille hommes; et maintenant ils se mettent à fuir sans courage, comme des lapins ou de timides colombes, près de qui retentit subitement un grand bruit.

93. La puissance qui était dans ce cor enchanté était aussi redoutable pour les amis que pour les

ennemis. Sansonnet, Guidon et les deux frères fuient derrière Marphise épouvantée ; et ils ne peuvent fuir assez loin pour que leurs oreilles ne soient pas encore abasourdies. Astolphe parcourt de tous les côtés la ville, en soufflant toujours plus fort dans son cor.

94. Les unes descendent vers la mer, d'autres gravissent la montagne; il y en a qui vont se cacher dans les bois; quelques-unes, sans tourner la tête, ne cessèrent de fuir pendant dix jours. Plusieurs s'élancèrent hors du pont de telle façon, qu'elles ne revinrent jamais en vie. Elles vidèrent tellement les places, les temples et les maisons, que la ville resta presque déserte.

95. Marphise, le brave Guidon, les deux frères et Sansonnet, pâles et tremblants, s'enfuient vers la mer. Derrière eux fuyaient les matelots, les marchands; ils y trouvèrent Alérie, qui leur avait fait préparer à l'avance un vaisseau entre les châteaux forts. Après les avoir recueillis en grande hâte, elle fit mettre les rames à l'eau et déployer les voiles.

96. Le duc anglais avait parcouru la ville, à l'intérieur, à l'entour, depuis les collines jusqu'à



Stance 91.

la mer. Il avait fait déserter les rues : chacun le fuit, chacun se cache de lui. On trouva beaucoup de femmes qui, par effroi, s'étaient jetées dans des coins obscurs et immondes; beaucoup d'autres, ne sachant où aller, se mirent à nager et furent ensevelies dans la mer.

97. Le duc vient chercher ses compagnons qu'il croyait retrouver sur le môle. Il se tourne de tous côtés, et partout il voit le rivage désert, et pas un seul des siens ne se montre. Il porte ses yeux plus haut, et il les voit s'éloignant de lui en mer à pleines voiles; de sorte qu'il lui faut, le vaisseau étant parti, trouver un autre moyen de voyage.

98. Laissons-le aller toutefois, et ne vous inquiétez pas s'il a une si longue route à faire, seul, à travers le pays des infidèles et des Barbaresques, où l'on ne va jamais sans crainte. Il n'est aucun péril dont il ne sorte avec son cor; et il en a fait l'expérience. Occupons-nous de ses compagnons qui, tremblants de peur, s'enfuient sur la mer.

99. Ils s'éloignent à pleines voiles de la plage cruelle et ensanglantée ; et lorsque, par l'éloignement, l'horrible son qui les a tant épouvantés n'arrive plus à eux, une honte inconnue les saisit tellement tous, que leurs visages rougissent comme dans un incendie : ils n'osent se regarder les uns les autres; ils se tiennent tristes, les yeux baissés, et silencieux.



ASTOLPHE PARCOURT DE TOUS LES COTÉS LA VILLE, EN SOUFFLANT TOUJOURS DANS SON COR. (CHANT XX, STANCE 93.)

100. Le pilote, attentif à sa route, dépasse Chypre, Rhodes, et voit fuir loin de lui cent îles de la mer Égée, avec le dangereux cap Malée [13]. Et, avec un vent favorable et persévérant, il voit disparaître la Morée; il tourne la Sicile et, sur la mer Tyrrhénienne, il côtoie les rivages charmants de l'Italie.

101. Enfin il prit terre à Luna [14], où il avait laissé sa famille; remerciant Dieu d'avoir couru les mers sans plus de dommage, il aborde au rivage qu'il connaît. Là ils trouvèrent un pilote partant pour la France, qui les engage à venir avec lui. Ils montèrent le même jour sur son navire, et bientôt ils arrivèrent à Marseille.

102. Bradamante, qui avait le gouvernement du pays, ne s'y trouvait pas alors. Si elle y eût été, elle les aurait décidés par la courtoisie de ses invitations à séjourner quelque temps avec elle. Ils descendirent sur le rivage, et au même moment Marphise prit congé des quatre chevaliers et de la femme de Guidon le Sauvage, et elle prit sa route à l'aventure;

103. Disant qu'il n'était pas honorable d'aller tant de chevaliers ensemble; que les étourneaux et les colombes vont en troupe, ainsi que les daims, les cerfs, et tous les animaux craintifs; mais que l'audacieux faucon, l'aigle superbe, qui ne mettent pas leur confiance en un secours étranger, les ours, les tigres, les lions, vont seuls, parce qu'ils n'ont aucune crainte d'une force supérieure.


Stance 109.

104. Aucun des autres chevaliers ne fut de son avis; ce fut donc à elle de partir seule. Elle s'en alla solitaire à travers les bois et par des sentiers inconnus. Griffon le Blanc et Aquilant le Noir prirent avec les deux autres la route la plus battue, et ils arrivèrent le jour suivant à un château où ils furent accueillis avec courtoisie.

105. Je dis avec courtoisie en apparence, mais ils trouvèrent bientôt des sentiments contraires; car le maître du château, feignant de la bienveillance et de la politesse, leur donna l'hospitalité; et, pendant la nuit, lorsqu'ils dormaient paisiblement et sans défiance, il les fit saisir dans leurs lits, et il ne les lâcha point qu'il ne leur eût fait jurer d'abord d'observer une criminelle coutume.

106. Mais, seigneur, je veux suivre la belliqueuse jeune femme avant de vous parler davantage de ces paladins. Elle passa la Durance, le Rhône et la Saône, et elle arriva au pied d'une montagne exposée au soleil. Là, le long d'un torrent, elle vit venir une vieille femme, vêtue de noir, qui était fatiguée, harassée d'une longue route, mais encore plus abattue de tristesse.

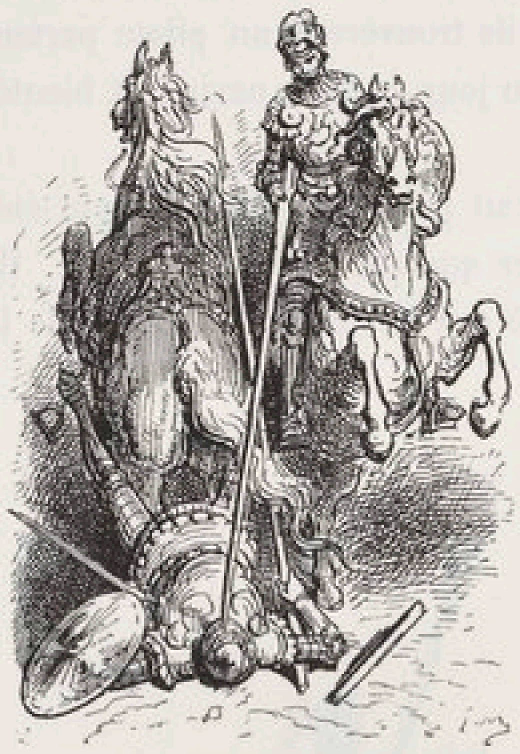
107. Cette vieille était celle qui servait les brigands dans la caverne de la montagne, où la justice divine fit venir, pour leur donner la mort, le paladin Roland. La vieille, qui a peur de mourir, par les raisons qui vous seront expliquées bientôt, chemine depuis plusieurs jours par des chemins obscurs et cachés, évitant de rencontrer quelqu'un qui la reconnaisse.

108. A ses vêtements et à ses armes, elle prit Marphise pour un chevalier étranger. Aussi ne s'enfuit-elle pas, comme elle le faisait d'ordinaire à la vue des gens du pays; au contraire, prenant confiance, elle s'arrêta hardiment au gué du torrent et l'attendit de loin. Lorsqu'elle la vit à ce gué, la vieille alla à sa rencontre et la salua.

109. Puis elle la pria de la porter en croupe au delà du torrent sur l'autre rive. Marphise, qui par nature était obligeante, la passa avec elle au delà du ruisseau, et même elle voulut bien la porter

un peu plus loin, au delà d'un terrain marécageux, jusqu'à ce qu'elle l'eût remise dans un chemin meilleur; au bout de ce sentier elles virent venir à leur rencontre un chevalier.

110. Le chevalier, couvert de beaux vêtements et d'armes brillantes et monté sur une selle richement ornée, s'avançait vers le torrent, accompagné d'une demoiselle et d'un seul écuyer. La dame qu'il avait avec lui était très-belle; mais elle avait un air altier et peu avenant: elle semblait bouffie d'orgueil et de dédain; digne compagne du chevalier qui la conduisait.



Stance 115.

111. Pinabel, un des comtes de Mayence, était le chevalier qui l'accompagnait; c'est lui qui, quelques mois auparavant, précipita Bradamante au fond de la grotte de Merlin [15]. Ces soupirs, ces sanglots si ardents, ces larmes qui faillirent le rendre aveugle, avaient pour objet cette dame qu'il avait avec lui en ce moment, et que l'enchanteur lui retenait alors.

112. Mais, lorsque le château enchanté du vieil Atlant eut disparu du haut de la montagne, et que chacun put s'en aller où il voulait, grâce à l'exploit et au courage de Bradamante [16], cette demoiselle, qui avait toujours été auparavant facile et complaisante aux désirs de Pinabel, alla le trouver; et c'est dans sa compagnie qu'en ce moment elle s'en allait d'un château à un autre.

113. Et comme elle était prétentieuse et mal élevée, quand elle vit la vieille de Marphise, elle ne put se tenir bouche close, ni s'abstenir de se moquer et de rire d'elle. La fière Marphise, qui n'était pas accoutumée à supporter une insulte, de quelque nature qu'elle fût, répondit, enflammée de colère, à la demoiselle, que cette vieille était plus jolie qu'elle,



Stance 116.

114. Et qu'elle voulait le prouver à son chevalier, à la condition de lui enlever ensuite à elle-même ses habits et son palefroi, si elle jetait à bas de cheval le chevalier dont elle était la maîtresse. Pinabel, qui eût commis une lâcheté de se taire, s'empresse de lui répondre avec les armes; il prend son bouclier et sa lance, tourne son destrier, et s'élance avec colère sur Marphise.

115. De son côté, Marphise saisit une grande lance, en atteint Pinabel à la visière, et elle le renverse à terre si étourdi qu'il resta une heure à relever la tête. Victorieuse dans ce combat, Marphise fait ôter à cette jeune femme ses habits et lui fait déposer tous ses ornements, et elle fait prendre le tout à la vieille;

116. Et elle voulut que celle-ci se vêtît et s'ornât entièrement de cette parure de la jeunesse; elle lui fit prendre aussi le palefroi qui avait amené la jeune dame. Ensuite elle poursuivit de nouveau sa route avec cette vieille, qui était d'autant plus laide qu'elle était plus parée. Pendant trois jours elles suivirent une longue route, sans rien faire dont j'aie à parler.

117. Le quatrième jour elles rencontrèrent un chevalier qui venait seul au grand galop. S'il vous plaît de savoir qui il était, je vous dirai que c'était Zerbin, le fils du roi d'Écosse, modèle de vertu et d'une rare beauté. Il se rongeait de colère et de dépit de n'avoir pu tirer vengeance d'un des siens qui l'avait empêché de faire un acte de générosité [17].

118. Zerbin courut vainement par la forêt après celui qui l'avait offensé; mais celui-ci sut s'éloigner si à temps, prendre si bien l'avantage dans sa fuite; le bois, un nuage, qui avait obscurci

les premiers rayons du soleil, lui furent d'un tel secours, qu'il se sauva des mains de Zerbin, jusqu'à ce que la colère et la fureur fussent sorties de son cœur.

119. Bien qu'il fût encore irrité, Zerbin ne put s'empêcher de rire en voyant cette vieille. La laide et antique figure lui semblait faire contraste avec cette toilette de jeune fille. Il dit à Marphise qui venait à côté d'elle : « Certes, guerrier, tu es bien avisé d'accompagner une semblable demoiselle; tu ne crains pas de trouver quelqu'un qui te l'enlève. »

120. Cette femme, à en juger par les rides de sa peau, était plus âgée que la Sibylle. Ainsi parée, elle ressemblait à une guenon qu'on aurait habillée pour exciter le rire. Et, en ce moment, elle est d'autant plus laide qu'elle est courroucée et que ses yeux étincellent de colère; car on ne peut faire à une femme une plus grande injure que de la dire vieille ou laide.

121. L'illustre jeune fille eut l'air de se fâcher, pour se divertir de l'aventure, comme elle le fit en effet. Elle répondit à Zerbin : « Par Dieu ! ma maîtresse est encore bien plus belle que tu n'es poli; car je crois que ton langage n'est pas l'expression de ce que ressent ton âme. Tu feins de ne pas reconnaître sa beauté, pour excuser ton extrême lâcheté.

122. « Quel serait le chevalier qui, rencontrant dans la forêt cette dame, si jeune et si belle, sans autre escorte, ne ferait des prouesses pour la conquérir? — Elle te convient si bien, dit Zerbin, que ce serait mal qu'on te l'enlevât; et, quant à moi, je ne suis pas assez indiscret pour t'en priver jamais, sois bien tranquille.

123. « Si pour un autre sujet tu veux te mesurer avec moi, je suis prêt à te faire voir ce que je vaux. Mais ne me crois pas assez aveugle pour vouloir engager une seule joute pour cette femme. Laide ou belle, qu'elle te reste. Je ne veux point troubler votre si douce union. Vous êtes bien assortis : je jurerais volontiers que tu es aussi brave qu'elle est belle.

124. « — Malgré toi, ajouta Marphise, il faut que tu essayes de me la disputer. Je ne puis souffrir que tu aies vu une si charmante beauté et que tu n'en tentes pas la conquête. » Zerbin lui répondit : « Je ne sais à quoi bon un homme s'exposerait au danger et se tourmenterait pour remporter une victoire favorable au vaincu et fâcheuse pour le vainqueur.

125. « — Si cette proposition ne te convient pas, dit Marphise à Zerbin, je t'en offre une autre, et tu ne peux la refuser. Si je suis vaincu par toi, elle doit me rester; mais si je suis ton vainqueur, je te la donne de force. Éprouvons donc qui de nous deux doit ne pas l'avoir. Si tu perds, il faudra que tu continues à l'accompagner partout où il lui plaira.

126. « — Qu'ainsi soit ! » répondit Zerbin, et aussitôt il tourne son cheval pour prendre carrière. Il se lève sur ses étriers, se raffermit dans les arçons, et, pour ne pas manquer son coup, il frappe en son milieu l'écu de la jeune femme; mais il sembla qu'il eût heurté une montagne de métal. Quant à elle, elle lui toucha le heaume de telle façon, qu'elle le renversa de selle tout étourdi.

127. Zerbin fut mortifié d'avoir été ainsi renversé, ce qui ne lui était jamais arrivé dans d'autres rencontres; et il avait abattu des milliers d'adversaires. Il tint cet échec à honte éternelle. Il resta longtemps muet à terre. Il s'affligea davantage encore, lorsqu'il se souvint qu'il avait promis et qu'il était obligé d'avoir l'affreuse vieille pour compagnie.

128. Revenant vers lui, la victorieuse Marphise, en selle, lui dit en riant : « Je te présente cette dame et je suis d'autant plus satisfait qu'elle soit à toi, que je la vois plus agréable et plus belle. Sois maintenant son champion à ma place. Que le vent n'emporte pas ta promesse. Ne manque pas d'être, comme tu l'as promis, son guide, son escorte partout où il lui plaira d'aller. »

129. Sans attendre de réponse, elle pousse son destrier dans la forêt et disparaît aussitôt. Zerbin, qui la prenait pour un chevalier, dit à la vieille : « Faites-le-moi connaître. » Et celle-ci ne lui cache pas la vérité; elle sait que cela lui brûlera, lui empoisonnera le sang : « Le coup qui t'a fait vider la selle, dit-elle, est parti de la main d'une demoiselle.

130. « Par sa valeur elle a le droit de prendre aux chevaliers et le bouclier et la lance. Elle est

venue récemment d'Orient pour éprouver les paladins de France. » Zerbin en ressent une telle honte, que non-seulement sa joue se couvre de rougeur, mais peu s'en faut que ne rougissent avec lui toutes les armures qui le revêtaient.

131. Il remonte à cheval et s'accuse de n'avoir pas tenu les cuisses assez serrées. La vieille sourit en elle-même, et désire le piquer et lui causer des angoisses. Elle lui rappelle qu'il est obligé d'aller avec elle; et Zerbin, qui se sait lié, baisse l'oreille, comme un destrier vaincu et fatigué qui a le frein dans la bouche et les éperons aux flancs.

132. Et il disait en soupirant : « Hélas! Fortune cruelle, quel est cet échange que tu fais? Celle qui était belle au-dessus de toutes les belles, qui devait être ma compagne, tu me l'as ravie. Celle que tu me donnes présentement te semble-t-elle pouvoir prendre sa place, et compenser sa perte? Il était moins fâcheux pour moi de tout perdre que de faire un échange si disproportionné.

133. « Celle qui n'eut et n'aura jamais son égale en beautés et en vertus, submergée et brisée contre des pointes de rochers, tu l'as abandonnée aux poissons et aux oiseaux de la mer. Et celle-ci qui devrait déjà, sous terre, avoir été la pâture des vers, tu l'as choisie pour la conserver dix ou vingt ans de plus que tu n'aurais dû, afin d'aggraver le poids de mes chagrins. »

134. Ainsi parlait Zerbin; et dans ses paroles et dans son air, il ne paraissait pas moins triste de cette nouvelle conquête, si odieuse, que du souvenir de la maîtresse qu'il avait perdue. La vieille, bien qu'elle n'eût jamais vu Zerbin, s'aperçut, par ce qu'il disait dans le moment, qu'il était celui dont Isabelle de Galice l'avait entretenue.

135. Si vous vous rappelez ce que vous avez précédemment entendu, cette vieille venait de la caverne où Isabelle [18], par qui Zerbin avait été féru d'amour, fut longtemps captive. Elle lui avait raconté plusieurs fois comment elle avait quitté le rivage paternel, et comment, après un naufrage causé par la tempête, elle avait échappé à la mort sur la plage de la Rochelle.

136. Et elle lui avait si souvent dépeint la belle figure de Zerbin et sa bonne mine, que maintenant, en l'entendant parler et fixant de plus près et avec plus d'attention les yeux sur son front, la vieille voit qu'il est celui pour qui dans la caverne de la montagne le cœur d'Isabelle était si malheureux; car elle se plaignait plus de ne pas le voir que d'être devenue l'esclave des brigands.

137. La vieille, prêtant l'oreille aux paroles de colère et de douleur que répand Zerbin, s'aperçoit bien qu'il croit faussement qu'Isabelle a péri en mer dans le naufrage. Quoiqu'elle connaisse la vérité, pour ne pas le réjouir, la perverse créature lui tait tout ce qui pourrait lui faire plaisir, et ne lui dit que ce qui peut l'affliger.

138. « Écoute, lui dit-elle, toi qui es si fier, toi qui me méprises et me bafoues, si tu savais que j'ai des nouvelles de celle dont tu pleures la mort, tu me cajolerais; mais, plutôt que de te le dire, je me laisserais égorger et mettre en mille morceaux, tandis que, si tu avais été plus affable avec moi, peut-être t'aurais-je révélé ce secret. »

139. Tel qu'un mâtin, qui s'élance avec furie contre un voleur, est prompt à s'apaiser lorsque celui-ci lui présente du pain ou du fromage, ou se sert d'un charme propre à cet usage, ainsi Zerbin devient humble aussitôt; il brûle de savoir le reste, d'apprendre les nouvelles que la vieille prétend pouvoir lui donner de celle dont il pleure la mort.

140. Se tournant vers elle avec un visage plus bienveillant, il la prie, la supplie, la conjure, par les hommes et par Dieu, de ne rien lui taire de ce qu'elle sait, que cela soit heureux ou malheureux. « Tu n'apprendras rien qui te soit agréable, dit la vieille opiniâtre et cruelle. Isabelle n'est pas morte, comme tu le crois, mais sa vie est telle qu'elle porte envie aux morts.

141. « Pendant les quelques jours où tu n'as plus entendu parler d'elle, elle est tombée entre les mains de plus de vingt brigands, de sorte que si un jour elle retombe encore entre tes mains, vois si tu as lieu d'espérer d'en cueillir la fleur. » — Ah! maudite vieille! comme tu brodes tes mensonges!

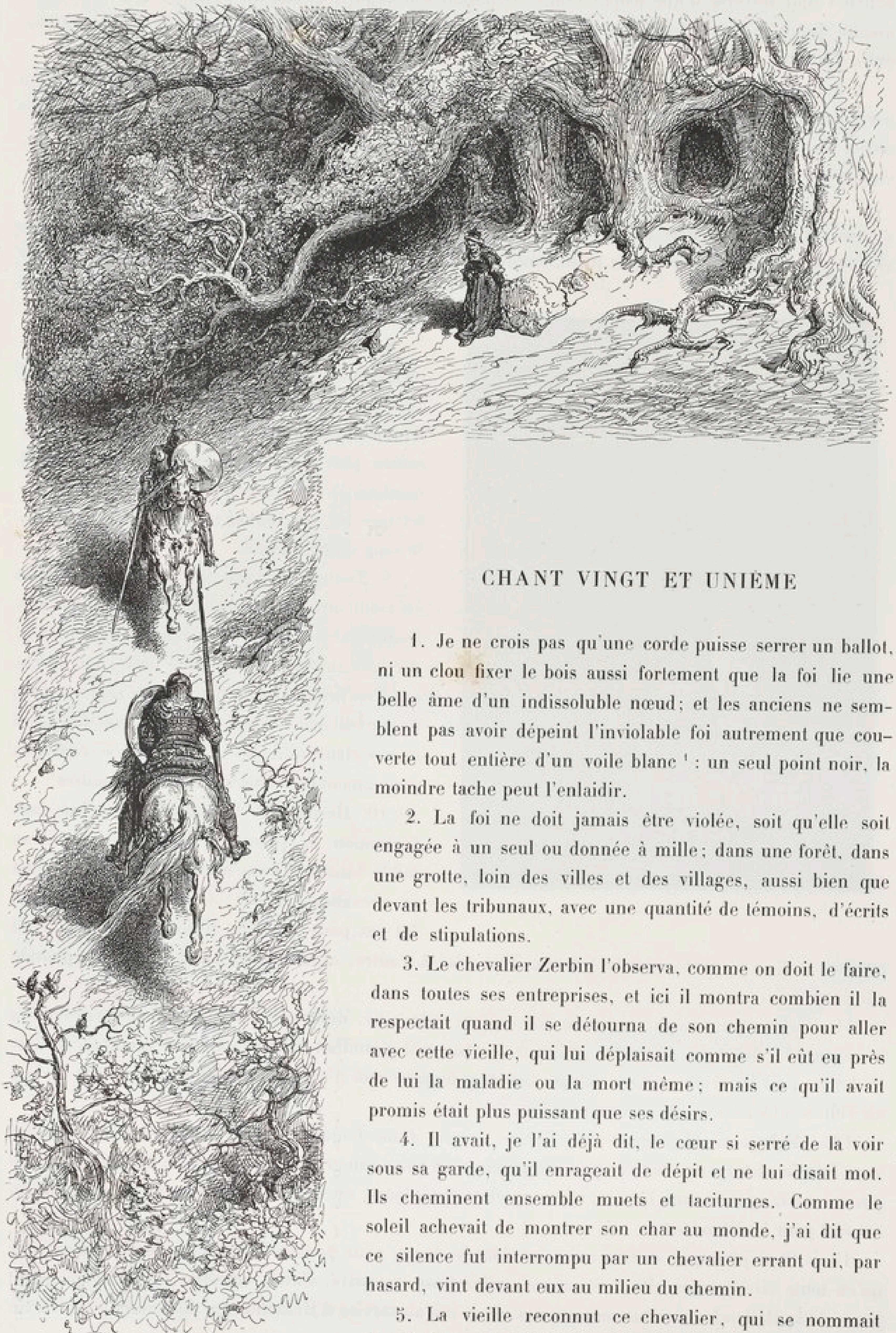
car tu sais bien si tu mens, et que si Isabelle a été dans les mains de vingt bandits, aucun pourtant ne lui a fait violence.

142. Zerbin lui demande où elle l'avait vue, et quand; mais il n'en tire rien, car la vieille obstinée ne veut plus ajouter un mot à ce qu'elle a dit. Zerbin lui parle d'abord avec douceur, puis il la menace de lui couper la gorge; mais, qu'il menace ou qu'il supplie, tout est inutile : il ne put jamais faire parler l'affreuse sorcière.

143. A la fin il laisse sa langue en repos, puisque ses paroles ne lui servaient de rien; ce qu'il avait appris le rendait tellement jaloux, que son cœur étouffait dans sa poitrine. Il est si désireux de trouver Isabelle que, pour la voir, il aurait été dans le feu; mais il ne pouvait aller plus vite que ne le voulait cette vieille, puisqu'il en avait fait la promesse à Marphise.

144. Ensuite Zerbin fut conduit par elle où il lui plaisait, par des sentiers isolés et déserts. Qu'ils eussent à gravir une colline ou à descendre dans une vallée, jamais ils ne se regardèrent en face, jamais ils ne se dirent une parole; mais, après que le soleil errant eut tourné le dos au midi, leur silence fut rompu par un chevalier qu'ils rencontrèrent dans le chemin. — Ce qui s'ensuivit est expliqué dans l'autre chant.





CHANT VINGT ET UNIÈME

1. Je ne crois pas qu'une corde puisse serrer un ballot, ni un clou fixer le bois aussi fortement que la foi lie une belle âme d'un indissoluble nœud; et les anciens ne semblent pas avoir dépeint l'inviolable foi autrement que couverte tout entière d'un voile blanc [1] : un seul point noir, la moindre tache peut l'enlaidir.

2. La foi ne doit jamais être violée, soit qu'elle soit engagée à un seul ou donnée à mille ; dans une forêt, dans une grotte, loin des villes et des villages, aussi bien que devant les tribunaux, avec une quantité de témoins, d'écrits et de stipulations.

3. Le chevalier Zerbin l'observa, comme on doit le faire, dans toutes ses entreprises, et ici il montra combien il la respectait quand il se détourna de son chemin pour aller avec cette vieille, qui lui déplaisait comme s'il eût eu près de lui la maladie ou la mort même ; mais ce qu'il avait promis était plus puissant que ses désirs.

4. Il avait, je l'ai déjà dit, le cœur si serré de la voir sous sa garde, qu'il enrageait de dépit et ne lui disait mot. Ils cheminent ensemble muets et taciturnes. Comme le soleil achevait de montrer son char au monde, j'ai dit que ce silence fut interrompu par un chevalier errant qui, par hasard, vint devant eux au milieu du chemin.

5. La vieille reconnut ce chevalier, qui se nommait Hermonide de Hollande, et qui avait pour armes un

bouclier noir traversé d'une bande rouge. Déposant son orgueil et son air revêche, elle se recommande humblement à Zerbin, et elle lui rappelle ce qu'il a promis à la guerrière qui l'a remise entre ses mains.

6. Le guerrier qui venait à leur rencontre était son ennemi et celui de sa famille : il avait tué son père qui ne lui avait rien fait, et le seul frère qu'elle eût au monde; et le traître continuait à vouloir traiter ceux qui restaient comme les autres. « Tant que vous me savez, Madame, lui dit Zerbin, chargé de vous protéger, je ne veux pas que vous ayez peur. »

7. Lorsque le chevalier envisage de plus près cette figure qui lui est si odieuse : « Préparez-vous, s'écrie-t-il d'une voix fière et menaçante, à combattre avec moi, ou abandonnez la défense de cette vieille, afin qu'elle périsse de ma main, comme elle le mérite. Si vous combattez pour elle, vous serez tué : c'est ce qui arrive à qui prend la défense d'une cause injuste. »



Stance 4.

8. Zerbin lui répond poliment que c'est une inspiration basse et mauvaise, et contraire à la chevalerie, de chercher à donner la mort à une femme; si pourtant il veut combattre, il ne s'y refuse pas, mais qu'il considère auparavant combien il est grave, pour un noble chevalier tel que lui, de vouloir tremper ses mains dans le sang d'une femme.

9. Tout ce qu'il put dire fut inutile, il fallut en venir aux faits; après qu'ils eurent pris suffisamment d'espace, ils se retournèrent et coururent l'un sur l'autre à toute bride. Les fusées que l'on tire dans des moments de réjouissances ne partent pas des mains avec autant de vitesse que s'élancèrent les deux rapides coursiers pour amener les chevaliers à se rencontrer.

10. Hermonide de Hollande visa bas dans l'intention de percer le flanc droit, mais sa faible lance vola en éclats, et fit peu de mal au chevalier écossais; le coup de celui-ci ne fut pas porté en vain, il brisa le bouclier et il atteignit si bien l'épaule qu'il la traversa d'un côté à l'autre, et fit tomber à la renverse Hermonide sur la prairie.

11. Zerbin, qui s'imaginait l'avoir tué, cédant à la pitié, descendit promptement à terre et leva le casque du visage du mort. Le guerrier, comme s'il s'éveillait, regarda Zerbin fixement et sans parler, et puis il lui dit : « Ce n'est pas un chagrin pour moi d'avoir été abattu par vous, car à votre air vous semblez être la fleur des chevaliers errants;

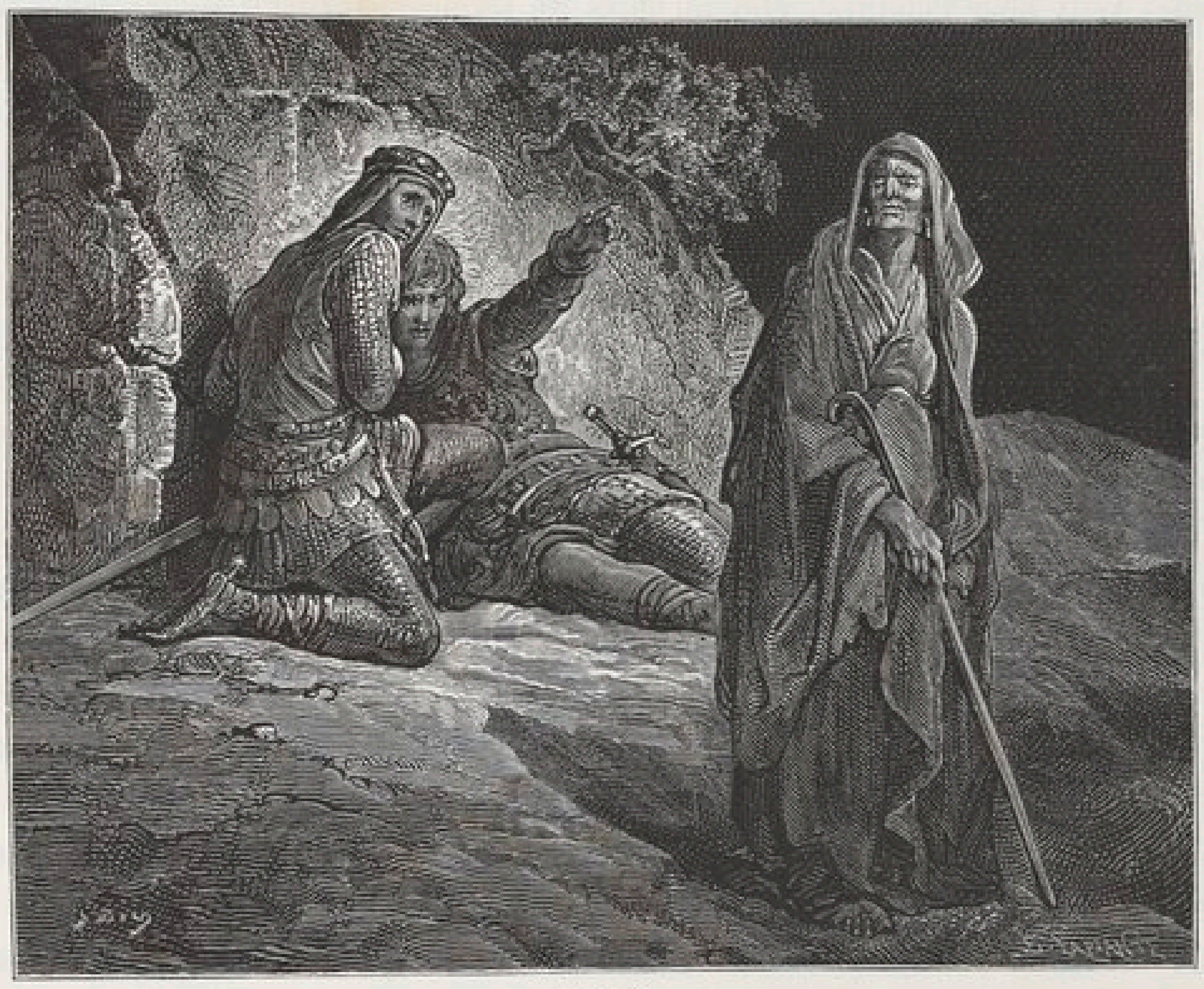
12. « Mais je m'afflige que cela m'arrive à cause d'une femme perfide, dont je ne sais comment vous êtes le champion, chose trop incompatible avec votre valeur; et si vous saviez la raison qui me porte à me venger de cette femme, vous regretteriez toujours, en vous le rappelant, de m'avoir mis en cet état pour la défendre.

13. « Et si je respire encore assez (ce dont je doute) pour pouvoir le raconter, je vous ferai voir qu'en toute circonstance elle a été d'une scélératesse excessive. J'avais autrefois un frère qui partit jeune de la Hollande, où nous sommes nés, et se mit au service d'Héraclius qui était alors le souverain de l'Empire grec.

14. « Là il devint l'ami et le frère d'un noble baron de cette cour qui, sur les frontières de la Servie, avait, dans un site agréable, un château entouré de fortes murailles. Celui dont je parle se nommait Argée, et il était l'époux de cette méchante femme, qu'il aimait avec un excès peu convenable pour un homme de sa dignité;

15. « Mais, plus mobile que les feuilles desséchées par l'automne, quand le vent glacial en dépouille les arbres et les chasse devant lui de son souffle, celle-ci oublia bientôt le caprice que son cœur avait éprouvé un instant pour son mari et tourna toutes ses pensées, tous ses désirs à faire la conquête de mon frère comme amant.

16. « Les monts Acrocérauniens [2], d'infâme renommée, supportent moins solidement les assauts impétueux de la mer; le pin qui a renouvelé plus de cent fois sa chevelure, et dont la tête s'élève autant au-dessus des rochers des Alpes que ses racines s'enfoncent dans la terre, résiste moins fermement à



Stance 12.

Borée que mon frère ne résista aux prières de cette femme, repaire de tous les vices abominables.

17. « Un jour, comme il arrive à un brave chevalier qui cherche les aventures et les rencontre souvent, mon frère fut dans une entreprise blessé tout près du château de son ami où il était habitué à aller sans une invitation, qu'Argée fût ou non avec lui, et il s'y arrêta pour s'y reposer jusqu'à ce qu'il fût guéri de sa blessure.

18. « Pendant qu'il s'y reposait, Argée fut obligé de partir pour certaine affaire. Aussitôt cette femme effrontée chercha, comme elle l'avait déjà fait, à séduire mon frère; mais ce chevalier loyal ne voulut plus avoir attaché à ses flancs un aiguillon si coupable. Pour garder pleinement sa fidélité, il choisit de plusieurs maux celui qui lui parut le moindre.

19. « Entre plusieurs maux il croit devoir choisir celui-ci : renoncer à son ancienne intimité avec Argée, et s'en aller si loin que son nom même ne parvienne plus à cette femme perverse. Bien qu'un tel parti lui fût pénible, il était plus honnête que de céder à de criminels désirs, ou d'accuser la femme auprès de son mari, qui l'aimait autant que son propre cœur.

20. « Encore souffrant de ses blessures, il revêt ses armes et s'éloigne du château, avec la

résolution bien arrêtée de ne plus jamais y revenir; mais cela ne lui réussit pas, car la Fortune, par un nouvel artifice, rend tous ses efforts inutiles. Voici le mari qui revient en ce moment et trouve sa femme toute en larmes,

21. « Échevelée, le visage en feu; et il lui demande de quoi elle est affligée. Avant de se décider à répondre, elle se laisse prier plus d'une fois, pensant toujours comment elle peut se venger de celui qui l'a délaissée, car il est bien dans son caractère mobile de changer tout à coup son amour en haine.

22. « Hélas! dit-elle enfin, pourquoi cacher, seigneur, le crime que j'ai commis pendant votre absence! Quand je le cacherais encore à tout le monde, je ne pourrais le céler à ma conscience. L'âme qui sent la souillure de son péché souffre intérieurement un tel châtiment, qu'il surpasse toutes les souffrances corporelles qu'on pourrait m'infliger en expiation de ma faute,

23. « S'il y a faute quand on a seulement cédé à la force; mais, quoi qu'il en soit, vous devez le savoir : ensuite, avec votre épée, délivrez de son enveloppe souillée mon âme pure et sans tache, et éteignez mes yeux pour l'éternité, afin qu'après un tel déshonneur il ne me faille pas les tenir toujours baissés et avoir honte devant tous ceux que je verrai.

24. « Votre ami a ravi mon honneur, ce corps a été souillé par sa violence. Et parce qu'il craint que je ne vous révèle le tout, l'infâme vient de partir sans prendre congé. » Par ce récit elle lui fait haïr celui qu'il aimait plus qu'aucun autre. Argée la croit et n'attend pas davantage; mais il saisit ses armes et court se venger.

25. « Et comme il connaissait bien le pays, il le rejoignit avant qu'il fût loin, car mon frère, faible et malade, s'en allait doucement sans défiance. Et brusquement, dans un lieu écarté, il l'arrêta pour en tirer vengeance. Mon frère ne parvient pas à s'expliquer : Argée est absolument déterminé à se battre avec lui.

26. « L'un était bien portant et tout animé par la colère, l'autre infirme et dans les mêmes sentiments d'amitié, de sorte que mon frère opposa peu de résistance à son ami devenu son ennemi. Conséquemment Philandre (ainsi se nommait le malheureux jeune homme dont je vous parle), bien qu'il ne méritât pas un pareil sort, ne pouvant supporter le choc d'une si rude attaque, resta vaincu.

27. « A Dieu ne plaise, lui dit Argée, que ma juste fureur et ta trahison m'entraînent à devenir ton meurtrier, à toi que j'aimais; et toi-même tu m'aimais certainement aussi, quoique à la fin tu me l'aies si mal témoigné. Cependant je veux faire voir à tout le monde qu'aujourd'hui, malgré ma haine, comme autrefois dans mon amitié, je vaux mieux que toi :

28. « Je punirai ton crime autrement qu'en trempant mes mains dans ton sang. » En parlant ainsi, il fait disposer sur le cheval, avec des branches vertes, une sorte de brancard sur lequel il ramène mon frère presque mort au château dans une tour bien fermée où, pour le punir, il condamne l'innocent à rester à jamais prisonnier.

29. « Pourtant il ne lui manquait rien autre chose que la liberté qu'il avait auparavant de partir. Pour le reste il commandait et se faisait obéir comme s'il eût été libre; mais l'esprit de cette femme dépravée n'étant pas encore las de poursuivre l'accomplissement de ses désirs, elle venait presque chaque jour à la prison, parce qu'elle en avait les clefs et l'ouvrait à son plaisir.

30. « Et elle livrait sans cesse de nouveaux assauts à mon frère, avec plus d'audace qu'auparavant. « Que te sert, lui disait-elle, ta fidélité, puisque partout on croit à ta perfidie? Oh! quels nobles et glorieux triomphes! oh! les superbes dépouilles opimes! Quel mérite t'en revient-il à la fin, si chacun t'insulte comme un traître?

31. « Qu'il eût été plus avantageux pour toi et pour ton honneur de m'accorder ce que je voulais de toi! Maintenant tu recueilles la juste récompense que tu as méritée : tu es en prison, et ne crois pas en sortir, si tu n'amollis auparavant ton insensibilité; mais, si tu veux me complaire, je me charge de te faire recouvrer la liberté et la réputation.

32. « — Non, disait Philandre, n'espérez jamais que ma fidélité cesse d'être sincère comme elle

l'a été; si, contre toute justice, il m'arrive d'en recueillir une si cruelle récompense et que le monde croie que je suis un méchant, il suffit que mon innocence soit d'une parfaite évidence devant Celui qui voit tout et peut me récompenser par sa grâce éternelle.

33. « S'il ne suffit pas à Argée de me tenir prisonnier, qu'il m'enlève encore ma triste vie. Peut-être le prix de ma bonne action, peu appréciée ici-bas, ne me sera pas refusé au ciel; peut-être celui qui se proclame offensé par moi s'apercevra-t-il, quand cette âme sera partie, qu'il a été injuste à mon égard, et pleurera-t-il la mort de son fidèle ami. »

34. « C'est ainsi qu'à plusieurs reprises l'effrontée, cherchant à séduire Philandre, s'en retourne sans avoir réussi; mais son aveugle désir, qui ne s'endort pas pour arriver à satisfaire son criminel amour, va chercher au plus profond de son être [3] ses vices invétérés et les combine tous. Elle agite mille pensées d'un projet à un autre avant de se fixer à aucun [4].

35. « Elle resta six mois sans mettre le pied dans la prison, comme elle le faisait auparavant, de sorte que le malheureux Philandre espère et croit que cette femme ne l'aime plus; mais la Fortune, propice aux méchants, offrit à ce monstre l'occasion d'atteindre, par un crime mémorable, le but de sa passion aveugle et désordonnée.



Stance 32.

36. « Son mari avait une ancienne inimitié avec un baron nommé Morand le Beau. Celui-ci, en l'absence d'Argée, avait souvent l'audace de faire seul des incursions sur ses terres et jusque dans l'intérieur du château; mais si Argée y était, il ne se regardait pas comme invité, et il ne s'en approchait pas à dix milles. Or, afin de pouvoir l'y attirer, Argée annonça qu'il allait à Jérusalem pour accomplir un vœu.

37. « Il dit qu'il partait, et il part, en effet, de façon que chacun le voit, et il fait répandre la nouvelle de son départ; et personne ne peut savoir son dessein, excepté sa femme, en qui seule il a confiance. Il rentre ensuite au château quand le jour est éteint; il n'y passe jamais que la nuit, et le lendemain, à l'aube, il sort toujours sous des armes déguisées, sans que personne l'aperçoive.

38. « Il s'en va errant çà et là, et rôdant autour de son château pour voir si le crédule Morand voudrait y revenir comme il en avait coutume. Il se tenait tout le jour dans la forêt, et quand il voyait le soleil plongé dans la mer, il revenait au château, et son infidèle compagne l'introduisait par des portes secrètes.

39. « Tout le monde, à l'exception de la perfide épouse, croit qu'Argée est bien loin de chez lui. Elle saisit donc ce moment opportun : elle va trouver mon frère avec de nouvelles ruses; elle a toujours à volonté un nuage de larmes, qui de ses yeux tombent sur son sein. « Où pourrai-je trouver secours, dit-elle, pour que mon honneur ne soit pas entièrement perdu,

40. « Et avec mon honneur celui de mon époux? S'il était ici, je ne craindrais rien. Vous connaissez Morand, et vous savez s'il craint les hommes et les dieux quand il ne sent pas Argée ici. Tantôt par prières, tantôt par menaces, il ne cesse de faire des tentatives extrêmes. Il n'y a aucun de mes gens qu'il ne cherche à corrompre pour me faire céder à ses désirs; et je ne sais comment je pourrai me protéger.

41. « Maintenant qu'il a appris que mon époux était parti et qu'il ne sera pas de sitôt de retour,

il a eu la hardiesse d'entrer chez moi sans aucune excuse et sans autre prétexte. Si mon mari eût été ici par hasard, non-seulement il n'aurait pas eu cette audace, mais il n'aurait, par Dieu, pas jugé prudent d'approcher à trois milles de ces murs.

42. « Et ce qu'il avait déjà sollicité par émissaires, aujourd'hui il me l'a demandé en face, et d'une telle manière, qu'il a été grandement à craindre qu'il ne m'arrivât honte et déshonneur. Et, si je n'avais usé avec lui de douces paroles et feint que mes désirs correspondaient aux siens, cet homme m'eût arraché par violence ce que, grâce à mes paroles, il espère obtenir par la douceur.

43. « Je le lui ai promis, non certes pour tenir ma promesse, — car un engagement pris par crainte est nul ; — mais mon intention était d'échapper dans le moment à ses violences. C'est là le danger : vous seul pouvez y remédier, autrement c'en est fait de mon honneur et de celui de mon Argée, qui, vous me l'avez déjà dit, vous est autant et plus cher que le vôtre même.

44. « Et si vous me refusez cela, je dirai qu'il n'y a pas en vous la fidélité dont vous vous vantez, mais que ce fut seulement par cruauté que vous avez dédaigné mes prières et mes larmes, et non pas par ce respect pour Argée, que vous m'avez toujours opposé comme un bouclier. Entre nous la chose fût restée secrète ; mais de ceci il résulte pour moi une évidente infamie.

45. « — Il n'est pas besoin, dit Philandre, d'un tel préambule envers moi, dévoué comme je le suis à mon cher Argée ; dites-moi seulement ce que vous voulez : j'ai résolu d'être toujours tel que j'ai toujours été ; et quoique j'en reçoive injustement du mal, je ne lui ai pas imputé cette iniquité. Pour lui je suis prêt à aller même à la mort, eussé-je contre moi le monde et mon destin.

46. « — Je désire, répondit l'odieuse créature, que vous mettiez à mort celui qui se propose de nous déshonorer. Ne craignez pas qu'il vous en advienne aucun mal ; je vous indiquerai pour cela un moyen assuré. Morand doit revenir, lorsque vers la troisième heure [5] la nuit devient plus obscure, et, à un signal que je lui ai indiqué, je dois l'introduire de façon qu'on ne l'entende pas.

47. « Ne vous sera-t-il pas désagréable de m'attendre d'abord dans ma chambre, sans lumière, jusqu'à ce que je lui fasse déposer ses armes, et que je vous l'amène presque nu ? » C'est ainsi, ce me semble, que cette épouse conduisait son mari à une épouvantable embûche, si l'on a le droit d'appeler épouse cette femme plus perfide, plus cruelle qu'une furie infernale.

48. « Lorsque vint la nuit complice de ses crimes, elle tira de prison mon frère, lui mit des armes en main, et le tint dans sa chambre plongée dans l'obscurité, jusqu'à l'arrivée du malheureux châtelain. Tout arriva comme cela avait été prévu, car les desseins criminels avortent rarement. Ainsi Philandre frappa le bon Argée en pensant que c'était Morand.

49. « D'un seul coup il lui fendit la tête et le cou, qui ne put être paré, car il n'avait pas de casque. Argée arriva, sans faire le moindre mouvement, à la triste fin de sa misérable existence. Et celui qui le tua n'avait jamais songé à un tel crime, et n'aurait pu y croire. O bizarre aventure ! qu'il fasse à l'ami qu'il veut défendre ce qui pourrait se faire de pire à un ennemi !

50. « Après qu'Argée, sans qu'il l'ait reconnu, est tombé, mon frère remet l'épée à Gabrine. C'est le nom de cette femme qui n'est venue au monde que pour trahir tous ceux qui tombent entre ses mains. La perfide, qui jusqu'à ce moment avait caché la vérité, veut que Philandre, une lumière à la main, aille reconnaître le mort que lui-même a frappé ; et elle lui fait voir son ami Argée.

51. « Et elle le menace ensuite, s'il ne se rend pas à ses longs désirs amoureux, de divulguer à tout le monde ce qu'il a fait et qu'il ne peut contredire ; et elle le fera ignominieusement périr comme traître et assassin. Et elle lui rappelle que, bien qu'il tienne si peu à la vie, il ne doit pas faire le sacrifice de sa réputation.

52. « Philandre est rempli de douleur et d'effroi lorsqu'il s'aperçoit de son erreur. Son premier mouvement de fureur le pousse à tuer cette misérable ; et il reste un moment en suspens. Et si ce n'est qu'il se trouvait là dans une maison ennemie, et que la raison lui revint, n'ayant aucunes autres armes en main, il l'aurait déchirée avec ses dents.

53. « Tel qu'un navire est quelquefois en haute mer ballotté et battu par deux vents, dont l'un tantôt le pousse en avant et l'autre tantôt le ramène au même point; ils le font tourner de la proue à la poupe, jusqu'à ce qu'il cède enfin au plus puissant des deux; tel Philandre, entre tant de combats intérieurs, de deux idées s'arrêta à la moins funeste.

54. « La raison lui montre son extrême danger; outre la mort, il a à redouter une fin infâme et ignominieuse, si le bruit du meurtre se répand dans le château. Le temps de délibérer lui est même refusé; qu'il le veuille ou non, il faut qu'à la fin il avale l'amer calice. Finalement, dans son cœur affligé, la crainte fut plus puissante que sa résolution.

55. « La crainte d'un honteux et infâme supplice lui fit promettre, avec mille serments, de faire toutes les volontés de Gabrine, s'ils s'éloignent en sûreté de ce lieu. Ainsi par force l'exécrable femme recueille le fruit de sa passion; et ils quittèrent bientôt ces murs. C'est ainsi que Philandre revint vers nous, laissant derrière lui en Grèce honte et infamie.

56. « Il emportait fixé dans son cœur le souvenir de son ami, qu'il avait si aveuglément massacré, pour faire, à son grand regret, l'odieuse conquête d'une cruelle Progné, d'une Médée. Et si la foi, si le fort et dur frein du serment ne le retenait, il l'aurait tuée quand il fut en sûreté. Mais il la prit en haine autant qu'on peut en avoir.



Stance 52.

57. « A partir de là on ne le vit jamais sourire; toutes ses paroles étaient tristes. Sans cesse des soupirs sortaient de sa poitrine oppressée; et il était devenu un nouvel Oreste, après qu'il eut tué sa mère et l'exécrable Égisthe, et qu'il fut poursuivi par les Furies vengeresses. Et cette douleur, qui ne cessait jamais, l'abattit tellement, qu'elle le cloua malade dans son lit.

58. « Alors cette femme débauchée, qui voit combien elle est odieuse à ce nouvel époux, change la flamme naguère si intense de son amour en haine, en colère ardente et furieuse. La scélérate n'est pas moins excitée contre mon frère qu'elle ne le fut contre Argée; et elle forme le dessein de faire disparaître son second mari comme le premier.

59. « Elle va trouver un médecin rempli de malice, et parfaitement apte à une pareille besogne, qui savait mieux tuer par le poison que guérir les malades avec des potions; et elle lui promit de lui donner encore plus qu'il ne lui demandait, après qu'il l'aurait débarrassée de la vue de son mari, au moyen d'un breuvage mortel.

60. « Déjà en ma présence et celle de plusieurs autres personnes le criminel vieillard venait, tenant le poison et disant que c'était une potion excellente pour rendre les forces à mon frère. Mais Gabrine, avec une nouvelle préméditation, avant que le malade en reconnût le goût, pour se défaire de son complice, ou pour ne pas lui donner ce qu'elle lui avait promis,

61. « Lui arrêta la main au moment même où il donnait la tasse qui recélait le poison, en disant : « Vous auriez tort de vous offenser de mes craintes pour celui que j'ai tant aimé. Je veux être certaine que vous ne lui donnez pas de boisson nuisible, ni de médicament empoisonné. Et pour cela il me semble que vous ne devez pas lui donner le breuvage sans en faire vous-même l'essai. »

62. « Imaginez, seigneur, combien alors le misérable vieillard demeura troublé ! Le manque de temps l'oppresse tellement, qu'il ne peut réfléchir à ce qu'il y aurait de mieux à faire. Pour ne pas éveiller un plus grand soupçon, il se décide à goûter sans retard le calice; et le malade, après cette preuve de bonne foi, prit tout le reste qu'on lui donna.

63. « Comme un épervier qui tient une perdrix dans sa serre aiguë et va en faire sa pâture, est brusquement surpris et dépouillé par le chien qui était son fidèle compagnon ; ainsi le médecin, qui poursuivait un gain criminel, se vit arrêté par celle dont il espérait l'aide. Écoutez ce rare exemple d'une extrême audace ; et qu'il en advienne autant à tout autre avare !

64. « Après cette surprise, le vieillard s'apprêtait à retourner chez lui, pour y prendre quelque médicament spécial qui le sauvât du terrible poison ; mais cela ne lui fut pas permis par Gabrine, disant qu'elle ne voulait pas qu'il s'en allât avant que le remède digéré dans l'estomac eût manifesté sa vertu.

65. « Ni les prières ni l'offre d'une récompense n'obtinrent d'elle qu'elle consentît à le laisser partir. Alors, désespéré de voir sa mort certaine sans pouvoir y échapper, il révéla tout aux assistants ; Gabrine ne sut trop comment se disculper. Et ainsi, ce qu'il fit souvent aux autres, ce bon médecin finit par se le faire à lui-même.

66. « Il suivit bientôt l'âme de mon frère, qui était déjà partie devant. Nous autres, témoins de cette scène, instruits de la vérité par ce vieillard à qui son crime profitait si peu, nous saisîmes cette abominable bête féroce plus cruelle que celles qui habitent les forêts, et nous l'enfermâmes dans un lieu obscur, pour la condamner au feu qu'elle avait mérité. »



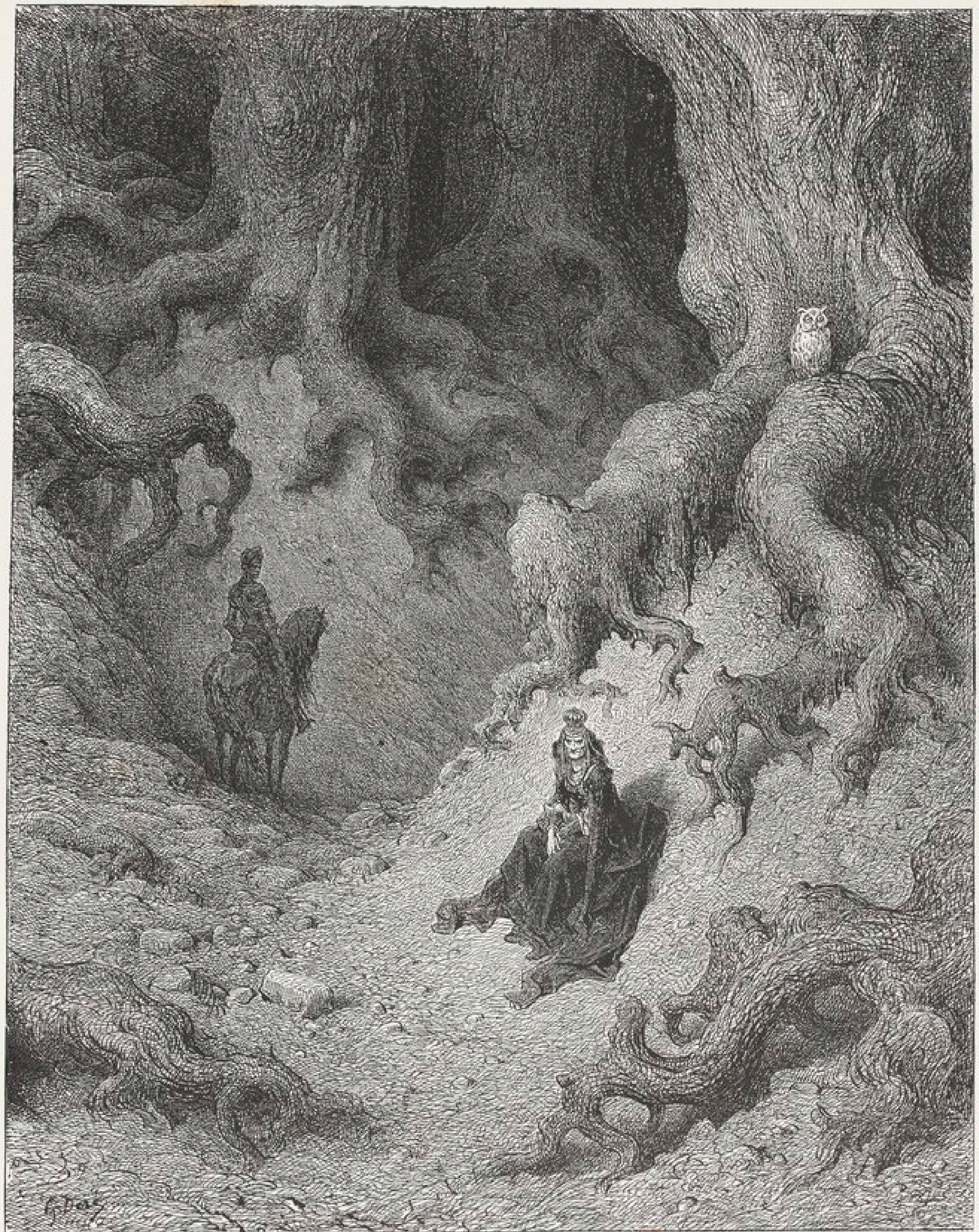
Stance 65.

67. Tel fut le récit d'Hermonide; il voulait continuer encore et dire comment elle s'était sauvée de prison, mais la douleur de sa blessure l'affaiblit tellement, qu'il tomba inanimé à la renverse sur le gazon. Deux écuyers, qu'il avait avec lui, avaient fait pendant ce temps un brancard avec de grosses branches : Hermonide s'y fit placer, car on ne pouvait le transporter autrement.

68. Zerbin fit ses excuses au chevalier : il regrettait de l'avoir blessé; mais, comme c'est l'usage entre chevaliers, il avait dû défendre la femme qui était avec lui. Autrement il eût faussé sa foi : parce qu'il avait promis, quand il l'avait prise sous sa garde, de la défendre de tout son pouvoir contre quiconque viendrait pour lui nuire.

69. Et s'il pouvait lui rendre service en quelque autre chose, il était tout prêt à se mettre à sa disposition. Le chevalier répondit qu'il voulait seulement lui rappeler de se défaire de Gabrine, avant qu'elle pût encore dresser quelque machination dont lui-même aurait à souffrir et se repentirait ensuite en vain. Gabrine tenait toujours les yeux baissés, parce qu'il n'y a point de bonne défense à opposer à la vérité.

70. Zerbin partit ensuite avec la vieille pour le voyage auquel il s'était auparavant engagé; et, tout le jour, il la maudit en lui-même de l'outrage qu'elle lui avait fait faire à ce baron. Désormais instruit et édifié sur son compte par le récit de ses forfaits que lui a fait celui qui les connaissait, si auparavant il éprouvait pour elle de l'aversion et du dégoût, maintenant il la hait tellement, qu'il ne peut plus la voir.

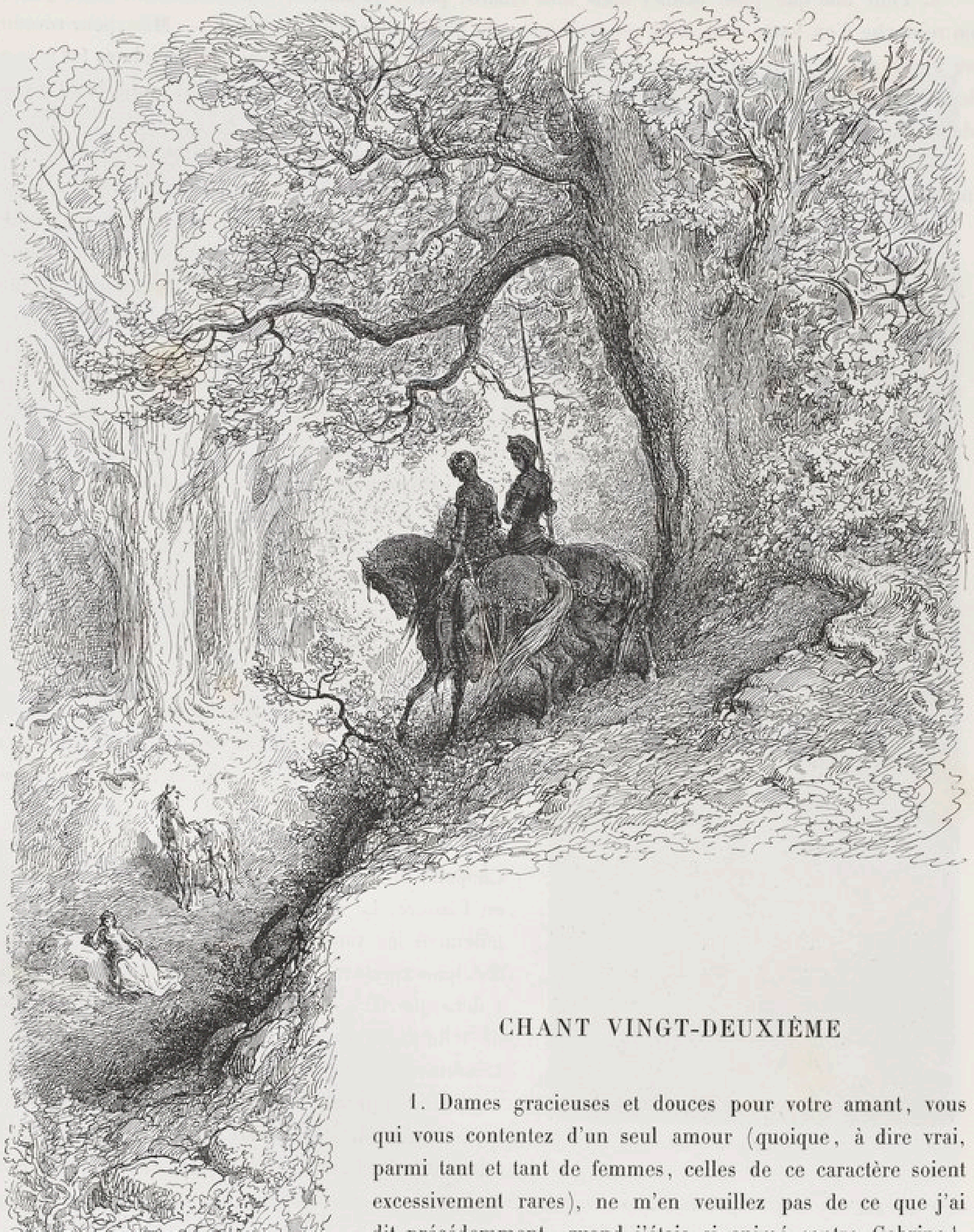


DÉSORMAIS ÉDIFIÉ SUR SON COMPTE, IL LA HAIT TELLEMENT, QU'IL NE PEUT PLUS LA VOIR (CHANT XXI, STANCE 70.)

71. Elle qui connaît toute la haine de Zerbin et ne veut pas être vaincue en mauvais vouloir, ne lui en rend pas une once de moins; elle pare en quarte et riposte en quinte [6]. Dans le cœur elle était gonflée de venin, et son visage exprimait des sentiments différents. Tous deux d'accord, comme je viens de vous le dire, ils suivaient leur route au milieu d'une forêt antique.

72. Tout à coup, dans la soirée, au déclin du soleil, ils entendirent des cris, des cliquetis et des chocs, indices d'un combat furieux qui devait être peu éloigné, tant le bruit était fort. Zerbin, pour voir ce qu'il en était, se dirigea en grande hâte vers cette rumeur. Gabrine ne fut pas lente à le suivre. Ce qui en arriva, je le raconte dans l'autre chant.





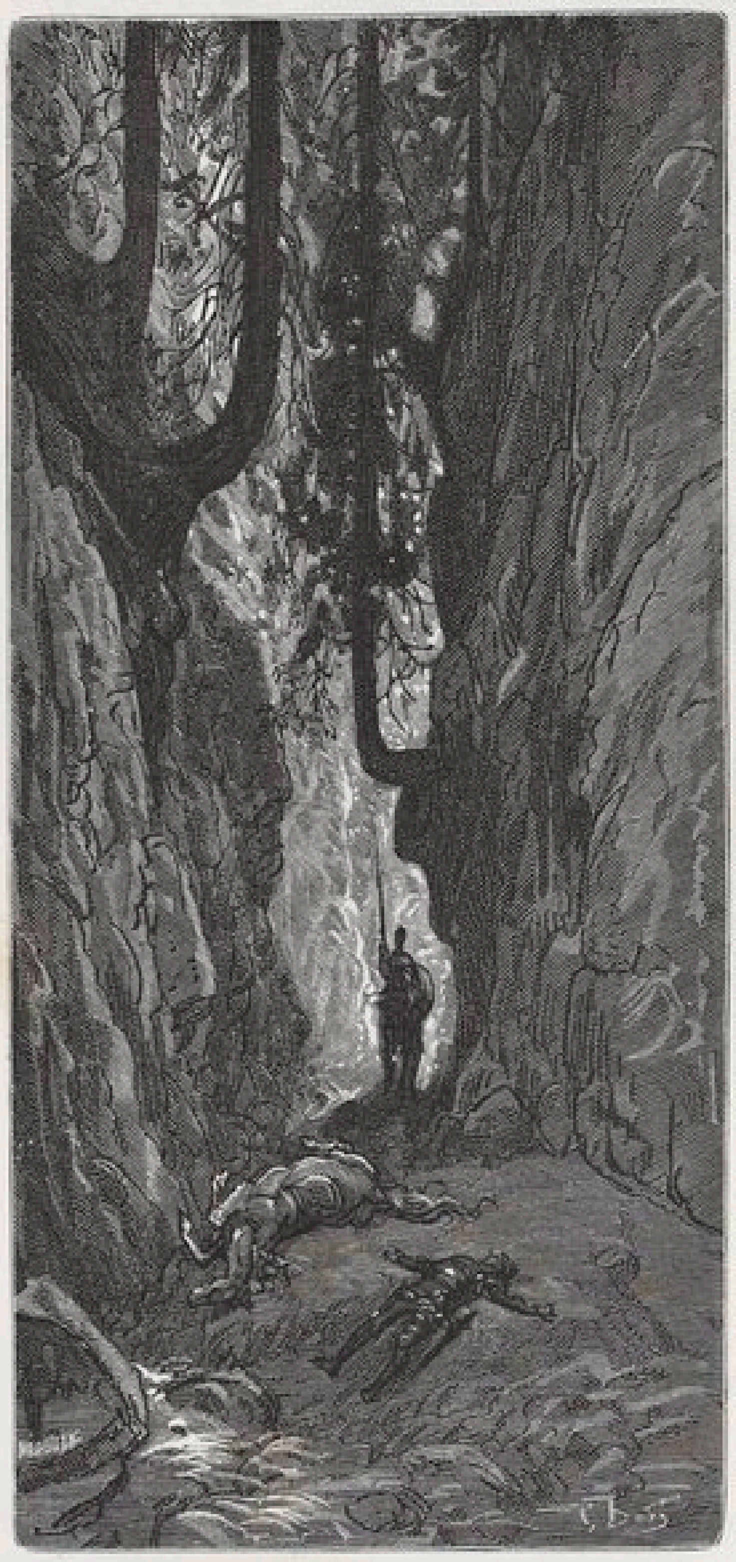
CHANT VINGT-DEUXIÈME

1. Dames gracieuses et douces pour votre amant, vous qui vous contentez d'un seul amour (quoique, à dire vrai, parmi tant et tant de femmes, celles de ce caractère soient excessivement rares), ne m'en veuillez pas de ce que j'ai dit précédemment, quand j'étais si animé contre Gabrine [1], et s'il m'échappe encore quelque vers pour flétrir sa perversité.

2. Telle elle était; et, comme me l'a imposé Celui qui a pouvoir sur moi, je ne passe pas sous silence la vérité. Mais pour cela je ne ternis pas la gloire de celles qui ont le cœur sincère. Celui qui, pour trente deniers, livra son maître aux Juifs, n'a pas nui à Jean ou à Pierre; et la réputation d'Hypermnestre est-elle moins belle parce qu'elle était la sœur de tant de femmes cruelles [2]?

3. Pour une que j'ose blâmer dans mes chants, parce qu'ainsi le veut l'ordre du récit, j'offre en revanche d'en louer cent, et de rendre leur vertu plus brillante que le soleil. — Mais, pour revenir au travail que je distribue dans un ordre varié, agréable, paraît-il, à beaucoup de personnes (et grâces leur en soient rendues), je vous parlais du chevalier d'Écosse qui avait entendu un grand bruit à peu de distance.

4. Il s'engagea dans un sentier resserré entre deux montagnes d'où partait le bruit; et il ne tarda pas à arriver à un endroit où il aperçut devant lui, au fond d'un vallon, un chevalier mort. Je vous dirai qui c'était; mais auparavant je veux tourner le dos à la France et m'en aller dans le Levant, jusqu'à ce que je retrouve le paladin Astolphe, qui s'était mis en route pour l'Occident.



Stance 4.

5. Je l'ai laissé dans la ville cruelle où, avec le retentissement de son cor formidable, il avait fait fuir tout un peuple barbare [3] et s'était tiré des grands dangers qui l'entouraient; il avait fait lever les voiles à ses compagnons, et ils s'étaient enfuis de ce rivage, honteux et humiliés. Poursuivant maintenant son histoire, je vous dirai qu'il sortit de cette contrée et qu'il prit la route de l'Arménie.

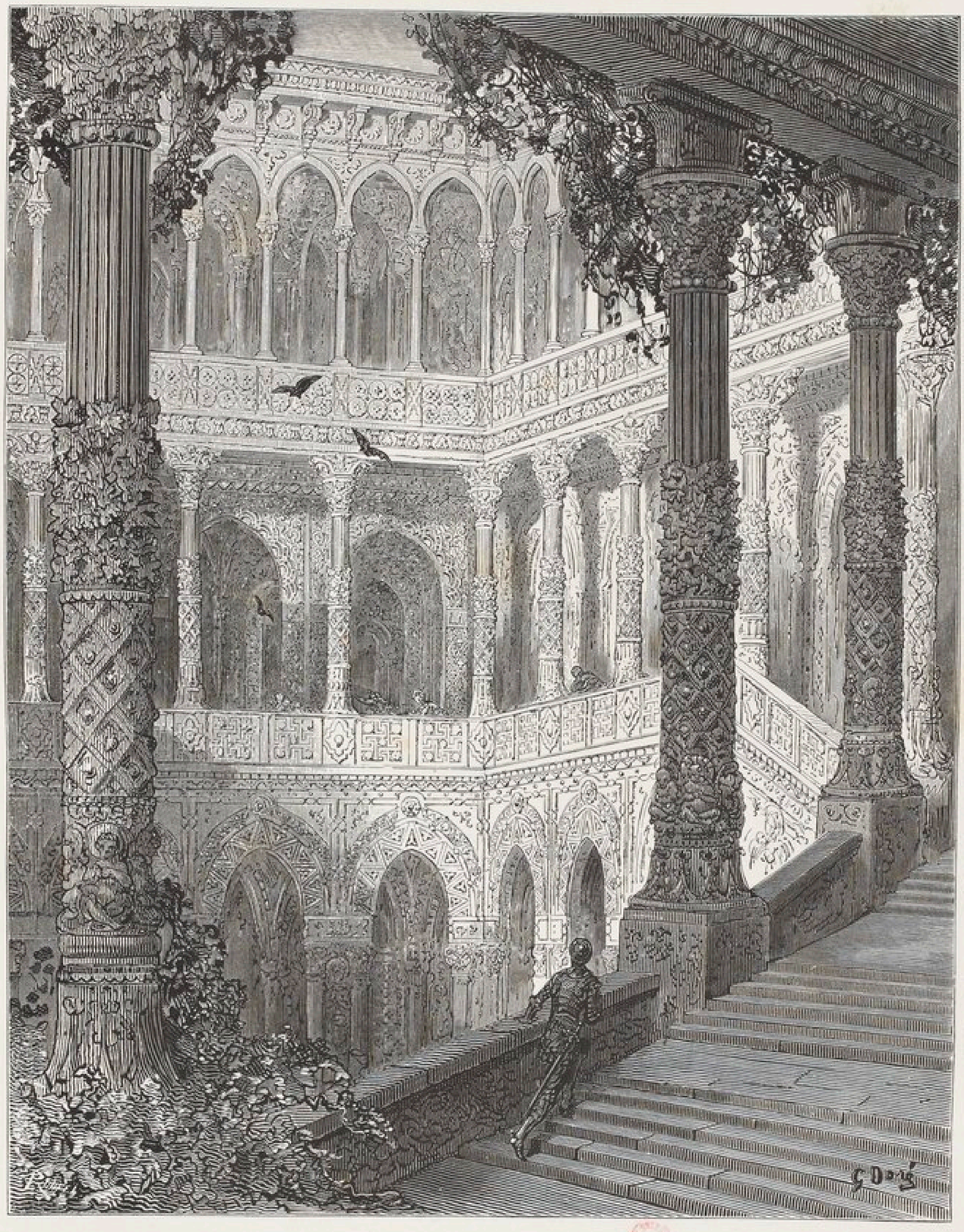
6. Quelques jours après il se trouva dans l'Anatolie et il se dirigea vers Burse [4] d'où, continuant sa route et traversant la mer [5], il s'en vint en Thrace. Il s'avança le long du Danube par la Hongrie, et, comme si son cheval eût eu des ailes, il traversa en moins de vingt jours la Moravie, la Bohême, la Franconie et le Rhin.

7. Par la forêt de l'Ardenne il arriva à Aix-la-Chapelle et dans le Brabant; à la fin il s'embarque en Flandre. Le vent qui souffle vers le nord pousse tellement les voiles du côté de la proue, qu'à midi Astolphe aperçoit l'Angleterre à peu de distance, et il y débarque. Il s'élance sur son cheval et il le presse de telle façon qu'il arrive encore le soir même à Londres.

8. Là, apprenant bientôt que le vieil Othon [6] était déjà depuis plusieurs mois devant Paris, et qu'en outre tous les barons avaient suivi ses nobles traces, il se prépare à aller rapidement en France, et à l'instant il descend au port de la Tamise. Il en part toutes les voiles dehors et fait diriger la proue vers Calais.

9. Une brise poussant légèrement le navire à bâbord lui avait fait doucement gagner la mer. Elle fraîchit peu à peu et devient ensuite si forte qu'elle entrave les efforts du pilote, qui est forcé à la fin de lui présenter la poupe, sous peine d'être jeté à la côte. Il tient son navire en droite ligne sur le dos de la mer et fait route dans une direction contraire à son dessein.

10. Il court tantôt à droite, tantôt à gauche, çà et là, où la Fortune le pousse; à la fin il prend terre près de Rouen. Aussitôt qu'il a touché le doux rivage, Astolphe fait seller Rabican, s'arme de toutes pièces et ceint son épée. Il se met en route et il emporte avec lui ce cor qui lui est d'un plus puissant secours que mille hommes armés.



IL CHERCHE EN VAIN DANS LES GALERIES, LES SALLES ET LES CHAMBRES. (CHANT XXII, STANCE 15.)

11. Après avoir traversé une forêt, il arriva au pied d'une colline près d'une claire fontaine, à l'heure où les moutons, cessant de paître, sont renfermés dans la bergerie ou sous la caverne d'une montagne. Souffrant de la grande chaleur et d'une soif ardente, il ôta son casque, attacha son destrier au milieu des plus épais rameaux, puis il vint se désaltérer à la fraîcheur de la fontaine.

12. Il n'avait pas encore mouillé ses lèvres qu'un villageois qui était caché tout près s'élance hors d'un buisson, détache le cheval, monte dessus et se sauve avec lui. Astolphe entend le bruit, lève la tête; et lorsqu'il s'aperçoit de ce vol effronté, il laisse la fontaine, et rassasié sans boire, il se met à courir de toutes ses forces derrière le voleur.



Stance 12.

13. Celui-ci ne se lance pas à fond de train, car il se serait éloigné tout d'un coup; mais, tantôt lâchant ou retenant la bride, il s'en va au galop ou à un trot soutenu. Après une longue course ils sortent de la forêt et à la fin ils sont ramenés l'un et l'autre à l'endroit où tant de nobles barons, sans être emprisonnés, étaient plus que prisonniers.

14. Le paysan se précipite dans le palais avec ce destrier qui égale le vent à la course. Astolphe, embarrassé par son bouclier, son casque et ses autres armes, ne le suit que de loin. Il arrive aussi lui-même; et toutes les traces qu'il avait suivies jusque-là disparaissent. Il ne voit plus ni Rabican, ni le voleur; il tourne en vain les yeux et presse le pas.

15. Il presse le pas et se met à chercher en vain dans les galeries, les salles et les chambres. Mais, pour trouver ce perfide paysan, sa fatigue ne lui sert à rien. Il ne sait où il a caché son cheval Rabican, le plus rapide des animaux. Pendant toute la durée du jour il cherche sans aucun fruit en haut, en bas, en dedans et à l'extérieur.

16. Confus et fatigué d'avoir tant tourné, il soupçonne que ce lieu est enchanté. Le petit livre qu'il portait toujours, que Logistille lui avait donné dans l'Inde, afin qu'il pût y recourir s'il venait à tomber dans un nouvel enchantement, lui revint en mémoire. Il recourut à la table et il vit à quelles pages était indiqué le remède.

17. Il était amplement question dans le livre de ce palais enchanté, ainsi que des moyens de confondre les sortiléges du magicien et de débarrasser de leurs liens tous les prisonniers : sous le seuil de la porte était renfermé un esprit qui produisait ces illusions et ces tromperies. Si on levait la pierre sous laquelle il était enseveli, le palais serait par lui dispersé en fumée.

18. Désireux de mener à fin une si glorieuse entreprise, le paladin ne diffère pas. Il baisse le bras pour essayer combien pèse la lourde pierre de marbre. Comme Atlant voit ses mains s'en approcher pour ruiner son art magique, soupçonnant ce qui peut advenir, il va l'assaillir avec de nouveaux enchantements.



Stance 24.

19. Au moyen de ses larves diaboliques il le fait paraître différent de ce qu'il est : il semble aux uns un géant, à d'autres un paysan, à d'autres encore un chevalier de figure provocante. Chacun voit le paladin sous la forme que le magicien avait prise pour leur apparaître dans la forêt; si bien que pour ravoir ce que le magicien leur a ravi, chacun se précipite sur le paladin.

20. Roger, Gradasse, Irolde, Bradamante, Brandimart, Prasilde et d'autres guerriers, par suite de cette nouvelle illusion, allumés de colère, fondent sur le duc pour l'anéantir. Mais à ce moment il se rappelle le cor, qui abat bientôt leurs esprits altiers. S'il n'avait pas eu recours à ce son redoutable, le paladin était mort sans rémission.

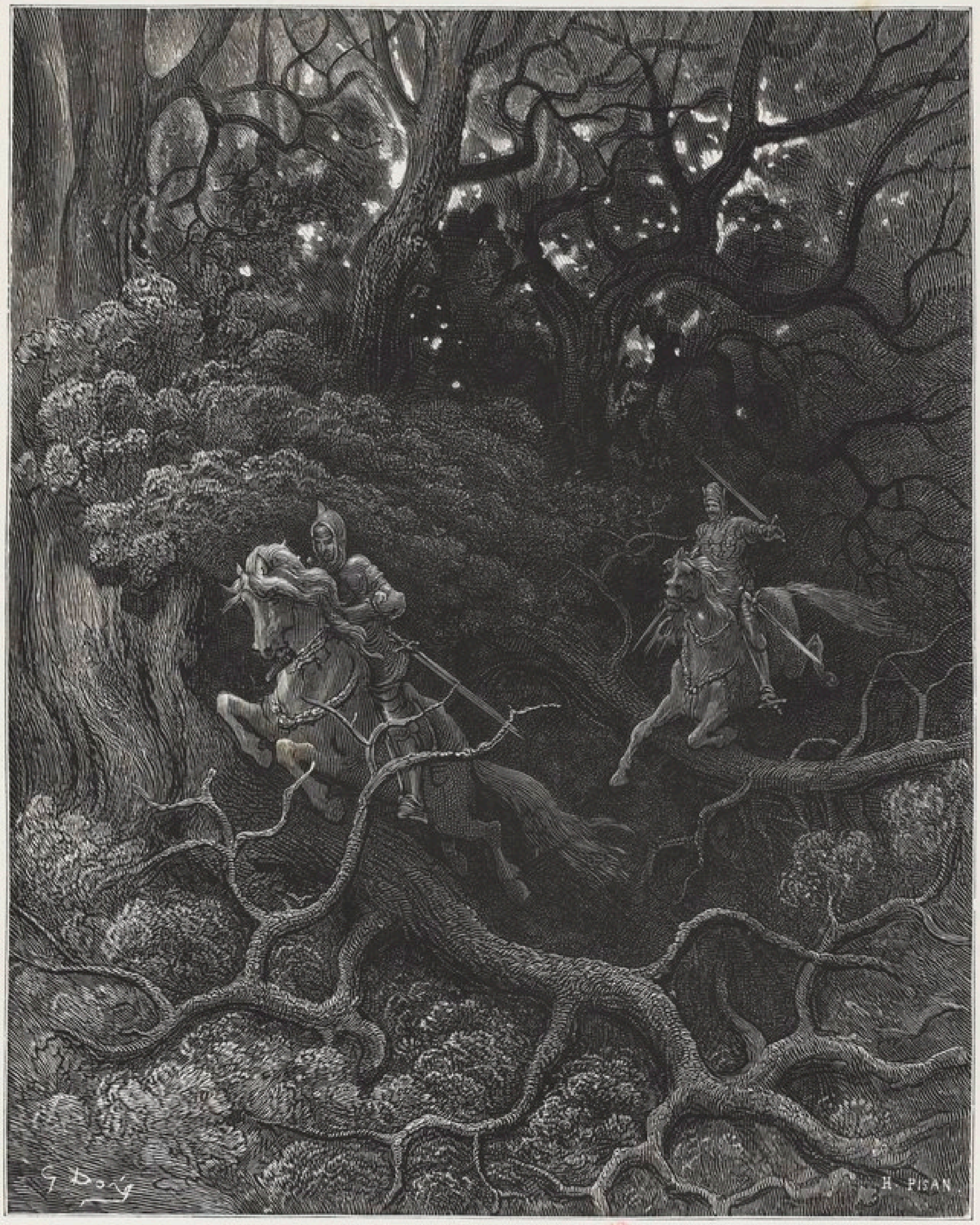
21. Mais à peine a-t-il porté le cor à ses lèvres et fait retentir le son épouvantable, que les chevaliers se mettent à fuir, comme des colombes quand éclate le coup de fusil. Le magicien, tout comme les autres, est forcé de s'enfuir; comme eux il sort tremblant de sa tanière. Pâle, éperdu, il s'en éloigne jusqu'à ce que l'horrible son n'arrive plus jusqu'à lui.

22. Le geôlier se sauve avec ses prisonniers. Beaucoup de chevaux s'échappent aussi des écuries, car il eût fallu autre chose qu'une corde pour les retenir; et de divers côtés ils suivent leurs maîtres. Il ne resta dans la maison ni chat, ni souris, au son du cor qui semble dire : « A mort ! à mort ! » Rabican se serait sauvé avec les autres, si, en sortant, il n'eût été arrêté par le duc.

23. Astolphe, dès qu'il eut chassé le magicien, leva du seuil la lourde pierre, et il trouva dessous certaines figures et d'autres choses que je ne décrirai pas. Curieux de détruire cet enchantement, il brise tout ce qu'il trouve là, comme le livre lui indique de le faire; et le palais s'évanouit en fumée et en vapeurs.

24. Il trouve le cheval de Roger qui était attaché avec une chaîne d'or; je parle de celui que ce magicien maure lui avait donné pour le conduire vers Alcine; Logistille lui fabriqua ensuite un mors, au moyen duquel Roger était retourné en France, en faisant le tour du côté droit de la terre depuis l'Inde jusqu'à l'Angleterre.

25. Je ne sais si vous vous rappelez qu'il avait attaché la bride à un arbre le jour où la fille de Galafron toute nue disparut aux yeux de Roger et lui fit un si grand affront. Le cheval ailé, à



LES CHEVALIERS SE METTENT A FUIR, COMME DES COLOMBES... (CHANT XXII, STANCE 21).

l'étonnement de ceux qui l'aperçurent, retourna vers son maître, et il resta toujours avec lui jusqu'au jour où furent rompues les combinaisons de l'enchantement.

26. Astolphe ne pourrait être plus heureux d'aucune autre aventure que de celle-là, car, pour parcourir la terre et les mers, selon qu'il en avait le désir, voir ce qui lui reste à visiter et faire le tour du monde en peu de jours, cet hippogriffe venait tout à point. Il savait combien il était propre à le porter, car il l'avait ailleurs suffisamment vu à l'épreuve.

27. Il l'avait éprouvé dans l'Inde le jour où il fut arraché par la main de la sage Mélisse à la scélératesse d'Alcine, qui avait métamorphosé sa forme humaine en myrte sauvage. Il avait vu et soigneusement remarqué comment sa tête indomptée avait été soumise à la bride par Logistille, et il avait vu comment on avait appris à Roger à le faire aller dans toutes les directions.

28. Ayant résolu de s'emparer de l'hippogriffe, il lui mit sa selle, qu'il avait tout près; et prenant à plusieurs mors des pièces différentes, il en fit un qui pût le gouverner, car là étaient attachées beaucoup de brides des chevaux qui avaient pris la fuite. Maintenant la pensée de Rabican l'empêche seule de prendre aussitôt son vol.

29. Il avait raison d'aimer ce Rabican, car il n'y avait pas un meilleur cheval pour courir la lance, et il avait chevauché avec lui depuis les extrémités de l'Inde jusqu'en France. Cela le préoccupe; enfin il se décide à le donner plutôt à un ami que de l'abandonner sur la route, exposé à être pris par le premier qui viendra à passer.

30. Il se tenait à regarder s'il ne voyait pas venir par le bois un chasseur ou un paysan dont il pût se faire suivre à quelque ville, afin d'y traîner Rabican. Toute la journée jusqu'au retour d'un nouveau soleil, il resta à regarder partout en vain. La matinée suivante, lorsque le ciel était encore obscur, il lui sembla qu'il apercevait un chevalier dans le bois.

31. Mais, si je veux vous dire la suite, il me faut auparavant retrouver Roger et Bradamante. Après que le bruit du cor eut cessé et que le beau couple fut éloigné de ce lieu, Roger regarda et fut prompt à reconnaître ce que jusqu'ici lui avait caché Atlant. C'est lui qui jusqu'à ce moment les avait empêchés de se reconnaître.

32. Roger regarde Bradamante; elle le regarde avec un profond saisissement, que pendant tant de jours son esprit et ses yeux aient pu être aveuglés par une telle illusion. Roger serre dans ses bras sa belle maîtresse, qui en devient plus vermeille que la rose; et ensuite sur sa bouche il cueille les premières fleurs de ses heureuses amours.

33. Les deux amants fortunés se reprennent mille fois à s'embrasser et se serrent étroitement, si heureux que leurs poitrines peuvent à peine contenir leur joie; mais ils regrettent vivement que les sortiléges, en les empêchant de se reconnaître pendant qu'ils erraient dans cette demeure, leur aient fait perdre tant de jours de bonheur.

34. Bradamante, disposée à accorder toutes les douceurs qu'une vierge sage réserve à son amant, de manière à le tirer de peine sans manquer elle-même à son honneur, dit à Roger que, s'il ne veut pas la trouver toujours sauvage et rebelle à lui accorder les dernières faveurs, il doit, par un intermédiaire digne de lui, la faire demander à son père Aymon; mais il faut d'abord qu'il se fasse baptiser.

35. Roger aurait non-seulement consenti pour l'amour d'elle à devenir chrétien, comme l'avaient été son père et anciennement son aïeul et toute sa noble race, mais, pour lui plaire, lui eût encore donné à l'instant les jours qui lui restaient à vivre. « Pour l'amour de vous, lui dit-il, il me coûterait peu de me plonger non-seulement dans l'eau, mais encore dans les flammes. »

36. Pour se faire baptiser et pour épouser ensuite sa maîtresse, Roger se mit donc en route, conduisant Bradamante à Vallombreuse (ainsi se nommait une abbaye riche et belle, autant que religieuse et hospitalière à quiconque s'y présentait). Au sortir de la forêt ils trouvèrent une femme dont le visage était plein d'une grande tristesse.

37. Roger, qui était toujours humain et courtois pour chacun, mais beaucoup plus pour les dames, dès qu'il vit tomber les belles larmes qui arrosaient le délicat visage, en eut pitié et fut animé du désir de savoir la cause de son affliction. Se tournant vers elle après un salut poli, il lui demanda pourquoi elle avait ainsi le visage baigné de pleurs.

38. Levant ses beaux yeux humides, elle lui répondit avec une extrême douceur, et lui exposa entièrement, puisqu'il le demandait, la cause de ses plaintes douloureuses. « Noble seigneur, dit-elle, apprenez que si mes joues sont inondées de larmes, c'est à cause de la pitié que j'éprouve pour un jeune homme qui, dans un château près d'ici, doit mourir aujourd'hui.

39. « Il aimait une jeune fille noble et belle, qui est fille du roi d'Espagne Marsile. Caché sous un voile blanc et couvert d'une robe de femme, en déguisant sa voix et le mouvement de ses yeux, il passait toutes les nuits avec elle, sans éveiller le soupçon de la famille. Mais nul ne peut se cacher si secrètement qu'à la longue il n'y ait quelqu'un qui ne le voie et ne le remarque.

40. « Quelqu'un s'en aperçut et en parla à deux personnes, qui en parlèrent à d'autres, jusqu'à ce que cela fût redit au roi. Avant-hier arriva un serviteur dévoué du roi, qui fit saisir ces amants; il les a fait enfermer tous les deux séparément dans une prison du château. Et je ne crois pas que ce jeune homme passe toute cette journée sans périr dans la douleur et les supplices.

41. « Je me suis enfuie pour ne pas assister à une telle cruauté, car on le brûlera vif; et rien ne pourrait me faire plus de peine que de voir périr un si beau jeune homme. Jamais je ne pourrai éprouver un grand plaisir qu'il ne se change tout à coup en tristesse, lorsque je me souviendrai des flammes cruelles qui auront consumé ses membres délicats et élégants. »

42. Bradamante écoute; et il semble que cette nouvelle la touche et lui serre le cœur; on dirait même qu'elle n'a pas moins de crainte pour ce malheureux que si c'était un de ses frères, et, comme je le dirai ensuite, cette crainte n'était certainement pas sans fondement. Se tournant vers Roger : « Il me semble, dit-elle, que nous devrions employer nos armes en faveur de ce malheureux. »

43. Et elle dit à cette affligée : « Je vous engage à nous introduire dans l'intérieur du château. Car si on n'a pas encore mis à mort ce jeune homme, on ne le fera plus mourir, soyez-en sûre. » Roger, voyant la bonté de cœur et la charitable inquiétude de sa maîtresse, se sent tout enflammé du désir de ne pas laisser mourir ce jeune homme ;

44. Et il dit à la jeune femme dont les yeux répandaient un ruisseau de larmes : « Qu'attendons-nous donc? Il s'agit ici de porter secours, non de pleurer. Faites en sorte de nous conduire où est votre protégé. Nous promettons de l'arracher à mille lances, à mille épées, pourvu que vous nous y conduisiez en hâte. Mais pressez le pas le plus possible, de peur que nos secours n'arrivent trop tard et que dans l'intervalle le feu ne le consume. »

45. La parole décidée, la fière mine de ce couple d'une hardiesse merveilleuse eurent le pouvoir de ramener l'espérance dans le cœur d'où elle s'était déjà entièrement éloignée. Mais ce qu'elle craignait encore plus que la distance, c'était de trouver la route fermée et de l'avoir ainsi prise inutilement; aussi restait-elle indécise.

46. Puis elle leur dit : « En prenant la route droite et unie qui conduit à ce château, je crois qu'on arriverait à temps et que le feu ne serait pas encore allumé. Mais il faut aller par une route si tortueuse et si difficile que toute la journée serait insuffisante pour en venir à bout; et quand nous y serons, je crains que nous ne trouvions le jeune homme mort.

47. « — Et pourquoi, dit Roger, n'allons-nous pas par la route la plus courte? » La dame répondit : « Parce qu'on y rencontre un château des comtes de Poitiers, où Pinabel, le plus méchant des hommes, fils du comte Anselme de Hauterive, a établi, il n'y a pas encore trois jours, une coutume inique et blessante pour les chevaliers et pour les dames qui courent les aventures.

48. « Chevaliers ou dames, aucun de ceux qui passent là ne s'en va sans avoir été insulté et dépouillé. Tous restent à pied; le guerrier y laisse ses armes et la dame ses vêtements. Il n'y a pas

eu depuis bien des années en France de chevaliers plus habiles à manier la lance que les quatre qui ont juré de maintenir cette loi au château de Pinabel.

49. « Je vais vous raconter comment cette coutume, qui n'est pas encore vieille de trois jours, a commencé; et vous verrez s'il y avait pour les chevaliers un motif juste ou inique de faire un tel serment. Pinabel a une maîtresse si méchante, si brutale, qu'elle est sans pareille au monde. Comme elle allait un jour avec lui je ne sais où, elle rencontra un chevalier qui lui fit un affront.

50. « Ce chevalier, raillé par elle à cause d'une vieille qu'il portait en croupe, jouta avec Pinabel qui était doué de beaucoup d'arrogance et de peu de force, et le renversa. Il fit descendre la dame de cheval sur le pré, et, pour voir si elle marchait droit ou si elle était boiteuse, il la laissa à pied et il fit revêtir ses habits à la vieille.

51. « Celle qui était restée à pied, furieuse, avide, altérée de vengeance, unie à Pinabel qui la seconde toujours dès qu'il s'agit de mal faire, n'a plus de repos ni jour ni nuit, et dit qu'elle ne sera plus jamais contente, s'il ne met à pied mille chevaliers et mille dames et ne leur enlève leurs armes et leurs habits.

52. « Le même jour, comme par hasard, se présentèrent à son château quatre braves chevaliers, qui étaient arrivés depuis peu dans ce pays de contrées très-éloignées, et d'une telle valeur, que notre siècle n'en a pas quatre autres aussi habiles au jeu des armes : Aquilant, Griffon, Sansonnet et un jeune homme, Guidon le Sauvage.

53. « Pinabel les accueillit d'une manière très-courtoise au château dont je vous ai parlé. La nuit il les surprit tous dans leur lit, et il les retint garrottés, et il ne les délivra pas avant de leur avoir fait jurer qu'ils resteraient chez lui un an et un mois (c'est exactement le terme qu'il prit) et qu'ils dépouilleraient autant de chevaliers errants qu'il en passerait;

54. « Qu'ils mettraient à pied les dames qu'ils auraient avec eux et qu'ils leur enlèveraient leurs habits. Ils firent ce serment, ils furent ainsi contraints à l'observer, bien que confus et chagrins. Il ne paraît pas que jusqu'ici personne ait pu jouter contre eux sans rester à pied, et il en est venu un très-grand nombre qui sont repartis à pied et sans armes.

55. « La règle entre eux est que celui qui est d'abord désigné par le sort aille seul courir la lance; mais s'il trouve un adversaire tellement vigoureux qu'il reste en selle et le jette à terre, les autres sont obligés de poursuivre, tous à la fois, l'aventure jusqu'à la mort. Voyez maintenant, si chacun d'eux est si fort, ce que cela doit être lorsqu'ils sont tous réunis.

56. « Puis il ne convient pas à la gravité de notre affaire, qui nous interdit tout délai, tout retard, que vous vous arrêtiez à cette joute. Je suppose encore que vous soyez vainqueurs, comme votre fière attitude semble le promettre; mais ce n'est pas une chose à faire en un moment, et il y a fort à craindre qu'on ne brûle le jeune homme, si on tarde toute cette journée à le secourir.

57. « — N'envisageons point tout cela, dit Roger; faisons, nous, tout ce que nous pouvons faire, et que Celui qui règne au ciel décide du reste, ou, si ce n'est pas lui, que ce soit la Fortune. Cette joute vous montrera si nous sommes en état de secourir celui que, pour une cause si faible et si futile, comme vous nous l'avez raconté, on doit brûler aujourd'hui. »

58. Sans rien répondre, la jeune femme prit le chemin qui était le plus court. Ils n'y avaient pas marché plus de trois milles, qu'ils se trouvèrent au pont et à la porte où se perdent les armes et les robes, et où l'on est en grand danger de la vie. Aussitôt qu'ils furent en vue, du haut du château on frappa deux coups sur la cloche.

59. Et tout à coup un vieillard, trottant sur un bidet, sort rapidement de la porte et s'approche en criant : « Arrêtez, arrêtez; halte-là! arrêtez-vous : ici on acquitte un droit. Et si l'on ne vous a pas dit l'usage établi en ce lieu, maintenant je vais vous le dire; » et il commença à leur expliquer la coutume que Pinabel faisait observer.

60. Puis il continua, voulant leur donner des conseils, comme il l'avait fait aux autres chevaliers.

« Faites dépouiller cette dame, mes enfants, leur dit-il ; et quant à vous, laissez-nous vos armes et vos destriers; et ne songez pas à vous exposer à lutter contre quatre guerriers d'une telle valeur. Partout on trouve des habits, des armes et des chevaux, il n'y a que la perte de la vie qui ne se répare point.

61. « — Assez! dit Roger, c'en est assez! car je suis très-bien informé du tout ; et je suis venu ici pour prouver ce que je vaux et pour voir si je suis en réalité aussi solide que je me sens de courage au cœur. Je ne donne à personne ni vêtements, ni armes, ni chevaux, si je n'entends pas autre chose que des menaces et des ordres. Et je suis bien certain aussi que mon compagnon ne veut pas donner les siens sur des injonctions.

62. « Mais, pour Dieu, faites que je voie bientôt en face ceux qui prétendent nous prendre armes et chevaux; car nous devons encore passer cette montagne, et nous ne pouvons faire ici un trop long arrêt. » Le vieillard répondit : « En voici un hors du pont qui s'avance dans cette intention; » et il ne se trompait pas, car un chevalier en sortit qui avait une cotte d'armes rouge semée de fleurs blanches.

63. Bradamante pria instamment Roger de lui laisser par courtoisie l'entreprise de jeter à bas de sa selle le chevalier qui avait la belle veste brodée de fleurs; mais elle ne put l'obtenir. Roger voulut courir seul tout le risque. Il exigea que Bradamante se contentât d'assister au combat.

64. Roger demanda au vieillard qui était celui qui sortait le premier de la porte. « C'est Sansonnet, dit-il; je le reconnais à sa cotte rouge et à ses fleurs blanches.» Sans se parler, ils vont se placer, l'un ici, l'autre là, et le délai fut court. Leurs lances en arrêt, ils s'élancent l'un contre l'autre, hâtant la course de leurs destriers.

65. Sur ces entrefaites étaient sortis du château avec Pinabel beaucoup de gens de pied, prêts à enlever les armes des chevaliers qui auraient vidé les arçons. Les hardis chevaliers courent l'un sur l'autre en appuyant sur les arrêts leurs fortes lances, grosses de deux palmes, de cœur de chêne, et de la même grosseur jusqu'au fer.

66. Sansonnet en avait fait tailler une dizaine en séve sur leur souche dans une forêt du voisinage, et il en avait apporté deux pour cette joute. Il faudrait avoir un écu et une cuirasse de diamant pour résister à leur choc. Dès son arrivée il en avait fait donner une à Roger, et il retint l'autre pour lui.

67. Armés de ces lances qui pourraient traverser des enclumes, tant elles avaient leurs pointes bien ferrées, ils se rencontrent au milieu de leur course, serrant des deux côtés leurs armes contre leurs boucliers. Celui de Roger, qui avait fait suer les forgerons de l'enfer malgré leur nudité, n'a pas grand'chose à redouter du choc; je veux parler de l'écu que fit Atlant, et dont je vous ai précédemment décrit la force.

68. Je vous ai déjà dit que son éclat magique frappe si violemment les yeux que, lorsqu'on le découvre, il éteint la vue et fait tomber l'homme sans connaissance; aussi Roger, à moins d'être pressé par un besoin urgent, avait-il coutume de le couvrir d'un voile. On peut croire que de plus il était impénétrable, car il ne fut nullement ébranlé de cette rencontre.

69. L'autre, forgé par un artisan moins industrieux, ne soutint pas le rude choc. Comme s'il eût été atteint de la foudre, il donna aussitôt passage au fer et s'ouvrit par le milieu. Il livra passage au fer qui, en dessous, rencontra le bras assez mal défendu, de sorte que Sansonnet fut blessé et enlevé de sa selle à son grand dépit.

70. Et de ces quatre compagnons, qui défendaient là un usage inique, il fut le premier qui ne gagna pas les dépouilles d'autrui et qui, dans la joute, fut renversé de sa selle. Il faut que celui qui rit pleure aussi quelquefois et en certaine occasion trouve la Fortune rebelle. Le guetteur du château, en sonnant de nouveau la cloche, donna le signal aux autres chevaliers.

71. Pendant ce temps Pinabel s'était approché de Bradamante pour savoir quel était celui qui, avec tant de courage et de vaillance, avait abattu le chevalier champion de son château. La justice

de Dieu, pour le punir comme il le méritait, le conduisit là, monté sur ce même cheval qu'il avait auparavant enlevé par trahison à Bradamante.

72. Il y avait justement huit mois que ce Mayençais, se trouvant, s'il vous en souvient, en route avec elle, l'avait précipitée dans la caverne de Merlin, quand une branche tombée avec elle, ou plutôt son bon destin, la garantit de la mort. Et il s'était retiré, la croyant ensevelie dans la caverne, et il avait emmené son destrier.

73. Bradamante reconnaît son cheval, et le coursier lui fait reconnaître le perfide comte; lorsqu'elle entend sa voix et qu'elle l'a considéré en face avec plus d'attention : « Cet homme, dit-elle, est, j'en suis certaine, le traître qui a essayé de m'insulter et de me couvrir de honte. C'est son crime qui l'a conduit ici pour y recevoir le prix de ses forfaits. »

74. Le menacer, mettre la main à son épée et fondre sur lui fut l'affaire d'un moment; mais avant



Stance 74.

tout elle lui barra le chemin, afin qu'il ne pût fuir vers le château. L'espérance d'aller se mettre à l'abri est enlevée à Pinabel, comme à un renard pris au terrier. Sans faire tête un instant, il s'enfuit en poussant des cris et s'enfonce dans la forêt.

75. Pâle, épouvanté, le misérable éperonne son cheval, car c'est dans la fuite qu'il a mis sa dernière espérance. L'héroïque vierge de la Dordogne lui tient l'épée dans les reins, le presse, le frappe; elle est toujours sur ses pas et ne le quitte pas un instant: grande est la rumeur, et le bois en retentit à l'entour. On ne sait encore rien de cela au château, parce que chacun ne porte son attention que sur Roger.

76. Cependant les trois autres chevaliers étaient sortis de la citadelle sur la route, ayant avec eux cette femme déplaisante qui y avait établi cette coutume odieuse. Tous les trois, qui aimeraient mieux mourir que de conserver la vie avec le déshonneur, ont le visage enflammé de honte et le cœur tout attristé de venir en nombre attaquer un seul chevalier.

77. La cruelle courtisane, qui avait fait ordonner et observer cette loi inique, leur rappelle leur serment et l'engagement qu'ils ont pris de la venger. « Pourquoi, s'écriait Guidon le Sauvage, si, seul, je puis l'abattre avec cette lance, voulez-vous que j'aie le secours des deux autres? et si je ne dis pas vrai, qu'on m'ôte la vie ensuite, j'en serai content. »

78. Griffon disait la même chose, ainsi qu'Aquilant; chacun d'eux voulait lutter seul à seul, et rester mort ou en prison, plutôt que de consentir à s'avancer ensemble contre un seul guerrier. — « A quoi bon, leur disait la dame, tant de paroles sans utilité ici? Je vous ai amenés ici pour enlever à ce chevalier ses armes, non pour faire de nouvelles lois et de nouvelles conventions.

79. « C'est quand je vous tenais en prison qu'il fallait me faire ces objections; maintenant elles viennent trop tard. Votre devoir à vous, c'est de tenir vos promesses, et non d'apprendre à vos langues à vous vanter et à mentir. » — Roger leur criait : « Voici mes armes, voici le destrier qui a une selle et le harnais neufs; voici encore les accoutrements de la dame. Si vous les voulez, pourquoi tarder davantage? »

80. D'un côté la dame du château les presse, de l'autre Roger les appelle et les provoque, tant qu'à la fin ils s'élancent ensemble, mais le visage enflammé de honte. En avant paraissent les deux rejetons de l'honorable marquis de Bourgogne ; mais Guidon, qui a un cheval plus pesant, venait derrière eux à peu de distance.

81. Avec la même lance dont il avait abattu Sansonnet, Roger s'avance couvert du bouclier dont Atlant se servait sur les montagnes des Pyrénées : je parle de ce bouclier enchanté [7] qui resplendissait tellement, que la vue humaine ne pouvait en supporter l'éclat, et auquel Roger avait recours dans les plus graves dangers pour dernière ressource.

82. Toutefois il n'avait éprouvé le besoin de se servir de sa lumière que trois fois, et certes dans de grands périls : les deux premières quand il s'arracha à un séjour voluptueux pour reprendre une vie plus honorable; la troisième quand il abandonna aux flots écumeux de la mer l'orque, dont les dents non rassasiées allaient dévorer cette beauté nue, qui fut ensuite si peu reconnaissante envers celui qui l'avait sauvée.

83. Hors ces trois fois, tout le reste du temps il le tenait caché sous un voile, de manière à pouvoir le découvrir promptement quand ce secours devenait nécessaire. En cette circonstance il allait à ce combat avec son bouclier, comme je vous l'ai déjà dit, le cœur si ferme, que ces trois chevaliers qu'il voyait devant lui lui inspiraient moins de crainte que de petits enfants.

84. Roger atteint Griffon à l'endroit où le haut du bouclier se joint à la visière. Il semble que celui-ci va tomber d'un côté ou d'un autre ; il tombe enfin, loin de son cheval. Griffon pousse sa lourde lance sur le bouclier de Roger, mais elle le frappe obliquement et non en plein; et comme elle rencontra une surface polie et lisse, elle glissa dessus et produisit un effet contraire.

85. Elle ouvrit et déchira le voile qui cachait l'épouvantable lumière enchantée, à l'éclat de laquelle il faut qu'on tombe aveugle sans pouvoir y échapper. Aquilant, qui venait en ligne, acheva de déchirer le voile et ce bouclier devint un éclair. La splendeur frappa les yeux des deux frères et ceux de Guidon qui accourait derrière eux.

86. L'un tombe par-ci, un autre par-là; non-seulement l'écu leur éblouit les yeux, mais il stupéfie et paralyse tous leurs autres sens. Roger, qui ne sait pas l'issue du combat, tourne son cheval, et, en tournant, il empoigne son épée qui taille et perce si bien. Il ne voit personne qui lui soit opposé, car ils avaient tous été renversés à cette rencontre ;

87. Les chevaliers, et en même temps ceux qui étaient sortis à pied, et les dames aussi. Il voit également les chevaux étendus, battant des flancs comme s'ils allaient mourir. Il est d'abord stupéfait, il s'aperçoit ensuite que l'enveloppe de l'écu pendait du côté gauche; je parle du voile de soie sous lequel il avait l'habitude de cacher la lumière cause de cet accident.

88. Il se retourne subitement, et, en se retournant il cherche des yeux la guerrière sa bien-aimée; il va où il l'avait laissée au début de la première joute. Ne la trouvant pas, il pense qu'elle est partie pour empêcher la mort de ce jeune homme, dans la crainte qu'elle a peut-être qu'on ne le brûle pendant les lenteurs de la joute.

89. Parmi ceux qui gisaient à terre, il voit cette dame qui l'avait conduit au château; il la met

devant lui, comme si elle était endormie, et, tout troublé, il lance son cheval sur la route. D'une mante qu'elle avait sur sa robe il recouvrit ensuite l'écu enchanté, et il lui fit bientôt recouvrer ses sens quand la fatale lumière eut été cachée.

90. Roger s'en va la rougeur au front: la honte l'empêche de lever la tête. Il lui semble que tout le monde peut lui reprocher cette victoire peu glorieuse. « Quelle réparation puis-je faire pour expier une faute si ignominieuse? On dira que les victoires que j'ai remportées l'ont été par la force des enchantements, et non par ma valeur. »

91. Comme il marchait pensant ainsi en lui-même, il vint à rencontrer ce qu'il cherchait, car il arrive au milieu d'une route où était creusé un puits profond. Là, aux chaudes heures de l'été, se réfugiaient les troupeaux, après avoir rempli leurs panses. « Maintenant, maudit écu, dit Roger, il faut aviser à ce que tu ne me fasses plus de honte.

92. « Tu ne seras plus avec moi; et que ce soit le dernier blâme que tu doives me valoir au monde! » En disant cela, il descend sur la route, prend une grosse pierre très-pesante, l'attache à l'écu, et les envoie tous les deux gagner le fond du puits. « Reste enseveli, dit-il, dans cette profondeur, et qu'avec toi ma honte y reste cachée. »



Stance 86.

93. Le puits était profond et plein d'eau jusqu'en haut; l'écu était pesant, la pierre plus lourde encore; le bouclier ne s'arrêta pas avant d'être couché au fond du puits: l'onde fluide et légère les recouvrit entièrement. La Renommée vagabonde ne voulut pas taire une action si belle et si généreuse, et elle ne tarda pas à la divulguer; embouchant sa trompette, elle remplit du bruit de cet exploit la France et l'Espagne et les pays voisins.

94. Lorsque, de bouche en bouche, cette étrange aventure fut connue par toute la terre, beaucoup de guerriers du voisinage ou des contrées lointaines se mirent en quête; mais ils ne savaient pas quelle était la forêt où avait été noyé le bouclier magique. Car la dame qui publia l'action de Roger ne voulut jamais dire où étaient l'endroit et le puits.

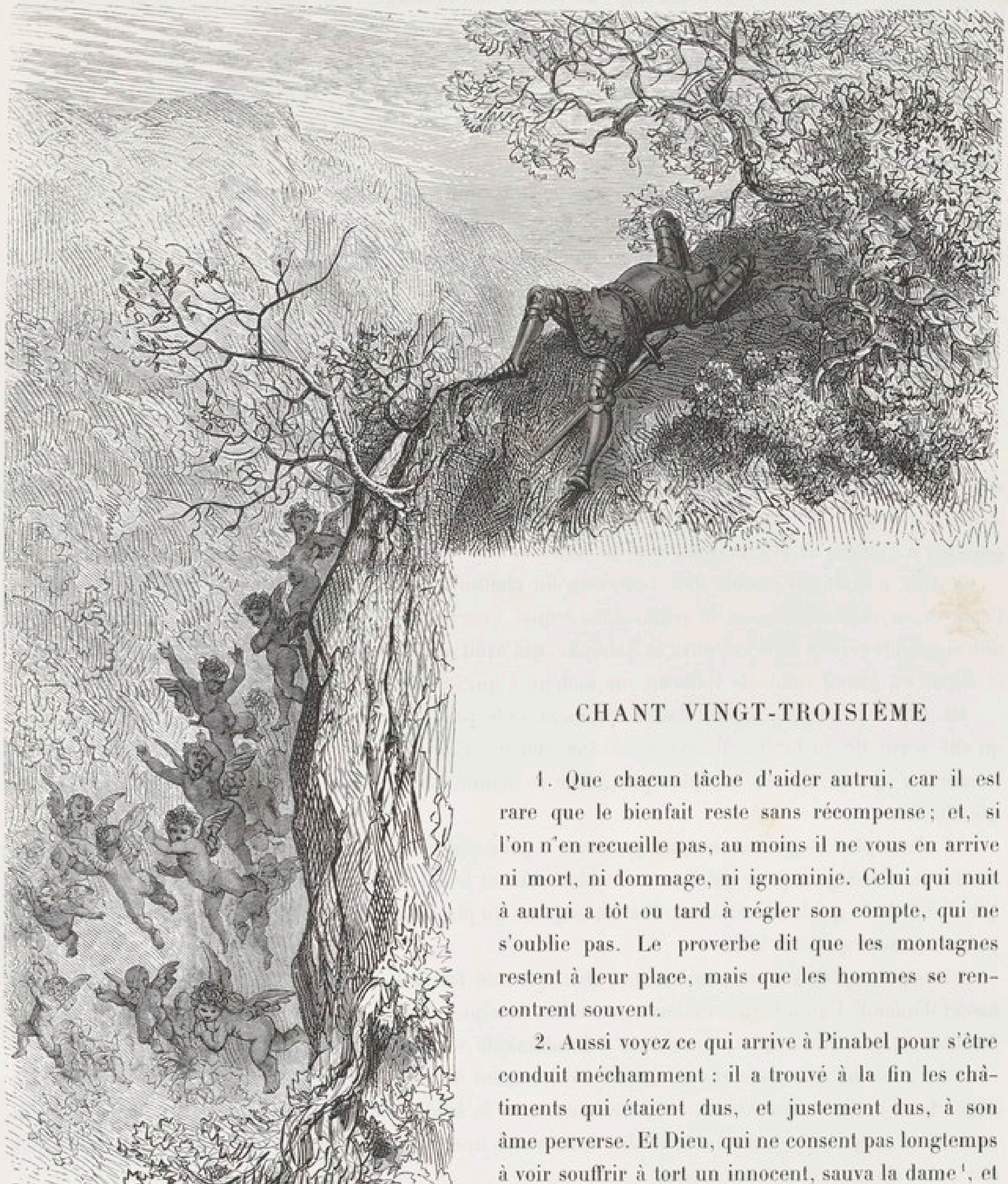
95. Lorsque Roger partit du château où il avait vaincu avec peu de résistance, car il avait fait tomber comme des hommes de paille les quatre vaillants champions de Pinabel, il avait, en emportant son bouclier, fait disparaître cette lumière qui offusque les yeux et les esprits; et ces guerriers, qui étaient étendus comme morts, s'étaient réveillés saisis d'étonnement.

96. Pendant toute la journée ils ne parlent pas entre eux d'autre chose que de cet étrange événement: ils se demandent comment il se fait que chacun d'eux ait été vaincu par cette horrible lueur. Pendant qu'ils s'entretiennent ainsi, la nouvelle leur arrive que Pinabel a atteint le terme de sa vie; ils reçoivent l'avis que Pinabel est mort, mais ils ne savent pas encore qui l'a tué.

97. Pendant ce temps la courageuse Bradamante avait joint Pinabel à un passage étroit, et lui avait cent fois plongé son épée jusqu'à la moitié dans les flancs et dans la poitrine. Lorsqu'elle eut débarrassé le monde de la corruption, de la fétidité qui avait infecté le pays d'alentour, elle tourna le dos au bois témoin de sa victoire, emmenant ce destrier que le traître lui avait pris autrefois.

98. Elle voulut retourner au lieu où elle avait laissé Roger, et elle ne sut jamais trouver le chemin. Elle s'égara par monts et par vaux dans ses recherches et dans presque toute la contrée. Sa mauvaise fortune ne voulut point qu'elle trouvât le chemin qui l'aurait menée vers Roger. — Que celui qui prend plaisir à mon histoire vienne écouter l'autre chant.





CHANT VINGT-TROISIÈME

1. Que chacun tâche d'aider autrui, car il est rare que le bienfait reste sans récompense; et, si l'on n'en recueille pas, au moins il ne vous en arrive ni mort, ni dommage, ni ignominie. Celui qui nuit à autrui a tôt ou tard à régler son compte, qui ne s'oublie pas. Le proverbe dit que les montagnes restent à leur place, mais que les hommes se rencontrent souvent.

2. Aussi voyez ce qui arrive à Pinabel pour s'être conduit méchamment : il a trouvé à la fin les châtiments qui étaient dus, et justement dus, à son âme perverse. Et Dieu, qui ne consent pas longtemps à voir souffrir à tort un innocent, sauva la dame[1], et sauvera quiconque vit pur de félonie.

3. Pinabel croyait avoir tué cette jeune femme et l'avoir ensevelie au fond de la grotte; il ne pensait pas la revoir jamais, bien loin de supposer qu'elle dût lui faire expier ses crimes. Et il ne lui servit de rien de se retrouver au milieu du château de son père. Le château d'Hauterive, voisin du territoire de Poitiers, était situé dans d'âpres montagnes.

4. Ce château d'Hauterive était habité par le vieux comte Anselme, de qui était issu ce scélérat, à qui manquèrent des amis et des secours pour échapper à la vengeance de la guerrière de la maison

de Clermont. Elle enleva tout à son aise, au pied d'une montagne, son indigne vie au traître. Celui-ci pour toute défense ne put que pousser de grands cris et demander grâce.

5. Après avoir tué le déloyal chevalier qui avait voulu jadis la faire périr, elle voulut retourner où elle avait laissé Roger; mais sa dure destinée ne le permit point : elle la fit s'égarer par un sentier qui la conduisit à l'endroit où la forêt épaisse et vigoureuse était le plus solitaire et sauvage, quand le soleil abandonnait le monde aux ténèbres.

6. Ne sachant où trouver un autre abri pour la nuit, elle s'arrêta là sous les arbres sur l'herbe nouvelle, tantôt dormant jusqu'à ce que le jour arrivât, tantôt admirant Saturne ou Jupiter, Vénus, Mars, et les autres dieux errants [2]. Mais, qu'elle veille ou qu'elle dorme, elle voit toujours en pensée Roger, comme s'il était présent.

7. Souvent elle soupire du fond du cœur, elle regrette, elle se lamente que la colère ait eu plus de pouvoir sur elle que l'amour. « La colère, disait-elle, m'a séparée de celui que j'aime; que n'ai-je au moins, puisque je poursuivais la mauvaise entreprise, porté mon attention sur la route de manière à savoir retourner à l'endroit d'où je venais ? Il faut que j'aie bien perdu les yeux et la mémoire. »

8. Elle ne cessait de prononcer ces paroles et d'autres semblables; et elle en disait encore bien plus dans son cœur. Cependant le vent de ses soupirs et l'eau de ses larmes faisaient une pluie de douleur. Après une longue attente, l'aurore désirée parut enfin dans l'orient; et elle prit son destrier qui allait paissant à l'entour et elle marcha vers le jour.

9. Elle n'avait pas encore fait beaucoup de chemin, quand elle se trouva à la sortie du bois, à l'endroit où était auparavant le palais dans lequel l'enchanteur perfide l'avait longtemps abusée dans une si grande erreur. Elle retrouva là Astolphe, qui avait achevé à son aise une bride pour l'hippogriffe, et restait en grand souci de Rabican, ne sachant à qui le confier.

10. Elle le trouva par hasard dans le moment où le paladin avait ôté son casque, de sorte qu'aussitôt qu'elle sortit de la forêt, elle reconnut son cousin. Elle le salue de loin, court à lui avec joie et l'embrasse quand elle en est plus près. Elle se nomme, lève sa visière, et, à découvert, lui fait voir qui elle est.

11. Astolphe ne pouvait trouver personne à qui il pût mieux laisser son cheval Rabican que la fille du duc de Dordogne, pour qu'elle en eût bien soin et le lui rendît ensuite à son retour. Il lui sembla que c'était Dieu qui la lui envoyait. Il avait toujours du plaisir à la voir, mais encore plus en ce moment, pour le besoin qu'il en avait.

12. Après qu'ils eurent recommencé deux et trois fois à s'embrasser fraternellement et qu'ils se furent demandé l'un à l'autre de leurs nouvelles, Astolphe se dit : « Maintenant si je veux visiter le pays des oiseaux, je tarde trop, » et, ouvrant à Bradamante sa pensée, il lui fit voir son coursier ailé.

13. Ce ne fut pas pour elle un grand saisissement de voir ce destrier déployer ses ailes; car, une autre fois, l'enchanteur Atlant, le gouvernant avec la bride, était venu l'attaquer. Et ce coursier lui avait bien fatigué les yeux, tant elle les avait tenus fixes, le jour où Roger fut emporté loin d'elle par une route longue et extraordinaire.

14. Astolphe lui dit qu'il voulait lui donner Rabican, si rapide à la course, que s'il part quand un arc décoche une flèche, il arrive ordinairement avant elle. Il lui remettait aussi toutes les armes qu'il pouvait avoir, en la priant de les emporter à Montauban, de les lui conserver jusqu'à son retour, car pour le moment il n'en avait pas besoin.

15. Voulant prendre son vol par les airs, il avait à s'alléger le plus qu'il pouvait. Il ne garde que son cor et son épée, bien que le cor, seul, doive lui suffire contre tout péril. Bradamante reçoit encore la lance que portait le fils de Galafron [3], lance qui fait aussitôt quitter la selle à tous ceux qu'elle touche.

16. Astolphe, monté sur son coursier ailé, le fait aller tout doucement par les airs; ensuite il le lance de telle façon, que Bradamante le perd entièrement de vue en un instant. Ainsi part, avec un

pilote à l'avant, le nocher qui craint le vent et les écueils, et, après qu'il a laissé derrière lui le port et les rivages, il déploie toutes ses voiles et il dépasse les vents.

17. Bradamante, après que le duc fut parti, se trouva dans un grand embarras : elle ne sait comment ramener à Montauban l'armure et le destrier de son parent; car son cœur brûle et elle est dévorée de l'avide et ardent désir de revoir Roger, qu'elle espère retrouver à Vallombreuse, sinon plus tôt.

18. Comme elle était ainsi irrésolue, par aventure elle voit venir devant elle un paysan, à qui elle ordonne de ranger de son mieux les armes d'Astolphe et de les mettre sur Rabican. Puis elle le chargea de mener derrière elle les deux chevaux, l'un chargé et l'autre à la main. Elle en avait déjà deux; car, outre le sien, elle avait l'autre enlevé à Pinabel [4].

19. Elle voulait prendre la route de Vallombreuse, car elle avait l'espérance de trouver là son Roger; mais quel est le chemin le plus court et le meilleur pour y aller? Elle ne le discerne guère, et elle craint de se tromper. Le paysan n'avait pas grande connaissance de la contrée; ils pouvaient s'égarer ensemble. Alors elle se décida à aller à l'aventure dans la direction où elle croyait que devait être ce pays.

20. Elle tourna de différents côtés et ne rencontra personne pour demander son chemin. Elle se trouva, vers la neuvième heure, à la sortie du bois; de là elle découvrit un château peu éloigné, couronnant la cime d'une colline. Elle y fixe le regard et il lui semble que c'est Montauban : c'était en effet Montauban, où étaient sa mère et quelqu'un de ses frères.

21. Quand la jeune femme a reconnu ce lieu, elle s'attriste dans son cœur plus que je ne puis le dire. Elle sera découverte, si elle s'arrête un peu, et il ne lui sera plus permis de partir. Et si elle ne part pas, la flamme amoureuse la consumera tellement qu'elle la fera mourir. Elle ne verra plus Roger et elle ne pourra rien faire de ce qu'ils avaient projeté pour Vallombreuse.

22. Elle resta quelque temps à penser; puis elle se décida à tourner le dos à Montauban, et elle se dirigea de nouveau vers l'abbaye [5], car maintenant elle savait bien quel en était le chemin. Mais sa bonne ou mauvaise fortune voulut qu'avant d'être sortie de la vallée, elle rencontrât Alard, un de ses frères, et elle n'eut pas le temps de se cacher de lui.

23. Il venait de distribuer dans la campagne les logements à la cavalerie et aux fantassins, parce qu'à la demande de Charlemagne il avait fait de nouvelles levées sur les terres des environs. Les saluts, les embrassements fraternels, se multiplièrent dans ce joyeux accueil. Puis, parlant entre eux à qui mieux mieux de beaucoup de choses, ils arrivèrent à Montauban.

24. La belle Bradamante entra dans le château où Béatrix [6] l'avait longtemps regrettée et pleurée, et l'avait fait chercher par toute la France. Toutefois elle trouve bien fades [7] les baisers et les serrements de mains de sa mère et de ses frères en comparaison des caresses qu'elle avait reçues de Roger et dont elle gardera l'éternelle impression dans son âme.

25. Ne pouvant y aller elle-même, elle décide qu'un autre irait à Vallombreuse en son nom pour prévenir aussitôt Roger de la cause qui ne lui permettait pas de partir, et le prier (s'il y avait besoin de prières) de se faire baptiser là, pour l'amour d'elle, et de venir ensuite faire tout ce dont ils étaient convenus pour que le mariage pût avoir lieu.

26. Elle résolut d'envoyer à Roger par le même messager son cheval, qui lui était si cher, et il méritait certes bien cette affection, car on n'aurait point trouvé dans tous les royaumes des Sarrasins ni dans les pays soumis au maître de la Gaule un destrier plus beau ou plus vigoureux, à l'exception de Bride-d'or et de Bayard [8].

27. Le jour où Roger, trop audacieux, monta sur l'hippogriffe et fut emporté vers le ciel, il laissa Frontin, et Bradamante le prit. Frontin était le nom de ce destrier; elle l'envoya à Montauban, et là elle le fit bien entretenir, et jamais on ne le monta, si ce n'est pour peu de temps et au petit pas, de sorte qu'il était plus luisant et plus gras que jamais.

28. Elle fait travailler avec elle toutes les femmes et les demoiselles de son entourage et elle leur fait exécuter délicatement sur soie blanche et noire une broderie de l'or le plus fin, et elle en orne et en couvre la bride et la selle de l'excellent destrier; puis elle choisit l'une d'elles, fille de Callitréphie sa nourrice, fidèle confidente de tous ses secrets.

29. Elle lui avait mille fois répété combien Roger était gravé dans son cœur; elle lui avait exalté au-dessus des dieux sa beauté, sa valeur, sa bonne grâce. Elle l'appela à elle et lui dit : « Je ne pourrais choisir meilleur messager pour une telle affaire ; car, ma chère Hippalque [9], je n'ai pas d'ambassadeur plus fidèle et plus prudent que toi. »

30. La jeune fille se nommait Hippalque. « Va, » lui dit-elle, et elle lui explique où elle doit aller. Puis elle l'informe en détail de tout ce qu'elle devra dire à son seigneur. Elle lui recommande de l'excuser si elle ne s'était pas rendue au monastère; elle n'avait pas voulu manquer à sa parole, mais il fallait l'imputer à la Fortune, qui dispose de nous plus que nous-mêmes.

31. Elle la fait monter sur un petit cheval et lui met en main la riche bride de Frontin; si elle rencontrait, lui dit-elle, quelqu'un assez fou ou assez grossier pour vouloir la lui enlever, pour le ramener d'un mot à la raison, il suffirait de lui dire à qui appartenait le destrier; car elle ne connaissait pas de chevalier assez hardi pour ne pas trembler au nom de Roger.

32. Elle l'instruit de beaucoup de choses dont elle devra parler de sa part à Roger; Hippalque, après les avoir bien recueillies, se mit en route sans tarder davantage. Elle chevaucha plus de dix milles à travers les routes et les plaines, les forêts sombres et touffues, sans que personne vînt la troubler ni lui demander où elle allait.

33. Au milieu du jour, à la descente d'une montagne, dans un chemin étroit et difficile, elle vint à rencontrer Rodomont, qui, tout armé, suivait à pied un petit nain. Le Maure leva vers elle son front farouche et blasphéma l'éternelle hiérarchie [10] de ce qu'il ne trouvait pas un destrier si beau, si bien harnaché, monté par un chevalier.

34. Il avait juré qu'il prendrait de force le premier cheval qu'il rencontrerait sur sa route. Or celui-ci était le premier, et il le trouvait le plus beau et le plus à sa convenance qu'il eût jamais vu. Mais l'enlever à une demoiselle lui paraît une lâcheté; pourtant il brûle de l'avoir et il reste en suspens. Il le regarde, le contemple et dit souvent : « Oh ! pourquoi son maître n'est-il pas avec lui !

35. « — Oh ! s'il y était, lui répondit Hippalque, il te ferait peut-être changer de pensée. Celui qui le monte est beaucoup plus vaillant que toi, et aucun autre guerrier ne l'égale au monde. — Quel est, lui dit le Maure, celui qui foule ainsi aux pieds la gloire des autres? — C'est Roger, répondit-elle. — Alors, ajouta-t-il, je veux le destrier, puisque c'est à Roger, un si fameux champion, que je l'enlève.

36. « S'il est vrai, comme tu le dis, qu'il soit si terrible et plus vaillant qu'aucun autre, il me faudra non-seulement lui rendre le destrier, mais lui payer le louage; et la réparation se réglera à sa volonté. Tu auras à lui dire que je suis Rodomont, et que, s'il veut se battre avec moi, il me trouvera; car, partout où je vais, partout où je suis, l'éclat de mon nom me fait toujours découvrir.

37. « Partout où je vais, je laisse de telles traces de mon passage, que la foudre n'en laisse pas de plus terribles. » En parlant ainsi, il avait tourné sur la tête les rênes dorées du coursier. Il saute dessus ; et Hippalque reste désolée et en pleurs; poussée par la douleur, elle menace Rodomont et lui dit des injures. Il ne l'écoute pas et il monte sur la colline.

38. Il poursuit la route, où le nain le guide, pour retrouver Mandricard et Doralice. Hippalque le suit de loin, elle le maudit et ne cesse ses imprécations. — Ce qui résulta de cette conduite de Rodomont est expliqué ailleurs. Turpin, qui raconte toute cette histoire, fait ici une digression; et il retourne au lieu où a été tué le Mayençais [11].

39. La fille d'Aymon avait à peine tourné le dos à cet endroit, et s'éloignait rapidement, que Zerbin y arriva par un autre sentier, accompagné de la perfide vieille; et il aperçoit gisant dans la vallée

le corps d'un chevalier qui lui est inconnu. Mais, comme il était humain et compatissant, il eut pitié de cet événement funeste et cruel.

40. Pinabel gisait à terre, sans vie, versant le sang par tant de blessures, qu'elles auraient encore paru bien nombreuses, si cent épées s'étaient réunies pour lui donner la mort. Le chevalier écossais ne tarde pas à se jeter dans cette aventure et cherche s'il pourrait, au moyen de ces traces toutes fraîches, découvrir qui avait commis le meurtre.

41. Il dit à Gabrine de l'attendre, et lui promet de revenir tout de suite auprès d'elle. Elle s'approche du cadavre et y fixe ses yeux de toutes parts : s'il s'y trouve quelque objet à sa convenance, elle ne veut pas qu'un mort en reste inutilement paré; car cette créature, entre autres vices, était aussi avare qu'une femme peut l'être.

42. Si elle avait eu le moyen ou l'espoir d'emporter son vol en cachette, elle lui aurait enlevé sa riche soubreveste, ainsi que ses belles armes. Mais elle s'empare de ce qu'elle peut aisément cacher, et elle a le cœur serré de laisser le reste. Entre autres dépouilles, elle enleva une belle ceinture et elle se l'attacha sur les hanches entre deux jupes.

43. Peu après arriva Zerbin, qui avait suivi en vain les pas de Bradamante; il avait vu le chemin se partager en beaucoup de sentiers dont les uns montaient, les autres descendaient; il ne restait plus que peu de jour et il ne voulait pas être à la nuit au milieu de ces rochers; il tourna le dos à cette funeste vallée pour aller chercher un gîte avec l'abominable vieille.

44. A deux milles de là ils trouvèrent un grand château qu'on leur dit être Hauterive. Ils s'y arrêtèrent pour passer la nuit, qui montait déjà à grand vol vers le ciel. Ils y étaient depuis peu, quand d'amères lamentations frappèrent leurs oreilles de toutes parts; et ils virent des larmes couler de tous les yeux, comme si l'événement touchait tout le monde.

45. Zerbin en demanda la cause et on lui dit que la nouvelle était venue au comte Anselme que son fils avait été tué dans un étroit sentier entre deux montagnes. Zerbin, pour ne pas éveiller de soupçon, feignit de n'en rien savoir et baissa les yeux; mais il pensa bien qu'il s'agissait du chevalier qu'il avait trouvé mort dans son chemin.

46. Peu de temps après, le brancard funèbre arriva à la lueur des torches et des flambeaux; cela fit éclater des cris plus nombreux, s'élevant jusqu'au ciel, avec des bruits de mains frappées l'une contre l'autre; et des larmes plus abondantes tombant des paupières inondèrent les joues; mais, plus que les autres, la figure du malheureux père était sombre et désolée.

47. Pendant que se faisaient les apprêts solennels des grandes obsèques et des cérémonies funèbres, suivant la mode et l'ordonnance qu'on observait aux temps anciens que chaque siècle altère, de la part du comte Anselme fut publié un ban qui interrompit bientôt les gémissements de la foule : il promettait une grande récompense à quiconque ferait connaître celui qui lui avait tué son fils.

48. De voix en voix, et d'une oreille à l'autre, la clameur et le ban se répandirent dans le pays, et parvinrent à la vieille scélérate, dont la rage dépassait celle des ours et des tigres; aussitôt elle se prépare à la ruine de Zerbin, soit par la haine qu'elle lui porte peut-être, soit pour se vanter d'être dans un corps humain la seule vivante privée d'humanité;

49. Ou simplement peut-être pour gagner la récompense. Elle alla trouver ce seigneur affligé; et, après un préambule vraisemblable, elle lui dit que c'était Zerbin qui avait commis ce meurtre, et elle tira de dessous sa robe la belle ceinture, que le malheureux père, prompt à la reconnaître, d'après ce témoignage et le triste office de la détestable vieille, regarda comme une preuve évidente.

50. Tout en pleurs, il lève les mains au ciel, et jure que son fils ne restera pas sans vengeance. Il fait entourer le château par les gens de sa terre, qui se sont tous levés en hâte. Zerbin, qui croit tous ses ennemis bien loin de lui, est pris dans son premier sommeil, ne s'attendant nullement à une telle insulte de la part du comte Anselme, qui se prétend si gravement offensé par lui.

51. Il est mis, cette nuit-là, dans un sombre cachot, enchaîné, chargé de fers pesants. Le soleil n'a

pas encore répandu la lumière, que l'injuste supplice est déjà ordonné. « Il sera écartelé à l'endroit où a eu lieu le crime dont on l'accuse. » Il ne se fit pas d'autre enquête à ce sujet; le seigneur le croyait, cela suffisait.

52. Le matin suivant, dès que la belle aurore eut répandu dans le ciel serein ses teintes blanche, rouge et jaune, tout le peuple, criant : « A mort! à mort! » accourt pour punir Zerbin d'un crime qui n'est pas le sien. Une imbécile populace l'accompagne, sans ordre, les uns à pied, les autres à cheval, et le chevalier écossais, la tête baissée, s'avance lié sur un petit bidet.

53. Mais Dieu, qui protége l'innocence et n'abandonne jamais ceux qui se confient en sa bonté, lui avait déjà préparé un tel défenseur, qu'il n'y a plus à craindre, ce jour-là, qu'il soit mis à mort. Roland arrivait dans ce lieu : son arrivée ouvrit au malheureux la voie du salut. Roland voit en bas dans la plaine la foule qui traînait à la mort l'infortuné chevalier.

54. Il avait avec lui cette jeune fille qu'il avait rencontrée dans la grotte sauvage. Isabelle, la fille du roi de Galice, tombée au pouvoir des brigands, après avoir laissé dans une mer orageuse son navire brisé par la tempête, Isabelle à qui ce Zerbin était beaucoup plus cher que sa propre vie.



Stance 60.

55. Roland l'avait accompagnée depuis qu'il l'avait délivrée de la caverne. Quand elle vit cette foule dans les champs, elle demanda à Roland ce que c'était. « Je ne sais, » dit-il; puis, la laissant sur la montagne, il descend rapidement vers la plaine. Il regarde Zerbin, et, à la première vue, il juge que c'est un seigneur de haute considération.

56. S'en étant approché, il lui demanda pour quel motif et où on le menait ainsi garrotté. Le malheureux chevalier leva la tête, et ayant mieux entendu le paladin, il lui dit la vérité et en fit si bien le récit, qu'il mérita que Roland prît sa défense. A ses paroles le comte avait bien découvert qu'il était innocent et qu'il allait mourir injustement.

57. Et lorsqu'il sut qu'elle était ordonnée par Anselme d'Hauterive, il fut persuadé que c'était une iniquité manifeste, car il n'y a rien d'autre à attendre de ce félon. D'ailleurs ils étaient ennemis l'un de l'autre par l'ancienne haine qui fermentait entre le sang de Mayence et celui de Clermont, et il y avait eu entre ces familles des morts, des dommages et des outrages.

58. « Déliez ce chevalier, canaille! cria le comte aux soldats, ou je vous extermine. — Quel est celui-là qui a de si grands coups pour tailler les gens? répondit un d'entre eux qui voulut paraître le plus hardi; cette menace serait bonne s'il était de feu et que nous fussions de paille ou de cire; » et il s'élança contre le paladin français. Roland baissa contre lui sa lance.

59. La brillante armure que le Mayençais avait enlevée la nuit à Zerbin, et qu'il avait endossée, ne le défendit pas contre l'impétueuse rencontre du paladin. Le fer l'atteignit à la joue droite, ne traversa pas le casque, parce qu'il était de bonne trempe; mais la secousse fut si forte, qu'elle lui rompit le cou et lui ôta la vie.

60. Tout d'une course, sans ôter la lance de l'arrêt, il la passe à travers la poitrine d'un autre et l'y laisse, puis il met aussitôt la main à Durandal, et, dans le plus épais de la troupe, à celui-ci il

fend la tête en deux, à celui-là il la sépare net du corps; il coupe la gorge à un grand nombre, en un moment il en tue et met en déroute plus d'une centaine.

61. Il en a tué plus du tiers; le reste, il le chasse devant lui; il taille, fend, blesse, perce et mutile. Celui-ci jette son bouclier, celui-là le casque qui l'embarrasse, l'un son épieu, l'autre sa serpe; tel pour fuir longe le chemin, tel autre le traverse; les uns se cachent dans les bois, les autres dans des cavernes. Roland, ce jour-là sans pitié, ne veut pas, s'il le peut, en laisser un seul en vie.

62. De cent vingt (Turpin en a fait le compte), il en périt au moins quatre-vingts. A la fin Roland retourna vers Zerbin, dans le sein duquel le cœur était encore tremblant; mes vers ne pourraient bien exprimer s'il fut joyeux du retour de Roland. Il se serait prosterné pour lui rendre grâces, mais il se trouvait lié sur le bidet.

63. Pendant que Roland, après l'avoir détaché, l'aidait à se couvrir de ses armes, reprises au capitaine des archers qui s'en était paré pour son malheur, Zerbin tourna les yeux vers Isabelle, qui était restée sur la colline, et qui, dès qu'elle vit l'issue du combat, se rapprocha de la scène dans tout l'éclat de sa beauté.

64. Quand Zerbin voit de près apparaître la dame qu'il a tant aimée, la belle personne que, sur un faux avis, il croyait noyée et qu'il a tant de fois pleurée, comme si un glaçon lui tombait sur le cœur, il se sent gelé intérieurement et se met à trembler; mais bientôt le frisson se dissipe, et il s'embrase tout entier d'une flamme amoureuse.

65. Il ne court pas l'embrasser, retenu qu'il est par son respect pour le seigneur d'Anglante; car il s'imagine et tient pour hors de doute que Roland est l'amant de la jeune femme. Il tombe ainsi de peine en peine; la joie qu'il vient d'éprouver a peu duré, il éprouve une plus grande douleur de la voir à un autre, qu'il n'en eut quand il apprit qu'elle était morte.

66. Et ce qui l'afflige bien plus, c'est qu'elle soit au pouvoir d'un chevalier à qui il doit tant, car vouloir la lui enlever serait une entreprise ni honnête ni peut-être facile. Il ne souffrirait pas qu'aucun autre lui enlevât cette proie sans la lui disputer; mais sa reconnaissance pour le comte l'oblige à se laisser fouler aux pieds par lui.

67. Ils arrivèrent en silence à une fontaine, où ils descendirent de cheval et se reposèrent. Le comte fatigué se débarrassa de son casque et fit aussi retirer le sien à Zerbin. Isabelle voit en face son amant, et dans sa joie subite elle pâlit, puis elle se ranime, comme après une grosse pluie la fleur humide se ravive à l'apparition du soleil.

68. Sans hésiter, sans autre considération, elle court à son cher Zerbin et se jette à son cou; elle ne peut tirer de sa poitrine une parole, mais son visage et son sein sont baignés de larmes. Roland, attentif à ces amoureuses démonstrations, sans avoir besoin d'explication, reconnaît manifestement à de tels signes que ce chevalier ne peut être un autre que Zerbin.

69. Lorsque Isabelle put retrouver la parole, avant d'avoir complétement essuyé ses joues humides, elle ne parla que de l'extrême courtoisie avec laquelle le paladin de France l'avait traitée. Zerbin, qui tenait cette jeune fille et sa propre vie dans une balance égale, se jette aux pieds du comte et le révère comme quelqu'un qui lui a rendu deux fois l'existence en un même jour.

70. De nombreux remercîments suivis de beaucoup d'offres continuaient à s'échanger entre les chevaliers, lorsqu'ils entendirent du bruit dans des routes couvertes d'arbres aux feuillages épais et sombres. Aussitôt, sur leurs têtes découvertes, ils remettent leurs casques et ils remontent sur leurs chevaux. A peine étaient-ils en selle, que surviennent un chevalier et une jeune fille.

71. Ce guerrier était Mandricard, qui s'était mis rapidement à la poursuite de Roland pour venger Alzirde et Manilard que le vaillant paladin avait fait tomber sous ses coups; mais il le poursuivait plus lentement depuis qu'il avait retrouvé et repris Doralice, qu'avec un tronçon de chêne vert il avait enlevée à cent guerriers couverts de fer.

72. Cependant le Sarrasin ne savait pas que celui qu'il poursuivait fût le seigneur d'Anglante; il

avait bien des indices et des marques évidentes qu'il devait être un grand chevalier errant : c'est lui qu'il regarde plutôt que Zerbin; il promène rapidement les yeux sur lui de la tête aux pieds, et, retrouvant les signes qui lui avaient été indiqués, il dit : « Tu es celui que je cherche. »

73. « Il y a dix jours, ajouta-t-il, que je ne cesse de suivre tes traces, tant la renommée qui a circulé de tes exploits au champ de bataille de Paris a été pour moi un stimulant et un aiguillon, quand un seul vivant, de mille que tu as envoyés aux royaumes du Styx, s'échappa avec peine et raconta le massacre fait par toi des troupes de Noricie et de celles de Tlemcen.

74. « Dès que je l'ai su, je n'ai pas été lent à te suivre pour te voir, et ensuite pour faire l'épreuve de ta valeur. Et, comme je me suis informé de l'équipement que tu as par-dessus tes armes, je sais que c'est toi-même. Et même ne l'aurais-tu pas, et, pour te cacher de moi, te serais-tu mis au milieu de cent guerriers, ton fier aspect me ferait voir clairement qui tu es.

75. « — L'on ne peut nier, lui répondit Roland, que tu ne sois un chevalier de haute valeur; car je ne crois pas qu'un si magnanime désir puisse se trouver dans un humble cœur. Si c'est le désir de me voir qui t'amène, je veux que tu connaisses les traits que te cache mon armure. Je vais lever mon casque, afin que ta curiosité soit pleinement satisfaite.

76. « Mais, après que tu m'auras bien vu en face, compte aussi sur la satisfaction de ton autre désir. Il faut que tu contentes l'intérêt qui t'a poussé à venir me trouver, que tu voies si ma valeur est conforme à ces allures vaillantes que tu viens de louer. — Venons-en donc, dit le païen, à ce dernier point; car je suis entièrement satisfait sur le premier. »

77. Cependant le comte parcourt des yeux le païen de la tête aux pieds. Il regarde ses deux flancs, puis la selle, et il ne voit pendre, ni d'un côté ni d'un autre, ni masse ni épée. Il lui demande de quelle arme il compte se servir, s'il arrive qu'il manque son coup à la lance. « Ne t'inquiète pas, répondit-il, c'est ainsi que j'ai encore fait peur à beaucoup d'autres.

78. « J'ai fait le serment de ne point porter d'épée jusqu'à ce que j'aie enlevé Durandal au comte, et je vais le cherchant par toutes les routes pour qu'il me paye le chemin qu'il m'a fait faire [12]. J'ai fait ce serment, si tu veux le savoir, quand j'ai mis sur mon front ce casque, lequel, ainsi que toutes les autres armes que je porte, appartenait à Hector, mort il y a un millier d'années.

79. « A ces bonnes armes il ne manque que l'épée. Comment elle a été dérobée, je ne saurais te le dire; mais je sais quel paladin la porte, et c'est d'elle que provient sa grande audace. Si je peux me rencontrer avec lui, j'espère bien lui faire restituer ce qui m'a été injustement enlevé. Je le cherche aussi, parce que je désire venger le fameux Agrican, mon père.

80. « Roland lui a traîtreusement donné la mort; je suis sûr qu'il n'aurait pu le faire autrement. » Le comte ne put se taire plus longtemps, et s'écria avec force : « Toi, et tous ceux qui le disent, en ont menti; mais celui que tu cherches, tu l'as trouvé par hasard. Je suis Roland, et c'est justement que je lui ai donné la mort. Et la voici, cette épée que tu cherches; elle sera à toi, si tu la gagnes par ta valeur.

81. « Quoiqu'elle m'appartienne légitimement, disputons-la entre nous d'une manière loyale. Je ne veux pas que, pour le combat, elle soit plus à moi qu'à toi; mais je la suspendrai à un arbre, et tu seras libre de la prendre, si tu peux me tuer ou me vaincre. » En disant cela, il prit Durandal et l'accrocha à un arbre au milieu du champ.

82. Déjà l'un et l'autre ils se sont éloignés à la distance d'une demi-portée de trait. Déjà l'un contre l'autre ils poussent leurs coursiers et ne tardent pas à leur lâcher la bride; déjà l'un et l'autre ils se portent de grands coups sur leurs casques à l'endroit où est la visière. Leurs lances se rompirent comme de la glace et volèrent au ciel en mille éclats.

83. Il faut que les deux lances se rompent, parce que les chevaliers ne veulent pas plier. Ils reviennent avec les tronçons qui sont restés à peu près entiers. Eux toujours habitués à se servir du fer, maintenant, comme deux paysans irrités se battant pour la répartition des eaux ou la délimitation de leurs prés, ils s'attaquent avec acharnement, armés chacun d'un bâton.



ROLAND CHASSE LE RESTE DEVANT LUI. — IL TAILLE, FEND, BLESSE, PERCE ET MUTILE (CHANT XXIII, STANCE 61).

84. En quatre coups les tronçons mêmes se brisent et leur manquent dans la fureur du combat. De part et d'autre la colère devient plus ardente, et il ne leur reste plus pour se battre que leurs poings. Pourvu que leurs mains trouvent à s'accrocher, ils font sauter les clous, ils arrachent les mailles et les lames de leurs armures. Aucun d'eux n'éprouve le besoin d'un marteau plus pesant ou de tenailles plus dures.

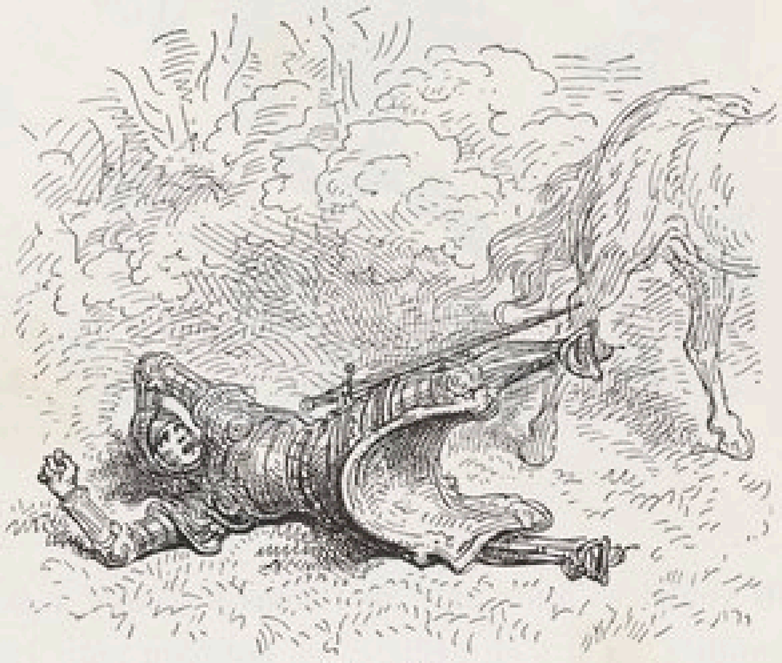
85. Comment le Sarrasin trouvera-t-il le moyen de terminer à son honneur son insolente provocation? Ce serait folie de perdre le temps à cette lutte où les coups sont plus nuisibles à celui qui les porte qu'à celui qui les reçoit. L'un et l'autre en viennent à s'étreindre; le roi païen saisit rapidement Roland, il le serre contre sa poitrine, et il croit renouveler l'exploit du fils de Jupiter sur Antée.


Stance 85.

86. Il le prend avec une grande impétuosité au travers du corps; tantôt il le pousse, tantôt il le tire à lui. Il est tellement absorbé par une violente colère, qu'il ne fait pas attention où est la bride de son cheval. Roland, plus concentré en lui-même, poursuit son avantage et aspire à la victoire : il porte adroitement sa main sur les yeux du cheval de Mandricard et il en fait tomber la bride.

87. Le Sarrasin fait tous ses efforts pour l'étouffer ou l'arracher de la selle. Dans ces ébranlements le comte tient ses genoux serrés, et ne penche ni d'un côté ni d'un autre. Par suite des secousses données par le païen, les sangles de la selle tiraillées se détachent. Roland est à terre et s'en aperçoit à peine, car il a les pieds dans les étriers et il serre toujours les cuisses.

88. Quand le comte touche la terre, on entend un bruit semblable à celui que fait en tombant un faisceau d'armures. Le destrier auquel il a retiré le mors de la bouche, se sentant la tête libre, se précipite dans une course furieuse, sans faire plus d'attention aux bois qu'aux chemins, et, poussé çà et là par une frayeur aveugle, il emporte avec lui Mandricard.


Stance 87.

89. Doralice, qui voit son guide quitter ainsi le champ de bataille, emporté loin d'elle, nullement rassurée de rester seule, lance son cheval et court derrière lui. Le païen, outré de dépit, crie après son cheval, le frappe des mains et des pieds à coups redoublés, et, comme si ce n'était pas un animal, il lui prodigue les menaces pour l'arrêter, et il ne fait que le lancer davantage.

90. La bête, qui était craintive et ombrageuse, court à travers champs sans regarder à ses pieds. Elle avait déjà couru trois milles, et elle aurait poursuivi sa course, si un fossé n'eût pas arrêté son ardeur. Sans avoir ni lit ni couverture à leur offrir, ce fossé les reçut tous les deux renversés au fond. Mandricard se donna à terre une rude secousse, mais il ne se rompit ni ne se brisa les os.

91. C'est là qu'à la fin le coursier s'arrête; mais il ne peut être guidé, parce qu'il n'a plus de frein. Le Tartare le tient en se prenant aux crins, et il est tout plein de colère et de fureur. Il cherche et ne sait ce qu'il doit faire. « Mettez-lui la bride de mon palefroi, lui dit Doralice; il n'est pas difficile, qu'il ait ou non son frein. »

92. Il semble au Sarrasin qu'il serait messéant d'accepter l'offre de Doralice; mais la Fortune, propice à ses désirs, lui fera avoir un mors par un autre moyen. Dans le moment arrive l'infâme Gabrine, qui, depuis qu'elle avait trahi Zerbin, fuyait comme la louve qui entend venir de loin les chasseurs et les chiens.

93. Elle avait encore sur elle la robe et toute la toilette de jeune fille que, pour l'en revêtir, on avait enlevées à la jolie maîtresse de Pinabel. Elle avait aussi son palefroi, l'un des meilleurs et des plus beaux du monde. La vieille se trouva près du Tartare, qu'elle ne s'en était pas encore aperçue.



Stance 90.

94. Cette jeune parure fit rire la fille de Stordilan et Mandricard, quand ils la virent sur cette femme qui ressemblait à un babouin, à une laide guenon. Le Sarrasin se décide à lui prendre sa bride pour son destrier, et il met sa pensée à exécution. Lui ayant enlevé le mors, il menace le palefroi, l'épouvante par ses cris et le met en fuite.

95. Il fuit à travers la forêt et emporte la vieille, à moitié morte de peur, par monts et par vaux, par les routes droites ou tortueuses, à travers les fossés ou les pentes rapides, à l'aventure. — Mais il n'y a pas pour moi un tel intérêt à parler de cette femme que je néglige de m'occuper de Roland, qui avait réparé tout à son aise les dégâts faits à sa selle.

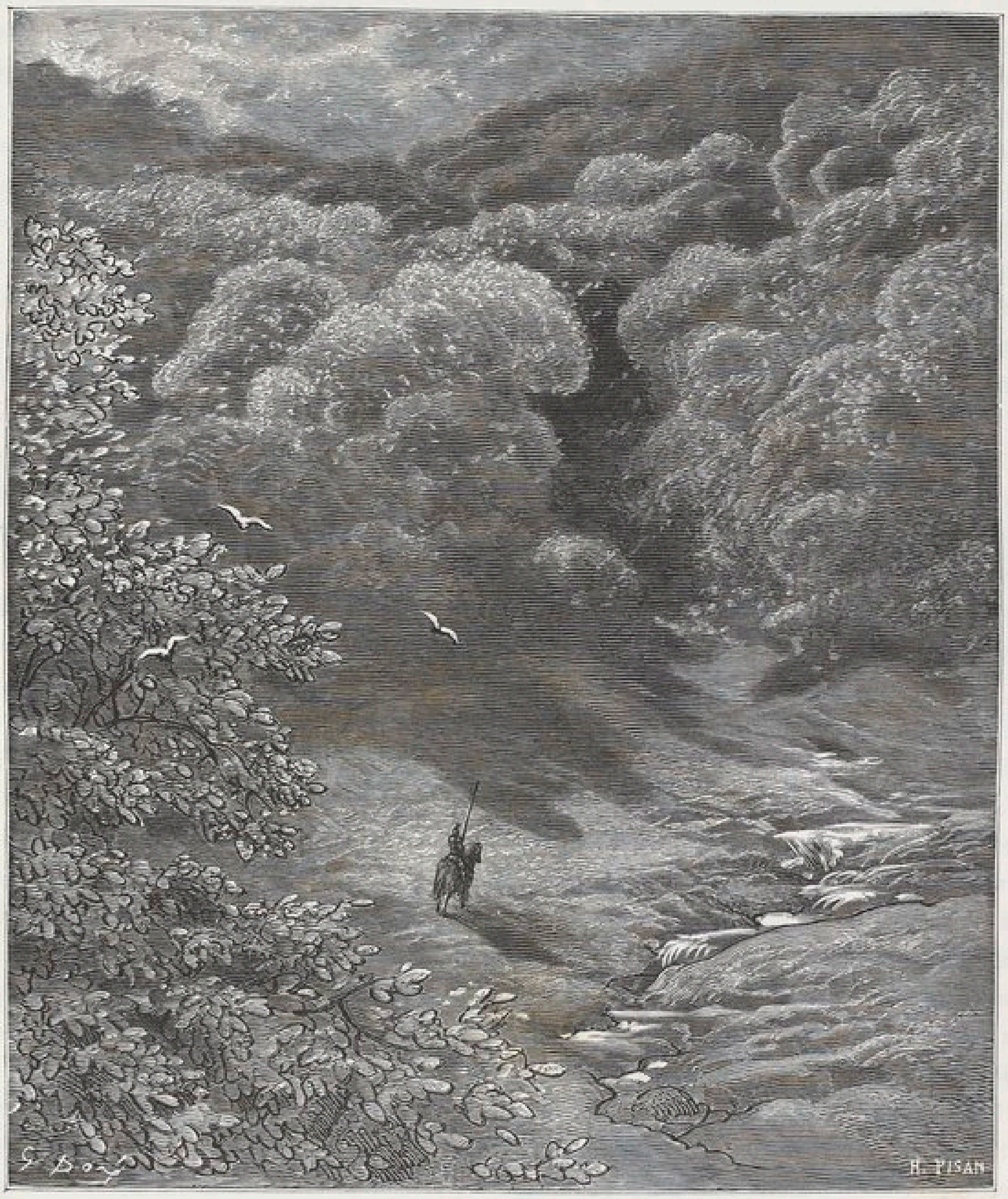
96. Il remonta sur son destrier et il resta assez longtemps à regarder si le Sarrasin ne revenait pas. Ne le voyant pas paraître, il voulut à la fin aller lui-même le retrouver; mais, bien élevé et courtois comme il l'était, le paladin ne s'éloigna pas avant d'avoir, avec de douces paroles gracieuses et bienveillantes, pris congé d'une manière aimable des deux amants.

97. Zerbin fut très-attristé de ce départ; Isabelle fut attendrie au point d'en pleurer. Ils voulaient aller avec lui, mais le comte n'accepta pas leur compagnie, bien qu'elle fût bonne et honnête. Et il s'en dégagea en donnant pour raison que le plus grand déshonneur pour un guerrier est, quand il cherche son ennemi, de prendre un compagnon qui puisse l'aider et le défendre.

98. Puis il les pria, si le Sarrasin venait à les rencontrer avant lui, de lui dire que Roland serait pendant trois jours encore dans le voisinage de ce territoire, mais qu'il se dirigerait ensuite vers les nobles étendards aux lis d'or, pour se joindre à l'armée de Charles, afin que, s'il le voulait, il sût où le demander.

99. Ils promirent de le faire bien volontiers : cela, et toute autre chose à son commandement. Les chevaliers prirent des routes différentes : Zerbin d'un côté, et Roland de l'autre. Avant de s'engager dans de nouveaux sentiers, le comte enleva son épée de l'arbre et il la remit à son côté. Il dirigea son cheval du côté où il pensait pouvoir mieux se rencontrer avec Mandricard.

100. L'étrange course qui emportait le cheval du Sarrasin à travers bois sans route tracée, fit que Roland marcha pendant deux jours en vain; il ne le trouva point et ne put en avoir la moindre nouvelle. Il arriva à un ruisseau qui ressemblait à du cristal, sur les bords duquel s'étendait une charmante prairie toute fleurie, diaprée de fraîches couleurs, et où de beaux arbres s'élevaient en grand nombre.



Stance 100.

101. L'heure de midi rendait agréable la fraîcheur de l'ombre aux troupeaux à la peau épaisse et aux pâtres demi-nus, de sorte que Roland était loin de s'en plaindre, chargé qu'il était de sa cuirasse, de son casque et de son bouclier. Il entrait dans cette prairie pour s'y reposer, et elle fut pour lui un asile cruel et plein d'angoisses : repos plus funeste qu'on ne pourrait le dire, en ce jour malheureux et fatal.

102. En se tournant il aperçoit autour de lui des caractères gravés sur beaucoup d'arbres de cette rive ombreuse. Aussitôt qu'il y eut arrêté et fixé les yeux, il fut certain qu'ils avaient été gravés par la

main de sa divinité. Cet endroit était un de ceux que j'ai déjà décrits, où la belle reine du Cathay venait souvent avec Médor, de la cabane du berger, qui en était voisine.

103. Il voit en cent endroits les noms d'Angélique et de Médor entrelacés et liés de cent manières. Autant de lettres, autant de clous avec lesquels l'amour lui perce et lui déchire le cœur. Il s'en va cherchant dans sa pensée mille prétextes pour ne pas croire ce qu'il croit à son grand dépit. Il s'efforce de croire que c'est une autre Angélique qui a inscrit son nom sur cette écorce.

104. « Cependant, se dit-il, je connais bien ces caractères; j'en ai tant vu, tant lu de pareils. Il se peut que ce Médor soit une fiction. Peut-être est-ce à moi qu'elle donne ce surnom. » Avec de telles pensées, le malheureux Roland s'éloigne de la vérité, cherche à se tromper lui-même, et se reprend à l'espérance qu'il s'ingénie à poursuivre.

105. Mais plus il s'efforce d'éteindre le cruel soupçon, plus celui-ci se rallume et ne cesse de renaître. Comme l'imprudent oiseau qui se trouve le corps engagé dans un filet ou dans des gluaux, plus il bat des ailes, plus il fait effort pour se délivrer, plus il resserre ses liens. Roland vient à un endroit où la montagne se courbe en forme de voûte sur la claire fontaine.

106. Le lierre et la vigne vagabonde avaient paré l'entrée de cette grotte de leurs rameaux entremêlés. C'est là qu'aux moments les plus brûlants du jour, les deux fortunés amants venaient abriter leurs caresses. Là, plus qu'en aucun autre lieu des environs, ils avaient tracé leurs noms, à l'intérieur ou au dehors, ici avec du charbon, là avec de la craie, ailleurs avec la pointe de leurs couteaux.

107. Le malheureux comte met ici pied à terre et il voit, à l'entrée de la grotte, une suite de paroles que Médor y avait écrites de sa main, et qui paraissaient récentes. Il avait exprimé en vers l'impression des ardents plaisirs qu'il avait goûtés dans cette grotte. Je pense que ces vers ne manquaient pas d'élégance dans sa langue. En voici le sens dans la nôtre :

108. « Charmantes fleurs, verts gazons, eaux limpides, grotte obscure, si agréable par la fraîcheur de ton ombre, où la belle Angélique, fille de Galafron, qu'une foule de seigneurs ont vainement aimée, a souvent reposé dans mes bras ; pour les plaisirs qui m'ont été accordés ici, moi, pauvre Médor, je ne puis autrement vous prouver ma reconnaissance qu'en vous louant sans cesse ;

109. « Et en priant tous les amants, chevaliers ou damoiselles, gens du pays ou étrangers, qui viendront ici exprès ou au hasard, de dire au gazon, à la grotte, à l'ombre, au ruisseau, aux fleurs : Que le soleil, que la lune vous soient favorables, ainsi que le cœur des nymphes! Qu'il veille à ce que jamais pasteur ne conduise près de vous ses troupeaux! »

110. Cela était écrit en arabe, que le comte entendait aussi bien que le latin. Entre plusieurs langues que possédait le paladin, c'était celle qu'il pratiquait le mieux ; et cette connaissance l'avait plusieurs fois mis à l'abri des insultes ou des attaques, lorsqu'il se trouvait au milieu du peuple sarrasin. S'il en a autrefois tiré avantage, qu'il ne s'en vante plus, car le mal qu'il en éprouve en ce moment peut compenser tous les services qu'elle lui a rendus.

111. Trois, quatre et six fois le malheureux relut cet écrit, en espérant vainement que ce qu'il y lisait n'y était pas ; toujours il le voyait plus clair et plus intelligible. Et chaque fois, dans sa poitrine oppressée, il sentait comme une main glacée qui lui serrait le cœur. A la fin il resta les yeux et l'esprit fixement attachés au rocher, à ce rocher indifférent.

112. Il fut alors sur le point de perdre le sentiment, tant il s'abandonne en proie à sa douleur. Croyez-en celui qui en a fait l'expérience : c'est là une peine qui surpasse toutes les autres. Sa tête était tombée sur sa poitrine, son front humilié avait perdu son audace. Et il ne pouvait trouver, tant le chagrin l'accablait, ni une voix pour se plaindre, ni des larmes pour pleurer.

113. La violente douleur qui aurait voulu s'exhaler tout d'un coup avec impétuosité resta concentrée : c'est ainsi qu'on voit l'eau rester dans un vase à large ventre et à goulot étroit. Si on le renverse sur lui-même, l'eau qui voudrait sortir se presse et se gêne tellement dans l'étroit passage, qu'elle a grand'peine à sortir goutte à goutte.

114. Puis il revient un peu à lui et cherche comment il pourrait se faire que cela ne fût pas vrai. Il croit, il désire, il espère que quelqu'un aura voulu ainsi flétrir le nom de sa maîtresse, ou bien l'accabler sous le poids de tourments de jalousie si insupportables, qu'il en perde la vie; et que celui-là, quel qu'il soit, a su bien imiter l'écriture d'Angélique.

115. Ce peu d'espoir, si futile qu'il soit, ranime ses esprits et le raffermit un peu. Le soleil cédant déjà l'espace à sa sœur, il remonte sur Bride-d'or. Avant d'avoir marché longtemps, il voit s'échapper de l'extrémité des toits la fumée des foyers, il entend aboyer des chiens et mugir des troupeaux. Il entre dans le village et s'y arrête.

116. Il descend languissamment de cheval et il confie Bride-d'or à un serviteur pour en avoir soin. L'un le désarme, l'autre lui enlève ses éperons d'or, un autre va fourbir son armure. Cette habitation était celle où Médor était resté étendu après sa blessure et où il avait eu sa merveilleuse aventure. Roland demande à se reposer et non à souper; rassasié de douleur, il n'a pas besoin d'un autre aliment.

117. Plus il cherche à trouver le repos, plus il retrouve ses tourments et sa peine; car il revoit l'odieux écrit partout, sur les murs, sur les portes, sur les fenêtres. Il a envie de faire des questions, puis il tient ses lèvres closes, parce qu'il craint de voir trop claire, trop manifeste, une chose qu'il s'efforce de couvrir d'un nuage, afin qu'elle le fasse moins souffrir.

118. Il lui sert peu de chercher à s'abuser lui-même, car, sans rien demander, voici quelqu'un qui va tout lui dire. Le berger, qui le voit ainsi oppressé par sa tristesse et qui désirerait l'en distraire, commence à lui raconter sans réserve l'histoire des deux amants, bien connue de lui, qu'il répétait volontiers à qui voulait l'écouter, et que plusieurs avaient pris plaisir à entendre :


Stance 122.

119. « Comment, à la prière de la belle Angélique, lui-même avait porté dans sa cabane Médor dangereusement blessé; qu'elle avait pansé ses plaies et l'avait guéri en peu de jours; mais qu'à elle-même l'amour lui avait fait au cœur une plus grande blessure, et, d'une faible étincelle, avait allumé un feu si cuisant, qu'elle en était tout embrasée et ne trouvait pas de repos;

120. « Que, sans considérer qu'elle était fille du plus grand roi qu'il y eût dans l'Orient, entraînée par une passion trop forte, elle en était venue à épouser un pauvre soldat. » A la fin le berger, terminant son histoire, fait apporter le bracelet qu'Angélique, au moment de son départ, lui avait donné en récompense de sa bonne hospitalité.

121. Cette conclusion fut la hache qui porta le dernier coup à sa tête, quand l'amour, son bourreau, fut las de lui infliger d'innombrables tortures. Roland s'efforce de dissimuler sa douleur; mais elle triomphe de lui et il ne peut la cacher. Qu'il le veuille ou non, il faut qu'elle éclate à la fin par les soupirs de sa poitrine et par les pleurs de ses yeux.

122. Lorsqu'il put, resté seul et sans s'inquiéter d'autrui, lâcher le frein à sa douleur, un torrent de larmes coulant de ses yeux se répandit sur ses joues et sur sa poitrine. Il soupire, il gémit, il s'agite et ne cesse de se tourner dans son lit, qui lui paraît plus dur qu'un rocher, et plus piquant que s'il était formé d'orties.

123. Au milieu d'une si cruelle agitation la pensée lui vient que, dans ce même lit où il est étendu, l'ingrate Angélique a dû, bien des fois, reposer avec son amant. A l'instant ce lit lui fait horreur et il se lève avec autant de précipitation que le villageois qui s'était étendu sur l'herbe pour fermer les yeux et aperçoit un serpent tout près de lui.

124. Ce lit, cette maison, ce berger, lui deviennent à l'instant même si odieux, que, sans attendre

la lune, ou la naissance de l'aurore annonçant le jour nouveau, il prend ses armes, son cheval, et il s'élance par le milieu du bois sous ses plus obscurs rameaux, et quand il se croit enfin seul, il ouvre les portes à sa douleur avec des cris et des hurlements.

125. Il ne s'arrête ni de pleurer, ni de crier; il ne se donne de repos ni la nuit ni le jour. Il fuit les villes et les hameaux; il s'étend nu sur le sol durci dans la forêt. Il s'étonne d'avoir dans la tête une source d'eau si inépuisable, et tant de soupirs dans la poitrine ; et il se dit souvent au milieu de ses larmes :

126. « Ce ne sont plus des larmes qui coulent de mes yeux par une si large veine. Les larmes n'auraient pas suffi à ma douleur; elles ont cessé quand elle n'était pas encore dans toute sa force. Maintenant c'est l'humeur vitale qui, poussée par le feu intérieur, s'échappe et s'ouvre la voie qui aboutit aux yeux; c'est elle qui se répand, et emportera ensemble, à mon heure dernière, ma douleur et ma vie [13].

127. « Ces soupirs, indice de mon tourment, n'en sont pas; des soupirs sont différents. Ils s'interrompent quelquefois; mais moi, je ne sens jamais que ma poitrine exhale moins sa peine. L'Amour, qui me brûle le cœur, produit ce souffle, pendant qu'il agite ses ailes autour du feu. Par quel miracle, Amour, retiens-tu mon cœur dans les flammes, sans le consumer jamais?

128. « Je ne suis plus, non, je ne suis plus, ce qu'à me voir je parais être : celui qui était Roland est mort, il est sous terre. Sa trop ingrate maîtresse l'a assassiné; comme une ennemie, par sa trahison, elle lui a déclaré la guerre. Je suis son âme, isolée de lui, qui erre dans cet enfer au milieu des tourments, afin que l'ombre qui reste de lui serve d'exemple à ceux qui mettent leur espérance dans l'amour. »

129. Le comte erra toute la nuit dans la forêt, et aux premières clartés du jour, son mauvais destin le ramena à la fontaine où Médor avait gravé ses vers. La vue de son affront inscrit sur le rocher l'enflamma tellement, qu'il n'y eut plus une parcelle de son être qui ne fût haine, rage, colère et fureur; et sans plus tarder il tira son épée.

130. Il mit en pièces l'inscription et le roc, et il en fit voler jusqu'au ciel les menus éclats. Malheur à cette grotte et à tous les arbres où se lisent les noms de Médor et d'Angélique! ce jour-là ils restèrent dans un tel état, que jamais plus ils ne purent donner ni ombrage ni fraîcheur aux bergers et aux troupeaux. Et cette fontaine, si claire, si limpide, eut aussi à souffrir de sa rage furieuse.

131. Il ne cesse de jeter dans ses belles ondes des branches d'arbre, des souches, des troncs, des pierres, des mottes de terre, jusqu'à ce qu'il les eût tellement troublées de fond en comble, qu'elles ne fussent plus jamais ni pures ni limpides. A la fin épuisé, à la fin trempé de sueur, lorsque ses forces brisées ne répondent plus à son indignation, à sa haine profonde, à sa rage, à sa colère, à sa fureur, il tombe sur la prairie et soupire vers le ciel.

132. Brisé de douleur et de fatigue, il tombe à la fin sur l'herbe, fixe ses yeux vers le ciel et ne dit mot. Il reste ainsi sans nourriture et sans sommeil pendant que par trois fois le soleil sort des flots et s'y replonge. Sa cruelle douleur ne cessa de croître jusqu'à ce qu'elle lui eût enfin fait perdre la raison. Le quatrième jour, saisi d'un terrible accès de fureur, il arracha les mailles de la cotte et les plaques de l'armure qui le couvraient.

133. Ici est jeté son casque, là gît son bouclier, loin de lui sont ses harnais, plus loin encore son haubert. Enfin, pour conclure, toutes ses armes sont éparses dans la forêt; et puis il déchira ses vêtements et découvrit dans leur nudité sa poitrine, son ventre et son dos velus. C'est alors que commença sa grande folie si terrible, que jamais on n'entendra parler d'une démence plus affreuse.

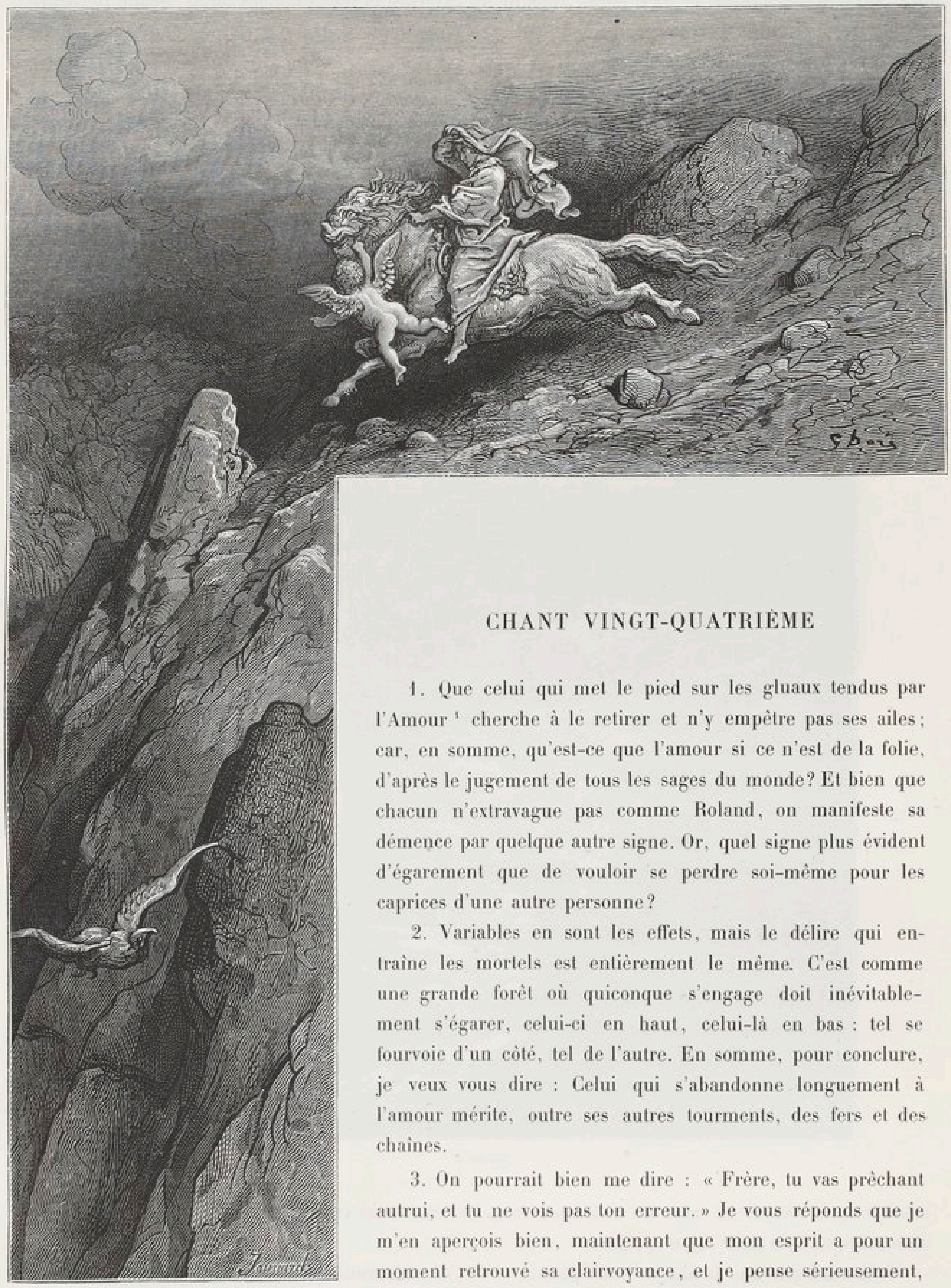
134. Il entra dans une telle rage, une telle fureur, qu'il resta complétement privé de la raison. Il ne songea pas à prendre son épée, avec laquelle il eût, je le crains, exécuté des choses prodigieuses; mais ni épée, ni hache, ni masse, ne sont nécessaires à son immense vigueur. Et, là, il en donna bien des preuves extraordinaires, car il déracina un pin élevé, à la première secousse.

135. Après celui-là il en arracha plusieurs autres, comme si c'eût été du fenouil, de l'hièble [14] ou

de l'anet; il en fit autant de chênes et d'ormes antiques, des hêtres, des frênes, des charmes et des sapins : ce qu'un oiseleur, qui nettoie un champ pour y tendre ses filets, fait des joncs, des orties et du chaume, Roland le faisait des chênes et des plus vieux arbres.

136. Les bergers, qui ont entendu le fracas, laissent leurs troupeaux épars dans la forêt, accourent tous à grands pas, ceux-ci d'un côté, ceux-là d'un autre, pour voir ce qui se passe. — Mais me voilà arrivé à une limite où, si je la dépassais, mon histoire pourrait vous causer de l'ennui; je préfère la remettre à un autre moment, de peur de vous fatiguer par sa longueur.





CHANT VINGT-QUATRIÈME

1. Que celui qui met le pied sur les gluaux tendus par l'Amour [1] cherche à le retirer et n'y empêtre pas ses ailes; car, en somme, qu'est-ce que l'amour si ce n'est de la folie, d'après le jugement de tous les sages du monde? Et bien que chacun n'extravague pas comme Roland, on manifeste sa démence par quelque autre signe. Or, quel signe plus évident d'égarement que de vouloir se perdre soi-même pour les caprices d'une autre personne?

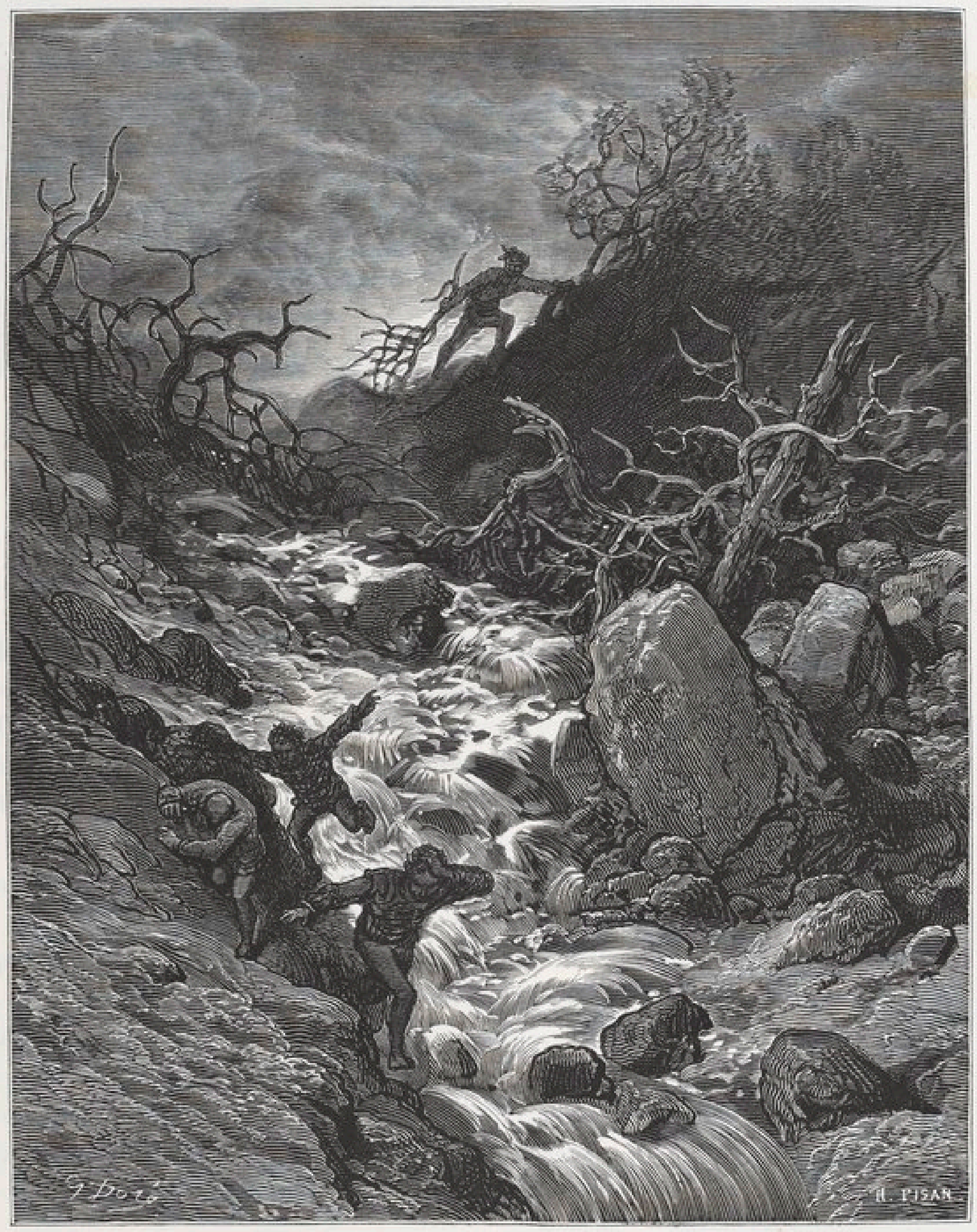
2. Variables en sont les effets, mais le délire qui entraîne les mortels est entièrement le même. C'est comme une grande forêt où quiconque s'engage doit inévitablement s'égarer, celui-ci en haut, celui-là en bas : tel se fourvoie d'un côté, tel de l'autre. En somme, pour conclure, je veux vous dire : Celui qui s'abandonne longuement à l'amour mérite, outre ses autres tourments, des fers et des chaînes.

3. On pourrait bien me dire : « Frère, tu vas prêchant autrui, et tu ne vois pas ton erreur. » Je vous réponds que je m'en aperçois bien, maintenant que mon esprit a pour un moment retrouvé sa clairvoyance, et je pense sérieusement, j'espère y réussir, à me reposer et à sortir du bal; mais je ne puis le faire aussi vite que je le voudrais, parce que le mal a pénétré jusqu'aux os.

4. Je vous disais, seigneur, dans l'autre chant, que le forcené et furieux Roland avait ôté et semé par les champs toutes les pièces de son armure, mis en pièces ses vêtements, jeté au loin son

épée, arraché les arbres, et qu'il faisait retentir les cavernes et les profondes forêts, quand plusieurs bergers furent attirés par le bruit de ce côté, soit par leur étoile, soit en punition de quelques graves péchés.

5. Ayant vu de plus près les incroyables prouesses de cet insensé et sa force excessive, ils se tournent pour fuir, mais sans savoir où, comme il arrive dans une panique subite. L'insensé se précipite



Stance 4.

aussitôt après eux; il en saisit un et il lui arrache la tête, aussi facilement qu'on enlève une pomme d'un arbre ou une fleur sur une ronce.

6. Il saisit par une jambe ce tronc pesant, et il s'en sert comme d'une massue contre le reste. Il en étend deux à terre, si assoupis qu'ils ne se réveilleront peut-être qu'à la fin du monde. Les autres, bien avisés, vidèrent aussitôt la place, aussi lestes des pieds que de la tête. Le fou n'eût pas tardé à les suivre, s'il ne s'était déjà tourné du côté de leurs troupeaux.

7. Les laboureurs, mis en garde par ces exemples, laissent dans les champs charrues, houes et

faucilles; les uns montent sur leurs maisons, les autres sur les églises, les saules et les ormes n'offrant aucune sécurité, et de là ils contemplent l'horrible furie de Roland qui, à coups de poing, à coups de pied, avec ses dents, avec ses ongles, assomme, écartèle et met en pièces les chevaux et les bœufs; et celui-là est bon coureur qui parvient à lui échapper.

8. Déjà on peut entendre comme retentit dans les hameaux du voisinage l'éclatante rumeur de hurlements, de cornets, de trompes rustiques, et, plus fort que tous les autres bruits, le son des cloches; et l'on voit des milliers de paysans, armés de piques, d'épieux, d'arcs et de frondes, descendre précipitamment des montagnes, et une foule aussi nombreuse accourir d'en bas, pour livrer une rude attaque à ce furieux.



Stance 5.

9. Ainsi que, sur le rivage salé de la mer, l'onde poussée par le vent du midi arrive d'abord en se jouant, la seconde vague est plus forte que la première, la troisième a plus de force encore, et chaque fois les flots augmentent et balayent plus loin la plage; ainsi s'accroît contre Roland la foule irritée, qui descend des rochers ou sort des vallées.

10. Il tue par dizaines les gens qui viennent en désordre tomber sous sa main; et cette expérience fit comprendre qu'il était plus prudent de se tenir à distance. Nul ne peut parvenir à faire couler son sang; le fer le frappe et l'atteint en vain. Le roi du ciel a accordé une telle faveur au comte pour en faire le défenseur de sa sainte foi[2].

11. Roland était en grand danger de périr, s'il avait été dans sa nature de subir la mort; il eût pu apprendre ce que c'était que de jeter son épée, et de vouloir, sans armes, continuer ses témérités. Déjà la foule se retirait, en voyant tous ses coups rester inutiles. Roland, qui ne voit plus personne en face de lui, se dirige vers un groupe de maisons.



Stance 6.

12. Il n'y trouva ni petits ni grands; tout le monde avait abandonné de peur le village. Il y avait en abondance des aliments grossiers convenables à l'état pastoral. Poussé par son jeûne et par la folie, sans faire de différence entre le pain et les glands, il s'attaque brusquement, des mains et des dents, à ce qu'il trouve d'abord, cuit ou cru.

13. De là, errant par tout le pays, il donnait la chasse aux hommes et aux bêtes sauvages, et, courant à travers bois, il attrapait parfois les agiles chevreuils et les biches légères. Souvent il lutta avec les ours et les sangliers et il les terrassa de ses mains désarmées; et, dans son affreuse voracité, il engloutit plus d'une fois leur chair avec toute la dépouille.

14. Deçà, delà, par monts et par vaux, il court par toute la France. Un jour il arrive à un pont sous lequel coule un fleuve large et profond, aux rives hautes et escarpées. A côté du pont s'élevait une

tour qui dominait au loin le pays à la ronde. — Ce qu'il fit là, vous devez l'apprendre ailleurs; il faut auparavant que je vous parle de Zerbin.

15. Après que Roland fut parti, Zerbin s'arrêta un instant, puis il prit le sentier que le paladin avait suivi tout à l'heure, et il menait lentement son destrier. Il n'avait pas encore marché deux milles, qu'il vit un chevalier que l'on traînait garrotté sur un petit cheval, et gardé de chaque côté par un cavalier armé.

16. Zerbin reconnut aussitôt ce prisonnier, quand il s'en fut approché, et Isabelle en fit autant. C'était Odoric le Biscayen, qu'il avait placé comme un loup à la garde d'un agneau. Zerbin l'avait préféré à tous ses amis pour lui confier la jeune fille, espérant que la fidélité qu'il lui avait toujours montrée en toutes circonstances, il la garderait encore en celle-ci.

17. Dans ce moment même Isabelle était justement en train de raconter ce qui s'était passé : comment elle avait été sauvée dans la barque, avant que la mer eût brisé le navire; la violence qu'Odoric avait voulu lui faire, et comment elle avait été entraînée ensuite dans la grotte. Elle n'était pas encore arrivée à la fin de ce récit, lorsqu'ils aperçurent ce malfaiteur qu'on emmenait prisonnier.



Stance 13.

18. Les deux hommes qui tenaient au milieu d'eux Odoric reconnurent bien Isabelle, et se doutèrent que celui qui était près d'elle était son amant et leur maître, et plus encore, quand ils virent représenté sur son bouclier l'antique blason de sa race illustre. Puis, fixant mieux ses traits, ils trouvèrent que leur supposition était parfaitement juste.

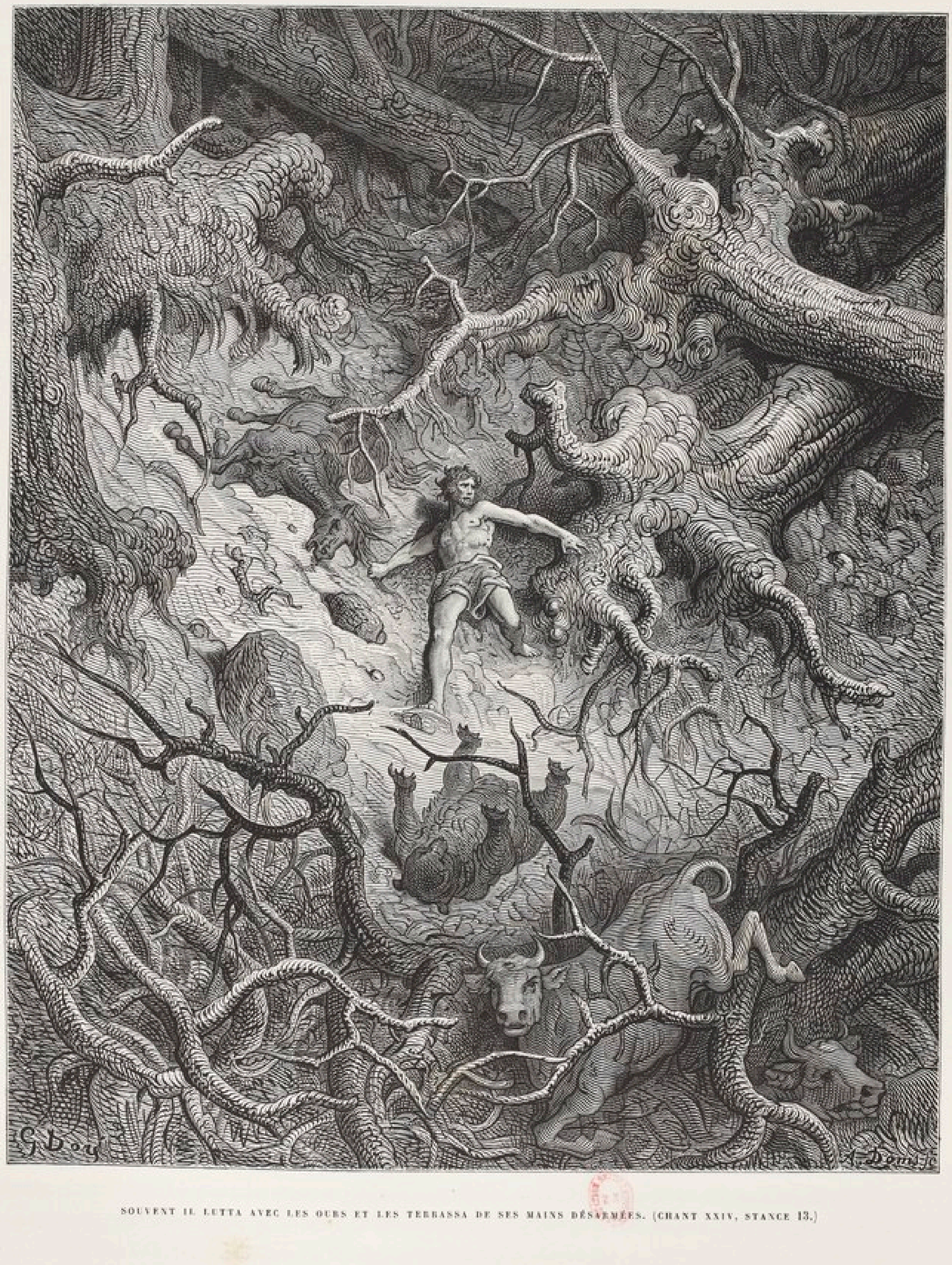
19. Ils sautèrent à terre, coururent à Zerbin, les bras ouverts, et l'embrassèrent comme on embrasse son supérieur, la tête nue et en fléchissant le genou. Zerbin, les regardant l'un et l'autre en face, vit que l'un était Corèbe le Biscayen, l'autre Almon, qu'il avait envoyés armés sur le navire avec Odoric.

20. Almon prit la parole : « Puisqu'il plaît à Dieu, et qu'il en soit béni, qu'Isabelle soit avec vous, je puis bien comprendre, monseigneur, que je n'ai aucun éclaircissement nouveau à vous donner, si je veux dire la raison pour laquelle vous voyez ce scélérat ainsi enchaîné ; car cette princesse, qui a le plus directement ressenti l'outrage, vous aura bien à propos raconté toute cette histoire.

21. « Vous devez savoir comment j'ai été trompé par le traître quand il m'éloigna de lui, et ensuite comment Corèbe fut blessé en essayant de défendre cette dame ; mais tout ce qui s'est passé depuis mon retour, comme elle ne l'a ni vu ni appris, elle n'a pu vous le redire. Ce sont ces circonstances que je veux vous raconter.

22. « Je revenais rapidement de la ville vers la mer, avec les chevaux que je m'y étais procurés à la hâte, et j'avais toujours les yeux tendus pour tâcher de découvrir ceux qui étaient restés fort en arrière. J'approche, je viens sur le rivage de la mer à l'endroit où je les avais laissés. Je regarde et je ne retrouve d'eux que quelques traces nouvelles sur le sable.

23. « Je suivis cette piste qui me conduisit dans un bois sauvage; j'y étais à peine entré que, du côté où des sons venaient frapper mes oreilles, je retrouvai Corèbe gisant à terre. Je lui demande



SOUVENT IL LUTTA AVEC LES OURS ET LES TERRASSA DE SES MAINS DÉSARMÉES. (CHANT XXIV, STANCE 13.)

ce que la dame était devenue, où était Odoric, et qui l'avait blessé lui-même. Lorsque je sus la chose, je m'en allai cherchant le traître à travers ces précipices.

24. « Je fis beaucoup de détours, et de toute cette journée je ne pus point rencontrer d'autres vestiges. A la fin je retournai à l'endroit où gisait Corèbe. Il avait tellement rougi la terre autour de lui, que, pour peu qu'il y fût resté encore, il aurait eu besoin d'une fosse, de prêtres et de moines pour l'enterrer, plutôt que d'un lit et de médecins pour le guérir.

25. « Je le fis porter du bois à la ville et je le mis chez un hôtelier de mes amis, qui l'a fait guérir en peu de temps par les soins et l'habileté d'un vieux chirurgien. Ensuite, nous étant pourvus d'armes et de chevaux, Corèbe et moi, nous nous mîmes à la recherche d'Odoric; nous le retrouvâmes à la cour d'Alphonse, roi de Biscaye, et là je me battis avec lui.

26. « La justice du roi qui m'accorda le champ clos pour le combat, le bon droit, et, outre le bon droit, la Fortune aussi, qui souvent dispose comme elle veut de la victoire, me vinrent tellement en aide, que le traître fut vaincu et devint mon prisonnier. Le roi, ayant appris sa scélératesse, me permit d'en faire ce qu'il me plairait.

27. « Je n'ai voulu ni le faire mourir, ni le laisser libre; mais, comme vous le voyez, je l'ai emmené enchaîné, afin que ce soit vous qui décidiez s'il doit mourir ou subir un châtiment. Ayant appris que vous étiez près du roi Charles, le désir de vous trouver m'amenait ici. Je remercie Dieu de ce qu'il me fait vous rencontrer en ce moment du côté où je l'espérais le moins.


Stance 24.

28. « Je le remercie aussi de ce que je revois avec vous, et je ne sais comment, votre chère Isabelle. Par suite de la scélératesse de ce traître, je pensais que jamais vous ne pourriez en avoir de nouvelles. » Zerbin écoute Almon et ne dit mot, ses yeux restent fixés sur Odoric, moins par un sentiment de haine que par le chagrin de voir tant d'amitié avoir eu une fin si déplorable.

29. Après qu'Almon eut terminé son récit, Zerbin resta longtemps dans la stupeur d'avoir été si résolûment trahi par l'homme qui, moins que tout autre, était excusable; mais lorsqu'à la fin il sortit en soupirant de ce long étonnement, il demanda au prisonnier si ce qu'avait dit de lui le chevalier était vrai.

30. Le chevalier déloyal se laissa tomber les genoux en terre, et dit : « Seigneur, tout homme en ce monde est sujet au péché et à l'erreur. La seule différence entre le bon et le méchant, c'est que celui-ci est vaincu au premier combat qui lui est suscité par ses moindres désirs, et que l'autre recourt aux armes et se défend; mais, si l'ennemi est plus fort, lui aussi, il se rend.

31. « Si vous m'aviez confié la défense d'un de vos châteaux forts, et qu'au premier assaut, sans faire de résistance, j'eusse arboré les étendards des ennemis, on pourrait me mettre sur le front un écriteau de lâche, ou de traître, ce qui est un crime plus grave. Mais, si j'avais cédé à la force, je suis bien sûr, qu'au lieu de blâme, j'aurais de la gloire et une récompense.

32. « Toutes les fois que l'ennemi est supérieur en force, l'excuse de celui qui est vaincu est plus valable. Je devais garder ma foi comme j'aurais gardé une citadelle bien fermée de tous les côtés. Aussi avec toute la prudence, toute la raison que la souveraine Sagesse a mises en moi, je me suis efforcé de la garder; mais à la fin, vaincu par un assaut irrésistible, j'ai succombé. »

33. Ainsi parla Odoric, et il ajouta d'autres choses (il serait trop long de rapporter son discours) pour montrer qu'une violente passion lui avait fait sentir son aiguillon, et qu'il n'avait pas cédé à une faible impulsion. Si jamais par des prières on a apaisé la colère dans un cœur, si l'humilité de la

parole a jamais eu de succès, ce devait être ici; car ce qui peut attendrir la dureté de cœur, Odoric le trouve en ce moment.

34. Doit-il tirer une éclatante vengeance d'un si cruel outrage? Zerbin reste hésitant entre le oui et le non. La pensée du forfait le pousse à faire trancher la vie du traître. Le souvenir de l'étroite amitié qui les a unis pendant une si longue intimité éteint dans son cœur, avec les larmes de la pitié, la rage qui y était allumée, et le pousse à se montrer miséricordieux.

35. Pendant que Zerbin se demandait ainsi s'il le laisserait libre, ou l'emmènerait captif, s'il se débarrasserait par la mort de la vue de ce traître, ou le condamnerait durant sa vie à un châtiment, il vit accourir en hennissant le palefroi dont Mandricard avait enlevé la bride; il portait la vieille qui, peu de temps auparavant, avait mené Zerbin à deux pas de la mort.

36. Le palefroi, qui de loin avait entendu les autres, était venu parmi eux; et il amenait la vieille, qui arrivait éplorée et appelant vainement à son secours. Lorsque Zerbin l'aperçut, il leva les mains au ciel qui lui avait été assez favorable pour remettre en son pouvoir les deux seuls êtres qui eussent mérité sa haine.

37. Zerbin fait garder la méchante vieille tandis qu'il cherche en lui-même ce qu'il doit en faire. Il pense à lui couper le nez et les oreilles de façon à en faire un exemple pour les malfaiteurs. Puis il lui semble préférable d'abandonner son cadavre en pâture aux vautours. Il agite en lui-même divers châtiments, et finalement il se décide ainsi.

38. Il se tourne vers ses compagnons et leur dit : « Je consens à laisser vivre le traître. Car s'il ne mérite pas d'être entièrement pardonné, il ne mérite pas non plus un supplice trop cruel. Qu'il vive et qu'il soit débarrassé de ses liens. Car j'apprends que c'est l'amour qui est coupable, et l'on excuse toujours facilement une faute qui est attribuable à l'amour.

39. « L'amour a souvent renversé des raisons plus solides que n'est la sienne, et a entraîné à de bien plus grands crimes que les outrages que cet homme nous a faits. Qu'il soit donc pardonné à Odoric. C'est moi qui devrais être puni, car j'ai été aveugle; aveugle de lui avoir confié une telle mission sans réfléchir que le feu embrase facilement la paille. »

40. Alors, regardant Odoric : « Je veux, lui dit-il, pour punir ta faute, que pendant une année tu accompagnes la vieille et qu'il ne te soit pas permis de jamais l'abandonner; mais, nuit et jour, partout où tu iras ou resteras, que jamais une heure ne te trouve sans elle, et qu'elle soit défendue par toi jusqu'à la mort contre quiconque voudrait lui faire outrage.

41. « Je veux, si cela t'est commandé par elle, que tu engages contre tout venant une querelle et un combat. Je veux que pendant le même temps tu sois obligé de parcourir toute la France de province en province. » Ainsi parla Zerbin, qui, Odoric méritant pour son crime d'être mis en terre, pensait que c'était de la sorte ouvrir devant lui une fosse profonde et que ce serait un grand hasard s'il parvenait à l'éviter.

42. La vieille avait trahi tant de femmes et tant d'hommes, elle en avait tant et tant offensé, que celui qui l'accompagnera ne pourra pas cheminer sans avoir des démêlés avec des chevaliers errants. Ils seront ainsi tous deux également punis : elle pour ses crimes précédemment commis, lui pour se faire le champion d'une mauvaise cause; et il ne pourrait aller loin sans être mis à mort.

43. Zerbin fit prêter à Odoric le serment solennel d'observer ces engagements, et il y mit cette condition, que si jamais il rompait son serment et que le hasard le lui fît rencontrer, sans plus entendre ses prières ni en avoir pitié, il le ferait mourir d'une mort cruelle. Se tournant alors vers Almon et Corèbe, Zerbin ordonna de délier Odoric.

44. Corèbe, aidé par Almon, délia enfin le traître, mais sans se presser. L'un et l'autre regrettaient d'être privés de la vengeance qu'ils avaient tant désirée. Le déloyal Odoric partit et emmena avec lui la maudite vieille. On ne lit pas dans Turpin ce qui advint d'eux; mais autrefois j'ai vu un auteur qui en a dit davantage.

45. Cet auteur, dont je tairai le nom, écrit qu'ils n'étaient pas encore éloignés d'une journée qu'Odoric, pour se tirer d'embarras, en dépit de tous ses engagements et de sa foi donnée, jeta un lacet au cou de la vieille et qu'il la laissa pendue à un arbre; puis qu'à une année de là, mais il ne dit pas où, Almon lui joua, à lui-même, le même tour.

46. Zerbin, qui avait suivi les traces du paladin Roland et ne voudrait pas les perdre, envoie donner de ses nouvelles à sa troupe, qui ne doit pas être sans une grande inquiétude. Il envoie Almon, et il lui donne diverses instructions qu'il serait trop long de rapporter. Il envoie Almon, et Corèbe avec lui, et il ne retient auprès de lui qu'Isabelle.

47. L'affection que Zerbin portait au vertueux paladin était si grande, et l'attachement d'Isabelle n'était pas moindre; il avait un si vif désir d'apprendre s'il avait retrouvé le Sarrasin qui l'avait jeté en bas de son cheval avec la selle, qu'il ne veut pas retourner à l'armée avant la fin du troisième jour.

48. C'est le terme que Roland avait fixé pour attendre le chevalier qui ne porte pas encore d'épée. Il n'y a aucun endroit où le comte a passé que Zerbin ne visite. A la fin il arriva, un peu en dehors de la route, au milieu de ces arbres où l'ingrate Angélique avait gravé son chiffre, et il les trouva fracassés, ainsi que la fontaine et le rocher voisin.

49. Il aperçoit de loin je ne sais quoi de brillant, et il reconnaît que c'est la cuirasse du comte; il trouve ensuite le casque, non le casque fameux qui armait autrefois la tête de l'Africain Almon[3]. Il entend hennir un cheval plus enfoncé dans la forêt, il lève la tête à ce bruit et voit Bride-d'or paissant dans l'herbe, tandis que ses rênes pendent des arçons.

50. Il cherche Durandal dans la forêt, et il la voit jetée là hors du fourreau. Il trouve encore, mais en morceaux, la soubreveste, que le malheureux comte a dispersée en cent endroits. Isabelle et Zerbin, tout attristés, s'arrêtent à regarder et ne savent que penser. Ils pourraient imaginer toutes choses, excepté que Roland fût devenu fou.


Stance 45.

51. S'ils voyaient une goutte de sang, ils pourraient croire qu'il a été tué. Cependant ils voient venir, le long d'un ruisseau, un jeune berger pâle de frayeur. Celui-ci, peu de temps auparavant, avait vu du haut de la roche l'extrême fureur de l'infortuné: comment il avait jeté ses armes, mis en pièces ses vêtements, massacré des bergers et fait mille autres ravages.

52. Interrogé par Zerbin, il lui raconte fidèlement tout ce qu'il a vu. Zerbin est stupéfait: à peine peut-il le croire, malgré les preuves évidentes qu'il a sous les yeux. Quoi qu'il en soit, il met pied à terre, plein de compassion, de tristesse et les yeux baignés de larmes, et il rassemble les débris épars de tous côtés.

53. Isabelle descend aussi de son palefroi et l'aide à réunir ces armes. Tout à coup survient près d'eux une jeune dame, qui semble affligée et pousse de fréquents soupirs. Si l'on me demande qui elle est, pourquoi elle est si affligée, quelle douleur l'oppresse, je répondrai que c'est Fleur-de-lys qui poursuit les traces de son amant.

54. Brandimart, sans lui rien dire, l'avait laissée dans la cité de Charles, où elle l'avait attendu

six ou huit mois. A la fin, ne le voyant pas revenir, elle se mit à le chercher partout, d'une mer à l'autre, jusqu'au pied des Pyrénées et des Alpes. Elle l'avait cherché de tous les côtés, excepté dans le palais du magicien Atlant.

55. Si elle eût été à cette habitation enchantée, elle eût vu Brandimart errant d'abord avec Ferragus et Roland, puis avec Roger et Bradamante. Mais après qu'Astolphe eut chassé l'enchanteur à l'horrible son du cor merveilleux, Brandimart était retourné vers Paris, mais Fleur-de-Lys ne le savait pas encore.

56. La belle Fleur-de-lys, arrivée par hasard, comme je viens de vous le dire, près de ces deux amants, reconnut les armes et Bride-d'or resté sans maître, avec les rênes sur la selle. Elle voit de ses yeux les preuves du malheureux événement, et elle en entendit aussi le récit, car le jeune pâtre lui raconta également les courses et les extravagances de Roland.

57. Zerbin rassemble en cet endroit toutes les armes et les suspend à un pin comme un beau trophée. Et voulant empêcher les chevaliers du pays ou des autres contrées de s'en emparer, il grave sur la fraîche écorce cette brève inscription : ARMURE DU PALADIN ROLAND, comme s'il voulait dire : « Que personne n'y touche, qui ne soit pas en état de se mesurer avec Roland. »

58. Après qu'il eut terminé cette œuvre méritoire, il allait remonter sur son destrier, lorsque en ce moment survint Mandricard, qui, apercevant le pin chargé de ces dépouilles, le prie de lui expliquer la chose; Zerbin lui dit la vérité, comme il l'a entendu raconter. Alors le païen joyeux n'hésite pas à s'approcher du pin et à enlever l'épée,

59. En disant : « Personne ne peut m'en blâmer. Ce n'est certes pas d'aujourd'hui que je l'ai faite mienne [4], et je puis justement en reprendre possession en quelque lieu qu'elle se trouve. Roland, qui craignait de la défendre, a feint d'être fou et l'a jetée là. Mais, s'il colora sa lâcheté de ce prétexte, ce n'est pas une raison pour que je renonce à mon droit. »

60. Zerbin lui cria : « Ne la touche pas, ou ne pense pas que tu l'auras sans combat. Si c'est ainsi que tu as acquis les armes d'Hector, tu les as volées plutôt que gagnées. » Sans dire autre chose, ils se précipitent l'un sur l'autre, égaux en courage et en valeur. Déjà l'air retentit de cent coups, et la bataille est à peine engagée entre eux.

61. Zerbin semble avoir la rapidité de la flamme, pour se dérober partout où tombe Durandal. Deçà, delà il fait sauter son destrier comme un daim, sur le terrain le plus favorable. Et il est bien nécessaire qu'il ne perde pas un instant, car, si un coup de cette épée l'atteint, il ira rejoindre les ombres amoureuses qui peuplent le bois de myrtes [5] ombreux.

62. Comme le chien agile, attaquant le pourceau qu'il voit, hors du troupeau, errer dans les champs, tourne autour de lui, saute d'un côté et d'un autre, et attend le moment où il viendra à trébucher; ainsi, selon que l'épée s'élève ou s'abaisse, Zerbin l'observe soigneusement pour en éviter les coups; toujours attentif à sauver à la fois sa vie et son honneur, il frappe et s'esquive à temps.

63. D'un autre côté, partout où le Sarrasin fait siffler sa redoutable épée, qu'elle frappe en plein ou dans le vide, on dirait un vent des Alpes entre deux montagnes, qui, à l'équinoxe [6], secouant une forêt touffue, tantôt renverse à terre ses cimes inclinées, tantôt fait tourbillonner dans les airs ses rameaux brisés. Bien que Zerbin évite et esquive plusieurs coups, il ne peut éviter à la fin qu'il n'y en ait un qui l'atteigne.

64. Il ne peut éviter à la fin un grand coup de taille qui, entre l'épée et l'écu, pénètre dans la poitrine. La cotte de mailles, le plastron étaient forts, la cuirasse était parfaite; cependant ils ne purent résister, et ils livrèrent passage à la cruelle épée; en tombant elle coupe ce qu'elle rencontre, depuis la cuirasse jusqu'à l'arçon et aux harnais.

65. Et si le coup n'avait été quelque peu retenu, il fendait Zerbin par la moitié comme un roseau; mais il pénètre à peine jusqu'au vif, et il ne fait guère que lui entamer la peau. La plaie, peu

profonde, est si longue qu'elle dépasse la mesure d'un palme; un ruisseau rouge de sang chaud arrose jusqu'à ses pieds ses armes brillantes.

66. Ainsi j'ai vu parfois un beau ruban couleur de pourpre ajusté sur un tissu argenté par cette main plus blanche que l'albâtre au contact de laquelle je me sens souvent fendre le cœur. Il sert peu à Zerbin d'être expert aux combats, d'avoir de la force et encore plus de courage, car le roi de Tartarie l'emporte trop sur lui par la trempe supérieure de ses armes et par sa vigueur.

67. Ce coup du païen fut plus terrible en apparence qu'il ne l'était en effet. Isabelle, dans sa poitrine glacée d'effroi, se sent percer le cœur d'un coup pareil. Zerbin, plein d'audace et de vaillance, est tout enflammé de dépit et de colère, et, de toutes les forces de ses deux mains, il frappe le Tartare au milieu de son casque.

68. A ce rude choc, le Sarrasin superbe ploie jusque sur le cou de son destrier, et si le casque n'eût pas été enchanté, ce coup furieux lui aurait fendu la tête. Il différa peu à se venger, et il ne se dit pas : « Je te la garde pour une autre fois. » Il leva son épée sur le casque de Zerbin, se proposant de le pourfendre jusqu'à la poitrine.

69. Zerbin, l'esprit et le regard tendus, fit rapidement faire une volte à droite à son cheval, mais pas assez promptement pour éviter la tranchante épée, qui tomba sur le bouclier. Elle le partagea également du haut en bas et en dessous elle trancha et détacha le brassard, et blessa le chevalier au bras, mit en pièces ses harnais et descendit encore jusqu'à la cuisse.

70. Zerbin cherche çà et là tous les moyens d'attaque, et rien de ce qu'il essaye ne lui réussit, parce que l'armure sur laquelle il frappe n'en reçoit pas même une petite brèche. De l'autre côté, le roi de Tartarie gagne un tel avantage sur Zerbin, qu'il l'a blessé en sept ou huit endroits, lui a abattu son bouclier et brisé à moitié son casque.

71. Celui-ci toutefois va toujours perdant son sang, ses forces diminuent, et il ne semble pas encore s'en apercevoir. Son vaillant cœur, que rien n'affaiblit, est encore si ferme, qu'il soutient son corps débile. Cependant sa maîtresse, toute pâle de frayeur, s'approche de Doralice et la prie, la supplie, au nom de Dieu, de vouloir bien interrompre ce combat furieux et cruel.

72. Doralice, courtoise autant que belle, et non pleinement rassurée sur l'issue de l'événement, consent à faire ce qu'Isabelle demande, et elle dispose son amant à la paix ou à une trêve. De même, aux prières de l'autre dame, la colère et la soif de vengeance quittent le cœur de Zerbin et se dissipent, et il prend la route où elle veut l'engager, sans mener à fin l'entreprise de Durandal.

73. Fleur-de-lys, qui voit la bonne épée du malheureux comte mal défendue, s'afflige en silence; et elle en est si peinée, qu'elle pleure de colère et se frappe le front. Elle voudrait avoir Brandimart présent à cette aventure. Et si jamais elle le retrouve et la lui conte, elle ne croit pas que Mandricard s'en ira longtemps fier de son épée.

74. Fleur-de-lys continue à chercher toujours vainement son cher Brandimart matin et soir, et elle s'éloigne de lui encore davantage, car il était retourné à Paris. Elle chemina tellement par monts et par vaux, qu'arrivée un jour au passage d'une rivière, elle vit et reconnut le malheureux paladin; mais disons ce qui advint de Zerbin.

75. L'abandon de Durandal lui paraît être un si grand échec, que c'est la plus pénible de ses souffrances, bien qu'il puisse à peine se tenir à cheval à cause de la quantité de sang qu'il a perdue et qu'il continue à perdre. Bientôt, lorsqu'au bout d'un temps assez court son ardeur tombe avec sa colère, ses douleurs augmentent; et elles augmentent si impétueusement, qu'il sent la vie lui échapper.

76. Sa faiblesse est telle, qu'il ne peut plus aller et qu'il s'arrête près d'une fontaine. La douce jeune femme ne sait que faire ni que dire pour le soulager. Elle le voit mourir par le seul manque de secours; car ce lieu est trop éloigné de toute ville où on trouverait juste à point un médecin qui, par humanité ou pour un salaire, pût lui porter secours.

77. Elle ne sait que pousser d'inutiles lamentations, accuser la Fortune et le Ciel d'injustice et de cruauté. « Pourquoi, hélas! disait-elle, ne m'avez-vous pas engloutie, lorsque je déployai les voiles sur l'Océan? » Zerbin, les yeux languissants tournés vers elle, sent plus de peine de ses plaintes que de la souffrance violente et opiniâtre qui l'a presque conduit à une mort prochaine.

78. « Puissiez-vous, ô mon cher cœur, lui disait-il, après que je serai mort, m'aimer toujours! La seule chose qui m'afflige, c'est l'idée de vous laisser sans guide, et non la vue de la mort; car, s'il m'arrivait de finir les derniers moments de ma vie l'esprit tranquille à cet égard, je mourrais joyeux, content et tout à fait heureux, puisque je meurs sur votre sein.

79. « Mais puisque mon injuste et dure destinée veut que je vous laisse sans savoir en quelles mains, je jure par cette bouche, par ces yeux, par cette chevelure qui m'a enlacé, que je m'en vais désespéré dans les profondeurs obscures de l'enfer [7], où penser à vous, et à la situation où je vous aurai laissée, sera pour moi un tourment bien plus cruel que tous ceux qu'on y subit. »



Stance 88.

80. A ces mots, la désolée Isabelle, penchant son visage en pleurs, unit sa bouche à celle de Zerbin, languissante comme la rose, qui n'a point été cueillie dans sa saison, de sorte qu'elle se décolore sur son buisson encore touffu. « Ne pensez jamais, dit-elle, ô vous toute ma vie, à faire sans moi ce dernier voyage.

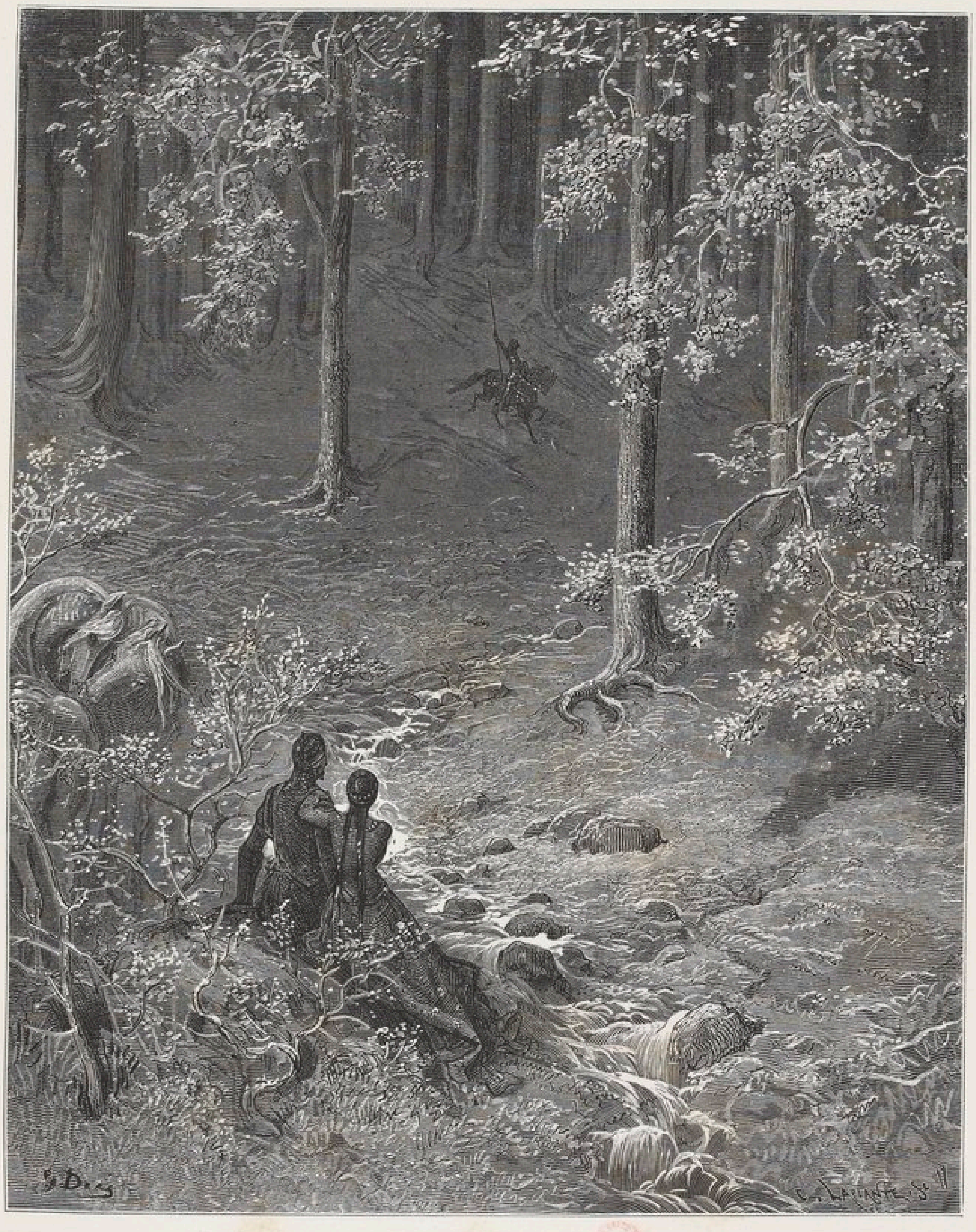
81. « N'ayez aucune crainte à cet égard, ô ma chère âme, car je veux vous suivre soit au ciel, soit dans les enfers. Il faut que nos deux âmes partent ensemble et qu'elles restent ensemble pour l'éternité. Je ne vous aurai pas vu plutôt fermer les yeux, ou que ma douleur me tuera, ou, si elle n'en a pas la force, je vous promets de me percer aujourd'hui même le cœur avec cette épée.

82. « J'ai encore quelque espoir que nos corps, après la mort, seront plus fortunés qu'ils ne l'ont été pendant la vie. Peut-être passera-t-il ici quelqu'un qui, touché de compassion, en les réunissant, leur donnera la sépulture. » En parlant ainsi, elle recueillait tristement avec ses lèvres les derniers souffles de vie que la mort allait éteindre jusqu'au dernier qui s'exhale [8].

83. Zerbin, ranimant sa faible voix, lui dit : « Je vous prie, je vous supplie, ô ma divinité, par cet amour que vous m'avez témoigné, lorsque vous avez quitté pour moi le rivage paternel, et, si je puis ordonner, je vous ordonne de vivre tant qu'il plaira à Dieu; et ne mettez jamais en oubli que je vous ai aimée autant qu'il est possible d'aimer.

84. « Dieu, je l'espère, vous donnera du secours pour vous garantir de tout outrage, comme il l'a fait, quand il conduisit le sénateur romain [9] à la caverne pour vous en retirer, comme sa miséricorde vous a déjà secourue sur la mer et contre l'attentat du Biscayen. Et si, malgré tout, il arrive un jour où il vous faille mourir, choisissez alors le moindre mal. »

85. Je ne crois pas qu'il ait pu prononcer ces dernières paroles assez haut pour se faire entendre;



« VOICI LE SUPERBE RODOMONT, DIT DORALICE, SI MON REGARD N'EST PAS ABUSÉ PAR LA DISTANCE. » (CHANT XXIV, STANCE 95.)

il finit comme s'éteint la faible lumière à qui vient à manquer la cire, ou telle autre matière qui l'alimente. Qui pourrait redire exactement quelle fut la désolation de la jeune femme quand elle vit, étendu, pâle et froid comme la glace, son cher Zerbin immobile dans ses bras.

86. Elle s'abandonne sur ce corps sanglant et le baigne de larmes abondantes, et ses cris sont tels, que le bois et la campagne environnante en retentissent à plusieurs milles. Elle s'en prend à ses joues, à sa poitrine, elle les frappe et les déchire. Elle arrache son innocente chevelure aux boucles dorées, ne cessant d'appeler en vain le nom aimé.



Stance 90.

87. Sa douleur l'avait plongée dans des transports de fureur si violents, qu'elle était sur le point de tourner une épée contre elle-même, peu obéissante en cela à son amant, si un ermite, accoutumé à se rendre souvent de sa cellule peu éloignée à la fraîche et limpide fontaine, ne l'eût empêchée par sa venue d'accomplir sa funeste résolution.

88. Cet homme vénérable, qui joignait une profonde bonté à sa prudence naturelle, était rempli de charité et doué d'une éloquence riche en saintes leçons : par ses exhortations efficaces à la jeune femme désolée, il la ramène à la résignation, et il lui met sous les yeux, comme dans un miroir, les exemples des femmes de l'Ancien et du Nouveau Testament.

89. Puis il lui fait voir qu'il n'y a point, si ce n'est en Dieu, de véritable contentement, et que

toutes les autres espérances humaines sont instables, passagères et de peu d'importance. Il sut si bien dire, qu'il la détourna de son dessein obstiné et cruel et lui inspira le désir de consacrer entièrement au service de Dieu le reste de sa vie.

90. Non qu'elle veuille oublier jamais son grand amour pour son époux, ni délaisser ses derniers restes. Elle veut les avoir avec elle partout où elle sera, et les porter nuit et jour partout où elle ira. Aussi, avec l'aide de l'ermite, qui était encore fort et vigoureux pour son âge, ils placèrent le corps de Zerbin sur son triste destrier et ils cheminèrent plusieurs jours à travers les forêts.

91. Le scrupuleux vieillard ne voulut pas emmener avec lui la belle jeune femme, seule à seul, à sa cellule solitaire, cachée dans une grotte sauvage. « Il y a danger, se disait-il en lui-même, à tenir d'une seule main la paille et le flambeau. » Il ne se fie ni à son âge ni à son expérience pour faire sur lui-même une pareille épreuve.

92. Il pense à la conduire en Provence, à un village voisin de Marseille, où était un couvent de saintes femmes, très-riche et d'une belle construction. Et pour y porter le corps de Zerbin, ils l'avaient disposé dans un cercueil long et vaste, et bien clos avec un enduit de poix, qu'ils avaient fait faire dans un village sur la route.

93. Pendant bien des jours ils parcoururent une grande étendue de pays et toujours par les lieux les plus incultes; car, tout étant envahi par la guerre, ils désiraient voyager le plus secrètement possible. A la fin le chemin leur fut barré par un chevalier qui les outragea et leur fit subir de grossières insultes. — J'en parlerai en temps et lieu, mais je retourne maintenant au roi de Tartarie.

94. Le combat ayant eu l'issue que je vous ai précédemment racontée, le jeune guerrier se retira sous de frais ombrages près d'une onde cristalline; il enleva la selle et la bride à son destrier et le laissa paître où il voulut les herbes tendres de la prairie; mais il n'était pas là depuis longtemps qu'il vit de loin un chevalier descendre de la montagne dans la plaine.

95. Doralice, levant la tête, le reconnut aussitôt et le montra à Mandricard, en disant : « Voici le superbe Rodomont, si mon regard n'est pas abusé par la distance. Il descend de la montagne pour se battre avec toi; c'est maintenant que ta vaillance pourra te servir. Il regarde comme une mortelle injure de m'avoir perdue, moi qui étais sa fiancée, et il vient pour en tirer vengeance. »

96. Tel que le vigilant autour, qui voit de loin venir à lui un canard, une bécasse, une perdrix, une colombe ou quelque autre oiseau semblable, lève la tête et devient animé et joyeux; tel Mandricard, comme un homme assuré de pouvoir assommer et massacrer Rodomont, joyeux et plein d'audace, prend son cheval, met le pied à l'étrier, et tient en main la bride.

97. Quand ils furent assez près pour distinguer nettement leurs paroles altières, le roi d'Alger commença à le menacer de la tête et des mains, en criant « qu'il le fera repentir de ce qu'il n'a pas craint, pour ses insolents plaisirs, de le provoquer, et qu'il allait tirer de cette offense une vengeance éclatante.

98. « — C'est faire d'inutiles efforts, répondit Mandricard, que de vouloir m'intimider par des menaces. Tu peux faire peur à des enfants, à des femmes, ou à ceux qui ne savent pas ce que c'est que les armes, mais non à moi, pour qui les combats ont plus d'attrait que le repos; et je suis prêt à faire mes preuves, à pied, à cheval, armé et désarmé, en champ clos ou en rase campagne. »

99. Voilà qu'ils en sont aux outrages, aux cris, à la fureur, aux épées tirées, au cliquetis cruel des fers; comme le vent qui d'abord souffle à peine, puis commence à secouer les frênes et les chênes, à enlever jusqu'au ciel des tourbillons de poussière qui l'obscurcissent, à la fin il arrache les arbres, renverse les habitations, engloutit les navires dans les flots, et devient une terrible tempête qui tue les troupeaux épars dans la forêt.

100. Les deux païens n'ont pas d'égaux sur la terre : leurs cœurs si audacieux, leurs forces excessives, enfantent des coups, produisent un combat dignes d'une race si féroce. Quand leurs épées



QUAND LEURS ÉPÉES SE CHOQUENT, LA TERRE TREMBLE, LEURS ARMES LANCENT JUSQU'AU CIEL DES ÉTINCELLES (CHANT XXIV, STANCE 100.)

se choquent, la terre tremble de l'horrible violence du bruit, leurs armes lancent jusqu'au ciel des étincelles, ou plutôt des milliers et des milliers d'éclairs enflammés.

101. Sans jamais se reposer ou reprendre haleine, le combat acharné se prolonge entre les deux rois, cherchant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, à entamer leur armure, à percer leur cotte de mailles. Ni l'un ni l'autre ne perd ou ne gagne de terrain. Mais, comme s'il y avait autour d'eux un fossé ou une muraille, ou qu'il en coûtât trop de céder la moindre parcelle du sol, ils ne s'écartent pas d'un cercle étroit et resserré.

102. Le Tartare, entre mille coups, en porta un à deux mains sur le front du roi d'Alger, grâce auquel celui-ci vit tourner autour de lui tous les flambeaux et toutes les lumières du monde. L'Africain, comme s'il eût perdu toute sa force, va frapper de la tête la croupe de son cheval, perd les étriers, et, en présence de celle qu'il aime tant, il est sur le point de quitter la selle.

103. Mais, de même que si vous prenez un arc solide, de fin acier, bien trempé, d'un poids convenable, plus vous le courbez, plus vous le chargez, plus vous le bandez avec les crics et les leviers [10], et plus il se redresse avec violence et fait plus de mal qu'il n'en a reçu; de même l'Africain se relève aussitôt et porte à son ennemi un coup deux fois plus fort.

104. Rodomont frappe le fils du roi Agrican justement à la même place où il avait été frappé. Ce coup ne put cependant le blesser au visage, parce qu'il trouva la résistance défensive de l'armure troyenne; mais il étourdit de telle façon le Tartare, qu'il ne savait pas trop si c'était le soir ou le matin. Le furieux Rodomont, sans s'arrêter, porte un autre coup qu'il dirige encore à la tête.

105. Le cheval du Tartare, qui a en horreur le sifflement de l'épée tombant de haut, recule pour se dérober d'un saut et sauve ainsi son maître à son grand dommage : le glaive, dont le coup s'adressait au maître et non à lui, lui traversa la tête par le milieu. Le malheureux animal n'avait pas le casque de Troie, comme son maître; aussi faut-il qu'il meure.



Stance 100.

106. Il tombe; et Mandricard bondit sur ses pieds, déjà revenu de son étourdissement, et il fait tournoyer Durandal. Intérieurement la vue de son cheval mort attise la colère dans son cœur et le feu terrible de sa fureur éclate au dehors. L'Africain enlève son cheval pour le renverser, mais Mandricard ne se retire pas plus qu'un rocher devant les flots; et l'on vit le cheval tomber, tandis que lui, il restait ferme sur ses pieds.

107. L'Africain, qui sent son cheval lui manquer, quitte les éperons, s'appuie sur les arçons et, facilement dégagé, tombe sur ses pieds. Ainsi l'un et l'autre s'attaquent à chances égales. Le combat se ranime plus ardent que jamais. La haine, la colère, l'orgueil vont croissant, et cela allait continuer; mais en ce moment survient à la hâte un messager qui les sépare.

108. Cet arrivant était un des nombreux messagers des Maures, envoyés par toute la France pour rappeler sous leurs étendards les chefs et les simples chevaliers, parce que l'empereur des lis d'or les avait assiégés dans leur camp. Et, sans de prompts secours, ils se voyaient inévitablement perdus.

109. Le messager reconnut les chevaliers non-seulement à leurs armoiries et à leurs soubrevestes, mais aussi au maniement des épées et à la violence des coups, que d'autres mains que les leurs ne pourraient porter. Toutefois il n'ose pas intervenir entre eux, ni espérer qu'au milieu de tant

de fureur il sera protégé par son titre d'envoyé du roi; et il ne se rassure pas en se disant qu'un ambassadeur est inviolable.

110. Mais il vient à Doralice et lui raconte qu'Agramant, Marsile et Stordilan, avec un petit nombre de chefs, sont assiégés dans des retranchements peu solides par l'armée chrétienne. Son récit achevé, il la supplie de tout expliquer aux deux guerriers, de les réconcilier et de les ramener au camp pour le salut du peuple sarrasin.

111. Cette dame d'un grand cœur s'interpose entre les chevaliers et leur dit : « Je vous ordonne, par tout l'amour que vous me portez, de réserver vos épées pour un meilleur usage et de venir à l'instant au secours de notre camp sarrasin, qui se trouve présentement assiégé dans ses tentes et attend un prompt secours ou une grande ruine. »

112. Le messager expliqua ensuite le péril extrême des Sarrasins et raconta les faits en détail; en même temps il remet au fils d'Ullien [11] des lettres du fils du roi Trojan [12]. Finalement cette résolution est prise : les deux guerriers, toute haine déposée, feront trêve ensemble, jusqu'au jour où sera levé le siége du camp maure.

113. Et, sans plus tarder, aussitôt qu'ils auront délivré leur peuple assiégé, ils entendent n'avoir plus de liaison, mais reprendre leur ardente inimitié et se faire une guerre cruelle, jusqu'à ce que les armes aient décidé à qui la dame doit appartenir de droit. Celle-ci, entre les mains de qui fut juré le serment, s'en porta garant pour tous les deux.

114. Là était la Discorde, impatiente ennemie de la paix et de toute trêve; là était l'Orgueil, qui ne consentait pas, qui ne voulait pas souffrir qu'un tel accord pût se faire; mais là aussi était présent l'Amour, plus puissant qu'eux, et dont nul n'égale la force. A coups de flèches il fit rester en arrière la Discorde et l'Orgueil.

115. La trêve fut conclue entre eux au gré de celle qui avait tout pouvoir sur eux. Il leur manquait un cheval, car celui du Tartare était étendu sans vie, lorsque vint à propos Bride-d'or, qui paissait l'herbe fraîche le long du ruisseau. — Mais me voici arrivé à la fin du chant, de sorte qu'avec votre permission je ferai ici une pause.





CHANT VINGT-CINQUIÈME

1. Passion de la gloire, emportement de l'amour, comme vous vous disputez un jeune cœur ! On ne sait pas vraiment qui de vous a le plus de force, car c'est tantôt l'une, tantôt l'autre qui l'emporte. Ici, sur chacun des chevaliers le devoir et l'honneur eurent une grande force, puisque, rivaux d'amour, ils interrompirent leur combat, jusqu'à ce qu'ils eussent secouru leur armée.

2. Mais l'amour en eut davantage, car s'il n'y avait pas eu là leur dame pour leur imposer ses ordres, ce rude combat ne cessait pas que l'un d'eux n'eût eu le laurier du triomphe. Et Agramant, avec ses troupes, eût vainement attendu le secours de ces guerriers. L'Amour ne se montre donc pas toujours funeste ; s'il fait souvent du mal, il fait aussi parfois du bien.

3. Maintenant les deux chevaliers païens, qui ont ajourné toutes leurs querelles pour sauver l'armée africaine, se dirigent vers Paris avec la gentille dame. Avec eux est aussi le petit nain qui avait suivi les traces du prince tartare jusqu'à ce qu'il eût amené le jaloux Rodomont à se rencontrer là face à face avec lui.

4. Ils arrivèrent à une prairie où, près d'un ruisseau, prenaient un agréable repas deux chevaliers

sans armes, et deux autres ayant le casque en tête. Avec eux était une dame d'un charmant visage. Qui ils étaient, cela vous sera dit ailleurs [1], non présentement; il faut que je parle auparavant de Roger, du brave Roger, qui, ainsi que je vous l'ai raconté, avait jeté le bouclier dans le puits [2].

5. Il n'est pas encore éloigné d'un mille du puits, qu'il voit venir en grande hâte un des courriers que le fils de Trojan envoie aux chevaliers dont il attend du secours. Il apprend de lui que Charles tient l'armée des Sarrasins si étroitement bloquée, que, sans un prompt secours, ils y laisseront bientôt l'honneur ou la vie.

6. Roger fut plongé dans l'incertitude par la foule des pensées qui l'assaillirent toutes à la fois. Mais à laquelle il doit s'arrêter comme la meilleure, ni le lieu ni le temps ne conviennent pour y réfléchir. Il laissa aller le messager et il tourna la bride du côté où l'entraînait la dame [3], qui ne cessait de le presser si vivement, qu'elle ne lui donnait aucun moment de relâche.

7. De là, suivant le chemin qu'ils avaient pris, il arriva, au déclin du soleil, à une ville possédée au milieu de la France par le roi Marsile, qui l'avait enlevée au roi Charles dans le cours de cette guerre. On ne l'arrêta ni au pont, ni à la porte; personne ne lui refuse ou ne lui barre le passage, quoiqu'il y eût à la herse et sur les fossés une grande quantité d'hommes armés.

8. Comme cette dame, qui l'accompagnait, était connue des gardes, on le laissa passer librement sans lui demander d'où il venait. Il arriva à la place, qu'il trouva éclairée par un grand feu, et remplie d'une foule cruelle, et il vit au milieu le jeune homme condamné à mort ayant la pâleur sur le visage.

9. Roger, lorsqu'il leva les yeux sur ce visage baigné de larmes, qui demeurait baissé vers la terre, crut voir Bradamante, tant ce jeune homme lui ressemblait. Plus il regardait fixement ses traits et sa personne, plus il lui semblait que c'était bien elle. Et il se disait en lui-même : « Ou c'est là Bradamante, ou je ne suis plus Roger, comme je l'étais tout à l'heure.

10. « Peut-être se sera-t-elle lancée avec trop d'audace à la défense du jeune homme condamné; la tentative lui ayant mal réussi, elle aura été prise, comme je le vois. Eh! pourquoi une si grande hâte, puisque je ne pouvais pas me trouver avec elle à cette entreprise! Mais je remercie Dieu d'être arrivé à temps pour pouvoir encore lui porter secours. »

11. Et sans plus tarder il tire son épée (car il avait brisé sa lance à l'autre château) et il pousse son destrier sur cette multitude de gens sans défense qu'il atteint à la poitrine, aux flancs et au ventre. Il décrit des cercles avec son épée, et coupe à l'un le front, à un autre les joues ou la gorge. Le peuple se sauve en criant, et bon nombre restent estropiés ou la tête cassée.

12. Comme une bande d'oiseaux qui, sur la rive d'un étang, voltigent en sécurité pour chercher leur pâture, si à l'improviste un faucon ravisseur, fondant du ciel au milieu d'eux, frappe et saisit l'un d'entre eux, ils s'enfuient et se dispersent; chacun laisse son compagnon et ne pense qu'à se sauver; ainsi auriez-vous vu faire cette foule aussitôt que le brave Roger tomba sur eux.

13. A quatre ou six qui avaient été lents à s'enfuir, Roger fit sauter net la tête du cou. Il en pourfendit autant jusqu'à la poitrine, un nombre infini jusqu'aux yeux et jusqu'aux dents. Je reconnais qu'il ne rencontra pas de casques, mais beaucoup de coiffes de fer poli; et y eût-il eu encore des casques bien trempés, il ne les aurait guère moins pourfendus.

14. La force de Roger n'était pas telle qu'elle se trouve chez un chevalier de notre temps, ni chez les ours, les lions et autres animaux plus féroces de nos pays ou de pays étrangers. Peut-être serait-elle comparable à celle d'un tremblement de terre, peut-être à celle du Grand Diable, non celui de l'enfer, mais celui [4] de mon seigneur, qui va avec le feu, et fait sa trouée dans l'air, sur terre et sur mer.

15. A chacun de ses coups il ne tombait jamais moins d'un homme, et le plus souvent c'était la paire. Il en tua aussi quatre et cinq d'un coup, de sorte qu'il arriva bientôt à la centaine. L'épée qu'il avait prise à son côté taillait le dur acier comme si c'eût été du lait. Falerine avait fabriqué dans le jardin d'Organe cette terrible épée, pour donner la mort à Roland [5].

16. Ensuite elle fut fâchée de l'avoir faite, car avec cette épée elle vit détruire son jardin. Quel massacre, quelle ruine doit-elle donc faire maintenant qu'elle est placée dans la main d'un tel guerrier ! Si jamais Roger fut en fureur, si jamais il eut de la force, si jamais il montra toute sa valeur, c'est ici qu'il en eut, qu'il la produisit et la fit voir, dans l'espoir de secourir sa maîtresse.

17. Ainsi que fait le lièvre contre des chiens découplés, la foule cherchait à s'abriter contre lui. Il y en eut beaucoup qui furent tués, et un nombre infini qui se mirent à fuir. Pendant ce temps la dame avait détaché les liens qui attachaient les deux mains du jeune homme ; et du mieux qu'elle put elle l'arma rapidement, lui mit une épée en main et un bouclier au cou.

18. Lui, qui est très-offensé, il cherche à se venger le plus qu'il peut de tout le monde. Et là ses efforts vigoureux sont si remarquables qu'il se fait reconnaître pour un preux et vaillant chevalier.



Stance 18.

Déjà le soleil avait plongé les roues dorées de son char dans les mers de l'Occident, quand Roger victorieux et ce jeune homme avec lui sortirent du bourg.

19. Quand ce jouvenceau, sans crainte pour sa vie, se trouva hors des portes avec Roger, il lui rendit des grâces infinies, d'une manière noble et en termes courtois, de ce que, sans le connaître, il s'était exposé à la mort pour lui porter secours ; et il le pria de lui dire son nom, afin qu'il sût à qui il avait une si grande obligation.

20. « Je vois bien, se disait Roger, la belle figure, la belle mine, l'air charmant, mais je n'entends pas la douceur de la voix de ma chère Bradamante ; ce n'est pas là non plus l'élan de reconnaissance qu'elle devrait manifester à son fidèle amant. Mais si c'est réellement Bradamante, comment a-t-elle mis sitôt mon nom en oubli? »

21. Pour bien savoir la vérité, Roger lui dit d'un ton courtois : « Je vous ai vu autre part, et j'ai beau chercher, malgré mes efforts, je ne sais ni ne puis me rappeler où. Dites-le-moi vous-même,

si cela vous revient à la mémoire; et faites aussi que j'aie le plaisir d'entendre votre nom, afin que je puisse savoir à qui mon secours a aujourd'hui sauvé la vie en l'arrachant au bûcher.

22. « — Il se peut, répondit celui-ci, que vous m'ayez vu, mais je ne sais où ni à quelle époque. Moi aussi, de mon côté, je cours le monde, cherchant çà et là d'étranges aventures. Peut-être aurez-vous rencontré ma sœur, qui revêt une armure et porte l'épée au côté. Elle naquit avec moi et elle me ressemble tellement que notre famille ne peut nous distinguer.

23. « Vous n'êtes ni le premier, ni le second, ni même le quatrième de ceux qui sont tombés dans cette erreur. Ni notre père, ni nos frères, ni celle qui nous a enfantés tous les deux, ne savent nous distinguer. Il est vrai que les cheveux raccourcis et libres que je porte, comme font les autres hommes, et les siens longs et roulés en tresses sur sa tête, faisaient déjà entre nous une grande différence.

24. « Mais depuis qu'elle fut un jour blessée à la tête (il serait trop long de vous dire comment) et que, pour la guérir, un serviteur de Jésus lui tailla la chevelure à la moitié de l'oreille, il ne resta plus entre nous aucune marque de différence, si ce n'est le sexe et le nom. Je suis Richardet, elle Bradamante; je suis frère de Renaud, elle en est la sœur.



Stance 24.

25. « Et s'il ne vous déplaisait pas de m'écouter, je vous conterais une aventure qui vous causera de l'étonnement et qui m'arriva par suite de cette ressemblance; joie au commencement, martyre à la fin. » Roger, qui ne pourrait entendre de récits plus agréables, de plus douce histoire, que ceux où se mêlerait quelque souvenir de sa dame, le pria si bien, que Richardet lui dit :

26. « Il y a quelque temps, il arriva que ma sœur, passant par une forêt voisine, fut blessée par une troupe de Sarrasins, qui la trouvèrent sans son casque sur la route. Elle fut obligée de se faire couper ses longs cheveux, si elle voulait se guérir de la plaie très-dangereuse qu'elle avait à la tête; et ce fut ainsi qu'avec ses cheveux courts elle errait par la forêt.

27. « Dans ses courses elle vint à une fontaine ombragée, et comme elle se trouvait fatiguée et lasse, elle descendit de cheval, désarma sa tête et s'endormit sur le tendre gazon. Je ne crois pas qu'il y ait de conte plus beau à redire que cette histoire. Survint au même endroit Fleur d'Épine qui venait d'Espagne pour chasser dans la forêt.

28. « Lorsqu'elle aperçut ma sœur, entièrement recouverte d'une armure à l'exception du visage, et ayant une épée au lieu d'une quenouille, elle pensa voir un chevalier. Elle considère si attentivement sa figure et ses traits virils, qu'elle sent son cœur épris. Elle l'invite à la chasse, et à la fin elle s'égare avec elle, loin des siens, sous les ombrages du bois.

29. « Quand elle l'a avec elle dans un endroit solitaire, où elle ne craint pas d'être surprise, par ses gestes, par ses paroles, elle lui découvre peu à peu son cœur atteint d'une grave blessure; avec des yeux brûlants, avec des soupirs ardents, elle lui montre une âme consumée de désirs; son visage tantôt pâlit, tantôt se couvre de rougeur; elle se risque jusqu'à lui prendre un baiser.

* 30. « Ma sœur s'était bien aperçue que cette dame avait pris le change. Par suite de cette erreur elle se trouvait elle-même dans un grand embarras. « Il vaut mieux, se disait-elle, que je détruise cette folle imagination qu'elle s'est faite de moi, je dois me montrer une femme aimable plutôt que de me faire prendre pour un homme grossier. »

* 31. « Et elle disait vrai : car c'eût été une grossièreté singulière, excusable seulement chez un homme fait de marbre, que, se trouvant auprès d'une dame si belle, pleine de doux miel et de nectar, de rester là à lui faire la conversation sans paraître se soucier de tant de charmes. D'une manière adroite elle tourna la conversation de façon qu'elle vint à dire comme quoi elle était fille.

32. « Elle raconta qu'elle cherchait la gloire dans les armes à l'exemple d'Hippolyte et de Camille ; qu'elle était née en Afrique, au bord de la mer, dans la ville d'Arzille, et que dès son enfance elle s'était exercée avec la lance et le bouclier. Mais cela n'éteint pas une étincelle de la flamme amoureuse de cette dame. Ce remède vient trop tard pour sa profonde blessure, tant l'Amour a fait pénétrer avant son dard.

* 33. « Pour cela le visage ne lui paraît pas moins beau, elle ne trouve pas le regard moins séduisant,



Stance 29.

les manières moins charmantes. Cela ne lui rend pas son cœur, qui déjà ne lui appartient plus et s'enivre dans les regards aimés. En la voyant dans ces vêtements, elle s'oublie à caresser une vaine illusion ; mais quand elle pense que c'est une femme, elle soupire, pleure et montre une peine immense.

* 34. « Qui aurait entendu, ce jour-là, ses regrets et ses pleurs, eût pleuré avec elle. « Quels tourments, disait-elle, furent jamais si cruels, que les miens ne soient plus cruels encore? De tout autre amour, innocent ou criminel, je pourrais espérer un sentiment de retour ; mon désir seul est sans but.

35. « O Amour! si tu voulais me tourmenter, parce que tu étais fâché de mon paisible bonheur, tu devais te contenter de quelqu'un des martyres communs aux autres amants. Je n'ai jamais vu, ni parmi les hommes, ni parmi les animaux, que la femme aimât la femme. La dame ne paraît pas belle aux autres dames, ni la biche aux biches, ni la brebis aux brebis.

36. « Sur la terre, dans les airs, dans la mer, je suis la seule à qui tu infliges un si cruel supplice ; et tu as fait cela, afin que mon égarement soit un exemple extrême de ta puissance. L'épouse

du roi Ninus [6], en aimant son fils; Myrrha, son père [7]; la Crétoise, le taureau [8], eurent des passions criminelles et impies; mais la mienne est plus insensée qu'aucune des leurs.

37. « Toutes ces femmes, jusqu'à Pasiphaé elle-même, tournaient leurs regards vers l'objet de leur passion criminelle, en espéraient satisfaction. Mais si Dédale avec tout son génie volait vers moi, il ne pourrait dénouer le nœud que fit ce maître trop habile, la Nature, si puissante en toutes choses. »

38. « Ainsi se lamente, s'afflige, se consume cette beauté, et elle ne s'apaise point. Elle se frappe le visage, s'arrache les cheveux; elle cherche à se venger contre elle-même. Ma sœur, obligée d'assister à cette douleur, en pleure de compassion. Elle s'efforce de l'arracher à cette folle et vaine passion ; mais elle ne fait aucun progrès, et ses paroles sont perdues.

39. « Elle, qui veut être secourue et non consolée, se lamente toujours, s'afflige de plus en plus. La fin du jour était proche, le soleil rougissait l'occident : heure convenable pour se retirer au port, si l'on ne voulait passer la nuit dans le bois. La dame invita Bradamante à venir à son château, situé à peu de distance.

40. « Ma sœur ne sut point la refuser, et elles vinrent ensemble au lieu où, si vous n'étiez pas survenu, une foule méchante et cruelle m'aurait livré au bûcher. La belle Fleur d'Épine fit faire en ce lieu à ma sœur l'accueil le plus caressant; elle lui fit revêtir des habits de son sexe, pour montrer à tous que c'était une femme.

41. « Car, voyant que cette apparence virile ne lui servait à rien, elle ne voulait pas du moins qu'à ce sujet quelques paroles de blâme fussent dites sur elle. Elle le fit aussi, afin que, sous ces habits reconnaissant maintenant la vérité, elle essayât de chasser de son esprit le tourment que les habits virils, en causant son erreur, lui avaient fait éprouver.

42. « La nuit elles eurent un lit commun, mais elles eurent un repos bien différent : l'une dort, l'autre pleure et gémit, car ses désirs sont toujours plus ardents. Et si parfois le sommeil appesantit ses yeux, ce court sommeil est tout rempli par des visions. Elle croit voir que le ciel lui a donné une Bradamante transformée et appartenant au sexe plus brave.

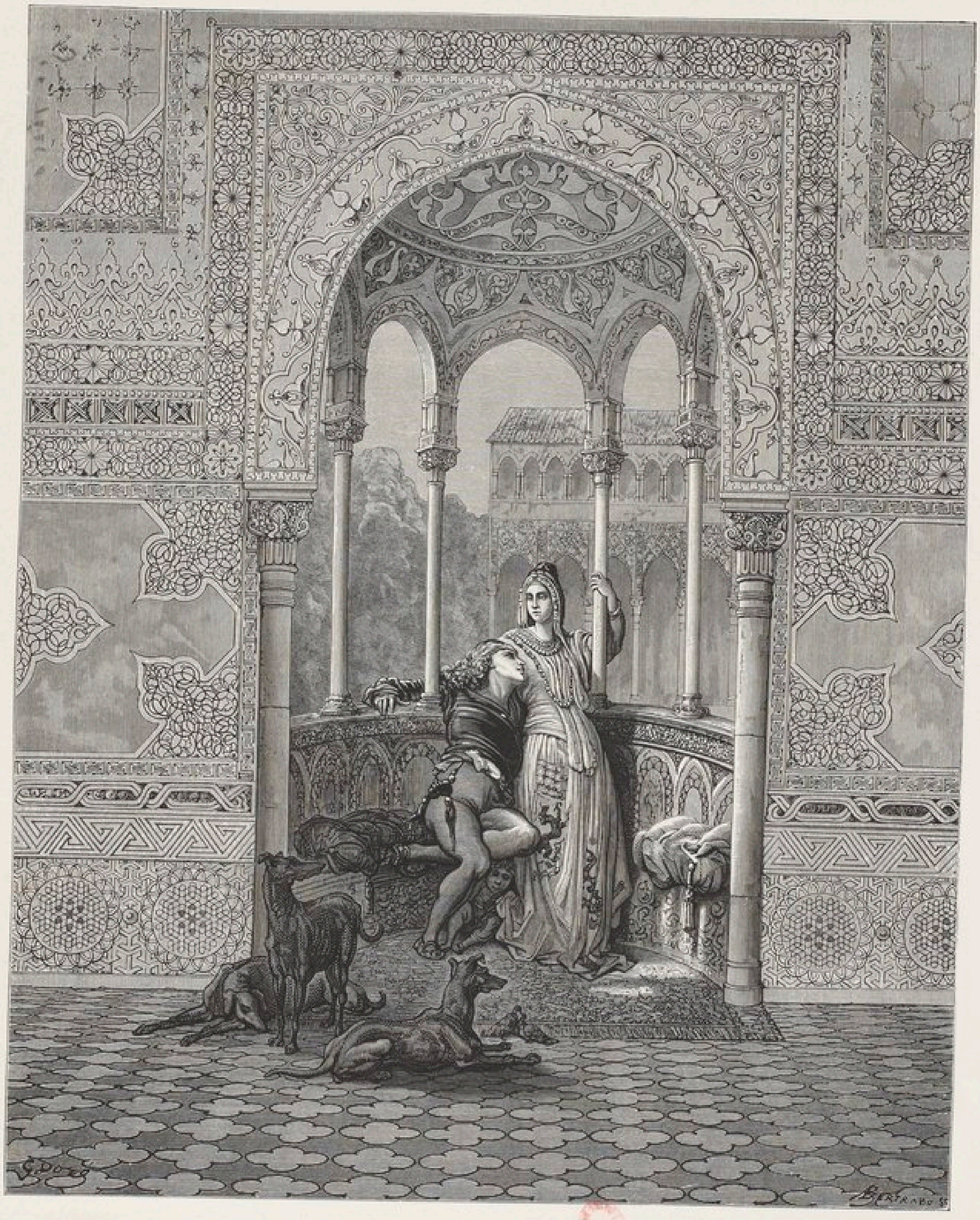
* 43. « Comme le malade dévoré par une soif ardente, s'il s'endort avec ce besoin cruel, dans son sommeil agité et entrecoupé, il se rappelle toutes les eaux qu'il a jamais vues ; ainsi les images du sommeil montrent à celle-ci ce qui peut satisfaire ses désirs ; elle se réveille, et en se réveillant elle retrouve toujours que le songe est trompeur.

44. « Que de prières, que de vœux elle offrit pendant la nuit à son Mahomet et aux autres dieux, pour que, par un miracle apparent et visible, ils changeassent d'une manière heureuse le sexe de Bradamante ! Mais elle les voit tous rester inutiles, peut-être même le ciel se riait-il d'elle. Elle passa ainsi la nuit, et Phébus à la blonde chevelure sortait de la mer et donnait la lumière au monde.

45. « Lorsque vint le jour et qu'elles quittèrent le lit, le chagrin de Fleur d'Épine augmente, parce que Bradamante a déjà parlé de son départ; car elle avait grande envie de sortir de cet embarras. L'aimable princesse veut qu'en partant elle accepte d'elle en don un excellent genet avec des harnais dorés et une riche soubreveste que ses mains ont tissue.

46. « Fleur d'Épine l'accompagna à une certaine distance, puis elle retourna en pleurant à son château. Ma sœur chemine si rapidement qu'elle arriva le jour même à Montauban. Nous, ses frères et sa triste mère, nous l'entourons tous et lui faisons fête, car n'ayant pas eu de ses nouvelles, nous étions dans une grande inquiétude et nous craignions qu'elle ne fût morte.

47. « Quand elle retira son casque, nous fûmes surpris de voir coupés ses cheveux, qui auparavant s'enroulaient autour de sa tête; la soubreveste de forme étrangère qu'elle portait nous causa aussi de l'étonnement. Elle nous conta depuis le commencement jusqu'à la fin tout ce que je viens de vous dire : comment elle fut blessée dans la forêt, et comment pour guérir elle avait sacrifié sa belle chevelure ;



LA DAME INVITA BRADAMANTE A VENIR A SON CHATEAU (CHANT XXV, STANCE 39.)

48. « Et comment ensuite, pendant qu'elle dormait au bord de l'eau, survint la belle chasseresse, à qui plut sa fausse apparence, et comment elle l'avait écartée de sa suite. Elle ne cacha rien de ses lamentations, qui nous émurent l'âme de pitié; et elle raconta comment elle logea avec elle, et tout ce qu'elle avait fait jusqu'à son retour au château.

49. « Je connaissais bien Fleur d'Épine, que j'avais déjà vue à Saragosse et en France; ses beaux yeux et son charmant visage m'avaient grandement séduit, mais je n'avais point permis à mes désirs de s'y arrêter, parce que l'amour sans espoir est un rêve et une sottise : maintenant qu'il s'offre à moi dans de si belles conditions, mon ancienne flamme se réveille subitement.



Stance 45.

50. « C'est de cette espérance que l'Amour ourdit les nœuds qu'il n'avait pu former d'un autre côté. C'est par là qu'il me prend et m'inspire en même temps les moyens d'obtenir de cette dame ce que je désirais. La tromperie devait facilement réussir. Car, puisque ma ressemblance avec ma sœur avait souvent trompé d'autres personnes, peut-être trompera-t-elle aussi cette demoiselle.

51. « Le ferai-je? ne le ferai-je pas? A la fin mon avis est qu'il est toujours bon de chercher ce qui fait plaisir. Je ne parle à personne de mon dessein, je ne veux pas qu'un autre me donne des conseils à ce sujet. La nuit je vais où est l'armure que ma sœur avait quittée; je la revêts, je me mets en route sur son destrier, sans attendre la lumière du matin.

52. « Guidé par l'amour, je m'en vais pendant la nuit pour retrouver la belle Fleur d'Épine; et j'arrivai quand la lumière du soleil n'était plus cachée dans la mer. Heureux est celui qui vient en courant le dire à la reine avant les autres; il espère pour cette bonne nouvelle gagner sa faveur et en recevoir un don.

53. « Tous m'avaient aussi, comme vous l'avez fait vous-même, pris par erreur pour Bradamante; d'autant plus que j'avais les habits et le cheval avec lesquels elle était partie la veille. Fleur d'Épine vient peu de temps après à ma rencontre en me faisant fête, en me prodiguant les caresses et avec un visage si content, si joyeux, qu'on ne saurait montrer une plus grande joie au monde.

* 54. « Elle me jette ses beaux bras au cou, me serre doucement et me baise sur la bouche. Vous pouvez penser si alors l'Amour décoche sur moi ses flèches, et s'il m'atteint au milieu du cœur. Elle me prend par la main, m'emmène rapidement dans sa chambre, et ce n'est pas un autre qu'elle qui me débarrasse de mes armes depuis le casque jusqu'aux éperons; elle ne veut laisser ce soin à aucun autre.

55. « Ensuite elle se fait apporter une de ses robes richement ornée, elle la déplie de sa main et elle m'habille comme si j'étais une femme; elle réunit mes cheveux dans une résille d'or. Je fais mouvoir mes yeux d'une manière décente, de sorte qu'aucun geste ne démente que je sois femme. Je ménage si bien ma voix, qui peut-être pourrait me trahir, que personne ne s'en aperçoit.

56. « Nous entrâmes ensuite dans un salon où étaient beaucoup de dames et de cavaliers, desquels nous fûmes reçus avec les honneurs que l'on accorde aux reines et aux plus grandes dames. Là j'eus souvent l'occasion de rire de quelques hommes qui, ne soupçonnant pas que sous ma robe se cachait un robuste et vigoureux jeune homme, me faisaient amoureusement les yeux doux.

57. « Lorsque la nuit devient plus profonde, quelque temps après qu'on a enlevé la table, une table qui avait été servie de mets exquis selon la saison, Fleur d'Épine n'attend pas que je lui demande la faveur qui pour moi avait été le but du voyage; elle m'invite elle-même avec courtoisie à me coucher cette nuit avec elle.

58. « Après que ses dames et les filles de service se furent retirées, avec les pages et les valets, nous étant dépouillés de nos vêtements, et étant ensemble au lit, avec tant de flambeaux allumés qu'il semblait qu'il fît jour, je commençai ainsi : « Ne vous étonnez pas, Madame, si je suis revenu sitôt vers vous; car vous vous imaginiez peut-être ne plus me revoir que quand il plairait à Dieu.

59. « Je vous dirai d'abord la cause de mon départ, ensuite vous apprendrez celle de mon retour. Si, en restant près de vous, Madame, j'avais pu attiédir votre ardeur, j'aurais voulu vivre et mourir à votre service et ne pas être sans vous un instant. Mais ayant vu combien ma présence vous était nuisible, dans l'impossibilité de faire mieux, je me décidai à partir.

60. « Le hasard me conduisit, hors du chemin, au milieu d'un bois aux rameaux entrelacés, où j'entendis retentir à peu de distance le cri d'une femme qui appelait au secours. J'y vole, et sur le cristal d'un lac j'aperçois un faune qui avait pris au milieu de l'eau une jeune fille nue dans ses filets, et le cruel voulait la dévorer.

61. « Je vais à lui et, l'épée à la main, parce que je ne pouvais la secourir autrement, j'ôtai la vie à ce barbare pêcheur. A l'instant même elle sauta dans l'eau. « Tu ne m'auras pas, dit-elle, secourue en vain; tu en seras bien récompensé, et aussi richement que tu voudras le demander, car je suis une nymphe qui vis au sein de cette onde limpide.

62. « J'ai le pouvoir de faire des choses prodigieuses, et de maîtriser les éléments et la nature. Demande tout ce qui est dans l'étendue de ma puissance, puis laisse-moi le soin de te satisfaire. A mon chant la lune descend du ciel, le feu se glace, l'air devient solide. Parfois avec de simples paroles j'ai remué la terre et arrêté le soleil. »

63. « A cette offre, je ne lui demande pas de réunir des trésors, ni de régner sur des peuples et des provinces, ni de parvenir à un plus haut degré de force ou de courage, ni d'avoir l'honneur de la victoire dans tous les combats, mais je la prie seulement de m'indiquer et de m'ouvrir une voie pour satisfaire vos désirs; et je ne lui demande pas un moyen plutôt qu'un autre, mais je m'en remets entièrement à son jugement.

64. A peine lui eus-je exposé ma demande, que je la vis de nouveau plonger, et elle ne fit d'autre

réponse à ma requête que de m'asperger avec l'eau enchantée. Cette eau n'eut pas plutôt touché ma figure, que je ne sais comment, je fus toute changée. Je le vois, je le sens, et cela me paraît à peine vrai; de femme je me sens changer en homme.

* 65. « Telle que j'étais dans l'autre sexe, dans celui-ci aussi ma volonté est prête à vous obéir, et maintenant et à jamais elle vous sera toute dévouée. »

66. « Comme il arrive à celui qui désespère d'obtenir une chose à laquelle il a beaucoup pensé :



Stance 71.

pendant qu'il gémit d'en être privé, qu'il s'en afflige le plus, qu'il se tourmente et enrage, s'il vient à la trouver, il est tellement affligé d'avoir perdu un long temps, et le désespoir l'a tellement abattu, qu'il ne peut s'en croire lui-même et reste confondu ;

* 67. « Ainsi Fleur d'Épine a beau voir la réalité conforme à ses vœux, elle lui refuse toute croyance, et elle se demande encore si elle ne dort pas. Il fallut les preuves les plus fortes pour la convaincre. « Fais, mon Dieu, disait-elle, si ce sont des songes, que je dorme toujours et que je ne m'éveille jamais [9]. »

* 68. « Ni le bruit des tambours ni le son des trompettes ne donnèrent le signal de l'assaut amoureux, mais il était donné par des baisers qui imitaient ceux des colombes.

* 69. « Si, la nuit précédente, ce lit fut plein de soupirs et de tristes plaintes, l'autre nuit ne se passa pas sans autant de ris, de fêtes, de joies et de doux plaisirs. Les flexibles acanthes n'entourent pas les colonnes et les piliers de plus de liens que nous ne fûmes unis.

70. « La chose demeurait secrète entre nous, si bien que nos plaisirs durèrent plusieurs mois. Mais il se trouva ensuite quelqu'un qui s'en aperçut, de sorte que, pour mon malheur, le roi l'apprit. Vous qui m'avez délivré de ses gens qui avaient allumé le bûcher sur la place, vous pouvez maintenant comprendre le reste; mais Dieu sait quelle douleur j'en conserve. »

71. Tel était le récit de Richardet à Roger, et il rendait moins ennuyeuse la route faite de nuit, pendant qu'ils montaient une colline entourée de précipices; un sentier roide, étroit et plein de pierres formait la fatigante entrée de la route. Au sommet était assis un château nommé Aigremont, dont Aldigier de Clermont avait la garde.

72. Celui-ci, fils naturel de Boves, était frère de Maugis et de Vivian. Quelques-uns le disent fils légitime de Gérard, mais c'est une déclaration hasardée et vaine. Quoi qu'il en soit, il était brave, prudent, libéral, courtois, humain, et il faisait garder avec grand soin, le jour et la nuit, le château de ses frères.

73. Ce chevalier reçut avec politesse, comme il le devait, son cousin Richardet, qu'il aimait comme un frère, et, par égard pour lui, Roger fut également bien vu. Mais il n'alla pas au-devant d'eux avec un air joyeux, comme à son ordinaire; ce fut au contraire avec une figure triste, parce qu'il avait reçu, ce jour même, un avis qui attristait son cœur et son visage.

74. Répondant au salut de Richardet, il lui dit : « Frère, nous n'avons pas de bonnes nouvelles. J'ai appris aujourd'hui, par un messager très-sûr, que le méchant Bertolas de Bayonne est convenu avec la cruelle Lanfuse [10] qu'il lui donnerait une riche rançon et qu'elle remettrait entre ses mains nos frères, ton bon Maugis et ton Vivian.

75. « Depuis le jour où Ferragus les a pris [11], elle les a toujours cruellement tenus dans un obscur cachot, jusqu'à ce qu'elle fît avec celui dont je parle le déloyal et infâme marché. Elle doit les livrer demain au Mayençais à un endroit situé entre Bayonne et un de ses châteaux. Il viendra lui-même en personne payer le prix dont il achète le meilleur sang qui soit en France.

76. « J'en ai sur-le-champ donné avis à notre Renaud, et j'ai dépêché un messager au galop; mais je ne pense pas qu'il puisse arriver avant qu'il soit trop tard, parce que la route est longue. Je n'ai pas de monde avec moi pour faire une sortie; mon esprit est rapide, mais mon pouvoir est boiteux. Si ce traître les tient, il les fera mourir, de sorte que je ne sais ni que dire, ni que faire. »

77. Cette fâcheuse nouvelle affligea Richardet, et comme elle l'affligeait, elle attrista Roger. Celui-ci, voyant que l'un et l'autre se taisent et n'aboutissent à aucune conclusion, leur dit avec intrépidité : « Soyez en paix, je réclame pour moi seul toute l'entreprise; et cette épée en vaudra mille pour remettre vos frères en liberté.

78. « Je ne veux personne autre, ni aucune aide. Je crois pouvoir suffire seul à cette affaire. Je vous demande seulement quelqu'un pour me guider à l'endroit où doit se faire l'échange. Je vous ferai entendre jusqu'ici les cris de ceux qui seront présents à ce détestable contrat. » Voilà ce qu'il disait; et ce qu'il disait n'était pas une chose extraordinaire pour l'un des deux cousins qui en avait vu la preuve.

79. L'autre l'écoutait seulement comme on écoute quelqu'un qui parle beaucoup et sait peu de chose. Mais Richardet lui raconta à part comment il avait été sauvé du bûcher par Roger. Il était certain qu'il ferait voir en temps et lieu un résultat supérieur à ses promesses. Aldigier lui prêta alors plus d'attention qu'auparavant, il l'honora et lui témoigna une grande estime.

80. A table, sur laquelle l'Abondance renversa sa corne, il lui fit les honneurs comme à son seigneur. Là il fut arrêté qu'ils pouvaient, sans autre aide, délivrer les deux frères. Cependant vint



« QUELQU'UN S'EN APERÇUT, DE SORTE QUE, POUR MON MALHEUR, LE ROI L'APPRIT. » (CHANT XXV, STANCE 70.)

l'heure du sommeil qui ferma les yeux des maîtres et des serviteurs, mais non ceux de Roger, car il est tenu éveillé par une pensée importune qui lui mord le cœur.

81. Le siége du camp d'Agramant, qu'il avait appris le jour même du courrier, ne peut sortir de son esprit. Il voit bien qu'il ne peut retarder un instant à le secourir, sans se déshonorer. Quelle infamie, quelle honte ce sera pour lui, s'il passe du côté des ennemis de son souverain! Oh! comme il sera accusé de lâcheté et de crime, s'il se fait baptiser en ce moment!

82. En tout autre temps, on pourrait croire que la vraie religion l'avait entraîné; mais, en ce moment où Agramant a besoin de son aide pour repousser l'assaut, l'opinion de chacun sera qu'il a cédé à la peur et à la lâcheté plutôt qu'à la croyance en une meilleure religion. Cette idée tourmente et déchire le cœur de Roger.

83. La nécessité de partir sans le consentement de sa souveraine maîtresse est aussi pour lui une cause de tourment. Tantôt cette pensée, tantôt l'autre fait pencher son esprit incertain. Il avait longtemps espéré de la trouver au château de Fleur d'Épine, où, comme je l'ai dit précédemment, ils devaient aller ensemble au secours de Richardet.

84. Puis il se rappelle qu'il lui avait promis de la rejoindre à Vallombreuse. Il pense qu'elle a dû y aller, et que là elle doit s'étonner de ne pas le trouver. S'il pouvait au moins lui envoyer un message ou une lettre, afin qu'elle n'ait pas à se plaindre qu'après avoir mal obéi à ses ordres, il soit encore parti sans la prévenir.

85. Après avoir formé plusieurs projets, à la fin il pense à lui écrire tout ce qui lui arrive; et bien qu'il ne sache pas comment il doit envoyer la lettre pour qu'elle parvienne sûrement, il n'attend pas davantage, parce qu'il pourra peut-être trouver sur la route quelque messager fidèle. Il ne tarde plus; il saute au bas du lit et se fait donner du papier, de l'encre, une plume et de la lumière.

86. Des valets attentifs et intelligents apportent à Roger ce qu'il demande. Il se met à écrire. Dans les premières lignes il lui adresse ses compliments, comme c'est l'usage. Puis il lui parle des avis qui lui sont venus de la part de son roi, qui lui demande secours: s'il n'arrive pas promptement, son prince, dit-il, sera tué, ou il tombera entre les mains des ennemis.

87. Il ajoutait ensuite « que, lorsque son roi était réduit à une telle extrémité et se tournait vers lui pour obtenir du secours, elle vît quel blâme infini ce serait pour lui, s'il voulait à ce moment le lui refuser, et que, lui-même devant être son mari, il devait se garder de toute tache; qu'aucune action honteuse ne devait se rencontrer avec elle, qui était la pureté même ;

88. « Et si jamais par le passé il avait tâché par ses exploits de conquérir un nom illustre, et si ce nom une fois acquis lui avait été précieux, s'il avait cherché à le conserver, maintenant il le cherchait encore, il en était avare, puisqu'il devait le partager avec elle; qu'elle devenue sa femme et lui devaient n'être qu'une âme en deux corps.

89. « Ce qu'il lui avait déjà dit de bouche, il le lui répétait dans cette lettre que, le temps pour lequel il avait engagé sa foi à son roi étant expiré, il se ferait, à moins qu'il ne meure, chrétien de fait, comme il l'avait toujours été d'intention; et qu'il la ferait demander pour femme à son père, à Renaud et à ses autres parents.

90. « Je veux, ajoutait-il, avec votre permission, délivrer mon prince assiégé afin d'imposer silence au vulgaire ignorant, qui, à ma honte et à mon déshonneur, dirait : Roger, tant qu'Agramant a eu la bonne chance, ne l'abandonna jamais, ni jour ni nuit; maintenant que la Fortune tourne pour Charles, il déploie ses enseignes avec le vainqueur.

91. « Je ne veux pas plus de quinze ou vingt jours, tout juste le temps de paraître et de faire lever le siége qui menace si gravement le camp africain. Pendant ce temps je chercherai des motifs honnêtes et justes de me retirer. Je vous demande cela seulement pour sauver mon honneur ; tout le reste de ma vie sera ensuite à vous. »

92. Roger se répandit en propos semblables, que je ne saurais vous répéter tout au long; il en

ajouta beaucoup d'autres; et il ne s'arrêta que lorsqu'il vit la feuille toute remplie. Il plia ensuite la lettre, la ferma, la cacheta et la posa dans son sein, dans l'espérance qu'il s'offrirait à lui, le jour suivant, quelqu'un qui pût la donner secrètement à sa dame.

93. Sa lettre fermée, il ferma aussi les yeux sur son lit et il trouva le repos. Le sommeil vint et sur son corps fatigué secoua le rameau trempé dans l'eau du Léthé [12], et il reposa jusqu'à ce qu'une pluie de fleurs rose et blanche arrosât les heureuses contrées du brillant Orient, et que le jour sortît de son palais d'or;

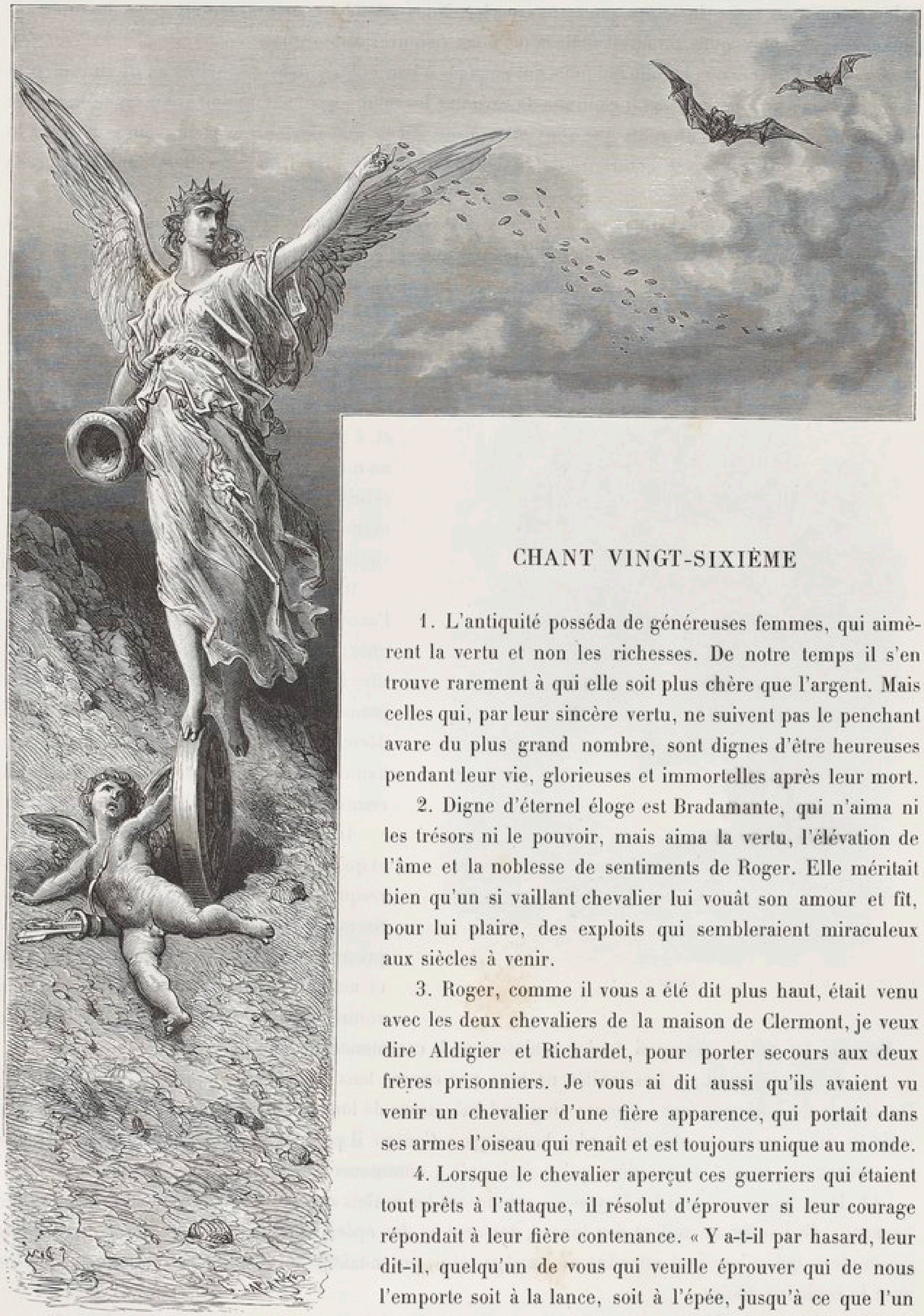
94. Et lorsque sous la verte feuillée les oiseaux commencèrent à saluer le retour de la lumière, Aldigier, qui voulait être le guide de Roger et de Richardet et les conduire à l'endroit où ils doivent empêcher que ses frères ne soient livrés au cruel Bertolas, fut le premier sur pied, et, quand ils l'entendirent, les deux autres sortirent aussi du lit.

95. Lorsqu'ils furent habillés et bien armés, Roger se mit en route avec les deux cousins. Il les avait déjà instamment priés, mais vainement, de lui abandonner, à lui seul, cette entreprise. Mais eux, à cause de l'amour qu'ils portaient à leurs frères, et parce que cela leur semblait un manque de courtoisie, restèrent dans leurs refus plus durs que des rochers et ne voulurent jamais le laisser aller seul.

96. Ils arrivèrent, le jour même, au lieu où Maugis devait être échangé contre les charges des mulets. C'était une large plaine qui s'étendait tout ouverte aux rayons du soleil : on n'y voyait ni laurier, ni myrte, ni cyprès, ni frênes, ni hêtres, mais un gravier aride et quelques brins d'herbe, que ni la charrue ni la houe n'avaient jamais cultivés.

97. Les trois hardis guerriers s'arrêtèrent à l'endroit où un sentier traversait cette plaine; et là ils virent arriver un chevalier, qui avait une armure ornée d'or, et pour blason sur champ vert le bel et rare oiseau [13] qui vit plus d'un siècle. — Je n'en dirai pas davantage, seigneur. Me voici arrivé à la fin de ce chant; je demande à me reposer.





CHANT VINGT-SIXIÈME

1. L'antiquité posséda de généreuses femmes, qui aimèrent la vertu et non les richesses. De notre temps il s'en trouve rarement à qui elle soit plus chère que l'argent. Mais celles qui, par leur sincère vertu, ne suivent pas le penchant avare du plus grand nombre, sont dignes d'être heureuses pendant leur vie, glorieuses et immortelles après leur mort.

2. Digne d'éternel éloge est Bradamante, qui n'aima ni les trésors ni le pouvoir, mais aima la vertu, l'élévation de l'âme et la noblesse de sentiments de Roger. Elle méritait bien qu'un si vaillant chevalier lui vouât son amour et fit, pour lui plaire, des exploits qui sembleraient miraculeux aux siècles à venir.

3. Roger, comme il vous a été dit plus haut, était venu avec les deux chevaliers de la maison de Clermont, je veux dire Aldigier et Richardet, pour porter secours aux deux frères prisonniers. Je vous ai dit aussi qu'ils avaient vu venir un chevalier d'une fière apparence, qui portait dans ses armes l'oiseau qui renaît et est toujours unique au monde.

4. Lorsque le chevalier aperçut ces guerriers qui étaient tout prêts à l'attaque, il résolut d'éprouver si leur courage répondait à leur fière contenance. « Y a-t-il par hasard, leur dit-il, quelqu'un de vous qui veuille éprouver qui de nous l'emporte soit à la lance, soit à l'épée, jusqu'à ce que l'un des deux tombe tandis que l'autre restera en selle ?

5. « — Je le ferais volontiers, dit Aldigier, soit que vous vouliez combattre sur place à l'épée, soit que vous préfériez courir la lance; mais une autre entreprise, dont vous pourrez être témoin si vous vous arrêtez ici, s'oppose tellement à celle-ci, que, loin de nous laisser aller à courir une joute, à

peine avons-nous assez de temps pour vous parler. Nous attendons au passage six cents hommes ou plus contre lesquels nous sommes obligés de nous éprouver aujourd'hui.

6. « C'est l'affection et la pitié qui nous ont engagés à leur enlever deux des nôtres qu'ils entraîneront par ici comme prisonniers; » et il continua de raconter les motifs qui les faisaient venir en ce lieu avec leurs armes. « Le motif du refus que vous m'opposez, dit le guerrier, est si juste, que je ne puis le combattre, et je porte avec assurance le jugement que vous êtes trois chevaliers dont les pareils sont rares.

7. « Je demandais à échanger un ou deux coups avec vous pour voir quelle est votre valeur, mais puisque vous voulez me la montrer aux dépens des autres, cela me suffit; plus de joute. Mais je vous demande la permission de joindre à vos armes mon casque et mon écu; et j'espère prouver, si je vais avec vous, que je ne suis pas indigne d'une telle compagnie. »



Stance 7.

8. Je crois voir qu'on désire connaître le nom de celui qui, survenu là, s'offre à Roger et à ses amis comme compagnon d'armes au moment du péril. Celle-ci (ne disons plus celui-ci) était Marphise, qui avait imposé au malheureux Zerbin le fardeau de l'infâme vieille Gabrine, si ardente à faire le mal.

9. Les deux Clermont et le brave Roger l'acceptèrent volontiers dans leur compagnie; ils croyaient certainement que c'était un chevalier, et non ce qu'elle était : une jeune fille. Peu de temps après, Aldigier découvrit et fit voir à ses compagnons une bannière qui flottait au vent, et qui avait réuni une troupe nombreuse autour d'elle.

10. Et après qu'ils se furent rapprochés, et qu'on distingua mieux l'habillement mauresque, ils reconnurent que c'étaient des Sarrasins; et ils virent au milieu d'eux les prisonniers attachés sur de petits chevaux et amenés au Mayençais pour les échanger contre de l'or. Marphise dit aux autres : « Puisque les voici, pourquoi tarder maintenant à commencer la fête? »

11. Roger répondit : « Les invités ne sont pas encore tous là, il en manque une grande partie. On se prépare à donner tout à l'heure un grand bal; usons de tous nos moyens pour qu'il soit solennel; mais ils ne peuvent maintenant tarder beaucoup. » Comme il parlait, ils voient du côté opposé venir les traîtres mayençais, de manière qu'on était prêt à commencer la danse.

12. D'un côté arrivaient les Mayençais conduisant les mulets chargés d'or, de vêtements et de riches bagages; de l'autre, au milieu des lances, des arcs et des épées, venaient tristement les deux frères prisonniers, qui se voyaient attendus au passage, et ils entendaient Bertolas, leur cruel ennemi, parler avec le capitaine maure.

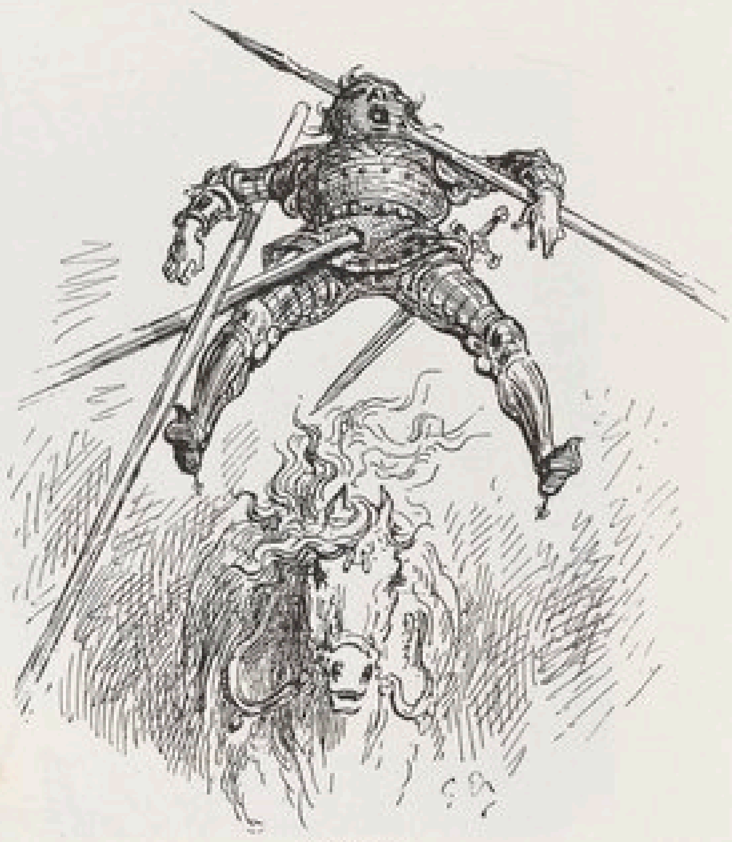
13. A la vue du Mayençais, ni le fils de Boves ni celui d'Aymon ne purent attendre : l'un et l'autre mettent la lance en arrêt et l'un et l'autre frappent le traître. L'un lui traverse le ventre et le premier arçon, et l'autre la figure par le milieu des joues. Puissent ainsi partir tous les méchants, comme Bertolas succomba à ces coups!

14. A ce signal Marphise s'élance avec Roger et n'attend pas d'autre trompette ; et elle ne rompt pas sa lance en arrêt avant d'avoir jeté à terre trois ennemis l'un après l'autre. Roger trouva digne de sa lance le chef païen qui conduisait les autres, et qui perdit la vie à l'instant. Avec lui cette même lance en envoya deux autres dans le sombre empire.

15. De là naquit dans les troupes ainsi attaquées une erreur qui causa leur ruine complète. D'un côté, les Mayençais se crurent trahis par les Sarrasins ; d'autre part, les Maures, attaqués d'une telle manière, traitaient les autres d'assassins, et, manœuvrant leurs arcs et leurs épées, ils commencèrent entre eux un terrible carnage.

16. Roger tombe tantôt sur une bande, tantôt sur une autre, et au passage il en abat tantôt dix, tantôt vingt. Pareil nombre est retranché et abattu çà et là de la main de la jeune guerrière. Autant en touchent leurs épées tranchantes, autant on en voit tomber morts de la selle : les casques, les cuirasses livrent passage à leurs coups, comme dans une forêt le bois sec au feu.

17. S'il vous souvient d'avoir jamais vu, ou si l'on vous a conté comment, lorsque la discorde se met dans un essaim et que les abeilles s'élèvent dans les airs pour se livrer bataille, si une hirondelle affamée tombe au milieu d'elles, elle les mange, les tue, et en détruit un bon nombre ; vous pouvez alors vous figurer ce que firent Roger et Marphise dans cette troupe.


Stance 13.

18. Richardet et son cousin ne partageaient pas ainsi la danse entre les deux troupes ; sans s'occuper de la troupe des Sarrasins, ils ne s'attachaient qu'aux Mayençais. Le frère du paladin Renaud joignait beaucoup de force à beaucoup de courage, et ils étaient doublés ici par la haine qu'il portait aux Mayençais.

19. La même cause donnait au bâtard de Boves l'apparence d'un lion féroce. Avec son épée, sans repos ni trêve, il fend tous les casques ou les brise comme un œuf. Eh ! quelle personne ne se serait sentie pleine d'audace, n'aurait paru un nouvel Hector, dans la compagnie de Roger et de Marphise, qui étaient l'élite et la fleur de tous les guerriers ?

20. Marphise, tout en combattant, tournait souvent ses regards sur ses compagnons ; et, voyant les preuves de leur force, elle les admirait et les louait tous, mais surtout la prodigieuse valeur de Roger lui paraissait sans égale au monde ; et parfois elle s'imaginait que c'était Mars descendu du cinquième ciel [1] en ce lieu.

21. Elle admirait ces horribles coups, elle s'étonnait de ne les voir jamais tomber en vain. Contre Balisarde il semblait que le fer fût du papier et non un dur métal. Cette épée taillait les casques et les épaisses cuirasses ; elle pourfendait les hommes jusqu'au cheval, et les envoyait sur le pré en parties égales, autant d'un côté que de l'autre.

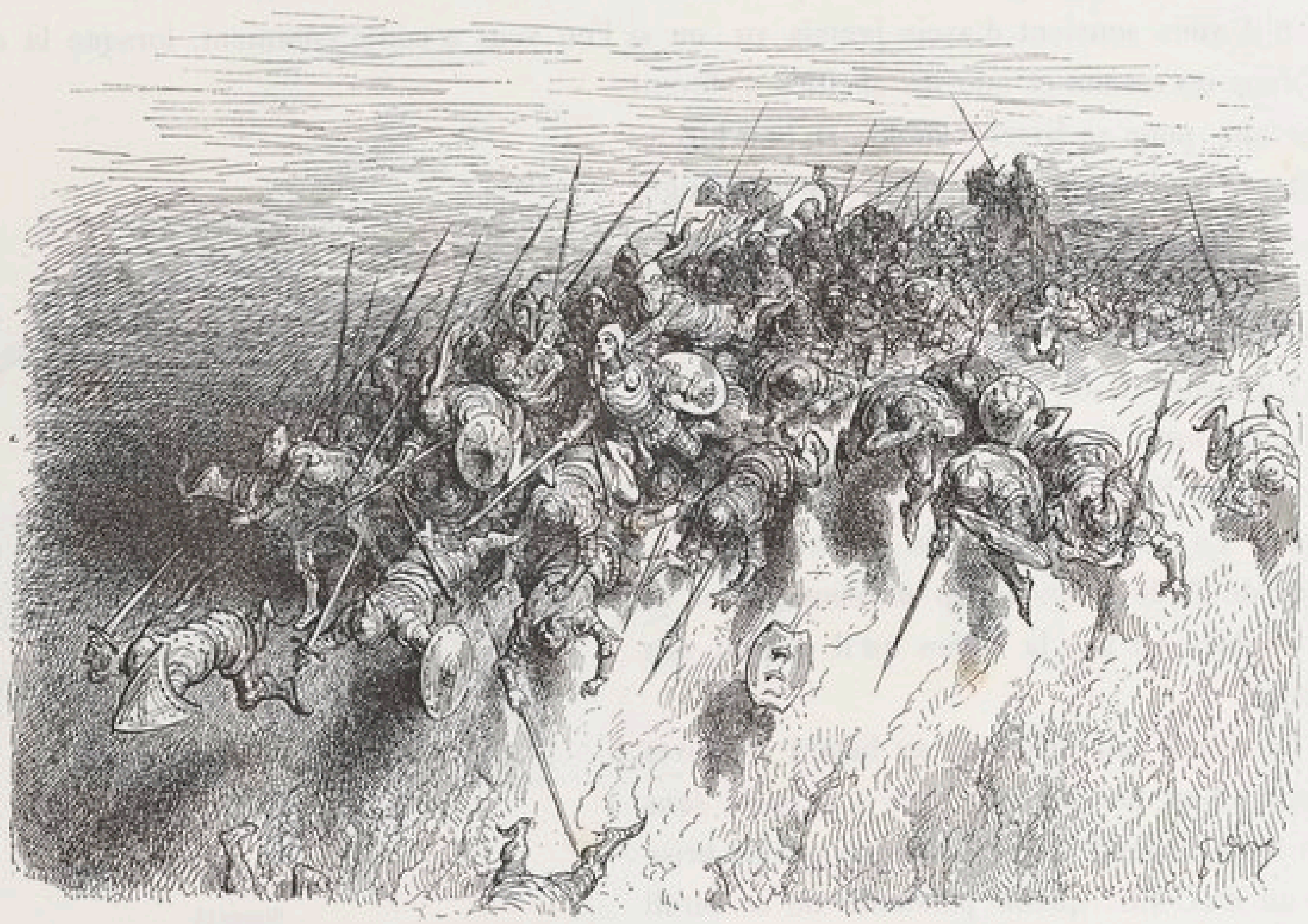
22. Le même coup prolongé, avec le cavalier, tuait aussi le cheval. Il moissonnait nombre de têtes de dessus les épaules, et souvent il séparait les bustes des hanches. Quelquefois d'un seul revers il en abattait cinq et plus. Et, si je ne craignais qu'on refusât d'ajouter foi à la vérité, tant elle ressemble à un mensonge, je dirais davantage encore : mais il vaut mieux dire moins.

23. Le bon Turpin, qui sait qu'il dit la vérité et laisse croire ensuite à chacun ce qu'il lui plaît, raconte de Roger des choses merveilleuses. A les entendre, vous diriez qu'il est un menteur. Contre

Marphise également tout guerrier paraît de glace, et elle un flambeau ardent; et elle n'attira pas moins sur elle les regards de Roger, qu'elle n'admirait sa haute valeur.

24. Et si elle l'avait égalé à Mars, peut-être l'aurait-il égalée à Bellone, s'il avait su qu'elle était femme, comme son extérieur annonçait le contraire. Et peut-être il s'éleva entre eux une émulation, funeste pour ces misérables gens, dans la chair, le sang, les nerfs et les os desquels ils cherchent à montrer qui des deux a le plus de force.

25. Il suffit du courage et de la valeur des quatre champions pour mettre ces deux troupes en déroute. Il ne restait point de meilleure défense à ceux qui fuyaient que celle du cheval qu'ils avaient sous eux. Heureux qui a un cheval bon coureur! car en ce moment on n'apprécie ni le trot ni l'amble. Et ceux qui n'ont pas de cheval s'aperçoivent combien le métier des armes est triste à pied.



Stance 25.

26. Le champ de bataille et le butin demeurent aux vainqueurs, car il ne reste ni valet ni muletier. Les Mayençais fuient d'un côté, les Maures de l'autre; ceux-là laissent les prisonniers, ceux-ci les bagages. La joie sur le visage et plus encore dans le cœur, on s'empresse à délivrer Maugis et Vivian; les pages ne furent pas moins empressés à décharger les mulets et à mettre à terre leurs bâts et leurs bagages.

27. Outre une bonne quantité d'argent, qui était serrée dans divers vases, et quelques vêtements de femme ornés d'admirables broderies, et pour des chambres royales une tenture d'or et de soie, fabriquée en Flandre, et d'autres riches objets en grande abondance, on trouva des flacons de vin, du pain et des vivres.

28. Quand on ôta les casques, ils virent tous qu'une jeune fille leur avait prêté son aide. Elle fut reconnue à sa chevelure d'or frisée, et à la beauté et à la délicatesse de sa figure. On lui rendit beaucoup d'honneurs et on la pria de ne pas cacher un nom digne de gloire; et elle, qui était toujours courtoise avec ses amis, ne refusa pas de se faire connaître.

29. Ils ne peuvent se rassasier de la regarder, tant ils l'avaient admirée dans le combat. Elle ne regarde que Roger, ne parle qu'à lui; elle ne fait aucun cas des autres, et ne semble leur trouver aucun

mérite. Cependant les serviteurs viennent l'inviter avec ses compagnons à prendre sa part des vivres qu'ils avaient préparés sur le bord d'une fontaine qu'une montagne abritait des ardeurs du soleil.

30. C'était une des quatre fontaines construites par Merlin en France; elle était entourée d'un beau marbre fin, poli, brillant et plus blanc que le lait. Merlin y avait sculpté des figures d'un travail divin. On dirait qu'elles respirent, et, si elles n'étaient privées de la parole, qu'elles sont vivantes.

31. Là un animal [2] d'aspect cruel, affreux, paraissait sortir d'une forêt. Il avait les oreilles d'un âne, la tête et les dents d'un loup, il était décharné par une longue faim; il avait les griffes d'un lion, tout le reste d'un renard; et il semblait parcourir la France, l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, l'Europe et l'Asie, et enfin toute la terre.

32. Partout il avait blessé et fait mourir du monde, le bas peuple et les têtes les plus élevées. Mais il semblait faire encore beaucoup plus de mal aux rois, aux seigneurs, aux princes, aux satrapes. Il faisait pis dans la cour de Rome, où il avait tué des cardinaux et des papes; il avait souillé la belle chaire de saint Pierre et porté le scandale dans la foi.


Stance 39.

33. Il semble que devant cette horrible bête tombent tous les murs, tous les remparts qu'elle touche. Il n'y a pas de ville qui s'en défende; elle s'ouvre tous les châteaux et toutes les citadelles. Il semble qu'elle prétende aussi aux honneurs divins, qu'elle soit adorée par l'imbécillité humaine, et qu'elle s'arroge la possession des clefs du ciel et de l'enfer [3].

34. Puis on voyait venir un chevalier, les cheveux couronnés du laurier impérial, avec trois jeunes gens sur la même ligne, qui portaient les lis d'or tissus dans leurs vêtements royaux; un lion, ayant le même emblème, semblait s'avancer avec eux contre ce monstre. Ils avaient leurs noms écrits sur la tête ou sur le bord des vêtements.

35. L'un, qui avait plongé son épée jusqu'à la garde dans le ventre de l'odieuse bête, avait ce nom écrit : François Ier de France. Maximilien d'Autriche était à côté de lui; et l'empereur Charles-Quint avait traversé de sa lance la gorge du monstre; l'autre, qui lui a percé le corps d'une flèche, est nommé Henri huitième, d'Angleterre.

36. Le lion porte écrit sur le dos : Léon X; ses dents sont enfoncées dans les oreilles de l'affreux monstre. Il l'a déjà tellement fatigué et secoué qu'il a donné à d'autres le temps de venir à son secours. Toute crainte semblait bannie; et l'on voyait accourir en expiation de vieilles erreurs de nobles personnages, mais non pas en grand nombre, qui arrachaient la vie à la bête sauvage.

37. Les chevaliers et Marphise étaient curieux de connaître les héros qui avaient tué le monstre qui avait désolé tant de contrées. Bien que le marbre portât leurs noms gravés, ils restaient inconnus. Et entre eux ils priaient celui qui connaîtrait cette histoire de la raconter aux autres.

38. Vivian tourna les yeux vers Maugis, qui écoutait et ne disait mot. « C'est à toi, dit-il, de raconter ces histoires, dont, à ce que je crois, tu dois être instruit. Quels sont ceux qui, à coups de flèches, de lances et d'épées, ont mis l'animal à mort? » Maugis répondit : « Ce n'est pas une histoire dont un auteur ait jusqu'ici transmis le souvenir.

39. « Sachez que ceux qui ont ici leurs noms gravés sur le marbre, n'ont pas encore été au monde; mais qu'ils vivront dans sept cents ans pour la grande gloire des siècles futurs. Merlin, le sage enchan-

teur de la Bretagne, fit faire la fontaine au temps du roi Arthur, et il y fit sculpter par d'habiles artistes des choses qui se feront au monde dans l'avenir.

40. « Cette bête cruelle sortit du fond des enfers au temps où furent établies les limites des champs, où l'on inventa les poids, les mesures, où l'on écrivit les conventions. Mais dans le principe elle ne se répandit point par toute la terre ; elle laissa bien des pays sans les visiter. De notre temps elle en désole un grand nombre ; mais elle attaque le menu peuple et la vile multitude.

41. « De sa naissance jusqu'à notre siècle, elle a toujours grandi et elle grandira toujours. A force de s'accroître, à la longue elle deviendra le monstre le plus énorme et le plus horrible qui fut jamais. Ce Python, que les livres nous disent avoir été si affreux, si épouvantable, n'avait pas la moitié de sa grandeur, et il n'était ni aussi abominable ni aussi laid.

42. « Il fera de cruels ravages ; et il n'y aura point de lieu qu'il ne salisse, ne souille et n'infecte. Et tout ce que montre la sculpture est une bien faible partie de ses détestables, de ses abominables effets. Ces personnages dont nous avons là les noms, qui resplendiront plus que le rubis, viendront au moment le plus pressant porter secours au monde enroué à force de crier grâce.


Stance 41.

43. « Il n'y aura pas de prince plus redoutable à la cruelle bête que François, roi des Français. C'est donc avec raison que sur ce marbre il en dépasse beaucoup d'autres, que nul ne le précède et que peu sont à ses côtés, puisqu'il devra effacer en splendeur royale et par ses autres vertus beaucoup de princes qui paraissaient déjà accomplis, comme toute autre lumière s'évanouit aussitôt que le soleil paraît [4].

44. « La première année de son règne fortuné, avant que la couronne soit bien affermie sur son front, il franchira les Alpes et déjouera les plans de ceux qui, pour arrêter sa marche, auront occupé les montagnes. Un juste et généreux courroux le guidera, car à ce moment on n'aura pas encore vengé les outrages que la fureur des pâtres et des bouviers aura infligés à l'armée de la France [5].

45. « Et de là il descendra dans la riche plaine de la Lombardie, entouré de la fleur de la noblesse de France, et il écrasera tellement les Helvétiens, que ce sera en vain désormais qu'ils songeront à lever encore un front menaçant. A la grande honte, à l'humiliation de l'Église, des troupes espagnoles et florentines, il s'emparera de la citadelle jusqu'alors jugée inexpugnable [6].

46. « Celle de toutes les autres armes qui lui aura le plus servi pour la prendre, sera cette glorieuse épée avec laquelle il aura commencé par tuer le monstre corrupteur de tous les pays. Devant cette épée il faut que tout étendard soit mis en fuite ou tombe à terre ; ni fossé, ni rempart, ni épaisses murailles, ne peuvent protéger contre elle aucune ville.

47. « Ce prince aura toutes les qualités supérieures que doit avoir un général heureux : le courage du grand César, la prudence dont on fit preuve à Trasimène et à la Trébia, avec la fortune d'Alexandre sans laquelle tous les plans ne sont que brouillard et fumée. Il sera si libéral, que je l'admire comme n'ayant en cela ni rival ni modèle. »

48. Ainsi parlait Maugis ; et il inspira aux chevaliers le désir d'avoir connaissance des noms de quelques autres de ceux qui devaient tuer le monstre infernal habitué à tuer les autres. On lut parmi les premiers noms celui d'un Bernard [7], que Merlin vante beaucoup dans son inscription : « C'est par lui, disait-elle, que Bibbiena deviendra aussi fameuse que Florence, sa voisine, et que Sienne.

49. « Personne ne marche ici avant Sigismond de Gonzague, Jean Salviati, et Louis d'Aragon [8] :

chacun d'eux rude ennemi de l'affreux monstre. Voici François de Gonzague, et son fils Frédéric n'abandonne pas ses traces. Il a près de lui son beau-frère et son gendre, l'un duc de Ferrare, l'autre d'Urbin.

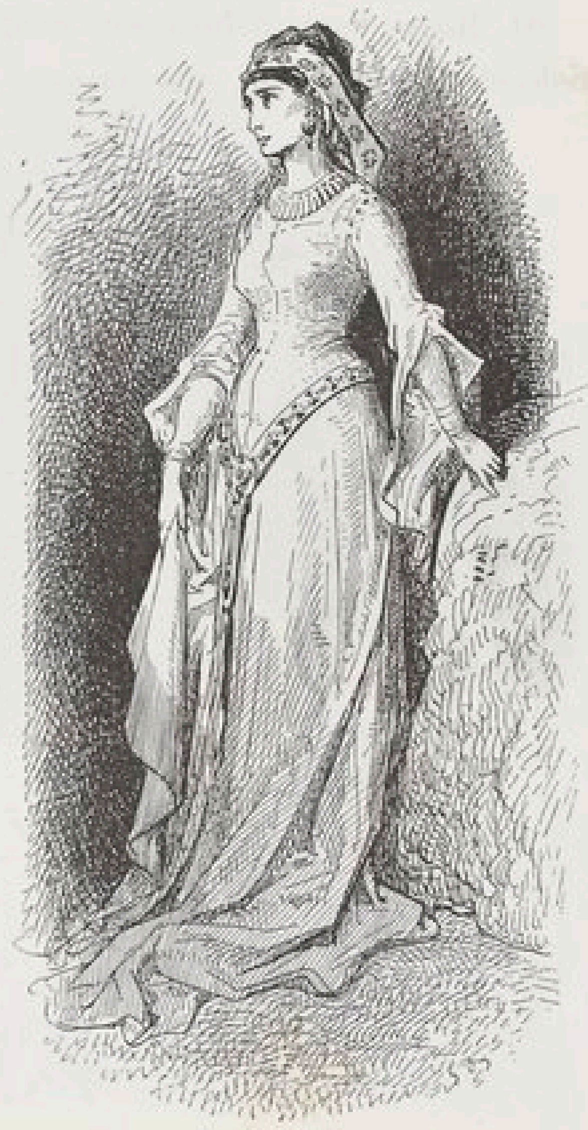
50. « Guidobaldo, le fils de l'un de ceux-ci, ne voudra céder le pas ni à son père ni à d'autres. Ottobon de Fiesque, Sinibaldo chassent la bête sauvage en courant du même pas. Louis de Cazole lui a lancé dans le cou une flèche dont le fer est encore chaud, et que Phébus lui a donnée avec l'arc, lorsque Mars lui mit aussi son épée au flanc.

51. « Deux Hercule, deux Hippolyte, d'Este, un autre Hercule, de Gonzague, un autre Hippolyte encore, de Médicis, suivent les pistes du monstre et l'ont fatigué à force de le chasser. Julien ne reste pas en arrière de son fils, ni Ferrante de son frère. Il ne semble point qu'André Doria soit moins prompt, ni que François Sforza se laisse dépasser par personne.

52. « Du généreux, noble et illustre sang d'Avalos, voici deux héros ayant dans leurs armes le rocher sous lequel l'impie Typhée semble écrasé depuis la tête jusqu'à ses pieds de serpent. Il n'est personne qui aille plus avant qu'eux deux pour verser le sang du monstre : l'un est l'invincible François de Pescaire, l'autre Alphonse de Guast; ces noms sont gravés à leurs pieds.

53. « Mais où ai-je laissé Gonzalve Ferrante, l'honneur de l'Espagne, où on le tenait en si grande estime, et qui fut tant vanté par Maugis? Car il y en a peu à lui comparer dans cette compagnie. On voyait Guillaume de Montferrat parmi ceux qui avaient tué l'affreuse bête; et ils étaient peu auprès du nombre infini de ceux qu'elle avait blessés et fait mourir. »

54. Après le repas, ils passèrent la chaleur du jour en amusements honnêtes et en gais entretiens, étendus sur de magnifiques tapis entre les jeunes arbres qui ornaient la fontaine. Maugis et Vivian, pour que les autres fussent plus tranquilles, avaient leurs armes auprès d'eux, lorsqu'ils aperçurent une dame qui, sans être accompagnée de personne, venait rapidement vers eux.



Stance 57.

55. Cette femme était Hippalque à qui fut enlevé par Rodomont le bon destrier Frontin. Le jour précédent elle l'avait longtemps poursuivi, tantôt de ses prières, tantôt de ses injures; mais, comme tout était inutile, elle avait rebroussé chemin pour retrouver Roger à Aigremont. En route elle apprit, je ne sais comment, qu'elle le retrouverait là avec Richardet.

56. Et comme elle connaissait bien le lieu, qu'elle y avait été autrefois, elle vint directement à la fontaine; en quelle compagnie elle l'y trouva, c'est ce que je vous ai dit plus haut. Mais en bonne et adroite messagère, qui sait exécuter mieux encore qu'il ne lui est prescrit, quand elle vit le frère de Bradamante, elle fit semblant de ne pas connaître Roger.

57. Elle se tourna uniquement vers Richardet, comme si elle fût venue directement vers lui; celui-ci, qui la reconnut, vint au-devant d'elle, et lui demanda où elle allait. Elle, qui avait encore les yeux rouges d'avoir longtemps pleuré, répondit en soupirant, mais parla fortement pour que ses paroles fussent entendues de Roger qui était à côté de lui.

58. « Je tirais derrière moi par la bride, comme votre sœur me l'avait ordonné, un beau cheval et merveilleusement bon, qu'elle aime beaucoup et qu'elle appelle Frontin. Je l'avais conduit plus de

trente milles vers Marseille, où elle doit venir sous peu de jours, et où elle m'a dit de l'attendre jusqu'à son arrivée.

59. « Ma confiance était si présomptueuse, que je ne croyais personne assez audacieux pour me le prendre, quand je lui dirais qu'il appartenait à la sœur de Renaud. Mais hier mon espérance a été trompée, car un scélérat de Sarrasin me l'a pris. Et j'ai eu beau lui dire à qui Frontin appartenait, cela ne l'a pas décidé à me le rendre.

60. « Hier toute la journée et aujourd'hui je l'ai supplié, et quand j'ai vu mes prières et mes menaces rester vaines, après l'avoir maudit et chargé d'imprécations, je l'ai laissé à peu de distance d'ici, à un endroit où, au prix d'une grande fatigue pour son cheval et pour lui-même, il se défend de toutes ses forces, les armes à la main, contre un guerrier qui le met à une telle épreuve, que, je l'espère, c'est par lui que se fera ma vengeance. »

61. Roger saute debout à ce récit qu'il avait eu peine à entendre jusqu'au bout, se tourne vers Richardet, et le prie, par faveur, comme prix et récompense du service (qu'il lui a rendu), et avec des prières sans fin, de le laisser aller seul avec cette dame jusqu'à ce qu'elle lui ait montré le Sarrasin qui lui a pris des mains le bon cheval.



Stance 63.

62. Quoiqu'il semblât fort désobligeant à Richardet de céder à d'autres le soin de terminer une entreprise qui ne regardait que lui, il se rendit toutefois au désir de Roger. Celui-ci prit congé de ses compagnons et s'en retourna avec Hippalque, laissant ceux qu'il quittait, non-seulement dans l'étonnement, mais dans la stupeur de sa vaillance.

63. Quand Hippalque fut avec lui à quelque distance des autres, elle lui raconta que c'était à lui qu'elle avait été envoyée par celle qui gardait dans son cœur une si profonde impression de sa valeur. Et, sans plus rien cacher, elle continua à lui dire tout ce que sa maîtresse lui avait recommandé à son départ; et elle expliqua, que si tout à l'heure elle avait parlé autrement, c'était à cause de la présence de Richardet.

64. Elle dit que celui qui lui avait enlevé le cheval, avait ajouté avec beaucoup d'orgueil : « C'est parce que je sais que le cheval est à Roger, que je te le prends plus volontiers encore. S'il a l'intention de le reconquérir, fais-lui savoir, car je ne veux pas le lui cacher, que je suis ce Rodomont, dont la valeur a répandu son éclat par toute la terre. »

65. En entendant cela, Roger laisse voir sur son visage de quelle colère son cœur est enflammé, tant à cause de l'affection qu'il avait pour Frontin qu'à cause de la personne qui le lui avait donné et de l'intention outrageante pour lui qu'a manifestée le ravisseur. Il voit quel blâme et quel déshonneur ce sera pour lui, s'il ne se hâte pas de le reprendre à Rodomont, et s'il ne tire pas de lui une vengeance égale à l'outrage.

66. La dame guide Roger et ne s'arrête pas, car elle désire le mettre en face du païen. Elle arrive à un endroit où la route se bifurque; d'un côté elle descend dans la plaine, de l'autre elle monte sur une colline. Les deux chemins aboutissent à la vallée où elle avait laissé Rodomont. Celui de la colline est rude, mais plus court; l'autre est beaucoup plus long, mais il est doux et uni.

67. Le désir qui anime Hippalque d'avoir Frontin et de venger son outrage, fait qu'elle prend le sentier de la montagne, par lequel le voyage est beaucoup plus court. Pendant ce temps le roi d'Alger, le roi de Tartarie et les autres que j'ai nommés chevauchaient par l'autre et suivaient le chemin plus facile de la plaine, et ils ne purent se rencontrer avec Roger.

68. Déjà leurs querelles sont ajournées jusqu'à ce qu'Agramant soit secouru (vous savez cela); et ils sont accompagnés de Doralice, qui en est la cause. Maintenant écoutez la suite del'histoire : leur chemin les amène tout droit à la fontaine où Aldigier, Marphise, Richardet, Maugis et Vivian se reposent agréablement.

69. Marphise, à la prière de ses compagnons, avait pris des vêtements et des parures de femme, parmi ceux que le traître mayençais croyait envoyer à Lanfuse. Quoiqu'il lui arrivât bien rarement de se voir sans sa cuirasse et ses autres armures, elle les ôta pourtant ce jour-là, et à leur prière elle se laissa voir à eux en robe, comme une femme.

70. Aussitôt que le Tartare aperçoit Marphise, par la confiance qu'il a de la conquérir par les armes, il se met en tête de la donner à Rodomont en dédommagement de Doralice et comme un échange d'égal prix : comme si l'amour se réglait de cette manière, que l'amant puisse vendre sa maîtresse ou la troquer, et qu'il n'y ait pas de raison de s'attrister, si, en perdant l'une, on en obtient une autre.

71. Afin donc de le pourvoir d'une jeune maîtresse, dans l'intention de garder l'autre pour lui, il forme le projet de la lui donner. Comme Marphise lui semble belle, charmante, digne de l'amour de tout chevalier, il agit comme si Rodomont devait l'aimer tout de suite autant que l'autre. Et tous les chevaliers qu'il voit avec elle, il les provoque à jouter et à se battre avec lui.

72. Maugis et Vivian qui étaient armés, comme pour garder et protéger les autres, se lèvent de la place où ils étaient assis, prêts l'un et l'autre au combat, parce qu'ils croyaient avoir à jouter avec tous les deux. Mais l'Africain, qui ne venait pas pour cela, ne fit aucun geste et ne bougea point, de sorte qu'ils n'eurent à jouter que contre un seul adversaire.



Stance 76.

73. Vivian est le premier, il s'avance très-courageusement, et, dans sa course, il abaisse une forte lance. De son côté, le roi païen, fameux par ses exploits, s'avance avec une force supérieure. L'un et l'autre dirigent et visent où ils pensent faire le mieux porter la violence du choc. Vivian frappe en vain le Sarrasin à la visière, loin de le faire tomber, il ne le fait pas plier.

74. Le roi païen avait une lance plus dure; au choc la cuirasse de Vivian sembla n'être que de la glace. Il le jeta hors de selle et le fit tomber au milieu de la pelouse dans les herbes et les fleurs. Maugis accourt et se met en position de venger aussitôt son frère. Mais il est lui-même si rapidement étendu auprès de lui, qu'il lui tient compagnie plus qu'il ne le venge.

75. L'autre frère[9] eut plus vite endossé ses armes que son cousin; il sauta sur son cheval, et, défiant le Sarrasin, il vint à toute bride à sa rencontre. Le coup résonna sur l'excellent casque du païen, un doigt au-dessous de la visière. La lance vola au ciel rompue en quatre tronçons, mais elle n'ébranla pas le païen du choc.

76. Le païen le frappa du côté gauche; et comme le coup fut porté avec une force excessive, le bouclier lui servit peu, la cuirasse encore moins, ils s'ouvrirent comme une écorce. Le fer cruel

traversa la blanche épaule ; Aldigier blessé chancela d'un côté et d'un autre ; et à la fin il tomba dans un lit d'herbes et de fleurs, la pâleur sur la face et ses armes rougies de sang.

77. Richardet s'avance intrépidement après lui, et, en s'avançant, il met une si grande lance en arrêt, qu'il montre bien, comme il l'a prouvé souvent, qu'il est un digne paladin de France ; et il en eût donné au païen une preuve non douteuse, si la balance eût été égale pour eux deux ; mais il fut culbuté, non par sa faute, mais parce que son cheval s'abattit sous lui.

78. Comme il ne se présentait plus d'autre chevalier pour faire tête au païen et lutter avec lui, il pensa avoir conquis la dame à la joute, et, venant à elle près de la fontaine, il lui dit : « Demoiselle, vous êtes à nous, s'il n'y a plus personne qui monte en selle pour vous défendre ; vous ne pouvez le refuser, ni vous en défendre, car c'est ainsi que le règle la loi de la guerre. »

79. Marphise, levant les regards avec un visage altier, lui dit : « Tu te trompes beaucoup dans tes suppositions. Je te concède en effet que tu dirais vrai, et que je t'appartiendrais par les droits de la guerre, si quelqu'un de ceux que tu as jetés à terre était mon seigneur ou mon chevalier, mais je ne suis à aucun d'eux. Je n'appartiens à personne qu'à moi-même, c'est de moi-même que doit m'obtenir celui qui me désire.

80. « Je sais aussi me servir de l'écu et de la lance, et j'ai jeté plus d'un chevalier à terre. Donnez-moi mes armes et mon destrier, » dit-elle à ses écuyers, qui lui obéirent aussitôt. Elle retira la robe, resta en pourpoint, et laissa voir ses belles formes et les belles proportions de son corps, qui par chacune de ses parties, excepté le visage, la faisaient ressembler à Mars.

81. Lorsqu'elle est armée, elle ceint son épée, monte d'un bond léger sur son destrier, elle le pousse en avant çà et là plusieurs fois, le fait caracoler d'un côté et d'un autre, puis, défiant le Sarrasin, elle serre sa forte lance et commence l'assaut. Telle dans le camp troyen devait être Penthésilée [10] attaquant le Thessalien Achille.

82. A cette fière rencontre les lances se brisent comme du verre jusqu'à la poignée ; et pourtant on n'aurait pu remarquer que les champions eussent plié en arrière d'un doigt seulement. Marphise, qui voulait voir clairement si, en combattant de plus près, elle n'aurait pas contre le fier païen plus d'avantage, se retourna sur lui l'épée à la main.

83. Le sauvage païen, lorsqu'il la vit rester en selle, blasphéma le ciel et les éléments. Elle, qui pensait lui avoir brisé le bouclier, n'est pas moins courroucée et maudit le ciel. Déjà l'un et l'autre ont l'épée nue à la main, et frappent à coups redoublés sur leurs armes enchantées : ce sont des armes enchantées qui les protégent tous les deux, et jamais elles ne leur furent utiles que ce jour-là.

84. Les lames et les mailles de leurs armures sont si solides, que ni l'épée ni la lance ne les entament ni ne les percent. De sorte que cet âpre combat pouvait durer tout ce jour et le suivant encore. Mais Rodomont se jette au milieu d'eux, et reproche à son rival ses retards : « Si tu as absolument, lui dit-il, envie de te battre, finissons le combat commencé aujourd'hui entre nous.

85. « Nous avons fait trêve, comme tu sais, à la condition d'aller secourir nos troupes. Nous ne devons pas, avant que cela soit accompli, entreprendre d'autre combat ou d'autre joute. » Il se tourne ensuite avec un geste respectueux vers Marphise, et il lui explique le message et lui raconte comment Agramant avait envoyé réclamer leur aide.

86. Il la prie ensuite de consentir, non-seulement à vouloir bien abandonner le combat, ou le suspendre, mais encore de consentir à venir avec eux au secours du fils du roi Trojan : par là elle pourra mieux faire monter d'un plus grand vol sa renommée jusqu'au ciel, plutôt qu'en s'opposant pour une querelle de peu d'importance à l'exécution d'un si noble dessein.

87. Marphise, qui avait toujours souhaité d'éprouver les paladins de Charles l'épée et la lance à la main (aucun autre motif ne l'avait attirée d'une contrée si lointaine jusqu'en France, si ce n'est pour s'assurer si leur fameuse renommée était justifiée ou si ce n'était qu'un vain

bruit), prit le parti de s'en aller aussitôt avec eux, lorsqu'elle eut appris la détresse d'Agramant.

88. Pendant ce temps Roger avait inutilement suivi Hippalque par le chemin de la montagne. Arrivé au but, il trouva que Rodomont était parti par l'autre route, et, pensant qu'il ne devait pas être loin et que le sentier conduisait droit à la fontaine, il venait derrière lui d'un trot rapide, en suivant les traces qui étaient fraîches sur la route.

89. Il voulut qu'Hippalque prît la route de Montauban, qui était à une journée de distance, parce que, si elle retournait à la fontaine, elle s'éloignerait trop de sa direction. Il lui dit d'être bien certaine qu'elle rentrerait bientôt en possession de Frontin; et il lui promit de lui envoyer bientôt des nouvelles à Montauban, ou partout où elle se trouverait.

90. Et il lui donna la lettre qu'il avait écrite à Aigremont, et qu'il portait dans son sein; il lui dit encore beaucoup de choses de vive voix et la pria de le justifier pleinement. Hippalque fixa le tout dans sa mémoire, prit congé et tourna son palefroi. La fidèle messagère ne s'arrêta que lorsqu'elle fut arrivée le soir à Montauban.

91. Roger se hâtait de suivre le Sarrasin au moyen des traces qui se voyaient dans la plaine; mais il ne le rejoignit que lorsqu'il le vit près de Mandricard à la fontaine. Déjà ils s'étaient promis que, pendant la route, aucun des deux ne chercherait à nuire à l'autre, et que leur trêve durerait jusqu'à ce qu'ils eussent secouru l'armée que Charles était sur le point de soumettre.

92. Arrivé là, Roger reconnut Frontin, et par le cheval il connut celui qui le montait. Arrondissant ses épaules, il se baisse sur sa lance et d'une voix hautaine il provoque l'Africain. Rodomont en ce jour fit plus que Job, car il dompta son féroce orgueil et refusa le combat, qu'il était habitué à rechercher toujours avec grand empressement.

93. Ce fut le premier et le dernier jour où le roi d'Alger refusa jamais de se battre; mais le désir d'aller secourir son roi lui semble un motif si juste, que, quand bien même il croirait tenir Roger comme dans ses griffes le léopard léger et rapide saisit le lièvre, il ne voudrait pas s'arrêter avec lui seulement pour donner un coup d'épée ou deux.

94. Ajoutez qu'il savait que c'était Roger qui venait se battre avec lui pour Frontin, ce chevalier si fameux qu'il n'y en a pas un autre dont la gloire s'élève aussi haut que la sienne, l'homme dont il a désiré de connaître par une épreuve certaine la valeur dans les combats; et pourtant il ne veut pas accepter la lutte avec lui, tant la pensée de son roi assiégé l'oppresse !

95. Sans cela il eût fait trois cents milles, il en eût fait mille à la recherche d'une pareille querelle; mais aujourd'hui, si Achille l'eût défié, il n'aurait pas fait plus que ce que vous venez d'entendre, tant il était parvenu à assoupir sous les cendres les flammes de sa fureur! Il raconte à Roger pourquoi il refuse le combat, et il le prie également de se joindre à l'entreprise.

96. En agissant ainsi, lui dit-il, il fera ce qu'un chevalier fidèle doit à son seigneur. Une fois le siége levé, ils auront toujours bien le temps de vider leurs querelles. « Je consens volontiers, répondit Roger, à différer ce combat jusqu'à ce qu'Agramant échappe aux forces de Charles, pourvu qu'auparavant tu me rendes mon Frontin.

97. « Si, pour te prouver que tu as commis une bien mauvaise action, et commis une lâcheté indigne d'un homme de cœur, d'avoir enlevé mon cheval à une femme, tu veux que j'attende jusqu'à ce que nous soyons au camp, laisse Frontin et remets-le en mon pouvoir. N'espère pas autrement que je supporte que le combat ne continue pas entre nous, ni que je t'accorde seulement une heure de trêve. »

98. Pendant que Roger réclame de l'Africain, ou Frontin ou le combat à l'instant même, et que celui-ci traîne en longueur l'une et l'autre demande, et ne veut ni donner le cheval ni s'arrêter, Mandricard survient de son côté et soulève encore un autre sujet de querelle, parce qu'il voit Roger porter pour blason l'oiseau qui règne sur tous les autres.

99. Il portait l'aigle blanche en champ d'azur, qui fut le noble blason des Troyens. Roger la

portait parce qu'il tirait son origine du vaillant Hector; mais Mandricard ne savait pas cela, et il ne veut pas tolérer et il regarde comme un grand affront qu'un autre que lui puisse mettre sur son écu l'aigle blanche du fameux Hector.

100. Mandricard portait également l'oiseau qui ravit Ganymède sur le mont Ida. Je crois qu'avec les autres histoires vous vous rappelez aussi comment il l'obtint pour récompense le jour où il fut vainqueur au château périlleux [1], et comment la fée lui en fit présent, avec toutes les belles armes que donna Vulcain avait jadis données au chevalier troyen.

101. Autrefois Mandricard et Roger avaient été aux prises pour ce seul objet. Je ne redirai pas par quel événement ils furent détournés de leur lutte; cela vous est déjà connu. Depuis ils ne s'étaient plus jamais rejoints, si ce n'est là en ce moment; et Mandricard n'eut pas plutôt vu l'écu, qu'il poussa un cri menaçant et dit fièrement à Roger : « Je te défie.

102. « Ce sont mes armoiries que tu portes, téméraire, et ce n'est pas le premier jour que je te l'ai dit. Et, parce qu'une fois j'ai eu des égards pour toi, crois-tu donc, insensé, que je le tolère encore? Mais puisque ni menaces ni remontrances ne peuvent t'ôter cette folie de l'âme, je te ferai voir combien il eût mieux valu pour toi de m'obéir sur-le-champ. »

103. Comme le bois sec, bien échauffé, s'allume subitement au premier souffle, ainsi s'enflamme la colère de Roger au premier mot qu'il entend de celui-ci. « Penses-tu me faire céder à ta menace, parce qu'il y a déjà une dispute entre cet autre et moi? Mais je te ferai voir que je suis bon pour enlever à lui Frontin, à toi le bouclier d'Hector.

104. « Une autre fois déjà à ce sujet, et il n'y a pas encore longtemps, j'en suis venu aux mains avec toi, mais je me retins de te tuer cette fois, parce que tu n'avais point d'épée au côté. Ce furent des menaces alors; il y aura des faits aujourd'hui. Cette aigle blanche sera un malheur pour toi : ce sont les anciennes armoiries de ma famille; tu les as usurpées; moi, je les porte à bon droit.

105. « — C'est toi au contraire qui usurpes mes armoiries, » répondit Mandricard; et il tira l'épée, cette épée que peu de temps auparavant Roland, dans sa folie, avait jetée dans la forêt. Le brave Roger, qui ne saurait jamais mettre en oubli sa générosité, quand il vit que le païen avait tiré l'épée, laissa tomber la lance sur la route.

106. Et dans le même instant il saisit Balisarde, sa bonne épée, et affermit son bouclier, mais l'Africain pousse au milieu d'eux son destrier, et Marphise s'y jette rapidement avec lui. L'un repousse celui-ci et l'autre celui-là, et ils les prient tous les deux de ne pas en venir aux mains. Rodomont se plaint que Mandricard ait rompu deux fois l'engagement qui a été pris.

107. D'abord, dans l'espoir de conquérir Marphise, il s'était arrêté à faire plus d'une passe d'armes; maintenant, pour déposséder Roger d'un blason, il montre qu'il se soucie peu du roi Agramant. « Si tu dois, disait-il, agir ainsi à ta guise, finissons d'abord entre nous notre démêlé, qui est motivé et beaucoup plus juste qu'aucun des autres que tu as soulevés.

108. « C'est à une telle condition qu'a été établie la trève et que cet accord existe entre nous. Lorsque le combat sera terminé avec toi, je rendrai ensuite raison à celui-ci pour son cheval. Toi, si tu restes en vie, tu termineras la querelle avec lui. Mais je te donnerai, j'espère, tant d'occupation, qu'il ne restera pas grand'chose à faire à Roger.

109. « — Tu n'auras pas la part que tu t'attribues, répondit Mandricard à Rodomont. Je t'en donnerai plus que tu ne voudras, je te ferai suer des pieds à la tête, et j'en aurai beaucoup de reste (comme une eau de source qui ne manque jamais) pour en donner à Roger et à mille autres avec lui, et au monde entier, s'il s'attaquait à moi. »

110. Les colères et les menaces allaient croissant, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Mandricard furieux s'attaque à la fois à Rodomont et à Roger. Roger, incapable de supporter une insulte, ne veut plus d'accord, mais il ne respire que querelle et combat. Marphise va tantôt de ce côté, tantôt de cet autre, pour réparer le mal ; mais seule elle n'en peut venir à bout.

111. De même que si le fleuve atteint ses digues élevées et se fraye une nouvelle route, le paysan, prompt à l'empêcher de submerger les vertes prairies et les récoltes espérées, bouche une issue, puis une autre, et s'agite avec confusion ; s'il l'empêche ici de faire irruption, là il voit ses fragiles barrières céder, et l'eau jaillir dehors en bouillonnant.

112. De même, pendant que Roger, Mandricard et Rodomont sont tous forcenés, que chacun veut démontrer qu'il est le plus vaillant et qu'il a la supériorité sur ses rivaux, Marphise était attentive à les apaiser ; elle se fatigue et perd son temps et sa peine : car, lorsqu'elle en détache un et l'emmène, elle voit les autres se rejoindre avec fureur.

113. Marphise, qui voulait les mettre d'accord, leur disait : « Seigneurs, écoutez mon conseil. Le meilleur avis est de différer toute querelle jusqu'à ce qu'Agramant soit hors de péril. Si chacun de vous veut être acharné à son fait, moi aussi je reprends ma lutte avec Mandricard, et je veux voir enfin, si, comme il l'a dit, il est capable de me conquérir par la force des armes.

114. « Mais si l'on doit secourir Agramant, qu'on le secoure, et qu'il n'y ait plus de querelle entre nous. — Ce n'est pas à cause de moi, dit Roger, qu'on tardera à aller en avant, pourvu qu'on me rende mon cheval. Qu'il me rende mon cheval (pour résumer en un mot tant de paroles) ou qu'il le défende contre moi ; il faut ou que je reste mort ici, ou que je retourne au camp sur mon destrier. »



Stance 116.

115. Rodomont répondit : « Il ne sera pas aussi facile d'obtenir cela que de réussir pour l'autre demande ; » et il continua en disant : « Je déclare que s'il arrive malheur à notre roi, ce sera par ta faute ; car, pour moi, je suis prêt à faire à temps ce que le devoir exige. » Roger fait peu d'attention à cette déclaration, mais, transporté de fureur, il saisit son épée.

116. Il s'élance, comme un sanglier, sur le roi d'Alger et le heurte avec son bouclier et son épaule, et le trouble et l'ébranle à tel point qu'il lui fait sortir un pied de l'étrier. Mandricard lui crie : « Suspends le combat, Roger, ou bats-toi avec moi ; » et, en disant cela, plus barbare, plus déloyal qu'il ne le fut jamais, il frappe Roger sur son casque.

117. Roger s'incline sur le cou de son destrier, et, quand il veut se relever, cela lui est impossible, parce qu'il est alors comme écrasé par le coup que lui a porté le fils d'Ulien. Si son casque n'avait pas été aussi dur que le diamant, il l'aurait fendu jusqu'aux joues. De l'angoisse Roger ouvre les mains ; de l'une il laisse échapper les rênes, et de l'autre son épée.

118. Son destrier l'emporte à travers champs, derrière lui Balisarde reste à terre. Marphise, qui avait été ce jour-là sa compagne d'armes, s'enflamme et brûle, qu'il reste ainsi seul contre deux ; et comme elle était aussi magnanime que brave, elle s'adresse à Mandricard, et de toutes ses forces elle le frappe sur la tête.

119. Rodomont se met à la poursuite de Roger ; Frontin est gagné s'il lui porte un autre coup. Mais Richardet, se joignant à Vivian, se place entre Roger et le Sarrasin. L'un heurte Rodomont, le

repousse et par force le sépare de Roger. L'autre, Vivian, met son épée dans la main de Roger, qui a repris ses sens.

120. Aussitôt que le brave Roger est revenu à lui, et que Vivian lui offre son épée, il ne tarde pas à venger son injure; il se précipite rapidement sur le roi d'Alger, comme le lion qui a été enlevé sur les cornes d'un taureau et qui ne sent pas la douleur, tant le dépit, la colère, l'emportement le pressent, l'excitent et le poussent à se venger.

121. Roger porte un coup foudroyant sur la tête du Sarrasin, et, s'il eût retrouvé son épée, qu'une odieuse trahison avait, comme je l'ai dit, fait tomber de ses mains dès le commencement du combat, je crois que le casque de Rodomont n'eût pas suffi à défendre sa tête, ce casque que fit faire le roi de Babel, quand il eut l'idée de faire la guerre au ciel.

122. La Discorde, pensant qu'il ne pouvait plus y avoir en ce lieu que querelles et rixes, et qu'il n'y avait plus là de chance pour la paix ou pour une simple trêve, dit à son frère l'Orgueil qu'il pouvait en toute sûreté venir avec lui revoir leurs bons petits moines. Laissons-les aller et restons à l'endroit où Roger venait de frapper Rodomont sur le front.

123. Le coup fut assené avec une si grande vigueur, qu'il força le Sarrasin à toucher la croupe de Frontin de son casque et de la dure écaille dont il avait le dos armé, et qu'il le fit chanceler trois ou quatre fois à bâbord et à tribord, près de tomber à terre la tête la première; et il aurait aussi perdu son épée, si elle n'avait pas été attachée à sa main.

124. Pendant ce temps Marphise avait fait suer Mandricard de la tête et de la poitrine, et il lui en faisait autant. Mais leur haubert à l'un et à l'autre est si parfait, qu'ils ne purent le fausser en aucun endroit. Ils étaient restés parfaitement égaux jusque-là, mais dans une volte que fit son destrier, Marphise eut besoin du secours de Roger.

125. Le destrier de Marphise, en tournant court, à un endroit où le terrain était humide, glissa de telle sorte qu'il ne put se retenir et qu'il tomba tout à fait sur le côté droit; et, en voulant se relever brusquement, il fut heurté par le travers par Bride-d'or sur lequel accourait le païen discourtois, si bien qu'il lui fallut tomber de nouveau.

126. Roger, qui voit la jeune fille à terre en mauvaise situation, ne tarde pas à la secourir, maintenant qu'il en a la facilité, car l'autre, étourdi du coup, avait été emporté au loin. Il frappe le Tartare sur son casque; et ce coup lui aurait fendu la tête comme un chou, si Roger eût eu Balisarde, ou si Mandricard eût eu un autre casque.

127. Le roi d'Alger, qui a repris ses sens, regarde autour de lui, voit Richardet et se rappelle qu'il l'a contrarié tout à l'heure en venant au secours de Roger; il va sur lui et il lui aurait bientôt fait payer cher cette bonne action, si par son grand art et un nouvel enchantement Maugis ne s'y fût aussitôt opposé.

128. Maugis, qui, en fait de sorcellerie, en sait autant qu'en puisse savoir le plus habile magicien, encore qu'il n'ait pas avec lui son livre, au moyen duquel il a le pouvoir d'arrêter le soleil, se rappelait cependant la conjuration dont il se servait pour commander aux démons; il en fait aussitôt entrer un dans le corps du cheval de Doralice et il le met en fureur.

129. Avec quelques paroles seulement le frère de Vivian fit entrer un des anges de Minos [12] dans la paisible haquenée qui portait la fille du roi Stordilan; et ce cheval, qui jamais jusque-là ne s'était ému que pour obéir à la main de son cavalier, fit à l'improviste un saut en l'air, de trente pieds en longueur et de seize en hauteur.

130. Le saut fut prodigieux, mais non de nature pourtant à faire perdre la selle. Quand elle se vit en l'air, la jeune femme, qui se tint pour morte, poussa un grand cri. Après ce bond terrible ce cheval s'en va où le diable l'emporte, avec Doralice, qui continuait à crier au secours, et il va si vite qu'une flèche ne l'aurait pas atteint.

131. Au premier son de cette voix le fils d'Ulien quitte le champ de bataille et vole, pour porter



LA DISCORDE, DIT A SON FRÈRE L'ORGUEIL QU'IL POUVAIT EN TOUTE SÉCURITÉ VENIR AVEC ELLE REVOIR LEURS BONS PETITS MOINES.
(CHANT XXVI, STANCE 122.)

secours à la dame, à l'endroit où le palefroi faisait le diable à quatre. Mandricard n'en fit pas moins; il ne s'inquiète plus de Roger, de Marphise, mais, sans leur demander ni paix ni trêve, il poursuit Rodomont et Doralice.

132. Cependant Marphise se releva, et, tout ardente de dépit et de colère, elle croit qu'elle va se venger, et elle se trompe; car elle aperçoit son ennemi trop loin. Roger, qui voit la bataille se terminer ainsi, loin de soupirer, rugit comme un lion. Ils savent bien qu'ils ne peuvent pas avec leurs chevaux rejoindre Frontin et Bride-d'or.

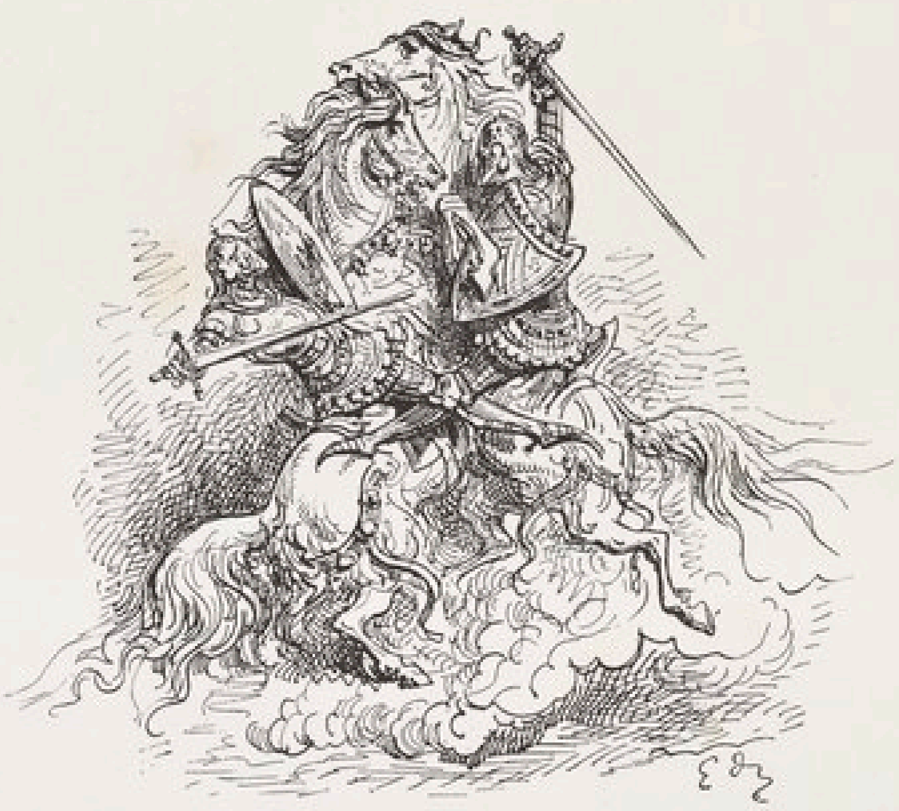
133. Roger ne veut pas s'arrêter avant d'avoir réglé avec le roi d'Alger l'affaire du cheval. Marphise ne veut pas laisser en repos le Tartare, parce qu'elle ne l'a pas encore éprouvé à son gré. Abandonner la querelle de la sorte leur paraîtrait à l'un et à l'autre une trop grande faute. D'un commun avis ils se décident à suivre les pas de ceux qui les ont offensés.

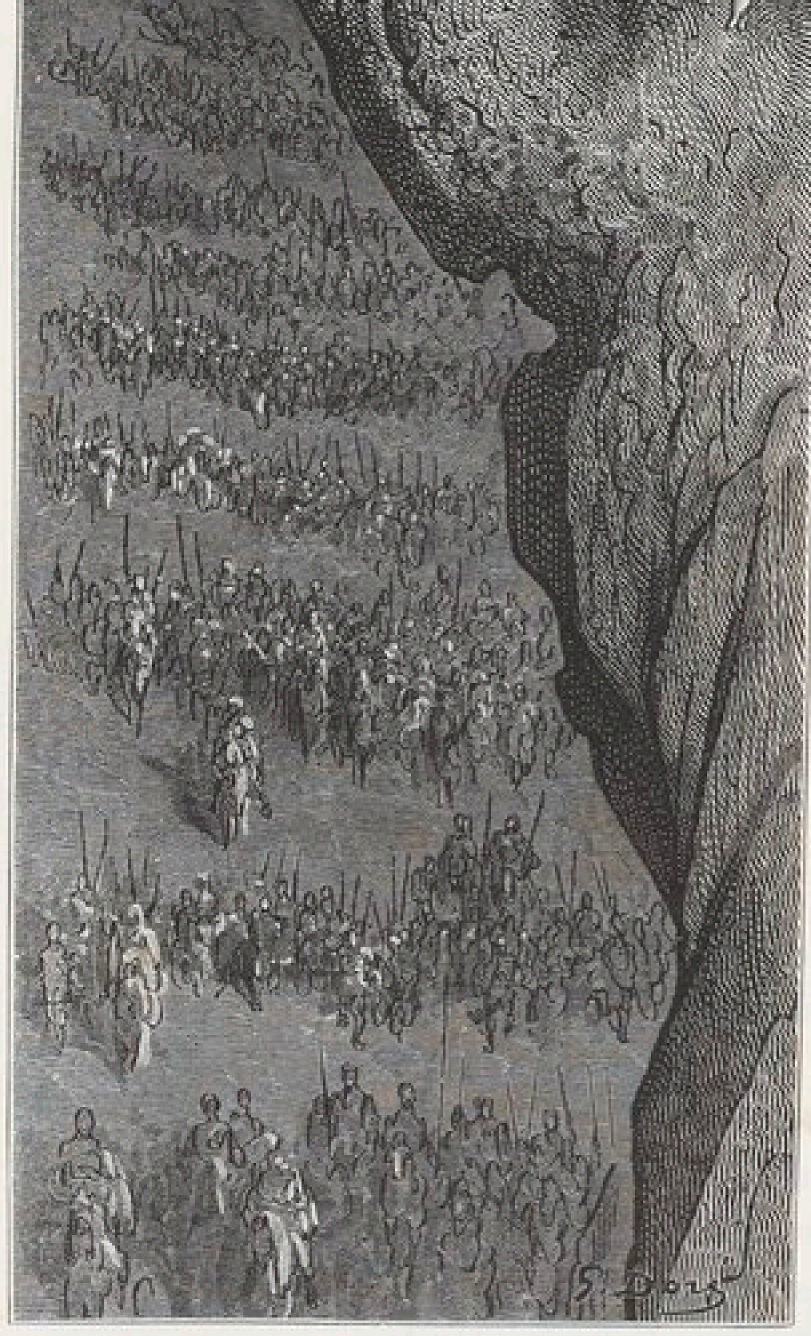
134. S'ils ne peuvent les rencontrer auparavant, ils les retrouveront toujours au camp sarrasin; car ils y seront allés pour en faire lever le siége, avant que le roi de France s'en soit entièrement rendu maître. Ainsi ils se dirigent du côté où ils estiment pouvoir les rencontrer le plus sûrement. Toutefois Roger ne partit pas subitement sans dire un mot à ses compagnons.

135. Il retourne vers l'endroit où était à l'écart le frère de sa belle maîtresse; et il lui fait des protestations d'amitié en toutes circonstances, dans la bonne et la mauvaise fortune. Ensuite il le prie, et il le fait très-adroitement, de saluer sa sœur en son nom; et cela fut dit de la meilleure manière pour n'éveiller ni chez lui ni chez les autres le moindre soupçon.

136. Il prit congé de lui, de Vivian, de Maugis et d'Aldigier qui était blessé. Ceux-ci se proclamèrent aussi reconnaissants à tout jamais de ses services. Marphise avait si à cœur d'aller à Paris, qu'elle avait oublié de saluer ses amis. Mais Maugis et Vivian allèrent assez avant pour la saluer de loin.

137. Richardet en fit autant. Mais Aldigier reste étendu, et il est contraint de rester malgré lui. Les deux premiers avaient pris la route de Paris, ceux-ci la prennent à leur tour. J'espère vous raconter, seigneur, dans l'autre chant les actions miraculeuses et surhumaines que firent, au grand dommage des soldats de Charles, les deux couples dont je viens de vous parler.



CHANT VINGT-SEPTIÈME

1. Souvent les avis des femmes valent mieux pris à l'improviste que décidés après réflexion ; c'est un don particulier et spécial, entre tant et tant d'autres qui leur ont été accordés par le ciel. Mais ceux des hommes peuvent difficilement être bons, à moins qu'une mûre délibération ne leur vienne en aide, à moins qu'on n'ait dépensé à les mûrir un peu de temps et beaucoup de réflexion et de peine.

2. L'avis de Maugis avait paru bon, et pourtant il ne le fut pas, bien qu'il lui eût servi, comme je l'ai dit, à délivrer son cousin Richardet d'un très-grand péril. Il avait forcé le démon à entraîner loin de là Rodomont et le fils du roi Agrican, sans prendre garde qu'ils seraient ainsi attirés là où ils assureraient la défaite des chrétiens.

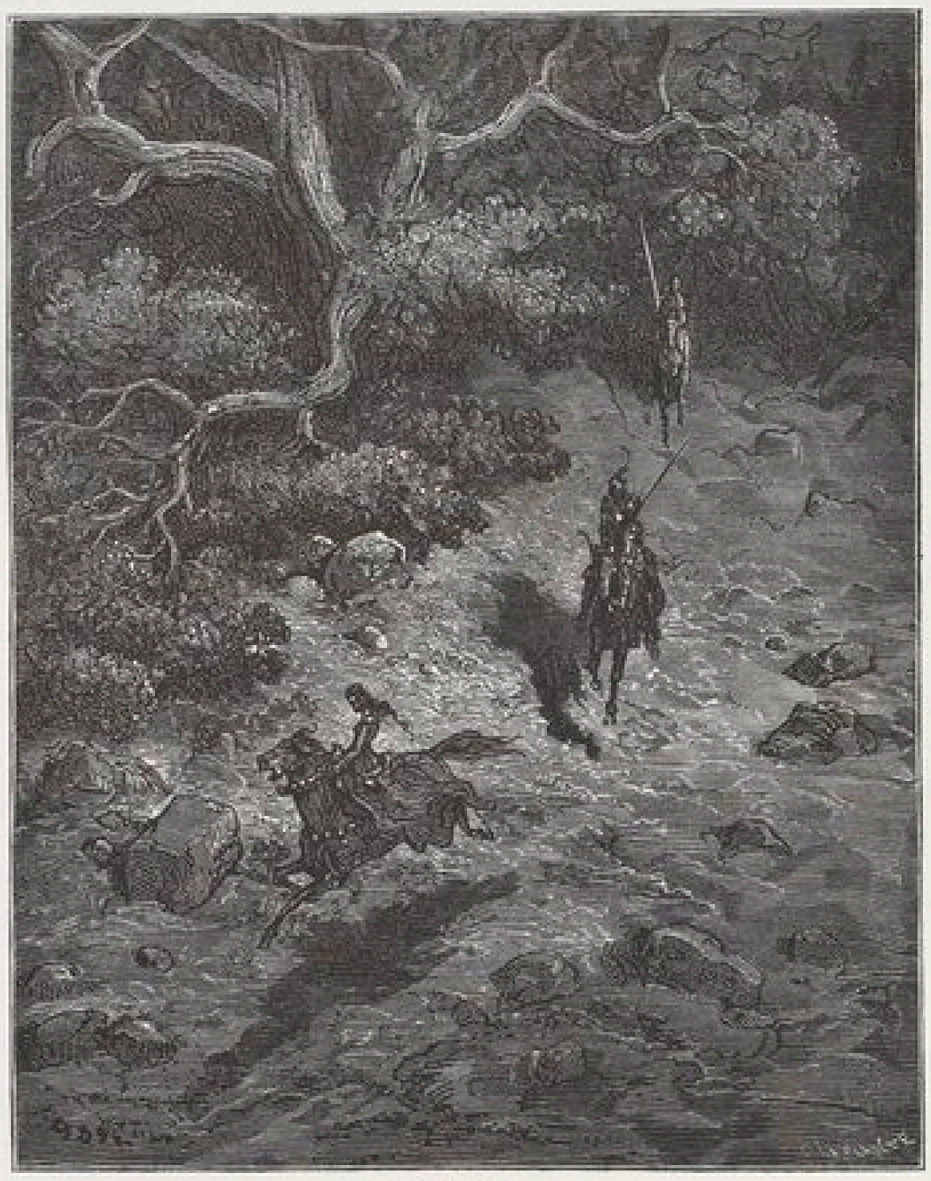
3. Mais, s'il avait eu le temps d'y penser, on peut croire qu'il aurait également donné secours à son cousin, sans causer de dommage à l'armée chrétienne. Il aurait pu commander au démon d'emporter la jeune femme si loin vers l'orient ou vers le couchant, qu'on n'en eût plus entendu parler en France.

4. De cette façon ses amants l'auraient suivie en tous lieux comme à Paris. Mais ce fut une inadvertance de la part de Maugis, pour y avoir peu réfléchi. Et le malin, ce banni du ciel, qui ne

respire que sang, carnage et incendie, comme le maître ne lui prescrivait aucun chemin, prit celui par lequel il pouvait faire le plus de mal à Charles.

5. Le palefroi, qui avait le diable au corps, emporta Doralice épouvantée, sans que les rivières pussent l'arrêter, et encore moins les fossés, les bois, les marais, les montagnes ou les précipices, jusqu'à ce qu'au milieu du camp anglais et français, et des autres nations, appuis des étendards du Christ, il l'eût ramenée à son père, le roi de Grenade.

6. Rodomont et le fils d'Agrican la suivirent quelque temps le premier jour, parce qu'ils l'apercevaient de loin, mais ils finirent par la perdre de vue, et ils allèrent sur ses traces, comme le chien accoutumé à chercher le lièvre ou le chevreuil; et ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent au camp, où ils eurent de ses nouvelles et surent qu'elle était auprès de son père.



Stance 6.

7. Prends garde à toi, Charles, car voici tant de fureur accumulée contre toi, que je ne vois plus pour toi de salut. Non-seulement ceux-ci, mais le roi Gradasse, mais Sacripant, se réunissent pour la perte de ton armée. La Fortune, pour te faire une blessure profonde, t'enlève à la fois les deux astres de valeur et d'habileté qui brillaient près de toi; et tu es resté comme un aveugle dans les ténèbres.

8. Je parle de Roland et de Renaud : l'un, tout à fait fou furieux, va courant tout nu par monts et par vaux, à l'air, à la pluie, au froid, à la chaleur. L'autre, dont l'esprit n'est guère plus solide, t'abandonne dans le plus grand danger; ne trouvant pas Angélique, il est parti et s'en va cherchant ses traces.

9. Un vieux magicien trompeur lui fit (comme je vous l'ai dit au commencement) croire par un de ses chimériques prestiges qu'Angélique s'en allait avec Roland; aussi, atteint au cœur de la plus grande jalousie que jamais amant ait ressentie, il vint à Paris, et dès qu'il parut à la cour, le hasard voulut qu'on l'envoyât en Bretagne.

10. Après qu'eut été livrée la bataille où il remporta l'honneur d'avoir bloqué Agramant, il revint à Paris, et fouilla tous les couvents de femmes, les maisons, les châteaux. A moins qu'elle n'eût été changée en colombe, cet amant jaloux l'aurait trouvée. Enfin, voyant qu'elle n'y est pas, non plus que Roland, il se met avec une grande impatience à les chercher tous les deux.

11. Il s'imagine que dans un de ses châteaux d'Anglante ou de Blaye, Roland passait avec elle la vie en fêtes et en plaisirs, et il allait çà et là pour les retrouver, mais il ne les trouva ni dans un lieu ni dans un autre. De nouveau il retournait à Paris, pensant que le paladin devait peu tarder à arriver à ce rendez-vous, car son absence n'était pas sans conséquence fâcheuse pour lui.

12. Il séjourne dans la ville un jour ou deux; puis, Roland n'arrivant pas, il retourne vers Anglante ou Blaye, s'informant s'il ne peut entendre parler de lui. Il chevauche la nuit, le jour, à la fraîcheur de l'aube, aux heures des chaleurs les plus ardentes; et, soit à la clarté du soleil, soit à celle de la lune, il fait ce chemin plutôt deux cents fois qu'une seule.

13. Mais l'antique ennemi qui fit lever à Ève la main vers le fruit défendu, jette sur Charles ses yeux livides un jour que le brave Renaud était loin de lui. Et, voyant la déroute qui pouvait être en ce moment infligée au peuple chrétien, il amena là les guerriers les plus excellents qui fussent au monde entre tous les Sarrasins.



Stance 10.

14. Le roi Gradasse et le brave roi Sacripant, étant devenus compagnons d'armes au sortir du palais plein de mensonges d'Atlant, il leur mit au cœur le désir d'accourir au secours des peuples assiégés d'Agramant, et d'anéantir l'empereur Charles. Et lui-même il les escorta à travers les contrées inconnues et leur facilita la route.

15. Il chargea un autre des siens de presser Rodomont et Mandricard sur les traces où l'autre infernal compagnon emporte Doralice sans se ralentir. Il en dépêcha encore un autre, pour empêcher Marphise et le brave Roger de prendre du repos. Mais celui qui guida ce dernier couple retint un peu plus la bride et n'arriva pas en même temps que les autres.

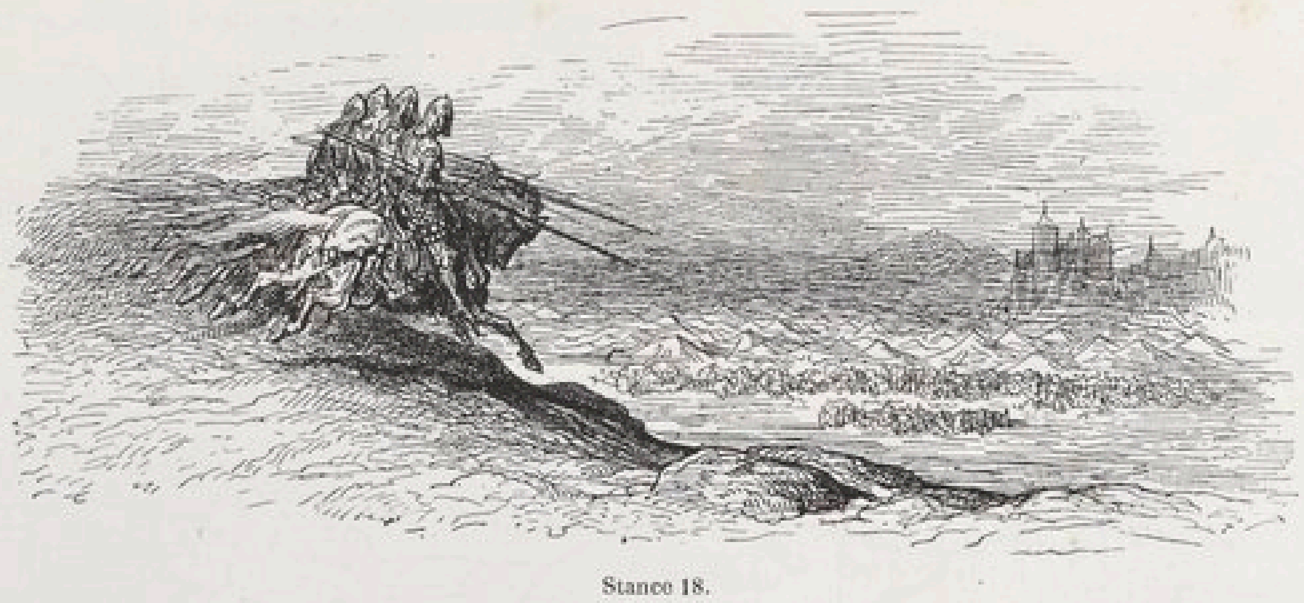


Stance 15.

16. Le couple de Marphise et de Roger se trouva d'une demi-heure en retard, parce que l'ange des ténèbres, voulant porter des coups aux chrétiens, prit adroitement ses précautions pour que la querelle du cheval ne vînt pas entraver son désir, car elle se serait renouvelée si Roger et Rodomont fussent arrivés en même temps.

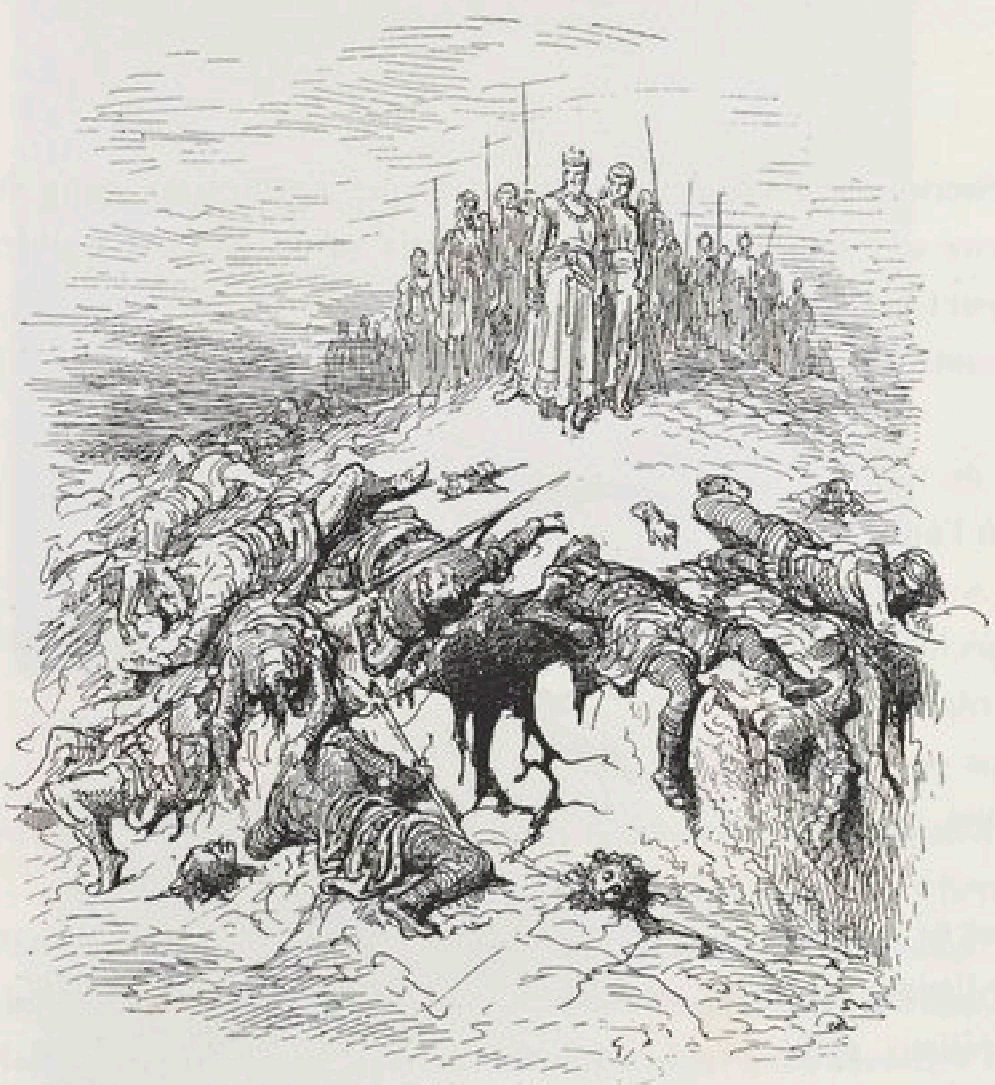
17. Les quatre premiers se trouvèrent ensemble à un endroit d'où ils pouvaient voir les campements de l'armée assiégée et ceux de l'armée assiégeante, et les bannières qu'agitaient les vents. Ils se consultèrent un moment; et la conclusion dernière de leur examen fut de secourir, malgré Charles, le roi Agramant, et de le délivrer des assiégeants.

18. Ils se serrent ensemble et se lancent par le milieu du campement des chrétiens, en criant ensemble : « Afrique et Espagne ! » et découvrant ainsi qu'ils étaient tous païens. Dans le camp on entend crier : « Aux armes, aux armes ! » mais on se vit aussitôt aux prises avec l'ennemi, et une forte troupe de l'arrière-garde, sans avoir seulement été attaquée, s'enfuit en déroute.



Stance 18.

19. L'armée chrétienne au milieu du tumulte est bouleversée sans savoir de quoi il s'agit. Quelques-uns pensent que ce peut être une attaque telle qu'en font souvent les Suisses ou les Gascons. Mais comme la plupart ne savent ce qui se passe, chaque nation se range ensemble, les uns au bruit du tambour, d'autres à celui de la trompette. Grande est la rumeur, et elle retentit jusqu'au ciel.



Stance 22.

20. Le grand empereur est tout couvert de ses armes, à l'exception du casque, et il a près de lui ses paladins. Il s'avance et demande quel événement a ainsi mis en désordre ses bataillons. Et par ses menaces il arrête tantôt ceux-ci, tantôt ceux-là ; il en voit beaucoup de blessés à la figure, à la poitrine, d'autres le crâne ou la gorge couverts de sang ; quelques-uns reviennent avec une main ou un bras coupés.

21. Il avance et en voit beaucoup étendus à terre, ou plutôt dans une mare vermeille, horriblement noyés dans leur propre sang ; ni médecin ni sorcier ne peuvent plus les aider en rien. Il voit un cruel spectacle de têtes, de bras, de jambes séparés du tronc. Des premières tentes jusqu'aux dernières, partout il voit des cadavres.

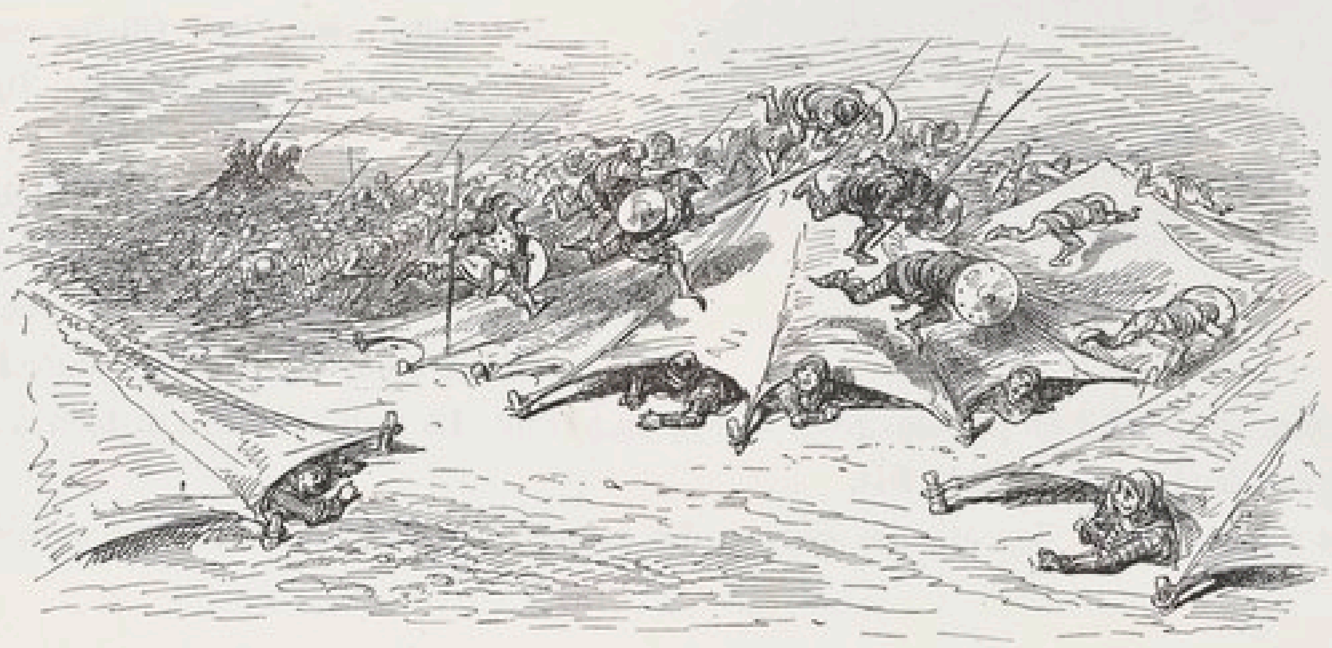
22. Où avait passé la petite troupe, éternellement digne d'une éclatante renommée, se prolongeait la trace de ces exploits à jamais mémorables au monde. Charles y contemple le cruel massacre, preuve merveilleuse de colère et de haine, comme un homme, dont la foudre a endommagé la maison, cherche à reconnaître le trajet qu'elle a suivi.

23. Ce premier secours n'était pas encore parvenu aux retranchements du roi africain, lorsque d'un autre côté survint Marphise avec le courageux Roger. Après avoir une ou deux fois jeté les regards à l'entour et bien vu quel était le chemin le plus court pour secourir leur prince assiégé, le digne couple s'élança rapidement.

24. Telle, lorsqu'on met le feu à une mine, le long du noir sillon de poudre la flamme en liberté brûle et s'en vole si vite que l'œil peut à peine la suivre, et telle on entend bientôt la profonde commotion, qui brise les durs rochers et renverse les épaisses murailles; tels s'avancèrent Roger et Marphise, et tels retentirent leurs coups dans la bataille.

25. D'estoc et de taille ils commencèrent à fendre les têtes et à couper les bras et les épaules de la troupe peu leste à débarrasser et leur livrer la voie. Quiconque a observé le passage des tempêtes qui ravagent tout un côté d'une montagne ou d'une vallée, sans toucher à l'autre, peut se figurer le passage de ces deux guerriers à travers cette foule.

26. Beaucoup d'hommes qui avaient échappé à la fureur de Rodomont et de ses premiers compagnons, remerciaient Dieu de leur avoir donné des jambes si rapides et des pieds si lestes; puis,



Stance 25.

venant à donner de la poitrine et du front contre Marphise et Roger, ils voyaient, désabusés, que ni en restant ferme, ni en se sauvant, l'homme ne peut éviter son inflexible destinée.

27. Qui fuit un danger tombe dans un autre et paye l'amende avec ses os et sa chair. Ainsi le renard craintif, croyant se sauver, tombe avec ses petits dans la gueule du chien, après avoir été chassé de son ancien terrier par un laboureur voisin, qui l'accuse de mille méfaits et l'a fait adroitement, avec du feu et de la fumée, déguerpir de la retraite où il se croyait en sûreté.

28. Marphise et Roger entrent en libérateurs dans les retranchements des Sarrasins. Tous alors, les yeux levés au ciel, remercient Dieu de l'heureux événement. Maintenant on n'a plus peur des paladins; le plus médiocre païen en défie cent. Et l'on conclut que, sans prendre de repos, il faut aller ensanglanter le camp chrétien.

29. Les cors, les clairons, les cymbales mauresques emplissent l'air de leurs sons formidables. On voit les bannières, les gonfalons flotter dans l'air au souffle des vents. De l'autre côté, les capitaines de Charles rassemblent, avec les Allemands et les Bretons, les troupes de France, d'Italie et d'Angleterre. Alors s'engage une rude et sanglante bataille.

30. La force du terrible Rodomont, celle du furieux Mandricard, celle du brave Roger au courage inépuisable, du roi Gradasse si fameux de par le monde, de Marphise au front intrépide, du roi de

Circassie qui ne le cède à nul autre, obligent le roi de France à invoquer saint Jean et saint Denis et à regagner Paris.

31. L'audace invincible, la force merveilleuse de ces chevaliers et de Marphise, n'étaient pas de telle sorte, seigneur, qu'on puisse les imaginer, encore moins les décrire. Par là on peut juger combien de monde fut tué dans cette journée et quel échec cruel essuya Charlemagne. Joignez encore à ceux-là, avec Ferragus, plus d'un Maure fameux.

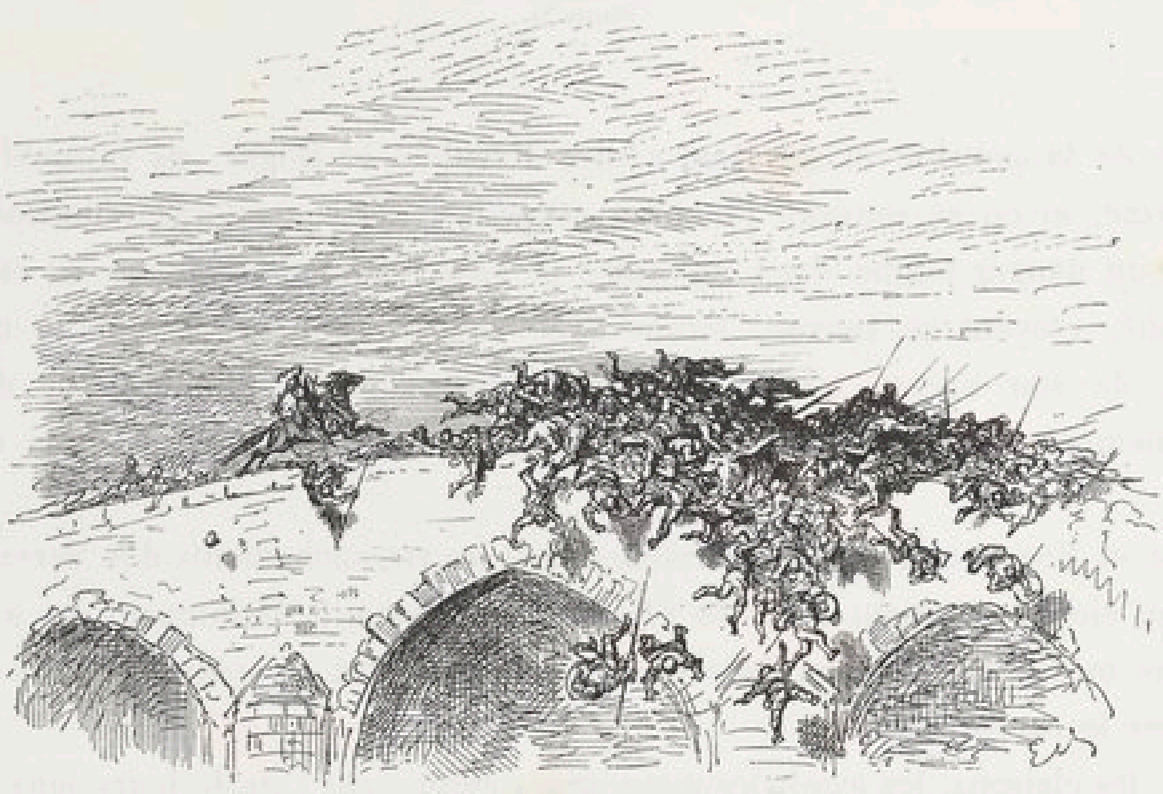


Stance 29.

32. Beaucoup en fuyant précipitamment se noyèrent dans la Seine, parce que le pont ne pouvait suffire à tant de monde; ils auraient voulu, comme Icare, avoir des ailes, car ils avaient la mort par devant et par derrière. A l'exception d'Oger le Danois et du marquis de Vienne, les paladins furent tous faits prisonniers. Olivier rentra blessé au-dessous de l'épaule droite, Ogier la tête fendue.

33. Si, comme Renaud et Roland, Brandimart avait quitté la partie, Charles s'en allait de Paris en exil, s'il parvenait à sortir vivant d'un si grand incendie : Brandimart fit ce qu'il put, et quand il ne put plus rien, il céda au torrent. La fortune sourit si bien à Agramant, qu'il assiégea Charles une seconde fois.

34. Les gémissements, les cris des veuves, des jeunes orphelins, des vieillards privés de leurs enfants, montèrent de cette sombre atmosphère jusqu'au séjour de l'éternelle sérénité, où trônait saint Michel, et lui firent voir comment les peuples fidèles de France, d'Angleterre et d'Allemagne, qui avaient couvert toute la campagne de leurs cadavres, étaient devenus la proie des loups et des corbeaux.



Stance 32.

35. La face de l'ange bienheureux se couvrit de rougeur, parce qu'il jugea qu'on avait mal obéi au Créateur. Il reconnut qu'il avait été dupé et trahi par la perfide Discorde : il l'avait chargée d'allumer le feu des querelles entre les païens, et l'ordre avait été mal exécuté. Bien plus, à regarder l'événement, elle paraissait avoir fait tout le contraire de ce qu'il avait imposé.

36. Ainsi qu'un serviteur fidèle, qui a plus de zèle que de mémoire et qui s'aperçoit qu'il a mis en oubli une chose qu'il devait avoir à cœur autant que sa propre vie et que son âme même, tâche de réparer sa faute en toute hâte, et veut éviter que son maître ne s'en aperçoive avant; de même l'ange ne voulut pas monter vers Dieu sans s'être auparavant acquitté de sa commission.

37. Il dirigea son vol vers le monastère où il avait d'autres fois rencontré la Discorde. Il la trouva présidant au chapitre à une nouvelle élection de dignitaires, et elle se faisait un divertissement de voir les frères se jeter les bréviaires à la tête. L'ange l'empoigna par les cheveux et lui donna force coups de poing et force coups de pied [1].

38. Puis il lui brisa la hampe d'une croix sur la tête, sur le dos et sur les bras. La misérable demande grâce à grands cris, et elle embrassait les genoux du messager divin. Michel ne la quitte pas, qu'il ne l'ait chassée vivement dans le camp du roi d'Afrique; et puis il lui dit : « Attends-toi à avoir pis encore, si je t'aperçois hors de ce camp. »



Stance 38.

39. Bien qu'elle eût tout le dos et les bras rompus, craignant cependant de se retrouver une autre fois exposée à ces grands coups, à cette redoutable colère, la Discorde court aussitôt prendre ses soufflets, elle avive les feux allumés; elle en allume encore d'autres, et fait jaillir de beaucoup de cœurs un vaste incendie de colères.

40. Elle enflamme tellement Rodomont et Mandricard, et en même temps Roger, qu'elle les amène tous devant le roi des Maures, maintenant que Charles n'assiége plus les païens et qu'au contraire l'avantage est à eux. Ils lui racontent leurs différends et lui font connaître les motifs qui les ont fait naître. Puis ils s'en remettent au jugement du roi, qui décidera lesquels d'entre eux doivent entrer les premiers en lice.

41. Marphise aussi explique son cas et dit qu'elle veut finir le combat qu'elle a commencé avec le Tartare, parce qu'elle a été provoquée par lui. Et elle ne veut différer ni d'un jour, ni d'une heure, pour laisser le champ aux autres querelles. Mais elle fait les plus grandes instances pour passer la première, et elle appelle le Tartare au combat.

42. Rodomont ne réclame pas moins que les autres d'être admis le premier dans le champ clos, pour terminer avec son rival la lutte qu'il a interrompue pour secourir le camp africain, et qui jusqu'ici est restée en suspens. Roger apporte ses raisons à la traverse : il déclare qu'il ne peut supporter que Rodomont lui retienne son cheval et que ce ne soit pas avec lui d'abord qu'il vienne combattre.

43. Pour augmenter la confusion, voici venir encore le Tartare : il nie qu'à aucune condition Roger ait le droit de porter l'aigle aux ailes blanches. Il est dans un tel transport de colère et de fureur, qu'il veut (si les trois autres ne s'y refusent pas) vider toutes les querelles à la fois. Et certes ce ne seraient pas les autres qui s'y seraient refusés, s'ils avaient eu le consentement du roi.

44. Le roi Agramant fait tout ce qu'il peut, par des prières, par de bons conseils, pour que la paix se fasse. Quand à la fin il les voit tous sourds ne vouloir consentir ni à paix, ni à trêve, il cherche au moins à les accorder de façon qu'ils aient le champ clos l'un après l'autre. A la fin, le meilleur parti qui s'offre à son esprit est que l'entrée de chacun dans la lice soit décidée au sort.

45. Il fait faire quatre billets : sur l'un est écrit Mandricard et Rodomont ensemble ; sur l'autre, Mandricard et Roger ; un troisième portait Rodomont et Roger ; un dernier, Marphise et Mandricard. Il les fit ensuite tirer au gré de l'inconstante déesse ; et le premier à sortir fut le seigneur de Sarse avec Mandricard.

46. Sur le second étaient Roger et Rodomont ; les noms de Mandricard et de Marphise sortirent les derniers. La jeune femme en fronça les sourcils de dépit ; Roger ne parut pas plus content qu'elle. Il sait que les deux premiers sortis ont une force capable de finir entre eux la querelle de manière à ne laisser plus rien à faire ni à lui, ni à Marphise.

47. Non loin de Paris était un terrain qui avait un mille ou un peu moins de tour ; une levée de terre de médiocre hauteur l'entourait entièrement en forme d'amphithéâtre. Il y avait là autrefois un château ; mais les murailles et les toits, attaqués par le fer et par le feu, sont tombés en ruine. On peut voir un pareil emplacement toutes les fois qu'on va de Parme à Borgo.



Stance 50.

48. C'est en ce lieu que fut établie la lice, complétement entourée de courtes palissades, carrée, suffisamment grande, convenable pour la circonstance, et munie, comme c'est l'usage, de deux larges portes. Le jour arrivé, choisi par le roi pour ce combat entre les chevaliers, qui ne cherchèrent point à le refuser, on dressa les pavillons des deux côtés près des barrières et des palissades.

49. Dans le pavillon qui est vers le couchant se tient le roi d'Alger aux membres de géant. Le hardi Ferragus et Sacripant lui mettent sur le dos la peau écailleuse de serpent. Le roi Gradasse et le puissant Falsiron [2] sont dans l'autre pavillon du côté du levant. Ils attachent de leurs mains l'armure troyenne au successeur du roi Agrican.

50. Sur un tribunal large et élevé siégeait le roi d'Afrique. Avec lui étaient le roi d'Espagne, puis Stordilan et les autres chefs que respecte l'armée païenne. Heureux ceux qui peuvent trouver place sur des tertres ou des cimes d'arbres, qui les élèvent au-dessus du terrain ! Grande est la foule, et de tous côtés un peuple nombreux se répand à flots autour de la palissade.

51. Avec la reine de Castille étaient les princesses, et les nobles dames d'Aragon, de Grenade et de Séville et même des provinces qui avoisinent les colonnes d'Atlas. Parmi elles était assise la fille de Stordilan. Elle avait de riches vêtements formés de deux étoffes : l'une d'un rose pâle, l'autre verte. La première avait perdu sa couleur et tournait au blanc [3].

52. Marphise était en habit court, tel qu'il convient à une dame et à une guerrière. C'est de cette façon sans doute que le Thermodon [4] vit Hippolyte se parer avec ses compagnes. Déjà le héraut vêtu de la cotte d'armes, aux armes du roi Agramant, était venu dans le champ clos publier les lois du combat et interdire aux assistants de prendre en actions ou en paroles le parti d'aucun des combattants.

53. La foule épaisse attendait impatiemment le combat et ne cessait d'accuser la lenteur des deux fameux chevaliers, lorsqu'on entend s'élever du pavillon de Mandricard une forte rumeur qui va grossissant. Or apprenez, seigneur, que ce tumulte et les cris que l'on entend viennent du vaillant roi de Séricane et du puissant Tartare.



ELLE SE FAISAIT UN DIVERTISSEMENT DE VOIR LES FRÈRES SE JETER LES BRÉVIAIRES A LA TÊTE. (CHANT XXVII, STANCE 37.

54. Le roi de Séricane [5], ayant armé entièrement de sa main le roi de Tartarie, allait lui attacher au côté cette épée souveraine qui jadis avait appartenu à Roland, quand il vit gravés sur le pommeau : « Durandal », et les armoiries que portait Almont et qui furent enlevées à ce malheureux par Roland, jeune alors, près d'une fontaine, dans Apremont.

55. En l'examinant, il fut certain que c'était cette épée si fameuse du seigneur d'Anglante, pour laquelle lui-même [6], quelques années auparavant, avec une grande armée, la plus belle qui soit jamais partie de l'Orient, il avait subjugué la Castille et vaincu la France. Mais il ne peut s'imaginer comment il est arrivé que Mandricard l'ait maintenant en sa possession.

56. Et il lui demanda « si c'était par la force ou par un traité qu'il l'avait prise au comte, et en quel lieu et à quelle époque ». Mandricard dit qu'il avait livré un grand combat à Roland pour l'avoir; et que celui-ci avait feint ensuite d'être fou, « espérant ainsi cacher la crainte qu'il avait d'être continuellement en guerre avec moi, tant qu'il garderait cette bonne épée. »

57. Et il ajoutait « qu'il avait imité le castor qui, se voyant poursuivi par le chasseur, s'arrache lui-même les glandes séminales, parce qu'il sait qu'on ne recherche pas autre chose de lui. » Gradasse n'entendit pas en entier ce récit; il s'écria : « Je ne veux la céder ni à toi, ni à d'autres. J'ai dépensé pour l'avoir tant d'or, tant de peines et tant de monde, qu'elle m'appartient à juste titre.

58. « Cherche donc à te pourvoir d'une autre épée, car je veux celle-ci; et que cela ne t'étonne pas! Que Roland soit fou ou sage, j'entends avoir cette épée en quelque lieu que je la trouve. Toi, tu te l'es appropriée sans témoins sur la route; moi, je la dispute ici. Mon cimeterre plaidera ma cause et nous rendrons le jugement dans la lice.

59. « Prépare-toi à la conquérir avant de t'en servir contre Rodomont. Il est d'antique usage que le chevalier gagne ses armes avant d'affronter la bataille. — Aucun son n'est plus doux à mon oreille, répondit le Tartare en élevant la tête, que celui d'une provocation au combat. Mais fais en sorte que Rodomont y consente.

60. « Fais que ta querelle se vide la première, et que le roi de Sarse se contente de la seconde rencontre; et ne crains pas que je ne me présente pas pour répondre à toi ou à tout autre. » Roger s'écria : « Je ne veux pas qu'on défasse la convention, ni qu'on mêle davantage les sorts. Que Rodomont vienne le premier en champ clos, ou que son combat n'ait lieu qu'après le mien.

61. « Si l'opinion de Gradasse prévaut, qu'il faut gagner les armes avant de s'en servir, toi non plus tu ne dois pas porter mon aigle aux ailes blanches avant de me l'avoir enlevée par les armes. Mais puisque j'ai déjà consenti que cela fût réglé ainsi, je ne veux pas appeler de ma sentence : que mon combat soit le second, j'y consens, pourvu que celui du roi d'Alger soit le premier.

62. « Si vous troublez l'ordre partiellement, moi aussi je le troublerai tout à fait. Je n'entends pas te laisser mon écu, si tu ne me le disputes en combattant à l'instant même. — Fussiez-vous l'un et l'autre le dieu Mars, reprit Mandricard transporté de colère, vous ne seriez capables, ni l'un ni l'autre, de me priver de cette bonne épée ni de ces glorieuses armes. »

63. Et, outré de colère, il s'élança le poing fermé sur le roi de Séricane; et il lui donna sur la main droite un coup tel qu'il lui fit lâcher Durandal. Gradasse, ne soupçonnant pas qu'il fût d'une audace si folle, si extravagante, fut frappé à l'improviste, n'étant pas sur ses gardes, et la bonne épée lui échappa.

64. A cet affront, son visage s'enflamme de honte et de colère; il semble qu'il va jeter du feu. Dans cet événement, ce qui l'afflige le plus, ce qui le désole, c'est qu'il lui arrive devant tant de témoins. Altéré de vengeance, il se retire un peu en arrière pour tirer son cimeterre. Mandricard a une telle confiance en lui-même, qu'il défie encore Roger au combat.

65. « Avancez tous les deux ensemble, et que Rodomont vienne en troisième, l'Afrique, l'Espagne, et toute l'humaine engeance : je suis toujours là pour faire face. » En disant cela, Mandricard, qui ne craint rien, espadonne de l'épée d'Almont. Il embrasse son écu et s'avance avec une colère farouche contre Gradasse et contre le brave Roger.

66. « Laisse-moi, disait Gradasse, le soin de guérir cet homme de sa folie. — Par Dieu, disait Roger, je ne te le laisse point, car c'est à moi que revient ce combat. Retire-toi! — Va-t'en toi-même! » Aucun ne lâche pied; ils continuent leurs cris; ils s'attaquent et forment un trio de combattants. Il allait en résulter quelque étrange aventure.

67. Si de nombreux spectateurs ne s'étaient interposés au milieu de ces fureurs, avec assez peu de prudence, car ils pensèrent apprendre à leurs dépens ce qu'il en coûte de vouloir sauver les autres à ses propres risques. Et le monde entier ne les aurait pas séparés, si le fils du fameux Trojan n'était intervenu avec le roi d'Espagne. A son aspect tous témoignèrent leur déférence et de grands respects.

68. Agramant se fit exposer la cause de cette nouvelle querelle si ardente. Ensuite il prit beaucoup de peines pour amener Gradasse à céder obligeamment à Mandricard, pour cette journée seulement, l'épée d'Hector, jusqu'à ce que fût terminée l'âpre querelle qu'il avait avec Rodomont.

69. Pendant que le roi Agramant s'applique à les apaiser, et cherche à faire entendre raison tantôt à celui-ci, tantôt à celui-là, dans l'autre pavillon une autre dispute retentit entre Sacripant et Rodomont. Le roi de Circassie, comme cela a été dit précédemment, était près de la personne de Rodomont; lui et Ferragus l'avaient revêtu des armes de son ancêtre Nemrod.



Stance 67.

70. Ils s'étaient rendus ensuite à l'endroit où le destrier mordait son riche frein écumeux; je parle du bon Frontin, au sujet duquel Roger était en colère et plus que jamais irrité. Sacripant, chargé d'amener en champ clos un tel chevalier, regardait curieusement si le destrier était bien ferré, bien enharnaché, et dans l'état où il devait être.

71. Venant à regarder plus minutieusement ses marques et ses formes souples et harmonieuses, il eut bientôt reconnu, sans le moindre doute, que c'était son cheval Frontalaite qu'il avait jadis tant aimé; pour qui autrefois il avait eu mille querelles; et lorsqu'il lui fut ravi, il voulut pendant un certain temps aller toujours à pied, tant il était affligé.

72. Brunel le lui avait dérobé de dessous lui devant Albraque, le même jour où il ravit aussi son anneau à Angélique, au comte Roland Balisarde et le cor, et à Marphise son épée; lorsqu'il retourna en Afrique, il l'avait donné, avec Balisarde, à Roger, qui l'avait ensuite nommé Frontin.

73. Quand le Circassien reconnut qu'il ne se trompait point, se tournant vers le roi d'Alger, il lui dit : « Sachez, seigneur, que ce cheval est à moi, qu'il me fut volé à Albraque. J'aurais bien des témoins pour le prouver, mais comme ils sont trop loin de nous, si quelqu'un le nie, je veux soutenir, les armes à la main, la vérité de ce que j'avance.

74. « Je consens volontiers, à cause de la liaison qui existe entre nous depuis quelques jours, à ce que ce cheval vous soit prêté pour aujourd'hui, parce que je vois bien que vous ne pouvez vous en passer; à la condition toutefois que vous reconnaissiez qu'il m'appartient et qu'il vous est prêté par moi; autrement ne comptez pas l'obtenir, à moins de le disputer en combattant auparavant contre moi. »

75. Rodomont (il n'y en eut jamais dans tout le métier des armes de plus orgueilleux, et je ne crois pas que dans l'antiquité aucun l'ait égalé en force et en courage) répondit : « Tout autre que

vous, Sacripant, qui eût été assez hardi pour me parler de la sorte, se serait bientôt aperçu à ses dépens qu'il eût mieux valu pour lui naître muet.

76. « Mais, à cause de la liaison que, comme vous l'avez dit, nous avons récemment formée entre nous, je consens, par égard pour vous, à vous engager à différer cette entreprise, jusqu'à ce que vous voyiez le résultat du combat qui va s'engager entre nous, et d'où, je l'espère, vous emporterez une telle leçon que vous me direz de bonne grâce : Gardez le destrier.

77. « — Chez vous la courtoisie est de l'impertinence, dit le Circassien plein de colère et de fureur, mais je vous dis maintenant plus clair et plus net de ne pas compter sur ce destrier ; que je vous le défends, moi, tant que je tiendrai en main cette épée vengeresse ; et j'y emploierai jusqu'aux ongles et aux dents, si je ne puis le défendre d'une autre manière. »

78. Des paroles ils vinrent aux injures, aux cris, aux menaces et au combat; car leur colère s'enflamma plus rapidement que le feu n'allume la paille. Rodomont a son haubert et toute son armure; Sacripant n'a ni plastron ni maille; mais il semble, tant il est habile à s'escrimer, se couvrir entièrement avec son épée.

79. La force et la férocité de Rodomont, bien qu'infinies, ne l'emportaient pas sur la prévoyance et la dextérité avec lesquelles Sacripant suppléait à ses forces. Jamais roue ne tourne avec autant de vitesse la meule qui écrase le grain, que Sacripant ses mains et ses pieds, deçà, delà, partout où il en ressent le besoin.

80. Mais Ferragus, mais Serpentin tirent leurs épées et se précipitent hardiment entre eux, suivis du roi Grandonio, d'Isolier et de plusieurs autres seigneurs du peuple maure. C'étaient ces bruits qu'entendirent dans l'autre pavillon ceux qui étaient venus pour tenter en vain de mettre d'accord le Tartare, Roger et le roi de Séricane.



Stance 71.

81. Quelqu'un vint en donner la nouvelle au roi Agramant, et lui expliquer comment pour le destrier Sacripant avait engagé un rude et farouche combat avec Rodomont. Le roi, confondu de tant de dissensions, dit à Marphise : « Faites attention ici, à ce qu'il ne survienne rien de pis entre ces guerriers, pendant que je vais remédier à l'autre désordre. »

82. Rodomont, qui voit le roi son souverain, réprime son orgueil et recule d'un pas en arrière ; le roi de Circassie ne se retire pas avec moins de respect à l'arrivée d'Agramant. Celui-ci, d'un air royal, d'un ton grave et froid, demande la cause d'une si grande colère ; et il cherche, quand il a bien tout compris, à les mettre d'accord, et il n'y réussit point.

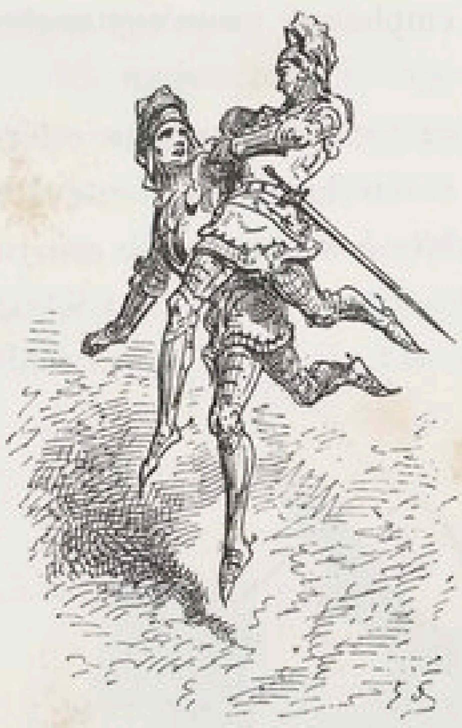
83. Le roi de Circassie ne veut pas « que son destrier reste plus longtemps au roi d'Alger, s'il n'abaisse pas son orgueil jusqu'à venir le prier de le lui prêter ». Rodomont, superbe comme à son ordinaire, lui répond : « Ni toi ni le ciel vous ne ferez jamais que j'obtienne d'un autre que de moi-même une chose que je puis avoir par la force de mon bras. »

84. Le roi demande au Circassien quel droit il a sur le cheval, et comment il lui a été pris ; et celui-ci expose le tout de point en point, et dans son récit la rougeur lui monte au visage, quand il en vient à raconter « comment l'adroit larron, l'ayant surpris dans une rêverie profonde,

avait soutenu la selle sur quatre pieux, et avait enlevé de dessous lui le cheval déharnaché. »

85. Marphise, qui était accourue aux cris avec les autres, aussitôt qu'elle entendit raconter le vol du cheval, eut le visage troublé, parce qu'elle se souvint qu'elle aussi avait perdu son épée ce jour-là; et elle reconnut alors ce destrier qui semblait avoir des ailes quand il s'enfuyait loin d'elle; elle reconnut également le brave roi Sacripant, qu'elle n'avait pas reconnu jusqu'à ce moment.

86. D'autres personnes qui se trouvaient là, et qui avaient souvent entendu Brunel se vanter de ce tour, commencèrent à se retourner de son côté et indiquèrent par leurs signes que c'était bien lui. Marphise, dont le soupçon est éveillé, commence à s'informer à ceux qui étaient près d'elle, et elle en vient à reconnaître que celui qui lui avait ravi son épée, était ce même Brunel.



Stance 89.

87. Elle sut que, pour le larcin qui aurait dû lui faire nouer autour du cou une corde bien savonnée, il avait été, par un exemple inouï, élevé par le roi Agramant au trône de la Tingitane. Marphise, ranimant son ancienne colère, se décide à se venger à l'instant, et à punir les plaisanteries et les railleries sur la perte de son épée qu'il lui avait faites le long du chemin [7].

88. Elle se fait attacher son casque par son écuyer; car, pour le reste de son armure, elle ne l'avait pas quitté. Je ne sache point qu'on l'ait vue dix fois en sa vie sans sa cuirasse, depuis le jour où, intrépide au delà de toute croyance, elle habitua sa personne à la porter. Le casque en tête, elle s'en va vers les gradins élevés où parmi les premiers seigneurs siégeait Brunel.

89. Aussitôt elle l'empoigne au milieu de la poitrine et l'enlève de terre comme l'aigle rapace enlève parfois le poulet dans ses serres crochues; et elle le porte ainsi à l'endroit où se continuait le débat devant le fils du roi Trojan. Brunel, qui se voit tombé en de si mauvaises mains, ne cesse de pleurer et de demander grâce.

90. Au-dessus de toutes les rumeurs, du vacarme et des cris qui presque partout remplissaient le camp, on entend tellement Brunel, qui tantôt invoque la pitié, et tantôt appelle au secours, qu'au bruit de ses gémissements et de ses cris tout le monde accourt autour de lui. Arrivée devant le roi d'Afrique, Marphise d'un air altier lui parla de la sorte :



Stance 94.

91. « Je veux de mes propres mains pendre par le cou ce larron, ton vassal, parce que le jour même où à ce prince ici présent il déroba son cheval, il m'a pris à moi mon épée. Mais s'il y a quelqu'un qui veuille dire que j'ai tort, qu'il se présente et prononce une seule parole; je veux, en votre présence, lui soutenir qu'il en a menti et que je fais mon devoir.

92. « Mais comme on pourrait peut-être m'accuser d'avoir pour le remplir attendu qu'au milieu de toutes ces discussions les chevaliers les plus fameux fussent tous engagés dans d'autres querelles, je consens à différer de trois jours sa pendaison. Pendant ce temps ou venez ou envoyez quelqu'un le défendre. Après ce terme, s'il n'y a personne pour m'en empêcher, je régalerai de sa chair mille oiseaux de proie.

93. « Je vais me poster, à trois lieues d'ici, à cette tour élevée devant un petit bois, sans autre compagnie qu'une de mes femmes et un valet. Si quelqu'un prétend m'enlever ce larron, qu'il vienne là, je l'attends. » C'est ainsi qu'elle parla, et dès qu'elle eut terminé, elle se mit aussitôt en route sans attendre de réponse.

94. Elle pose devant elle, sur le cou de son cheval, Brunel qu'elle tient par les cheveux. Le misérable pleure, crie et appelle par leurs noms les personnes en lesquelles il espère. Agramant reste dans une telle confusion de tous ces démêlés, qu'il ne voit pas comment pouvoir les débrouiller; et il trouve encore plus pénible la manière dont Marphise lui enlève Brunel.

95. Non qu'il l'estime ou qu'il ait de l'attachement pour lui; au contraire il y a quelque temps qu'il l'a pris en aversion, et il a souvent eu l'envie de le faire pendre, depuis qu'il s'était laissé enlever l'anneau [8]. Mais cet acte de Marphise lui semble une telle insulte à son honneur, que son visage en rougit de honte. Il veut sur-le-champ la suivre en personne et faire tout son possible pour s'en venger.

96. Mais le roi Sobrin, qui était présent, le dissuade fortement de cette entreprise, en lui disant « qu'elle ne convenait pas à la majesté de son rang. Eût-il une ferme espérance, et même la certitude de vaincre, il y aurait plus de blâme que d'honneur pour lui, quand on dirait qu'il a dû faire effort pour vaincre une femme.

97. « S'il y a peu d'honneur, il y aurait grand danger dans tout combat à livrer à Marphise. » Le meilleur conseil qu'il pût lui donner était d'abandonner Brunel à la potence. Et s'il croyait qu'un seul coup d'œil lui suffît pour le sauver de la corde, encore ne devrait-il pas le donner, pour ne pas arrêter le cours de la justice.



Stance 100.

98. « Vous pourrez, disait-il, envoyer quelqu'un prier Marphise de vous faire juge de cette affaire, avec promesse que le voleur aura la corde au cou, et que satisfaction sera donnée à elle-même. Et quand bien même elle s'obstinerait à vous le refuser, qu'elle le garde et satisfasse entièrement son désir. Pourvu qu'elle ne se détache pas de votre amitié, qu'elle pende Brunel et tous les autres voleurs.

99. Le roi Agramant s'en tint volontiers à l'avis sage et prudent de Sobrin; il laissa Marphise, n'alla pas à elle, et ne permit pas que quelqu'un allât lui faire outrage; il ne souffrit pas, non plus, qu'on lui fît une prière, et apporta, Dieu sait avec quel courage, beaucoup de patience afin d'apaiser les querelles les plus graves et de débarrasser son camp de tout ce vacarme.

100. La Discorde insensée se rit de tout cela; désormais elle ne craint plus ni paix ni trêve. Elle court deçà, delà, dans tout le camp, et ne peut contenir sa joie. L'Orgueil se réjouit et saute avec elle. Il apporte de nouveaux aliments au feu et pousse un cri si fort qu'il porte jusqu'au royaume céleste le signal de la victoire.

101. Paris trembla, la Seine se troubla, à cette voix retentissante, à cet horrible cri. Le bruit retentit jusqu'à la forêt Ardenne [9], tel que tous les animaux sauvages quittèrent leurs retraites; les Alpes, les montagnes des Cévennes, les rivages de Blaye, d'Arles et de Rouen l'entendirent; le Rhône, la Saône, la Garonne et le Rhin en retentirent; les mères pressèrent leurs enfants contre leur sein.

102. Ils sont cinq chevaliers qui ont la résolution bien arrêtée d'être les premiers à vider leurs querelles, embrouillées l'une dans l'autre de telle façon qu'Apollon ne les aurait pas démêlées. Le roi Agramant commence par dénouer le nœud des premières querelles dont il avait eu connaissance, celle qui, pour la fille du roi Stordilan, était soulevée entre le roi de Scythie et le roi d'Afrique.

103. Le roi Agramant va plusieurs fois çà et là, à celui-ci, à celui-là, pour les mettre d'accord; il fait plusieurs fois à l'un et à l'autre des remontrances en maître équitable et en frère dévoué, et il les trouve également sourds l'un et l'autre, rebelles, intraitables; aucun ne consent à être celui qui restera privé de la dame d'où provient leur différend.

104. Il s'arrête enfin, comme au meilleur parti (et les deux amants en furent satisfaits), à donner pour époux à cette belle princesse celui des deux qu'elle-même préfère ; et du moment qu'elle aura fixé son choix, on ne pourra plus aller à l'encontre. Le compromis plut à l'un et à l'autre, chacun espérant qu'il devait être en sa faveur.

105. Le roi de Sarse qui, longtemps avant Mandricard, aimait Doralice, et qui avait été placé par elle au plus haut degré des faveurs qu'il est permis à une dame vertueuse d'accorder, estime que c'est à son avantage que doit tourner le grand arrêt qui peut le rendre heureux. Et il n'est pas le seul à avoir cette confiance : toute l'armée barbaresque la partage avec lui.

106. Tous savaient ce qu'il avait déjà fait pour elle dans les joutes, dans les tournois, à la guerre; et ils disent que Mandricard commet une erreur et une folie d'acquiescer à cette convention. Mais celui-ci qui, plusieurs fois, s'était trouvé en cachette avec elle pendant que le soleil était sous l'horizon et qui savait tout ce qu'il possédait de certain, se moquait du vain jugement populaire.

107. Puis les deux fameux rivaux ratifièrent leur convention dans les mains du roi, et de là ils se rendirent auprès de la jeune fille. Celle-ci, baissant les yeux avec confusion, dit que c'était le Tartare qui lui était le plus cher. Tout le monde en resta émerveillé. Rodomont fut si étonné et si déconcerté, qu'il n'eut pas le courage de lever la tête.



Stance 111.

108. Mais, après que sa violence ordinaire a chassé la honte qui lui avait coloré le visage, il appelle cette décision injuste et fausse, et, saisissant l'épée qu'il a au côté, en présence du roi et de tous les autres, il dit « que c'est par cette épée seulement que sa cause peut être gagnée ou perdue, et non par le jugement d'une femme légère, toujours portée à faire ce qui est le moins convenable. »

109. De nouveau Mandricard s'était redressé, disant : « Qu'il en soit comme tu voudras. » De sorte qu'avant que le navire pût entrer au port, il semblait y avoir un grand espace de mer à parcourir, si le roi Agramant n'eût donné tort à Rodomont, en lui disant qu'il n'avait plus le droit de provoquer Mandricard pour cette querelle; et il fit tomber le souffle qui enflait cette fureur.

110. Rodomont, qui se voit infliger devant ces seigneurs un double affront par son roi, auquel le respect l'oblige à céder, et par sa dame, le tout en un seul jour, ne veut pas rester plus longtemps en ce lieu; de toute la troupe qui l'entourait, il ne prend avec lui que deux hommes d'armes, et il sort du camp mauresque.

111. Ainsi s'éloigne tristement le taureau qui a dû céder la génisse au vainqueur; il cherche, loin des pâturages, les forêts et les rivages les plus solitaires, ou quelque plage aride, où il ne cesse de mugir à l'ombre ou au soleil, sans que sa rage amoureuse diminue; ainsi s'éloigne le roi d'Alger, banni par sa dame, confus et plongé dans la douleur.

112. Roger allait partir pour lui reprendre son bon destrier; il s'était déjà armé à cette intention. Mais bientôt il se ressouvint de Mandricard, avec qui il était engagé à combattre. Il ne suivit pas Rodomont et revint pour entrer avec le roi tartare dans la lice, avant le roi de Séricane, qui avait l'autre querelle au sujet de Durandal.

113. Il est excessivement peiné de se voir enlever Frontin sous ses yeux et de ne pouvoir l'empêcher; mais sitôt qu'il aura terminé cette lutte, il a la ferme intention de le recouvrer. Mais Sacripant, qui n'a pas, comme Roger, de querelle qui puisse le retenir, et qui n'a rien autre chose à faire, se met promptement sur les traces de Rodomont.

114. Et il l'aurait bientôt rejoint, sans un événement étrange qui l'arrêta dans sa route, et le retint jusqu'au soir et lui avait fait perdre les traces qu'il suivait. Il aperçut une dame qui était tombée dans la rivière de Seine et allait y périr, s'il n'était pas venu promptement à son secours. Il sauta à l'eau et la ramena sur la rive.

115. Puis quand il voulut remonter en selle, son cheval, qui ne l'avait pas attendu, se fit poursuivre jusqu'au soir et ne se laissa pas prendre facilement. Il le saisit à la fin, mais il ne sut plus revenir à l'endroit où il s'était écarté du chemin. Il erra par monts et par vaux avant que de retrouver Rodomont.



Stance 115.

116. Je ne dirai pas maintenant où il le trouva, comment le combat eut lieu au grand désavantage de Sacripant, comment il perdit le cheval et resta prisonnier; je dois vous raconter auparavant de quel grand courroux, de quelle violente colère Rodomont était enflammé contre sa dame et contre le roi Agramant pendant qu'il s'éloignait du camp, et ce qu'il dit contre l'un et l'autre.

117. Partout où allait le désolé Sarrasin, il embrasait l'air de ses ardents soupirs. La nymphe Écho, touchée de sa douleur, lui répondait souvent du creux des rochers. « O esprit féminin, s'écriait-il, comme tu es volage, comme tu changes facilement! Tu es justement l'opposé de la fidélité : ô infortuné, ô misérable, celui qui a foi en toi!



Stance 117.

118. « Ni mon long servage, ni mon ardent amour, dont tu as eu mille preuves éclatantes, n'ont eu la force de fixer ton cœur, ou de l'empêcher au moins de changer si rapidement. Ce n'est pas parce que je t'ai paru inférieur à Mandricard que je te perds; je ne puis trouver qu'une cause à mon malheur, une seule : c'est que tu es femme.

119. « O sexe scélérat, je crois que la nature et Dieu t'ont mis au monde pour être un fardeau, un grave châtiment de l'homme, qui sans toi serait heureux; comme ils ont produit le serpent venimeux,

le loup, l'ours, comme ils ont peuplé l'air de mouches, de guêpes, de taons, et fait naître l'ivraie au milieu des blés.

120. « Pourquoi la bienfaisante Nature n'a-t-elle pas fait que l'homme puisse naître sans toi, comme se greffent l'un sur l'autre, par les soins de l'homme, le poirier, le cormier et le pommier? Mais elle ne peut toujours faire les choses parfaitement. Bien plus, si je veux remarquer comment je l'appelle, je vois pourquoi elle ne peut rien faire de parfait, c'est que la nature porte un nom féminin.

121. « Ne soyez pas fières et orgueilleuses, ô femmes, de dire que l'homme est votre fils; c'est aussi des épines que naissent les roses, et d'une tige fétide que sort le lis. Contrariantes, orgueilleuses, dédaigneuses, sans amour, sans foi, sans jugement, audacieuses, cruelles, perfides, ingrates, vous êtes nées pour la peste éternelle du monde. »



Stance 127.

122. Le roi de Sarse s'en allait en exhalant ces plaintes et une infinité d'autres semblables, tantôt les proférant à voix basse, tantôt avec des éclats de voix qui s'entendaient au loin. Certes, quand il jetait ainsi la honte et l'opprobre au sexe féminin, il s'éloignait de la raison; car, pour une ou deux qu'on trouve coupables, on doit croire qu'il y en a cent de bonnes.

123. Quoique, parmi toutes celles que j'ai aimées jusqu'ici, je n'en aie jamais trouvé une fidèle, je ne veux pas dire qu'elles soient toutes perfides, ni ingrates; mais j'en accuse mon cruel destin. Il y en a beaucoup aujourd'hui (il y en a eu jadis davantage) qui ne donnent aux hommes aucun motif de se plaindre; mais mon malheur veut que, s'il y en a une mauvaise sur trois cents, je sois justement la proie de celle-là.

124. Mais je veux tant chercher avant de mourir, avant même que mes cheveux blanchissent davantage, que peut-être un jour je dirai que pour moi aussi il s'en est trouvé une capable de garder sa foi. Si cela m'arrive (et je n'en désespère pas), je ne me lasserai jamais de la glorifier de toutes mes forces, par ma langue, par ma plume, en vers et en prose.

125. Le Sarrasin n'était pas moins irrité contre son roi que contre la demoiselle; et il dépassait autant les bornes de la raison en lui donnant tort, qu'il l'avait fait en accusant celle-ci. Il désire voir tomber sur son royaume tant de malheurs, tant de tempêtes, qu'en Afrique toutes les maisons soient ravagées, qu'il n'y reste pas pierre sur pierre,

126. Et que, chassé de son royaume, dans le deuil et dans la douleur, le malheureux Agramant mène une vie misérable, réduit à mendier; et que ce soit lui ensuite qui lui rende le tout, qui le rétablisse sur son trône antique, en lui donnant les preuves utiles de sa fidélité, et lui montre qu'un véritable ami, qu'il ait raison ou qu'il ait tort, doit être préféré à tout, quand tout l'univers serait contre lui.

127. Tournant ainsi tantôt contre le roi, tantôt contre la dame, les ressentiments de son cœur troublé, le Sarrasin chevauche à grandes journées, ne prend pas de repos, et n'en laisse guère à Frontin. Le lendemain ou le surlendemain il se trouva sur les bords de la Saône, d'où partait le droit chemin vers la mer de Provence, dans l'intention de s'embarquer pour son royaume en Afrique.

128. De l'une à l'autre rive le fleuve était plein de barques et de légers navires, qui avaient amené de différents lieux des vivres à l'usage de l'armée; parce que toute la partie du pays à main droite, en venant de Paris jusqu'à l'agréable rivage d'Aigues mortes, et en tournant vers l'Espagne, était réduite au pouvoir des Maures.

129. Les vivres tirés des bateaux étaient chargés sur des chars et des bêtes de somme, et traînés avec une escorte militaire, partout où l'on ne pouvait venir avec des barques. Les rives étaient couvertes de gras troupeaux, amenés en ce lieu de diverses provinces; et les conducteurs le long de la rivière trouvaient à se loger le soir dans différentes maisons.



Stance 131.

130. Le roi d'Alger, surpris là par la nuit et un temps sombre et obscur, accepta l'invitation d'un hôtelier du pays, qui le pria de descendre chez lui. Le cheval étant pansé, la table fut servie, chargée de mets variés et des vins de la Corse et de la Grèce; le Sarrasin, qui, pour le reste, suivait les coutumes mauresques, voulut boire comme les Français.

131. L'hôte s'empressait, avec une bonne table et un visage meilleur, de faire honneur à Rodomont, dont l'apparence lui avait inspiré l'idée qu'il devait être un homme illustre et de la plus haute valeur; mais celui-ci, qui n'avait ce soir-là bien à lui, ni sa tête, ni son cœur (car sa pensée l'avait malgré lui ramené vers la dame jadis à lui), ne soufflait mot.

132. Le bon aubergiste, un des plus adroits qui aient jamais été en France, car, au milieu des troupes étrangères et ennemies, il avait pu sauver son auberge et ses biens, avait fait venir pour l'aider quelques-uns de ses parents habitués à ce service. Voyant le Sarrasin muet et pensif, aucun d'eux n'osait parler.

133. De pensée en pensée le Sarrasin rêveur erra longtemps loin de lui-même, la tête penchée vers la terre, et ne levant jamais les yeux de façon à regarder quelqu'un en face. Après une longue immobilité silencieuse, poussant un soupir, comme s'il s'éveillait d'un profond sommeil, il secoua tout son corps, et, levant en même temps les yeux, il tourna ses regards sur l'hôte et sur sa famille.

134. Ensuite il rompit le silence, et d'un air un peu plus doux et avec un visage moins troublé, il demanda à l'hôte et aux autres personnes réunies là si quelqu'un d'eux avait femme. L'hôte et tous les autres lui répondirent qu'ils en avaient une. Il leur demande « ce que chacun pense de sa femme relativement à la fidélité à garder ».

135. Tous, excepté l'hôte, répondirent « qu'ils les croyaient aussi chastes que bonnes. — Que

chacun, dit l'hôte, en croie ce qu'il voudra; pour moi je sais que vous avez une idée fausse. Votre sotte crédulité fait que je regarde chacun de vous comme dépourvu de bon sens; et ce seigneur doit faire de même, à moins qu'il ne veuille vous faire prendre du noir pour du blanc.

136. « Car, de même que le phénix est unique et qu'il n'en existe jamais plus d'un sur toute la terre, ainsi dit-on qu'il n'y a jamais plus d'un seul homme qui échappe aux trahisons de sa femme. Chacun croit être cet heureux mortel, être seul à mériter cette palme triomphale. Comment est-il possible que chacun l'obtienne, puisqu'il ne peut y en avoir qu'un seul au monde?


Stance 138.

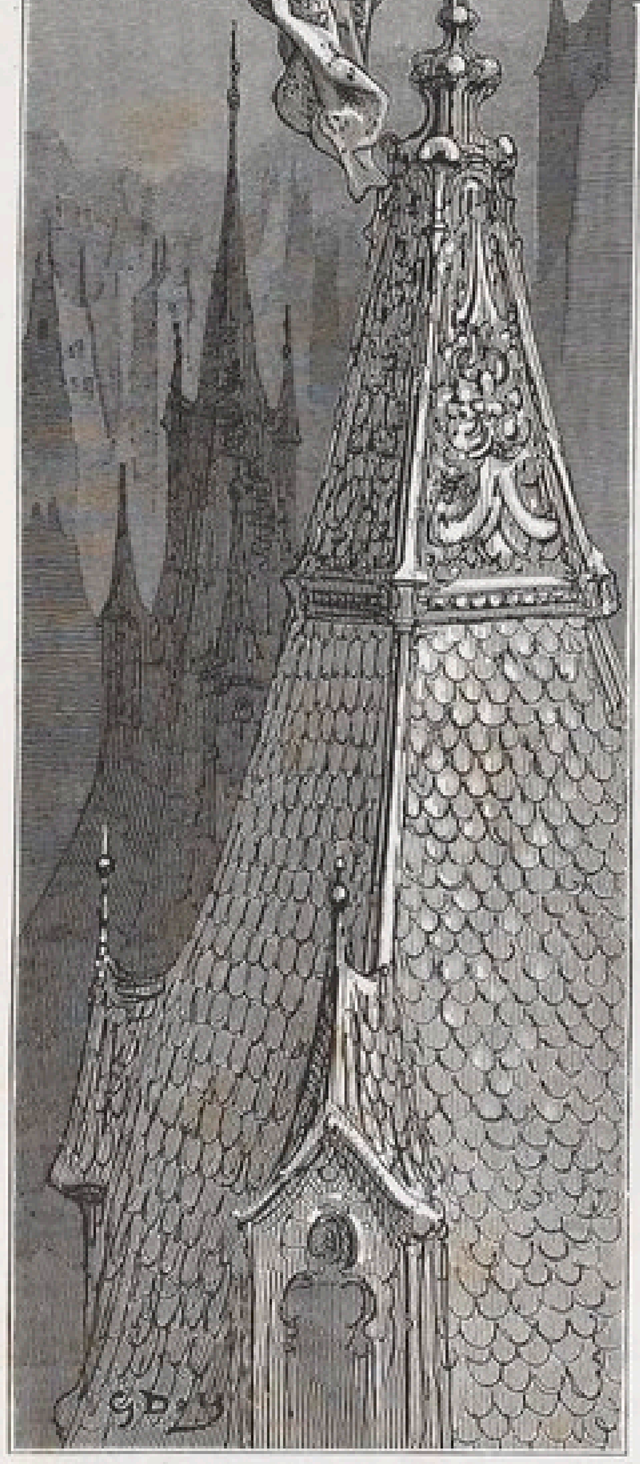
137. « J'étais jadis dans l'erreur où vous êtes : qu'on peut trouver encore plus d'une femme chaste. Mais un gentilhomme de Venise, que ma bonne fortune amena jadis ici, fit si bien avec ses exemples véritables, qu'il me tira de mon ignorance. Il se nommait Jean-François Valerio [10]; je n'ai jamais oublié son nom.

138. « Les ruses que les femmes et les maîtresses sont habituées à employer, il les savait toutes en détail; sur ce sujet il avait toujours à la bouche tant d'histoires anciennes et modernes, et des faits de sa propre expérience, qu'il me prouva que ni parmi les pauvres, ni dans la haute société, il n'y a jamais eu de femmes pudiques; et si quelqu'une a paru plus chaste que les autres, cela venait de ce qu'elle était plus adroite à se cacher.

139. « Entre autres histoires (car il m'en a tant dit que je ne pourrais pas m'en rappeler le tiers) il en est une qui s'est si bien gravée dans mon esprit, qu'elle ne le serait pas plus solidement dans le marbre. Et chacun de ceux qui l'entendront prendra de ces méchantes créatures l'opinion que j'en ai conçue et que j'en ai encore. Et, seigneur, s'il ne vous déplaît pas de l'entendre, je vais vous la dire à leur confusion. »

140. Le Sarrasin répondit : « Que peux-tu faire qui me plaise et m'amuse davantage en ce moment, que de me dire des histoires et me citer des exemples qui concordent avec mon opinion? Pour que nous soyons mieux, moi à t'entendre, et toi à raconter, assieds-toi vis-à-vis de moi, et que je te voie en face. » — Mais c'est dans le chant qui suit que je vous dirai ce que l'hôte fit entendre à Rodomont.



CHANT VINGT-HUITIÈME

1. Femmes, et vous qui avez de l'estime pour les femmes, pour Dieu! ne prêtez pas l'oreille à cette histoire, que l'aubergiste s'apprête à raconter pour répandre sur vous le blâme, le mépris et l'infamie, bien qu'une langue si méprisable ne puisse distribuer ni honneur ni déshonneur, et que de longue date le vulgaire ignorant aime à critiquer tout le monde et à parler le plus de ce qu'il entend le moins.

2. Laissez ce chant; l'histoire peut continuer sans lui et ne sera pas moins claire. Turpin ayant mis ce conte, je l'ai mis aussi moi-même; mais ce n'est ni par malignité, ni par amour des querelles, car je vous aime; ma langue d'ailleurs l'a répété, car elle ne fut jamais avare de vos louanges; j'en ai donné mille preuves, et je vous ai montré que je vous suis tout dévoué et ne pourrais être autrement.

3. Qu'on passe, si on le désire, trois ou quatre feuilles, sans en lire un vers. Si l'on veut pourtant les lire, qu'on y accorde autant foi qu'on le fait à des fables et à des fariboles. Mais revenons à notre récit. Lorsqu'il vit l'auditoire attentif à ses paroles, après s'être placé en face du chevalier, l'aubergiste commença ainsi son histoire :

4. « Astolphe, roi des Lombards, celui à qui son frère céda le royaume pour se faire moine, était dans sa jeunesse d'une telle beauté que peu d'hommes sont jamais parvenus à cette perfection. Apelles ou Zeuxis, ou un peintre plus habile encore, s'il s'en trouve, aurait eu bien du mal à faire avec son

pinceau une aussi belle figure. Il était beau, il paraissait tel à chacun, mais il se croyait de beaucoup plus beau encore.

5. « Ce dont il était le plus fier, ce n'était pas d'être par l'élévation de son rang au-dessus de tous les autres hommes, ni d'être, par le nombre de ses sujets et sa richesse, supérieur à tous les rois qui l'entouraient, c'était d'être le premier dans le monde entier par sa beauté et sa prestance. Il jouissait de s'entendre louer à ce sujet, comme de la chose qu'il avait le plus de plaisir à entendre.

6. « Parmi les personnes de sa cour, il voyait avec plaisir un chevalier romain, nommé Fausto Latini, à qui il avait souvent fait lui-même l'éloge de sa figure et de sa belle main. Lui ayant un jour demandé s'il avait jamais vu près ou loin de la cour un homme d'une beauté aussi accomplie, la réponse fut contraire à celle qu'il espérait.

7. « Je reconnais, répondit Fausto, que, d'après ce que je vois et ce que j'entends dire à tout le monde, vous avez peu d'égaux en beauté sur la terre, et ce peu je le réduis à un seul. Cet unique rival est un de mes frères, nommé Joconde. Excepté lui, je crois volontiers que vous laissez loin derrière vous tous les autres hommes pour la beauté; mais je crois que celui-là seul vous égale, s'il ne vous surpasse. »



Stance 3.

8. « Le roi, qui jusque-là avait tenu la palme, crut entendre dire une chose impossible; et il conçut un vif désir de connaître le jeune homme objet d'un tel éloge. Il fit tant auprès de Fausto, que celui-ci dut lui promettre de faire venir son frère, bien que ce fût chose difficile de le déterminer à venir; et il lui en dit la raison :

9. « Que son frère était un homme qui n'avait jamais mis le pied hors de Rome, de sa vie; qu'il la passait tranquille et sans soucis, satisfait du bien-être que lui accordait la Fortune; qu'il n'avait ni augmenté ni diminué les biens que son père lui avait laissés en héritage, et que Pavie lui paraîtrait à lui plus loin qu'à un autre le Tanaïs[1].

10. « Et la plus grande difficulté serait de pouvoir le détacher de sa femme, à laquelle il était uni d'un si grand amour, que ce qu'elle ne voulait pas il ne pouvait le vouloir. Toutefois, pour lui obéir, à lui son maître, il dit qu'il va partir et qu'il fera l'impossible. Le roi joignit à ses prières tant de dons et d'offres, qu'il ne lui laissa pas moyen de le refuser.

11. « Il partit, et en quelques jours il se trouva à Rome dans la maison paternelle. Là il fit tant de prières, qu'il ébranla son frère et le décida à venir auprès du roi. Il réussit même, bien que ce fût difficile, à imposer silence à sa belle-sœur, en lui démontrant les avantages qui en résulteraient, outre l'obligation qu'il lui en aurait toujours.

12. « Joconde fixa le jour de son départ, se procura dans l'intervalle des chevaux et des domestiques, fit faire des vêtements pour paraître élégamment, car parfois un bel habit relève la beauté. La nuit à ses côtés, le jour autour de lui, sa femme, les yeux pleins de larmes, lui dit à chaque moment, « qu'elle ne sait comment elle pourra supporter une telle absence et ne pas mourir;

13. « Qu'à cette pensée seulement, elle sent, au côté gauche, son cœur qui se déchire. — O mon âme, ne pleure pas, lui dit Joconde, et lui-même il ne pleure pas moins qu'elle; puisse ce voyage m'être aussi heureux que je suis décidé à revenir dans deux mois au plus! Le roi ne me ferait point passer ce terme d'un jour, quand il me donnerait la moitié de son royaume. »

14. « Mais ces promesses ne consolent pas la dame; elle dit qu'il prend un trop long terme. Et

si, à son retour, il ne la trouve pas morte, ce sera un grand miracle. Le chagrin qui l'opprime jour et nuit, ne lui permet pas de goûter les aliments, ni de fermer la paupière; au point que Joconde, le cœur serré par la pitié, se repent d'avoir promis à son frère.

15. « Elle se détacha du cou un collier, auquel était attachée une petite croix, enrichie de diamants et de saintes reliques, recueillies en différents lieux par un pèlerin de Bohême. Celui-ci, revenu



Stance 13.

malade de Jérusalem, l'avait légué en mourant à son père, qui l'avait reçu dans sa maison. Elle l'ôte et le donne à son mari.

16. « Elle le prie de le porter à son cou pour l'amour d'elle, de façon à penser toujours à elle. Le présent fut agréable au mari, et il l'accepta. Non qu'il en eût besoin pour ne pas l'oublier, car ni le temps, ni l'absence, ni les bonheurs ou les malheurs qui pourront lui arriver, ne sauraient effacer de sa mémoire la pensée puissante et profonde qui est toujours en lui et qui y subsistera après la mort.

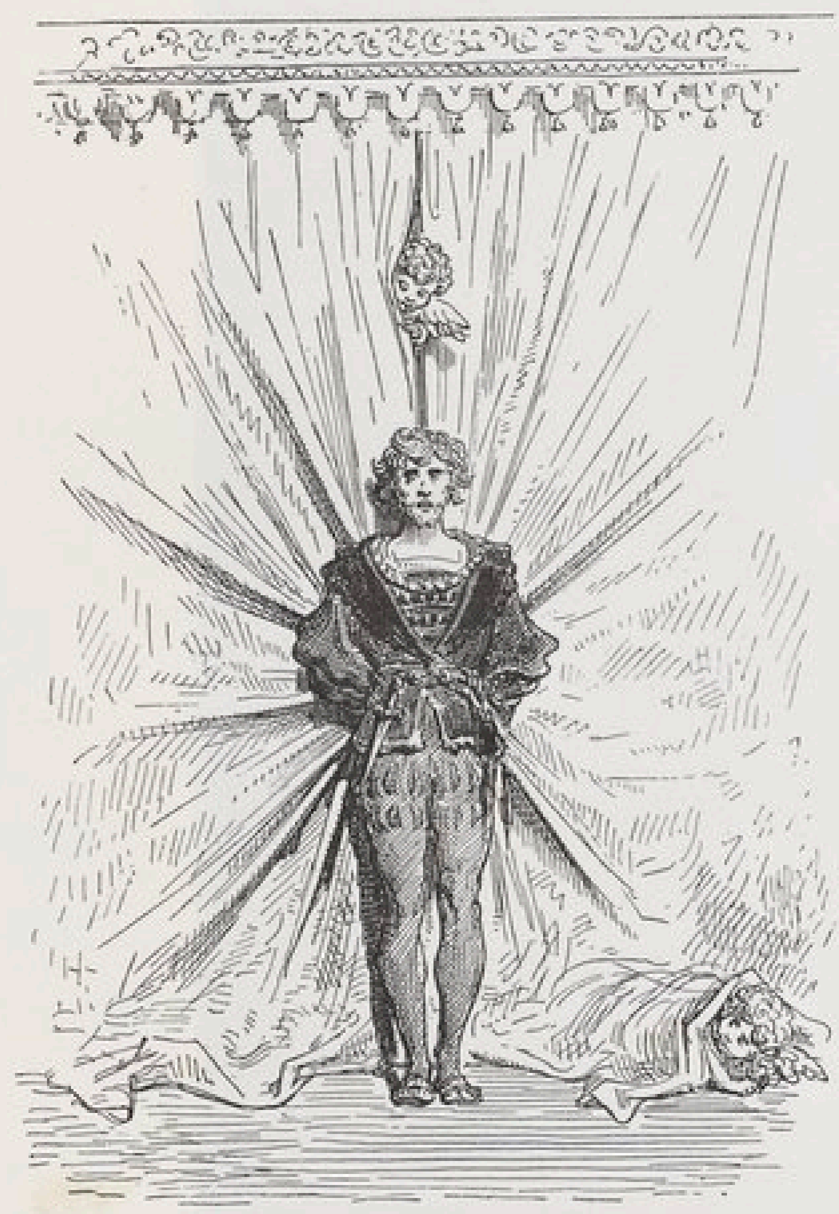
17. « La nuit qui précéda cette aurore fixée comme dernier délai pour le départ, l'épouse parut

près de mourir dans les bras de son cher Joconde, dont elle va bientôt être privée. Jamais elle ne put dormir. Une heure avant le jour, son mari vient lui faire ses derniers adieux. Il monta à cheval et partit en effet. Sa femme se recoucha dans le lit.

18. « Joconde n'avait pas fait deux milles, que la croix lui revint à la mémoire : il l'avait mise le soir sous son oreiller, puis par oubli il l'avait laissée. « Hélas ! se disait-il, comment ferai-je accepter une excuse? Comment empêcher ma femme de croire que je suis peu sensible à sa tendresse infinie? »

19. « Il cherche l'excuse, puis il lui vient à l'esprit qu'elle ne sera ni bonne ni acceptable s'il envoie des domestiques ou qui que ce soit à sa place, et s'il n'y va pas lui-même en personne. Il s'arrête et dit à son frère : « Va doucement jusqu'à la première auberge, à Baccano, parce qu'il faut que je retourne à Rome, mais je crois que je te rejoindrai encore en route.

20. « Un autre ne pourrait faire la commission pour moi. Ne crains rien ; je te rejoindrai tout de suite. » Il tourne bride et prend le trot en disant adieu, et ne veut avoir avec lui aucun des domestiques. Quand il passa la rivière, déjà les ombres du ciel commençaient à fuir devant le soleil. Il descend de cheval, entre dans la maison, va au lit, et il trouve son épouse profondément endormie.



Stanco 21.

21. « Il lève le rideau sans rien dire et voit ce qu'il s'attendait le moins à voir : sa chaste et fidèle épouse sous les couvertures couchée près d'un jouvenceau. Il reconnaît à l'instant le jeune adultère, car il le connaissait de longue date. C'était un garçon de sa maison, de basse naissance, qu'il avait fait élever.

22. « S'il resta surpris et affligé, il vaut mieux l'imaginer et s'en rapporter à d'autres, que d'être dans le cas d'en faire l'expérience, comme la fit Joconde à sa grande douleur. Saisi de colère, il eut envie de tirer son épée et de les tuer tous les deux. Mais il fut arrêté par l'amour qu'il portait encore malgré lui à son ingrate épouse.

23. « Le cruel Amour (voyez s'il l'avait soumis à son empire) l'empêcha même de la réveiller, pour ne pas lui causer la douleur d'être surprise par lui dans une faute si grave. Il sortit le plus doucement qu'il put, descendit les escaliers, et remonta à cheval ; et le piquant d'autant de pointes que l'Amour en enfonçait dans son cœur, il rejoignit son frère avant d'arriver à l'auberge.

24. « Tout le monde s'aperçut de l'altération de ses traits ; chacun vit qu'il n'avait pas le cœur content. Mais il n'y a personne qui puisse soupçonner la vérité et pénétrer son secret. Ils croyaient tous qu'il les avait quittés pour aller à Rome ; et il était allé à Corneto [2] ! On pense bien que l'amour est la cause du mal, mais on ne saurait dire de quelle façon.

25. « Son frère pense qu'il est affligé d'avoir laissé sa femme toute seule ; et lui, au contraire, se plaint et enrage de l'avoir laissée trop en compagnie. Les sourcils froncés, les lèvres allongées, l'infortuné reste immobile, regardant seulement la terre. Fausto, qui essaye de tous les moyens pour le récréer, n'y parvient guère, parce qu'il ignore la cause de son chagrin.

26. « Il applique à son mal un remède contraire ; et, au lieu de lui enlever sa douleur, il ne fait que

l'augmenter. La plaie qu'il devrait fermer, il l'ouvre et l'irrite; et cela, parce qu'il réveille le souvenir de sa femme. Il n'a de repos ni le jour ni la nuit; il perd le sommeil et l'appétit; il ne sort jamais de sa rêverie. Et ce visage, naguère si beau, est si changé, qu'il ne semble plus être le même.

27. « Ses yeux semblent s'enfoncer dans sa tête; sur son visage décharné son nez semble s'être allongé; il lui reste si peu de chose de sa beauté, qu'il ne pourrait plus servir de modèle. A sa tristesse vient s'ajouter une fièvre si mauvaise qu'elle le force à s'arrêter sur l'Arbia et sur l'Arno [3]. Et le peu qu'il avait conservé de sa beauté se flétrit bientôt comme une rose cueillie au soleil.

28. « Outre le chagrin que ressent Fausto de voir son frère réduit à un tel état, ce qui l'attriste encore plus, c'est qu'il passera pour un menteur auprès de ce prince à qui il l'a vanté. Il lui avait promis de lui faire voir le plus beau des hommes, et il lui présentera le plus laid. Mais toutefois, continuant sa route, il le traîna avec lui jusqu'à Pavie.

29. « Il ne veut pas que le roi le voie sans être prévenu, pour ne pas avoir l'air de manquer de goût; mais auparavant il lui donne avis par lettre que son frère arrive à peine vivant; qu'une peine de cœur, accompagnée d'une fièvre cruelle, a été si nuisible à sa bonne mine et à sa beauté, qu'il ne ressemble plus à ce qu'il était.

30. « Le roi vit l'arrivée de Joconde avec autant de plaisir qu'il eût pu en avoir de celle d'un ami. Car il n'avait rien tant désiré au monde que de le voir. Et il ne lui déplaît pas de le voir au second rang et restant inférieur à lui en beauté, bien qu'il reconnaisse que, si ce n'était sa maladie, il lui serait égal ou même supérieur.

31. « A son arrivée, il le loge dans son palais, le visite chaque jour, en parle à toute heure; il a grande attention à ce qu'il soit bien, s'applique, prend plaisir à le traiter avec considération. Joconde languit. La funeste pensée de sa femme coupable ne cesse de le ronger. Les fêtes, la musique ne peuvent apporter la plus légère distraction à sa douleur.

32. « Son appartement, qui est le dernier près du toit, est précédé d'une salle antique. Ennemi des plaisirs et de toute compagnie, c'est là qu'il se retirait solitaire, amassant toujours dans son cœur le nouveau tourment des plus tristes pensées; et c'est là qu'il trouva (qui le croirait?) le remède à sa cruelle blessure.

33. « A l'extrémité de la salle, à l'endroit le plus obscur, parce qu'on n'y ouvre jamais les fenêtres, il s'aperçoit que le parquet se joint mal au mur et laisse échapper un rayon de lumière. Il y met l'œil et il voit ce qui serait difficile à croire pour celui qui l'entendrait dire: ce n'est pas d'un autre qu'il l'apprend, mais il le voit lui-même. Encore n'en croit-il pas ses propres yeux.

* 34. « De là il découvrait entièrement la chambre la plus secrète et la plus belle de la reine, où elle n'admettait pas d'autres personnes que celles qu'elle savait lui être tout à fait dévouées. En y portant ses regards, il aperçoit un nain, auquel il la voit prodiguer ses caresses.

* 35. « Joconde, étonné, stupéfait et croyant rêver, resta un instant immobile. Et quand il vit pourtant que c'était une réalité, et non un songe, il dut bien se croire lui-même. « C'est donc à un monstre hideux et contrefait, dit-il, que s'abandonne cette femme, qui a pour mari le plus grand roi du monde, le plus beau et le plus galant! Oh! quel appétit! »

36. « Et se reportant au souvenir de sa femme, que si souvent il avait trouvée plus coupable qu'aucune autre, pour avoir mis près d'elle ce jeune garçon, il est disposé maintenant à la croire excusable. Si les femmes ont toutes une tache de la même encre, la sienne du moins n'avait pas choisi un monstre.

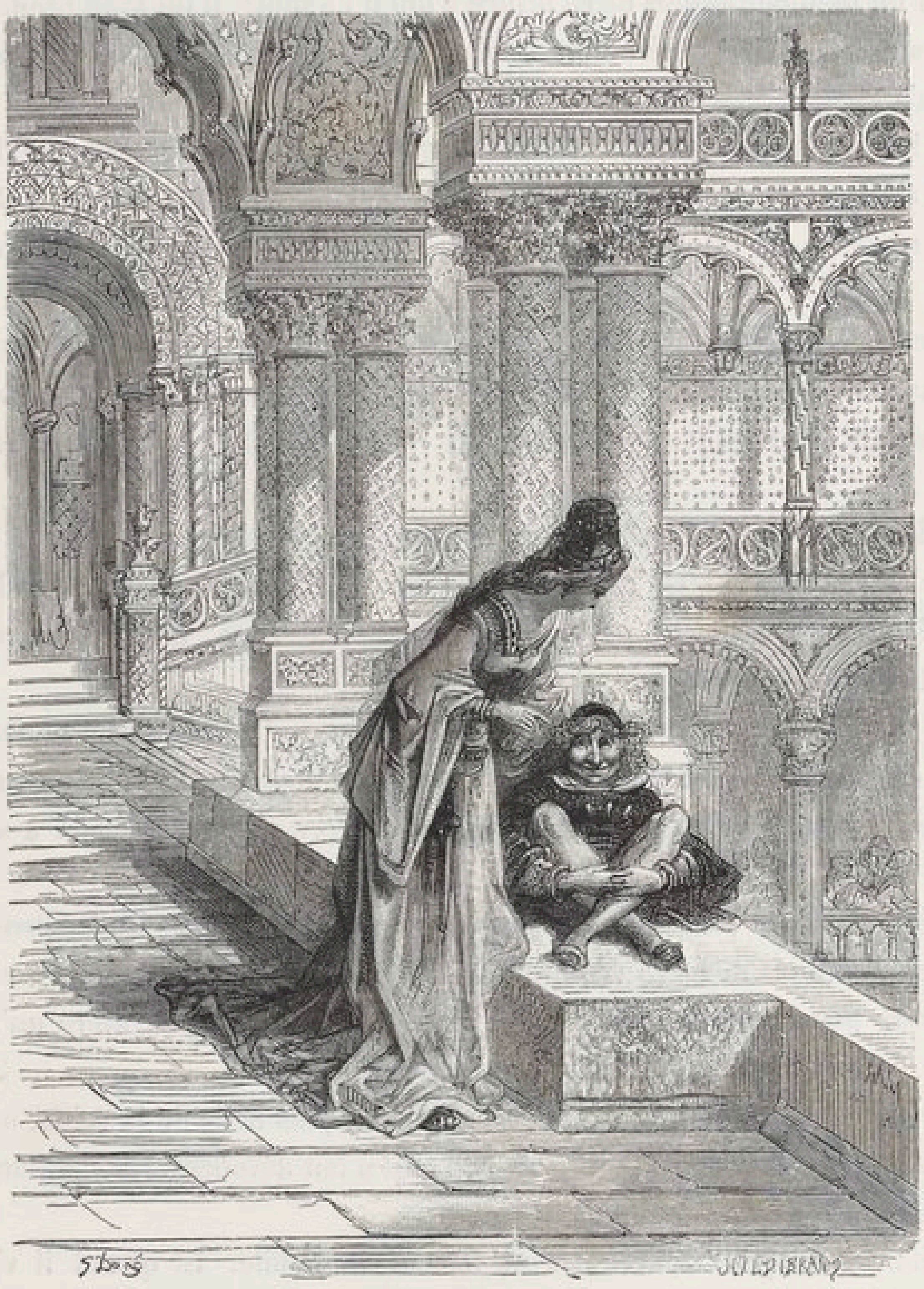
* 37. « Le jour suivant, à la même heure, il retourne au même endroit, et il voit encore la reine et le nain faisant au roi le même outrage. Le jour suivant il recommence; puis encore le surlendemain. Et la reine, ce qui lui paraît le plus étrange, se plaint toujours que le nain ne l'aime pas assez.

38. « Un jour, entre autres, il vit qu'elle était inquiète et de très-mauvaise humeur. Elle avait fait appeler deux fois le nain par la caméristе, et il ne venait pas encore. Elle l'envoya chercher une

troisième fois, et elle eut cette réponse : « Madame, il joue, et pour ne pas rester en perte d'un sou, le drôle refuse de venir auprès de vous. »

39. « A un si étrange spectacle Joconde reprend la sérénité de son front, de ses yeux, de son visage. Et il retrouva réellement la gaieté qu'annonçait [4] son nom. Les larmes se changent en rires ; avec la gaieté il reprend de l'embonpoint, des couleurs, si bien qu'il semble un chérubin du paradis ; le roi, son frère et toute la cour s'émerveillent d'un tel changement.

40. « Si le roi désirait apprendre de Joconde d'où provenait sa subite guérison, Joconde ne désirait pas moins de le dire et d'instruire le roi d'un si grand outrage. Mais il ne voudrait pas que le roi, plus sévère qu'il ne l'avait été lui-même, s'avisât de punir sa femme de cette offense ; aussi, afin de pouvoir parler sans nuire à la reine, il fit jurer le roi sur l'Agnus Dei [5].



Stance 38.

41. « Il lui fit jurer que, quelque chose de nature à lui déplaire qu'il dût lui raconter ou lui montrer même, s'il devait y avoir une insulte directe à Sa Majesté, jamais, ni sur-le-champ ni plus tard, il n'en tirerait vengeance. Il exige de plus qu'il en garde le silence, de façon que le coupable ne devine jamais, ni à sa conduite ni à ses paroles, que le roi est instruit du fait.

42. « Le roi, qui aurait cru toute chose avant de soupçonner celle-là, lui fit un serment sans restriction. Joconde lui révèle alors la cause de la douleur dans laquelle il a été longtemps plongé : c'est qu'il avait trouvé sa femme débauchée dans les bras d'un misérable valet. Et un tel chagrin aurait à la fin amené sa mort, si la consolation eût tardé à venir.

43. « Mais il avait vu, dans le palais de Son Altesse, une chose qui avait bien diminué sa douleur. Car s'il avait été ignominieusement outragé, il était au moins certain de n'être pas le seul. En parlant ainsi, et arrivé à la fente de la cloison, il découvrit au roi l'affreux nabot avec la reine.

44. « Si le roi trouva ce manége infâme, vous le croirez aisément sans que je le jure. Il fut sur le point d'en devenir fou, enragé, de se briser la tête contre les murs : il allait crier, il allait oublier sa promesse, mais il est forcé de se clore la bouche et d'étouffer son amère et violente colère, parce qu'il avait juré sur l'hostie sainte.

45. « Que dois-je faire ? Que me conseilles-tu, frère ? dit-il à Joconde, puisque tu m'empêches



TOUTES LES FEMMES DONT ILS REMARQUAIENT LE JOLI VISAGE ACCUEILLAIENT FAVORABLEMENT LEURS PRIÈRES. (CHANT XXVIII, STANCE 48.)

de rassasier ma trop juste colère par une vengeance cruelle et méritée. — Laissons ces ingrates, répond Joconde, et éprouvons si les autres sont aussi faibles.

46. « Tous deux nous sommes jeunes et d'une beauté à ne pas trouver facilement nos pareils. Quelle sera la femme qui usera envers nous de rigueurs, si les êtres les plus laids les trouvent sans défense? Si notre beauté et notre jeunesse ne nous servent de rien, nous réussirons au moins avec notre argent.

47. « La longue absence, la diversité des lieux qu'on visite, le commerce d'autres femmes étrangères, parviennent souvent à adoucir le cœur et à en chasser les souffrances amoureuses. Le roi approuve l'avis, et il ne veut pas que le voyage soit différé; et en quelques heures il se met en route avec le chevalier romain et deux écuyers.

48. « Ils parcourent sous un déguisement l'Italie et la France, la Flandre et l'Angleterre. Et toutes les femmes dont ils remarquaient le joli visage, accueillaient favorablement leurs prières. Ils donnaient, et on les payait de retour. Souvent même ils rentraient dans leurs frais. Ils adressèrent leurs prières à beaucoup de femmes, il y en eut tout autant qui leur firent des avances.



Stance 49.

49. « Ils séjournaient un mois d'un côté, deux mois d'un autre, et ils s'assurèrent par des preuves certaines qu'il n'y avait pas plus de fidélité chez les femmes des autres que chez les leurs. Au bout d'un certain temps, ils se lassèrent de poursuivre toujours des objets nouveaux; d'ailleurs ils pouvaient difficilement chasser sur les terres d'autrui sans courir le risque de la mort.

* 50 et * 51. « Ils jugent meilleur d'avoir dans leur voyage la compagnie d'une jeune fille dont la figure et le caractère leur plaisent à tous les deux.

52. « Le jeune Romain parut être très-content de ce que lui dit le roi. S'étant donc arrêtés à ce dessein, ils cherchèrent par monts et par vaux. Ils finirent par trouver, selon leur projet, la fille d'un hôtelier espagnol, qui tenait auberge sur le port de Valence; sa tournure et ses traits charmaient également.

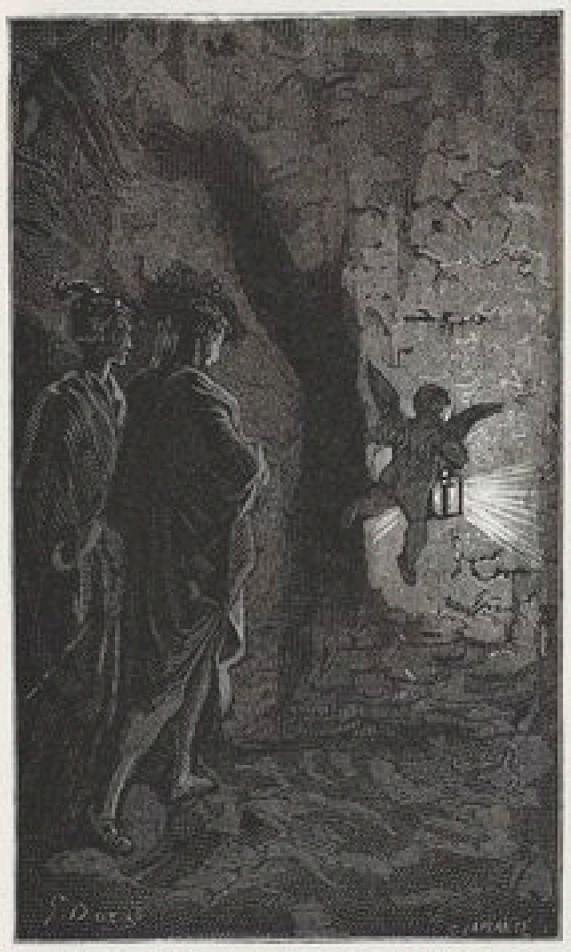
53. « Sa tendre et verte jeunesse était encore dans l'éclosion de son printemps. Son père, chargé de beaucoup d'enfants, était ennemi mortel de la pauvreté : de sorte qu'il fut facile de le décider à remettre entre leurs mains sa fille, qu'ils pourraient emmener où ils voudraient, après qu'ils eurent promis de la bien traiter.

* 54. « Ils emmènent la fillette, et ils se préparent à visiter toute l'Espagne et à passer ensuite dans le royaume de Syphax [6]; et, le jour même qu'ils partirent de Valence, ils allèrent coucher à Zattiva [7].

55. « Les maîtres s'en vont visiter les places, les palais, les églises, les monuments publics; ils sont habitués à prendre ces divertissements dans toutes les villes étrangères où ils arrivent. La fillette reste avec les gens de leur suite : les uns pansent les chevaux, les autres font les lits, d'autres s'occupent à préparer le souper pour le retour des deux seigneurs.

56. « Il y avait dans l'auberge pour valet un garçon qui avait été autrefois dans la maison de la jeune fille, au service du père. Il avait été son amant dès sa première jeunesse. Ils se regardèrent bien à la dérobée, mais sans rien en faire paraître, parce que chacun d'eux craignait d'être remarqué; mais aussitôt que les maîtres et les domestiques leur en laissèrent la liberté, ils levèrent les yeux l'un sur l'autre.

57. « Le jeune valet lui demanda où elle en était, et lequel des deux seigneurs l'avait amenée. Fiammetta lui dit toute la vérité (Fiammetta était son nom, et le garçon se nommait le Grec). « Hélas, lui disait-il, quand j'espérais qu'un jour viendrait où je vivrais avec toi, Fiammetta, ma chère âme, tu t'en vas, et je ne sais plus si je te reverrai jamais.



Stance 52.

58. « Mes doux projets me deviennent amers, puisque tu appartiens à un maître, et que tu t'éloignes autant de moi. Comme j'avais un peu d'argent, amassé à force de travail et de sueurs, et mis de côté sur mon salaire et sur les étrennes de beaucoup de voyageurs, je comptais retourner à Valence, te demander pour femme à ton père, et t'épouser. »

59. « La jeune fille hausse les épaules et répond qu'il a été bien long à venir. Le Grec pleure, soupire et joue son rôle. « Veux-tu, dit-il, me laisser ainsi mourir?... Que je puisse au moins avant ton départ passer quelques instants avec toi, et je mourrai content.

60. « — Crois bien, répondait la fillette attendrie, que je ne le désire pas moins que toi. Mais ici je ne vois ni le lieu ni le moment, sous les yeux de tant de monde. » Le Grec ajoutait : « Je suis sûr que si tu m'aimais le quart autant que je t'aime, tu trouverais bien, au moins pour cette nuit, moyen de nous réunir.

* 61. « — Comment le pourrais-je, lui disait la fille, puisque, la nuit, je suis toujours couchée près d'eux. — Cela ne doit pas être un obstacle, ajouta le Grec, pourvu que tu le veuilles, et tu dois le vouloir si tu as pitié de moi. »

62. « Elle réfléchit un peu; et puis elle lui dit de venir quand il croira tout le monde endormi; et elle l'informe en détail comment il doit faire pour venir et pour s'en retourner. Le Grec, comme elle le lui a expliqué, quand il juge que tout le monde sommeille, vient à la porte, la pousse; elle cède, il entre tout doucement et avance en tâtonnant du pied.

* 63. « Il fait des pas allongés et prend toujours son point d'appui sur le pied de derrière, et il semble avancer l'autre comme s'il craignait de donner dans un vitrage, et marcher, non sur un plancher, mais sur des œufs; il tient sa main devant lui, prenant la même mesure, et allant à tâtons.

* 64-65. Le Grec s'en retourna comme il était venu, quand le soleil lançait de l'horizon ses premiers rayons; Fiammetta se leva et fit entrer les domestiques.

* 66-67. « Le roi dit à son compagnon en plaisantant : « Frère, tu as bien peu dormi cette nuit; il est temps que tu te reposes. » — Joconde, prompt à la riposte, lui répondit : « Ce que vous me dites là, je pourrais vous le dire. C'est vous qui avez fait le bruit. Mais pourquoi se gêner? Vous n'avez pas de réserve à observer : ne suis-je pas votre vassal? »

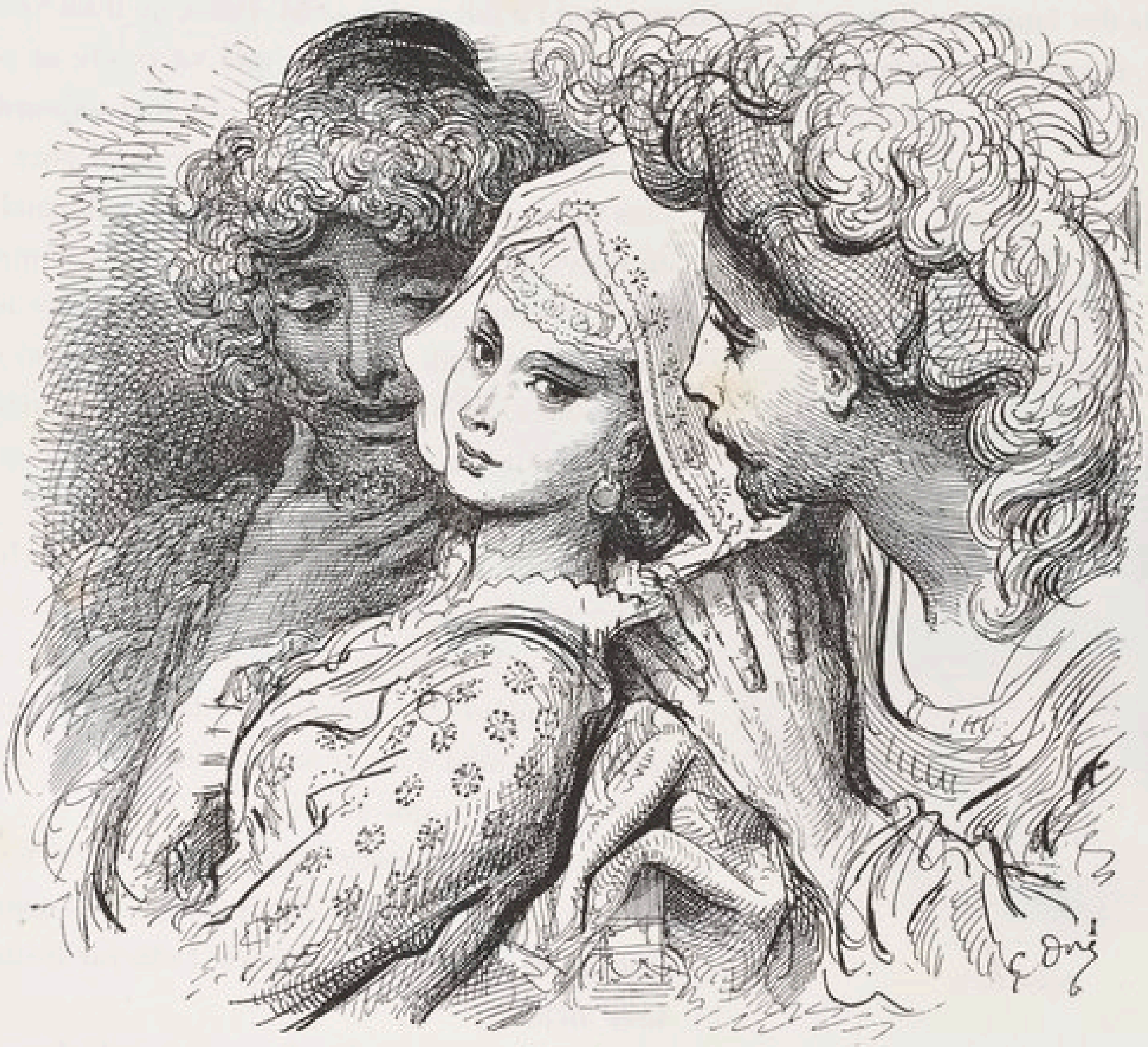


ILS ADRESSÈRENT LEURS PRIÈRES A BEAUCOUP DE FEMMES; IL Y EN EUT TOUT AUTANT QUI LEUR FIRENT DES AVANCES.
(CHANT XXVIII, STANCE 48.)

68. « Il y a tant de mots, tant de répliques de l'un et de l'autre, que leur débat s'aggrave; des plaisanteries ils en viennent aux mots piquants, parce que chacun est mécontent d'avoir été joué. Ils appellent Fiammetta (qui n'était pas loin et craignait que sa ruse ne fût découverte), pour qu'ils puissent se dire en face l'un à l'autre ce qu'ils nient tous les deux et qui leur donne l'air de mentir.

69. « Dis-moi, lui dit le roi en la regardant sévèrement, et ne crains rien ni de moi ni de lui, quel est le gaillard qui est venu te trouver cette nuit? » Ils attendaient tous les deux la réponse. Fiammetta se jeta à leurs pieds, ayant peur pour sa vie, en se voyant découverte.

70. « Elle leur demanda pardon, si, poussée par l'amour qu'elle avait eu pour un jeune homme et vaincue par sa pitié pour les tourments d'un cœur qui avait beaucoup souffert pour elle, elle était tombée cette nuit-là dans une telle faute. Et elle leur raconta tout, sans rien déguiser.



Stance 51.

* 71. « Le roi et Joconde se regardèrent en face, émerveillés, stupéfaits et confus. Puis ils éclatent à la fois en de tels rires, qu'ils se laissent tomber à la renverse sur le lit, la bouche ouverte, les yeux fermés, pouvant à peine reprendre haleine.

* 72. Après qu'ils eurent tant ri, qu'ils avaient les yeux en pleurs, et qu'ils se sentaient des douleurs à la poitrine, ils se dirent : « Comment parviendrons-nous à nous garantir des tours que nous jouent nos femmes? Un mari, eût-il plus d'yeux qu'il n'a de cheveux, ne pourrait empêcher qu'on ne le trahît.

73. « Nous en avons éprouvé un millier, et toutes belles, et il n'y en a pas encore une dans le nombre qui nous ait refusés. Si nous éprouvons les autres, ce sera toujours la même chose. Nous pouvons donc imaginer que nos femmes ne sont pas plus trompeuses que les autres; et si elles sont comme toutes les autres, ne vaut-il pas mieux que nous retournions auprès d'elles? »

74. « Après avoir pris cette résolution, ils firent appeler par Fiammetta elle-même son amant; et, en présence de beaucoup de témoins, ils la lui donnèrent pour femme, avec une dot suffisante;

puis ils montèrent à cheval, et, au lieu de suivre leur route vers le couchant, ils se dirigèrent vers le levant, et ils s'en retournèrent auprès de leurs femmes, sans plus se tourmenter de leur conduite. »

75. L'aubergiste mit fin ici à son histoire, qui fut écoutée avec beaucoup d'attention. Le Sarrasin l'écouta et ne souffla mot jusqu'à ce qu'elle fût finie ; puis il dit : « Je crois bien que les femmes ont une quantité infinie de ruses pour cacher leurs fautes, et que, pour en raconter la millième partie, tout le papier du monde ne suffirait pas. »

76. Il y avait là un homme âgé, qui avait une opinion plus juste, plus d'esprit et de hardiesse que les autres. Ne pouvant plus souffrir que toutes les femmes fussent ainsi traitées avec mépris, il se tourna vers celui qui avait raconté l'histoire et lui dit : « Nous avons entendu beaucoup d'histoires où il n'y a pas l'ombre de vérité ; et ton conte est bien certainement de ce nombre.

77. « Je n'ajoute pas foi à celui qui te l'a raconté, fût-il d'ailleurs un évangéliste. C'est l'opinion qu'il s'est faite des femmes, plus que l'expérience, qui l'a fait parler ainsi. Parce qu'il en veut à une ou deux femmes, il critique et déteste toutes les autres outre mesure. Mais, que sa colère se passe, je te promets que tu l'entendras dire d'elles encore plus de bien qu'il n'en dit de mal aujourd'hui.



Stance 76.

78. « Et s'il veut en faire l'éloge, il aura un champ plus vaste qu'il ne l'avait pour en dire du mal. Il pourra en citer cent qui méritent notre respect, contre une perverse créature qu'on doit blâmer. Au lieu de les critiquer toutes, il faudrait excepter un nombre infini de femmes excellentes. Et si ton Valerio a tenu un autre langage, c'est qu'il a écouté sa colère, et non ce qu'il pensait véritablement.

* 79. « Dites-moi un peu, y a-t-il par hasard quelqu'un parmi vous qui ait gardé sa fidélité à sa femme ? qui refuse de prendre la femme d'autrui, s'il en a l'occasion, et même de payer ses faveurs ? Croyez-vous en trouver un seul dans le monde entier ? Qui le dit, ment ; et bien fol est qui le croit.

* 80. « Connaissez-vous quelqu'un qui ne délaisse sa femme, toute belle qu'elle puisse être, pour courtiser une autre femme, s'il espère l'obtenir facilement et à bref délai ?

81. « Celles qui se sont détachées de leurs maris, en ont eu le plus souvent de bonnes raisons. Elles les voient dégoûtés de ce qu'ils possèdent chez eux et courant dehors après le bien d'autrui. Ils devraient aimer, s'ils veulent qu'on les aime, et rendre autant qu'ils reçoivent. Je ferais (si c'était à moi de l'établir) une loi à laquelle aucun homme ne pourrait s'opposer.

82. « Cette loi porterait que toute femme surprise en adultère fût mise à mort, si elle ne pouvait prouver que son mari a commis une fois la même faute. Si elle pouvait le prouver, elle s'en irait absoute, et elle n'aurait rien à craindre ni de son mari ni de la justice. Le Christ parmi ses préceptes a laissé celui-ci : Ne pas faire à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.

83. « L'incontinence est le défaut qu'on peut leur imputer, non certes à tout le sexe. Mais sur ce point qui a de plus mauvaises notes que nous ? Il n'y a pas un seul homme qui soit continent. Et de combien d'autres crimes n'a-t-il pas à rougir davantage ? Le blasphème, le vol, la fraude, l'usure, l'homicide, des crimes plus affreux encore, je ne les vois presque jamais commettre que par des hommes. »

84. Le sincère et juste vieillard allait citer à l'appui de son raisonnement quelques exemples de dames dont la chasteté n'avait jamais subi, ni en actions ni en paroles, la moindre atteinte. Mais

le Sarrasin, qui fuyait la vérité, le menaça d'un regard dur et cruel, qui le força par crainte à se taire; toutefois cela ne le fit point changer d'opinion.

85. Après qu'il eut mis fin aux débats et aux discussions, le païen quitta la table et se mit au lit, pour dormir jusqu'à ce que les ombres fussent dissipées. Mais il passa la nuit à gémir des offenses de sa dame, plus qu'à dormir. Enfin il part à l'apparition des premiers rayons du jour, et il se décide à voyager par eau,

86. Parce qu'ayant tous les égards qu'un bon cavalier doit à un bon cheval, il les avait pour le superbe et excellent coursier qu'il gardait en dépit de Roger et de Sacripant. Or, s'apercevant que pendant deux jours il l'avait fatigué plus qu'on ne doit fatiguer un si bon destrier, il le met et l'arrange avec soin dans une barque, pour le reposer et aller plus vite.

87. Sans délai, il ordonne au batelier de détacher la barque et de s'éloigner du bord à force de rames. Cette embarcation, qui n'est ni trop grande ni très-chargée, descend légèrement la Saône. Il ne peut fuir sa pensée, il ne s'en débarrasse ni à terre ni sur l'eau; il la retrouve à la proue, à la poupe; et s'il est à cheval, il la porte en croupe avec lui [9].

88. Cette pensée assiége sa tête ou plutôt son cœur; elle les ferme à toutes consolations, qu'elle repousse. Le malheureux ne sait comment se défendre contre des ennemis déjà maîtres de la place. Il ne sait d'où il peut espérer un secours, puisque c'est dans son intérieur même que se fait la guerre. La nuit, le jour, il est sans cesse combattu par le dieu cruel qui devrait être sa consolation.

89. Rodomont vogue le jour et la nuit qui suivent, le cœur chargé d'ennuis; et il ne peut écarter de son esprit le souvenir de l'outrage qu'il a essuyé de sa dame et de son roi. Le chagrin et la douleur qu'il ressentait à cheval, il les éprouve de même dans la barque. Il est sur l'eau, et ne peut éteindre son feu; il change de lieu, et son état ne change pas.

90. Comme le malade, qui, brisé, fatigué par une fièvre ardente, change de position, et espère, soit sur l'un, soit sur l'autre côté, trouver en se retournant une position meilleure; mais, également tourmenté partout, il n'a de repos ni à droite ni à gauche; ainsi le païen, au mal dont il souffre, ne trouve de soulagement ni sur la terre ni sur l'onde.

91. Rodomont s'impatiente d'être dans cette embarcation, il se fait mettre à terre. Il passe Lyon, Vienne, puis Valence, et il voit à Avignon le pont magnifique. Toutes ces villes et d'autres, situées entre le fleuve [10] et le mont Celtibérien [11], étaient soumises au roi Agramant et au roi d'Espagne depuis qu'ils s'étaient rendus maîtres de ces provinces.

92. Vers Aiguesmortes il prend à droite dans l'intention de s'embarquer au plus tôt pour Alger. Il arrive au bord d'un fleuve, à un village chéri de Cérès et de Bacchus, mais que ses habitants, souvent pillés par les soldats, avaient dû déserter. D'un côté il découvre la mer, de l'autre, dans les plaines brûlées par le soleil, il voit ondoyer les blonds épis.

93. Là il trouve une petite chapelle, nouvellement bâtie sur une colline, que les prêtres avaient laissée vide, depuis que la guerre avait envahi les environs. Rodomont s'y installe, parce que le site lui plaît, et parce qu'elle est éloignée des camps, dont il lui est odieux d'entendre parler. Il s'y plaît tellement que pour lui ce lieu remplace Alger.

94. Il abandonne son idée d'aller en Afrique, tant cet endroit lui paraît commode et charmant. Il établit avec lui, dans cette même demeure, ses gens, son bagage et son destrier. Le village est situé à quelques lieues de Montpellier, et près de quelques autres bourgs riches et heureux, et sur le bord d'une rivière, ce qui lui fournit le moyen d'avoir aisément toutes les ressources de la vie.

95. Un jour qu'il était là pensif (comme c'était la plupart du temps son habitude), le Sarrasin vit venir, à travers une prairie herbeuse que traversait un petit sentier, une jeune dame d'un visage charmant qu'accompagnait un moine barbu. Ils traînaient derrière eux un grand destrier portant un fardeau couvert de noir.

96. Qui était la jeune femme, qui était le moine, et ce qu'ils portaient avec eux, vous devez aisément

le comprendre. On doit reconnaître Isabelle, qui avait avec elle le corps de son cher Zerbin. Je l'ai laissée comme elle s'en venait par la Provence, sous l'escorte de l'excellent vieillard, qui lui avait persuadé de consacrer à Dieu tout le reste d'une chaste vie.

97. Quoique la dame ait le visage pâle et abattu et les cheveux en désordre ; quoique des soupirs s'échappent continuellement de son sein brûlant, et que ses yeux soient deux fontaines ; quoique d'autres témoignages d'une vie pénible et malheureuse se manifestent en elle, il lui reste cependant encore tant de charmes, que l'amour et les grâces peuvent y résider encore.

98. Aussitôt que le Sarrasin voit paraître la belle dame, il renfonce sa manie de poursuivre de ses critiques incessantes et de sa haine ce sexe charmant qui n'en est pas moins l'ornement du monde. Et Isabelle lui paraît le plus digne objet où il puisse fixer un second amour, de manière à éteindre tout à fait le premier, comme un clou est chassé d'un ais par un autre.

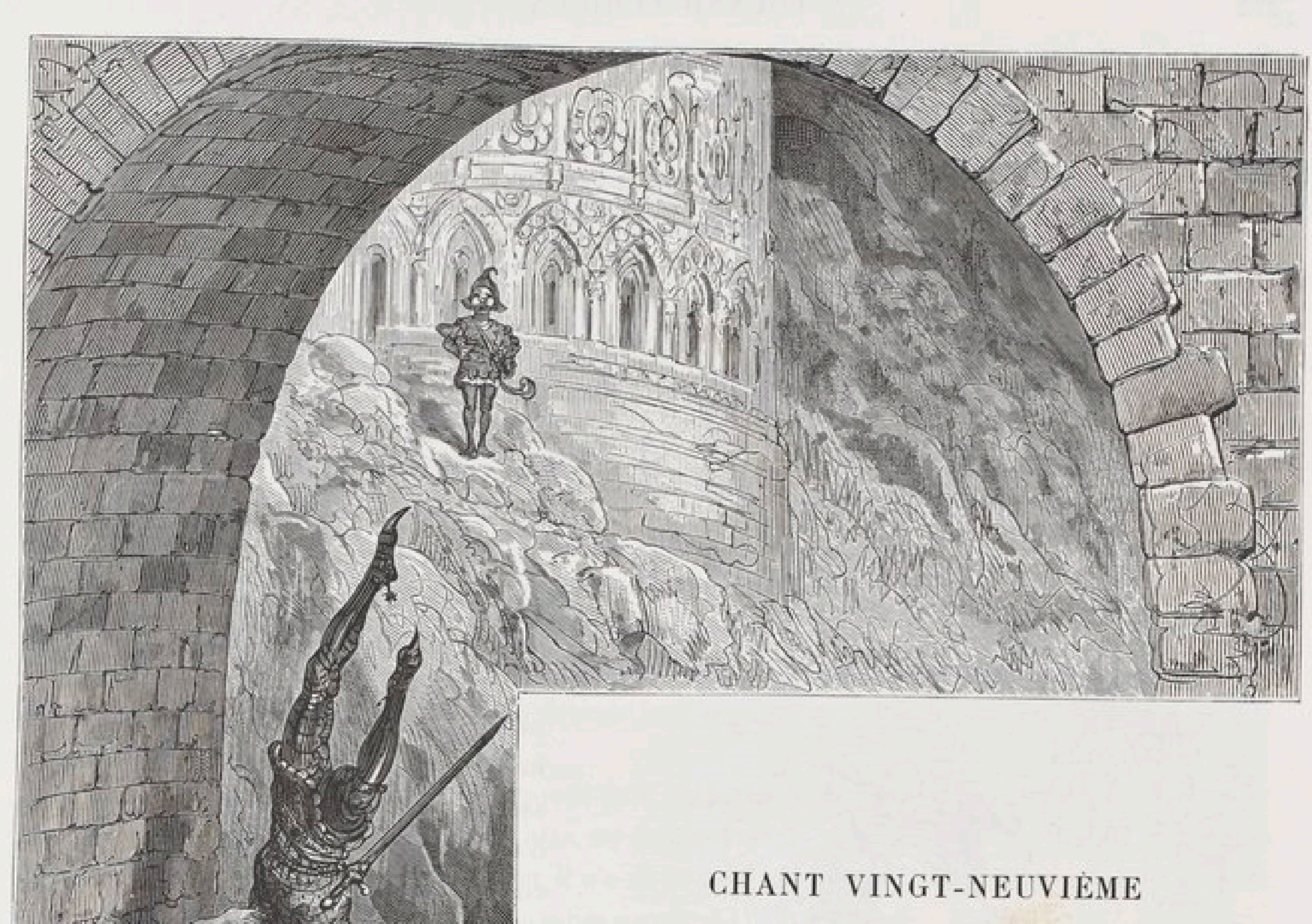
99. Il va à sa rencontre, et, de la voix la plus douce, de l'air le plus aimable qu'il lui est possible, il lui demande qui elle est. Isabelle lui fait aussitôt connaître toutes ses pensées, et lui dit comment elle va quitter un monde frivole et s'attacher à l'amour de Dieu par des œuvres saintes. L'arrogant païen se met à rire ; il ne croit pas en Dieu, et est l'ennemi de toute loi et de toute religion.

100. Il s'écrie que c'est là une intention erronée, inconsidérée, et que certainement elle est dans une trop grande erreur ; qu'elle n'est pas moins blâmable que l'avare qui enterre son riche trésor, et, sans en tirer aucun profit pour lui-même, en dérobe l'usage aux autres hommes. Ce sont les lions, les ours, les serpents qui doivent être enfermés, et non la beauté et l'innocence.

101. Le moine, qui avait l'oreille à ces propos, se tenait attentif comme un pilote habile au gouvernail, pour venir au secours d'une jeune femme sans expérience et empêcher qu'elle ne fût ramenée dans l'ancienne voie. A l'instant il prépare la nourriture spirituelle qu'il étale en un riche et somptueux banquet. Mais le Sarrasin, né avec des goûts grossiers, au lieu de la savourer, la trouva fort déplaisante.

102. Après avoir vainement interrompu le moine, sans pouvoir jamais le forcer à se taire, sa patience rompit son frein, et il se jeta sur lui avec fureur.... Mais mon récit pourrait vous paraître trop long, si j'en disais davantage. Je ferai donc mon profit de ce qui arriva au moine pour avoir trop parlé, et je finirai ici mon chant.





CHANT VINGT-NEUVIÈME

1. O esprit faible et inconstant des hommes! Que nous sommes prompts à changer de résolutions! comme toutes nos pensées sont mobiles! surtout celles qui naissent d'un amoureux dépit. J'ai vu précédemment le Sarrasin, si ardent contre les dames, perdre tellement la mesure, que je ne pensais pas que sa haine pût s'éteindre, ou même qu'elle dût jamais se refroidir.

2. Aimables dames, je suis si offensé des propos outrageants qu'il a tenus sur vous contre l'équité, que je ne lui pardonnerai pas, jusqu'à ce que je lui aie prouvé à ses dépens combien il a fait erreur. Je ferai en sorte que ma plume et mon encre fassent voir à tous qu'il eût été meilleur pour lui de se taire et même de se mordre la langue avant de dire du mal de vous.

3. Mais déjà l'expérience vous démontre clairement qu'il parlait comme un ignorant et un sot. Tout à l'heure il trouvait dans sa colère des traits contre toutes les femmes, sans faire de distinction; puis un seul regard d'Isabelle l'a tellement touché, qu'il lui a fait soudain changer de sentiment. Déjà il la désire à la place de l'autre; or c'est à peine s'il l'a vue, et il ne sait pas encore qui elle est.

4. Et comme le nouvel amour l'anime et le brûle, il fait d'infructueux raisonnements pour rompre cette résolution ferme et inébranlable qu'elle avait formée de se consacrer au souverain Créateur. Mais l'ermite, qui est son bouclier et sa cuirasse, de peur que sa chaste pensée ne soit détruite, a recours aux arguments les plus puissants, les plus inébranlables qu'il peut trouver pour la fortifier et la défendre.

5. Après avoir longtemps supporté, non sans beaucoup d'ennui, l'audace de ce moine, et lui avoir dit en vain qu'il pouvait s'en retourner sans Isabelle dans son désert, quand cela lui plairait, le païen impie, qui se voit braver en face et ne veut avoir avec ce moine ni paix ni trêve, lui porte avec fureur la main au menton, et en arrache autant de poils qu'il en a saisi.

6. Et sa furie s'accrut tellement, que d'une main il lui serra le cou comme avec des tenailles et, après lui avoir fait faire un ou deux tours, il le lance loin de lui à travers les airs vers la mer. Ce qu'il en advint, je ne puis ni le dire, ni le savoir. Les récits à ce sujet sont divers et ne concordent point. Quelques-uns disent qu'il resta brisé sur un rocher, qu'on ne distinguait pas ses pieds de sa tête;

7. D'autres, qu'il alla tomber dans la mer qui était éloignée de plus de trois milles, et qu'il mourut faute de savoir nager, après avoir fait en vain force prières et oraisons. Suivant d'autres, un saint vint à son secours et le tira sur le rivage d'une main invisible. De ces versions quelle que soit la vraie, mon histoire ne parle plus de lui.



Stance 6.

8. Le cruel Rodomont, après s'être débarrassé de l'ermite grand parleur, se retourna avec un visage moins troublé vers la dame désolée et pleine d'effroi; et, prenant le langage usité entre les amants, il lui disait qu'elle était son cœur, et sa vie, sa consolation, sa chère espérance, et d'autres noms semblables qui vont de compagnie.

9. Il se montra alors si poli, qu'il ne lui laissa voir aucun signe de violence. Les traits charmants qui le rendent amoureux, amortissent et éteignent en lui son arrogance habituelle. Quoiqu'il puisse ravir le fruit, il ne veut pourtant pas aller au delà de l'écorce; car il ne pense pas pouvoir le trouver bon, si ce n'est elle-même qui le lui a donné en cadeau.

10. Il espérait ainsi rendre peu à peu Isabelle docile à ses désirs. Elle, qui se voyait dans un lieu si désert et si sauvage, comme la souris sous la griffe du chat, aimerait mieux se trouver au milieu du feu. Et toutefois elle cherchait en elle-même si elle ne trouverait pas quelque moyen, quelque chemin pour se tirer de là intacte et sans tache.

11. Elle prend dans son âme la résolution de se donner la mort de sa main avant que cet homme barbare et cruel parvienne à ses fins et l'entraîne à être coupable envers le chevalier à qui le destin cruel, impitoyable, a enlevé la vie entre ses bras, et à qui elle a fait dans son cœur le vœu d'une éternelle chasteté.

12. Elle voit s'accroître à chaque instant les aveugles désirs du roi païen, et elle ne sait que faire. Elle sait bien qu'il veut en venir à attenter à son honneur, et que toutes ses résistances deviendront inutiles. Discutant en elle-même bien des projets, elle trouve enfin le moyen de se défendre et de sauver sa chasteté, comme je vais vous le dire, en illustrant à jamais son nom.

13. Voyant le brutal Sarrasin s'avancer vers elle avec des paroles et des gestes entièrement dépouillés de la courtoisie qu'il lui avait témoignée dans les premiers moments : « Si vous consentez, lui dit-elle, à ce que mon honneur soit auprès de vous en sûreté et que je n'aie rien à redouter, je

vous donnerai en récompense une chose qui sera beaucoup plus précieuse pour vous que de m'avoir ravi l'honneur.

14. « Pour un plaisir d'un instant si court et que le monde entier offre si abondamment, ne dédaignez pas une satisfaction durable, un véritable bonheur à nul autre pareil. Vous pourrez toujours trouver cent et mille femmes charmantes ; mais qui pourrait vous faire le même don que moi? Personne au monde ; ou il y en a bien peu.

15. « Je connais une herbe (et je sais où la trouver ici près, je l'ai aperçue en venant) qui, bouillie avec du lierre et de la rue, à un feu de bois de cyprès, et pressée ensuite entre des mains innocentes, fournit une liqueur qui, si on s'en lave trois fois le corps, l'endurcit de telle façon, qu'elle le met à l'abri du fer et du feu [1].

16. « Je dis que, si on s'en mouille trois fois, on est invulnérable pendant un mois. Il faut chaque mois recommencer l'opération, car la vertu de l'eau n'agit pas au delà de ce terme. Je sais faire cette eau ; aujourd'hui même j'en ferai, et aujourd'hui aussi vous en verrez l'épreuve. Je puis (si je ne me trompe) vous procurer un plaisir plus grand que si vous aviez conquis toute l'Europe.

17. « En reconnaissance de ce don, je vous demande de me jurer sur votre foi que, ni en actions ni en paroles, vous ne porterez plus atteinte à ma pudeur. » Cette proposition fait revenir à l'honnêteté Rodomont, qui ressent un si vif désir de devenir invulnérable, qu'il lui fit plus de promesses qu'elle n'en demandait.

18. Et il les observera jusqu'à ce que soit faite l'expérience de l'eau merveilleuse ; et pendant ce temps il se contraindra et ne fera aucun acte, ne donnera aucun signe de violence. Mais il se propose de ne pas tenir ensuite la convention, car il n'a ni respect ni crainte de Dieu ou des saints ; et pour le manque de foi la trompeuse Afrique n'a pas son égal.

19. Le roi d'Alger fit à Isabelle mille protestations de ne pas la tourmenter, pourvu qu'elle s'occupe de composer la liqueur qui doit le rendre tel que furent autrefois Achille et Cycnus [2]. Loin des villes et des villages elle s'en va à travers les précipices et les vallons obscurs ramasser une quantité d'herbes ; et le Sarrasin ne la quitte pas et se tient toujours près d'elle.

20. Après avoir cueilli de divers côtés une quantité suffisante d'herbes avec ou sans racines, ils retournèrent le soir au logis. Là ce modèle de chasteté emploie toute la nuit qui lui reste à faire bouillir les herbes avec une grande attention ; et le roi d'Alger reste toujours présent à toute l'opération et à tous ses mystères.

21. Il prolonge cette nuit à jouer avec quelques serviteurs qu'il avait auprès de lui. Par suite du voisinage et de la chaleur du feu, renfermé dans une salle étroite, il sentit une telle soif, qu'en buvant tantôt à grands traits, tantôt à petits coups, ils vidèrent deux barils de vin grec, que ses écuyers, un jour ou deux auparavant, avaient pris à des voyageurs.

22. Rodomont n'était pas habitué au vin, parce que sa religion le défend et le réprouve. Lorsqu'il l'eut goûté, il le trouva meilleur que le nectar ou l'ambroisie. Blâmant le rit sarrasin, il en avale de grandes tasses et de pleines bouteilles. Le bon vin, à force d'être bu à la ronde, fit tourner toutes les têtes comme des girouettes.

23. Cependant Isabelle retira du feu la chaudière où elle avait cuit les herbes et dit à Rodomont : « Afin de faire voir que je n'ai pas jeté mes paroles au vent, j'invoquerai l'expérience qui fait distinguer la vérité du mensonge, et qui éclaire les ignorants. C'est moi qui ferai à l'instant même cette expérience, non sur le corps d'un autre, mais sur le mien.

24. « Je veux être la première à faire l'essai de cette liqueur fortunée, pleine de vertu, afin que vous puissiez reconnaître qu'il n'y entre point de poison mortel. Je m'en laverai depuis le haut de la tête jusqu'au cou et au sein. Essayez ensuite sur moi votre force et votre épée pour voir si l'une a de la vigueur et si l'autre coupe bien. »

25. Elle se lava comme elle l'avait dit, et d'un air content elle tendit son cou nu au païen

sans défiance, et peut-être aussi vaincu par le vin, contre lequel casque et bouclier sont impuissants. Cet homme, semblable à une brute, la crut et la frappa si violemment avec son bras et son épée cruelle, que cette belle tête, où naguère logeaient les amours [3], resta séparée de la poitrine et des épaules.

26. Elle fit trois bonds; et on entendit s'échapper d'une voix distincte le nom de Zerbin : c'est pour suivre cet amant qu'elle trouva un moyen si rare de se soustraire à la poursuite du Sarrasin. Ame qui préféras à ta vie et à ta verte jeunesse la fidélité et le nom de la chasteté, presque inconnu et étranger à notre siècle!

27. Pars en paix, âme heureuse et belle! Ah! si mes vers en avaient le pouvoir, combien je m'efforcerais d'employer toutes les ressources de cet art qui polit et embellit l'éloquence, pour que, pendant mille et mille ans et davantage, le monde entende retentir ton nom illustre! Monte en paix au séjour céleste et laisse aux autres femmes l'exemple de ta fidélité.


Stance 25.

28. Du haut du ciel le Créateur jeta ici-bas ses regards sur cette action étonnante et incomparable; et il dit : « Je t'estime encore plus, Isabelle, que celle [4] dont la mort fit détrôner Tarquin; aussi, parmi celles de mes lois auxquelles le temps n'a jamais porté atteinte, je veux en faire une que les siècles futurs, j'en jure par les eaux inviolables, respecteront toujours.

29. « A l'avenir je veux que toutes celles qui porteront ton nom aient un esprit sublime, soient belles, gracieuses, courtoises et sages, et qu'elles parviennent au plus haut degré de la vertu; et que ce soit pour les écrivains un sujet de célébrer leur nom illustre et glorieux; de sorte que le Parnasse, le Pinde et l'Hélicon entendent toujours résonner le nom : Isabelle, Isabelle [5]. »

30. Dieu dit; et l'air devient plus serein et la mer plus calme qu'elle ne le fut jamais. Cette âme chaste retourne au troisième ciel [6] et se retrouve dans les bras de Zerbin. Il restait sur la terre, cet homme féroce, couvert de honte et de confusion, nouveau Bréuss sans pitié [7]; lorsque les fumées du vin furent dissipées, il maudit son erreur et en resta désolé.

31. Il pensa qu'il apaiserait ou satisferait en partie l'âme bienheureuse d'Isabelle, si, après avoir frappé son corps d'un coup mortel, il rendait du moins la vie à sa mémoire. Pour cela le moyen qu'il imagina fut de lui consacrer cette église qu'il habitait et où elle avait été tuée, et de la convertir en un mausolée; et je vous dirai de quelle manière.

32. De tous les lieux d'alentour il fait venir d'habiles ouvriers, les uns de bon gré, les autres par crainte; il réunit bien six mille hommes; il fait détacher des montagnes voisines de lourdes pierres, et il en fait construire une masse énorme, qui avait quatre-vingt-dix brasses depuis la base jusqu'au sommet; et il y renferme l'église, au centre de laquelle étaient inhumés les deux amants.

33. C'est une sorte d'imitation du môle superbe élevé par Adrien sur les bords du Tibre. Près du

mausolée, il fait construire une tour élevée, qu'il se propose d'habiter quelque temps. Il fait jeter sur la rivière qui coulait près de là un pont étroit de deux brasses de largeur seulement. Ce pont était long, mais si étroit, que c'est tout juste si deux chevaux pouvaient y passer,

34. Deux chevaux venant de front, ou qui se seraient rencontrés; et ce pont n'avait ni parapet ni appui, et on pouvait tomber de tous côtés. Il veut que la traversée en coûte cher aux païens aussi bien qu'aux chrétiens; car de leurs dépouilles il promet d'ériger mille trophées sur le tombeau d'Isabelle.

35. En moins de dix jours fut achevée la construction du pont jeté sur la rivière; mais on ne put bâtir le mausolée aussi vite, ni élever la tour jusqu'au faîte; elle fut cependant assez haute pour qu'on pût placer habituellement au sommet une sentinelle chargée de sonner du cor chaque fois qu'un chevalier arrivait au pont, afin d'avertir Rodomont.

36. Celui-ci s'armait et venait à sa rencontre tantôt sur un bord, tantôt sur un autre. Si le guerrier arrivait du côté de la tour, le roi d'Alger venait vers lui de la rive opposée. Le pont est le champ de bataille; et, si le destrier sortait un peu de la ligne droite, il tombait dans la rivière dont les eaux étaient hautes et profondes. Il n'y avait pas au monde un passage aussi périlleux.



Stance 35.

37. Le Sarrasin s'était imaginé qu'en s'exposant souvent au risque de tomber du pont la tête la première dans la rivière, et d'y boire beaucoup d'eau, il laverait et expierait le crime où l'excès du vin l'avait entraîné; comme si l'eau, qui éteint les ardeurs du vin, pouvait également effacer les fautes que le vin fait commettre à la main ou à la langue.

38. En quelques jours, il vint là beaucoup de guerriers. Quelques-uns y étaient amenés par leur route directe, parce qu'il n'y en avait pas une autre plus fréquentée pour aller vers l'Italie ou l'Espagne. D'autres étaient conduits par leur courage, par l'honneur plus cher que la vie et par le désir d'accomplir des prouesses. Et tous, où ils espéraient remporter la palme, laissaient leurs armes; beaucoup y laissèrent aussi la vie.

39. Lorsque ceux qu'il renversait étaient des païens, il se contentait de prendre leurs armes et leurs dépouilles, et il les suspendait au mausolée, en y inscrivant les noms de ceux à qui ils avaient appartenu; mais il retenait prisonniers tous les chrétiens, et je crois qu'il les envoyait ensuite à Alger. Les travaux n'étaient pas encore terminés, lorsque Roland fut amené en ce lieu par sa folie.

40. Par hasard le comte dans son délire arrivait sur les bords de cette rivière, où, comme je vous le disais, Rodomont faisait faire à la hâte la tour et le mausolée qui n'étaient pas achevés; et à peine le pont l'était-il encore. Au moment où Roland arrivait à la rivière et au pont, le païen se trouvait là justement couvert de toutes ses armes, excepté de sa visière.

41. Roland, entraîné par sa folie furieuse, saute la barrière et court sur le pont. Rodomont, qui était à pied devant la grande tour, lui crie de loin d'un air irrité et le menace, sans daigner lui opposer son épée : « Arrête, paysan indiscret, téméraire, importun, insolent.

42. « C'est seulement pour les chevaliers et les gentilshommes que le pont est fait, et non pour toi, stupide animal. » Roland, qui était absorbé dans de grandes rêveries, continue à avancer et fait la sourde oreille. « Il faut, dit le païen, que je châtie ce fou, » et il va sur lui avec une furieuse envie de le précipiter dans l'eau, ne pensant pas trouver à qui parler.

43. A ce moment arrive à la rivière pour passer le pont une noble jeune dame, agréablement parée, d'une belle figure et de manières réservées et modestes. C'est cette dame (si vous vous le

rappelez, seigneur) qui allait cherchant de tous les côtés les traces de Brandimart, son amant, partout, excepté où il était, dans Paris.

44. A l'arrivée de Fleur-de-lis au pont (c'est ainsi que se nommait la jeune dame), Roland était aux prises avec Rodomont, qui voulait le jeter dans la rivière. La dame, qui avait vu fréquemment le comte, le reconnut aussitôt, et resta plongée dans un profond étonnement de la folie qui le faisait aller ainsi tout nu.

45. Elle s'arrête à regarder quelle issue devait avoir la lutte furieuse de deux hommes si vigoureux. Ils s'appliquent à employer toute leur force pour se faire tomber l'un l'autre du pont. Le fier païen se dit entre les dents : « Comment se peut-il qu'un fou soit si robuste? » Et deçà, delà il se tourne, se retourne, plein de dépit, d'orgueil et de colère.

46. D'une main et de l'autre il cherche à le saisir de la manière la plus avantageuse. Tantôt il l'enveloppe de ses jambes, tantôt il glisse habilement entre les siennes soit le pied droit, soit le pied gauche. Rodomont, autour de Roland, ressemble à l'ours stupide qui croit pouvoir déraciner l'arbre d'où il est tombé, et, comme si c'était sa faute, s'acharne sur lui et enrage.

47. Roland, dont la raison était noyée je ne sais où, n'employait que sa force, cette force prodigieuse qui n'avait pas d'égales dans l'univers, ou qui en avait bien peu. Il se laissa tomber du pont à la renverse pendant qu'il tenait le païen embrassé. Ils tombent dans la rivière et vont ensemble au fond; l'onde rejaillit en l'air et le rivage en retentit.

48. L'eau les fait aussitôt se détacher. Roland est nu et nage comme un poisson. Il agite ses bras, lance ses pieds, et atteint le bord. Et lorsqu'il est hors de l'eau, il se met à courir et ne songe pas à savoir si tout cela est pour lui un motif de gloire ou de blâme. Mais le païen, qui était embarrassé de ses armes, ne parvint que plus tard et plus difficilement au rivage.

49. Cependant Fleur-de-lis avait passé le pont et la rivière et regardé de tous côtés sur le mausolée s'il n'y avait pas d'armoiries de son cher Brandimart. N'apercevant ni ses armes, ni son manteau, elle espère le retrouver quelque autre part. Mais revenons à parler du comte, qui laisse derrière lui la tour, la rivière et le pont.

50. Ce serait folie à moi si je vous promettais de vous raconter les folies de Roland une à une; car il y en eut tant et de telles que je ne sais quand je finirais. Mais j'en choisirai quelques-unes extraordinaires, qui se prêteront à être racontées dans mes chants et qui me paraîtront convenir à mon récit; je n'oublierai pas la plus étonnante qui eut lieu dans les Pyrénées au-dessus de Toulouse.

51. Le comte avait parcouru beaucoup de pays, poussé au hasard par sa folie furieuse, et à la fin il arriva sur les montagnes qui séparent la France de Tarragone, en se dirigeant toujours vers le point où va s'éteindre le soleil; et là il arriva à un étroit sentier, suspendu au-dessus d'une vallée profonde.

52. Deux jeunes bûcherons, qui avaient devant eux leur âne chargé de bois, vinrent à se rencontrer avec lui au passage; et, comme ils s'aperçoivent bien à son air qu'il n'y avait plus de cervelle saine dans sa tête, ils lui crient d'une voix menaçante ou de reculer ou de se mettre de côté, et de se retirer du milieu du chemin.

53. Roland, pour toute réponse à leurs paroles, lance avec fureur un coup de pied qui atteint l'âne justement au poitrail, avec cette force qui dépasse tout; et il l'envoie si haut qu'il semble à qui le voit un petit oiseau volant en l'air; et il va tomber sur la cime d'une montagne, qui dresse sa tête à un mille au delà de la vallée.

54. Puis il se précipite sur les deux jeunes gens. L'un d'eux eut plus de bonheur que de sagesse; car, se jetant de peur au bas du précipice profond de soixante brasses, il rencontra à la moitié de sa course un buisson de ronces et des branches molles et flexibles, qui ne firent que lui égratigner un peu le visage et le laissèrent du reste sain et sauf.

55. L'autre s'attache à une pointe de rocher faisant saillie dans la paroi rocheuse pour y grimper;



IL N'Y AVAIT PAS AU MONDE UN PASSAGE AUSSI PÉRILLEUX. (CHANT XXIX, STANCE 36.)

dans l'espoir que, s'il atteint la cime, il parviendra à s'y mettre à l'abri du fou. Mais celui-ci (qui ne veut pas le laisser vivant) le saisit par les pieds pendant qu'il s'efforce de gravir, et il ramène à lui les bras de toutes ses forces, si bien qu'il le déchire et en fait deux morceaux;

56. Ainsi que nous le voyons faire d'un héron ou d'un poulet, quand on veut rassasier de leurs entrailles toutes chaudes un faucon ou un autour. Comme il fut heureux que celui qui avait risqué de se casser le cou, ait échappé! Il put raconter à d'autres cette merveilleuse aventure, de sorte que Turpin put l'apprendre et nous la transmettre dans ses écrits.

57. Il fit encore bien d'autres choses surprenantes dans la traversée des montagnes. Après avoir beaucoup erré, il descend enfin, vers le midi, dans le territoire de l'Espagne, et il continue sa route le long de la mer qui baigne le rivage autour de Tarragone. Suivant le caprice furieux qui le domine, il a la fantaisie de s'établir sur cette plage.

58. Là il s'abrite un peu du soleil, et il s'enfonce dans le sable fin et aride. Pendant qu'il était dans cet état, le hasard amena près de lui la belle Angélique et son époux, qui, ainsi que je vous l'ai raconté précédemment, étaient descendus des montagnes sur le rivage espagnol. Elle passa près de lui à moins d'une brasse, parce qu'elle ne l'avait pas encore aperçu.

59. Que ce soit là Roland, rien ne le lui rappelle; il est trop différent de ce qu'il était. Depuis que cette fureur le possède, il a toujours couru à l'ombre et au soleil. S'il était né dans la brûlante Syène, ou parmi les Garamantes adorateurs d'Ammon, ou près de ces montagnes [8] où le grand fleuve du Nil prend sa source, il ne pourrait avoir la peau plus basanée.

60. Il avait les yeux presque cachés dans la tête, la face maigre et semblable à un os décharné, la chevelure hérissée, horrible, la barbe épaisse, sale, affreuse. Angélique ne l'eut pas plutôt aperçu, qu'elle se sauva toute tremblante. Toute tremblante et remplissant l'air de ses cris, elle courut demander secours à son guide.

61. Aussitôt que l'insensé Roland l'aperçoit, il se lève d'un bond, pour la retenir, tant ce délicat visage lui plaît, tant il éveille soudain ses avides désirs. Tout souvenir de l'avoir tant aimée et respectée était altéré et brisé en lui. Il court après elle, comme fait le chien à la poursuite du gibier.

62. Le jeune homme [9], qui voit le fou poursuivre sa dame, le heurte par derrière avec son cheval, et il le frappe de son épée comme il se présente, en tournant le dos. Il croit lui détacher la tête du corps, mais il rencontre une peau dure comme un os, ou plutôt plus dure même que l'acier; car Roland à sa naissance avait été rendu invulnérable par un enchantement.

63. Roland, se sentant frapper par derrière, se retourne, serre le poing, et, avec cette force qui passe toute mesure, il frappe le cheval que le Sarrasin poussait sur lui; il le frappe sur la tête, et comme si elle eût été de verre, il la brise tellement, qu'il tue le cheval; et au même instant il se remet à poursuivre celle qui fuyait devant lui.

64. Angélique pousse sa jument à toute bride et ne cesse de la piquer des éperons et de la frapper du fouet. Volât-elle plus vite que la flèche décochée de l'arc, elle lui paraîtrait lente encore à la tâche. Elle se rappelle l'anneau qu'elle a au doigt et qui peut la sauver; elle le met dans sa bouche; et l'anneau, qui n'a pas perdu sa vertu, la fait disparaître comme une lumière qu'un souffle vient d'éteindre.

65. Soit par l'effet de sa frayeur, soit qu'elle eût fait un faux mouvement en prenant l'anneau, soit que la jument eût fait un faux pas (car je ne sais lequel affirmer), dans le moment même où elle mit l'anneau dans sa bouche et déroba la vue de son beau visage, elle leva les jambes, sortit des arçons, et se trouva renversée sur le sable.

66. Que le saut eût été plus court de deux doigts seulement, elle tombait pêle-mêle avec le fou, dont le choc lui eût ôté la vie. Mais une heureuse fortune la sauva dans ce moment. Qu'elle cherche maintenant à se procurer par quelque autre ruse, comme elle l'a fait auparavant, une autre monture [10]; car elle ne doit plus revoir jamais celle qui détalait sur le sable devant le paladin.

67. Ne doutez pas toutefois qu'elle ne réussisse à se pourvoir; et suivons Roland dont l'impétuosité et la rage ne diminuent pas, bien qu'Angélique se soit dérobée à ses regards. Il suit les traces de la bête sur le sable aride, et va s'en approchant toujours de plus en plus. Déjà il l'atteint, voici qu'il la saisit par les crins, puis par la bride, et enfin il l'arrête.

68. Le paladin la prend avec autant de joie qu'un autre en aurait près d'une jeune fille; il rajuste les rênes et la bride, s'élance d'un bond et se met en selle; et il la fait galoper plusieurs milles, sans repos, d'un côté et d'un autre; il ne lui ôte ni la selle ni le mors, et il ne lui permet de goûter ni herbe ni foin.

69. En voulant lui faire franchir un fossé, lui et la jument y tombent sens dessus dessous. Il ne se fit pas de mal, et ne se ressentit point de la secousse, mais la pauvre bête se démit l'épaule au fond du fossé. Roland, ne sachant comment la tirer de là, finit par la prendre sur son dos; il remonte sur le bord du fossé, et avec cette charge il va encore trois fois plus loin qu'un arc n'enverrait une flèche.

70. Ensuite, sentant son fardeau trop lourd, il met la bête à terre et veut la traîner à la main. Elle suivait d'un pas lent et boiteux. « Va donc, » disait Roland, et il le disait en vain. Elle l'aurait suivi au galop, que c'eût encore été trop peu pour son désir insensé. A la fin il lui ôte le licou de la tête, et il lui attache le pied droit de derrière.

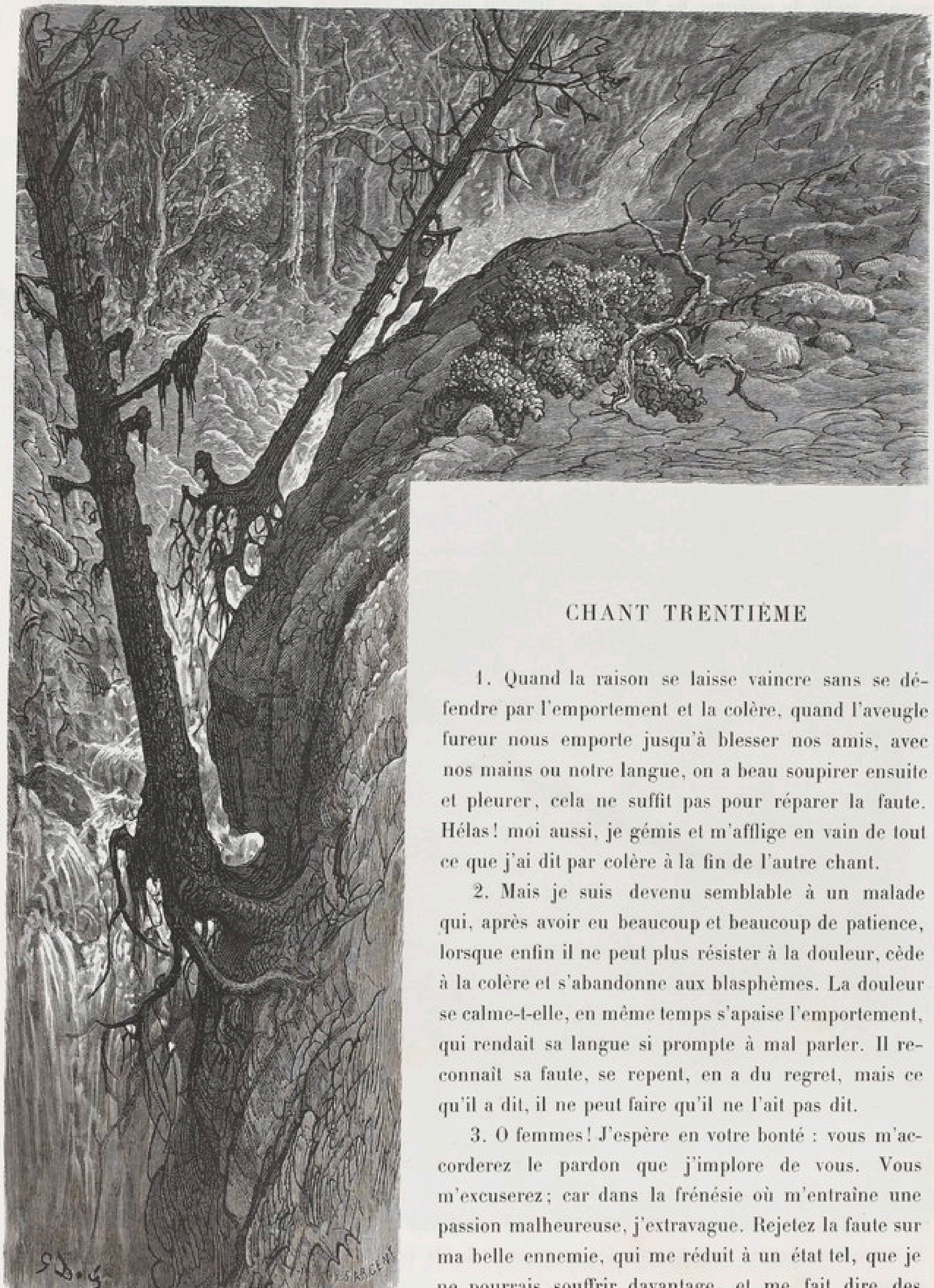
71. Il la traîne ainsi et l'exhorte: elle pourra de cette façon le suivre plus à son aise. Elle laisse ici son poil, là son cuir aux pierres de ce mauvais chemin. Enfin la pauvre bête si mal menée succomba à sa douleur et à ses blessures. Roland ne s'en doute pas et n'y prend pas garde, et il poursuit sa route sans ralentir sa course.

72. Il ne cesse de la traîner, toute morte qu'elle est, et il continue sa route vers le couchant. Il saccage, en passant, les villages et les maisons; s'il éprouve un besoin de nourriture, il ravit les fruits, le pain, la viande, et les engloutit; il fait violence à tout le monde, laisse celui-ci pour mort, celui-là estropié; il s'arrête peu et va toujours en avant.

73. Il en aurait fait autant ou à peu près à sa dame, si elle n'eût disparu. Car il ne discerne pas le noir du blanc, et en faisant du mal croit faire plaisir. Que maudit soit l'anneau et le chevalier qui le lui avait donné ! Sans cette bague, Roland se serait vengé et aurait vengé mille autres en même temps.

74. Ce n'est pas Angélique seule que j'aurais voulu voir entre les mains de Roland, mais toutes celles qui, de nos jours, sont ingrates de toutes les manières, et qui ne pourraient fournir à elles toutes une once de bonté! — Mais avant que les cordes, relâchées par mon chant, rendent des sons discordants, il vaut mieux l'ajourner pour une autre fois, afin qu'il ne cause pas d'ennui à celui qui l'écoute.





CHANT TRENTIÈME

1. Quand la raison se laisse vaincre sans se défendre par l'emportement et la colère, quand l'aveugle fureur nous emporte jusqu'à blesser nos amis, avec nos mains ou notre langue, on a beau soupirer ensuite et pleurer, cela ne suffit pas pour réparer la faute. Hélas! moi aussi, je gémis et m'afflige en vain de tout ce que j'ai dit par colère à la fin de l'autre chant.

2. Mais je suis devenu semblable à un malade qui, après avoir eu beaucoup et beaucoup de patience, lorsque enfin il ne peut plus résister à la douleur, cède à la colère et s'abandonne aux blasphèmes. La douleur se calme-t-elle, en même temps s'apaise l'emportement, qui rendait sa langue si prompte à mal parler. Il reconnaît sa faute, se repent, en a du regret, mais ce qu'il a dit, il ne peut faire qu'il ne l'ait pas dit.

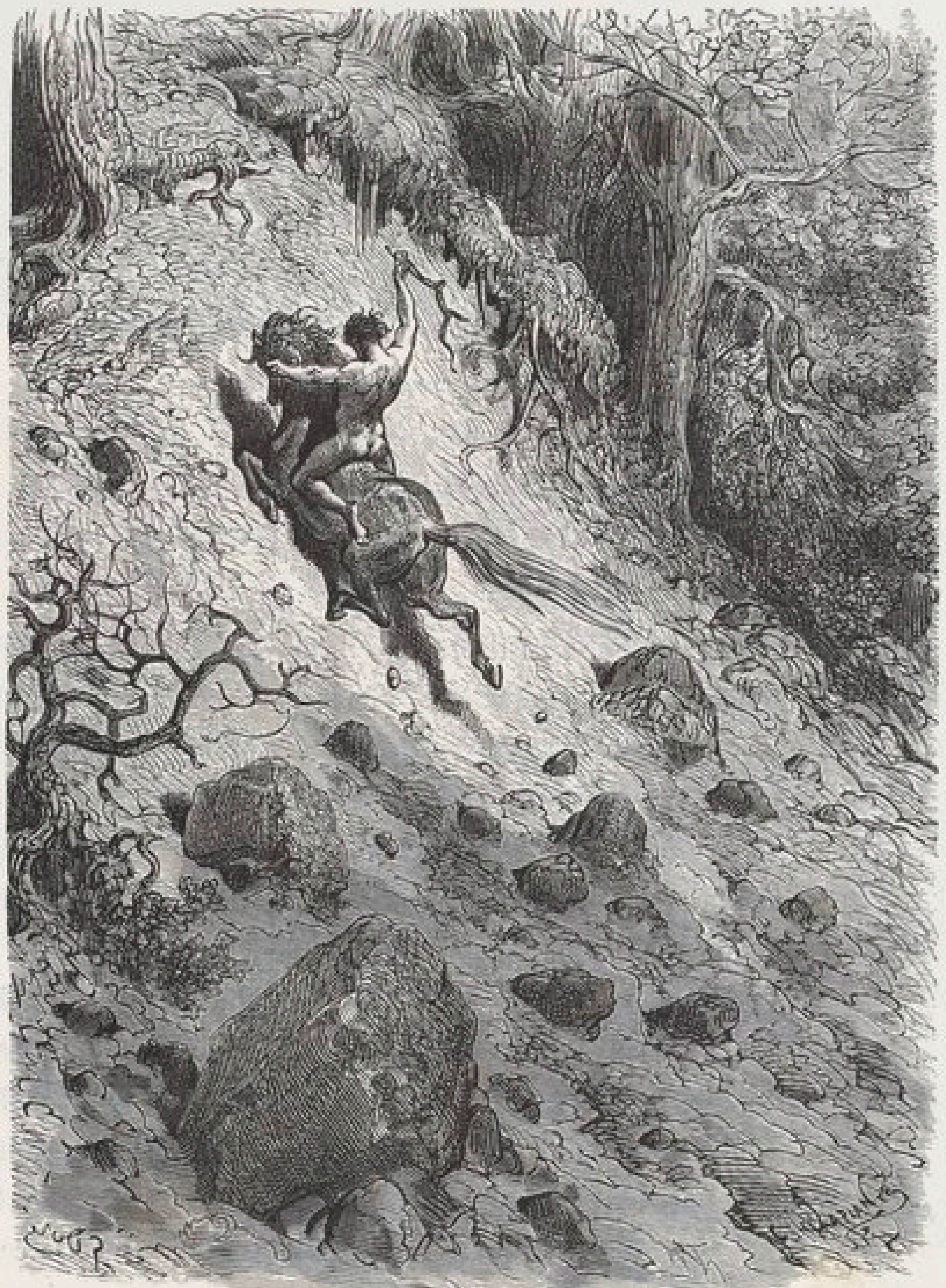
3. O femmes! J'espère en votre bonté : vous m'accorderez le pardon que j'implore de vous. Vous m'excuserez; car dans la frénésie où m'entraîne une passion malheureuse, j'extravague. Rejetez la faute sur ma belle ennemie, qui me réduit à un état tel, que je ne pourrais souffrir davantage, et me fait dire des choses dont ensuite je suis affligé. Dieu sait si elle a tort; il sait aussi si je l'aime.

4. Je ne suis pas moins hors de sens que ne l'était Roland, et je ne suis pas moins que lui digne d'excuse. Errant tantôt à travers les montagnes, tantôt le long des plages, il avait déjà parcouru une

grande partie du royaume de Marsile, en traînant pendant plusieurs jours, sans que rien l'arrêtât, sa cavale morte comme elle était. Mais, arrivé à un endroit où un grand fleuve se jetait dans la mer, force lui fut d'abandonner ce cadavre.

5. Comme il sait nager comme une loutre, il entre dans le fleuve et remonte sur l'autre rive. Là il rencontre un berger monté sur un cheval qu'il menait au fleuve pour le faire boire. Bien que Roland s'avance sur lui, cet homme, le voyant seul et nu, ne l'évite pas. « Je voudrais, lui dit le fou, échanger ton bidet contre ma jument.

6. « Je te la ferai voir d'ici, si tu veux; elle est là, morte, sur l'autre rive; tu pourras, toi, ensuite, la faire soigner; je ne lui connais pas d'autre défaut. Tu peux, en ajoutant quelque chose, me donner ton cheval en échange. Fais-moi le plaisir d'en descendre, car il me plaît. » Le pâtre de rire; et, sans autre réponse, il s'éloigne du fou et se dirige vers le gué.



Stance 8.

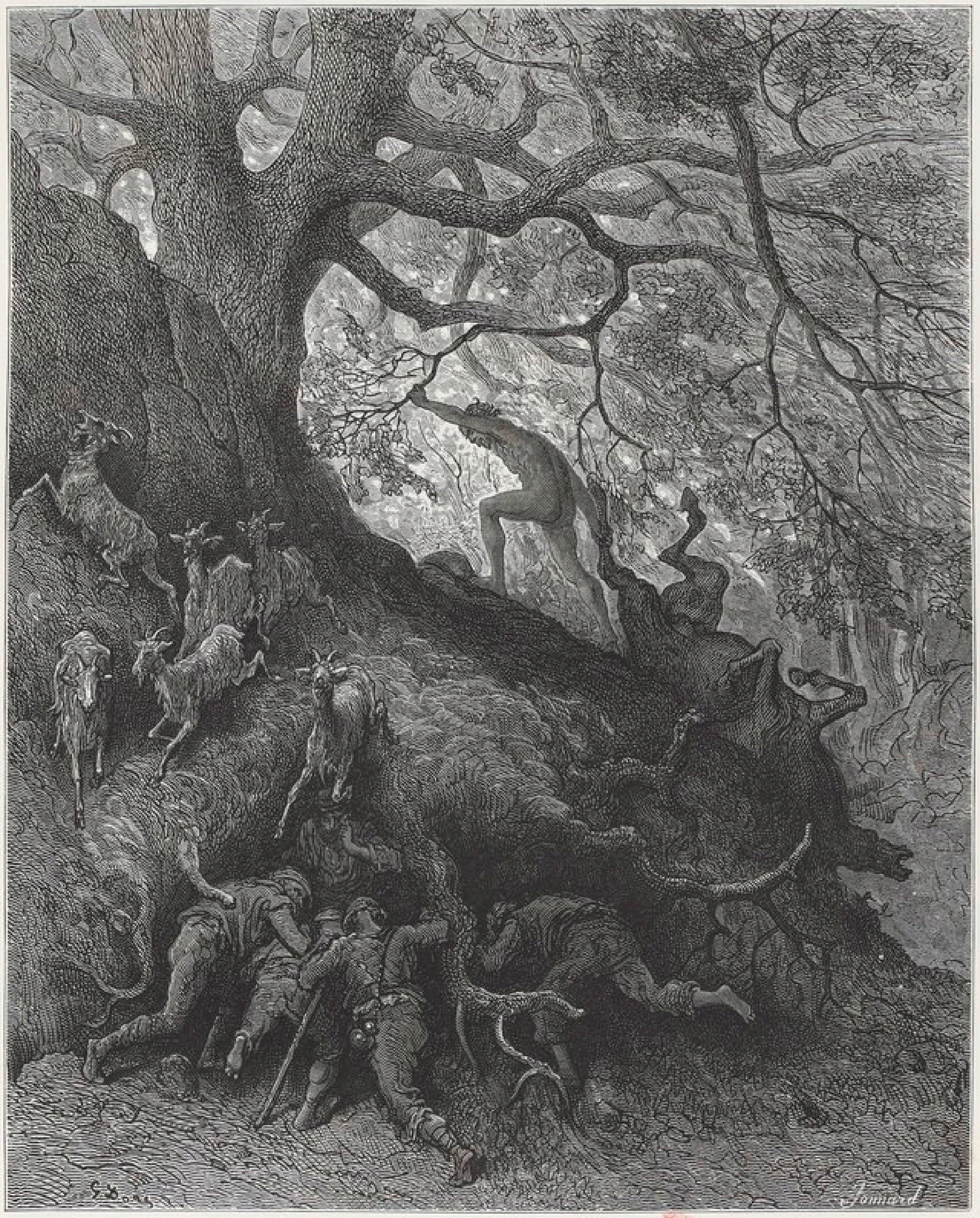
7. « Holà! n'entends-tu pas? Je veux ton cheval, » ajouta Roland, et il s'avança avec fureur. Ce pâtre avait un bâton dur et rempli de nœuds, et il en frappa le paladin. La colère, la rage du comte passa toute mesure, et il devint plus farouche que jamais. Il assène sur la tête du berger un coup de poing qui lui brise les os et le jette mort à terre.

8. Il saute à cheval; et il va courant çà et là par divers chemins et commet beaucoup de ravages. Le pauvre bidet ne goûte ni foin ni avoine, si bien qu'en peu de jours il tombe épuisé. Mais Roland ne va pas à pied pour cela, car il veut être fourni de montures gratis; et autant il en trouve, autant il en prend et en use, après avoir tué leurs maîtres.

9. A la fin il arriva à Malaga, et là il fit plus de mal qu'il n'en avait fait ailleurs; car, outre qu'il mit la ville à sac, tellement qu'elle en fut ruinée et qu'elle ne put se refaire ni cette année ni l'autre, le redoutable fou tua tant de monde, renversa et brûla tant de maisons, qu'il ruina plus d'un tiers du pays.

10. Parti de là, il vint à une ville, nommée Zizeras, située au détroit de Gibraltar ou Zibelterra, car on lui donne l'un et l'autre nom. Là il voit une barque qui s'éloignait de terre, pleine de gens joyeux, qui, pour se divertir, allaient à l'air du matin se promener sur la mer alors parfaitement calme.

11. Le fou commence à crier avec force : « Attendez! » La fantaisie vient de lui prendre d'aller



IL TRAINA PENDANT PLUSIEURS JOURS, SANS QUE RIEN L'ARRÊTAT, SA CAVALE MORTE. (CHANT XXX, STANCE 4.)

en barque. Mais c'est en vain qu'il pousse des cris et des hurlements : on ne se charge pas volontiers d'une telle marchandise. Le bateau s'avance sur l'onde aussi rapidement que l'hirondelle qui voyage à travers les airs. Roland talonne son cheval, le bat, l'étreint, et à coups de bâton le pousse à la mer.

12. En vain le cheval regimbe et met en œuvre toutes les résistances, à la fin il est forcé d'entrer dans l'eau; il baigne les genoux, le ventre, puis la croupe, enfin la tête, et à peine paraît-il au-dessus de l'eau. Qu'il n'espère pas retourner en arrière, tant que le bâton opère entre ses oreilles. Il faut que la malheureuse bête soit noyée en route, ou qu'elle traverse la mer jusqu'au rivage africain.

13. Roland ne voit plus ni le bord, ni la barque, qui du rivage l'avait attiré dans la mer; ils sont trop loin, et le flot mobile, en s'élevant plus haut que ses regards, les lui cache. Toutefois il continue à pousser son cheval à travers les flots, car le voilà décidé à traverser toute la mer. Le cheval, plein d'eau et vide de souffle, cesse finalement de nager et de vivre.

14. Il va au fond, et il y eût entraîné sa charge, si Roland ne se fût pas soutenu sur ses bras. Il manœuvre des deux mains et des jambes, souffle, et repousse l'eau de sa face. L'air était doux, et la



Stance 12.

mer calme, et il avait bien besoin de quelque chose de plus que d'un simple beau temps; car, pour peu que l'eau eût été agitée, le paladin restait mort dans les flots.

15. Mais la Fortune, qui prend soin des fous, le tira de la mer près de Ceuta, sur une plage à deux portées de trait des murailles. Pendant plusieurs jours il s'en alla à l'aventure le long de la mer courant vers le levant, jusqu'à ce qu'il rencontra, campée sur le rivage, une armée immense d'hommes de race noire.

16. Laissons le paladin s'en aller errant; le temps de parler de lui reviendra bien. Quant à ce qui arriva, seigneur, à Angélique après qu'elle se fut échappée à temps des mains du fou, comment elle trouva, pour retourner dans son pays, un bon navire et un temps des plus favorables, et comment elle y donna le sceptre de l'Inde à Médor, un autre peut-être le chantera sur une lyre meilleure que la mienne.

17. Pour moi, j'ai tant de choses à raconter, que je ne me soucie plus de m'occuper d'elle. Il me convient de reporter l'intérêt du récit sur le Tartare, lequel, après avoir écarté son rival, jouissait avec bonheur de l'amour de cette beauté, désormais sans rivale dans toute l'Europe, depuis qu'Angélique en est partie et que la chaste Isabelle est montée au ciel.

18. Mandricard, enorgueilli de l'arrêt que cette belle personne a rendu en sa faveur, ne peut cependant s'abandonner tout entier à la joie qu'il en éprouve, car il lui reste encore d'autres querelles

à vider. L'une lui est suscitée par le jeune Roger, à cause de l'aigle blanche qu'il ne veut pas lui céder; l'autre, par le fameux roi de Séricane, qui lui dispute l'épée Durandal.

19. Agramant se donne beaucoup de mal sans parvenir, malgré l'aide de Marsile, à démêler cet embrouillement de difficultés. Non-seulement il ne peut les décider à consentir à se réconcilier l'un avec l'autre, mais il est impossible d'amener Roger à laisser Mandricard prendre l'écu de l'antique Troyen, ou Gradasse à ne pas lui disputer l'épée, jusqu'à ce que l'une des deux querelles soit arrangée.

20. Roger ne veut pas qu'il combatte contre un autre avec son écu; Gradasse ne veut pas lui laisser porter, excepté pour se battre avec lui, l'épée que portait le glorieux Roland. « Pour en finir, dit Agramant, voyons sur qui tombera le sort, et trêve de paroles! Voyons ce que la Fortune en décidera, et que celui qu'elle aura choisi reste le préféré.

21. « Et, si vous voulez me complaire encore plus, de façon que je reste toujours votre obligé, vous tirerez au sort à qui combattra Mandricard, mais à condition que vous confierez les deux querelles au premier dont le nom sortira. De telle sorte que, vainqueur pour son propre compte, il le sera aussi pour son associé; et si l'un de vous perd, il aura aussi perdu pour tous les deux.

22. « Gradasse et Roger sont d'une égale valeur, ou bien peu s'en faut; et, quel que soit celui dont le nom sortira le premier, je sais qu'il se comportera parfaitement sous les armes. Ensuite, de quelque côté qu'il plaise à la divine Providence de faire tourner la victoire, le chevalier n'en sera aucunement coupable, tout sera imputable à la Fortune. »

23. Roger et Gradasse écoutèrent en silence les paroles d'Agramant, et ils restèrent d'accord que celui des deux qui serait désigné le premier se chargerait de l'une et de l'autre querelle. On écrivit en conséquence leurs noms sur deux billets pareils de forme et égaux. On les enferma dans une urne; on l'agita beaucoup en les mêlant sens dessus dessous.

24. Un innocent enfant mit la main dans l'urne, prit un billet, et sur ce billet sorti au hasard on lut le nom de Roger, celui du Sérican étant resté. On ne peut dire quelle allégresse eut Roger quand il vit son nom sorti du vase, ni de l'autre côté quel fut le chagrin du roi de Séricane. Mais il faut qu'il acquiesce à ce que le ciel ordonne.

25. Le roi de Séricane tourne alors tout son zèle, et s'emploie à favoriser, à seconder Roger de manière qu'il ait le dessus. Il lui communique les observations utiles de sa propre expérience : comment on se couvre tantôt de l'épée, tantôt du bouclier; quelles sont les bottes auxquelles il ne faut pas se fier, quelles sont celles qui sont sûres; quand il faut tenter la fortune, quand il faut l'éviter; enfin tout ce qui lui revient en détail à l'esprit.

26. Ce qui restait encore de cette journée, depuis le moment de la convention et du tirage au sort, fut employé, suivant l'usage, par les amis des combattants à donner des conseils, ceux-ci à l'un, ceux-là à l'autre. Le peuple, avide de voir le combat, s'empresse à l'envi d'occuper la place. Un grand nombre ne se contentent pas d'y arriver avant le jour, ils veulent même veiller toute la nuit.

27. La foule imbécile attend avec impatience que les deux braves chevaliers viennent éprouver leur force; elle ne voit pas plus loin, et elle ne comprend que ce qui se passe devant ses yeux. Mais Sobrin et Marsile, et ceux qui réfléchissent et voient davantage ce qui nuit et ce qui est utile, déplorent ce combat et blâment Agramant d'avoir consenti à ce qu'il ait lieu.

28. Ils ne cessent de lui rappeler la perte grave que subira le peuple sarrasin, que ce soit Roger qui meure ou le roi tartare, selon que cela est fixé par leur cruelle destinée. Un seul des deux serait plus utile, pour s'opposer au fils de Pépin, que dix mille autres qui sont ici et parmi lesquels on trouverait difficilement un guerrier d'une aussi grande bravoure.

29. Le roi Agramant sait bien que c'est la vérité, mais il ne peut plus refuser ce qu'il a promis. Il prie bien Mandricard et le brave Roger de lui rendre ce qu'il leur a concédé; et d'autant plus que l'objet de leur différend est une bagatelle qui ne méritait pas d'amener un combat en champ clos; et s'ils ne peuvent lui obéir en cela, il les prie de vouloir au moins différer le combat.



COMMENT ELLE Y DONNA LE SCEPTRE DE L'INDE A MÉDOR. [CHANT XXX, STANCE 16.]

30. Que ce combat singulier soit différé de cinq ou six mois, plus ou moins, jusqu'à ce que Charles ait été chassé du royaume, et qu'on lui ait enlevé le sceptre, la couronne et le manteau impérial; mais l'un et l'autre, quel que soit leur désir d'obéir au roi, restent pourtant inflexibles, chacun de son côté; car ils regardent un tel accord comme un opprobre pour celui qui y donnera le premier son consentement.

31. Mais, plus que le roi, plus que tous ceux qui dépensent de vaines paroles pour apaiser le Tartare, la charmante fille du roi Stordilan le prie, le supplie, se lamente et pleure : elle le presse de céder au roi d'Afrique, de consentir à ce que désire le camp tout entier; et elle se lamente et pleure d'être toujours en crainte pour lui et pleine d'angoisses.

32. « Hélas! disait-elle, quel moyen puis-je trouver pour me procurer le repos, si, à chaque instant, une nouvelle ardeur vous emporte toujours à vous revêtir de votre armure? Quel bien a pu faire à mon cœur la joie que j'ai ressentie en voyant se terminer la lutte que vous aviez engagée, à cause de moi, contre cet autre chevalier, si elle a aussitôt donné naissance à une autre querelle non moins terrible?

33. « Hélas! moi qui m'enorgueillissais vainement qu'un roi si illustre, un chevalier si courageux, voulût bien pour moi s'exposer au danger de perdre la vie dans un combat périlleux et redoutable, aujourd'hui je vous vois, pour une cause si légère, vous exposer absolument au même sort. C'était la férocité naturelle de votre cœur qui vous y poussait, plus que votre amour pour moi.

34. « Mais, si votre amour est véritablement tel que vous vous efforcez chaque jour de me le manifester, au nom de cet amour et de ce tourment cruel qui m'afflige et me déchire l'âme, je vous prie de ne pas vous mettre en peine si Roger porte aussi une aigle blanche sur son bouclier. Je ne vois pas quelle utilité ou quel mal il y a pour vous à ce qu'il abandonne ces armoiries ou qu'il s'en pare.



Stance 31.

35. « Il y a peu à gagner et beaucoup à perdre dans le combat auquel vous vous disposez. Quand vous enlèveriez l'aigle à Roger, vous tireriez peu de fruit d'une aussi rude affaire; mais si la Fortune vous est contraire (car vous ne la retenez pas par les cheveux), vous causez un malheur tel, que, rien que d'y penser, je sens mon cœur se briser de douleur.

36. « Si votre vie ne vous est pas chère pour vous-même et si vous lui préférez l'image peinte d'une aigle, qu'elle vous soit chère au moins pour ma vie. L'une ne s'éteindra pas sans l'autre. Ce n'est pas de mourir avec vous que je m'affligerais; je suis prête à vous suivre à la vie et à la mort. Mais je ne voudrais pas mourir aussi désespérée que je le serai si je perds la vie après vous. »

37. Avec de telles paroles et beaucoup d'autres semblables, qu'accompagnent des soupirs et des larmes, elle ne cesse de prier toute la nuit son amant pour le ramener à des dispositions pacifiques. Et lui, recueillant ces douces larmes sur ses paupières humides et ces tendres plaintes sur ses lèvres plus vermeilles que les roses, lui répondit ainsi en pleurant lui-même :

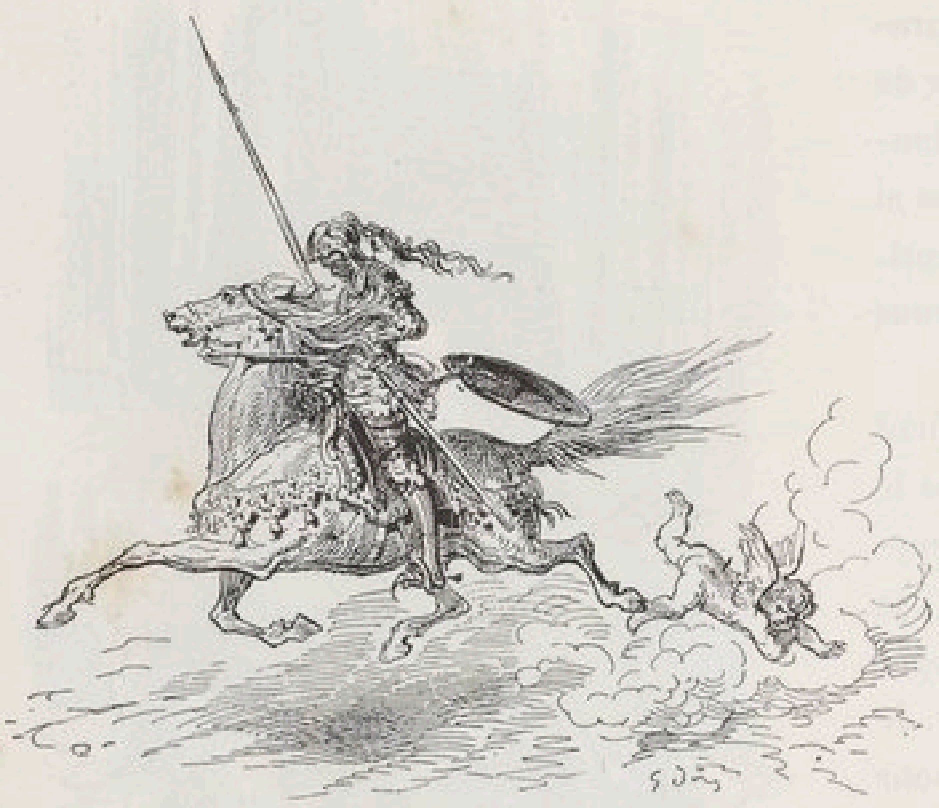
38. « Oh! ma chère âme, oh! non, pour Dieu ne vous alarmez pas pour si peu de chose. Quand Charles, quand le roi d'Afrique et tout ce qu'il y a ici de troupes sarrasines et françaises, déploieraient leurs bannières contre moi seul, vous ne devriez pas encore être inquiète. Vous montrez bien que vous avez de moi une faible estime, si un Roger, à lui seul, vous fait ainsi trembler pour moi.

39. « Vous devriez pourtant vous rappeler que, seul, sans épée ni cimeterre, avec un simple tronçon de lance, je dissipai une nombreuse troupe de chevaliers armés. Gradasse, quoiqu'il le dise avec honte et dépit, raconte à qui veut l'entendre que dans un château de Syrie il fut mon prisonnier[1]; et il est certes autrement fameux que Roger.

40. « Un autre fait que reconnaît également le roi Gradasse, dont conviennent aussi votre parent Isolier, et Sacripant, je dis Sacripant le roi de Circassie, ainsi que le fameux Griffon et Aquilant, et cent autres, ou plus, qui avaient été, eux aussi, faits prisonniers à ce passage, mahométans ou gens baptisés, c'est que je les ai tous délivrés le même jour[2].

41. « Ils ne cessent d'être émerveillés des grandes prouesses que j'ai accomplies ce jour-là, plus grandes que si j'avais été attaqué par l'armée des Maures et celle des Français; et aujourd'hui Roger, un jeune homme, un novice, pourrait, seul contre moi, me blesser ou m'humilier! Aujourd'hui que j'ai Durandal et l'armure d'Hector, Roger doit-il vous faire peur?

42. « Ah! pourquoi n'ai-je pas eu auparavant à entrer en lice, en cherchant à vous conquérir les armes à la main? Je sais que je vous aurais donné de telles preuves de ma valeur, que vous regarderiez déjà Roger comme perdu. Essuyez vos larmes, et, pour Dieu, ne m'opposez pas d'aussi tristes augures; et soyez persuadée que c'est mon honneur seul qui me pousse à combattre et non la revendication de l'aigle blanche peinte sur l'écu. »



Stance 46.

43. Ainsi parla Mandricard; et il lui fut très-bien répondu par sa dame désolée, qui serait parvenue non-seulement à faire changer le chevalier de résolution, mais une colonne d'emplacement. Elle était sur le point de triompher de lui, bien qu'il fût armé, et elle à peine vêtue; et elle l'avait amené à dire que, si le roi parlait encore de trêve, il consentait à satisfaire à ses désirs.

44. Et il allait le faire, mais dès que la belle aurore vint, comme à l'ordinaire, annoncer l'arrivée du soleil, le vaillant Roger, désireux de prouver ses droits à porter l'aigle superbe, pour ne plus entendre parler de délais, et pour abréger la lutte, se présente en armes et sonnant du cor, dans le champ clos que le peuple environne.

45. Aussitôt que l'orgueilleux Tartare entend le son altier qui le défie au combat, il ne veut plus écouter une parole pacifique, mais il s'élance du lit, et demande ses armes à grands cris. Et tant de férocité éclate dans ses traits, que Doralice elle-même ne se hasarde plus à lui parler de paix ni de trêve; il faut enfin que le combat ait lieu.

46. Il s'arme aussitôt[3], et il laisse à peine à ses écuyers le temps de s'acquitter de leurs devoirs; puis il saute sur l'excellent cheval[4] qui appartenait à l'illustre défenseur de Paris; et il se dirige au galop vers la place destinée à vider par les armes ces interminables différends. Le roi arriva en ce moment, suivi de la cour, de sorte que le combat se fit peu attendre.

47. Les casques étincelants sont mis et lacés sur leurs têtes; on leur donne leurs lances; voici la trompette qui donne le signal et fait pâlir mille visages. Les chevaliers mettent leurs lances en arrêt, piquent les flancs de leurs coursiers, et ils viennent à se frapper avec une telle impétuosité qu'il semble que le ciel tombe et que la terre s'entr'ouvre.

48. D'un côté et d'un autre on voit s'avancer l'oiseau blanc qui porte Jupiter dans les airs;



IL S'ÉLANCE DU LIT ET DEMANDE SES ARMES A GRANDS CRIS. (CHANT XXX, STANCE 45.)

comme on le vit aussi plusieurs fois dans la Thessalie[5] déployer ses ailes d'une autre couleur. On reconnaît combien l'un et l'autre sont forts et vaillants à leur manière de porter leurs antennes massives, et encore plus à ce qu'ils soutiennent cette rencontre terrible, comme des tours l'assaut des vents, ou des rochers la fureur des flots.

49. Les éclats en furent lancés jusqu'au ciel : Turpin, véridique en cette circonstance, écrit que deux ou trois éclats retombèrent enflammés parce qu'ils étaient montés jusqu'à la sphère du feu. Les chevaliers avaient tiré leurs épées; en rivaux qui se craignent peu, ils reviennent se charger, et, à la première approche, ils se portent tous deux un coup de pointe à la visière.

50. Au premier coup ils se frappent à la visière, et ils n'ont pas cherché, pour se démonter, à donner la mort aux chevaux; ce qui serait mal agir, car ceux-ci ne sont pas cause du combat. Ce serait se tromper et ne pas connaître les antiques usages, que de supposer qu'il y ait eu, à cet égard, une convention entre les combattants. Sans autre convention, c'était une honte, un méfait et un déshonneur éternel de frapper le cheval.

51. Ils se frappent à la visière qui, bien que double, résista à peine à la furie de leur attaque. Les coups redoublent et se suivent de près, plus serrés que la grêle, qui brise les feuilles, les rameaux, les blés, les chanvres, et fait évanouir l'espoir de la moisson. Vous savez si Durandal et Balisarde sont tranchantes et quelle force elles doivent avoir en de telles mains.



Stance 49.

52. Mais ils ne font pas encore de coup digne d'eux, tant l'un et l'autre sont bien sur leurs gardes. C'est Mandricard qui atteint le premier son adversaire, et le brave Roger faillit être tué du coup; d'une de ces bottes violentes, comme ils savent en porter, son bouclier fut partagé par la moitié, et au-dessous, sa cuirasse ouverte laissa pénétrer la cruelle épée jusqu'à la chair vive.

53. Le terrible coup glaça le cœur des assistants, par effroi pour Roger, en faveur de qui on voyait bien qu'inclinait le cœur du plus grand nombre, sinon de tous. Et si la Fortune eût accompli les vœux de la plus grande partie des assistants, déjà Mandricard serait mort ou prisonnier, de sorte que la botte qu'il venait de porter avait blessé tout le camp.

54. Je crois que quelque ange s'interposa pour sauver le chevalier de cette blessure. Mais, sans le moindre délai, Roger riposta plus terrible que jamais, et fit tomber son épée sur la tête de Mandricard. Toutefois sa colère subite fut si violente et l'emporta tellement, qu'il me semble excusable de n'avoir pas, en le frappant, porté son coup de taille.

55. Si Balisarde l'eût atteint par le tranchant, c'est en vain que le casque d'Hector eût été enchanté. Mandricard éprouva une telle commotion du coup, qu'il laissa échapper la bride de sa main. Par trois fois il paraît devoir tomber à la renverse, pendant que ce Bride-d'or, dont le nom vous est connu et qui regrette encore celui qui le montait, l'entraîne en courant autour du camp.

56. Jamais serpent foulé aux pieds ni lion blessé n'eurent autant de colère et de rage que le Tartare, quand il se remit du coup qui l'avait étourdi. Autant sa colère et son orgueil en sont accrus, autant et plus encore s'accroissent en lui la force et la valeur. Il fait faire à Bride-d'or un saut vers Roger et il lève son épée en l'air.

57. Il se dresse sur les étriers et, visant de son arme le casque de Roger, il croit vraiment cette fois le pourfendre jusqu'à la poitrine; mais Roger est plus alerte que lui : avant que le bras s'abatte et porte le coup terrible, il lui pousse en dessous la pointe de son épée et lui fait une large ouverture dans les mailles de l'armure qui protégeaient l'aisselle droite.

58. En se retirant, Balisarde ramène un sang chaud et vermeil et empêche que Durandal ne descende avec une impétuosité aussi dangereuse; malgré cela, Roger se renverse jusque sur la croupe de son cheval et fronce le sourcil de douleur; s'il avait eu en tête un casque d'une trempe moins bonne, ce coup serait resté pour lui mémorable à jamais.

59. Roger, sans s'arrêter, pousse son cheval et atteint Mandricard au côté droit. Ici la finesse d'un métal bien choisi et l'excellence de sa trempe servent peu contre cette épée qui ne tombe jamais à faux et qui fut enchantée précisément pour rendre inutiles devant ses coups les plastrons enchantés et les cottes de mailles enchantées.

60. Elle perce tout ce qu'elle rencontre et elle laisse en même temps une blessure au flanc du Tartare qui blasphème le ciel et frémit d'une telle colère, que la mer soulevée par la tempête est moins horrible. Maintenant il se prépare à faire les derniers efforts. Emporté par la colère, il jette au loin le bouclier qui porte un oiseau blanc sur champ d'azur, et il saisit des deux mains son épée.

61. « Ah! lui dit Roger, faut-il d'autres preuves pour montrer que tu ne méritais pas ces armoiries, toi qui les jettes, et tout à l'heure les brisais entre mes mains! Tu ne pourras plus jamais prétendre que tu y aies droit. » Tout en parlant ainsi, il ne put éviter d'éprouver avec quelle furie tombe Durandal qui l'accable et pèse tellement sur son front, que la chute d'une montagne lui eût paru plus légère.

62. Elle fend par le milieu sa visière, heureusement pour lui éloignée du visage. Elle descend ensuite sur l'arçon, qui était ferré et que ses deux lames ne garantirent point; elle atteint enfin le harnais, y entre comme dans de la cire, malgré la plaque qui le couvre, et elle blesse si grièvement Roger à la cuisse, qu'il lui fallut ensuite bien du temps pour se guérir.

63. Tous les deux avaient leurs armes rougies par une double traînée de sang; aussi n'était-on pas d'accord sur celui des deux auquel restait l'avantage dans ce combat. Mais Roger dissipa bientôt ce doute. De la pointe de cette épée qui en a blessé tant d'autres, il porte un coup cruel sur le côté que Mandricard a découvert en jetant son bouclier.

64. Le fer traverse la cuirasse à gauche, et trouve le chemin pour aller au cœur, car il pénètre de plus d'un palme sous le flanc, et oblige Mandricard à renoncer à tous les droits qu'il peut avoir sur l'oiseau blanc et sur la fameuse épée, et à abandonner en même temps cette chère vie, qu'il a bien plus à cœur que son épée et son bouclier.

65. Le malheureux ne mourut pas sans vengeance; car, dans le même instant qu'il était frappé, il leva rapidement l'épée, si peu à lui, et il aurait fendu la tête de Roger, si Roger ne lui avait déjà tout à l'heure enlevé de sa force et ôté beaucoup de sa vigueur. Il venait de lui trop enlever de sa force et de sa vigueur lorsqu'il l'avait blessé sous le bras droit.

66. Roger fut frappé par Mandricard à l'instant où il lui ôtait la vie, et tel est le coup, qu'un cercle de fer, cependant fort épais, et une coiffe d'acier en furent partagés. Durandal entama la peau et les os et entra de deux doigts dans la tête de Roger, qui, étourdi, tombe à terre à la renverse; un ruisseau de sang s'échappe de sa tête fendue.

67. Ce fut Roger qui tomba le premier à terre, et ensuite l'autre résista si longtemps avant de tomber, que chacun est près de croire que c'est à Mandricard que reviennent le prix et l'honneur du combat. Sa Doralice, qui partage l'erreur des autres, et qui plus d'une fois en ce jour a passé de la joie à la douleur, les mains levées vers le ciel, remercie Dieu que le combat se soit ainsi terminé.

68. Mais lorsqu'à des signes évidents on reconnaît comme vivant celui qui vit réellement, et comme mort celui que la vie abandonne, la joie du triomphe change dans les cœurs des partisans; d'un côté règne la tristesse, de l'autre la satisfaction. Le roi, les seigneurs, les chevaliers les plus braves vont vers Roger qui s'est relevé avec peine, pour le féliciter et l'embrasser; ils ne cessent de le glorifier et de lui rendre des honneurs.

69. Chacun se réjouit avec Roger et a vraiment dans le cœur les sentiments qu'il exprime. Le seul Gradasse a une pensée toute différente de son langage. Il manifeste de la joie sur son visage, et

secrètement il est envieux de ce glorieux exploit et il maudit le sort ou le hasard qui fit sortir le premier du vase le nom de Roger.

70. Que dirai-je de la faveur, de toutes les caresses sincères et si affectueuses dont le roi Agramant comble Roger, sans lequel il n'avait pas voulu déployer ses bannières au vent ni quitter l'Afrique, sans qui il n'avait pas confiance dans ses troupes si nombreuses? Maintenant qu'il a éteint la race du roi Agrican, le roi l'estime plus, lui, que tout le monde ensemble.

71. Tels étaient à l'égard de Roger les sentiments, non-seulement des hommes, mais aussi des dames qui d'Afrique et d'Espagne avaient suivi les troupes sur le territoire français. Doralice elle-même, qui dans la douleur pleurait son amant pâle et sans vie, aurait fait nombre avec les autres, si le frein de la honte ne l'avait retenue.



Stance 67.

72. Je dis peut-être : je ne veux pas l'assurer, mais cela serait bien possible; tant la beauté, le mérite, le caractère et les manières de Roger avaient de séduction. Quant à elle, comme nous en avons déjà eu la preuve, elle changeait si facilement, que, pour ne pas se voir privée d'amour, elle aurait bien pu disposer de son cœur en faveur de Roger.

73. Mandricard vivant lui plaisait, mais que pouvait-elle en faire après sa mort? Elle a besoin de se pourvoir d'un amant vaillant et fort, qui soit nuit et jour à son service. Cependant on n'avait pas tardé à faire venir le plus habile médecin de la cour qui, ayant examiné toutes les blessures de Roger, lui avait répondu de sa vie.

74. Le roi Agramant, avec un grand empressement, le fit coucher sous ses tentes; nuit et jour il ne veut point le perdre de vue, tant il l'aime, tant il prend soin de lui. Il suspend à son lit le bouclier et toutes les autres armes qui appartinrent à Mandricard, excepté Durandal, qui fut laissée au roi de Séricane.

75. Avec les armes les autres dépouilles de Mandricard sont remises à Roger, et on lui donne aussi Bride-d'or, ce beau et excellent destrier que Roland avait abandonné dans sa folie. Plus tard Roger, s'apercevant qu'il serait très-agréable au roi, lui en fit présent. — Qu'il ne soit plus question de Roger; nous devons retourner à celle qui soupire en vain après lui et se désole.

76. J'ai à vous raconter les tourments amoureux que l'attente faisait éprouver à Bradamante. Hippalque, revenue à Montauban, lui avait apporté des nouvelles de son bien-aimé. Elle eut d'abord à lui raconter ce qui lui était arrivé avec Rodomont au sujet de Frontin [6], puis à lui dire comment elle avait retrouvé près de la fontaine Roger avec Richardet et les frères d'Aigremont;

77. Et comment il était parti avec elle dans l'espoir de trouver le Sarrasin et de le punir de la lâcheté qu'il avait commise en enlevant à une femme son cheval Frontin, mais que ce dessein n'avait pas réussi, parce qu'il avait pris un autre chemin; elle lui expliqua ensuite pour quels motifs Roger n'était pas venu à Montauban.

78. Elle lui répéta toutes les paroles dont Roger l'avait chargée pour sa justification. Puis elle tira de son sein la lettre qu'il lui avait donnée pour lui être remise. Bradamante, le visage plus troublé que satisfait, prit et lut la lettre, qui lui aurait fait plus de plaisir, si elle ne s'était pas attendue à voir Roger lui-même.

79. Avoir attendu Roger, et à sa place voir arriver une lettre d'excuses, cela troubla l'aspect de ce beau visage et y fit paraître la crainte, la douleur et le dépit. Elle baisa la lettre dix et dix fois, le cœur tout rempli de celui qui l'avait écrite. Les larmes qu'elle y répandit, empêchèrent l'ardeur de ses soupirs de l'embraser [7].

80. Elle relut la lettre quatre fois, six fois, et elle voulut qu'autant de fois le message lui fût répété par celle qui avait apporté l'une et l'autre; et pendant ce temps elle ne cessait de pleurer; et je crois qu'elle ne se serait plus consolée, si elle n'avait eu l'espoir de revoir bientôt son cher Roger.

81. Roger avait pris, pour revenir, le terme de quinze ou vingt jours; il en avait donné l'assurance à Hippalque avec des serments tels qu'on ne pouvait craindre qu'il y manquât. « Qui me rassurera, hélas! disait-elle, contre les accidents à craindre en tout temps, mais principalement à la guerre, qu'il n'y en ait un qui retienne tellement Roger, qu'il ne puisse plus revenir?

82. « Hélas, hélas! Roger, qui l'aurait cru? Quand, moi, je t'ai aimé plus que moi-même, toi, tu as pu en aimer d'autres plus que moi, tu as même pu me préférer une race qui est réellement ton ennemie déclarée. Ceux que tu devrais détruire, tu leur portes secours; celle à qui tu devrais tes secours, tu la fais mourir.



Stance 93.

83. « Ton père fut tué par Trojan, j'ignore si tu le sais, mais les pierres mêmes le savent, et c'est toi qui prends soin que le fils de Trojan ne subisse ni déshonneur ni dommage! Est-ce là, Roger, la vengeance que tu en tires? Et ceux qui l'ont vengé, tu les récompenses de telle sorte, que moi, qui suis de leur sang, tu me fais mourir de tourments et de douleur. »

84. La jeune femme, en pleurs, adressait à son Roger absent ces discours et d'autres encore, non une seule fois, mais à tout instant. Hippalque, s'empressant de la consoler, lui disait que Roger lui garderait entièrement sa foi, et qu'elle devait l'attendre, puisqu'elle ne pouvait faire mieux, jusqu'au jour qu'il avait fixé pour son retour.

85. Les encouragements d'Hippalque et l'espérance, qui est la compagne ordinaire des amants, enlèvent à la douleur et aux craintes de Bradamante de leur amertume et mettent fin à ses pleurs continuels. Ils la décident à rester à Montauban, sans s'en éloigner jamais, jusqu'au terme promis, assuré par serment, et qui fut ensuite mal observé par Roger.

86. Mais s'il manqua à sa promesse, il ne faut pas lui en attribuer entièrement la faute. Car un motif, puis un autre, le retinrent tellement qu'il lui fut impossible de tenir sa parole. Il lui fallut se mettre au lit et y rester étendu plus d'un mois, entre la vie et la mort, tant la douleur de ses blessures augmenta après le combat qu'il avait soutenu contre le Tartare.

87. L'amoureuse jeune femme l'attendit tout ce jour, et le désira en vain. Les seules nouvelles qu'elle eut de lui furent celles que lui donnèrent d'abord Hippalque, et ensuite son frère qui lui raconta comment Roger l'avait sauvé et avait délivré Maugis et Vivien. Cette nouvelle, bien qu'elle lui fût agréable, était cependant mêlée de quelque amertume;

88. Car dans ce récit elle avait entendu vanter la haute valeur et la beauté de Marphise et appris

que Roger était parti avec elle et qu'il parlait d'aller rejoindre Agramant, exposé à de graves dangers dans une position faible et désavantageuse. Bradamante fait l'éloge d'une si digne compagne, mais elle est loin de l'approuver et de s'en réjouir.

89. Et ce n'est pas un léger soupçon qui l'oppresse ; car, si Marphise est aussi belle qu'on le dit, et si jusqu'à ce jour ils sont restés ensemble, ce serait une merveille que Roger n'en fût pas amoureux. Pourtant elle ne peut le croire encore : elle espère, elle craint, et, ainsi tourmentée, elle attend le jour qui peut la rendre joyeuse ou malheureuse. Elle ne cesse de soupirer, et elle reste à Montauban sans s'en éloigner un moment.

90. Pendant qu'elle y était, le prince, le seigneur de ce beau château, le premier de ses frères (non point par l'âge, car deux frères étaient nés avant lui, mais par l'honneur), Renaud, qui a répandu sur eux la gloire et la splendeur, comme le soleil répand sa lumière sur les étoiles, arriva un matin au château vers la neuvième heure [8], et il n'était accompagné que d'un page.

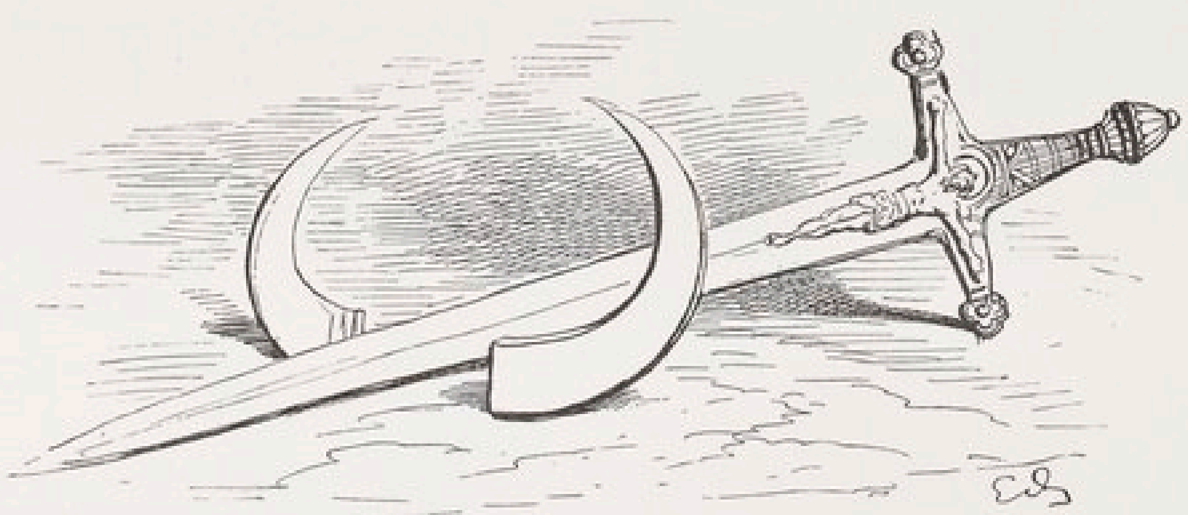
91. La cause de son arrivée fut que, revenant un jour de Blaye vers Paris (comme je vous ai dit qu'il faisait souvent ce trajet pour retrouver les traces d'Angélique), il avait appris la fâcheuse nouvelle que ses cousins Vivien et Maugis allaient être livrés aux Mayençais; et c'est pourquoi il avait pris le chemin d'Aigremont.

92. Là, apprenant qu'ils étaient délivrés, que leurs ennemis étaient tués et détruits, et que c'étaient Marphise et Roger qui les avaient ainsi exterminés, enfin que ses frères et ses cousins étaient retournés tous ensemble à Montauban, chaque heure lui parut une année, tant il brûlait de se retrouver là avec eux au château et de les embrasser.

93. Renaud, arrivé à Montauban, y embrassa sa mère, sa femme [9], ses fils, ses frères et ses cousins, qui peu de temps auparavant étaient captifs; et son arrivée au milieu d'eux fut comme la venue de l'hirondelle avec la pâture au bec vers ses petits affamés. Après être resté là un jour ou deux, il repartit et emmena les autres avec lui.

94. Richard, Alard, Richardet et Guichard, le plus âgé de ces fils d'Aimon, Maugis et Vivien se mirent, tout armés, à la suite du brave paladin. Bradamante, dans l'attente d'un jour qui s'approchait, mais qui venait tardivement pour son désir, dit à ses frères qu'elle était malade et ne voulut pas se joindre à leur troupe.

95. Et elle leur disait vrai : elle était malade, non de la fièvre ou de quelque souffrance du corps ; c'était le désir, qui intérieurement allanguit l'âme et lui fait souffrir les troubles d'amour. Renaud ne s'arrête pas davantage à Montauban, et emmène avec lui l'élite des siens. — Comment il se rapprocha de Paris, et quelle aide il donna à Charles, c'est ce que vous dira l'autre chant.





CHANT TRENTE ET UNIÈME

1. Quel état serait plus doux, plus agréable que celui d'un cœur amoureux? Quelle vie plus heureuse, quelle plus grande béatitude que de se trouver dans les chaînes de l'amour, si l'homme n'était pas toujours tourmenté par ce soupçon funeste, par cette crainte, par ce martyre, par cette frénésie, par cette rage qu'on appelle jalousie?

2. Car toute autre amertume qui se glisse au milieu de cette douceur, de ces délices, ne fait que rendre l'amour plus grand, plus parfait et plus délicat. La soif fait paraître les eaux savoureuses et agréables, et les mets sont bien apprêtés par la faim. Il ne connaît pas la paix, il ne l'apprécie pas, celui qui n'a pas connu d'abord la guerre.

3. Si les yeux ne voient pas celle que le cœur voit toujours, on se résigne en paix. Puis, quand elle revient, plus longue a été l'absence, plus grande est la consolation. On peut même supporter de rester dans la servitude d'amour sans récompense, pourvu que l'espérance ne soit pas éteinte. Car le prix du doux servage arrive à la fin, quand même il tarde à venir.

4. Les refus, les dédains, enfin toutes les peines, tous les martyres d'amour, font, par leur souvenir, goûter, quand il arrive, plus vivement le plaisir. Mais s'il advient que l'infernale peste s'attaque à un esprit malade, l'infecte, l'empoisonne; quand même survient la fête et l'allégresse, l'amant s'en soucie peu et n'y attache plus de valeur.

5. C'est une plaie cruelle et envenimée, que ne peuvent guérir ni liqueur, ni emplâtre, ni conjurations, ni figurines faites par les sorcières, contre laquelle ne servent ni la longue observation d'un astre favorable, ni toutes les sorcelleries auxquelles se livra jamais Zoroastre, l'inventeur de la magie; plaie cruelle, qui, surpassant toute autre douleur, conduit l'homme à une mort désespérée.

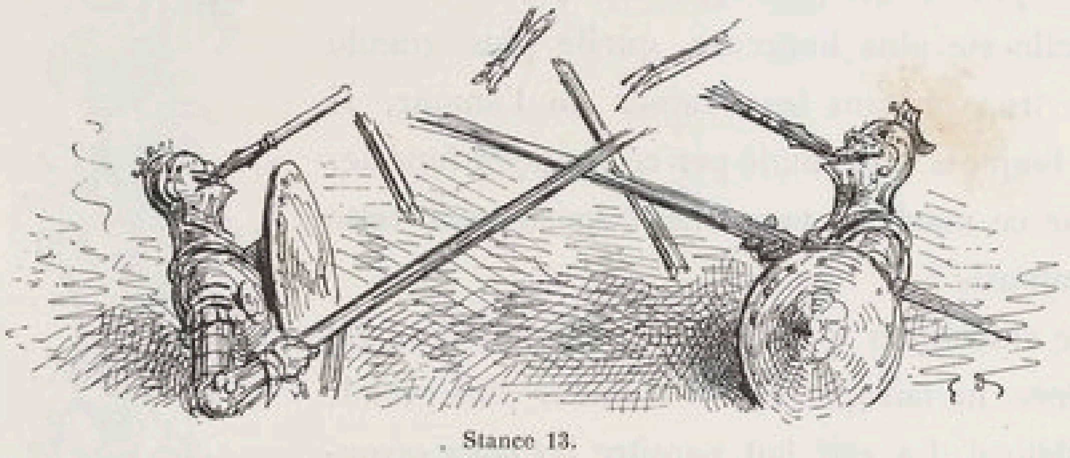
6. Oh! plaie incurable, qui pénètre si facilement dans le cœur d'un amant, non moins pour un faux soupçon que pour un véritable! Plaie qui ronge si cruellement l'homme, qui obscurcit sa raison et son intelligence et le rend tout à fait méconnaissable. O détestable jalousie, qui si injustement enlevais toute consolation à Bradamante!

7. Je ne parle pas de l'amertume que les paroles d'Hippalque et celles de son frère [1] avaient mise dans son cœur, mais je parle d'une cruelle et perfide nouvelle qui lui fut donnée quelques jours plus tard. Son chagrin n'était rien en comparaison de ce que je vous raconterai,... mais après quelque digression. Je dois d'abord vous parler de Renaud, qui se dirige vers Paris avec sa troupe.

8. Le jour suivant, ils rencontrèrent vers le jour un chevalier, qui avait une dame auprès de lui. Son écu et sa soubreveste étaient tout noirs, seulement ils étaient traversés par une raie blanche. Il défia à la joute Richardet, qui marchait devant et avait l'apparence d'un intrépide guerrier. Celui-ci, qui jamais ne voulut refuser personne, tourna bride et prit du champ pour s'élancer.

9. Sans rien dire, sans se faire mieux connaître, ils en viennent au choc. Renaud et les autres chevaliers s'arrêtent pour voir comment finira la rencontre. « En voilà un que je vais à l'instant renverser à terre, si je l'atteins en plein à mon gré, » se disait en lui-même Richardet; mais l'effet fut contraire à sa pensée.

10. Car le chevalier étranger lui porta sous la visière un tel coup, qu'il l'enleva de selle et l'étendit à la distance de deux lances loin de son cheval. Aussitôt Alard entreprit de le venger, mais il fut aussi renversé sur le sol, étourdi, et en mauvais état, tant fut rude le choc violent qui brisa son bouclier.



Stance 13.

11. Guichard met aussitôt sa lance en arrêt, en voyant ses deux frères à terre, quoique Renaud crie : « Arrête, arrête, c'est à moi que doit revenir le troisième combat. » Mais il n'a pas encore lacé son heaume sur sa tête, de sorte que Guichard précipite sa course. Mais, pas plus que les autres, il ne put rester ferme, et il fut renversé.

12. Richard, Vivien et Maugis veulent, l'un avant l'autre, entrer dans la joute. Mais Renaud met fin à leur différend, il se montre armé avant eux tous et leur dit : « Il est temps d'aller à Paris; et nous serions trop en retard, si je voulais attendre jusqu'à ce que chacun de vous, un à un, ait été abattu. »

13. Il se dit cela en lui-même; mais non de manière à être entendu; ce qui aurait été pour les autres une injure et un affront. Déjà l'un et l'autre avaient pris du champ et ils revenaient pour se rencontrer dans un rude choc. Renaud ne fut pas jeté à terre; il valait tous ceux qu'il avait près de lui. Les lances se brisèrent comme du verre, et les chevaliers ne reculèrent pas d'un pouce.

14. Les deux chevaux se choquèrent de telle façon, que force leur fut de toucher la terre de leurs croupes. Bayard à l'instant se releva si vite que ce fut à peine s'il interrompit sa course. Pour l'autre cheval le choc fut si fatal qu'il se rompit à la fois l'épaule et l'échine. Le chevalier, qui voit son cheval mort, quitte les étriers et est aussitôt sur pied.

15. Le fils d'Aimon, qui s'était déjà retourné, revenait vers lui la main désarmée. « Seigneur, lui dit-il, le bon coursier dont vous m'avez privé me fut cher pendant sa vie; ce serait manquer gravement à mon devoir que de le laisser mourir ainsi sans vengeance. Venez donc à moi et faites ce que vous pourrez, car il faut qu'un combat ait lieu entre nous. »

16. Renaud lui dit : « Si c'est la mort de votre coursier, et non quelque autre chose, qui doit entraîner un combat entre nous, je vous donnerai un des miens; consolez-vous, et je ne crois pas qu'il vaille



LE JOUR SUIVANT ILS RENCONTRÈRENT UN CHEVALIER QUI AVAIT UNE DAME AUPRÈS DE LUI. (CHANT XXXI, STANCE 8.)

moins que le vôtre. — Vous êtes mal avisé, répliqua l'autre, si vous croyez que je me soucie d'un coursier; mais puisque vous ne comprenez pas ce que je veux, je vous l'expliquerai plus clairement.

17. « Je veux dire qu'il me semblerait commettre une faute, si je ne m'essayais pas aussi à l'épée avec vous. Je voudrais savoir si à cet autre jeu vous êtes mon égal, ou si vous valez plus ou moins que moi. Descendez ou restez à cheval, comme il vous plaira, pourvu que vous ne restiez pas les mains sur les hanches. Je consens à vous offrir toute espèce d'avantage, tant je désire vous éprouver l'épée à la main. »

18. Renaud ne fit pas attendre longtemps sa réponse : « Je vous promets le combat, lui dit-il, et, pour que vous soyez rassuré, et pour que mes compagnons ne vous causent aucune inquiétude, ils iront en avant jusqu'à ce que je les rejoigne; et il ne restera avec moi qu'un valet pour tenir mon cheval; » et il dit aussitôt à sa compagnie de partir.

19. La courtoisie du vaillant paladin fut louée par le chevalier étranger. Renaud descendit de cheval, et donna en mains au valet les brides du destrier Bayard. Lorsqu'il n'aperçoit plus sa bannière, qui est déjà à une grande distance dans l'éloignement, il embrasse son écu, saisit sa redoutable épée, et défie le chevalier au combat.

20. Alors commence un combat le plus terrible qu'on ait jamais vu. Chacun d'eux ne croit pas que l'autre soit capable de lui résister trop longtemps. Mais, lorsqu'à l'épreuve ils se trouvent égaux, et qu'aucun d'eux n'a à se réjouir ou à s'alarmer, ils mettent de côté l'orgueil et la fureur, et ils emploient toute leur science pour en tirer avantage.

21. On entend retentir à l'entour, avec un bruit horrible, leurs coups rudes et impitoyables, enlevant des morceaux des forts boucliers, déclouant les plaques des cuirasses et fendant les mailles. Ici il ne faut pas tant s'évertuer à bien frapper qu'à parer les coups, chacun voulant rester l'égal de l'autre. Car la première faute qui se commettra peut causer à son auteur un préjudice irréparable.

22. L'assaut dura une heure et plus de la moitié d'une autre heure; le soleil était déjà sous les ondes, l'ombre et les ténèbres s'étaient déjà répandues jusqu'aux limites de l'horizon, et il n'y avait encore eu ni repos ni halte dans les attaques furieuses de ces guerriers qui avaient pris les armes, non par colère ni par animosité, mais par désir de la gloire.

23. Renaud cherche en lui-même quel est ce chevalier étranger si vigoureux, qui non-seulement reste ferme et intrépide contre lui, mais souvent lui fait courir danger de mort, et l'a déjà tellement fatigué et échauffé, qu'il doute beaucoup de l'issue. Et, s'il le pouvait avec honneur, il consentirait volontiers à cesser le combat.

24. D'autre part, le chevalier étranger, qui ne savait pas non plus que ce fût là le seigneur de Montauban, si fameux parmi tous les guerriers, contre lequel une si faible cause d'inimitié lui avait mis les armes à la main, était certain que l'expérience des combats ne ferait pas rencontrer un plus vaillant guerrier.

25. Il voudrait n'avoir pas tenté l'entreprise de venger la mort de son cheval; et, s'il le pouvait sans aucun blâme, il se tirerait hors de ce jeu périlleux. Le monde était déjà si sombre, si noir, que tous les coups tombaient à faux; à peine savaient-ils les porter, et moins encore les parer; car ils ne voyaient presque plus leurs épées dans leurs mains.

26. Le héros de Montauban fut le premier à dire qu'ils ne devaient pas se battre ainsi dans l'obscurité, mais qu'il fallait suspendre et remettre le combat jusqu'à ce que le lent Arcturus [1] eût fait sa révolution; qu'il pouvait, en attendant, venir à sa tente, où il ne serait pas moins en sûreté que lui-même, qu'il y serait aussi bien accueilli, servi et honoré qu'en aucun lieu où il eût jamais été.

27. Renaud n'eut pas besoin de prier beaucoup; le courtois chevalier accepta l'invitation. Ils s'en vont ensemble à l'endroit où la troupe de Montauban s'était rassemblée et mise en sûreté. Renaud avait pris à son écuyer un beau cheval très-bien harnaché, et bon pour tout combat à l'épée ou à la lance, et il en fit don à ce chevalier.

28. Le guerrier étranger apprit que c'était Renaud qui marchait avec lui. Car, avant d'arriver au gîte, celui-ci vint à se nommer par hasard. Et comme ils étaient frères, l'étranger se sentit le cœur oppressé d'un sentiment si doux et si tendre, qu'il répandit des larmes de joie et d'amour.

29. Ce guerrier était Guidon le Sauvage, qui auparavant avait beaucoup voyagé par mer, comme je vous l'ai dit, avec Marphise, Sansonnet et les fils d'Olivier. Le traître Pinabel l'avait mis dans l'impossibilité de revoir plus tôt sa famille, l'ayant fait prisonnier et obligé pendant un temps de défendre son infâme loi.

30. Guidon, apprenant que c'est là Renaud, ce guerrier plus fameux que les plus célèbres paladins, ce héros qu'il avait le désir de voir, plus qu'un aveugle de retrouver la lumière qu'il a perdue, lui dit plein de joie : « O seigneur ! quelle fatalité m'a conduit à me battre avec vous, que depuis longtemps j'ai aimé et que j'aime, et que plus qu'homme du monde je désire honorer !

31. « Constance me mit au monde sur les rivages lointains du Pont-Euxin. Je suis Guidon, issu, comme vous, du sang de l'illustre et généreux Aimon ; le désir de vous voir, vous et ceux de notre race, est le motif qui m'amène. Et quand mon intention était de vous honorer, je vois que je suis venu pour vous offenser.

32. « Mais ce qui doit vous faire excuser une telle erreur, c'est que je ne connaissais ni vous ni les autres ; et si je peux la réparer, dites-moi ce que je dois faire, je ne m'y refuserai nullement. » Après que, de part et d'autre, on se fut embrassés plusieurs fois, Renaud lui répondit : « Ne prenez nul souci de vous excuser davantage avec moi de cette bataille.

33. « Car pour attester que vous êtes un véritable rameau de notre antique race, vous ne pouviez pas donner un meilleur témoignage que la grande valeur qui s'est montrée à nous avec tant d'éclat. Si vos manières étaient plus pacifiques et plus douces, nous aurions de la peine à vous croire. En effet, la biche n'engendre pas le lion, ni les colombes l'aigle ou le faucon. »

34. Sans interrompre leur entretien pour marcher, ou leur marche pour s'entretenir, ils arrivèrent aux tentes, où le brave Renaud raconta à sa compagnie, que ce guerrier était Guidon, qu'ils avaient désiré voir et attendu si longtemps auparavant. Cela répandit une grande joie dans la troupe, et ils trouvèrent tous qu'il ressemblait à son père.

35. Je ne dirai pas quel accueil lui firent Alard, Richardet et ses deux autres frères, celui que lui firent ses cousins Vivien, Aldigier et Maugis et chacun des seigneurs et des chevaliers, ce qu'ils lui dirent, ce qu'il leur répondit ; mais, pour conclure, il fut vu avec plaisir par tout le monde.

36. En tout temps l'arrivée de Guidon eût été, je pense, chère à ses frères, mais pour leur grande entreprise elle leur fut alors plus agréable qu'elle n'eût pu l'être en tout autre moment. Lorsque le nouveau soleil sortit de la mer, couronné d'éclatants rayons, Guidon, avec la petite troupe de ses frères et de ses parents, se mit en route sous leur bannière.

37. En quelques journées ils marchèrent si bien qu'ils s'approchèrent à moins de dix milles des portes assiégées de Paris, sur les rives de la Seine où, par un heureux hasard, ils rencontrèrent Griffon et Aquilant, les deux guerriers à la forte armure : Griffon le Blanc et Aquilant le Noir, nés d'Olivier et de Gismonde.

38. Avec eux s'entretenait une demoiselle qui ne semblait pas d'humble condition. Elle avait une robe de soie blanche ornée autour d'une broderie d'or. Elle paraissait fort belle et pleine de charmes, bien qu'elle fût triste et plongée dans les larmes. Sa contenance et ses gestes montraient qu'elle s'entretenait d'une chose très-importante.

39. Guidon reconnut les chevaliers avec qui il avait été quelques jours auparavant, ceux-ci le reconnurent aussi. « Voici deux hommes, dit-il à Renaud, que peu de guerriers surpassent en valeur ; et s'ils viennent avec nous au secours de Charles, les Sarrasins ne tiendront pas devant nous. » Renaud, confirmant la parole de Guidon, dit que l'un et l'autre étaient d'excellents guerriers.

40. Il les avait également reconnus ; car ils avaient l'habitude de porter par-dessus leurs armes,



L'ASSAUT DURA UNE HEURE, ET PLUS DE LA MOITIÉ D'UNE AUTRE HEURE; LE SOLEIL ÉTAIT DÉJA SOUS LES ONDES. (CHANT XXXI, STANCE 22.)

l'un un vêtement tout blanc, l'autre un vêtement tout noir, et de marcher superbement parés. De leur côté ils reconnurent aussi et saluèrent Guidon, Renaud et ses frères; et ils embrassèrent Renaud comme un ami, mettant de côté leur ancienne inimitié.

41. Ils avaient eu jadis entre eux au sujet de Truffaldin [2] des querelles et une grande brouille qu'il serait trop long de raconter; mais ici, oubliant toutes rancunes, ils se caressèrent mutuellement avec une affection fraternelle. Ensuite Renaud se tourna vers Sansonnet, qui avait un peu plus tardé à venir; et il l'accueillit avec les égards qui lui étaient dus, car il connaissait parfaitement sa grande valeur.

42. Aussitôt que la jeune femme vit de plus près Renaud et l'eut reconnu (car elle connaissait tous les paladins), elle lui apprit une nouvelle qui l'attrista. « Seigneur, commença-t-elle à dire, votre cousin, à qui l'Église et l'Empire sont si redevables, ce Roland autrefois si sage et si honoré, est devenu fou et va errant par le monde.

43. « Je ne saurais vous dire de quelle cause lui est venu un si étrange et si malheureux accident. J'ai vu son épée et ses autres armes qu'il avait jetées et semées dans les champs, puis j'ai vu un



Stance 36.

chevalier courtois et compatissant, qui allait les recueillant de tous côtés; et il dressa toutes ces armes le long d'un arbre, comme un trophée pompeux et magnifique.

44. « Mais l'épée en fut enlevée le jour même par le fils d'Agrican. Vous pouvez juger quelle grande perte a faite la chrétienté, lorsque Durandal est retombée une seconde fois au pouvoir du paganisme, et Bride-d'or, qui errait en liberté autour des armes, fut pris par le Sarrasin.

45. « Il y a peu de jours j'ai rencontré Roland, dépourvu de raison, courant tout nu sans vergogne, avec des cris et des hurlements épouvantables. En somme, je vous affirme qu'il est devenu fou. Si je ne m'en fiais à mes yeux, je n'aurais jamais cru à un accident si cruel et si affreux. » Puis elle raconta qu'elle l'avait vu tomber du pont avec Rodomont qu'il tenait embrassé.

46. « Je parle de cela, ajouta-t-elle, à tous ceux que je ne crois pas ennemis de Roland, dans l'espoir que, parmi tous ceux à qui je le raconte, quelqu'un, touché de ce fatal et étrange accident, cherchera à ramener le paladin soit à Paris, soit dans un autre lieu propice, pour guérir son cerveau. Je sais bien que, si Brandimart apprend cette nouvelle, il fera dans ce but tout ce qui lui sera possible. »

47. Cette jeune femme était la belle Fleur-de-lis, que Brandimart aimait plus que lui-même, et qui venait à Paris pour le retrouver. Elle raconta ensuite quelle discorde, quelles luttes, quelles terribles querelles Durandal avait excitées entre le Sérican et le Tartare; et comment à la fin Gradasse en était resté maître, après que Mandricard eut perdu la vie.

48. Renaud ne cesse de plaindre et de déplorer un événement si étrange et si malheureux, et il ne sent pas son cœur moins attendri que ne s'amollit la glace au soleil. Et il se décide, avec une immuable résolution, à chercher Roland partout où il peut être, dans l'espoir, après qu'il l'aura retrouvé, de le faire guérir de cette frénésie.

49. Mais puisque la volonté du ciel ou un heureux hasard lui avait permis de réunir sa troupe, il veut auparavant mettre les Sarrasins en fuite et délivrer les murs de Paris. Cependant il propose de différer l'attaque (parce qu'il croit y trouver un grand avantage) jusqu'à la nuit obscure, à la troisième ou à la quatrième veille, quand l'eau du Léthé aura répandu le sommeil.

50. Il fit embusquer toute sa troupe dans le bois et la posta là pendant tout le jour. Mais lorsque le soleil, abandonnant le monde à l'obscurité, fut retourné vers l'antique mère[3]; lorsque les ours, les chèvres, les serpents sans venin, et les autres[4] animaux dont les constellations avaient jusque-là été cachées par l'éclat du soleil, eurent de nouveau embelli le ciel, Renaud mit en marche l'armée silencieuse.

51. En compagnie de Griffon, d'Aquilant, de Vivien, d'Alard, de Guidon et de Sansonnet, il précédait ses troupes à une distance d'un mille, marchant sans faire de bruit et sans prononcer une parole. Il trouva les sentinelles d'Agramant endormies, et les tua toutes, sans faire un prisonnier. De là il arriva au milieu des soldats maures, sans avoir été encore ni vu ni entendu.

52. Au premier abord du camp des infidèles, Renaud surprend la garde à l'improviste, la bat et la défait si bien, qu'il n'en resta pas un seul homme ayant échappé à la mort. Leur première bande détruite, les Sarrasins n'avaient plus lieu de rire. Tout endormis, effrayés et sans armes, ils n'avaient que peu de résistance à opposer à de pareils guerriers.

53. Renaud, pour causer une plus grande épouvante aux Sarrasins, au moment où il les attaquait, fit tout à coup retentir les trompettes et les cors, et proclamer son nom par des cris poussés jusqu'au ciel. Il pousse Bayard, et celui-ci, sans hésiter, s'élance d'un saut dans l'intérieur des barrières, renverse des cavaliers, foule aux pieds des fantassins, et jette tentes et baraques par terre.

54. Il n'est si brave dans l'armée païenne, dont les cheveux ne se hérissent quand il entend retentir par les airs ces mots formidables : « Renaud et Montauban ! » Les Espagnols s'enfuient avec les troupes d'Afrique, sans perdre le temps à charger les bagages : ils ne veulent plus attendre cette furieuse attaque, qu'ils gémissent et pleurent encore d'avoir essuyée jadis.

55. Guidon suit Renaud et ne fait pas moins que lui ; autant en font les deux fils d'Olivier, Alard et Richardet, et les deux autres. Sansonnet ouvre le chemin avec son épée ; Aldigier et Vivien font éprouver à l'ennemi combien leurs coups à tous deux sont redoutables. Ainsi font, en guerriers vigoureux, ceux qui suivent l'étendard de Clermont.

56. Renaud entretenait à Montauban et dans les villages des environs sept cents hommes habitués à combattre par le froid et par la chaleur, qui n'étaient pas inférieurs aux Myrmidons d'Achille : chacun était si ferme à l'occasion, que cent d'entre eux réunis n'auraient pas fui devant mille autres ; et on aurait pu choisir dans leurs rangs beaucoup d'hommes qui valaient mieux que certains guerriers renommés.

57. Et bien que Renaud ne fût pas très-riche ni en villes ni en argent, il savait si bien leur parler, il leur faisait si bon visage, et tout ce qu'il avait il le partageait si généreusement avec eux, que l'on ne parvint jamais à lui enlever un seul de ses hommes même par l'appât d'une solde plus riche. D'ailleurs il ne les emmenait jamais de Montauban, si ce n'est forcé par une urgente nécessité.

58. En ce moment, afin de secourir Charlemagne, il a laissé peu de monde pour garder son château. Une fois au milieu des Africains, cette troupe dont je célèbre la valeur en fit ce que le loup féroce, sur les bords du Galèse [5], en territoire de Phalante, fait des troupeaux couverts de laine, ou ce que le lion, près du barbare Cinyps [6], fait souvent de la chèvre barbue.

59. Charles, qui avait reçu de Renaud l'avis qu'il était arrivé près de Paris, et qu'il se proposait d'attaquer la nuit à l'improviste le camp ennemi, était resté sous les armes et tout prêt. Et quand il le

fallut, il vint à son aide avec ses paladins; et il leur avait adjoint le fils du riche Monodant, le fidèle et sage amant de Fleur-de-lis.

60. Elle l'avait longtemps cherché en vain en faisant un long trajet à travers toute la France; elle l'avait reconnu de loin à ses armoiries ordinaires. Dès que Brandimart l'aperçut, il oublia la guerre, et, revenant tout entier aux sentiments tendres, il courut l'embrasser, et plein d'amour il lui donna mille baisers, ou peu s'en faut.

61. A cet âge antique, on se fiait beaucoup aux femmes et aux jeunes filles; on les laissait aller, sans escorte, par monts et par vaux, ou dans des pays étrangers; et, à leur retour, on les accueillait comme bonnes et belles, et jamais un soupçon ne tombait dans les esprits. Fleur-de-lis raconta alors à son amant que le seigneur d'Angers était devenu fou.

62. Brandimart aurait pu à peine croire sur la foi d'une autre une nouvelle si extraordinaire et si triste, mais il la crut de la belle Fleur-de-lis, de qui déjà il avait cru de bien autres choses. Elle n'en parle pas pour l'avoir entendu dire, mais elle l'a vu de ses propres yeux; car elle connaît familièrement Roland, autant que qui que ce soit, et elle dit quand et en quel lieu elle l'a vu.

63. Elle lui raconte l'aventure du pont périlleux que Rodomont défend contre les chevaliers, et où il orne un tombeau et l'embellit des armes et des vêtements de ceux qu'il dépouille. Elle raconte qu'elle a vu là Roland faire dans sa fureur des choses horribles et prodigieuses; qu'il renversa le païen dans le fleuve, en grand danger d'y rester noyé lui-même [7].

64. Brandimart, qui aimait le comte autant qu'on peut aimer un ami, un frère ou un fils, est disposé à le chercher et à tout faire (sans reculer devant aucune peine, devant aucun péril) pour apporter par les soins d'un médecin, ou d'un enchanteur, quelque remède à cette fureur. Tel qu'il était dans le moment en selle et couvert de ses armes, il se mit en route avec sa belle maîtresse.

65. Ils dirigèrent leur course vers l'endroit où la dame avait vu le comte; en quelques journées ils arrivèrent au pont que garde le roi d'Alger. Les soldats de garde le signalèrent à Rodomont, et ses écuyers lui amenèrent à l'instant son cheval et lui apportèrent ses armes; et il se trouva prêt au moment où Brandimart arrivait pour passer.

66. D'une voix qu'anime sa colère, le Sarrasin crie à Brandimart : « Qui que tu sois, qui, pour avoir perdu ton chemin ou ton esprit, t'es laissé conduire ici par ta destinée, descends, dépouille-toi de tes armes et fais-en honneur au grand tombeau, avant que je te tue et que tu sois offert aux mânes en victime expiatoire; autrement je le ferai moi-même et je ne t'en aurai aucune obligation. »

67. Brandimart ne voulut répondre à cet insolent qu'avec la lance. Il pique Batolde, son noble coursier, et se lance contre Rodomont avec assez d'ardeur pour montrer qu'il peut, pour le courage, soutenir la comparaison avec qui que ce soit au monde. Rodomont, la lance en arrêt, parcourt le pont étroit à toute bride.

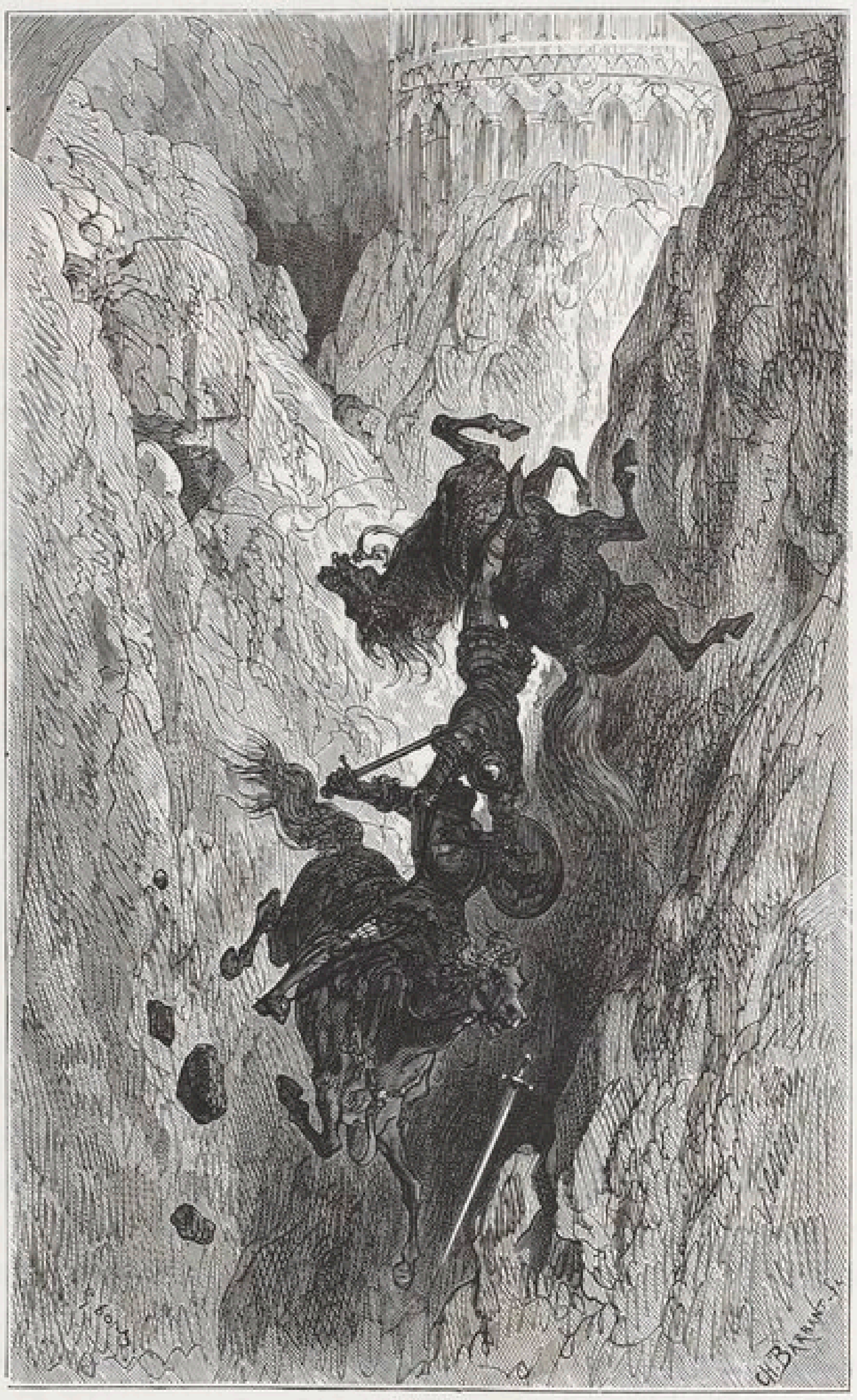
68. Son cheval, qui était continuellement exercé à passer sur ce pont et à en précipiter souvent tantôt l'un, tantôt l'autre, courait en toute sûreté à cette joute. L'autre cheval, au contraire, troublé de cette course insolite, s'avançait incertain, timide et tremblant. Le pont lui-même tremble, et on dirait qu'il va tomber dans l'eau, outre qu'il est étroit et manque de parapet.

69. Les chevaliers, maîtres tous deux dans les tournois, qui avaient des lances grosses comme des poutres restées telles qu'elles avaient été jadis, des troncs d'arbres dans la forêt, se portent des coups qui ne sont pas tendres. Contre ces coups rudes et pesants, il ne sert pas beaucoup aux chevaux d'être vigoureux et bien dressés; car tous deux pareillement ils sont renversés sur le pont et leurs maîtres avec eux amoncelés ensemble.

70. En voulant se relever avec la promptitude que réclame et exige l'éperon enfoncé dans leurs flancs, le tablier du pont est si étroit, qu'ils ne trouvent où appuyer le pied; de sorte qu'une égale destinée les jette à l'eau. Le bruit de leur chute retentit jusqu'au ciel, semblable à celui qui sortit de notre fleuve [8], lorsqu'y tomba Phaéthon, le maladroit conducteur du char du Soleil.

71. Les deux chevaux s'en vont, avec tout le poids des chevaliers qui étaient restés fermes en selle, chercher jusqu'au fond de la rivière si quelque belle nymphe n'y était pas cachée. Ce n'était ni le premier saut, ni le second que le païen, avec son cheval aguerri, avait déjà faits du haut du pont dans la rivière. Aussi connaît-il bien comment en est le fond.

72. Il sait où il est solide, où il est vaseux; il sait où l'eau est basse, où elle est profonde. Il sort du fleuve la tête, la poitrine et les flancs et attaque Brandimart avec grand avantage. Le courant entraîne celui-ci dans ses tourbillons. Son cheval s'enfonce entièrement dans le sable qui couvre le fond et ne peut plus s'en retirer, tous deux courent risque d'y rester et de s'y noyer.



Stance 70.

73. L'eau se soulève, et les fait aller sens dessus dessous et les transporte à l'endroit où elle est plus profonde. Brandimart est dessous et son cheval est sur lui. Du haut du pont Fleur-de-lis, affligée et demi-morte, a recours aux larmes, aux prières et aux vœux. « Ah! Rodomont, au nom de celle qui n'est plus et dont vous révérez la mémoire, ne soyez pas assez cruel pour laisser noyer un tel chevalier.

74. « De grâce, courtois seigneur, si jamais vous avez aimé, ayez pitié de moi, qui aime ce guerrier. Pour Dieu, qu'il vous suffise d'en faire votre prisonnier. Si vous décorez votre monument de ses armoiries, ce sera, de toutes les dépouilles que vous y réunissez, la plus belle et la plus noble. » Enfin elle sut si bien dire, que, malgré toute la férocité du païen, elle parvint à l'attendrir.

75. Elle obtint qu'il secourût promptement son amant, que son cheval tenait enseveli au fond de la rivière, où il était en danger de perdre la vie, car, sans soif, il avait beaucoup bu. Toutefois il ne lui porta secours qu'après lui avoir enlevé son épée et son casque. Il le tira de l'eau à moitié mort et le fit porter dans sa tour avec beaucoup d'autres.

76. Toute joie fut éteinte dans le cœur de Fleur-de-lis, quand elle vit son amant devenir prisonnier; mais elle se résigne encore mieux à ce malheur qu'à celui de le voir périr dans le fleuve. Sans d'inutiles lamentations elle n'accuse personne qu'elle-même, car c'est elle qui l'a fait venir en cet endroit en lui racontant que c'était à ce pont périlleux qu'elle avait reconnu le comte.

77. Elle part de là ayant déjà formé le projet d'y amener le paladin Renaud, ou Guidon le Sauvage, ou Sansonnet, ou quelque autre parfait chevalier de la cour de Pépin, qui puisse lutter contre le Sarrasin sur la terre et sur l'eau, et être sinon plus fort, au moins plus heureux que ne l'avait été son cher Brandimart.

78. Elle marche pendant plusieurs jours, avant de rencontrer aucun chevalier qui paraisse capable, comme elle le désire, de combattre le Sarrasin et de délivrer son amant. Après avoir beaucoup cherché la personne propre à accomplir son dessein, devant elle se présenta un guerrier qui portait une tunique richement ornée et brodée de branches de cyprès.

79. Qui il était, c'est ailleurs que je dois vous le raconter. Car je veux d'abord retourner à Paris et poursuivre le récit de la grande défaite que Renaud et Maugis infligèrent aux Maures. Je ne saurais énumérer ceux qui s'enfuirent ni ceux qui furent expédiés au fleuve du Styx. Turpin avait entrepris d'en faire le compte, mais il en fut empêché par l'obscurité du ciel.

80. Agramant, endormi dans sa tente, était dans son premier sommeil. Un chevalier l'éveille en lui disant qu'il va être fait prisonnier, si sa fuite n'est pas des plus rapides. Le roi regarde autour de lui et voit la confusion des siens, qui, sans résister, s'en vont fuyant çà et là, nus, sans armes, sans avoir même le temps de prendre leurs boucliers.

81. Tout troublé, n'ayant personne à qui demander conseil, il se faisait endosser sa cuirasse, quand, avec Falsiron, arrivèrent son fils Grandonio, Baluyante et d'autres gens de la même race : ils signalent au roi Agramant le danger d'être pris ou tué à cette place ; et il pourra dire, s'il sauve sa personne, que la fortune lui est propice et favorable.

82. Marsile, le brave Sobrin, ainsi que tous les autres sont unanimes à lui dire, qu'il est aussi près de sa perte que de Renaud qui s'avance rapidement ; que s'il attend que le paladin, cet homme si redoutable, arrive avec tant de guerriers, il peut être certain que lui et ses amis seront tués ou tomberont aux mains des ennemis,

83. Mais qu'il peut se retirer à Arles ou à Narbonne, avec ce peu de troupes qu'il a autour de lui ; que les deux villes sont fortes et peuvent résister plus d'un jour. Et quand sa personne sera hors de danger, il pourra se venger de cet affront, en refaisant rapidement l'armée, au moyen de laquelle Charles sera défait à la fin.

84. Le roi Agramant s'arrêta à leur avis, quoique ce fût un parti dur et pénible. Il alla vers Arles et il semblait avoir des ailes pour faire ce chemin qu'il trouva le plus sûr. Outre l'aide des guides, ce qui protégea surtout sa fuite, c'est qu'elle se fit pendant l'obscurité. Vingt mille hommes d'Afrique et d'Espagne furent tout ce qui échappa à l'attaque de Renaud.

85. Ceux qu'il tua, ceux que tuèrent ses frères et les deux fils du seigneur de Vienne, ceux qui trouvèrent des ennemis cruels et impitoyables dans les sept cents hommes que commande Renaud, et ceux que détruisit Sansonnet, et ceux qui dans la fuite se noyèrent dans la Seine, qui pourrait les compter, compterait aussi bien ce que font pousser en avril Flore et Zéphyr.

86. On suppose que Maugis eut part à la victoire de la nuit. Non que les campagnes aient été couvertes de sang par lui, ou qu'il ait rompu des têtes ; mais parce qu'il fit, par son art, sortir les esprits infernaux des gouffres du Tartare, et avec tant de bannières et de lances que deux Frances n'en pourraient réunir davantage,

87. Et qu'ils firent entendre tant de bruits métalliques, tant de tambours, de sons divers, tant de hennissements de chevaux, tant de cris, tant de tumultes de fantassins, que les plaines, les montagnes, les vallées devaient en retentir au loin ; et cela causa aux Maures une épouvante qui leur fit prendre la fuite.

88. Le roi d'Afrique n'oublia pas Roger qui était blessé et souffrait encore de sa blessure. Il le fit installer le mieux qu'il fut possible sur un cheval qui avait une allure douce, et, lorsqu'on l'eut porté jusqu'à un endroit où la route était plus sûre, il le fit mettre dans un bateau et porter commodément vers Arles où devait se rassembler toute l'armée.

89. Ceux qui tournèrent le dos à Renaud et à Charles (ils étaient, je crois, cent mille, ou peu s'en faut) cherchèrent, à travers les champs, les bois, les montagnes et les vallées, à échapper aux mains du peuple franc; mais ils trouvèrent pour la plupart la route fermée et rougirent de leur sang les herbes vertes et la poussière blanche du chemin. Ainsi ne fit pas le roi de Séricane, qui avait sa tente plus éloignée d'eux.

90. Au contraire, lorsqu'il apprend que c'est le seigneur de Montauban qui les attaque, il est si content, si heureux au fond de son cœur, qu'il saute de joie çà et là ; il célèbre et remercie son souverain créateur, en pensant que cette nuit s'offre à lui une occasion si précieuse et si rare de conquérir Bayard, ce destrier sans pareil.

91. Ce roi avait longtemps désiré (je crois que vous l'avez lu ailleurs) d'avoir la bonne Durandal



Stance 84.

à son côté et de monter ce parfait coursier. Déjà, à cet effet, il était venu en France avec une armée de plus de cent mille hommes ; et déjà pour ce cheval il avait défié Renaud à un combat mortel.

92. Il s'était rendu au bord de la mer, où le différend devait se régler. Mais Maugis vint tout embrouiller; car il fit partir son cousin malgré lui, après l'avoir obligé à monter sur un vaisseau en mer. Il serait trop long de dire toute l'histoire. Depuis lors Gradasse avait toujours regardé le noble paladin comme un homme timide et lâche.

93. Maintenant que Gradasse apprend que Renaud est celui qui attaque le camp, il s'en réjouit; il revêt son armure, monte sur son Alfane, et va cherchant Renaud dans l'obscurité. Tous ceux qu'il rencontre il les renverse à terre, il rejette en désordre et laisse blessés ou en mauvais état Africains et Français; sa bonne lance ne fait pas de différence entre eux.

94. Il va d'un côté, d'un autre, le cherchant, l'appelant fréquemment, de toute sa force, se dirigeant toujours vers le point où les morts sont le plus serrés. Ils se rencontrent à la fin, épée à épée, car leurs lances, par un même sort, brisées en mille éclats, avaient volé jusqu'au char étoilé de la Nuit.

95. Quand Gradasse reconnaît le vaillant paladin, non à sa bannière, mais à ses horribles coups, et à son cheval Bayard qui semble à lui seul remplir tout le camp, il se hâte de lui reprocher, en criant, la conduite indigne de lui qu'il avait tenue, en manquant au rendez-vous donné, le jour où le combat devait se livrer entre eux.

96. « Peut-être, ajouta-t-il, espérais-tu que, si tu pouvais te cacher cette fois, nous ne pourrions plus jamais nous rejoindre en ce monde; tu vois maintenant que je t'ai retrouvé. Sois certain que, fusses-tu dans les profonds abîmes du Styx, fusses-tu monté au ciel, tant que tu auras avec toi ce destrier, je te suivrai, en haut dans l'empyrée, en bas dans le monde des ténèbres.

97. « Si l'idée d'avoir affaire à moi ne te remonte pas le cœur, si déjà tu vois que tu ne peux lutter contre moi à armes égales, si tu estimes plus la vie que l'honneur, tu peux te mettre à l'abri du danger en m'abandonnant de bon gré le coursier; tu peux vivre alors, si la vie t'est chère; mais vis à pied, car tu n'es plus digne d'un cheval, si tu manques si gravement aux lois de la chevalerie. »

98. Il parlait ainsi devant Guidon le Sauvage et Richardet, et tous les deux également ils tirèrent leurs épées, pour châtier le Sérican insolent. Mais Renaud s'y opposa à l'instant et ne souffrit pas qu'on lui fît outrage, en disant : « Ne suis-je donc pas bon pour répondre, sans vous, à qui m'insulte ? »

99. Puis il se tourna vers le païen et lui dit : « Écoute, Gradasse, je vais, si tu veux m'entendre, te prouver d'une manière claire et certaine que je suis venu au bord de la mer pour te trouver, et puis je te soutiendrai, les armes à la main, que je t'ai dit en tout point la vérité; et toutes les fois que tu diras que j'aie jamais manqué à la chevalerie, tu en auras menti.

100. « Mais, avant que le combat s'engage entre nous, je te prie instamment d'écouter avec attention ma sincère et très-légitime excuse, afin que tu ne me blâmes plus à tort; ensuite je désire que Bayard soit disputé entre nous, aux anciennes conditions : seul à seul, dans un lieu solitaire, en tout point comme tu l'avais réglé toi-même. »

101. Le roi de Séricane était courtois comme l'est d'ordinaire tout cœur magnanime, et il consent volontiers à écouter les explications et la justification du paladin. Il va avec lui sur le bord de la rivière où Renaud, en de simples paroles, raconte son histoire en toute vérité et prend tout le ciel à témoin.

102. Puis il fit appeler le fils de Beuves, l'homme qui était pleinement informé de cette affaire, qui de point en point raconta de nouveau ses enchantements, sans un mot de plus ni de moins. « Ce que je te prouve par ce témoignage, je veux que les armes, maintenant ou en tout autre temps qu'il te plaira, t'en fournissent une preuve plus certaine encore. »

103. Le roi Gradasse, qui ne voulut pas, pour la seconde querelle, abandonner la première, admit sans difficulté les excuses de Renaud, mais il est en doute si elles sont vraies ou fausses. Ils ne choisissent plus leur champ de bataille sur l'humide rivage de Barcelone, où ils l'avaient fixé d'abord; mais ils conviennent pour le lendemain matin de se trouver à une fontaine dans le voisinage.

104. Renaud y amènera le cheval, qui sera placé au milieu, à la portée de chacun. Si le roi tue Renaud, ou le fait prisonnier, il s'emparera du destrier sans délai. Mais si c'est Gradasse qui a le dessous, qui en est réduit à la dernière extrémité, ou qui, n'en pouvant plus, en vient à se rendre, Renaud lui prendra Durandal.

105. Avec un grand étonnement et une douleur plus grande Renaud avait (comme je vous l'ai dit) appris de la belle Fleur-de-lis que son cousin avait perdu la raison; il avait aussi entendu l'histoire de ses armes et de la querelle à laquelle elles avaient donné lieu; il savait qu'en fin de compte Gradasse possédait cette épée que Roland avait illustrée par mille et mille victoires.

106. Lorsqu'ils furent d'accord, le roi Gradasse s'en retourna vers ses gens, quoiqu'il eût été invité par le paladin à venir loger avec lui. Dès qu'il fit jour, le roi païen s'arma, Renaud en fit autant, et ils arrivèrent tous les deux à l'endroit voisin de la fontaine où ils devaient se disputer Bayard et Durandal.

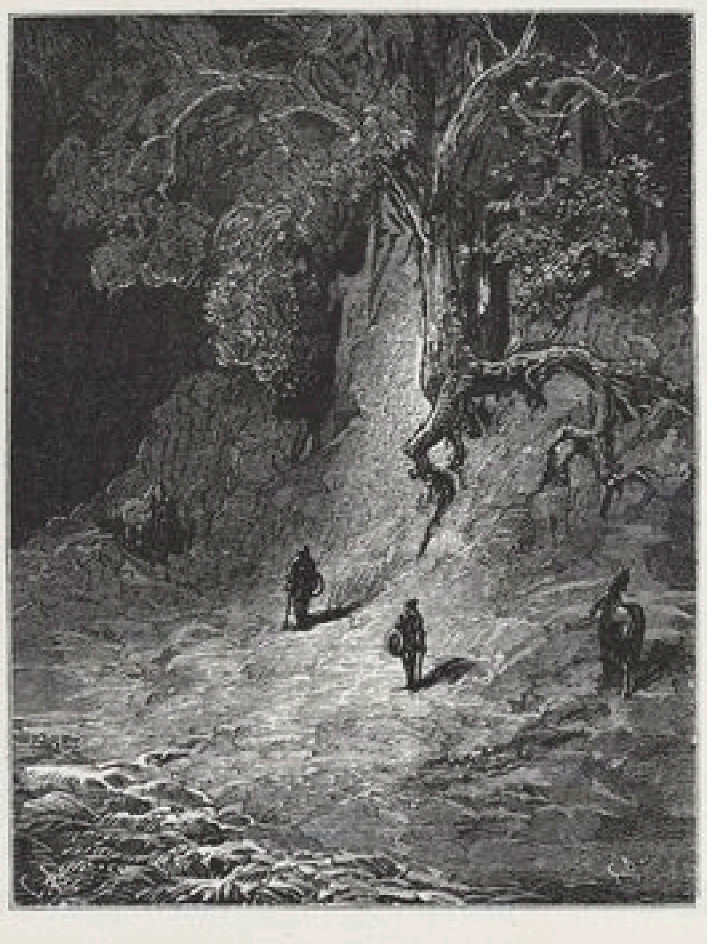
107. Le combat que Renaud devait livrer, seul à seul, à Gradasse paraissait inquiéter tous ses amis; ils en gémissaient avant l'événement. Gradasse avait un grand courage, une grande force et

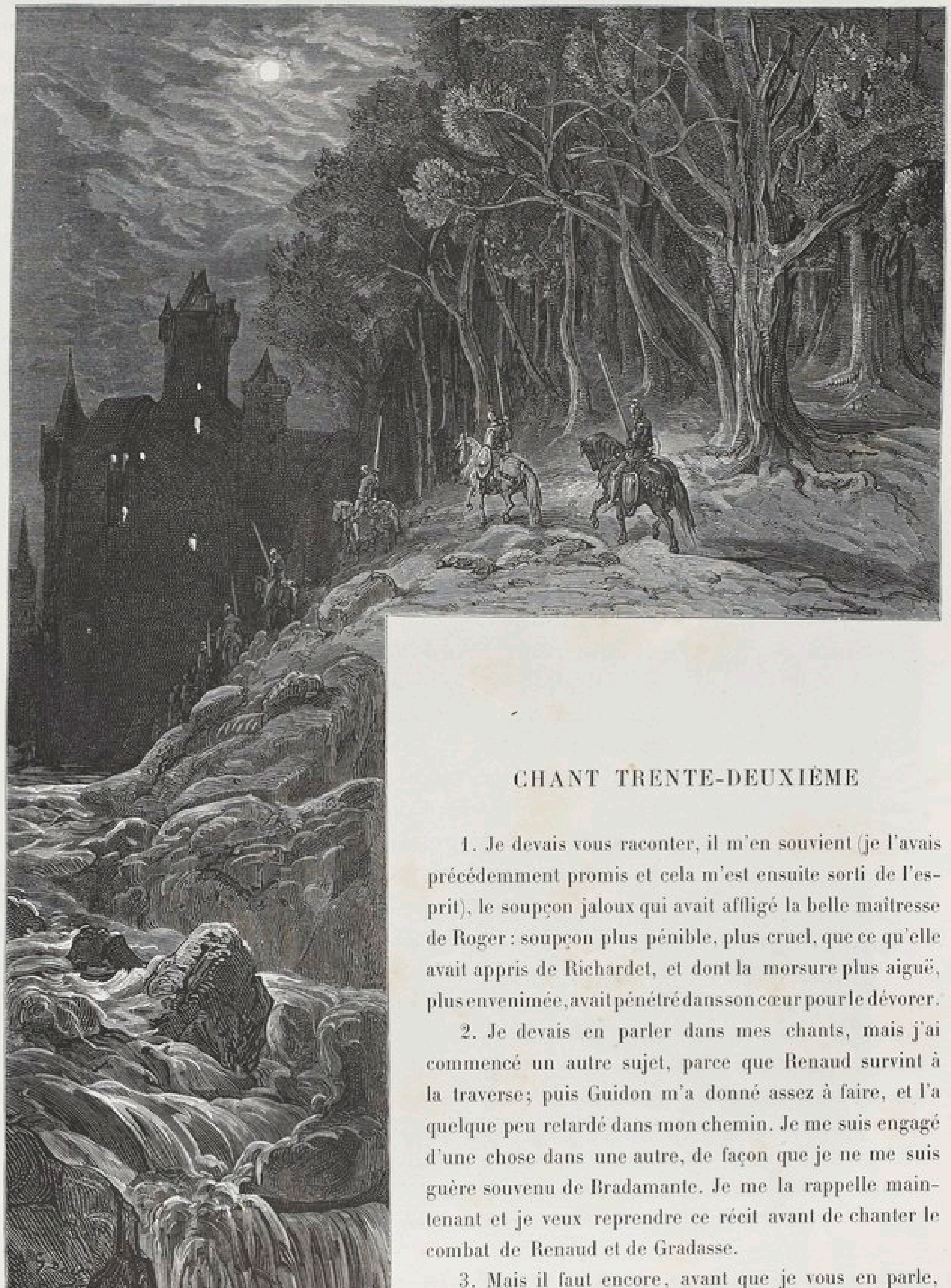
beaucoup d'habileté ; et maintenant qu'il portait au côté l'épée du fils du grand Milon, chacun pâlissait de crainte pour Renaud.

108. Et plus que les autres le frère de Vivien était inquiet et alarmé de ce combat ; il y mettrait volontiers la main pour le faire rester sans effet. Mais il ne voudrait pas que le héros de Montauban en vînt avec lui à une inimitié extrême ; car celui-ci lui en voulait encore pour l'autre combat qu'il avait empêché quand il l'enleva sur un navire.

109. Mais que les autres restent plongés dans l'inquiétude, la crainte et la douleur, Renaud s'en va joyeux et confiant : il espère que maintenant il va se laver du blâme qu'il lui paraît dur de supporter à tort, de manière à forcer ceux de Poitiers et de Hautefeuille à demeurer muets pour toujours. Il s'avance avec hardiesse, sûr au fond de son cœur de remporter l'honneur de la victoire.

110. Lorsque chacun par des côtés différents fut arrivé presque en même temps près de la claire fontaine, ils s'accueillirent affectueusement, d'un visage aussi serein, aussi amical que si le héros de Clermont et Gradasse étaient unis par les liens du sang et de l'amitié. Mais comment ils en vinrent ensuite à se battre, j'en renvoie le récit à un autre moment.





CHANT TRENTE-DEUXIÈME

1. Je devais vous raconter, il m'en souvient (je l'avais précédemment promis et cela m'est ensuite sorti de l'esprit), le soupçon jaloux qui avait affligé la belle maîtresse de Roger : soupçon plus pénible, plus cruel, que ce qu'elle avait appris de Richardet, et dont la morsure plus aiguë, plus envenimée, avait pénétré dans son cœur pour le dévorer.

2. Je devais en parler dans mes chants, mais j'ai commencé un autre sujet, parce que Renaud survint à la traverse; puis Guidon m'a donné assez à faire, et l'a quelque peu retardé dans mon chemin. Je me suis engagé d'une chose dans une autre, de façon que je ne me suis guère souvenu de Bradamante. Je me la rappelle maintenant et je veux reprendre ce récit avant de chanter le combat de Renaud et de Gradasse.

3. Mais il faut encore, avant que je vous en parle, que je vous entretienne un peu d'Agramant, qui avait rassemblé à Arles les débris échappés à l'embrasement de cette terrible nuit qui lui restaient, parce que le lieu était propre à recueillir son camp dispersé et à lui fournir des secours et des vivres, étant situé en face de l'Afrique, dans le voisinage de l'Espagne, sur le bord d'un fleuve et près de la mer.

4. Marsile fait engager par tout son royaume fantassins et cavaliers, lâches et braves; de gré ou de force on arme à Barcelone tous les vaisseaux en état de combattre. Agramant tient conseil chaque



Stance 4.

jour, il n'épargne ni travaux ni dépenses. Pendant ce temps toutes les villes d'Afrique sont accablées de lourdes contributions.

5. Pour décider Rodomont à revenir, il lui a fait, sans pouvoir l'obtenir, proposer une de ses cousines, fille d'Almont, en lui donnant pour dot le beau royaume d'Oran. Le hautain personnage

ne veut pas s'éloigner du pont, où il a rassemblé assez d'armes et de selles vides de ceux qui se sont déjà présentés à ce passage pour en couvrir tout le rocher.

6. Marphise ne voulut pas imiter la conduite de Rodomont ; loin de là, lorsqu'elle apprit qu'Agramant avait été battu par Charles, que ses soldats étaient tués, dispersés ou prisonniers, et qu'avec peu de monde il s'était retiré à Arles, sans attendre qu'on l'appelât, elle en prit le chemin pour venir au secours de son souverain et lui offrir ses biens et sa personne.

7. Et elle lui amena Brunel, et le lui donna sans condition, ne lui ayant fait aucun mal. Elle l'avait tenu dix jours et dix nuits dans la crainte continuelle d'être pendu. Puis, lorsqu'elle vit que ni par force ni par prière sa défense n'était prise par personne, elle ne voulut pas salir ses glorieuses mains dans un sang si méprisable, et elle le délia.

8. Elle lui pardonna toutes ses antiques offenses et le traîna avec elle dans Arles vers Agramant. Vous devez bien penser quelle joie ressentit le roi de la voir arriver à son aide. Il voulut que Brunel servît à lui prouver quel grand prix il attachait à son secours, car, de son plein gré, il fit exécuter la menace qu'elle lui avait adressée de vouloir qu'il fût pendu.


Stance 9.

9. Le coquin fut abandonné dans un endroit inculte et désert pour être la pâture des corbeaux et des vautours. La justice divine fait que Roger, qui l'avait sauvé autrefois et qui lui aurait retiré le lacet du cou, se trouve malade en ce moment, et ne peut le secourir. Et quand il le sut, le fait était déjà accompli, de sorte que Brunel ne fut point secouru.

10. Cependant Bradamante ne cessait d'accuser la longueur de ces vingt jours, dont la fin amènerait le moment où Roger devait lui revenir, à elle et à la vraie foi. Pour celui qui attend le moment de sortir de prison ou d'exil, le temps ne semble pas plus lent à rendre la liberté ou la douce et bien-aimée patrie qu'on désirait revoir.

11. Dans cette dure attente elle croirait parfois qu'Æthon ou Pyroïs [1] est devenu boiteux, ou que la roue s'est brisée, tant il lui semble tourner plus lentement que de coutume. Chaque jour lui paraît plus long que celui où le pieux Hébreu [2] par sa grande foi arrêta le ciel ; plus longue chaque nuit que la nuit [3] qui donna naissance à Hercule.

12. Oh ! combien de fois les ours, les lions, les blaireaux dormeurs excitèrent son envie ! car elle eût voulu dormir tout ce temps et ne s'éveiller jamais, ne rien entendre, jusqu'à ce que Roger vînt la tirer de ce lourd sommeil. Non-seulement cela lui est impossible, mais encore elle ne peut, de toute la nuit, dormir une seule heure.

13. Sur un côté, sur l'autre, elle foule avec ennui la plume de son lit, et n'y trouve point le repos. Souvent elle recommence à ouvrir la fenêtre pour voir si l'épouse de Tithon [4] répand devant l'astre matinal le lis brillant et la rose vermeille. Puis, quand le jour est venu, elle n'est pas moins impatiente de voir le ciel orné d'étoiles.

14. Quand elle fut à quatre ou cinq jours près du terme, pleine d'espérance, elle attendait d'heure en heure le messager lui apportant la nouvelle : Voici Roger qui vient. Fréquemment elle montait

sur une tour élevée, d'où l'on découvre à l'entour des bois touffus et d'agréables campagnes et une partie de la route par laquelle on va de France à Montauban.

15. Si de loin elle aperçoit des armes qui brillent, ou quelque chose qui ressemble à un chevalier, elle croit que c'est son désiré Roger, et ses beaux yeux et ses cils se rassérènent; si c'est un homme sans armes, ou un voyageur à pied, elle se prend à espérer que c'est un messager de sa part, et si ensuite elle s'aperçoit que cette espérance était trompeuse, elle ne cesse de concevoir une autre espérance nouvelle.

16. Quelquefois, croyant le rencontrer, elle s'arme, elle descend de la montagne, et s'avance en bas dans la plaine; ne le trouvant pas, elle se met à espérer qu'il est arrivé par un autre chemin à Montauban. Et avec le désir qui avait entraîné ses pas hors du château, elle y retourne et y rentre en vain. Elle ne le trouve ni ici ni là, et pendant ce temps elle passe le terme si attendu par elle.

17. Le terme se passe d'un, de deux, de trois jours, de six, de huit, et de vingt; ne voyant pas son fiancé et n'en recevant pas de nouvelle, elle commence des lamentations qui auraient ému de pitié dans les sombres royaumes les Furies à la chevelure de serpents. Elle s'en prend à ses beaux yeux divins, à son sein blanc, aux boucles dorées de sa chevelure.



Stance 14.

18. « Serait-il donc vrai, disait-elle, qu'il me convienne de chercher quelqu'un qui me fuit et se cache de moi? Dois-je donc estimer quelqu'un qui me dédaigne? Dois-je prier qui ne me répond jamais? Souffrirai-je que qui me hait possède mon cœur? Quelqu'un qui estime tant ses hautes qualités, qu'il faudra qu'une déesse immortelle descende du ciel pour allumer l'amour dans son cœur?

19. « Il sait, cet orgueilleux, que je l'aime, que je l'adore, et il ne me veut ni pour amante, ni pour esclave. Le cruel sait que je languis, que je me meurs pour lui, et c'est après ma mort qu'il me réserve sa pitié. De peur que je ne lui raconte mon martyre, qui pourrait fléchir sa résolution insolente, il se cache de moi, pour rester cruel, comme fait l'aspic[5], qui ne veut pas entendre le chant (magique).

20. « O Amour, arrête celui qui fuit avec tant de légèreté devant ma course trop lente, ou remets-moi dans l'état d'où tu m'as tirée, quand je n'étais soumise ni à toi ni à personne. Hélas! quelle est mon erreur! quelle est ma folie d'espérer que par des prières on puisse exciter en toi de la pitié, toi qui te plais à te repaître, à te nourrir des ruisseaux de larmes que tu fais couler de nos yeux.

21. « Mais de quoi dois-je me plaindre, hélas! si ce n'est de mon désir insensé, qui m'entraîne si haut et s'avance à travers les airs, jusqu'à ce qu'il arrive dans cette région où il se brûle les ailes, puis, ne pouvant plus me soutenir, me laisse tomber du ciel? Et là ne finit pas le mal. Car il reprend ses ailes, et brûle de nouveau : de sorte que je ne trouve jamais de fin à mon désespoir.

22. « Au lieu d'accuser ma passion, je dois me plaindre de moi-même, qui lui ai ouvert mon sein, d'où elle a chassé la raison ; et toute ma force est impuissante contre elle. Chaque jour elle m'entraîne de mal en pis, je ne puis la maîtriser, parce qu'elle est sans frein ; et je vois qu'évidemment elle m'entraîne à la mort, puisque mon mal devient plus douloureux par l'attente.

23. « Hélas! pourquoi vouloir aussi m'en prendre à moi-même? Quel crime ai-je jamais commis, si ce n'est de t'aimer? Quoi d'étonnant si les sens d'une femme faible et fragile ont été subitement captivés? Eh quoi! devais-je chercher un abri, un refuge, afin de ne pas être sensible à la souveraine beauté, à l'air majestueux, à la politesse du langage? Bien malheureux est celui qui se refuse à voir la lumière du soleil.

24. « Et, outre mon destin, j'y fus poussée par les paroles d'un autre qui méritaient ma confiance. Il me peignit la félicité suprême qui devait être le prix de cet amour. Si cette promesse fut feinte, si le conseil que me donna Merlin fut trompeur, je puis bien me plaindre de lui, mais je ne puis plus m'empêcher d'aimer Roger.

25. « Je puis me plaindre de Merlin et de Mélisse, et je les accuserai éternellement de m'avoir fait montrer par les esprits infernaux la postérité qui devait sortir de moi, pour me mettre en esclavage au moyen de ce faux espoir; et je n'en comprends pas le motif, si ce n'est qu'ils étaient peut-être jaloux de ma douce sécurité, du calme de mon âme. »

26. La douleur l'absorbe tellement, qu'il ne reste dans son cœur aucune place pour la consolation. Mais, malgré cela, survient l'espérance qui essaye de pénétrer dans son sein; elle réveille en elle le souvenir de ce que lui a dit Roger en partant; et, contre l'avis de ses autres sentiments, elle lui conseille d'attendre son retour d'heure en heure.

27. Cette espérance la soutint donc encore un mois après les vingt jours écoulés. De sorte que la douleur ne tint pas son âme dans une aussi grande oppression qu'elle eût pu le faire. Un jour qu'elle s'en vint sur la route, comme elle le faisait souvent, pour rencontrer Roger, l'infortunée apprit une nouvelle qui tout d'un coup fit fuir l'espérance, loin de tout autre soulagement.

28. Elle rencontra un chevalier gascon, qui venait directement du camp africain, où il avait été prisonnier depuis le jour de la grande bataille devant Paris. Elle fit une foule de questions, jusqu'à ce qu'elle en vint au but fixe pour elle. Elle s'informa de Roger, et s'arrêta là; elle ne s'écarta plus de ce sujet.



Stance 29.

29. Le chevalier lui en parla à bon escient, car il connaissait bien cette cour. Il raconta comment Roger s'était battu en combat singulier avec le redoutable Mandricard; et comment il l'avait tué, et avait été blessé par lui de façon à être plus d'un mois près de la mort. Et si son histoire s'était terminée là, elle aurait été la véritable excuse de Roger.

30. Mais ensuite il ajouta qu'il y avait dans le camp une jeune femme, nommée Marphise, qui n'était pas moins belle que valeureuse, et également habile aux armes de toute espèce; qu'elle aimait Roger, qu'elle en était aimée, qu'on la voyait rarement sans lui et lui sans elle, et que chacun croyait qu'ils s'étaient mutuellement engagé leur foi;

31. Et que, lorsque Roger serait rétabli, leur mariage devait être publié; et que tous les rois, tous les princes païens en étaient très-charmés et joyeux; car, connaissant la valeur surhumaine de l'un et de l'autre, ils espéraient que bientôt sortirait d'eux une race d'hommes de guerre, la plus vaillante qui ait jamais été sur la terre.

32. Le Gascon croyait ce qu'il disait; non sans raison, car dans l'armée des Maures c'était l'opinion et la croyance générales, et le bruit public s'en répandait. Les nombreuses marques d'amitié qu'ils se donnaient avaient fait naître ces bruits, car, bonne ou mauvaise, la renommée, au sortir d'une seule bouche, s'accroît bientôt à l'infini.

33. Comme elle était venue avec lui au secours des Maures et ne se montrait jamais sans lui, cela avait confirmé cette croyance. Mais ce qui l'avait ensuite encore accrue, c'est qu'étant partie du camp en emmenant Brunel, comme je l'ai raconté, elle y était revenue sans être rappelée par personne, uniquement pour voir Roger.

34. C'était uniquement pour le voir, lui gravement malade à la suite de sa blessure, qu'elle était revenue au camp, non pas une seule fois, mais souvent. Elle y passait la journée et repartait le soir. Et cela donnait d'autant plus aux gens prétexte à parler qu'on la savait si fière, que tout le

monde lui paraissait digne de ses dédains, et que Roger était le seul auprès duquel elle se fit bonne et humble.

35. Comme le Gascon affirmait tout cela comme vrai, Bradamante fut saisie d'une telle peine, d'un tel déchirement de cœur, qu'elle put à peine se retenir de tomber. Sans dire mot, elle poussa son destrier, pleine de jalousie, de colère et de rage, et, ayant chassé loin d'elle tout espoir, elle retourna furieuse à sa chambre.

36. Là, sans se désarmer, elle se jette entièrement sur son lit en s'y cachant le visage, et pour que ses cris n'appellent pas sur elle l'attention, elle serre les draps dans sa bouche. Repassant ce que lui avait dit le chevalier, elle se plonge dans une telle douleur, que, ne pouvant plus la supporter, elle est contrainte d'éclater et de parler ainsi :

37. « Malheureuse! à qui puis-je croire désormais? Je dois dire que tout homme est perfide et cruel, puisque tu es cruel et perfide, toi, mon Roger, que j'ai connu si tendre et si fidèle. Quelle cruauté, quelle affreuse trahison, racontées dans les histoires tragiques, ne te sembleront moindres, si tu veux penser à ce que je méritais et à ce que tu me devais toi-même!

38. « Pourquoi, Roger, lorsqu'il n'y a pas de chevalier plus courageux et plus beau que toi, ou qui approche même à une grande distance de ta valeur, de ton caractère, de ta noblesse, pourquoi ne veux-tu pas qu'on dise qu'à tes illustres et divines qualités tu joins aussi la constance; que tu es d'une fidélité inviolable, devant laquelle toute autre vertu doit s'incliner et se rendre?

39. « Ne sais-tu pas que, sans celle-là, on ne remarque aucune valeur, aucune noblesse, de même qu'une chose, si belle qu'elle puisse être, ne peut se voir là où ne brille aucune lumière? Il t'a été facile de tromper une jeune fille dont tu étais le maître, l'idole, la divinité; à qui tes paroles auraient pu faire croire que le soleil était obscur et froid.

40. « Cruel, de quel crime as-tu donc à t'accuser, si tu ne te repens pas de faire mourir celle qui t'aime! Si tu regardes comme chose si légère ton manque de foi, de quel autre fardeau sentiras-tu le poids sur ton cœur? Comment traites-tu l'ennemi, si tu me réserves, à moi qui t'aime, de pareils tourments? Je pourrai dire qu'il n'y a pas de justice dans le ciel, si je tarde à voir ma vengeance.

41. « Si, plus que tout autre crime, celui de l'odieuse ingratitude pèse sur la conscience humaine; si pour cela le plus beau des anges fut relégué dans les ténèbres de l'abîme; si un grand crime appelle un grand châtiment, quand l'expiation nécessaire ne lave pas l'âme coupable, crains qu'un rude châtiment ne descende sur toi, qui es si ingrat pour moi, et ne veux pas t'en repentir.

42. « Par-dessus tous les autres torts, j'ai encore, cruel, à t'accuser de larcin [6]. Ce n'est pas de retenir mon cœur que je te fais reproche : je veux bien t'en absoudre. C'est de toi que je parle, qui t'étais donné à moi, et qui, sans raison, m'as ensuite repris ton cœur. Rends-le-moi, déloyal; car tu sais bien que celui qui garde le bien des autres ne peut se sauver.

43. « Tu m'as délaissée, Roger; je ne veux pas t'oublier; et quand je le voudrais, je ne le pourrais pas; mais, pour échapper au chagrin et au tourment, je puis et veux terminer mes jours. Je regrette seulement de ne pas mourir avec ton affection. Si les Dieux m'eussent accordé de mourir quand je t'étais chère, jamais trépas n'eût été aussi fortuné. »

44. En parlant ainsi, disposée à mourir, elle saute du lit, et, enflammée de rage, elle se met la pointe de son épée sur le côté gauche. Mais elle s'aperçoit alors qu'elle est tout armée. En ce moment elle est accessible à une meilleure inspiration qui parle à son âme : « O femme, sortie d'un si noble lignage, veux-tu donc finir tes jours d'une manière si condamnable?

45. « Ne vaut-il pas mieux que tu t'en ailles sur un champ de bataille où l'on peut toujours mourir glorieusement? Là, s'il arrive que tu meures devant Roger, peut-être sera-t-il encore affligé de ta mort. Mais, si c'est par son épée que tu dois périr, quelle femme sera jamais morte plus contente? C'est justice qu'il t'ôte la vie, puisqu'il est la cause du tourment où tu vis.

46. « Peut-être aussi adviendra-t-il qu'avant de mourir tu tireras vengeance de cette Marphise,

qui, en l'aliénant Roger, par ses artifices et son amour criminel, a causé la mort. » Ces résolutions parurent meilleures à la jeune fille, et aussitôt elle recouvrit ses armes d'emblèmes destinés à exprimer le désespoir et la volonté de mourir.

47. Sa soubreveste était de la couleur des feuilles quand elles se dessèchent détachées du rameau, ou que la séve qui faisait vivre l'arbre vient à leur manquer. Le dessus était brodé de branches de cyprès, arbre qui ne reprend pas lorsqu'il a senti la hache. Son vêtement convenait tout à fait à sa douleur.

48. Elle prit le destrier que montait ordinairement Astolphe, et cette lance d'or, qui, rien qu'en les touchant, désarçonnait les chevaliers. Pourquoi Astolphe la lui avait donnée, en quel lieu, à quel moment, et de qui il l'avait eue, je crois inutile de le raconter de nouveau. Elle la prit, cette lance, sans se douter de la vertu merveilleuse qu'elle possédait.

49. Sans écuyer et sans suite, elle descendit de la montagne et se mit en route pour Paris par la voie la plus directe, vers l'endroit où était le camp des Sarrasins; car la nouvelle ne s'était pas encore répandue que le paladin Renaud, avec le concours de Charles et de Maugis, leur avait fait lever le siége.

50. Elle avait quitté le Quercy, laissé derrière elle la ville de Cahors et toute la montagne où naît la Dordogne; et elle découvrit la contrée de Montferrand et de Clermont, lorsqu'elle vit venir par les mêmes chemins une dame d'une figure aimable, qui avait un écu attaché à l'arçon de sa selle, et trois chevaliers marchaient à ses côtés.

51. D'autres dames et des écuyers venaient ensuite, devant, derrière, formant un long cortége. La fille d'Aymon demanda à l'un d'eux, qui passait à côté d'elle, quelle était cette dame. Il lui dit : « Cette dame, envoyée comme ambassadrice au roi du peuple français, vient, après une longue navigation, de l'île Perdue, par delà le pôle Arctique.

52. « Les uns l'ont nommée l'île Perdue, les autres l'Islande. La reine de cette île, d'une beauté incomparable et merveilleuse, comme le ciel n'en a jamais accordé à personne, sinon à elle, envoie à Charles l'écu que vous voyez ; mais avec la convention, sous la condition expresse, qu'il le donne au meilleur chevalier qui, selon son jugement, se trouve aujourd'hui au monde.

53. « Comme elle s'estime, et comme elle est en effet la plus belle femme qui fut jamais, elle voudrait aussi trouver un chevalier qui surpassât tous les autres en force et en courage : parce qu'elle a résolu (et sa résolution est si ferme, que cent mille secousses ne pourraient l'abattre) que celui-là seul qui tient le premier rang dans les armes pourra devenir son amant et son époux.

54. « Elle espère qu'en France, à la fameuse cour de Charlemagne, on trouvera le chevalier qui aura fait voir par mille prouesses qu'il est plus fort et plus courageux que tous les autres. Les trois personnages qui l'escortent sont tous rois, et je puis vous dire où : l'un règne en Suède, l'autre en Gothie [7], et l'autre en Norvége. Ils ont peu d'égaux, ou n'en ont aucun dans les armes.

55. « Ces trois rois, dont les pays sont, non pas les voisins, mais les moins éloignés de l'île Perdue, nommée ainsi parce que ses parages sont connus de peu de navigateurs, étaient et sont encore amoureux de la reine et ont à l'envi, ambitionné de l'épouser, et, pour être agréés d'elle, ont fait des exploits dont il sera parlé tant que le ciel continuera de se mouvoir.

56. « Mais elle ne veut ni de ceux-ci, ni d'aucun autre qu'elle ne puisse croire le premier de tous les guerriers du monde. « Je tiens peu de compte, leur dit-elle, des exploits que vous avez faits dans ces climats. Et si l'un de vous se distinguait des deux autres comme brille le soleil au milieu des étoiles, je l'admirerais volontiers, mais il ne me paraîtrait pas, pour cela, mériter le renom du meilleur chevalier qui porte aujourd'hui les armes.

57. « Je vais envoyer à Charlemagne, que j'estime et honore comme le prince le plus sage qui soit au monde, un riche écu d'or, à condition qu'il le donne au chevalier qui a parmi les autres la

gloire et la première réputation de bravoure. Que ce chevalier soit son vassal ou celui d'un autre, c'est l'opinion de ce souverain qui me décidera.

58. « Ensuite, lorsque Charles aura reçu l'écu et l'aura donné à ce chevalier si fort et si courageux, qu'il aura jugé supérieur à tous les autres qu'on puisse trouver à sa cour ou dans quelque autre cour, si l'un de vous, à l'aide de sa valeur, me rapporte l'écu, je mettrai en lui tout mon amour, toute ma passion, et c'est lui qui sera mon époux et seigneur. »

59. « Telles sont les paroles qui ont fait venir d'une mer si lointaine ces trois rois, qui se sont déterminés à conquérir l'écu, ou à mourir de la main de celui qui l'obtiendra. » Bradamante fut très-attentive à écouter tout ce qui lui fut raconté par l'écuyer, qui prit ensuite les devants et poussa son cheval de manière à rejoindre la compagnie.

60. Quant à elle, au lieu de galoper et de courir derrière lui, elle suit sa route tout à son aise, et raisonne de beaucoup de choses qui peuvent arriver. En somme, elle pense que cet écu est destiné à faire naître en France de la discorde, des querelles, et une inimitié durable entre paladins et autres chevaliers, si Charles veut déclarer quel est le meilleur et le donner à celui-là.



Stance 65.

61. Cette pensée lui serre le cœur ; mais ce qui l'oppresse bien plus et le torture plus cruellement, c'est le retour de sa pensée à Roger, qui lui a ravi son amour et l'a donné à Marphise. Toute son âme est si ensevelie dans cette rêverie, qu'elle ne fait pas attention à la route et ne réfléchit pas où elle veut arriver, ni si elle trouvera devant elle un gîte commode pour y passer la nuit.

62. Comme une barque que le vent ou quelque autre accident a détachée de la rive, va privée de nocher et de gouvernail où l'emporte ou l'entraîne le cours du fleuve, ainsi la jeune amante, tout absorbée dans la pensée de son cher Roger, allait à la volonté de Rabican; car son esprit, emporté au loin à plusieurs milles, oublie de diriger les brides.

63. A la fin elle lève les yeux et elle voit que le soleil avait tourné le dos aux villes de Bocchus [8], et qu'ainsi que le plongeon, il s'était noyé au sein de son antique nourrice [9] au delà du Maroc. Si elle décide que les broussailles des champs lui serviront de gîte, elle prend là une résolution imprudente, car il souffle un vent froid, et le ciel chargé la menace de recevoir de la pluie ou de la neige pour cette nuit.

64. Elle presse l'allure de son cheval, et elle n'avait pas fait beaucoup de chemin lorsqu'elle voit un berger qui quittait les champs et poussait son troupeau devant lui. La dame le prie avec instances de lui indiquer où elle pourrait se réfugier bien ou mal; car, si mal qu'on soit logé, il serait toujours plus fâcheux d'être dehors à la pluie.

65. « Je ne connais, dit le berger, aucun endroit que je puisse vous indiquer, sinon éloigné d'ici de quatre ou de six lieues, excepté un seul, qui s'appelle la Roche de Tristan. Mais tout le monde ne réussit pas à y loger; car le chevalier qui désire y loger, doit d'abord en conquérir le droit la lance au poing et ensuite le défendre.

66. « Si, quand arrive un chevalier, la chambre est vide, le châtelain le reçoit; mais il exige que, s'il survient de nouveaux arrivants, on promette de sortir pour jouter contre eux. S'il n'en vient pas,

on n'a pas besoin de bouger; s'il en arrive un, il faut reprendre son armure et lutter contre lui; et celui des deux qui a le dessous, doit céder la place et s'en aller loger à la belle étoile.

67. « Si deux, trois quatre guerriers, ou plus, arrivent les premiers ensemble, ils obtiennent amicalement d'être logés; celui qui vient seul ensuite a une pire condition, car contre eux tous il lui faut lutter. De même, si un seul s'est fait recevoir d'abord, c'est avec lui que devront jouter les deux, trois, quatre, ou plus, qui viendront après; et s'il a de la valeur, elle lui sera d'un grand secours.

68. « De même encore, si une dame, ou une demoiselle arrive seule ou accompagnée à ce château, et qu'il en vienne ensuite une autre, le logis est pour la plus belle, celle qui l'est moins reste dehors. » Bradamante demande où est ce château; le bon berger, non-seulement le lui dit de vive voix, mais de la main il lui indique l'endroit, à cinq ou six milles de distance.

69. La jeune dame, bien que Rabican trotte bien, ne peut, par ces chemins fangeux et défoncés par la pluie fréquente de la saison, le presser suffisamment, pour arriver avant que la sombre nuit ait répandu l'obscurité sur le monde entier. Elle trouva la porte fermée et dit à celui qui en avait la garde, qu'elle désirait loger.

70. Il répondit que la place était occupée par des dames et par des chevaliers arrivés avant elle, et qui étaient autour du feu, attendant que le souper leur fût servi. « Si le souper y est encore et s'ils ne l'ont pas mangé, dit la dame, je ne crois pas que ce soit pour eux que le cuisinier l'ait fait. Va donc; je les attends ici. Je connais la coutume et j'entends l'observer. »

71. Le gardien part et va porter l'ambassade là où les chevaliers étaient fort à leur aise; elle ne dut pas leur être trop agréable, car elle les obligeait à sortir à l'air par un froid désagréable et quand une grande pluie commençait. Ils se lèvent toutefois et prennent lentement leurs armes. Les autres restent; et ceux-là, sans trop se presser, vont ensemble où la dame les attend.



Stance 76.

72. C'étaient trois chevaliers si valeureux, qu'il y en avait peu au monde de plus valeureux qu'eux. C'étaient eux que, ce même jour, on avait vus accompagnant l'ambassadrice, et qui en Islande s'étaient vantés de remporter de France l'écu d'or. Comme ils avaient poussé davantage leurs chevaux, ils étaient arrivés avant Bradamante.

73. Peu de guerriers leur étaient supérieurs dans les armes; mais elle compte bien être de ce petit nombre. Car à aucun prix elle n'entend passer cette nuit dehors, mouillée et à jeun. Les gens de l'intérieur aux fenêtres et dans les galeries regardent la joute à la clarté que la lune répand malgré les nuages et la pluie qui tombe.

74. Comme se livre à la joie un amant bien enflammé, qui se prépare à entrer pour de doux larcins, quand enfin, après tant d'attente, il entend se mouvoir le silencieux verrou, ainsi, désireuse de se mesurer avec ces chevaliers, Bradamante se réjouit quand elle entend les portes s'ouvrir, le pont se baisser et qu'elle les voit sortir.

75. Aussitôt qu'elle voit les guerriers sortir hors du pont ensemble ou à peu de distance l'un de l'autre, elle se retourne pour prendre du champ, et revient ensuite lançant son excellent cheval à toute bride, et tenant en arrêt la lance que lui donna son cousin, et qui dans un tournoi ne manque jamais son coup. Chaque guerrier qu'elle touche, fût-ce Mars, est forcé de tomber de la selle.

76. Le roi de Suède qui se présenta le premier fut aussi le premier renversé à plat, tant son

casque fut violemment heurté par cette lance qu'on ne baissa jamais en vain. Le roi de Gothie courut ensuite et se trouva les pieds en l'air loin de son cheval. Le troisième resta sens dessus dessous dans l'eau et fut à moitié enseveli dans la vase.

77. Aussitôt qu'elle les eut, en trois coups, jetés tous la tête en bas et les pieds en l'air, elle s'en va au château, où elle avait le droit d'être logée la nuit; mais, avant d'entrer, on lui fait jurer qu'elle en sortira toutes les fois que du dehors d'autres l'appelleront à combattre. Le seigneur du lieu, témoin de ses prouesses, l'accueille avec de grands honneurs.

78. Autant en fait la dame qui était venue là dans la soirée avec les trois princes envoyés de l'île Perdue en ambassade au roi de France. Elle se lève et va courtoisement au-devant de Bradamante qui la salue avec sa grâce et son affabilité ordinaires. Puis la dame, avec un air serein, lui prenant la main, la conduit auprès du feu.

79. Bradamante, commençant à se désarmer, avait déposé son écu et ôté son casque, quand une résille d'or, dans laquelle elle enveloppait et cachait ses longs cheveux, sortit avec le casque, d'où ses cheveux tombèrent épars sur ses épaules et la découvrirent à l'instant; ils la firent connaître pour une jeune fille, non moins redoutable par les armes que belle de visage.

80. De même qu'à la chute [10] des rideaux la scène d'un théâtre apparaît, à travers mille lumières, remplie d'arcades, de plusieurs édifices superbes, et décorée d'or, de statues et de peintures, ou comme le soleil, sortant des nuages, découvre son disque éclatant et serein, ainsi Bradamante, en enlevant son casque et découvrant son visage, montre le paradis ouvert.

81. Sa belle chevelure, que tailla l'ermite [11], a repoussé et est devenue assez longue pour qu'elle puisse s'en faire un nœud derrière la tête, bien qu'elle ne soit pas comme elle était d'abord. Le seigneur du château, qui l'avait beaucoup vue autrefois, tient pour certain que c'est Bradamante. Il l'accueille alors mieux qu'au premier moment, et lui montre la grande estime qu'il fait d'elle.

82. Ils s'asseyent auprès du feu et repaissent leurs oreilles de conversations agréables et honnêtes, tandis que, pour restaurer aussi le reste du corps, on apprête d'autres aliments. La dame demande à leur hôte si cette manière d'héberger est une coutume nouvelle ou ancienne; quand elle a commencé, et qui l'a établie. Le chevalier lui répond en ces termes :

83. « Dans le temps que régnait Pharamond, Clodion, son fils, eut une maîtresse agréable et belle, et de manières aussi parfaites que n'importe quelle autre dame en cet âge antique. Il l'aimait tellement qu'il n'en détournait pas plus les yeux que ne le faisait, dit-on, auprès d'Io [12], le berger son gardien [13], car il avait une jalousie égale à son amour.

84. « Il la tenait ici; car ce château était un don de son père, et il en sortait rarement; avec lui habitaient dix chevaliers des meilleurs de France. Pendant qu'il y était, survint le brave Tristan, et en sa compagnie une dame délivrée par lui, peu d'heures auparavant, d'un féroce géant qui l'entraînait de force.

85. « Tristan y arriva comme le soleil avait déjà tourné le dos aux rivages de Séville; il demanda à être reçu dans le château, parce qu'il n'y avait pas d'autre logis à dix milles. Mais Clodion, très-amoureux et très-jaloux, finit par décider qu'un étranger, quel qu'il pût être, n'entrerait pas dans ces murs tant que s'y trouverait sa belle maîtresse.

86. « Le chevalier ne pouvant, malgré ses longues et instantes prières, obtenir d'être reçu : « Maintenant, dit-il, ce que je n'ai pu te faire faire par prières, j'espère que tu le feras malgré toi; » et il défia Clodion avec tous les dix qu'il avait près de lui; et, en poussant un cri de défi, il s'offre à lui prouver, la lance ou l'épée à la main, qu'il est un discourtois et un vilain.

87. « Sous cette condition que, s'il le fait tomber à terre, lui et sa troupe, et qu'il reste lui-même ferme en selle, il prétend loger seul au château, et il entend mettre les autres à la porte. Pour ne pas souffrir cet affront, le fils du roi de France s'expose à la mort; car, frappé violemment, il tombe à terre; les autres tombent de même, et Tristan leur ferme les portes.

88. « Entré dans le château, il y trouva la dame dont je vous ai parlé, si chère à Clodion et que la nature, si avare des dons de la beauté, avait faite aussi belle qu'aucune autre. Il s'entretient avec elle; au dehors pendant ce temps une âpre et amère jalousie brûle et martèle l'amant; il ne tarde pas à adresser des prières au chevalier, qu'il supplie de ne pas refuser de la lui rendre.



Stance 81.

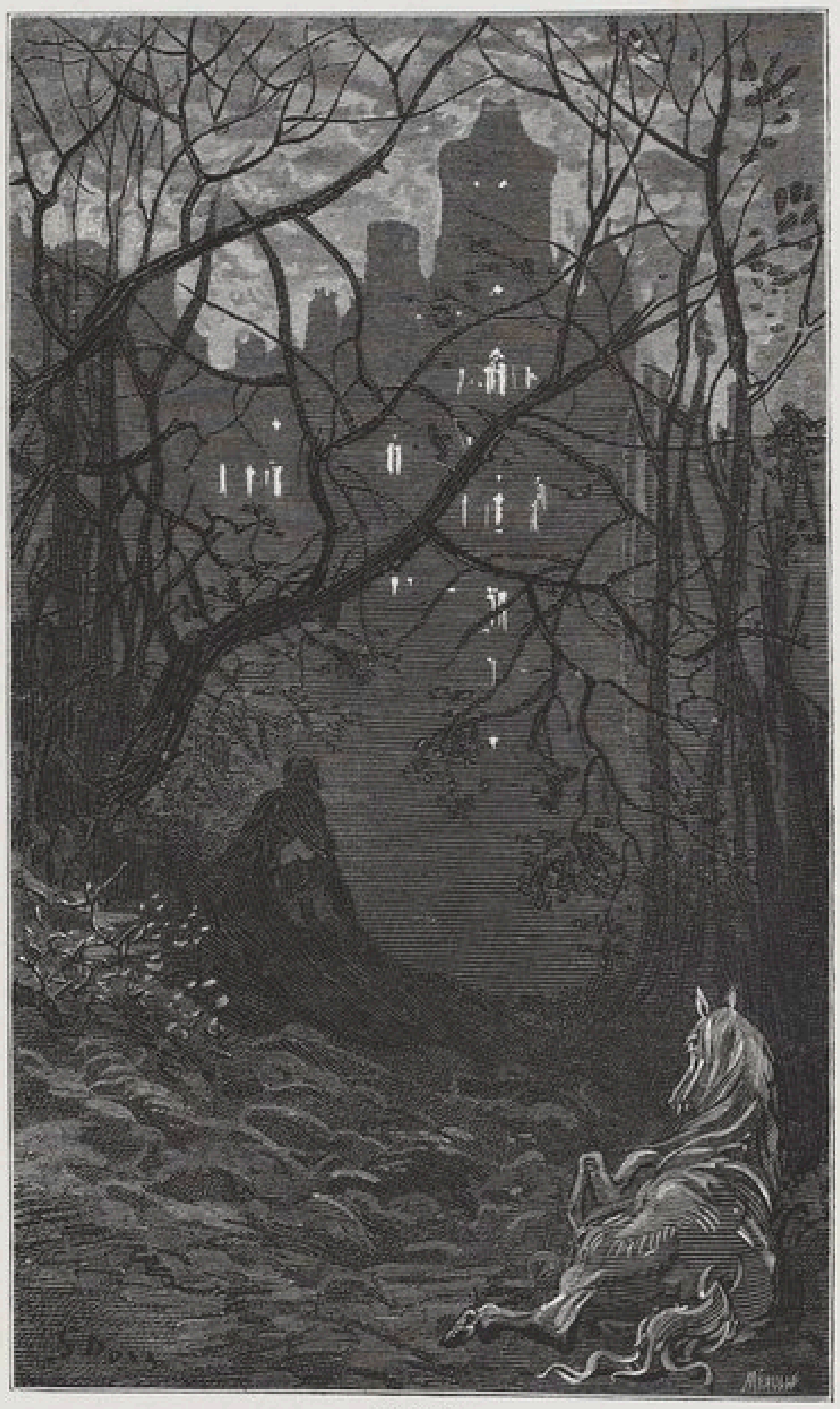
89. « Tristan, bien qu'il ne soit pas très-sensible à ses charmes (il ne pourrait apprécier aucune autre femme qu'Iseult; le breuvage [14] enchanté qu'il but autrefois ne lui permet pas d'en aimer ni d'en caresser une autre), cependant, comme il voudrait se venger de la dureté dont Clodion avait usé envers lui : « Il me semblerait, lui dit-il, commettre une action blâmable, si une telle beauté était mise en dehors de sa demeure.

90. « Si Clodion s'ennuie de dormir seul à la fraîche et demande une compagne, j'ai avec moi une jeune fille fraîche et belle, non pourtant d'une beauté aussi accomplie; celle-là, je consentirai volontiers

à ce qu'elle sorte et qu'elle obéisse à tous ses ordres ; mais la plus belle, il me semble juste et naturel qu'elle reste avec celui de nous qui est le plus robuste. »

91. « Clodion, exclu de chez lui et mécontent, tourna toute la nuit, comme s'il eût fait la garde pour ceux qui dormaient à l'aise dans le logis ; et bien plus que du froid et du vent, il se lamentait de la perte de sa dame. Le matin Tristan en eut compassion ; il la lui rendit et mit fin à sa douleur.

92. « Il lui dit, et il le rassura d'une façon complète, qu'il la lui rendait telle qu'il l'avait trouvée : bien que Clodion pour son manque de courtoisie eût mérité toute espèce d'affront, il voulait se contenter de lui avoir fait passer toute la nuit en plein air. Et il n'accepta point l'excuse que l'amour eût été la cause d'une si grave incivilité.



Stance 91.

93. « Car l'amour doit ennoblir un cœur grossier et non produire un effet contraire sur un noble cœur. Lorsque Tristan fut parti d'ici, Clodion ne fut pas long à changer de demeure. Mais auparavant il confia le château à la garde d'un chevalier qui lui était très-cher, à la condition que lui et ses descendants observeraient toujours cet usage quand on leur donnerait l'hospitalité :

94. « Que le chevalier qui serait le plus fort et la dame la plus belle seraient toujours admis ; celui qui serait vaincu viderait les lieux, dormirait sur le pré, ou irait ailleurs par monts et par vaux. Finalement, il établit ici la coutume, que vous voyez durer encore aujourd'hui. » Pendant que le chevalier parlait ainsi, le maître d'hôtel avait fait dresser la table.

95. Il l'avait fait dresser dans la grande salle, la plus belle qui fût au monde. Puis, avec des flambeaux allumés, il vint chercher les belles dames et les conduisit à cette salle. Bradamante en entrant la parcourut des yeux, et l'autre jeune femme en fit autant ; et elles voient que les magnifiques murailles en étaient toutes couvertes des plus nobles peintures.

96. Le lieu est orné de si belles figures que, pour les admirer, elles oublient presque le souper, quoique leurs corps épuisés par la fatigue de la journée en eussent un grand besoin. Le maître d'hôtel et le cuisinier se désolaient qu'on laissât refroidir les mets dans les vases. Cependant quelqu'un dit : « Vous satisferez les yeux plus tard, il vaut mieux rassasier d'abord vos estomacs. »

97. On s'était assis et on allait entamer le repas, quand le seigneur s'avise que loger deux dames à la fois est une grande erreur. Une seule doit rester, il faut que l'autre quitte la place. C'est à la plus



ELLES VOIENT QUE LES MAGNIFIQUES MURAILLES ÉTAIENT COUVERTES DES PLUS NOBLES PEINTURES. (CHANT XXXII, STANCE 95.)

belle de rester; celle qui l'est le moins doit aller dehors où tombe la pluie, où siffle le vent. Comme elles ne sont pas arrivées toutes les deux en même temps, l'une doit partir et l'autre demeurer.

98. Il appelle deux vieillards et fait venir quelques femmes de sa maison, bons juges en telle matière : on regarde les deux jeunes femmes, on les compare pour savoir laquelle des deux est la plus belle. Finalement l'avis de tous fut que la plus belle était la fille d'Aymon, et qu'elle ne triomphait pas moins de l'autre par sa beauté qu'elle n'avait triomphé des guerriers par sa valeur.

99. Le seigneur dit à la dame d'Islande, qui n'était pas sans inquiétude à ce sujet : « Que nous observions la coutume, vous ne devez, madame, le trouver que juste; c'est vous qui devez chercher un autre gîte, puisqu'il est clair et manifeste pour nous tous que cette dame, bien que sans parure, vous surpasse en charmes et en beauté. »

100. Comme on voit en un moment un nuage obscur s'élever d'une vallée humide vers le ciel et couvrir d'un voile ténébreux la face du soleil auparavant éclatante, ainsi on vit la dame, en écoutant la dure sentence qui la chasse dehors, à la pluie et au froid, changer tout d'un coup, au point qu'on ne croirait plus voir cette personne tout à l'heure si rieuse et si belle.

101. Elle pâlit, elle change de visage, car un tel arrêt est peu agréable à entendre. Mais Bradamante, qui, ayant pitié d'elle, ne veut pas qu'elle s'en aille, ouvre un sage avis : « Il ne me semble pas qu'un jugement soit bien rendu ni bien juste, si l'on n'écoute pas d'abord la partie intéressée nier ou affirmer et alléguer ses raisons.

102. « Moi, qui entreprends de défendre cette cause, je dis, que je sois plus ou moins belle que cette dame, ce n'est pas comme femme que je suis venue ici, et ce ne sont pas les avantages d'une femme que je veux ici. Qui dira en effet, à moins que je ne me dépouille entièrement, si je suis ou ne suis pas du même sexe qu'elle? Et ce qu'on ne sait pas, on ne doit pas le dire, et encore moins quand un autre doit en souffrir.

103. « Il y en a bien d'autres qui ont aussi leurs cheveux longs comme moi et qui ne sont pas femmes pour cela. Est-ce comme chevalier ou comme femme que j'ai conquis le logis, il n'y a pas de doute à ce sujet. Pourquoi donc voulez-vous me donner le nom de femme, quand toutes mes actions ont été celles d'un homme? Votre loi veut que les femmes ici soient chassées par les femmes, et non vaincues par des guerriers.

104. « Supposons encore que, comme vous le croyez, je sois femme, ce que je n'accorde pas, mais que ma beauté ne soit pas égale à celle de cette dame, je ne crois pas cependant que vous voudriez, parce que ma figure serait inférieure à la sienne, m'enlever le prix de ma vaillance. Il ne me paraîtrait pas juste de perdre pour un peu moins de beauté ce que j'ai acquis par ma bravoure et par les armes.

105. « Et quand même l'usage serait tel, que la moins belle doive s'en aller, moi, je voudrais rester, que mon obstination dût tourner bien ou mal. Pour cela je conclus que la lutte n'est pas égale entre moi et cette dame; car, en disputant de beauté, elle peut bien perdre, et avec moi elle ne peut jamais gagner.

106. « Et si les bonnes et les mauvaises chances ne sont pas absolument égales, toute convention est injuste : ainsi, en vertu de son droit ou comme faveur spéciale, que le logement ne lui soit pas interdit. Et si quelqu'un ose dire que mon jugement n'est pas bon, équitable, je suis prête à lui soutenir, quand bon lui semblera, que mon avis est juste, et que le sien paraît faux. »

107. La fille d'Aymon, touchée de compassion à l'idée que cette noble dame fût chassée à tort, par la pluie qui tombait, et sans l'abri d'un toit ou même d'un auvent, persuade le maître du logis, par toutes ses raisons, par son langage habile, mais beaucoup plus par la conclusion de son discours, si bien qu'il reste muet et accepte ses arguments.

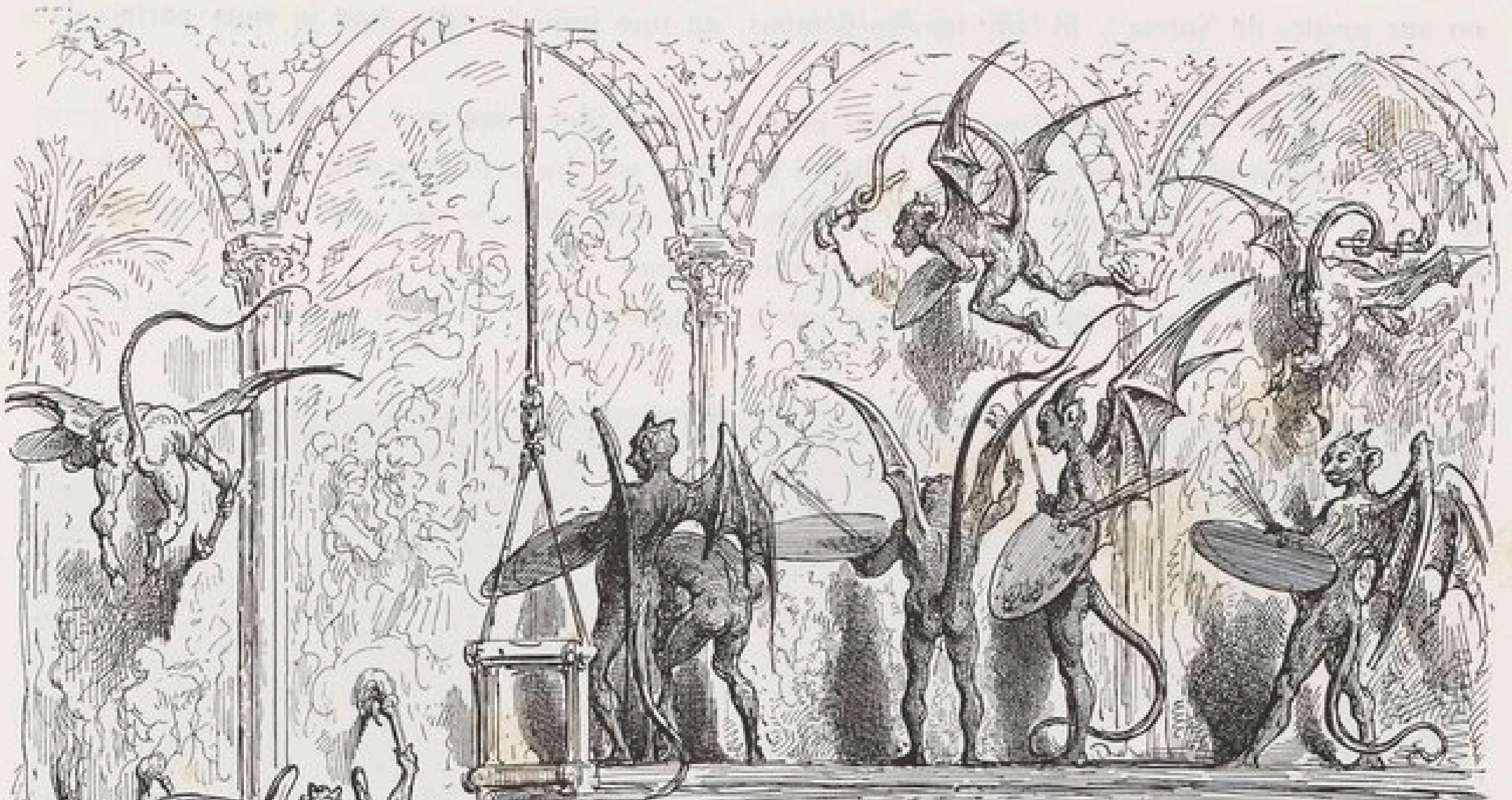
108. Telle, aux plus cuisantes chaleurs de l'été, quand l'herbe a un besoin ardent de se désaltérer, la fleur qui était sur le point d'être privée de toute la séve qui la maintient en vie, se ranime quand

elle sent la pluie désirée, ainsi l'ambassadrice, en se voyant protégée par une si belle défense, redevint belle et joyeuse comme elle l'était auparavant.

109. Le souper servi devant eux depuis longtemps était encore intact : ils y firent joyeusement fête, sans que l'arrivée d'un nouveau chevalier errant vînt les troubler. Le plaisir fut pour les autres, mais non pour Bradamante, toujours livrée à la tristesse et à la douleur ; cette crainte, cet injuste soupçon qu'elle avait sans cesse dans le cœur, lui enlevait l'appétit.

110. Le repas achevé, et il aurait été peut-être plus long, si l'on n'avait pas été impatient de repaître ses yeux, Bradamante se leva, et l'ambassadrice se leva après elle. Le châtelain fit signe à un serviteur, et celui-ci courut allumer promptement un grand nombre de flambeaux qui illuminèrent la salle de tous les côtés. Ce qui suivit, je vous le dirai dans l'autre chant.







CHANT TRENTE-TROISIÈME

1. Timagoras, Parrhasius, Polygnote, Protogène, Timanthe, Apollodore, Apelles, plus connu qu'eux tous, et Zeuxis et les autres peintres qui vécurent à ces époques dont la renommée (malgré Clotho [1] qui détruisit leurs corps et puis leurs ouvrages mêmes) sera toujours, grâce aux écrivains, tant qu'on écrira et qu'on lira, vivante sur la terre;

2. Et ceux qui vécurent de nos jours, ou vivent encore, Léonard [2], André Mantegna, Jean Bellin, les deux Dossi [3], et celui qui excelle également dans la sculpture et dans la peinture, Michel, plus que mortel, Ange divin, Bastiano [4], Raphaël, Titien, qui n'honore pas moins Cadore que ceux-ci Venise et Urbin, et les autres dont les ouvrages, que nous admirons aujourd'hui, égalent ce que nous lisons et ce que nous croyons sur ceux des peintres antiques;

3. Ces peintres que nous voyons, et ceux qui ont été renommés depuis des milliers d'années, ont représenté avec leurs pinceaux les choses qui se sont passées, les uns sur leurs panneaux, les autres dans leurs fresques. Vous n'avez jamais ouï dire que les anciens, ni vu que les modernes aient peint les événements futurs. Cependant on a trouvé aussi des histoires peintes avant qu'elles fussent arrivées.

4. Mais qu'aucun peintre, ni ancien ni moderne, ne se vante de ce savoir-faire : c'est un art qu'il faut céder aux seuls enchantements, qui font trembler les esprits infernaux. Merlin, avec un livre consacré au lac Averne [5]

ou aux grottes de Norcia [6], fit faire par les démons, en une nuit, la salle dont je vous parlais dans l'autre chant.

5. Cet art au moyen duquel nos ancêtres firent de merveilleux ouvrages, est éteint de nos jours. Mais, retournant où doivent m'attendre ceux qui voulaient voir les peintures de la salle, je répète qu'à un signal fait à un écuyer il alluma les flambeaux; la nuit, chassée par cette grande lumière, se dissipa si bien, qu'on n'eût pas mieux vu, s'il avait fait jour.

6. « Il faut que vous sachiez, leur dit ce seigneur, que, des guerres qui sont ici représentées, il y en a



Stance 9.

peu qui aient eu lieu jusqu'à aujourd'hui; elles ont été peintes avant d'être livrées; celui qui les a peintes les a aussi devinées. Vous pourrez voir ici exposé, quand nos armées italiennes doivent remporter la victoire, quand elles seront défaites.

7. « Dans cette salle le prophète Merlin a mis les guerres que les Français doivent livrer au delà des Alpes, leurs bons ou mauvais succès, depuis son temps jusqu'à la millième année après lui. Il fut envoyé par le roi de la Grande-Bretagne au roi franc qui succéda à Marcomir [7]. Je vous dirai d'abord pourquoi il l'envoya, et pourquoi ce travail fut fait par Merlin.

8. « Le roi Pharamond, qui le premier, passant le Rhin, entra dans la Gaule avec l'armée des Francs, après qu'il l'eut occupée, forma la pensée de subjuguer la superbe Italie. Il s'y décidait parce qu'il voyait l'empire romain s'affaiblir de jour en jour davantage. Et pour une telle entre-

prise il voulut faire alliance avec Arthur, roi de la Grande-Bretagne ; car tous les deux ils vivaient au même temps.

9. « Arthur ne fit jamais une entreprise sans consulter le prophète Merlin, ce Merlin, fils d'un démon, et qui prévoyait l'avenir longtemps à l'avance : il apprit par lui et fit savoir à Pharamond le danger et les désastres auxquels il exposerait son armée, s'il entrait dans la terre que divise l'Apennin et qu'entourent les Alpes et la mer [8].

10. « Merlin lui fit voir que presque tous ceux qui auraient après lui le sceptre de France, verraient leurs armées détruites par le fer, la famine ou la peste, et qu'ils rapporteraient d'Italie, après de courts triomphes, de longs deuils, peu de gain et des pertes infinies; que le ciel ne permet pas au lis de prendre jamais racine sur cette terre.

11. « Le roi Pharamond lui accorda une telle confiance, qu'il se décida à porter ses armes ailleurs; et l'on croit que Merlin, qui voit les choses de l'avenir comme si elles avaient déjà été, fit faire par enchantement, à la prière de ce roi, les peintures historiques de cette salle, où figurent tous les faits à venir des Français, comme s'ils avaient déjà été,

12. « Afin que ses successeurs comprennent qu'autant ils acquerront de victoires et de gloire toutes les fois qu'ils prendront la défense de l'Italie contre la fureur des barbares; autant, s'il arrive qu'ils y descendent pour la ravager, lui imposer le joug et s'en rendre maîtres, ils doivent être bien certains qu'au delà des monts ils ne trouveront qu'un tombeau. »



Stance 14.

13. Ayant parlé ainsi, il conduisit les dames à l'endroit où commençaient les peintures historiques; et il leur fait voir Sigisbert [9], qui, attiré par le trésor que lui a offert l'empereur Maurice [10], descend de la montagne de Jupiter [11] dans la plaine ouverte par le Lambro et le Tessin. « Voyez Autharis [12], qui non-seulement l'a repoussé, mais mis en fuite, vaincu et détruit.

14. « Voyez Clovis qui fait passer les monts à plus de cent mille hommes; voici le duc de Bénévent qui vient leur tenir tête avec une armée inférieure en nombre, feint d'abandonner ses tentes et place ses troupes en embuscade. L'armée française, s'exposant à la mort et à la honte, court au vin lombard et reste prise comme le poisson à l'amorce.

15. « Voici Childebert : combien de soldats et de capitaines il envoie de France en Italie! et, pas plus que Clovis, il n'a à se vanter, à se glorifier d'avoir dépouillé ou vaincu la Lombardie : car le glaive céleste qui les frappe détruit un si grand nombre de ses soldats, que les chemins sont pleins de morts par suite de la chaleur et de la dyssenterie, et que de dix il n'en revient pas un sain et sauf. »

16. Il leur montre « comment Pépin, et après lui Charlemagne, descendent l'un après l'autre en Italie, et l'un et l'autre ont d'heureux succès, parce qu'ils sont venus non pour lui faire du mal, mais pour défendre, l'un le pape Étienne opprimé, et l'autre Adrien, puis Léon. L'un soumet Ataulphe, et l'autre bat et prend son successeur, et rétablit le pape dans tous ses honneurs. »

17. Il leur fait voir ensuite « un jeune Pépin [13], qui semble couvrir l'Italie depuis l'embouchure

du Pô jusqu'au rivage pélestin. Avec de longs travaux et à grands frais, il réunit presque Malamocco à Rialto par un pont sur lequel il combat ; puis il semble fuir et laisser ses soldats sous les flots, car son pont a été détruit par les vents et la mer.

18. « Voici Louis de Bourgogne [14], qui, à l'endroit même où il descend, est vaincu et fait prisonnier ; et celui qui le prend lui fait jurer de ne plus porter les armes contre lui. Voici qu'il trahit son serment ; le voilà tombant de nouveau dans le piége tendu ; voilà qu'il y perd les yeux et que les siens le remportent de l'autre côté des Alpes aveugle comme une taupe.

19. « Vous voyez un Hugues d'Arles [15] accomplir de grands faits et chasser d'Italie les Bérenger. Il les a battus et défaits deux ou trois fois ; ils sont rétablis tantôt par les Huns, tantôt par les Bavarois. Il est ensuite contraint par une force supérieure de traiter avec l'ennemi, et il ne reste pas longtemps en vie ; après lui son héritier ne lui survit guère, et il cède à Bérenger tout le royaume.



Stance 20.

20. « Voici un autre Charles [16], qui, pour secourir le bon pasteur, met le feu en Italie, et dans deux rudes batailles donne la mort à deux rois : Manfred d'abord, et Conradin ensuite. Puis ses sujets semblent tenir le nouveau royaume opprimé sous mille insultes. Dispersés çà et là dans les villes, vous les voyez tous massacrés, au son de la cloche des vêpres [17]. »

21. Il leur montre ensuite (mais il y avait là un intervalle d'un grand nombre non-seulement d'années, mais de lustres) « un capitaine français [18] descendant des Alpes pour faire la guerre à l'illustre maison des Visconti. On le voit avec les troupes françaises à pied et à cheval environner et bloquer Alexandrie ; et le duc, ayant mis une garnison dans la ville, dresse au dehors à peu de distance une embuscade.

22. « Et les Français mal avisés, adroitement attirés dans le piége avec le comte d'Armagnac, qui les avait entraînés à cette malheureuse expédition, restent étendus morts sur toute la campagne ; une partie est emmenée prisonnière dans Alexandrie. Le Tanaro, enflé de sang non moins que de ses eaux, est représenté rougissant le fleuve du Pô. »

23. Il leur montre un comte de la Marche [19] et trois Angevins, l'un après l'autre : « Vous voyez, dit-il, comme ils sont incommodes aux Brutiens, aux Dauniens, aux Marses, aux Salentins. Mais ni le secours des Français, ni celui des Latins, ne réussit à y maintenir aucun d'eux. Voici Alphonse et ensuite Ferdinand qui les chassent hors du royaume, toutes les fois qu'ils y viennent.

24. « Vous voyez Charles VIII, qui descend des Alpes et a avec lui la fleur de toute la France : il passe le Liris [20] et, sans tirer l'épée ni abaisser la lance, s'empare de tout le royaume, à l'exception du rocher [21] qui s'étend sur les bras, la poitrine et le ventre de Typhée : île qui trouve, pour la défendre, le courage d'Inico del Vasto, de l'illustre sang d'Avalos. »

25. Le maître du château qui expliquait ces histoires à Bradamante, après lui avoir montré Ischia, lui dit : « Avant de vous mener plus loin voir autre chose, je vous dirai ce que mon bisaïeul me racontait souvent quand j'étais enfant ; et ce qu'il me racontait, il l'avait également lui-même entendu dire à son père ;

26. « Et le père de celui-ci à son père, ou à un autre aïeul, ainsi en remontant de l'un à l'autre jusqu'à celui qui l'apprit directement de celui qui fit sans pinceaux les figures que vous voyez ici coloriées de blanc, de rouge et d'azur; il entendit Merlin, pendant qu'il montrait au roi sur cette roche élevée le château que je vous montre aujourd'hui, lui dire ce que je vais vous rapporter.

27. « Il l'entendit dire au roi que dans cette île [d'Ischia], et de la race de ce brave chevalier [22] qui la défend avec tant de courage et semble mépriser l'incendie allumé tout autour de lui jusqu'au Phare, il devait naître, à peu près dans tel temps (et il lui indiqua bien l'année et le mois), un chevalier qui surpasserait tous ceux qui jusqu'ici ont été au monde.

28. « Nirée [23] ne fut pas si beau, Achille d'une valeur si parfaite, Ulysse si intrépide, ni Ladas [24] si rapide, ni si prudent Nestor, qui vécut si longtemps et sut tant de choses; l'antique Renommée ne représente pas César si libéral, si clément, que leur gloire à tous ne soit légère, comparée à celle de l'homme qui doit naître dans l'île d'Ischia.

29. « Si l'antique Crète se glorifia lorsqu'y naquit le petit-fils de Cœlus [25], si Hercule et Bacchus ont fait la joie de Thèbes, si Délos se vante des deux jumeaux [26], cette île n'aura-t-elle pas le droit de s'exalter, de s'élever au ciel, quand y naîtra cet illustre marquis, pour qui le ciel sera si prodigue de toutes ses faveurs?

30. « Merlin lui dit et lui répéta souvent que sa naissance était réservée pour l'époque où l'Empire Romain serait le plus opprimé, afin que par lui il revînt à la liberté. Mais, comme je vous montrerai ensuite quelques-uns de ses exploits, ce n'est pas le moment d'en parler d'avance. » Cela dit, il retourna aux peintures historiques où se voyaient les brillants exploits de Charles VIII.

31. « Voici, dit-il, Louis le More, se repentant d'avoir fait venir Charles en Italie. Il l'avait appelé seulement pour inquiéter son ancien rival [27], non pour le chasser; aussi, au retour, avec l'alliance des Vénitiens, il se déclare son ennemi, et veut le faire prisonnier. Vous voyez le roi, plein de bravoure, abaisser sa lance, s'ouvrir le chemin et passer malgré eux.



Stance 33.

32. « Mais les troupes qu'il a laissées pour la défense du nouveau royaume ont un sort bien contraire. Ferdinand [28], avec l'aide que lui prête le duc de Mantoue, y revient avec tant de forces, qu'en peu de mois il ne laisse pas un soldat, ou sur terre ou sur mer, qui n'ait été mis à mort. Ensuite, pour un homme qui lui est tué par trahison, il semble ne plus sentir la joie d'avoir vaincu. »

33. En disant cela, il lui montre le marquis de Pescaire, et il ajoute : « Après que celui-ci se sera montré dans mille entreprises plus brillant que le rubis, voyez ici comment, dans les embûches qu'il lui a tendues avec un double traité, un scélérat d'Éthiopien [29] perce d'une flèche et fait tomber le meilleur chevalier de son siècle.

34. Puis il montre Louis XII passant les monts avec une avant-garde italienne, et après avoir chassé le More, plantant les fleurs de lis dans la terre féconde qui avait appartenu aux Visconti. De là il envoie ses troupes sur les traces de Charles VIII construire des ponts sur le Garigliano; bientôt elles sont rompues et dispersées, taillées en pièces et noyées dans le fleuve.

35. « Voyez, dans la Pouille, un carnage aussi considérable de l'armée française [30] mise en fuite; l'Espagnol Ferdinand Gonzalve est celui qui deux fois la fit tomber dans ses embûches. Autant la Fortune se montre ici hostile au roi Louis, autant elle lui est favorable dans la riche plaine que partage le Pô entre l'Apennin et les Alpes, jusqu'aux flots de l'Adriatique. »

36. Comme il disait cela, il se reproche d'avoir négligé ce qu'il avait à dire d'abord, et, revenant en arrière, il leur fait voir « un traître [31] qui vend le château que son maître lui avait confié » ; il montre

le Suisse [32] perfide qui fait prisonnier celui-là même qui l'avait engagé pour sa défense; ces deux trahisons donnent la victoire au roi de France, sans qu'il ait besoin d'abaisser sa lance. »

37. Il montre ensuite « César Borgia [33], qui, grâce à la faveur de ce roi, se rend puissant en Italie; il paraît envoyer en exil tous les barons, tous les seigneurs attachés à Rome. » Puis il fait voir le roi enlevant la scie des armes de Bologne pour y faire entrer les glands; on voit plus loin comme il met en déroute les Génois qui s'étaient révoltés et soumet la ville à sa domination.

38. « Vous voyez, ajoute-t-il, la campagne de Ghiaradadda couverte de morts. Toutes ces villes paraissent ouvrir leurs portes au roi, Venise lui résiste à peine. Voyez comme il ne permet pas au pape, qui a passé les confins de la Romagne, d'enlever Modène au duc de Ferrare, ni de s'y arrêter pour tenter de lui enlever le reste de ses États.

39. « Il lui enlève, au contraire, Bologne [34], où rentre la famille des Bentivoglio. Voyez les troupes françaises reprendre Brescia et la mettre à sac; presque au même temps elles secourent Felsina [35] et



Stance 40.

mettent en déroute les troupes papales; les deux armées se replient ensuite également sur les basses terres du rivage de Chiassi [36].

40. « D'un côté est l'armée française, de l'autre l'armée renforcée par les Espagnols, et il se livre une grande bataille [37]. Des deux côtés on voit tomber les guerriers; ils rougissent la terre de leur sang. Tous les fossés semblent être pleins de sang humain. Mars ne sait de quel côté il doit envoyer la victoire. A la fin, par la bravoure d'un Alphonse, on voit qu'elle échappe aux Espagnols et qu'elle reste aux Français,

41. « Et que Ravenne est saccagée. Le pape se mord les lèvres de douleur, et il se hâte de faire descendre des monts comme une tempête des bandes furieuses d'Allemands, qui chassent au delà des Alpes tous les Français, sans résistance, et plantent un rejeton [38] de Louis le More dans le jardin d'où ils ont arraché les lis d'or.

42. « Voici les Français qui reviennent. Les voici battus [39] par les Suisses infidèles, que le jeune Sforza, dont ils avaient pris et vendu le père, appelle bien imprudemment [40] à son secours. Voyez ensuite l'armée qui a été précipitée sous la roue de la Fortune se préparer, après l'avénement d'un nouveau roi, à venger la honte qu'elle a subie à Novare.

43. « La voilà revenant sous de meilleurs auspices; en avant de tous les autres, voyez le roi François Ier, qui bat tellement les Suisses [41], que peu s'en faut qu'il ne les ait détruits; de sorte que ces grossiers paysans ne doivent plus se décorer du titre qu'ils avaient usurpé de dompteurs des princes et de défenseurs de l'Église chrétienne.

44. « Le voici qui, malgré la ligue, prend Milan et s'entend avec [42] le jeune Sforza. Vous voyez Bourbon qui défend la ville pour le roi de France contre la fureur des Allemands. Voilà ensuite que cette ville lui est enlevée, pendant que le roi François Ier, s'occupant ailleurs d'autres grandes entreprises, ne sait pas ce qu'elle souffre de l'insolence et de la cruauté de ses soldats.

45. « Voici un autre François [43], qui ressemble à son aïeul par son courage et non pas seulement par le nom; après en avoir fait sortir les Français, il reprend, avec l'aide de l'Église, le domaine paternel. Le Français revient encore, mais cette fois il retient la bride et ne parcourt plus, comme à l'ordinaire, l'Italie au vol; sur le Tessin le brave duc de Mantoue [44] lui ferme le passage et lui coupe le chemin.



Stance 41.

46. « Frédéric, qui n'a pas encore les joues garnies d'un premier duvet, se rend digne d'une gloire éternelle, pour avoir avec sa lance, mais plus encore par son activité et son intelligence, défendu Pavie de la fureur des Français et rompu les desseins du lion des mers [45]. Voyez ces deux marquis [46], tous les deux la terreur de notre nation, tous les deux l'honneur de l'Italie;

47. « Nés tous les deux du même sang et dans un même nid, le premier est fils de ce marquis Alphonse, que vous avez vu, attiré dans les embûches de l'Éthiopien [47], rougir la terre de son sang. Voyez combien de fois par son conseil les Français sont chassés de l'Italie. L'autre, d'un air si bienveillant et si aimable, est le seigneur del Vasto et se nomme Alphonse.

48. « C'est le brave chevalier dont je vous parlais quand je vous montrais l'île d'Ischia, et dont Merlin avait autrefois prophétisé à Pharamond les grandes actions. Sa naissance devait être différée

jusqu'au temps où, plus que jamais, l'Italie affligée, l'Église et l'Empire auraient besoin de secours contre les insultes des barbares.

49. « Voyez comme celui-ci, derrière son cousin de Pescaire, et sous les auspices de Prosper Colonna, fait payer cher la Bicoque [48] aux Suisses, et plus encore aux Français. De nouveau voici la France se préparant à réparer le mauvais succès de ses entreprises. Le roi descend avec une armée en Lombardie; il en envoie une autre pour prendre Naples.



Stance 49.

50. « Mais la Fortune se joue de nous, comme le vent de la poussière aride, qu'il fait tournoyer, et qu'il enlève jusqu'au ciel, pour la rejeter au même moment sur la terre où il l'a prise; elle fait croire au roi qu'il a réuni cent mille hommes autour de Pavie; car il regarde ce qui s'échappe de sa main, et non si son armée diminue ou se renforce.

51. « Ainsi, par la faute de ministres avares et par la bonté du roi qui se fie à eux, peu de troupes se réunissent sous les drapeaux, quand la nuit le camp crie aux armes, et se voit attaqué dans ses retranchements par l'habile Espagnol, qui, sous la conduite des deux cousins du sang d'Avalos, oserait marcher vers le ciel ou descendre dans l'enfer.

52. « Voyez l'élite de la noblesse de toute la France, morte sur le champ de bataille. Voyez combien de lances, combien d'épées entourent de tous côtés le vaillant roi. Voyez, son cheval est tué sous lui sans qu'il veuille pour cela se rendre ni se déclarer vaincu, bien que l'armée ennemie ne s'attache qu'à lui seul, ne s'élance que sur lui et qu'il n'y ait personne pour le secourir.



Stance 52.

53. « Le robuste prince se défend à pied et se baigne dans le sang de l'ennemi; mais à la fin son courage cède à une force supérieure. Voici le roi pris, et le voilà en Espagne : c'est au marquis de Pescaire et à son compagnon inséparable, le marquis del Vasto, qu'on accorde d'abord les premières couronnes pour cette armée détruite et ce grand roi prisonnier.

54. « L'une des armées étant détruite à Pavie, l'autre, qui était en route pour attaquer Naples, se voit arrêtée en chemin, se voit dans l'état où se trouve la mèche, si la cire ou l'huile vient à lui manquer. Voici que le roi laisse ses fils prisonniers en Espagne et retourne dans son royaume. Le voici faisant quelque temps la guerre en Italie, et voilà qu'on la lui fait dans son propre pays.

55. « Voyez les meurtres et les brigandages désoler Rome de toutes parts, les monuments sacrés et profanes également incendiés et souillés. L'armée de la ligue voit de près les ruines, elle entend les cris et les gémissements, et, lorsqu'elle devrait aller en avant, elle recule et laisse prendre le successeur de saint Pierre.

56. « Le roi envoie Lautrec avec de nouvelles troupes, non plus pour faire la conquête de la Lombardie, mais pour délivrer des mains impies des brigands le chef et les autres membres de

l'Église. Il tarde tant, qu'il trouve que la liberté du saint-père n'est plus compromise. Il assiége la ville où est ensevelie la Sirène [49] et soulève tout le royaume.

57. « Ici la flotte impériale s'avance pour porter secours à la ville assiégée; et voilà Doria [50] qui s'oppose à son passage, la coule à fond dans la mer, la brûle et la détruit. Puis la Fortune, si changeante en ses caprices, qui jusqu'ici a été si propice aux Français, les fait périr, non par les armes, mais par les fièvres, tellement qu'à peine un sur mille retourne en France. »

58. Ces événements et bien d'autres, car il serait trop long de les raconter tous, étaient représentés avec des couleurs variées et brillantes dans la galerie, qui était assez grande pour pouvoir les contenir. On retourne deux ou trois fois pour les revoir, et il semble qu'on ne puisse se décider à partir; plusieurs fois aussi on relit les inscriptions en or mises au-dessous de ces beaux ouvrages.

59. Les belles dames et les autres personnes qui les avaient admirés s'entretinrent ensemble quelque temps; puis le seigneur, qui était dans l'usage de recevoir ses hôtes avec distinction, les invita à prendre du repos. Déjà tous les autres étant endormis, Bradamante va se coucher la dernière. Elle se tourne tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, mais, ni à gauche ni à droite, elle ne peut dormir.


Stance 55.

60. Pourtant un peu après l'aube elle ferme les yeux, et elle croit voir son Roger, qui lui dit : « Pourquoi te consumes-tu, en ajoutant foi à des rapports qui ne sont pas vrais? Tu verras les fleuves remonter à leur source avant que ma pensée se tourne vers d'autres que toi. Si je ne t'aimais plus, c'est que je n'aimerais ni mon âme ni les pupilles de mes yeux. »

61. Et il lui semble qu'il ajoute : « Je suis venu pour être baptisé et faire tout ce que j'ai promis; si j'ai été retardé, c'est que j'ai été retenu souffrant d'une autre blessure que celle de l'amour. » Là-dessus son sommeil se dissipe et elle ne voit plus Roger dont l'image s'évanouit avec lui. Alors la jeune fille recommence ses plaintes et se parle ainsi en elle-même :

62. « Ce qui vient de me charmer était un songe trompeur. Hélas! ce qui me tourmente éveillée est la réalité. Le songe heureux a été prompt à disparaître, mais mon dur et cruel martyre n'est pas un songe. Pourquoi ce que mon imagination a cru voir et entendre, mes sens éveillés ne l'entendent-ils plus, ne le voient-ils plus? Quel est votre destin, ô mes yeux! Fermés, vous apercevez le bonheur; ouverts, c'est le malheur que vous voyez.

63. « Le doux sommeil me promettait la paix, l'amer réveil me ramène à la guerre. Le doux sommeil a été bien trompeur; mais l'amer réveil, hélas! ne se trompe pas. Si l'erreur m'est si agréable, si la vérité m'est funeste, puissé-je ne plus jamais entendre ou voir la vérité sur la terre! Si le sommeil m'apporte la joie, et le réveil la douleur, puissé-je dormir sans m'éveiller!

64. « Heureux les animaux qu'un sommeil profond tient six mois sans ouvrir les yeux! Qu'un tel sommeil ressemble à la mort, et un tel état de veille à la vie, c'est ce que je ne saurais dire; car mon sort est si contraire à tous les autres: pour moi être éveillée, c'est sentir la mort; et dormir, c'est vivre; mais si la mort ressemble à un tel sommeil, ô mort, ferme promptement mes paupières. »

65. Le soleil avait déjà rougi les extrémités de l'horizon, et autour de lui les nuages s'étaient dissipés, et le jour qui venait de commencer ne semblait pas devoir ressembler au précédent, quand Bradamante, éveillée, s'arma pour se hâter de continuer son chemin, après avoir rendu grâces au châtelain de son excellent gîte et des honneurs qu'elle en avait reçus.

66. Elle trouva l'ambassadrice, avec ses femmes et ses écuyers, sortie du château; elle était

arrivée à l'endroit où l'attendaient ces trois guerriers, que la veille au soir elle avait renversés de leurs chevaux avec sa lance d'or, et qui, pendant la nuit, avaient beaucoup souffert du vent, de la pluie, d'un temps affreux.

67. Ajoutez à cette souffrance qu'ils étaient restés à jeun, eux et leurs chevaux, claquant des dents et piétinant dans la boue. Mais ce qui les afflige presque le plus, ou plutôt, sans presque, ce qui les désole et les tourmente le plus, c'est que l'ambassadrice fera connaître à leur maîtresse, avec les autres aventures, qu'ils ont été abattus par la première lance qu'ils ont rencontrée en France.

68. Décidés à mourir ou à tirer à l'instant vengeance de l'outrage subi, afin que l'ambassadrice, appelée Ullania (je ne l'ai pas encore nommée), renonçât à la mauvaise opinion qu'elle avait peut-être conçue d'eux, ils défient à la joute la fille d'Aymon, aussitôt qu'elle se montre hors du pont,

69. Sans se douter aucunement que ce fût une femme, car elle n'avait aucune allure féminine. Bradamante refuse; elle était pressée et ne voulait pas s'arrêter. Cependant ils l'importunèrent tant et tant, que, ne pouvant plus refuser sans déshonneur, elle abaissa sa lance et en trois coups les jeta tous les trois à terre, et elle finit là le combat;



Stance 70.

70. Puis, sans se retourner davantage, elle s'éloigna rapidement et leur montra de loin les épaules. Ceux-ci, qui pour gagner l'écu d'or étaient venus de pays si éloignés, s'étant relevés sans dire mot, car ils avaient perdu la parole avec toute leur hardiesse, paraissaient stupéfaits et émerveillés, et ils n'osaient lever les yeux vers Ullanie.

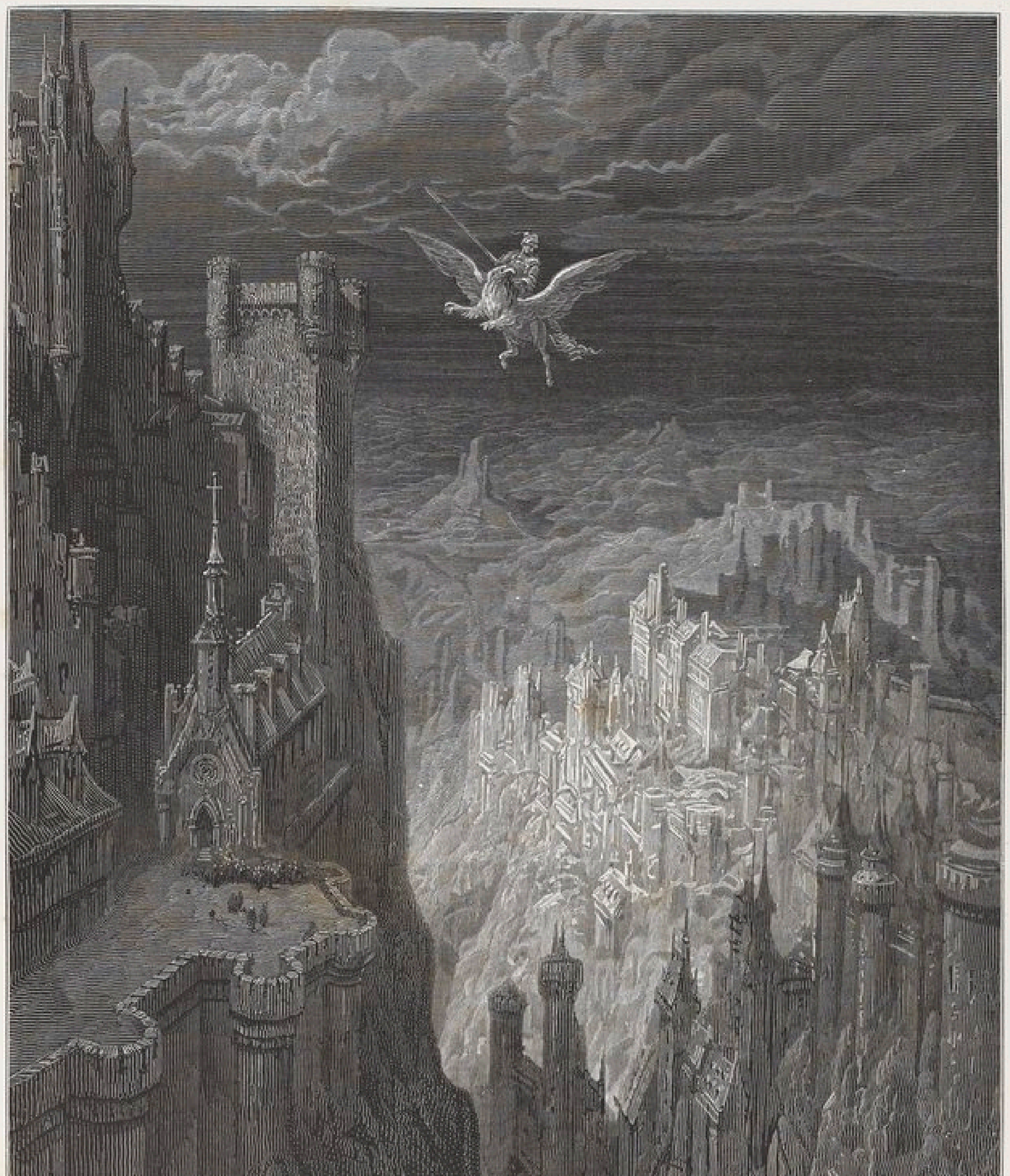
71. Car, bien des fois, pendant la route, ils s'étaient trop orgueilleusement vantés auprès d'elle que ni chevalier ni paladin ne résisteraient au plus faible d'eux trois. Pour qu'ils aient la tête plus basse et qu'ils ne soient plus aussi arrogants, la dame leur apprend que c'est, non pas un paladin, mais une femme qui les a enlevés de dessus leur selle.

72. « Or, si une femme, leur dit-elle, vous a abattus, que devez-vous penser que soient un Renaud et un Roland, dont le renom n'est pas sans raison proclamé avec tant d'honneur? Si l'un d'eux obtient l'écu, je vous demande si vous serez plus solides contre eux que vous ne l'avez été contre une femme. Pour moi, je ne le crois guère, et peut-être vous ne le croyez pas vous-mêmes.

73. « Ceci doit vous suffire, et vous n'avez pas besoin d'avoir une épreuve plus claire de votre valeur; et celui de vous qui témérairement désire faire en France une nouvelle expérience de ses forces, cherche à ajouter sa perte à la honte dans laquelle il est tombé hier et qu'il vient de subir aujourd'hui; peut-être ne voit-il avantage et honneur qu'à mourir de la main de tels guerriers. »

74. Lorsque Ullanie eut bien convaincu les chevaliers que c'était une jeune fille qui avait rendu plus noire que la poix leur renommée, qui jusque-là avait été si brillante, et lorsque plus de dix personnes eurent confirmé son témoignage déjà suffisant, fût-il unique, ils furent sur le point de tourner leurs armes contre eux-mêmes, tant ils étaient saisis de douleur et de rage.

75. Poussés par le dépit et la fureur, ils se dépouillent de toutes les pièces de l'armure qu'ils



IL REVIENT VERS LE COUCHANT, AUX MONTAGNES QUI SÉPARENT LA FRANCE DE L'ESPAGNE. (CHANT XXXIII, STANCE 96.)

portent, ils ne gardent pas leur épée à leur ceinture, et ils la jettent dans le fossé du château. Et puisqu'une femme les a vaincus et renversés sur le terrain, ils jurent que, pour se laver d'une pareille tache, ils resteront une année entière sans se revêtir de leurs armes,

76. Et qu'ils iront à pied pendant tout ce temps, que la route soit plate, qu'elle monte ou qu'elle descende, et que, même l'année expirée, ils ne vêtiront pas une armure, ils ne monteront pas à cheval, s'ils n'ont pas conquis par force dans un combat d'autres armes et un autre coursier. Ainsi, pour punir leur échec, ils s'en vont eux à pied et les autres à cheval.

77. Le soir, dans un château qui se trouve sur la route de Paris, Bradamante apprit que Charles et Renaud, son frère, avaient défait Agramant. Elle trouve là une bonne hospitalité et une bonne table. Mais elle est peu sensible à ces agréments ni à aucun autre; elle mange peu, elle dort peu, et c'est à peine s'il lui est possible, non pas de reposer, mais de tenir en place.

78. Je ne veux pourtant pas parler d'elle si longtemps, que j'oublie de revenir à ces deux chevaliers qui, d'un commun accord, avaient attaché leurs destriers près de la fontaine solitaire. Le but de leur combat, dont je désire vous parler quelques instants, n'est pas de conquérir des provinces ou des royaumes, mais de permettre au plus vaillant de posséder Durandal et de monter le cheval Bayard.



Stance 84.

79. Sans qu'une trompette ou quelque autre signal les avertisse quand ils doivent s'élancer, sans maître d'armes pour leur rappeler les règles de l'attaque et de la défense et exciter dans leurs cœurs l'ardeur des combats, tous les deux, au même moment, tirent l'épée, et vont au-devant l'un de l'autre, lestes et habiles. Les coups pesants et pressés commencent à se faire entendre, et leurs colères s'échauffent.

80. Deux autres épées, choisies, éprouvées pour la fermeté, la solidité et la dureté, n'auraient pas résisté à trois de leurs coups, tant ils étaient démesurés; mais celles-ci étaient d'une trempe si parfaite, quantité d'épreuves les avaient rendues si sûres, qu'elles pouvaient bien se rencontrer et se frapper mille coups et plus sans se rompre.

81. Renaud, se déplaçant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, avec une grande souplesse, beaucoup d'art et d'habileté, évite le choc terrible de Durandal, qui, comme il le sait bien, tranche et fend l'acier. Le roi Gradasse porte les coups les plus rudes, mais presque tous ils traversent l'air; si parfois il touche, il touche des endroits où il ne peut faire que peu de mal.

82. L'autre dirige son épée avec plus de jugement, et souvent il engourdit le bras du païen: tantôt il la porte aux flancs, tantôt à l'endroit où la cuirasse se joint au casque; mais il rencontre une armure dure comme le diamant, et il n'en peut ni rompre ni fausser une seule maille. S'il la trouve si dure et si solide, cela provient de ce qu'elle a été faite par enchantement.

83. Sans prendre de repos, ils avaient été si longtemps attentifs à leur combat, qu'ils n'avaient jamais tourné d'aucun côté leurs regards toujours fixés sur leurs visages passionnés, lorsqu'ils furent détournés par une autre bataille et distraits de leur violente fureur. A un grand bruit ils tournent tous les deux les yeux et voient Bayard dans un grand péril.

84. Ils voient Bayard aux prises avec un monstre plus grand que lui; c'était un oiseau. Il avait un bec long de plus de trois brasses et le reste du corps d'une chauve-souris. Ses plumes étaient noires

comme de l'encre; ses serres grandes, aiguës et tranchantes. Il avait des yeux de feu, le regard cruel, et de grandes ailes qui ressemblaient à deux voiles de navire.

85. Peut-être était-ce un véritable oiseau; mais je ne sais où ni en quel temps il en a existé un autre pareil. Je n'ai jamais vu, ni lu ailleurs que dans Turpin la description d'un animal ainsi conformé. Cette considération me porte à croire que cet oiseau était un diable que Maugis avait tiré de l'enfer pour interrompre le combat.

86. Renaud le crut aussi, et il eut par la suite de vives et rudes explications à ce sujet avec Maugis. Celui-ci ne voulut pas le lui avouer, et, pour se justifier de l'inculpation, il jure par la lumière qui donne au soleil sa splendeur, que ce prodige ne doit pas lui être imputé. Que ce fût un oiseau ou un démon, le monstre fondit sur Bayard et le saisit dans ses griffes.

87. Le cheval, qui était vigoureux, rompt aussitôt sa longe, et avec colère et fureur emploie contre l'oiseau ses dents et ses ruades; mais il s'élève rapidement dans les airs, en redescend, harcèle Bayard de ses serres piquantes, et tourne autour de lui. Bayard, blessé et n'ayant aucun moyen de défense, se met à fuir rapidement.

88. Bayard fuit dans la forêt voisine et il y cherche les fourrés les plus épais. Le monstre emplumé le suit d'en haut, les yeux fixés sur la voie qu'il suit. Mais l'excellent coursier s'enfonce tellement dans la forêt qu'à la fin il se cache dans une grotte. Alors l'animal ailé, ayant perdu sa trace, retourne dans les airs chercher une autre proie.

89. Renaud et le roi Gradasse, qui ont vu partir la cause de leur combat, tombent d'accord de le différer jusqu'à ce qu'ils aient délivré Bayard des attaques qui le font fuir dans l'obscure forêt, convenant que celui des deux qui le rejoindra le ramènera à cette fontaine où se terminera ensuite leur différend.

90. Ils partent de la fontaine et suivent les gazons fraîchement foulés. Bayard s'éloigne beaucoup d'eux, car ils n'avaient pas des pieds faits pour le suivre. Gradasse, qui avait à peu de distance l'Alfane, saute dessus et laisse bien loin derrière lui le paladin triste et plus mécontent que jamais.

91. Renaud, après quelques pas, perdit les traces de son destrier, qui avait fait un étrange voyage, cherchant les ruisseaux, les arbres, les rochers, les fourrés les plus épineux et les plus sauvages, afin d'échapper aux serres qui, du haut du ciel, fondaient sur lui pour le déchirer. Après s'être fatigué en vain, Renaud retourna à la fontaine pour attendre,

92. S'il y était ramené par Gradasse comme ils en étaient convenus entre eux tout à l'heure; mais quand il vit qu'il ne gagnait rien à attendre, il s'en revint affligé et à pied au camp. Maintenant revenons à l'autre, pour qui les choses tournèrent mieux que pour Renaud, non par la justesse de son raisonnement, mais par son heureux destin : il entendit hennir près de lui le fameux coursier.

93. Il le trouva dans le fond de la grotte, encore si troublé de la peur qu'il avait eue, qu'il n'osait pas en sortir et se laisser voir. Aussi le païen s'en empara-t-il aisément. Il se rappelait bien que, d'après la convention, il devait retourner à la fontaine avec lui; mais il n'est plus disposé à l'observer, et tacitement il se parle ainsi à lui-même :

94. « Obtienne qui voudra ce cheval par des querelles et des batailles, je préfère le posséder pacifiquement. D'une extrémité de la terre à l'autre je suis déjà venu uniquement pour avoir Bayard à moi. Maintenant que je le tiens, ce serait une erreur, une extravagance de croire que je veuille m'en priver. Si Renaud le veut, il n'y a pas d'inconvénient à ce qu'il vienne le chercher dans l'Inde, comme je suis venu moi-même en France.

95. « La Séricane ne sera pas moins sûre pour lui que par deux fois déjà ne l'a été pour moi la France. » En parlant ainsi, il prit la route la plus directe pour venir à Arles, où il trouva l'armée; et là, il s'embarqua avec Bayard et Durandal sur une galère. Mais renvoyons cela à une autre fois; car, pour le moment, je vais laisser de côté Gradasse, Renaud et toute la France.

96. Je veux suivre Astolphe, qui à l'aide d'une selle et d'un mors faisait aller comme un palefroi



LES GRANDES GALERIES DU PALAIS ROYAL ONT DES COLONNES D'UN CRISTAL TRANSPARENT. (CHANT XXXIII, STANCE 104.)

l'hippogriffe à travers les airs, avec tant de rapidité, que l'aigle et le faucon volent bien moins vite. Après avoir parcouru le pays des Gaulois d'une mer à l'autre et des Pyrénées au Rhin, il revient vers le couchant aux montagnes qui séparent la France de l'Espagne.

97. Il passe dans la Navarre et de là dans l'Aragon. Tous ceux qui l'apercevaient restaient émerveillés. Il laisse au loin à gauche Tarragone, la Biscaye à droite, et il arrive en Castille. Il voit la Galice, le royaume de Lisbonne, puis il dirige sa course vers Cordoue et Séville. Et près de la mer ou dans l'intérieur des terres, il ne laisse dans toute l'Espagne aucune ville sans la visiter.

98. Il voit Gadès [51] et les bornes que l'invincible Hercule imposa aux premiers navigateurs [52]. Ensuite il se dispose à passer à travers l'Afrique depuis la mer d'Atlas [53] jusqu'aux confins de l'Égypte. Il voit les fameuses îles Baléares, et sur la même ligne l'île voisine d'Iviça [54]. Puis, tirant le frein, il tourne vers Arzilla [55] sur la mer qui la sépare de l'Espagne.

99. Il voit Maroc, Fez, Oran, Hippone, Alger, Bougie, toutes villes superbes, qui remportent la couronne sur beaucoup d'autres villes, couronne d'or et non de gazon et de feuillage. Il pique ensuite vers Bizerte [56] et Tunis, il voit Capsa, l'île d'Alzerbe, Tripoli, Bérénice, Ptolémaïs, jusqu'aux lieux où le Nil se jette en Asie.

100. Il voit toute la contrée entre la mer et la crête boisée du fier Atlas. Puis, tournant le dos aux monts de Carène [57], il prend sa route au-dessus des monts Cyrénéens [58], et, traversant les plaines sablonneuses, il arrive aux confins de la Nubie dans Abbayada. Il laisse derrière lui le tombeau de Battus [59] et le grand temple d'Ammon [60], aujourd'hui détruit.



Stance 96.

101. De là il arrive à une autre Trémisène [61], qui suit aussi les lois de Mahomet; puis il tourne ses ailes vers une autre partie de l'Éthiopie [62], séparée de celle-ci par le Nil. Il prend son chemin en droite ligne à travers les airs vers la ville de Nubie qui est entre Dobada et Coalle [63]. Ceux-ci sont chrétiens, ceux-là sarrasins; et ils se tiennent sur leurs limites toujours les armes à la main.

102. Senape, empereur d'Éthiopie, qui, en guise de sceptre, tient une croix à la main, possède, depuis là jusqu'à l'issue de la mer Rouge, un peuple nombreux, beaucoup de villes et de richesses, et il observe une religion qui est presque la nôtre propre, et qui peut le sauver de l'exil infernal. C'est dans cette région, si je ne fais pas erreur, qu'on se sert du feu pour le baptême.

103. Le duc Astolphe descendit dans la Nubie à la grande cour où il visita Senape. Le château où demeure le chef de l'Éthiopie est plus riche que fort. Les chaînes des ponts et des portes, les gonds, les verrous, de bas en haut, enfin tous les objets fabriqués qui sont chez nous en fer, on les a là en or.

104. Bien que le plus fin des métaux y soit en telle abondance, il y garde pourtant son prix. Les

grandes galeries du palais royal ont des colonnes d'un cristal transparent. Les rubis, les émeraudes, les saphirs, les topazes, distribués dans de justes proportions, forment sous les beaux lambris une éclatante décoration rouge, blanche, verte, jaune et azur.

105. Sur les murs, les plafonds et les pavements sont répandues des perles et de riches pierreries. C'est là que naît le baume, et Jérusalem n'en eut jamais, en comparaison, qu'une faible quantité; c'est de là que nous vient le musc, c'est de là aussi que sort l'ambre en quête d'autres rivages. En un mot, de cette région viennent les choses qui ont tant de valeur dans nos pays.

106. On dit que le Soudan, roi d'Égypte, paye tribut à ce roi et lui est soumis, parce qu'il est en son pouvoir de détourner le Nil de son lit naturel, de lui en ouvrir un autre, et de laisser tout à coup par là le Caire et tout le pays affligés de famine. Ses sujets le nomment Senape, nous l'appelons le Prêtre ou le Prêtre-Jean.

107. Il était le plus riche et le plus puissant de tous les rois qui régnèrent jamais en Éthiopie; mais, avec toute sa puissance et ses trésors, il avait misérablement perdu les yeux. Et c'était le moindre de ses maux : le plus triste et le plus pénible, c'est que, bien qu'il se proclamât le prince le plus riche, il était tourmenté par une faim perpétuelle.

108. Ce malheureux, poussé par un besoin pressant, se disposait-il à manger ou à boire, aussitôt paraissait la troupe infernale et vengeresse des monstrueuses Harpies, difformes et exécrables, qui de leurs griffes, de leur serre déprédatrice, répandaient les vases et enlevaient les viandes. Et ce que n'engloutissait pas leur ventre vorace restait souillé et dégoûtant.

109. Cela provenait de ce que, dans la verdeur de sa jeunesse, s'étant vu élevé à de si grands honneurs, et, sans parler de ses richesses, ayant plus de force et de courage que les autres, il devint superbe comme Lucifer, et il résolut de faire la guerre à son créateur. Avec son armée il se dirigea droit vers la montagne d'où sort le grand fleuve de l'Égypte.

110. Il avait entendu dire que sur cette montagne alpestre, qui s'élève au-dessus des nuages et près du ciel, était ce Paradis nommé terrestre, où habitèrent jadis Adam et Ève. Dans son orgueil il se mit en route avec des chameaux, des éléphants et une armée de soldats à pied, poussé par un vif désir, s'il y avait là des habitants, de les soumettre à ses lois.

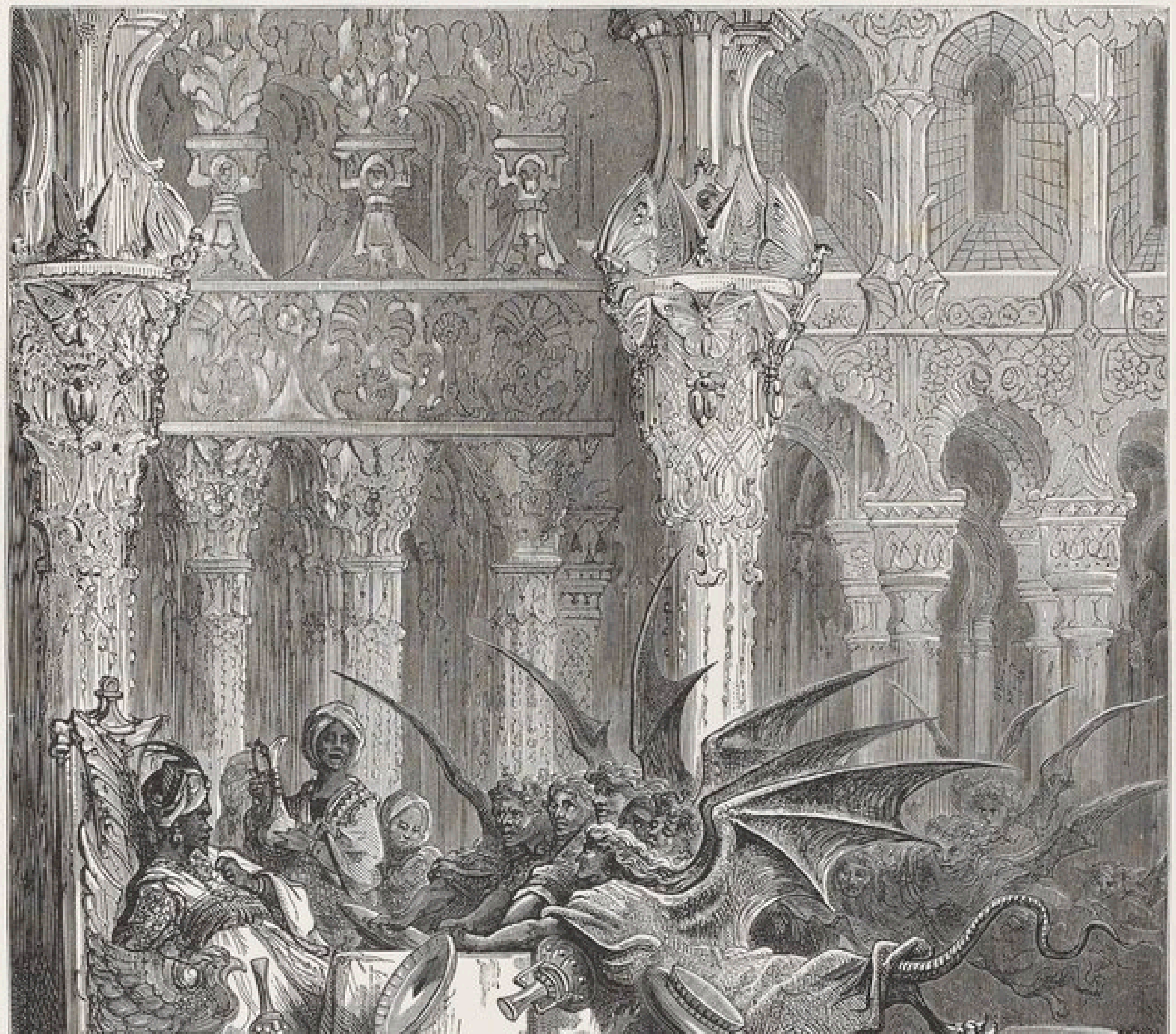
111. Dieu réprima son audace téméraire; et au milieu de cette foule il envoya son ange, qui en fit périr cent mille hommes, et il le condamna lui-même à une nuit perpétuelle. Puis il fit venir à sa table du fond des grottes infernales l'horrible monstre, qui lui ravit et souille ses aliments sans lui permettre seulement d'y goûter.

112. Ce qui l'avait jeté dans le désespoir et le perpétuait, c'est qu'on lui avait prédit jadis que ses tables ne seraient plus foulées par les Harpies, ni gâtées par leurs rapines et leur infâme odeur, quand on verrait venir par les airs un cavalier monté sur un cheval ailé. Aussi, comme cela paraissait impossible, il vivait triste et privé de toute espérance.

113. En ce moment les habitants voyant, avec grande stupeur, entrer ce chevalier par-dessus tous les murs, au-dessus des tours les plus élevées, on court aussitôt l'annoncer au roi de Nubie, à qui la prédiction revient à l'esprit. Dans sa joie, oubliant de prendre son fidèle bâton, il vient à tâtons et les mains en avant à la rencontre du chevalier volant.

114. Astolphe décrit de vastes cercles et met pied à terre dans la place du château. Le roi, lorsqu'il eut été conduit devant lui, s'agenouilla et, les mains jointes, il lui dit : « Ange de Dieu, nouveau Messie, si je ne mérite pas de pardon pour mes graves offenses, considérez que c'est notre lot, à nous, de pécher souvent, et que le vôtre est de pardonner toujours au repentir.

115. « Connaissant mon crime, je ne demande pas, je n'oserais pas vous demander la vue que j'ai perdue. Je crois bien que vous pourriez le faire, car vous êtes un des anges bienheureux chers à Dieu. Que le cruel martyre de la perte de ma vue vous suffise, sans que je sois toujours torturé par la faim. Chassez au moins les Harpies fétides; qu'elles ne ravissent plus mes aliments.



AUSSITOT PARAISSAIT LA TROUPE INFERNALE ET VENGERESSE DES MONSTRUEUSES HARPIES. (CHANT XXXIII, STANCE 108.)

116. « Et je promets de changer pour vous mon palais superbe en un temple de marbre, qui aura toutes les portes et la toiture en or, et l'intérieur ainsi que les dehors ornés de pierres précieuses. Il sera consacré à votre saint nom, et votre miracle y sera représenté par la sculpture. » Ainsi parlait ce roi, qui, ne voyant rien, cherchait en vain à baiser les pieds du duc.

117. Astolphe répondit : « Je ne suis pas l'ange de Dieu, je ne suis pas un nouveau Messie, et je ne viens pas du ciel, mais je suis un mortel et un pécheur moi-même, indigne de toutes les grâces qui m'ont été accordées. Je ferai tous mes efforts pour tuer ou mettre en fuite ce monstre cruel et en délivrer votre royaume. Si je le fais, rendez-en grâces, non à moi, mais à Dieu seul, qui a dirigé mon vol pour vous secourir.

118. « Adressez à Dieu ces vœux dus à lui seul, élevez-lui des églises et des autels. » En parlant ainsi ils se dirigeaient tous les deux vers le château au milieu des nobles seigneurs. Le roi commande à ses serviteurs d'apprêter sur-le-champ le repas, espérant que cette fois ses aliments ne lui seront pas arrachés des mains.

119. A l'instant se prépare un festin magnifique dans une riche salle. Le duc Astolphe s'y assoit seul avec Senape. Les mets arrivent; et aussitôt on entend un bruissement dans l'air frappé de tous côtés par les horribles plumes. Voici venir les affreuses et exécrables Harpies, attirées du ciel par l'odeur des viandes.

120. Elles sont sept et forment une bande. Elles ont toutes des visages de femmes pâles, blêmes, amaigries par une longue faim, décharnées, horribles à voir plus que la mort. Elles ont de grandes ailes difformes, affreuses ; les mains rapaces, les ongles recourbés et tortus; le ventre énorme et fétide, et une longue queue qui s'enroule et se dénoue comme un serpent.

121. On les entend venir à travers les airs, et presque au même moment on les voit toutes sur la table ravir les mets et renverser les vases. Et leur ventre répand des excréments en telle quantité, qu'on est obligé de se boucher le nez et qu'on ne peut en supporter l'horrible puanteur. Astolphe, poussé par la colère, tire l'épée contre ces oiseaux gloutons.

122. Il frappe l'un sur le cou, un autre sur la croupe, celui-ci à la poitrine, celui-là dans l'aile. Mais, comme s'il frappait sur un sac d'étoupe, le coup s'amortit et tombe sans effet. Les Harpies ne laissent intacts ni un plat ni une coupe, et ne quittent pas la salle avant d'avoir par leurs pillages et leur affreuse voracité tout gâté et souillé.

123. Le roi avait fermement espéré que le duc chasserait les Harpies, et, maintenant qu'il ne lui reste plus rien à espérer, il soupire, gémit et s'abandonne au désespoir. Le duc vient à se ressouvenir du cor qui l'a souvent secouru dans ses dangers; et il est convaincu en lui-même que c'est là le meilleur moyen pour faire fuir les monstres.

124. Et d'abord il obtient du roi et de ses nobles qu'ils se bouchent les oreilles avec de la cire chaude, afin que tous, lorsque le cor sonnera, ne se mettent pas à fuir hors du pays. Il prend la bride, saute sur les arçons de l'hippogriffe, et saisit le cor merveilleux. Puis, donnant les indications au maître d'hôtel, il lui ordonne de dresser de nouveau la table et d'y placer les mets.

125. En conséquence on prépare dans une galerie une autre table et des mets nouveaux. Les Harpies d'accourir suivant leur vieille habitude. Astolphe reprend aussitôt son cor. Les oiseaux, dont les oreilles ne sont pas bouchées, en entendant le son, ne peuvent résister à l'épreuve ; mais ils se mettent à fuir pleins de frayeur et ne se soucient plus des mets ni d'autre chose.

126. Le paladin les poursuit aussitôt par derrière. Sur son cheval volant il sort de la galerie, il abandonne la ville et le château, et s'élève dans les airs en chassant les monstres. Astolphe continue à sonner du cor ; les Harpies s'enfuient vers la zone torride, jusqu'à ce qu'elles arrivent à la montagne très-élevée où le Nil a sa source, s'il en a une quelque part [64].

127. Presque au pied de la montagne une grotte profonde pénètre sous terre. On dit qu'il y a là très-certainement une porte par laquelle on peut descendre aux enfers. Là cette bande pillarde se

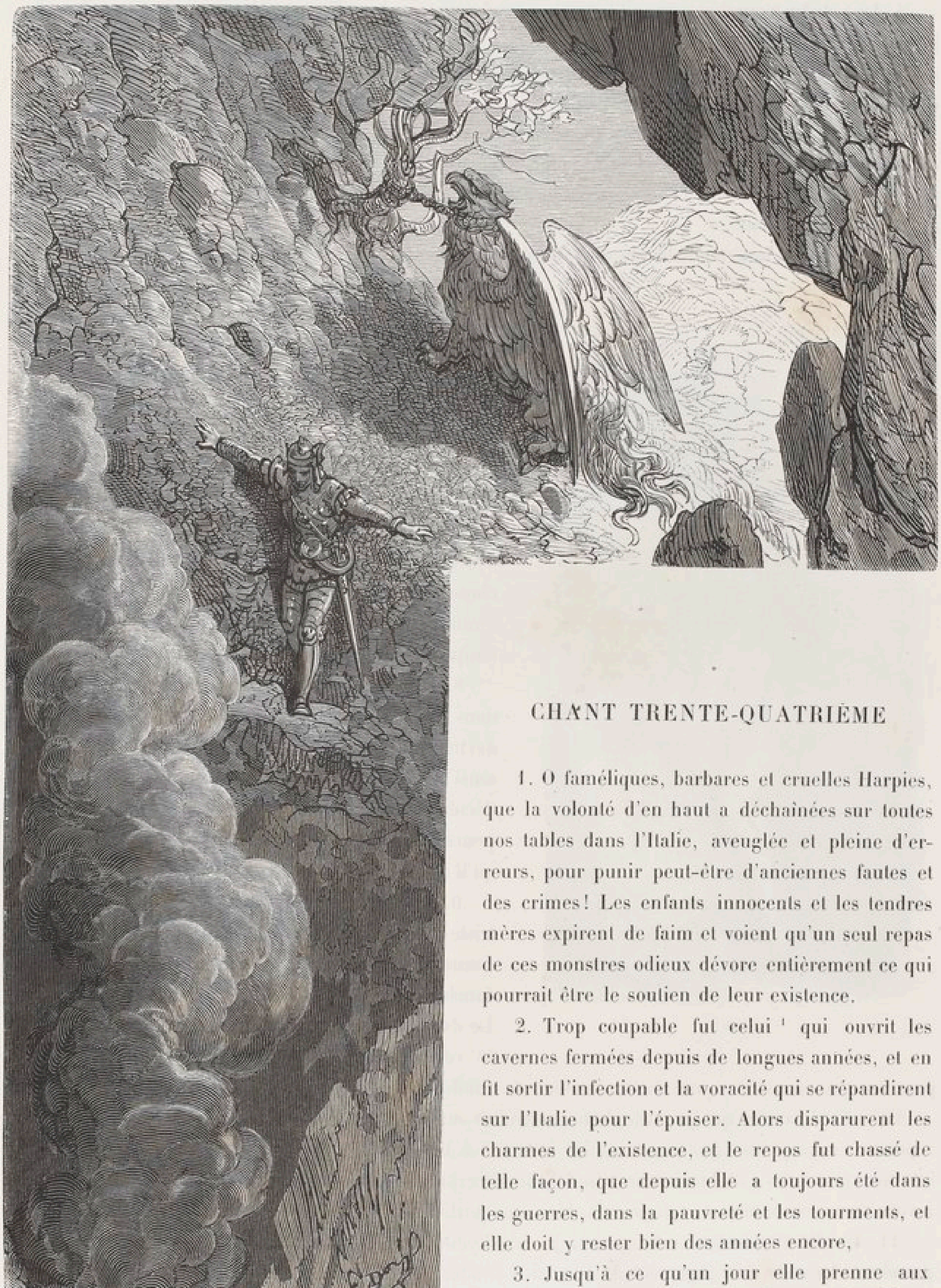
réfugia comme dans un abri sûr ; et elle descendit profondément jusqu'aux bords du Cocyte, et plus loin encore, où elle n'entendait plus le son.

128. A la sombre bouche des enfers, qui ouvre le passage à celui qui abandonne la lumière, l'illustre duc cessa son horrible musique, et il retint les ailes de son coursier. Mais, avant que je le conduise plus avant, pour ne pas me départir de ma coutume, comme ma feuille est pleine de tous les côtés, je veux finir le chant et me reposer.





ASTOLPHE REPREND AUSSITÔT SON COR (CHANT XXXIII, STANCE 125.)



CHANT TRENTE-QUATRIÈME

1. O faméliques, barbares et cruelles Harpies, que la volonté d'en haut a déchaînées sur toutes nos tables dans l'Italie, aveuglée et pleine d'erreurs, pour punir peut-être d'anciennes fautes et des crimes! Les enfants innocents et les tendres mères expirent de faim et voient qu'un seul repas de ces monstres odieux dévore entièrement ce qui pourrait être le soutien de leur existence.

2. Trop coupable fut celui [1] qui ouvrit les cavernes fermées depuis de longues années, et en fit sortir l'infection et la voracité qui se répandirent sur l'Italie pour l'épuiser. Alors disparurent les charmes de l'existence, et le repos fut chassé de telle façon, que depuis elle a toujours été dans les guerres, dans la pauvreté et les tourments, et elle doit y rester bien des années encore,

3. Jusqu'à ce qu'un jour elle prenne aux cheveux ses fils négligents et les arrache à leur léthargie, en leur criant : « N'y aura-t-il personne parmi vous pour rappeler le courage de Calaïs et de Zéthès [2], pour délivrer les tables des griffes rapaces et de la puanteur, pour y ramener la propreté et la joie, comme ceux-ci le firent autrefois pour les tables de Phinée et, depuis, le paladin pour celles du roi d'Éthiopie? »

4. Le paladin pourchassa avec l'horrible son de son cor les affreuses Harpies, mises en déroute, jusqu'à ce qu'il s'arrêta au pied d'une montagne où elles s'étaient réfugiées dans une grotte. Il tint ses oreilles attentives à l'ouverture, et il y entendit l'air frappé et déchiré par des pleurs, des hurlements et des lamentations éternelles, signe évident que c'était là l'enfer.

5. Astolphe eut l'idée d'y entrer, de voir ceux qui ont perdu le jour, de pénétrer jusqu'au centre de la terre, et de parcourir les gouffres infernaux. « De quoi dois-je avoir peur, si j'y entre, puisque je puis toujours appeler mon cor à mon aide? Je ferai fuir Pluton et Satan, et je chasserai du passage le chien à triple gueule. »

6. Il descend lestement du cheval ailé et le laisse attaché à un arbuste; puis il s'enfonce dans l'antre, ayant pris d'abord son cor, dans lequel il met toutes ses espérances. Il ne s'était pas encore avancé bien loin, lorsque son nez et ses yeux furent incommodés par une fumée noire et pénible, plus épaisse qu'une fumée de poix et de soufre. Cela ne l'empêche pas de continuer sa route.



Stance 9.

7. Mais plus il marche, plus s'épaississent la fumée et l'obscurité, et il lui semble qu'il ne peut plus trop avancer et qu'il va être forcé de retourner en arrière. Voici que de la voûte au-dessus de lui il voit quelque chose qui remue sans savoir ce que c'est, comme le ferait au vent un cadavre pendu qui serait resté longtemps à la pluie et au soleil.

8. La lumière était si faible ou plutôt si nulle dans cette route enfumée et noire, que le duc ne devine pas, ne discerne pas quel est l'objet qui passe ainsi à travers les airs, et, pour s'en assurer, il se décide à y donner un ou deux coups d'épée. Puis il pense que ce doit être un esprit, car il lui semble qu'il frappe à travers le brouillard.

9. Alors il entend qu'on lui parle d'une voix triste : « Hélas! descendez sans faire de mal à personne. Je ne suis déjà que trop tourmentée par la noire fumée du feu de l'enfer qui monte tout entière ici. Le duc s'arrête alors et dit à l'ombre : « Si Dieu arrête le vol de cette fumée, de sorte qu'elle ne monte plus vers toi, consens à me faire connaître ta condition.

10. « Et si tu veux que je porte de tes nouvelles sur la terre, je suis prêt à te satisfaire. » L'ombre répondit : « La pensée que ma mémoire retourne à la douce et belle lumière me semble si bonne, que mon grand désir d'obtenir une telle faveur est capable de m'arracher des paroles, et de m'amener à vous dire mon nom et ce que je suis, bien que parler soit pour moi un ennui et une fatigue. »

11. Et elle commença : « Seigneur! je suis Lydie, fille du roi de Lydie, née au comble de la grandeur. Le souverain jugement de Dieu m'a condamnée ici à cette fumée éternelle, pour avoir été pendant ma vie méchante et ingrate envers mon fidèle amant. Cette grotte est pleine d'une infinité d'autres âmes, punies pour la même faute du même châtiment.

12. « Plus bas, là où la fumée est plus épaisse et le martyre plus pénible, est la cruelle Anaxarète [3]. Son corps fut sur la terre changé en rocher, et son âme vint ici-bas pour souffrir, parce qu'elle avait pu supporter la vue de son malheureux amant qui, dans son désespoir, s'était pendu

pour elle. Ici près est Daphné qui voit aujourd'hui combien elle a eu tort de faire tant courir Apollon après elle.

13. « Il serait trop long de vouloir vous nommer l'une après l'autre les femmes ingrates dont les âmes malheureuses sont ici, car il y en a tant, qu'elles sont en nombre infini. Il serait plus long encore de vous parler des hommes dont l'ingratitude a fait leur malheur, et qui sont punis dans un endroit plus affreux où la fumée les aveugle et le feu les brûle.

14. « Comme les femmes sont plus faibles et plus crédules, celui qui les trompe mérite un plus grand supplice. Thésée [4] et Jason le savent, et celui [5] qui troubla l'antique royaume de Latinus. Il le sait aussi celui qui, pour Thamar [6], souleva contre lui la colère sanguinaire de son frère Absalon, et tant d'autres hommes, et tant d'autres femmes, en nombre infini, qui ont délaissé, ceux-ci leurs épouses, celles-là leurs maris.

15. « Mais, pour vous parler de moi plus que des autres et dévoiler la faute qui m'a conduite ici, j'étais belle, mais plus fière encore, pendant ma vie, à tel point que je ne sais si jamais femme le fut autant que moi. Je ne saurais vous dire lequel des deux l'emportait en moi, de l'orgueil ou de la beauté, bien que l'ostentation et la fierté prissent naissance dans cette beauté qui plaisait à tous les yeux.

16. « Il y avait dans ce temps-là en Thrace un chevalier considéré comme le meilleur guerrier du monde. Par plus d'un témoignage fidèle il entendit tellement vanter ma singulière beauté, qu'il forma spontanément la pensée et le désir de me donner tout son amour, croyant mériter par sa valeur que l'offre de son cœur me fût agréable.

17. « Il vint en Lydie et, dès qu'il m'eut vue, il resta enchaîné d'un lien plus fort. Il prit place parmi les autres chevaliers à la cour de mon père, et il y acquit une grande réputation. Il serait long de vous conter la diversité de ses exploits, la haute valeur qu'il manifesta, et son rare mérite, s'il avait servi un prince plus reconnaissant.

18. « Par son fait mon père triompha de la Pamphylie, de la Carie, du royaume des Ciliciens, car il ne fit jamais marcher l'armée contre les ennemis sans prendre le conseil de ce chevalier. Quand celui-ci jugea que ses grands services l'en rendaient digne, il se décida un jour à demander au roi que je devinsse son épouse en récompense de tant de conquêtes.

19. « Il fut repoussé par le roi, qui avait dessein de marier sa fille dans une haute situation, non à un simple chevalier ne possédant que son mérite. Mon père, trop intéressé, adonné à l'avarice, école de tous les vices, apprécie les mœurs ou est touché de la vertu autant que l'âne l'est du son de la lyre [7].

20. « Alceste, ainsi se nommait le chevalier dont je vous parle, repoussé par celui qui aurait dû le récompenser et était son débiteur, demanda son congé et, en partant, il le menaça de le faire repentir de ne pas lui avoir donné sa fille. Il s'en alla vers le roi d'Arménie, ancien rival du roi de Lydie et son ennemi mortel.

21. « Il l'excita tellement, qu'il le disposa à prendre les armes et à faire la guerre à mon père. Quant à lui, grâce à l'éclat et à la célébrité de ses exploits, il fut nommé au commandement de l'armée. Toutes ses conquêtes, disait-il, seraient pour le roi d'Arménie; lorsqu'il serait complètement vainqueur, il ne réclamerait pour prix de son triomphe que mes charmes et ma beauté.

22. « Je ne puis vous exprimer le grand dommage qu'Alceste causa à mon père dans cette guerre. Il détruisit quatre armées, et en moins d'un an il le réduisit tellement, qu'il ne lui laissa de son royaume qu'un château fort, que des précipices élevés rendent inexpugnable. Le roi s'y renferma avec ses serviteurs les plus chers et avec les trésors qu'il put y transporter en hâte.

23. « Alceste en fit le siége, et en peu de temps il nous réduisit à une telle extrémité, que mon père se serait estimé heureux de m'abandonner à lui comme femme, comme esclave même, avec la moitié du royaume, s'il avait pu espérer qu'à ce prix il serait quitte de tout autre dommage, car il ne pouvait douter qu'il se verrait bientôt privé de ce qui lui restait et qu'il mourrait captif.

24. « Avant qu'un tel malheur arrive, il cherche à l'empêcher par tous les moyens possibles ; et moi, qui étais la cause de tout le mal, il m'envoie hors du château vers Alceste. Je vais à lui avec l'intention de lui livrer ma personne comme une proie, et de le prier de prendre la part qu'il voudra de nos États, et de changer sa colère en clémence.

25. « Alceste, apprenant que je vais le trouver, vient au-devant de moi, pâle et tremblant. A le voir, il avait l'air d'un vaincu et d'un prisonnier plutôt que d'un vainqueur. Comme je reconnais le feu de son amour, je ne lui parle pas comme je l'avais décidé d'abord. Saisissant l'occasion, je forme un nouveau projet conforme à l'état dans lequel je le trouve.

26. « Je commence à maudire son amour et à me plaindre de toute sa cruauté : je lui reproche d'avoir injustement opprimé mon père et d'avoir cherché à me posséder par la violence ; je lui explique qu'il aurait réussi plus heureusement, et en peu de jours, s'il avait su rester fidèle à ses premiers procédés, qui avaient été si agréables au roi et à nous tous.

27. « Et si, dans le principe, mon père avait repoussé sa demande honorable, parce qu'il est un peu raide de caractère et qu'il ne se rend jamais à la première requête, il ne devait pas pour cela renoncer à le bien servir, et avoir la colère si prompte. Au contraire, en faisant tout au mieux, il pouvait être sûr d'obtenir bientôt le prix désiré.

28. « Et quand même mon père lui eût été opiniâtrément contraire, je l'aurais tant prié, que de mon amant il aurait fait mon époux. Enfin, si je l'avais vu obstiné dans son refus, j'aurais pris secrètement tel parti qu'Alceste aurait eu à se louer de moi. Mais, puisqu'il lui avait plu d'essayer d'une autre voie, je m'étais déterminée à ne l'aimer jamais.

29. « Et bien que je fusse venue à lui poussée par la tendresse que je portais à mon père, il devait être sûr qu'il ne jouirait pas longtemps du plaisir que je lui donnais à regret, car j'étais décidée à rougir la terre de mon sang, aussitôt qu'il aurait, au gré de ses infâmes désirs, satisfait sur ma personne tout ce qu'il entreprendrait par violence.

30. « Je lui tins ce discours et d'autres semblables, lorsque je vis que j'avais tant de pouvoir sur lui, et je le rendis plus repentant que ne le fut jamais aucun saint dans un ermitage. Il tomba à mes pieds et me supplia instamment qu'avec le poignard qu'il tira de son côté, et qu'il voulait à toute force me faire prendre, je me vengeasse de son grand forfait.

31. « En le voyant dans de tels sentiments, je me décide à poursuivre jusqu'au bout ma grande victoire : je lui fais espérer que je pourrai encore le trouver digne de pouvoir jouir de ma personne, si, réparant sa faute, il fait restituer à mon père son antique royaume, et si à l'avenir il cherche à me reconquérir, non plus par les armes, mais par les soins empressés et par l'amour.

32. « Il me promit de se conduire ainsi, et me renvoya dans la forteresse telle que j'étais venue à lui, et il n'osa même pas me baiser la bouche. Voyez si je lui avais bien mis le joug sur le cou, voyez à quel point l'amour l'attache à moi, et s'il est nécessaire qu'il arme pour lui de nouvelles flèches. Il alla trouver le roi d'Arménie, à qui, par le traité, devait appartenir tout ce qui aurait été pris.

33. « Avec les ménagements les plus adroits qu'il peut employer, il le prie de laisser à mon père le royaume, dont il a ravagé et dévasté le territoire, et de se borner à jouir de l'antique Arménie. Ce roi, les joues enflammées de colère, dit à Alceste de n'y pas penser ; qu'il ne voulait pas terminer cette guerre, tant qu'il resterait à mon père un palme de terre ;

34. « Que si Alceste était changé par les vaines paroles d'une péronnelle, c'était tant pis pour lui ; que, quant à lui, il ne veut pas, à ses prières, perdre ce qu'à grand'peine il a pris en une année entière. Alceste le prie de nouveau, et il se plaint que ses prières restent auprès de lui sans effet. A la fin il s'irrite et le menace, il prétend que le roi le satisfasse de gré ou de force.

35. « La colère augmenta tellement, qu'elle le poussa des paroles menaçantes aux faits les plus fâcheux. Alceste tira l'épée contre le roi au milieu de mille personnes qui s'étaient avancées pour le

défendre, et il le tua malgré eux tous. Et ce même jour il défit les Arméniens à l'aide des Ciliciens et des Thraces qu'il avait à sa solde, et d'autres troupes qui le suivaient.

36. « Il poursuivit sa victoire, et, à ses frais, sans que mon père eût rien dépensé, il nous rendit tout notre royaume en moins d'un mois. Puis, pour nous dédommager des pertes subies, outre le butin qu'il nous abandonna, il prit en partie, et en partie greva de tributs l'Arménie et la Cappadoce qui y confine, et pilla l'Hyrcanie jusqu'au rivage de la mer.

37. « Au lieu de triomphe, nous fîmes le projet de lui donner la mort à son retour; nous y renonçâmes ensuite, de peur de n'en recueillir que de la honte, parce que nous le vîmes trop fort par le nombre de ses amis. Je feins de l'aimer, et de jour en jour je lui fais davantage espérer que je serai son épouse. Mais je lui dis qu'auparavant je veux qu'il manifeste son courage contre nos autres ennemis.

38. « Et je l'engage, tantôt seul, tantôt avec peu de troupes, dans d'étranges et périlleuses entreprises, à en faire aisément mourir mille autres; mais toute chose lui réussissait. Bien qu'il eût à combattre des êtres horribles et monstrueux, des géants, des Lestrygons qui infestaient notre pays, il revenait avec la victoire.



Stance 38.

39. « Jamais Alcide ne fut exposé dans autant d'aventures ni par Eurysthée, ni par sa marâtre; à Lerne, à Némée, en Thrace, sur l'Érymanthe, dans les vallées d'Étolie ou de Numidie, sur le Tibre, sur l'Elbe et ailleurs, que mon amant le fut par moi, avec mes feintes prières et mes caprices homicides, dans l'espoir de m'en débarrasser.

40. « Ne pouvant réussir dans mon premier dessein, j'en vins à un autre qui n'était pas d'un moindre effet : je l'amène à offenser tous ceux que je sais lui être dévoués, et je le rends odieux à tous. Lui, qui ne sentait pas de plus grand contentement que de m'obéir, sans aucun égard, était toujours empressé d'exécuter mes ordres, sans faire plus d'attention à l'un qu'à l'autre.

41. « Lorsque je vis que j'avais, par ce moyen, détruit tous les ennemis de mon père, et par lui-même accablé Alceste qui pour nous ne s'était pas laissé un ami, ce que je lui avais jusque-là caché avec dissimulation, je le lui explique ouvertement : « que je lui porte une haine profonde et mortelle, et que ce que je cherche encore, c'est qu'il meure. »

42. « Considérant ensuite que, si je le faisais mourir, ce serait pour moi une honte publique (on savait trop combien je lui devais, et j'aurais été toujours accusée de cruauté), il me sembla qu'il suffisait de lui interdire de se présenter jamais devant mes yeux. Je ne voulus plus ni le voir, ni lui parler jamais, ni écouter un message, ni en recevoir de lettre.

43. « Mon ingratitude lui causa un tel martyre, qu'à la fin, accablé de douleur, après avoir longtemps imploré merci, il tomba malade et mourut. Pour le châtiment infligé à ma faute, j'ai maintenant les yeux pleins de larmes et le visage sali d'une noire fumée; et ainsi serai-je éternellement, car dans l'enfer il n'y a pas de rédemption. »

44. Lorsque la malheureuse Lydie cesse de parler, le duc s'avance pour savoir s'il y a là d'autres condamnés; mais la sombre fumée vengeresse des torts d'ingratitude s'épaissit tellement devant lui, qu'il ne lui est pas possible d'aller un seul palme de plus; il est au contraire forcé de retourner en arrière, et même, pour ne pas périr étouffé par la fumée, il lui faut accélérer sa marche en toute hâte.

45. Le mouvement rapide de ses pieds ressemble à une course, et non à l'allure d'un homme qui marche ou qui hâte le pas. Il gagne tant de terrain en remontant la pente, qu'il voit enfin l'ouverture

de la grotte. Et l'air, auparavant ténébreux et sombre, commençait à se laisser traverser par la lumière. Enfin, avec beaucoup de fatigue et une pénible angoisse, il sort de l'antre et laisse la fumée derrière lui.

46. Et pour obstruer et couper la voie du retour à ces monstres au ventre vorace, il rassemble des rochers, coupe beaucoup d'arbres qui se trouvaient là, amomes [8] et poivriers; et, comme il peut, il forme une sorte de haie à l'entrée de la caverne. Et ce travail lui réussit si bien, que les Harpies ne reviendront plus sur la terre.

47. Pendant qu'il était dans la ténébreuse caverne, la noire fumée de la poix l'avait non-seulement sali et souillé à l'extérieur, mais elle était entrée et avait pénétré sous ses vêtements; il fut obligé de chercher un peu pour arriver à trouver de l'eau. A la fin il vit une source sortir d'un rocher de la forêt, et il s'y lava des pieds à la tête.

48. Puis il monte son cheval ailé et s'élève dans les airs pour atteindre la cime de cette montagne, dont on pense que les rochers supérieurs sont voisins du cercle de la lune. Le désir de voir qui le presse est si grand, qu'il aspire au ciel et ne songe plus à la terre. Il gagne toujours de plus en plus à travers l'espace éthéré, tellement qu'il arrive au sommet de la montagne.



Stance 47.

49. Les saphirs, les rubis, l'or, les topazes et les perles, les diamants, les chrysolithes et les hyacinthes, pourraient donner une idée des fleurs qui dans ces plaines riantes étalaient leurs couleurs variées sous le souffle du zéphir. Le gazon était si vert, que, si on pouvait l'avoir ici-bas, il ferait pâlir les émeraudes; le feuillage des arbres n'était pas moins beau, et ils donnaient en tout temps des fleurs et des fruits.

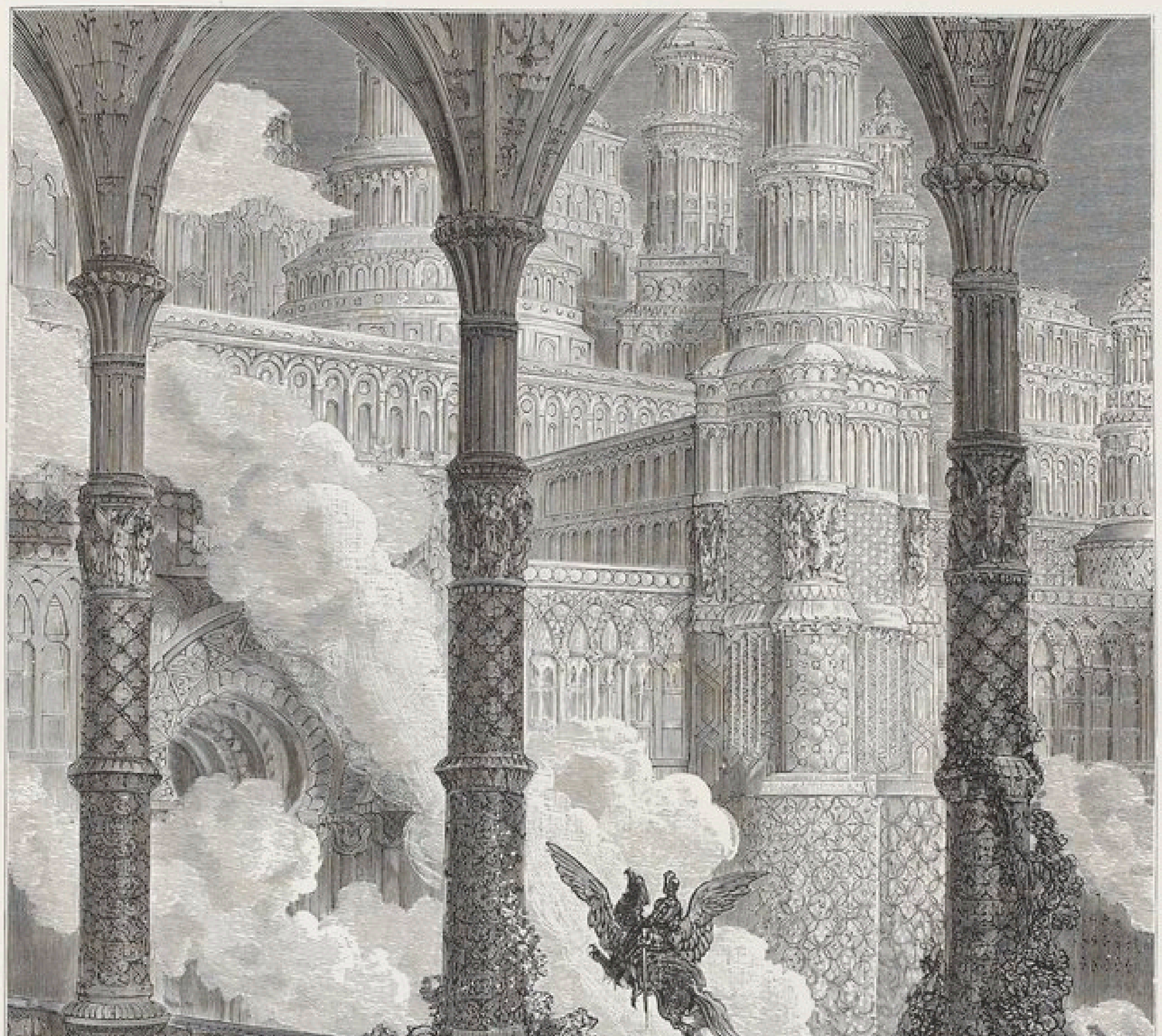
50. Sous la ramée chantent les jolis petits oiseaux au plumage d'azur, blanc, vert, rouge et jaune. Les ruisseaux murmurent, les lacs paisibles surpassent le cristal par leur limpidité. Une douce brise, qui semble folâtrer toujours avec mesure, et ne pas changer de direction, entretient dans l'air une telle agitation, que la chaleur du jour ne peut être incommode.

51. Et cette brise, butinant sur les fleurs, sur les fruits et la verdure, les parfums divers, en faisait un mélange qui enivrait l'âme de suavité. Au milieu de la plaine s'élevait un palais, qui paraissait embrasé d'une flamme vive, tant il rayonnait de toutes parts d'une lumière plus éclatante que tout ce que connaissent les mortels.

52. Astolphe dirige son coursier vers le palais, qui a plus de trente milles de tour. Il le fait mouvoir doucement, à pas lents, et çà et là il admire la beauté de ce pays, si suave, si radieux et si charmant, qu'auprès de lui il trouve laid et maussade, et maudit du ciel et de la nature, le monde fétide, infect, que nous habitons.

53. Lorsqu'il est près de ce palais lumineux, il reste saisi d'étonnement; les murs polis, formés d'une seule pierre précieuse, sont plus étincelants et plus vermeils que l'escarboucle. O merveilleux ouvrage! Quel Dédale en fut l'architecte? Quel édifice parmi nous pourrait lui être comparé? Devant un tel prodige, silence [9] à qui vanterait les sept merveilles du monde!

54. Dans le brillant vestibule de cette heureuse demeure un vieillard se présente au duc. Il porte



Ô MERVEILLEUX OUVRAGE! QUEL ÉDIFICE PARMI NOUS POURRAIT LUI ÊTRE COMPARÉ! (CHANT XXXIV, STANCE 53.)

un manteau rouge et une robe blanche, celle-ci comparable au lait et celui-là au minium. Il a les cheveux blancs, et le menton couvert d'une barbe blanche touffue, qui descend sur sa poitrine. Son aspect est si vénérable, qu'il semble être un des élus du paradis.

55. D'un air souriant il s'adressa au paladin, qui était respectueusement descendu de cheval : « Seigneur, toi qui, par la volonté divine, es monté au paradis terrestre, quoique tu ne comprennes pas la cause de ton voyage, ni le but où tend ton désir, crois toutefois que ce n'est pas sans un profond mystère que tu es parvenu ici de l'hémisphère septentrional.



Stance 51.

56. « C'est pour apprendre comment tu dois secourir Charles et sauver la sainte foi en danger, que tu es venu vers moi par une si longue route et sans dessein arrêté pour prendre mes conseils. Je désire, mon fils, que tu n'attribues ton arrivée ici ni à ton savoir ni à ton courage : si cela ne t'avait pas été accordé par Dieu, ni ton cor ni ton cheval ailé ne t'auraient servi.

57 « Nous parlerons ensemble plus à loisir, et je te dirai comment tu dois procéder. Mais auparavant viens te restaurer avec nous, car tu dois en ce moment être fatigué de ta longue abstinence. » Le vieillard, continuant à lui parler, causa au duc une merveilleuse surprise, quand, découvrant son nom, il lui dit qu'il était celui qui avait écrit l'Évangile.

58. C'était l'apôtre Jean, si cher au Rédempteur, et il s'était répandu sur lui, parmi ses frères [10], l'opinion qu'il ne devait pas finir ses jours par la mort. Ce qui fut cause que le Fils de Dieu dit à Pierre : « Pourquoi vous inquiétez-vous, si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne ? » Bien qu'il ne dît pas : Il ne doit pas mourir, on vit pourtant que c'était ainsi qu'il voulait dire.



Stance 58.

59. Il fut transporté ici, et il y trouva de la compagnie ; car le patriarche Énoch y était déjà, et avec lui y était le prophète Élie ; ils n'ont point vu encore leur dernier jour. Loin d'une atmosphère corrompue et funeste, ils jouiront d'un printemps éternel, jusqu'à ce que les trompettes des anges annoncent que le Christ arrive sur un nuage éclatant.

60. Le chevalier, gracieusement accueilli par les saints, fut conduit à un logement, dans une autre salle. On donna à son cheval d'excellente avoine dont il eut en abondance. On lui servit à lui-même des fruits du paradis d'une telle saveur, qu'à son avis nos deux premiers parents ne sont pas sans excuse, si, pour les goûter, ils ont été si peu obéissants.

61. Lorsque l'heureux duc eut à table et au lit satisfait à toutes les exigences de la nature (car il trouva en ce lieu tout ce qu'il pouvait désirer), il sortit du lit, quand l'Aurore commençait à quitter le vieil époux qui, malgré son grand âge, ne lui a pas encore déplu, et il vit venir à sa rencontre le disciple si cher à Dieu ;



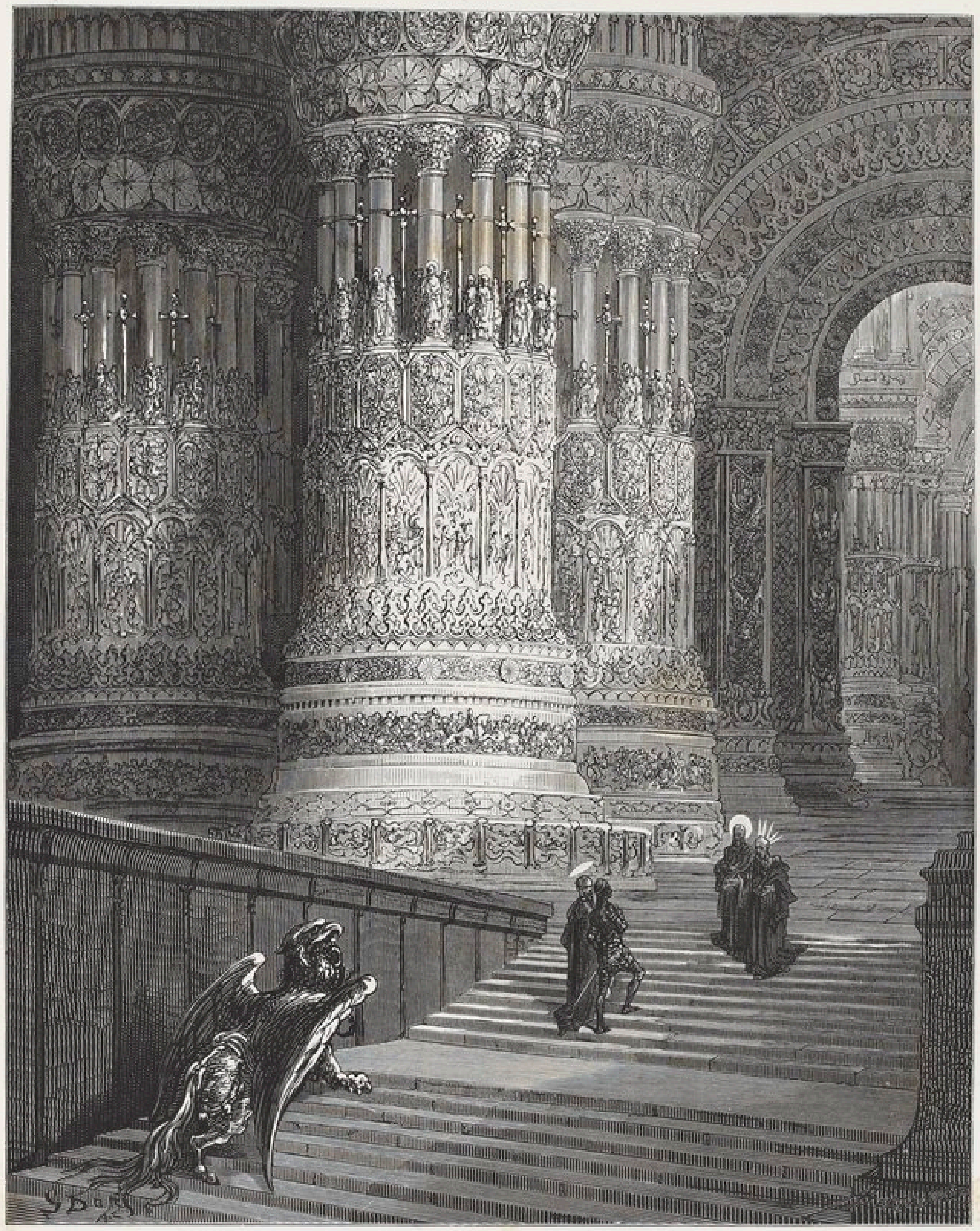
Stance 59.

62. Qui le prit par la main et s'entretint avec lui de beaucoup de choses sur lesquelles il faut garder le silence. « Tu ne sais peut-être pas, mon fils, ce qui se passe en France, quoique tu en viennes. Apprends que votre cousin Roland, pour avoir retiré du droit chemin les enseignes à lui confiées, est puni par Dieu, qui s'irrite d'autant plus contre les pécheurs qu'il les aime davantage.

63. « Votre cher Roland, à qui Dieu donna à sa naissance une force extrême avec un extrême courage, et à qui il accorda, contre la loi de l'humanité, de ne pouvoir jamais être blessé par le fer, parce qu'il voulait faire de lui le défenseur de sa sainte foi, comme il avait destiné Samson à défendre les Hébreux contre les Philistins ;

64. « Pour tant de bienfaits votre cher Roland a répondu à son Seigneur par un manque de reconnaissance ; car c'est quand le peuple fidèle devait le plus compter sur sa protection qu'il en a été le plus abandonné : tant l'avait aveuglé l'amour d'une païenne, qui l'avait entraîné à devenir deux fois dénaturé et cruel au point de donner la mort à son fidèle cousin.

65. « Et pour cela Dieu veut qu'il aille privé de raison et qu'il montre tout nus ses flancs, son ventre et sa poitrine ; et il lui a tellement obscurci et enlevé l'intelligence, qu'il ne peut reconnaître personne, et qu'il ne se connaît pas lui-même. On lit que Dieu voulut aussi punir de la même



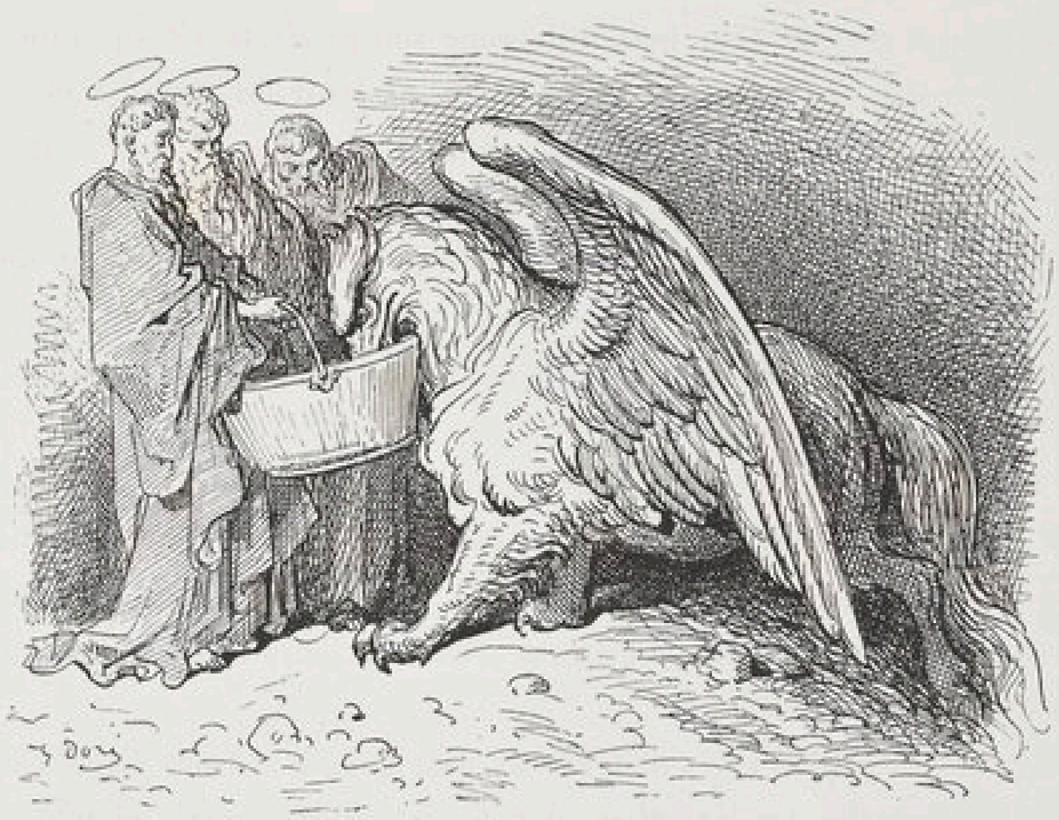
LE CHEVALIER, GRACIEUSEMENT ACCUEILLI PAR LES SAINTS, FUT CONDUIT A UN LOGEMENT. (CHANT XXXIV, STANCE 60.)

manière Nabuchodonosor, qu'il fit errer plein de fureur pendant sept ans, au point de paître l'herbe et le foin comme un bœuf.

66. « Mais comme l'offense du paladin est beaucoup moindre que les excès de Nabuchodonosor, le terme de trois mois seulement a été fixé par la volonté divine pour expier cette faute. Et le Rédempteur t'a permis de t'élever jusqu'ici par un si long chemin uniquement pour que tu apprennes de nous comment on peut rendre la raison à Roland.

67. « Il est vrai qu'il te faut encore faire un autre voyage avec moi, et abandonner tout à fait la terre. Je dois te mener dans le cercle de la lune, la plus rapprochée des planètes qui errent autour de nous, parce que c'est là que se conserve le remède qui peut rendre Roland à la raison. Cette nuit, lorsque la lune sera arrivée au-dessus de nos têtes, nous nous mettrons en route. »

68. Pendant cette journée les discours de l'apôtre roulèrent sur ce sujet et sur d'autres matières. Mais lorsque le soleil fut descendu dans la mer, et qu'au-dessus d'eux se leva le croissant de la lune, un char fut préparé, qui était destiné à parcourir de tous côtés cette partie des cieux : c'était celui qui autrefois des montagnes de la Judée avait ravi Élie aux regards des mortels.



Stance 60.

69. Le saint évangéliste attacha au joug quatre chevaux plus rouges que la flamme; puis, s'étant assis avec Astolphe, il prit les rênes et les dirigea vers le ciel. Le char s'éleva en roulant à travers les airs, et il arriva bientôt à la région du feu éternel. Le vieillard obtint, par un miracle, que pendant leur passage il ne fût pas ardent.

70. Ils traversent toute la sphère du feu, et de là ils entrent dans l'empire de la lune. Ce lieu leur paraît être pour la plus grande partie comme un acier brillant et sans tache. Ils le trouvent égal, ou à peu près, à tout ce qui se rassemble dans notre globe, à tout ce globe lointain de la terre, en y comprenant la mer qui l'enveloppe.

71. Ici Astolphe eut une double surprise : que ce pays, vu de près, fût si grand, tandis qu'il ressemble à un petit disque pour nous qui le regardons de notre planète; puis, qu'il lui fallût cligner les deux yeux, si de là il voulait distinguer la terre et la mer qui s'étend autour; en effet, comme elles manquent de lumière, leur image ne va pas bien loin.

72. Il y a là-haut d'autres fleuves, d'autres lacs, d'autres campagnes, comme il n'y en a pas chez nous. Il y a d'autres plaines, d'autres vallées, d'autres montagnes, qui ont leurs villes, leurs

châteaux, avec des maisons telles que le paladin n'en vit jamais de plus grandes ni auparavant ni depuis lors; on y trouve aussi de vastes forêts solitaires, où les nymphes chaque jour chassent les bêtes sauvages.

73. Le duc ne s'arrêta pas à tout examiner; il n'était pas monté là pour cet objet. Il fut conduit par le saint apôtre dans un vallon resserré entre deux montagnes. Là était miraculeusement réuni tout ce qui se perd ou par notre faute, ou par les outrages du temps, ou par ceux du hasard : là se rassemble ce qui se perd ici-bas.

74. Je ne parle pas seulement des royaumes ou des richesses, sur lesquels s'exerce la roue inconstante de la Fortune; mais j'entends aussi ce que la Fortune n'a pas le pouvoir d'enlever ou de donner. Là-haut sont beaucoup de réputations que le temps à la longue, comme un ver rongeur, a dévorées ici-bas; là-haut sont un nombre infini de prières et de vœux qui par nous pécheurs sont adressés à Dieu.

75. Les larmes et les soupirs des amants, le temps inutile qui se perd au jeu, la longue oisiveté des ignorants, les vains projets qu'on n'a jamais réalisés; les vains désirs, en si grande quantité, qu'ils encombrent la plus grande partie de ce lieu : en somme, tout ce que vous avez jamais perdu ici-bas, vous pouvez le retrouver en montant là-haut.

76. Le paladin, passant à travers ces amas, interroge son guide tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre. Il voit une montagne de vessies gonflées, qui semblaient contenir du tumulte et des cris; et il apprit que c'étaient les antiques couronnes des Assyriens, de la Lydie, des Perses et des Grecs, qui furent célèbres jadis et dont le nom aujourd'hui est presque éteint.

77. Il voit en un tas des hameçons d'or et d'argent : c'étaient ces dons qu'on fait, dans l'espoir d'une récompense, aux rois, aux princes avares, aux patrons. Il voit des filets cachés dans des guirlandes ; il interroge, et il apprend que ce sont autant de flatteries. Les vers faits à la louange des seigneurs ont l'aspect de cigales crevées.

78. Il découvre les amours malheureux sous la forme de nœuds d'or et de chaines ornées de pierres précieuses. Il y avait des serres d'aigle; elles furent, comme il l'apprend, les pouvoirs donnés par les souverains à leurs courtisans. Les soufflets qui forment des massifs autour de lui, sont les fumées des princes, et les faveurs passagères qu'ils accordent à leurs Ganymèdes, et qui s'évanouissent ensuite avec la fleur de leurs années.

79. Il y avait des ruines de villes et de citadelles avec de grands trésors dispersés. Sur sa demande, Astolphe apprend que ce sont les traités, et cette conjuration qui paraît si mal cachée. Il voit des serpents à figure de femme : ce sont les travaux des faux monnayeurs et des voleurs; puis des tessons de bouteilles de diverses sortes : c'étaient les misérables servitudes des cours.

80. Il voit une grande quantité de soupes répandues, et il demande à son docteur ce que cela signifie. « Ce sont, dit-il, les aumônes qu'on laisse pour être faites après la mort. » Il passe près d'un grand monceau de fleurs variées, qui eurent jadis une bonne odeur, mais qui aujourd'hui sentent mauvais. C'était (s'il est permis de le dire) la donation que Constantin fit au bon pape Sylvestre [1].

81. Il voit une grande quantité de lacs avec de la glu : ô femmes! c'étaient vos attraits. Il serait trop long de détailler en vers toutes les choses qui furent là montrées à Astolphe : après des milliers et des milliers je n'aurais pas fini. On trouve là tout ce qui se rapporte à notre vie terrestre; la folie seule fait défaut, car elle reste ici-bas et n'en part jamais.

82. Là Astolphe se rencontra avec quelques-unes de ses journées et de ses actions, qu'il avait jadis perdues ; s'il n'avait pas avec lui d'interprète, il ne les reconnaîtrait pas à leurs formes diverses. Puis il arriva à cette chose que nous croyons si bien posséder, que jamais on n'adresse de prières à Dieu pour en obtenir : je parle du bon sens; il y en avait là une montagne, plus grande à elle seule que toutes les autres choses réunies.

83. C'était une sorte de liqueur fluide, subtile, s'évaporant aisément, si on ne la conserve pas bien



ILS ENTRENT DANS L'EMPIRE DE LA LUNE. (CHANT XXXIV, STANCE 70.)

bouchée : on la voyait recueillie en différentes fioles propres à cet usage et d'une capacité plus ou moins grande. La plus grande de toutes était celle qui contenait le grand sens du comte d'Angers devenu fou. Et on la reconnaissait des autres parce qu'il était écrit dessus : « Bon sens de Roland. »

84. Et de même toutes les autres fioles avaient aussi écrit le nom de ceux à qui avait appartenu le bon sens. Le duc français[12] trouva une grande partie du sien ; mais ce qui l'étonna bien davantage, ce fut de voir que bien des gens qu'il ne soupçonnait pas d'avoir perdu un drachme de leur raison en avaient au contraire assez peu gardé ; et il en avait la preuve évidente puisqu'il s'en trouvait une bonne partie en ce lieu.

85. Les uns le perdent par amour, d'autres par ambition, d'autres à chercher la fortune en courant la mer, d'autres dans l'attente des faveurs des grands, d'autres à étudier les sottises de la magie ; d'autres à réunir des pierres précieuses, d'autres les ouvrages des peintres, et d'autres à quelque autre chose qui leur plaît plus que quoi que ce soit. Il y avait une collection de sophistes, d'astrologues, et les poëtes aussi s'y trouvaient en grand nombre.

86. Astolphe prit le sien : ce que lui permit l'écrivain de l'obscure Apocalypse. Il se mit sous le nez la fiole dans laquelle était son bon sens, qui, paraît-il, regagna sa place. Car Turpin reconnaît que depuis ce moment Astolphe vécut sage pendant longtemps. Mais qu'une étourderie, qu'il commit ensuite, lui fit perdre une autre fois la cervelle.

87. Astolphe prit la fiole la plus grande, la plus remplie, où était le bon sens, qui faisait jadis la sagesse du comte. Et elle n'était pas aussi légère qu'il le croyait, en la voyant en tas avec les autres. Avant que le paladin redescendît de cette sphère pleine de lumière aux sphères inférieures, il fut conduit par le saint apôtre dans un palais près duquel coulait un fleuve.



Stance 79.

88. Toutes les chambres en étaient remplies de pelotons de lin, de soie, de coton, de laine, teints de différentes couleurs, soit laides, soit agréables. Dans la première salle une vieille femme tirait tous ces fils à un dévidoir, comme nous voyons pendant l'été la villageoise tirer des cocons la dépouille mouillée des fils, au moment où l'on recueille la soie nouvelle.

89. Quand un peloton est fini, il y a quelqu'un pour en remettre un autre, et aussi pour en rapporter d'autre part. Une autre femme sépare les fils fins des fils grossiers qu'a mélangés la première. « Quel travail se fait ici ? Je ne puis le comprendre, » dit Astolphe à saint Jean, qui lui répondit : « Ces vieilles sont les Parques, qui avec ces pelotons filent les vies de vous autres mortels.

90. « Tant que dure un des pelotons, autant dure la vie humaine, et pas un moment de plus. La Mort et la Nature ont toujours l'œil ici pour savoir l'heure où tout homme doit mourir. L'une d'elles

a le soin de choisir les beaux fils, afin qu'ils soient tissés pour l'ornement du Paradis, et des fils les plus grossiers sont faits de rudes liens pour les damnés. »

91. Tous ces pelotons déjà mis sur le dévidoir, et choisis pour un autre travail, avaient les noms imprimés sur de petites plaques, les unes de fer, les autres d'argent et d'or. Ensuite ils étaient mis en monceaux épais, et on voyait un vieillard infatigable en emporter sans en rendre jamais, et revenir toujours en chercher de nouveau.

92. Ce vieillard était si expéditif et si agile, qu'il semblait être né pour courir; et de ce monceau il emportait plein les pans de son manteau des noms gravés. Où il allait et pourquoi il faisait cela, je vous le dirai dans l'autre chant, si vous montrez que vous y prenez plaisir, en m'écoutant avec votre bienveillance habituelle.







CHANT TRENTE-CINQUIÈME

1. Qui montera pour moi au ciel[1], ma Dame! et en rapportera ma raison perdue? Depuis que partit de vos beaux yeux le trait qui m'a percé le cœur, chaque jour je la perds davantage. Je ne me plaindrai pas de cette grande perte, pourvu qu'elle n'augmente pas, mais qu'elle reste au même point; car, si ma raison allait s'affaiblissant davantage, je craindrais de devenir tel que j'ai dépeint Roland.

2. Pour retrouver mon esprit égaré, m'est avis que point n'est besoin de monter dans les airs jusqu'au cercle de la lune, ou au paradis, car je ne crois pas qu'il soit logé si haut. Il s'en va toujours errant dans vos beaux yeux, sur votre doux visage, sur votre sein d'ivoire et ses collines d'albâtre; et moi, avec mes lèvres, je le recueillerai, s'il vous plaît que je le reprenne.

3. Le paladin allait à travers ce vaste palais, regardant tous les fils des vies futures, après avoir vu tourner sur le fatal dévidoir celles qui étaient déjà commencées; et il découvrit un peloton qui paraissait plus brillant que de l'or pur. Des pierres précieuses réduites en poudre, si l'art parvenait à les filer, en les comparant à ce fil seraient mille fois moins belles.

4. Ce beau peloton, qui dans le nombre infini n'avait pas son pareil, lui plut merveilleusement, et lui inspira un vif désir de savoir quand commencerait une si belle vie, et à qui elle était destinée. L'évangéliste ne lui cacha rien; elle commencerait vingt ans avant que l'année courante depuis l'incarnation du Verbe fût marquée par un M et par un D[2].

5. Et de même que cette laine, sans pareille pour le brillant

et la beauté, n'a pas d'égale, ainsi serait singulièrement heureuse la vie qui devait en sortir. Car il sera infailliblement et à jamais doté des plus grandes, des plus rares qualités, que puissent accorder à un homme la nature, ses propres efforts, ou les faveurs de la fortune.

6. « Entre les cornes altières du roi des fleuves [3], lui disait-il, est situé aujourd'hui un petit bourg; devant lui coule le Pô, derrière s'étend un marais fangeux et profond : avec le cours des années je



Stance 13.

l'aperçois devenu la plus belle des villes d'Italie, non pour ses murailles, ou ses vastes palais royaux, mais pour la culture des beaux-arts et l'élégance de ses mœurs.

7. « L'accroissement glorieux et si rapide de cette ville n'est pas une chose fortuite, un hasard heureux; mais le ciel l'a ordonné, pour qu'elle fût digne de donner le jour à l'homme dont je te parle : on greffe et l'on suit avec soin la croissance de la branche où le fruit doit venir, et l'ouvrier affine l'or dans lequel il veut sertir une pierre précieuse.

8. « Jamais âme, au séjour terrestre, n'eut une enveloppe si charmante et si belle. Rarement des

sphères célestes est descendue ou descendra une aussi noble intelligence, que l'éternelle Providence en conçut la haute pensée, pour créer Hippolyte d'Este. Hippolyte d'Este sera le nom de l'homme choisi à qui Dieu destine de si riches présents.

9. « Ces qualités qui, partagées entre plusieurs, suffiraient pour leur donner de l'éclat à eux tous; celui dont tu as voulu que je te parle les aura toutes réunies en lui pour sa gloire. Les vertus seront encouragées, les lettres seront protégées par lui; si je voulais énumérer ses autres mérites, cela m'entraînerait si loin, que Roland attendrait en vain sa raison. »

10. C'est ainsi que l'imitateur du Christ s'entretenait avec le duc. Après qu'ils eurent visité toutes les salles du vaste palais d'où devaient sortir les vies humaines, ils descendirent sur le fleuve, qui, mêlé de sable, roulait des eaux sales et troubles, et ils trouvèrent sur la rive le vieillard qui y venait portant les noms écrits sur des étiquettes.

11. Je parle, je ne sais si vous vous le rappelez, de celui que j'ai laissé, à la fin de l'autre chant, vieux de figure et si agile de ses membres, qu'il est beaucoup plus rapide qu'aucun cerf. Il remplissait son manteau des divers noms, il en diminuait le tas et ne finissait jamais, et il déchargeait, ou plutôt il perdait son riche fardeau dans le fleuve qui se nomme le Léthé[4].



Stance 15.

12. Lorsque le prodigue vieillard, dis-je, arrive sur le bord du fleuve, il secoue le manteau qu'il a rempli et laisse tomber dans l'onde troublée tous les noms gravés. Un nombre infini, dont on ne peut tirer le moindre usage, s'y enfonce, et de cent mille que le sable engloutit au fond, à peine s'en conserve-t-il un.

13. Le long de ce fleuve et autour de ses rives volaient des bandes de corbeaux, d'avides vautours, de corneilles et d'oiseaux divers, qui faisaient avec leurs cris un vacarme de bruits assourdissants. Ils accouraient tous au butin quand ils voyaient répandre les immenses trésors. Celui-ci en saisit dans son bec, celui-là avec ses serres crochues; mais il ne l'emporte pas loin.

14. Lorsqu'ils veulent prendre leur vol dans les airs, ils n'ont plus la force de supporter leur charge, de sorte que le Léthé dérobe encore des noms précieux et dignes de mémoire. Parmi tant d'oiseaux, il y avait deux cygnes seulement, aussi blancs, seigneur, que l'aigle[5] de vos armes, rapportant sûrement et joyeux dans leur bec le nom qui leur échoit en partage.

15. Ainsi, contre les desseins méchants et funestes du vieillard, qui voudrait tout abandonner au

fleuve, les bienfaisants oiseaux en sauvent quelques-uns ; l'oubli engloutit le reste. Ces cygnes sacrés s'en vont tantôt en nageant, tantôt en battant l'air de leurs ailes, jusqu'à ce que près des rives du fleuve fatal ils trouvent une colline, et sur cette colline un temple.

16. Ce temple est consacré à l'Immortalité. Là une belle nymphe, descendant de la colline, vient sur les bords du fleuve Léthé, prend les noms dans le bec des cygnes, et les attache autour de la statue élevée sur une colonne au milieu du temple. Là elle les consacre et les dispose de façon qu'on puisse les y voir tous éternellement.

17. Qui était ce vieillard, et pourquoi répandait-il sans aucun fruit tous ces beaux noms dans le fleuve? Et les oiseaux, et le lieu saint d'où la belle nymphe descendait au fleuve? Astolphe désirait vivement connaître le sens caché de ces grands mystères. Il interrogea sur toutes ces choses l'homme de Dieu qui lui répondit ainsi :

18. « Tu dois savoir qu'il ne se meut pas une feuille là-bas sans qu'un signe nous l'apprenne. Il faut que tous les événements se correspondent sur la terre et au ciel, mais sous une figure différente. Ce vieillard, dont la barbe inonde la poitrine, si agile que rien ne l'arrête jamais, accomplit ici, dans cette sphère élevée, les mêmes faits et la même œuvre que le Temps là-bas.



Stance 29.

19. « Lorsque les fils sont roulés sur la roue, là-bas la vie humaine arrive à sa fin. La réputation sur la terre, ici la marque qui en reste, pourraient être l'une et l'autre immortelles et divines, si ici le vieillard à la barbe hérissée et là-bas le Temps ne les détruisaient sans cesse. Celui-là les jette, comme vous voyez, dans le fleuve, et celui-ci les plonge dans l'éternel oubli.

20. « Et de même qu'ici les corbeaux, les vautours, les chouettes et les autres oiseaux s'efforcent tous de tirer de l'eau les noms qui leur paraissent les plus beaux, de même là-bas les ruffians, les flatteurs, les bouffons, les mignons, les délateurs, et tous ces gens qui vivent dans les cours, qui y sont mieux accueillis que les hommes de mérite et les gens de bien,

21. « Et qu'on appelle de même courtisans aimables, parce qu'ils savent imiter l'âne et le pourceau; ces êtres inutiles et infâmes, dont je te parle, nés seulement pour satisfaire leurs appétits gloutons, lorsque la juste Parque, ou plutôt Vénus et Bacchus, ont tranché le fil des jours de leur maître, en ont quelque temps encore le nom à la bouche, puis ils le laissent comme un fardeau tomber dans l'oubli.

22. « Mais de même que les cygnes rapportent au temple, avec des chants joyeux, les médailles qu'ils ont sauvées, ainsi les hommes dignes d'être chantés par les poëtes sont sauvés de l'oubli, plus cruel que la mort. O princes, vous êtes sages et bien avisés, vous qui, suivant l'exemple de César, vous faites des amis des écrivains; de la sorte vous n'avez pas à craindre les ondes du Léthé.

23. « Ainsi que les cygnes, les poëtes sont rares, les poëtes véritablement dignes de ce nom, soit parce que le ciel ne permet pas qu'une trop grande quantité d'hommes illustres fleurisse à la fois, soit à cause de la coupable avarice des princes qui laissent de divins génies dans la mendicité; qui, étouffant les talents et exaltant les vices, bannissent ainsi les beaux-arts de leurs États.

24. « Crois que Dieu a privé ces ignorants de l'intelligence, qu'il les a aveuglés, en les rendant hostiles à la poésie, afin que la mort les consumât tout entiers. Au lieu qu'ils seraient sortis vivants

du tombeau, eussent-ils eu des vices affreux; s'ils avaient su se rendre Cirrha[7] favorable, ils auraient laissé d'eux un parfum plus agréable que le nard et la myrrhe.

25. « Énée ne fut pas aussi pieux, ni Achille aussi fort, ni Hector aussi vaillant que le dit la Renommée; et il y en a eu des milliers et des milliers qui peuvent véritablement leur être préférés; mais ce sont les palais et les belles campagnes données par leurs descendants, qui les ont fait élever à ce haut degré de gloire infinie, par les mains des écrivains ainsi honorés[8].

26. « Auguste ne fut ni aussi religieux ni aussi humain que le proclame la trompette de Virgile. Le goût éclairé qu'il a eu pour la poésie a effacé pour lui les horreurs des proscriptions. Personne ne saurait si Néron fut cruel, et sa réputation ne serait peut-être pas moins bonne, quoiqu'il eût soulevé la colère de la terre et du ciel, s'il avait su conserver l'amitié des écrivains.


Stance 31

27. « Homère nous a montré Agamemnon victorieux, et représenté les Troyens comme lâches et impuissants; il nous a dit que Pénélope, fidèle à son époux, avait souffert mille outrages de ses prétendants. Et si tu veux que la vérité ne te soit pas cachée, prends le contre-pied de cette histoire : crois que ce sont les Grecs qui ont été vaincus, Troie victorieuse, et que Pénélope fut une coquette[9].

28. « D'un autre côté, vois quelle réputation laisse Didon qui avait le cœur si chaste! Elle passe pour une prostituée[10], seulement parce que Virgile ne fut pas pour elle un ami. Ne t'étonne pas si je te parle de tout cela abondamment et si j'en suis essoufflé : j'aime les écrivains, et c'est justice, puisque dans votre monde j'ai été écrivain moi-même.

29. « Et au-dessus de tous les autres, j'ai acquis une gloire que ni le temps ni la mort ne peuvent m'enlever. Et il était juste que le Christ, si dignement célébré par moi, accordât cette récompense à mon zèle. Je suis affligé de voir ceux qui vivent dans ces tristes temps, où la bienfaisance tient sa porte fermée, et qui, le visage pâle, maigre, décharné, nuit et jour, y frappent en vain.

30. « C'est ainsi, pour en revenir à mon premier sujet, qu'il y a si peu de poëtes et d'hommes d'étude; car les bêtes féroces elles-mêmes abandonnent les lieux où elles n'ont ni abri ni subsistance. » En disant cela, le bienheureux vieillard s'enflammait, ses yeux paraissaient deux foyers. Puis il se tourna vers le duc avec un aimable sourire, et son visage troublé reprit sa sérénité.

31. Laissons maintenant Astolphe avec l'auteur de l'Évangile. Quant à moi, je veux franchir d'un

saut tout l'espace qui sépare le ciel de la terre. Car je ne puis plus rester là-haut sur mes ailes. Je reviens à la dame à qui la jalousie, avec un trait douloureux, avait causé une cruelle blessure. Je l'ai laissée le jour où, dans un rapide combat, elle avait jeté à terre trois rois l'un après l'autre;

32. Au moment où, arrivée le soir à un château qui se trouve sur la route de Paris, elle eut la nouvelle qu'Agramant, mis en déroute par son frère, s'était retiré dans Arles. Certaine que son Roger devait être avec lui, aussitôt que le jour nouveau éclaira le ciel, elle se remit en route vers la Provence, où elle avait aussi entendu dire que Charles le poursuivait.

33. En se dirigeant vers la Provence par la route la plus directe, elle rencontra une jeune femme, remarquable par la beauté de ses traits et la distinction de ses manières, bien qu'elle fût baignée de larmes et dans l'affliction. C'était l'aimable dame qui, éperdue d'amour pour le fils de Monodant, avait laissé au pont son amant prisonnier de Rodomont.

34. Elle venait cherchant un chevalier qu'elle pût opposer au païen, et qui, redoutable dans un combat, pût, comme la loutre, agir aussi bien dans l'eau que sur la terre. L'inconsolable amante de Roger, lorsqu'elle rencontre cette autre inconsolable, la salue courtoisement et lui demande la cause de sa douleur.

35. Fleur-de-lis la considère, et il lui semble qu'elle voie un chevalier qui fera son affaire; et elle commence à lui raconter l'histoire du pont, dont le roi d'Alger défend le passage; et comment il avait été sur le point de lui ravir son amant; non qu'il fût plus fort, mais l'astucieux Sarrasin savait tirer avantage du fleuve et de l'étroitesse du pont.

36. « Si vous êtes, dit-elle, aussi brave et aussi généreux que ces deux qualités semblent s'annoncer dans votre air, vengez-moi, pour Dieu, de celui qui m'a pris mon époux et est cause que je m'en vais si triste, ou du moins indiquez-moi en quel pays je pourrais trouver quelqu'un capable de lui résister, et assez habile dans les armes et les combats pour que le païen tire peu de profit de son pont et de son fleuve.

37. « Outre que vous ferez ce qui est le devoir d'un honnête homme et d'un chevalier errant, vous emploierez votre valeur en faveur du plus fidèle de tous les amants fidèles. Il ne m'appartient pas de vous parler de ses autres vertus, et il en a tant et tant qu'on peut dire de celui qui ne les connaît pas qu'il est privé de voir et d'entendre. »

38. La magnanime femme, qui se plut toujours à toute entreprise capable d'attirer sur son nom les éloges et la gloire, se décide à l'instant à aller vers le pont : et d'autant mieux en ce moment, qu'elle est désespérée. Elle irait volontiers encore quand elle devrait y périr. Car l'infortunée, se croyant abandonnée de son Roger, a pris l'existence en haine.

39. « Quelle que soit ma valeur, répondit Bradamante, je m'offre, jeune amoureuse, à tenter l'entreprise difficile et périlleuse; je le fais pour d'autres motifs encore que je passe sous silence, mais par-dessus tout parce que vous dites de votre amant une chose qui, je crois, se dit de bien peu d'hommes : sa fidélité en amour. Car, par ma foi, je vous jure que sur ce point je pensais qu'ils sont tous parjures. »

40. Elle prononça ces dernières paroles avec un soupir, un soupir qui partait du cœur; puis elle dit : « Marchons; » et, le jour suivant, elles arrivèrent au fleuve et au passage si redoutable. Lorsqu'elles furent découvertes par la sentinelle habituée à prévenir son maître en sonnant du cor, le païen s'arme, et, selon sa coutume, il se présente sur le pont au bord du fleuve.

41. Aussitôt que la guerrière y paraît, il la menace de la mettre à mort, à moins qu'elle ne fasse au grand tombeau l'hommage de ses armes et du cheval qu'elle monte. Bradamante, qui connaît toute l'histoire et qui sait comment Isabelle a été mise à mort par lui, car Fleur-de-lis la lui avait racontée, répond à l'orgueilleux Sarrasin :

42. « Pourquoi veux-tu, brutal, que les innocents fassent pénitence de ton crime? C'est toi qui l'as tuée, tout le monde le sait. C'est avec ton sang que tu dois apaiser ta victime. Si je te tue pour la

venger, ce sera pour elle une offrande, une expiation plus agréable, que toutes les armes et les équipements de tant de chevaliers que tu as jetés à bas de cheval.

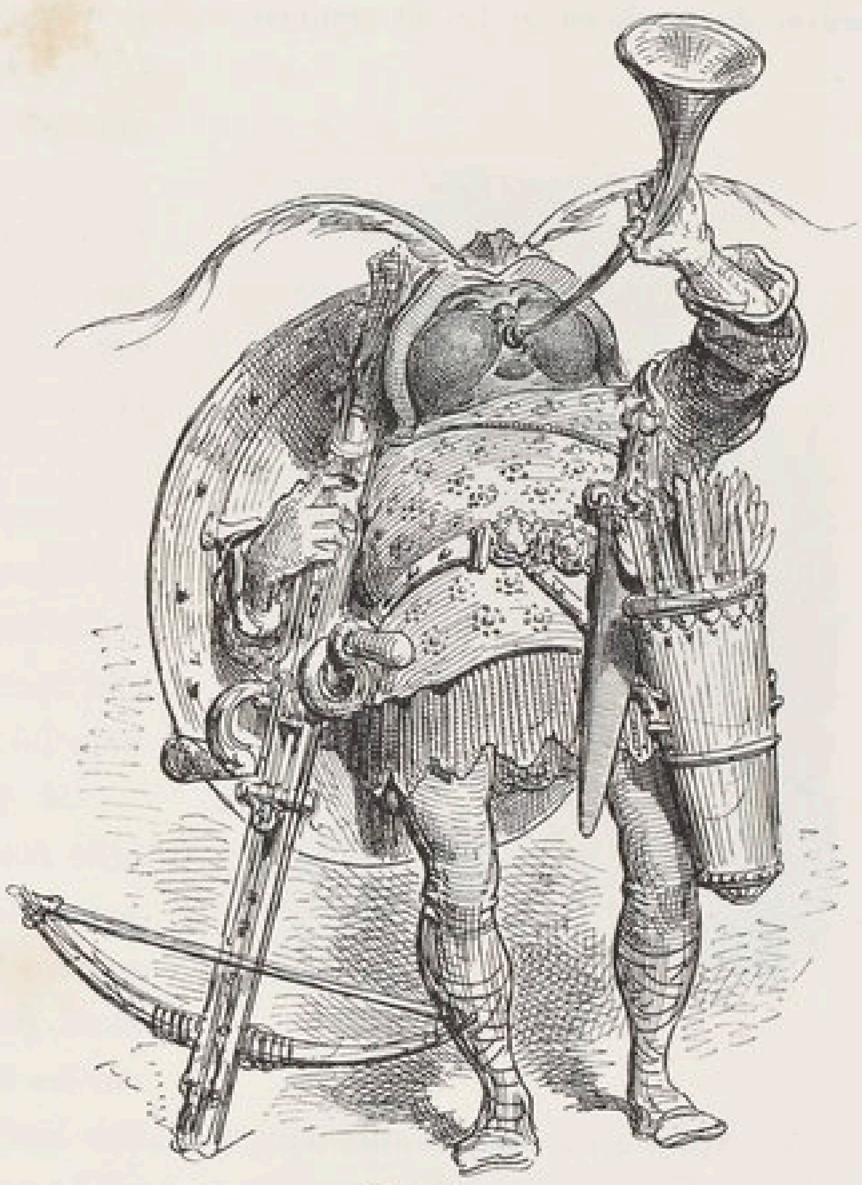
43. « Et ce don lui sera d'autant plus agréable, que je suis femme moi-même, comme elle l'était. Je ne suis venue ici que dans le dessein de la venger, et c'est mon seul désir. Mais il est bon de faire entre nous quelque convention, avant que ta valeur se mesure avec la mienne. Si je suis abattue, tu feras de moi ce que tu as fait de tes autres prisonniers.

44. « Mais si je te renverse, comme je le crois et l'espère, je veux obtenir ton cheval et tes armes, et les offrir seules au mausolée, et détacher toutes les autres des murailles de marbre ; et je veux que tu laisses aller tous les prisonniers. » Rodomont répondit : « Il me paraît juste qu'il en soit comme vous le proposez ; mais je ne pourrais pas vous donner maintenant les prisonniers, car je ne les ai pas en ce pays.

45. « Je les ai envoyés dans mon royaume en Afrique. Mais je vous le promets, et j'y engage ma foi, si par impossible il arrive que vous restiez en selle, et que je sois renversé, je ferai en sorte qu'ils soient tous délivrés, dans le temps nécessaire pour envoyer en hâte un messager faire exécuter ce que vous m'ordonnez, si je perds la partie.

46. « Mais s'il vous arrive d'avoir le dessous, ce qui est plus naturel et ce qui sera, j'en suis certain, je ne veux pas que vous laissiez vos armes, ni que votre nom soit inscrit comme celui d'une vaincue. C'est à votre charmante figure, à vos beaux yeux, à votre chevelure, à tout ce qui respire en vous la grâce et l'amour, que je veux faire hommage de ma victoire ; il me suffit que vous soyez disposée à m'aimer, au lieu de me haïr.

47. « Je suis d'une telle valeur, et j'ai une telle vigueur, que vous ne devez pas être humiliée d'avoir le dessous. » Bradamante eut un léger sourire, mais un sourire amer, qui indiquait de la colère plutôt que tout autre sentiment. Sans répondre à cet arrogant, elle retourna à l'entrée du pont de bois, piqua son cheval, et revint, avec la lance d'or, à la rencontre du Maure orgueilleux.



Stance 40.

48. Rodomont s'apprête à la joute, et vient à toute bride ; le bruit dont retentit le pont est assez fort pour être sans doute capable d'assourdir bien des gens qui se trouvent loin de là. La lance d'or fit son effet ordinaire ; elle enleva de sa selle ce païen jusque-là si solide à la joute, le suspendit en l'air, et l'étendit sur le pont la tête en bas.

49. Dans le trajet la guerrière trouva à peine place pour passer avec son cheval. Elle courut un grand risque et peu s'en fallut qu'elle ne trébuchât dans la rivière ; mais Rabican, que le vent et le feu avaient conçu, était si adroit et si agile, qu'il trouva un passage sur l'extrême bord du pont ; il aurait passé même sur le fil d'une épée.

50. Elle tourne bride, et, revenant au païen renversé : « Tu peux, lui dit-elle d'un ton plaisant, voir qui a perdu, et auquel de nous il est naturel d'avoir le dessous. » Le païen reste muet de surprise qu'une femme l'ait fait tomber. Il n'a ni le pouvoir ni la volonté de répondre, et il resta comme un homme frappé de stupeur et hébété.

51. Il se releva de terre silencieux et triste, puis, ayant fait quelques pas, il arracha son bouclier, son casque et le reste de son armure, et les jeta contre les rochers; et seul, à pied, il s'empressa de disparaître ; mais il avait auparavant chargé un de ses écuyers d'aller faire délivrer les prisonniers, selon ce qui avait été convenu.

52. Il s'en alla; et depuis lors on n'entendit plus parler de lui ; on apprit seulement qu'il s'était retiré dans une grotte obscure. Cependant Bradamante suspendit ses armes au magnifique tombeau, et fit enlever toute la dépouille des chevaliers qu'elle reconnut aux inscriptions pour être de la cour de Charles. Elle n'enleva pas le reste et ne permit pas qu'on les enlevât.

53. Outre les armes du fils de Monodant, il y avait celles de Sansonnet et d'Olivier, qui, pour trouver le comte d'Angers, avaient été conduits là par le chemin le plus direct. Ils y avaient été pris, et le jour précédent ils avaient été envoyés au loin par le fier Sarrasin. Elle fit retirer leurs armes du tombeau et les fit renfermer dans la tour.



Stance 52.

54. Elle laissa pendues aux rochers les autres armes qui avaient été enlevées aux chevaliers païens. Il s'y trouvait l'armure d'un roi dont les courses à la recherche de Frontalait [11] restèrent inutiles et vaines. Je parle de l'armure du roi de Circassie [12], qui, après avoir erré longtemps par monts et par vaux, vint laisser ici son second cheval et s'en alla allégé du poids de ses armes.

55. Ce roi païen était parti à pied et désarmé du pont périlleux, comme Rodomont laissait s'éloigner les autres qui étaient de sa religion. Mais il n'eut pas le courage de retourner au camp; il n'aurait pas eu le front d'y paraître; car, après ce dont il s'était vanté, c'eût été trop de honte pour lui d'y retourner dans un tel état.

56. Un nouveau désir le reprit encore de chercher celle dont l'image était seule gravée dans son cœur. Sa bonne fortune voulut qu'il apprît bientôt (par qui, je ne saurais le dire) qu'elle s'en retournait à son pays. Lui alors, poussé et éperonné par l'Amour, il se met aussitôt sur ses traces. — Mais je veux revenir à la fille d'Aymon.

57. Après avoir fait raconter dans une autre inscription comment le passage avait été rendu libre par elle, elle s'adressa à Fleur-de-lis qui avait le cœur dans l'affliction et baissait son visage rempli de larmes, elle lui demanda avec bonté où, en quittant ces lieux, elle voulait diriger ses pas. Fleur-de-lis répondit : « Je désire m'acheminer vers Arles au camp des Sarrasins.

58. « Là j'espère trouver un navire et d'autres passagers, pour gagner un autre rivage, mais je ne m'arrêterai pas que je ne sois réunie à mon seigneur, à mon époux. Je veux tenter tous les moyens pour le tirer de sa prison ; si celui que Rodomont vous a promis vient à me manquer, j'en veux essayer un autre, puis un autre encore.

59. « — Je m'offre, dit Bradamante, à vous accompagner une partie de la route, jusqu'à ce que vous soyez en vue d'Arles. Là je désire que, pour l'amour de moi, vous alliez trouver ce Roger du roi Agramant, qui remplit de son nom toutes les contrées, et que vous lui remettiez ce bon destrier, du haut duquel j'ai abattu l'altier Sarrasin.

60. « Je désire que vous lui disiez exactement ceci : Un chevalier qui se croit en mesure de prouver et de démontrer à toute la terre que vous manquez de foi à son égard, m'a donné ce cheval pour que je vous le remette, afin qu'il vous trouve complétement prêt. Il dit que vous preniez votre armure et votre cotte de mailles et que vous l'attendiez pour se battre avec vous.

61. « Dites-lui cela, et rien de plus ; et, s'il veut savoir de vous qui je suis, dites-lui que vous ne le savez pas. » Fleur-de-lis répondit avec sa bonté ordinaire : « Ce n'est pas en paroles seulement que je m'empresserai de vous rendre service, moi qui suis prête à exposer ma vie pour vous qui en avez fait autant pour moi. » Bradamante lui rend grâces, prend Frontin, et le lui présente par la bride.



Stance 62.

62. Les jeunes et belles voyageuses vont ensemble, à grandes journées, le long du fleuve, jusqu'à ce qu'elles aperçoivent Arles, et à quelque distance elles entendent retentir sur le rivage prochain le bruit de la mer frémissante. Bradamante s'arrête presque à l'entrée des faubourgs et près des barrières, afin de donner à Fleur-de-lis le temps nécessaire pour conduire le cheval à Roger.

63. Fleur-de-lis se met en marche, passe la herse, le pont-levis et la porte ; elle prend quelqu'un pour l'accompagner au logis où demeure Roger ; elle descend, s'acquitte auprès du jeune guerrier de son ambassade, ainsi que cela lui était prescrit, et lui remet le bon Frontin : de là elle s'en va, sans attendre de réponse, pour s'occuper en diligence de ses propres affaires.



Stance 62.

64. Roger confondu reste dans une profonde rêverie ; nul indice ne le met sur la voie pour deviner qui le défie, qui lui fait adresser tout ensemble un outrage et un présent. Il ne voit pas, il ne peut



Stance 66.

imaginer qui est-ce qui l'appelle un homme sans foi, quel homme au monde peut lui adresser un tel reproche ; et il penserait à tout autre avant de songer à Bradamante.

65. Que ce fût Rodomont plutôt qu'un autre, il était assez disposé à s'arrêter à cette opinion. Et encore, pense-t-il, pourquoi faut-il qu'il entende de lui un tel reproche ? Il ne peut en imaginer la cause. Excepté lui, il ne sait personne dans tout le reste du monde avec qui il ait une querelle et un différend. Cependant l'héroïne de la Dordogne demande le combat et sonne fortement du cor.

66. On vient annoncer à Marsile et à Agramant que hors des murs un chevalier demande le combat. Par hasard Serpentin était près d'eux ; il obtint de revêtir son armure, et promit de se rendre maître de cet arrogant. Le peuple accourt sur les remparts ; il ne reste pas d'enfant, il ne reste pas de vieillard qui ne vienne voir lequel aura le dessus.

67. Serpentin de l'Étoile, avec une riche soubreveste et un bel équipement, se présente pour jouter. A la première rencontre il est étendu à terre; son coursier s'enfuit et paraît avoir des ailes. La courtoise guerrière court après lui, le présente par la bride au Sarrasin, et lui dit : « Montez, et faites que votre maître m'envoie un chevalier plus solide que vous. »

68. Le roi d'Afrique, qui était avec une cour nombreuse sur les remparts voisins de la joute, s'étonne beaucoup du procédé courtois dont la guerrière a usé à l'égard de Serpentin. « Il avait le droit de le faire prisonnier, et il ne le prend pas, » disait-il à tous les Sarrasins qui l'entendaient. Serpentin arrive, et, suivant la volonté de Bradamante, il demande de sa part au roi un chevalier plus solide.

69. Grandonio de Volterna, plein de fureur, le plus orgueilleux chevalier d'Espagne, obtint à force de prières d'être le second, et il sort des remparts la menace à la bouche. « Ta courtoisie ne te servira absolument de rien; car, lorsque je t'aurai vaincu, je veux te mener prisonnier à mon maître; mais tu mourras ici, si je possède ma valeur ordinaire. »

70. La dame lui répondit : « Je ne veux pas que ta brutalité puisse empêcher ma courtoisie de t'inviter à t'en retourner avant que tes os soient endoloris par une chute sur la terre durcie. Retourne, et dis à ton roi, de ma part, que je ne me suis pas dérangée pour lutter contre des champions tels que toi ; mais c'est pour rencontrer un guerrier qui en vaille la peine que je suis venue ici demander le combat. »



Stance 71.

71. Ces paroles piquantes, âcres et amères allument un feu si ardent au cœur du Sarrasin, que, sans pouvoir répliquer un mot, il tourne la bride de son cheval avec colère et dépit. La dame en fait autant, et elle dirige Rabican et la lance d'or contre cet arrogant. A peine la lance fatale a-t-elle touché l'écu, que le païen est renversé les pieds en l'air.

72. La magnanime guerrière arrête son cheval et lui dit : « Je te l'avais bien prédit, qu'il valait mieux te charger de mon message que d'avoir si grand désir de jouter. Dis au roi, je te prie, qu'en dehors de la bande il choisisse un chevalier qui soit digne de moi; qu'il ne continue pas à me fatiguer avec vous autres qui avez peu d'expérience des armes. »

73. Ceux qui sont sur les remparts ne peuvent imaginer quel est ce guerrier si ferme sur les arçons. Ils nomment entre eux les plus fameux chevaliers qui les ont fait souvent trembler dans les plus grandes chaleurs. Plusieurs disent que c'est Brandimart. La plupart s'accordent à dire que c'est Renaud. Beaucoup auraient porté leurs suppositions sur Roland; mais ils savaient son destin digne de pitié.

74. Le fils de Lanfuse sollicite la troisième joute et dit : « Ce n'est pas que j'espère vaincre, mais c'est pour que ces guerriers aient une plus valable excuse de leur chute, si, moi aussi, je suis renversé. » Puis il se met en mesure d'avoir tout ce qui est nécessaire pour une joute. Sur cent chevaux qu'il tenait dans son écurie, il prend un destrier d'élite, propre à une course très-rapide.

75. Il se présente pour jouter contre la dame; mais d'abord il lui fait un salut qu'elle lui rend; et elle lui dit : « S'il m'est permis de le savoir, ayez la gracieuseté de me dire qui vous êtes. » Ferragus la satisfit en cela, car il lui arrivait rarement de cacher son nom. « Certainement je ne vous refuse pas pour adversaire, ajouta-t-elle; mais j'en aurais plus volontiers désiré un autre.

76. — Qui donc? » dit Ferragus. Elle répondit : « Roger! » et à peine put-elle le prononcer ce nom, et, en le disant, une couleur semblable à celle des roses se répandit sur son ravissant visage;

puis elle ajouta : « De qui la glorieuse renommée m'a fait venir pour éprouver un tel guerrier. Je ne désire rien autre ; j'ai seulement à cœur de m'assurer quelle est sa valeur à la joute. »

77. Elle dit simplement ces paroles, auxquelles on a déjà peut-être entendu malice. Ferragus répondit : « Auparavant il faudrait essayer entre nous quel est le plus instruit dans le métier des armes. S'il arrive de moi ce qui est arrivé pour les autres, ce noble chevalier que vous manifestez un si vif désir de voir jouter contre vous, viendra ensuite réparer mon insuffisance. »

78. Tout en parlant ainsi, la jeune femme tenait la visière de son casque levée. Ferragus, admirant ce charmant visage, sent qu'il est déjà à demi vaincu, et tacitement il se dit en lui-même : « Il me semble que c'est un ange du paradis ; et, quoiqu'il ne m'ait pas encore touché de sa lance, je suis déjà terrassé par l'éclat de ses beaux yeux. »

79. Ils prennent du champ ; et, comme cela était arrivé aux autres, Ferragus fut lancé net hors de la selle. Bradamante arrêta son cheval et lui dit : « Retournez, et observez ce que je vous ai dit. » Ferragus s'en alla honteux ; il trouva Roger qui était près du roi Agramant, et il lui fit savoir que le chevalier le requérait pour le combat.

80. Roger, ne sachant pas encore quel était celui qui l'envoyait défier au combat, se réjouit, presque assuré de vaincre, et se fit apporter son armure et sa cotte de mailles. C'est en vain qu'il a vu sous quels rudes chocs les autres avaient été renversés, cela n'ébranle pas son cœur. — Comment il s'arma, comment il sortit, et tout ce qui s'en suivit, je le réserve pour l'autre chant.





CHANT TRENTE-SIXIÈME

1. C'est le propre d'une âme bien née, en quelque circonstance que ce soit, d'être toujours généreuse, et cela ne peut être autrement; car, par nature et par habitude, elle a pris ce caractère qu'il n'est plus ensuite en son pouvoir de changer. Il faut pareillement qu'en toute circonstance une âme vile se manifeste à découvert. Elle tourne sa nature vers le mal, et l'habitude en devient plus tard difficile à changer.

2. On a vu de nombreux exemples de générosité et de courtoisie chez les guerriers antiques; ils sont rares chez les guerriers modernes; mais chez ceux-ci on ne voit, on n'entend raconter que trop de choses horribles. Noble Hippolyte, dans cette guerre où vous avez orné les temples de drapeaux enlevés à l'ennemi, et ramené aux rivages de votre patrie leurs galères captives, chargées de butin,

3. Tous les actes inhumains, toutes les cruautés, auxquels pourraient se livrer le Tartare, le Turc ou le Maure, furent commis, contre la volonté des Vénitiens, qui furent toujours des modèles d'équité, par les mains impies et criminelles de leurs pervers soldats mercenaires. Et je ne parle pas encore de tant d'incendies allumés, qui brûlèrent nos villas et nos charmantes campagnes.

4. Bien que cela fût une affreuse vengeance, principalement contre vous, qui étiez auprès de l'Empereur, pendant que Padoue était assiégée, ils savaient [1] bien que souvent les incendies furent interdits par vous, et que vous fîtes aussi éteindre le feu, après qu'il avait été mis aux villages et aux églises, en suivant l'impulsion de la haute générosité innée chez vous.

5. Ce n'est pas de cela, ni de tant d'autres de leurs actes barbares et cruels que je veux parler, mais seulement de celui qui pourrait tirer des larmes des rochers, toutes les fois qu'il en est question; ce jour où vous envoyâtes, seigneur, vos gens en avant, là où les ennemis, sortis sous de fâcheux auspices de leurs vaisseaux, s'étaient établis dans un lieu fortifié.

6. Tels qu'Hector et Énée s'avancèrent jusqu'au milieu des flots pour brûler les vaisseaux des Grecs, tels je vis [2] un Hercule [3] et un Alexandre [4], poussés par un trop grand courage, partir ensemble, et éperonnant leurs chevaux, nous [2] devancer tous et inquiéter les ennemis jusque dans les retranchements, et pénétrer si avant, que le retour fut d'une extrême difficulté pour le second, et interdit au premier.

7. Ferruffin [5] se sauva, Cantelme [6] resta prisonnier. Que se passa-t-il dans ton esprit et dans ton cœur, duc de Sora [7], quand tu vis qu'au milieu de mille épées on arrachait son casque à ton généreux fils, qu'on l'emmenait captif sur un navire, et qu'on lui tranchait la tête sur le tillac? Je m'étonne en vérité que ce spectacle seul n'ait pu te donner la mort, comme le fer l'infligeait à ton fils.

8. Esclavon cruel! où as-tu appris les lois de la guerre? Dans quelle Scythie est-il entendu qu'on doit massacrer un prisonnier qui rend les armes et ne se défend plus? Est-ce donc parce qu'il a défendu sa patrie que vous lui donnez la mort? C'est à tort que le soleil nous éclaire aujourd'hui, siècle cruel, puisque tu es plein de Thyestes, de Tantales et d'Atrées.

9. Cruels barbares, vous avez tranché la tête du plus courageux jeune homme qu'il y eût de son temps d'un pôle à l'autre, du rivage extrême de l'Inde à celui où se couche le soleil. Sa beauté et ses tendres années auraient inspiré de la pitié à des anthropophages, à un Polyphème [8]; mais elles n'en trouvèrent pas chez vous, plus cruels, plus perfides que les Cyclopes, que les Lestrygons [9].



Stance 11.

10. Je ne crois pas que pareil exemple puisse se rencontrer chez les antiques guerriers, qui s'efforçaient tous de se montrer nobles et généreux; jamais ils n'étaient cruels après la victoire. Bradamante, non-seulement n'était pas impitoyable avec ceux qu'elle avait jetés à bas de la selle, en touchant leurs boucliers, mais elle tenait leurs chevaux et les faisait remonter.

11. Je vous ai raconté plus haut que cette belle et valeureuse guerrière avait abattu Serpentin de l'Étoile, Grandonio de Volterna et Ferragus, puis remis chacun d'eux en selle; je vous ai dit aussi que le troisième était venu de sa part défier Roger sur le terrain où on la considérait comme un chevalier.

12. Roger accepta le défi avec joie, et se fit apporter son armure. Pendant qu'il s'armait en présence du roi, les seigneurs recommencèrent à se demander de nouveau quel pouvait être ce chevalier si irrésistible, qui savait si bien frapper de la lance; et on demanda à Ferragus, qui lui avait parlé, s'il le connaissait.

13. Ferragus répondit : « Tenez pour certain que ce n'est aucun de ceux que vous avez dits. Il me semblait, en le voyant à visage découvert, que c'était le plus jeune frère de Renaud; mais, après avoir éprouvé sa haute valeur, et sachant que Richardet ne peut être de cette force, je pense que c'est sa sœur, qui, d'après ce que j'entends dire, lui ressemble beaucoup de figure.

14. « Elle a bien la réputation d'égaler en vigueur son frère Renaud et tous les paladins; mais, d'après ce que je viens d'en voir aujourd'hui, il me semble qu'elle vaut plus que son frère, plus que son cousin. » Lorsque Roger entend parler d'elle, sa figure se colore de la teinte vermeille que l'aube du jour répand dans les airs, son cœur est tout troublé, et il ne sait ce qu'il fait.

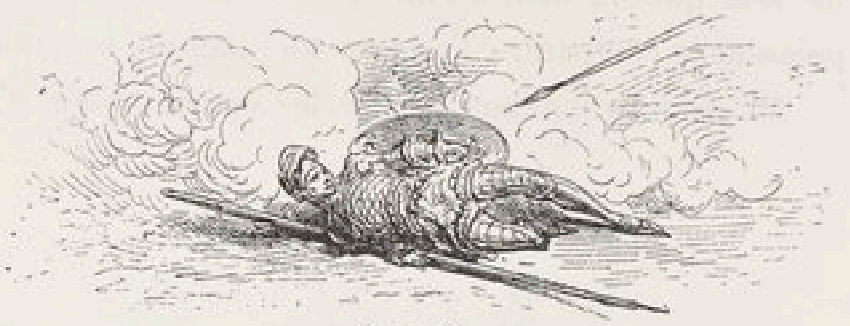
15. A cette nouvelle, excité et piqué par le dard de l'amour, il se sent à la fois brûlé par un feu intérieur et glacé par le froid que la peur fait courir dans ses os : la peur que la haine n'ait récemment éteint ce grand amour dont autrefois Bradamante brûlait pour lui. Dans cette confusion d'idées, il ne savait s'il devait sortir pour aller à sa rencontre, ou s'il devait demeurer.


Stance 17.

16. Or, Marphise, qui se trouvait là, avait une extrême envie d'aller jouter, étant tout armée, car rarement, soit de jour, soit de nuit, on la surprendrait dans un autre ajustement. Apprenant que Roger s'armait, elle se dit qu'elle se prive elle-même de la victoire, si elle laisse Roger sortir le premier : elle songe à prendre les devants et elle compte en avoir l'honneur.

17. Elle saute à cheval, et à coups d'éperon elle arrive promptement dans la lice où la fille d'Aymon, le cœur palpitant, attend Roger, avec le désir de le faire prisonnier ; et elle réfléchit et se demande seulement où il faut qu'elle dirige sa lance pour qu'il ait moins de mal du coup. Marphise s'avance hors de la porte ; elle a un phénix sur son casque.

18. Soit par orgueil, pour se désigner elle-même comme unique au monde en bravoure, soit pour glorifier sa chaste intention de vivre toujours sans égaux. La fille d'Aymon l'examine, et quand elle ne reconnaît pas les traits qu'elle aimait, elle lui demande comment elle se nomme ; et elle apprend que c'est là celle qu'aime son bien-aimé ;


Stance 20.

19. Ou, pour mieux dire, celle qu'elle croit aimée de lui, celle contre qui elle a tant de ressentiment et de haine, qu'elle se voit prête à mourir, si elle ne venge sur elle toutes ses larmes. Elle tourne son cheval, et elle revient avec une grande furie, non dans le désir de la jeter à terre, mais bien dans celui de lui traverser le cœur avec sa lance, et d'être enfin délivrée de tous ses soupçons.

20. A ce coup force est à Marphise d'aller voir si la terre est molle ou dure. Et c'est là une chose si extraordinaire qui lui arrive, qu'elle est sur le point d'en devenir folle de dépit. A peine est-elle à terre, qu'elle tire l'épée et veut se venger de sa chute. La fille d'Aymon, non moins superbe, lui crie : « Que fais-tu ? Tu es ma prisonnière.


Stance 23.

21. « Si j'ai volontiers usé de courtoisie pour les autres, je ne veux pas en avoir avec toi, Marphise, car on m'a dit qu'il n'y avait en toi qu'orgueil et vilenie. » A ces paroles on eût entendu frémir Marphise, comme le vent de la mer sur un rocher. Elle crie ; mais de rage elle se trouble tellement, qu'elle ne peut exprimer ce qu'elle veut répondre.

22. Elle agite son épée sans faire attention si elle frappe son ennemie ou son destrier au poitrail ou dans les flancs ; mais Bradamante tourne la bride à son coursier, et il se jette subitement de côté ; dans le même moment, la fille d'Aymon, pleine de colère et de fureur, pousse sa lance, et à peine a-t-elle touché Marphise, qu'elle la fait tomber à la renverse sur le sol.

23. A peine est-elle à terre qu'elle se relève, cherchant à faire avec son épée quelque blessure terrible. Bradamante pousse de nouveau sa lance, et de nouveau Marphise est renversée. Quelque

vigoureuse que fût Bradamante, elle n'était pourtant pas supérieure à Marphise au point de pouvoir ainsi la renverser à tout coup; mais telle était la vertu de la lance enchantée.

24. Sur ces entrefaites quelques chevaliers appartenant à notre religion s'étaient avancés jusqu'au milieu des deux camps où se faisait la joute, dont ils n'étaient éloignés que d'un mille et demi. Ils avaient vu quelle valeur montrait un des leurs, car ils ne peuvent reconnaître en Bradamante qu'un chevalier de leur nation.

25. Le noble fils de Trojan, les voyant s'approcher des murailles, ne voulut pas être pris au dépourvu en cas de quelque accident fortuit ou d'un danger quelconque. Il ordonna à beaucoup des siens de prendre les armes et de se présenter hors des remparts. Parmi eux était Roger, à qui la précipitation de Marphise avait dérobé la joute.


Stance 26.

26. L'amoureux jeune homme considérait attentivement l'issue du combat. Il tremblait de tout son cœur, inquiet pour sa chère moitié, car il connaissait bien la valeur de Marphise. Il fut inquiet, dis-je, dès l'abord, quand elles fondirent l'une sur l'autre avec fureur; mais quand il vit ce qui était arrivé, il resta émerveillé et stupéfait.

27. Et, lorsqu'il s'aperçut que cette lutte ne se terminait pas, comme les autres, à la première rencontre, il en eut au cœur une profonde douleur, car il craignait quelque accident fâcheux. Il ne veut que du bien à l'une et à l'autre, il les aime toutes les deux. Non que ces deux affections puissent se comparer : l'une est une flamme ardente ; l'autre est de l'amitié plutôt que de l'amour.

28. Il eût volontiers séparé les combattantes, s'il avait pu le faire avec honneur; mais ceux qui l'accompagnaient, craignant que le parti de Charles, qui leur semblait déjà avoir la supériorité, ne fût victorieux, s'élancent sur le champ de bataille et veulent troubler le combat. De l'autre côté, les chevaliers chrétiens se présentent en avant, et on en vient aux mains.


Stance 29.

29. De part et d'autre on entend crier aux armes, comme on était accoutumé à le faire presque tous les jours : « A cheval, ceux qui sont à pied ! prenez les armes, vous qui n'êtes pas armés; que chacun se range sous sa bannière ! » disaient dans un chant éclatant et belliqueux les trompettes, qui couraient à l'entour; et, en même temps qu'elles éveillent les chevaux, les tambours et les timbales appellent les fantassins.

30. Il s'engage une escarmouche aussi furieuse et aussi sanglante qu'on puisse l'imaginer. La vaillante guerrière de Dordogne, extrêmement affligée et désolée de n'avoir pu mettre Marphise à mort, comme elle le désirait passionnément, va, vient et se tourne d'un côté et d'un autre, tâchant d'apercevoir Roger, après qui elle soupire.

31. Elle le reconnaît à l'aigle d'argent que le jeune guerrier porte sur son écu d'azur. Elle attache sur lui ses yeux et ses pensées, et s'arrête à contempler ses épaules, sa poitrine, son port élégant et ses mouvements pleins de grâce; puis, s'imaginant avec dépit qu'une autre jouit de son amour, dans un transport de fureur elle s'écrie :

32. « Une autre aura donc le droit de baiser ces lèvres si belles et si douces, tandis que moi je ne

le pourrai pas? Ah! qu'il ne soit pas vrai qu'une autre te possède jamais, car si tu n'es pas à moi, tu ne dois pas être à une autre. Plutôt que de mourir seule de rage, je veux qu'avec moi tu meures de ma main; si je te perds ici, tu me seras du moins rendu par l'enfer, et tu resteras avec moi pour l'éternité.

33. « Si c'est toi qui me tues, il est bien juste que ce soit toi qui me donnes aussi la consolation de la vengeance : car toutes les règles, toutes les lois exigent que celui qui donne la mort à autrui, la reçoive à son tour. Et encore il ne semble pas que ta mort soit l'équivalent de la mienne; car la tienne est juste, la mienne est injuste. Je ferai mourir celui qui, hélas! souhaite mon trépas; mais toi, cruel, tu veux la mort de celle qui t'aime, de celle qui t'adore.

34. « O ma main! pourquoi n'as-tu pas le courage de percer avec le fer le cœur de mon ennemi? Lui, qui tant de fois m'a frappée à mort, sous l'apparence de la paix, dans la confiance de l'amour; qui peut consentir à m'ôter la vie sans avoir pitié de ma douleur. Enhardis-toi, mon âme, contre ce barbare, venge-toi par sa mort de mille morts qu'il m'a infligées. »

35. Elle fond sur lui en prononçant ces paroles ; mais d'abord : « Défends-toi, perfide Roger, lui crie-t-elle, tu n'iras plus, si je le puis, t'enorgueillir des dépouilles opimes du cœur d'une jeune fille. » Roger, en entendant ces paroles, croit reconnaître sa fiancée, comme c'était elle en effet. Il avait sa voix si présente à la mémoire, qu'il l'eût reconnue entre mille.



Stance 38.

36. Il pense bien que ces paroles doivent surtout signifier qu'elle l'accuse de n'avoir pas observé la convention qu'ils avaient faite ensemble. Pour s'en justifier, il lui fait signe qu'il veut lui parler; mais Bradamante, poussée par la douleur et la rage, venait déjà, la visière baissée, pour le renverser, et peut-être sur un terrain qui n'était pas recouvert de sable.

37. Quand Roger la voit si enflammée de colère, il se raffermit dans ses armes et sur sa selle. Il met sa lance en arrêt, mais il la tient suspendue, inclinée en partie, de manière à ne point la blesser. La jeune femme qui arrivait bien décidée à le frapper sans pitié et à lui faire une blessure, ne put, quand elle fut près, supporter l'idée de le jeter à terre et de lui faire volontairement un tel outrage.

38. Ainsi leurs lances restent sans effet à cette rencontre; c'est bien assez de la joute que l'Amour engage avec l'un et avec l'autre et de la lance d'or dont il les frappe au milieu du cœur. Puis Bradamante, ne pouvant se résoudre à faire un affront à Roger, tourne ailleurs la fureur allumée dans son sein, et elle accomplit des actions qui resteront célèbres tant que le ciel tournera.

39. En peu de temps elle en jette par terre trois cents et plus avec cette lance d'or. Elle seule, ce jour-là, remporta la victoire; seule, elle met en fuite le peuple sarrasin. Roger erre çà et là, autour d'elle, jusqu'à ce qu'il la rejoigne : « Je meurs, dit-il, si je ne te parle : hélas! que t'ai-je fait, que tu veuilles me fuir? Pour Dieu! écoute-moi. »

40. Ainsi qu'aux vents tièdes du midi, qui de la mer soufflent un air chaud, on voit fondre les neiges, les torrents et la glace tout à l'heure si dure; de même, à ces prières, à ces plaintes rapides, le cœur de la sœur de Renaud, que la colère cherchait à rendre plus dur que le marbre, s'amollit tout à coup et redevint compatissant.

41. Elle ne veut, ou ne peut pas lui répondre; mais elle pousse Rabican à l'écart, et elle s'éloigne autant qu'elle peut de la mêlée, faisant signe de la main à Roger. Elle se rend loin de la foule dans une vallée retirée, où au milieu d'un petit terrain uni se trouvait un bosquet de cyprès, qui semblaient tous tirés d'un même moule.

42. Dans ce bosquet s'élevait un tombeau de marbre blanc, nouvellement construit. Quelques vers



Stance 42.

apprenaient à ceux qui seraient curieux de le savoir, quel était celui qui y était enseveli. Mais je crois qu'arrivée en ce lieu, Bradamante s'inquiéta peu de l'inscription. Derrière elle Roger presse et pique si bien son cheval qu'il rejoint la jeune femme dans le bosquet.

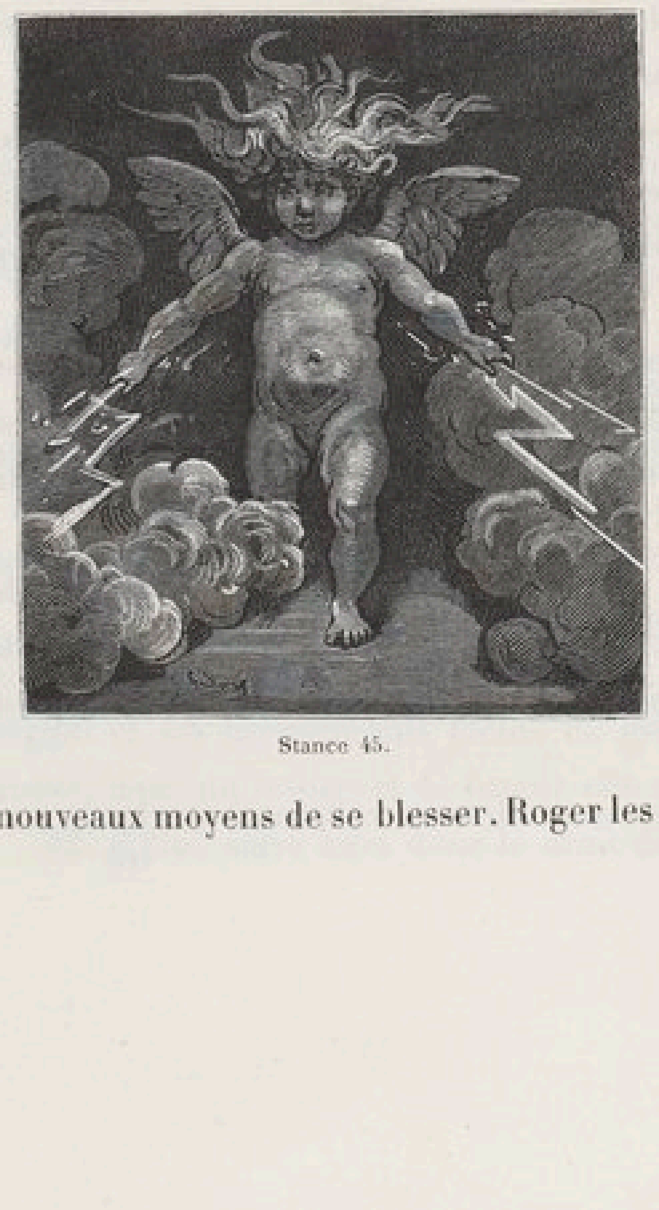
43. Mais revenons à Marphise, qui dans cet intervalle était remontée sur son destrier, et allait cherchant cette guerrière qui l'avait jetée à terre au premier choc. Elle la voit partir loin des bataillons armés, elle voit aussi Roger s'éloigner et la suivre. Elle ne s'imagine pas qu'il la suive par amour, mais elle pense que c'est pour mettre fin par les armes aux provocations et aux défis.

44. Elle pousse rudement son cheval, et vient si vite sur leurs traces, qu'elle arrive presque en même temps qu'eux. Combien sa venue fut désagréable à tous les deux, ceux qui aiment s'en doutent sans que je le décrive. Mais c'est surtout Bradamante qui s'en offense, parce qu'elle voit celle d'où viennent tous ses maux. Qui peut l'empêcher de croire que c'est vraiment son amour pour Roger qui l'amène si vite.

45. Et de nouveau elle appelle Roger perfide. « Il ne te suffisait pas, perfide, dit-elle, que j'apprisse ta perfidie par la renommée, si tu ne me la mettais pas encore sous les yeux. Tu désires ardemment, je le vois, me bannir loin de toi. Pour satisfaire ton désir injuste et cruel, je veux mourir; mais je tâcherai de faire aussi mourir avec moi celle qui est cause que je meure. »

46. En parlant ainsi, plus irritée qu'une vipère, elle s'élance et fond sur Marphise; elle applique si bien sa lance sur l'écu, qu'elle la fait tomber à la renverse, de manière que son casque s'enfonce presque à moitié dans la terre. Et on ne peut dire qu'elle ait été frappée à l'improviste; au contraire, elle a résisté autant qu'elle l'a pu, et cependant elle a frappé la terre de sa tête.

47. La fille d'Aymon, qui veut mourir ou donner la mort à Marphise, est dans une telle rage, qu'elle ne pense plus à frapper de nouveau avec la lance, pour la renverser de nouveau; mais son idée est de lui trancher la tête à moitié enfoncée dans le sable; elle jette loin d'elle la lance d'or, prend l'épée et descend rapidement de cheval.



Stance 45.

48. Mais elle n'arrive pas assez vite; Marphise se dresse contre elle, et dans un tel emportement de colère pour s'être vue, à la seconde épreuve, renversée si facilement sur le sable, que ni cris ni prières ne servent à Roger, profondément affligé de ce combat: la haine et la fureur aveuglent tellement les guerrières, qu'elles se battent comme des désespérées.

49. Elles en viennent à l'épée à bout portant, et dans le grand orgueil qui les enflamme, elles vont toujours en avant; elles se serrent de si près, qu'il ne leur reste plus qu'à se prendre corps à corps. Elles laissent tomber leurs épées dont le mouvement est arrêté, et elles cherchent de nouveaux moyens de se blesser. Roger les prie, les supplie toutes les deux, mais ses paroles ont peu d'effet.

50. Quand il voit que les prières sont impuissantes, il se dispose à les séparer de force. Il leur arrache à toutes les deux les poignards des mains, et les rejette au pied d'un cyprès. Maintenant qu'elles n'ont plus de fer pour se blesser, il s'interpose avec des prières ou des menaces; mais tout est inutile; faute d'autres armes, elles continuent à se battre avec les poings et avec les pieds [10].

51. Roger ne se rebute pas: il saisit tantôt l'une, tantôt l'autre, par les mains, par les bras, et l'éloigne; il fait tant qu'il allume contre lui-même, chez Marphise, la plus violente colère. Elle qui dédaigne tout le monde, elle ne tient même pas à l'amitié de Roger. Une fois arrachée aux mains de Bradamante, elle court saisir son épée et attaque Roger.

52. « Tu agis, Roger, comme un homme discourtois, comme un paysan grossier, en troublant le combat des autres; mais cette main t'en fera repentir, car je veux qu'elle suffise à vous vaincre tous les deux. » Roger par des paroles très-douces cherche à apaiser Marphise; mais il la trouve si indignée, si furieuse contre lui, que ce serait perdre son temps que de vouloir lui parler.

53. A la fin il tire son épée, car, lui aussi, le feu de la colère le fait rougir. Je ne crois pas qu'Athènes, ni Rome, ni aucun autre lieu du monde, ait vu spectacle capable de causer autant de plaisir aux spectateurs, que ce combat donna de plaisir et de joie à la jalouse Bradamante, puisqu'il chassa tout soupçon de son cœur.

54. Elle avait ramassé son épée et s'était mise à l'écart pour regarder. Il lui semblait que Roger



Stance 50.

fût le Dieu de la guerre par sa force et son adresse. S'il ressemble à Mars, Marphise lui paraît une furie infernale qui a brisé ses fers. Il est vrai que le vaillant jeune homme eut pendant quelque temps l'attention de ne pas employer toute sa force.

55. Il connaissait bien la vertu de son épée dont il avait tant de fois fait l'épreuve: où elle frappe il faut que les enchantements s'évanouissent ou qu'ils ne servent à rien et cachent leur puissance. Aussi retient-il ses coups pour qu'ils ne tombent pas de taille ou de pointe, mais toujours de plat. Roger eut longtemps cette attention; mais un moment arriva où il perdit patience.

56. Car Marphise dirige contre lui un coup terrible capable de lui fendre la tête; il lève l'écu pour se garantir, et le coup y tombe sur l'aigle. Le charme empêche l'écu d'être fendu ou brisé, mais le guerrier n'en sent pas moins son bras engourdi; et s'il avait eu d'autres armes que celles d'Hector, un coup si violent aurait bien pu le lui enlever,

57. Et atteindre ensuite la tête, que la jeune fille furieuse cherchait à frapper. Roger a de la peine à remuer le bras gauche, à peine peut-il soutenir l'aigle glorieuse de son écu. Aussi chasse-t-il tout sentiment de pitié; il semble qu'une torche brille dans ses yeux. Et il lance un coup de pointe de toutes ses forces. Malheur à toi, Marphise, s'il t'avait atteinte!

58. L'épée, je ne saurais pas bien vous expliquer comment cela se fit; l'épée alla frapper un cyprès, dans lequel elle s'enfonça d'un palme et plus. Les arbres étaient en ce lieu plantés en rangs serrés. En ce moment un violent tremblement de terre secoua la montagne et la plaine; et dans le même instant, du tombeau élevé au milieu du bosquet on entendit sortir une grande voix surpassant toutes les voix mortelles.

59. « Plus de combats entre vous! crie cette voix terrible. Il est injuste et barbare que le frère donne la mort à sa sœur, ou que la sœur tue son frère. Toi, mon Roger, toi, ma chère Marphise, croyez-en mes paroles, qui ne sont point trompeuses : enfants du même père, vous fûtes conçus dans le même sein, et vous êtes venus au monde ensemble.

60. « Vous êtes issus de Roger II; votre mère fut Galacielle, dont les frères l'ayant privée, en lui donnant la mort, de votre père infortuné; puis, sans égard à ce qu'elle vous portait dans son sein, vous issus cependant du même sang qu'eux, la firent abandonner sur une frêle barque au milieu de la mer, afin qu'elle finît par s'y noyer.

61. « Mais la Fortune, qui, bien que vous ne fussiez pas encore nés, vous avait déjà destinés à de glorieux exploits, fit aborder la barque au-dessus des Syrtes [1], sans aucun dommage, sur des rivages inhabités. Là, après vous avoir mis au monde, cette âme d'élite monta au paradis. La Providence et votre destinée voulurent que je me trouvasse en ce moment près de là.

62. « Je donnai à votre mère une sépulture honorable, telle qu'on pouvait le faire dans ces sables déserts. Vous, tendres enfants, enveloppés dans ma robe, je vous emportai sur la montagne de Carène; et je fis sortir de la forêt une lionne dont j'adoucis la férocité, je lui fis quitter ses lionceaux, et de ses mamelles, pendant deux fois dix mois, je vous fis avec beaucoup de soin allaiter tous les deux.


Stance 62.

63. « Un jour que j'eus besoin de parcourir la contrée et de m'éloigner de notre demeure, vint à passer, vous vous le rappelez peut-être, une troupe d'Arabes, qui t'enlevèrent, Marphise, sur la route; mais ils ne purent saisir Roger, qui courut mieux. Je restai désespéré de ta perte, et fus pour Roger un gardien plus vigilant.

64. « Si ton maître Atlant prit soin de toi, tant qu'il vécut, tu le sais, Roger. En consultant pour toi les astres, j'appris que tu mourrais par trahison parmi les chrétiens. Et, pour que cette maligne influence ne se réalisât pas, je m'appliquai à te retenir loin d'eux. A la fin, ne pouvant faire obstacle à ta volonté, je tombai malade et mourus de chagrin.

65. « Mais avant de mourir, je fis, en ce lieu, où j'avais prévu que tu devais avoir un combat avec Marphise, réunir avec l'assistance des démons les pierres énormes destinées à construire ce tombeau, et je dis à Caron d'une voix menaçante : « Après ma mort je ne veux pas que tu arraches mon ombre de ce bosquet, jusqu'à ce que Roger y vienne pour se battre avec sa sœur. »

66. « C'est ainsi que mon ombre au milieu de ces beaux ombrages a attendu bien des jours votre arrivée. Toi, Bradamante, qui aimes notre Roger, que désormais la jalousie ne te tourmente plus! Mais il est temps que je disparaisse du séjour de la lumière et que je descende aux ténébreux abîmes. » Ici la voix se tut et laissa Marphise, la fille d'Aymon et Roger dans un prodigieux étonnement.

67. Roger reconnaît avec une grande joie Marphise pour sa sœur, elle le reconnaît aussi; et tous les deux ils courent s'embrasser, sans offenser celle qui brûle pour Roger. Se rappelant plusieurs détails de leurs premières années : « Moi, j'ai fait cela, moi, je disais cela, moi, j'ai été là, » ils viennent à se convaincre avec plus de certitude de toute la vérité de ce que leur a dit l'ombre.

68. Roger ne cache pas à sa sœur quel amour il conservait au fond du cœur pour Bradamante, il lui raconte en termes passionnés toutes les obligations qu'il lui avait; et il n'eut point de cesse qu'il n'eût changé en grande tendresse leur discorde antérieure; pour gage de paix il les amena à s'embrasser cordialement.

69. Marphise en revint ensuite à demander de quelle nation était son père, quel avait été son rang; qui l'avait tué : était-ce en champ clos ou au milieu d'une bataille? qui avait donné l'ordre de faire

périr atrocement sa malheureuse mère dans les flots : si elle l'avait entendu raconter autrefois, dans son enfance, il ne lui en restait maintenant qu'un faible souvenir, ou elle l'avait même complètement oublié.

70. Roger se mit à lui raconter qu'ils descendaient des Troyens par la ligne d'Hector ; qu'Astyanax [12], après avoir échappé aux mains d'Ulysse et à ses piéges, en laissant à sa place un enfant du même âge, avait quitté ce pays, et qu'après avoir longtemps erré sur le bord de la mer il était arrivé en Sicile et avait régné à Messine.

71. « Ses descendants par deçà le Phare dominèrent sur une partie de la Calabre, et après plusieurs générations allèrent habiter la ville de Mars. Plus d'un empereur, et des rois illustres, à Rome et ailleurs, étaient sortis de ce sang, à commencer par Constance et Constantin jusqu'au roi Charles, fils de Pépin.

72. « De cette race furent Roger, premier du nom, Jeanbaron, Beuve, Raimbauld, et enfin Roger second, qui rendit notre mère féconde, comme tu as pu l'apprendre d'Atlant. Tu verras célébrés par les historiens les faits qui ont rendu notre race illustre par toute la terre. » Il raconta ensuite comment le roi Agolant [13] était venu en France avec Almont et avec le père d'Agramant ;



Stance 66.

73. Comment il amena avec lui sa fille, si valeureuse, malgré son jeune âge, qu'elle désarçonna plusieurs paladins ; comment elle finit par s'éprendre de Roger, et devint, par suite de cet amour, rebelle aux volontés de son père ; comment elle se fit baptiser et épousa Roger. Il raconta comment le traître Bertrand brûla pour sa belle-sœur d'un amour incestueux,

74. Et comment il trahit sa patrie, son père et ses deux frères, dans l'espoir d'arriver à la posséder ; qu'il livra Rizza [14] aux ennemis, qui leur firent subir toute sorte de mauvais traitements. Il lui dit enfin comment Agolant et ses fils pervers et cruels exposèrent Galacielle enceinte de six mois, sur une barque sans gouvernail, au milieu d'une mer orageuse, au fort de l'hiver.

75. Marphise, le front serein, écoutait attentivement le récit que faisait son frère ; et elle se réjouissait d'être sortie d'une si belle souche, qui avait de si illustres rejetons. Elle savait que de là étaient issues d'un côté la maison de Montgraine, de l'autre celle de Clermont, qui pendant tant d'années et de lustres furent si glorieuses, et sans rivales, par le nombre des hommes célèbres.

76. Lorsqu'à la fin son frère raconta comment le père d'Agramant, son aïeul et son oncle firent mourir Roger par trahison et exposèrent son épouse à un danger mortel, Marphise ne put plus rien entendre ; elle l'interrompit et dit : « Mon frère, sans vouloir t'offenser, tu as eu grand tort de ne pas te venger du meurtre de notre père.

77. « Si tu n'as pu te baigner dans le sang d'Almont et de Trojan, qui étaient morts auparavant, tu devais te venger sur les fils. Pourquoi, toi vivant, Agramant est-il encore en vie ? C'est une tache que tu n'effaceras jamais de ton front, puisque, après tant d'offenses, non-seulement tu n'as pas mis ce roi à mort, mais encore tu vis à sa solde dans sa cour.

78. « Pour moi, je fais bien vœu à Dieu, car je veux adorer le Christ, le vrai Dieu qu'adorait mon père, de ne pas me dépouiller de cette armure jusqu'à ce que j'aie vengé Roger, mon père, et ma mère.

Dès ce moment je me plains de toi, et je continuerai à m'en plaindre, si je te vois davantage dans les armées du roi Agramant ou de quelque autre prince sarrasin, à moins que ce ne soit le fer à la main pour les exterminer. »

79. Oh! comme à ces paroles la belle Bradamante lève la tête et est heureuse! Comme elle exhorte Roger à suivre les bons conseils que lui donne sa chère Marphise; à venir trouver Charles, à se faire connaître à lui, qui honore, loue et révère l'illustre mémoire de son père Roger, qu'il proclame encore un guerrier sans égal.

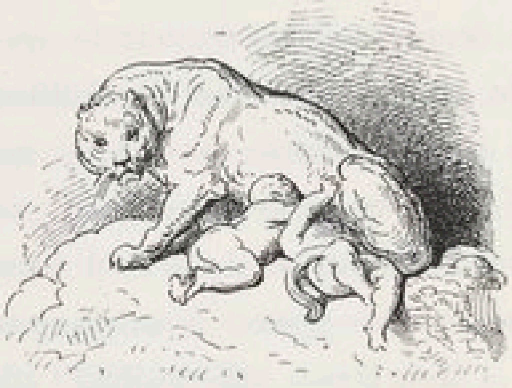
80. Roger lui répond sagement qu'il aurait dû agir ainsi dès le début; mais que, faute de bien connaître les faits comme il les avait connus depuis, il avait trop tardé; qu'aujourd'hui, Agramant étant celui qui l'avait armé chevalier, ce serait une action perverse, une trahison, de lui donner la mort, puisqu'il l'avait déjà reconnu pour son seigneur.

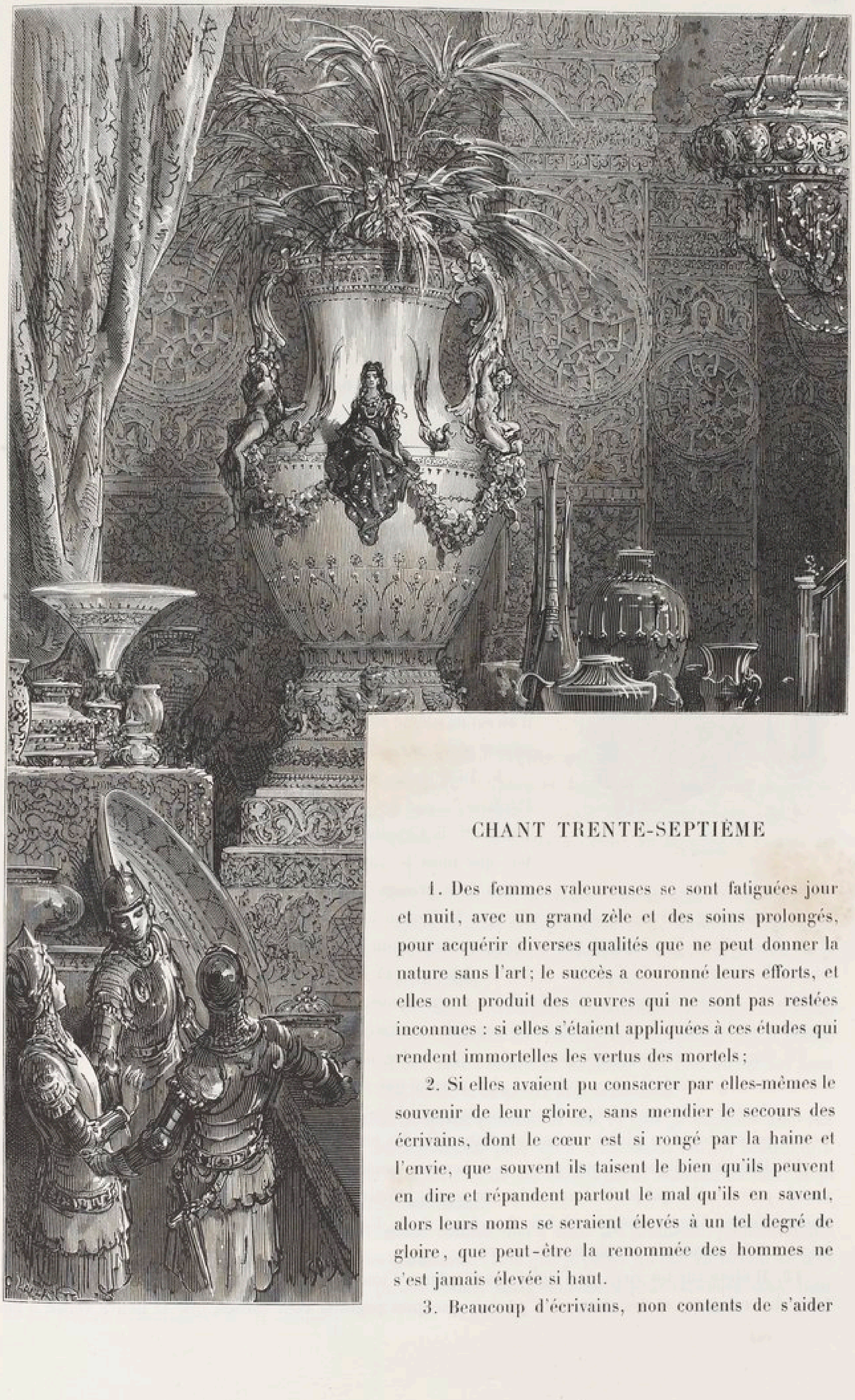
81. Il promit bien à sa sœur, comme il l'avait promis auparavant à Bradamante, de chercher tous les moyens de faire naître une occasion de se retirer sans compromettre son honneur. Et, s'il ne l'avait pas déjà fait, ce n'est pas lui qu'il fallait en accuser, mais le roi de Tartarie, par qui, à la suite de leur combat, il avait été laissé dans un état fort triste, comme on doit se le rappeler.

82. Et Marphise, qui tous les jours venait près de son lit, en pouvait rendre témoignage, autant que tout autre. A ce sujet il y eut entre les deux illustres guerrières bien des paroles et des réponses échangées. La dernière conclusion, le parti auquel on s'arrêta, fut que Roger retournerait à l'armée de son souverain jusqu'à ce qu'il trouvât un prétexte honorable pour passer du côté de Charlemagne.

83. « Laissez-le donc aller, disait Marphise à Bradamante, et n'ayez pas d'inquiétude. D'ici à peu de jours je ferai en sorte qu'Agramant ne soit plus son souverain. » Elle parla ainsi, mais sans expliquer ce que dans son cœur elle se propose de faire. Roger, ayant enfin pris congé d'elles, tournait son cheval pour retourner auprès de son roi,

84. Quand des plaintes qu'on entendait s'élever de la vallée voisine attirèrent leur attention à tous les trois. Ils prêtent l'oreille à cette voix, qui leur semble être celle d'une femme qui se lamente. — Mais je désire terminer ici ce chant; veuillez consentir à ce désir. Je vous promets de vous dire de meilleures choses, si vous venez écouter le chant suivant.





CHANT TRENTE-SEPTIÈME

1. Des femmes valeureuses se sont fatiguées jour et nuit, avec un grand zèle et des soins prolongés, pour acquérir diverses qualités que ne peut donner la nature sans l'art; le succès a couronné leurs efforts, et elles ont produit des œuvres qui ne sont pas restées inconnues : si elles s'étaient appliquées à ces études qui rendent immortelles les vertus des mortels;

2. Si elles avaient pu consacrer par elles-mêmes le souvenir de leur gloire, sans mendier le secours des écrivains, dont le cœur est si rongé par la haine et l'envie, que souvent ils taisent le bien qu'ils peuvent en dire et répandent partout le mal qu'ils en savent, alors leurs noms se seraient élevés à un tel degré de gloire, que peut-être la renommée des hommes ne s'est jamais élevée si haut.

3. Beaucoup d'écrivains, non contents de s'aider

mutuellement à se rendre illustres en ce monde, s'efforcent encore à faire découvrir ce qu'il peut y avoir de honteux chez les femmes. Ils ne veulent pas permettre qu'elles s'élèvent et font tout ce qu'ils peuvent pour les rabaisser (c'est des anciens que je parle ici), comme si la gloire des femmes devait obscurcir la leur, ainsi que le brouillard obscurcit le soleil.

4. Mais ils ont beau augmenter et grossir le mal autant qu'ils le peuvent, et faire tous leurs efforts pour amoindrir le bien, jamais ni leur main, ni leur langue, ni leurs paroles, ni leurs écrits n'ont eu ni n'auront le pouvoir d'anéantir la gloire des femmes de façon à n'en pas laisser subsister au moins une partie, trop petite, il est vrai, pour approcher de la vérité, ou même pour ne pas s'en éloigner considérablement.

5. Ni Harpalice [1], ni Thomyris [2], ni celles qui vinrent au secours de Turnus [3] ou d'Hector [4], ni la reine [5] qui, suivie des peuples de Sidon et de Tyr, alla, après un long trajet sur mer, s'établir en Libye, ni Zénobie [6], ni la reine d'Assyrie [7], qui parcourut, victorieuse, la Perse et l'Inde, et quelques autres encore, ne furent les seules qui aient mérité par les armes une renommée éternelle.



Stance 10.

6. Et les femmes fidèles, chastes, les femmes sages et courageuses, ce n'est pas seulement dans la Grèce et à Rome qu'on en a vu, mais il y en a partout où le soleil déploie sa chevelure d'or, depuis l'Inde jusqu'aux jardins des Hespérides [8]; les mérites et les honneurs de celles-ci sont tellement tombés dans l'oubli, qu'à peine en nomme-t-on une seule entre mille; et cela, parce qu'elles ont eu de leur temps des écrivains menteurs, envieux et pervers.

7. Ne cessez point pour cela, femmes qui aimez à faire le bien, de suivre votre voie; que la crainte de ne pas obtenir les honneurs que vous méritez ne vous détourne pas de votre noble dessein. Comme il n'y a pas de bonne chose qui dure toujours, il en est de même aussi de la méchanceté. Si jusqu'ici l'encre et le papier n'ont pas été pour vous, il en est autrement de nos jours.

8. Déjà vous avez été chantées par le Marullo [9], par le Pontano [10], par les deux Strozzi [11], père et fils; il y a aussi le Bembo [12], le Capello, et celui [13] qui a formé les courtisans polis, tels que nous le voyons lui-même; il y a un Louis Alamani [14], et les deux princes [15], également chers à Mars et aux Muses, tous les deux du sang qui règne sur la ville que le Mincio traverse et qu'il entoure de marais profonds.

9. L'un d'eux [16] est porté par sa propre inclination à vous honorer, à vous révérer, et à faire retentir le Parnasse et le Cynthus [17] de vos louanges et à les élever jusqu'au ciel; mais l'amour, la fidélité, le ferme courage qu'Isabelle [18] lui a témoignés, et que n'ont pu vaincre des menaces de désastres et de ruine, font qu'il est beaucoup plus à vous qu'à lui-même.

10. Aussi ne se lassera-t-il jamais de vous rendre hommage dans ses vers pleins de vie; et si d'autres vous jettent le blâme, nul n'est plus prompt que lui à prendre les armes pour vous: le monde n'a pas de chevalier qui épargne moins sa vie pour défendre la vertu. Il sait à la fois fournir matière à ceux qui célèbrent sa gloire, et immortaliser celle des autres par ses écrits.

11. Il est bien digne qu'une épouse si richement douée de tout ce qu'il peut y avoir de courage au monde parmi celles qui portent une robe, ne se soit jamais relâchée de sa constance et ait été pour lui une véritable colonne, méprisant tous les chocs de la Fortune. Il est digne d'elle, elle est digne de lui; il ne fut jamais de couple mieux assorti.

12. Il élève sur les rives de l'Oglio des trophées d'une nouvelle espèce. Au milieu des armes, des feux, des vaisseaux et des chars, il a produit quelques pages si bien écrites, que le fleuve voisin a pu

en être jaloux. Auprès de lui un Hercule Bentivoglio [19] illustre vos louanges dans d'illustres écrits; je nommerai encore René Trivulce [20], mon cher Guidetto [21], et le Molza [22], choisi par Phébus pour parler de vous.

13. Puis le duc des Carnutes, Hercule [23], fils de mon duc, qui déploie ses ailes comme un cygne mélodieux, poursuit son vol en chantant et fait retentir votre nom jusqu'au ciel ; puis monseigneur del Vasto [24], qui, non content de fournir par ses exploits des sujets de chants aux poëtes de mille Athènes et de mille Romes, manifeste aussi le désir d'éterniser vos mérites avec sa plume.

14. Outre ceux-ci et d'autres, qui vous sont aujourd'hui dévoués, qui vous ont glorifiées, qui vous célèbrent encore, vous pouvez par vous-mêmes conquérir la renommée, puisque plusieurs d'entre vous, abandonnant les aiguilles et les chiffons, sont allées et vont encore, avec les Muses, se désaltérer à la fontaine d'Aganippe [25], et en reviennent si bien inspirées, que nous avons plus besoin de vos œuvres que vous des nôtres.

15. Si je voulais dire qui elles sont, parler de chacune en détail, et lui donner un juste éloge, il me faudrait écrire bien des pages, et qu'aujourd'hui mon chant ne parlât pas d'autre sujet. Et si j'en choisis cinq ou six pour les louer, je pourrais offenser les autres et les fâcher. Que ferai-je donc ? Ne parlerai-je d'aucune d'elles, ou, dans un si grand nombre, en choisirai-je seulement une?

16. J'en choisirai une seule et je la choisirai telle, si supérieure à l'envie, qu'aucune ne pourra prendre en mauvaise part si, passant les autres sous silence, je ne loue qu'elle seule. Et celle-là, unique entre toutes, non-seulement s'est rendue immortelle par la douceur de son style (et je n'en connais pas de meilleur), mais elle peut arracher à l'oubli du tombeau et faire vivre à jamais ceux qui sont l'objet de ses discours ou de ses écrits.

17. De même que Phébus contemple davantage sa brillante sœur et la rend plus éclatante de lumière que Vénus ou Maïa [26], ou toute autre étoile, suivant le mouvement du ciel, ou animée d'un mouvement propre : ainsi, il inspire à celle dont je vous parle plus d'éloquence qu'aux autres et plus de suavité, et il donne tant de force à ses nobles paroles, que de nos jours elle embellit le ciel d'un nouveau soleil.

18. Vittoria [27] est son nom; et ce nom convient bien à celle qui, née au milieu des victoires, marche ou s'arrête toujours dans la magnificence des triomphes et des trophées, et a près de soi la victoire qui la précède ou qui la suit. C'est une autre Artémise [28], mais autant supérieure à la reine vantée pour sa tendresse envers son époux Mausole, que la gloire de ravir un homme à l'oubli du tombeau l'emporte sur celle de lui en élever un.

19. Si Laodamie [29], si la femme de Brutus [30], si Arrie [31], si Argie [32] et Évadné [33] et beaucoup d'autres ont mérité des éloges pour avoir voulu, après la mort de leurs époux, être ensevelies avec eux, combien ne doit-on pas honorer davantage Vittoria, qui, malgré les Parques et la mort, a su retirer le sien du Léthé et du fleuve qui entoure neuf fois les ombres!

20. Le Macédonien [34] envia au fier Achille l'éclatante trompette méonienne; combien, s'il vivait encore, ne serait-il pas plus jaloux de toi, invincible François de Pescaire, en entendant une si chaste épouse, et si chère à ton cœur, proclamer dans ses vers l'immense honneur qui t'est dû, et ton nom retentir si loin, grâce à elle, que tu n'as pas à désirer de trompettes plus éclatantes.

21. Si je voulais mettre sur mon papier tout ce qu'on pourrait et tout ce que je voudrais dire sur ce sujet, j'en parlerais longtemps, mais pas assez pourtant pour qu'il n'en restât encore beaucoup à dire; et pendant ce temps la belle histoire de Marphise et de ses compagnons resterait de côté, et je vous ai promis de l'achever si vous venez écouter ce chant.

22. Maintenant que vous êtes prêts à m'écouter, comme moi à tenir ma promesse, j'attendrai que j'aie plus de loisir pour essayer de chanter tous ses mérites : non que je pense qu'elle ait besoin de mes vers, elle qui est à cet égard si riche de son propre fonds, mais seulement pour satisfaire mon désir de lui rendre hommage et de la célébrer.

23. Mesdames! je conclus en somme que chaque siècle a vu beaucoup de femmes dignes de l'histoire, mais, par la jalousie des écrivains, vous n'avez pas été connues après votre mort : cela n'arrivera plus maintenant que vous-mêmes vous rendez vos vertus immortelles. Si les deux belles-sœurs avaient eu ce talent, on connaîtrait mieux tous leurs nobles exploits.

24. Je parle de Bradamante et de Marphise, dont je tâche de rappeler à la lumière les triomphantes et glorieuses prouesses; mais il en manque les neuf dixièmes. Celles que je connais, je les expose bien volontiers, tant parce que c'est un devoir de chercher à découvrir les belles actions, quand elles sont cachées, que parce que je désire vous plaire, à vous, femmes! que j'honore et que j'aime.

25. Comme je vous le disais, Roger se disposait à partir et il avait pris congé, après avoir retiré son épée de l'arbre, sans éprouver, comme auparavant, de la résistance, quand un grand cri, retentissant à peu de distance, le fit rester en suspens; et il se dirigea de ce côté avec les deux jeunes filles, pour porter secours où on en aurait besoin.


Stance 26.

26. Ils poussent en avant et le son devient plus net, et l'on finit même par distinguer les paroles. Arrivés dans le vallon, ils trouvent trois dames qui font entendre ces plaintes et qui étaient accoutrées d'une étrange façon : je ne sais quel individu discourtois leur avait raccourci leurs robes jusqu'au nombril; ne sachant comment se cacher, elles étaient assises à terre et n'osaient se lever.

27. De même que ce fils de Vulcain[35] qui, sans mère, naquit de la poussière et que Pallas fit nourrir par les soins vigilants de la trop curieuse Aglaure, s'asseyait pour cacher la difformité de ses pieds sur le quadrige inventé par lui; telles ces trois jeunes femmes, en restant assises, essayaient de cacher leurs charmes secrets.

28. Devant l'énormité de ce spectacle indécent, les deux magnanimes guerrières devinrent de la couleur qu'a la rose au printemps dans les jardins de Pœstum[36]. Bradamante, regardant, ne put douter un seul instant qu'Ullanie ne fût une de ces femmes, Ullanie qui, de l'île Perdue, était venue en ambassade en France.

29. Elle reconnut également les deux autres, car elle les avait vues en même temps que la première; mais ses paroles s'adressèrent à celle des trois qu'elle considérait le plus, et elle lui demande qui avait été assez pervers, assez étranger aux lois et aux bienséances, pour dévoiler à tous les yeux ces secrets que la nature semble vouloir cacher autant qu'elle le peut.

30. Ullanie reconnaît Bradamante, à sa voix autant qu'à ses armoiries, pour l'héroïne qui, peu de jours auparavant, avait jeté les trois guerriers à bas de la selle ; elle raconte que, dans un château situé à peu de distance, une troupe de scélérats impitoyables, outre l'affront de couper leurs vêtements, l'avait battue et lui avait fait d'autres outrages.

31. Elle ne saurait lui dire ce que sont devenus ni le bouclier d'or, ni les trois rois qui l'avaient si longtemps accompagnée à travers tant de pays; elle ne sait s'ils sont morts ou s'ils ont été faits prisonniers. Elle ajoute qu'elle a pris cette route, quoiqu'il lui soit fort pénible d'aller à pied, afin de se plaindre à Charles d'un tel outrage, dans l'espérance qu'il ne voudrait pas le tolérer.

32. Le récit, et plus encore la vue de si graves attentats, troubla la sérénité des beaux visages des

guerrières et de Roger, dont les cœurs n'étaient pas moins compatissants que courageux et pleins d'audace. Oubliant toute autre affaire, et sans que la dame affligée les invitât à la venger ou leur en fît la prière, ils prennent en toute hâte le chemin de ce château.

33. D'un commun accord, poussées par la bonté de leur cœur, elles avaient ôté leurs soubrevestes, qui servirent à cacher les nudités scandaleuses de ces infortunées. Bradamante ne veut pas qu'Ullanie refasse à pied la route qu'elle avait déjà faite, elle la prend en croupe sur son cheval. Marphise en prend une autre, et le bon Roger une dernière.

34. Ullanie, derrière Bradamante, lui indique le chemin le plus court pour aller au château; de son côté, Bradamante la console et lui promet de la venger de celui qui l'a outragée. Ils quittent la vallée, et par un chemin long et tortueux ils montent une colline, tantôt à droite, tantôt à gauche; et le soleil était caché dans la mer avant qu'ils eussent consenti à se reposer en route.



Stance 38.

35. Ils trouvèrent une maison de campagne qui occupait la croupe d'un coteau rude à monter, où ils eurent bon gîte et bon souper autant que cela se pouvait en ce lieu. En regardant autour de soi, on voyait que la maison était entièrement pleine de femmes, jeunes, vieilles, et dans une réunion si nombreuse il n'y avait pas un seul visage d'homme.

36. Jason et les Argonautes qui l'accompagnaient ne furent pas plus étonnés en voyant les femmes de Lemnos [37], qui avaient massacré leurs maris, leurs fils, leurs pères et leurs frères, de sorte que dans toute l'île ils ne virent pas deux visages d'homme, que Roger et ses compagnons ne furent étonnés le soir à ce logis.

37. Les deux guerrières firent, ce soir même, donner à Ullanie et aux demoiselles qui l'accompagnaient, trois robes, sinon belles, du moins entières. Roger appelle une des femmes qui habitaient là, et désire savoir où sont les hommes, puisqu'il n'en voit pas un seul; elle lui fit cette réponse :

38. « C'est sans doute pour vous un sujet d'étonnement que nous soyons ici tant de femmes vivant sans hommes, et un grave et intolérable chagrin pour nous qui vivons reléguées ici et malheureuses. Ce qui nous rend cet exil plus triste encore, c'est que nos pères, nos fils et nos maris, que nous aimons tant, font avec nous un long et pénible divorce, ainsi qu'il plaît à notre cruel tyran.

39. « De ses terres, qui sont ici près, à deux lieues, et où nous sommes nées, le barbare nous a envoyées en exil en ce lieu, après nous avoir fait mille affronts; et il nous a menacées, nous malheureuses, et nos hommes, de mort et de supplices, si ceux-ci venaient vers nous, ou si on lui apprenait que nous leur eussions donné une retraite.

40. « Cet homme a une telle haine de notre nom, qu'il ne veut pas que nous l'approchions plus que je ne vous le dis, ni qu'aucun des nôtres vienne vers nous, comme si l'odeur du sexe féminin le rendait malade. Les arbres ont déjà dépouillé et repris leur chevelure depuis que ce méchant seigneur s'abandonne à cette extravagante fureur, et il n'y a personne qui l'en corrige.



Stance 42.

41. « Car le peuple a de lui une aussi grande peur qu'un homme peut l'avoir de la mort, la nature ayant ajouté à ses inclinations perverses une force plus qu'humaine. Son corps, d'une taille gigantesque, est plus fort que ne le seraient cent hommes réunis. Toutefois ce n'est pas pour nous, ses sujettes, qu'il est le plus malfaisant, mais il fait encore pis aux étrangères.

42. « Si votre honneur, si ces trois dames qui vous accompagnent vous sont un peu chers, il sera plus sûr, plus avantageux et meilleur pour vous de ne pas aller plus avant et de chercher un autre

chemin. Celui-ci conduit au château de l'homme dont je vous parle, vous expose à la coutume barbare que le cruel y a établie, pour l'opprobre et le malheur des dames et des guerriers qui y viennent.

43. « Ni l'empereur Néron, ni les princes les plus célèbres par leur cruauté, n'ont été plus iniques et plus méchants que Marganor le félon (ainsi s'appelle le seigneur, le tyran de ce château); il est plus altéré de sang humain, et surtout de sang féminin, que le loup n'est altéré du sang de l'agneau. Il fait chasser honteusement de ce château toutes les femmes que leur mauvais sort y a conduites. »

44. Les dames et Roger désirèrent apprendre pourquoi ce barbare en était venu à ce degré de fureur. Ils prièrent celle qui venait de parler d'avoir l'obligeance de continuer, ou plutôt d'en commencer entièrement le récit. « Le maître de ce château, dit cette femme, fut toujours cruel, inhumain et féroce; mais il tint longtemps cachée la méchanceté de son cœur et ne la laissa point connaître si tôt.

45. « Pendant que ses deux fils étaient vivants, d'une humeur bien différente de celle du père, car ils aimaient les étrangers, et étaient éloignés de toute action cruelle et vile; en cet endroit régnaient la politesse, les belles manières et les nobles actions; et jamais leur père, si avare qu'il fût, ne les détourna de ce qui leur plaisait.

46. « Les dames, les chevaliers, qui passaient alors par cette route, étaient si bien accueillis, qu'ils partaient enchantés de l'extrême courtoisie des deux frères: l'un appelé Cilandre, l'autre Tanacre; tous les deux, braves, hardis et d'un aspect royal, avaient également reçu l'ordre sacré de la chevalerie.



Stance 50.

47. « Ils étaient véritablement, et ils auraient toujours été dignes d'éloges et de respect, s'ils ne s'étaient complétement abandonnés à cette passion que l'on nomme amour, qui, les détournant de la bonne voie, les jeta dans un labyrinthe d'erreurs. Et ce qu'ils avaient fait de bien d'abord, se trouva tout d'un coup souillé et flétri.

48. « Un jour, il vint au château un chevalier de la cour de l'empereur grec, accompagné de sa femme, personne aux manières gracieuses et aussi belle qu'on pût le désirer. Cilandre en devint éperdument amoureux; il lui semblait que c'était mourir que de ne pas la posséder, et qu'à son départ il n'avait plus qu'à abandonner la vie.

49. « Et comme les supplications n'auraient servi à rien, il se prépara à l'obtenir par la force. Il s'arma, et, à quelque distance du château, il se cacha dans l'endroit où ils devaient passer. Son audace habituelle et son ardeur amoureuse ne lui permirent pas de préparer mûrement son entreprise, si bien que, voyant venir le chevalier, il se précipita la lance en arrêt pour l'attaquer.

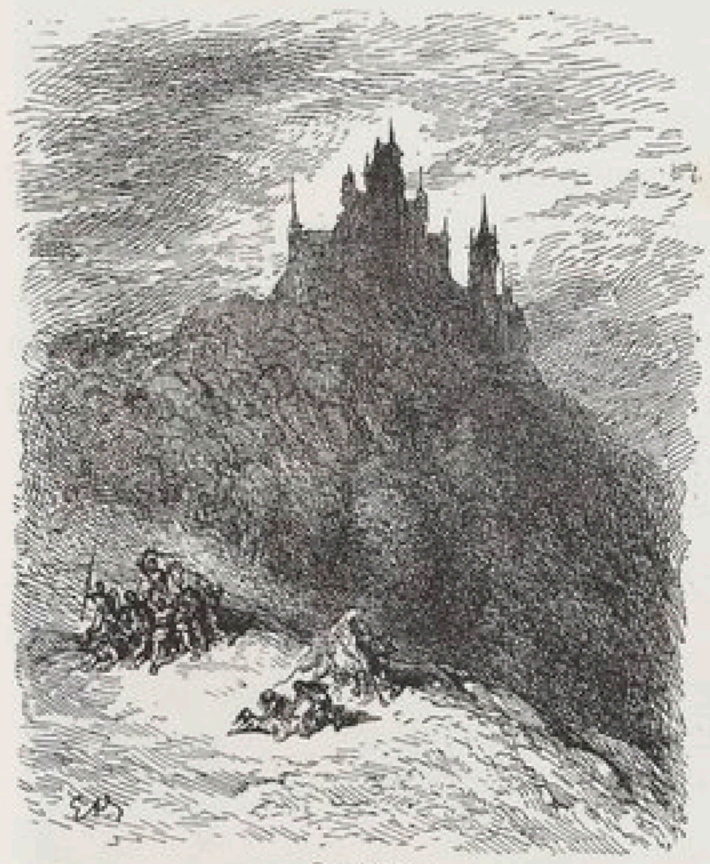
50. « Il croyait le jeter à terre au premier choc, remporter la victoire et enlever la dame; mais le chevalier, maître dans le maniement des armes, brisa sa cuirasse comme du verre. La nouvelle parvint dans le château au père qui fit rapporter son fils sur un brancard; en le voyant mort, il poussa de grands gémissements et il lui éleva un tombeau à côté de ses ancêtres.

51. « Malgré cela, l'hospitalité n'en continua ni plus ni moins, et on accueillit les uns et les autres, parce que Tanacre n'était pas moins courtois ni moins généreux que son frère. La même année vint au château, d'un pays lointain, un baron avec son épouse : lui d'un merveilleux courage, elle aussi belle et aussi gracieuse qu'on puisse le dire.

52. « Elle n'était ni moins honnête ni moins vertueuse que belle, et elle était digne de tous les éloges. Le chevalier, de noble race, était aussi brave que les chevaliers les plus célèbres pour leur vaillance, et il était juste qu'une telle valeur possédât un bien si précieux et si rare. Le chevalier s'appelait Olindre de Longueville, et la dame Drusille.

53. « Le jeune Tanacre ne s'enflamma pas moins pour celle-ci que son frère n'avait brûlé pour l'autre; la passion coupable qu'il éprouva pour elle le fit courir au-devant d'une mort dure et cruelle. Non moins que lui, il forma la résolution de violer les droits sacrés de l'hospitalité, plutôt que de souffrir que l'irrésistible passion qui venait de s'emparer de lui le conduisît à la mort.

54. « Mais, comme il avait sous les yeux l'exemple de son frère à qui cela avait coûté la vie, il songe à enlever Drusille de façon à ne pas avoir à craindre qu'Olindre puisse venger son offense. Aussitôt s'affaiblit en lui, ou plutôt s'éteint tout à fait cette vertu qui l'avait soutenu et empêché d'être submergé dans la mer de vices au fond de laquelle son père était plongé.



Stance 55.

55. « Cette nuit, il réunit avec lui vingt hommes armés, et il les plaça en embuscade loin du château, dans certaines grottes qui se trouvaient sur la route. Là, au jour, Olindre trouva les chemins coupés et les passages fermés de tous les côtés. Et bien qu'il fît une longue et vigoureuse défense, sa femme et la vie lui furent ravies.

56. « Olindre tué, il emmena prisonnière la belle dame, tellement désolée, qu'elle ne voulait à aucune condition rester en vie, et qu'elle demandait en grâce qu'on la tuât. Pour mourir elle se précipita d'une hauteur escarpée qui s'élevait au-dessus d'un vallon; elle ne put mourir, mais elle resta la tête brisée, toute blessée et meurtrie.

57. « Tanacre ne put la reporter au château que sur un brancard. Il la fit panser avec soin, ne voulant point perdre une proie si chère. Pendant le temps employé à guérir ses blessures, il se prépare à célébrer son mariage; car une si belle et si chaste dame doit avoir le titre d'épouse et non de maîtresse.



Stance 56.

58. « Tanacre ne pense pas à autre chose, il n'a pas d'autre désir, d'autre souci, il ne parle pas d'autre chose. Il voit qu'il l'a offensée, il avoue son crime et fait tout ce qu'il peut pour le racheter. Mais le tout en vain : plus il l'aime et plus il s'efforce de l'apaiser, plus elle le hait et plus est forte, plus est opiniâtre sa résolution de le faire mourir.

59. « Toutefois cette haine n'obscurcit pas assez son jugement pour l'empêcher de voir que, si elle veut réaliser son projet, il lui faut dissimuler et cacher les piéges tendus par elle; et son unique passion, celle de perdre Tanacre, doit être cachée sous des apparences toutes contraires et qu'elle doit se montrer détachée de son premier amour et entièrement revenue à lui.

60. « Son visage feint la paix; mais intérieurement son cœur crie vengeance, et n'attend pas autre chose. Elle agite plusieurs projets, accepte les uns, rejette les autres, sur d'autres encore reste dans l'incertitude. Il lui semble que, si elle se décide à mourir, elle aura accompli ses vœux, et c'est à cela qu'elle s'arrête. En quel moment, et où peut-elle mieux mourir qu'en vengeant son cher époux?

61. « Elle se montre toute joyeuse, et elle feint d'avoir un extrême désir de cet hymen; loin de laisser paraître de la répugnance, elle écarte tout ce qui pourrait le retarder. Elle se

pare, elle se farde plus que les autres femmes : il semble qu'Olindre soit tout à fait oublié; mais elle demande que le mariage se fasse comme on a coutume de le faire dans son pays.

62. « En réalité, il n'était pas vrai que l'usage dont elle parlait existât dans son pays; mais, comme sa pensée ne s'arrêtait pas à un autre moyen qu'elle pût employer, elle imagina un mensonge qui lui donnait l'espoir de faire périr celui qui assassina son époux; elle dit donc qu'elle voulait que ses noces fussent à la mode de son pays, et elle la lui expliqua ainsi :


Stance 61.

63. « Une veuve qui se remarie, disait-elle, doit, avant de s'unir à son nouvel époux, apaiser l'âme du mort qu'elle offense, en faisant célébrer, dans le temple où son corps a été déposé, des offices et des messes, en rémission de ses fautes passées. Lorsque le saint sacrifice est achevé, le nouvel époux donne l'anneau à son épouse.

64. « Pendant ce temps le prêtre doit prononcer sur le vin, apporté à cet effet, des prières appropriées à la circonstance, en bénissant la liqueur; ensuite vider le flacon dans une coupe et présenter aux époux le vin consacré; mais il faut qu'il l'offre d'abord à l'épouse qui doit la première le porter à ses lèvres. »

65. « Tanacre, qui ne se demande pas quelle importance elle attache à célébrer ses noces à sa mode, lui dit qu'il consent à cela, pourvu que soit abrégé le terme où ils doivent être unis; il ne s'aperçoit pas, le malheureux, qu'elle s'apprête à venger ainsi Olindre, et que ses désirs sont tellement tendus vers un seul but, qu'elle ne pense pas à autre chose.

66. « Drusille avait auprès d'elle une vieille femme, qui, prise avec elle, lui était restée. Elle l'appelle et lui dit à l'oreille, de manière que personne de la maison ne puisse l'entendre : « Prépare-moi un poison soudain dont je sais que tu connais la composition, et mets-le-moi dans un vase; j'ai trouvé le moyen de ravir la vie au fils perfide de Marganor.


Stance 67.

67. « Et je sais comment me sauver, ainsi que toi; mais je remets à te l'expliquer plus à loisir. » La vieille s'en alla, prépara le poison, et retourna au palais. Elle trouva un flacon plein d'excellent vin de Candie et elle y mêla le suc vénéneux. Il fut réservé pour le jour du mariage, car désormais toute remise était impossible.

68. « Le jour fixé Drusille vint au temple, élégamment parée et couverte de pierreries; conformément à son dessein, elle avait fait dresser sur deux colonnes le cercueil d'Olindre. L'office fut chanté avec solennité. Une foule d'hommes et de femmes vinrent l'entendre, et Marganor, plus gai qu'à son ordinaire, vint avec son fils, et accompagné de ses amis.

69. « Aussitôt que le service des obsèques fut terminé et que le vin empoisonné eut été bénit, le prêtre le versa dans une coupe d'or, comme l'avait indiqué Drusille. Elle en but, autant que le

permettaient les convenances, et assez pour qu'il fît son effet; puis d'un air riant elle présenta la coupe à son époux, qui la vida jusqu'au fond.

70. « Ayant remis la coupe au prêtre, Tanacre, transporté de joie, ouvre les bras pour embrasser Drusille ; mais alors son air, jusque-là si doux, si bienveillant, si affable, change tout à coup ; elle repousse Tanacre, et lui défend d'approcher; son visage, ses yeux semblent enflammés, et d'une voix altérée et terrible, elle lui crie : « Traître, éloigne-toi de moi. »

71. « Ainsi, toi, tu recevrais de moi les plaisirs et le bonheur, quand je te dois, moi, mes larmes, mes malheurs et mon martyre? Je veux que tu meures tout à l'heure de mes mains ; c'est du poison que tu viens de boire, si tu ne le sais pas. Tout mon regret est que le bourreau soit trop honorable pour toi, et que ta mort soit trop légère et facile ; car je ne connais pas de mains ni de supplices assez infâmes pour convenir à l'énormité de ton crime.

72. « Mon regret est de ne pas voir dans cette mort tout mon sacrifice accompli. Rien n'y aurait manqué, si j'avais pu le faire de la manière que je le désirais. Que mon tendre époux me le pardonne! que, par égard pour mon bon vouloir, il lui soit agréable ! Car je te fais mourir comme j'ai pu, n'ayant pu réussir au gré de mes souhaits.

73. « Et le châtiment que je ne puis t'infliger ici selon mon désir, j'espère voir ton âme le subir dans l'autre monde, et je jouirai de ce spectacle. » Puis d'un visage joyeux, levant en haut ses regards troublés : « Olindre, dit-elle, reçois cette victime que la ferme résolution de ton épouse consacre à ta vengeance.

74. « Obtiens pour moi de Dieu, notre maître, la grâce d'aller te rejoindre aujourd'hui en paradis. S'il te dit que nulle âme n'arrive à votre céleste demeure sans l'avoir mérité, dis que j'emporte ce mérite avec moi; que j'offre au saint parvis les dépouilles opimes de ce monstre scélérat et impie. Et que peut-il y avoir de plus méritoire que de détruire de si affreuses et abominables pestes ? »

75. « Elle finit de parler en même temps que de vivre. Et, morte, elle paraissait encore sur son visage joyeuse d'avoir ainsi puni la cruauté de celui qui lui avait ravi son époux. Je ne sais si elle fut précédée ou suivie par le dernier souffle de Tanacre. Je croirais qu'elle fut précédée, et que le poison agit d'abord sur lui parce qu'il en avait bu davantage.

76. « Marganor, qui voit son fils tomber et rester mort dans ses bras, fut près de mourir avec lui, vaincu par l'accablante douleur qui le transperce à l'improviste. Naguère il avait deux fils, maintenant il se trouve seul. Deux femmes l'ont réduit à cette fin. L'une a été cause de la mort du premier; l'autre l'a donnée au second de sa propre main.

77. « La tendresse, la pitié, l'indignation, la douleur et la rage, un désir de mort et de vengeance troublent ce malheureux père, privé de ses enfants, comme frémit la mer soulevée par le vent. Pour se venger, il va à Drusille et il voit que sa vie a fini dans un dernier souffle ; et comme sa haine ardente le pousse et l'emporte, il cherche à blesser ce corps qui ne sent plus rien.

78. « Tel que le serpent qu'une lance tient enfoncé dans le sable, y enfonce en vain ses dents, ou tel qu'un dogue court en toute hâte sur la pierre que lui a jetée un voyageur, la mord avec une colère et une rage inutiles, et ne veut pas la laisser qu'il ne se soit vengé ; tel Marganor, bien plus cruel que le dogue, que le serpent, s'attaque à ce corps sans vie.

79. « Et comme à lacérer, à déchirer ce corps, le barbare ne peut ni soulager ni apaiser sa colère, il vient au milieu des femmes qui remplissent le temple, et, sans plus ménager les unes que les autres, il fait de nous avec son épée cruelle et impitoyable ce que le villageois fait de l'herbe des champs avec sa faux. Pas de moyen de se sauver : en un moment il en tue trente, et il en blesse au moins cent.

80. « Il est tellement redouté de ses gens, que pas un homme n'ose lever la tête. Les femmes s'enfuient avec le menu peuple, nulle ne reste si elle peut sortir. A la fin, cet emportement forcené fut arrêté par les prières et la résistance adoucie de ses amis ; et, laissant en bas tout le monde dans les larmes, ils le font rentrer au haut du rocher dans sa forteresse.

81. « Cependant, sa colère durant toujours, il prit le parti de nous chasser toutes, après que, sur les prières de ses amis et du peuple, il eut consenti à ne pas nous faire entièrement mourir. Et le même jour il fit paraître un ban pour que nous eussions toutes à vider le pays, et il lui plut de nous fixer cet endroit comme limites. Malheur à qui s'approcherait du château !

82. « Les maris furent séparés de leurs femmes, les fils de leurs mères ; si quelqu'un est assez hardi pour venir vers nous, que personne ne le sache qui en informe Marganor ! Car plusieurs ont été punis des peines les plus graves, et plusieurs cruellement mis à mort. Il a ensuite édicté pour son château une loi telle que l'on n'en cite pas, que l'on n'en lit pas de plus affreuse.



Stance 75.

83. D'après cette loi, toute femme trouvée dans la vallée (quelqu'une parfois s'y aventure) sera battue de verges sur les épaules, et on la chassera du pays, après avoir raccourci ses vêtements pour la forcer à montrer ce que cachent la nature et la pudeur. Et si quelqu'une y vient escortée d'un cavalier armé, elle doit être mise à mort.

84. « Celles qui sont escortées par des cavaliers sont traînées, comme des victimes, par cet ennemi de la pitié, aux tombeaux de ses fils, et égorgées de sa main. Puis il enlève avec ignominie les armes et les chevaux de ceux qui les accompagnaient, et il les fait mettre eux-mêmes en prison. Il peut exécuter tout cela, car, jour et nuit, il a plus de mille hommes à ses ordres.

85. « Et, de plus, je vous dirai encore que, s'il laisse partir l'un d'entre eux, il veut qu'il jure auparavant sur la sainte hostie d'avoir jusqu'à la fin de sa vie le sexe féminin en horreur. Si donc vous êtes tentés de perdre ces dames et vous-mêmes ensuite, allez voir ces murailles où se renferme ce scélérat, et allez éprouver qui l'emporte en lui de la force ou de la cruauté. »

86. A ce discours, les guerrières, émues d'abord de pitié, sentirent ensuite une telle indignation, que si, au lieu de la nuit, c'eût été le jour, rien ne les eût empêchées de courir au château. La noble compagnie se reposa en ce lieu, et dès que l'aurore donna aux étoiles le signal de céder la place au soleil, elle reprit ses armes et remonta en selle.

87. Au moment où ils partaient, ils entendirent derrière eux retentir la route d'un bruit de chevaux prolongé ; tous tournèrent les yeux vers le fond de la vallée. Et à la distance d'une portée de trait ils virent cheminer dans un étroit sentier une troupe d'une vingtaine d'hommes armés, les uns à cheval, les autres à pied.

88. Ils traînaient avec eux sur un cheval une femme qui, à son visage, paraissait très-âgée, comme

on emmène un criminel condamné au feu, au billot ou à la corde. Malgré la distance, elle fut vite reconnue à sa figure et à ses habits. Les habitantes du hameau la reconnurent pour la suivante de Drusille.

89. C'était la caméristе qui fut, comme je l'ai dit, prise avec elle par le ravisseur Tanacre, et à qui fut ensuite donnée la commission de préparer le poison qui eut un effet si cruel. Elle n'était pas entrée avec les autres dans l'église, parce qu'elle soupçonnait ce qui devait arriver; mais à ce moment elle avait quitté le village, elle s'était enfuie dans un endroit où elle espérait être en sûreté.

90. Marganor, ayant ensuite appris par un espion qu'elle s'était retirée en Autriche, n'eut pas de cesse qu'il n'eût trouvé le moyen de l'avoir entre ses mains afin de la brûler ou de la pendre; à la fin une avarice criminelle, séduite par les dons et les riches promesses, fit qu'un baron, qui lui avait donné asile sur sa terre, la livra à Marganor.

91. Il la lui avait envoyée jusqu'à Constance sur un cheval de somme, comme on expédie de la marchandise, étroitement garrottée, mise dans l'impossibilité de parler et enfermée dans une caisse. De là, d'après les instructions de cet homme qui avait banni toute piété de son cœur, ces gens la conduisaient en ce lieu, où le scélérat se proposait d'assouvir sa rage sur elle.



Stance 94.

92. De même que le grand fleuve qui sort du Viso devient plus fier et plus impétueux à mesure qu'il avance et descend vers la mer, et se grossit des eaux du Lambro, du Tessin, de l'Adda et des autres rivières dont il reçoit le tribut; de même Roger, de même les deux guerrières, plus ils apprennent de crimes de Marganor, plus ils sentent augmenter contre lui leur indignation et leur colère.

93. La haine, la fureur les enflamment tellement contre le barbare auteur de tant de forfaits, qu'ils se décident à le punir malgré le grand nombre de ses défenseurs; mais il leur semble que ce serait une punition trop douce et insuffisante pour tant d'attentats que de lui donner une mort prompte, et qu'il valut mieux la lui faire sentir par des souffrances et un martyre prolongé.

94. Mais il convient de délivrer la femme avant que les sbires la mènent à la mort. Les brides lâchées, les coups d'éperon redoublés, abrégent la course des rapides destriers. Les sbires assaillis ne reçurent jamais un choc plus rude et plus fort que celui-là; de sorte qu'ils furent heureux de laisser là leurs boucliers, la femme, les équipages, et de sauver seulement leurs personnes.

95. C'est ainsi que le loup, qui, retournant à sa tanière chargé de sa proie, voit, au moment où il se croit le plus en sûreté, le chasseur et ses chiens lui couper la route, jette là son fardeau, et précipite ses pas vers l'endroit où le taillis lui paraît le plus épais et le plus sombre; ces gens ne furent pas moins rapides à fuir que le furent les autres à les attaquer.

96. Non-seulement ils abandonnent la femme et leurs armes, mais plusieurs laissent encore des chevaux, et, pensant être ainsi plus libres, ils s'élancent dans des ravins et vers des grottes. Roger et les guerrières en furent charmés et s'emparèrent de trois de ces chevaux pour porter les trois femmes qui la veille avaient fatigué la croupe des trois destriers.

97. De là ils suivent rapidement la route vers l'infâme et impitoyable séjour. Ils veulent que cette vieille vienne avec eux pour voir venger Drusille. Celle-ci, qui craint que l'affaire ne tourne mal, refuse en vain, pleure, vocifère, jette les hauts cris; mais Roger la met de force sur la croupe du vigoureux Frontin et part au galop avec elle.

98. Ils arrivèrent enfin à une éminence d'où ils aperçurent beaucoup de maisons d'un bourg riche et considérable, dont l'entrée n'était défendue d'aucun côté, car il n'y avait autour ni muraille ni fossé.

Dans le milieu s'élevait un rocher qui portait sur sa cime une haute forteresse. C'est là qu'ils se dirigèrent pleins d'audace, sachant que c'était la demeure de Marganor.

99. Aussitôt qu'ils sont dans le bourg, quelques soldats de garde à l'entrée ferment la barrière derrière eux, et ils s'aperçoivent que devant eux l'autre issue est aussi fermée. Voici Marganor ayant avec lui quelques gens à pied et à cheval, tous armés; en peu de paroles, mais d'un ton arrogant, il expose la sinistre coutume établie dans son château.



Stance 97.

100. Marphise, comme cela avait été d'avance convenu avec Bradamante et Roger, en guise de réponse pousse son cheval contre lui, et, comme elle avait autant de vigueur que de vaillance, sans baisser sa lance, sans employer son épée si fameuse, de son poing seul [38], elle frappe si vigoureusement sur le casque de Marganor, qu'elle le renverse évanoui sur la selle.

101. Au même instant avec Marphise la jeune guerrière de France pousse son destrier, et Roger ne reste pas en arrière, mais il pousse sa lance avec tant de valeur que, sans qu'elle sorte d'arrêt, il tue six hommes, l'un percé au ventre, deux à la poitrine, un au cou, un à la tête. Sur le sixième qui fuyait, elle entra dans le dos, le fer se rompit et sortit par la gorge.

102. Autant la fille d'Aymon en touche de sa lance d'or autant elle en renverse. C'est comme un coup de foudre décoché par un ciel ardent; ce qu'elle rencontre, elle le brise et le jette à terre. Le peuple s'éparpille, l'un court vers le château, l'autre vers la plaine : il y en a qui se cachent et se renferment dans les églises ou dans leurs maisons; et, excepté les morts, il ne reste pas un homme sur la place.



Stance 106.

103. Cependant Marphise avait lié Marganor les mains derrière les reins, et l'avait livré à la vieille de Drusille, qui s'en trouva heureuse et satisfaite. Ensuite il fut question de brûler le bourg, s'il ne se repentait pas de son erreur; il devait supprimer la loi barbare de Marganor, et accepter celle qu'elle voulait lui donner.

104. Cela ne fut pas difficile à obtenir; sans parler de Marphise, qui voulait tout tuer et tout brûler, à qui les habitants du pays redoutaient d'en voir faire encore plus qu'elle n'en disait, ces gens étaient tout à fait hostiles à Marganor et à sa loi odieuse et cruelle; mais le peuple faisait comme on fait la plupart du temps : ceux à qui l'on obéit le mieux sont justement ceux qu'on déteste le plus;

105. Et cela, parce qu'on se défie l'un de l'autre, et qu'on n'ose pas avouer ses désirs. On souffre que le tyran bannisse l'un, fasse périr l'autre, ravisse à celui-ci sa fortune, à l'autre son honneur. Mais, si le cœur se tait ici-bas, la plainte monte et retentit dans le ciel, jusqu'à ce qu'elle dispose Dieu et les saints à la vengeance; et celle-ci a beau se faire attendre, son retard est compensé par la grandeur du châtiment.

106. Maintenant cette foule, pleine de colère et de haine, cherche à se venger par des paroles et par des actes outrageants. Comme dit le proverbe, chacun court faire du bois sur l'arbre que le vent

a jeté à terre. Que Marganor soit un exemple pour ceux qui règnent; que ceux qui font mal, attendent une mauvaise fin! Petits et grands étaient contents de le voir puni de ses abominables méfaits.

107. Nombre de ceux dont les femmes, les sœurs, les filles ou les mères avaient été mises à mort par lui, ne cachant plus leur esprit de révolte, couraient pour lui donner la mort de leurs mains. Et c'est avec peine que le défendirent les magnanimes guerrières et le vaillant Roger, qui avaient décidé de le faire mourir dans les supplices et les tortures.

108. Ils le mirent entre les mains de cette vieille, qui le haïssait autant que femme puisse haïr un ennemi, nu et si bien garrotté, qu'il ne pût se dégager par aucune secousse; pour se venger de ses pleurs, elle se mit, à l'aide d'un poinçon aigu qu'un paysan qui se trouvait là lui donna en main, à ensanglanter tout son corps.

109. L'ambassadrice et ses jeunes suivantes, qui ne peuvent jamais oublier leur affront, ne restent pas là non plus les mains sur les hanches. Elles n'ont pas moins à se venger que la vieille. Leur désir de le tourmenter est si ardent, que le pouvoir qu'elles en ont ne l'égale pas. Elles voudraient pourtant se satisfaire : l'une le frappe avec des pierres, l'autre se sert de ses ongles; celle-ci le mord, celle-là le pique avec des aiguilles.



Stanco 108.

110. On voit parfois un torrent, que de longues pluies ou des neiges fondues ont enflé, s'avancer dévastateur, et entraîner au bas des montagnes les arbres, les rochers, les cultures et les récoltes; puis vient un temps où il perd tellement son aspect terrible et sa force, qu'une femme, qu'un enfant peut le traverser partout et souvent à pied sec.

111. Il en fut ainsi de Marganor, qui faisait tout trembler autour de lui, partout où on entendait son nom; maintenant est venu quelqu'un qui a brisé l'insolence de son orgueil et si bien dompté ses forces, que les enfants mêmes peuvent lui faire affront, lui arracher les cheveux et la barbe. De là Roger et les dames tournèrent leurs pas vers la forteresse assise sur le rocher.

112. Elle fut remise en leur pouvoir sans résistance par ceux qui l'occupaient, avec ses riches dépouilles, qui furent en partie livrées au pillage, en partie données à Ullanie et à ses compagnons qui avaient été outragés. On y retrouva le bouclier d'or et les trois rois, que le tyran avait faits prisonniers et qui, en arrivant chez lui, étaient, comme je crois vous l'avoir dit, à pied et sans armes.

113. Car, depuis le jour où ils avaient été enlevés de selle par Bradamante, ils avaient toujours accompagné à pied, et sans armes, la jeune femme qui venait de si lointains rivages. Je ne sais si ce fut pour elle une circonstance meilleure ou pire qu'ils fussent dépourvus de leurs armes. Le mieux eût été qu'ils pussent la défendre, mais c'eût été pis s'ils n'avaient pas réussi dans la lutte.

114. Car elle aurait été, comme toutes celles qui avaient avec elle une escorte armée : les infortunées étaient conduites et sacrifiées au tombeau des deux frères. Après tout, s'il est honteux et déshonnête de montrer ses nudités, cela est pourtant moins dur et moins cruel que la mort. Et cette honte, ainsi que toute autre, est toujours diminuée quand on peut dire que c'est par force que cela s'est fait.

115. Avant de partir de là, les guerrières font jurer aux habitants que les maris donneront à leurs femmes l'entière administration du pays, et quiconque aurait la hardiesse de le refuser sera puni de peines très-sévères. En somme il fut établi que ce qui appartenait ailleurs au mari, serait ici l'apanage de la femme.

116. Puis on fit promettre de ne recevoir aucun de ceux qui viendraient dans cette localité, chevaliers ou simples piétons, et de ne pas même les laisser entrer sous un toit, s'ils ne juraient par

Dieu et par les saints, ou par quelque autre serment plus inflexible encore, d'être toujours les amis des dames et les ennemis de leurs ennemis.

117. Ceux qui ont déjà une femme et ceux qui, tôt ou tard, en prendront une, devront être toujours soumis à celles-ci et obéir à toutes leurs volontés. Marphise dit qu'elle reviendrait avant la fin de l'année, avant que les arbres eussent perdu leurs feuilles, et que si elle ne trouvait pas la loi en vigueur, le bourg devait s'attendre à être ruiné et incendié.

118. Ils ne partirent de là qu'après avoir fait retirer Drusille du lieu infamant où elle avait été enterrée et l'avoir réunie à son mari dans un tombeau, le plus riche qu'ils purent leur faire élever. Pendant ce temps la vieille mettait en sang avec son poinçon le dos de Marganor : elle se plaignait seulement de n'être pas assez forte pour pouvoir ne pas donner de trêve au supplice.



Stance 121.

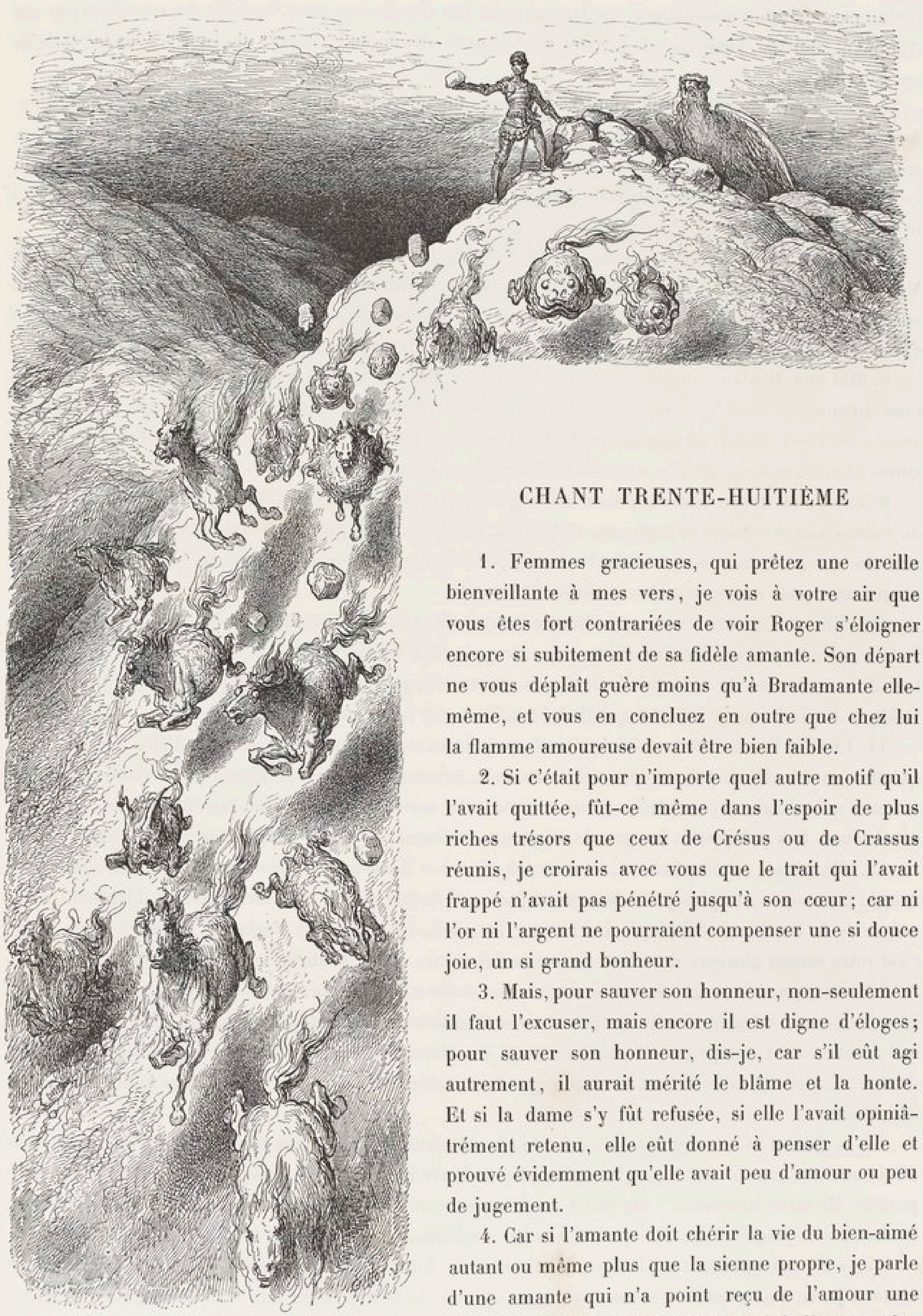
119. Les vaillantes guerrières virent sur une place, à côté d'un temple, une colonne sur laquelle l'infâme tyran avait fait graver sa loi cruelle et insensée. Elles y attachèrent, à l'imitation d'un trophée, l'écu, la cuirasse et le casque de Marganor; et elles firent graver à côté la loi qu'elles avaient donnée à ce bourg.

120. On s'y arrêta assez pour que Marphise fit graver sa loi sur la colonne, en place de celle qui y était inscrite auparavant pour la mort et le déshonneur de toutes les femmes. Ensuite de cette compagnie se sépara celle des dames d'Islande, qui resta pour se faire faire des robes; car elle pensait qu'il serait honteux de se présenter à la cour, si elle n'était pas vêtue et parée comme auparavant.

121. Ullanie s'arrêta donc là, et Marganor resta en son pouvoir; puis, de peur qu'il ne réussît de quelque manière à se dégager et qu'il ne causât encore de nouveaux tourments aux femmes, elle le fit un jour sauter du haut d'une tour en bas, et de sa vie il ne fit un plus grand saut. Ne parlons plus d'Ullanie et de sa suite, mais revenons à la compagnie qui se dirige vers Arles.

122. Ils marchèrent toute cette journée et la suivante jusque vers les neuf heures ; lorsqu'ils furent arrivés à un endroit où le chemin se partage en deux branches, l'une allant au camp et l'autre aux murs d'Arles, les amants recommencèrent à s'embrasser, et s'y reprirent à plusieurs fois pour se faire des adieux, adieux toujours pénibles et cruels. Enfin les dames sont arrivées au camp, Roger est entré dans la ville d'Arles, et moi, j'ai fini mon chant.





CHANT TRENTE-HUITIÈME

1. Femmes gracieuses, qui prêtez une oreille bienveillante à mes vers, je vois à votre air que vous êtes fort contrariées de voir Roger s'éloigner encore si subitement de sa fidèle amante. Son départ ne vous déplaît guère moins qu'à Bradamante elle-même, et vous en concluez en outre que chez lui la flamme amoureuse devait être bien faible.

2. Si c'était pour n'importe quel autre motif qu'il l'avait quittée, fût-ce même dans l'espoir de plus riches trésors que ceux de Crésus ou de Crassus réunis, je croirais avec vous que le trait qui l'avait frappé n'avait pas pénétré jusqu'à son cœur; car ni l'or ni l'argent ne pourraient compenser une si douce joie, un si grand bonheur.

3. Mais, pour sauver son honneur, non-seulement il faut l'excuser, mais encore il est digne d'éloges; pour sauver son honneur, dis-je, car s'il eût agi autrement, il aurait mérité le blâme et la honte. Et si la dame s'y fût refusée, si elle l'avait opiniâtrément retenu, elle eût donné à penser d'elle et prouvé évidemment qu'elle avait peu d'amour ou peu de jugement.

4. Car si l'amante doit chérir la vie du bien-aimé autant ou même plus que la sienne propre, je parle d'une amante qui n'a point reçu de l'amour une atteinte légère et superficielle, elle doit d'autant plus préférer l'honneur de celui-ci au plaisir qu'il goûte, que l'honneur est d'un plus grand prix que la vie, préférable elle-même à tous les plaisirs.

5. Roger fit son devoir en suivant son souverain, dont il ne pouvait se séparer sans honte; car il

n'avait pas sujet de l'abandonner. Si Almont avait fait mourir son père, la faute ne retombait pas sur Agramant, qui par beaucoup de faveurs avait réparé, depuis lors, auprès de Roger, tous les torts de ses ancêtres.

6. Roger fera son devoir en retournant auprès de son souverain; et Bradamante fit aussi le sien, lorsqu'elle ne chercha pas à le contraindre de rester, comme elle l'aurait pu, à force de prières. Dans un autre moment, Roger pourra se rendre aux vœux de sa dame, s'il n'y satisfait pas présentement. Quant à l'honneur, y manquât-on un instant, on ne peut réparer cette défaillance en cent années ni en cent autres.

7. Roger s'en va à Arles, où Agramant a rassemblé ce qui lui reste de troupes. Bradamante et Marphise, qui, unies par la parenté, avaient contracté entre elles une grande amitié, se rendirent ensemble au camp où le roi Charles avait réuni la majeure partie de ses forces, espérant, au moyen d'une bataille ou d'un siége, délivrer la France de si longues souffrances.

8. Dès que Bradamante fut reconnue, ce fut une joie et une fête au camp. Chacun la salue et lui rend hommage; et elle d'un signe de tête salue celui-ci et celui-là. Aussitôt qu'il apprend son arrivée, Renaud vient à sa rencontre; Richard ne reste pas en arrière, non plus que Richardet, ni les autres chevaliers de sa famille, et tous ils l'accueillent joyeusement.

9. Lorsqu'on apprit ensuite que sa compagne était cette Marphise, si fameuse dans les armes, qui, du Cathay aux frontières d'Espagne, s'était illustrée par mille glorieux triomphes, il n'est ni pauvre ni riche qui reste dans son pavillon. De toutes parts la foule empressée se pousse, se heurte, se rudoie uniquement pour voir ensemble cet admirable couple.

10. Elles se présentèrent respectueusement à Charles. Ce fut la première fois, comme l'écrit Turpin, qu'on vit Marphise plier le genou; car, soit chez les Sarrasins, soit chez les chrétiens, parmi tant d'empereurs et de rois qu'elle avait vus, renommés par leur mérite ou par leurs richesses, seul le fils de Pépin lui parut mériter qu'elle lui rendît un tel honneur.

11. Charles l'accueillit avec bénignité et sortit de sa tente pour aller au-devant d'elle, puis il voulut qu'elle s'assît à côté de lui, au-dessus de tous, rois, princes et barons. Le signal de se retirer fut donné à ceux qui n'étaient pas partis d'eux-mêmes, de sorte qu'il ne resta bientôt qu'une élite peu nombreuse. Les paladins et les grands seigneurs restèrent. Le menu peuple s'en alla dehors.

12. Marphise, reconnaissante, commença ainsi : « Très-haut, invincible et glorieux empereur, vous le plus sage et le plus juste des monarques, qui des mers de l'Inde aux colonnes d'Hercule [1], des neiges de la Scythie à l'Éthiopie brûlée par le soleil, faites révérer l'éclatant étendard de la croix, c'est votre renom glorieux dont rien ne borne l'étendue, qui m'a attirée ici des extrémités de la terre.

13. « Et, pour vous dire la vérité, la jalousie seule m'a poussée; je ne suis venue que pour vous faire la guerre, afin qu'il n'y eût pas un roi si puissant, n'ayant pas la même religion que celle que j'observais. C'est pour cela que j'ai rougi les champs du sang chrétien ; et j'étais prête à vous donner d'autres preuves fâcheuses d'une cruelle inimitié, sans une circonstance qui vous assure mon dévouement.

14. « Quand je ne songeais qu'à faire le plus de mal possible à vos armées j'apprends (et je vous dirai comment plus à loisir) que j'eus pour père le brave Roger de Risa, indignement trahi par un frère perfide. Ma mère infortunée [2] me porta dans son sein au delà des mers, et je naquis dans la détresse. Je fus élevée, jusqu'à l'âge de sept ans, par un magicien, à qui depuis je fus volée par des Arabes.

15. « Ils me vendirent en Perse, comme esclave, à un roi que, plus tard, devenue grande, je mis à mort, parce qu'il cherchait à me ravir ma virginité. Je le massacrai, lui et toute sa cour; je chassai toute sa race perverse et je m'emparai du royaume ; et telle fut ma bonne fortune, que n'ayant pas encore dépassé d'un ou de deux mois ma dix-huitième année, j'avais conquis sept royaumes.

16. « Envieuse de votre renommée, comme je viens de vous le dire, j'avais au cœur le ferme désir d'abaisser la grande hauteur de votre nom; peut-être l'eussé-je fait, peut-être était-ce une erreur

présomptueuse. Mais aujourd'hui ce qui dompte ce désir et fait tomber l'emportement de ma fureur, c'est d'avoir appris, depuis que je suis arrivée dans ce pays, que des liens de parenté m'attachent à vous.

17. « Puisque mon père fut votre parent et votre serviteur, moi aussi je suis votre parente et je vous servirai fidèlement. J'oublie entièrement cette jalousie et cette haine insolente que j'ai éprouvées autrefois, ou plutôt je la garde pour Agramant et pour tout parent de son père et de son oncle, qui eurent jadis à se reprocher la mort des auteurs de mes jours. »

18. Marphise termina en disant qu'elle désirait se faire chrétienne, et qu'après avoir détruit le roi Agramant, elle voulait, sous le bon plaisir de Charles, retourner dans le Levant et faire baptiser ses sujets ; qu'ensuite elle prendrait les armes contre tous les peuples qui adorent Mahomet et Tervagant, promettant que toutes ses conquêtes seraient pour le Saint-Empire et pour la religion du Christ.

19. L'empereur, qui n'avait pas moins d'éloquence que de valeur et de sagesse, exaltant beaucoup l'éminente guerrière, vantant beaucoup son père et toute sa lignée, répondit affablement à tout ce qu'elle avait dit. Sur son front ouvert se laissait voir la bonté de son cœur. Ses derniers mots furent pour lui dire qu'il l'acceptait pour sa parente et pour sa fille.

20. Alors il se lève, l'embrasse de nouveau, et la baise sur le front, comme sa fille. Tous ceux de la maison de Montgraine et de Clermont viennent vers elle d'un air joyeux. Il serait trop long de dire quelles marques d'honneur elle reçut de Renaud, qui plus d'une fois avait été témoin lui-même de ses prouesses connues, quand ils assiégeaient Albraque [3] et sa forteresse.

21. Il serait trop long de dire avec quels transports de joie la virent le jeune Guidon, Aquilant, Griffon et Sansonnet, qui s'étaient trouvés avec elle dans l'île barbare des femmes ; Maugis, Vivien et Richardet, qui avaient trouvé en elle une si fidèle alliée, quand ils tuèrent les perfides Mayençais et les scélérats Espagnols qui avaient voulu les vendre.

22. Charles prit soin lui-même de faire préparer pour le jour suivant un lieu richement orné, où Marphise recevrait le baptême. Il fit rassembler de toutes parts les évêques et les grands clercs, qui connaissaient bien les doctrines du christianisme, afin que Marphise fût instruite par eux dans tous les mystères de la sainte foi.

23. L'archevêque Turpin vint revêtu de ses saints ornements pontificaux et lui donna le baptême. Ce fut Charles qui, avec les cérémonies consacrées, la tint sur les fonts, pour recevoir l'eau du salut. Mais il est temps désormais que la pauvre tête vide et privée de raison de Roland soit secourue grâce à l'ampoule rapportée du ciel le plus bas [4], par le duc Astolphe, sur le char d'Élie.

24. Astolphe était descendu de la sphère lumineuse sur le point le plus élevé de la terre, avec l'heureuse fiole qui devait guérir le plus glorieux des paladins. Là, saint Jean montre au duc d'Angleterre une herbe d'une vertu précieuse, avec laquelle il lui ordonne d'aller, à son retour, toucher et guérir les yeux du roi de Nubie,

25. Afin qu'en reconnaissance de ce service et de ceux qu'il lui avait déjà rendus, le roi lui donne une armée pour attaquer Biserte [5] ; et le saint vieillard lui enseigne comment il doit armer et discipliner ces peuples inexpérimentés, et traverser sans danger les déserts, où les hommes sont aveuglés par le sable, lui indiquant de point en point la marche qu'il doit suivre.

26. Puis il le fit remonter sur le cheval ailé qui appartint d'abord à Atlant, puis à Roger. Le paladin, après avoir pris congé de saint Jean, quitta les saintes contrées [6] ; et, suivant les bords du Nil, il se vit bientôt en vue de la Nubie ; il descendit des airs dans la ville qui est la capitale du royaume, et alla retrouver Sénape.

27. Grand fut le plaisir, grande fut la joie que son retour causa à ce prince, qui avait bien présent à la mémoire le tourment dont il l'avait délivré en chassant les Harpies. Mais, après qu'il eut dissipé l'humeur épaisse qui lui dérobait le jour, et qu'il lui eut rendu sa vue d'autrefois, Sénape l'éleva au ciel, l'honora, l'adora comme un Dieu.

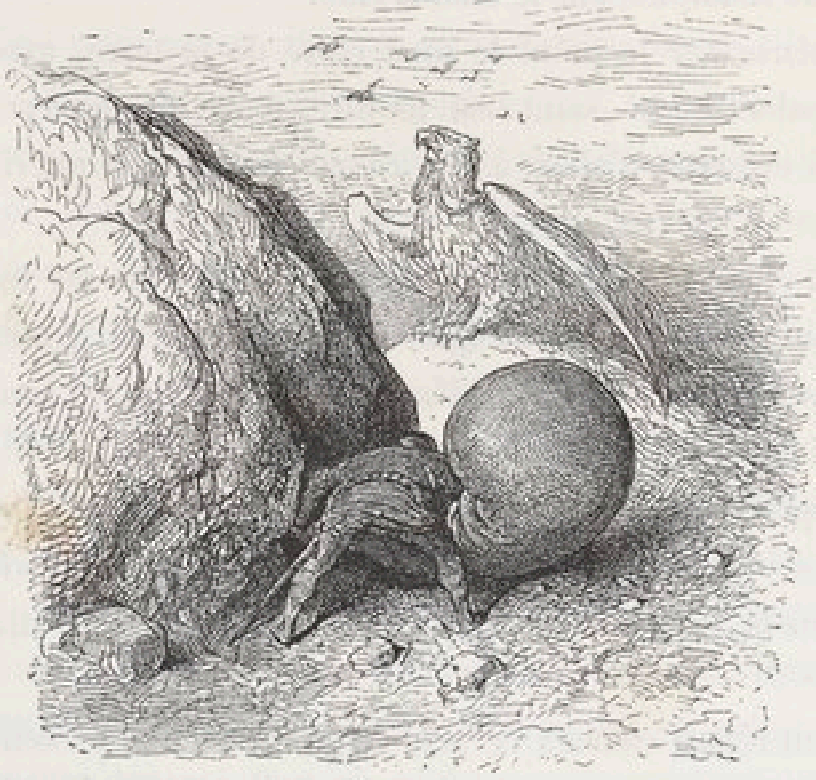
28. De sorte que non-seulement il lui accorda les troupes qu'il demandait pour porter la guerre au territoire de Biserte, mais il lui donna cent mille hommes de plus, et il s'offrit même à l'accompagner de sa personne. L'armée, composée de gens de pied, pouvait à peine être contenue dans une plaine spacieuse; ce pays était dépourvu de chevaux, mais il avait en abondance des éléphants et des chameaux.



Stance 26.

29. La nuit qui précéda le jour où l'armée de Nubie devait se mettre en route, le paladin monta sur l'hippogriffe et prit un vol rapide vers le midi; si bien qu'il arriva à la montagne d'où part le vent austral, qui souffle contre les deux Ourses. Il trouva la caverne d'où, par une étroite ouverture, quand il s'éveille, se déchaîne ce vent furieux.

30. Et, comme le lui avait expliqué son maître, il avait apporté avec lui une outre vide. Pendant que, dans l'obscurité de son antre alpestre, le sauvage Autan fatigué était endormi, il l'ajuste adroitement et sans bruit au soupirail, et il dissimule de telle façon cette embuscade, que, le lendemain, le vent, croyant sortir, est pris et reste enfermé dans cette outre.



Stance 30.

31. Le paladin, enchanté d'une telle capture, retourne en Nubie; et le même jour il se met en route avec sa noire armée, et les provisions suivent par derrière. Le glorieux Astolphe conduit sans danger et sans perte son armée vers l'Atlas, cheminant à travers des sables fins, sans craindre les tourmentes du vent.

32. Arrivé en deçà de la montagne, à un endroit d'où l'on découvrait la plaine et le rivage, Astolphe choisit la plus noble partie de son armée et la mieux soumise à la discipline; et il la range çà et là, en ordre régulier, au pied d'une colline qui confine à la plaine. Il la laisse là et il monte sur la cime, de l'air d'un homme qui médite de grandes pensées.

33. Puis il se mit à genoux et adressa une oraison à son saint maître, sûr que sa prière serait



GRAND FUT LE PLAISIR, GRANDE FUT LA JOIE QUE SON RETOUR CAUSA A SENAPE. (CHANT XXXVIII, 27.)

exaucée. Il se met alors à rouler une quantité de pierres. Oh! quel n'est pas le pouvoir de celui qui croit fermement au Christ! On voyait les pierres, à mesure qu'elles descendaient, croître, contre toutes les lois de la nature, et se transformer en ventres, en jambes, en cous et en figures.

34. Puis sur la pente des sentiers de la colline ils allaient sautant, faisant retentir des hennissements, et une fois parvenus à la plaine, ils secouaient leurs croupes, et c'étaient des chevaux parfaits, bruns, blancs ou rouans. La troupe, qui attendait dans la vallée, se tenait aux aguets, mettait la main sur eux : de sorte qu'en peu de temps tous se trouvèrent montés, car ces chevaux étaient nés tout sellés et bridés.

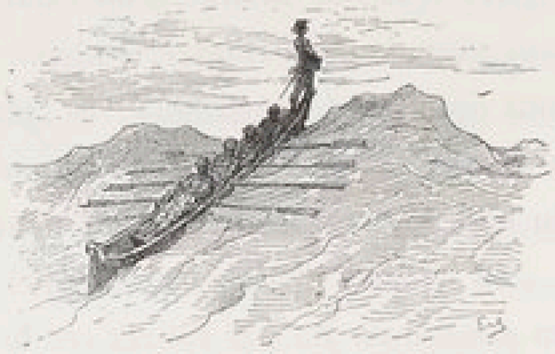


Stance 33.

35. Astolphe fit en un jour de ses fantassins quatre-vingt mille cent deux cavaliers. Il parcourut avec eux toute l'Afrique, et partout il recueillit du butin, alluma des incendies et fit des prisonniers. Agramant avait confié jusqu'à son retour la garde du pays au roi Branzard et aux rois de Ferse et d'Algazer. Ceux-ci cherchèrent à s'opposer au duc anglais.

36. Ils avaient auparavant dépêché un navire léger, qui fendait l'espace à force de voiles et de rames, pour avertir Agramant des outrages et des calamités que son royaume avait à supporter de la part du roi des Nubiens. Le navire vogua nuit et jour sans relâche, jusqu'à ce qu'il touchât au rivage de la Provence; là il trouva son roi à moitié bloqué dans Arles, car Charles campait à un mille des remparts de la ville.

37. Lorsqu'il apprit à quels dangers il abandonnait son royaume pour conquérir celui du fils de Pépin, Agramant fit appeler en conseil les rois et les princes du peuple sarrasin. Puis, après avoir une ou deux fois tourné les regards d'un côté vers Marsile, de l'autre vers le roi Sobrin, qui, parmi tous les princes réunis là, étaient les plus âgés et les plus sages, il parla ainsi :



Stance 36.

38. « Quoique je sache combien il convient mal à un capitaine de dire : Je ne l'ai pas prévu, je le dirai cependant; car c'est lorsqu'il arrive un malheur absolument impossible à prévoir qu'une telle excuse peut s'appliquer à une telle faute. Telle est aujourd'hui ma situation : j'ai eu tort de laisser l'Afrique dégarnie de troupes, si elle devait être attaquée par les Nubiens.

39. « Mais, hors Dieu seul, pour qui l'avenir n'est pas caché, qui eût deviné qu'une nation si

éloignée aurait pu venir nous attaquer avec des forces si considérables? une nation entre laquelle et nous s'étend le sol instable d'un désert de sable toujours agité par le vent? Elle est venue pourtant assiéger Biserte, et elle a en grande partie dévasté l'Afrique.

40. « C'est là-dessus que je vous demande présentement conseil. Dois-je partir d'ici sans avoir tiré aucun fruit de notre entreprise, ou dois-je la poursuivre jusqu'à ce que j'emmène avec moi Charles prisonnier? ou bien, puis-je tout à la fois sauver notre trône et renverser ici le trône impérial? Si quelqu'un de vous peut le dire, je le prie de ne pas garder le silence, afin qu'on trouve le meilleur parti à prendre, et que ce parti-là soit suivi. »

41. Ainsi parla Agramant, et il tourna les yeux vers le roi d'Espagne, qui était assis près de lui, comme pour témoigner son désir que ce fût à lui de répondre à ce qu'il avait dit. Celui-ci, après s'être levé et avoir par respect fléchi le genou et incliné la tête, se remit sur son siége d'honneur, et ces paroles sortirent de sa bouche :

42. « Que ce soit le bien ou le mal que nous apporte la Renommée, elle est toujours dans l'usage d'exagérer. Aussi ne me verra-t-on jamais me décourager ou m'enhardir outre mesure pour les événements malheureux ou heureux qui auront pu arriver; mais j'aurai toujours la crainte ou l'espoir de les trouver au-dessous de ce qu'on en dira et fort différents de ce qu'en raconteront des récits transmis par tant de bouches.

43. « Et je dois d'autant moins y ajouter foi, qu'ils sont plus contraires à la vraisemblance. Or, qu'on se demande s'il est vraisemblable qu'un roi d'une si lointaine région ait mis le pied dans la belliqueuse Afrique, avec une armée si nombreuse, et cela en traversant les sables où Cambyse [7] engagea ses soldats sous de mauvais auspices.

44. « Je croirais volontiers que les Arabes sont descendus des montagnes, qu'ils ont commis des dégâts, saccagé, pris et tué des hommes, là où ils auront trouvé peu de résistance, et que Branzard, resté lieutenant et vice-roi de ce pays, remplace les dizaines par des milliers, pour faire plus aisément accepter son excuse.

45. « Je veux bien concéder que les Nubiens soient tombés du ciel comme une pluie miraculeuse, ou qu'ils soient venus cachés dans les nuages, puisqu'on ne les a jamais aperçus en chemin; craignez-vous qu'un pareil peuple ne pille l'Afrique, si vous n'amenez à son secours des forces plus nombreuses? Vos troupes donneraient d'elles une bien triste idée, si elles redoutaient un peuple si faible.

46. « Mais si vous envoyez quelques navires seulement, pourvu qu'on aperçoive vos étendards, on n'aura pas plutôt détaché d'ici les câbles, que ces gens, soit Nubiens, soit lâches Arabes, s'enfuiront dans leur pays. C'est parce qu'ils vous savaient avec nous, séparé par la mer de votre empire, qu'ils ont eu l'audace de vous faire la guerre.

47. « En ce moment, où Charles n'a pas auprès de lui son neveu, profitez de cette occasion que vous avez de vous venger. Puisque Roland n'y est pas, aucun guerrier de cette secte ennemie ne peut vous opposer de résistance. Si, par défaut de perspicacité ou par négligence, vous laissez échapper la glorieuse victoire qui vous attend, la Fortune, qui nous montre aujourd'hui ses cheveux, se tournera du côté chauve, et il n'y aura pour nous que des pertes et une honte ineffaçable. »

48. Par ce discours et d'autres paroles encore, le monarque espagnol voulut adroitement persuader au conseil de ne pas retirer ses forces de la France, jusqu'à ce que Charles fût renvoyé et exilé. Mais le roi Sobrin, qui voit clairement où tendait le roi Marsile, lorsqu'il parlait ainsi, plus dans son intérêt personnel que dans l'intérêt commun, répondit en ces termes :

49. « Quand je vous exhortais à rester en paix, plût à Dieu, seigneur, que j'eusse été un faux prophète! ou, puisque mes prédictions devaient s'accomplir, plût au ciel que vous eussiez cru votre fidèle Sobrin, et non pas plutôt l'audacieux Rodomont, Marbaluste, Alzirde et Martasin, que je voudrais bien maintenant avoir ici devant moi, mais Rodomont plus que tous les autres!

50. « Je lui jetterais à la face que lui, qui voulait faire de la France ce qu'on fait d'un verre fragile,

et suivre votre lance jusqu'au ciel, jusqu'en enfer, ou plutôt la devancer, aujourd'hui, dans l'embarras où nous sommes, il reste les bras croisés[8], plongé dans une détestable et honteuse oisiveté, tandis que moi, qui, pour avoir prédit la vérité, fus alors traité de lâche, je suis encore auprès de vous.

51. « Et j'y serai toujours, jusqu'à la fin de cette vie, qui, bien que chargée d'années, se risque tous les jours pour vous contre les guerriers les plus illustres de la France. Et aucun homme, quel qu'il puisse être, n'osera dire que mes actions aient jamais été blâmables; et beaucoup de ceux qui se sont plus vantés que moi n'ont pas plus fait que moi, ni même autant.

52. « Si je parle ainsi, c'est pour montrer que ce que j'ai dit alors, et ce que je me propose de vous dire maintenant, ne provient ni de lâcheté ni d'un cœur déloyal, mais d'un amour sincère et d'un fidèle attachement : je vous exhorte à retourner le plus tôt que vous pourrez à votre sol paternel, car on peut dire que c'est être peu sage que de perdre ses États pour conquérir ceux d'autrui.

53. « S'il est conquis, vous le savez. Nous étions trente-deux rois, vos vassaux, en sortant du port avec vous ; eh bien, si je reprends aujourd'hui de nouveau le compte, c'est à peine s'il y en a le tiers, et tout le reste est mort. Plaise au Très-Haut qu'il n'en périsse pas davantage ! mais si vous persistez, je crains que dans peu il n'en reste plus ni le quart ni le cinquième et que votre malheureux peuple ne soit entièrement détruit.

54. « Sans doute l'absence de Roland est pour nous un avantage, car, au lieu d'être en petit nombre, nous ne serions peut-être plus du tout. Mais le danger n'est pas écarté, bien que notre malheureux sort en soit prolongé. Voici Renaud qui par un grand nombre de prouesses montre qu'il n'est pas inférieur à Roland. Il y a aussi sa famille, et tous les paladins, terreur éternelle de nos Sarrasins.

55. « Et ils ont ensuite ce second Mars (quoique ce soit avec dépit que je loue nos ennemis), je parle du valeureux Brandimart, non moins intrépide que Roland dans tous les combats ; j'ai éprouvé moi-même sa valeur, et j'en vois, j'en apprends les effets aux dépens des autres. Bien qu'il y ait longtemps que Roland soit absent, nous avons plus perdu que gagné.

56. « Si par le passé nous avons perdu, je crains qu'à l'avenir nous ne fassions des pertes plus considérables. Notre camp est diminué de Mandricard; Gradasse nous a retiré son secours ; Marphise nous a abandonnés dans une situation extrême ; ainsi a fait le roi d'Alger, dont je peux dire que, s'il eût été fidèle autant que brave, on avait peu besoin de Gradasse et de Mandricard.

57. « Lorsque ces secours nous sont retirés, que tant de milliers des nôtres sont morts ; quand ceux qui devaient venir sont arrivés, et qu'on n'attend plus d'autre vaisseau qui nous en amène ; il est arrivé à Charles quatre guerriers regardés comme non moins redoutables que Roland ou Renaud, et cela avec raison, car d'ici au Caucase[9] on en trouverait difficilement quatre autres pareils.

58. « J'ignore si vous savez bien qui sont Guidon le Sauvage, Sansonnet et les fils d'Olivier. Pour moi, j'en ai une plus grande opinion et je les redoute plus qu'aucun autre de leurs chefs ; qu'aucun chevalier venu d'Allemagne ou d'un autre pays de langue étrangère pour défendre l'Empire contre nous, quoique ces nouveaux combattants, qui, pour notre malheur, sont aujourd'hui dans leur camp, aient encore une importance redoutable.

59. « Chaque fois que vous sortirez dans la campagne, vous aurez le dessous et vous serez taillé en pièces. Si l'Afrique et l'Espagne ont si souvent perdu la bataille quand nous étions seize contre huit, que sera-ce maintenant que l'Italie et l'Allemagne sont unies à la France avec l'Angleterre et l'Écosse et qu'ils seront douze contre six? Que peut-on attendre autre chose que malheur et honte?

60. « Ici c'est votre peuple que vous sacrifiez, là-bas vous perdez en même temps votre royaume, si vous vous obstinez plus longtemps à cette entreprise. Au lieu que si, changeant de dessein, vous vous en retournez, vous sauvez votre État et ce qui reste de nous. Abandonner Marsile serait un acte indigne de vous ; chacun accuserait gravement votre ingratitude. Mais il y a un remède qui doit lui plaire, s'il vous convient aussi à vous-même, c'est de faire la paix avec Charles.

61. « Si maintenant il vous semble que ce soit vous déshonorer que de la demander, vous qui êtes le

premier offensé, et que vous préfériez une bataille, quoique vous voyiez comme cela vous a réussi, tâchez du moins de rester le vainqueur. C'est ce qui arrivera peut-être, si vous me croyez, si vous chargez un chevalier de terminer votre querelle, et que ce chevalier soit Roger.

62. « Vous savez aussi bien que moi que notre Roger est assez brave pour être, seul à seul, les armes à la main, l'égal de Roland, de Renaud, et de tout autre chevalier chrétien. Mais si vous voulez livrer une bataille générale, encore que sa valeur soit surhumaine, il ne sera plus alors qu'un seul combattant, ayant contre lui une troupe entière de ses égaux.

63. « Mon avis est, si c'est le vôtre aussi, d'envoyer dire au roi chrétien, que, pour terminer les différends, pour arrêter le sang que vous répandez tous les jours, vous de ses soldats, et lui des vôtres en nombre infini, vous lui demandez d'envoyer en champ clos, contre un de vos guerriers, l'un des plus braves parmi les siens, et qu'à eux deux ils terminent toute la guerre, jusqu'à ce que l'un soit vainqueur et que l'autre reste sur le terrain,

64. « Sous cette condition que la défaite de l'un d'eux rendra son roi tributaire de l'autre. Je ne crois pas que ce pacte déplaise à Charles, bien que l'avantage soit de son côté. Je fonde sur les robustes bras de Roger mon espoir qu'il sera vainqueur. Et la raison est tellement de notre côté, qu'il doit triompher, eût-il contre lui Mars lui-même. »



Stance 65.

65. Par ces discours et par d'autres paroles plus efficaces encore, Sobrin réussit à gagner sa cause ; le jour même, les interprètes furent choisis et l'ambassade fut envoyée à Charles. Charles, qui avait tant de guerriers parfaits, regarda cette bataille comme gagnée pour lui. Il choisit comme champion le brave Renaud, en qui, après Roland, il avait le plus de confiance.

66. Les deux armées se réjouirent également de cette heureuse convention; car les fatigues du corps et de l'esprit les avaient tous épuisés, tous étaient las de cette guerre. Chacun se promettait de se reposer le reste de sa vie, chacun maudissait les haines et les fureurs allumées dans les cœurs et qui avaient produit ces querelles et ces luttes.

67. « Renaud, qui se voit comblé de gloire parce que Charles, pour une affaire d'une telle gravité, a eu plus de confiance en lui que dans tous les autres, se prépare avec joie à cette honorable entreprise. Il estime peu Roger, et il croit vraiment que celui-ci ne pourra lui résister; il ne suppose pas que Roger puisse être son égal, bien qu'il ait tué Mandricard en champ clos.

68. Roger, de son côté, quoique ce soit pour lui un grand honneur que son roi l'ait choisi et distingué comme le meilleur de tous ses braves guerriers et chargé d'une si importante entreprise, éprouve cependant du chagrin et laisse voir une grande tristesse : ce n'est pas que la crainte trouble son cœur; car non-seulement il ne redoute pas Renaud seul, mais pas même Renaud et Roland réunis.

69. Il songe que la sœur de Renaud est sa chère et si fidèle fiancée, qui ne cesse de l'exciter, de le tourmenter par ses lettres, comme une personne gravement offensée. Maintenant, si aux anciennes offenses il ajoute celle d'entrer en champ clos pour mettre son frère à mort, il changera tellement son amour en haine, qu'il deviendra bien plus difficile de l'apaiser jamais.

70. Si Roger s'afflige et se tourmente en silence de la bataille qu'il accepte malgré lui, sa femme bien-aimée pleure et se lamente, quand elle apprend la nouvelle au bout de quelques heures. Elle frappe son beau sein, arrache sa blonde chevelure, arrose de pleurs et meurtrit ses joues innocentes, et, dans son chagrin et son dépit, elle accuse Roger d'ingratitude et son destin de cruauté.

71. Quelle que soit l'issue du combat, il ne peut en résulter pour elle que de la douleur. Que

Roger doive mourir dans cette lutte, elle repousse cette pensée, qui semble lui déchirer le cœur. D'un autre côté, si le Christ voulait la ruine de la France pour la punir de plus d'une offense, outre que ce serait la mort de son frère, il y aurait pour elle un malheur plus cruel et plus terrible.

72. Car elle ne pourrait plus jamais, sans s'exposer au blâme, à la honte, à la haine de toute sa famille, revenir à son époux, et faire connaître à tous son mariage, comme elle avait plusieurs fois, nuit et jour, caressé cette pensée dans son esprit. Et entre eux la promesse était telle, qu'il n'était plus temps de la rompre ou de la regretter.

73. Mais celle qui dans les circonstances funestes était habituée à ne pas lui refuser un fidèle secours, je veux dire la magicienne Mélisse, ne put souffrir d'entendre ses plaintes et ses cris douloureux; elle vint la consoler et lui promit de venir de nouveau à son aide, quand il en serait temps, et d'interrompre ce futur combat qui faisait couler ses larmes et lui causait tant de soucis.

74. Cependant Renaud et l'illustre Roger préparaient leurs armes pour le combat. Le choix en avait été laissé au chevalier qui était le champion de l'empire romain. Et comme celui-ci, depuis qu'il avait perdu son bon destrier Bayard, allait toujours à pied, il choisit de combattre à pied, couvert de fer et de la cotte de mailles, avec la hache d'armes [10] et le poignard.

75. Que ce fût le hasard, ou plutôt que ce fût l'avis sage et prudent de son cousin Maugis, qui savait combien Balisarde avait le tranchant redoutable et propre à entamer toutes les armures, les deux guerriers furent d'accord, comme je l'ai dit, pour combattre sans épée. Quant au lieu de la rencontre, on convint que ce serait dans une grande plaine près des murs de l'antique cité d'Arles.

76. A peine la vigilante Aurore était-elle sortie du palais de Tithon, pour donner naissance au jour arrêté et à l'heure fixée pour le combat, que de part et d'autre arrivèrent des députés, qui, à chaque extrémité des lices, élevèrent un pavillon, et près de chacun des pavillons ils dressèrent un autel.

77. Peu après on vit sortir l'armée païenne rangée bataillon par bataillon. Au milieu était le roi d'Afrique, armé et somptueusement paré avec une pompe barbaresque. A côté de lui, sur un cheval bai, à crinière noire, à front et à pieds blancs, s'avançait Roger, à qui le roi Marsile ne dédaignait pas de servir d'écuyer.

78. Le casque qu'il avait jadis, après une lutte acharnée, arraché de la tête du roi de Tartarie, ce casque, célébré dans un plus grand poème [11] et que, mille ans auparavant, porta le Troyen Hector, c'est le roi Marsile qui le lui porte à côté de lui. D'autres princes et barons se sont partagé entre eux les autres armes ornées d'or et enrichies de pierreries.

79. De son côté, le roi Charles sort de ses remparts élevés avec ses troupes, dans le même ordre et le même appareil que s'il venait pour livrer bataille. Autour de lui ses fameux pairs forment une ceinture; Renaud est avec lui, couvert de toutes ses armes, moins le casque, qui fut celui du roi Mambrin, et que porte Ogier le Danois.

80. Des deux haches d'armes, le duc Naimes tient l'une, l'autre est portée par Salamon, roi de Bretagne. Charles rassemble tous les siens d'un côté, de l'autre sont les guerriers africains et espagnols; au milieu on ne voit personne; on a laissé vide un grand espace du camp : par une ordonnance commune, il y a peine capitale contre quiconque, excepté les deux combattants, y pénétrerait.

81. Après qu'on eut donné le second choix des armes au champion du peuple païen, deux prêtres, de l'une et de l'autre religion, se présentèrent avec leurs livres en main : dans celui de la nôtre est écrite la vie parfaite du Christ, l'autre est l'Alcoran. L'empereur s'avança avec celui de l'Évangile, le roi Agramant avec l'autre.

82. Charles, arrivé à l'autel que les siens avaient préparé, leva les mains au ciel, et dit : « O Dieu! toi qui as consenti à mourir pour racheter nos âmes de la mort, ô Vierge dont la vertu fut si agréable au ciel, que Dieu reçut de vous le fardeau de l'humanité, et fut porté neuf mois dans votre sein, qui conserva toujours intacte la fleur de virginité,

83. « Soyez témoins que je promets, pour moi et pour tous mes successeurs, de payer, chaque

année, au roi Agramant et à ceux qui seront élus après lui pour gouverner son pays vingt charges d'or pur, si mon champion est aujourd'hui vaincu, et que je promets de commencer à l'instant une trêve qui deviendra ensuite paix perpétuelle.

84. « Et si je manque au serment que je vous fais à tous les deux, que votre formidable colère s'allume et me frappe, moi seul et mes enfants, sans toucher à aucun de ceux qui sont ici avec nous ; de sorte que l'on comprenne à l'instant même ce que c'est que de violer la parole qu'on vous a donnée en ce jour. » En parlant ainsi, Charles tenait la main sur l'Évangile et les yeux fixés au ciel.

85. Ensuite les deux rois s'éloignent et vont à l'autel que les païens avaient richement décoré; Agramant y jura qu'il repasserait la mer avec son armée et qu'il payerait à Charles un pareil tribut, si Roger demeurait vaincu dans ce jour, et qu'il y aurait entre eux paix perpétuelle aux conditions que Charles venait d'exprimer.



Stance 84.

86. Et, parlant également à haute voix, il prend à témoin le grand Mahomet et jure, sur le livre que tient en main son muphti, d'observer tout ce qu'il a dit. Puis ils s'éloignent tous les deux à grands pas du camp, et reprennent place chacun au milieu des siens. Enfin les deux champions viennent aussi jurer, et voici leur serment.

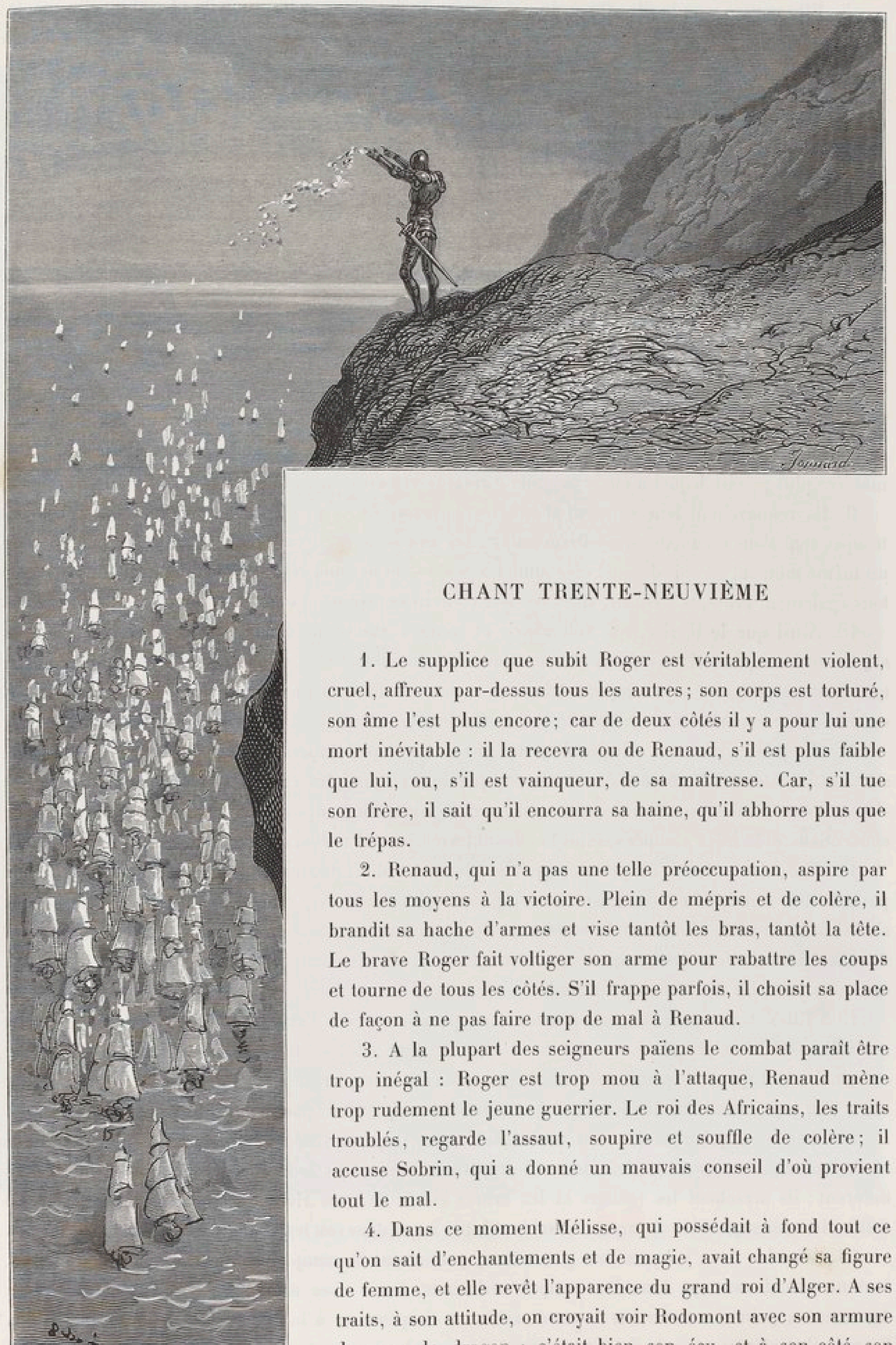
87. Roger promet que si son roi vient ou envoie troubler le combat, il cessera d'être un de ses guerriers ou des seigneurs de sa cour, et se donnera entièrement à Charles. Renaud jure aussi que, s'il lui fallait, par la faute de son souverain, quitter la place avant que la victoire fût définitivement acquise soit à lui, soit à Roger, il se ferait chevalier d'Agramant.

88. Ces cérémonies terminées, chacun se retire de son côté; mais ils ne s'arrêtent pas longtemps, car les trompettes éclatantes leur donnent le signal de la terrible bataille. Alors les vaillants champions s'avancent pour se rencontrer, mesurant leurs pas avec jugement et adresse. A l'instant on voit commencer l'attaque, et l'on entend retentir le fer qui s'élève et retombe tour à tour.

89. Ils dirigent leurs coups tantôt à la tête, tantôt aux jambes, soit de la pointe, soit du marteau de leurs haches d'armes, avec tant de dextérité et de souplesse, que le récit dépasse toute croyance. Roger, qui combattait contre le frère de celle qui possède son malheureux cœur, le frappait avec tant de ménagement qu'on l'en croyait moins vigoureux.

90. Il était plus attentif à parer les coups qu'à en porter, et il ne savait pas lui-même ce qu'il désirait. Il serait affligé de tuer Renaud, mais il ne voudrait pas non plus se laisser tuer. Mais je me vois arrivé à un terme où il est bon de différer ce récit; vous entendrez le reste dans le chant suivant, si vous voulez venir l'entendre.





CHANT TRENTE-NEUVIÈME

1. Le supplice que subit Roger est véritablement violent, cruel, affreux par-dessus tous les autres; son corps est torturé, son âme l'est plus encore; car de deux côtés il y a pour lui une mort inévitable : il la recevra ou de Renaud, s'il est plus faible que lui, ou, s'il est vainqueur, de sa maîtresse. Car, s'il tue son frère, il sait qu'il encourra sa haine, qu'il abhorre plus que le trépas.

2. Renaud, qui n'a pas une telle préoccupation, aspire par tous les moyens à la victoire. Plein de mépris et de colère, il brandit sa hache d'armes et vise tantôt les bras, tantôt la tête. Le brave Roger fait voltiger son arme pour rabattre les coups et tourne de tous les côtés. S'il frappe parfois, il choisit sa place de façon à ne pas faire trop de mal à Renaud.

3. A la plupart des seigneurs païens le combat paraît être trop inégal : Roger est trop mou à l'attaque, Renaud mène trop rudement le jeune guerrier. Le roi des Africains, les traits troublés, regarde l'assaut, soupire et souffle de colère; il accuse Sobrin, qui a donné un mauvais conseil d'où provient tout le mal.

4. Dans ce moment Mélisse, qui possédait à fond tout ce qu'on sait d'enchantements et de magie, avait changé sa figure de femme, et elle revêt l'apparence du grand roi d'Alger. A ses traits, à son attitude, on croyait voir Rodomont avec son armure de peau de dragon : c'était bien son écu, et à son côté son épée, comme il les portait habituellement, et rien n'y manquait.

5. Elle pousse vers le fils affligé du roi Trojan le démon sous la forme du cheval qu'elle monte; d'une voix haute et les sourcils froncés, elle lui dit : « C'est en vérité une trop grande erreur d'avoir choisi un jeune homme inexpérimenté pour entrer en lice avec un Français si redoutable et si fameux, et dans une circonstance d'une telle gravité, que le sort de votre empire et l'honneur de l'Afrique en dépendent.

6. « Ne laissons pas continuer ce combat qui tournerait trop à notre détriment. Ne vous mettez pas en peine de rompre l'accord et le serment. Rodomont prend tout sur lui. Que chacun montre ce que vaut son épée. Puisque je suis avec vous, chacun de vous en vaut cent. » Ces paroles firent une telle impression sur Agramant, que, sans plus réfléchir, il s'élança aussitôt.

7. L'idée d'avoir avec lui le roi d'Alger fit qu'il s'inquiéta peu du traité. Il n'aurait pas fait autant de cas de mille chevaliers accourus à son secours. Aussi vit-on de toutes parts et en un instant les lances s'abaisser, les chevaux éperonnés. Quand Mélisse, par ses illusions magiques, eut engagé la bataille, elle disparut subitement.

8. Les deux champions, qui se voient interrompus contre toutes les conventions, contre toutes les promesses, sans plus s'escrimer l'un contre l'autre, suspendent au contraire tout ressentiment, se donnent leur parole de ne prendre part ni d'un côté ni d'un autre, jusqu'à ce qu'on sache d'une manière plus précise lequel a été le premier à rompre le traité, du vieux Charles ou du jeune Agramant.

9. Ils renouvellent leur serment d'être les ennemis de celui qui a violé sa parole. Toutes les troupes sont dans un mouvement désordonné : les uns se portent en avant, les autres reculent. Dans un même moment on voit de quel côté sont les lâches, et de quel côté sont les plus vaillants. Ils sont tous également prompts à courir, mais ceux-ci courent en avant, et ceux-là en arrière.

10. Ainsi que le lévrier, qui voit courir et tourner autour de lui la bête fugitive, sans pouvoir aller avec les autres chiens de la meute, parce que le chasseur le retient, se consume de colère, se tourmente, s'afflige et se désespère, glapit en vain, se débat et tire sur la laisse; ainsi Marphise et sa belle-sœur étaient restées jusque-là résistant à leur courroux.

11. Jusqu'à ce moment elles avaient vu une si riche proie dans cette plaine spacieuse, qu'elles s'étaient plaintes et désolées d'être retenues par le traité qui les empêchait de la poursuivre et de s'en emparer. Elles en avaient vainement poussé bien des soupirs. Maintenant qu'elles voient les conventions et la trêve rompues, elles bondissent avec joie au milieu des troupes africaines.

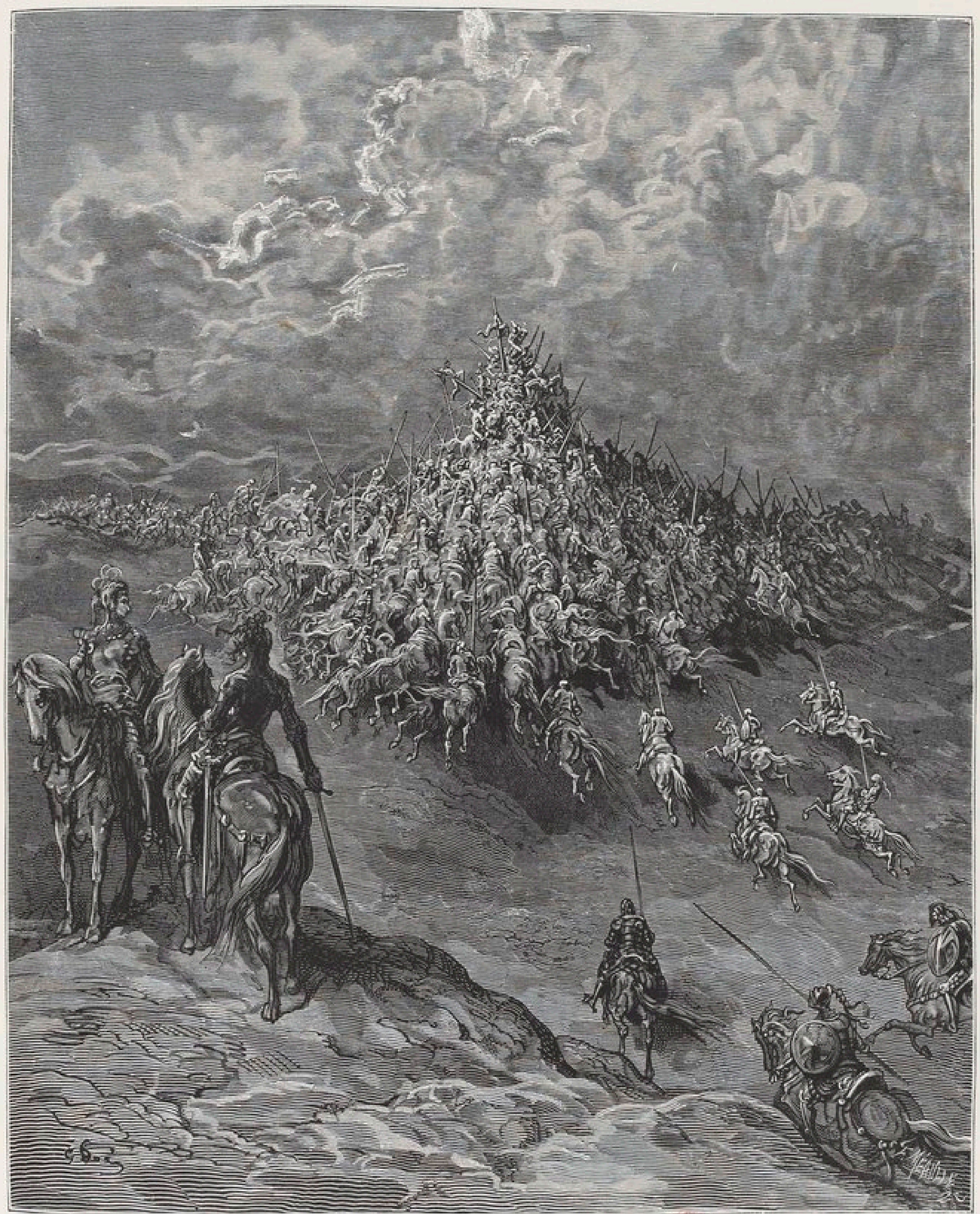
12. Marphise enfonce au premier qu'elle rencontre deux brasses de sa lance dans la poitrine, puis elle tire son épée et, en moins de temps que je ne le redis, elle brise quatre casques comme s'ils étaient de verre. Bradamante n'accomplit pas une moindre besogne, mais sa lance d'or produisit un effet différent : elle jette à terre tous ceux qu'elle touche; le nombre en est deux fois aussi grand, mais pourtant elle n'en tue pas un seul.

13. Elles accomplirent ces prouesses si près l'une de l'autre, qu'elles en purent rendre mutuellement témoignage. Ensuite elles s'écartèrent et elles se mirent, partout où la fureur les entraînait, à frapper le peuple sarrasin. Qui pourrait compter le nombre de guerriers que cette lance d'or jeta à terre, ou les têtes qui furent fendues ou coupées par la terrible épée de Marphise?

14. Ainsi, lorsqu'au souffle des vents plus doux l'Apennin découvre ses pentes herbeuses, on voit se précipiter ensemble deux torrents impétueux, qui, dans leur chute, se creusent un chemin différent : ils arrachent les rochers et les arbres élevés de leurs rives abruptes, et portent dans les vallées les moissons et les champs, et semblent lutter à qui dans son trajet pourra faire le plus de dégâts.

15. Ainsi les deux magnanimes guerrières, parcourant le camp dans des directions différentes, font un grand carnage dans les troupes africaines, l'une avec sa lance, l'autre avec son épée. Agramant a peine à retenir ses hommes sous ses drapeaux et à les empêcher de prendre la fuite. En vain il s'informe, en vain il tourne partout ses regards, il ne peut savoir ce qu'est devenu Rodomont.

16. C'est sur les exhortations de Rodomont (il le croyait ainsi) qu'il avait rompu un pacte solen-



ILS RENOUVELLENT LEUR SERMENT D'ÊTRE LES ENNEMIS DE CELUI QUI A VIOLÉ SA PAROLE. (CHANT XXXIX, STANCE 9.)

nellement juré en appelant les Dieux à témoin; puis il s'était si promptement éloigné! Il n'aperçoit pas non plus Sobrin. Sobrin s'était retiré dans Arles, et se déclarait innocent, car il s'attendait à ce qu'une sévère punition du parjure tomberait le jour même sur la tête d'Agramant.

17. Marsile aussi s'est enfui dans la ville, tant la religion violée accable son cœur. Aussi Agramant résiste-t-il mal à ces soldats italiens, allemands et anglais que conduit l'empereur Charles, tous



Stance 15.

gens de haute valeur, parmi lesquels les paladins sont épars comme des pierres précieuses sur une broderie d'or.

18. Et, à côté de ces paladins, quelques chevaliers aussi parfaits qu'il puisse y en avoir au monde: Guidon le Sauvage, au cœur intrépide, et les deux célèbres fils d'Olivier. Je ne veux pas répéter ce que j'ai déjà dit de ce couple si courageux et si terrible des deux jeunes guerrières. Elles tuaient tant de Sarrasins, qu'on ne finirait pas de les compter.

19. Mais, suspendant pour quelque temps cette bataille, je veux, sans navire, traverser la mer.

Je n'ai pas tellement à m'occuper de ces guerriers de la France, que je ne puisse me souvenir d'Astolphe. Je vous ai déjà raconté quelles faveurs lui avait accordées le saint apôtre; et je crois vous avoir dit aussi que le roi Branzard et le roi d'Algazère avaient armé toutes leurs troupes pour lui résister.

20. C'étaient les troupes qu'on avait pu réunir à la hâte de toute l'Afrique, formées d'hommes d'un âge trop tendre ou trop avancé; peu s'en fallut qu'on ne prit les femmes elles-mêmes. Agramant, opiniâtre à poursuivre la vengeance, avait déjà dépeuplé deux fois l'Afrique. Il était resté peu d'habitants, et ils ne fournissaient qu'une armée faible et timide.

21. Ils le prouvèrent bien, car, à peine aperçurent-ils de loin les ennemis, qu'ils s'enfuirent en déroute. Astolphe les chasse comme un troupeau devant ses soldats mieux disciplinés, et il laisse les champs couverts de morts. Un petit nombre se retirent à Biserte. Le robuste Bucifar demeure prisonnier; le roi Branzard se sauve dans la ville.

22. Il est bien plus affligé de la perte de Bucifar que s'il avait perdu tout le reste. Biserte est une grande ville, elle a besoin de grandes réparations, et sans lui il y réussira mal. Il désirerait bien pouvoir le racheter. Pendant que ces pensées l'attristent et l'affligent, il se rappelle que, depuis plusieurs mois, il tient en prison le paladin Dudon [1].

23. Le roi de Sarse l'avait pris, à son premier passage dans la rivière de Gênes, au-dessous de Monaco. Depuis lors Dudon, qui descendait d'Ogier le Danois, était toujours resté en prison. Branzard pensa à échanger celui-ci avec le roi d'Algazère, et à ce sujet il envoya un message au général des Nubiens; car il avait appris par un espion sûr que leur chef était l'Anglais Astolphe.

24. Il réfléchit qu'Astolphe, en sa qualité de paladin, doit avoir à cœur de délivrer un paladin. Le noble duc, dès qu'il est averti du fait, s'entend sans peine avec le roi Branzard. Dudon, mis en liberté, remercie le duc et se met à prendre avec lui toutes les dispositions pour cette guerre, tant du côté de la mer que du côté de la campagne.

25. Astolphe, ayant une armée innombrable, à laquelle sept Afriques ne sauraient résister, et se rappelant les avertissements du saint vieillard, qui lui avait confié l'entreprise d'arracher la Provence et le rivage d'Aiguesmortes aux mains des Sarrasins qui s'en étaient emparés, choisit de nouveau une troupe nombreuse, qui lui parut le plus en état de supporter la mer.

26. Il remplit ses deux mains, autant qu'elles en pouvaient tenir, de différentes feuilles arrachées à des lauriers, des cèdres, des oliviers, des palmiers, il s'avança vers la mer et les jeta dans les flots. O âmes bienheureuses et bien chéries du ciel! ô faveur que Dieu accorde rarement aux mortels! ô miracle prodigieux, produit par ces feuilles aussitôt qu'elles furent dans l'eau!

27. Elles s'accrurent en volume hors de toute croyance, devinrent courbes, grosses, longues et pesantes. Les nervures qui les traversaient d'abord se changèrent en épais madriers, en dures traverses, et, conservant leur acuité vers l'extrémité, elles devinrent des navires de différentes qualités, et en aussi grand nombre qu'il y en avait eu de cueillies à divers arbres.

28. Ce fut un prodige de voir ces feuilles éparses devenir des fustes [2], des galères, des navires à voiles; ce qui ne fut pas moins merveilleux, c'est qu'ils avaient des voiles, des haubans et des rames autant qu'il en faut dans un navire. Puis le duc ne manqua pas de marins habiles à manœuvrer contre la fureur des vents; car, de la Sardaigne et de la Corse, peu éloignées, il tira des matelots, des patrons, des mousses [3] et des pilotes.

29. On compta vingt-six mille hommes de toute espèce, qui prirent la mer. Dudon, chevalier sage et d'un courage éprouvé sur terre et sur mer, s'embarqua comme leur capitaine. L'armée était encore sur le rivage moresque, attendant, pour partir, un vent plus favorable, quand arriva un vaisseau chargé de guerriers prisonniers.

30. Il portait ceux que l'audacieux Rodomont avait pris au pont périlleux, où la lice était si étroite pour les joutes, comme je vous l'ai plus d'une fois raconté. Parmi eux était le beau-frère du comte,

et le fidèle Brandimart, et Sansonnet, et d'autres encore d'Allemagne, d'Italie, de Gascogne, que je n'ai pas besoin de nommer.

31. Le nocher, qui n'avait pas encore aperçu les ennemis, entra dans la baie avec sa galère, laissant à plusieurs milles en arrière le port d'Alger où il se proposait d'abord d'aborder, parce qu'un vent violent qui s'était élevé l'avait poussé au delà de sa destination. Il croyait venir parmi les siens et en lieu sûr, comme l'hirondelle retournant à son nid babillard.

32. Mais, lorsqu'il vit de plus près l'aigle impériale, les lis d'or et les léopards, il resta avec la pâleur sur le visage, comme celui [4] qui imprudemment met tout à coup le pied sur un serpent venimeux et cruel, allourdi par le sommeil au milieu des herbes, et se sauve épouvanté et à demi mort, fuyant l'animal gonflé de poison et de colère.

33. Mais le nocher ne put s'enfuir, et il ne réussit pas à tenir ses prisonniers cachés; il fut traîné avec Brandimart, Olivier, Sansonnet et beaucoup d'autres, vers le duc et le fils d'Ogier, qui firent joyeux accueil à leurs amis. Et, pour salaire, ils voulurent que celui qui les avait conduits fût condamné à ramer.

34. Les chevaliers chrétiens, comme je vous le dis, furent bien reçus par le fils d'Othon, invités à dîner dans son pavillon et pourvus d'armes et de ce dont ils avaient besoin. Dudon pour l'amour d'eux différa son départ; car il pense qu'il sera plus profitable pour lui de s'entretenir avec de tels guerriers que d'arriver un ou deux jours plus tôt.



Stance 40.

35. Il apprend avec exactitude en quel état, en quelle situation se trouvaient la France et Charles, et en quel endroit il devait opérer le plus sûrement sa descente, en quel endroit elle produira l'effet le plus utile. Pendant qu'attentif il recevait d'eux ces renseignements, on entendit une rumeur qui grandissait toujours, et il s'ensuivit un cri aux armes si terrible, que cela fit faire à chacun bien des réflexions.

36. Le duc Astolphe et l'illustre compagnie qui se trouvaient là conversant ensemble, sont en un moment armés et en selle, et ils courent à la hâte vers l'endroit où les cris étaient le plus forts. Tout en s'informant çà et là des causes de cette rumeur, ils arrivent à un endroit où ils voient un homme nu, si féroce, qu'à lui seul il met tout le camp en désordre.

37. Il manœuvrait autour de lui son bâton d'un bois si dur, si pesant et si solide, que chaque fois qu'il en déchargeait un coup il renversait à terre un homme plus que malade. Déjà il en avait ainsi tué plus d'une centaine. On ne savait plus comment s'en défendre, si ce n'est en lui tirant de loin des flèches; personne n'osait plus l'attendre de près.

38. Dudon, Astolphe, Brandimart et Olivier, qui étaient accourus en hâte à ce bruit, restaient émerveillés de la grande force et de la valeur étonnante de ce sauvage, quand ils virent accourir, sur un palefroi, une jeune dame vêtue de noir, qui courut vers Brandimart, le salua et lui jeta en même temps les deux bras autour du cou.

39. C'était Fleur-de-lis, qui avait le cœur si embrasé d'amour pour Brandimart, que, lorsqu'elle le laissa prisonnier au pont périlleux, elle fut prête à devenir folle de douleur. Elle avait passé la mer, ayant appris du païen lui-même qu'il avait envoyé Brandimart avec plusieurs chevaliers comme prisonniers dans la ville d'Alger.

40. Quand elle fut prête à faire la traversée, elle avait trouvé à Marseille un vaisseau du Levant, qui avait amené un vieux chevalier de la maison du roi Monodant : il avait parcouru bien des pays, il avait beaucoup erré sur mer et sur terre à la recherche de Brandimart. En route il avait eu de ses nouvelles et appris qu'il le rencontrerait en France.

41. Fleur-de-lis avait reconnu que cet homme était Bardin, qui avait enlevé à son père Brandimart

tout enfant, et l'avait élevé à la roche Silvaine. Ayant appris la cause de son voyage, elle l'avait fait embarquer avec elle, après lui avoir raconté de quelle manière Brandimart était passé en Afrique.

42. Aussitôt qu'ils furent à terre, ils apprirent que Biserte était assiégée par Astolphe; ils avaient entendu dire, mais non comme une chose certaine, que Brandimart se trouvait avec lui. Maintenant Fleur-de-lis, dès qu'elle l'aperçoit, s'élance vers lui en très-grande hâte et manifeste une allégresse qui, succédant à tant de malheurs, fut la plus grande qu'elle eût jamais éprouvée.

43. L'aimable chevalier, non moins joyeux de voir la chère et fidèle épouse qu'il aime plus



Stance 45.

que toute chose au monde, l'embrasse, la serre sur son cœur et lui fait de douces caresses. Il ne pouvait rassasier sa brûlante tendresse, ni à un premier, ni à un second, ni à un troisième baiser, si, en levant les yeux, il n'eût vu Bardin qui était venu avec sa dame.

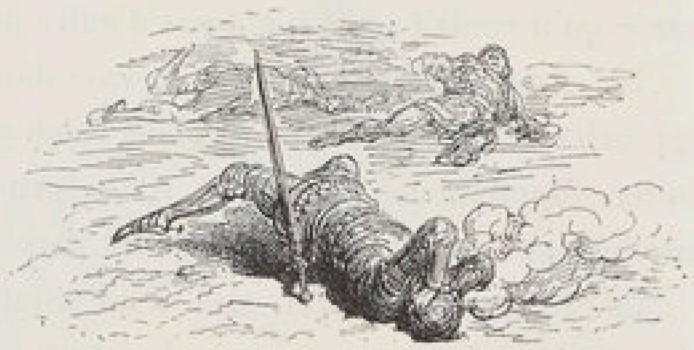
44. Il lui tendit les mains, et il voulait l'embrasser et lui demander en même temps pourquoi il venait; mais le temps lui manqua, parce que l'armée fuyait en désordre devant ce bâton que ce fou tout nu agitait autour de lui pour s'ouvrir un passage. Fleur-de-lis regarda en face cet homme nu et cria à Brandimart : « C'est le comte ! »

45. Au même instant Astolphe, qui se trouvait là, vit d'une façon certaine que c'était là Roland,

d'après certains signes dont il avait été instruit au paradis terrestre par les divins vieillards. Autrement ils auraient tous été dans l'impossibilité de reconnaître ce noble seigneur, qui par un long abrutissement, effet de sa folie, avait plutôt la figure d'une bête sauvage que celle d'un homme.

46. Astolphe, l'âme et le cœur pénétrés de pitié, se tourne en pleurant et dit à Dudon, qui était près de lui, puis à Olivier : « C'est là Roland. » Ceux-ci, tenant les yeux fixés sur lui, allèrent le reconnaître, et l'état affreux où ils le trouvèrent les remplit d'étonnement et de compassion.

47. La plupart de ces seigneurs pleuraient, tant ils étaient attendris et affligés. « Il ne s'agit pas maintenant de le pleurer, leur dit Astolphe; ce qu'il faut, c'est chercher le moyen de le guérir. » Et il sauta à terre, ainsi que Brandimart, Sansonnet, Olivier et le religieux[5] Dudon; et ils se précipitèrent tous ensemble vers le neveu de Charles, dans l'intention de le prendre.



Stance 51.

48. Roland, qui voit se former un cercle autour de lui, s'escrime de son bâton en furieux et en désespéré. Et il fit sentir quelle était son excessive pesanteur à Dudon qui se couvrait la tête de son bouclier; car, si Olivier n'avait pas avec son épée amorti une partie du coup, le terrible bâton aurait brisé le bouclier, le casque, la tête et le corps lui-même.

49. Il brisa seulement l'écu, et se déchargea si furieusement sur le casque, que Dudon tomba à terre. Sansonnet tire l'épée au même moment, et frappe avec une telle vigueur le bâton à plus de deux brasses, qu'il le tranche net. Brandimart, qui le serre par derrière, lui entoure de ses deux bras les flancs de toute sa force, et Astolphe le saisit aux jambes.



Stance 54.

50. Roland se secoue et envoie le duc anglais tomber à la renverse à dix pas de distance. Il ne peut cependant faire lâcher prise à Brandimart, qui avec plus de force l'a saisi à travers le corps. Il donne à Olivier, qui s'est trop avancé, un coup de poing si rude et si terrible, qu'il le fait tomber pâle, à demi mort, et rendant le sang par le nez et par les yeux.

51. Et si le casque que portait Olivier n'avait pas été d'une qualité plus qu'excellente, ce coup de poing l'aurait assommé. Il tomba cependant comme s'il eût fait don de son âme au paradis. Dudon et Astolphe, qui se sont relevés, Dudon, quoiqu'il eût la figure enflée, et Sansonnet, qui venait de donner un si beau coup d'épée, se jettent tous à la fois sur Roland.

52. Dudon le prend par derrière dans ses bras avec une grande vigueur, en essayant de le faire tomber avec le pied. Astolphe et les autres lui ont saisi les bras, et à eux tous ensemble ils ne peuvent encore le tenir. Si vous avez vu un taureau à qui l'on donne la chasse, et dont les oreilles sont déchirées par les dents des chiens, courir en mugissant, et, partout où il fuit, traîner avec lui les chiens sans pouvoir s'en débarrasser,

53. Vous pouvez vous figurer Roland entraînant de même avec lui tous ces guerriers. A ce moment Olivier se releva du sol où l'avait étendu le terrible coup de poing; et voyant que de la sorte on pourrait difficilement faire de Roland ce que se proposait Astolphe, il imagina un moyen de le faire tomber, et il le mit à exécution avec succès.

54. Il se fit apporter plusieurs cordes, les apprêta vite en nœuds coulants, et en fit attacher quelques-

unes aux jambes, aux bras du comte, et le reste au travers du corps. Puis il partagea entre tous les bouts de ces cordes et les donna à tenir à l'un et à l'autre. C'est par ce moyen, qu'emploie un maréchal pour faire tomber sur le sol un cheval ou un bœuf, que Roland fut renversé à terre.

55. Aussitôt qu'il est à terre, tous se jettent sur lui et lui lient plus fortement les pieds et les mains. Roland s'est violemment secoué d'un côté et d'un autre, mais en vain il redouble ses efforts. Astolphe ordonne de l'emporter; car il veut, dit-il, s'occuper de le guérir. Dudon, qui était de grande taille, l'enlève sur son dos et le porte sur le sable tout au bord de la mer.

56. Astolphe le fait laver sept fois, et le plonge sept fois sous l'eau, de manière à enlever l'affreuse saleté et à débarrasser le visage et les membres de l'insensé des souillures qui les couvrent. Ensuite, avec certaines herbes cueillies à cet effet, il fait clore sa bouche, qui souffle par brusques bouffées, parce qu'il voulait qu'il n'eût pas d'autre passage que le nez pour prendre sa respiration.

57. Astolphe avait préparé le vase dans lequel était renfermé le bon sens de Roland, et il le lui approcha sous les narines de telle façon que, dans l'aspiration qu'il fit pour respirer, il le vida tout entier. Merveilleuse aventure! son esprit revint à son état primitif, et dans ses discours sensés son intelligence se retrouva plus nette et plus lucide que jamais.

58. Comme celui qui, tiré d'un sommeil pesant et pénible, où il croyait voir, soit des figures abominables de monstres qui n'existent pas et ne peuvent exister, soit faire des choses étranges et monstrueuses, est encore tout étonné quand il est devenu maître de ses sens et qu'il ne dort plus, de même Roland, lorsque son erreur est dissipée, reste dans l'étonnement et la stupéfaction.

59. Il regarde Brandimart, et le frère d'Aldabelle [6], et celui qui a ramené la raison dans sa tête, il regarde, ne parle pas, il cherche dans sa pensée comment et quand il est venu là. Il tourne les yeux d'un côté, d'un autre, et ne peut imaginer où il se trouve. Il s'étonne de se voir nu et d'avoir tant de cordes depuis les épaules jusqu'aux pieds.

60. Puis il dit, comme Silène [7] aux bergers qui l'avaient enchaîné dans sa grotte : « Détachez-moi, » d'un visage si serein, d'un regard si différent de sa sauvagerie habituelle, qu'on le délia, et on lui partagea les vêtements qu'on avait fait apporter, tous cherchant à le consoler de la douleur que lui faisait éprouver son erreur passée.

61. Quand Roland fut redevenu ce qu'il était autrefois, âme plus que jamais sage et vigoureuse, il se trouva en même temps délivré de son amour, tellement que celle qui auparavant lui semblait si belle, si gracieuse, celle qu'il avait tant aimée, il ne la regarde plus que comme un objet méprisable. Il tourne tous ses efforts, toute son ardeur à regagner ce que l'amour lui a fait perdre.

62. Cependant Bardin raconta à Brandimart que son père Monodant était mort et qu'il venait l'appeler à régner, d'abord de la part de son frère Ziliante, puis de celle du peuple qui habitait les îles éparses dans la mer à l'extrémité de l'Orient, et qu'il n'y avait pas un autre royaume au monde si agréable, si riche et si peuplé.

63. Entre autres raisons pour l'engager à le faire, il lui dit quelle douce chose était la patrie, et que, lorsqu'il se déciderait à jouir de ce bonheur, il serait à jamais dégoûté de la vie errante. Brandimart répondit qu'il voulait servir Charles et Roland pendant toute cette guerre, et que, s'il pouvait en voir la fin, alors il penserait mieux à ses propres affaires.

64. Le jour suivant, le fils du Danois embarqua son armée pour la Provence. Puis Roland se retira avec le duc et il apprit dans quel état était la guerre. Ensuite il mit le siége tout autour de Biserte, en laissant néanmoins tout l'honneur de la victoire au duc anglais; mais celui-ci agissait en tout d'après les indications du comte.

65. Si je ne continue pas en ce moment à vous dire quel ordre ils établirent parmi eux, comment, de quel côté et à quel moment ils attaquèrent la grande Biserte, comment ils la prirent au premier assaut; qui partagea avec Roland l'honneur de cette victoire; si je ne vous dis pas tout cela en ce moment, ne vous en inquiétez pas; je ne veux pas m'en éloigner beaucoup. Il est bon que

vous sachiez comment, pendant cet intervalle, les Français ont donné la chasse aux Sarrasins.

66. Le roi Agramant fut presque abandonné dans le plus grand danger de cette guerre ; car Marsile et le roi Sobrin s'étaient retirés avec beaucoup de Sarrasins dans l'intérieur de la ville ; puis, craignant de ne pas être en sûreté à terre, l'un et l'autre montèrent sur les vaisseaux. Beaucoup de chefs et de chevaliers du peuple maure suivirent leur exemple.

67. Agramant soutint pourtant la lutte, et lorsqu'à la fin il ne lui fut plus possible de résister, il tourna le dos et gagna en droite ligne les portes, qui n'étaient pas très-éloignées. Derrière lui court rapidement Rabican, que Bradamante pousse et éperonne. Son ardent désir est de tuer ce roi qui tant de fois lui a ravi son Roger.



Stance 67.

68. Marphise avait le même désir pour venger tardivement son père. Et elle faisait sentir de toute sa force avec les éperons à son destrier combien elle était impatiente. Mais ni l'une ni l'autre n'arrivèrent à temps pour empêcher le roi d'entrer dans la ville, de s'y renfermer et de se sauver de là sur la flotte.

69. Comme deux beaux et généreux lévriers [8] qui, détachés de la laisse en même temps, après avoir poursuivi en vain les cerfs ou les chèvres légères, comme s'ils étaient honteux de n'avoir pas été assez rapides, s'en retournent attristés et avec dépit, de même revinrent en soupirant les deux guerrières, quand elles eurent vu le païen en sûreté.



Stance 71.

70. Elles ne s'arrêtent pas cependant ; mais elles se précipitent sur la foule de ceux qui fuyaient, faisant d'un côté et d'un autre, à chaque coup, tomber beaucoup d'ennemis, pour ne plus se relever. La situation était désastreuse pour ces troupes en déroute, qui ne pouvaient même pas sauver leur vie par la fuite. Car Agramant, pour s'échapper, avait fait fermer la porte qui donnait sur le champ de bataille,

71. Et il avait fait rompre tous les ponts sur le Rhône. O malheureux peuples ! Lorsque l'intérêt des tyrans l'exige, vous n'êtes plus comptés que comme des troupeaux de chèvres et de brebis. Les uns se noient dans le fleuve, les autres dans la mer, ceux-là arrosent les sillons de leur sang. Beaucoup périrent, il en resta peu de prisonniers ; car peu d'entre eux étaient en état de payer rançon.

72. Quelle grande multitude périt des deux côtés dans cette dernière bataille, bien que les morts ne soient pas également répartis, car bien plus considérable fut le nombre des Sarrasins tués par Bradamante et Marphise, on peut encore en juger dans ce pays : aux environs d'Arles, en effet, dans un endroit où le Rhône forme un étang, la campagne est pleine de sépultures.

73. Cependant le roi Agramant avait fait lever l'ancre et pousser en pleine mer ses navires les plus forts, en laissant quelques-uns, des plus légers, pour emporter ceux qui voudraient se sauver par

cette voie. Il y resta deux jours pour recueillir ceux qui fuyaient, et parce que les vents étaient mauvais et contraires; le troisième jour il fit développer les voiles, et il croyait retourner en Afrique.

74. Le roi Marsile, qui craignait beaucoup que son Espagne ne fût exposée à payer les frais de la guerre et qu'à la fin une sombre et affreuse tempête ne se déchaînât sur ses États, se fit porter à Valence, et il commença à réparer avec un grand soin ses châteaux et ses forteresses et à préparer la guerre qui fut ensuite sa ruine et celle de ses alliés.

75. Agramant faisait voile vers l'Afrique sur des navires mal armés et presque vides, dégarnis d'hommes et remplis de plaintes de ce que les trois quarts des troupes étaient restées en France. L'un accuse le roi d'orgueil, l'autre de cruauté, un autre de démence. Et, comme il arrive en pareil cas, tous lui veulent du mal en secret; mais ils en ont peur, et par force ils restent silencieux.

76. Toutefois deux ou trois amis qui ont confiance les uns dans les autres osent ouvrir les lèvres et exhaler leur colère et leur rage. Et le misérable Agramant croit encore que tout le monde l'aime et a pour lui de la compassion. Il s'entretient dans cette idée, parce qu'il ne voit jamais les visages, mais des masques, et qu'il n'entend jamais que la flatterie, le mensonge et la fraude.

77. Le roi d'Afrique s'était décidé à ne pas débarquer dans le port de Biserte, parce qu'il avait des nouvelles certaines du peuple nubien, qui était maître de ce rivage; il voulait s'arrêter plus haut, assez loin pour que la descente ne fût ni difficile ni dangereuse, prendre terre et revenir en droite ligne porter secours à son peuple affligé.

78. Mais son cruel destin n'est pas d'accord avec cette intention sage et prudente : il veut que la flotte miraculeusement créée sur la plage avec des feuilles, et qui, sillonnant les flots, allait vers la France, vienne à se rencontrer de nuit, par un temps obscur, triste et nébuleux, avec celle-ci, pour qu'elle soit surprise dans un plus grand désordre.

79. Agramant n'a pas encore été averti par ses espions qu'Astolphe envoyât une flotte si considérable, et, quand on le lui aurait dit, il n'eût jamais cru que cent navires pussent être faits avec une branche d'arbre. Il avance sans craindre de rencontrer en route quelqu'un qui ose s'opposer à lui. Il ne pose même ni sentinelles ni vedettes dans la hune, chargées de l'avertir de ce qu'elles pourraient découvrir.

80. Les vaisseaux donnés à Dudon par Astolphe, armés de bons soldats, avaient aperçu le soir la flotte des Sarrasins et s'étaient dirigés sur elle; ils l'attaquent alors à l'improviste, jettent les grappins et s'accrochent aux vaisseaux des Sarrasins, après avoir reconnu à leur langage que ce sont des ennemis.

81. A l'abordage les grands navires, poussés par un vent qui leur était favorable, choquent ceux des Sarrasins avec une telle violence, qu'ils en coulent plusieurs à fond; puis les soldats commencent à employer les bras et l'adresse; ils lancent sur les Maures du fer, du feu et des pierres d'un poids considérable : c'est une si violente tempête que la mer n'en eut jamais une pareille à celle-là.

82. Les soldats de Dudon, qui ont reçu d'en haut une force et une ardeur extraordinaires (car le temps était venu de châtier les Sarrasins de tous leurs crimes), savaient si bien frapper de près et de loin, qu'Agramant ne trouve pas d'abri. Une nuée de flèches tombe sur lui, il est entouré d'épées, de crocs, de piques et de haches.

83. Il entend tomber d'en haut de grandes et lourdes pierres, lancées par diverses balistes. Les proues et les poupes des navires sont fracassées et ouvrent de larges voies à l'eau de la mer. Le plus grand danger provient de cruels incendies, prompts à s'allumer, lents à s'éteindre. La malheureuse chiourme veut s'arracher à ce grand péril, et elle s'y précipite encore davantage.

84. L'un, que poursuit le fer de l'ennemi, se jette dans la mer, s'y noie et y reste; un autre, se servant pour nager de ses bras et de ses jambes, cherche à se sauver dans quelque barque; mais



ILS CHOQUENT LES NAVIRES DES SARRASINS AVEC UNE TELLE VIOLENCE, QU'ILS EN COULENT PLUSIEURS A FOND. (CHANT XXXIX, STANCE 81.)

ceux de la barque, chargée outre mesure, le repoussent et font rester attachée au bord la main de l'importun qui s'y était suspendu pour monter; le reste de son corps retourne ensanglanter les flots.

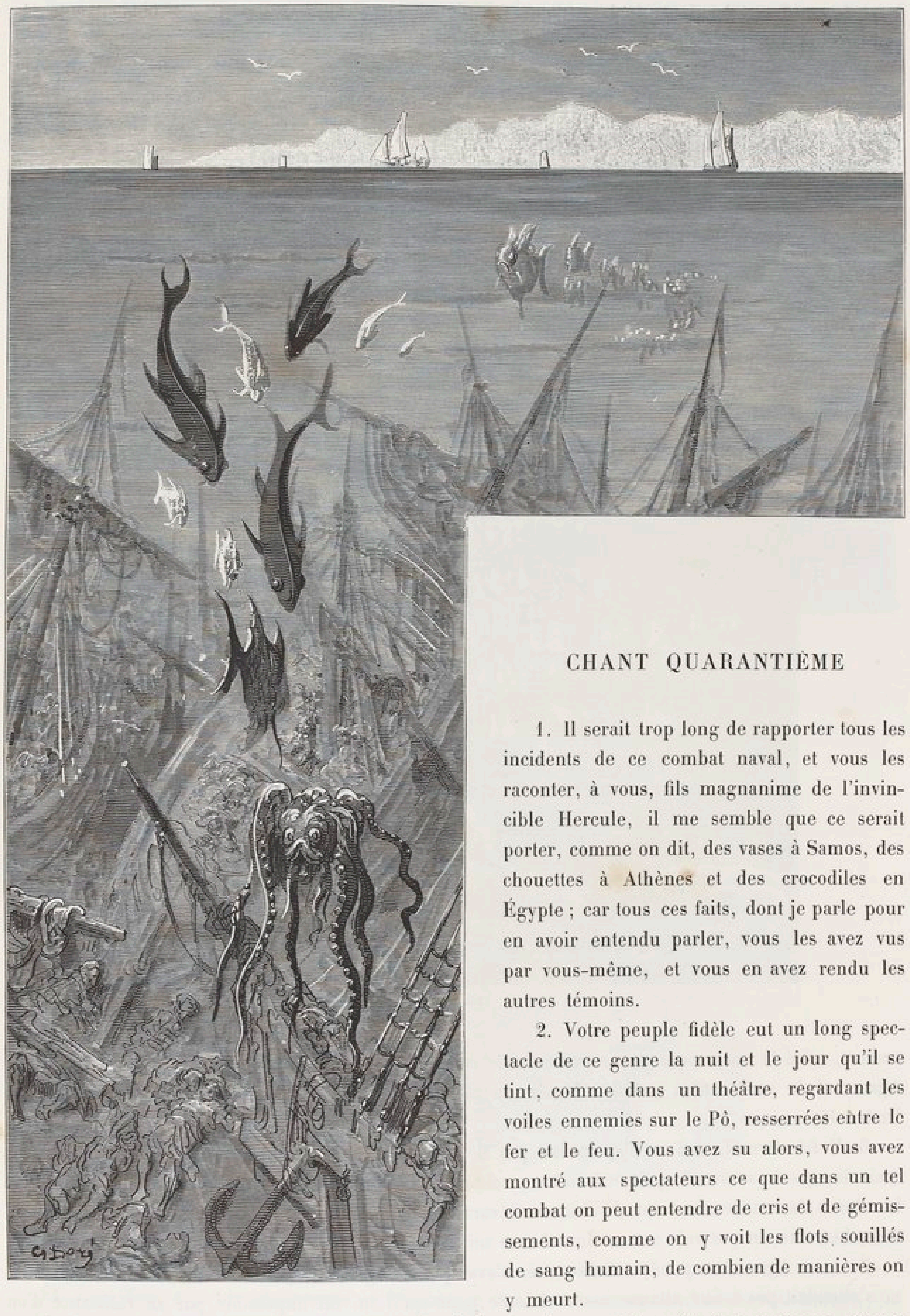
85. Tel qui espère sauver sa vie dans la mer, ou du moins la perdre d'une façon moins douloureuse, lorsque, à force de nager sans rencontrer aucun secours, il sent manquer son haleine et son courage, est encore ramené par la crainte de se noyer aux flammes dévorantes qu'il avait fuies : il s'accroche à un navire en feu, et, à force de craindre les deux genres de mort, il succombe en les éprouvant tous les deux.



Stance 85.

86. Tel autre, par effroi des épieux et des haches qu'il voit de près, se réfugie en vain dans la mer; derrière lui tombent les flèches et les pierres, qui ne lui permettent pas d'aller loin. — Mais, pendant que mon chant amuse, ce serait peut-être pour moi un parti avantageux et prudent de le finir plutôt que de le poursuivre assez longtemps pour vous ennuyer par sa longueur.





CHANT QUARANTIÈME

1. Il serait trop long de rapporter tous les incidents de ce combat naval, et vous les raconter, à vous, fils magnanime de l'invincible Hercule, il me semble que ce serait porter, comme on dit, des vases à Samos, des chouettes à Athènes et des crocodiles en Égypte ; car tous ces faits, dont je parle pour en avoir entendu parler, vous les avez vus par vous-même, et vous en avez rendu les autres témoins.

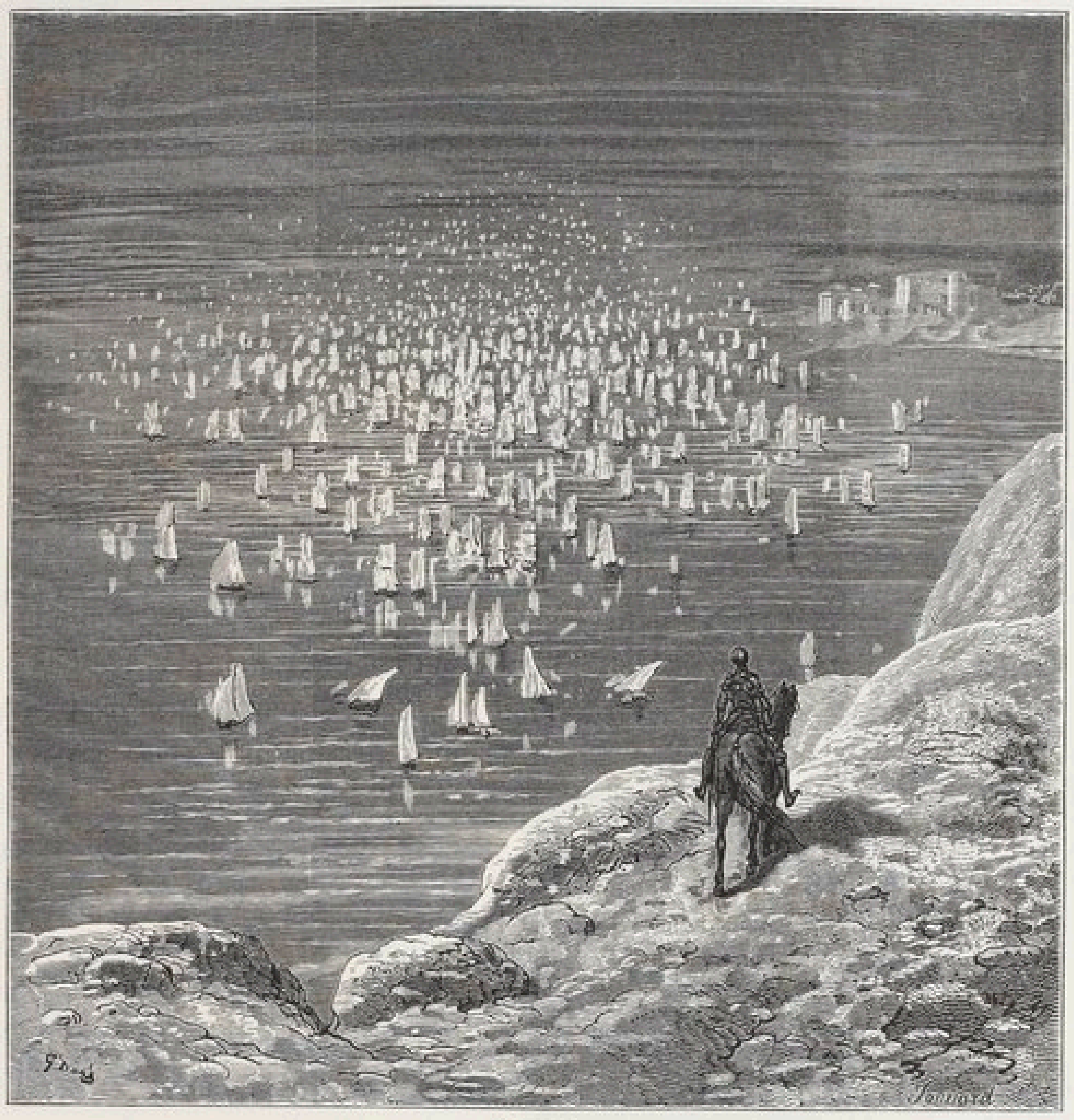
2. Votre peuple fidèle eut un long spectacle de ce genre la nuit et le jour qu'il se tint, comme dans un théâtre, regardant les voiles ennemies sur le Pô, resserrées entre le fer et le feu. Vous avez su alors, vous avez montré aux spectateurs ce que dans un tel combat on peut entendre de cris et de gémissements, comme on y voit les flots souillés de sang humain, de combien de manières on y meurt.

3. Je ne le vis pas, quant à moi, car, depuis six jours, changeant de relais à toute heure, j'avais couru dans la plus grande hâte me jeter aux pieds sacrés du souverain pasteur et lui demander des secours. Mais il ne fut besoin ni d'infanterie ni de cavalerie ; dans l'intervalle vous aviez si bien

brisé les griffes et les dents du Lion d'or [1], que depuis lors jusqu'à ce jour je n'ai plus entendu dire qu'il vous ait inquiété.

4. Mais Alphonse Trotto qui se trouva à l'action, Annibal, Pierre Moro, Afranio, Alberto et les trois Ariostes, et le Bagno et le Zerbinatto m'en ont tant raconté, que j'en ai tout su d'une manière sûre. Puis j'en fus instruit jusqu'à l'évidence en voyant le grand nombre d'étendards offerts dans nos temples et quinze galères et mille navires que je vis captifs sur ces rives.

5. Celui qui a vu les incendies et les naufrages, et les tueries si nombreuses et si diverses, qui, pour venger nos palais incendiés, se continuèrent jusqu'à ce que nous eussions pris tous les



Stance 7.

navires, celui-là aussi pourra se représenter le carnage et les désastres qu'eut à supporter avec le roi Agramant le malheureux peuple africain au milieu des ondes salées, pendant la sombre nuit où Dudon les attaqua.

6. Il faisait nuit, et l'on n'apercevait pas de lumière, quand commencèrent les rudes combats; mais lorsque le soufre, la poix et le bitume, abondamment répandus, eurent enflammé les proues et les flancs des vaisseaux et que la flamme dévorante brûla et consuma les navires et les galères mal défendus, chacun put voir autour de soi avec une telle clarté, que la nuit paraissait changée en jour.

7. Aussi Agramant, pendant l'obscurité, n'avait pas une grande opinion des forces de l'ennemi, et ne s'attendait pas à une attaque assez violente pour qu'il lui fût impossible par sa résistance d'en triompher; les ténèbres une fois dissipées, il vit ce qu'il n'avait pas cru d'abord: il reconnut que les navires ennemis étaient le double des siens, et se forma une pensée différente de celle qu'il avait auparavant.

8. Avec quelques-uns des siens il descend dans une barque plus légère, où étaient Bride-d'or et d'autres objets précieux, et il glisse sans bruit entre les navires jusqu'à ce qu'il se trouve sur une partie de la mer plus sûre, loin de ses troupes, que Dudon presse, charge et réduit à des conditions amères et cruelles. Le fer les détruit, le feu les dévore et la mer les engloutit, et lui, qui a causé leur désastre, il s'enfuit au loin.



Stance 8.

9. Agramant fuit, et il a avec lui Sobrin, et il se lamente avec lui de ne l'avoir pas cru quand d'un regard prophétique il prévoyait et lui annonçait le malheur qui depuis lui est arrivé. Mais retournons au paladin Roland, qui conseille à Astolphe, avant que Biserte ait d'autres secours, de la détruire de fond en comble, pour qu'elle ne fasse plus jamais la guerre à la France.

10. En conséquence, il fut publié que le camp devait, dans trois jours, être prêt sous les armes. Astolphe avait retenu beaucoup de navires dans ce dessein, Dudon ne les avait pas réunis tous; il en donna le commandement à Sansonnet, aussi bon guerrier sur mer que sur terre; et celui-ci se mit à l'ancre près de Biserte, à environ un mille du port.

11. Astolphe et Roland, qui, comme de bons chrétiens, ne s'exposent à aucun danger sans invoquer Dieu, font publier dans l'armée l'ordre de faire des prières et de jeûner, et que chacun soit prêt le troisième jour, quand on donnera le signal, à faire l'assaut de Biserte, qu'une fois vaincue, on saccagera et livrera aux flammes.

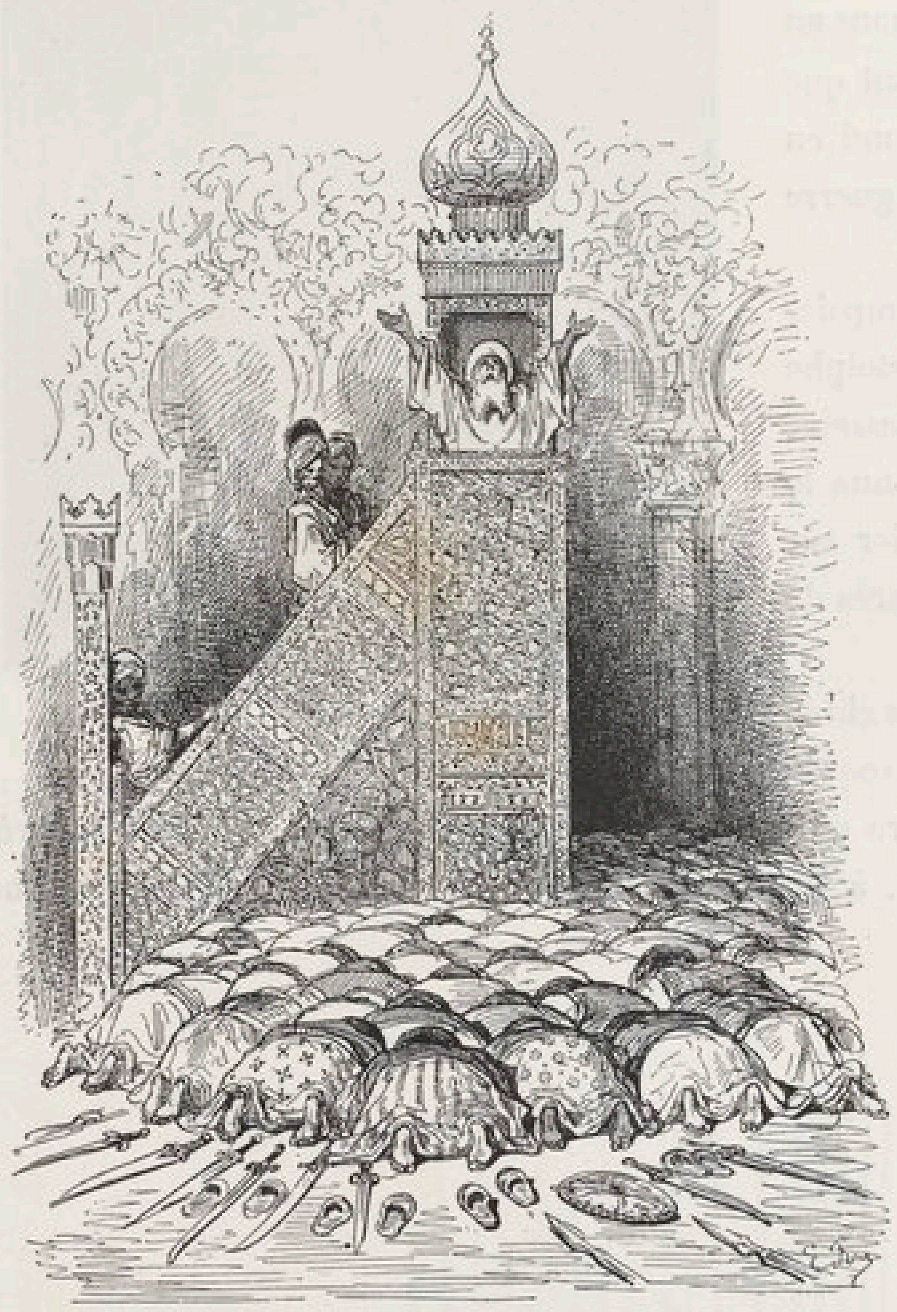


Stance 11.

12. Lors donc que les abstinences et les vœux eurent été dévotement observés, les parents, les amis, ceux qui étaient liés ensemble, commencèrent à s'inviter entre eux. Après avoir restauré leurs corps épuisés par le jeûne, ils s'embrassèrent en pleurant. Enfin, ils dirent et firent ce que disent et font les amis les plus intimes au moment de se séparer.

13. Dans l'intérieur de Biserte les prêtres font des prières avec le peuple désolé; ils se frappent la poitrine et, avec un déluge de larmes, invoquent leur Mahomet, qui n'entend rien. Que de veillées en prières, que d'offrandes, que de dons promis en particulier ! et en public, que de temples, de statues, d'autels, en mémoire éternelle de leurs cruels malheurs !

14. Et, après avoir été bénit par le cadi, le peuple prit les armes et retourna aux murailles. La belle Aurore était encore couchée avec son cher Tithon, et le ciel était encore obscur, lorsque Astolphe d'un côté et Sansonnet de l'autre étaient en armes à leur poste, et aussitôt qu'ils entendirent le signal donné par le comte, ils attaquèrent Biserte avec une grande impétuosité.



Stance 13.

15. Biserte avait la mer de deux côtés, et des deux autres côtés elle était assise sur le sable du rivage. Ses murs avaient été anciennement bâtis, et la construction en était excellente et singulière. Elle n'a guère d'autre protection et d'autre défense ; car, depuis que le roi Branzard s'était renfermé dans la ville, il n'avait eu ni ingénieurs ni le temps nécessaire pour faire faire des réparations.

16. Astolphe charge le roi des Éthiopiens de harceler tellement les créneaux avec des dards, des frondes et les flèches de ses archers, qu'il enleva aux assiégés l'audace de s'y présenter, de sorte que l'infanterie et la cavalerie s'avancent sans danger jusque sous les murs, apportant des pierres, des poutres, des planches et d'autres matériaux.

17. On jette dans les fossés, l'un une chose, l'autre une autre, qu'on se passe de main en main. Le jour précédent, on avait détourné l'eau, si bien qu'on apercevait la vase presque partout; le fossé fut rempli et comblé rapidement et le terrain rendu égal presque au pied du mur. Astolphe, Roland et Olivier donnent l'ordre aux fantassins d'escalader les murailles.

18. Les Nubiens, impatients de tout retard et entraînés par l'espoir du butin, sans faire attention aux dangers menaçants, couverts de leurs boucliers en tortue, s'approchèrent rapidement de la ville avec leurs béliers, leurs chats de fer et leurs autres machines de guerre, propres à percer les tours et à briser les portes, mais ils ne trouvèrent pas les Sarrasins sans défense.

19. Car, faisant tomber comme une tempête du fer, du feu, des pierres des créneaux, des toits entiers, ils ouvraient de force les mantelets et les poutres des machines dressées pour leur perte. A ce début fâcheux, pendant l'obscurité du ciel, les têtes baptisées souffrirent beaucoup; mais lorsque le soleil sortit de sa riche demeure, la Fortune tourna le dos aux Sarrasins.

20. Le comte Roland fit renforcer l'assaut de tous les côtés, par mer et par terre. Sansonnet, qui avait sa flotte en mer, entra dans le port et s'approcha de la terre; avec des frondes, avec des arcs, avec diverses machines attaquant de haut, il fit une guerre acharnée; et il faisait en même temps distribuer des lances et des échelles, toutes les munitions et l'appareil d'une attaque par mer.

21. Olivier, Roland, Brandimart, et celui qui naguère avait été si téméraire dans son voyage aérien.



TOUS, A L'EXCEPTION DE BRANDIMART, SONT PRÉCIPITÉS DANS LE FOSSÉ. (CHANT XL, STANCE 24.)

livraient un dur et cruel combat du côté éloigné de la mer et qui pénétrait plus avant dans le rivage. Chacun d'eux marchait avec une partie des troupes qu'ils s'étaient partagées entre eux quatre. Soit aux murailles, soit aux portes, soit ailleurs, tous donnaient des preuves éclatantes de leur bravoure.

22. La valeur de chacun pouvait mieux se faire voir que s'ils avaient été confondus. Ce qui est digne de récompense, ce qui mérite le blâme éclate ainsi aux regards de mille témoins attentifs. Des tours de bois sont traînées sur des roues, et des éléphants dressés en portent d'autres qui, sur leurs dos, sont assez hautes pour dépasser de beaucoup les créneaux des remparts.

23. Brandimart s'avance et appuie l'échelle au mur, y monte et encourage les autres à monter. Beaucoup le suivent intrépidement et sans crainte; car il ne peut y avoir d'hésitation quand on l'a pour guide. Pas un n'examine ou ne s'inquiète de savoir si cette échelle peut supporter un tel poids. Brandimart ne regarde que les ennemis, il monte en combattant, et enfin il saisit un créneau.

24. Il s'y attache des mains et des pieds, saute sur les créneaux et décrit un cercle avec son épée; il heurte, renverse, pourfend, perce et meurtrit, se manifeste en multipliant ses attaques. Mais tout à coup l'échelle se rompt, parce qu'elle supporte une charge excessive; et tous, à l'exception de Brandimart, sont précipités sens dessus dessous dans le fossé les uns sur les autres.

25. Pour cela le chevalier ne perd pas son audace et ne pense pas à reculer, bien qu'il ne se voie suivi d'aucun des siens, et qu'il serve de cible aux gens de la ville. Beaucoup le conjurent de revenir (et il ne veut pas les entendre), mais il se précipite dans l'intérieur. Je dis que d'un saut il s'élança dans la ville du haut d'un mur qui avait trente brasses d'élévation.

26. Comme s'il avait trouvé de la plume ou de la paille, il foule le dur terrain sans se faire de mal. Il perce, taille, découpe ceux qu'il a autour de lui, comme on coupe, taille, découpe une étoffe. Il s'élance tantôt contre ceux-ci, tantôt contre ceux-là, et ceux-ci et ceux-là se mettent à fuir. Ceux qui sont dehors, qui l'ont vu sauter dans la ville, pensent qu'aucun secours possible n'arrivera à temps.

27. Une forte rumeur, des murmures, des bruits sourds se répandent de bouche en bouche par tout le camp; la vague Renommée grossit à la ronde, elle va racontant et augmentant le danger. En volant sans reposer ses ailes rapides, elle arrive vers Roland (parce qu'on donnait l'assaut de plusieurs côtés), vers le fils d'Othon, vers Olivier.

28. Ces guerriers, et Roland plus que tous les autres, qui aiment et apprécient Brandimart, apprenant que, s'ils tardent trop, ils vont perdre un compagnon d'une telle valeur, dressent les échelles, et, montant çà et là, montrent à l'envi un courage altier et souverain avec une allure si audacieuse et si menaçante, qu'ils font trembler les ennemis de leurs regards.

29. Comme dans la mer, quand la tempête s'agite, les flots assaillent le téméraire navire et cherchent dans leur rage furieuse à entrer tantôt par la proue, tantôt par une autre extrémité, le pâle nocher soupire et gémit : il devrait porter secours, mais le cœur et l'intelligence lui manquent; à la fin vient une vague qui envahit le tout, et tous les flots se précipitent dans la voie qu'elle s'est faite.

30. Ainsi, après que ces trois guerriers se furent emparés les premiers des murs, ils ouvrirent un si large passage, que les autres qui avaient dressé en bas mille échelles purent les suivre en sûreté. Pendant ce temps les durs béliers avaient sur plusieurs points entamé les murs et fait de si larges brèches, qu'on pouvait par plusieurs côtés aller au secours du courageux Brandimart.

31. On sait avec quelle fureur le superbe roi des fleuves franchit parfois ses bords, rompt ses digues et s'ouvre un chemin dans les campagnes de Mantoue [2], entraînant dans ses eaux les fertiles sillons, les riches moissons, le troupeau entier avec les étables, et les bergers avec les chiens; les poissons nagent sur la cime des ormes où les oiseaux étaient habitués à voler auparavant.

32. C'est avec une égale fureur que, par les divers côtés où elles avaient fait brèche dans la muraille, ces troupes impétueuses se précipitaient le fer et les torches ardentes à la main, pour détruire ce peuple réduit à une si triste position. Le massacre, le pillage, la violence répandant le

sang ou dévastant les propriétés, entraînèrent rapidement la ruine de la riche et triomphante cité qui avait été la reine de toute l'Afrique.

33. Partout le sol regorgeait d'hommes morts, et des innombrables blessures il s'était formé un étang de sang plus sombre et plus affreux que celui [3] qui entoure le royaume de Pluton [4]. Un long incendie, propagé de maison en maison, brûlait les palais, les mosquées, les portiques. Les maisons vides et saccagées retentissent de pleurs, de hurlements et des coups dont les malheureux frappent leurs poitrines.



Stance 30.

34. On voyait les vainqueurs sortir des portes funestes, chargés d'un énorme butin : l'un avec de beaux vases ou de riches habits, un autre avec des pièces d'argenterie enlevées aux dieux antiques ; ceux-ci entraînaient des enfants, ceux-là des mères éplorées. Des viols, mille autres crimes furent commis. Roland en sut une grande partie ; mais ni lui ni le duc anglais ne purent les empêcher.

35. Bucifar, roi d'Algazère, fut tué d'un seul coup par le brave Olivier. Le roi Branzard, désormais sans espoir, sans secours, se tua de sa propre main. Après trois blessures dont il mourut bientôt, Folves fut pris par le duc du Léopard. C'étaient les trois chefs qu'Agramant, à son départ, avait laissés à la garde de son royaume.



CES TROUPES IMPÉTUEUSES SE PRÉCIPITAIENT LE FER A LA MAIN. (CHANT XI, STANCE 32.)

36. Agramant, qui pendant ce temps avait abandonné la flotte et s'était enfui avec Sobrin, pleura et gémit sur Biserte, en voyant au loin sur le rivage les flammes d'un si grand embrasement. Puis, s'étant approché, il apprit avec certitude comment s'était accomplie la ruine de sa capitale : la pensée lui vint de se tuer lui-même, et il allait le faire ; mais le roi Sobrin l'arrêta.

37. « Quelle plus joyeuse victoire, lui disait Sobrin, votre ennemi pourrait-il obtenir que d'apprendre votre mort, qui lui donnerait l'espérance de posséder ensuite paisiblement l'Afrique? Si vous vivez, cette satisfaction lui est interdite. Dans ce cas il aura toujours des motifs de craindre. Il sait bien que l'Afrique ne peut être longtemps à lui, si ce n'est par votre mort.


Stance 36.

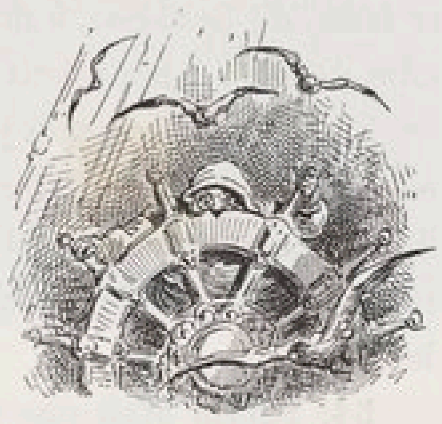
38. « En mourant, vous ravissez à vos sujets l'espérance, le seul bien qui leur reste. Si vous vivez, j'espère que vous parviendrez à les délivrer, à les tirer de peine et à ramener des jours heureux. Si vous mourez, je sais que nous serons toujours esclaves, l'Afrique toujours tributaire et affligée. Si vous ne voulez pas vivre pour votre intérêt personnel, vivez donc pour ne pas faire le malheur de vos sujets.

39. « Du soudan d'Égypte, votre voisin, vous pouvez être sûr d'obtenir de l'argent et des troupes. Il ne verrait pas volontiers le fils de Pepin avoir une telle puissance en Afrique. Norandin, votre parent, viendra avec toutes ses forces pour vous rétablir dans votre royaume. Les Arméniens, les Turcs, les Perses, les Arabes et les Mèdes, dès que vous les appellerez, arriveront tous à votre secours. »

40. Par ces discours et d'autres semblables ce prudent vieillard s'efforce de ramener son souverain à l'espoir de reconquérir sous peu l'Afrique ; mais peut-être au fond de son cœur redoute-t-il le contraire. Il sait combien quiconque s'est laissé ravir ses États est dans une fausse position et dans une fâcheuse extrémité, s'il doit recourir à des étrangers pour en obtenir des secours.

41. Annibal et Jugurtha, et d'autres dans l'antiquité, en ont été des exemples signalés; de notre temps, Louis le More livré au pouvoir d'un autre Louis[5]. Votre frère Alphonse avait bien profité de ces exemples (c'est à vous, Monseigneur, que je le dis), car il a toujours regardé comme une insigne folie de compter sur autrui plus que sur soi-même.

42. Aussi dans la guerre que lui attira le violent courroux du pontife irrité[6], quoiqu'il ne pût pas fonder une grande confiance sur ses faibles ressources, quoique le roi qui le défendait fût chassé d'Italie et que son royaume de Naples fût au pouvoir de son ennemi, ni par promesses ni par menaces, il ne consentit jamais à céder à personne la défense de ses possessions.


Stance 43.

43. Le roi Agramant avait tourné sa proue vers l'Orient, et s'était porté en haute mer, quand une impétueuse tempête, soufflant de terre, vint assaillir par le travers son vaisseau. Le pilote, qui était assis au gouvernail, levant les yeux vers le ciel, dit : « Je vois se préparer une tourmente si dangereuse, que le vaisseau n'y pourra résister.

44. « Si vous croyez mon conseil, seigneur, il y a ici à gauche une île voisine, où il me semble que nous devons nous réfugier, jusqu'à ce que la fureur de la mer soit passée. » Agramant y consentit, et échappa au danger en gagnant la rive gauche de cette île située, pour le salut des nochers, entre l'Afrique et les profondes fournaises de Vulcain [7].

45. Cette petite île est vide d'habitations ; elle est couverte d'humbles myrtilles et de genévriers. Solitude écartée, où se plaisent les cerfs, les daims, les chevreuils et les lièvres, elle est peu connue, si ce n'est des pêcheurs : souvent ils suspendent aux buissons, qu'ils élaguent, leurs filets humides ; et pendant ce temps les poissons dorment tranquilles dans la mer.

46. Là ils trouvèrent un autre vaisseau qui s'y était par hasard réfugié, chassé par la tempête. Parti d'Arles, il y avait amené le grand guerrier qui règne sur la Séricane. Les deux rois s'embrassèrent sur la plage, avec les égards auxquels tous deux avaient droit ; ils étaient amis, et peu auparavant ils étaient compagnons d'armes sous les murs de Paris.

47. Gradasse apprit avec un grand déplaisir les revers de fortune du roi Agramant ; il le consola ensuite, et, en roi généreux, il lui fit l'offre de sa propre personne. Mais il le détourna d'aller demander du secours au perfide pays d'Égypte. « Qu'il soit périlleux d'y aller, dit-il, c'est ce que le sort de Pompée devrait enseigner aux rois fugitifs [8].

48. « Et puisque vous m'avez dit qu'Astolphe est venu vous ravir l'Afrique avec le secours des Éthiopiens sujets de Sénape, et qu'il a brûlé la ville qui en était la capitale, et qu'avec lui est Roland, qui naguère avait perdu la raison, il me semble avoir découvert un excellent remède à tout, pour vous délivrer de vos ennuis.

49. « Voici l'entreprise dont je me chargerai pour l'amour de vous : j'engagerai avec le comte un combat singulier. Je sais qu'il ne pourra me résister, fût-il tout de fer ou d'airain. Lui mort, j'estime que l'Église chrétienne vaut autant que des brebis devant un loup affamé. J'ai aussi pensé (et ce me sera chose facile) à faire promptement sortir les Nubiens d'Afrique.

50. « Je ferai en sorte que les autres Nubiens séparés de ceux-là par le Nil et par une religion différente, que les Arabes riches en troupeaux de chevaux, et les Macrobiens [9] ayant de l'or et des soldats, que les Perses et les Chaldéens (parce que tous ceux-là et beaucoup d'autres sont sous mon sceptre) fassent une telle guerre aux Nubiens, qu'ils ne s'arrêteront pas longtemps dans vos États. »

51. La seconde proposition du roi Gradasse parut très-favorable au roi Agramant, et il se proclama reconnaissant à la Fortune qui l'avait attiré dans cette île déserte ; mais il ne veut souffrir à aucune condition (quand bien même il croirait reconquérir ainsi Biserte) que Gradasse prenne pour lui le combat, parce qu'il lui semblerait manquer ainsi trop gravement aux lois de l'honneur.

52. « S'il faut défier Roland, je suis, répondit-il, celui à qui il convient le mieux de se battre, et j'y serai prêt ; que Dieu fasse ensuite de moi comme il lui plaira en mal ou en bien. — Que cela se fasse, dit Gradasse, à ma façon, mais d'une manière nouvelle qui me vient à la pensée : chargeons-nous de livrer à nous deux ce combat à Roland et à un autre qui serait avec lui.

53. « — Pourvu que je ne reste pas exclu, dit Agramant, je ne m'inquiète pas d'être le premier ou le second. Je sais bien qu'il ne se peut trouver dans tout l'univers un meilleur compagnon d'armes que vous. — Et moi, dit Sobrin, resterai-je à l'écart ? Si je vous parais vieux, je vous répondrai que je dois avoir plus d'expérience, et dans le péril, à côté de la force il est bon d'avoir le conseil. »

54. Sobrin avait une vieillesse solide et robuste, et fameuse par ses exploits ; et il dit que pour la vigueur il ne sent pas sa vieillesse inférieure à ce qu'avait été autrefois sa verte jeunesse. On jugea que sa demande était juste ; et sans retard on trouva un messager qui fut envoyé aux rivages d'Afrique pour défier de leur part le comte Roland,

55. Et l'inviter à se trouver avec un nombre pareil de chevaliers armés, dans l'île de Lipaduse [10]. C'est une petite île baignée par cette même mer qui les entoure. Le messager, en homme sachant



UN LONG INCENDIE BRULAIT LES PALAIS LES MOSQUÉES, LES PORTIQUES. (CHANT XL, STANCE 33.)

faire diligence au besoin, ne cesse d'avancer à voiles et à rames jusqu'à ce qu'il soit à Biserte. Là il trouve Roland distribuant aux siens le butin et les prisonniers.

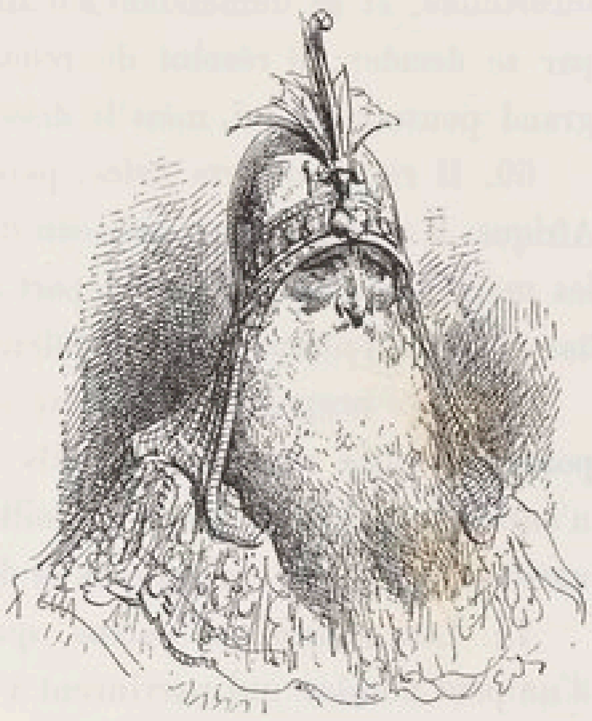
56. L'invitation de Gradasse, d'Agramant et de Sobrin fut exprimée publiquement; elle fut si agréable au seigneur d'Angers, qu'il fit en signe d'honneur combler le messager de ses présents. Il avait appris auparavant de ses compagnons que le roi Gradasse avait attaché Durandal à son côté; aussi, dans le désir de la recouvrer, voulait-il pousser jusque dans l'Inde,

57. Pensant ne pouvoir trouver Gradasse ailleurs, puisqu'il avait appris qu'il avait quitté la France. Maintenant un lieu plus voisin lui est offert, où il espère que lui sera restitué ce qui lui appartient. Ce qui l'engage aussi à accepter avec tant de plaisir l'invitation, c'est le beau cor d'Almont [11] ainsi que le cheval Bride-d'or qu'il savait être tombés dans les mains du fils de Trojan.

58. Pour seconds il choisit le fidèle Brandimart et son beau-frère Olivier. Il a été à même d'apprécier ce qu'ils valent l'un et l'autre. Il sait quelle profonde affection tous les deux ont pour lui. Il cherche de tous côtés pour lui et pour ses compagnons de bons destriers, des armures de bonne trempe, des épées et des lances; car il faut que vous sachiez qu'aucun d'eux n'avait ses armes ordinaires.

59. Roland (comme je vous l'ai dit plusieurs fois) avait, dans sa fureur, semé les siennes à terre; Rodomont avait enlevé les leurs aux deux autres; une haute tour les enferme sur les rives d'un fleuve [12]. On ne peut en trouver beaucoup en Afrique, parce que le roi Agramant avait emporté en France pour la guerre le meilleur; de plus, parce que l'Afrique n'en fournit que bien peu.

60. Roland fait rassembler tout ce qu'on peut trouver d'armes polies ou rouillées. En attendant, il allait avec ses compagnons sur la plage, s'entretenant du prochain combat. Un jour, s'étant éloigné du camp de plus de trois milles, il arriva que, levant les yeux vers la mer, il aperçut un navire qui, les voiles hautes, se dirigeait rapidement vers le rivage africain.



Stance 54.

61. Sans nocher, sans matelots, et comme le poussaient le vent et sa fortune, le vaisseau, les voiles hautes, s'avançait si bien qu'il ne s'arrêta que sur le sable. Mais, avant de continuer davantage à vous parler de ces guerriers, l'amour que je porte à Roger me ramène à son histoire et veut que je vous parle de lui et du guerrier de Clermont.

62. J'ai dit que ces deux guerriers s'étaient retirés de la lice du combat, quand ils eurent vu la trêve, les conventions rompues, et les bataillons, les escadrons se mêler. Ils cherchent à savoir de ceux qui passent près d'eux qui, de l'empereur Charles ou du roi Agramant, a le premier rompu ses serments et a été la cause d'une si malheureuse affaire.

63. Cependant un serviteur de Roger, qui était fidèle, expérimenté et adroit, et qui pendant le terrible conflit des deux camps n'avait jamais perdu son maître de vue, vint le trouver et lui donner son épée et son cheval, pour qu'il allât au secours des siens. Roger monta à cheval, tira son épée; mais il ne voulut pas cependant se jeter dans la bagarre.

64. Il s'éloigne, mais d'abord il renouvelle la promesse qu'il avait faite à Renaud : s'il découvre que la violation de la parole vienne de son roi Agramant, il le quittera, lui et sa coupable secte. Roger ne voulut faire aucune autre épreuve de ses armes en ce jour; il ne s'attachait qu'à arrêter celui-ci, celui-là, pour leur demander qui, du roi Agramant ou de Charles, avait le premier rompu le traité.

65. Il apprend de tout le monde que c'est du côté d'Agramant qu'est venue la première rupture.

Roger aime Agramant, et se séparer de lui pour ce motif ne lui semble pas une faute légère. Les troupes africaines ont été, comme je l'ai dit précédemment, rompues et dispersées, et du haut de la roue inconstante de la Fortune précipitées en bas, comme il a plu à celle qui gouverne le monde.

66. Roger agite en lui-même et discute s'il doit rester ou suivre son souverain. Son amour pour sa dame lui met un frein pour l'empêcher d'aller en Afrique; cet amour le tourne, le retourne, l'éperonne pour le lancer dans une direction contraire et le menace d'un châtiment s'il ne reste pas fidèle aux promesses et au serment qu'il a faits avec le paladin Renaud.


Stance 66.

67. Une vive et pressante inquiétude ne le pousse et ne l'aiguillonne pas moins dans l'autre sens : s'il abandonne Agramant dans cette situation, il craint qu'on ne l'accuse d'avoir lâchement cédé à la peur. Si beaucoup trouvent juste le motif de sa retraite, un très-grand nombre aussi l'admettront difficilement. Beaucoup diront qu'on ne doit pas tenir un serment qu'il était injuste et coupable de prêter.

68. Tout ce jour, la nuit suivante et le jour d'après, il resta seul, toujours tourmenté par la même incertitude, et se demandant s'il doit partir ou rester. Ce fut en faveur de son souverain qu'il finit par se décider; il résolut de retourner en Afrique pour le rejoindre. L'amour conjugal avait un grand pouvoir sur lui, mais le devoir et l'honneur étaient plus puissants encore.

69. Il retourne vers Arles, parce qu'il espère y trouver encore la flotte pour le transporter en Afrique. Il ne voit aucun vaisseau ni sur la mer, ni sur le fleuve ; il ne voit pas d'autres Sarrasins que les morts. Agramant à son départ avait emmené tout ce qu'il y avait de vaisseaux, et brûlé le reste dans le port. Trompé dans son attente, il prit la route de Marseille par le bord de la mer.

70. Il se propose d'y prendre quelque navire qu'il décidera par ses prières ou par la force à le porter à l'autre rive. Déjà le fils du Danois y était arrivé avec la flotte captive des barbares. On n'aurait pu jeter un grain de millet dans la mer, tant elle était couverte d'une multitude serrée de navires, chargés de vainqueurs et de prisonniers.

71. Les navires des païens, qui échappèrent la nuit à l'incendie et au naufrage, à l'exception d'un petit nombre qui parvinrent à se sauver, avaient été tous conduits par Dudon à Marseille. Sept des chefs qui régnaient en Afrique, après avoir vu leurs troupes taillées en pièces, s'étaient rendus avec leurs sept vaisseaux, se tenaient debout, désolés, et pleuraient en silence.

72. Dudon était descendu sur la plage; il voulait aller trouver Charles ce jour-là, et il avait préparé un long cortége triomphal dont les captifs et leurs dépouilles seraient le principal ornement. Tous les prisonniers étaient étendus sur le rivage, et les Nubiens vainqueurs et joyeux les entouraient et faisaient retentir le pays à l'entour du nom de Dudon.


Stance 74.

73. Roger s'approcha, espérant que cette flotte qu'il voyait de loin était celle d'Agramant; pour en avoir la certitude, il poussa son destrier; mais lorsqu'il se fut approché, il reconnut le roi de Nasamone prisonnier, Bambirague, Agricalte, Farurant, Manilard, Balastre et Rimédont, qui pleuraient et tenaient la tête baissée.

74. Roger, qui les aime, ne peut souffrir qu'ils restent dans la misérable situation où il les trouve. Il sait que venir là les mains vides, sans employer la force, et avoir recours aux prières ne servirait guère. Il abaisse sa lance, frappe ceux qui les gardent et donne les preuves habituelles de sa valeur. Il saisit son épée, et, en peu de temps, il en fait tomber plus d'une centaine autour de lui.

75. Dudon entend la rumeur, voit le carnage que fait Roger; mais il ne sait pas qui il est. Il voit

les siens tourner le dos et s'enfuir, gémissants, pleins de terreur et d'angoisses. Il demande vite son destrier, son bouclier et son casque; il avait déjà la poitrine, les bras et les cuisses couverts de son armure. Il saute à cheval, se fait donner sa lance et n'oublie pas qu'il est paladin français.

76. Il crie que tout le monde se retire, pousse son cheval et lui fait sentir les éperons. Dans l'intervalle Roger en avait tué cent autres, et rendu un grand espoir à ces prisonniers. Quand il vit venir Dudon le Saint, seul à cheval, tandis que les autres étaient à pied, il jugea que c'était leur chef et leur seigneur, et il se porta contre lui avec grande ardeur.

77. Déjà Dudon était en avant; mais, quand il vit venir Roger sans lance, il jeta loin de lui la sienne, dédaignant d'attaquer le chevalier avec un tel avantage. Roger, remarquant cet acte de générosité, se dit en lui-même : « Celui-ci ne peut nier qu'il ne soit un de ces guerriers parfaits qu'on nomme les Paladins de France.

78. « Avant d'aller plus loin, je veux, si je puis l'obtenir, qu'il me découvre son nom. » Il le lui demanda en effet ; et il apprit que c'était Dudon, fils d'Ogier le Danois. Dudon réclama ensuite de Roger une semblable déférence, et il ne le trouva pas moins courtois. Après qu'ils se furent dit leurs noms, ils se défièrent et passèrent des paroles aux actes.

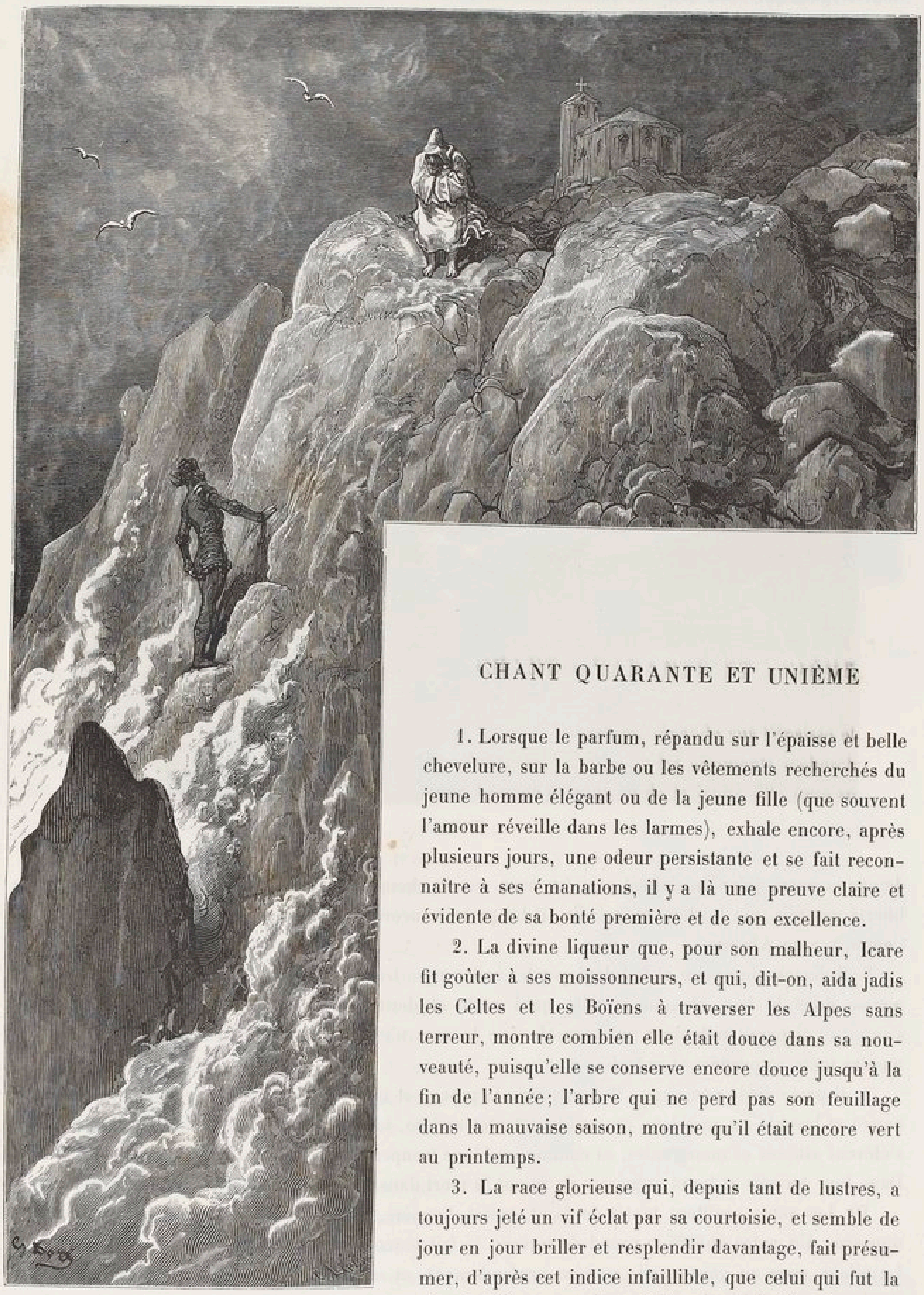
79. Dudon avait cette massue de fer qui, dans mille entreprises, lui avait acquis une gloire impérissable : avec cette arme il fait bien voir qu'il est de la race de ce Danois doué d'une haute valeur. Roger tira cette épée qui fend tous les casques, toutes les cuirasses, cette épée qu'aucune autre au monde ne surpassait, et il donna au paladin Dudon des preuves de sa bravoure.

80. Mais, comme il pensait toujours à offenser sa dame le moins qu'il pouvait, il était bien certain que ce serait l'offenser que d'arroser le terrain du sang de ce paladin. En effet, connaissant à fond les maisons illustres de France, il savait que la mère de Dudon était Armellina, sœur de Béatrice, laquelle était la mère de Bradamante.

81. Aussi il ne dirigea jamais contre lui la pointe de son épée, et il ne frappait que très-rarement du tranchant. De quelque côté que tombât la massue, il escrimait, tantôt en la rabattant, tantôt en l'esquivant. Turpin croit que pour Roger, peu s'en fallut qu'il ne tuât Dudon en quelques coups ; et que jamais, toutes les fois qu'il se découvrit, il ne voulut le frapper autrement que du plat.

82. Comme son épée était très-large, Roger pouvait s'en servir de plat comme de taille. Et là, à cet étrange jeu de carillon, il frappe sur Dudon avec violence et lui cause aux yeux de tels éblouissements, qu'il a beaucoup de peine à éviter de tomber. — Mais, pour être plus agréable à ceux qui m'écoutent, je remets à une autre fois la suite de ce récit.





CHANT QUARANTE ET UNIÈME

1. Lorsque le parfum, répandu sur l'épaisse et belle chevelure, sur la barbe ou les vêtements recherchés du jeune homme élégant ou de la jeune fille (que souvent l'amour réveille dans les larmes), exhale encore, après plusieurs jours, une odeur persistante et se fait reconnaître à ses émanations, il y a là une preuve claire et évidente de sa bonté première et de son excellence.

2. La divine liqueur que, pour son malheur, Icare fit goûter à ses moissonneurs, et qui, dit-on, aida jadis les Celtes et les Boïens à traverser les Alpes sans terreur, montre combien elle était douce dans sa nouveauté, puisqu'elle se conserve encore douce jusqu'à la fin de l'année ; l'arbre qui ne perd pas son feuillage dans la mauvaise saison, montre qu'il était encore vert au printemps.

3. La race glorieuse qui, depuis tant de lustres, a toujours jeté un vif éclat par sa courtoisie, et semble de jour en jour briller et resplendir davantage, fait présumer, d'après cet indice infaillible, que celui qui fut la tige de l'illustre maison d'Este devait briller de toutes les vertus honorables par lesquelles les hommes s'élèvent jusqu'aux cieux, autant que le soleil brille parmi les étoiles.

4. Roger, qui dans tous les nobles faits de sa haute valeur donnait des preuves éclatantes de générosité et faisait voir toujours davantage la grandeur de son âme, se montra tel, en cette circonstance, à l'égard de Dudon, avec qui, comme je vous le disais plus haut, il avait dissimulé sa force dans la crainte qu'il avait de lui donner la mort.

5. Dudon s'était bien clairement aperçu que Roger n'avait pas voulu le tuer, parce que dans tel moment il s'était exposé en se découvrant, dans tel autre sa fatigue était si grande qu'il n'avait plus de force. Alors, quand il s'aperçoit, quand il voit clairement que son adversaire le ménage et retient ses coups, il ne veut pas du moins, s'il lui est inférieur en force et en vigueur, lui céder en générosité.

6. « Pour Dieu! seigneur, dit-il, faisons la paix, car la victoire ne peut plus être à moi; elle ne peut plus m'appartenir, car je me proclame déjà vaincu et enchaîné par votre courtoisie. — Et moi aussi, répondit Roger, je ne la désire pas moins que vous, mais à cette condition, que ces sept rois, que vous tenez ici prisonniers, vous m'accordiez qu'ils me soient remis en liberté. »

7. Et il lui montra ces sept rois, qui, la tête baissée, comme je l'ai dit, étaient enchaînés, et il



Stance 9.

demanda aussi qu'on lui laissât prendre avec eux le chemin de l'Afrique; et ainsi furent remis en liberté ces rois que lui livra le paladin. Il lui permit encore de prendre un navire à son choix, et de l'emmener en Afrique.

8. Il détache le navire et fait déployer les voiles et se livre au pouvoir du vent perfide, qui d'abord pousse dans le bon chemin la toile qu'il enfle et donne bon courage aux matelots. Le rivage s'enfuit et disparaît tellement qu'il semble que la mer n'en ait plus. Quand le jour baissa, le vent montra toute sa perfidie et sa trahison.

9. Il passe de la poupe aux flancs, puis à la proue, et là ne s'arrête pas encore. Il fait tourner le navire et trouble les matelots, en soufflant tantôt arrière, tantôt debout, tantôt de largue ; les vagues s'élèvent altières et menaçantes, et comme un blanc troupeau se répandent en mugissant sur la mer. Dans leur terreur et leurs angoisses ils voient la mort dans chaque lame qui vient les frapper.

10. Les vents soufflent tantôt de front, tantôt d'arrière, et chassent le navire dans des directions opposées. Un autre encore le prend de travers, le fait tournoyer, et tous les menacent d'un naufrage. Le pilote, assis au gouvernail, soupire profondément, et sa pâle figure est pleine d'effroi; en vain il crie, en vain il fait signe de la main de virer ou d'abaisser les antennes.

11. Mais à quoi servent les signaux et les cris? La nuit et la pluie empêchent de voir; la voix se perd dans l'air sans être entendue, dans l'air que frappent avec bien plus de violence les cris de tout

l'équipage et le frémissement des flots qui se choquent entre eux à la proue. A la poupe, à bâbord, à tribord, il est impossible d'entendre un commandement.

12. Le vent furieux qui se brise sur les cordages fait entendre d'horribles sifflements; le ciel s'enflamme de fréquents éclairs; il résonne d'épouvantables coups de tonnerre. Celui-ci court au timon, celui-là prend les rames, l'habitude les pousse au travail auquel ils sont propres : les uns s'appliquent à dénouer les cordages, les autres à les attacher, d'autres pompent l'eau et rejettent la mer à la mer.


Stance 15.

13. L'horrible et stridente tempête, que déchaîne la fureur soudaine de Borée, secoue les voiles qui fouettent les mâts; la mer se soulève et ses flots montent au ciel; les rames se brisent, et la rage impétueuse de la mauvaise fortune s'exerce si violemment, qu'elle fait tourner la proue et plonger vers les flots un des bords désarmé.

14. Le navire, complétement sous l'eau à tribord, est sur le point de chavirer. Chacun pousse des cris, se recommande à Dieu, plus que certain d'être englouti au fond de la mer. Le destin les pousse d'un mal dans un autre; un premier est à peine passé qu'il en vient un second par derrière. Le navire, vaincu, fatigue en plus d'un endroit et laisse entrer l'onde ennemie.

15. Attaqués de tous les côtés par les assauts cruels et effroyables de la tempête, ils voient quelquefois la mer arriver si haut, qu'elle semble s'élever jusqu'au ciel; d'autres fois ils sont soulevés sur les flots à une telle hauteur, qu'en regardant en bas ils croient voir les enfers. Point ou bien peu d'espoir pour se rassurer, partout l'inévitable mort est présente.


Stance 17.

16. Errant ainsi où les pousse le vent, ils courent toute la nuit dans différentes mers. Le vent impétueux, qui aurait dû s'apaiser à la naissance du jour, reprit plus de force. Voilà qu'ils aperçoivent devant eux un rocher aride; ils veulent l'éviter, mais ils n'en ont pas les moyens. Malgré leurs efforts, le vent cruel, l'affreuse tempête les emportent dans cette direction.

17. A trois et quatre reprises le pilote, pâle d'effroi, emploie toute sa vigueur pour parvenir à tourner la barre et chercher une direction plus sûre; mais le gouvernail se brise et est emporté par les flots. Le vent impétueux a tellement tendu la voile, qu'on ne peut parvenir à la baisser. On n'a le temps ni de se garer ni de prendre conseil, car le danger mortel est trop près.

18. Quand on voit qu'il n'y a plus de remède, que la perte du navire est inévitable, chacun

songe à son intérêt personnel, chacun s'occupe de sauver sa vie. C'est à qui descendra le plus vite dans le canot; mais bientôt il est surchargé par le poids de tant de monde qui s'y entasse, et peu s'en faut que la mer n'en surmonte le bord.

19. Roger, qui voit le patron, le pilote et les autres abandonner en hâte le navire, sans armes et en pourpoint comme il se trouvait, forme le dessein de se sauver sur cet esquif, mais il le trouva si chargé de monde, et il en vint tant encore, et l'eau dépassa tellement la ligne de flottaison, que la barque, entraînée par un trop grand poids, alla au fond avec toute sa charge.



Stance 19.

20. Elle alla au fond de la mer et entraîna avec elle tous ceux qui, dans l'espoir de s'y sauver, avaient abandonné le grand navire. Alors on entendit des voix invoquant avec de plaintifs gémissements l'assistance du ciel. Mais ces voix ne montent pas haut, car la mer furieuse et impitoyable couvrit à l'instant toutes les poitrines d'où sortaient les lamentations et les cris plaintifs.

21. Les uns restent au fond et ne paraissent plus; d'autres ressortent et s'élancent au-dessus des flots. Celui-ci paraît en nageant la tête hors de l'eau; celui-là montre un bras, un autre une jambe déchaussée. Roger, que les menaces de la tempête ne sauraient épouvanter, s'élève du fond à la surface, et il aperçoit l'écueil nu que lui et ses compagnons ont vainement tâché d'éviter.

22. Il espère qu'en nageant de toute la force de ses pieds et de ses bras il pourra gagner le rivage à sec. Il s'avance en soufflant, et repousse loin de sa bouche l'eau et le flot importun. Pendant ce temps le vent et la tempête chassent le vaisseau vide et complétement abandonné par ceux que, pour leur malheur, le désir de se sauver a entraînés à la mort.



Stance 22.

23. O mécompte des jugements humains! Le navire, qui semblait condamné à périr, fut sauvé, quand le patron et les rameurs l'eurent laissé aller sans direction. Le vent parut avoir changé d'avis après avoir vu fuir tout le monde; grâce à lui, le navire reprit une meilleure direction et, sans toucher, il courut dans une mer libre de tout écueil.

24. Tandis qu'avec le pilote il tenait une route incertaine, quand il n'en eut plus, il alla droit en Afrique et vint échouer près de Biserte, à deux ou trois milles du côté de l'Égypte; et, faute de vent et d'eau, il resta fixé dans le sable aride d'une plage déserte. C'est là, comme je vous l'ai raconté plus haut, que survint en ce moment Roland qui se promenait.

25. Et, curieux de savoir si le navire était abandonné, vide ou chargé, il s'y rendit dans une barque légère avec Brandimart et son beau-frère. Puis, descendant sous le pont, il le trouva complétement dépourvu d'hommes; il n'y trouva que le bon destrier Frontin, l'armure et l'épée de Roger.

26. La précipitation de celui-ci pour se sauver avait été si grande, qu'il n'avait même pas eu le temps de prendre son épée. Le paladin reconnut cette épée nommée Balisarde, qui lui avait appartenu



CHACUN SONGE A SON INTÉRÊT PERSONNEL, CHACUN S'OCCUPE A SAUVER SA VIE. (CHANT XLI, STANCE 18.)

jadis pendant quelque temps. Vous avez lu toute cette histoire [1] : comment il l'enleva à la fée Falerine, dont il détruisit les magnifiques jardins; comment elle lui fut ensuite dérobée par Brunel;

27. Et comment, au pied du mont de Carène, Brunel [2] en fit volontairement don à Roger. Ce que valait son tranchant, ce qu'était sa force, Roland l'avait jadis éprouvé à sa satisfaction. Il en eut une grande joie et remercia le Très-Haut; il crut et il répéta souvent depuis que Dieu la lui envoyait exprès dans un si grand besoin,

28. Dans un si grand besoin que celui où il se trouvait, devant se battre avec le roi de la Séricane; car il savait, qu'outre sa valeur redoutable, celui-ci possédait Bayard et Durandal. Quant au reste de l'armure, ne la connaissant pas, il ne put l'apprécier pour sa qualité supérieure, comme celui qui en avait fait l'épreuve. Il estima qu'elle était bonne, mais il l'apprécia plutôt pour sa richesse et sa beauté.

29. Et comme les armures pouvaient être assez indifférentes pour lui, parce qu'il était invulnérable et enchanté, il fut content de la laisser à Olivier; mais non l'épée, qu'il mit à son côté. Il donna le destrier à Brandimart. Il voulut partager ainsi et donner également à chacun de ses compagnons quelque chose de la trouvaille qu'ils avaient faite ensemble.

30. Pour le jour du combat, chaque guerrier s'attache à avoir une nouvelle et riche cotte d'armes. Roland fait broder dans le quartier la tour de Babel frappée de la foudre. Olivier veut avoir un chien d'argent couché, ayant sa laisse sur le dos, avec cette inscription : JUSQU'A CE QU'IL VIENNE; et la casaque doit être tissue d'or et digne de lui.

31. Brandimart décide que, pour honorer la mémoire de son père, il se présentera le jour du combat sans autres ornements qu'une soubreveste noire et lugubre. Fleur-de-lis l'embellit de son mieux et la releva au moyen d'une broderie qu'elle fit tout autour. Cette broderie était ourdie de pierres précieuses, et le reste était d'un drap fin très-noir.

32. La jeune femme fit de sa propre main la soubreveste, qui aurait convenu à une armure plus fine et destinée à couvrir la cuirasse du chevalier, et les caparaçons pour la croupe, le poitrail et la crinière du cheval. Mais du jour où elle commença cet ouvrage jusqu'à celui où elle le finit, et même encore après, aucun sourire, aucun signe de gaieté ne parut sur son visage.

33. Elle a toujours la crainte au cœur, elle est toujours tourmentée de la peur que son cher Brandimart ne lui soit ravi. Elle l'a déjà vu cent fois et en cent lieux engagé dans de grands combats, dans de périlleuses aventures, et jamais, comme en ce moment, pareille épouvante n'a glacé son sang et pâli son visage. Et cette nouveauté même d'avoir peur lui fait doublement trembler le cœur.

34. Lorsque leur armement et tout leur équipage sont prêts, les chevaliers mettent à la voile. Astolphe et Sansonnet restent chargés du commandement de l'armée des fidèles. Fleur-de-lis, le cœur oppressé de crainte, remplissant le ciel de plaintes et de vœux, suit, aussi loin que sa vue peut les suivre, les voiles qui s'éloignent dans la haute mer.

35. Astolphe et Sansonnet ont grand'peine à l'arracher du rivage où elle promenait ses regards sur la mer, et à la ramener au palais où ils la laissent sur son lit, éplorée et tremblante. Cependant un vent favorable emportait la noble élite des trois braves chevaliers. Le navire alla toucher droit à l'île où devait se faire ce fameux combat.

36. Le chevalier d'Angers, son beau-frère Olivier et Brandimart, descendus sur le rivage, dressèrent les premiers leur tente du côté du levant, et peut-être ne le firent-ils pas sans dessein. Le même jour arriva Agramant, et il se campa sur le côté opposé. Mais, comme l'heure était très-avancée, le combat fut remis au lendemain à l'aurore.

37. D'un côté et d'un autre des écuyers armés se tiennent en sentinelle jusqu'au nouveau jour. Le soir Brandimart se rend vers l'endroit où étaient campés les Sarrasins; et, avec l'agrément de son chef, il parle au roi d'Afrique, car ils avaient été liés d'amitié, et c'était sous la bannière d'Agramant que Brandimart avait autrefois passé en France.

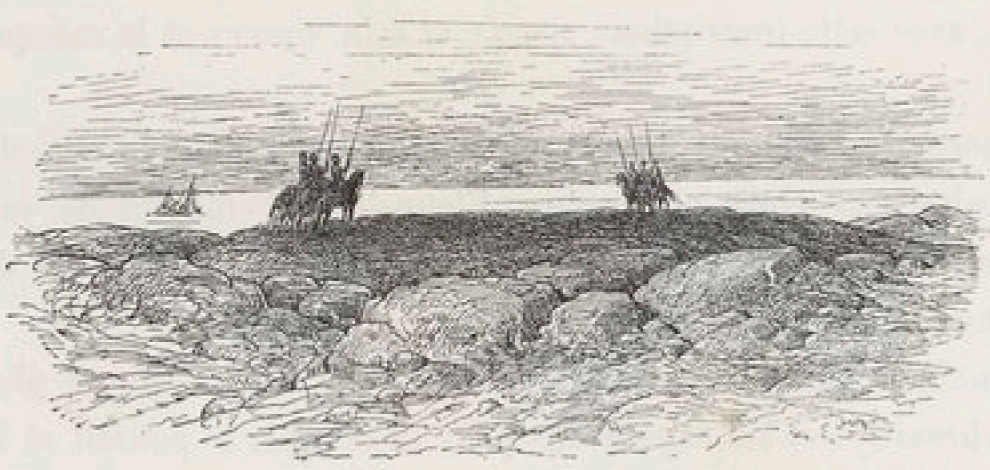
38. Après s'être salués et avoir uni leurs mains, le chevalier chrétien fit au roi païen beaucoup

de raisonnements, que lui suggérait l'amitié, pour l'engager à ne pas se présenter à ce combat. Il lui offre, avec l'autorisation de Roland, de remettre dans ses mains toutes les villes qui sont entre le Nil et les colonnes d'Hercule, s'il veut croire au fils de Marie.

39. « C'est parce que je vous ai toujours aimé et que je vous aime beaucoup, lui disait-il, que je vous donne ce conseil; et, puisque je l'ai déjà pris pour moi-même, vous devez croire, seigneur, que je le tiens pour bon. J'ai reconnu le Christ pour Dieu, Mahomet est un imposteur. Je désire vous mettre dans la voie où je suis, je souhaite que vous soyez avec moi, vous et tous ceux que j'aime, dans le chemin du salut.

40. « C'est là qu'est le bien pour vous; vous ne pouvez prendre d'autre parti qui vous soit avantageux, et moins que tout autre celui d'engager le combat avec le fils de Milon; car le gain de la victoire n'est pas comparable au danger de la perte immense. Vainqueur, vous gagnez peu de chose; mais vous perdez tout, si vous êtes vaincu.

41. « Quand vous tueriez Roland, et nous, qui sommes venus ici pour mourir ou vaincre avec lui, je ne vois pas que pour cela vous puissiez recouvrer les possessions que vous avez perdues. Vous ne devez pas espérer que notre mort change tellement l'état des choses, que Charles manque d'hommes à mettre ici pour garder jusqu'à la dernière tour. »



Stance 46.

42. Ainsi parlait Brandimart, et il allait ajouter encore beaucoup d'autres choses; mais il fut interrompu par le païen, qui, d'un air altier et d'une voix irritée, lui répondit : « Certes! il y a témérité et folie à toi, et à tant d'autres qui viennent donner des conseils, bons ou mauvais, à qui ne vous en a pas demandé.

43. « Que le conseil que tu me donnes provienne de l'intérêt que tu m'as porté jadis, que tu me portes encore, je ne sais, à dire vrai, ce que j'en dois croire, quand je te vois ici avec Roland. Je croirai volontiers que, te voyant la proie de ce dragon qui dévore les âmes, tu désires entraîner avec toi tout le monde dans les douleurs éternelles de l'enfer.

44. « Que je sois vainqueur ou vaincu, que je doive rentrer dans mon antique royaume ou en être banni pour toujours, c'est ce que Dieu a décidé dans sa sagesse, et nous ne le savons, ni moi, ni toi, ni Roland. Qu'il en soit ce qu'il voudra, jamais une lâche crainte ne pourra m'abaisser à une action indigne d'un roi. Dussé-je être certain de mourir, je veux rester mort avant de déshonorer mon sang.

45. « Maintenant tu peux t'en retourner; et si demain, sur le champ de bataille, tu n'es pas plus habile sous les armes que tu ne m'as paru l'être aujourd'hui comme orateur, Roland sera bien mal accompagné. » Telles furent les dernières paroles qui sortirent de la poitrine d'Agramant enflammé de colère. Ils se retirèrent l'un et l'autre et ils allèrent se reposer jusqu'à ce que la lumière du jour sortît de la mer.

46. Armés à la première lueur de l'aube nouvelle, ils sont tous à cheval en un moment. Peu de paroles sont échangées entre eux; sans un retard, sans aucun intervalle, ils ont déjà abaissé les fers de leurs lances. Mais, seigneur, je croirais être coupable, si, pour vouloir vous parler de ces guerriers, je laissais tellement Roger dans la mer qu'il s'y noyât.

47. Le jeune homme s'avançait en luttant des pieds et des bras contre l'horrible agitation des flots. Le vent et la tempête le menacent; mais sa conscience l'inquiète davantage. Il craint que le Christ ne se venge de ce qu'il avait négligé, quand il en avait le temps, de recevoir les eaux pures du baptême, et qu'aujourd'hui il ne le baptise dans ces flots amers et salés.

48. Les promesses que, tant de fois, il fit à la femme qu'il aime, lui reviennent à la pensée, et le serment qu'il fit quand il se battit contre Renaud, et il n'a satisfait à rien. Repentant, il prie Dieu quatre fois, dix fois, de vouloir bien ne pas le punir en ce moment; et d'un cœur plein de foi il fait vœu de devenir chrétien, s'il parvient à mettre le pied à terre,

49. Et de ne jamais prendre l'épée ou la lance contre les fidèles au secours des Maures; mais il s'engage à retourner immédiatement en France pour rendre à Charles les honneurs qui lui sont dus, à ne plus tenir Bradamante en suspens et à donner à leurs amours une fin honorable. Comme il achevait de prononcer ce vœu, il sentit que, par l'effet d'un miracle, sa force redoublait et qu'il nageait plus aisément.

50. Sa force s'accroît, ainsi que son courage infatigable; Roger fend et repousse les flots, qui se



Stance 49.

succèdent de près l'un à l'autre, et qui tour à tour l'élèvent et le précipitent. Ne cessant de monter, de descendre, il atteint enfin le rivage avec une grande fatigue, et il sort tout trempé du côté où le rocher s'incline le plus vers la mer.

51. Tous les autres naufragés qui s'étaient confiés à la mer, vaincus par les flots, à la fin restèrent engloutis. Roger seul, comme le voulut la souveraine bonté de Dieu, se sauva sur le rocher solitaire. Lorsqu'il se vit sur cette montagne inculte et sauvage à l'abri des fureurs de la mer, une frayeur nouvelle l'envahit : celle d'être exilé sur un écueil si étroit et d'y mourir enfin de privations.

52. Mais, dans son cœur indomptable, résolu à supporter avec constance tout ce que le ciel a décidé de lui, il s'avance intrépidement à travers de durs rochers, en gravissant à droite vers la cime. Il n'avait pas fait cent pas en avant, qu'il voit un homme affaissé par les années et épuisé par le jeûne, qui avait l'air et le vêtement d'un ermite, et dont la mine respectable inspirait une grande vénération.

53. Lorsqu'il fut près de lui, « Saül, Saül, cria l'ermite, pourquoi persécutes-tu ma foi? comme autrefois le Seigneur dit à saint Paul en lui donnant le coup qui fut son salut. Tu as cru passer la mer sans acquitter le passage et frauder les droits d'autrui. Tu vois que Dieu, qui a le bras long, t'atteint quand tu te croyais le plus loin de lui. »

54. Le saint homme continua; il avait eu la nuit précédente une vision où Dieu lui avait appris que Roger, avec son secours, devait arriver à l'écueil; et il lui avait révélé entièrement toute sa vie passée, son avenir et sa mort cruelle; il lui avait dit quels seraient ses fils, ses petits-fils, et même ses descendants.



Stance 56.

55. L'ermite, poursuivant son discours, commença par réprimander Roger, puis il termina en le rassurant. Il lui reprocha d'avoir tant différé de soumettre son cou au joug si doux de la foi, et de faire ce qu'il devait alors qu'il était libre et que Dieu l'invitait et l'appelait à lui; ensuite il avait eu peu de mérite à le faire quand il le voyait venir avec un fouet menaçant.

56. Ensuite il le consola en lui disant que le Christ ne refuse pas l'entrée du ciel à qui la lui demande, tôt ou tard; et il lui raconta la parabole de ces ouvriers de l'Évangile qui eurent tous une égale récompense. Plein de charité et animé d'un zèle ardent, il l'instruisait des mystères de la foi, en le conduisant à pas lents vers sa cellule, qui était creusée au milieu de ce dur rocher.

57. Au-dessus de la pieuse cellule est une jolie petite église qui regarde l'orient, très-commode et très-belle. Au-dessous descend jusqu'au bord de la mer un bois de lauriers, de genévriers, de myrtes, et de palmiers chargés de fruits, perpétuellement arrosé par une source limpide, qui tombe en murmurant du haut de la montagne.

58. Il y avait déjà près de quarante ans que ce moine s'était installé sur ce rocher, que le Sauveur lui avait choisi pour y mener solitairement une sainte vie. Il entretenait sa vie avec les fruits qu'il cueillait à différents arbres, et il buvait de l'eau pure. Valide et robuste, il était parvenu sans infirmités à sa quatre-vingtième année.



Stance 60.

59. Dans l'intérieur de la cellule le vieillard alluma du feu et couvrit la table de différents fruits; là Roger, ayant séché ses cheveux et ses habits, se réconforta un peu. Puis il apprit plus à son aise dans cette retraite tous les grands mystères de notre foi. Il reçut le baptême le jour suivant du vieillard lui-même avec l'onde pure de la source.

60. Roger se trouvait là aussi content qu'il pouvait l'être en ce lieu isolé; d'autant que le bon serviteur de Dieu lui avait donné l'espérance de le renvoyer sous peu de jours où il désirait le plus aller. En attendant, il s'entretenait souvent avec lui de différentes choses, relatives tantôt au royaume de Dieu, tantôt à ses propres intérêts, tantôt à ses descendants parmi les races futures.

61. Le Seigneur, qui voit et prévoit tout, avait révélé au saint ermite que Roger, à partir du jour où il avait reçu la foi, devait vivre sept années, et pas davantage; qu'à cause de la mort que sa femme avait donnée à Pinabel, mort qui lui avait été attribuée à lui-même, ainsi que pour celle de Bertolas, il serait tué par les traîtres et pervers Mayençais;

62. Et que cette trahison resterait si secrète que la nouvelle ne s'en répandrait pas, parce qu'il serait enseveli par cette race perfide dans le lieu même où il serait assassiné ; qu'à cause de cela il serait tardivement vengé par sa femme et sa sœur, et que sa fidèle épouse, enceinte, ferait de longues routes pour le chercher ;

63. Qu'elle viendrait accoucher dans les forêts voisines du Phrygien Ateste [3], entre l'Adige et la Brenta, au pied des collines qui plurent tellement au Troyen Anténor, avec ses sources sulfureuses, ses rives humides, ses plaines fertiles et ses agréables prairies, qu'il les préféra volontiers aux sommets du mont Ida, aux rives bien-aimées de l'Ascagne [4] et du Xanthe [5] ;

64. Que son enfant, qu'on appellerait aussi Roger, croîtrait en beauté et en valeur ; qu'on le reconnaîtrait comme issu du sang troyen, et que ces Troyens le choisiraient pour leur seigneur ; qu'ensuite Charles, à qui, jeune encore, il serait venu en aide contre les Lombards, lui donnerait à juste raison la possession de cette belle contrée avec le titre honoré de marquis.

65. Et comme Charles, en lui faisant ce don, dit en latin : Este *hic domini*, dans les siècles futurs, ce beau pays sera nommé Este, sous de favorables augures, et le nom d'Ateste perdra ainsi l'ancien son de ses deux premières lettres. Dieu avait aussi révélé à son serviteur quelle terrible vengeance serait tirée un jour de la mort de Roger :



Stance 61.

66. Qu'il apparaîtrait vers le point du jour à sa fidèle épouse, lui dirait quels étaient ses meurtriers et lui indiquerait le lieu de sa sépulture. Bradamante, avec sa vaillante belle-sœur, détruirait par le fer et le feu la ville de Poitiers, et son fils Roger, lorsqu'il serait en âge, ne ferait pas moins de mal aux Mayençais.

67. Dieu lui avait parlé des Azzons, des Alberts, des Obizons et de leur belle race jusqu'à Nicolas, Lionel, Borso, Hercule, Alphonse, Hippolyte et Isabelle. Mais le saint vieillard, qui a un frein sur ses lèvres, ne dit pas tout ce qu'il sait ; il raconte à Roger ce qu'il est bon de lui raconter, et garde en lui-même ce qui ne doit pas être dévoilé.

68. Cependant Roland, Brandimart et le marquis Olivier, le fer de leurs lances baissé, s'avancent contre le Mars sarrasin (car on peut nommer ainsi Gradasse) et contre les deux autres, qui, du côté opposé, ont précipité le pas de leurs vigoureux coursiers, je veux dire les rois Agramant et Sobrin. Le rivage et la mer voisine retentissent du bruit de leur course.

69. Quand ils viennent à se rencontrer, et que toutes les lances brisées volent en morceaux jusqu'au ciel, à ce grand choc on vit la mer se gonfler et le bruit terrible fut entendu jusqu'en France. Roland et Gradasse se rencontrèrent, et la balance pouvait être égale entre eux, s'il n'y avait eu pour Gradasse l'avantage de posséder Bayard ; ce qui lui donnait l'apparence d'une plus grande vigueur.

70. Il heurta le cheval bien moins vigoureux qu'avait Roland dans un choc si extraordinaire, qu'il le fit plier, chanceler et bientôt tomber tout de son long sur le sol. Roland s'efforce trois et quatre fois de la main et des éperons de le relever, et voyant enfin qu'il n'y pouvait parvenir, il en descend, il embrasse son écu et saisit Balisarde.

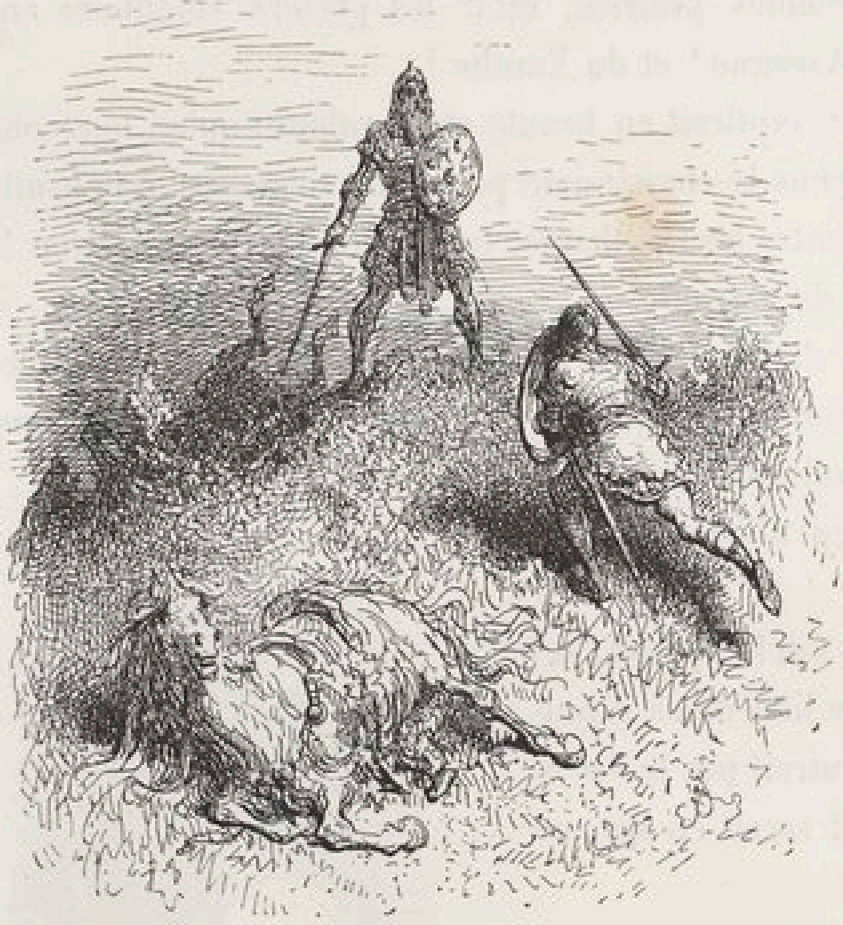
71. Olivier se rencontra avec le roi d'Afrique, et dans cette rencontre ils furent à égalité. Brandimart, fit rester Sobrin sans destrier, mais on ne sut pas bien si c'était la faute du cheval ou celle du cavalier, car Sobrin était habitué à tomber rarement. Que ce fût la faute du destrier ou la sienne, Sobrin se trouva à bas de son cheval.

72. Brandimart, voyant le roi Sobrin à terre, ne continue pas l'attaque, il se porte vers le roi Gradasse, qui avait également abattu Roland. Le combat continuait entre le marquis et Agramant

comme il avait commencé d'abord. Après avoir rompu leurs lances sur leurs boucliers, ils étaient venus l'un contre l'autre l'épée nue.

73. Roland voit Gradasse trop occupé pour paraître se soucier de revenir sur lui, ce que Brandimart ne lui permettrait pas, tant il le serre et le harcèle ; il regarde à l'entour et voit Sobrin, qui, à pied comme lui, reste sans adversaire. Il va vers lui ; la fermeté de sa marche et sa mine menaçante font trembler le ciel.

74. Sobrin, qui voit venir l'attaque d'un homme si formidable, se ramasse dans ses armes et s'apprête à le recevoir. Comme le nocher sur qui fond en mugissant la vague menaçante qui s'élance, dresse la proue et voudrait être à terre quand il voit la mer jaillir à une telle hauteur, Sobrin oppose son écu au choc désastreux dont le menace l'épée de Falerine [6].



Stance 74.

75. Balisarde est d'une si fine trempe, que les armures lui résistent peu d'ordinaire. Mais dans une main si vaillante, dans la main de Roland, guerrier unique au monde, ou bien rare, elle fend l'écu, rien ne l'arrête, bien qu'il soit entièrement entouré d'un cercle d'acier ; elle fend l'écu, le sépare dans toute son épaisseur, et pénètre en dessous jusqu'à l'épaule.

76. Elle pénètre jusqu'à l'épaule, et, quoiqu'elle la trouve protégée par la cotte de mailles et de doubles lames de fer, elle ne permet pas que cet abri la protége beaucoup, et elle la laisse ouverte par une large blessure. Sobrin porte des coups, mais c'est en vain qu'il s'essaye à frapper Roland, à qui le souverain moteur des cieux accorda pour grâce spéciale que sa peau ne pourrait jamais être entamée.

77. Le vaillant comte redouble ce coup et pense lui enlever la tête des épaules. Sobrin, qui connaît la vigueur du héros de Clermont, et qui sait que peu lui servirait d'opposer son écu, recule, mais pas tellement que Balisarde ne vienne l'atteindre au front. Ce fut du plat, mais le coup fut si violent, qu'il enfonça le casque et lui meurtrit le cerveau.



Stance 78.

78. De ce rude coup Sobrin tombe à terre, et à grande peine ensuite put-il se relever. Le paladin croit que le combat est fini avec lui, et qu'il est étendu mort ; il se retire vers le roi Gradasse, craignant qu'il ne mène Brandimart à quelque issue funeste. Car le païen l'emporte sur lui par son armure, par son épée, par son destrier et peut-être aussi par sa force.

79. Le hardi Brandimart, monté sur Frontin, cet excellent destrier qui appartenait auparavant à Roger, se comporte bien avec le Sarrasin qui ne paraît pas lui être trop supérieur. Et s'il avait une cuirasse d'une aussi bonne trempe que celle du païen, il aurait été plus audacieux à l'attaque ; mais, se sentant mal armé, il faut qu'il s'efface souvent d'un côté ou d'un autre.

80. Aucun autre cheval ne comprendrait mieux que Frontin les signes de son cavalier ; il semble que, partout où Durandal s'abaisse, tantôt à droite, tantôt à gauche, il ait l'intelligence de l'éviter.



TOUTES LES LANCES BRISÉES VOLENT EN MORCEAUX JUSQU'AU CIEL. (CHANT XLI, STANCE 69.)

Ailleurs Agramant et Olivier se livrent un horrible combat, et doivent s'apprécier comme deux guerriers également habiles dans les armes et d'une vigueur peu différente.

81. Roland avait, comme je l'ai dit, laissé Sobrin à terre; désirant soutenir Brandimart contre le roi Gradasse, et se trouvant à pied, il venait à grands pas. Il était près de l'attaquer, lorsqu'il vit errer dans la plaine le bon cheval d'où Sobrin avait été renversé, et il se mit en mesure de s'en emparer.



Stance 85.

82. Il s'en empara sans trouver en lui de résistance; il s'élança et se mit en selle. D'une main il saisit la magnifique bride, de l'autre il tient son épée menaçante. Gradasse voit Roland, et, sans s'en inquiéter, il va à lui et l'appelle par son nom; à lui, à Brandimart, et à leur compagnon, il espère qu'il fera voir la nuit, quoiqu'on ne soit pas encore au soir.

83. Il laisse Brandimart, se tourne vers le comte, et lui porte au gorgerin un coup de pointe qui traverse tout, excepté la chair; tous ses efforts pour la percer seraient inutiles. En un instant Roland abaisse Balisarde; où tombe son tranchant, il n'y a pas de charme qui résiste. Le casque, l'écu, la cuirasse, le harnais, elle fend du haut en bas ce qu'elle atteint.



Stance 87.

84. Elle laisse le roi de la Séricane blessé au visage, à la poitrine, à la cuisse, lui dont on n'avait jamais fait couler le sang depuis qu'il avait ces armes. C'est une chose qui lui paraît étrange, que cette épée (et il en éprouve du dépit et de l'angoisse) coupe si bien; et pourtant ce n'est pas Durandal. Si le coup avait été plus long et porté de plus près, il l'aurait fendu depuis la tête jusqu'au ventre.

85. Après l'épreuve qu'il vient d'en faire, il n'a plus dans son armure la confiance qu'il avait auparavant. Il va procéder avec plus de circonspection, plus de prudence qu'il n'avait coutume de le faire. Il s'applique davantage à parer. Brandimart, voyant que Roland, rentré dans la bataille, lui a enlevé son adversaire, se met au milieu du champ entre les divers combattants, de manière à porter secours là où l'on aura besoin de lui.



Stance 88.

86. Tel était l'état de la bataille, lorsque Sobrin, qui était resté longtemps étendu à terre, se releva, une fois revenu à lui. Les blessures de l'épaule et de la figure lui faisaient beaucoup de mal. Il leva les yeux, regarda partout; puis, se tournant du côté où il voit son souverain, il y marche à grands pas pour lui venir en aide, et si secrètement que personne ne s'en aperçut.

87. Il vient derrière Olivier, qui tenait les yeux fixés sur Agramant et ne faisait attention à rien autre. Il frappe son destrier dans les jarrets d'un coup si violent, qu'à l'instant il le fait trébucher. Olivier tombe et ne peut retirer son pied, le pied gauche, engagé sous le cheval dans cet accident imprévu, parce qu'il était resté dans l'étrier.

88. Sobrin redouble son coup et, le frappant de revers, croit qu'il va lui enlever la tête; mais il est arrêté par l'acier luisant et poli, forgé jadis par Vulcain et que porta Hector. Brandimart voit le

péril, court à toute bride sur le roi Sobrin, le frappe sur la tête et le renverse du choc. Mais l'énergique vieillard est bientôt remis sur pied.

89. Il retourne à Olivier pour en finir avec lui et l'envoyer dans l'autre monde, ou au moins pour l'empêcher de sortir d'embarras et le laisser exposé sous son cheval. Olivier, qui a le bras droit libre et peut se défendre avec son épée, s'escrime tellement d'estoc et de taille, qu'il force Sobrin à se tenir éloigné de la longueur de sa lame.

90. Il espère, s'il peut le tenir quelque temps éloigné de lui, sortir en peu de temps de ce danger. Il le voit tout baigné de sang et en répandant sur le sable une si grande abondance, qu'il lui semble être près de succomber bientôt. Il est si faible, qu'il se soutient à peine. Olivier fait de nombreux efforts pour se lever; mais son cheval ne peut changer de position.

91. Brandimart a attaqué le roi Agramant et commencé à l'assaillir par une tempête de coups. Tantôt il est en face de lui, tantôt sur ses flancs avec Frontin, avec ce Frontin qui tourne rapidement comme une girouette. Si le fils de Monodant a un bon cheval, le roi du Midi n'en a pas un inférieur : il a Bride-d'or que lui donna Roger, après l'avoir pris à l'ardent Mandricard.



Stance 97.

92. Quant à l'armure, l'avantage est entièrement de son côté : elle est parfaite et à toute épreuve. Brandimart a pris la sienne au hasard, la première qu'il a pu trouver dans un besoin si pressant. Mais il a une telle assurance dans sa bravoure, qu'il espère la changer bientôt pour une meilleure, quoique le roi d'Afrique lui ait, d'un coup violent, ensanglanté l'épaule droite.

93. Il a encore reçu de Gradasse dans le flanc une blessure dont il doit reconnaître la gravité. L'intrépide guerrier surveille tellement ses mouvements, qu'il trouve moyen de l'atteindre avec son épée. Il brise son écu, le blesse au bras gauche et le touche un peu à la main droite. Mais on peut dire que c'est un jeu, un passe-temps, auprès du combat qui se livre entre Roland et Gradasse.

94. Gradasse a désarmé à moitié Roland. Il a rompu son casque de deux côtés, il en a brisé le cimier, il a fait tomber à terre son bouclier, ouvert sa cuirasse et sa cotte de mailles; toutefois il ne l'a pas encore blessé : il est invulnérable. Mais le paladin l'a plus maltraité. Outre les blessures dont je vous ai déjà parlé, il l'a de nouveau blessé à la figure, à la gorge et en pleine poitrine.

95. Gradasse désespéré, qui se voit tout mouillé et souillé de son propre sang, tandis que Roland, intact des pieds à la tête, n'en a pas encore répandu après tant de coups, lève son épée à deux mains et croit bien qu'il va lui fendre la tête, la poitrine, le ventre, tout le corps; et dans cette intention il frappe précisément du milieu de son épée le fier comte sur le front.

96. Si c'eût été un autre que Roland, il aurait réussi : il l'aurait fendu en deux jusque sur la selle; mais l'épée, comme si elle eût frappé du plat, revint nette et brillante. Roland, abasourdi du choc, les yeux baissés à terre, crut voir briller des étoiles. Il lâcha la bride et aurait laissé aller son épée, mais elle était attachée à son bras.

97. Le coursier qui portait Roland fut si épouvanté du bruit de ce coup, qu'il se mit à courir çà et là sur le sable du rivage, montrant combien il était bon à la course. Le comte, près de s'évanouir de la commotion, n'a pas la force de lui serrer le mors. Gradasse le suit et l'aurait bientôt rejoint, s'il avait piqué un peu plus Bayard.

98. Mais, en tournant les yeux, il voit le roi Agramant engagé dans un péril extrême. Le fils

de Monodant a saisi son casque du bras gauche; déjà il l'a délacé par devant, et avec son poignard il tente d'accomplir un nouveau dessein. Le roi ne peut lui opposer une grande résistance, parce qu'il lui a encore arraché l'épée de la main.

99. Gradasse tourne bride et cesse de poursuivre Roland, mais il court où il voit le roi Agramant. Brandimart, qui n'est pas sur ses gardes, ne pensant pas que Roland puisse le laisser échapper, ne voit pas ce nouvel adversaire, il n'y pense pas, il s'acharne à enfoncer son poignard dans la gorge du païen. Gradasse arrive, et, tenant son épée à deux mains, il décharge de toutes ses forces un coup sur son casque.

100. Père céleste, donne une place parmi tes élus à ton fidèle martyr, qui, arrivé de ses voyages et des orages de la vie, plie maintenant les voiles pour entrer au port. Ah! Durandal, peux-tu donc être si cruelle pour ton maître Roland, que tu frappes à mort sous ses yeux le compagnon le plus cher et le plus fidèle qu'il ait au monde.

101. Il y avait autour du casque un cercle de fer épais de deux doigts; il fut coupé et rompu par ce coup terrible; il traversa aussi la coiffe d'acier qui était dessous. Brandimart, le visage bouleversé, tombe à l'instant de cheval à la renverse, et de sa tête par une large blessure son sang coule comme un fleuve sur le sable.

102. Le comte revient à lui, tourne les yeux et voit son cher Brandimart étendu à terre. Au-dessus de lui il voit le Sérican dont l'attitude montre suffisamment que c'est lui qui l'a tué. Je ne sais ce qui eut le plus d'empire sur lui, de la douleur ou de la colère; mais il avait si peu de temps à accorder à son chagrin, que sa douleur resta en suspens et que sa colère éclata dans toute sa violence. Mais l'heure est maintenant arrivée où je dois mettre fin à ce chant.





CHANT QUARANTE-DEUXIÈME

1. Quel dur frein, quel nœud de fer, quelle chaîne de diamants (s'il y en a), fera que votre colère garde de la mesure et ne franchisse pas les bornes prescrites, lorsque vous voyez souffrir par violence ou par ruse, soit le déshonneur, soit un danger de mort, une personne à laquelle votre cœur est attaché par le lien solide d'une constante amitié.

2. Et si son impétuosité entraîne quelquefois l'âme à des actions cruelles et inhumaines, elle mérite d'être excusée, parce qu'alors la raison n'a ni empire ni autorité. Achille, lorsqu'il voit Patrocle, sous une armure qui n'est pas la sienne, répandre son sang sur la terre, ne se contente pas de tuer celui qui l'a tué, il faut encore qu'il traîne et qu'il insulte son cadavre.

3. Invincible Alphonse, une pareille colère enflamma vos soldats le jour où une pierre pesante vous atteignit au front et vous blessa tellement, que chacun crut que vous aviez perdu la vie. Leur fureur devint si ardente, que ni remparts, ni murs, ni fossés ne purent protéger vos ennemis, et qu'ils furent tous massacrés sans en laisser un qui en portât la nouvelle.

4. Vous voir tomber causa à vos soldats la douleur qui les rendit furieux et cruels. Si vous

étiez resté sur pied, peut-être leurs épées auraient-elles fait moins de carnage. C'était assez pour vous d'avoir repris la Bastia en moins d'heures que les gens de Cordoue et de Grenade n'avaient mis de jours pour vous l'enlever.

5. Peut-être le Dieu vengeur permit-il que vous fussiez arrêté par cet accident, afin de punir le cruel et odieux attentat qu'ils avaient commis auparavant, lorsque le malheureux Vestidel [1], vaincu, qui s'était livré dans leurs mains, fatigué, blessé et sans armes, fut percé de cent coups d'épée par ce peuple en majeure partie composé de circoncis.

6. J'en veux conclure que rien n'égale la colère que l'on éprouve quand on voit outrager sous ses yeux son maître, un parent, ou un ancien ami. C'est donc à bon droit qu'une colère subite s'empara du cœur de Roland, quand il vit l'ami qui lui était si cher étendu mort à terre de l'horrible coup que lui avait porté le roi Gradasse.

7. Tel le pasteur nomade, voyant fuir en rampant l'affreux serpent dont la dent venimeuse a fait mourir son fils qui jouait sur le sable, empoigne un bâton, plein de rage et de colère ; tel le chevalier d'Anglante saisit son épée, cette épée plus tranchante qu'aucune autre. Le premier qu'il trouve est le roi Agramant.



Stance 9.

8. Couvert de sang, privé de son épée, n'ayant qu'une moitié d'écu, son casque délacé et blessé en plus d'endroits que je ne puis le dire, il s'était tiré des mains de Brandimart comme l'épervier imprudent s'échappe demi-mort des serres de l'autour, en lui laissant à regret [2] et tout étourdi sa queue. Roland arrive et dirige son coup précisément où la tête se joint au buste.

9. Le heaume étant délacé, le cou n'était plus défendu : de sorte qu'il fut tranché net comme un roseau. La tête tombe, et le tronc pesant du souverain de la Libye va donner au sable une dernière secousse. Son âme descendit au fleuve infernal, d'où Caron la tira dans sa barque avec son croc recourbé. Roland ne s'arrête pas près de lui, mais, avec Balisarde en main, il va trouver le roi de la Séricane.

10. Quand Gradasse vit tomber le buste d'Agramant séparé de sa tête, il sentit, ce qui ne lui était jamais arrivé auparavant, son cœur trembler, et le trouble se répandit sur sa figure. Et à l'arrivée du chevalier d'Anglante, présageant son malheur, il semblait déjà vaincu. Il n'avait encore pris aucun parti pour sa défense, quand le coup mortel tomba sur lui.

11. Roland le frappa dans le flanc droit, au-dessous de la dernière côte ; et le fer plongé dans son ventre sortit du côté droit de la longueur d'un palme, tout arrosé de sang jusqu'à la garde. Ce coup, qui mit à mort le plus vigoureux guerrier qu'il y eût parmi les païens, prouva bien qu'il provenait du plus intrépide, du meilleur guerrier de l'univers.

12. Sans se réjouir trop de cette victoire, le paladin se jette à bas de la selle et, le visage troublé et en pleurs, il court en grande hâte à son cher Brandimart. Il voit tout autour de lui la terre rouge

de sang, il aperçoit son casque qui semble avoir été ouvert par une hache; aurait-il été plus fragile qu'une écorce, il ne l'aurait pas garanti d'une manière moins efficace.

13. Roland lui lève le casque du visage et lui trouve la tête fendue entre les deux cils jusqu'au nez. Cependant il lui reste encore assez de souffle de vie pour demander au roi du paradis, avant de mourir, le pardon de ses fautes; et il a la force d'exhorter à la patience le comte qui baigne ses joues de pleurs,

14. Et de lui dire : « Roland, qu'il te souvienne de moi dans tes prières, qui sont agréables à Dieu, et je te recommande autant que moi-même ma chère Fleur-de....., » mais il ne peut prononcer *lis*, et il expire. Soudain on entend dans les airs des voix et des concerts d'anges, aussitôt que s'échappe l'âme, dégagée des liens corporels, et elle monte au ciel au milieu d'une suave mélodie.

15. Roland, quoiqu'une si pieuse fin dût lui causer de l'allégresse, quoiqu'il fût assuré que Brandimart était monté vers la demeure suprême, car il avait vu le ciel ouvert pour le recevoir, supportait difficilement, dans la faiblesse humaine de son âme, qu'un tel ami, plus qu'un frère, lui fût ravi, et ne pouvait empêcher les larmes de mouiller son visage.

16. Sobrin, qui avait perdu beaucoup de sang, car ses flancs et ses joues en étaient baignés, était tombé depuis longtemps et, renversé sur le sol, il devait avoir maintenant les veines épuisées. Olivier aussi était gisant, et il n'avait pu dégager son pied, et ne pouvait le retirer que démis et à moitié brisé par la pression du cheval qui avait pesé dessus si longtemps.

17. Et il n'aurait pu le retirer lui-même, si son beau-frère, affligé et les yeux en pleurs, n'était venu à son secours. Une fois dégagé, il sent une si grande douleur et un tel martyre, qu'il lui est impossible de le remuer, ni de s'appuyer dessus. Et il a en même temps la jambe si engourdie, qu'il ne peut se mouvoir sans aide.

18. Roland se réjouit peu de la victoire : c'était pour lui une pensée trop dure, trop cruelle, de voir Brandimart privé de la vie et de ne pas être rassuré sur l'état de son beau-frère. Il se trouva que Sobrin vivait encore; mais il y avait peu à espérer pour lui et beaucoup à craindre, car il avait perdu tant de sang, que la vie était sur le point de l'abandonner.

19. Le comte le fit enlever tout ensanglanté, panser avec précaution, et il l'encouragea par des paroles bienveillantes, comme s'il avait été son parent. Car, après le combat, il ne conservait aucun sentiment hostile, mais il était entièrement disposé à la clémence. Il fit enlever les armes et prendre les chevaux des deux morts, et laissa leurs écuyers disposer du reste.

20. Ici Frédéric Fulgose [3] doute un peu que cette partie de mon histoire soit vraie. Car, lorsqu'il parcourait en tous sens avec sa flotte les côtes de la Barbarie, il aborda dans cette île, et il la trouva si sauvage, si montueuse, si inégale, qu'il n'y a pas, dit-il, dans cette sauvage localité, un endroit uni où l'on puisse poser le pied.

21. Et il ne lui semble pas vraisemblable que, sur cet écueil alpestre, six chevaliers, la fleur des guerriers, aient pu se livrer un tel combat à cheval. A cette objection je répondrai que dans ce temps-là il y avait, au bas de l'écueil, une place unie propre à cet usage, mais que, depuis, un rocher soulevé par un tremblement de terre tomba sur elle et la couvrit.

22. De sorte que, ô éclatante lumière de la maison de Fulgose! ô lumière pure et toujours vive! si jamais vous m'avez reproché cette erreur, et peut-être même devant ce duc invincible [4] grâce auquel votre patrie, aujourd'hui paisible, oublie ses antiques haines pour revenir tout entière à des sentiments d'amour, ne tardez pas, je vous prie, à lui dire qu'il peut bien se faire que je ne sois pas ici coupable de mensonge.

23. Roland, levant en ce moment les yeux vers la mer, vit venir à pleines voiles un navire léger, qui semblait se disposer à aborder dans la petite île. Par qui était-il monté? je ne vous le dirai pas maintenant, car j'ai ailleurs plus d'un personnage qui m'attend. Allons voir en France si, après avoir repoussé les Sarrasins, on est triste ou joyeux.

24. Voyons ce que fait cette fidèle amante, qui voit tout son bonheur s'en aller si loin d'elle. Je parle de la désolée Bradamante, lorsqu'elle voit ainsi oublié le serment que Roger avait prêté peu de jours auparavant en présence de notre armée et de l'armée païenne. Puisqu'il a manqué aussi à celui-là, il ne lui reste rien où elle puisse mettre son espérance.

25. Et, recommençant les gémissements et les plaintes qui lui furent trop familiers, elle en revient comme à son ordinaire à appeler Roger cruel, et à accuser son destin d'être dur et sans pitié; et, ouvrant toutes les voiles à sa grande douleur, elle accuse d'injustice, de faiblesse et d'impuissance le ciel, qui a souffert un si grand parjure, sans avoir donné un signe évident de sa colère.

26. Elle se laisse aller jusqu'à accuser Mélisse, à maudire l'oracle de la grotte, qui par de mensongères promesses l'a plongée dans une mer d'amour, où elle est entraînée à la mort. Puis elle se retourne encore vers Marphise, et elle se plaint à elle de son frère qui lui a manqué de foi. Elle se soulage près d'elle par des plaintes, par des cris; elle implore en pleurant son aide et se recommande à elle.

27. Marphise hausse les épaules; et, la seule chose qu'elle puisse faire, elle lui donne des consolations. Elle ne croit pas que Roger soit aussi coupable; il ne peut manquer de revenir bientôt vers elle. Et s'il ne revenait pas, elle lui donne sa foi qu'elle ne souffrira pas un si grave outrage : ou elle se battra avec lui, ou elle obtiendra de lui qu'il tienne toutes ses promesses.



Stance 27.

28. C'est ainsi qu'elle arrive à calmer un peu sa douleur; elle lui semble moins dure en sachant dans quel sein l'épancher. Maintenant que nous avons vu Bradamante dans la peine appeler Roger parjure, cruel, indifférent, voyons si son frère mène une vie plus heureuse, lui qui n'a ni dans ses veines et ses nerfs, ni dans ses os et dans sa moelle, un seul point qu'il ne sente embrasé des flammes de l'amour; je parle de Renaud,

29. De ce Renaud, qui, comme vous le savez, aimait si ardemment la belle Angélique, et c'était moins sa beauté que de mystérieux enchantements qui l'avaient fait tomber dans les rets de l'amour. Les autres paladins jouissaient du repos, les Maures ayant perdu toute leur vigueur. Lui seul, parmi les vainqueurs, traînait douloureusement son amoureuse chaîne.

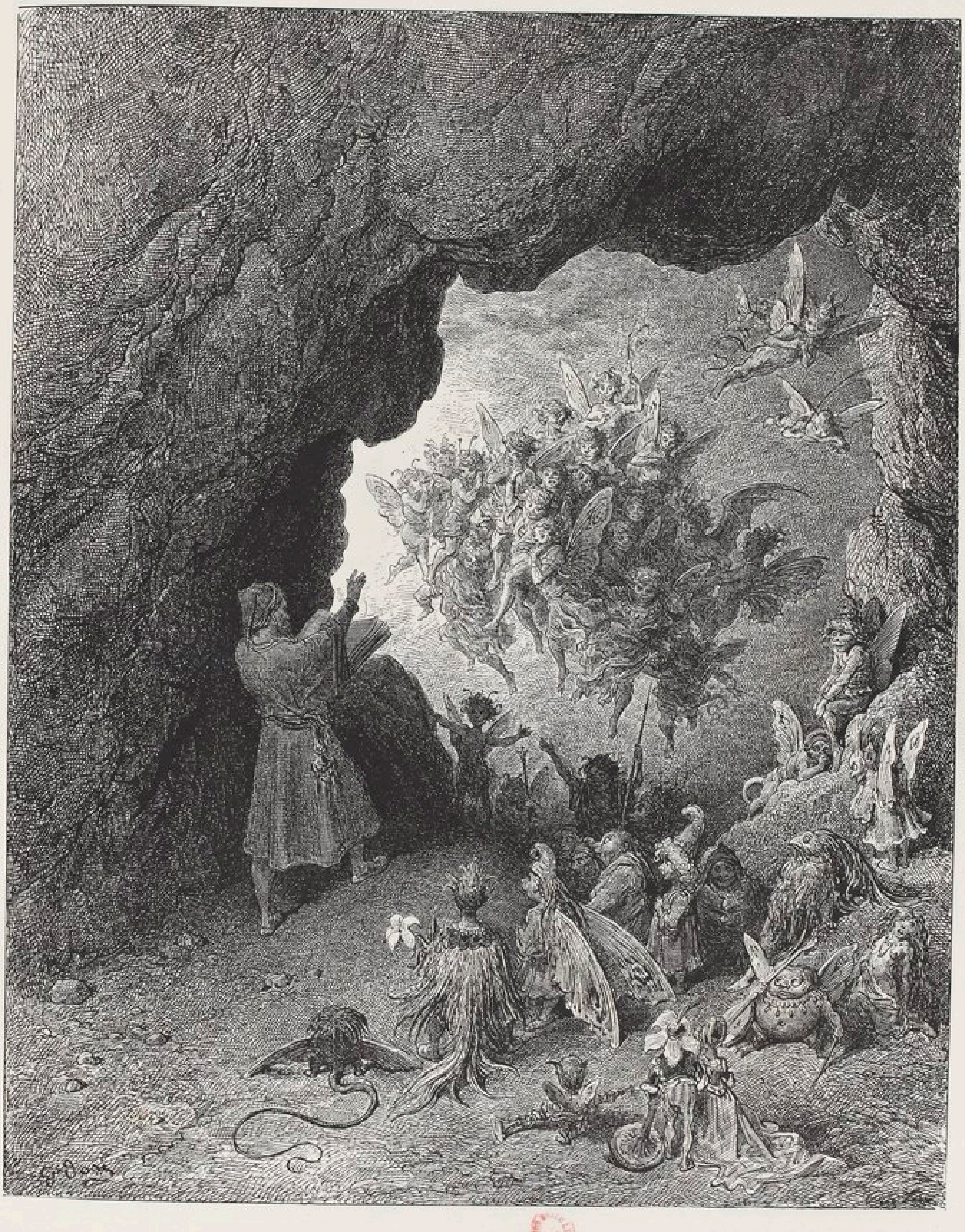
30. Il avait envoyé cent messagers chercher de ses nouvelles et il en avait cherché lui-même. A la fin il eut recours à Maugis, qui l'avait souvent aidé quand il avait eu besoin d'aide. La rougeur sur le front et les yeux baissés, il se décide à lui confesser son amour. Puis il le prie de lui indiquer où se trouve cette Angélique objet de ses désirs.

31. [5] L'étonnement que cause à Maugis une si étrange aventure lui donne beaucoup à penser. Il sait qu'il n'a tenu qu'à Renaud de la posséder plus de cent fois. Et lui-même, afin de l'y déterminer, avait assez dit, assez fait, par des prières et des menaces, pour le fléchir, et n'avait jamais pu réussir.

32. Et les efforts de Maugis avaient été d'autant plus grands, qu'alors Renaud, en y cédant, l'aurait tiré de prison. Maintenant c'est de lui-même qu'il reporte vers elle ses désirs, lorsque cela est inutile et que cela n'a pas la moindre raison. Ensuite il prie son cousin de se rappeler combien il l'a alors offensé hors de toute mesure, car par ses refus il s'en est peu fallu qu'il ne fût cause de sa mort dans un obscur cachot.

33. Mais plus les instances de Renaud paraissaient à Maugis intempestives, plus elles étaient la preuve manifeste de la violence excessive de sa passion. Les prières qu'il n'adresse pas en vain à Maugis décident celui-ci à plonger tout à coup dans l'océan de l'oubli tout ressentiment de son ancienne offense, et il se prépare à lui prêter son secours.

34. Il fixe un terme pour sa réponse et il lui donne l'espoir qu'elle sera favorable, et qu'il réussira



IL OUVRE SON LIVRE ET ÉVOQUE EN FOULE LES ESPRITS. (CHANT XLII, STANCE 34.)

à lui dire quelle route tient Angélique, en France ou en quelque pays qu'elle se trouve. Pour cet effet Maugis se rend à un endroit où il avait coutume de conjurer les démons. C'était une grotte inaccessible dans les montagnes. Il ouvre son livre et évoque en foule les esprits.

35. Il en choisit un qui connaissait les aventures d'amour, et il veut savoir de lui comment il se fait que Renaud, qui jadis avait le cœur si dur, l'ait aujourd'hui si tendre. Et il apprend le mystère des deux fontaines, dont l'une allume le feu de l'amour, et l'autre l'éteint. Et aux maux que l'une cause, il n'y a d'autre remède que les eaux de la seconde qui court en sens contraire.

36. Il apprend comment, ayant jadis bu de l'eau de la fontaine qui chasse l'amour, Renaud se montra si obstinément insensible aux longues avances de la belle Angélique ; et comment ensuite, amené par sa funeste étoile à s'abreuver dans l'autre d'une ardeur amoureuse, il revint par la force de ces eaux à aimer celle qui auparavant lui déplaisait outre mesure.



Stance 34.

37. Il fut poussé par une malheureuse étoile et un cruel destin à boire la flamme dans cette onde glacée; car, presque au même moment Angélique venait se désaltérer dans l'autre qui éteint les doux sentiments, et lui laissa le cœur si vide de tout amour, qu'elle l'évita plus que les serpents. Lui au contraire il l'aima, et sa passion arriva au même degré qu'atteignaient chez elle la haine et le dédain.

38. Maugis fut pleinement instruit par le démon de l'étrange aventure de Renaud ; il lui conta aussi celle d'Angélique qui s'était entièrement livrée à un jeune Africain ; et comment elle avait quitté l'Europe et, à travers les flots inconstants, fait voile des rivages de l'Espagne vers l'Inde, sur une audacieuse galère des Catalans.

39. Quand son cousin vint savoir la réponse, Maugis lui conseilla beaucoup de renoncer à aimer encore Angélique, qui était devenue l'esclave du plus vil barbare, et s'éloignait tellement de France à cette heure, qu'il ne pourrait suivre ses traces, car elle était alors à plus de moitié chemin pour aller avec Médor dans son pays.

40. Le départ d'Angélique ne serait pas une peine trop grave pour cet amant passionné ; ce n'est pas là ce qui aurait troublé son sommeil, ou lui aurait ôté la pensée de s'en retourner en Orient ; mais apprendre qu'un Sarrasin a cueilli avant lui les prémices de son amour lui cause une telle souffrance, un tel martyre, qu'il ne sentit jamais dans sa vie pareille douleur.

41. Il n'a pas la force de faire la moindre réponse, son cœur tremble, ses lèvres tremblent, sa langue ne peut articuler une parole, il a la bouche amère comme s'il y avait du venin. Il quitte brusquement Maugis, et poussé par sa jalouse rage, après bien des pleurs et des lamentations, il se décide à retourner vers le Levant.

42. Il demande un congé au fils de Pépin, et donne pour prétexte que le Sarrasin Gradasse, contre le devoir d'un brave chevalier, emmène son cheval Bayard, et que son honneur est engagé à faire ce voyage, afin d'empêcher le menteur Sérican de jamais se vanter de l'avoir enlevé à l'épée ou à la lance à un paladin de France.

43. Charlemagne lui accorda la permission de partir, bien qu'il en fût affligé avec toute la France; mais en somme il ne put le refuser, tant son désir lui parut honorable. Dudon, Guidon veulent l'accompagner, mais Renaud refuse les offres de l'un et de l'autre; il quitte Paris, et s'en va seul le cœur gros de soupirs et de peine amoureuse.

44. Il se rappelle toujours et ne peut se soustraire à cette pensée que mille fois il aurait pu l'avoir et que mille fois, dans sa folle obstination, il avait refusé une beauté si rare. Il était perdu, ce temps si propice et si doux où s'offrait à lui un si grand bonheur, dont il n'avait pas voulu. Et maintenant il voudrait avoir un jour rapide, un seul jour, et mourir ensuite.



Stance 45.

45. Il a toujours à l'esprit et ne peut jamais écarter cette idée, comment il a pu se faire qu'un misérable soldat ait chassé du cœur d'Angélique le mérite et l'amour de ses premiers amants. Poursuivi par cette pensée qui lui déchire l'âme, Renaud se dirige vers le Levant, marchant droit au Rhin et à Bâle, jusqu'à ce qu'enfin il arrive à la grande forêt des Ardennes.



Stance 50.

46. Après qu'il se fut engagé de plusieurs milles dans ce bois périlleux, loin des villages et des châteaux, dans l'endroit le plus âpre et le plus dangereux, il aperçoit le ciel tout à coup troublé, le soleil disparu, caché dans les nuages, il voit sortir d'une caverne obscure un monstre affreux sous une figure de femme.

47. Il avait à la tête des milliers d'yeux sans paupières, il ne peut les fermer et je ne crois pas qu'il dorme jamais; il n'avait pas moins d'oreilles que d'yeux, et en place de cheveux il avait une foule de serpents. Ce prodigieux animal était sorti des ténèbres de l'enfer pour épouvanter le monde. Un serpent plus grand et plus affreux, qui lui servait de queue, s'enroulait et formait des nœuds autour de sa poitrine.

48. Ce qui dans mille et mille entreprises n'arriva jamais à Renaud lui arrive alors; quand il voit le monstre se préparer à l'attaquer et venir à sa rencontre, la frayeur la plus grande qu'on ait peut-être jamais éprouvée se répandit dans ses veines. Cependant il la dissimule, affecte son audace ordinaire et saisit son épée d'une main tremblante.

49. Le monstre se prépare pour livrer un rude assaut, et on dirait, à le voir, qu'il est dressé et habile à la lutte. Il darde en haut son venimeux serpent et il le lance contre Renaud. D'un côté, d'un autre il saute sur lui avec de grands bonds. Renaud s'escrime au hasard contre lui. Il multiplie des coups droits ou de revers, mais il n'en porte pas un qui l'atteigne.

50. Le monstre attache à sa poitrine le serpent qui pénètre dans son armure et le glace jusqu'au

fond du cœur. Tantôt il s'accroche à la visière, et il se glisse le long du visage et du cou. Renaud se dégage de la lutte et à coups d'éperon pousse de toutes ses forces son coursier; mais la furie infernale ne se ralentit pas, elle fait un saut et tombe à l'instant en croupe derrière lui.

51. Qu'il aille droit devant lui, qu'il prenne une route de traverse, partout où il va, il a toujours avec lui la maudite peste. Il ne peut trouver un moyen de s'en débarrasser, bien que son cheval ne cesse de lancer des ruades. Le cœur de Renaud tremble comme la feuille, non que le serpent continue à le tourmenter, mais il éprouve un tel dégoût, une telle horreur, qu'il pousse des cris, des gémissements et regrette d'être en vie.

52. Il s'en va courant à travers d'affreux sentiers, les plus mauvais chemins, les fourrés les plus



Stance 53.

inextricables, où la pente est le plus rude, où les vallées sont le plus encombrées de buissons épineux, où l'air est le plus sombre, espérant ainsi arracher de ses épaules cette laide, cette abominable et horrible bête empestée. Et peut-être s'en serait-il mal tiré, s'il ne lui était bientôt arrivé du secours.

53. Il était temps que lui arrivât le secours d'un chevalier couvert d'une belle armure d'un métal resplendissant, ayant pour cimier un joug brisé, et qui porte un écu jaune traversé de flammes rouges. Les mêmes armoiries se retrouvent brodées sur sa cotte de mailles, sur le caparaçon de son cheval; il a la lance au poing, l'épée au côté, et à l'arçon une masse qui jette du feu.

54. Cette masse est remplie d'un feu éternel, qui brûle toujours sans se consumer. Il n'y a pas d'écu solide, de cuirasse bien trempée, de casque très-épais qui puissent lui résister. Aussi ce chevalier

est-il sûr de faire place vide partout où il fait vibrer ce feu inextinguible; il ne fallait pas moins à notre guerrier pour l'arracher aux griffes de ce monstre cruel.

55. Comme un chevalier d'un ferme courage, il accourt au galop vers l'endroit où il a entendu le bruit, et il voit le monstre qui enveloppe Renaud des mille replis de l'affreux serpent, et lui fait sentir à la fois le froid et le chaud, car il ne peut parvenir à en débarrasser la croupe de son cheval. Le chevalier approche, frappe le monstre sur le flanc et le fait tomber du côté gauche.

56. Mais il est à peine à terre qu'il se redresse et fait tourner et vibrer autour de lui le serpent démesuré. Le chevalier ne cherche plus à le blesser avec la lance, mais il se décide à l'attaquer avec le feu. Il empoigne la masse et, partout où glisse le serpent, il fait tomber des coups pressés comme la grêle, et ne laisse pas au hideux animal le temps d'en porter un seul, bien ou mal.

57. Pendant qu'il le fait reculer, ou le tient en respect, pendant qu'il le frappe sans relâche et venge mille outrages, il conseille au paladin de s'échapper par le chemin qui gravit la montagne. Renaud suit le conseil et la route qu'on lui montre; et, sans jamais retourner la tête en arrière, il ne s'arrête pas avant de s'être dérobé aux regards du monstre, bien que cette colline fût très-rude à gravir.



Stance 57.

58. Après qu'il a forcé le monstre infernal à rentrer dans la sombre bouche des enfers où il se ronge, se dévore lui-même, et de ses milliers d'yeux verse des pleurs éternels, le chevalier, pour servir de guide à Renaud et le conduire, monte derrière lui, l'atteint sur le haut de la montagne et se met à ses côtés pour le tirer de ces lieux obscurs et sombres.

59. Renaud, le revoyant, lui dit qu'il lui avait des grâces infinies, et qu'il était son débiteur, prêt à exposer en toute circonstance sa vie pour son service. Puis il lui demande comment il se nomme, afin qu'il puisse dire qui lui a porté secours, et exalter sans cesse sa grande courtoisie devant Charlemagne et tous les guerriers.

60. « Ne trouvez pas mauvais, répondit le chevalier, que je ne vous découvre pas mon nom en ce moment; je vous le dirai volontiers avant que l'ombre se soit allongée d'un pas, et l'attente ne sera pas longue. » En cheminant de compagnie ils trouvèrent une source d'eau fraîche qui, par son murmure, invitait les bergers et les voyageurs à se désaltérer à son onde limpide et à y boire l'oubli de leurs amours.

61. C'étaient, seigneur, ces eaux glacées qui éteignent l'ardeur amoureuse; quand elle en but, Angélique sentit naître la haine qu'elle eut toujours depuis pour Renaud. Et si d'abord elle lui déplut pendant un certain temps, si elle le trouva si constant dans son aversion pour elle, il n'y eut pas à cela d'autre cause, seigneur, si ce n'est qu'il avait bu de cette eau.

62. Quand le chevalier qui vient avec Renaud, voit devant lui ce limpide ruisseau, il arrête son cheval échauffé par la chaleur et dit : « Il ne serait pas mauvais de s'arrêter ici. — Non certes, dit Renaud, ce serait même bien; car outre la chaleur de midi qui nous accable, l'affreux monstre m'a tellement épuisé de fatigue, que le repos me fera grand bien et grand plaisir. »

63. L'un et l'autre ils descendent de cheval et laissent leur monture paître dans la forêt. Assis

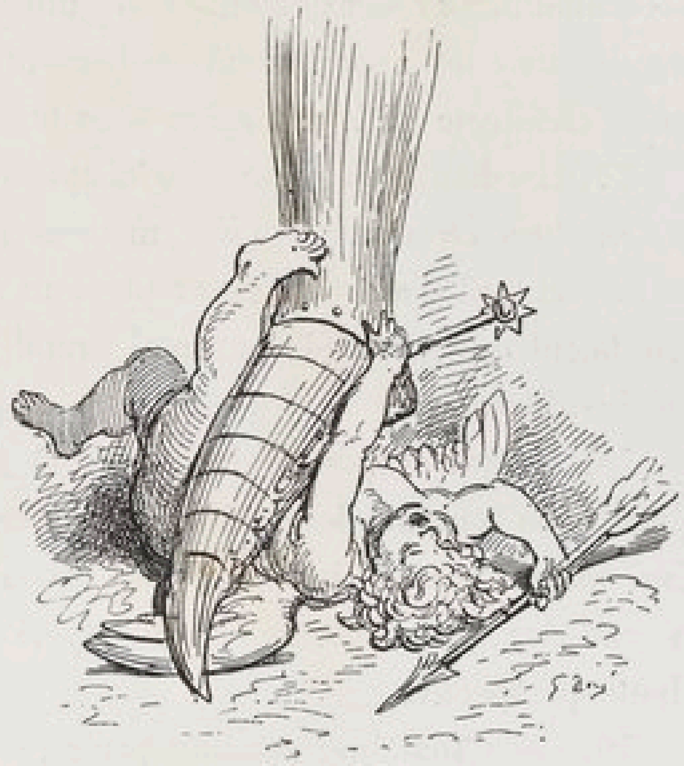
sur le gazon émaillé de fleurs, tous les deux ils ôtent leur casque. Renaud, pressé par la chaleur et par une soif avide, court à l'eau claire comme le cristal; et quelques gorgées de la froide liqueur éteignent dans sa poitrine sa soif et son amour.

64. Quand l'autre chevalier le voit retirer de l'eau ses lèvres mouillées, et se relever honteux de toutes les pensées et des désirs de son fol amour, il se lève tout droit, et d'un air altier il lui dit ce qu'il n'avait pas voulu lui dire auparavant. « Sache, Renaud, que mon nom est le Dédain. Je ne suis venu que pour te dégager d'un joug indigne. »

65. En disant cela il disparaît à l'instant et son coursier disparaît en même temps que lui; ce qui semble à Renaud un prodigieux miracle. Il regarde autour de lui et se demande : « Où est-il passé? » Il ne sait que penser. Est-ce quelque fantôme évoqué par la magie? Est-ce Maugis qui lui a envoyé un de ses démons pour rompre la chaîne qui l'a fait si longtemps souffrir?

66. Est-ce Dieu qui, dans son ineffable bonté, a choisi un ange dans la hiérarchie céleste et le lui a envoyé, comme autrefois à Tobie, pour dissiper son aveuglement? Mais, bon ou mauvais génie, quel que soit celui qui lui a rendu sa liberté, il lui rend grâces et le loue; il reconnaît que c'est par lui seul que son cœur a été guéri de ses amoureuses angoisses.

67. Angélique lui inspire la haine première qu'il ressentait jadis; elle lui semble bien indigne non-seulement qu'on poursuive si loin ses traces, mais qu'on fasse seulement une demi-lieue pour la rejoindre. Toutefois, pour ravoir Bayard, il se décide à aller vers l'Inde, dans la Séricane, tant parce que son honneur y est engagé, que parce qu'il en a déjà parlé à Charlemagne.



Stance 66.

68. Le jour suivant il arrivait à Bâle, où déjà était venue la nouvelle que Roland devait livrer bataille à Gradasse et au roi Agramant. Et cela ne se savait pas par un avis qu'aurait donné le chevalier d'Angers; mais le bruit en était venu de Sicile en quelques jours par quelqu'un qui donnait la nouvelle comme vraie.

69. Renaud voudrait bien se trouver à ce combat avec Roland, mais il s'en voit bien loin. De dix milles en dix milles il change de guides et de chevaux, il galope, fouette, pique des deux. Il passe le Rhin à Constance, traverse au vol les Alpes et arrive en Italie. Il laisse derrière lui Vérone, Mantoue; il arrive sur les bords du Pô et le traverse en grande hâte.

70. Déjà le soleil s'inclinait beaucoup vers le soir, déjà apparaissait au ciel la première étoile, quand Renaud, sur la rive du fleuve, se consultant s'il devait changer de monture ou s'arrêter jusqu'à ce que l'obscurité de la nuit eût disparu devant la clarté d'une autre aurore, vit venir à lui un chevalier à l'air noble et aux manières courtoises.

71. Celui-ci, après l'avoir salué, lui demanda avec amabilité s'il était marié. « Oui, je suis soumis au joug conjugal, répondit Renaud, étrangement surpris d'une telle demande. — Je suis charmé, reprit l'autre, qu'il en soit ainsi. » Puis, pour expliquer ce qui l'avait engagé à faire cette question, il ajouta : « Je vous prie de consentir à accepter pour ce soir un logement chez moi.

72. « Là je vous ferai voir une chose que doit voir bien volontiers quiconque est uni à une femme. » Renaud, désireux de se reposer des fatigues de toutes ses courses, et toujours possédé du désir inné de voir et d'apprendre de nouvelles aventures, accepte l'offre du chevalier, et le suit par un nouveau chemin.

73. A une portée de trait ils quittèrent la route et se trouvèrent devant un palais, d'où une foule

d'écuyers, avec des torches allumées, vinrent les éclairer. Renaud entra, jeta les yeux autour de lui et vit une demeure comme on en voit rarement, un bâtiment vaste, superbe, bien entendu, et trop magnifique pour la fortune d'un simple particulier.

74. Des marbres serpentins et de durs porphyres décorent la riche façade de la porte. Les battants sont de bronze avec des figures en relief qui semblent respirer et se mouvoir. Puis on entre sous un péristyle, où un mélange de belles mosaïques séduit la vue par de charmantes illusions. De là on passe dans une cour carrée entourée de galeries qui ont sur leur façade cent brasses chacune de longueur.

75. Chaque galerie a sa porte particulière, et chaque porte est précédée d'une arcade s'élevant devant la galerie. Elles sont d'une égale grandeur, mais l'architecte y avait pratiqué une grande variété d'ornementation. De chaque arcade l'entrée aboutit à une montée si douce, qu'une bête de somme chargée peut y circuler. Une autre arcade se trouve au haut de chaque escalier, et chacune de ces arcades donne entrée dans un salon.

76. Les arcades supérieures ont une telle saillie, qu'elles recouvrent les grandes portes ; chacune est soutenue par deux colonnes, les unes de bronze, les autres de granit. Il serait trop long de vous décrire tous les appartements richement ornés de cette cour, et, outre ce que l'on voyait, les pièces que l'architecte avait ménagées sous le palais dans la terre creusée.

77. Les hautes colonnes, les chapiteaux d'or soutenant des plafonds enrichis de pierres précieuses, les marbres étrangers, qu'une main savante avait sculptés sous différentes formes, les peintures, les reliefs, et tant d'autres travaux précieux (quoique la nuit en cachât la plus grande partie aux yeux), attestaient que pour élever un si grand palais les richesses de deux rois jointes ensemble eussent été insuffisantes.

78. Ce qui surpassait les beaux et riches ornements répandus dans cette ravissante demeure, c'était une fontaine dont les eaux fraîches se répandaient en abondance par plusieurs petits canaux. Les domestiques avaient dressé là les tables à égale distance au milieu de la cour, d'où l'on avait la vue des quatre portes de ce superbe édifice, à travers lesquelles également apparaissait cette riante perspective.

79. Cette fontaine, dessinée par un savant et habile architecte, était un ouvrage élégant, en façon de loggia ou de pavillon, et de forme octogone, qui couvrait l'espace et étendait l'ombre à l'entour. Il était surmonté d'un ciel d'or tout émaillé en dessous de différentes couleurs, et que huit statues de marbre blanc soutenaient de leur bras gauche.

80. Dans leur main droite l'ingénieux artiste avait sculpté une corne d'Amalthée, d'où l'onde tombait avec un agréable murmure dans un bassin d'albâtre. A chaque cariatide il avait, avec une grande habileté, communiqué la ressemblance de dames illustres, différentes de figure et d'habillements, mais toutes également belles et gracieuses.

81. Chacune de ces statues appuyait le pied sur deux belles figures plus basses, dont la bouche ouverte semblait indiquer qu'elles se livraient à des chants harmonieux, et par leur attitude elles donnaient à comprendre que leur tâche, que tout leur zèle auraient été consacrés à louer les belles dames portées sur leurs épaules, si elles eussent été les hommes dont elles avaient la ressemblance.

82. Les statues inférieures avaient à la main de longues et amples inscriptions, où elles faisaient connaître avec de grands éloges les noms des figures supérieures. Elles laissaient voir un peu plus loin leurs propres noms en caractères faciles à déchiffrer. Renaud, à la lumière des flambeaux, examinait une à une ces figures de femmes, puis celles des cavaliers.

83. La première inscription qui s'offre à ses yeux proclame avec de longs éloges le nom de Lucrèce Borgia [6] dont Rome, sa patrie, doit mettre la beauté et les vertus au-dessus de celles de l'antique Lucrèce. Les deux hommes qui ont voulu se charger d'un poids si excellent, si glorieux, sont nommés dans l'inscription : ce sont Antoine Tebaldeo et Hercule Strozzi, un Linus [7] et un Orphée.



IL GALOPE, IL FOUETTE, IL PIQUE DES DEUX. (CHANT XLII, STANCE 69.)

84. On voit à côté une statue non moins charmante, non moins belle; l'inscription dit : « Voici la fille d'Hercule, Isabelle [8], pour qui Ferrare s'estimera bien plus heureuse de ce qu'elle naquit dans ses murs, que de toutes les autres faveurs que la protection de la bienveillante Fortune doit, dans sa course rapide, lui offrir à travers le cours des années. »

85. Les deux hommes qui manifestent un désir passionné d'éterniser sa gloire portent également le nom de Jean-Jacques, l'un Calandra, l'autre Bardelone. A la troisième, à la quatrième division, où l'eau sort du pavillon par d'étroits canaux, on voit deux dames égales entre elles par l'éclat de leur patrie, de leur naissance et de leur rang, ainsi que par la beauté et le mérite.


Stance 90.

86. L'une est nommée Élisabeth et l'autre Éléonore [9]; l'inscription gravée sur le marbre disait : que la ville de Mantoue sera si glorieuse de leur avoir donné naissance, qu'elle ne se vantera pas davantage de l'avoir donnée à Virgile, nom si glorieux pour elle. La première avait à ses pieds divins Jacques Sadolet [10] et Pierre Bembo [11].

87. L'autre était supportée par l'élégant Castiglione [12] et le savant Muzio Arelio. Dans le marbre brillant étaient gravés leurs noms alors inconnus, aujourd'hui si honorés et si glorieux. On voyait ensuite celle à qui le ciel accordera autant de vertus qu'il y en a, ou qu'il y en a jamais eu en aucun temps, à l'épreuve de la bonne ou de la mauvaise fortune.

88. L'inscription en lettres d'or fait connaître que le nom de cette dame est Lucrèce Bentivoglio; et entre les éloges qu'elle proclame, elle dit que le duc de Ferrare est heureux et se réjouit d'être son père. Ses louanges sont célébrées, d'un côté, par la voix harmonieuse et sonore de Camille que le Reno et Felsina (Bologne) écoutent avec autant d'attention et d'admiration que l'Amphryse [13] écouta jadis son berger.


Stance 91.

89. De l'autre, est Guido Postumo, qui reçoit deux couronnes, l'une de Pallas, l'autre de Phébus : c'est par lui que le nom du pays où l'Isaure [14] mêle ses eaux douces aux ondes salées d'un plus vaste bassin, deviendra célèbre depuis le pays des Indiens jusqu'à celui des Maures, depuis les terres australes jusqu'aux régions hyperboréennes; [ce sera à lui qu'on le devra] bien plus qu'au souvenir de l'or que les Romains y pesaient, d'où se serait perpétué le nom de Pisaurum [15].

90. L'autre, en suivant l'ordre, est Diane [16]. « Ne vous arrêtez pas, dit l'inscription du marbre, à l'expression hautaine de son air; car il n'y a pas moins de bonté dans son cœur que de beauté sur son visage. » Le docte Celio Calcagnini [17] répandra au loin sa gloire, et de son éclatante trompette il fera entendre le nom de cette belle princesse dans le royaume de Monésès [18], dans celui de Juba [19], dans les Indes et dans l'Espagne.

91. Elle sera aussi chantée par Marco Cavallo [20], qui fera naître à Ancône une source poétique semblable à celle que le cheval ailé [21] fit jaillir, je ne sais si c'est du mont Parnasse ou de l'Hélicon. A côté de cette statue c'est celle de Béatrice qui élève la tête. Voici ce qu'en dit l'inscription : « Béatrice [22], pendant sa vie, faisait le bonheur de son mari; elle le laisse malheureux à sa mort,

92. « Lui et toute l'Italie, qui avec elle sera triomphante et sans elle captive. » Un seigneur de Correggio [23] semble la célébrer dans ses chants d'un style élevé, ainsi que Timothée, l'honneur des Bendedei; tous les deux aux doux sons de leur lyre feront s'arrêter entre ses deux rives le fleuve [24] où les âges antiques virent se former l'ambre.

93. Entre cette place et celle de la colonne, où était, comme je l'ai dit, gravé le nom de Borgia, se trouvait la figure, en albâtre, d'une grande dame [25] à l'air si noble, que sous un voile uni, une

robe noire, sans or, sans pierreries, dans un costume très-simple, elle ne paraissait pas moins belle que l'étoile de Cypris au milieu des autres astres.

94. Même en la contemplant avec attention, on ne pouvait dire ce qui dominait dans ses traits de la grâce, de la beauté, d'une imposante majesté, d'un air d'honnêteté ou d'une physionomie spirituelle. « Quiconque, disait l'inscription, voudra parler de cette dame comme il convient d'en parler, formera la plus noble des entreprises, mais sans pouvoir jamais en venir à bout. »



Stance 98.

95. Quelque charmante, quelque pleine de grâce que fût sa brillante statue parfaitement sculptée, elle paraissait se dépiter que la hardiesse de la louer dans un humble chant fût venue à un esprit aussi rustique que celui de l'homme qui, représenté seul (je ne sais pourquoi) à ses côtés, s'occupait de la soutenir. Les noms de tous les autres étaient gravés, ces deux-là seulement avaient été cachés par l'artiste.

96. Les statues laissent place au milieu d'elles à un bassin rond pavé d'un corail poli, qui entretient dans une délicieuse fraîcheur l'onde pure et limpide comme un cristal, qui, s'écoulant en dehors par un canal fécond, arrose une verte prairie émaillée de fleurs vertes, bleues, blanches et jaunes, et forme divers ruisseaux bienvenus des tendres gazons et des jeunes arbrisseaux.

97. Le paladin s'entretenait à table avec son hôte plein d'amabilité, et à plusieurs reprises il lui rappelait la promesse qu'il lui avait faite et le priait de la tenir sans plus différer. De temps à autre, en le regardant, il observait qu'il semblait avoir le cœur oppressé d'un grand chagrin et qu'il ne pouvait rester un moment sans qu'un cuisant soupir s'exhalât de ses lèvres.



Stance 101.

98. Souvent, poussée par la curiosité, une question venait sur les lèvres de Renaud, et là, arrêtée par la discrétion et la politesse, elle ne se décidait pas à s'en échapper. Enfin, le repas étant terminé, voilà qu'un valet chargé de ce soin pose sur la table une belle coupe d'or pur, garnie en dehors de pierreries et remplie de vin.

99. Le seigneur du palais lève les yeux vers Renaud en souriant un peu; mais, en l'observant bien, il semblait avoir plus envie de pleurer que de rire : « Maintenant, dit-il, il m'est avis qu'il est temps de satisfaire à la promesse que vous m'avez rappelée plusieurs fois : il s'agit de vous montrer une expérience que doit être tenté de voir tout homme marié.

100. « Tout mari, selon moi, doit toujours s'inquiéter de savoir si sa femme l'aime ; s'il en reçoit de la considération, ou si elle lui attire des railleries ; si par elle il est encore digne du nom d'homme, ou s'il est au rang des bêtes à cornes. Le poids des cornes est le plus léger du monde, et pourtant combien il déshonore l'homme ! Presque tout le monde l'aperçoit, mais celui qui l'a sur sa tête ne le sent jamais.

101. « Si vous êtes sûr que votre épouse soit fidèle, vous avez plus raison de l'aimer et de l'honorer que l'homme qui la sait coupable, ou qui en est au doute ou au soupçon. Bien des femmes chastes et honnêtes sont à tort exposées à la jalousie de leurs maris. Beaucoup de maris qui sont dans une parfaite sécurité s'en vont portant les cornes sur la tête.

102. « Si vous voulez savoir si votre femme est chaste, comme je pense que vous le croyez et devez



LE PALADIN S'ENTRETENAIT A TABLE AVEC SON HOTE PLEIN D'AMABILITÉ. (CHANT XLII, STANCE 97.)

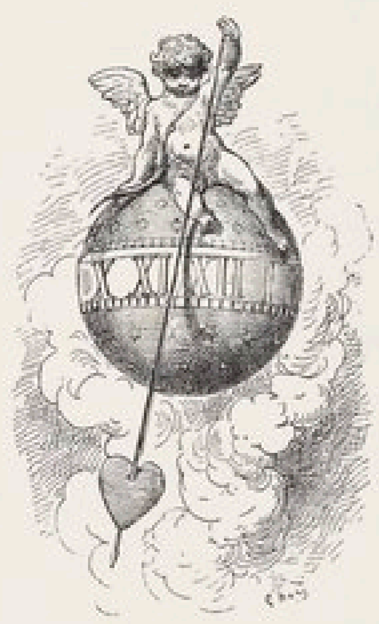
le croire, car il est pénible de croire le contraire si on n'en a pas la preuve évidente, c'est par vous-même, sans que personne vous dise rien, que vous vous en apercevrez, si vous buvez dans ce vase ; car il n'a pas été apporté ici pour un autre motif que pour vous montrer ce que je vous ai promis.

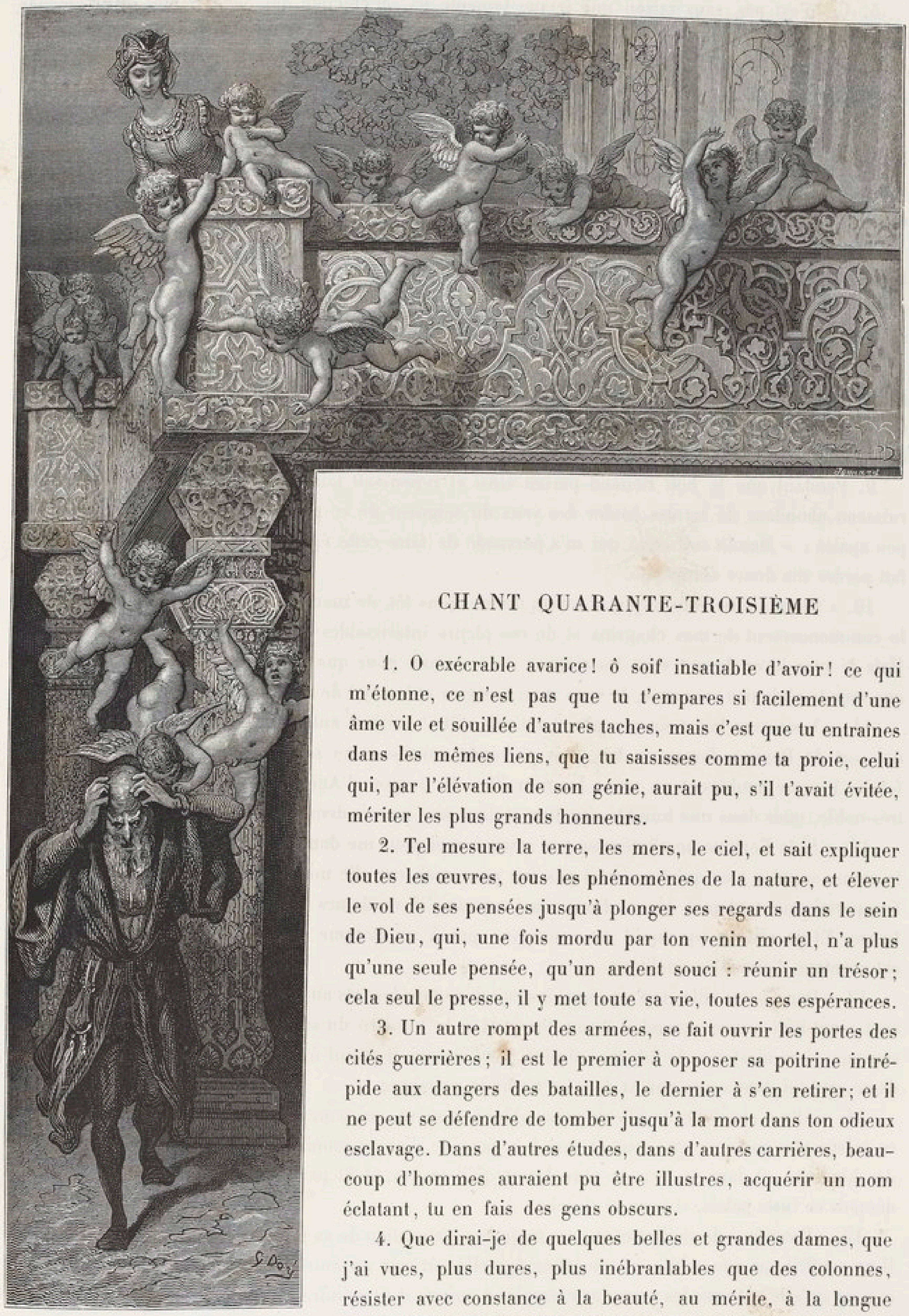
103. « Si vous buvez à cette coupe, vous verrez un effet étrange : si vous portez le cimier de Cornouailles, tout le vin se répandra sur votre poitrine, et il ne vous entrera pas une seule goutte dans la bouche. Mais si vous avez une femme fidèle, vous boirez tout d'un trait. Maintenant mettez-vous en mesure d'éclaircir votre sort. » En disant cela l'hôte tenait ses yeux fixés sur Renaud pour voir le vin se répandre.



Stance 102.

104. Presque décidé à chercher ce que peut-être ensuite il voudrait ne pas avoir trouvé, Renaud avance la main, prend le vase, et il allait faire l'expérience. Puis il se mit à penser quelle aventure périlleuse c'était d'y porter les lèvres. Mais permettez, seigneur, que je me repose, je vous dirai ensuite quelle fut la réponse du paladin.





CHANT QUARANTE-TROISIÈME

1. O exécrable avarice! ô soif insatiable d'avoir! ce qui m'étonne, ce n'est pas que tu t'empares si facilement d'une âme vile et souillée d'autres taches, mais c'est que tu entraînes dans les mêmes liens, que tu saisisses comme ta proie, celui qui, par l'élévation de son génie, aurait pu, s'il t'avait évitée, mériter les plus grands honneurs.

2. Tel mesure la terre, les mers, le ciel, et sait expliquer toutes les œuvres, tous les phénomènes de la nature, et élever le vol de ses pensées jusqu'à plonger ses regards dans le sein de Dieu, qui, une fois mordu par ton venin mortel, n'a plus qu'une seule pensée, qu'un ardent souci : réunir un trésor; cela seul le presse, il y met toute sa vie, toutes ses espérances.

3. Un autre rompt des armées, se fait ouvrir les portes des cités guerrières; il est le premier à opposer sa poitrine intrépide aux dangers des batailles, le dernier à s'en retirer; et il ne peut se défendre de tomber jusqu'à la mort dans ton odieux esclavage. Dans d'autres études, dans d'autres carrières, beaucoup d'hommes auraient pu être illustres, acquérir un nom éclatant, tu en fais des gens obscurs.

4. Que dirai-je de quelques belles et grandes dames, que j'ai vues, plus dures, plus inébranlables que des colonnes, résister avec constance à la beauté, au mérite, à la longue servitude d'amants fidèles. Voici venir l'avarice. Et soudain elle en dispose comme par enchantement. En un jour, sans amour (qui pourrait le croire?), elle les livre en proie à un vieillard, à un homme laid, à un monstre.

5. Ce n'est pas sans raison que je me lamente ici. M'entende qui pourra, moi, je m'entends bien. Pour cela, je ne m'écarte pas de mon propos, et je n'oublie pas l'objet de mon chant. Mais mon discours ne s'applique pas plutôt à ce que j'ai dit qu'à ce qui me reste à dire. Maintenant revenons à parler du paladin, qui était tout près de faire l'essai de la coupe.

6. Je vous disais qu'il voulut faire quelques réflexions avant d'approcher le vase de ses lèvres. Il réfléchit en effet, puis il dit : « Bien fou serait celui qui se mettrait à chercher ce qu'il ne voudrait pas trouver. Ma femme est femme, et toute femme est faible; laissons ma confiance rester ce qu'elle est. Jusqu'ici elle m'a été agréable, elle l'est encore. Que puis-je gagner à faire l'épreuve?

7. « Elle pourrait faire peu de bien et beaucoup de mal. Quelquefois Dieu se fâche qu'on le tente. Je ne sais si en cela je suis sage ou fou, mais je ne veux pas en savoir plus qu'il n'est nécessaire. Que ce vin soit donc retiré de devant moi. Je n'en ai pas soif, et je ne veux pas que la soif m'en vienne; car une telle certitude, Dieu ne l'a pas moins défendue que l'arbre de vie à notre premier père.

8. « De même qu'Adam, après avoir goûté du fruit que Dieu lui avait interdit de sa propre bouche, passa, dans sa chute, de la joie à la douleur, et fut pour toujours condamné à la misère et à l'affliction; de même, si l'homme veut savoir tout ce qu'a fait, tout ce qu'a dit sa femme, il tombe de la félicité dans le malheur et les larmes, et il ne peut jamais s'en relever. »

9. Pendant que le bon Renaud parlait ainsi et repoussait loin de lui la coupe fatale, il vit un ruisseau abondant de larmes couler des yeux du seigneur de ce palais, qui lui dit, après s'être un peu apaisé : « Maudit soit celui qui m'a persuadé de faire cette épreuve! c'est là, hélas! ce qui m'a fait perdre ma douce compagne.

10. « Pourquoi ne vous ai-je pas connu dix ans plus tôt, de manière à pouvoir vous consulter avant le commencement de mes chagrins et de ces pleurs intarissables qui m'ont rendu presque aveugle! Mais je veux lever devant vous les rideaux de la scène, pour que vous connaissiez mon malheur et que vous le plaigniez avec moi. Je vous dirai l'origine et le sujet de mon tourment incomparable.

11. « Vous avez laissé un peu plus haut une ville [1] voisine, autour de laquelle une rivière limpide qui sort de Benaco, forme un lac, puis s'éloigne ensuite et va se jeter dans le Pô. Cette ville fut fondée lorsque tombèrent en ruine les murailles du dragon d'Agénor [2]. Je naquis là d'une famille très-noble, mais dans une humble situation et dans une pauvre demeure.

12. « Si la Fortune ne s'intéressa pas assez à moi pour me donner la richesse dès ma naissance, la nature suppléa à ce qu'elle n'avait pas fait pour moi, car elle me donna une beauté par laquelle je l'emportais sur tous mes égaux. Dans ma jeunesse j'ai vu dames et demoiselles être éprises de ma figure. Et je réussis (quoiqu'il ne convienne pas à un homme de se louer lui-même) à unir à cet avantage d'aimables qualités.

13. « Dans notre ville était un sage, instruit dans tous les arts au delà de toute croyance; il comptait cent vingt-huit années quand il ferma les yeux à la lumière du soleil. Il passa toute sa vie seul et sauvage, si ce n'est vers la fin où, entraîné par l'amour, il obtint à prix d'or la possession d'une belle dame, qui lui donna une enfant dont on cacha la naissance.

14. « Afin d'empêcher la fille de ressembler à sa mère, qui pour de l'argent avait vendu sa chasteté, ce trésor plus précieux que tout ce que l'on possède d'or au monde, il l'emporta loin du commerce des hommes, et dans le lieu le plus désert qu'il trouva, il fit par enchantement construire par les démons ce vaste palais, si beau et si riche.

15. « Il confia à de vieilles et chastes matrones l'éducation de sa fille, qui acquit une grande beauté. Il ne souffrit pas que même en son jeune âge elle pût voir un autre homme, ou s'entretenir avec lui; et pour qu'elle eût sous les yeux des exemples à suivre, il fit peindre ou sculpter les portraits de toutes les dames qui opposèrent toujours les barrières de la chasteté à l'amour illicite ;

16. « Non-seulement ceux des femmes vertueuses, qui dans les temps antiques ont fait la gloire du monde, dont la renommée, proclamée par les anciens historiens, ne doit jamais finir, mais encore

ceux d'autres femmes chastes, qui rendront dans l'avenir le nom de l'Italie glorieux, et qu'il fit représenter ici dans tout l'éclat de leur beauté. Telles sont les huit figures que vous voyez à cette fontaine.

17. « Lorsque le vieillard trouva la jeune fille en âge d'être confiée à l'amour d'un homme, mon bon ou mon mauvais destin voulut que je fusse choisi comme le plus digne d'elle entre tous; il m'abandonna comme dot de sa fille, outre ce beau palais, les vastes champs, les prairies, les étangs qui l'entourent à vingt milles à la ronde.

18. « Elle était si belle, si bien élevée, qu'on ne pouvait désirer mieux. Elle était aussi habile aux travaux d'aiguille que le fut jamais Pallas. A la voir marcher, à entendre sa voix ou son chant, on eût dit une créature céleste plutôt qu'une mortelle; elle s'était appliquée aux beaux-arts non moins que son père et y excellait autant que lui.

19. « Aux dons de l'esprit, à sa merveilleuse beauté, qui aurait charmé jusqu'aux rochers mêmes, elle joignait une tendresse, une douceur, au souvenir desquelles il semble que mon cœur soit prêt à s'arrêter. Partout où j'étais, partout où j'allais, elle n'avait pas de plus grand plaisir que d'être avec moi. Nous vécûmes ainsi longtemps sans avoir jamais une contrariété; à la fin notre bonheur fut troublé par une faute.

20. « Mon beau-père mourut cinq ans après que je m'étais soumis au joug conjugal. C'est vers ce temps que commencèrent les chagrins que je ressens encore. Je vous dirai comment. Tandis que, sous les ailes de l'Amour, j'étais tout entier absorbé dans celle dont je vous fais l'éloge, une dame noble de ce pays s'éprit de moi et s'enflamma du plus ardent désir.

21. « Elle savait, en fait d'enchantements et de maléfices, tout ce que peut en savoir une magicienne. Elle rendait la clarté à la nuit, répandait l'obscurité sur le jour, arrêtait le soleil, dérangeait la marche de la terre. Cependant elle ne pouvait me décider à guérir sa blessure amoureuse, car je n'aurais pu la guérir sans faire une grave offense à mon épouse.

22. « Ni son extrême séduction et sa beauté, ni l'entraînement de savoir combien j'étais aimé, ni ses riches dons, ni les nombreuses promesses qu'elle me faisait, ni ses instances continuelles, ne purent jamais obtenir que je détournasse, pour le lui offrir, une seule étincelle du feu de mon premier amour; car tous mes désirs étaient enchaînés par l'assurance que ma femme m'était fidèle.

23. « L'espoir, la confiance, la certitude que j'avais de la fidélité de ma femme, m'auraient fait dédaigner toute la beauté que posséda jamais dans sa jeunesse la fille de Léda, ou tout ce qui fut offert de savoir ou de richesse au fameux berger du mont Ida; mais mes refus n'eurent pas le pouvoir de me débarrasser de cette femme.

24. « Un jour que la magicienne, nommée Mélisse, me rencontra hors du palais et put me parler tout à son aise, elle trouva le moyen d'inquiéter mon repos et de chasser de mon cœur, avec l'aiguillon d'une funeste jalousie, la confiance qui y était fixée. Elle commence par louer ma résolution de garder ma fidélité à celle qui m'était fidèle.

25. « Mais vous ne pouvez pas dire qu'elle vous soit fidèle avant d'avoir vu des preuves de sa fidélité. Parce qu'elle ne fait pas de faute, bien qu'elle puisse en commettre, vous croyez qu'elle est pudique, qu'elle vous est fidèle. Mais, si vous ne la laissez jamais aller sans vous, si vous ne lui permettez jamais de voir d'autres hommes, d'où vous vient cette assurance de dire, d'oser m'affirmer qu'elle est pudique ?

26. « Éloignez-vous un peu, quittez votre demeure, faites que la ville et les campagnes entendent dire que vous êtes parti et qu'elle est restée : laissez toute facilité aux amants et aux messages : si les sollicitations, si les cadeaux ne l'entraînent pas à outrager le lit nuptial, lorsqu'en le faisant elle croira qu'elle est cachée, alors vous pourrez dire qu'elle vous est fidèle. »

27. « La magicienne ne cesse de me tenir de pareils propos, jusqu'à ce qu'elle m'amène à désirer voir de mes yeux et mettre à l'épreuve la fidélité de ma femme. « Maintenant supposons, lui dis-je,

qu'elle soit telle que je ne saurais en avoir la pensée, comment pourrai-je acquérir la certitude qu'elle mérite soit une punition, soit une récompense? »

28. « Mélisse me dit : « Je vous donnerai un vase à boire, d'une vertu rare et singulière, que fit jadis Morgane pour faire découvrir à son frère la faute de Genèvre. Celui qui a une épouse chaste peut y boire ; mais celui qui a pour épouse une femme libertine ne le peut; car le vin, quand il croit le porter à ses lèvres, se répand entièrement sur sa poitrine.

29. « Vous en ferez l'épreuve avant de partir, et, comme je le crois, vous boirez sans difficulté : car je pense que votre femme est encore pure; au reste, vous en verrez l'effet. Mais si, au retour, vous en faites de nouveau l'expérience, je ne garantis pas votre poitrine contre les taches ; si, au contraire, vous ne la mouillez pas, si vous buvez d'un trait, vous êtes le plus heureux des maris. »

30. « J'accepte l'offre. Elle me donne la coupe: j'en fais l'épreuve, et elle me réussit parfaitement. Car je trouve, comme je le désirais, ma chère épouse chaste et vertueuse. Mélisse me dit : « Laissez-la un peu à elle-même ; tenez-vous éloigné un mois ou deux, puis, à votre retour, prenez de nouveau la coupe, et assurez-vous si vous buvez bien, ou si vous inondez votre poitrine. »

31. « Il me paraissait dur de partir, non que je doutasse de sa fidélité, mais parce que je ne pouvais me résigner à rester deux jours ou seulement une heure sans elle. Mélisse me dit : « Je vous ferai découvrir la vérité par d'autres moyens. Je changerai votre voix, vos vêtements, et vous vous présenterez sous la figure d'un autre. »

32. « Ici près, seigneur, est une ville que le Pô défend entre ses larges et menaçantes embouchures, et dont le ressort s'étend jusqu'à l'endroit où la mer s'éloigne du rivage et y revient. Comme ancienneté, elle cède aux villes voisines, mais elle rivalise avec elles de richesse et d'élégance. Elle fut fondée par un reste de Troyens échappés au fléau d'Attila.

33. « Un chevalier jeune, beau et riche tient les rênes du gouvernement de cette contrée. Ayant poursuivi tout un jour son faucon égaré, il arriva près de mon château, y entra, en vit la maîtresse, et à première vue elle lui plut tellement qu'il en garda au cœur une impression profonde; et par la suite il ne cessa de chercher à l'entraîner par tous les moyens à satisfaire sa passion.

34. « Elle lui opposa tant de refus, qu'à la fin il renonça à essayer de la séduire ; mais il ne put arracher de son souvenir l'image de sa beauté que l'amour y avait gravée. Mélisse me flatta, m'enjôla si bien, qu'elle me décida à prendre l'apparence de ce seigneur ; et elle changea, je ne sais comment, ma figure, ma voix, mes yeux et ma chevelure.

35. « J'avais feint auprès de ma femme d'être parti, d'être allé dans le Levant. Ainsi changé et semblable au jeune séducteur, ayant sa démarche, sa voix, son costume, je m'en reviens, accompagné de Mélisse, qui s'était transformée et paraissait être un page ; elle portait avec elle les pierreries les plus précieuses que fournirent jamais l'Inde et les côtes de la mer Rouge.

36. « Connaissant les êtres de mon palais, j'entre sans hésitation, Mélisse me suit; et je trouve mon épouse dans un moment si favorable, qu'elle n'a avec elle ni écuyer ni servante. Je lui expose mes ardentes prières, puis je mets sous ses yeux une funeste excitation au mal, des rubis, des diamants, des émeraudes qui auraient ébranlé les cœurs les plus fermes.

37. « Je lui dis que ce don est peu de chose auprès de ce qu'elle devait attendre de moi. Je lui parle des facilités qu'elle avait, son mari étant absent, et je lui rappelle que depuis bien longtemps, comme elle le savait, j'étais épris d'elle, et qu'un amour aussi fidèle que le mien mérite de recevoir enfin quelque récompense.

38. « Dans le principe, elle se troubla beaucoup, elle rougit et ne voulut pas écouter ; mais la vue des belles pierres précieuses, flamboyant comme du feu, amollit ensuite la résistance de son cœur, et, d'une voix basse et étouffée, elle me fit cette réponse dont le souvenir m'arrache la vie : qu'elle céderait à mes désirs, si elle pouvait croire que personne ne le saurait jamais.

39. « Une telle réponse fut un trait empoisonné, dont je me sentis l'âme déchirée. Un froid mortel



ELLE RENDAIT LA CLARTÉ A LA NUIT, RÉPANDAIT L'OBSCURITÉ SUR LE JOUR. (CHANT XLIII, STANCE 21.)

parcourut mes os et mes veines, ma voix s'arrêta dans ma gorge. Mélisse, levant alors le voile de son enchantement, me rendit ma première forme. Pensez de quelle couleur dut devenir celle qui se voyait surprise dans un oubli aussi coupable.

40. « Nous devînmes tous les deux pâles comme des morts, muets tous les deux, nous restions les yeux baissés. Ma langue pouvait à peine articuler des sons, à peine trouvai-je assez de voix pour m'écrier : « Eh quoi ! ma femme, tu me trahirais donc, si tu trouvais quelqu'un pour acheter mon déshonneur ? » Elle ne put me répondre que par un torrent de larmes qui inonda ses joues.

41. « Sa honte est grande, sans doute, mais plus vif encore est le dépit qu'elle éprouve de me voir lui faire un tel affront. Il grandit sans que rien l'arrête, jusqu'à devenir de la colère, une haine mortelle. Elle prend aussitôt la résolution de me fuir, et, à l'heure où le soleil descend de son char, elle court au fleuve, et dans une barque qui lui appartenait, elle se fait descendre le courant pendant toute la nuit.


Stance 42.

42. « Et le matin elle se présente devant le chevalier qui l'avait longtemps aimée, sous la figure et la ressemblance duquel je l'avais tentée contre mon propre honneur. On peut penser si sa venue fut agréable à celui qui avait été et était encore épris d'elle. De là elle me fit dire de ne plus espérer qu'elle fût jamais à moi, ni qu'elle me rendît son amour.

43. « Depuis ce jour, hélas ! elle passe avec lui sa vie dans le plaisir et se rit de moi ; et moi, je languis du mal que moi-même je me suis fait alors, et je ne sais que devenir. Mon mal va toujours croissant, et il est juste que j'en meure ; désormais il me reste peu à en souffrir. Je crois même que je serais mort dès la première année, si je n'avais trouvé du secours dans un seul motif de consolation.

44. « Ce qui me console, c'est que de tous ceux qui depuis dix ans sont venus dans mon palais (et je leur ai présenté la coupe à tous), je n'en ai pas trouvé un seul qui n'ait renversé la liqueur sur sa poitrine. Au milieu d'un si grand chagrin, je trouve quelque plaisir à voir chez moi tant de compagnons de mon infortune. Vous seul, dans ce nombre infini, vous avez été assez sage pour refuser de faire ce périlleux essai.


Stance 47.

45. « Pour avoir voulu chercher outre mesure ce que l'on doit savoir de sa femme, désormais ma vie, qu'elle soit longue ou courte, ne saurait plus trouver une heure de tranquillité. Mélisse, dans le principe, fut joyeuse de cela ; mais sa joie passagère cessa bientôt. Comme elle avait été la cause de mon malheur, j'eus tant de haine contre elle, que je ne pouvais plus la voir.

46. « Incapable de supporter d'être haïe de moi, qu'elle disait aimer plus que sa vie, pour ne pas avoir présent l'objet de sa peine, elle ne tarda pas beaucoup à partir de ce palais, où elle avait cru qu'elle resterait la maîtresse aussitôt que l'autre se serait éloignée ; et elle abandonna ce pays de telle façon que depuis je n'en ai jamais entendu parler. »

47. Tel fut le récit du triste chevalier ; et quand il eut fini son histoire, Renaud resta quelque temps pensif, ému de compassion, puis il reprit ainsi : « En vérité Mélisse vous donna un mauvais conseil, elle qui vous proposa d'irriter les guêpes, et vous fûtes peu avisé de chercher à découvrir ce que vous auriez voulu ne pas trouver.

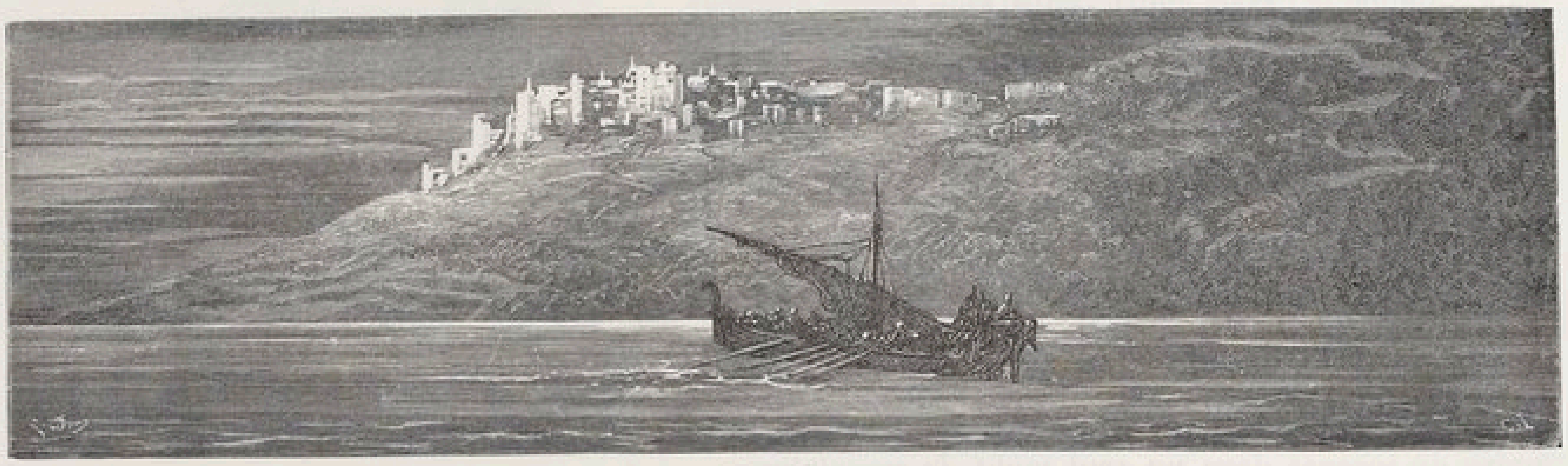
48. « Si votre femme, vaincue par l'avarice, fut amenée à vouloir vous manquer de fidélité, ne vous en étonnez pas ; elle n'est ni la première ni la cinquième femme qui ait succombé dans une si grande

lutte. Des âmes plus fermes encore ont été poussées à commettre pour un moindre prix des actions bien plus honteuses. Combien d'hommes ne connaissez-vous pas qui, pour l'amour de l'or, ont trahi leurs maîtres et leurs amis!

49. « Vous ne deviez pas l'attaquer avec des armes si redoutables, si vous désiriez la voir se défendre. Ne savez-vous pas que contre l'or il n'y a pas de marbres ni d'acier le mieux trempé qui puissent résister? Vous avez été, à mon avis, plus coupable en la tentant, qu'elle ne le fut elle-même en y cédant sitôt. Si elle vous eût soumis à une pareille épreuve, je ne sais si vous auriez été plus ferme. »

50. Ainsi finit Renaud; en même temps il se leva de table et demanda à aller dormir. Car, après s'être un peu reposé, il se propose de partir une heure ou deux avant le jour. Il a peu de temps, et le peu qu'il a il en règle très-sévèrement l'emploi, et ne le laisse pas perdre. Le seigneur lui dit qu'il pouvait, si bon lui semblait, aller se reposer.

51. Car la chambre et le lit étaient prêts. Toutefois, s'il voulait suivre son conseil, il pouvait dormir toute la nuit à son aise, et, tout en dormant, s'avancer de quelques milles. « Je vous ferai préparer, dit-il, une petite barque avec laquelle filant rapidement et sans aucun danger vous vous avancerez toute la nuit pendant votre sommeil, et vous gagnerez une journée de route. »



Stance 56.

52. Renaud accepta l'offre avec plaisir et remercia beaucoup son hôte obligeant. Puis, sans retard, il descendit vers le rivage où il était attendu par les bateliers. Là il s'étendit et se reposa tout à son aise, pendant que la barque, suivant le cours du fleuve et poussée par six rames, s'avançait agile et légère sur le fleuve, comme un oiseau à travers les airs.

53. Aussitôt qu'il eut la tête posée, le chevalier français s'endormit; il avait ordonné qu'on l'éveillât quand il arriverait près de Ferrare. Il laisse Melara sur la rive gauche, Sermide sur la droite. Le bateau dépasse Figaruola et Stellata, où le Pô furieux abaisse ses branches [3].

54. De ces deux branches le patron prend la droite et laisse la gauche qui va vers Venise. Il passe Bondeno [4]. Déjà l'on voyait l'azur du ciel pâlir vers l'orient et l'Aurore, vidant ses corbeilles de fleurs, le blanchir et y répandre des teintes roses, quand, découvrant au loin les deux rochers du fort de Tealdo [5], Renaud leva la tête.

55. « O ville véritablement fortunée! dit-il. Mon cousin Maugis, contemplant les étoiles fixes et les astres errants, et conjurant quelque esprit prophétique, m'a prédit (pendant que je faisais avec lui ce chemin) que dans les siècles futurs ta gloire s'élèvera si haut, que tu seras la plus célèbre et la plus glorieuse de toute l'Italie. »

56. En parlant ainsi, il descendait toujours rapidement le roi des fleuves sur ce bateau qui semblait avoir des ailes. Il arriva enfin à la petite île [6] la plus voisine de la ville. Et quoiqu'elle fût alors déserte et négligée, il fut pourtant joyeux de la revoir, et il lui fit bien fête; car il savait combien, avec le cours des ans, elle s'embellirait et deviendrait magnifique.

57. Une autre fois qu'il faisait cette route, il entendit dire à Maugis, qui était avec lui, que lorsque

le quatrième des astres aurait passé sept cents fois dans le signe du Bélier, cette île deviendrait la plus agréable de toutes celles qu'entourèrent jamais la mer, un étang ou une rivière, de sorte qu'en la voyant on n'entendrait plus vanter la patrie de Nausicaa [7].

58. Il apprit que par ses beaux palais elle serait mise avant l'île si chère à Tibère [8]; que le jardin des Hespérides le céderait à la réunion dans ce beau lieu de toutes sortes de plantes rares; que Circé n'avait pas dans ses étables autant d'espèces d'animaux qu'il y en aurait là; que Vénus, avec Cupidon et les Grâces, aurait son séjour en ce lieu, et non à Chypre et à Gnide,

59. Et qu'elle serait telle par le zèle et les soins d'un prince qui, joignant la volonté au savoir uni à la puissance, couvrira si bien sa ville de remparts et de murailles, qu'elle pourra résister à tout le monde sans appeler de secours étrangers, et que tout cela serait exécuté par un fils d'Hercule, père lui-même d'un autre Hercule [9].

60. Ainsi Renaud se rappelait ce que son cousin lui avait dit autrefois, en prédisant les choses futures, dont il aimait à s'entretenir souvent avec lui; et tout en considérant l'humble cité : « Comment, se disait-il, peut-il se faire que ces marais voient un jour fleurir tous les arts libéraux et les nobles études?

61. « Et que d'un si petit bourg il puisse naître une ample cité d'une telle magnificence? et que les marais et les fondrières qui couvrent tous les environs se changent en riantes et riches campagnes? Je te salue, ô ville, et je révère d'avance les sentiments affectueux, la courtoisie, la noblesse de tes princes et les brillants mérites des chevaliers et des illustres citoyens.

62. « Que l'ineffable bonté de Dieu, que la sagesse et l'équité de tes princes te conservent avec la paix et l'amour dans l'abondance et dans la joie; qu'elles te défendent contre toutes les fureurs de tes ennemis, et découvrent leurs mauvais desseins. Que tous tes voisins enragent de ton bonheur, plutôt que tu n'aies à leur envier quelque chose. »

63. Pendant que Renaud se parle ainsi, le léger esquif fend les ondes avec tant de rapidité, que le faucon, répondant au cri de son maître, ne s'abat point plus rapidement sur le leurre [10]. Il prend la branche droite de l'embouchure de droite, et le pilote perd de vue la mer et les maisons. Il laisse derrière lui Saint-Georges, la tour de la Fosse et de Gaibana [11].

64. Comme il arrive qu'une pensée en attire une autre et celle-là une autre encore, Renaud vint à se rappeler le chevalier dans le palais duquel il avait soupé la veille, et pour qui cette ville était, à vrai dire, un juste sujet de tristesse, et il se rappela le vase à boire qui faisait connaître à chacun les fautes de sa femme.

65. Et il se souvint aussi de l'épreuve que le chevalier lui raconta avoir faite : que, de tous ceux qui avaient fait l'expérience, il n'en trouva pas un qui, buvant dans le vase, ne renversât le liquide sur sa poitrine. Tantôt il regrette, tantôt il se dit : « Je suis content de n'avoir pas voulu tenter une pareille épreuve. Si elle réussissait, je confirmais ma confiance; si je ne réussissais pas, en quelle situation étais-je?

66. « Ma confiance équivaut à une certitude, et je pourrais peu l'augmenter. De sorte que si l'épreuve m'eût bien réussi, j'en aurais tiré peu de bien; mais au contraire beaucoup de mal, si j'avais appris de ma Clarisse ce que je n'aurais pas voulu. Ce serait jouer mille contre un; l'on a beaucoup à perdre et peu à gagner. »

67. Pendant que le chevalier de Clermont était ainsi pensif et la tête baissée, un batelier qui était en face de lui le regardait avec une grande attention. Et comme il devina, comme s'il la voyait, la pensée qui l'occupait, il se mit à s'entretenir avec lui en homme qui parlait bien et avait de l'assurance.

68. Le résumé de leur raisonnement fut que bien mal avisé avait été celui qui avait essayé sur sa femme une épreuve au-dessus des forces de la femme; que celle que son cœur armé de chasteté peut défendre contre l'or et l'argent, aurait eu moins de peine à se défendre entre mille épées et au milieu d'un feu ardent.

69. « Vous lui avez dit avec raison, ajoutait le batelier, qu'il ne devait pas lui offrir de si riches cadeaux, car tous les cœurs ne sont pas capables de résister à de tels assauts et à de tels combats. Je ne sais si vous avez entendu parler d'une jeune femme (car il se peut qu'on en ait parlé parmi vous) qui surprit son mari dans une faute semblable à celle pour laquelle il l'avait condamnée à mort.



Stance 73.

70. « Mon maître devait avoir présent à l'esprit que l'or et les cadeaux font ployer toute résistance; mais, quand il l'aurait fallu, il le mit en oubli, et il précipita lui-même sa ruine. Il connaissait pourtant comme moi l'aventure qui se passa dans cette ville [12] voisine, sa patrie et la mienne, autour de laquelle le Mincio, arrêté dans son cours, forme un lac et un marais.

71. « Je veux parler d'Adonio qui fit à la femme d'un juge cadeau d'un chien rare. — Le bruit de cette histoire, dit le paladin, n'a point passé les Alpes, et elle est restée parmi vous. Ni en France ni dans aucun pays où je suis allé, je n'en ai entendu parler. Si donc il ne t'est pas désagréable de me la dire, je consens volontiers à l'entendre. »



Stance 74.

72. Le pilote commença ainsi : « Autrefois il y avait dans ce pays un homme de famille noble, nommé Anselme, qui, vêtu d'une longue robe, passa toute sa jeunesse dans l'étude de ce qu'enseigne Ulpien [13]; il chercha une épouse de noble naissance, belle et honnête, qui convînt à son rang, et dans une ville voisine il en trouva une d'une beauté surhumaine,

73. « Et de si bonnes manières et si gracieuse, qu'elle paraissait tout aimable et affectueuse, plus même qu'il ne fallait pour le repos et la position de son mari. Aussitôt qu'il la posséda, il dépassa en jalousie tous les jaloux de ce monde. Et elle ne lui en donna pas d'autre motif que d'être trop aimable et trop belle.

74. « Il y avait dans la même ville un chevalier d'une honorable et ancienne famille issue de cette famille altière, sortie des dents du serpent [14]; c'est de là aussi que descendaient Manto [15] et ceux qui, avec elle, bâtirent ma ville natale. Le chevalier, qui se nommait Adonio, devint amoureux de cette belle dame.

75. « Et, pour en venir à ses fins dans cet amour, il commença à faire de folles dépenses en habits, en festins, et en se faisant honneur de sa fortune de manière à paraître un chevalier distingué. Le trésor de l'empereur Tibère [16] n'aurait pas suffi à tant de

dépenses. Je crois bien qu'il ne se passa pas deux hivers avant qu'il eût vendu tous ses biens paternels.

76. « La maison, auparavant remplie matin et soir de tant d'amis, resta déserte aussitôt qu'elle n'offrit plus aux convives ni cailles, ni perdreaux, ni faisans. Lui qui avait été à la tête de la compagnie élégante, il fut délaissé et relégué presque parmi les mendiants. Tombé dans la misère, il pensa à se retirer dans un lieu où il ne fût pas connu.

77. « Dans cette intention, un matin, sans dire mot, il s'éloigne de sa patrie. Poussant des soupirs et versant des larmes, il s'avance le long de l'étang qui entoure les murs de la ville, et dans cette nouvelle affliction il n'oublie pas la dame qui règne sur son cœur. Voici qu'une autre aventure vient l'élever du fond de son malheur à une extrême félicité.



Stance 75.

78. « Il voit un paysan qui, avec un grand bâton, se fatigue à battre quelques buissons. Adonio s'arrête et lui demande pourquoi il se donne tant de mal. Le paysan lui dit qu'il a aperçu dans ce buisson un serpent très-vieux, le plus long et le plus gros qu'il ait jamais vu et qu'il pense voir jamais,

79. « Et qu'il ne voulait pas s'en aller avant de l'avoir retrouvé et tué. Adonio ne supporta pas très-patiemment de l'entendre ainsi parler; il avait l'habitude de protéger les serpents, car sa famille en portait dans ses armes, en mémoire de ce qu'elle tirait sa première origine des dents du serpent semées [par Cadmus] [17].

80. « Il parle et agit avec le paysan de telle façon que celui-ci abandonne malgré lui son entreprise, ne tue pas le serpent, cesse de le poursuivre et ne lui fait aucun mal. Adonio s'en va ensuite où il pense que l'on connaît moins sa position, et il passe près de sept ans hors de sa patrie dans le malheur et le chagrin.

81. « Ni l'éloignement, ni la détresse de sa vie qui ne lui permet guère de laisser errer sa pensée, n'empêchent l'amour, qui l'a si bien soumis à son pouvoir, de continuer sans cesse à brûler et à blesser son cœur. A la fin, il ne peut résister au désir de revenir vers la beauté que ses yeux sont si impatients de revoir. Triste, ayant une longue barbe, en fort pauvre équipage, il reprend la route du pays qu'il avait quitté.



Stance 83.

82. « En ce temps-là ma patrie eut à envoyer au Saint-Père un orateur qui devait rester auprès de Sa Sainteté, et l'on n'avait pas fixé la durée de son séjour. On tire au sort, et il tombe sur le juge. O jour fatal, jour qui devait faire longtemps couler ses larmes! Il présente des excuses, fait beaucoup de prières, de cadeaux et de promesses pour ne point partir; mais à la fin il fut forcé de céder.

83. « Il ne lui semblait pas moins dur et moins cruel d'avoir à supporter une si grande douleur que s'il s'était vu ouvrir le flanc, que s'il avait vu une main lui arracher le cœur. Pâle de jalousie et craignant pour sa femme pendant son absence, il la prie avec les instances qu'il croit les plus pressantes, il la supplie de ne pas lui manquer de foi,

84. « Lui disant que ni la beauté, ni la noblesse, ni la grande fortune ne suffisent pour élever une femme au plus haut degré d'un renom honorable; il faut encore qu'elle ait la réputation d'être chaste et qu'elle le soit réellement, et que cette vertu est surtout estimable quand, ayant à lutter, elle reste triomphante, et que maintenant elle allait avoir toute latitude de faire l'épreuve de sa chasteté.

85. « Par ces paroles et par beaucoup d'autres il cherche à lui persuader d'être fidèle. Elle se désole de la dure nécessité de ce départ. Que de lamentations, grand Dieu ! que de larmes ! Elle jure qu'on verra le soleil s'obscurcir avant qu'elle soit assez cruelle pour manquer à sa foi et qu'elle voudrait plutôt mourir que d'avoir jamais un pareil désir.

86. « Quoiqu'il ajoute foi à ses promesses et à ses protestations et qu'elles le tranquillisent un peu, il ne laisse pas cependant de chercher à en savoir davantage et de se préparer par ses recherches des sujets de chagrin. Il avait un ami renommé pour être habile à prédire l'avenir, et qui, en fait de sortiléges et d'art magique, savait tout ou presque tout.



Stance 86.

87. « Il le pria de chercher à découvrir si sa femme, nommée Argie, resterait fidèle et chaste pendant le temps qu'il serait séparé d'elle, ou si elle se conduirait d'une façon toute contraire. Celui-ci, cédant à ses prières, prend ses mesures, trace l'aspect du ciel tel qu'il se présente; Anselme le laisse à l'œuvre, et le lendemain il retourne chercher sa réponse.

88. « L'astrologue tenait la bouche close, pour ne pas dire au magistrat quelque chose qui l'affligeât; et il cherche toutes sortes d'excuses à son silence. Mais, quand il voit qu'il veut savoir son malheur, il lui déclare qu'elle violera sa foi aussitôt qu'il aura mis le pied dehors, non point séduite par la beauté ni par les sollicitations, mais corrompue par l'appât du gain et par l'argent.



Stance 86.

89. « Ajoutez aux craintes, aux soupçons qui le tourmentaient déjà, ces menaces, venues des mouvements célestes des astres, et jugez par vous-même de l'état de son cœur, si les peines d'amour vous sont connues. Et plus encore que toute la tristesse qui opprime, qui trouble et bouleverse son esprit affligé, ce qui le désole, c'est de savoir que, vaincue par l'avarice, elle doit faire pour de l'argent le sacrifice de sa pudeur.

90. « Or, pour s'y opposer de tout son pouvoir et ne pas la laisser tomber dans cette faute (car la cupidité entraîne parfois l'homme qui en est possédé à dépouiller les autels), il remit entre ses mains tout ce qu'il avait de bijoux et d'argent (et il en avait beaucoup), les rentes, les revenus de tous ses biens, enfin tout ce qu'il possédait au monde.

91. « Je te permets, dit-il, non-seulement d'en jouir, de les dépenser pour tes besoins, mais d'en faire ce qu'il te plaira, de les consommer, de les jeter, de les donner et de les vendre. Je ne t'en demande

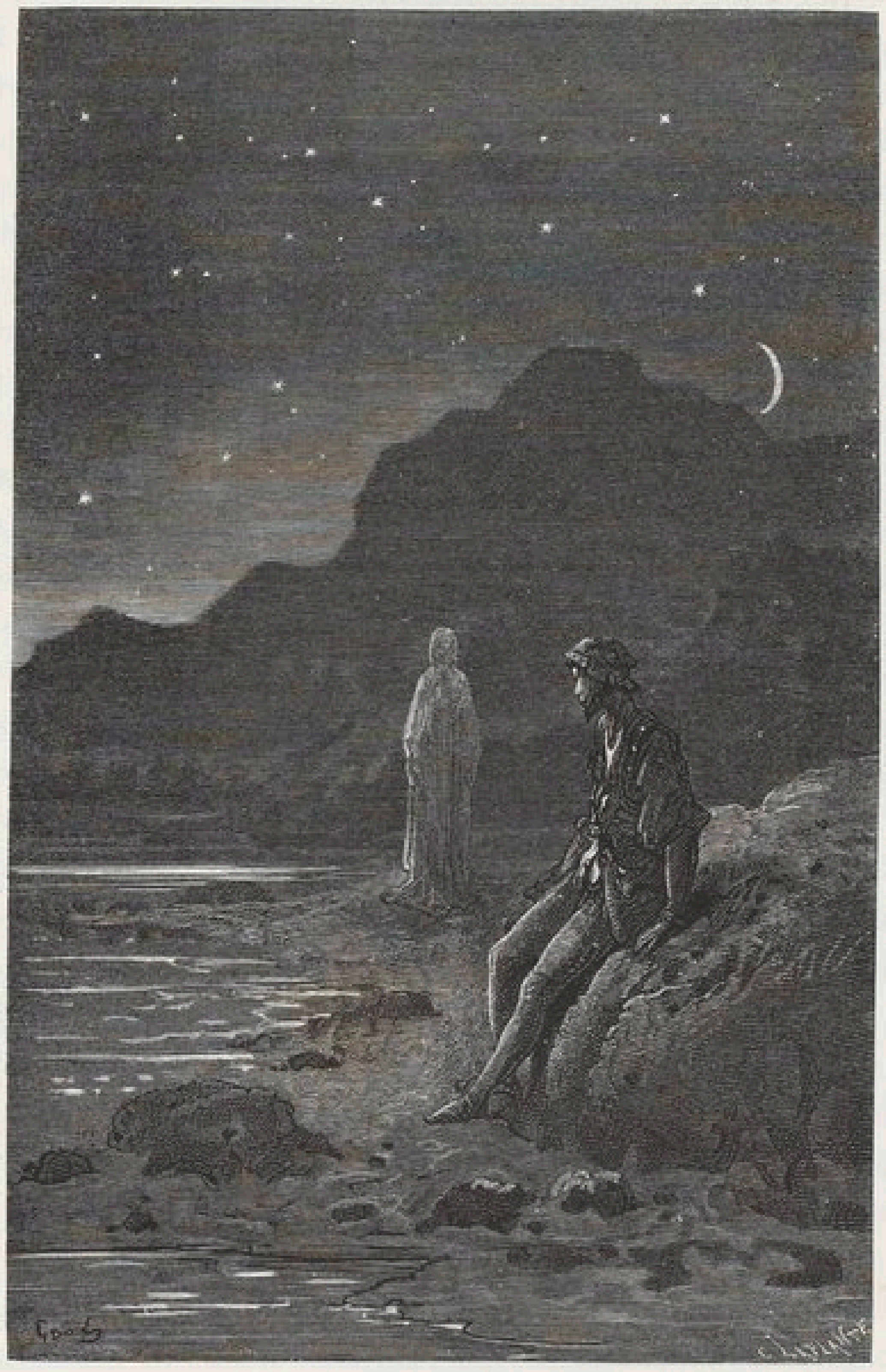
aucun compte, pourvu que tu me reviennes telle que je te laisse; pourvu que tu me sois rendue telle que tu es présentement, je consens à ne retrouver ni terres ni domaines.

92. « Il la prie de ne pas habiter la ville jusqu'à ce qu'elle apprenne qu'il est revenu, mais de rester à la campagne, où plus aisément elle pourra vivre loin de tout commerce. Il disait cela parce qu'il pensait que d'humbles paysans, occupés de leurs troupeaux ou des travaux des champs, ne pourraient pas corrompre les chastes sentiments de son épouse.

93. « Argie, tenant ses beaux bras passés au cou de son craintif mari et lui couvrant les joues d'un ruisseau de larmes qui coulaient de ses yeux, se plaint qu'il la traite en coupable, comme si elle lui avait déjà manqué de foi : ses soupçons proviennent de ce qu'il n'a pas confiance en son amour.

94. « Il serait trop long de raconter tout ce qu'ils se dirent au moment du départ. Ses dernières paroles furent : « Je te recommande mon honneur; » puis il prit congé de sa femme et partit. Et vraiment, quand il fait tourner son cheval, il croit sentir son cœur sortir de sa poitrine. Elle le suit du regard aussi loin qu'elle peut, et ses yeux inondent ses joues de larmes.

95. « Cependant Adonio, misérable, souffreteux, et, comme je l'ai dit, pâle et la barbe hérissée, avait pris le chemin de sa patrie, espérant n'être plus connu. Il arrive sur les bords du lac voisin de la ville, à l'endroit où il avait secouru le serpent assiégé dans un buisson épais par un paysan qui voulait le mettre à mort.



Stance 96.

96. « Comme il y arrivait à la pointe du jour, lorsque brillaient encore au ciel quelques étoiles, il voit venir à lui, sur le rivage, une jeune femme dans un élégant costume étranger et ayant un air de noblesse, bien qu'on ne vît autour d'elle ni écuyer ni servante. Elle l'aborda d'un air gracieux, et, ouvrant la bouche, elle lui dit :

97. « Bien que vous ne me connaissiez pas, chevalier, je suis votre parente et je vous ai une grande obligation. Je suis votre parente parce que l'origine de notre race à tous les deux remonte au fier Cadmus. Je suis la fée Manto [18], qui posa les premiers fondements de ce village; et c'est de mon nom (comme vous l'avez peut-être entendu dire) que je la nommai Mantoue.

98. « Je suis une des fées; et pour vous faire aussi connaître en quoi consiste la condition qui

nous est faite, nous sommes nées soumises à tous les maux, excepté à la mort. Mais à cette faveur de l'immortalité est jointe une condition qui n'est pas moins redoutable que la mort. Tous les sept jours chacune de nous est condamnée à changer de forme et à devenir couleuvre.

99. « C'est une chose si pénible de se voir couverte de la hideuse dépouille et d'aller en rampant, qu'il n'y a pas au monde de souffrance pareille, et que chacune de nous maudit la vie. Et comme je tiens à vous dire d'où provient l'obligation que je vous ai, vous saurez qu'en ce jour malheureux ce que nous sommes alors nous expose à des maux infinis.

100. « Il n'y a pas d'animal sur la terre qui soit autant haï que le serpent, et lorsque nous en avons l'apparence, nous nous voyons insultées et combattues par tout le monde. Qui nous voit nous frappe et nous donne la chasse. Si nous ne trouvons pas où nous réfugier sous terre, nous éprouvons combien pèse le bras de chacun. Mieux vaudrait pouvoir mourir que de rester estropiées ou brisées sous les coups.

101. « Voici la grande obligation que je vous ai : un jour que vous passiez par ces charmants ombrages, je fus sauvée par vous des mains d'un paysan qui m'avait causé bien des tourments et des souffrances. Si vous n'aviez pas été là, je n'aurais pu échapper, ni éviter d'avoir la tête ou les reins brisés et de rester contrefaite et boiteuse, puisque je ne pouvais rester morte.

102. « Car pendant les jours où nous rampons sur la terre enveloppées dans une peau de serpent, le ciel, qui dans d'autres temps nous est soumis, refuse de nous obéir, et nous sommes privées de force. Dans d'autres moments, à un seul mot de nous, le soleil s'arrête et amortit sa lumière, la terre immobile tourne et change de place, la glace s'enflamme et le feu se congèle.

103. « Maintenant je veux vous récompenser du bienfait que je vous dus alors. Aucune grâce ne m'est demandée en vain quand je suis délivrée de mon enveloppe vipérine. Je vous fais immédiatement trois fois plus riche que vous ne l'étiez par l'héritage de votre père. Je ne veux pas que vous redeveniez jamais pauvre ; au contraire, plus vous dépenserez, plus s'accroîtra votre fortune.

104. « Et comme je sais que vous êtes encore dans les anciens liens où l'Amour vous enchaina jadis, je veux vous enseigner les moyens qui vous aideront à satisfaire vos désirs. Maintenant que je sais le mari éloigné, je veux que, sans retard, vous suiviez mon conseil ; que vous alliez trouver la dame, qui habite la campagne, et je serai avec vous, moi aussi. »

105. « Elle continue à lui expliquer de quelle façon elle veut qu'il se présente à la dame, c'est-à-dire comment il doit être vêtu, comment au juste il doit lui parler, lui adresser ses prières et chercher à la séduire. Elle lui parle aussi de la figure qu'elle veut prendre, car, en dehors du jour où elle est métamorphosée en serpent, tous les autres elle peut choisir à sa guise parmi toutes les formes qui existent au monde.

106. « Elle lui donne un costume de pèlerin allant au nom de Dieu demander l'aumône de porte en porte. Elle se change elle-même en petit chien, le plus mignon que la nature ait jamais créé ; ses longs poils sont plus blancs que l'hermine, il a un air gracieux et des mouvements merveilleux. Ainsi transfigurés, ils se mettent en route vers le palais de la belle Argie.

107. « Le jeune homme s'arrête d'abord aux cabanes des ouvriers, et il commence à jouer de ses chalumeaux, au son desquels le chien se dresse et se met à danser. La voix et les cris viennent aux oreilles de la maîtresse, et la poussent à se déranger pour voir. Elle fait introduire le pèlerin dans sa cour, comme le voulait la fatale destinée du docteur.

108. « Et là Adonio commença à commander au chien, et celui-ci à lui obéir et à faire des danses de notre pays ou des danses étrangères, avec ses pas, ses attitudes et ses petites façons. Et enfin il fait à la manière d'un homme tout ce que celui-ci voulait lui commander, avec tant d'attention, que ceux qui le regardaient n'en pouvaient détacher les yeux et respiraient à peine.

109. « La dame fut émerveillée, et il lui vint un vif désir d'avoir ce gentil animal ; elle en fit offrir par sa nourrice un bon prix au rusé pèlerin. « Eussiez-vous, répondit-il, plus de richesse que

n'en put jamais désirer la convoitise féminine, ce ne serait pas un prix suffisant pour payer une seule patte de mon chien. »

110. « Et, pour prouver la vérité de ses paroles, il dit au chien de se retirer dans un coin avec la nourrice et de faire à cette femme la politesse d'une pièce d'or. Le chien se secoua et on vit tomber la pièce. Adonio dit à la nourrice de la prendre, et il ajouta : « Pensez-vous qu'il y ait un prix pour lequel je puisse donner un chien si joli et si utile ?

111. « Quelle que soit la chose que je lui demande, je ne m'en reviens jamais les mains vides. Ce sont tantôt des perles, tantôt des bagues, tantôt des vêtements élégants et de grand prix qu'il secoue. Dites pourtant à madame que je le tiens à ses ordres, non pour de l'or, car l'or ne pourrait le payer ; mais, si elle consent que je passe une nuit avec elle, le chien est à elle, et elle en fera ce qu'elle voudra. »



Stance 111.

112. « Il dit, et lui donne une pierre précieuse produite à l'instant pour l'offrir à sa maîtresse. La nourrice croit avoir fait un meilleur marché que si elle avait dépensé dix ou vingt ducats. Elle retourne à sa maîtresse et lui fait l'ambassade. Puis elle l'engage à satisfaire sa fantaisie en acquérant ce chien précieux ; car elle peut l'acquérir au prix d'une chose qu'on ne perd pas en la donnant.

113. « La belle Argie fait d'abord un peu la difficile, en partie parce qu'elle ne veut pas rompre sa foi, en partie parce qu'elle pense que toutes les merveilles qu'on raconte ne sont pas possibles. La nourrice lui rappelle les faits, insiste, la tourmente, lui dit qu'il est rare de trouver une si bonne fortune, et fait tant qu'elle choisit un autre jour pour voir le chien hors de la présence de tant de curieux.

114. « Cette autre exhibition que fit Adonio fut la ruine et la fin du docteur. Il fit tomber des doublons par dizaines, des rangées de perles, toute sorte de pierres précieuses ; tellement que le cœur superbe s'adoucit, et la résistance devint d'autant moins forte qu'elle ne tarda pas à savoir que celui qui venait de lui poser une telle condition, était le chevalier son ancien adorateur.



Stance 114.

115. « Les encouragements de la coquine de nourrice, la présence et les prières de l'amant, la vue des trésors qu'il lui présente, la longue absence du pauvre docteur, l'espérance que personne ne le rapporterait, firent une telle violence à ses chastes pensées, qu'elle accepta le joli chien et elle le paya en se jetant dans les bras de son amant.

116. « Adonio jouit longtemps de sa belle maîtresse, à qui la fée porta grand amour et s'attacha si bien qu'elle s'engagea à rester toujours avec elle. Le soleil parcourut tous les signes du zodiaque avant

que le juge eût son congé ; il revint enfin, mais plein d'une extrême inquiétude à cause de ce que lui avait dit autrefois l'astrologue.

117. « Arrivé dans sa patrie, il vola d'abord chez l'astrologue et lui demanda si sa femme l'avait trahi et trompé, ou si elle lui avait conservé sa foi et son amour. Celui-ci figura d'abord l'emplacement du pôle et mit à leur place toutes les planètes, puis il répondit que ce qu'il avait craint était arrivé comme il l'avait prédit ;

118. « Que corrompue par de très-riches présents, sa femme s'était abandonnée à un étranger. Cela fut un si grand coup pour le docteur, qu'un coup de lance ou d'épieu eût été moins cruel. Pour être plus certain, il s'en va alors (bien qu'il soit trop disposé à croire le devin) trouver la nourrice, et, la prenant à part, il cherche adroitement à savoir la vérité.

119. « Avec de larges détours il essaye de la circonvenir et, tantôt ici, tantôt là, d'en retrouver la trace. Au début il ne trouve rien, quelque diligence qu'il fasse. Pour la nourrice une telle aventure n'avait rien de neuf; aussi niait-elle et gardait-elle une figure impassible. Et, comme sa leçon était faite, son maître resta un mois entier en suspens entre le doute et la vérité.



Stance 117.

120. « Que le doute lui eût paru bon, s'il avait deviné quelle douleur lui causerait la certitude ! C'est en vain qu'il a essayé d'arracher, à force de prières et de cadeaux, la vérité à la nourrice ; il n'a jamais pu frapper un seul endroit qui n'ait sonné faux. En homme d'expérience il se décida à attendre que la discorde pénétrât dans la maison ; car, où il y a des femmes, il y a des querelles et des disputes.

121. « Il en advint comme il s'y était attendu ; car, au premier différend qui s'éleva entre elles, la nourrice, sans qu'il l'y provoquât, vint tout lui raconter et ne lui cacha rien. Il serait trop long de dire quel choc soutint le cœur, combien fut abattu l'esprit consterné du malheureux juge, que cette nouvelle accabla tellement, qu'il fut sur le point de devenir fou.

122. « Enfin, vaincu par la colère, il se décida à mourir, mais en commençant par tuer sa femme. Il veut qu'un fer teint de leur sang à tous les deux mette fin à l'inconduite d'Argie et à sa propre douleur. Poussé par un désir furieux et aveugle, il revient à la ville et envoie à la campagne un fidèle serviteur, qu'il charge d'exécuter ce qu'il lui commande.

123. « Il lui ordonne d'aller trouver à sa campagne sa femme Argie, et de lui dire de sa part qu'il est accablé d'une fièvre si mauvaise, qu'elle pourra difficilement le trouver vivant ; qu'elle doit donc, sans plus attendre de compagnons de route, venir, si elle l'aime, avec son serviteur (elle viendra ; il sait bien qu'elle ne fera pas une objection), et en chemin il devra lui couper la gorge.

124. « Le domestique va chercher sa maîtresse dans l'intention d'exécuter sur elle ce que son maître lui a commandé. Elle prend d'abord son petit chien, monte à cheval et se met en route. Le chien l'avait prévenue du danger, en lui disant qu'elle ne devait pas cependant se refuser à partir ; qu'il avait bien réfléchi et trouvé le moyen de la secourir dans ce grand péril.

125. « Le domestique s'était écarté du chemin et par différentes routes solitaires il arriva, à dessein, au bord d'une rivière qui de l'Apennin venait se jeter dans ce fleuve. Il y avait là un bois, une forêt sombre et noire, loin d'une ville et de toute maison de campagne. Ce lieu silencieux lui parut favorable pour l'acte cruel qui lui était imposé.

126. « Il tire l'épée, et dit à sa maîtresse quel ordre son maître lui a donné ; de sorte qu'avant de mourir elle doit demander pardon à Dieu de toutes ses fautes. Je ne saurais vous dire comment elle disparut : quand le serviteur croyait la frapper, il ne la vit plus ; il la chercha partout autour de lui, et enfin il resta tout honteux.

127. « Il retourne vers son maître, humilié et confus, la figure effarée et exprimant la frayeur. Il lui raconte l'étrange aventure, et sans pouvoir dire comment cela est arrivé. Le mari ne savait pas que sa femme eût la fée Manto à ses ordres ; car la nourrice, qui lui avait tout appris, lui avait, je ne sais pourquoi, caché cette circonstance.

128. « Il ne sait que faire, car il n'a ni vengé sa grave offense, ni diminué sa douleur. Ce qui était



Stance 126.

un fétu est maintenant une poutre, tant le chagrin lui pèse, tant son cœur est accablé. La faute que peu de gens connaissaient est maintenant si manifeste, qu'il craint qu'elle ne soit bientôt sue de tous. La première aventure pouvait être cachée, mais la seconde deviendra bientôt publique par toute la terre.

129. « Maintenant que le malheureux domestique a découvert à Argie ses mauvais desseins contre elle, il pense bien que celle-ci, pour ne pas retomber au pouvoir de son mari, se sera mise sous la protection de quelque homme puissant, qui la gardera en se moquant du mari et en le déshonorant. Et peut-être tombera-t-elle aux mains de quelqu'un qui sera à la fois son amant adultère et son entremetteur.

130. « Pour remédier à ce malheur, il envoie en hâte dans tous les environs des courriers et des lettres. Il fait prendre des informations en Lombardie, dans un lieu, dans un autre, sans négliger une

ville; puis il va en personne et ne laisse pas un endroit sans y aller ou y envoyer des espions. Mais il ne peut parvenir à découvrir ce qu'elle est devenue.

131. « A la fin il appelle le serviteur à qui avait été imposée la tâche cruelle qui était restée sans effet. Il lui ordonne de le conduire à l'endroit où, d'après ce qu'il disait, Argie avait disparu. Car peut-être, après s'être cachée le jour dans quelque fourré, elle va s'abriter la nuit sous quelque toit. Le serviteur le mène à l'endroit où il pense trouver une épaisse forêt, et c'est un vaste palais qu'il aperçoit.

132. « Pendant ce temps la belle Argie avait fait faire à sa fée, par enchantement, un palais d'albâtre, rapidement élevé et tout orné d'or au dedans et au dehors. L'on ne peut ni dire ni imaginer quelle était sa magnificence à l'extérieur et combien il renfermait de richesses. Celui de mon seigneur, qui vous parut si beau hier soir, ne serait qu'une chaumière auprès de celui-là.

133. « Non-seulement les salles, non-seulement les chambres et les galeries, mais les écuries, les caves étaient ornées de tapis, de rideaux richement tissés et de dessins variés. Il y avait une prodigieuse quantité de vases d'or et d'argent, de gemmes bleues, vertes, rouges, creusées et taillées en forme de grands plats, de coupes et de bassins. Partout on voyait des brocarts d'or et de soie.



Stance 135.

134. « Le juge (comme je vous le disais) vint se heurter contre ce palais, là où il croyait ne pas même trouver une colonne, mais seulement un simple bois. Son étonnement était si profond qu'il croyait avoir perdu l'esprit; il ne savait s'il était ivre, s'il rêvait, ou si sa cervelle s'était envolée.

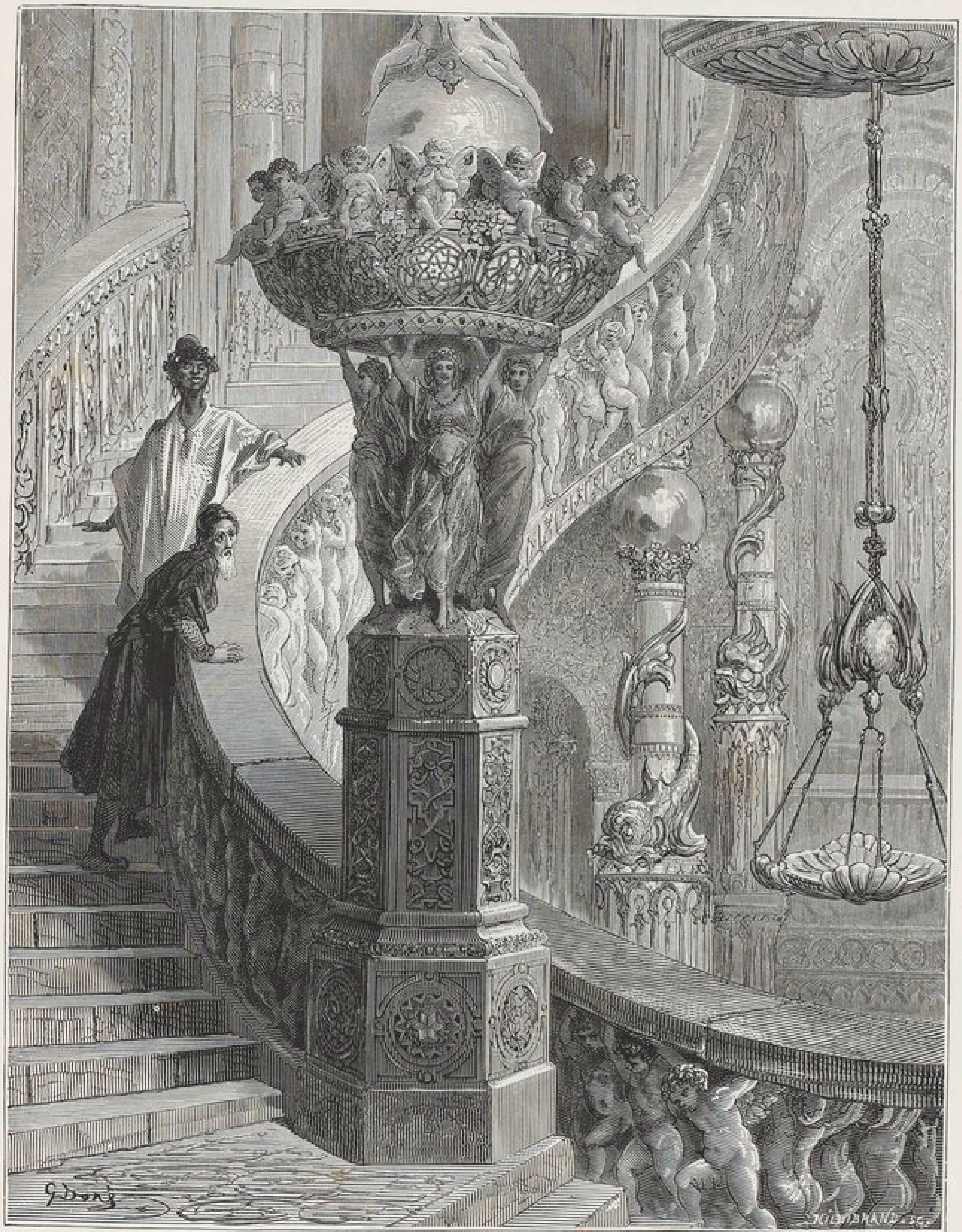
135. « Devant la porte il voit une Éthiopienne, au nez épaté, aux lèvres épaisses, et il lui semble qu'il n'a jamais vu, qu'il ne verra jamais une figure aussi laide et aussi désagréable; avec cela difforme de corps, comme on représente Ésope, et faite pour attrister, si elle y était, le paradis même; sale, grasse, vêtue comme une mendiante, et je ne dis pas encore la moitié de sa laideur.

136. « Anselme, ne voyant personne autre qui puisse lui apprendre à qui appartient ce palais, s'approche d'elle et le lui demande. « Ce palais est à moi, » répond-elle. Le juge est persuadé qu'elle se moque de lui, et qu'elle lui fait un mensonge. Mais la négresse d'affirmer par serment que cette habitation est la sienne et qu'aucun autre n'a rien à y prétendre.

137. « Et elle lui offre, s'il désire la visiter, d'y entrer et de la parcourir comme il voudra; et s'il y a quelque objet qui lui plaise pour lui ou pour ses amis, qu'il le prenne et l'emporte. Anselme donne son cheval à tenir à son serviteur, et il franchit le seuil. Conduit à travers les salles et les chambres, il va de bas en haut, admirant toutes choses.

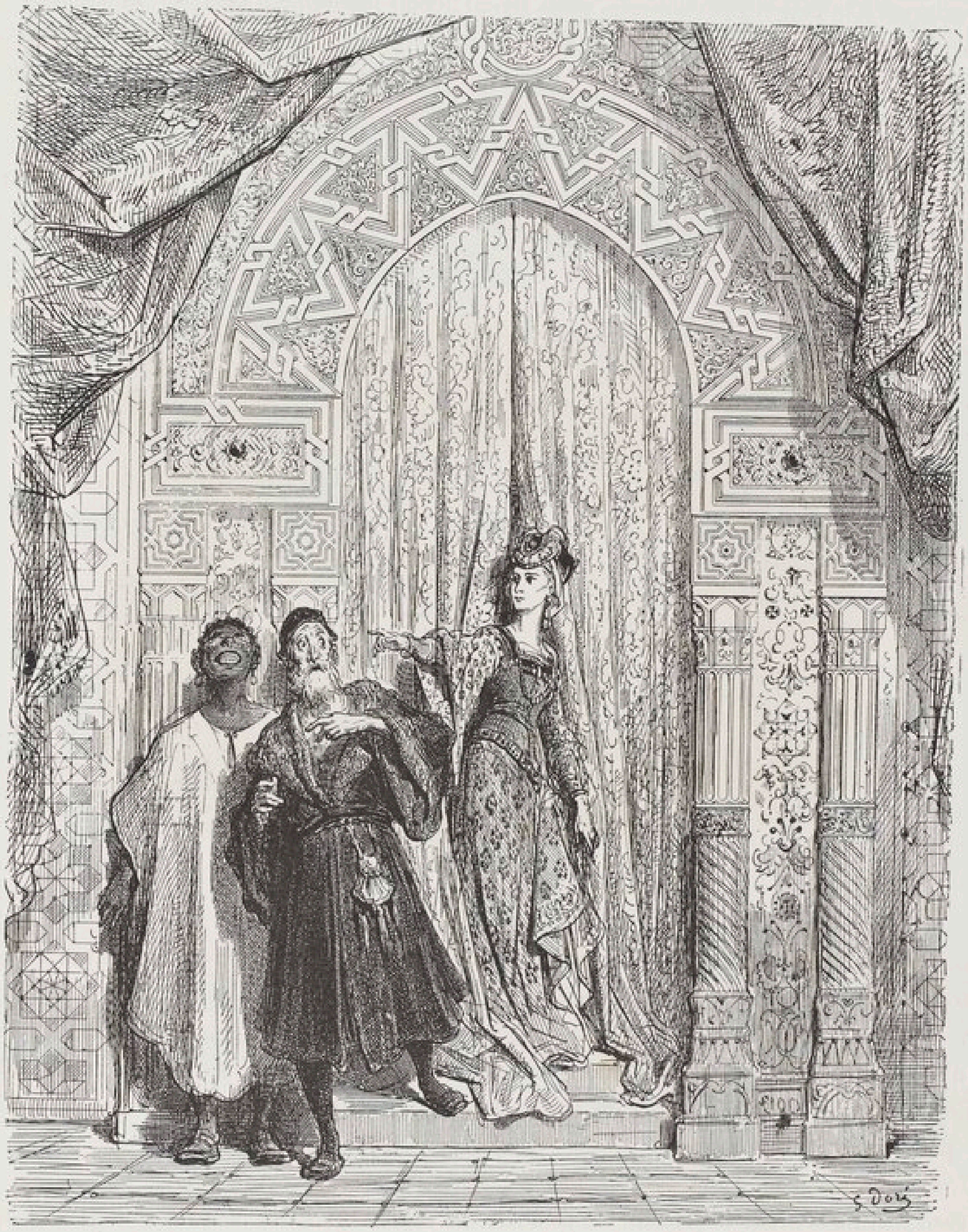
138. « Il va contemplant l'élégance, la richesse de la demeure, la beauté du travail, la décoration royale. Il se dit souvent : « Tout l'or qui est sous le soleil ne pourrait payer cette magnifique résidence. » A cela la hideuse Éthiopienne répond et dit : « Tout cela pourtant trouve son prix : si ce n'est pas avec de l'or ou de l'argent qu'on peut le payer, c'est avec quelque chose qui coûte beaucoup moins. »

139. « Et elle lui fit la même proposition qu'Adonio avait faite auparavant à sa femme. A cette laide et déshonnête demande, le juge la regarde comme une brute ou une folle. Trois et quatre refus n'empêchent pas la négresse de continuer, et elle emploie tant de moyens pour persuader le juge, lui offrant toujours le palais pour récompense, qu'elle le fait céder à son infâme désir.



IL VA CONTEMPLANT L'ÉLÉGANCE, LA RICHESSE DE LA DEMEURE. (CHANT XLIII, STANCE 138.)

140. « Sa femme Argie, qui se tenait près de là cachée, lorsqu'elle le voit tombé dans la même faute qu'elle, s'élance dehors en criant : « Ah ! l'honorable chose en vérité que je vois là de la part d'un docteur estimé pour sa sagesse ! Surpris en si mauvaise, en si vicieuse aventure, pensez s'il devint rouge et resta muet. O terre ! pourquoi ne t'ouvris-tu pas alors jusqu'au centre pour qu'il s'y précipitât ?



Stance 140.

141. « La dame, pour se décharger et couvrir Anselme de honte, l'étourdit de ses cris : « Comment faut-il te punir pour ce que je t'ai vu faire avec une créature si méprisable, si, pour avoir cédé aux impérieux désirs de la nature et aux prières de mon amant, tu veux me tuer ? Lui, du moins, il était beau et charmant, et il m'a fait un présent auprès duquel ce palais est sans valeur.

142. « Si je te semblais mériter la mort, reconnais que tu la mérites cent fois ; et quoiqu'en ce lieu ma puissance soit telle que je peux faire de toi ce qu'il me plaira, pourtant je ne veux pas tirer une

autre vengeance plus cruelle de ta trahison. Mettons, mon cher mari, mettons de pair le doit et l'avoir, et pardonne-moi comme je te pardonne.

143. « Que la paix soit faite à la condition de laisser dans l'oubli toutes nos fautes passées, et de ne plus pouvoir, ni par nos paroles, ni par nos actes, nous reprocher l'un à l'autre, toi ma faute, et moi la tienne. Le mari trouva le traité avantageux et n'hésita pas à accorder le pardon. C'est ainsi qu'ils revinrent à la paix et à la concorde, et ils furent depuis tendrement attachés l'un à l'autre. »

144. Ainsi parla le batelier; la fin de son histoire fit un peu rire Renaud, et son visage devint rouge comme du feu au récit de la honte du docteur. Il loua beaucoup Argie d'avoir tendu un piége à cet oiseau et de l'avoir fait donner dans le filet où elle était tombée elle-même, mais d'une manière moins coupable.

145. Lorsque le soleil arriva au plus haut de sa course, le paladin fit préparer la table que l'obligeant Mantouan avait, pendant la nuit, pourvue d'amples provisions. Pendant ce temps il voit



Stance 149.

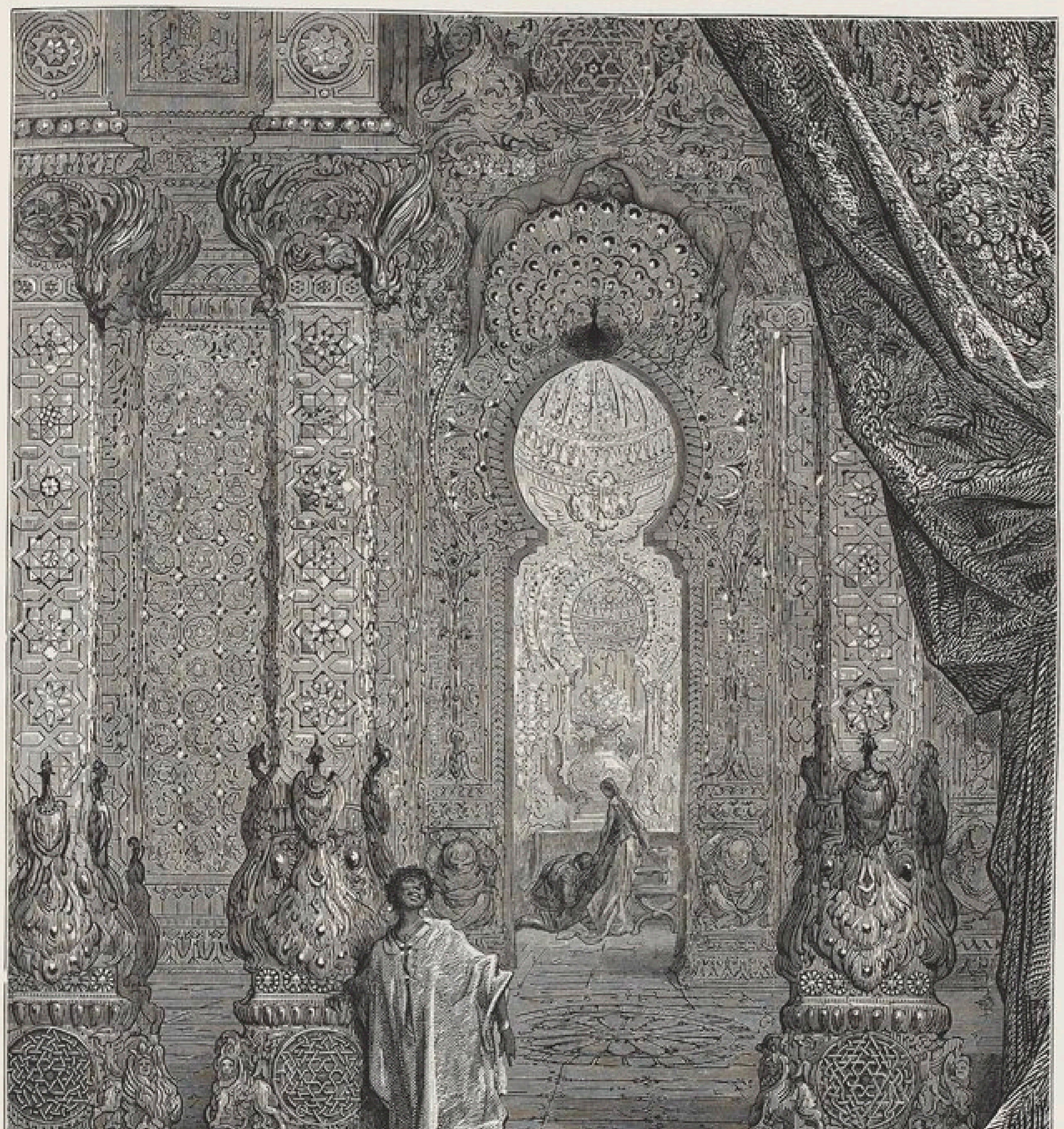
fuir à sa gauche le beau pays et à sa droite l'immense marais. Argenta [19] vient et s'enfuit à son tour avec ses environs, ainsi que le rivage où Santerne [20] repose sa tête.

146. « Alors, je crois, la Bastia n'existait pas, la Bastia où les Espagnols n'eurent pas trop à se vanter d'avoir arboré leurs étendards, mais où les Romagnols eurent encore plus à se plaindre. De là à Filo [21] ils poussent leur bateau dans la rivière de droite, et il semble qu'il vole. Ils le dirigent ensuite par le canal d'eau dormante [22], qui les porte vers midi près de Ravenne.

147. Renaud, bien qu'il eût souvent peu d'argent, en avait assez alors pour donner une gratification aux mariniers avant de prendre congé d'eux. De là, changeant de chevaux et de guides, il passe le soir par Rimini [23], n'attend pas le matin à Montefiore, et il arrive à Urbin presque au lever du soleil.

148. Il n'y avait alors ni Frédéric [24], ni Élisabeth, ni le bon Guido, ni François-Marie [25], ni Léonore, qui avec une insistance, non hautaine, mais courtoise, eussent invité un guerrier si fameux à s'arrêter plus d'une soirée chez eux, comme ils ont fait pendant tant d'années et comme ils font encore aujourd'hui à l'égard de dames et de chevaliers qui passent par là.

149. Comme personne ne le retient là par la bride, Renaud descend en droite ligne à Cagli. Par la montagne que traversent le Metauro ou le Gauno, il passe l'Apennin [26], qu'il n'a plus à main droite;



IL N'HÉSITA PAS A ACCORDER LE PARDON. (CHANT XLIII, STANCE 143.)

il traverse l'Ombrie et l'Étrurie, et descend à Rome; de là à Ostie, et là il s'embarque pour la ville [27] où le pieux Énée déposa les restes d'Anchise.

150. Là il change de navire et il se fait rapidement conduire à la petite île de Lipadusa, cette île qui avait été choisie par les combattants et où ils s'étaient déjà rencontrés. Renaud presse et excite les matelots, qui font avec les voiles et les rames tout ce qu'il est possible de faire, mais les vents contraires, et d'une violence fâcheuse pour lui, le firent arriver un peu trop tard.

151. Il débarqua au moment où le prince d'Anglante avait accompli heureusement sa glorieuse entreprise; il avait tué Gradasse et Agramant, mais la victoire avait été sanglante et funeste. Le fils de Monodant y avait succombé, et Olivier, atteint d'une grave et dangereuse blessure, était languissamment étendu sur le sable, souffrant peine et martyre de son pied démis.

152. Le comte ne put retenir ses larmes quand il embrassa Renaud, et il lui raconta qu'on lui avait tué son cher Brandimart, qu'il avait toujours trouvé si fidèle et si dévoué. Renaud n'eut pas les yeux moins humides quand il vit la tête fendue de son ami; puis de là il alla embrasser Olivier qui, le pied brisé, était assis sur le sable.

153. Il leur donna toutes les consolations qu'il pouvait leur offrir, bien qu'il ne pût se consoler lui-même; car il se voyait comme quelqu'un arrivé au dessert, quand la table du repas avait été enlevée. Les serviteurs partirent pour la ville détruite et ensevelirent les restes de Gradasse et d'Agramant dans les ruines de Biserte; là ils donnèrent la nouvelle certaine du combat.

154. Astolphe et Sansonnet se réjouirent beaucoup de la victoire remportée par Roland, moins pourtant qu'ils ne l'eussent fait si la vie n'eût pas été ravie à Brandimart. L'idée de sa mort diminue tellement la joie du triomphe, qu'ils ne peuvent rasséréner leur visage. Maintenant qui d'entre eux voudra se charger d'annoncer une si grande douleur à Fleur-de-lis?

155. La nuit qui précéda cette journée, Fleur-de-lis rêva que cette cotte d'armes qu'elle avait tissue et brodée de sa main pour en parer Brandimart, elle la voyait de toutes parts à moitié couverte de gouttes rouges répandues comme dans un orage. Il lui semblait que c'était elle-même qui l'avait brodée de la sorte, et puis qu'elle s'en affligeait.

156. Et il lui semblait qu'elle disait : « Pourtant mon seigneur m'a demandé de la lui faire toute noire; pourquoi donc, contre son désir, l'ai-je brodée d'une façon si étrange? » Elle tira de ce songe un triste présage, puis le soir la nouvelle arriva. Mais Astolphe la tint encore cachée jusqu'à ce qu'il pût aller la voir avec Sansonnet.

157. Dès leur entrée, ne voyant pas sur leur visage la joie d'une telle victoire, elle comprend, sans autre nouvelle, sans autre avis, que son Brandimart n'est plus vivant; son cœur en reste si saisi, ses yeux ont tellement en haine la lumière du jour, tous ses sens sont tellement accablés, qu'elle se laisse tomber à terre, comme si elle était morte.

158. En reprenant ses esprits, elle porte ses mains à ses cheveux, à ses belles joues, répétant en vain le nom qui lui est cher; elle les meurtrit, les flétrit le plus qu'elle peut; elle s'arrache les cheveux et les disperse; elle crie comme une femme possédée par le démon, ou comme on dit qu'autrefois les ménades couraient au son du cor en tournant sur elles-mêmes.

159. Elle prie tantôt l'un, tantôt l'autre de lui donner un couteau pour qu'elle se le plonge dans le cœur. Elle veut courir au port où était arrivé le navire portant les corps des deux princes. Elle veut mettre en pièces les cadavres de l'un et de l'autre et satisfaire sur eux une douloureuse et cruelle vengeance; ou bien elle veut traverser la mer et aller à la recherche du corps de son seigneur pour mourir à ses côtés.

160. « Hélas! dit-elle, pourquoi, Brandimart, t'ai-je laissé aller sans moi à ce combat? C'est la seule fois que ta Fleur-de-lis t'ait vu partir sans te suivre. Si j'étais venue, je t'aurais été d'un grand secours; j'aurais toujours eu les regards fixés sur toi, et si j'avais aperçu Gradasse venant derrière toi, je t'aurais averti d'un seul cri.

161. « Ou peut-être j'aurais pu être assez rapide pour me glisser entre vous et recevoir le coup à ta place, je t'aurais fait un bouclier de ma tête. Ma mort n'était pas un grand mal. De toute manière je mourrai, et on ne recueillera aucune utilité de ma triste mort. Si j'étais morte en te défendant, je n'aurais pu faire un meilleur emploi de ma vie.

162. « Si cependant en voulant t'aider j'avais eu contre moi les destins cruels et tout un ciel ennemi, je t'aurais du moins donné les derniers baisers, j'aurais au moins baigné ton visage de mes larmes. Avant que ton âme fût avec les saints anges retournée à ton Créateur, je t'aurais dit : « Va en paix et attends-moi là-haut, car, en quelque lieu que tu sois, j'ai hâte de te rejoindre. »

163. « Est-ce là, Brandimart, est-ce là le royaume dont tu devais bientôt prendre le sceptre? Est-ce ainsi que je vais arriver avec toi à Dammogire [28]? Est-ce ainsi que tu vas me recevoir sur le trône royal? O fortune cruelle ! quelle destinée tu me ravis ! Oh ! quelle espérance tu m'enlèves aujourd'hui ! Hélas ! que tardé-je, puisque j'ai perdu ce bien si précieux, à renoncer au reste ? »

164. Pendant qu'elle se répand ainsi en paroles, une impétueuse fureur se réveille en elle, une sorte de rage. De nouveau elle s'arrache les cheveux, comme si ses beaux cheveux étaient coupables de son malheur. Elle se tord, elle se mord les mains, elle enfonce ses ongles dans son sein et dans ses lèvres. Mais, pendant qu'elle se tourmente et qu'elle se consume dans les larmes, je reviens à Roland et à ses compagnons.



Stance 168.

165. Roland, avec son beau-frère qui a grand besoin de soins et de médecin et aussi pour choisir une place convenable pour la sépulture de Brandimart, s'en va vers la montagne qui éclaire la nuit de ses feux et obscurcit le jour de sa fumée. Ils ont le vent propice, et à droite le rivage n'est pas très-éloigné.

166. Avec le vent frais qui leur était favorable, ils lèvent l'ancre au déclin du jour, la déesse silencieuse leur montrant la bonne route à la clarté de son croissant. Le jour suivant, ils abordent sur les charmants rivages qui s'étendent autour d'Agrigente. Là Roland fait préparer pour le lendemain soir tout ce qui est nécessaire pour de pompeuses funérailles.

167. Lorsqu'il voit ses ordres exécutés, la lumière du soleil était éteinte. Au milieu d'une nombreuse noblesse qui, sur son invitation, était accourue de tous les environs à Agrigente, Roland, sur le rivage éclairé par une quantité de torches allumées et retentissant de cris et de gémissements, s'avance vers l'endroit où avait été déposé le corps de celui que, mort ou vivant, il avait si fidèlement aimé.

168. Là Bardin, chargé d'années, se tenait en pleurs près du cercueil ; par la quantité de larmes qu'il avait versées dans le navire, ses yeux et ses paupières devraient s'être fondus. Accusant le ciel cruel et les étoiles funestes, il rugissait comme un lion en proie à la fièvre. Pendant ce temps, ses mains impies et furieuses s'attaquaient à ses cheveux blancs et à ses rides.

169. Au retour du paladin les cris s'élevèrent plus forts et les gémissements redoublèrent. Roland s'approche du corps et, sans parler, reste quelque temps à contempler ce cadavre pâle comme l'est le soir le lis ou la flexible acanthe cueillis le matin. Après un grand soupir et tenant les yeux toujours fixés sur lui, il lui parle ainsi :

170. « O mon vaillant, mon cher, mon fidèle compagnon, qui es ici mort, je sais que tu vis au ciel, et que tu as conquis une vie que ne peuvent te ravir ni la chaleur des étés ni le froid des hivers. Pardonne-moi si tu me vois pleurer, parce que je me plains d'être resté et de ne pas partager avec toi la béatitude, et non pas parce que tu n'es plus ici-bas avec moi.

171. « Je reste seul sans toi, et je ne peux plus rien trouver sur la terre qui me plaise. Si j'étais

avec toi dans les tempêtes, dans la guerre, pourquoi n'en est-il plus de même dans la paix et dans le calme? Mes fautes sont donc bien grandes, puisqu'elles m'empêchent de sortir de cette fange sur tes traces. Si j'ai été avec toi dans la peine, pourquoi maintenant n'ai-je pas aussi ma part dans ce que tu as gagné?

172. « C'est toi qui as gagné, c'est moi qui ai perdu. Toi seul as gagné, la perte n'est pas pour moi seul. L'Italie, la France et l'Allemagne vont participer à ma douleur. Ah! combien le seigneur mon oncle, combien les paladins vont avoir de regrets! combien l'Empire et la sainte Église, qui ont perdu leur plus ferme appui!

173. « Oh! combien ta mort enlève aux ennemis de terreur et d'épouvante! Oh! combien le paganisme sera raffermi! Quel courage, quelle ardeur il va reprendre! Dans quel état va rester ta compagne! Je vois d'ici ses pleurs, j'entends ses cris : je sais qu'elle m'accuse, et qu'elle me hait peut-être ; car c'est par moi qu'elle perd en toi toute son espérance.

174. « Mais, Fleur-de-lis, qu'il nous reste au moins cette consolation, à nous qui sommes privés de lui, que tous les guerriers aujourd'hui vivants doivent lui envier la gloire d'une si belle mort. Ni les Décius [29], ni celui [30] qui s'engloutit à Rome dans le Forum, ni ce Codrus [31] tant vanté par les Argiens, ne se dévouèrent à la mort d'une manière plus utile pour les autres et plus glorieuse pour eux que ton époux. »



Stance 160.

175. Telles étaient entre autres les paroles de Roland. Cependant les moines gris, blancs ou noirs, et tous les autres ecclésiastiques à leur suite, marchant en ordre deux à deux, priaient Dieu pour l'âme du défunt, afin qu'il lui accordât le repos éternel parmi les bienheureux. De tous côtés des torches allumées semblaient avoir changé la nuit en jour [32].

176. Ils lèvent la civière, et les comtes et les chevaliers se mettent à la porter tour à tour. Elle était couverte d'un drap de soie de couleur pourpre, sur lequel couraient de riches broderies d'or et de grosses perles. Sur de magnifiques coussins, garnis de pierreries et d'un travail aussi beau, aussi digne d'un seigneur, était étendu le chevalier, recouvert d'une robe de couleur pareille et de même travail.

177. Trois cents hommes choisis parmi les plus pauvres de la contrée précédaient le cortége. Ils étaient tous vêtus de longs manteaux noirs tombant jusqu'à terre. Cent pages suivaient, montés sur de vigoureux chevaux propres à la guerre, et les chevaux ainsi que les pages balayaient la terre de leurs habits de deuil.

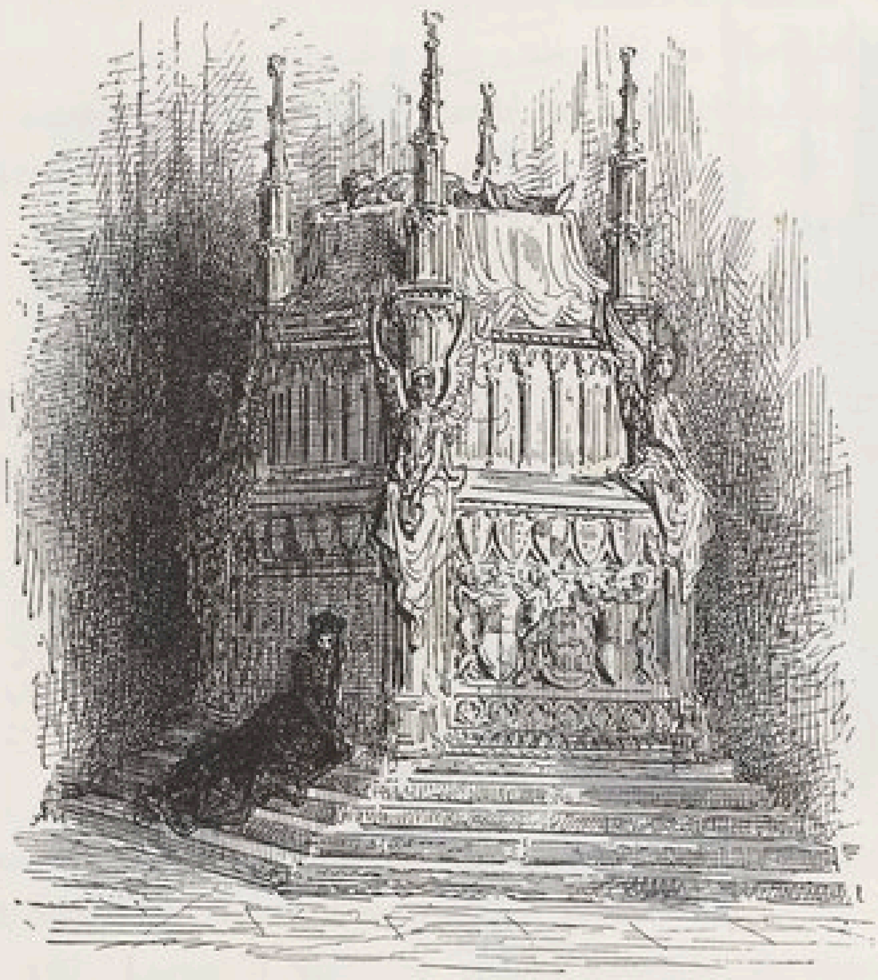
178. Le cercueil était accompagné en avant et en arrière d'une multitude de drapeaux déployés, où étaient peintes diverses armoiries qui, jadis enlevées à mille bataillons vaincus, avaient été conquises à l'Empereur et à l'Église par la vaillance, aujourd'hui éteinte, de celui qui était étendu là. On y voyait aussi un grand nombre de boucliers portant les devises des guerriers fameux à qui ils avaient été enlevés.

179. Cent et cent autres personnes employées à différents usages dans les obsèques, enveloppées

plutôt que vêtues de robes noires, s'avançaient portant, comme tout le reste, des torches allumées. Puis à leur suite venait Roland, dont les yeux rouges et tristes se remplissaient à tout moment de larmes. Non moins affligé que lui, venait Renaud. Olivier avait été retenu par son pied brisé.

180. Il serait trop long de vous dire dans mes chants toutes les cérémonies, de vous raconter tout ce qui fut distribué de draps noirs et violets, ce qui fut consumé de torches allumées. De là on se dirigea vers la cathédrale, et nulle part, sur le passage, les yeux ne restèrent secs. La mort d'un guerrier si jeune, si beau, si brave, excitait la pitié de tous, sans distinction de sexe, de rang ou d'âge.

181. Il fut déposé dans l'église, et, après qu'il eut reçu des femmes l'inutile hommage de leurs larmes et de leurs sanglots, après que les prêtres eurent sur lui dit l'*Eleison* et les autres prières de l'Église, on plaça le corps dans un cercueil sur deux colonnes, et Roland le fit couvrir d'un riche drap d'or, en attendant qu'il pût être déposé dans un tombeau d'un plus grand prix.



Stance 185.

182. Roland ne quitta pas la Sicile avant d'avoir envoyé rechercher les porphyres et les albâtres; il fit faire le dessin du monument et engager à grands frais les meilleurs sculpteurs. Ensuite Fleur-de-lis, à son arrivée en ce lieu, fit dresser les tables de marbre et les grands pilastres, car Roland était déjà parti. Elle s'y fit transporter du rivage africain.

183. Et, voyant que ses larmes ne tarissaient pas et que ses soupirs obstinés ne cessaient de s'exhaler, comme les messes et les offices qu'elle faisait dire ne pouvaient soulager ses regrets, elle se résolut dans son cœur de ne plus quitter ce lieu-là, tant que son âme resterait unie à son corps; et elle se fit construire dans le mausolée une cellule où elle s'enferma et passa toute sa vie.

184. Outre les messagers et les lettres qu'il lui envoie, Roland va en personne pour la ramener. Si elle veut se retirer en France, il lui offre d'être, avec une grande pension, la compagne de Galerane [33]; si elle désire retourner auprès de son père [34], il veut l'accompagner jusqu'à Lizza; si elle a le dessein de se consacrer à Dieu, il lui construira un monastère.

185. Elle se tenait dans le monument funèbre; et là, consumée d'austérités, priant jour et nuit, elle ne vécut pas longtemps, car les fils de sa vie furent bientôt tranchés par les Parques. — Déjà les trois guerriers français avaient quitté l'île, où les antiques Cyclopes [35] eurent jadis leurs grottes. Ils partaient tristes et désolés de laisser derrière eux leur quatrième compagnon.

186. Ils ne voulaient pas s'éloigner sans un médecin chargé de soigner Olivier, dont la cure, mal prise au début, était devenue difficile et douloureuse; et, à la manière dont ils l'entendaient se plaindre, ils étaient tous effrayés de sa situation. Pendant qu'ils en parlaient entre eux, il vint au pilote une idée qu'il communiqua et qui plut à tout le monde.

187. Il dit qu'à peu de distance, sur un écueil solitaire, il y avait un ermite à qui l'on ne s'adressait jamais en vain, soit qu'on lui demandât des conseils ou des secours; qu'il faisait des choses surnaturelles, comme de rendre la vue aux aveugles, de rappeler les morts à la vie, d'un seul signe de croix d'arrêter le vent et d'apaiser la mer quand elle est le plus furieuse.

188. Ils ne devaient pas douter, s'ils allaient trouver cet homme si cher à Dieu, qu'il ne guérît leur ami Olivier, puisqu'il avait donné des preuves plus éclatantes de son pouvoir. Ce conseil plut tellement à Roland, qu'il se dirigea vers ce saint ermitage, et, la proue toujours dirigée sur le but du voyage, ils aperçurent l'écueil au lever de l'aurore.

189. Lorsqu'on le découvrit, les habiles mariniers s'en approchèrent sûrement. Là, avec l'aide des serviteurs et des rameurs, on descendit le marquis dans le bateau et on le transporta à travers les flots écumants jusqu'au dur écueil, et de là jusqu'au saint ermitage, au saint ermitage, à ce même vieillard par les mains duquel Roger avait reçu le baptême.

190. Le serviteur du souverain du ciel accueillit Roland et ses compagnons, leur donna sa bénédiction avec un air affable et s'informa ensuite de leurs aventures, bien qu'il eût été déjà prévenu de leur arrivée par les messagers célestes. Roland lui répondit qu'il venait implorer son secours pour son beau-frère ;

191. « Que c'était en combattant pour la foi du Christ qu'il avait été réduit à une si dangereuse extrémité. Le saint homme lui enleva d'abord toute triste inquiétude, et lui promit de le guérir complétement. N'étant pourvu d'aucun onguent, ni instruit dans la médecine des hommes, il se rendit à la chapelle, adressa sa prière au Sauveur et en sortit avec une grande confiance ;



Stance 190.

192. « Et, au nom des trois personnes éternelles, du Père, du Fils et du Saint-Esprit, il donna sa bénédiction à Olivier. O pouvoir que donne le Christ à celui qui croit en lui ! Il chassa toute la douleur qu'éprouvait le chevalier, et son pied redevint aussi sain, plus ferme et plus agile qu'il ne fut jamais. Et Sobrin avait été présent à ce qui s'était passé.

193. Sobrin, arrivé à la suite de ses blessures à un état qu'il sentait empirer de jour en jour, aussitôt qu'il voit le grand et évident miracle du saint ermite, se décide à laisser Mahomet de côté et à confesser le Christ pour le Dieu vivant et tout-puissant, et demande, d'un cœur dompté par la foi, à être initié à nos saints mystères.

194. L'homme juste le baptise alors, et de plus il lui rend par ses prières toute sa vigueur primitive. Roland et les autres chevaliers n'eurent pas moins de joie d'une pareille conversion que de voir Olivier délivré et affranchi de son dangereux mal. Roger en fut plus joyeux encore que les autres, et cela augmenta beaucoup sa foi et sa dévotion.

195. Roger, depuis le jour où il était arrivé à la nage sur cet écueil, y était toujours resté. Le religieux vieillard, conservant toute sa douceur au milieu de ces guerriers, les exhorte et les invite par ses prières à éviter les souillures et la fange, et à traverser purs cette mer morte qui s'appelle la vie et qui plaît tant aux insensés. C'est vers le chemin du ciel qu'il faut toujours diriger ses yeux.

196. Roland envoya un serviteur vers le navire et fit apporter du pain, de bon vin, du fromage et du jambon, et ils obtinrent de l'homme de Dieu, qui avait tout à fait oublié le goût des perdrix, puisqu'il était habitué à se nourrir de fruits, qu'il mangeât par bonté de la viande et bût du vin pour faire comme tout le monde. Après qu'ils se furent restaurés à table, ils s'entretinrent entre eux de beaucoup de choses.

197. Et comme il arrive souvent en parlant qu'une chose en fait découvrir une autre, Roger fut à la fin reconnu par Renaud, par Olivier et par Roland pour ce Roger qui excelle dans les armes et dont chacun s'accorde à louer la valeur. Renaud lui-même ne l'avait pas reconnu comme le guerrier avec qui il s'était mesuré dans le champ clos.

198. Le roi Sobrin l'avait bien remis aussitôt qu'il l'avait vu paraître avec le vieillard; mais il préféra d'abord rester muet et silencieux que de s'exposer à une erreur. Puis, lorsque les autres apprirent tous que c'était Roger, dont le courage, la courtoisie, la haute et profonde valeur étaient renommés par tout l'univers;

199. Lorsqu'on sut aussi qu'il s'était fait chrétien, tous vinrent à lui d'un air bienveillant et joyeux. L'un lui prend la main, un autre l'embrasse ou le serre sur sa poitrine. Plus que tous les autres le seigneur de Montauban s'empresse de lui faire des caresses et de lui donner des marques de distinction. Pourquoi Renaud plus que tous les autres? C'est ce que je me réserve de vous dire dans l'autre chant, si vous voulez l'écouter.







CHANT QUARANTE-QUATRIÈME

1. Souvent sous d'humbles toits et dans de pauvres demeures, au milieu des calamités et des disgrâces, les cœurs s'unissent d'une plus tendre amitié qu'au sein des richesses qui excitent l'envie, qu'au milieu du luxe des cours royales, et des palais splendides, pleins de soupçons et d'embûches, où la charité est complétement éteinte, et où il n'y a que de feintes apparences d'amitié.

2. De là vient que parmi les princes et les seigneurs les traités et les conventions sont si fragiles. Les rois, les papes, les empereurs se liguent entre eux aujourd'hui; demain ils seront ennemis mortels, parce que ces apparences extérieures ne répondent pas à l'état réel de leurs cœurs et de leurs esprits : sans plus de souci du juste que de l'injuste, ils ne pensent qu'à leur intérêt.

3. Ces hommes, quoiqu'ils soient peu capables d'amitié, parce qu'elle ne se trouve pas dans ces lieux où l'on ne parle jamais ni sérieusement ni en riant sans dissimuler sa pensée, si la mauvaise fortune les réunit par hasard dans une humble cabane, ils en viennent en peu de temps à connaître l'amitié (ce qu'ils n'avaient pu faire en beaucoup d'années).

4. Le saint vieillard dans sa cellule parvint plus aisément à unir ses hôtes par le lien solide d'une affection véritable, qu'un autre n'eût pu le faire dans la cour d'un roi ; et ce lien fut ensuite si durable, qu'il ne se rompit jamais jusqu'à la mort. Il les trouva tous pleins de bonté, et leurs âmes plus pures que le plumage des cygnes.

5. Il les trouva tous aimables et courtois, non doués de cette politesse perfide que je vous dépeignais tout à l'heure, la politesse de ceux qui ne se présentent jamais à découvert et se montrent toujours

sous de fausses apparences. De tout ce qui avait pu jadis les diviser le souvenir s'effaça complétement entre eux, et quand ils seraient de la même race, issus des mêmes parents, ils ne pourraient tous s'aimer davantage.

6. Plus que tous les autres le seigneur de Montauban caressait Roger et lui témoignait des égards, tant parce qu'il avait déjà éprouvé, les armes à la main, combien il était courageux et redoutable, que parce qu'il le trouvait plus doux et plus affable que ne le fut jamais au monde aucun chevalier; mais bien plus encore parce qu'il savait combien pour divers motifs il lui avait de grandes obligations.

7. Il savait qu'il avait délivré Richardet du plus imminent péril, quand le roi d'Espagne le fit saisir dans le lit de sa fille; puis qu'il avait tiré les deux fils du duc Boves (comme je l'ai déjà raconté) des mains des Sarrasins et des bandits qui étaient avec le Mayençais Bertolas.

8. Il lui semblait que cette dette l'obligeait à lui témoigner plus d'attachement et de considération; et il éprouvait beaucoup de regret et de chagrin de n'avoir pu le faire auparavant, quand l'un était à la cour d'Afrique et l'autre au service du roi Charles. Aujourd'hui qu'il le trouve devenu chrétien, il se réjouit de pouvoir faire ce qui ne lui avait pas été possible auparavant.



Stance 9.

9. Le courtois chevalier fait à Roger toute sorte d'offres de service; il le fête, il l'honore. Le prudent ermite, voyant ces sentiments de bienveillance, saisit l'occasion et s'adresse à eux en ces termes : « L'amitié étant établie comme elle l'est entre vous, il ne reste plus (et c'est une chose que j'obtiendrai, je l'espère, sans difficultés) qu'entre vous soit encore contractée une alliance,

10. « Afin que de vos deux illustres races, qui n'ont pas d'égales en noblesse au monde, naisse une postérité qui brille d'un plus grand éclat que ne brille le soleil dans toute la sphère qu'il parcourt; qui, à mesure que s'écouleront les années et les lustres, deviendra plus glorieuse, et durera (selon que Dieu m'inspire de vous le révéler) tant que les cieux conserveront leur cours accoutumé. »

11. Continuant à parler plus ouvertement, le saint vieillard fait tant qu'il persuade à Renaud de donner Bradamante à Roger; et il n'a guère à les prier pour cela ni l'un ni l'autre. Olivier et le prince d'Anglante approuvent le projet de conclure cette union : ils espèrent que Charles et Aymon y consentiront, et que toute la France l'approuvera.

12. Voilà ce qu'ils disaient; mais ils ne savaient pas que dans ce moment Aymon, avec l'autorisation du fils de Pépin, avait pris un engagement avec l'empereur grec Constantin, qui lui demandait la main de Bradamante pour son fils Léon, héritier du grand empire. Ce jeune homme s'était enflammé pour elle sans la voir, sur ce qu'il avait entendu publier de sa vaillance.

13. Aymon lui avait répondu qu'il ne pouvait par lui seul conclure cette affaire, sans en parler auparavant à son fils Renaud, alors absent de la cour; qu'il croyait bien qu'il y consentirait avec empressement, et serait flatté de s'allier à une si haute parenté : toutefois, à cause de la grande considération qu'il avait pour son fils, il ne voulait rien décider sans lui.

14. Maintenant Renaud, qui, éloigné de son père, ignorait toutes ces démarches impériales, promit là sa sœur à Roger, de son plein gré et de l'avis de Roland et de celui de tous ceux qui étaient

avec lui dans l'ermitage, mais par-dessus tout pressé par les instances de l'ermite. Et il croyait véritablement qu'Aymon serait heureux de cette alliance.

15. Cette journée, la nuit et une grande partie du jour suivant, ils restèrent avec le sage anachorète, comme s'ils oubliaient de retourner à leur navire, quoiqu'il soufflât un vent favorable à leur voyage. Mais leurs matelots, qu'un si long séjour finissait par ennuyer, envoyaient message sur message, et les sollicitèrent tellement de partir, qu'ils se décidèrent à regret à se séparer de l'ermite.

16. Roger, qui était resté dans un si long exil sans mettre le pied hors du rocher, prit congé de ce maître respectable qui lui avait enseigné les vérités de la foi. Roland rattacha à son côté Balizarde et lui rendit l'armure d'Hector et le bon cheval Frontin, tant pour lui manifester d'une manière sensible son attachement que parce qu'ils étaient à lui auparavant.

17. Et quoique le paladin eût de meilleurs droits sur l'épée enchantée, enlevée par lui à force de peine et de travaux du formidable jardin [1], que n'en avait Roger, car celui-ci l'avait reçue du



Stance 15.

voleur [2] qui lui donna aussi Frontin, pourtant il la lui donna volontiers avec le reste des armes, aussitôt qu'il lui en fit la demande.

18. Ils furent bénis par le pieux vieillard, et ils retournèrent enfin sur leur vaisseau. Les rames furent mises à la mer et les voiles ouvertes au vent. Et ils eurent un temps si pur et si serein, qu'il n'y eut besoin ni de prières ni de vœux, jusqu'au moment où ils entrèrent dans le port de Marseille. Mais qu'ils y restent maintenant jusqu'à ce que je ramène auprès d'eux le glorieux duc Astolphe.

19. Après qu'Astolphe eut appris la nouvelle de la sanglante et triste victoire [3], voyant que désormais la France pouvait être rassurée contre les attaques de l'Afrique, il pensa à renvoyer dans son pays le roi des Nubiens, avec son armée par la même route qu'il avait prise, quand il avait marché contre Biserte.

20. Le fils d'Ogier avait déjà renvoyé la flotte qui avait détruit les païens sur mer. Par un nouveau miracle, aussitôt que le peuple noir en fut sorti, il changea en feuilles les bordages des navires, les poupes et les proues [4], et les rendit à leur premier état. Puis vint le vent, et il les emporta comme une chose légère dans les airs et les fit disparaître en un instant.

21. Toutes les troupes nubiennes partirent de l'Afrique, les unes à pied, les autres à cheval. Mais auparavant Astolphe déclara à Senape qu'il lui devait une reconnaissance infinie et éternelle, pour être venu en personne lui donner du secours avec toutes ses forces et tout son pouvoir. Enfin Astolphe leur donna à emporter le terrible et impétueux vent du midi emprisonné dans l'outre [5].

22. Il leur donna, dis-je, enfermé dans des outres le vent qui souffle ordinairement du midi avec

une telle violence, qu'il agite comme des vagues, soulève dans les airs le sable aride et le fait tourbillonner jusqu'au ciel; ils devaient l'emporter pour s'en servir sans avoir à en souffrir pendant leur trajet, et, une fois arrivés dans leur pays, le laisser sortir de sa prison.

23. On lit dans Turpin que, lorsqu'ils furent aux passages du grand Atlas, tous leurs chevaux se changèrent en rochers au même instant, de sorte qu'ils s'en retournèrent comme ils étaient venus. Mais il est temps maintenant qu'Astolphe passe en France; aussi, lorsqu'il eut pris ses dispositions dans les principales places du pays des Maures, il fit déployer les ailes à son hippogryphe.



Stance 23.

24. Il vola en Sardaigne d'un seul trait, et de Sardaigne il passa sur le rivage de la Corse; de là il tint sa route au-dessus de la mer, en tirant un peu le mors à main gauche. A la fin il arrêta sa course légère sur le littoral de la riche Provence, où il suivit à l'égard de l'hippogryphe tout ce que le saint évangéliste [6] lui avait dit.

25. Le saint évangéliste lui avait ordonné, une fois arrivé en Provence, de ne plus le monter, de ne plus chercher à dompter sa fougue impétueuse au moyen de la selle et du frein, mais de lui rendre la liberté. Déjà la plus basse planète du ciel [7], qui s'enrichit toujours de nos pertes [8], avait enlevé sa sonorité au cor, qui était devenu non pas rauque, mais tout à fait muet, aussitôt que le guerrier était entré dans le séjour divin.

26. Astolphe arriva à Marseille précisément le jour même où y étaient arrivés Roland et Olivier, et avec eux ensemble le héros de Montauban et le brave Sobrin, et Roger plus brave encore. Le souvenir de leur compagnon qui avait succombé, empêcha les paladins, ainsi heureusement réunis, de se réjouir comme ils devaient le faire dans une si grande victoire.



Stance 29.

27. On avait annoncé de la Sicile à Charles la mort des deux rois, et la prise de Sobrin; il savait que Brandimart avait été tué; il avait également appris ce qui regardait Roger. Ces nouvelles lui avaient mis la joie dans le cœur et sur le visage; elles l'avaient soulagé d'un poids intolérable, poids qui avait été si lourd à ses épaules, qu'il lui faudrait du temps pour s'en relever.

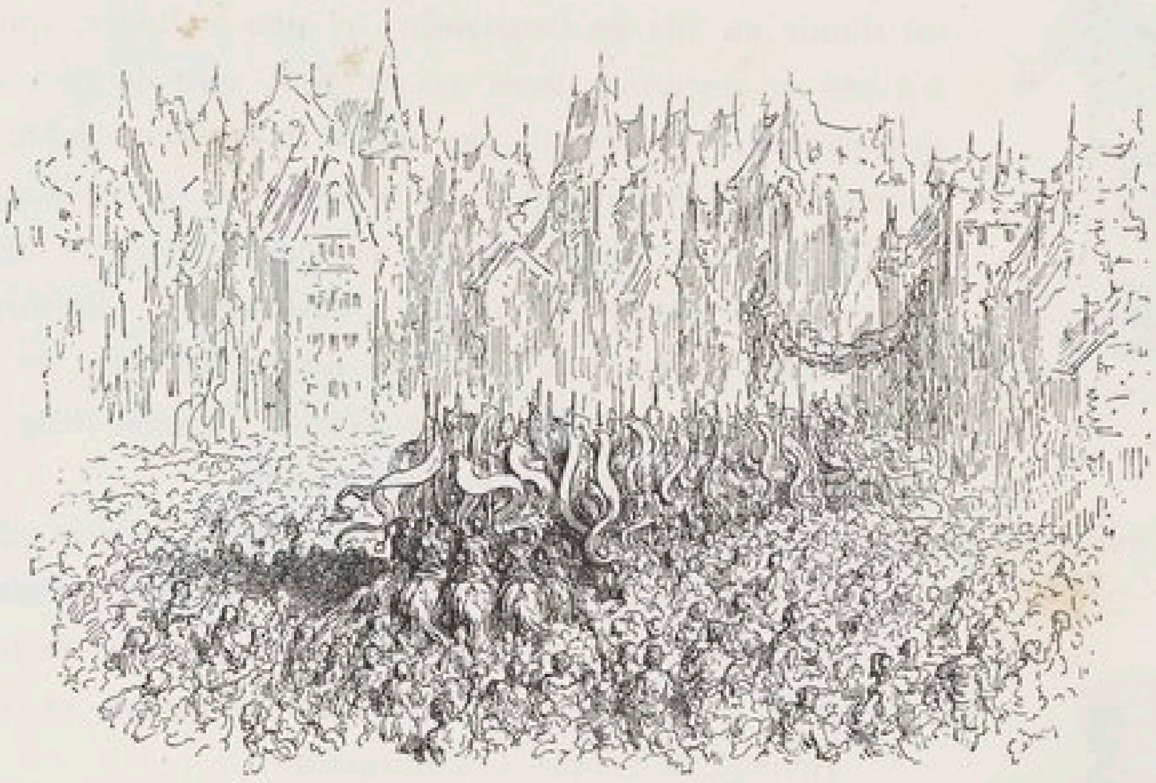
28. Pour honorer ces guerriers, qui étaient le soutien et la meilleure colonne du Saint-Empire, Charles envoya la noblesse du royaume pour aller au-devant d'eux jusqu'à la Saône. Lui-même il sortit hors des murs, avec son glorieux entourage de rois et de ducs, et avec la reine son épouse, accompagnée des plus nobles et des plus belles dames de la cour, magnifiquement parées.

29. L'empereur, le front clair et joyeux, les paladins, les amis, les parents, la noblesse, le peuple donnent au comte et aux autres d'évidents témoignages d'affection. On entend crier : Mongraine et Clermont. Les embrassades se prolongent sans fin. Renaud et Roland réunis à Olivier présentent Roger à leur souverain.



ASTOLPHE DÉCLARA A SENAPE QU'IL LUI DEVAIT UNE RECONNAISSANCE INFINIE ET ÉTERNELLE. (CHANT XLIX, STANCE 21.)

30. Et ils lui racontent qu'il était fils de Roger de Rizza, et d'un mérite égal à celui de son père. Nos escadrons peuvent dire jusqu'à quel point il est courageux et fort, et comme sont redoutables les coups qu'il porte. En ce moment arrivent Marphise et Bradamante, les deux nobles



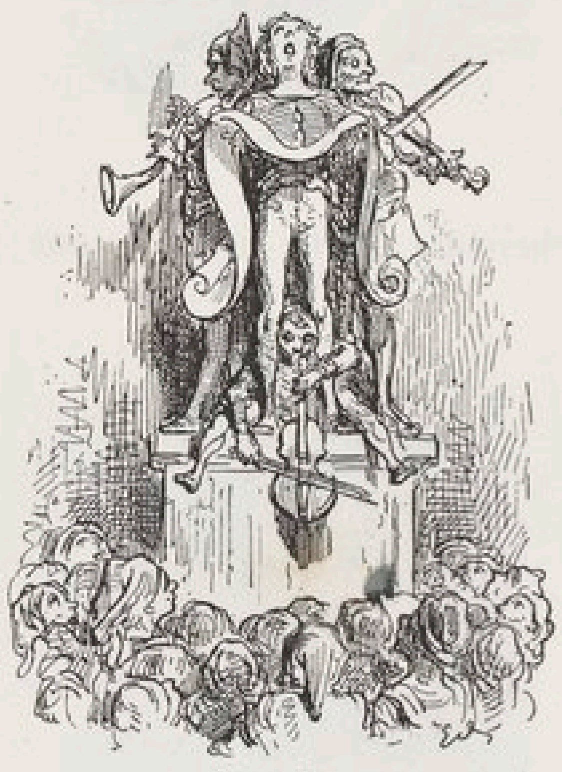
Stance 32.

et charmantes compagnes. La sœur de Roger va l'embrasser, l'autre jeune femme se tient davantage sur la réserve.

31. Roger par respect était descendu de cheval, l'empereur l'y fait remonter, et il le fait marcher à ses côtés ; il n'oublie aucune des marques d'honneur qu'il peut lui donner. Il savait bien qu'il était revenu à la vraie foi. Car aussitôt que les guerriers étaient descendus à terre, ils avaient adressé un récit détaillé à Charles.

32. Ils rentrèrent ensemble avec une pompe triomphale et en grande fête dans la ville décorée de feuillages et de guirlandes. Toutes les rues sont couvertes de tapis. Des fenêtres et des terrasses de charmantes dames et demoiselles jettent à pleines mains un nuage d'herbes et de fleurs, qui, descendant d'en haut, se répandent sur les vainqueurs et autour d'eux.

33. Çà et là, au tournant des encognures de places, on trouve des arcs de triomphe et des trophées rapidement élevés, où sont représentés les ruines et l'embrasement de Biserte et d'autres faits glorieux ; ailleurs des estrades pour différents jeux, des spectacles, des histrions, des représentations dramatiques ; et de tous les côtés était cette juste inscription : « Aux libérateurs de l'Empire. »



Stance 33.

34. Au milieu du bruit aigu des trompettes, des hautbois sonores [9], de toute sorte de musique, au milieu des rires, des applaudissements, des éclats de joie et du contentement du peuple dont la foule déborde, le grand empereur descendit à son palais, où pendant plusieurs jours cette compagnie se livra aux divertissements des tournois, des mascarades, des farces, des danses et des banquets.

35. Un jour Renaud fit savoir à son père qu'il désirait donner sa sœur à Roger; qu'en présence de Roland et d'Olivier il la lui avait promise pour femme; que ces chevaliers pensaient

comme lui, qu'il était impossible de trouver une alliance non pas préférable, mais seulement égale à celle-là au point de vue de la noblesse, de la naissance et de la valeur.



Stance 35.

36. C'est avec quelque dépit qu'Aimon apprend de son fils qu'il ait osé, sans se consulter avec lui, marier sa fille, que son intention est d'unir au fils de Constantin, et non à Roger, qui non-seulement n'a pas de royaume, mais qui ne peut dire de rien au monde : Cela m'appartient ; ne sait-il pas qu'on n'apprécie guère la noblesse et encore moins le courage, si la richesse ne les accompagne aussi ?

37. Plus encore qu'Aimon, sa femme Béatrice blâme son fils et l'accuse d'arrogance ; en secret et ouvertement elle s'oppose à ce que Bradamante devienne la femme de Roger. Elle veut de tout son pouvoir faire d'elle une impératrice du Levant. Renaud reste opiniâtre et veut tenir sa parole sans qu'il y manque un iota.

38. La mère, qui croit que sa magnanime fille partage ses désirs, l'exhorte à dire qu'elle aime mieux mourir que de devenir la femme d'un pauvre chevalier ; elle ne la regarde plus comme sa fille, si elle souffre un tel affront de son frère ; qu'elle refuse donc intrépidement, et tienne bon, car Renaud ne saurait la contraindre.



Stance 36.

39. Bradamante reste silencieuse et ne s'aventure pas à contredire les paroles de sa mère ; car elle a une telle vénération, un tel respect pour elle, qu'elle ne peut penser à ne pas lui obéir. D'un autre côté, elle regarderait comme une faute grave de consentir à dire ce qu'elle ne consent pas à faire. Elle n'y consent pas parce que cela ne lui est plus possible ; car l'Amour lui a ravi tout pouvoir de disposer de son cœur.

40. Elle n'ose ni refuser ni se montrer satisfaite ; elle se contente de soupirer sans répondre. Puis, quand elle est dans un endroit où on ne peut l'entendre, ses yeux versent des larmes à flots ; et elle fait sentir à son sein qu'elle meurtrit, à sa blonde chevelure qu'elle arrache, une partie de la douleur qui la tourmente, et c'est ainsi qu'elle se parle en exhalant ses plaintes :



Stance 40.

41. « Hélas ! ce que je désire est ce que ne veut pas celle qui doit avoir plus de pouvoir sur ma volonté que je ne puis en avoir moi-même. Aurai-je si peu de respect pour la volonté de ma mère, que je fasse passer ma volonté avant la sienne ? Ah ! quelle faute plus grave pour une demoiselle, quel tort plus coupable, que de prendre un mari contre la volonté de ceux à qui je dois toute obéissance ?

42. « O malheureuse ! la tendresse que je porte à ma mère aura-t-elle donc la puissance de faire que je t'abandonne, mon cher Roger, et que je me voue à une nouvelle espérance, à de nouveaux désirs, à un nouvel amour ? ou mettrai-je de côté la soumission respectueuse que de bons enfants doivent à de tendres parents, et aurai-je seulement égard à mes plaisirs, à mon contentement, à mon bonheur ?

43. « Hélas ! je sais tout ce que je dois faire ; quel est le devoir d'une bonne fille, je le sais. Mais à quoi cela me sert-il, si la raison n'a pas tellement de force



DES FENÊTRES ET DES TERRASSES, DE CHARMANTES DAMES JETTENT A PLEINES MAINS UN NUAGE DE FLEURS. (CHANT XLIV, STANCE 32.)

que mes sens n'en aient encore plus? Si l'Amour la chasse et l'écarte loin de moi, et ne me permet pas de disposer de moi, ou de songer seulement à en disposer, sinon qu'autant que cela lui plaît, et seulement à la condition que je dise, que je fasse tout ce qu'il a dicté.

44. « Je suis fille d'Aimon et de Béatrice, et, malheureuse, je suis l'esclave de l'Amour. Si je tombe dans l'erreur, j'espère trouver auprès des auteurs de mes jours une tendre indulgence ; mais si j'offense l'Amour, qui parviendra par ses prières à me sauver de sa fureur? Voudra-t-il entendre une seule de mes excuses, et ne pas me faire subitement mourir?

45. « Hélas! par des efforts longs et obstinés j'ai cherché à amener Roger à la vraie foi; je l'y ai amené à la fin; mais à quoi cela me sert-il, si ce que je fais de bien tourne à l'avantage d'un autre? Ainsi ce n'est pas pour elle que l'abeille renouvelle son miel, qu'elle ne possède jamais. Mais je veux plutôt mourir, avant qu'il soit vrai que je prenne un autre mari que Roger.

46. « Si je n'obéis ni à mon père ni à ma mère, c'est à mon frère que j'obéirai, à lui qui est infiniment plus sage qu'eux, lui dont le grand âge n'a pas affaibli le jugement. Et Roland lui-même donne aussi son consentement à ce que veut Renaud. J'ai pour moi celui-ci et celui-là, ces deux chevaliers que le monde honore et craint plus que tout le reste de notre famille ensemble.

47. « Si chacun proclame ces deux héros la fleur, la gloire et la splendeur de la maison de Clermont; si on les élève au-dessus des autres, s'ils les dominent plus que la tête n'est élevée au-dessus des pieds, pourquoi dois-je vouloir qu'Aimon dispose de moi avant Roland et le comte? Je dois d'autant moins le vouloir, que l'engagement avec le prince grec est douteux, tandis que j'ai été promise à Roger. »

48. Si son amante s'afflige et se tourmente, l'esprit de Roger n'est pas plus tranquille; s'il n'a pas encore entendu de rumeur répandue à ce sujet par la ville, pourtant ce n'est pas un secret pour lui. Il se lamente en lui-même de sa fortune, qui l'empêche de jouir d'un bonheur si désiré, parce qu'elle ne lui a donné ni les richesses, ni les royaumes dont elle se montre si prodigue envers tant d'autres qui en sont indignes.

49. De tous les autres biens que la nature accorde aux hommes, ou qu'on acquiert par ses propres efforts, il se voit si largement et si bien pourvu, qu'aucun autre ne s'en est jamais vu autant. Il n'est point de beauté qui ne cède à la sienne, sa force est telle qu'il est rare qu'on lui résiste; quant à la grandeur d'âme, à la noblesse royale du caractère, personne n'a plus de droits que lui à en obtenir le prix.

50. Mais le vulgaire, qui est l'arbitre de la considération, car il la donne et l'ôte à son gré (et par ce mot de vulgaire je n'excepte personne, si ce n'est l'homme sage; car ni la mitre, ni le sceptre, ni la couronne, n'en excluent les papes, les rois, les empereurs; mais ce qui sépare du vulgaire, c'est la sagesse, c'est un jugement sain, faveur que le ciel accorde à bien peu de gens) ;

51. « Ce vulgaire, pour dire ce que j'en pense, ne révère que la richesse, et ne voit rien au monde qu'il admire davantage: sans elle, quelque remarquables que soient la beauté, le courage, la force, l'adresse, la vertu, la sagesse, la bonté, il n'apprécie rien ; et plus encore [10], pour la chose dont je m'occupe en ce moment que pour tout le reste. »

52. Roger se disait : « Si Aimon est décidé à ce que sa fille soit impératrice, qu'il ne termine pas si vite avec Léon; qu'il m'accorde encore au moins un délai d'une année; pendant ce temps j'espère que je parviendrai à déposséder de l'empire Léon avec son père ; et lorsque je leur aurai enlevé la couronne, je ne serai plus un gendre indigne d'Aimon.

53. « Mais si, comme il l'a dit, il fait sans délai de Constantin le beau-père de sa fille, s'il n'a pas égard à la promesse de Renaud et de son cousin Roland, promesse qui m'a été faite en présence du saint vieillard, du marquis Olivier et du roi Sobrin, que ferai-je? Dois-je supporter une si grave offense, ou mourir plutôt que de la supporter?

54. « Ah! que ferai-je? Irai-je tirer vengeance de cet affront contre le père de Bradamante?

Je n'examine pas si j'y réussirai facilement, ou si je suis sage ou fou de le tenter. Mais je veux supposer que je mette à mort cet injuste vieillard et toute sa famille ; cela ne me rendrait pas plus content, au lieu de cela ce serait en tout contraire à mes désirs.

55. « Mon désir a toujours été et est encore de me faire aimer de ma belle maîtresse, et non de m'attirer sa haine. Mais si je tue Aimon, si j'exécute, ou si je trouve quelque dessein nuisible à son frère ou à ses autres parents, ne lui donné-je pas un juste motif de voir en moi un ennemi et de ne plus vouloir devenir mon épouse? Que dois-je faire? dois-je me résigner à l'offense? Ah! non, par Dieu; plutôt mourir !

56. « Mais non, je ne veux pas mourir; je veux au contraire la mort bien plus méritée de ce Léon Auguste, qui est venu troubler tout mon bonheur. Oui, je veux qu'il meure, ainsi que son détestable père. La belle Hélène ne coûta pas si cher à l'amoureux Troyen, ni, dans les temps les plus reculés, Proserpine à Pirithoüs, que je veux faire payer mon chagrin au père et au fils.

57. « Se peut-il, âme de ma vie, que ce ne soit pas un deuil pour toi de laisser ton Roger pour ce Grec? Ton père pourra-t-il te forcer à l'accepter, quand même il aurait avec lui tous tes frères? Mais je reste dans la crainte que tes désirs ne soient plutôt d'accord avec Aimon qu'avec moi-même, et qu'un César pour mari ne te paraisse un bien meilleur parti qu'un simple chevalier.

58. « Se pourra-t-il donc qu'un nom royal, qu'un titre impérial, que la grandeur et la pompe corrompent la belle âme, la grande valeur et la haute vertu de ma chère Bradamante, de sorte qu'elle en vienne à leur sacrifier la foi qu'elle a donnée et à violer ses promesses ? Ne doit-elle pas plutôt braver le courroux de son père que de ne pas répéter toujours ce qu'elle m'a dit une fois? »

59. Roger exhalait ces plaintes et beaucoup d'autres, s'entretenant avec lui-même; et souvent il les proférait assez haut pour qu'elles fussent recueillies par ceux qui se trouvaient alors près de lui; de sorte que plus d'une fois l'expression de son tourment fut reportée à celle pour qui il souffrait; et elle ressentait moins de douleur de ses propres peines que d'apprendre combien il s'affligeait lui-même.

60. « Mais ce qui plus que tout autre récit qu'on lui faisait des tourments de Roger la désole, c'est surtout d'apprendre que la cause de son affliction est la crainte qu'elle ne le délaisse et qu'elle ne préfère ce Grec; aussi, afin qu'il se rassure et qu'il chasse de son âme cette fausse imagination, elle lui fait adresser un jour par une de ses femmes dévouées les paroles suivantes :

61. « Roger, ce que j'ai toujours été, je veux l'être jusqu'à la mort, et au delà, si c'est possible. Que l'Amour me soit favorable ou me traite avec dédain, que la Fortune m'élève ou m'abaisse, ma fidélité sincère sera comme un rocher immobile que les flots et le vent cherchent de toutes parts à ébranler; je n'ai jamais changé, ni dans le calme, ni dans la tempête, et je ne changerai jamais.

62. « On verra la lime ou un ciseau de plomb façonner le diamant de diverses manières, avant que les coups de la Fortune, avant que les colères de l'Amour brisent la constance de mon cœur; on verra le torrent troublé et retentissant remonter vers la cime des Alpes, avant que par de nouveaux événements, heureux ou funestes, mes pensées prennent une autre direction.

63. « C'est à vous, Roger, que j'ai donné sur moi un souverain empire, plus fort peut-être qu'on ne le pense. Je sais bien que jamais à un prince nouveau ne fut jurée une fidélité plus absolue que celle-là. Je sais bien que ni roi ni empereur au monde ne possède un État plus solidement établi. Vous n'avez pas besoin de faire des fossés, ni des tours, dans la crainte qu'un autre ne vienne vous l'enlever.

64. « Sans que vous enrôliez aucun soldat, il ne subira point d'assaut auquel il ne soit capable de résister. Ce n'est pas la richesse qui peut triompher de moi, un bien si méprisable ne peut séduire un noble cœur. Ce n'est pas non plus la noblesse, ni la splendeur d'une couronne, qui ordinairement éblouit les yeux du vulgaire imbécile. Quant à la beauté, si puissante sur les âmes frivoles, en verrai-je jamais une qui me plaise plus que la vôtre?

65. « Vous n'avez pas à craindre qu'une image nouvelle puisse se graver dans mon cœur : la vôtre

y a pénétré si avant, qu'elle n'en peut plus sortir; car je n'ai pas un cœur de cire, je l'ai prouvé: l'Amour, quand il y traça votre image, ne lui donna pas un seul coup, il lui en donna cent avant de l'entamer.

66. « L'ivoire, les gemmes et toutes les pierres dures les plus difficiles à graver, peuvent se briser plutôt que de recevoir une figure différente de celle qu'on y avait gravée d'abord. Mon cœur n'est pas différent du marbre ou de toute autre pierre qui résiste au fer. L'amour peut le briser tout entier avant de pouvoir y graver d'autres traits aimés que les vôtres. »

67. A ces paroles, elle en ajouta beaucoup d'autres pleines de tendresse, de fidélité et de consolations, capables de lui rendre mille fois la vie, s'il l'avait mille fois perdue; mais au moment où ils croyaient leurs espérances le plus à l'abri de la tempête, sur le point d'entrer au port, une nouvelle bourrasque impétueuse et sombre les rejeta en pleine mer, bien loin du rivage.

68. Bradamante, qui voudrait faire pour Roger bien plus encore qu'elle n'a promis, rappelant dans son cœur son courage ordinaire, et laissant de côté toute circonspection, se présente un jour devant Charles et lui dit : « Sire, si j'ai jamais rendu à Votre Majesté quelque service qu'elle ait approuvé, qu'elle veuille bien ne pas me refuser un don.

69. « Et avant que je lui soumette ma prière d'une manière plus expresse, qu'elle me promette, sur sa parole royale, de me l'accorder; et je veux qu'elle reconnaisse ensuite que ma demande est juste et honorable. — Tes vertus, ma chère fille, répondit Charles, méritent que je t'accorde ce que tu demandes, et je te jure de te satisfaire, quand même tu me demanderais une partie de mon royaume.



Stance 69.

70. « — Le don que j'implore de Votre Altesse, dit la jeune fille, c'est que vous ne me laissiez pas donner un époux qui ne se montrerait pas plus vaillant que moi dans les armes. Avec quiconque veut m'obtenir, j'ai d'abord à me mesurer à la joute ou l'épée à la main. J'appartiendrai au premier qui me vaincra; que celui qui sera vaincu cherche une compagne ailleurs. »

71. L'empereur lui dit d'un air content que cette demande était bien digne d'elle, et qu'elle eût l'esprit tranquille, qu'il ferait justement ce qu'elle désirait. Cette conversation n'eut pas lieu si secrètement que le bruit n'en vînt rapidement au dehors; le jour même elle parvint aux oreilles de la vieille Béatrice et du vieil Aimon.

72. Tous les deux, également irrités contre leur fille, eurent une grande colère; car ils voyaient bien, à ses demandes, que c'était Roger plus que Léon qu'elle désirait; et pour empêcher promptement que cela ne s'effectuât suivant ses vues et ses désirs, ils l'enlevèrent furtivement de la cour et l'emmenèrent entre eux à Rochefort.

73. C'était une forteresse que Charles, peu de jours auparavant, avait donnée à Aimon, située entre Perpignan et Carcassonne, dans une position très-importante, sur le rivage de la mer. Là ils la retenaient comme prisonnière, avec la pensée de l'envoyer un jour dans le Levant, afin que de toute façon, de bon gré ou malgré elle, elle laissât là Roger et prît Léon pour époux.

74. La vaillante femme, qui n'était pas moins modeste que courageuse et forte, bien qu'on ne lui eût pas donné de gardes et qu'on lui eût laissé la liberté de franchir les portes et de rentrer, restait cependant soumise au joug paternel; mais elle était résolue à souffrir la prison et la mort, toute espèce de tourments et de cruautés, plutôt que de renoncer jamais à Roger.

75. Renaud, qui voit que sa sœur lui est retirée des mains par la ruse d'Aimon, qu'il ne pourra plus disposer d'elle, et qu'il aura fait à Roger une vaine promesse, se plaint de son père, et l'accuse

hautement, sans souci du respect filial. Mais Aimon s'inquiète peu de telles paroles, et il prétend disposer de sa fille à son gré.

76. Roger, qui apprend cela, a peur de perdre pour toujours celle qu'il aime, et craint que Léon, s'il reste longtemps en vie, ne l'obtienne par force ou par amour; sans en parler à personne, il se met en tête de faire en sorte qu'il meure et que d'Auguste il devienne dieu [11]. Enfin, si son espérance n'est pas trompée, il veut ravir au fils et au père tout à la fois la vie et l'empire.

77. Il revêt l'armure qui appartint jadis au Troyen Hector, puis à Mandricard ; il fait mettre la selle à son bon cheval Frontin, et il change de cimier, d'écu et de soubreveste. Il ne veut pas, pour cette entreprise, prendre l'aigle d'argent en champ d'azur, mais il préfère avoir sur son écu une licorne blanche comme un lis sur champ de gueules [12].

78. Il choisit le plus fidèle de ses écuyers et ne veut être accompagné d'aucun autre, et il lui ordonne de ne jamais révéler en aucun lieu qu'il est Roger. Il traverse la Meuse, le Rhin, passe des contrées de l'Autriche en Hongrie, et, longeant la rive droite de l'Ister (Danube), il chevauche jusqu'à ce qu'il arrive à Belgrade.

79. A l'endroit où la Save se jette dans le Danube et prend avec lui son cours vers la grande mer, il voit dans des pavillons et des tentes une grande armée réunie sous l'étendard impérial, parce que Constantin se propose de reprendre cette ville que les Bulgares lui ont enlevée. Constantin y est en personne, il est accompagné de son fils et de toutes les forces de l'empire grec.

80. L'armée bulgare lui fait front dans Belgrade, et dehors sur toute la montagne jusqu'à l'endroit où le fleuve en baigne le pied. Les deux armées viennent s'abreuver à la Save. Les Grecs cherchaient à jeter un pont sur le fleuve, les Bulgares se tenaient en armes pour l'empêcher, au moment où Roger arriva, et en ce moment une grande mêlée était engagée entre les deux armées.

81. Les Grecs sont quatre contre un, et ils ont des bateaux et des ponts à jeter sur l'eau; ils font mine de vouloir fièrement passer par force sur la rive gauche. Pendant ce temps Léon, par un stratagème caché, s'éloignant du fleuve, fait un grand circuit dans le pays, puis, se rabattant, jette les ponts sur l'autre rive et passe en toute hâte.

82. Puis, avec un grand détachement de cavalerie et d'infanterie, car il n'avait pas moins de vingt mille hommes, il s'avance le long de la rivière, et, tombant sur le flanc des ennemis, il leur livre un vigoureux assaut. L'empereur, aussitôt qu'il voit son fils paraître sur la rive gauche, ajoutant les ponts aux ponts, les bateaux aux bateaux, passe de l'autre côté avec toute son armée.

83. Le général, le roi des Bulgares, audacieux et prudent, un véritable preux, se portait çà et là, cherchant en vain à parer une attaque si impétueuse, quand Léon, l'entourant d'un bras nerveux, lui fit tomber son cheval sous lui; et comme il ne voulait pas se rendre prisonnier, mille épées le menacèrent de le mettre à mort.

84. Jusque-là les Bulgares avaient tenu tête ; mais quand ils virent que leur chef leur était enlevé et que la tempête devenait tout autour d'eux plus furieuse, ils tournèrent les épaules du côté où tout à l'heure étaient leurs visages. Roger, qui s'avançait mêlé aux Grecs, voyant cette déroute, sans se donner le temps de réfléchir, se dispose à secourir les Bulgares, parce qu'il déteste Constantin et plus encore Léon.

85. Il éperonne Frontin, dont la course ressemble à celle du vent, et qui devance tous les coursiers. Il s'avance au milieu des soldats épouvantés qui, abandonnant la plaine, se sauvaient vers la montagne. Il en arrête un grand nombre, leur fait faire volte-face contre l'ennemi, puis il abaisse sa lance et pousse son destrier d'un air si terrible, que jusque dans le ciel Mars et Jupiter en sont intimidés.

86. Devant tous les autres il distingue un chevalier dont le vêtement était de pourpre brodé

d'or, et qui portait un panache de soie avec toute sa tige, semblable à un épi de millet. C'était un neveu de Constantin par sa sœur, mais il ne lui était pas moins cher que son fils. Il brise son écu et son habit comme du verre et il fait sortir sa lance un palme derrière le dos.

87. Il le laisse mort, saisit Balizarde et fond sur les groupes qu'il voit le plus près de lui ; il se précipite sur l'un, sur l'autre, fend la tête à celui-ci, la tranche à celui-là, plonge son épée dans la poitrine, dans le flanc, dans la gorge de ceux qu'il attaque, taille des bustes, des hanches, abat des bras, des mains, des épaules, et un ruisseau de sang court dans la vallée.

88. A la vue de ces coups, il n'est plus personne qui ose résister, tant chacun est épouvanté ! de sorte que la face de la bataille change subitement. Les Bulgares, qui fuyaient tout à l'heure, reprennent courage, font volte-face, et donnent la chasse aux Grecs. En un moment on voit tous les rangs débandés et tous les étendards mis en fuite.

89. Léon Auguste, en voyant fuir ses troupes, s'était retiré sur le haut d'une colline, d'où il découvrait tout le champ de bataille ; triste et épouvanté, il dirigeait toute son attention sur ce chevalier, qui lui tuait tant de monde et par qui seul ses forces étaient détruites ; et, quoiqu'il lui inflige un tel échec, il ne peut s'empêcher de l'admirer et de vanter sa supériorité dans les armes.


Stance 86.

90. Il devine bien, à ses armoiries, à son costume, à la richesse de son armure étincelante d'or, que ce guerrier, bien qu'il vienne au secours de ses ennemis, n'est pourtant pas un des leurs. Il contemple avec stupeur ses exploits surhumains, et parfois il se met à penser qu'un ange détaché du chœur céleste est descendu pour punir les Grecs, qui ont tant et tant de fois offensé Dieu.

91. Comme il avait le cœur noble et magnanime, tandis que tant d'autres n'auraient pour lui que de la haine, il se sent épris de sa vaillance et il ne voudrait pas lui voir faire du mal. Il lui aurait été moins pénible de voir mourir six de ses sujets pour un qui est frappé, et de perdre en outre la moitié de son royaume, que de voir donner la mort à un si digne chevalier.

92. Tel qu'un jeune enfant, si sa mère qu'il aime, dans un moment de colère, le bat et le repousse, n'a point recours à sa sœur ou à son père, mais retourne à elle et l'embrasse avec douceur ; tel Léon, bien que Roger taille en pièces ses premiers bataillons et menace les autres, ne peut le haïr, parce que sa haute valeur lui inspire encore plus d'admiration que ses offenses ne le poussent à la colère.

93. Mais si Léon admire et aime Roger, il me semble qu'en échange il ne trouve chez celui-ci que des sentiments contraires ; Roger le hait et n'a pas de plus grand désir que de lui donner la mort de sa main. Il le cherche partout des yeux, il demande qu'on le lui indique ; mais la bonne chance et la prudence de l'habile prince grec ne permirent pas qu'ils se rencontrassent jamais.

94. Pour que son armée ne soit pas entièrement taillée en pièces, Léon fait sonner la retraite, et il envoie en diligence un courrier à l'empereur pour le prier de se replier et de repasser le fleuve, heureux si le passage ne lui était pas encore enlevé ; et lui-même, avec le peu de troupes qu'il put réunir, revint sur ses pas au pont qu'il avait déjà traversé.

95. Un grand nombre de soldats qui avaient été tués sur la montagne et au bord du fleuve restèrent au pouvoir des Bulgares, et ils y seraient tous restés, si le fleuve ne les avait séparés et mis à l'abri. Beaucoup tombèrent des ponts et se noyèrent, et beaucoup, sans jamais retourner

la tête, s'en allèrent au loin chercher un gué ; beaucoup enfin furent emmenés prisonniers à Belgrade.

96. La bataille était finie pour ce jour-là ; les Bulgares n'y auraient recueilli que des revers et de la honte, à la suite de la mort de leur chef, si le guerrier n'avait vaincu, ce brave guerrier sur l'écu vermeil duquel était peinte une blanche licorne. Tous se rassemblent avec joie autour de celui à qui ils doivent cette victoire et lui font fête.

97. On le salue, on se prosterne devant lui, on lui baise les mains, les pieds. C'est à qui parviendra à l'approcher : heureux celui qui le voit de près, plus heureux encore celui qui le touche ; car il croit toucher quelque être divin et surnaturel. Tous ils le conjurent, avec des cris qui montent jusqu'au ciel, d'être leur roi, leur capitaine, leur guide.



Stance 95.

98. Roger leur répond qu'il sera leur capitaine, leur roi, tout ce qu'ils voudront, mais qu'il ne désire mettre la main ni à un sceptre, ni à un bâton de commandement, qu'il ne veut même pas entrer ce jour-là dans Belgrade ; qu'avant que Léon Auguste s'éloigne et repasse le gué, il veut le suivre, ne pas perdre ses traces jusqu'à ce qu'il le rejoigne et lui donne la mort ;

99. Que c'est dans ce seul dessein et non pour autre chose qu'il vient de faire plus d'un millier de milles. Aussi, sans s'arrêter, il quitte l'armée et se dirige vers le chemin qu'on vient de lui indiquer, et par lequel Léon vole vers le pont, avec la crainte de trouver peut-être le passage fermé. Il se hâte tellement de suivre ses traces, qu'il n'appelle ni n'attend son écuyer.

100. Léon a tant d'avance dans sa fuite (car on peut bien dire que c'est une fuite plutôt qu'une retraite), qu'il trouve le passage libre et ouvert. Puis il fait couper le pont et laisse les bateaux en flammes. Roger n'y arrive que lorsque le soleil a caché ses rayons. Il ne sait où aller loger. Il marche en avant à la clarté de la lune ; mais il ne trouve ni château ni village.

101. Comme il ne sait où s'arrêter, il chemine toute la nuit sans descendre de cheval. Aux premières lueurs du nouveau soleil, il aperçoit à main gauche une ville, où il se propose de se reposer

toute cette journée, afin de réparer les fatigues de Frontin à qui, sans s'arrêter ni lui ôter la bride, il avait fait faire tant de milles.

102. Le seigneur de ce pays était Ungiard, très-cher à Constantin, son suzerain. En vue de cette guerre, il y avait rassemblé un grand nombre de cavaliers et de fantassins. Roger y entre, l'entrée n'étant refusée à personne, et il y est si bien reçu, qu'il ne lui vient pas à l'esprit de pousser plus avant pour avoir un gîte meilleur et mieux fourni.

103. Sur le soir un chevalier roumain vint loger dans la même auberge. Il s'était trouvé à cette rude bataille où Roger avait combattu pour les Bulgares. Il avait eu grand'peine à s'échapper de ses mains; mais il était plus épouvanté qu'on ne le fut jamais, de sorte qu'il tremble encore, et il croit toujours avoir à sa poursuite le chevalier de la Licorne.

104. Aussitôt qu'il voit cet écu, il reconnaît que le chevalier qui porte cette armure est celui qui a infligé une telle défaite aux Grecs et dont le bras a tué tant de monde. Il court au palais, demande une audience pour communiquer un avis important à ce seigneur. Il est introduit aussitôt, et dit ce que je me réserve de vous dire dans l'autre chant.





CHANT QUARANTE-CINQUIÈME

1. Plus vous voyez un malheureux mortel s'élever sur la roue instable de la Fortune, plus tôt vous le verrez tomber et, dans sa chute, montrer ses pieds où il a présentement la tête. Citons comme exemple de ces revers : Polycrate [1], le roi de Lydie [2], Denys [3], et beaucoup d'autres que je ne nomme pas, qui du faîte de leur gloire furent précipités en un jour dans l'extrême misère.

2. De même, dans un sens contraire, plus l'homme est abaissé, plus il est au bas de la roue, plus approche le moment où il va remonter, s'il lui est accordé d'en faire le tour. Tel avait presque posé la tête sur le billot, qui le lendemain a donné des lois au monde. Servius [4], Marius [5], Ventidius [6], en ont été la preuve dans l'antiquité, et le roi Louis [7] de nos jours ;

3. Le roi Louis, beau-père du fils de mon duc, lui qui, battu à Saint-Aubin et tombé dans les mains de son ennemi, fut sur le point de perdre la tête. Peu de temps avant, le grand Mathias Corvin [8] courut encore un plus grand danger. Puis, ce moment passé, l'un devint roi de France, et l'autre roi de Hongrie.



Stance 4.

4. Par les exemples dont les histoires anciennes et modernes sont remplies, on voit que le bien va derrière le mal et le mal derrière le bien. Les revers et les triomphes se remplacent successivement. Il ne faut pas que l'homme ait confiance dans ses

trésors, dans ses victoires, dans la force de son empire ; il ne faut pas se désespérer quand la Fortune vous plonge dans l'adversité, parce que sa roue tourne sans cesse.

5. Roger, par la victoire qu'il avait remportée sur Léon et sur l'empereur son père, en était venu à un tel excès de confiance dans sa fortune et dans sa grande vaillance, que, sans compagnon, sans aide, à lui seul, il se sentait le cœur de tuer de sa main le fils et le père au milieu de cent escadrons de cavaliers et de fantassins armés.

6. Mais cette Fortune, qui ne veut pas qu'on compte sur elle, lui fit voir en peu de jours comment elle élève rapidement, et bientôt vous met à bas ; comment, tout à coup hostile, elle redevient bientôt favorable. Elle le lui fit connaître ici, par le chevalier qui, dans la sanglante bataille, avait eu tant de peine à lui échapper, et qui se hâte de faire fondre sur lui tous les malheurs et toutes les humiliations.

7. Celui-ci fit savoir à Ungiard comment le guerrier qui avait battu les troupes de Constantin, et les avait affaiblies pour longtemps, s'était arrêté là tout le jour et devait y rester la nuit, et que, sans nouvelles fatigues, sans nouveaux combats, en saisissant l'occasion aux cheveux et en faisant cet homme prisonnier, il permettra à son roi de profiter de sa captivité pour remettre les Bulgares sous le joug.



Stance 7.

8. Ungiard apprit d'une foule de gens qui s'étaient sauvés de la bataille et réfugiés auprès de lui (il en arrivait un nombre infini par petits groupes, parce que tous n'avaient pu passer le pont), comment s'était produit ce désastre où la moitié des Grecs avaient été détruits, et comment un chevalier avait, à lui seul, taillé une armée en pièces et sauvé l'autre.

9. Ungiard s'étonne que, de lui-même, sans être poursuivi, il soit venu donner tête baissée dans les filets ; et il lui fait bonne mine, et l'on voit combien il est satisfait à son visage, à ses gestes, à la gaieté de son langage ; il attend que Roger soit au lit, endormi, puis il envoie tout doucement ses gens, et il fait prendre au lit le brave chevalier, qui ne se doutait de rien.

10. Roger, trahi par son propre écu, reste dans la ville de Novengrade prisonnier d'Ungiard, le plus cruel des hommes, qui se fait une merveilleuse fête de cette aventure. Que peut faire Roger ? Il est nu et déjà garrotté quand il se réveille. Ungiard envoie un courrier à franc étrier porter rapidement la nouvelle à Constantin.

11. Constantin pendant la nuit avait retiré toutes ses troupes des rives de la Save, et il les avait ramenées avec lui dans Beltech, ville appartenant à son beau-frère Androphile, père du guerrier dont les armes avaient été percées et brisées, comme si elles avaient été de cire, à la première rencontre avec le vigoureux chevalier actuellement prisonnier d'Ungiard.

12. Là l'empereur faisait fortifier les murailles et réparer les portes ; car il craint que les Bulgares, sous la conduite d'un guerrier si redoutable, ne se contentent pas de lui faire peur et ne massacrent le reste de ses troupes. Maintenant qu'il apprend qu'il est prisonnier, il ne les craint plus, quand même ils auraient avec eux l'univers entier.

13. L'empereur nage dans une mer de lait, il ne se possède plus de joie. « La nation bulgare est décidément perdue, » dit-il d'un air joyeux et assuré. Comme celui qui, dans un combat, aurait coupé les deux bras de son adversaire serait assuré de le vaincre ; tel l'empereur est plein de confiance et se réjouit d'avance de la victoire, maintenant qu'il apprend que le guerrier est pris.

14. Le fils n'a pas moins de motifs que le père de se réjouir ; car, outre qu'il espère recouvrer Belgrade et soumettre tout le pays qui appartenait aux Bulgares, il se propose en outre de gagner par ses bienfaits l'amitié du guerrier et de l'attirer dans son parti. Il n'aura à envier à Charlemagne ni Roland ni Renaud, si celui-ci devient son compagnon d'armes.

15. Bien différent de ce désir est celui de Théodora, dont Roger a tué le fils avec sa lance, dont le fer, entré par la mamelle, traversa les épaules et sortit un palme derrière. Elle va se jeter aux pieds de Constantin, dont elle était la sœur, et par les pleurs abondants qui tombaient sur son sein, elle le toucha et l'émut d'une pitié profonde.

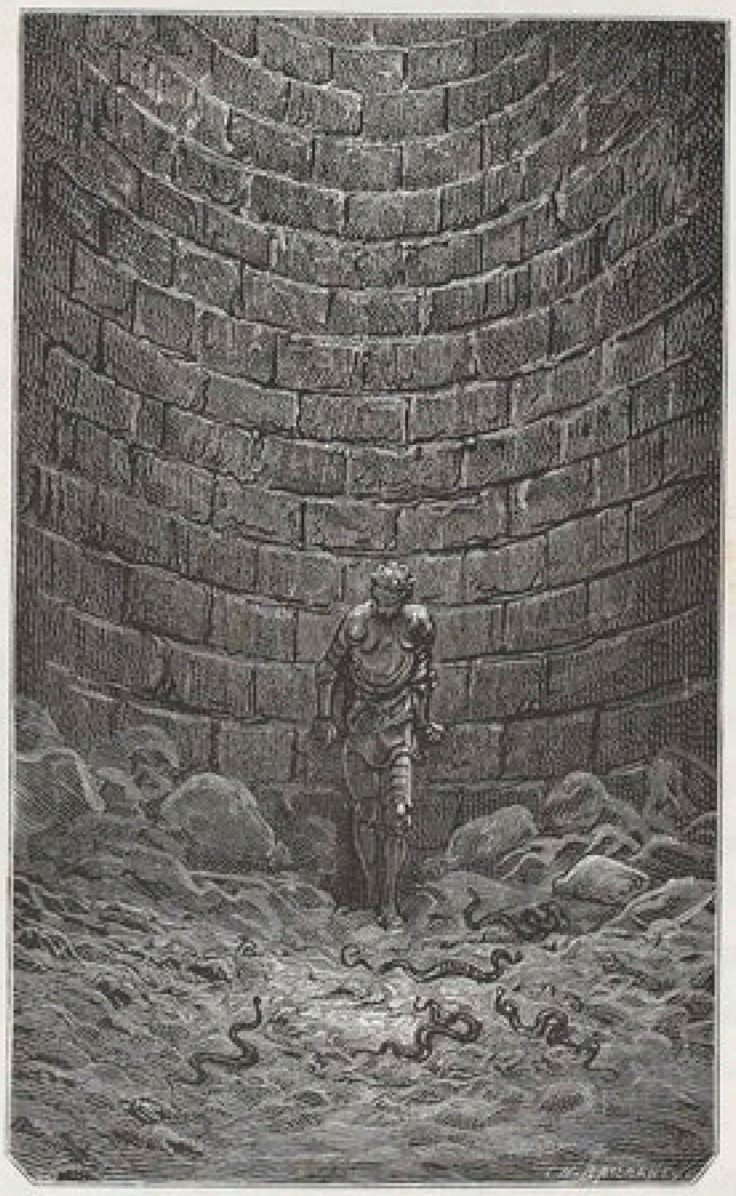
16. « Je ne me lèverai pas de tes pieds, disait-elle, si tu ne m'accordes, monseigneur, de me venger de ce traître qui a tué mon fils, maintenant que nous le tenons prisonnier. Outre qu'il était ton neveu, tu sais combien il t'aimait, tu sais combien de hauts faits il a accomplis pour toi; et tu vois si je serais coupable de ne pas le venger de celui qui lui a donné la mort.



Stance 18.

17. « Tu vois que, prenant pitié de notre douleur, Dieu a égaré ce barbare, et, pour nous le livrer, l'a fait tomber comme un oiseau dans le filet, afin que sur les bords du Styx mon fils ne reste pas longtemps sans vengeance. Abandonne-le-moi, seigneur, et permets que par les tourments que je lui infligerai je soulage les miens. »

18. Il y a tant d'éloquence dans ses pleurs, dans ses lamentations touchantes, dans ses paroles, dans son obstination à ne vouloir jamais se lever de ses pieds (quoique trois ou quatre fois Constantin eût inutilement tenté de la décider à se relever ou de la relever lui-même), qu'à la fin il est obligé de la satisfaire; il ordonne donc qu'on amène le prisonnier et qu'on le remette entre les mains de Théodora.



Stance 20.

19. Afin de ne pas perdre trop de temps à ce récit, amener le chevalier de la Licorne, le livrer aux mains de la cruelle Théodora, il n'y fallut que l'intervalle d'un jour. Le faire écarteler vif, lui infliger en public une mort honteuse et ignominieuse, semble à celle-ci un supplice trop doux; elle songe, elle s'ingénie à en imaginer un inusité, effroyable.

20. Les mains, les pieds, le cou chargés de chaînes, cette cruelle femme le fait mettre au fond d'une tour obscure où n'entra jamais un rayon de soleil; hors un peu de pain moisi, elle lui fait retirer toute espèce d'aliments; et on l'en laisse même manquer pendant deux jours; elle lui avait donné un geôlier encore plus disposé qu'elle à le torturer.

21. Oh! si la belle et vaillante fille d'Aimon, si la magnanime Marphise, avaient appris que Roger, en prison, souffrait de pareilles tortures, l'une et l'autre, pour le délivrer, se seraient exposées au risque de périr. Bradamante, pour lui porter secours, n'aurait eu égard ni à Béatrix ni à Aimon.

22. Cependant le roi Charles, lui ayant fait la promesse que son intention était de ne pas lui laisser donner un époux, qui, dans l'épreuve des armes, serait moins vaillant et moins fort qu'elle,

fit publier à son de trompe sa volonté non-seulement dans sa cour, mais dans tous les territoires soumis à son empire, et la renommée s'en répandit bientôt par tout le monde.

23. Le ban contenait cette condition : « Quiconque désire obtenir la fille d'Aymon pour épouse devra s'éprouver contre elle, l'épée à la main, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil; si jusqu'à ce terme il a résisté sans être vaincu, la jeune femme, sans autre explication, devra se reconnaître vaincue par lui, et ne pourra refuser de le prendre pour époux. »

24. L'édit ajoutait qu'elle donnait le choix des armes, sans s'inquiéter de savoir qui serait le prétendant. Et elle pouvait bien le faire, car elle excellait à toute espèce d'armes, soit à pied, soit à cheval. Aymon, qui ne peut ni ne veut faire opposition à la couronne, est à la fin forcé de céder; et après bien des consultations, il se décide à retourner à la cour avec sa fille.

25. Quoique la mère eût encore du dépit et de la colère contre la fille, cependant, par respect pour elle-même, elle lui fit faire des habits riches et élégants, de formes et de couleurs variées. Bradamante alla à la cour avec son père, et, quand elle n'y retrouva pas son amant, cette cour ne lui parut plus aussi belle qu'elle le lui semblait d'ordinaire.



Stance 22.

26. Quand on a vu, aux mois d'avril ou de mai, un jardin paré de belles fleurs et de verdure, si on le revoit après que le soleil, inclinant ses rayons vers le sud, a déjà raccourci le jour, on le trouve désert, laid et sauvage; de même la guerrière, à son retour, trouve la cour abandonnée par Roger bien différente de ce qu'elle l'avait laissée à son départ.

27. Elle n'ose demander ce qu'il en est, afin de ne pas éveiller sur elle plus de soupçons; mais elle prête l'oreille et, sans faire de questions directes, elle s'efforce sans cesse de faire en sorte qu'on lui parle de Roger. On sait bien qu'il est parti; mais quel chemin a-t-il pris? personne n'a d'idée certaine à cet égard, parce qu'en partant il n'a rien dit à personne, si ce n'est à l'écuyer qu'il a emmené avec lui.

28. Oh! comme elle soupire, comme elle craint en apprenant qu'il a en quelque sorte fui loin d'elle! Et par-dessus tout quelle inquiétude l'accable qu'il ne s'en soit allé pour parvenir à l'oublier! qu'en voyant Aymon contre lui et toute espérance perdue de pouvoir jamais devenir son époux, il ne se soit éloigné d'elle peut-être dans l'espérance de se dégager de son amour;

29. Et que, pour l'arracher plus tôt de son cœur, il n'ait formé quelque dessein d'aller de royaume en royaume chercher une beauté qui lui fasse oublier son premier amour, comme on dit que parfois on chasse d'un morceau de bois un clou avec un autre. A ces pensées en succèdent ensuite de nouvelles qui lui peignent Roger plein de fidélité.

30. Et elle se reproche d'avoir prêté l'oreille à un soupçon si injuste, si insensé : c'est ainsi qu'une de ses pensées défend Roger et qu'une autre l'accuse; et elle les écoute tour à tour. Tantôt elle s'attache à celle-là, tantôt à celle-ci, sans se décider pour l'une ou pour l'autre. Toutefois elle incline plutôt à l'opinion qui lui est la plus agréable, l'opinion contraire lui fait horreur.

31. Parfois aussi, quand il lui revient à l'esprit tout ce que lui a dit plusieurs fois son cher Roger, elle s'afflige, elle se repent, comme d'une faute grave, de s'être abandonnée au soupçon et à la jalousie. Et, comme si elle était en présence de Roger, elle s'avoue coupable et se

frappe la poitrine. « J'ai tort, dit-elle, et je m'en aperçois; mais qui en est la cause, est cause encore de pis.

32. « L'Amour en est la cause, lui qui a gravé dans mon cœur ton image si charmante et si gracieuse, et y a mis près de ton courage ton esprit, tes vertus, que chacun vante; et il me semble impossible que, partout où on pourra connaître tes qualités, toutes les femmes, toutes les jeunes filles, n'en soient pas éprises, et qu'elles n'emploient pas toute leur adresse pour te détacher de mon amour et t'enchaîner à elles.

33. « Ah! si l'Amour avait gravé dans mon âme ta pensée, comme il y a gravé tes traits, je suis certaine que je la verrais à découvert, telle que je la suppose en ce moment où elle m'est cachée, et que je serais à l'abri de cette jalousie qui vient à tout moment m'assaillir; et tandis que c'est à grand'peine que je puis maintenant l'éloigner de moi, elle resterait non-seulement repoussée et vaincue, mais éteinte.

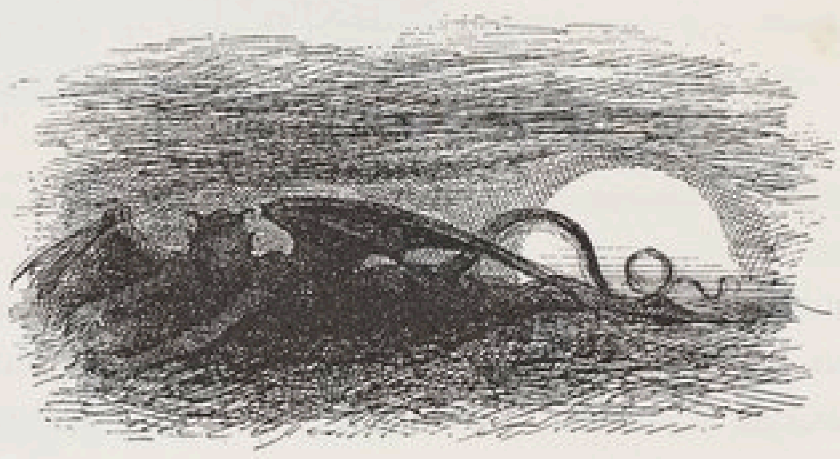


Stance 31.

34. « Je ressemble à l'avare qui a l'esprit tellement occupé de son trésor, qu'il est pour ainsi dire enfoui avec lui; qu'il ne peut vivre en paix s'il en est loin, et redoute toujours qu'on ne le lui dérobe. Roger, maintenant que je ne peux ni te voir ni t'entendre, l'inquiétude est bien plus forte en moi que l'espérance, et, quelque vaine et trompeuse que je la croie, je ne puis faire autrement que de m'y abandonner.

35. « Mais mes yeux n'apercevront pas plus tôt la douce clarté de ton charmant visage, caché aujourd'hui pour moi, contre toute attente, ô mon cher Roger, dans je ne sais quel coin du monde, que mes fausses craintes seront dissipées et entièrement détruites par une véritable espérance. Ah! reviens, mon Roger, reviens me consoler et me rendre l'espoir presque tué en moi par la crainte.

36. « Comme au coucher du soleil les ombres grandissent et donnent naissance aux vaines terreurs, et comme au retour du jour son éclat dissipe l'ombre et rassure les cœurs timides; ainsi, en l'absence de Roger, je me sens envahie par la crainte; si je vois Roger, la crainte s'évanouit dans mon âme. Ah! reviens vers moi, Roger, ah! reviens, avant que la crainte ait tout à fait étouffé l'espérance.



Stance 36.

37. « Comme à la nuit la plus petite flamme est brillante et s'éteint aussitôt qu'il fait jour; ainsi, quand mon soleil me prive de le voir, les craintes funestes se lèvent dans mon esprit; mais il ne paraît pas plus tôt à l'horizon, que mes craintes s'enfuient, et que l'espérance revient. Ah! reviens à moi, reviens, ô chère lumière, et chasse les craintes funestes qui me consument.

38. « Si le soleil s'éloigne et laisse les jours raccourcis, tout ce que la terre avait de charmes se cache; les vents mugissent et apportent de la neige et de la grêle, les oiseaux ne chantent plus, on ne voit ni fleur ni feuillage; ainsi, toutes les fois que tu me retires ta joyeuse clarté, ô mon beau soleil, mille craintes toujours injustes font en mon cœur plusieurs fois dans l'année un âpre hiver.

39. « Ah! reviens à moi, mon soleil, reviens et ramène le doux printemps si désiré; fais fondre la neige et la glace, et rends la sérénité à mon esprit nébuleux et sombre. » Comme se lamente Progné ou Philomèle, qui, étant sortie pour chercher la nourriture de ses petits, trouve le nid vide, ou comme gémit le tourtereau qui a perdu sa compagne;

40. Ainsi se désolait Bradamante, qui craignait qu'on ne lui eût enlevé son cher Roger; elle baignait souvent de larmes son visage, mais le plus secrètement qu'elle pouvait. Oh! combien elle se désolerait davantage, si elle savait ce qu'elle ignorait, que son époux était en prison, dans la peine, dans les tourments, et condamné à une mort cruelle!

41. La cruauté que la barbare vieille exerce contre le brave chevalier, qu'elle tient prisonnier et à



Stance 39.

qui elle se prépare à donner la mort au milieu de tortures inouïes, de supplices inconnus, parvient aux oreilles du généreux fils de César, par la volonté de la bonté suprême, qui inspire à son cœur le désir de le secourir et de ne pas laisser périr tant de vertus.

42. Le généreux Léon, qui aime Roger (sans savoir toutefois que c'est Roger), touché de cette valeur qu'il déclare unique et qui lui semble surhumaine, se consulte, forme de nombreux desseins, ourdit diverses trames, et trouve enfin le moyen de le sauver, de manière que sa tante cruelle ne se tienne pas pour offensée et ne l'accuse pas.

43. Il parle secrètement à celui qui tenait les clefs de la prison, et il lui dit qu'il désirait voir le chevalier avant que le terrible arrêt rendu contre lui fût exécuté. La nuit venue, il prend avec lui un serviteur sûr, hardi, vigoureux, habitué aux querelles et aux rixes; et il obtient du geôlier qu'il vienne lui ouvrir sans dire à personne qu'il est Léon.

44. Le geôlier, n'ayant avec lui aucun des siens, mène secrètement Léon et l'homme qui l'accompagne à la tour où est celui qu'on réserve au dernier supplice. Entrés là, pendant que le geôlier leur

tourne le dos pour ouvrir le guichet, ils lui jettent tous les deux au cou un nœud coulant et ils se hâtent de l'expédier.

45. Ils ouvrent la trappe, puis, se suspendant à la corde attachée là pour cet usage, Léon, une torche allumée à la main, se laisse descendre à l'endroit où était Roger privé de la clarté du soleil. Il le trouve tout le corps enchaîné et étendu sur une grille à peine à un palme de l'eau. Un mois passé dans un tel lieu, et un espace de temps plus court encore aurait suffi, sans autre moyen, pour causer sa mort.

46. Léon embrasse Roger avec la plus tendre compassion, et lui dit : « Chevalier, votre valeur m'enchaîne volontairement à vous par des nœuds éternels et indissolubles, et me pousse à prendre plus à cœur votre intérêt que le mien, et à ne pas m'inquiéter de ma sûreté pour vous procurer la vôtre ; elle est cause que je fais passer votre amitié avant ce que je dois à mon père et à tout ce que j'ai de parents au monde.

47. « Apprenez que je suis Léon, fils de Constantin, qui viens vous porter secours en personne, comme vous voyez, au risque, si jamais cela était su de mon père, d'être chassé par lui ou d'en être toujours vu d'un œil irrité, parce qu'il vous hait à cause de ses troupes rompues et massacrées par vous à Belgrade. »

48. Il continua à lui dire plusieurs autres choses propres à le faire revenir de la mort à la vie ; et en même temps il le débarrassait de ses chaînes. « Je vous ai une grâce infinie, lui dit Roger, et cette vie dont aujourd'hui vous me faites don, je veux que toujours elle vous soit restituée quand vous voudrez la reprendre, et toutes les fois qu'il faudra la sacrifier pour votre service. »



Stance 44.

49. Roger fut tiré de ce lieu obscur, et le geôlier y resta mort à sa place; ni lui ni les autres ne furent reconnus. Léon mena Roger à sa demeure, où il lui conseilla de rester caché et en sûreté pendant quatre ou six jours. Pendant ce temps il lui ferait ravoir ses armes et son vigoureux destrier, que lui avait enlevés Ungiard.

50. Au jour on trouva la prison ouverte, Roger sauvé et le geôlier étranglé. On soupçonne celui-ci, celui-là ; tout le monde en parle ; et personne ne devine la vérité. On aurait plutôt soupçonné tous les autres hommes que Léon ; pour le plus grand nombre il semble qu'il aurait eu de justes motifs de le faire mourir, et non de lui porter secours.

51. Roger reste confus, émerveillé de tant de courtoisie. Combien il est loin de la pensée qui l'avait conduit là à travers tant de milles ! Si l'on comparait à ce premier sentiment le second qu'il éprouve actuellement, ils ne se ressembleraient ni l'un ni l'autre : le premier n'était que haine, colère et poison ; le second est plein de reconnaissance et de tendresse.

52. Il ne cesse de rêver la nuit, le jour ; il n'a pas d'autre souci, d'autre désir, que de s'acquitter de l'immense obligation qu'il lui a par quelque généreuse réciprocité d'un service égal ou plus grand. Il lui semble que, s'il lui consacre sa vie entière, qu'elle soit courte ou longue ; s'il s'expose à mille morts certaines, il ne peut faire assez pour lui qu'il ne mérite davantage.

53. Cependant était parvenue en cet endroit la nouvelle du ban publié par le roi de France : que celui qui voudrait épouser Bradamante devrait éprouver ses forces contre elle à l'épée et à la lance. Cette nouvelle plaît si peu à Léon, qu'on voit son visage pâlir, parce qu'il sait bien, en homme qui connaît ses forces, qu'il ne peut être dans les armes l'égal de cette guerrière.

54. Il se consulte en lui-même, et il reconnaît qu'il peut suppléer par l'adresse à son manque de vigueur, en faisant comparaître avec ses armoiries ce guerrier dont il ne sait pas encore le nom ; car il juge que pour la force et le courage il peut résister à quelque Français que ce soit ; et il croit bien

que, s'il le charge de soutenir pour lui l'épreuve, Bradamante sera vaincue et forcée de se soumettre.

55. Mais il a deux choses à faire : l'une est d'amener ce chevalier à accepter l'entreprise; l'autre, de le présenter à sa place dans la lice, de manière qu'on ne se doute de rien. Il le fait demander, il lui expose l'affaire, et il le prie de la façon la plus pressante d'être le champion qui viendra à ce combat sous un autre nom et avec des armoiries d'emprunt.

56. L'éloquence du Grec était très-persuasive; mais ce qui était bien plus puissant que son éloquence, c'était la grande obligation que Roger lui avait, obligation dont rien ne devait jamais le dégager; si bien que, quelque dur que cela lui parût, pour ne pas dire impossible, il lui répondit, avec un visage plus joyeux que son cœur, qu'il était prêt pour lui à entreprendre toutes choses.

57. Quoique, aussitôt cette parole prononcée, il se sente atteint au cœur d'une douleur cruelle; quoique jour et nuit elle le harcèle à chaque instant, qu'elle l'afflige et le tourmente sans relâche; quoiqu'elle lui montre sa mort comme inévitable, cependant il ne se laisse jamais aller à dire qu'il s'en repent; car, avant de ne pas obéir à Léon, il est prêt à souffrir non pas une, mais mille morts.

58. Il est bien certain de mourir, car s'il laisse la femme qu'il aime, il faut qu'il laisse aussi la vie. Ou les angoisses de la douleur l'accableront, ou si l'affliction et le désespoir ne le font pas mourir, de ses propres mains il brisera les liens qui retiennent son âme et l'arrachera de son être. Car toute autre chose lui sera plus facile que de se résigner à voir que Bradamante ne soit pas à lui.

59. Il est disposé à mourir, mais quel genre de mort il veut choisir, il ne saurait le dire. Parfois il pense à feindre d'être moins fort et à présenter à la jeune femme son flanc désarmé; car y eut-il jamais une mort plus heureuse que celle qu'il recevrait de ses mains? Puis il comprend que si c'est par sa faute, à lui, qu'elle n'est pas la femme de Léon, il n'aura pas rempli son obligation,

60. Parce qu'il a promis d'entrer en champ clos pour un combat singulier contre Bradamante, non de faire semblant, et de s'en tenir à un vain simulacre qui ne rendrait à Léon aucun service. Il restera donc fidèle à sa promesse; et, quoiqu'il soit assailli tantôt par une pensée, tantôt par une autre, il les chasse toutes et ne s'en tient qu'à celle qui l'exhorte à ne pas manquer à sa parole.

61. Léon, avec l'autorisation de son père Constantin, avait déjà fait préparer les armes et les chevaux, et réunir une suite nombreuse comme il convient à son rang, et il s'était mis en route. Il emmenait avec lui Roger, à qui il avait fait rendre ses bonnes armes et Frontin. Et ils marchèrent si bien, de journée en journée, qu'ils se trouvèrent en France, puis à Paris.

62. Léon ne voulut pas entrer dans la ville, il fit tendre ses pavillons dans la campagne; et le même jour il fit, par des ambassadeurs, informer le roi de France de son arrivée. La nouvelle en fut bien accueillie par le roi, qui lui fit courtoisement plusieurs visites et lui offrit des présents. Léon lui exposa les motifs de son voyage et le pria d'en hâter le dénoûment;

63. De faire entrer en champ clos la jeune guerrière qui ne veut pas d'un mari moins fort qu'elle, puisqu'il était venu dans l'intention de l'obtenir pour femme, ou d'en recevoir la mort. Charles consentit à la demande, et le lendemain il la fit paraître hors des portes de la ville dans la lice qui pendant la nuit avait été dressée à la hâte au pied des hautes murailles.

64. La nuit qui précéda le jour fixé pour le combat fut pour Roger semblable à celle que passe le condamné qui va mourir le matin. Il avait choisi de combattre tout couvert de son armure, parce qu'il ne voulait pas être reconnu; il ne voulut se servir ni de cheval ni de lance, et il ne prit d'autre arme offensive que son épée.

65. S'il ne prit pas de lance, ce n'est pas qu'il redoutât la lance d'or qui appartint à l'Argail, puis à Astolphe, à qui succéda Bradamante, et qui avait le don de faire vider les arçons. Personne ne savait qu'elle eût ce pouvoir, ou que cela provînt de l'art magique, excepté seulement le roi [9] qui la fit faire et la donna à son fils.

66. Et même, Astolphe et Bradamante, qui l'avaient portée depuis, croyaient que c'était leur propre vigueur, et non l'enchantement, qui leur avait donné cet avantage dans les joutes, et qu'avec toute

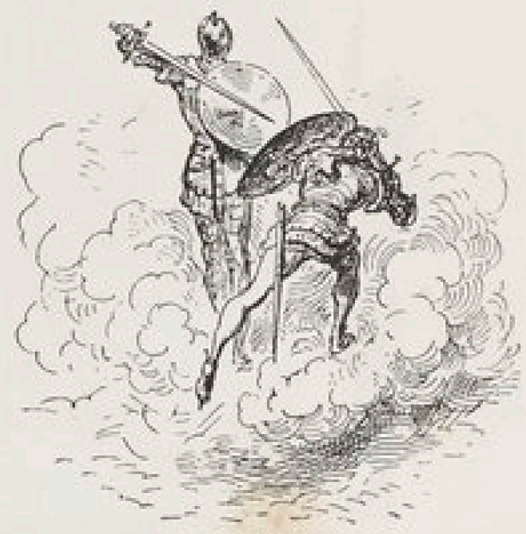
autre lance qu'ils auraient trouvée ils en auraient fait autant. La seule raison pour laquelle Roger ne veut pas jouter, c'est qu'il ne veut pas faire voir son cheval Frontin.

67. Car, si Bradamante le voyait, elle pourrait facilement le reconnaître, elle qui l'avait monté et l'avait longtemps gardé avec elle à Montauban. Roger, qui n'a qu'un objet en vue, qui n'a qu'une idée dans l'esprit, empêcher qu'il ne soit reconnu par elle, ne veut avoir ni Frontin ni aucune autre chose qui puisse le trahir.

68. Il veut même pour cette lutte avoir une autre épée, parce qu'il savait que, contre Balisarde, il n'y a pas de cuirasse qui ne semble molle comme de la pâte ; qu'il n'y a pas de trempe qui résiste à sa fureur : il amortit même avec un marteau tout le tranchant de cette autre épée, pour qu'elle soit moins redoutable. C'est avec de telles armes que Roger, aux premières lueurs qui se montrent à l'horizon, entre dans le champ clos.

69. Afin de se faire prendre pour Léon, il endosse la cotte d'armes que Léon portait auparavant, et il porte sur son bouclier rouge l'aigle à deux têtes. Et cette substitution pouvait se faire d'autant plus facilement qu'ils étaient aussi grands et aussi forts l'un que l'autre. Pendant que l'un se présente dans la lice, l'autre ne se laisse voir par personne.

70. Les intentions de la guerrière étaient bien différentes de celles de son antagoniste : si Roger martèle son épée pour en émousser la pointe et le tranchant, la jeune femme aiguise la sienne et fait tout ce qu'elle peut pour qu'elle traverse le fer et pénètre jusqu'au vif, pour que chacun de ses coups soit si tranchant, si perçant, qu'il aille toujours trouver le cœur.



Stance 74.

71. Tel on voit un cheval de course attendant, plein de feu, aux barrières le signal du départ ; il ne peut tenir ses pieds en repos, ses narines sont gonflées, ses oreilles tendues ; telle l'intrépide jeune femme, qui ne sait pas que c'est là Roger contre qui elle va se battre, attend impatiemment le signal de la trompette, et ne peut tenir en place ; il semble que du feu coule dans ses veines.

72. Ainsi que parfois, après un coup de tonnerre, s'élève soudain un vent terrible, qui bouleverse les flots de la mer, qui dans un moment soulève des nuages de poussière de la terre jusqu'au ciel, les bêtes sauvages, le berger avec son troupeau prennent la fuite, et l'air se résout en pluie et en grêle ; ainsi, en entendant le signal, Bradamante saisit son épée et attaque son Roger.

73. Mais le chêne antique et le mur épais d'une tour bien solide sur ses fondements ne cèdent pas plus au souffle de Borée, ni le dur rocher aux flots d'une mer en courroux, qui ne cessent de l'assaillir jour et nuit, que le brave Roger en sûreté sous les armes que Vulcain donna jadis au Troyen Hector, ne cède à la tempête des coups que la haine et la fureur font pleuvoir sur ses flancs, sur sa poitrine ou sur sa tête.

74. La guerrière attaque tantôt de taille, tantôt d'estoc, et toute son attention se dirige à faire pénétrer son épée entre le fer et le fer, de manière à éteindre, à assouvir son courroux. Elle cherche à atteindre, tantôt un de ses flancs, tantôt un autre ; elle dirige ses attaques dans tous les sens, elle se ronge de dépit et se désole de voir qu'aucune de ses tentatives ne lui réussisse.

75. Comme celui qui assiége une ville défendue par de forts retranchements et d'épaisses murailles, lui donne de fréquents assauts, tantôt il veut en abattre les portes, tantôt les tours élevées, tantôt il en fait combler les fossés, en vain il expose ses soldats à la mort, il ne parvient pas à trouver une brèche par où il puisse pénétrer ; ainsi la guerrière se démène, se tourmente et ne peut ouvrir ni plastron ni maille.

76. Elle fait voler des étincelles tantôt de son bouclier, tantôt de sa cuirasse ou de son casque,

par des milliers et des milliers de coups de taille ou de revers qu'elle fait pleuvoir sur ses bras, sur sa poitrine, sur sa tête, plus serrés que la grêle qui tombe sur le toit sonore des maisons de campagne. Roger se tient sur ses gardes, il se défend avec une grande adresse et évite de la blesser.

77. Il s'arrête, il voltige, il recule, et les mouvements de son bras suivent souvent ceux de ses pieds; tantôt il oppose son écu, ou il tourne son épée du côté où il voit la main de son ennemie tourner la sienne. Ou il ne la frappe pas, ou, s'il la frappe, il prend soin de ne la toucher qu'à l'endroit où il pense lui faire moins de mal. Bradamante voudrait bien, avant que ce jour finisse, terminer enfin ce combat.

78. Elle se rappelle les conditions du ban et reconnaît quel est son danger si elle ne se hâte pas. Car si, en une journée, elle ne prend pas ou ne tue pas son prétendant, c'est elle-même qui sera prise. Déjà Phébus, près des colonnes d'Hercule, était sur le point de plonger sa tête dans la mer, quand elle commença à se défier de ses forces et à perdre l'espoir.

79. Plus l'espoir l'abandonne, plus s'augmente sa fureur, plus elle redouble ses coups; car elle voudrait bien briser enfin ces armes qu'elle n'a pas encore entamées pendant toute une journée. Elle est comme celui qui, ayant une tâche à finir et ayant été trop lent, voit déjà venir la nuit, se presse en vain, se tourmente, s'excède, jusqu'à ce que la force et le jour viennent à lui manquer à la fois.



Stance 76.

80. O malheureuse jeune fille, si tu connaissais celui à qui tu désires donner la mort, si tu savais que c'est ce Roger auquel sont attachés tous les fils de ta vie : je sais bien que c'est toi que tu voudrais tuer avant lui, et que tu l'aimes plus que toi-même. Je sais enfin que, lorsque tu sauras que celui contre qui tu t'escrimes est Roger, tu seras désolée des coups que tu lui portes.

81. Charles et beaucoup d'autres avec lui, qui croyaient que c'était ici Léon et non Roger, ayant vu combien, dans cette épreuve des armes contre Bradamante, il montrait de force et de légèreté, et avec quelle adresse il savait se défendre sans la blesser, changent d'opinion et se disent : « Ils se conviennent parfaitement tous les deux; en vérité il est bien digne d'elle, et elle digne de lui. »

82. Lorsque Phébus est tout entier caché dans la mer, Charles fait séparer les combattants et décide que Bradamante doit accepter Léon pour époux et ne peut être admise à le refuser. Roger, sans prendre de repos dans la lice, sans retirer son casque ou s'alléger de sa cotte de mailles, monte sur un petit cheval et s'en retourne en grande hâte aux pavillons où Léon l'attend.

83. Léon jette ses bras fraternellement deux et trois fois au cou du chevalier; puis, lui retirant le casque du visage, il le couvre de baisers avec un grand élan de tendresse. « Je veux, dit-il, que tu disposes de moi comme il te plaira; jamais tu ne pourras trouver ma reconnaissance lassée; tu peux user de moi et de mes États au gré de tes désirs.

84. « Je ne vois pas de récompense qui puisse jamais acquitter l'obligation que je t'ai; non, pas même si, enlevant la couronne de ma tête, je venais la poser sur la tienne. » Roger, dont l'âme est en proie aux angoisses d'une profonde douleur, qui a la vie en horreur, répond à peine, rend au prince les armoiries qu'il lui avait empruntées, et reprend celles de la licorne.

85. Il affecte de se montrer fatigué, abattu, et il se retire le plus tôt qu'il peut. Revenu à son logis, quand on est à la moitié de la nuit, il s'arme complétement, selle son destrier, et, sans prendre congé,

sans être entendu de personne, il monte à cheval et se dirige par le chemin qui semble le mieux plaire à son Frontin.

86. Frontin, marchant par des routes droites ou par des chemins de traverse, tantôt au milieu des bois, tantôt en rase campagne, transporte toute la nuit son maître qui ne cesse un instant de se lamenter. Il appelle la mort, et c'est en elle qu'il espère trouver enfin un terme à son implacable douleur; il ne voit que la mort qui puisse finir son insupportable martyre.



Stance 86.

87. « De qui, disait-il, dois-je, hélas! me plaindre pour m'avoir en un instant ravi tout mon bonheur? Et si je ne veux pas supporter l'injure sans vengeance, à qui dois-je m'en prendre? Hors moi-même, je ne puis voir personne qui m'ait offensé et qui ait amené mon malheur. C'est donc de moi que je dois me venger, de moi qui ai commis tout le mal.

88. « Encore si je n'avais fait cette injure qu'à moi-même, je pourrais peut-être me le pardonner, quoique bien difficilement; je puis même dire que je ne le voudrais pas. Maintenant, quand je pense que Bradamante la ressent et en souffre autant que moi, je me le pardonnerais encore moins! Quand bien même je me pardonnerais, il ne faut pas que je la laisse sans vengeance.

89. « Pour la venger, je dois donc et de toute manière je veux mourir, et cela ne me coûte pas,

car, hors la mort, je ne vois aucune autre chose qui puisse me défendre de mon excessive douleur. Seulement je m'afflige de n'être pas mort alors que je ne l'avais pas encore offensée. Oh! qu'il eût été heureux pour moi de mourir alors que j'étais prisonnier de la cruelle Théodora !



Stance 92.

90. « Si elle m'avait mis à mort, ou tourmenté auparavant selon les inspirations de sa cruauté, j'aurais eu du moins l'espoir de retrouver chez Bradamante de la pitié pour mon sort. Mais quand elle saura que j'ai plus aimé Léon qu'elle-même, et que volontairement je me suis privé de sa possession pour la lui laisser, mort ou vivant, n'aura-t-elle pas un juste motif de me haïr ! »

91. En exhalant ces plaintes et beaucoup d'autres qu'accompagnaient ses soupirs et ses sanglots, il se trouve au lever du nouveau soleil, au milieu de bois obscurs dans des lieux incultes et déserts. Et comme il est au désespoir, comme il veut mourir et cacher sa mort autant qu'il le pourra, ce lieu lui paraît très-retiré et propre à l'exécution de son projet.

92. Il s'engage dans le fourré du bois, là où les branches entre-croisées lui semblent donner l'ombre la plus épaisse. Mais auparavant il éloigna de lui Frontin tout à fait débarrassé de ses harnais, et il lui donna la liberté. « O mon cher Frontin, lui dit-il, s'il m'était permis de te donner une récompense digne de tes mérites, tu aurais peu à envier au cheval [10] qui s'envola au ciel et tient sa place parmi les constellations.



Stance 94.

93. « Je sais que ni Cillare, ni Arion [11] ne fut meilleur que toi et ne mérita plus d'éloges, ni aucun autre cheval dont les Grecs ou les Latins ont parlé. S'ils t'égalèrent par leurs autres qualités, je sais qu'aucun d'eux ne peut se vanter d'avoir jamais eu la faveur et l'honneur dont tu as joui;

94. « Puisque tu as été cher à la dame la plus noble, la plus valeureuse et la plus belle qui soit ou qui ait jamais été. C'est elle qui te nourrissait, qui de sa main te mettait le mors et la selle. Oui, tu étais cher à ma dame. Ah! pourquoi l'appeler encore ma dame, puisqu'elle n'est plus à moi, puisque je l'ai donnée à un autre? O mon Dieu! pourquoi tardé-je encore de tourner en ce moment cette épée contre moi? »

95. Si Roger s'afflige et se tourmente dans cette solitude où il émeut de pitié les bêtes sauvages et les oiseaux (car il n'y a pas d'autre être qui entende ses cris, qui voie les larmes qui inondent son sein), ne pensez pas qu'à Paris Bradamante se trouve plus contente, car elle n'a plus de prétexte pour repousser Léon ou retarder son mariage avec lui.

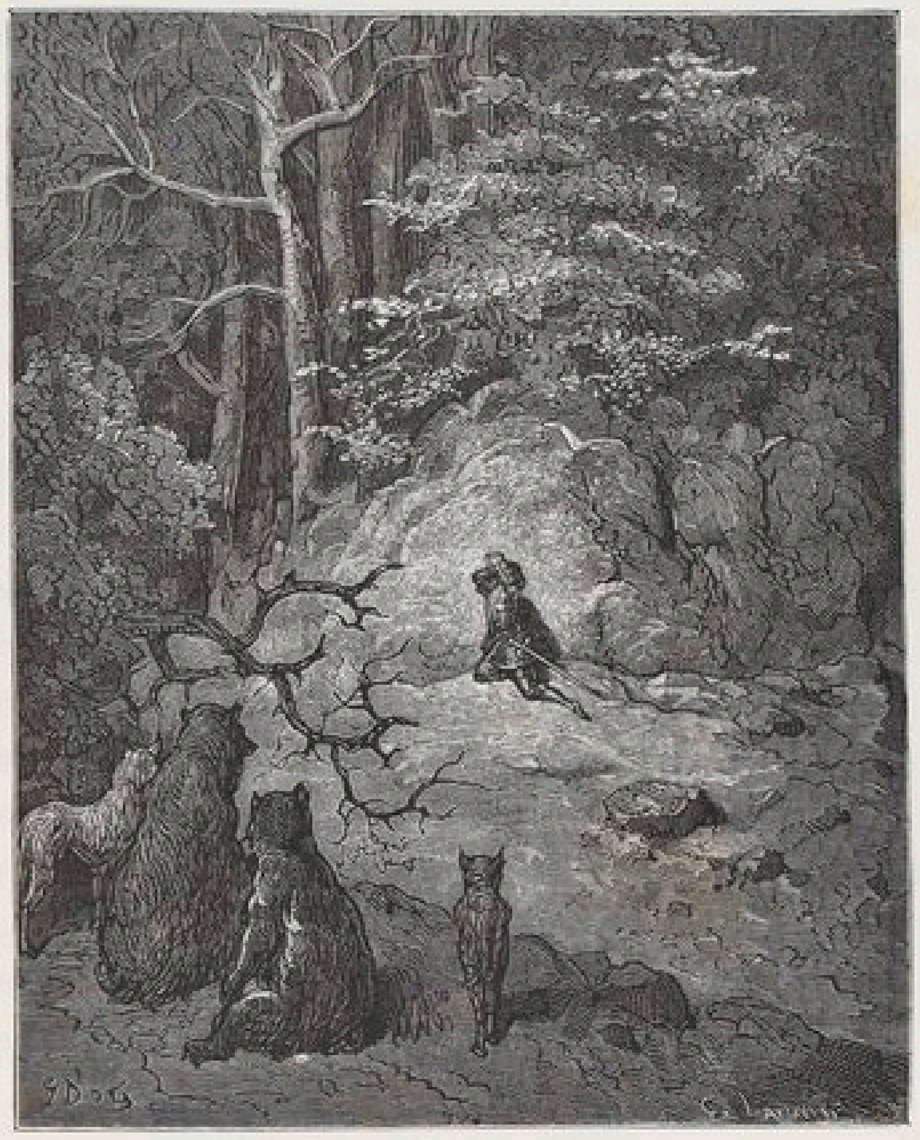
96. Toutefois, avant d'avoir un autre époux que son cher Roger, elle veut faire tout ce qu'il est possible



SI ROGER S'AFFLIGE ET SE TOURMENTE DANS CETTE SOLITUDE. (CHANT XLV, STANCE 95.)

de tenter : manquer à sa parole, soulever l'inimitié de Charles, de la cour, de ses parents et de ses amis, et, quand elle n'aura plus d'autre ressource, finir par se donner la mort avec du poison ou avec son épée; car elle aime beaucoup mieux cesser de vivre que de vivre à jamais séparée de Roger.

97. « Hélas! mon cher Roger, disait-elle, où es-tu allé? Se peut-il que tu sois assez loin pour ne pas avoir entendu parler de ce ban dont tout le monde, excepté toi seul, a eu connaissance? Si tu l'avais connu, je sais que personne ne serait accouru plus tôt que toi. Malheureuse que je suis! quelle autre chose puis-je imaginer, sinon ce qu'on peut rêver de plus funeste?



Stance 95.

98. « Comment est-il possible, Roger, que toi seul tu n'aies pas su ce que tout le monde a appris? Si tu l'as appris sans voler aussitôt vers moi, ne faut-il pas que tu sois mort ou prisonnier? Mais comment savoir la vérité? Ce fils de Constantin t'aura peut-être tendu quelque embûche? le traître t'aura fermé la route, afin que tu n'arrives pas ici avant lui.

99. « Si j'ai demandé à Charles la faveur de ne pas être donnée à un époux moins vaillant que moi, c'était dans la pensée que tu étais le seul à qui je ne pourrais résister les armes à la main. Hors toi seul je n'estimais personne; mais Dieu m'a punie de cette confiance présomptueuse, puisque celui qui de sa vie n'a jamais fait un exploit honorable, m'a ainsi vaincue.

100. « Si je suis vraiment vaincue pour n'avoir pu ni le tuer ni le vaincre (ce qui ne me paraît pas juste), je ne me rendrai jamais à l'opinion de Charles sur ce point. Je sais que je me ferai accuser d'inconstance si je reviens maintenant sur ce que j'ai dit auparavant; mais je ne suis ni la première femme ni la dernière qui ait paru ou qui paraisse inconstante.

101. « Il suffit que, dans la fidélité à garder à mon amant, je me montre plus inébranlable qu'un rocher, et que je surpasse de beaucoup en cela toutes les femmes qui furent jamais dans les temps antiques, ou qui vivent de nos jours. Que pour le reste on m'accuse d'inconstance, peu m'importe, pourvu que cette inconstance me soit profitable; pourvu que je ne sois pas contrainte à prendre cet autre pour époux, je consens à ce que l'on dise que je suis plus mobile que la feuille. »



Stance 102.

102. C'est en disant ces paroles et d'autres encore, souvent interrompues par ses soupirs et ses larmes, qu'elle passa toute cette nuit qui succéda à la journée fatale; mais après que la déesse de la nuit [12] se fut retirée avec ses ombres dans les cavernes cimmériennes [13], le ciel qui, dans ses décrets éternels, avait résolu qu'elle épouserait Roger, vint à son secours.

103. Le matin il fit paraître Marphise devant Charles : cette fille altière dit qu'on faisait une grande injure à son frère Roger, et qu'elle ne voulait pas souffrir qu'on lui ravît son épouse, sans même lui en dire un seul mot, et qu'elle se charge de prouver contre qui que ce soit que Bradamante est la femme de Roger.

104. Et avant tous les autres, c'est à elle-même qu'elle veut prouver d'abord, si par hasard elle avait l'audace de le nier, qu'en sa présence elle avait dit à Roger ces paroles que prononcent ceux qui se marient, et que leur union avait été tellement consacrée entre eux par la cérémonie ordinaire, qu'ils ne peuvent plus disposer d'eux-mêmes, ni se quitter l'un l'autre pour faire un autre mariage.

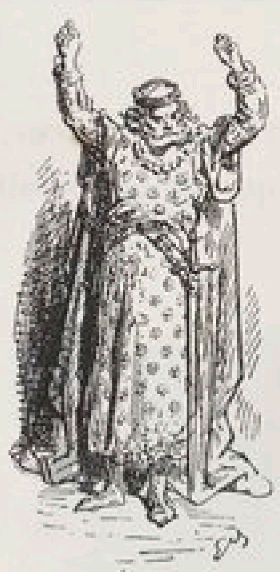

Stance 103.

105. Que ce que Marphise disait là fût vrai ou faux, elle le disait toutefois; je crois que c'était plutôt dans la pensée de s'opposer, à tort ou à raison, à Léon que dans celle de dire la vérité ; je crois qu'elle le faisait d'accord avec Bradamante, qui ne voyait pas de moyen plus honnête et plus prompt pour exclure Léon et conserver Roger.

106. Le roi, très-troublé de cette difficulté, fit appeler à l'instant Bradamante; et en présence d'Aymon, il lui fait connaître tout ce que Marphise a entrepris de prouver. Bradamante tient le visage baissé vers la terre, reste confuse sans nier et sans avouer, de manière qu'on peut facilement comprendre que Marphise a dit la vérité.

107. Ces déclarations qu'ils entendent font plaisir à Renaud ainsi qu'au comte d'Angers ; car cela pourra être cause qu'on ne poursuivra pas plus avant l'alliance que Léon regardait déjà comme conclue ; qu'enfin Roger, malgré l'obstination d'Aymon, obtiendra la belle Bradamante, et qu'ils pourront la lui donner sans querelles, sans l'enlever de force des mains de son père.

108. Si les amants se sont fait entre eux ces promesses, la chose est assurée et ne peut plus tomber à terre ; ils obtiendront ainsi plus honnêtement, et sans nouvelles luttes, ce qu'ils lui ont promis. « Tout cela, disait Aymon, c'est un complot ourdi contre moi; mais vous faites erreur; car tout ce que vous avez concerté entre vous fût-il vrai, je ne suis pas encore vaincu pour cela.


Stance 108.

109. « Car, en supposant (ce que je n'accorde pas, ce que je ne veux pas croire encore) que cette sotte ait fait à Roger les promesses que vous dites, et que Roger en ait fait autant à son égard, quand et en quel lieu cela est-il arrivé ? Je voudrais bien en entendre un récit plus clair, plus net et plus précis. Ce que je sais, c'est que cela n'a pu avoir lieu avant que Roger eût été baptisé.

110. « Si cela s'est passé avant que Roger fût chrétien, je ne saurais m'en soucier; car, elle étant chrétienne et lui païen, je ne puis croire que le mariage soit valable. Ce n'est pas une raison pour que Léon ait en vain affronté les risques du combat. Et je ne suppose pas que notre empereur veuille pour cela revenir sur sa parole.

111. « Ce que vous me dites aujourd'hui, il fallait me le dire quand l'affaire n'était pas encore entamée et que Charles n'avait pas encore, aux prières de cette folle, publié son ban, qui a amené ici Léon pour se battre. » C'est ainsi qu'Aymon disputait contre Renaud et contre Roland, pour faire rompre l'engagement pris entre les deux amants; et Charles restait à les écouter sans vouloir se prononcer pour l'un ou pour l'autre.

112. Comme on entend murmurer le feuillage, quand Auster ou Borée souffle sur les cimes des hautes forêts, ou comme frémissent les flots sur le rivage, quand Éole entre en furie contre Neptune; ainsi une rumeur qui s'élève, qui court, qui se répand par toute la France, fournit tant à dire et à entendre sur ce débat, que de tous côtés on ne parle pas d'autre chose.

113. L'un parle pour Roger, l'autre pour Léon; mais le plus grand nombre prend le parti de

Roger, il y en a dix et plus pour lui contre un du côté d'Aymon. L'empereur ne penche ni d'un côté ni d'un autre, mais il remet la cause à la décision de la justice et la soumet à son parlement. Maintenant Marphise, puisque le mariage est différé, vient encore proposer un nouvel expédient.

114. « Puisque, dit-elle, Bradamante ne peut être à personne, tant que mon frère est vivant, si Léon veut toujours la posséder, qu'il se serve de son courage et de sa force pour lui ôter la vie ; et que celui des deux qui enverra l'autre au tombeau, n'ayant plus de rival, arrive au but de ses désirs. » Charles fait aussitôt connaître à Léon cette nouvelle ouverture, comme il lui avait déjà communiqué le reste.

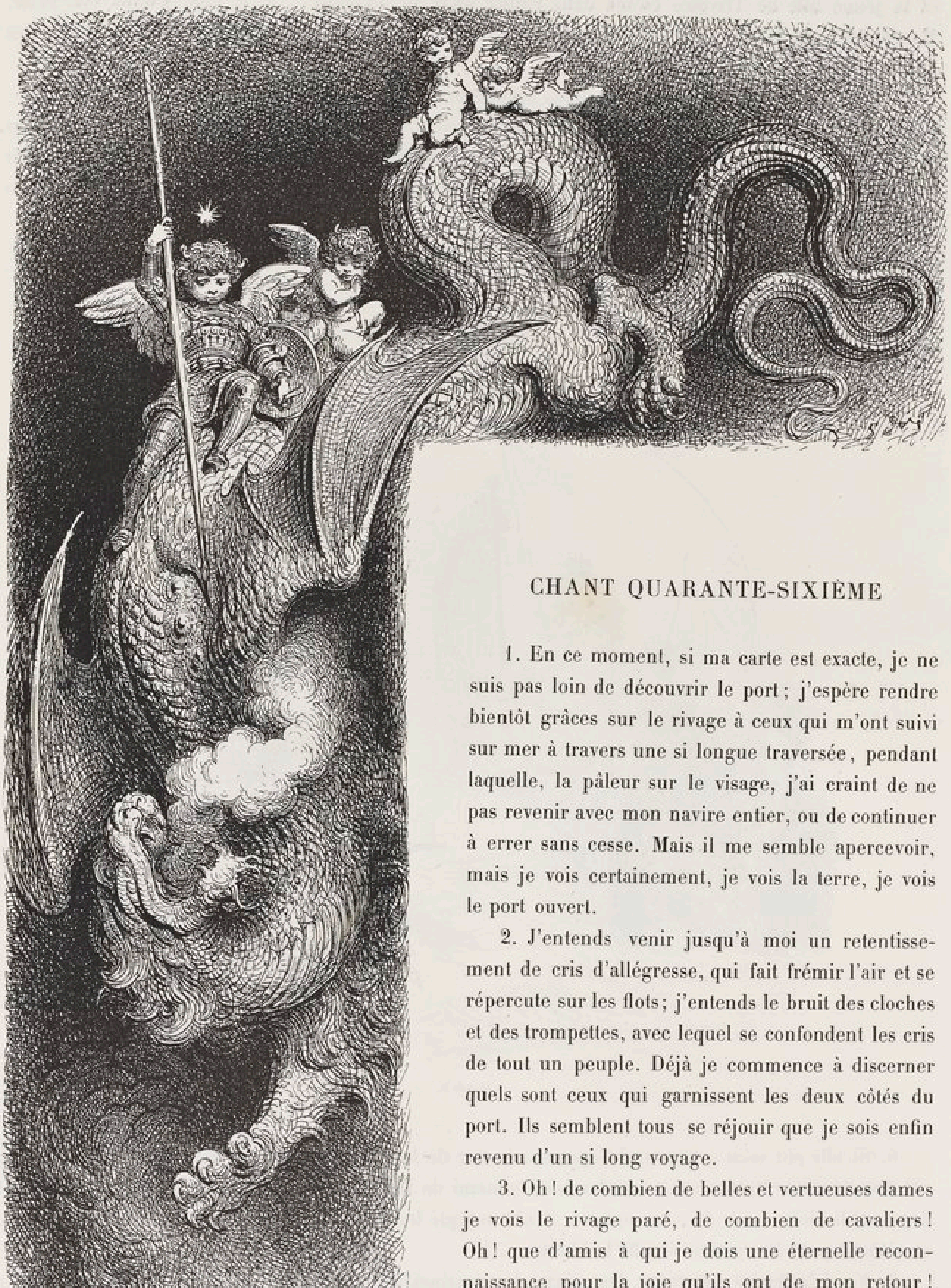


Stance 113.

115. Léon, tant qu'il a avec lui le chevalier de la Licorne, se croit assuré de remporter la victoire sur Roger, et aucune entreprise ne lui semble difficile : comme il ignore que la violence de sa douleur a entraîné celui-ci dans un bois obscur et solitaire, et qu'il le croit simplement sorti pour revenir bientôt après une promenade d'un mille ou deux, il n'hésite pas à accepter la dangereuse proposition.

116. Il ne tarda pas à s'en repentir; car celui sur lequel il comptait plus qu'il n'aurait dû ne parut ni ce jour ni les deux jours suivants, et l'on n'en avait pas de nouvelle. Se lancer sans lui dans ce combat contre Roger, ne lui paraissait pas une chose qui fût sûre. Aussi, pour éviter un échec ou une humiliation, il envoya à la recherche du chevalier de la Licorne.

117. Pour le retrouver, il envoya par les villes, les villages, les châteaux, dans le voisinage et au loin. Non content de cela, il monta lui-même à cheval et se mit à le chercher en personne. Mais ni lui, ni personne de la cour de Charles, n'en aurait jamais eu de nouvelles, si n'était intervenue Mélisse, qui fit ce que je me réserve de vous conter dans l'autre chant.



CHANT QUARANTE-SIXIÈME

1. En ce moment, si ma carte est exacte, je ne suis pas loin de découvrir le port; j'espère rendre bientôt grâces sur le rivage à ceux qui m'ont suivi sur mer à travers une si longue traversée, pendant laquelle, la pâleur sur le visage, j'ai craint de ne pas revenir avec mon navire entier, ou de continuer à errer sans cesse. Mais il me semble apercevoir, mais je vois certainement, je vois la terre, je vois le port ouvert.

2. J'entends venir jusqu'à moi un retentissement de cris d'allégresse, qui fait frémir l'air et se répercute sur les flots; j'entends le bruit des cloches et des trompettes, avec lequel se confondent les cris de tout un peuple. Déjà je commence à discerner quels sont ceux qui garnissent les deux côtés du port. Ils semblent tous se réjouir que je sois enfin revenu d'un si long voyage.

3. Oh! de combien de belles et vertueuses dames je vois le rivage paré, de combien de cavaliers! Oh! que d'amis à qui je dois une éternelle reconnaissance pour la joie qu'ils ont de mon retour! J'aperçois tout au bout du môle Mamma, Ginevra et d'autres dames de Correggio [1]; avec elles est Véronique de Gambera, si chère à Phébus et au chœur sacré d'Aonie [2].

4. Je vois une autre Ginevra, issue aussi du même sang, et Julia avec elle; je vois Ippolita Sforce

et la jeune fille de Trivulce élevée dans l'antre sacré de Delphes [3]; je te vois, Emilia Pia, et toi, Marguerite, qui as avec toi Angela Borgia et Graziosa : voilà avec Ricciarda d'Este les charmantes Bianca et Diana, et leurs autres sœurs.

5. Voici la belle, mais plus sage, plus vertueuse encore, Barbara Turca et sa compagne Laura; le soleil, dans sa course depuis l'Inde jusqu'aux rivages de la Mauritanie, ne voit rien de si excellent que ce couple. Voici Ginevra, qui, par son mérite, communique à la maison Malatesta [4] un éclat semblable à celui de l'or et des diamants; jamais palais impériaux ou royaux n'eurent des ornements plus nobles et plus magnifiques.



Stance 3.

6. Si elle eût vécu à Rimini à l'époque où, fier de la soumission de la Gaule, César se demanda s'il franchirait le Rubicon et se déclarerait l'ennemi de Rome, je crois que, repliant ses bannières et déposant le riche amas de ses trophées, il eût accepté les lois et les conditions au gré de ses désirs, et n'aurait peut-être jamais étouffé la liberté.

7. Voici la femme, la mère, les sœurs, les cousines du seigneur de Bozzolo [5], et les dames des maisons de Torello, de Bentivoglio, de Visconti et de Pallavicini. Voici celle qui enlève le prix de la grâce et de la beauté à toutes les femmes qui vivent de nos jours, à toutes celles, grecques, latines ou barbares, qui furent jamais et dont la renommée est venue jusqu'à nous.

8. Voici Julia Gonzague [6]; partout où elle porte ses pas, partout où elle tourne ses beaux yeux, toute autre femme, non-seulement lui cède la palme de la beauté, mais elle l'admire comme une

divinité descendue du ciel. Avec elle est sa belle-sœur, qui ne lui manqua jamais de fidélité, quoiqu'elle éprouvât l'inimitié de la Fortune, laquelle lui fut longtemps contraire. Voici Anna d'Aragon, lumière de la maison de Guast ;

9. La belle, la noble, l'aimable et sage Anna, sanctuaire de chasteté, de fidélité et d'amour. Avec elle est sa sœur, qui, partout où rayonne sa merveilleuse beauté, affaiblit l'éclat de toutes les autres. Voici celle [7] qui a arraché aux ténébreux rivages du Styx et a fait, par un prodige sans exemple, malgré les Parques et la mort, briller au ciel son époux invincible.

10. Là sont réunies mes amies de Ferrare, celles de la cour d'Urbin ; je reconnais celles de Mantoue, et les femmes les plus belles de la Lombardie et du pays toscan. Le chevalier qui vient au milieu d'elles et à qui elles font tant d'honneur est, si je n'ai pas la vue basse, si je ne suis pas ébloui par l'éclat de tant de beaux visages, la grande lumière d'Arezzo, Accolti [8] l'unique.

11. Je vois là son neveu Benedetto, couvert du chapeau et du manteau de pourpre, en compagnie des cardinaux de Mantoue et de Campeggio, la gloire et la splendeur du sacré consistoire. Et



Stance 12.

chacun d'eux fait voir (si je ne rêve pas) sur son visage et à ses gestes qu'il se réjouit tellement de mon retour, qu'il ne me semble pas facile de pouvoir jamais m'acquitter de tant d'obligations.

12. Avec eux je crois voir Lactance, et Claude Tolomei, et Paul Pansa, et Dressino [9], et Latino Juvénal, mes chers Capilupi, et le Sasso, et le Molza [10], et Florian Montino, et celui qui pour nous guider aux rives d'Ascra [11] a aplani et abrégé le chemin, Jules Camillo. Il me semble distinguer encore Marc-Antoine Flaminio, et le Sanga, et le Berna.

13. Voici mon seigneur Alexandre Farnèse : quelle savante compagnie il mène avec lui ! Fedro, Capella, Porzio, le Bolonais Filippo, le Volterrano, Maddalena, Blosio, Pierio, Vida de Crémone [12], cette intarissable société de haute éloquence, et Lascari, et Musurus, et Navagero, et André Marone [13], et le moine Severo [14].

14. Voici dans cet autre groupe les deux Alexandre, l'un de la famille des Orologi, l'autre le Guarino ; voici Mario d'Olvito ; voici le fléau des princes, le divin Pierre Arétin [15]. Je vois les deux Jérôme, l'un est celui de Veritade, et l'autre le Cittadino ; je vois Mainardo, Leoniceno, Pannizzato, Celio et Teocreno.

15. Là est Bernard Capello [16], là je vois Pierre Bembo [17], qui dégagea notre pur et doux idiome de l'inculte parler vulgaire, et nous a montré par son exemple ce qu'il doit être. Celui qui vient

derrière lui est Gaspard Obizi, qui admire et cherche à imiter une plume si habile. J'aperçois Fracastor [18], Bevazzano, Gabriel Trifone et plus loin le Tasso [19].

16. Je vois Nicolas Tiepoli et avec lui Nicolas Amanio fixer sur moi leurs regards, et Antoine Fulgose, qui manifeste sa surprise et sa joie de me voir près du rivage. Mon Valerio [20] est celui qui s'est mis là, loin de la compagnie des dames; peut-être demande-t-il à Barignan, qu'il a avec lui, comment, toujours offensé par elles, il en est toujours épris.

17. Je vois les génies sublimes et surhumains, Pico [21] et Pio, unis par le sang et par l'amitié. Je n'ai jamais connu celui qui vient avec eux et qui est tellement honoré même par les plus dignes; mais, si on me l'a fidèlement dépeint, c'est l'homme que j'ai un si grand désir de voir, Jacques Sannazar [22], qui entraîne les Muses à quitter leurs hauts sommets pour venir habiter le bord de la mer.

18. Voici le savant, le fidèle, l'habile secrétaire Pistofilo [23], qui, avec les Acciajoli et mon cher Angiar, éprouve de la joie de ne plus avoir à craindre pour moi les dangers de la mer. Je vois mon parent Annibal Malaguzzo [24] avec l'Adoardo, qui me fait grandement espérer qu'il fera retentir la gloire de la cité où j'ai reçu le jour, depuis Cadix jusqu'aux Indes.

19. Victor Fausto, Tancrède, se font une fête de me revoir, cent autres en font autant [25]. Je vois que tous, femmes et hommes, semblent contents de mon retour. Achevons donc, sans plus tarder, le chemin qui nous reste à faire, puisqu'en ce moment j'ai le vent propice; retournons à Mélisse et disons comment, par son aide, elle sauva la vie au brave Roger.

20. Cette Mélisse, comme je vous l'ai dit bien des fois, souhaitait ardemment que Bradamante fût unie à Roger par les nœuds étroits du mariage. Elle avait tellement à cœur le bien ou le mal qui leur arrivait à tous les deux, qu'à tout moment elle voulait avoir de leurs nouvelles. Pour cela elle avait toujours des esprits en route; quand l'un revenait, elle en envoyait un autre.

21. L'un d'eux aperçut dans la sombre obscurité du bois Roger en proie à une violente et opiniâtre douleur, et fermement décidé à ne plus prendre aucune espèce d'aliment; mais le secours de Mélisse ne se fit pas attendre; car, sortie de sa demeure, elle prit un chemin qui la mena à la rencontre de Léon.

22. Celui-ci avait envoyé ses gens l'un après l'autre dans tous les environs, et lui-même ensuite il était allé en personne à la recherche du chevalier à la Licorne. La sage enchanteresse, ayant mis ce jour-là une bride et une selle à un esprit qu'elle monta à la façon d'un cheval, alla trouver le fils de Constantin.

23. « Si votre âme est aussi noble, seigneur, lui dit-elle, que l'indique votre figure; si votre courtoisie et votre bonté répondent bien à votre extérieur, donnez quelque consolation, quelque secours au meilleur chevalier de notre temps; car si on ne lui donne promptement aide et secours, il est bien près de succomber.

24. « Le meilleur chevalier qui ait jamais porté ou qui porte l'épée au côté et l'écu au bras, le plus beau, le plus aimable qui ait jamais été au monde, soit parmi les vivants, soit parmi les morts, uniquement pour avoir agi avec une excessive générosité, est sur le point de mourir, si personne ne vient le secourir. Pour Dieu! seigneur, venez et essayez s'il n'y a pas quelque ressource qui puisse le sauver. »

25. Soudain il vient à l'esprit de Léon que le chevalier dont cette femme lui parle est celui qu'il fait chercher par tout le pays d'alentour et qu'il cherche lui-même en personne, de sorte que, piquant des deux, il s'empresse de suivre celle qui l'invite à faire une œuvre si charitable; et elle l'entraîna (sans faire beaucoup de chemin) à l'endroit où Roger était sur le point de mourir.

26. Quand ils le retrouvèrent il y avait trois jours qu'il n'avait pris aucune nourriture; il était tellement abattu, tellement épuisé, qu'il aurait eu de la peine à se lever sur ses pieds, pour retomber aussitôt sans qu'on l'eût poussé. Il gisait étendu à terre tout armé, le casque en tête, et ceint de son épée. Il s'était fait un oreiller de son écu sur lequel était figurée la blanche licorne.



IL EST TELLEMENT ABSORBÉ DANS SA FRÉNÉSIE, QU'IL N'ENTEND VENIR NI LÉON NI MÉLISSE. (CHANT XLVI, STANCE 27.)

27. Il songe sans cesse à l'injure qu'il a faite à sa dame, combien il a été ingrat envers elle, combien il a manqué de reconnaissance ; il ne se désole pas seulement, il enrage ; son affliction est si grande, qu'il se mord les mains, les lèvres ; que ses joues sont inondées de pleurs intarissables, et il est tellement absorbé dans sa frénésie, qu'il n'entend venir ni Léon ni Mélisse.

28. Il n'interrompt pas ses lamentations, il ne cesse de soupirer, de répandre des larmes. Léon s'arrête et demeure attentif à l'écouter, puis il descend de cheval et s'approche de lui. Il reconnaît bien que l'amour est la cause de ce tourment ; mais la personne pour qui il endure un si cruel martyre ne lui est pas connue, Roger ne lui a pas encore fait entendre son nom.

29. Il fait quelques pas en avant, puis il s'approche davantage jusqu'à ce qu'il soit près de lui face à face ; il le salue avec une affection fraternelle, se penche à côté de lui et lui passe les bras autour du cou. Je ne sais jusqu'à quel point cette arrivée imprévue de Léon fut agréable à Roger, qui craint qu'il ne le trouble, ne l'importune et ne veuille l'empêcher de mourir.



Stance 27.

30. Léon, avec les paroles les plus douces, les plus caressantes qu'il sache trouver, avec le plus de tendresse qu'il puisse montrer, lui dit : « N'appréhende pas de me découvrir la cause de ta douleur, car il y a en ce monde peu de maux si incurables, que l'on n'en puisse sortir, si l'on en connaît la cause, et l'on ne doit jamais perdre l'espérance tant qu'on est encore en vie.

31. « Je suis bien affligé que tu aies voulu te cacher de moi, car tu sais si je suis vraiment ton ami, non-seulement depuis que je te suis lié par la reconnaissance d'un nœud dont je ne pourrai jamais me dégager, mais du temps même où j'aurais eu sujet d'être pour toi un ennemi mortel. Tu peux bien croire que je suis tout prêt à mettre à ton service mes biens, mes amis et ma vie même.

32. « Ne te fais donc pas scrupule de me confier ta douleur, et laisse-moi essayer si la force, si la douceur, si un riche trésor, si l'adresse, si la ruse, peuvent t'aider à en sortir. Après cela, si mes tentatives ne réussissent pas, que la mort devienne à la fin ta délivrance ; mais n'en viens pas d'abord à cet acte avant d'avoir fait tout ce qu'il est possible de faire. »

33. Et il continua à lui adresser des prières si persuasives et à lui parler avec tant de douceur et de bonté, que Roger, dont le cœur n'est ni de roche ni de fer, ne peut se défendre d'en être touché ; il comprend que refuser de répondre serait un acte discourtois et brutal. Il répond ;

mais deux ou trois fois il balbutie avant que ses paroles se décident à sortir de sa bouche.

34. « Ah! seigneur! dit-il à la fin, quand vous saurez qui je suis (ce que je vais maintenant vous dire), je suis certain que vous désirerez ma mort autant que moi-même, et peut-être plus. Sachez que je suis l'homme pour qui vous avez tant de haine; je suis Roger, qui moi-même vous détestais aussi, et qui, il y a quelque temps, m'éloignai de cette cour dans l'intention de vous donner la mort;

35. « Afin que je ne visse pas enlever par vous Bradamante, sachant que la volonté de son père Aymon était tournée en votre faveur; mais l'homme propose, et Dieu dispose; il vint une circonstance où votre extrême générosité changea entièrement mes sentiments, et où non-seulement je déposai la haine que je vous portais, mais où elle me disposa à vous être dévoué à jamais.

36. « Ne sachant pas que j'étais Roger, vous me priâtes de vous faire obtenir Bradamante; autant valait me demander mon âme, et m'arracher le cœur de la poitrine. Si je me suis décidé à contenter plutôt vos vœux que les miens, je vous l'ai fait voir. Bradamante est enfin à vous; possédez-la sans trouble; votre bonheur m'est plus cher maintenant que le mien.

37. « Mais, si j'ai renoncé à elle, souffrez aussi que je renonce en même temps à la vie; je pourrais plutôt vivre sans âme, que de continuer à vivre sans Bradamante. Du reste, tant que je vivrai, vous ne pourrez jamais la posséder légitimement, car le mariage a déjà été contracté entre nous, et elle ne peut avoir deux époux à la fois. »

38. Léon demeure si frappé d'étonnement, quand il apprend que c'est là Roger, qu'il reste immobile comme une statue sans remuer les lèvres et les yeux, sans bouger. Il ressemble moins à un homme qu'à une image placée comme ex-voto dans une église, tant lui paraît extraordinaire cette générosité, qui n'a jamais eu ni n'aura jamais son égale.

39. Maintenant qu'il le reconnaît pour Roger, non-seulement l'amitié qu'il lui portait auparavant ne s'est pas affaiblie, mais elle s'accroît tellement qu'il souffre de la douleur de Roger autant que Roger lui-même. En conséquence et pour montrer qu'il est le digne fils d'un empereur, il ne veut pas, s'il le cède à Roger pour tout le reste, que celui-ci le surpasse en générosité.

40. « Roger, lui dit-il, si, ce jour où mon armée fut repoussée par ton inconcevable valeur, j'avais su, comme je l'apprends en ce moment, que tu fusses Roger, malgré la haine que je te portais alors, l'admiration pour ta valeur m'aurait autant captivé qu'elle le fit alors que j'ignorais ton nom; elle aurait éteint la haine dans mon cœur, et elle y aurait mis aussitôt l'affection dévouée que je te porte.

41. « Je ne nierai pas qu'avant de savoir que tu fusses Roger, le nom de Roger m'était odieux, mais que maintenant je garde mon ancienne haine pour toi, chasse une telle pensée. Et si, lorsque je t'ai tiré de prison, j'avais su la vérité comme je viens de l'apprendre, j'aurais fait également alors ce que je veux faire présentement pour ton bonheur.

42. « Et si je l'eusse fait volontiers alors, quand je n'étais pas ton obligé comme je le suis aujourd'hui, combien ne dois-je pas le faire plutôt maintenant; car, si je ne le faisais pas, je serais le plus ingrat des hommes, puisqu'en faisant le sacrifice de tes désirs, tu t'es privé de tout ce qui faisait ton bonheur pour me le donner; mais je te le rends à mon tour, et je suis plus content de te le rendre que je ne l'ai été de l'obtenir.

43. « Mais elle te convient beaucoup plus qu'à moi; bien que ses grandes qualités aient pu m'inspirer de l'amour, toutefois, si elle appartenait à un autre, je n'aurais pas pensé comme toi à rompre le fil de ma vie. Je ne veux pas que ta mort, en brisant les liens d'hyménée formés entre vous, me permette ensuite de l'épouser.

44. « Je veux non-seulement renoncer à elle, mais être privé de tout ce que je possède au monde, et perdre la vie même, plutôt que de laisser jamais dire qu'un si brave chevalier est mort de chagrin par ma faute. J'ai à me plaindre de ta défiance en voyant que, quand tu pouvais disposer de moi comme de toi-même, tu as mieux aimé mourir de douleur que de réclamer mon secours. »

45. A ces paroles il en ajoute d'autres qu'il serait trop long de rapporter, et, ne cessant de réfuter les objections de Roger, il fit tant qu'à la fin celui-ci lui dit : « Je me rends à ton désir, et je consens à ne pas mourir; mais quand pourrai-je jamais m'acquitter de ma reconnaissance envers toi qui m'as deux fois sauvé la vie? »

46. Mélisse fit aussitôt apporter des mets savoureux et un vin exquis, et elle réconforta Roger, qui, sans ce secours, était sur le point de perdre connaissance. En ce moment Frontin, qui avait entendu le bruit des chevaux en ce lieu, y était accouru. Léon le fit prendre par ses écuyers, qui le sellèrent et le présentèrent à Roger,

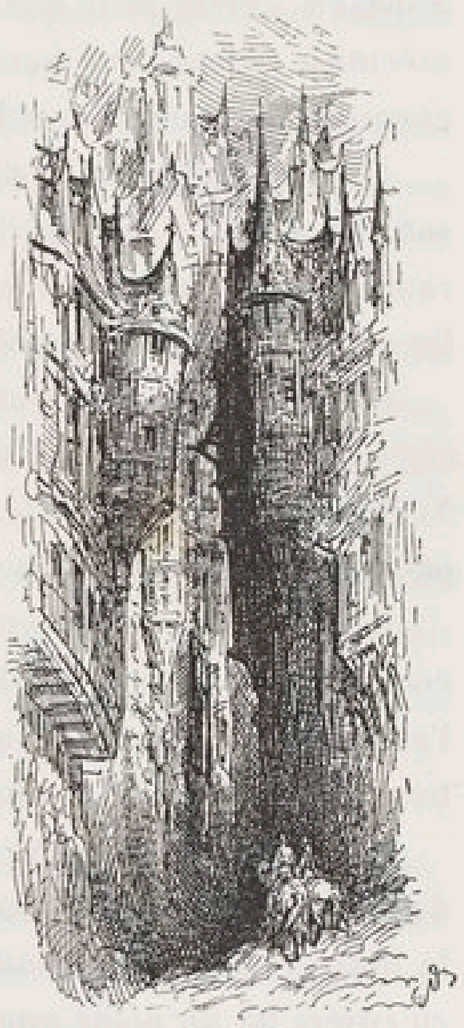
47. Lequel, malgré l'aide de Léon, eut beaucoup de peine à le monter, tant s'était évanouie cette vigueur qui peu de jours auparavant lui avait permis de vaincre toute une armée et d'accomplir les prouesses qu'il avait accomplies sous une armure d'emprunt. Ils partirent de là, et, avant d'avoir fait une demi-lieue, ils arrivèrent à une abbaye,

48. Où ils se reposèrent le reste de ce jour, le jour suivant et un autre jour encore tout entier, jusqu'à ce que le chevalier à la Licorne eût repris sa vigueur première. Ensuite, accompagné de Mélisse et de Léon, Roger revint à la cité royale. Là il apprit que la veille au soir il y était arrivé une ambassade des Bulgares.

49. Cette nation, après avoir élu Roger pour son roi, avait envoyé quelques-uns des siens pour le chercher, pensant qu'on le trouverait en France, auprès de Charlemagne ; ils voulaient lui jurer fidélité, se mettre sous sa domination et le couronner. L'écuyer de Roger, qui se trouvait avec eux, avait donné de ses nouvelles.

50. Il avait raconté la bataille qu'il avait livrée à Belgrade pour les Bulgares, où il avait vaincu Léon et l'empereur son père, défait et tué leurs soldats ; c'est pour cela qu'ils en avaient fait leur souverain, en écartant tout autre prétendant parmi leurs compatriotes. L'écuyer dit aussi comment ensuite son maître avait été pris par Ungiard à Novigrad et livré à Théodora ;

51. Comment on avait appris d'une manière certaine que son geôlier avait été trouvé mort, que la prison était ouverte et qu'il s'était enfui ; il termina en disant qu'on n'avait pas d'autre renseignement sur ce qui lui était arrivé depuis. Roger entra dans la ville par un chemin détourné, et personne n'aperçut son visage. Le jour suivant il se présenta à Charlemagne accompagné de Léon.



Stance 51.

52. Roger se présenta avec l'aigle d'or à deux têtes sur champ de gueule, et, comme cela avait été décidé entre eux, avec les mêmes devises, la même cotte de mailles qu'il avait auparavant le jour du combat, et qui étaient encore tailladés, percés et déchirés, de sorte qu'il fut reconnu à l'instant même pour celui qui avait combattu contre Bradamante.

53. Avec lui venait Léon sans armes, richement vêtu et couvert d'ornements royaux. Devant lui, derrière et de chaque côté, une honorable et noble compagnie lui faisait escorte. Il s'inclina devant Charles qui s'était levé pour aller à sa rencontre ; et, tenant toujours par la main Roger, sur qui tout le monde dirigeait et fixait ses regards, il parla ainsi :

54. « Voici le brave chevalier qui s'est défendu depuis le lever du soleil jusqu'à la fin du jour, et puisque Bradamante ne l'a ni tué, ni soumis, ni forcé de quitter la lice, magnanime souverain, s'il a bien compris le ban que vous avez publié, il a la certitude d'être vainqueur et d'avoir mérité de l'obtenir pour femme ; il vient donc demander qu'elle lui soit accordée.

55. « Outre que, d'après la teneur du ban, aucun autre homme n'a plus le droit d'y prétendre,

si c'est par la valeur qu'il a fallu la mériter, quel chevalier plus que celui-ci est digne d'elle? Si elle doit appartenir à celui qui l'aime le plus, personne à cet égard ne le surpasse, ou même ne l'égale. Et le voilà prêt à défendre son droit, les armes à la main, contre qui voudrait le lui disputer. »

56. En entendant ces paroles, Charles et toute la cour demeurèrent stupéfaits, car ils croyaient que c'était Léon qui avait soutenu le combat, et non ce chevalier inconnu. Marphise, qui s'était portée là avec les autres pour écouter, et qui avait à grand'peine gardé le silence jusqu'à ce que Léon eût fini de parler, s'avança et dit :

57. « Puisque Roger n'est pas ici, pour que la possession d'une épouse puisse être disputée entre lui et ce chevalier, je ne veux pas que, faute de champion, celle-ci lui soit enlevée sans difficulté; moi, qui suis sa sœur, je me charge de cette entreprise contre qui que ce soit, qui prétendra avoir des droits sur Bradamante, ou surpasser Roger en valeur. »

58. Et elle prononça ces mots avec tant de colère et d'un ton si méprisant, que beaucoup des assistants eurent peur que, sans attendre l'autorisation de Charles, elle ne mît là ses menaces à exécution. Alors Léon pensa que Roger ne devait pas rester caché plus longtemps; il lui ôta son casque, et, se tournant vers Marphise : « Le voici lui-même, dit-il, prêt à vous rendre bon compte de lui. »

59. Telle que fut la stupeur du vieil Égée [23], quand, à un repas impie, il s'aperçut que c'était son fils à qui, à l'instigation d'une exécrable femme, il avait présenté le poison, et dont il allait causer la mort, pour peu qu'il eût tardé à le reconnaître à son épée; telle Marphise resta immobile, lorsqu'en ce chevalier qu'elle haïssait elle reconnut Roger.

60. A l'instant elle courut se jeter dans ses bras et elle ne pouvait se détacher de son cou. De tous côtés Renaud, Roland, et Charles avant eux tous, l'embrassent en lui témoignant une vive affection. Ni Dudon, ni Olivier, ni le roi Sobrin ne peuvent se rassasier de lui prodiguer les caresses : il n'y a pas un des paladins ni des seigneurs qui ne s'empresse de lui faire fête.

61. Quand tous ces embrassements furent finis, Léon, qui avait une grande facilité de parole, commença à raconter à Charles, devant tous ceux qui étaient présents, comment la vigueur et l'audace de Roger, qu'il l'avait vu manifester à Belgrade (quoique ce fût au grand dommage de ses troupes), l'avaient impressionné plus que les offenses qu'il en avait reçues.

62. De sorte qu'ayant été pris ensuite, il fut conduit à la sœur du roi, qui l'aurait soumis à d'affreuses tortures, et ce fut lui qui, malgré toute sa famille, l'avait tiré de prison; il explique comment le brave Roger, pour témoigner amplement à Léon sa reconnaissance et lui payer sa rançon, avait eu envers lui un noble procédé de générosité, qui dépasse à jamais tous ceux qui ont eu lieu ou qui se produiront un jour.

63. Et il continua à raconter de point en point ce que Roger avait fait pour lui, et comment ensuite, succombant à la violente douleur que lui causait la perte de la femme qu'il devait épouser, il s'était décidé à mourir, et il allait succomber, si l'on n'était venu à son secours. Et Léon fit ce récit d'une manière si touchante, qu'il n'y eut pas un œil qui restât sec.

64. Ensuite il se tourne vers l'opiniâtre Aymon, et il lui adresse des paroles si insinuantes et des prières si persuasives, que non-seulement il le touche, il le fléchit, il change ses résolutions, mais qu'il obtient de ce vieillard qu'il ira en personne supplier Roger de lui pardonner, de l'accepter pour père, comme il l'accepte pour gendre, et lui accorde la main de Bradamante.

65. Celle-ci, ne sachant quel avenir lui était réservé, pleurait ses malheurs dans la partie la plus réservée de sa demeure, lorsque l'heureuse nouvelle, apportée avec des cris de joie par plusieurs messagers, lui arriva en toute hâte; alors le sang qui, sous la morsure de la douleur, opprimait auparavant son cœur, le quitta si brusquement à cette nouvelle, que la pauvre jeune fille fut sur le point d'en mourir.

66. Malgré sa force et sa grandeur d'âme qui vous sont bien connues, ses forces l'abandonnent complétement, et elle ne peut plus se tenir debout. Le malheureux condamné à perdre la vie sur un

billot, à une potence, sur la roue ou dans un autre supplice et qui, ayant déjà le bandeau noir sur les yeux, entend crier : grâce ! n'éprouve pas plus de joie qu'elle.

67. Les maisons de Clermont et de Mongraine [26] se réjouissent du nouveau nœud qui va réunir leurs rameaux ; tandis que se dépitent Ganelon [27], le comte Anselme, Falcon, Gini et Ginami ; mais ils cachent sous un autre front leurs desseins envieux et pervers, et ils attendent l'occasion de se venger, comme le renard attend le lièvre au passage.

68. Outre que Renaud et Roland avaient jadis en différentes rencontres tué plusieurs de ces scélérats (bien que, par les sages avis du roi, aient été assoupies ces offenses et les querelles domestiques) ; cependant les meurtres de Pinabel et de Bertolas avaient de nouveau excité leur colère ; mais ils tenaient leur perfidie cachée, dissimulant la certitude qu'ils avaient de ces faits.

69. Les ambassadeurs bulgares étaient venus (comme je l'ai dit), à la cour de Charles, dans l'espoir d'y trouver le vaillant chevalier à la Licorne, élu roi des Bulgares. En apprenant qu'il était là, ils se félicitèrent qu'un hasard heureux eût réalisé leur espoir ; ils se jetèrent respectueusement à ses pieds et le prièrent de revenir en Bulgarie.

70. On lui gardait à Andrinople le sceptre et la couronne royale, mais il devait venir défendre ses États, car on parlait de nouveaux dangers qui les menaçaient ; on disait que Constantin avait réuni une armée plus nombreuse que la première, qu'il la commanderait en personne ; mais eux, s'ils peuvent l'avoir pour roi, avec lui ils espèrent lui ravir l'empire grec.

71. Roger accepta le royaume, et ne se refusa pas à leurs prières. Il promit de se trouver en Bulgarie après le troisième mois, à moins que la Fortune ne disposât de lui autrement. Léon Auguste en entendant cela, dit à Roger de se fier à sa foi, que, puisque c'était lui qui devait régner sur les Bulgares, la paix était faite entre eux et Constantin.

72. « Il n'aura pas besoin, lui dit-il, de quitter précipitamment la France pour aller prendre le commandement de ses troupes, car il obtiendra que son père renonce en sa faveur à toutes ses conquêtes. » Tous, quels que soient les éloges qu'on accorde aux vertus de Roger, ils ne sauraient décider l'ambitieuse mère de Bradamante à l'accepter et à l'aimer comme gendre, autant que d'entendre dire maintenant qu'il porte le titre de roi.

73. On prépare des noces splendides et royales bien dignes de celui qui en prend le soin. C'est Charles qui s'en est chargé, et il fait ce qu'il ferait pour le mariage d'une de ses filles. Les services rendus par la jeune guerrière et par tous les membres de sa famille étaient tels, que ce souverain n'eût pas cru trop faire en dépensant pour elle la moitié de son royaume.

74. Il fit publier partout qu'il tiendrait cour plénière, que chacun pouvait y venir en toute sûreté ; il accorda le champ libre jusqu'au neuvième jour à qui aurait des différends à y régler. Il fit préparer à la campagne le lieu de la fête décoré de branches de feuillages entrelacées et de belles fleurs, et de si belles étoffes de soie et d'or, qu'il n'y eut jamais au monde un lieu plus agréable.

75. Paris n'aurait pu contenir l'innombrable quantité d'étrangers, pauvres, riches, de toutes conditions, Grecs, Latins et barbares, qui s'y étaient rendus. Il y avait tant de seigneurs, tant d'ambassadeurs envoyés de toute la terre, que cela ne finissait pas. Ils étaient tous commodément logés dans des pavillons, dans des tentes, dans des cabanes de branchages.

76. La magicienne Mélisse avait préparé, la nuit précédente, avec un goût parfait et singulier d'ornement, cette chambre nuptiale à laquelle elle aspirait depuis si longtemps. Déjà longtemps auparavant cette prophétesse avait désiré voir accomplir cette union ; avec sa connaissance de l'avenir, elle savait combien de vertus devaient sortir de leur souche.

77. Elle avait placé le lit nuptial d'où devaient sortir tant de héros au milieu d'un ample et vaste pavillon, le plus riche, le plus orné, le plus agréable qui jamais, en temps de paix ou en temps de guerre, avant ou depuis ce jour, ait été dressé en aucun lieu du monde. Elle l'avait pris sur les rivages de la Thrace, elle l'avait enlevé à Constantin, qui pour son agrément l'avait fait dresser au bord de la mer.

78. Du consentement de Léon, ou plutôt pour l'émerveiller en lui montrant une preuve de l'art qui soumet à son joug le grand diable d'enfer et dispose à son gré de lui et de toute la troupe impie, ennemie de Dieu, Mélisse fit apporter par des messagers du Styx le pavillon de Constantinople à Paris.

79. Elle l'avait enlevé au milieu du jour de dessus la tête de Constantin, empereur de la Grèce, avec les cordes, les mâts, et tout ce qui le garnissait en dedans et à l'extérieur. Elle le fit transporter à travers les airs, et elle en fit l'élégant logement de Roger. Puis, les noces terminées, elle le fit reporter miraculeusement où elle l'avait pris.

80. Il y avait près de deux mille ans que ce riche pavillon avait été brodé. Une jeune princesse de la ville d'Ilion, qui était douée de l'inspiration prophétique, l'avait entièrement fait de sa main, à force de temps, de veilles et d'habileté. Elle s'appelait Cassandre, et elle en fit cadeau à son frère, l'illustre Hector.

81. Elle y avait reproduit de sa main, dans de belles et riantes broderies d'or et de soie de couleurs variées, l'image du plus aimable chevalier qui devait naître un jour de la race de son frère (quoiqu'elle sût qu'il appartiendrait à un rameau bien éloigné de la souche). Tant qu'il vécut, Hector attacha beaucoup de prix à ce pavillon, à cause de la main qui l'avait fait et de la beauté du travail.

82. Mais après que le peuple troyen eut été traîtreusement accablé et égorgé par les Grecs [28] auxquels le perfide Sinon avait ouvert les portes, et après une suite de malheurs plus désastreux qu'on ne l'a raconté, le sort attribua à Ménélas le pavillon, avec lequel il vint aborder en Égypte [29]; là il fut obligé de le laisser au roi Protée [30], afin de ravoir sa femme que celui-ci lui avait enlevée.

83. Hélène était le nom de celle pour qui il donna le pavillon à Protée. Il arriva ensuite par succession aux mains des Ptolémées, jusqu'à Cléopâtre qui en hérita. Il lui fut enlevé, avec d'autres dépouilles, par les soldats d'Agrippa dans la mer de Leucade [31]. Il tomba dans les mains d'Auguste et de Tibère, et il resta dans Rome jusqu'à Constantin.

84. Ce Constantin, dont la belle Italie a droit de se plaindre [32] tant que tourneront les cieux, quand le Tibre vint à lui déplaire, transporta le précieux tissu à Byzance. C'est à un autre Constantin que Mélisse le prit. Ses cordages étaient d'or, le pivot était d'ivoire; il était entièrement brodé et offrait des figures plus belles que n'en peignit jamais le pinceau d'Apelle.

85. Ici on voyait les Grâces dans une charmante parure assister une reine [33] dans un accouchement. L'enfant [34] qui naissait était si beau que le monde n'en vit pas de pareil du premier au quatrième siècle. On voyait Jupiter, Mercure, dieu de l'éloquence, Vénus et Mars, qui répandaient sur lui à pleines mains les fleurs du ciel, la douce ambroisie et de célestes parfums.

86. On lisait le nom d'Hippolyte écrit sur les langes en petits caractères. Puis, dans un âge plus avancé, la Fortune le tenait par la main, et la Vertu marchait devant lui. La peinture faisait voir des étrangers en longs cheveux et en longs habits, qui venaient demander le tendre enfant à son père de la part de Corvin [35].

87. On le voit s'éloigner respectueusement d'Hercule et de sa mère Éléonore, et venir sur le Danube, où le peuple accourt pour le voir et l'adore comme un dieu. On voit le sage roi des Hongrois admirer et honorer, dans un âge si tendre, la maturité du jugement, et l'élever au-dessus de tous les seigneurs de sa cour.

88. Il est encore dans les tendres années de l'enfance, lorsqu'il lui met en main le bâton pastoral de Strigonie. On le voit, enfant, toujours à ses côtés [36], soit dans son palais, soit dans sa tente. Que ce puissant roi fasse une expédition contre les Turcs ou contre les Allemands, Hippolyte est toujours près de lui, et, attentif à ses magnanimes actions, il se forme au courage.

89. Ici on le voit employer la fleur de ses premières années dans la discipline militaire et dans l'étude. Près de lui est Fusco [37], qui lui explique et lui éclaircit le sens caché des écrivains de l'antiquité.

Il paraît lui dire : « Voilà ce qu'il faut éviter et ce qu'il faut suivre, si tu désires acquérir de la gloire et t'immortaliser; tant l'auteur de ces peintures avait admirablement figuré leurs gestes. »

90. Ensuite, quoique tout jeune encore, il apparaît comme cardinal, siégeant dans le consistoire au Vatican, et manifestant avec éloquence sa haute intelligence, il provoque l'étonnement de tout le chœur sacré. Que sera-t-il donc dans un âge avancé? paraissaient se dire avec surprise les cardinaux entre eux. Oh! si jamais il obtient la robe blanche de saint Pierre, quel siècle fortuné! comme cet âge sera sanctifié!

91. A une autre place étaient représentés les nobles distractions, les jeux de l'illustre jeune homme : tantôt sur les rochers des Alpes il affronte les ours; tantôt il s'attaque aux sangliers dans une vallée basse et marécageuse; tantôt, monté sur un genet courant plus vite que le vent, il poursuit le chevreuil ou un cerf d'un grand âge, et, quand il l'a atteint, il semble d'un coup d'épée le partager en deux parts égales.

92. Ailleurs on le voit au milieu d'une honorable compagnie de philosophes et de poëtes : l'un lui dépeint le cours des planètes, celui-ci lui explique les mesures de la terre, celui-là les divisions du ciel; d'autres lui déclament de tristes élégies, ou des rimes joyeuses, ou des chants héroïques, ou quelque ode agréable. Il écoute des musiciens, ou des concerts d'instruments, et ses moindres mouvements ont une grâce extrême.

93. Dans cette première partie était peinte cette enfance sublime. Cassandre avait varié l'autre par les actes de prudence, de justice, de valeur, de modestie et d'une cinquième vertu, qui a avec les autres une si étroite affinité, je veux dire celle qui se plaît à répandre des dons et des bienfaits, et toutes ces vertus l'illuminaient de leur splendeur.

94. Dans cette dernière partie on voit le jeune homme attaché au malheureux duc des Insubres [38], tantôt dans la paix, siégeant avec lui dans le conseil, tantôt sous les armes déployant avec lui les drapeaux des Visconti [39] et toujours égal dans sa constante fidélité, soit dans la prospérité ou dans les désastres, l'accompagnant dans sa fuite, le consolant dans son affliction, dans le danger lui servant d'escorte.

95. Ailleurs encore il est plongé dans des réflexions profondes et songe à sauver Alphonse et Ferrare. Il cherche, par d'étranges moyens, à découvrir, il découvre et fait voir clairement à son excellent frère la trahison que trament contre lui ses parents les plus chers [40]; et pour cela il se fait justement l'héritier du nom que Rome donna jadis à Cicéron, son libérateur [41].

96. On le voit ailleurs, couvert d'armes brillantes, s'empresser de courir au secours de l'Église, et, avec une poignée de soldats ramassés à la hâte, aller s'opposer à une armée exercée. Et sa seule présence est un tel secours pour les forces ecclésiastiques, qu'il éteint l'incendie avant qu'il commence, et qu'il peut dire : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. »

97. Ailleurs on le voit encore sur le rivage de sa patrie, combattant la flotte la plus puissante que les Vénitiens aient jamais armée contre les Turcs ou contre les Grecs [42], la rompre, la vaincre et la livrer tout entière à son frère avec un immense butin, ne se réservant pour lui-même que la gloire qu'il ne peut donner à un autre.

98. Les dames, les chevaliers regardent avec une grande attention toutes ces figures sans en tirer grand profit, parce qu'ils n'ont pas près d'eux quelqu'un qui leur apprenne que toutes ces images se rapportent à des choses à venir. Ils prennent plaisir à voir ces belles figures, si bien exécutées, et à lire les inscriptions. Bradamante seule, instruite par Mélisse, jouit en elle-même, parce qu'elle connaît toute l'histoire représentée.

99. Roger, quoiqu'il n'en fût pas instruit à l'égal de Bradamante, se rappelle que parmi ses descendants Atlant avait l'habitude de lui recommander souvent cet Hippolyte. — Qui pourrait dire complétement en vers le splendide accueil que Charles fit à tout le monde? La fête était toujours animée par des jeux de toute espèce, et les tables étaient sans cesse chargées de mets.

100. On voit là quels sont les chevaliers les plus braves, car mille lances y sont rompues par jour. Il y a des combats à pied et à cheval, les uns par couples, les autres par troupes mêlées. Roger montre plus de valeur que les autres, il est toujours vainqueur, et il joute le jour et la nuit; et de même à la danse, à la lutte et à tous les exercices, il reste toujours supérieur et recueille la palme.

101. Le dernier jour, au moment où on venait de commencer en grande pompe le banquet solennel, Charles ayant Roger assis à sa gauche et Bradamante à sa droite, on vit accourir de la campagne et s'approcher des tables un chevalier armé, de grande taille et d'une mine altière, et tout couvert d'étoffes noires, lui et son cheval.

102. C'était le roi d'Alger, qui, à cause de l'affront que Bradamante lui avait infligé sur le pont périlleux, avait juré de ne pas endosser d'armure, de ne pas ceindre d'épée et de ne plus monter en selle avant d'avoir passé, comme un ermite, dans une cellule, une année, un mois et un jour. C'est ainsi que les chevaliers à cette époque avaient coutume de se punir eux-mêmes de leurs fautes.

103. Bien que pendant ce temps il eût appris tous les succès de Charles, tous les événements survenus au roi, son souverain, pour ne pas se parjurer, il ne prit pas plus les armes que si ces faits eussent été sans intérêt pour lui; mais lorsqu'il voit écoulés toute l'année, tout le mois, tout le jour suivant, il renouvelle son armure, il change son cheval, son épée, sa lance, et le voici qui arrive à la cour de France.

104. Sans descendre de cheval, sans incliner la tête, sans donner la moindre marque de respect, il affecte par son attitude de montrer son mépris pour Charles et pour la noble assistance de tant d'illustres seigneurs. Chacun reste stupéfait et confondu que cet homme se permette une telle insolence. On cesse de manger, les paroles s'arrêtent, on écoute ce que ce guerrier peut avoir à dire.

105. Lorsqu'il fut en face de Charles et de Roger: « Je suis, dit-il à haute voix et avec un éclat arrogant, je suis le roi de Sarse, Rodomont, qui te défie, toi Roger, au combat; et je veux ici, avant que le soleil se couche, te prouver que tu as été infidèle à ton souverain; et que, puisque tu es un traître, tu ne mérites aucunement les honneurs que tu reçois parmi ces chevaliers.

106. « Quoique ta félonie soit clairement visible et que tu ne puisses la nier toi-même, puisque tu es chrétien, cependant, pour la faire apparaître encore plus évidente, je viens te le prouver à toi-même en champ clos. Et si tu as quelqu'un qui s'offre à combattre pour toi, je consens à l'accepter : si ce n'est pas assez d'un, j'en accepte quatre ou six, et je soutiendrai contre tous ce que je t'ai dit. »

107. A ces paroles, Roger se leva tout droit et avec la permission de Charles, il répondit « qu'il en avait menti, lui et quiconque voudrait lui donner le nom de traître; qu'il s'était toujours comporté avec son roi de manière que personne ne pût lui adresser un juste blâme, et qu'il était prêt à soutenir qu'il avait toujours rempli son devoir envers lui.

108. « Qu'au reste il était en état de défendre sa cause lui-même, sans invoquer le secours de personne, et qu'il espérait bien lui montrer sur le terrain que c'était assez et peut-être trop pour lui d'un seul adversaire. » Sur-le-champ Renaud, sur-le-champ Roland, et le marquis Olivier avec ses deux fils aux armures l'une blanche, l'autre noire, et Dudon, et Marphise, s'étaient offerts pour défendre Roger contre l'orgueilleux païen.

109. « Lui qui venait de se marier, disaient-ils, il ne devait pas troubler lui-même ses propres noces. — Tenez-vous en repos, leur répondit Roger, car de pareils prétextes seraient pour moi une humiliation. » Les armes qu'il avait enlevées au fameux Tartare arrivèrent, et tous les délais furent supprimés. Le comte Roland lui attacha les éperons, et Charles lui ceignit l'épée au côté.

110. Bradamante et Marphise lui avaient mis la cuirasse et tout le reste du harnais. Astolphe lui présenta un coursier d'excellente race, et le fils du Danois lui tint l'étrier: Renaud, Naime et le marquis Olivier font aussitôt faire place tout autour, et ils renvoient rapidement tout le monde de la lice, toujours préparée pour de tels engagements.

111. Les dames, les jeunes filles, la pâleur sur la face, sont tremblantes comme des colombes

chassées des champs couverts de grains à leurs nids, par la rage des vents qui soufflent en frémissant au milieu des éclairs et des coups de tonnerre, et apportent un nuage noir chargé de grêle et de pluie, qui menace de ruiner et de ravager les campagnes. Elles craignent pour Roger qui ne leur paraît pas d'une force égale à celle de ce fier païen.

112. Cette crainte était également partagée par tout le peuple et par la majeure partie des chevaliers et des barons; car ils n'avaient pas encore perdu la mémoire de ce que le païen avait accompli dans Paris, lorsque, seul, par le fer et le feu il en avait détruit une grande partie; et il en restait encore et il en restera pour longtemps des traces; jamais ce royaume n'éprouva un plus grand désastre.

113. Plus que tous les autres, Bradamante se sentait le cœur tremblant; sans doute elle ne craint



Stance 115.

pas que le Sarrasin l'emporte sur Roger pour la force et la valeur qui viennent de l'âme, ni que Rodomont ait pour lui le bon droit, qui souvent donne la victoire à celui qui l'a de son côté; toutefois elle ne peut chasser l'inquiétude de son cœur, car sa crainte est l'effet naturel de son amour.

114. Oh! comme elle aurait pris volontiers sur elle l'entreprise de ce combat incertain, alors même qu'elle eût été plus que certaine de perdre la vie dans ce combat! Elle aurait choisi de mourir plus d'une fois, si l'on peut souffrir plus d'une mort, plutôt que de laisser son époux s'exposer au péril mortel.

115. Mais elle ne peut trouver aucune prière assez puissante pour décider Roger à lui laisser l'entreprise. Elle reste donc à regarder le combat, la tristesse sur le visage et l'effroi dans le cœur. D'un côté Roger, de l'autre le païen s'élancent, ils courent l'un sur l'autre le fer baissé. Quand ils se rencontrent, les lances semblent deux morceaux de glace, et leurs tronçons des oiseaux qui s'envolent vers le ciel.

116. La lance du païen qui vint donner au milieu de l'écu fit peu d'effet, tant était parfait l'acier

que Vulcain avait trempé pour le fameux Hector. Roger dirige également sa lance dans l'écu et le traverse net, bien qu'il eût partout près d'un palme d'épaisseur, et qu'il fût formé d'une plaque en os au milieu, recouverte d'acier des deux côtés.

117. Si la lance avait pu résister à cette terrible rencontre, si, manquant à la première attaque, elle ne s'était brisée en éclats et en tronçons qui parurent avoir des ailes, tant ils montèrent haut dans les airs, elle était poussée avec tant de fureur, qu'elle aurait ouvert la cuirasse, quand celle-ci eût été émaillée de diamant, et le combat était fini ; mais elle se rompit. Les deux destriers touchèrent la terre de leurs croupes.

118. En les pressant de la bride et des éperons, les chevaliers font aussitôt relever leurs chevaux ; puis ils jettent les lances, tirent l'épée et reviennent s'attaquer avec une fureur cruelle ; faisant avec une grande habileté tourner d'un côté et d'un autre leurs chevaux pleins d'ardeur, souples et dressés aux combats, ils commencent à chercher avec la pointe de leurs épées les parties faibles de leurs armures.

119. L'écaille si dure de serpent ne couvrait pas la poitrine de Rodomont, il n'avait ce jour-là ni l'épée tranchante de Nemrod, ni le casque qui couvrait habituellement son front ; car quand il fut vaincu sur le pont dans sa rencontre avec l'héroïne de la Dordogne, il laissa ses armes ordinaires suspendues aux marbres du monument sacré, comme je crois vous l'avoir dit plus haut.

120. Il avait une autre armure, excellente, mais moins parfaite que la première ; mais ni celle-ci, ni celle-là, ni une plus dure n'aurait pu résister à Balisarde, que n'arrêtent ni la finesse de l'acier, ni la solidité de la trempe, ni sortilége, ni enchantement. Roger attaque si heureusement d'un côté, d'un autre, qu'il parvient à percer les armes du païen en plusieurs endroits.

121. Quand le païen voit que son sang rougit son armure en tant de places et qu'il ne peut éviter que la plupart des coups ne pénètrent jusqu'à la chair, il s'abandonne à une plus grande rage, à plus de fureur que la mer orageuse au milieu de l'hiver. Il jette son bouclier, et de toute sa force il frappe à deux mains sur le casque de Roger.

122. Il y a sur le Pô une machine portée sur deux bateaux ; après l'avoir élevée au moyen de roues et à force de bras, on la laisse retomber sur des pieux aigus ; c'est avec une puissance aussi excessive que le païen frappe Roger de ses deux mains plus lourdes que tous les poids connus. Le casque enchanté rend un grand service à Roger ; car, sans sa protection, le coup l'aurait pourfendu, lui et le cheval.

123. Deux fois Roger courba sa tête, et, prêt à tomber, il ouvrit les bras et les jambes. Pour ne pas lui laisser le temps de se remettre, le Sarrasin redouble ce coup terrible, puis il en assène encore un troisième ; mais son épée de fine trempe ne put servir si longtemps de marteau ; elle vola en morceaux et laissa désarmée la main de ce cruel Sarrasin.

124. Rodomont ne se laisse pas arrêter par cet accident, mais il s'approche de Roger, qui a presque perdu connaissance ; tant ces coups ont étourdi sa tête et troublé son esprit. Mais le Sarrasin le tire vite de cette somnolence : d'un bras vigoureux il lui entoure le cou, et dans cette étreinte il le serre avec tant de force, qu'il l'arrache des arçons et le précipite à terre.

125. Il ne fut pas sitôt à terre qu'il se redressa, encore plus enflammé de honte que de colère ; car, ayant tourné les yeux vers Bradamante, il voit son beau visage perdre sa sérénité. En le voyant tomber, elle eut un moment de cruelle incertitude, et sa vie fut sur le point de l'abandonner. Pour effacer promptement cette humiliation, Roger saisit son épée et affronte le païen.

126. Celui-ci pousse contre lui son cheval ; mais Roger l'évite adroitement et recule. Au passage il saisit le cheval à la bride de la main gauche et il le fait tourner autour de lui, tandis que de la droite il cherche à frapper le cavalier au flanc, dans le ventre ou à la poitrine ; et il lui fait sentir l'angoisse de deux coups de pointe, l'un dans le flanc, l'autre dans la cuisse.

127. Rodomont, qui tenait encore en main le pommeau et la garde de son épée brisée, frappait si rudement sur le casque de Roger qu'il pouvait l'étourdir d'un nouveau coup ; mais Roger, qui, ayant



PUIS, LE SOULEVANT DE TERRE VIGOUREUSEMENT, IL LE RENVERSE ÉTENDU ET LA TÊTE EN BAS. (CHANT XLVI, STANCE 134.)

le bon droit, méritait de vaincre, lui prit le bras et, réunissant les deux mains, le tira alors si violemment, qu'il finit par faire sortir le païen hors de la selle.

128. Sa force ou son adresse fit tomber le païen de telle manière qu'ils se trouvèrent de pair : je veux dire qu'il tomba sur ses pieds; et comme Roger avait encore son épée, on jugea que c'était lui qui avait l'avantage. Il cherche à gagner du temps et à tenir le païen à distance, et il ne tient pas à s'en approcher. Son intérêt n'est pas de laisser venir sur lui un corps d'une telle taille et d'un tel poids.

129. Cependant il voit couler le sang de son adversaire par le flanc, par la cuisse et par les autres blessures qu'il lui a faites. Il espère qu'il va s'affaiblir peu à peu et qu'il finira par être obligé de lui abandonner la victoire. Le païen avait encore en main le pommeau et la garde de son épée, et réunissant toutes ses forces il les lui lança, et Roger fut atteint si rudement que jamais il ne fut aussi étourdi.

130. C'est à la joue de son casque et à l'épaule que Roger fut atteint, et il est si ému de ce coup qu'il vacille, qu'il en est tout chancelant et qu'il a beaucoup de peine à se tenir debout. Le païen veut s'approcher de lui, mais le pied lui manque, parce que sa cuisse est paralysée par sa blessure; et pour avoir voulu se précipiter plus vite que ses forces ne le permettaient, il tombe un genou en terre.

131. Roger ne perd pas de temps, il lui porte un grand coup à la poitrine et à la tête; il le frappe comme avec un marteau, et le serre de si près, que de sa main il le jette encore à terre; mais le païen fait tant qu'il se relève, qu'il s'attache à Roger et le serre dans ses bras. Chacun d'eux joignant une grande habileté à une force prodigieuse, ils s'étreignent l'un l'autre, s'ébranlent et s'étouffent.

132. Sa cuisse et son flanc ouverts avaient enlevé à Rodomont une grande partie de ses forces. Roger avait de l'adresse, une grande habileté acquise, il s'était beaucoup exercé à la lutte. Il sent son avantage et s'applique à en profiter. Aux endroits d'où il voit le sang couler le plus abondamment, où il voit le païen le plus couvert de blessures, il appuie les bras et la poitrine, ainsi que les deux pieds.

133. Rodomont, plein de colère et de dépit, saisit Roger au cou, aux épaules, le tire, le pousse, ou, le soulevant de terre, le tient suspendu sur sa poitrine, le tourne et le retourne, le serre étroitement, et fait de grands efforts pour le jeter par terre. Roger se replie sur lui-même et met tout en œuvre, son intelligence et sa valeur, pour conserver sa supériorité.

134. Enfin le valeureux et intrépide paladin, à force de changer ses attaques, parvient à étreindre Rodomont; il appuie sa poitrine sur son flanc gauche, et le serre de toute sa force. A un moment, de sa jambe droite il lui entrelace l'un et l'autre genou, et il le pousse. Puis, le soulevant de terre vigoureusement, il le renverse étendu et la tête en bas.

135. La tête et l'échine de Rodomont marquent leur empreinte sur l'arène, et la secousse est si rude que le sang jaillit de ses plaies comme d'une fontaine et va rougir au loin la terre. Roger, à qui la fortune sourit en ce moment, veut empêcher le Sarrasin de se relever; il lui porte devant les yeux une main armée du poignard, de l'autre il le tient à la gorge et il lui presse le corps de ses deux genoux.

136. De même que parfois dans les mines de l'Ibérie ou de la Pannonie d'où l'on tire l'or, lorsqu'un éboulement imprévu ensevelit ceux qu'y a conduits l'impie avarice, ils restent tellement étouffés, que leur souffle peut à peine trouver un passage pour s'exhaler; de même le Sarrasin, une fois renversé à terre, ne fut pas moins étouffé sous le poids du vainqueur.

137. Celui-ci lui présente à la visière du casque la pointe du poignard qu'il avait déjà tiré, et il le somme avec menaces de se rendre, en lui promettant de lui laisser la vie; mais Rodomont, qui a moins peur de mourir que de montrer la moindre crainte, se tord, le secoue, et sans prononcer une parole, emploie toute sa vigueur pour parvenir à le mettre sous lui.

138. Comme un mâtin, sous un dogue féroce qui lui tient les dents serrées à la gorge, se secoue, se démène en vain, les yeux ardents et la gueule couverte d'écume, sans pouvoir se dégager de la prise de l'animal féroce, qui le surpasse en force, mais non en rage ; ainsi le païen voit s'évanouir tout espoir d'échapper à la pression de son vainqueur.



Stance 140.

139. Pourtant il se tord et se débat tellement, qu'il parvient à dégager un bras encore vigoureux, et de sa main droite tenant le poignard qu'il a aussi tiré dans cette lutte, il essaye de frapper Roger au-dessous des reins; mais le jeune guerrier s'aperçoit de l'erreur dans laquelle il pourrait tomber s'il différait de faire mourir cet impie Sarrasin.

140. Levant le bras aussi haut qu'il peut l'élever, il plonge deux ou trois fois jusqu'à la garde la lame de son poignard dans l'horrible tête de Rodomont, et se délivre ainsi d'une nouvelle attaque. L'âme qui fut en ce monde si orgueilleuse et si altière, dégagée du corps plus froid que glace, s'enfuit, en proférant dans son courroux un dernier blasphème, vers les lugubres rivages de l'Achéron [43].



NOTES



NOTES

DE ROLAND FURIEUX

CHANT PREMIER

La guerre de Charlemagne contre les Sarrasins d'Espagne, bien qu'elle soit un fait historique, est en grande partie fabuleuse dans les récits de l'Arioste. Il suit le fil des récits du comte Matteo Maria Boiardo, où celui-ci les a laissés interrompus dans son *Orlando innamorato*. Boiardo semble avoir tiré le fond de sa narration du onzième livre de l'appendice à l'*Histoire* de Grégoire de Tours, et l'avoir développée et embellie avec les inventions tirées du roman espagnol *lo Specchio di cavalleria* et avec l'antique chronique faussement attribuée à Turpin, moine de Saint-Denis, et archevêque d'Amiens, en 753 (?). Les conjectures sur l'époque de sa mort varient entre 788 et 830. Aucun des auteurs qui ont écrit de 800 à 1000 n'a eu connaissance de cette chronique ou roman de chevalerie. On a conjecturé qu'elle aurait été écrite vers 1092 par un moine de Saint-André à Vienne en Dauphiné.

Le plus grand honneur qu'ait obtenu le *Roland amoureux* de Boiardo, c'est d'avoir contribué à la naissance du *Roland furieux* de l'Arioste. Pour avoir pleinement connaissance de beaucoup de choses, dont notre poëte parle comme déjà connues du lecteur, il serait bon d'avoir lu auparavant le poëme de Boiardo ; mais comme il est devenu rare, les rédacteurs des notes de l'édition italienne de l'*Orlando furioso* renvoient pour la connaissance de ces faits au poëme, si fréquemment réimprimé, du Berni, l'*Orlando innamorato*, qui est une résurrection, par la magie du style, du poëme mort de Boiardo. — On trouvera ici ces renvois au poëme du Berni.

Stances.

1 [1] Son père qui avait péri sous les coups de Roland.

— [2] Charlemagne.

2 [3] Roland, fils naturel de Berthe (sœur de Charlemagne) et de Milon d'Anglante (Turpin, dans sa *Chronique*, le nomme *Milo de Angleriis*). Berthe, fuyant la colère de son frère, accoucha dans une grotte près de Rome. — Roland est désigné aussi sous le nom de Signor di Brava (ch. XVIII, st. 99); enfin on l'appelle quelquefois le Comte, tout court. — V. aussi plus loin, note 22, st. 47 de ce ch. Ier, — et note 4, st. 34, ch. VI.

— [4] Arioste revient à cette idée de sa propre folie amoureuse au commencement du ch. XXXV :

> Chi salirà per me, Madonna, in cielo
> A riportarne il mio perduto ingegno ?

3 [5] Le cardinal Hippolyte d'Este, fils d'Hercule Ier, duc de Ferrare. Arioste était au service de ce cardinal « qui, tout Mécène et savant qu'il était, ne rougit pas de lui retirer ses bonnes grâces, et peu s'en fallut même qu'il ne le persécutât » (Salfi).

8 [6] Pour le combat entre Roland et Renaud, voir l'*Orlando innamorato* du Berni, ch. L, st. 4 et suiv.

9 [7] V. Berni, ch. LII, st. 16.

Stances.

11 [8] *Palio rosso.* Cette comparaison était sans doute inspirée à l'Arioste par une réminiscence de Dante

> . . . . Coloro
> Che corrono a Verona il drappo verde
> Per la campagna.....
> (*Inferno*, terz. XV.

— [9] Souvenir de Virgile, *Enéide*, II, 379.

12 [10] V. Berni, ch. LXIV, st. 42.

27 [11] V. Berni, ch. III, st. 76.

28 [12] On lit dans un roman en vers intitulé : *Aspramonte*, que Roland, pour venger la mort de son père Milon, tué par Almont, tua celui-ci dans un combat (V. Berni, ch. LXI, st. 31 et suiv.) et s'empara de ses armes enchantées, du cheval *Brigliadoro* (Bride-d'or) et de l'épée *Durindana* (Durandal); écrite aussi dans les romans : *Durlindana, Durlindarda*, mais dont le vrai nom suivant Turpin serait *Durrenda*. On croyait que cette épée, célèbre dans les romans, avait dans l'origine appartenu à Hector (V. aussi la note 1, ch. II). Cette arme fut gagnée par Charlemagne quand il tua Polinore, roi d'Espagne. Turpin dit que rien ne pouvait l'entamer; il fait venir son nom de *durum ictum cum ea dans*.

Stances.

28 [13] Il n'est pas fait mention de Mambrin dans le poëme du Boïardo : mais, dans un roman en vers intitulé : *Innamoramento di Rinaldo*, on lit qu'un roi païen de ce nom, venu avec une grande armée attaquer Charlemagne, fut tué par Renaud, qui lui enleva le fameux casque, ce fameux *armet de Mambrin*, au sujet duquel Cervantes s'égaye dans son *Don Quichotte*.

30 [14] Sa mère.

34 [15] Imitation d'Horace, *Odes*, I, 23 :

> Vitas hinnulco me similis, Chloe.

40 [16] C'est au cardinal Hippolyte d'Este que l'Arioste est censé faire ces récits.

— [17] L'Etna.

42 [19] Cette strophe, si souvent citée, est une imitation de Catulle (*Carmen nuptiale*, 62). On aimera à comparer les vers du contemporain de César avec ceux du contemporain de Léon X.

> Ut flos in septis secretus nascitur hortis,
> Ignotus pecori, nullo contusus aratro,
> Quem mulcent auræ, firmat sol, educat imber :
> Multi illum pueri, multæ optavere puellæ :
> Idem cum tenui carptus defloruit ungui,
> Nulli illum pueri, nullæ optavere puellæ.
> Sic virgo dum intacta manet, tum cara suis est.
> Quum castum amisit polluto corpore florem,
> Nec pueris jucunda manet, nec cara puellis.

54 [20] Angélique était fille de Galafron, roi du Catha ou Cathay, royaume que l'on dit être le même que la Chine. « Il est singulier, dit Ginguené, qu'on soit allé chercher une beauté chinoise pour tourner en France toutes les têtes. »

55 [21] Ce roi est Gradasse (V. Berni, ch. XXXIV, st. 67). Selon Pline et Strabon, Nabatea était l'Arabie Pétrée. — Panckoucke traduit : Nabate, roi de Séricane.

57 [22] Ginguené dit indifféremment : d'*Anglante* et d'*Angers*, pages 447 et 448 du tome IV de son *Histoire littéraire d'Italie*.

58 [22*] [*Ch'io non adombri e incarni il mio disegno*. Panckoucke traduit, d'après l'interprétation donnée par Fornari : « jusqu'à ce que j'aie mis les ombres et les *chairs* au dessin. » Le verbe *incarnare* me semble avoir ici un sens graveleux. Le Dictionnaire de Barberi, citant ce vers, ajoute que « cette métaphore est sophistiquée outre mesure et obscure plus qu'on ne peut le dire. »]

77 [23] [Renaud. — On trouve aussi son nom écrit : Arnaut di Belland ; quelques-uns doutent qu'il fût fils d'Aymon. On ne sait pas où est située la terre de Montauban (Mont'Alban) dont il prend le titre. — Aymon eut trois fils : Guicciardo, Alardo et Ricciardo. Son nom était très-connu en France où beaucoup d'enseignes d'hôtelleries représentaient les fils Aymon, galopant sur le même cheval.]

78 [24] L'invention des deux fontaines est du Boiardo. Il en est plusieurs fois question dans le poëme du Berni.

80 [25] Berni, ch. XI, st. 35 et suiv., et ch. XIV, st. 18.

CHANT DEUXIÈME

Stances.

10 [1] *Fusberta* (Flamberge) est le nom de l'épée de Renaud ; — *Durindana* (Durandal), celui de l'épée de Roland, — et *Balisarda*, celui de l'épée de Roger. — [A la cathédrale de Vérone on voit sous le porche les statues des deux paladins Roland et Olivier. Sur l'épée de Roland on lit le mot : *Du-rindar-da*.]

13 [2] Plusieurs éditions portent : *gagliarda*, au lieu de *gagliardo*, et cet adjectif féminin se rapporterait à la *conscience*.

21 [3] *Destrier*. Cheval de bataille dans le langage de la chevalerie et des guerres du moyen âge. Du bas latin *dextrarius*, de *dextra*, à cause que l'on conduisait les chevaux avec la main droite avant de les monter pour la bataille (Littré, *Dictionn. de la langue française*).

Suivant un travers du temps et un goût désordonné pour l'allégorie, le commentateur Fornari prête ici à l'Arioste des sens mystiques raffinés, auxquels il n'a certes jamais pensé : le destrier n'est plus simplement le cheval Bayard, c'est la passion amoureuse qui s'emporte. — S'il est sourd à la voix de Renaud (ch. I, st. 32), c'est qu'il (toujours l'amour) ne se laisse pas gouverner par le frein de la raison. — Si Renaud est empêché dans sa recherche par Ferragus et Sacripant (ch. II, st. 22), c'est que l'homme qui se laisse égarer par un amour impétueux tombe dans le péché et dans le malheur.

24 [4] D'*Angers*. — Ginguené le nomme ainsi indifféremment : comte d'*Anglante* et comte d'*Angers*.

32 [5] Agolant ou Aigoland (comme le nomme la *Chronique* de Turpin) fut tué par Roland, selon le récit du Boiardo. Sa fille Galacielle, après la mort de son mari, Roger de Rise, et la destruction de sa ville, se sauva en Afrique, où elle accoucha de deux enfants : Roger, élevé par le magicien Atlant, et une fille qui fut Marphise (V. *Roland furieux*, ch. XXXVI, st. 59 et suiv.).

37 [6] Roi d'Espagne.

— [7] Est-ce Roanne (*Rodumna*)? — Dans une note de l'édition d'*Orlando furioso* (Firenze, Molini, 1823) il est dit que, selon Ptolémée, Rodonne est une ville voisine du Rhône.

51 [8] [*Alfana*, mot espagnol (venant sans doute des Maures) et italien, qui signifie : une jument. A une époque où la science étymologique, sans règles fixes, se livrait aux conjectures les plus hasardées, Ménage, dans son *Dictionnaire étymologique de la langue françoise* (Paris, 1650), fait dériver le mot *alfana* du latin *equus* : tout le monde connaît l'épigramme du chevalier de Cailly :

> *Alfana* vient d'*equus*, sans doute ;
> Mais il faut avouer aussi
> Qu'en venant de là jusqu'ici
> Il a bien changé sur la route.]

54 [9] .....Rebus nox abstulit atra colorem.
(Virgile.)

55 [10] E caddi come corpo morto cade.
(Dante, *Inferno*, ch. V, terz. 142.

63 [11] Le poëte veut donner à entendre qu'une partie de la Gaule Narbonnaise s'était révoltée contre Charlemagne et s'était donnée à Marsile, roi d'Espagne.

67 [12] La haine entre ces deux familles prit naissance parce que le comte Ganelon, chef de la maison de Mayence, tomba en disgrâce auprès de Charlemagne, et que Roland succéda à sa faveur, avec les autres membres de la maison de Clermont.

CHANT TROISIÈME

[Ce chant exclusivement consacré à glorifier la maison d'Este est une œuvre de servilité, fastidieuse pour le lecteur.]

Stances.

1 [1] Ce premier vers est emprunté au Boïardo.

8 [2] *Mélisse*. L'Arioste ne la nomme qu'à la fin du septième chant.

10 [3] [Merlin vivait au cinquième siècle, du temps du roi breton Wortigern et de son fils Wortimer (dans lequel Holtzmann, le savant éditeur du *Chant des Nibelungen*, croit reconnaître, sous une forme altérée, le nom du héros légendaire *Artus*). Selon les récits romanesques, Merlin était fils d'un démon et d'une chaste fille qui, un soir, « avait oublié de mettre son sommeil sous la garde de Dieu ». Il fut le fondateur de la fameuse *Table ronde*. Il s'éprit d'une femme, dite la Dame du Lac; et, ayant construit, dans la forêt de Nortes, un tombeau pour lui et pour elle, il le lui montra et lui enseigna des paroles magiques, qui, prononcées sur ce tombeau, empêcheraient qu'il ne fût jamais ouvert. Cette femme, par ses cajoleries, obtint que Merlin entrât dans le tombeau, et, lorsqu'il y fut, elle le ferma rapidement et prononça les paroles magiques. Merlin y mourut; mais l'esprit, ne pouvant sortir par la force de l'enchantement, y resta emprisonné et continua à parler et à répondre à ceux qui l'interrogeaient. L'Arioste a transporté en France la grotte sépulcrale de Merlin.]

11 [4] Fornari voit dans ces expressions un souvenir du vers de Juvénal :

Dat veniam corvis, vexat censura columbas.

17 [5] Pour l'origine de la famille d'Este l'Arioste suit le Boiardo qui la fait descendre d'Astyanax.

— [6] Callisto, nymphe de Diane, fut aimée par Jupiter et changée en ourse. Jupiter la transporta au ciel où elle représenta la *Grande Ourse*. L'Arioste sous son nom désigne le pôle arctique.

21 [7] Terme de grimoire : figure à cinq côtés, couverte de caractères magiques.

24 [8] L'Arioste, dans la généalogie qu'il donne de l'ancienne famille d'Este et dans les faits qu'il en rapporte, suit les traditions qui avaient cours de son temps, mais dont la critique a établi depuis la fausseté (V. Muratori, *Antichità Estensis*). — [A côté des éloges mensongers de l'Arioste, la vérité est que, pendant quatre siècles, la dynastie d'Este se souilla de crimes et de turpitudes, sans produire un seul caractère qui pût les racheter.]

25 [9] Didier s'étant révolté contre l'Église, le pape Adrien Ier appela Charlemagne à son secours. Roger, capitaine au service de Charlemagne, s'étant distingué dans cette guerre, celui-ci lui donna le domaine d'*Este* et de *Calaon*, deux châteaux situés dans le Padouan.

26 [10] Un membre de la famille Visconti, qui avait suivi Godefroy à la conquête de Jérusalem, ayant tué un Sarrasin dont le casque avait pour cimier un serpent dévorant un enfant, les Visconti adoptèrent cette image pour armoiries. Albert Visconti délivra Milan qu'assiégeait Bérenger.

— [11] Les Insubres (*Insubrii*), peuple de la Gaule Cisalpine, passèrent des Gaules en Italie sous la conduite de Bellovèse et s'établirent dans le pays qui a formé depuis le Milanais.

26 [12] Bérenger assiégea Azzon, marquis d'Este, dans Canossa (territoire de Reggio) pour se venger de la retraite qu'il y avait donnée à la reine Adélaïde, veuve du roi Lothaire. Albertas conseilla à Azzon d'appeler à son secours Othon, empereur d'Allemagne, qui épousa la reine Adélaïde.

27 [13] L'empereur Othon III nomma Hugues gouverneur de la Toscane et l'envoya à la tête d'une armée contre les Romains pour rétablir sur le trône pontifical Grégoire V, qui en avait été chassé par le consul Crescentius. Hugues rétablit le pape, délivra Othon du souci des affaires de Rome et lui permit de ramener en Allemagne l'armée qu'il dirigeait sur l'Italie.

28 [14] L'empereur Othon Ier, avant d'arriver à l'Empire, était duc de Saxe; étant mort sans enfants, le duché passa à sa fille Alde, épouse d'Albertas. Ils eurent deux fils : Hugues et Foulques. Celui-ci donna à son frère tout son patrimoine en Italie et alla en Allemagne prendre possession, comme héritier de sa mère, du duché de Saxe.

29 [15] Henri II, ennemi de l'Église, fut vaincu dans le Parmesan par Bertolde, capitaine des troupes de Rodolphe, duc de Saxe. Mathilde, âgée de quarante-quatre ans après la mort de son premier mari, épousa Albertas. Mais elle se sépara de lui cinq ans après, et elle laissa son immense héritage à l'Église. L'avantage de ce mariage, pompeusement célébré par l'Arioste (st. 30), ne fut donc qu'illusoire pour Albertas (Welf ou Guelfe V, duc de Bavière).

30 [16] Renaud, fils de Bertolde d'Este, participa à la victoire remportée sur l'empereur Frédéric Barberousse, ennemi du pape Alexandre III.

31 [17] Qui auront le commandement général des troupes de l'Église.

32 [18] Ces deux seigneurs d'Este sont désignés ici sous le nom de Guelfes, parce qu'ils défendaient le pape contre Frédéric II. Le pape donna à l'un d'eux le duché de Spolète, appelé anciennement Umbrie.

— [19] Azzon V fut un des seigneurs guelfes qui se liguèrent contre Ezzelin et le firent prisonnier.

33 [20] Ezzelin (né en 1194, mort en 1259) soumit à son joug les républiques de Vérone et de Padoue; sa tyrannie épouvanta l'Italie par d'horribles atrocités : il fit, entre autres, brûler vivants douze mille Padouans.

— [21] L'Arioste, dans son désir de glorifier la famille d'Este dans ses ancêtres, fait ici la part trop grande à cet Azzon V, seigneur d'Este; il fut seulement un des membres les plus actifs de la ligue formée contre l'empereur Frédéric II.

34 [22] Ferrare située près du Pô. Le pape nomma Azzon gouverneur de Ferrare; et le pouvoir de ce seigneur y fut confirmé et s'y perpétua. — Phaéthon, selon les poëtes, fut précipité dans l'Éridan, nom attribué à plusieurs fleuves et, entre autres, au Pô.

— [23] Les Héliades, ces sœurs de Phaéthon, furent tellement affligées de sa mort, que les dieux les métamorphosèrent en peupliers; leurs larmes formèrent l'ambre, substance que, du reste, on ne trouve pas à l'embouchure du Pô.

Stances.

34 [24] Cycnus, ami de Phaéthon, éprouva tant de chagrin de sa mort, qu'Apollon, touché de pitié, le changea en cygne.

35 [25] L'empereur Othon IV, aidé du parti gibelin en Italie, força le pape Innocent IV à se réfugier dans le Capitole. Aldobrandino d'Este, premier marquis de Ferrare, défendit le pape et contraignit Othon à retourner en Allemagne. Il emprunta une grande somme d'argent aux Florentins et leur laissa en gage son frère Azzon.

36 [26] Qui avait épousé la cause de l'empereur.

37 [27] L'Arioste circonscrit la Marche d'Ancône et tout le pays qui s'étend d'Ascoli à Pesaro. Le *Tronto* est une rivière qui débouche dans l'Adriatique près d'Ascoli; l'*Isaure*, une autre rivière qui a son embouchure dans l'Adriatique.

38 [28] Renaud, fils d'Azzon, fut retenu à Naples comme otage de Frédéric II. Il mourut empoisonné, et son fils naturel, Obizzon, fut, avec le consentement de l'empereur, légitimé par le pape Innocent III, et il succéda à son aïeul dans la seigneurie de Ferrare (en 1251). Il s'empara de Modène et de Reggio.

39 [29] Andria, ville et duché de la terre de Bari. Quelques éditions portent à tort Adria, dont il est parlé dans la strophe suivante, et qui donna son nom à la mer Adriatique. — Le fils d'Azzon, irrité contre son père pour avoir introduit dans sa maison une belle-mère, l'emprisonna cruellement et le fit mourir.

41 [30] Rovigo (*Rhodigium*, en grec Ῥόδος).

— [31] Comacchio, situé entre les embouchures des deux branches du Pô de Ferrare, dites: *Primaro* et *Volano*.

42 [32] [Nicolas III (1393-1440), bâtard légitimé d'Albert d'Este (qui avait fait décapiter son neveu et brûler vive sa femme), fait mourir un grand nombre d'individus soupçonnés de conspirer contre lui. Il fait trancher la tête à Parisina Malatesta, sa seconde femme, et à Hugues, son fils naturel, convaincus d'un commerce criminel. Il eut vingt-deux enfants illégitimes. L'un d'eux, *Lionel*, fut son successeur, aux dépens des enfants légitimes.]

— [33] Un Azzon, de la même famille d'Este, ayant été chassé de Ferrare, chercha à y rentrer avec l'aide de Tidée (Tadeo), comte de Conio.

43 [34] Nicolas III donna rendez-vous au château Rubera à Othon III, usurpateur de Parme, sous prétexte de faire la paix, et il le fit tuer à l'instant.

45 [35-36] Lionel et Borso, fils naturels de Nicolas III. Il avait confié à Lionel, un de ses bâtards, et recommandé en mourant ses enfants légitimes en bas âge. Lionel les relégua à Naples et garda le pouvoir à Ferrare pendant neuf ans; à sa mort, Borso les réclama et les traita comme des frères; il fut nommé premier duc de Ferrare, par l'empereur Frédéric et par le pape.

— [37] Borso d'Este, bâtard de Nicolas III, dut aussi recourir aux supplices pour comprimer les tentatives des prétendants légitimes.

46 [38] Dans les vers 3 et 5, l'Arioste fait allusion à la paix de 1471 et à la statue de Borso qui avait été élevée à Ferrare, il imite aussi Virgile :

> Claudentur belli portæ; *furor* impius intus
> Sæva sedens super arma, et *centum vinctus ahenis*,
> *Post tergum nodis*, fremet horridus....
>
> (*Énéide*, I, 294.)

— [39] Hercule Ier, fils légitime de Nicolas, succède (en 1471) à son frère Borso. Un de ses neveux, fils de Lionel, veut s'emparer de Ferrare et a la tête tranchée. Hercule fait couper la main et crever un œil à deux cent quatre-vingts partisans du jeune prince et les distribue à ses courtisans pour qu'ils en tirent une rançon. Deux des enfants d'Hercule sont : Alphonse Ier et le cardinal Hippolyte d'Este. Hercule Ier fut l'ami du Boiardo et le protecteur de l'Arioste.

— [40] L'Arioste désigne ici d'une manière discrète les *Vénitiens*, qui, ligués avec le pape, lui déclarent la guerre en 1482, et l'assiégèrent pendant deux ans. — Budrio, château du territoire de Ravenne. Ptolémée et Strabon le nomment.

47 [41] Hercule dans sa jeunesse fut au service d'Alphonse Ier, roi de Naples, dit *roi des Catalans*. L'Arioste croit devoir rappeler qu'il se battit en duel, ce qui lui fit honneur auprès du roi. — Panckoucke dans sa traduction a fait ici un contre-sens : *Il remportera l'avantage d'un combat singulier sur le roi des Catalans*.

49 [42] Lion ailé de Saint-Marc, armoiries de Venise.

50 [43] Castor et Pollux, fils de Léda et de Tyndare, ou de Jupiter changé en cygne. Castor ayant été tué, Pollux pria Jupiter de faire cesser son immortalité. Jupiter lui accorda de passer un jour sur la terre avec son frère et un dans l'Olympe. L'Arioste feint qu'ils vivaient et mouraient tour à tour.

52 [44] Le poëte entend désigner Rome ou, d'une manière plus précise, Jules II, ennemi acharné d'Alphonse.

53 [45] Le Santerno est la rivière d'Imola; le Zanniolo, un fossé où était la Bastia, forteresse défendue par les Espagnols à la solde de Jules II. Alphonse la fit démolir.

55 [46] Le pape Jules II.

— [47] L'Arioste nomme toutes les nations qui combattaient à la fameuse journée de Ravenne, le jour de Pâques 1512.

56 [48] Ce fameux cardinal d'Este fut revêtu de la pourpre au sortir de l'enfance. — On l'accuse d'avoir fait arracher en sa présence les yeux à son frère naturel, Jules, pour une rivalité d'amour.

— [49] [Probablement l'Arioste met ici dans la bouche de Mélisse une allusion à lui-même pour les louanges démesurées qu'il donne dans son poëme à la famille d'Este et au cardinal Hippolyte, en particulier. Toutefois, une circonstance fortuite fournit un prétexte d'excuse pour ce qu'il y a de peu modeste dans cette comparaison avec Virgile : c'est que, justement alors, vivait à la cour d'Hippolyte un poëte improvisateur ayant de la renommée et nommé Andrea Marone. Derrière cette équivoque il laisse le lecteur décider s'il s'agit de cet improvisateur ou de lui-même. — L'Arioste cite encore Andrea Marone (ch. XLVI, st. 13).]

57 [50] Allusion à la défaite que le cardinal fit subir aux Vénitiens près de Volano.

60 [51] Par une heureuse imitation du passage de l'*Énéide* où Virgile parle de Marcellus, l'Arioste indique ici, sans les nommer, don Ferrante et don Giulio, frères du duc Alphonse; ils complotèrent de lui enlever la vie et son duché. Ils furent condamnés à mort, mais Alphonse commua leur peine en une prison perpétuelle. Sur cette conjuration l'Arioste composa l'églogue :

> Dove vai, Melibeo, dove si ratto?

Don Ferrante avait été outragé par Hippolyte dont il était le frère naturel; il demanda vainement à Alphonse de le venger, et, furieux, il ne songea plus qu'à se venger sur le duc lui-même.

69 [52] Voir (Berni, ch. XXXIV, st. 30 et suiv.) comment Brunel vola cet anneau à Angélique.

CHANT QUATRIÈME

Stances.

11 [1] [Si, du couvent des Camaldules, on s'élève vers le nord, à travers de vigoureuses forêts de sapins, jusqu'à un des points les plus élevés, dit le *Poggio a scali*, on a en effet une vue étendue, mais pas autant que le dit l'Arioste.]

13 [2] *Dritto al fil della sinopia*. La sinopia est la couleur rouge dont est enduit le fil à l'usage des architectes. Le nom provient de la terre rouge trouvée dans le principe dans le Pont, près de la ville de Sinope.

18 [3] Ou monts *Hyperboréens*, au nord de la Scythie. Les Gorgones, suivant les poëtes, y faisaient leur résidence.

40 [4] Chevaliers chrétiens faits prisonniers par Monodant. (Berni, ch. XXXIX, st. 51; ch. XLIII, st. 11.)

41 [5] Pour ce récit, voir Berni, ch. LXV, st. 48.

50 [6] Au solstice d'été. — L'Hippogriffe dirige sa course vers les Indes.

51 [7] *Contra Orse*: vers la constellation des Ourses, la Grande et la Petite Ourse.

53 [8] Ces exploits sont racontés dans les anciens romans relatifs au roi Artus et aux chevaliers de la *Table ronde*.

63 [•]

> Pensò Rinaldo alquanto, e poi rispose :
> Una donzella dunque de' morire,
> Perchè lasciò sfogar nell' amorose
> Sue braccia al suo amator tanto desire?

CHANT CINQUIÈME

Stance.

76 [1] Saint-Andrews, comté de Fife.

CHANT SIXIÈME

Stances.

13 [1] Couleur adoptée par les chevaliers errants en signe de tristesse.

19 [2] Fornari conjecture que cette île fortunée est *Zipangri* (Zipangu), nom donné primitivement au Japon. On en est encore à la géographie de Marco Polo.

— [3] La Sicile. — Aréthuse, pour échapper aux poursuites d'Alphée (changé en fleuve dans le Péloponnèse), fut changée par Diane en fontaine qui s'ouvrit un passage souterrain et vint jaillir en Sicile, à l'île d'Ortygie.

34 [4] Roland, appelé par Turpin : *Comes Blaviensis; Blavia, Blaia*, Blaye, ville de la Gironde. Pour cette aventure d'Astolphe, V. Berni, ch. XLII, st. 48-64.

CHANT SEPTIÈME

Stances.

2 [1] Probablement il s'adresse ici aux personnes intelligentes, et non, comme il le fait ailleurs, au cardinal Hippolyte et au duc Alphonse; car il ne serait pas adroit de leur dire que tout le monde, excepté eux, ne verra que des mensonges dans ce poëme où il leur donne de si grands éloges.

3 [2] Minéralogiquement, l'hyacinthe est rouge ou verdâtre (V. Beudant).

4 [3] Si l'on désire savoir quelle est cette *peste maudite*, un commentateur nous apprend que c'est l'avarice et nous renvoie au vers 509 de la *Psychomachia*, poëme de Prudentius Clemens, où *précisément* l'avarice est dite : *lues improba*. Probablement aucun lecteur n'aurait été chercher là ce rapprochement.

20 [4] Marc-Antoine.

29 [•]

> Del gran piacer ch' avean, lor dicer tocca;
> Che spesso avean più d'una lingua in bocca.

50 [5] *Alchino, Farfarello*, noms de démons, inventés par Dante et que les commentateurs ont renoncé à expliquer.

76 [6] Épée fabriquée par enchantement (V. Berni, chant XXXIII, st. 25 et suiv.).

77 [7] Cheval produit par enchantement, qui se nourrissait de l'air. Il fut conduit en France par l'Argail, frère d'Angélique, et il vint au pouvoir de Renaud, d'Astolphe et, présentement, de Roger (V. Berni, ch. I, st. 74; ch. XIII, st. 8 et suiv.; ch. XXXI, st. 10).

— [8] Astolphe.

CHANT HUITIÈME

Stances.

14 [1] Noms de figures diverses appartenant à la magie.

16 [2] Astolphe.

17 [4] V. Berni, ch. I, st. 44; ch. II, st. 19.

18 [5] L'Hippogriffe.

42 [6] V. Berni, ch. III, st. 66.

43 [7] V. Berni, ch. XI, st. 28 et suiv.; ch. XIV, st. 16 et suiv.

Stances.
45 [8] Deux saints ermites : l'un en Égypte, l'autre en Palestine.

49 *
Ma nell' incontro il suo destrier trabocca,
Ch' al disio non risponde il corpo infermo :
Era mal atto, perchè avea troppi anni,
E potrà peggio quanto più l'affanni.

50 *
Tutte le vie, tutti li modi tenta,
Ma quel pigro rozzon non però salta :
Indarno il fren gli scuote e lo tormenta,
E non può far che tenga la testa alta.

51 [9] Une des îles Hébrides.
60 [10] Sorte de navires à rames, propres aux pirates.
63 [11] Roland.
68 [12] Arioste, ch. II, st. 15 et suiv.
69 [13] Agramant.
73 [14] Au duc de Bavière (Arioste, ch. I, st. 8).
85 [15] Mot arabe désignant la dignité de la personne chez les Sarrasins.
86 [16] Charlemagne. — Roland était fils de Berthe, sœur de Charles, mariée, selon Turpin, à Milon.

CHANT NEUVIÈME

Stances.
11 [1] *Hiberne :* Irlande.
12 [2] *Ébude :* Une des îles Hébrides.
16 [3] Plus exactement : il laisse à sa droite.
— [4] [Ginguené (*Hist. littér. d'Italie*, IV, 477), voulant prouver « avec quelle exactitude l'Arioste s'attachait aux plus petits détails géographiques, » dit ici, qu'il « va jusqu'à donner à une ville de cette côte son nom bas-breton : *Breaco* est Saint-Brieuc, et *Landriglier*, Tréguier, dont le nom breton est Landriguer. » Nous ferons remarquer que l'Arioste aurait dû nommer Tréguier avant Saint-Brieuc. Dans sa marche, le navire devait passer non en vue, car les deux villes sont dans l'intérieur des terres, mais à la hauteur de Tréguier, bien avant d'arriver devant la baie profonde au fond de laquelle est Saint-Brieuc.

Selon une note de l'édition de l'Arioste, de Molini (Florence, 1823), Landriglier serait peut-être Landerneau. C'est tout à fait erroné.]
16 [5] Entre les diverses opinions relatives au nom d'Albion, anciennement donné à l'Angleterre, on prétend que ce nom provient de la couleur blanche du sable de ses rivages ou plutôt de celle de ses falaises crayeuses.
17 [6] *Le fleuve d'Anvers :* l'Escaut.
65 [7] *Volana :* une des embouchures du Pô.

CHANT DIXIÈME

Stances.
35 [1] V. le ch. XI, st. 33 et suiv.
46 [2] Logistille est la personnification de la Sagesse, de la Raison.
51 [3] L'artillerie comme l'entendent les modernes n'était pas connue aux temps dont parle l'Arioste. Il entend parler ici des machines de guerre dont se servaient les anciens pour lancer des pierres ; et le mot *fiocca* indique qu'elles tombaient en grande quantité.
52 [4] *Andronique :* La Force.
— [5] *Phronésie :* La Sagesse.
— [6] *Décélie :* La Justice.
— [7] *Sophrosyne :* La Tempérance.
56 [8] *Clotho :* La principale des trois Parques ; celle qui tient la quenouille, et file.
— [9] Cléopâtre.
69 [10] Évangile de saint Matthieu, chap. II.
71 [11] [L'Arioste prend évidemment ses indications géographiques sur l'Asie dans le voyage de Marco Polo, le premier qui ait pénétré dans la Chine, qu'il divise en *Cathay* et en *Mangiane*([12]). Pour Rubruquis (Ruysbroek), voyageur du treizième siècle comme Marco Polo, le *Cathay* a une acception vague ; il désigne par là la Chine septentrionale. Pour Marco Polo le *Mangi* est la Chine méridionale ; il parle de Nanking, sa capitale. Il regarde la ville de *Quinsai* ([13]) (*Hang-tcheou*) comme la plus grande ville du monde. Il dit qu'elle était coupée de canaux sur lesquels il y avait 12,000 ponts.]
— [14] [*Imaüs*. On désignait ainsi une très-longue chaîne de montagnes, s'étendant depuis la mer Caspienne jusqu'aux confins de la Chine, et comprenant la chaîne élevée des monts Himalaya.]
— [15] La *Séricane*, la Sérique, dont la situation est très-indéterminée, serait le nord de l'Inde.
71 [16] La *mer Hyrcanienne* est la mer Caspienne.
— [17] [Les *Prussiens*. L'Arioste les nomme *Pruteni*. — Avant le dixième siècle ils formaient un peuple wendo-gothique sous le nom de *Pruezi*, qui se prononce : *Prutsi*. On le trouve aussi écrit : *Prutzi*, *Pruteni* et *Brutzi*.]
77 [18] Ce sont les armes du roi d'Angleterre.
78 [19] [Fornari, le commentateur du poëme de *Roland furieux*, dit que la description donnée par l'Arioste des enseignes des différents chefs militaires n'est pas faite à plaisir, mais qu'elle correspond exactement aux armoiries des seigneurs anglais et écossais vivant du temps du poëte. Pour intercaler ces noms dans ses rimes et en assouplir la rudesse anglo-saxonne, en leur donnant la douceur des désinences italiennes, l'Arioste leur fait subir de singulières transformations : *Varvecia* (Warwick), *Cancia* (Kent), *Pembrozia* (Pembroke), *Esenia* (Essex), *Norbelanda* (Northumberland), *Antona* (Southampton), *Vigorina* (Winchester), *Erbia* (Derby), *Battonia* (Bath), *Sarisberia* (Salisbury), *Croisberia* (Shrewsbury), *Ottonlei* (Athol), *Angoscia* (Angus), *Burgenia* (Abergavenny).]
85 [20] Machine de bois à quatre piliers dans laquelle les maréchaux enferment les chevaux vicieux pour les ferrer.
92 [21] L'Arioste donne à l'Irlande l'épithète de *fabuleuse*, peut-être à cause des choses étranges que racontaient ceux qui sortaient du Puits de Saint-Patrice.
— [22] Saint Patrice, apôtre d'Irlande, né en 372. Le Puits ou Purgatoire de Saint-Patrice, dont Denys le Chartreux et tant d'autres ont raconté tant de fables, était une caverne située dans une petite île d'Ultonie, au milieu d'un petit lac, à peu de distance de la ville

Stances.

de Donegal (Dunnegal), de la province d'Ulster. Cette caverne, ayant été profanée par des excès sous prétexte de dévotion, fut fermée par ordre du pape Alexandre VI et du roi Henri VIII.

94 [23] Ch. VIII.

106 [24] ..... Une barque... *O zucca* ou *des vessies* (pour le soutenir).

Stances.

113 [25] *La petite Bretagne :* L'Irlande.

114 [26] Voici le texte rétabli de cette stance :

> E fe' raccorre al suo destrier le penne;
> Ma non a tal che più le avea distese.
> Del destrier sceso a pena si ritenne
> Di salir altri; ma tennel l'arnese;
> L'arnese il tenne, che bisognò trarre,
> E contra il suo disir messe le sbarre.

CHANT ONZIÈME

Stances.

4 et 5 [1] Voir, pour ces détails relatifs à l'anneau, Berni, ch. XXXIV, st. 30; ch. I, st. 45, 58 et suiv.; ch. XIV, st. 47, 57 et suiv.

5 [2] Les mots *nel giron* sont interprétés ainsi : *dans le circuit* des murs d'Albraque. Pour cette action de Brunel, V. Berni, ch. XXXIV, st. 36.

21 [3] Voir la suite au ch. XII.

22 [4] L'Arioste, pour sauver sa fiction que l'arquebuse fût déjà connue du temps de Charlemagne, imagine que, longtemps après, elle fut retirée par un magicien du fond de la mer où l'avait jetée Roland.

29 [5] Aller au plus près du vent.

44 [6] L'Arioste veut imiter ici Ovide, selon lequel Neptune et tous les dieux, épouvantés à la vue du géant Typhon, laissèrent le ciel et se réfugièrent en Éthiopie.

45 [7] Ino, fille de Cadmus et mère de Mélicerte, poursuivie par la haine de Junon, se précipite dans la mer avec son fils pour échapper à la frénésie d'Athamas, son époux. Neptune sauva Ino et son fils.

— [8] Glaucus, dieu marin : il y a à son sujet des traditions poétiques variables.

Stances.

49,50 [9] Arioste abuse souvent de la permission des exagérations poétiques.

54 [10] *Pietra brulla*, rocher *nu*. *Brulla* pour *nuda*. Dante a employé ce mot dans le même sens.

66 [11] On regrette de trouver quelquefois dans l'Arioste ces images disparates et ce *style figuré qui sort du bon caractère*.... Dans cette strophe il se complaît à un phébus d'un goût détestable.

70 [12] Amyclées est à quelque distance de Sparte d'où Pàris enleva Hélène.

75 [13] Vulcain, habile orfévre.

82 [14] L'animal discret. Peut-être l'Arioste n'attachait-il pas un sens bien arrêté à l'épithète *discreto*. Mais les commentateurs y voient deux idées : la première, la douceur de l'animal; la seconde, le passage de la saison froide à la saison tempérée. — Phryxus, Béotien d'Orchomène, allait être sacrifié à Jupiter par la haine d'Ino, sa belle-mère, lorsque Néphélé, sa mère, lui donna le bélier à toison d'or qu'elle avait eu de Mercure et sur lequel Phryxus se sauva. Les dieux placèrent dans le zodiaque ce bélier qui correspond au mois de mars.

CHANT DOUZIÈME

Stances.

1 [1] Cybèle, appelée *Idæa* du mont Ida où se célébraient aussi ses mystères.

3 [2] Cérès avait un temple à Éleusis; et les fêtes et les mystères d'Éleusis étaient célébrés en son nom. L'Arioste suit ici Virgile, qui dit qu'Encelade fut précipité sous le mont Etna.

4 [3] *Libya*, à l'imitation des Grecs et des poëtes, qui donnaient communément le nom de Libye à l'Afrique entière.

20 [4] Bradamante.

40 [5] Dans l'édition de 1532 on lit : *Spagnuol;* c'est Ruscelli qui a substitué mal à propos le mot *pagan;* ce qui peut faire confusion avec Sacripant; tandis qu'il est parlé ici de Ferragus.

46 Durandal. *Durindana :* V. ch. I, st. 28, note 12.

49 [Enchanté partout... Roland est l'Achille des fables modernes; il est invulnérable comme le héros grec, excepté à la plante des pieds.]

Stances.

59 [6] *Macone*, Mahomet. — *Trivigante* (Tarva?) est une divinité païenne imaginée par les romanciers.

60 [7] [Les images, les visions, les songes nocturnes. — Les *larves*, suivant la mythologie antique, étaient les âmes des méchants, des personnes mortes de mort violente, ou qui ne recevaient pas les honneurs de la sépulture, condamnées à mener une vie errante.]

62 [8] L'Arioste ne raconte pas ensuite ce fait. Mais Turpin dit que Ferragus fut tué en duel par Roland. Le Fortiguerra, dans son *Richardet*, le fait mourir d'une manière différente.

63 [9] C'est un reproche ironique qu'elle s'adresse.

66 [10] Voir au ch. XIX ses amours avec Médor.

69 [11] Tremcen. Encore aujourd'hui les Arabes et beaucoup de colons espagnols de la province d'Oran prononcent Tremisen pour Tlemcen.

CHANT TREIZIÈME

Stances.

15 [1] Cap dans la baie de Biscaye.

36 [2] L'Arioste s'inspire ici de Dante, qui, dans l'Enfer (ch. XII), imagine que les violents et les tyrans sont punis dans des lacs de sang bouillant, où le centaure

Stances.

Chiron et ses compagnons, aussitôt qu'ils aperçoivent quelqu'une des âmes s'élevant au-dessus du lac pour soulager son supplice, la forcent, à coups de flèches, à se renfoncer dans les flots brûlants. Les éditions de

Stances.

l'Arioste de 1516 et de 1532, faites sous ses yeux, portent *Chiron*. Beaucoup d'éditions postérieures ont substitué *Caron* par erreur.

37 [3] Allusion à un jeu usité en Espagne et qui demande beaucoup d'agilité.

40 [4] *Turpin*, archevêque de Reims, sous Charlemagne; on lui a faussement attribué la chronique romanesque où sont racontés les exploits de Roland.

41 [5] [C'est là un détail affreux; mais le poëte ne veut pas être pris en défaut; il cherche à expliquer les faits d'une manière probable et dans leurs moindres détails. Il justifie ici de la pendaison de tous ces pauvres diables par un seul homme, comme il ne négligeait pas, tout à l'heure, d'expliquer comme quoi une corde avait été trouvée juste à point.]

42 [6] La vieille (Gabrine) rencontre Marphise (Arioste, ch. XX).

44 [7] C'est Zerbin, l'amant d'Isabelle (Arioste, ch. XXIII).

59 [8] [Isabelle, fille d'Hercule Ier d'Este et sœur d'Alphonse et d'Hippolyte: elle fut mariée à Franc. Gonzaga, marquis de Mantoue. Son cabinet de statues, de camées et de médailles n'eut longtemps point d'égal en Italie; il fut pillé en 1630 à la prise de Mantoue par les Autrichiens. Tiraboschi donne une lettre de cette princesse au cardinal Hipp. d'Este, son frère, où elle le remercie de lui avoir envoyé l'Arioste pour la féliciter de son heureux accouchement; elle ajoute qu'elle a passé deux jours entiers à parler avec ce grand poëte de son *Roland furieux*, dont il était alors occupé.]

— [9] Mantoue, bâtie sur le Mincio par Ocnus, fils de la prophétesse Manto; il lui donna le nom de sa mère.

60 [10] Gonzague commandait les troupes italiennes contre Charles VIII, à la bataille de Val-di-Taro (6 juillet 1495); il passa dans le royaume de Naples et il aida le roi Ferdinand à remonter sur son trône.

61 [11] Pilote du navire Argo dans l'expédition des Argonautes.

62 [12] [Béatrix, femme de Lodovico Sforza, dit le More, duc de Milan. L'histoire, moins adulatrice que l'Arioste, dit que par ses prétentions vaniteuses et sa rivalité avec Isabelle d'Aragon, femme de Jean Galéas, elle encouragea l'ambition criminelle de son mari, qui appela Charles VIII en Italie. Sous Louis XII, Louis le More fut enfermé au château de Loches en Touraine, et il y vécut dix ans en captivité.]

63 [13] Les couleuvres étaient les armes des Visconti.

— [14] Le détroit de Gibraltar, qui fait communiquer l'Océan avec la Méditerranée qui baigne la Provence, dont Bradamante avait le gouvernement.

63 [15] Peuple de la Gaule Cisalpine établi dans le pays qui est devenu le Milanais.

— [16] Le sens est vague et incertain. Fornari l'interprète en le rapportant à Louis le More, prince estimé comme très-prudent; une fois sa femme morte, il semblera ne plus agir qu'au hasard.

64 [17] [Béatrix, fille d'Aldovandrino, marquis d'Este, épousa en 1234 André II, roi de Hongrie, dont elle fut la troisième femme. — Fornari, dans ses notes sur l'Arioste, dit que cette Béatrix était fille de Ferdinand roi de Naples, et qu'elle épousa (1476) le célèbre Mathias Corvin. Mais c'est évidemment une fausse interprétation, qui ne correspond pas à l'intention du poëte, s'épuisant en laborieux efforts pour louer la maison d'Este.]

— [18] L'Italie.

— [19] Une Béatrix d'Este, qui fonda le monastère de Gemola et mourut en 1226.

67 [20] [Richarde, marquise de Saluces, troisième femme de Nicolas d'Este, prince de Ferrare (celui qui fit trancher la tête à sa seconde femme, Parisina Malatesta). Richarde fut mère d'Hercule Ier, elle resta veuve en 1441 et mourut en 1474.]

69 [21] Léonore, fille de Ferdinand Ier, roi de Naples, fils d'Alphonse Ier de la maison d'Aragon; elle épousa Hercule Ier, d'Este.

— [22] [Lucrèce Borgia, fille du pape Alexandre VI, fut la seconde femme d'Alphonse Ier, duc de Ferrare. C'était son quatrième mari. Elle a une trop grande célébrité pour qu'il faille ajouter la moindre note contradictoire au panégyrique que l'Arioste fait ici de ses vertus (*la virtù, la fama onesta*).]

72 [23] Renée, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, devint la belle-fille de Lucrèce Borgia, en épousant Hercule II, duc de Ferrare.

73 [24] Les femmes nommées dans cette octave avaient une certaine illustration au temps du poëte, mais l'histoire ne leur a pas conservé l'éclat glorieux que la faveur de sa muse s'efforçait de leur communiquer.

— [25] [A l'ennui de ce long et mensonger panégyrique se joint la monotone répétition des mêmes réticences oratoires: « il serait trop long de raconter les merveilles de ces princes et de ces princesses; — ce serait se lancer sur une mer immense » (ch. XIII, st. 61); même image répétée ici.]

83 [26] Marsile, roi d'Espagne.

— [27] Agramant.

CHANT QUATORZIÈME

Stances.

2 [1] A la bataille de Ravenne (1512) où fut tué un jeune héros de vingt-deux ans, Gaston de Foix, les Français se battaient contre les troupes du pape Jules II, unies aux troupes espagnoles.

3 [2] *Morini*, nom antique d'un peuple occupant le territoire de Boulogne et de Saint-Omer.

4 [3] Les armes de Jules II, de la Rovère, étaient: un chêne avec des glands d'or.

— [4] La puissance espagnole (Ferdinand le Catholique).

— [5] La France (Louis XII).

— [6] Fabrice Colonna, prisonnier d'Alphonse, qui le rendit au pape.

5 [7] Jeu de mots sur le nom du connétable Colonna.

— [8] Chargés de soldats armés de lances, et qu'on lançait contre les bataillons pour les rompre.

6 [9] Gaston de Foix.

— [10] Seize mille Suisses, levés par le cardinal de Sion, s'étaient joints à l'armée papale.

7 [11] Image obscure: l'*hiver* et l'*orage* expriment ici les maux que la guerre aurait fait fondre sur Ferrare et sur l'Italie, si les Espagnols avaient été vainqueurs.

9 [12] Gaston de Foix punit Brescia de sa résistance par un massacre et un pillage de deux jours. Rimini et

Stances.

Faenza épouvantés ouvrirent leurs portes aux vainqueurs.

11 [13] Pour Doriphobe, Folvirante, etc. V. Berni, *Orlando innamorato*.

12 [14] Cadix.

— [15] Guadalquivir.

17 [16] Sur le roi des Garamantes tué par Bradamante, V. Berni, ch. LXV, st. 47 et suiv.; ch. LXVI, st. 17, 18.

19 [17] Arioste, ch. IV.

25 [18] Les poëtes ont imaginé que le Centaure Chiron avait été placé dans les signes célestes du zodiaque; c'est celui qu'on appelle le *Sagittaire*, dans lequel le soleil entre le vingt et un novembre; il passe ensuite dans le signe du *Capricorne*, que l'Arioste indique par ces mots :

— [19] *I corni orridi e fieri*, faisant allusion à la rigueur de la saison.

28 [20] *Tremcen* (V. la note 11 du ch. XII).

31 [21] Mandricard, fils d'Agrican, roi de Tartarie, quitte son royaume pour chercher Roland et venger la mort de son père qu'il avait tué (V. l'*Orlando innamorato*, ch. LXI, st. 28 et suiv., et ch. LXII, st. 7 et suiv. où il est dit comment il obtint les armes d'Hector).

47 [22] L'Arioste dit : le *Sarrasin*.

54 [23] Selon le commentateur Fornari, l'Arioste fait ici allusion à un événement contemporain. Une jeune fille noble d'Urbin, élevée près de la femme du duc Guidobaldo, était partie honorablement accompagnée de seigneurs et de dames pour aller épouser un capitaine vénitien nommé Carraccio. Arrivés près de Césenna, ils furent attaqués et pillés par la troupe de César Borgia, duc de Valentinois, second fils naturel du pape Alexandre VI. La noble demoiselle tomba au pouvoir de Borgia, et, malgré les réclamations des ambassadeurs vénitiens et du roi de France, il ne voulut pas la rendre.

66 [24] D'Algarve, en Portugal.

68 [25] Charlemagne.

71 [26] L'Arioste savait bien que la libération du Saint-Sépulcre était très-postérieure au temps de Charlemagne; mais dans une œuvre d'imagination où il prend tant de libertés, il ne pense pas qu'il faille se montrer scrupuleux en fait de chronologie.

72 [27] *A satisfare al debito d'un' oncia*, à acquitter une dette d'une once.

Stances.

72 [28] *Nostra ragion fia ragguagliata e concia*, notre compte sera balancé et apuré.

76 [29] [L'Arioste en use à son aise avec le bon Dieu, à qui il fait jouer un assez vilain rôle (st. 77), et avec saint Michel qui aurait bien dû, si Dieu était assez négligent pour ne pas lui dire où il trouverait le Silence, ne pas oublier de le lui demander, ni attendre d'être en route pour y songer. — Avec les personnalités du Silence et de la Discorde à qui Dieu envoie ses ordres, on est en plein paganisme.]

88 [30] Les Bénédictins.

— [31] Les Carmes faisaient remonter jusqu'au prophète Élie leur institution. Le pape Innocent XII dut défendre sous peine d'excommunication de parler à l'avenir de cette origine fabuleuse.

92 [32] Cette description du séjour du Sommeil est tirée d'Ovide (*Métam.*, liv. XI) et de Stace.

— [La peinture de la Discorde est plaisante, mais mal placée ici. On se demande ce que cette Discorde va faire au camp des Sarrasins, avec son escorte de notaires, de procureurs et d'avocats. L'élégance de la description d'Ovide aurait dû mettre l'Arioste en garde contre certains détails vulgaires, comme les chaussons de feutre du Silence (st. 94).]

101 [33] Le mot *bustum* d'où est dérivé le mot italien employé ici par l'Arioste, signifiait le lieu où l'on brûlait les cadavres, et aussi les cadavres eux-mêmes, comme le fait Virgile (*En.*, XI, 201); l'Arioste le fait également ici à son imitation.

104 [34] Cela était à peu près vrai du temps de Charlemagne!

114 [35] V. Berni, ch. XXXVI, st. 33.

115 [36] Comme on le voit au ch. XXIV de ce poëme.

120 [37] La *Mallea* était un marécage dans le Ferrarais, sur la rive gauche du Pô de Volano. Ce nom vient probablement de *Marea* (Marée); parce qu'au temps de l'Arioste, il était peut-être voisin de la mer, dont il est aujourd'hui éloigné de vingt milles.

121 [38] Bretèche, bretèque : espèce de fortification en bois et en fer ajoutée en saillie aux murailles.

122 [39] La Hollande.

127 [40] Si le roi d'Alger n'avait pas été à sa tête.

132 [41] Pièce de fortification (st. 121).

CHANT QUINZIÈME

Stances.

2 [1] Allusion à une victoire remportée sur les Vénitiens par le cardinal Hippolyte d'Este. — *Francolino* est une petite localité à 5 milles de Ferrare et à 40 de l'embouchure du Pô.

4 [2] Ces *concetti* de mauvais goût étaient un travers si général que le génie sain et naturel de l'Arioste ne l'en préserve pas.

12 [3] [L'Arioste aime à faire montre de ses connaissances en géographie; mais c'est la géographie peu avancée et un peu embrouillée de son temps. Fornari pense que par les *Scythes* l'Arioste entend les *Tartares*, habitant le Cathay [?].—*Nabathéens*, selon Pline et Strabon, peuple de l'Arabie Pétrée. — Quant au voyage par le nord de l'Asie et de l'Europe pour regagner l'Angleterre, c'est là un tracé d'itinéraire fait sur une mappemonde, et tout à fait chimérique.

Stances.

12 [4] La mer Érythrée (la mer Rouge).

16 [5] [Cela s'explique, si l'île d'Alcine est une des îles du Japon (ch. VI, st. 19). — L'annotateur italien prend *ces mille îles éparses* pour le groupe des Maldives. C'est évidemment une erreur, car on ne peut apercevoir ce groupe qu'après avoir dépassé la pointe de l'Inde et le cap Comorin; or le navire en est encore bien loin, puisqu'il va successivement raser la pointe de Malacca (Chersonnèse d'Or), apercevoir l'embouchure du Gange, l'île de Ceylan, et enfin atteindre Cochin sur la côte occidentale de la pointe de l'Inde.]

— [6] Le Malabar, où l'on croit que cet apôtre fut martyrisé.

17 [7] La presqu'île de Malacca.

— [8] L'île de Ceylan.

— [9] Cochin, ville et province de la côte occidentale de

Stances.

l'Inde à 50 lieues environ au nord du cap Comorin.

19 [10] L'Afrique.

— [11] La découverte du cap de Bonne-Espérance est de l'année 1483. Cette grande découverte était donc nouvelle pour l'Arioste né en 1474.

21 [12] Pilote des Argonautes.

25 [13] A une très-grande distance toutefois, puisque Charles-Quint naquit à Gand.

26 [14] Virgile, pour louer Auguste, fait prédire par Anchise dans les enfers :

> . . . . . . Super et Garamantas et Indos
> Proferet imperium : jacet extrà sidera tellus,
> Extra anni solisque vias.
> (*Énéide*, VI, 794.)

28 [15] Don Alfonso Davalo, marquis del Vasto.

31 [16] Montagne du détroit de Gibraltar; une des colonnes d'Hercule des anciens.

34 [17] [La principauté de Melfi (royaume de Naples). Guillaume Bras-de-fer, fils du Normand Tancrède de Hauteville (près de Coutances), s'en empara, et se rendit maître en peu de temps de la Pouille et de la Calabre, enlevant ces provinces au Grec Melocco qui les tenait au nom de l'empereur de Constantinople, et qui, après avoir appelé Guillaume en Sicile pour en chasser les Sarrasins, avait gardé pour lui seul la Sicile, contre la bonne foi du traité fait avec le Normand. — La prophétesse Andronique mêle ici deux faits de dates très-différentes, l'un postérieur seulement de deux cents et quelques années à Charlemagne; l'autre contemporain de l'Arioste.]

37 [18] Golfe Persique (*Portus Magorum*).

39 [19] La terre de Jessé (Gessen) que Joseph fit donner à son père et à ses frères.

40 [20] Canal que Trajan fit ouvrir entre le Nil et la mer Rouge.

— [21] Rabican. V. Berni, I, 74.

— [22] L'Arioste imite, en gâtant l'imitation par l'exagération hyperbolique et le trop long développement, les vers si connus de Virgile sur Camille (*Én.*, VII, 807), qui étaient aussi une imitation d'Homère (*Il.*, XX, 227).

41 [23] Où le Nil reçoit les eaux du canal de Trajan.

58 [24] Canope, ville d'Égypte, à douze milles d'Alexandrie.

67 [25] Le commencement de ce combat est décrit dans Berni (ch. LXII, st. 49 et suiv., ch. LXIII, st. 6). La protection des deux fées pour Griffon et Aquilant est expliquée dans le Berni (ch. LXII, st. 47).

73 [26] Gismonda, leur mère.

— [27] L'auteur (Boiardo), après avoir établi qu'Olivier avait eu accointance avec Gismonda, l'oublie et met Ricciardette à la place.

74 [28] Les îles Canaries. L'Arioste les appelle *isole beate* (st. 7, même chant).

98 [29] Saint Georges délivra, dans la Libye, la fille du roi d'un dragon qui devait la dévorer.

CHANT SEIZIÈME

Stances.

23 [1] Géant fils de la Terre, qui attaqua les dieux de l'Olympe et les mit en fuite. Jupiter, ayant repris courage, le foudroya et l'accabla sous la masse de l'Etna. Selon Homère et Virgile, le géant précipité sous l'Etna fut Encelade. Selon Ovide et Valerius Flaccus, ce fut Typhée.

24 [2] L'Arioste fait ici, nous le croyons, une confusion : il veut probablement parler de la rue Saint-Jacques, qui aboutissait au Petit-Pont (en 1383), et non au pont Saint-Michel.

27 [3] Au siége de Padoue fait par les troupes impériales en 1509, et auquel assista le cardinal d'Este.

33 [4] Il parle d'Othon, père d'Astolphe, assiégé dans Paris avec Charles.

79 [5] Cyrène, ville de la Libye, est ici pour l'Afrique.

CHANT DIX-SEPTIÈME

Stances.

1 [1] Tibère, fils de Tiberius Claudius Nero, et Néron.

— [2] Caligula.

2 [3] Caracalla (M. Aurel. Sev. Antonin.), ou Élagabale (M. Aur. Antonin.): après sa mort, le sénat décréta qu'on ne donnerait plus le nom d'Antonin à aucun prince.

— [4] Mézence (Virgile, VIII). — Mézence résidait à Cære, ville nommée par les Grecs Agylla. *Popolo Agilino:* Agyllinæ sedes (Virg., *ibid.*, 479), ville de l'Étrurie; aujourd'hui Cervetri.

3 [5] Né en 1194, mort en 1259. Il exerça ses cruautés à Vérone, Vicence, Trévise, Padoue.

— [6] Allusion à Jules II, qui, après la défaite de Ravenne, appela en Italie les Suisses et d'autres étrangers.

13 [7] Virgile, *Énéide*, II, 490.

27 [8] Nom donné à une partie de la mer située dans le voisinage de l'île de Carpanto, entre Rhodes et la Crète.

29 [9] Du latin *Orcus*, enfer. Cet épisode est une imitation du Polyphème d'Homère. L'Arioste a pris ce nom d'*Orco* dans de très-anciennes histoires fabuleuses répandues en Italie. Les mères et les nourrices menaçaient leurs enfants de l'*Orco*.

62 [10] Mandricard.

63 [11] Sur la délivrance de Lucine par Mandricard et Gradasse, V. Berni, ch. LXIII, st. 27-62, et ch. LXIV, st. 6.

— [12] *Ruminar*, expression qu'il eût fallu éviter ici à cause du sens propre applicable aux bestiaux.

68 [13] Dénominations du calendrier romain pour indiquer : des mois.

75 [14] Le roi de France.

— [15] Le roi d'Espagne.

— [16] La discorde et la rivalité entre Guy de Lusignan (nommé roi de Jérusalem par sa femme Sibylle, sœur de Baudouin IV) et Raymond de Toulouse, les entraî-

Stances.

nèrent à se confédérer passagèrement avec Saladin, qui s'empara de Jérusalem en 1186.

78 — [17] Rivières de la Lydie. L'Hermus prenait sa source dans la Phrygie occidentale ; après avoir reçu le Pactole, il se jetait dans le golfe de Smyrne.

79 — [18] Phrase d'Isaïe (ch. XXII, v. 22) : *Dabo clavem domus David super humerum ejus.*

— [19] Dans sa chevelure : *Se la man l'hai nelle chiome*, locution empruntée à Pétrarque.

92 — [20] On peut supprimer l'inutile rédondance des deux vers suivants :

Che un' oncia, un dito sol d'error che faccia,
Per la mala impression parrà sei braccia.

Car s'il se trompait d'un pouce, d'un doigt,
A cause de la mauvaise impression, cela semblerait une erreur de [six brasses.

112 — [21] Apologue de Lucien.

129 — [22] Image obscure. L'*antique nourrice*, selon les commentateurs, est la terre ou la mer.

CHANT DIX-HUITIÈME

Stances.

9 — [1] V. Arioste, ch. XIV, v. 118.

— [2] Cordage attaché à l'antenne du côté gauche.

11 — [3] Ou *Libeccio*, vent du sud-ouest.

22 — [4] *Belva :* Bête sauvage.

— [5] Province de la Numidie, dont la capitale était Cirtha (Constantine).

23 — [6] *Lezzo :* Puanteur, expression empruntée à Pétrarque, qui l'avait employée dans le même sens.

24 — [7] *Galle :* Morceaux de liége fixés au haut des filets pour les soutenir dans l'eau.

— [8] Géant et souverain de la Libye.

26 — [9] V. Arioste, ch. XIV, st. 75 et suiv.

27 — [10] [Toute cette mythologie de l'esprit est bien froide.]

29 — [11] V. Arioste, ch. XIV, st. 50-63.

34 — [12] [Cette strophe 34, où les images, laborieusement cherchées, sont bizarres et ridicules, rapprochée de la strophe 35, où la peinture est si vraie et si largement tracée, fait ressortir, par un étrange contraste, d'une part les regrettables complaisances de l'Arioste pour le mauvais goût du siècle, de l'autre la trempe saine et vigoureuse de son esprit.]

38 — [13] Inutile de dire que ces portes n'existaient pas au temps de Charlemagne.

40 — [14] Zerbin. V. Arioste, ch. XIII.

43 — [15] Mot à mot : Feront une toile d'araignée.

53 — [16] *Dove lo stomaco è forcato*, où l'estomac est fourchu.

73 — [17] Japha.

74 — [18] L'antique Tyr.

— [19] Sarfand (anciennement Sarepta).

— [20] Beyrouth.

— [21] Djebail ?

— [22] Ladikieh (anciennement Laodicée).

75 — [23] Fleuve prenant sa source dans l'Anti-Liban et venant se jeter dans la Méditerranée, un peu au-dessous d'Antakia (Antioche).

77 — [24] Villes de la Syrie situées sur l'Oronte. Elles sont citées par Ptolémée.

79 — [25] L'édition de l'*Orlando*, imprimée à Venise en 1565, écrit ainsi ce vers :

Dimmi, se 'l mio fratello è morto, o vivo.

La plupart des éditions suivantes ont supprimé la virgule après *morto*, ce qui fait du dernier vers : *Come*, etc., une inutile répétition.

81 — [26] *Ingozza*, avale (sa salive).

87 — [27] Littéralement : battait des ailes.

99 — [28] Sœur de Roger.

— [29] *Signor di Brava.*

101 — [30] V. Berni, ch. XXVII, st. 64 ; ch. XXVIII, st. 50.

Stances.

103 — [31] Tithon. Il obtint de Jupiter l'immortalité, mais il oublia de lui demander une éternelle jeunesse. L'Aurore aima ensuite Céphale et Orion.

104 — [32] *Frassini e faggi*, des frênes et des hêtres.

109 — [33] Le Boiardo la raconte (V. Berni, ch. XLV, st. 9).

120 — [34] Littéralement : au râtelier.

135 — [35] Ville de la Ligurie, aujourd'hui ruinée (golfe de la Spezzia).

136 — [36] L'île de Chypre.

— [37] *Fama Augusti* (*Arsinoe*, du nom de sa fondatrice).

— [38] Ruines de *Salamis*.

137 — [39] Les Italiens le nomment *Greco*.

141 — [40] Les Italiens le nomment *Maestro*.

— [41] Les Italiens le nomment *Libeccio*.

146 — [42] V. même chant, st. 58.

147 — [43] Roland.

151 — [44] V. ch. I[er], st. 28, note 3.

153 — [45] Trad. de Virgile, *Énéide*, IX, 435. Virgile imitait aussi Homère, *Iliade*, VIII, 306.

Purpureus veluti quum flos succisus aratro,
Languescit moriens ; lassove papavera collo
Demisere caput, pluviâ quum forte gravantur.

156 — [46] Marsile.

157 — [47] Agramant.

172 — [48] Virgile, *Énéide*, IX, 21, 22.

— [49] *Ibid.*

. . . Passim somno vinoque per herbam
Corpora fusa vident, etc.

173 — [50] *Énéide*, IX, 321 :

. . . . Tu, ne qua manus se attollere nobis
A tergo possit, custodi et consule longe.
Hæc ego vasta dabo et lato te limine ducam.

174 — [51] *Il parlar tenne.* Quelques-uns pensent qu'il faut traduire : il s'arrêta, il cessa de parler. *Vocemque premit* (*Énéide*, IX, 324).

— [52] *Énéide*, IX, 328.

Sed non augurio potuit depellere pestem.

176 — [53] *Énéide*, IX, 350.

178 — [54] *Énéide*, IX, 339.

Impastus ceu plena leo per ovilia turbans,
Suadet enim vesana fames, manditque, trahitque
Molle pecus, mutumque metu.....

— [55] *Ebe ;* ce mot, qui n'est pas dans les dictionnaires, est tiré du latin *hebes*.

185 — [56] Montlhéry est à plus de 25 kilomètres de Mont-

Stances.

martre : Arioste a probablement été induit en erreur par quelque carte topographique fautive.

191 [57] *Énéide*, IX, 378.

192 [58] *Énéide*, IX, 381.

[Tout cet épisode de Cloridan et de Médor est une imitation de l'épisode de Nisus et d'Euryale (*Énéide*, liv. IX). L'Arioste a embelli en imitant : Médor expose sa vie pour donner la sépulture à son roi ; Nisus, seulement pour porter des nouvelles à Énée. Nisus s'occupe de faire du butin dans le camp ennemi. Médor est tout entier à son devoir pieux. Ginguené fait avec raison ressortir la supériorité de l'épisode de l'Arioste sous ce point de vue. Mais sous le rapport de l'expression poétique et de la magnificence du style toujours soutenu à la même hauteur, Virgile est de beaucoup supérieur.]

CHANT DIX-NEUVIÈME

Stances.

2 [1] L'Arioste, si mal récompensé par les princes auxquels il était dévoué, n'exhale-t-il pas ici un dépit tout personnel ?

7 [2] Ginguené cite cette comparaison comme une des plus belles qui soient dans aucun poëme.

33 *
Angelica a Medor la prima rosa
Coglier lasciò, non ancor tocca innante ;
Nè persona fu mai sì avventurosa,
Ch' in quel giardin potesse por le piante.

— [3] Les Romains appelaient : *auspes* l'homme qui assistait l'époux, et *pronuba* la matrone qui assistait la mariée.

38 [4] V. Berni, ch. XXXVIII et XLII.

41 [5] Gerona, ville de la province de ce nom (Catalogne), à 64 kil. S. de Perpignan.

46 [6] Ville de Chypre.

— [7] Ville de la Caramanie (Turquie d'Asie) sur la Méditerranée.

47 [8] Nom d'une voile.

48 [9] Selon les uns sanctuaire dans l'île de Candie ; selon d'autres sanctuaire construit près d'Aquilée lors de l'invasion d'Attila.

Stances.

50 [10] Ce phénomène d'électricité bien connu des physiciens est considéré par les marins comme un signe de protection divine due à l'intercession de leur patron saint Elme dont le corps repose à Gaëte.

51 [11] *Maestro.*

— [12] Libeccio.

57 *
Chi nel campo dieci uomini conquide,
E poi la notte può assaggiar nel letto
Dieci donzelle con carnal diletto.

67 *
Gli è ver, dicea, che s'uom si ritrovasse
Tra voi così animoso e così forte,
Che contra dieci nostri uomini osasse
Prender battaglia, e desse lor la morte ;
E far con diece femmine bastasse
Per una notte uffizio di consorte.

68 *
Ma con patto,
Che chi vorrà restare, e restar franco,
Marito sia per diece femmine atto.

69 *
Ed a Marfisa non mancava il core,
Benchè mal atta alla seconda danza.

70 *
Ch' avean chi lor potria di sè a lor posta
Nella piazza e nel letto far periglio.

105 [13] *A l'un ou à l'autre luminaire* (expression biblique).

CHANT VINGTIÈME

Stances.

1 [1] *Harpalice*, célèbre amazone qui délivra son père fait prisonnier par les Gètes (Virgile, *Énéide*, I, 317).

— [2] *Camille* (Virgile, *Énéide*, XI).

— [3] *Sapho* est généralement connue. — *Corinne*, belle contemporaine de Pindare, remporta plusieurs fois sur lui le prix de l'ode.

3 [4] *A carta ed ad inchiostro* (aux papiers et à l'encre).

5 [5] Évidemment *Ponto* est ici seulement à cause de la nécessité de la rime avec *pronto*.

6 [6] Le Danube.

10 [7] Ovide fait dire à Pénélope : *Non ego deserto jacuissem frigida lecto.*

20 [8] [Lemontey n'a fait que traduire ces deux vers, lorsqu'il dit d'une manière prétentieusement plaisante : De tous les corps graves de la nature, le plus pesant est la femme qu'on a cessé d'aimer.]

21 [9] L'an 707 avant Jésus-Christ une colonie vint s'établir à Tarente. Elle était conduite par Phalante, Lacédémonien, et non, comme le feint le poëte, né d'une femme grecque pendant le siége de Troie.

30 *
Che per durár nell' amoroso gioco
Contr'esse cento fósser buon' guerrieri.

38 *
Nè tra diece fucine, che serrate
Stávan pur spesso, avean più d'una lima.

Stances.

53 *
Pur, se per far con cento donne è buono
Quel che dieci fariano, abbià perdono.

56 *
E che nell' altro assalto fosse ad uso
Di dieci donne buono, e non di cento.

57 *
Fu la notte seguente a prova messo
Contrà dieci donzelle ignudo e solo ;
Dove ebbe all' ardir suo sì buon successo
Che fece il saggio di tutto lo stuolo.

68 [10] *Fango*, bourbier.

75 [11] Sorte de bâtiment long et de bas bord, qui va à voiles et à rames (*Dictionn. de l'Académie*).

82 [12] Calisto, fille de Lycaon, roi d'Arcadie, nymphe à la suite de Diane, fut séduite par Jupiter, et changée en ourse par Junon. Jupiter la plaça dans le ciel, avec son fils. Ils y forment les constellations boréales de la Grande Ourse et de la Petite Ourse. La Grande Ourse est appelée vulgairement le Chariot ; l'Arioste, au lieu d'un char, en fait ici une charrue.

100 [13] Cap de la Laconie (Morée).

101 [14] Ville et port du golfe de la Spezzia.

111 [15] Arioste, ch. III.

112 [16] — , ch. IV.

117 [17] — , ch. XIX, st. 13, 14.

135 [18] V. l'histoire d'Isabelle au ch. XIII.

CHANT VINGT ET UNIÈME

Stances.

1 [1] Te Spes et *albo* rara Fides colit
Velata *panno*.
(Horace, *Odes*, I, 35.)

16 [2] Chaîne de montagnes de l'Épire. A cause des naufrages fréquents dans leur voisinage Horace (*Odes*, 1, 3) les désigne ainsi :

Infames scopulos Acroceraunia.

34 [3] Più dentro ch' alla *gonna* (robe).
— [4] Prima che fermi il *chiodo* (le clou).
46 [5] Selon l'ancien cadran italien le jour commençait d'une manière variable au coucher du soleil.
71 [6] Métaphore empruntée à l'escrime.

CHANT VINGT-DEUXIÈME

Stances.

1 [1] Voir la fin de l'histoire de Gabrine, chants XXIII et XXIV.
[Il paraît que l'abominable histoire de Gabrine fut imposée à l'Arioste. Outre le dégoût qu'inspire sa perversité féroce, cette figure, au point de vue littéraire, a le tort d'être peinte sans nuance et sans vérité.]
2 [2] Les Danaïdes.
5 [3] Arioste, ch. xx, st. 88.
6 [4] Ou Brousses, ville de l'Anatolie en Asie Mineure, au pied du mont Olympe.
— [5] L'Hellespont.
8 [6] Son père.
81, 82, 83 [7] [Ces répétitions que l'Arioste croit nécessaires à cause du morcellement de son poëme et de l'intervalle qui en sépare les divers récits, font paraître plus lâche le tissu de son épopée.]

CHANT VINGT-TROISIÈME

Stances.

2 [1] Bradamante.
[2] [Planètes : l'Arioste ayant nommé Saturne, Jupiter, Mars et Vénus, *les autres planètes* se réduisent à Diane (la Lune); Mercure, si difficilement visible dans nos climats brumeux, que Copernic, dit-on, à son lit de mort, exprime le regret de ne l'avoir jamais vu. L'Arioste leur donne l'épithète d'errants à cause des déplacements continuels des planètes, opposés à la fixité des étoiles.]
15 [3] L'Argail, frère d'Angélique, dont l'Arioste parle dans le premier chant.
18 [4] Le texte italien est un peu obscur. En somme il y a trois chevaux seulement.
22 [5] Vallombreuse.
24 [6] Sa mère.
— [7] [Ce passage fait une fâcheuse disparate avec la figure si noble de Bradamante : le mot dont se sert l'Arioste (*ciancia*, babiole, fadaise, bagatelles, baliverne — pour rimer avec *Francia*) ne correspond pas à l'idée qu'on se fait de cette *gentile donna*.]
26 [8] *Bride-d'or* cheval de Roland ; *Bayard* cheval de Renaud ; *Frontin* cheval de Roger.
29 [9] Fornari, dans son commentaire, fait remarquer que le nom de *Callitréphia* signifie en grec : bonne nourrice, et celui d'Hippalque : conduisant un cheval.
33 [10] Le chœur des anges.
38 [11] Pinabel.
78 [12] Sens douteux. Ce vers est très-obscur.
126 [13] [L'Arioste fait souvent défaut aux sentiments profonds. Il lui arrive malheur quand il veut interpréter ceux du cœur avec l'esprit alambiqué de son époque, surtout quand il se complaît comme ici à développer ce phébus dans une suite de stances.]
135 [14] *Ebulus, ebulum* (Pline). Virgile (*Eccl.*, X, 27) dit :

Pan Deus Arcadiæ venit, quem vidimus ipsi,
Sanguineis *ebuli* baccis minioque rubentem.

CHANT VINGT-QUATRIÈME

Stances.

1 [1] On connaît la jolie imitation par Voltaire :

Qui dans la glu du tendre amour s'empêtre
De s'en tirer n'est pas longtemps le maître, etc...

10 [2] Roland était invulnérable partout, excepté sous la plante des pieds (XII, 49).
49 [3] Voir la note 1 de la stance 28, ch. I. — Ce casque fut enlevé par Angélique et tomba dans les mains de Ferragus (XII, st. 52, 60 et suiv.).
59 [4] Allusion à ses exploits au château de la fée de Soria, où il gagna les armes d'Hector. Cette aventure n'est pas racontée par l'Arioste.
61 [5] Allusion à la fable de Virgile (*Énéide*, VI).
63 [6] *Marzo* (au mois de mars).
79 [7] L'enfer des païens où toutes les âmes allaient après la mort.
82 [8] Imitation de Virgile : Anna, sur le corps de Didon, dit :

Et extremus si quis super halitus errat,
Ore legam.

84 [9] Roland.
103 [10] Il est question ici des grandes arbalètes. Les instruments dont les arbalétriers français se servaient pour bander leur arme s'appelaient des *cranequins*.
112 [11] Rodomont.
— [12] Agramant.

CHANT VINGT-CINQUIÈME

Stances.

4 [1] V. ch. XXVI, st. 68 et suivantes.

— [2] Ch. XXII, st. 92.

6 [3] Qui l'avait conduit, ainsi que Bradamante, au château de Pinabel (ch. XXIII).

14 [4] Canon du duc Alphonse Ier de Ferrare, surnommé *Gran Diavolo* à cause de sa grandeur et de sa force.

15 [5] Histoire racontée par le *Bojardo*. V. *Berni*, ch. XXXII, st. 54 et suiv.

24 [6] V. *Berni*, ch. LXVIII, st. 54 et suiv. Comment Bradamante, blessée à la tête par Daniforte, se retira dans un ermitage où l'ermite lui tailla les cheveux pour la panser.

30 * La mia sorella avea ben conosciuto
Che questa donna in cambio l'avea tolta :
Nè dar potcale a quel bisogno aiuto.

31 Tenendo basse l'ale come il cucco.

33 Vedendola in quell' abito, l'è avviso
Che può far che'l desir non la consumi.

34 D'ogni altro amore, o scellerato o santo,
Il desiato fin sperar potrei ;
Saprei partir la rosa dalle spine,
Solo il mio desiderio è senza fine.

36 [6 bis] Sémiramis, qui aima son fils Ninias.

— [7] Myrrha, fille de Cinyre, roi de Chypre. Confuse de son crime, elle se réfugia en Arabie, et les dieux touchés de ses remords la changèrent en l'arbre qui porte le parfum auquel elle a donné son nom. — Alfieri a composé une tragédie de *Mirra* qui a été jouée à Paris, il y a quelques années.

— [8] Pasiphaé, reine de Crète, devint, par la haine de Vénus, éprise d'un taureau blanc. Dédale fabriqua une vache d'airain creuse, au moyen de laquelle elle trompa le taureau qu'elle aimait.

37 * La femmina nel maschio fé disegno,
Speronne il fine, ed ebbelo, come odo :
Pasife nella vacca entrò di legno ;
Altro per altri mezzi e vario modo.

43 * Si desta, e nel destar mette la mano,
E ritrova pur sempre il sogno vano.

54 * Le belle braccia al collo indi mi getta,
E dolcemente stringe, e bacia in bocca.
Tu puoi pensar s'allora la saetta
Dirizzi amor...

65 * E se non fosse che senza dimora
Vi potete chiarir, nol credereste :
E, qual nell' altro sesso, in questo ancora
Ho le mie voglie ad ubbidirvi preste.
Comandate lor pur ; che fieno or ora
E sempre mai per voi vigile e deste.
Così le dissi ; e feci ch' ella istessa
Trovò con man la veritade espressa.

67 * Così la donna, poichè tocca e vede
Quel, di ch' avuto avea tanto desire,
Agli occhi, al tatto, a sè stessa non crede,
. . . .
E buona prova bisognò a far fede
Che sentia quel che le parea sentire.

68 * Ma baci, ch' imitavan le colombe,
Davan segno o di gire, or di fare alto.
Usammo altr' arme che saette o frombe.
Io senza scale in sù la rocca salto
E lo stendardo piantovi di botto,
E la nimica mia mi caccio sotto.

74 [10] Lanfuse, mère de Ferragus.

75 [11] V. *Berni*, ch. LI, st. 47.

93 [12] Image empruntée à Virgile, lorsque dans l'*Énéide* il fait endormir le pilote Palinure.

97 [13] Le phénix, arme de Marphise.

CHANT VINGT-SIXIÈME

Stances.

20 [1] Dans l'antiquité les astronomes divisaient tout l'espace céleste en plusieurs ciels, assignant chacun à une planète dans cet ordre : La Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne. Le huitième ciel était le ciel des étoiles fixes, du firmament.

31 [2] Cette strophe et celles qui suivent sont consacrées à une peinture très-obscure et très-embrouillée de l'*Avarice*.

33 [3] On pense que dans les vers 7 et 8 le poëte fait allusion à l'abus des indulgences.

43 [4] L'Arioste écrivait ce livre dans les premières années du règne de François Ier; Ruscelli, l'annotateur du poëte, lui reproche d'avoir laissé subsister, dans les éditions postérieures publiées par l'Arioste jusqu'en 1532, ces éloges exagérés de François Ier qui avaient été démentis par la mauvaise fortune.

44 [5] Les Suisses.

45 [6] La citadelle de Milan.

48 [7] Le cardinal Bern. Bibbiena, auteur de la comédie : *la Calandaria*.

49 [8] Trois cardinaux.

75 [9] Aldigier.

81 [10] Reine des Amazones venue au secours de Priam.

100 [11] V. *Berni*, ch. LXVI, st. 39, etc.

128 [Maugis (comme on lit dans l'histoire de Maugis d'Aigremont) étudia la négromancie à Tolède. Il y avait plusieurs écoles de cette science à Tolède, à Séville et à Salamanque.]

129 [12] Un démon. On sait que Minos est un des juges aux enfers.

CHANT VINGT-SEPTIÈME

Stances.

37 [1] Ce passage grotesque et de mauvais goût est célèbre.

49 [2] Falsiron, Espagnol, roi de Léon (*Berni*, ch. LXVIII, st. 19 et suiv.).

51 [3] Le poëte fait ici allusion à l'amour de Doralice pour Rodomont, qui s'était refroidi; la couleur verte se rapporte à son nouvel amour, plus ardent pour Mandricard.

Stances.

52 [4] Fleuve du Pont, sur le territoire des Amazones.

54 [5] Gradasse.

55 [6] V. *Berni*, ch. I, st. 8, 10 et suiv., et les sept premiers chants de l'*Orlando innamorato*, comment Gradasse vint de la Sérique pour conquérir Durandal et Bayard.

87 [7] V. *Berni*, ch. XXXIX, st. 57 ; ch. XL, st. 4.

95 [8] V. le ch. IV précédent, st. 14.

101 [9] Grande forêt qui a disparu et qui était située dans la Charente-Inférieure.

137 [10] Gentilhomme vénitien, d'un caractère gai, et ennemi des dames. Il a composé un livre de nouvelles qui n'ont pas été publiées. C'était un ami de l'Arioste qui, par un anachronisme poétique, le fait vivre au temps de Charlemagne. Il en reparle encore au ch. XLVI, st. 16.

CHANT VINGT-HUITIÈME

Stances.

9 [1] Fleuve de Scythie ; aujourd'hui le *Don*.

24 [2] *Corneto*, petite ville du district de Civita Vecchia, située sur le bord de la mer. Ce mauvais jeu de mots peut être plaisant pour les Romains à qui ce nom est familier.

27 [3] A Sienne et à Florence. Le poëte indique ces villes par les noms de leurs fleuves.

34 *

. . . .
Quindi mirando vide in strana lutta,
Ch' un nano avviticchiato era con quella ;
Ed era quel piccin stato sì dotto,
Che la regina avea messa di sotto.

35 *

. . . .
A uno sgrignuto mostro e contraffatto
Dunque, disse, costei si sottomette,
Che'l maggior re del mondo ha per marito,
Più bello e più cortese ? Oh ! che appetito !

37 *

. . . .
E la regina e il nano vede ancora,
Che fanno al re pur il medesmo scorno.
Trova l'altro dì ancor che si lavora,
E l'altro ; e alfin non si fa festa giorno.

39 [4] *Giocondo*, joyeux.

40 [5] L'hostie sacrée, comme le poëte le dit lui-même à la stance 44.

43 *

. . . .
Così dicendo, e al bucolin venuto,
Gli dimostrò il brutissimo omicciuolo
Che la giumenta altrui sotto si tiene,
Tocca di sproni, e fa giuocar di schene.

50 et 51 *

Gli è meglio una trovarne, che di faccia
E di costumi ad ambi grata sia,
Che lor comunemente sodisfaccia,
E non n'abbin d'aver mai gelosia.
E perchè (dicea il re) vuo' che mi spiaccia
Aver più te ch' un altro in compagnia ?
So ben che in tutto il gran femineo stuolo
Una non è che stia contenta a un solo.

Una (senza sforzar nostro potere,
Ma quando il natural bisogno inviti)
In festa goderemoci e in piacere,
Chè mai contese non avrem nè liti.
Nè credo che si debba ella dolere ;
Chè s' anco ogn' altra avesse duo mariti,
Più ch' ad un solo, a duo saria fedele.
. . . .

54 [6] L'Afrique où Syphax régnait du temps de Scipion.

— [7] Xativa ou San Felipe, ville à onze lieues de Valence.

— *

Pigliano la fanciulla, e piacer n'hanno,
Or l'uno or l'altro, in caritade e in pace,
Come a vicenda i mantici che danno,
Or l'uno or l'altro, fiato alla fornace.
. . . .

61 *

Come potrò (diceagli la fanciulla),
Chè sempre in mezzo a duo la notte giaccio ?
E meco or l'uno or l'altro si trastulla,
E sempre all' un di lor mi trovo in braccio ?
. . . .

63 *

. . . .
Va brancolando in fin che 'l letto trova ;
E di là dove gli altri avean le piante,
Tacito si cacciò col capo innante.

64 *

Fra l'una e l'altra gamba di Fiammetta,
Che supina giacea, diritto venne ;
E quando le fu al par, l'abbracciò stretta,
E sopra lei sin presso al dì si tenne.
Cavalcò forte, e non andò a staffetta,
Che mai bestia mutar non gli convenne ;
Chè questa pare a lui che sì ben trotte,
Che scender non ne vuol per tutta notte.

65 *

Avea Giocondo ed avea il re sentito
Il calpestio che sempre il letto scosse ;
E l'uno e l'altro, d'uno error schernito,
S'avea creduto che 'l compagno fosse.
Poi ch' ebbe il Greco il suo cammin fornito,
Sì come era venuto anco tornosse.
. . . .

66 *

Il re disse al compagno motteggiando :
Frate, molto cammin fatto aver dei,
E tempo è ben che ti riposi, quando
Stato a cavallo tutta notte sei.
Giocondo a lui rispose di rimando,
E disse : Tu di' quel ch' io a dire avrei.
A te tocca posare, e pro ti faccia,
Chè tutta notte hai cavalcato a caccia.

67 *

Anch' io (soggiunse il re) senza alcun fallo
Lasciato avria il mio can correre un tratto,
Se m'avessi prestato un po' il cavallo,
Tanto che 'l mio bisogno avessi fatto.
Giocondo replicò : Son tuo vassallo,
E puoi far meco e rompere ogni patto ;
Sì che non convenia tai cenni usare ;
Ben mi potevi dir : Lasciala stare.

69 *

Dimmi (le disse il re con fiero sguardo),
E non temer di me nè di costui :
Chi tutta notte fu quel sì gagliardo
Che ti godè senza far parte altrui ?
. . . .

70 *

. . . .
E seguitò, senza dir cosa finta,
Come tra lor con speme si condusse
Ch' ambi credesson che 'l compagno fusse.

71 *

Il re e Giocondo si guardaro in viso,
Di maraviglia e di stupor confusi ;
Nè d'aver anco udito lor fu avviso,
Ch' altri duo fusson mai così delusi.
. . . .

72 *

. . . .
Disson tra lor : Come potremo avere
Guardia che la moglier non ne l'accocchi,
Se non giova tra duo questa tenere,
E stretta sì che l'uno e l'altro tocchi ?
. . . .

Stances.

79 * Ditemi un poco, è di voi forse alcuno
Ch' abbia servato alla sua moglie fede?
Che nieghi andar, quando gli sia opportuno,
All' altrui donna, e darle ancor mercede?
Credete in tutto 'l mondo trovarne uno?
Chi 'l dice, mente; e folle è ben chi 'l crede.
Trovatene vo' alcuna che vi chiami?
(Non parlo delle pubbliche e infami.)

80 * Conoscete alcun voi, che non lasciasse
La moglie sola, ancorchè fosse bella,
Per seguire altra donna, se sperasse
In breve e facilmente ottener quella
Che farebb' egli, quando lo pregasse,
O desse premio a lui donna o donzella
Credo, per compiacere or queste or quelle,
Che tutti lascieremmovi la pelle.

87 [9] Post equitem sedet atra cura
(Horace, *Odes*, III, 1.)

91 [10] Le Rhône.

— [11] Le mont Idubeda dans l'Espagne Tarragonaise.

CHANT VINGT-NEUVIÈME

Stances.

15 [1] Cette octave, qu'un amateur italien loue avec exagération à cause de la simplicité et de la vérité avec laquelle elle est écrite, est une de celles qui ont le plus coûté au poëte, comme cela ressort des corrections et des ratures du manuscrit de Ferrare.

[2] *Cycnus*, fils de Neptune. Achille, s'apercevant qu'il était invulnérable, l'étouffa.

25 [3] L'abbé Raynal (*Histoire philosophique des deux Indes*) raconte un trait semblable d'un soldat anglais, tombé prisonnier entre les mains des sauvages. — Nicéphore (liv. VII, ch. XIII de son *Histoire ecclésiastique*) rapporte un fait analogue de sainte Euphrasie. — Ce n'est pas là que l'Arioste a été le chercher; il en a pris l'idée dans un ouvrage contemporain : *Documenti circa l'elezione delle moglie*, ch. XV, par Francesco Barbaro, qui raconte un fait semblable d'une jeune fille de Durazzo, nommée Brasilla.

28 [4] Lucrèce.

29 [5] [Les stances 28 et 29, où l'Arioste met si ridiculement Dieu en scène, non-seulement en lui prêtant un langage païen, mais encore en le représentant comme inventeur d'une *Grâce* de nouvelle espèce, sont une malheureuse inspiration de son esprit courtisanesque, qui cherche une nouvelle occasion de célébrer le nom d'Isabelle d'Este, sœur du cardinal Hippolyte et femme de Gonzague, marquis de Mantoue.]

30 [6] Le ciel de Vénus, d'où descendaient les âmes amoureuses, suivant l'opinion platonique adoptée par les poëtes.

— [7] Bréuss, surnommé Sans-Pitié, est un personnage de la Table ronde, mis en scène dans un poëme héroïque du quatorzième siècle.

59 [8] L'Arioste veut sans doute désigner les *Montagnes de la Lune* que les voyageurs modernes ont tant cherchées.

62 [9] Médor.

66 [10] Ch. XI, st. 12.

CHANT TRENTIÈME

Stances.

39 [1] V. *Berni*, ch. LXI, st. 50.

40 [2] *Berni*, ch. LXII, st. 40 et suiv.

46 [3] On a reproché à l'Arioste une petite inadvertance : il dit ci-dessous (st. 43), que Mandricard était armé; et st. 46, il dit qu'il s'arme.

— [4] *Brigliadoro*, cheval de Roland.

48 [5] Allusion aux batailles livrées en Thessalie entre César et Pompée, entre Octave, uni à Antoine, contre Brutus et Cassius, bataille où, de part et d'autre, les armées romaines déployaient une même enseigne, avec l'image de l'aigle.

76 [6] Chant XXVI.

79 [7] Encore un de ces malheureux *concetti* qu'on regrette de rencontrer trop souvent dans l'Arioste.

90 [8] D'après l'ancienne manière italienne de compter les heures jusqu'à 24. Elle se règle d'après le coucher variable du soleil, après lequel commence la première heure.

93 [9] Nommée Clarice. Leurs amours sont racontées dans le poëme du Tasse : *Il Rinaldo*.

CHANT TRENTE ET UNIÈME

Stances.

7 [1] Richardet (ch. XXX, st. 88).

26 [1 bis] [Arcturus, étoile de première grandeur et une des plus brillantes du ciel boréal. Elle fait partie de la constellation du Bouvier et est située sur le prolongement de la queue de la Grande Ourse. Les commentateurs disent que l'Arioste appelle cette étoile lente, parce que, voisine du pôle, elle décrit un petit cercle relativement aux étoiles plus éloignées vers l'horizon. L'explication ne nous semble pas juste, car cette étoile est située près du tropique du Cancer. Arioste aurait pu, astronomiquement parlant, choisir mieux son étoile, mais *Arturo* lui convenait pour rimer avec *oscuro*.]

41 [2] Récit du Boiardo (V. Berni, ch. XXI, st. 10 et suiv.).

50 [3] La terre d'où sortent les grains et les fruits dont l'homme se nourrit. — Le soleil, en se couchant, paraît rentrer dans la terre.

— [4] La Grande et la Petite Ourse, le Bélier, le Scorpion et autres constellations.

58 [5] Le Galèse est un fleuve voisin de Tarente, fondée par le Lacédémonien Phalante.

— [6] Le Cinyps est un petit fleuve d'Afrique, dans la Tripolitaine : sur ses bords on tondait les chèvres.

63 [7] Ch. XXVII, st. 77.

70 [8] Le Pô.

CHANT TRENTE-DEUXIÈME

Stances.

11 [1] Chevaux du Soleil. — *Rota guasta :* la roue du char du Soleil.

— [2] Josué.

— [3] Hercule, fils de Jupiter et d'Alcmène. On sait que la nuit où il fut enfanté en dura trois.

[Comme toutes ces images tombent ici à faux! Ce manque de naturel n'est pas seulement un défaut commun à l'époque. Il est également imputable à l'Arioste, qui aime à faire montre de son érudition. Il rentre dans la vérité aux strophes 13, 14, 15 et 16.]

13 [4] L'Aurore.

19 [5] Selon une tradition vulgaire erronée, l'aspic, pour ne pas entendre le chant du psylle qui le fait sortir de son trou, appuie une oreille contre la terre et se bouche l'autre avec sa queue.

42 [6] [L'Arioste, qui poussait tout à l'heure le naturel jusqu'à nous dire que Bradamante, dans sa douleur, mordait les draps de son lit pour étouffer ses cris, retombe ici dans la malencontreuse recherche de pensées, défaut du siècle, auquel il a cédé trop fréquemment lui-même. Ces prétentieuses gentillesses duraient encore du temps de Molière (« Au voleur, au voleur!... » des *Précieuses ridicules*); il en a rendu le retour impossible.]

54 [7] Danemark.

63 [8] Bocchus, roi de Numidie, allié des Romains, livra Jugurtha à Sylla (Salluste). — [Que vient-il faire ici? Quelle explication alambiquée d'un coucher de soleil! Toujours l'exigence de la rime.]

63 [9] La mer. — L'Arioste a plusieurs fois employé cette image.

> Il sole appena avea il dorato crine
> Tolto di grembo alla *nutrice antica*.
> (XVII, st. 129.)

80 [10] *Al cader delle cortine*... littéralement au tomber des rideaux. Du temps de l'Arioste on n'avait pas encore au théâtre la toile unique qui se lève pour laisser voir la scène et se baisse pour la cacher ; on avait deux rideaux qui se tiraient et tombaient pour découvrir la scène.

81 [11] V. *Berni*, ch. LXVIII, st. 62.

83 [12] Io fut aimée par Jupiter et poursuivie par la haine de Junon. Elle fut changée en vache.

— [13] Argus aux cent yeux chargé par Junon de garder Io.

89 [14] La mère d'Iseult avait préparé un philtre pour sa fille et son fiancé, Marc, roi de Cornouailles, afin qu'ils devinssent mutuellement amoureux. Pendant qu'Iseult allait trouver son fiancé en Irlande, elle but par mégarde la potion amoureuse avec Tristan qui l'escortait, et ils devinrent éperdument amoureux l'un de l'autre. (V. *Il romanzo di Tristano*.)

CHANT TRENTE-TROISIÈME

Stances.

1 [1] La première des Parques. La seule dans la mythologie primitive. Elle est citée seule dans Pindare, Lucien et Ovide.

2 [2] Léonard de Vinci.

— [3] Les frères Dossi (fin du quinzième siècle), fondateurs de l'école de Ferrare. Le plus célèbre est l'aîné, Dosso Dossi, ami de l'Arioste, dont il fit un beau portrait en reconnaissance du rang qu'il lui donne parmi les peintres les plus distingués de l'époque; rang qui ne lui a pas été maintenu en dehors de sa patrie.

— [4] C'est probablement par condescendance d'amitié que l'Arioste nomme ici, à côté de Raphaël, ce peintre vénitien peu connu.

4 [5] Lac près de Baïes, occupant le fond d'un ancien cratère. Virgile y place la descente d'Énée aux enfers.

— [6] Grotte dite de la Sibylle, rendez-vous des sorciers, sur le territoire de Norcia (Ombrie) dans le mont Vettore, situé dans la chaîne apennine entre les monts de la Sibilla et le Gran Sasso.

7 [7] Marcomir, roi de Franconie (pays situé entre la Bavière et la Saxe), fut le père de Pharamond.

9 [8] *Ch' Apennin parte, e'l mare e l'Alpe serra* (vers de Pétrarque).

13 [9] [L'Arioste se trompe en attribuant cette descente en Italie à Sigisbert (Sighebert). C'est son fils Hildebert qui alla attaquer les Lombards.]

— [10] [L'empereur de Constantinople avait donné à Hildebert une somme considérable pour guerroyer contre les Lombards.]

— [11] [Panckoucke traduit « le mont Jura ». — Henri Martin dit qu'Hildebert entra en Italie par les Alpes Rhétiques.]

13 [12] [Authar (Autharis), roi des Langobards (Lombards). Sur tous ces détails historiques, voir Henri Martin, *Histoire de France*, t. II, liv. X.]

17 [13] Pépin, fils de Charlemagne, marche contre les Vénitiens et occupe tout le pays depuis les *fornaci* (embouchure du Pô) jusqu'au lieu où est Chioggia que l'Arioste appelle *lito Pelestino* (du nom latin Fossæ Philistinæ). Il fit faire à Malamocco un pont de bois qui fut détruit par la tempête.

18 [14] [Louis, roi de Bourgogne, fut vaincu par Bérenger Ier. N'ayant pas tenu son serment, il fut vaincu de nouveau par Bérenger II, qui le priva de ses yeux. (Annotation italienne. — L'annotateur confond erronément les faits, à l'exemple du poëte.) — Selon Sismondi, Louis, fils de Boson, roi d'Arles ou de Provence, fut vaincu en 899 par Bérenger Ier, qui lui fit arracher les yeux en 904 pour le punir d'avoir manqué à son serment.]

19 [15] [Hugues, comte de Provence, se fait nommer roi d'Italie. Bérenger se réfugie auprès d'Othon le Grand ; puis il rentre en Italie, appelé par les grands feudataires. Hugues abdiqua en faveur de son fils Lothaire. Celui-ci mourut en 950, probablement empoisonné. Bérenger II se fit couronner roi d'Italie.]

20 [16] Charles d'Anjou, frère de saint Louis, sur les instances du pape Clément IV (qui voyait avec peine le royaume sous la domination des empereurs d'Allemagne), combattit contre Manfred, puis à Tagliacozzo il vainquit Conradin qu'il fit condamner à mort.

— [17] Les fameuses Vêpres Siciliennes.

21 [18] [Jean III d'Armagnac fit en 1391 une expédition en Italie à la tête de quinze mille aventuriers pour secourir

Stances.

les Florentins contre Galéas Visconti. Il mit le siége devant Alexandrie. Tombé et blessé dans une embuscade, il mourut le lendemain. La plus grande partie de son armée fut exterminée en Lombardie.]

23 [19] La célèbre Jeanne II, reine de Naples (1343), épousa Jacques de Bourbon, comte de la Marche, qui voulut la détrôner. Elle adopta Alphonse V, roi d'Aragon, dit le Magnanime (Alphonse Ier de Sicile). Il vainquit les princes d'Anjou prétendants à la couronne. Son fils naturel, Ferdinand Ier, lui succéda.]

24 [20] Liris, aujourd'hui *Garigliano* (Latium).

— [21] Charles VIII, maître du royaume de Naples, ne put prendre l'île d'*Ischia*, dont la montagne centrale, l'Épomée, recouvrait, selon la Fable, le Titan Typhée. Selon le plus grand nombre des poëtes, c'est sous l'Etna que Jupiter l'écrasa.

27 [22] Le marquis del Vasto, fils d'Inico.

28 [23] Nirée, capitaine grec célébré par Homère (*Iliade*, II, 178).

— [24] Ladas, le plus habile coureur de son temps, et courrier d'Alexandre. Il fut couronné aux jeux Olympiques. Catulle, Martial, Solin en parlent.

29 [25] Jupiter, fils de Saturne, fils d'Uranus ou Cœlus.

— [26] Apollon et Diane, nés de Latone.

31 [27] Louis le More était ennemi d'Alphonse d'Aragon, roi de Naples.

32 [28] Ferdinand, fils d'Alphonse, chasse de Naples les Français avec l'aide des Vénitiens et du duc de Mantoue.

33 [29] C'était un esclave se trouvant parmi les Français. Corrompu par le marquis de Pescaire, il lui promit d'introduire les soldats aragonais dans le Castel Nuovo (Naples) et de brûler les Français. Par un double traité il dévoila tout à l'ennemi, et, ayant reçu des gratifications, il trahit le marquis et le tua.

35 [30] A la bataille de Cerignola.

36 [31] Bernardino di Corti, à qui Louis Sforza avait confié le château de Milan, qu'il vendit aux Français.

— [32] Comme Louis le More sortait de Novare, déguisé en soldat suisse, un Suisse du canton d'Uri, nommé Thurmann, le fit connaître aux Français. Il fut emmené prisonnier en Touraine et enfermé au château de Loches. Le Suisse, revenu dans son pays, fut puni de mort, dit-on, pour sa déloyauté.

37 [33] César Borgia, fils naturel du pape Alexandre VI, fut en Italie l'allié de Louis XII. Il poursuivit avec le fer et le poison les Colonna, les Orsini, etc... fit étrangler quatre seigneurs de la maison Varano, de Camerino; chassa d'Urbino Guidobaldo de Montefeltro ; les Malatesta de Rimini, etc...

39 [34] Louis XII aida d'abord Jules II à chasser de Bologne les Bentivoglio, qui avaient pour armes une scie. Les glands sont une allusion au chêne qui était l'armoirie de Jules II de la *Rovere* (*chêne*). Le pape ayant déclaré la guerre à Alphonse, duc de Ferrare, et lui ayant pris Modène, Louis XII enleva Bologne à Jules II et y rétablit les Bentivoglio.

— [35] Nom primitif de Bologne.

Stances.

39 [36] Ou *Classe*, nom d'une ville antique près de Ravenne et de la *pineta* qui s'étend au bord de la mer. Cette ville de Classe a été entièrement détruite.

40 [37] La bataille de Ravenne.

41 [38] Maximilien, fils de Louis le More.

42 [39] Bataille de la Riotta, près de Novare, gagnée par Maximilien, avec le secours des troupes suisses et l'argent de Léon X.

— [40] Maximilien devait se rappeler ce que les Suisses avaient fait à son père.

43 [41] Bataille de Marignan.

44 [42] Après la défaite des Suisses à Marignan, Milan ouvre ses portes à François Ier. Sforza renfermé dans le château capitule, cède ses droits à François Ier et se retire en France pour y vivre d'une pension de 30,000 ducats qui lui fut assurée.

45 [43] François Sforce égal en courage à son aïeul Francesco, dit le More.

— [44] Frédéric de Gonzague, duc de Mantoue.

46 [45] Les Vénitiens.

— [46] Les deux marquis : di Pescara et del Vasto ; celui-ci, neveu du marquis de Pescaire, mari de la belle Vittoria Colonna, succéda à son oncle comme général de Charles-Quint.

47 [47] Le traître éthiopien dont il est question à la stance 33.

49 [48] La Bicoque, château près de Pavie.

[50] [L'Arioste est bien renseigné. « Le roi, dit Henri Martin, t. VIII, payait son armée sur le pied de 1,300 lances et 26,000 fantassins; mais ce chiffre n'existait que sur les contrôles « grâce à l'avarice des officiers et à la négligence des commissaires. » — La France, en 1870, a été cruellement victime de plus monstrueuses erreurs.]

56 [49] La sirène Parthénope, vaincue par Ulysse, se jeta dans les flots ; la vague porta son cadavre sur une côte de la Campanie, et, suivant les poëtes, c'est son nom qui fut donné à la ville de Naples bâtie sur l'emplacement de son tombeau.

57 [50] Doria, alors au service de la France, défit les Impériaux à *Capo d'Orso*, sur la côte d'Amalfi.

98 [51] Cadix.

— [52] Les colonnes d'Hercule (détroit de Gibraltar).

— [53] Mer Atlantique.

— [54] Une des îles Baléares à 21 lieues sud de Majorque.

— [55] Port d'Afrique au royaume de Fez (Maroc).

99 [56] Biserte, l'antique Utique.

100 [57] Les monts de Carène sont une continuation de l'Atlas.

— [58] Montagnes de la Cyrénaïque.

— [59] Fondateur de la ville de Cyrène en Libye.

— [60] Il était dans la Libye cyrénaïque.

101 [61] Trémisène, province d'Alger.

— [62] Abyssinie.

— [63] Dobas et peut-être Callao.

126 [64] [On la cherche encore activement de nos jours.

CHANT TRENTE-QUATRIÈME

Stances.

2 [1] Le poëte fait ici allusion au pape Jules II, dont il était contemporain et qui appela les Suisses en Italie pour en chasser les Français.

Stances.

3 [2] Jumeaux, fils de Borée et d'Orithye. Ils s'embarquèrent avec Jason et délivrèrent leur beau-frère, le roi Phinée, des attaques des Harpies. Les deux ju-

Stances.

meaux ailés les poursuivirent à travers les airs jusqu'aux îles Strophades. Cette légende mythologique se trouve dans le poëme des *Argonautiques*, attribué à Orphée, et dans plusieurs autres auteurs : Ovid., *Métam.*, Pausanias, III, ch. 18.

12 [3] Jeune fille de Salamine qui repoussa avec mépris l'amour d'Iphis. Celui-ci de désespoir se pendit à sa porte, et elle n'en montra aucune sensibilité. (Ovid., *Métam.*, XIV, 699 et suiv.)

14 [4] Thésée abandonna Ariadne ; Jason, Médée.

— [5] Énée abandonna Didon. — Il épousa la fille du roi Latinus.

— [6] Thamar, fille de David ; — son frère Amnon lui fit violence. Il la renvoya ensuite honteusement. Absalon le tua pour venger sa sœur de ce double outrage.

19 [7] Antique proverbe : *Asinus ad lyram* cité dans les *Adages* d'Érasme.

46 [8] [Amomes, genre de plantes presque toutes exotiques et douées en général d'une saveur piquante et aromatique. (Littré.) — Le poivrier est un arbrisseau à la tige sarmenteuse et flexible tout à fait impropre à l'usage qu'en fait Astolphe.]

53 [9] Barbara Pyramidum sileat miracula Memphis.
(MARTIAL.)

58 [10] Exiit ergo sermo iste inter fratres, quia discipulus ille non moritur. Et non dixit ei Jesus : Non moritur, sed, sic eum volo manere donec veniam ; quid ad te? (Évang. de saint Jean, XXI, 22, 23.)

80 [11] [On peut voir le texte de cette donation apocryphe de la ville de Rome, dans Fabricius, *Bibl. Gr.*, VI, p. 4. Cet acte semble avoir été ignoré jusqu'en 775. Dès le douzième siècle on commença à élever des doutes sur cette donation, contestée par Muratori ; Fleury, *Hist. ecclés.*, XV, etc...]

84 [12] Astolphe était Anglais ; mais il était paladin de France (ch. VI, st. 33). Il se battait pour les Français et était un des pairs ayant les premières charges civiles et militaires de l'empire.

CHANT TRENTE-CINQUIÈME

Stances.

1 [1] Voltaire a imité cette strophe « en en conservant l'aisance et la grâce, dans ces vers bien étonnants pour un vieillard plus que septuagénaire :

> Oh ! si quelqu'un voulait monter pour moi
> Au Paradis ! s'il y pouvait reprendre
> Mon sens commun ! s'il daignait me le rendre !
> Belle Aglaé, je l'ai perdu pour toi ;
> Tu m'as rendu plus fou que Roland même ;
> C'est ton ouvrage : on est fou quand on aime.
> Pour retrouver mon esprit égaré,
> Il ne faut pas faire un si long voyage.
> Tes yeux l'ont pris, il en est éclairé ;
> Il est errant sur ton charmant visage,
> Sur ton beau sein, ce trône des amours.
> Il m'abandonne. Un seul regard peut-être,
> Un seul baiser peut le rendre à son maître ;
> Mais sous tes lois il restera toujours.

(Ginguené.)

4 [2] C'est-à-dire : l'année 1480, date de la naissance d'Hippolyte d'Este. — Arioste paraît avoir pris cette expression de Dante (*Paradis*, ch. XIX, 127).

6 [3] Près de l'embouchure du Pô.

11 [4] Arioste place ici le Léthé dans la lune, comme Dante l'a imaginé dans le *Purgatoire*, XXVIII, 130 ; XXX, 143.

14 [5] Les armes du cardinal Hippolyte d'Este étaient une aigle blanche.

[Ce qu'on voit trop dans les strophes 20-24, c'est l'Homère de Ferrare demandant l'aumône, et flagellant les princes à qui il l'a demandée vainement.]

24 [7] Cirrha, ville de la Phocide, sur le golfe de Corinthe, près du Parnasse et, par conséquent, de l'oracle de Delphes. Arioste, pour la commodité de la rime, se sert figurément de ce mot pour exprimer les poëtes ou la poésie.

25-27 [8], [9] Cette thèse paradoxale a été soutenue par Dion Chrysostome, de Pruse en Bithynie, mort l'an 117 de l'ère chrétienne.

28 [10] *Bagascia :* [le mot de bagasse est resté dans le patois provençal.]

54 [11] Premier nom du cheval Frontin. Il avait appartenu d'abord à Sacripant, à qui il avait été ravi par Brunel. (V. ch. XXVII, st. 71 et suiv.)

— [12] Sacripant.

CHANT TRENTE-SIXIÈME

Stances.

4 [1] Le texte porte *sapea*, qui rend le sens inintelligible. L'éditeur de l'édition de l'*Orlando* (Florence, Molini, 1823), se demande s'il y a là une inadvertance de l'auteur ; il croit plutôt qu'il y a là une faute d'impression : il faut lire *sapean*. Si c'est une faute d'impression, elle s'est répétée dans la plupart des réimpressions du texte, qui portent *sapea*.

6 [2], [2] Un *Ercol vidi* (vers 3), *passarci* (vers 5). Ces paroles semblent indiquer qu'Arioste fut présent à l'action, qui eut lieu peu de temps après l'arrivée de l'armée ennemie. Cette arrivée est du 25 novembre 1509. A la vérité le duc l'envoya à cette occasion à Rome, mais il partit (comme il le dit ch. XL, st. 3) six jours avant la défaite des ennemis, arrivée le 21 décembre de la même année.

7 [3], [4], [5], [6], [7] Dans cette guerre le cardinal Hippolyte envoya quelques-uns de ses escadrons commandés par *Hercule* Cantelmo, fils du duc de Sora, et par *Alexandre* Ferruffino contre les Vénitiens, qui, descendus de leurs vaisseaux, s'étaient retirés dans un lieu fortifié.

9 [8] Le plus célèbre des Cyclopes. Ulysse, jeté sur la côte, se réfugia dans sa grotte avec douze de ses compagnons, dont quelques-uns furent dévorés par Polyphème. Ulysse parvint à lui crever son œil unique et à se sauver.

Stances.

9 [9] Premiers habitants de la Sicile. Homère les peint comme des géants anthropophages.

50 [10] [Il est regrettable que le chantre des mœurs chevaleresques ait ainsi abaissé cette lutte intéressante des deux guerrières, si bien conduite jusque-là.]

61 [11] Nom de deux golfes de la Méditerranée, sur la côte nord de l'Afrique.

70 [12] Astyanax, fils d'Hector et d'Andromaque. A la prise de Troie Andromaque le cacha dans le tombeau d'Hector. Ulysse le découvrit, et il fut précipité du haut d'une tour. Suivant d'autres, on supposa un enfant à sa place et il suivit sa mère en Épire.

72 [13] Agoland (Aigolando), roi d'Afrique, vint pour recouvrer l'Espagne conquise par Charlemagne. Dans le poëme de Boïardo (ch. XXVII) il est tué par Roland dans les bras de Charlemagne.

74 [14] Ville de Reggio (Calabre).

CHANT TRENTE-SEPTIÈME

Stances.

5 [1] *Harpalice*, de Thrace, repoussa Néoptolème, fils d'Achille, qui était venu envahir la Thrace.

— [2] *Thomyris*, reine des Massagètes, vainquit Cyrus et le tua lui-même.

— [3] *Camille*, reine des Volsques, vint, à la tête d'une armée, au secours de Turnus.

— [4] *Penthésilée*, reine des Amazones, alla porter secours à Priam et fut tuée par Achille, qui, en la dépouillant de ses armes, fut tellement frappée de sa beauté qu'il répandit des larmes.

— [5] *Didon*, qui bâtit la ville de Carthage.

— [6] *Zénobie*, reine de Palmyre, vaincue par Aurélien, qui l'emmena à Rome pour orner son triomphe ; puis il lui donna à Tivoli, près de la villa d'Adrien, une terre où elle vécut en dame romaine. Le célèbre Longin l'initia à la connaissance de la littérature et de la philosophie.

— [7] *Sémiramis*.

6 [8] Jardin des Hespérides où étaient les pommes d'or données par Junon à Jupiter; situé, selon Hésiode, à l'entrée de l'Océan; selon Apollodore, en Afrique, près du mont Atlas.

8 [9] [*Michele Marullo Tarcagnota*, mort en 1500, Grec d'origine, né à Constantinople (et non à Naples, comme dit l'annotateur de l'édition de l'Arioste : Florence, Molini, 1823). Il composa en latin des épigrammes dans le genre de Martial, dédiées à Laurent de Médicis.]

— [10] [*Gioviano Pontano*, écrivain fécond du quinzième siècle (1426-1503), devint ministre de Ferdinand Ier, roi de Naples; trahit Ferdinand II et livra à Charles VIII les clefs de la ville de Naples. On lui reproche de n'avoir pas moins imité, dans ses poésies amoureuses, l'obscénité des anciens que leur élégance.]

— [11] [*Titus Vespasien Strozzi* (1422-1505), poëte latin, a composé six livres de poésies érotiques. Il fut ministre du duc de Ferrare.]

[*Hercule Strozzi* (1471, assassiné en 1508), fils du précédent et meilleur poëte que lui. Les poésies du père et du fils ont été publiées par Alde en 1513 : Strozzi poetæ pater et filius; et à Paris en 1530. L'Arioste le met au rang des plus illustres poëtes (ch. XLII, st. 84).]

— [12] [*Le Bembo* (1470-1547). Il écrivit le latin et l'italien avec une élégance rare de son temps. Pic de la Mirandole lui reprocha son imitation du style de Cicéron. Pour l'italien il imita Pétrarque; c'est de lui que date le règne des Pétrarquistes au seizième siècle. A Ferrare il acquit la faveur d'Alphonse d'Este; il eut pendant vingt-deux ans pour maîtresse la Morosina. Il avait eu auparavant trois autres maîtresses, dit le pieux Mazzuchelli; une d'elles fut Lucrèce Borgia, duchesse d'Este. Léon X le nomma son secrétaire. Paul III, malgré les remontrances qui lui furent faites sur la licence de sa vie et de ses poésies, le nomma cardinal.]

8 [13] [*Baldassare Castiglione* (1478-1529), élégant auteur du *Cortegiano*. Son portrait par Raphaël est au musée du Louvre.]

— [14] [*Louis Alamani* (1495-1556), poëte proscrit de Florence par les Médicis. Il se réfugia en France, où il fut fixé par les bienfaits de François Ier et d'Henri II, et où il composa le plus grand nombre de ses ouvrages.]

— [15] Louis second, comte de Sabioneta, surnommé Rodomonte, et François II, marquis de Mantoue, mari d'Isabelle d'Este, tant de fois célébré par le poëte.

9 [16] *François II, Gonzague* (1466-1519), marquis de Mantoue, il épousa en 1490 Isabelle d'Este (V. ci-dessous).

— [17] Cynthus, montagne de Délos, consacrée à Apollon et à Diane, qui naquirent dans cette île. — Panckoucke traduit : le *Parnasse* et le *Pinde*.

— [18] [*Isabelle d'Este*, fille d'Hercule Ier, duc de Ferrare (l'annotateur de l'édition de Molini (Florence) dit par erreur : fille de Vespasiano Gonzaga), et sœur de Béatrix, qui épousa Louis Sforza, dit le More. Elle se distingua par la protection qu'elle accorda aux lettres et aux arts. Elle avait formé une collection précieuse de camées et d'antiques, qui fut pillée en 1630 par les Autrichiens. Tiraboschi a publié une lettre de cette princesse au cardinal Hippolyte d'Este, où elle remercie son frère de lui avoir envoyé l'Arioste pour la féliciter sur son heureux accouchement, et où elle ajoute qu'elle a passé deux jours entiers à parler avec lui de son *Roland furieux*, dont il était alors occupé. Elle mourut en 1539. — Elle épousa Gonzaga malgré les menaces du pape Clément.]

12 [19] [Bentivoglio, issu d'une famille princière de Bologne, expulsée par Jules II (1506-1573), un des meilleurs poëtes italiens du seizième siècle. Ses poésies ont été imprimées à Paris en 1719.]

— [20] René Trivulce, frère de Trivulce, maréchal de France sous François Ier.

— [21] Francesco Guidetti, consul de l'Académie florentine, un des collaborateurs de l'édition de Boccace, 1527.

— [22] [Francesco Maria Molza (1489-1544), un des Pétrarquistes les plus accrédités de son époque. Né à Modène, son père le maria jeune pour l'arracher à Rome et à une vie de plaisirs. En 1516 il quitta sa femme dont il avait eu quatre enfants et il retourna à Rome, où il se voua tout entier à la galanterie et aux Muses.]

13 [23] Hercule II, fils d'Alphonse Ier, duc de Ferrare, au service de qui était l'Arioste.

— [24] Alphonse d'Avalos, marquis del Vasto, neveu du

Stances.

marquis de Pescaire (1502-1546). A la mort de son oncle, il lui succéda dans le commandement des armées de Charles-Quint.

14 — [25] Aganippe, fontaine prenant sa source à l'Hélicon et se jetant dans e Permesse. Elle était consacrée aux Muses.

17 — [26] Maïa ou Mercure, fils de Jupiter et de Maïa, ou Maïa elle-même, une des étoiles situées dans la tête du Taureau (Aratus, dans son *Astronomie*).

18 — [[27] Vittoria Colonna (1490-1547), fille du connétable Fabrice Colonna et une des femmes les plus illustres de l'Italie. Dès l'âge de quatre ans, elle fut promise à un enfant du même âge, fils du marquis de Pescaire; ils se marièrent à l'âge de dix-sept ans. Pescaire commanda les troupes de Charles-Quint; blessé à la bataille de Pavie, il mourut des suites de ses blessures. Vittoria le pleura dans la retraite. Agée de trente-cinq ans et dans tout l'éclat de sa beauté, elle refusa toute nouvelle alliance. Elle consacra son talent poétique à exprimer sa douleur, et plus tard elle n'écrivit plus que des poésies sacrées. Ses poésies furent publiées à Venise, 1544 : *Rime della diva Vittoria Colonna*. A côté de la gravité du style, Ginguené signale des antithèses et des jeux de mots.]

— [28] [Artémise, reine de Carie, et femme de Mausole, son propre frère, lui érigea un tombeau qui fut regardé comme une des sept merveilles du monde. Quand Mohammed Ier (quinzième siècle) céda Halicarnasse aux chevaliers de Rhodes, un Allemand employa les ruines du monument à fortifier la ville (Hammer, III).]

19 — [29] Le poëte nomme cinq femmes de l'antiquité si fidèles à leurs maris qu'elles ne voulurent pas leur survivre : *Laodamie*, femme de Protésilas, roi de Thessalie;

— [30] *Porcia*, fille de Caton d'Utique et femme de Brutus;

— [31] *Arria*, femme de Pœtus Cecina;

— [32] *Argie*, fille d'Adraste et femme de Polynice, chercha avec sa sœur Antigone le cadavre de son époux et lui rendit la sépulture; Créon la fit mourir;

— [33] *Évadné*, insensible à l'amour d'Apollon, épousa Capanée, qui fut tué par la foudre. Elle se jeta dans son bûcher.

20 — [34] On dit qu'Alexandre, sur le tombeau d'Achille, lui envia le bonheur qu'il avait eu d'avoir un poëte tel qu'Homère pour chanter ses exploits.

27 — [35] [Erichthonius, fils de Vulcain et de la Terre, moitié homme, moitié serpent. Minerve l'enferme dans une corbeille, qu'elle confie aux trois filles de Cécrops, avec défense de l'ouvrir : l'une d'elles est Agraulos (Aglaure). Elles ne peuvent résister à leur curiosité; Minerve les punit de mort. Devenu roi d'Athènes, il y introduisit le culte de Minerve.]

28 — [36] [Pœstum, abandonné en 1580 par ses habitants à cause de la malaria qui désolait ce territoire, était probablement inconnu à l'Arioste. Mais, s'il ne connaissait pas ses admirables ruines, il connaissait, par les poëtes latins, ses roses, qui leur fournissent parfois de galantes comparaisons : — *Pœstanis rubeant æmula labra rosis*. — Pesto vient ici pour le besoin de la rime. S'il parle des jardins de Pœstum, c'est d'après Virgile (*Géorg.*, IV, 118-119), qui dit que leurs rosiers fleurissent deux fois l'an.]

36 — [37] Les femmes de Lemnos avaient longtemps négligé le culte de Vénus. Cette déesse les en punit en leur donnant une odeur si désagréable qu'elles devinrent odieuses à leurs maris qui les abandonnèrent pour des femmes de Thrace. Elles se vengèrent en massacrant tous les hommes de l'île dans une seule nuit.

100 — [38] C'est la seconde fois que Marphise se bat à coups de poing.

CHANT TRENTE-HUITIÈME

Stances.

12 — [1] *Alla Tirinthia* (Tirinzia) *foce*. Hercule fut appelé *Tirynthius* du nom d'une ville grecque.

14 — [2] V. Berni, ch. XXX, st. 79, 80.

20 — [3] V. Berni, ch. XIX.

23 — [4] La croyance ancienne à l'existence de plusieurs ciels distincts les uns des autres est attestée encore aujourd'hui par notre expression populaire : être au septième ciel.

25 — [5] Biserte, ville fortifiée du royaume de Tunis, à 15 lieues N.-E. de cette capitale.

26 — [6] C'était dans cette région qu'Astolphe avait trouvé le Paradis terrestre.

43 — [7] Cambyse, fils du grand Cyrus, vainqueur de l'Égypte, détacha cinquante mille hommes de son armée pour détruire le temple de Jupiter Ammon. Ils furent tous engloutis sous le sable soulevé par un vent violent du midi. Il ne fut pas plus heureux dans son expédition contre les Éthiopiens.

50 — [8] [*Si gratta la pancia*. L'*Orlando* est un poëme héroïque, auquel se mêle parfois le bouffon. Si cette variété de ton se trouve déjà dans les faits, il n'est pas étonnant que le contraste se produise aussi dans le langage.]

57 — [9] *Battro*, ville et fleuve près du Caucase.

74 — [10] *Azza*. C'était une sorte de lance longue d'environ trois brasses, armée à son extrémité d'un fer en forme de croix, dont l'extrémité et l'une des branches se terminaient en pointe, tandis que l'autre branche avait la forme d'un marteau ou d'une hache.

78 — [11] Le poëme d'Homère.

CHANT TRENTE-NEUVIÈME

Stances.

22 — [1] Dudon, personnage de l'*Orlando innamorato*. Rodomont le fait prisonnier en Provence et le conduit en Afrique où il le laisse en garde à Branzard. (V. Berni, ch. XLIV, st. 23; ch. LVII, st. 62.)

28 — [2] Navires à rames, bas de bord, propres à aller en course.

28 — [3] *Pennesi*, ce mot ne se trouve pas dans le Dictionnaire de la Crusca. *Pennensis*, mot de basse latinité. (V. du Cange.)

32 — [4] Virgile, *Énéide*, II, 378...

47 — [5] *Dudon santo*. Les Romans disent que Dudon, ayant renoncé aux armes, se fit ermite et mourut saintement.

Stances.
59 [6] Olivier. Selon le Boïardo et le Pulci, Aldabelle fut sœur d'Olivier et épouse de Roland.
60 [7] V. Virgile, *Eglogues*, V, 24.

69 [8] [*Parde*. Sont-ce des guépards, qu'on dresse, aux Indes, comme des chiens, pour la chasse ?]
(Cuvier. *Règne animal*.)

CHANT QUARANTIÈME

Stances.
3 [1] De Saint-Marc (Venise).
31 [2] *Campi Ocnei*. Ocnus, fils du Tibre et de Manto, fondateur de la ville de Mantoue, vint au secours d'Énée (Virg., *Énéide*, XVIII, 198.)
33 [3] Le Styx.
— [4] *Dite :* en latin *dis, ditis*.
41 [5] Louis le More tombé au pouvoir du roi de France, Louis XII.
42 [6] Jules II, ayant appelé les Suisses en Italie, chassa les Français et marcha contre Alphonse, duc de Ferrare.
44 [7] Les îles Lipari ou d'Éole, îles volcaniques ; le volcan de Stromboli est toujours en activité.
47 [8] Pompée, après sa défaite de Pharsale, s'enfuit en Égypte, où il fut assassiné en débarquant, par ordre de Ptolémée.
50 [9] Macrobiens, peuple d'Éthiopie, vivant très-âgés.
55 [10] *Lampedusa* (V. Arioste, ch. XLII, 20).
59 [11] La Saône.

CHANT QUARANTE ET UNIÈME

Stances.
26 [1] V. Berni, ch. XXXIII, st. 13, et suiv., et ch. XL, st. 7 et suiv.
27 [2] V. Berni, ch. XLV, st. 58.
63 [3] Ateste était le nom antique d'Este, château du Padouan nommé Frigio, parce qu'il avait été construit par les Troyens, peuple de la Phrygie.
63 [4] *Ascagne*, lac et fleuve de la Mysie.
— [5] *Xanthe*, fleuve prenant sa source dans le mont Ida ; sous un autre nom c'est le Scamandre.
74 [6] V. ch. XLI, st. 26.

CHANT QUARANTE-DEUXIÈME

Stances.
5 [1] Les troupes espagnoles étaient composées de Maures et d'infidèles. *Il vestidello*, gouverneur de la forteresse de la Bastia, étant tombé dans les mains des Espagnols, fut mis à mort contre les lois de la guerre. A cause de cela, quand ils furent vaincus, ils furent tous passés au fil de l'épée.
8 [2] Les éditions de l'Arioste de 1516, 1532, 1535, 1565, donnent ainsi le 6e vers de la stance 8 :

A cui lascio alla coda invido o stolto

dont on ne peut parvenir à tirer un sens raisonnable. Les fils d'Alde Manuce corrigèrent ainsi ce vers dans leur célèbre édition :

A cui lascio la coda invido e stolto.

Ce vers, ainsi changé, fournit un sens intelligible. Toutefois l'épithète *invido*, qu'on ne peut appliquer ni à l'épervier ni à l'autour, reste encore inintelligible. L'éditeur de Florence, Molini, a trouvé dans l'édition, excessivement rare, de Venise, 1539, le mot *invito* au lieu de *invido ;* et il a adopté cette version, qui s'applique bien au passage. Elle a été cependant contestée dans plusieurs journaux littéraires italiens. Le mot *invito* employé par Boccace dans sa signification latine, a été admis dans le vocabulaire de la Crusca.
20 [3] L'Arioste parle ici de Frédéric Fulgose ou Frégose (car ce sont les deux noms d'une seule famille illustre de Gênes), qui fut archevêque de Salerne, évêque de Gubbio, puis cardinal, et eut l'occasion de visiter Lipadusa quand il alla à la tête d'une flotte de Gênes contre le corsaire Corrogoli.
22 [4] Le duc que le poëte désigne dans les vers 4, 5 et 6, est Ottaviano Fregoso, frère de Frédéric et doge de Gênes, qui, pendant son gouvernement, pacifia les factions qui divisaient la république.
31 [5] Dans cette stance, ainsi que dans la suivante et dans les stances 35, 36, 37 et 61, il est question d'événements qui sont décrits dans l'*Orlando innamorato*, ch. V, st. 24-37 ; ch. III, st. 35.
83 [6] La fille du pape Alexandre VI, comparée à la chaste Lucrèce de Rome !!!
— [7] Linus, inventeur du rhythme et de la mélodie. Il les enseigna à Orphée. — H. Strozzi, ses poésies qui ont de l'élégance, furent imprimées (1513, par Alde). Ayant épousé une riche veuve, il fut assassiné par un riche seigneur, son rival.
84 [8] Isabelle d'Este... sœur d'Alphonse Ier et du cardinal Hippolyte. V. ch. XIII, st. 59.
86 [9] Éléonore, fille de Ferdinand Ier, roi de Naples, et épouse d'Hercule Ier d'Este.
— [10] [Sadolet, écrivain distingué et poëte du seizième siècle nommé par Léon X, avec Bembo, son secrétaire. Il fut nommé cardinal.]
— [11] Bembo. V. ch. XLVI, st. 15, note 3.
87 [12] [Le comte Baldassare Castiglione, né en 1478, attaché successivement au marquis de Mantoue et à Guidobaldo, duc d'Urbin. Auteur célèbre du livre *del Cortegiano* (du courtisan), qu'on ne lit plus guère

Stances.

aujourd'hui, mais dont on vante la pureté et l'élégance de style. Le vocabulaire de la Crusca le cite parmi les textes de langue. Il remplit plusieurs fois des ambassades, une dernière auprès de Charles-Quint qui l'appréciait beaucoup ; il mourut à Tolède en 1529.]

88 [13] Amphryse, rivière de Thessalie, près de laquelle Apollon gardait les troupeaux d'Admète.

89 [14] Isaure, fleuve de l'Ombrie, qui tombe dans l'Adriatique, près de Pesaro.

— [15] A l'appui de cette fausse étymologie on cite Servius, qui dans son *Commentaire sur Virgile*, l. VI, v. 25, dit : *Pisaurum dicitur, quod illic aurum pensatum est.*

90 [16] Diane d'Este.

— [17] Calcagnini, astronome, accompagna le cardinal Hippolyte dans le voyage qu'il fit en Hongrie (1518).

— [18-19] [Royaumes de Monésès et de Juba. Royaumes de la Parthie et de la Mauritanie. Monésès, Parthe de haute naissance, quitta le parti de Phraate pour celui d'Antoine. Juba, prisonnier à Rome. Auguste lui donna en mariage Cléopâtre, fille d'Antoine, et lui rendit les États de son père.]

91 [20] Cavallo, poëte d'Ancône. L'Arioste, jouant sur ce nom de Cavallo, le compare à Pégase.

Stances.

91 [21] Pégase, né du sang qui coulait de la tête de la Gorgone Méduse. Ovide dit qu'il s'envola sur l'Hélicon où il fit jaillir d'un coup de pied la fontaine Hippocrène. Nulle part la Fable antique ne représente Pégase comme le cheval ailé sur lequel les poëtes prennent leur essor; c'est le Boiardo qui imagina le premier cette conception toute moderne.

— [22] Béatrice, femme de Louis le More (V. ch. XIII, st. 62, notes).

92 [23] Niccolo da Correggio, poëte, et Timoteo Bendedei, de Ferrare, à qui son amour pour les Muses fit prendre le nom de Filomuso.

— [24] Le Pô. — Les larmes des Héliades, sœurs de Phaéthon, furent changées en ambre. (V. l'*Arioste*, ch. III, st. 34, note 6.)

93 [25] Les commentateurs veulent que l'Arioste parle ici d'une dame d'une illustre famille, qui fut aimée de lui, et qui, par la mort de son mari, est représentée en habits de deuil. C'est peut-être cette Ginevra, veuve, plusieurs fois célébrée dans les poésies lyriques.

[103] [26] *Cimier de Cornouailles*. Jeu de mots facile à comprendre.

CHANT QUARANTE-TROISIÈME

Stances.

11 [1] *Mantoue*, autour de laquelle la rivière du Mincio, sorti du Benaco, c'est-à-dire du lac de Garde, forme un lac.

— [2] [L'Arioste donne ce nom à la ville de Thèbes (en Béotie), parce qu'elle fut fondée par Cadmus, avec l'aide de ses compagnons nés des dents du dragon tué par Cadmus, fils d'Agénor. Quand la ville de Thèbes fut détruite par les Épigones, Manto, fille de Tirésias, devin thébain, passa en Italie, et elle eut du Tibre un fils Œnus qui bâtit Mantoue et lui donna le nom de sa mère.]

53 [3] *Melara* et *Sermide :* deux châteaux sur le Pô; *Stellata*, petit château. — Abaisse ses branches (littéralement : ses cornes). L'Arioste compare ainsi le Pô à un taureau furieux.

54 [4] *Bondeno* est aussi un château.

— [5] *Les rochers du fort de Tealdo*, château situé à l'extrémité ouest de Ferrare, sur la rive gauche du Pô. Il fut construit par Tebaldo d'Este en 970. Arioste commet donc ici un anachronisme en parlant de ce château du temps de Charlemagne.

56 [6] Ile appelée le *Belvedere*, célèbre au temps du poëte pour ses jardins et tous les animaux que le duc Alphonse Ier y avait rassemblés.

57 [7] Fille du roi Alcinoüs (*Odyssée*, VIe chant).

58 [8] Capri.

59 [9] Alphonse Ier, fils d'Hercule Ier et père d'Hercule II, ducs de Ferrare.

63 [10] C'était un engin formé de deux ailes dont les oiseleurs se servaient pour rappeler le faucon.

— [11] [L'Arioste suppose que le Pô, au temps de Charlemagne, se divisait à la Stellata en deux branches. Mais quatre siècles plus tard, il se rompit un peu au-dessus de la Stellata et forma le rameau dit : *Pô di Venezia*. Au temps du poëte la branche de droite baignait les murs

Stances.

de Ferrare, et se divisait comme aujourd'hui en deux rameaux : Pô de Volano et de Primaro. A six milles de Ferrare se trouvaient deux tours (à gauche celle de Gaibana, détruite en 1765, et à droite, la tour dite della Fossa.) Saint-Georges est une petite île sur le Pô.]

70 [12] Mantoue.

72 [13] Ulpien, célèbre légiste du temps d'Alexandre Sévère.

74 [14] Mantoue (V. note 2, st. 11).

— [15] V. note 2, st. 11.

75 [16] Tibère, successeur de Justin le Jeune, était très-riche par les trésors de son prédécesseur, par ceux de Narsès et par ceux que lui avaient gagnés ses victoires sur les Perses (Paul Diacre, continuation d'Eutrope, livre XVII).

79 [17] V. note 2, st. 11.

97 [18] V. note 2, st. 11.

145 [19] Argenta, bourg sur le Pô de Primaro, à quelque distance des étangs de Comacchio.

— [20] Le Santerne vient déboucher bien plus bas qu'Argenta dans le Pô de Primaro.

146 [21] Filo, village sur la rive gauche du Pô de Primaro, sept milles au-dessous d'Argenta. — Les compilateurs du Dictionnaire della Crusca ont commis une erreur en citant ce passage dans le sens de *a dirittura*.

— [22] La Fossa morta est une branche du Pô, de douze milles jusqu'à Ravenne.

147 [23] Et non pour y coucher.

148 [24] Federigo et Guidobaldo da Montefeltro et Lisabetta, sa femme, ducs d'Urbin.

— [25] Francesco Maria della Rovere, mari de Leonora Gonzaga, duc d'Urbin.

149 [26] C'est le passage *del Furlo*.

— [27] Trapani en Sicile (Virg., *Énéide*, l. III).

163 [28] *Dammogrie* est, selon le Boïard, la capitale du royaume de Brandimart. (V. Berni, c. XL, st. 48.)

Stances.

174 [29] Les *Décius*, le père et le fils, se vouèrent aux dieux infernaux pour le salut de la patrie.

— [30] *Curtius*, pour sauver Rome, se jette dans un gouffre ouvert au milieu du Forum.

— [31] *Codrus*, dernier roi d'Athènes, pour sauver la liberté du peuple, se fit tuer par les ennemis.

175 [32] On pense que dans ces funérailles, l'Arioste rappelle celles d'Hercule Ier, duc de Ferrare, père du cardinal Hippolyte.

184 [33] *Galerana*, selon le poëme d'Aspramonte, était femme de Charlemagne.

— [34] *Fleur-de-lis* était fille de Dolistone, roi de *Lizza* (Laodicea, aujourd'hui Ladikieh). V. ch. XVII, st. 74.

185 [35] V. Virgile, *Enéide*, l. III.

196 [36] *Morta gora*. Dante appelle ainsi le marais du Styx. L'Arioste transporte cette expression pour signifier la vie mortelle.

CHANT QUARANTE-QUATRIÈME

Stances.

17 [1] V. ch. XLI, st. 26, 27.

— [2] Brunel.

19 [3] V. ch. XLI.

20 [4] V. ch. XXXIX, st. 26.

21 [5] V. ch. XXXVIII, st. 30.

24 [6] Saint Jean.

25 [7] La lune.

— [8] La lune où, selon le poëte : *cio che si perde qui là si raguna*.

34 [9] Le mot *pifare* féminin ne se trouve pas dans le Dictionnaire de la Crusca.

51 [10] Les commentateurs signalent l'obscurité de cette strophe, et pour sauver le défaut de conclusion de cette longue période, ils proposent de supprimer comme inutile le *che* au commencement du deuxième vers, et de faire un verbe (è) de l'*e più in questo* à la fin du septième vers; ils interprètent *in questo* par *in fatto di matrimoni*.

76 [11] Allusion ironique à l'apothéose que les Romains faisaient de leurs empereurs après leur mort. Au titre d'*Augustus* était substitué celui de *Divus*.

77 [12] C'était anciennement l'armoirie des princes d'Este.

CHANT QUARANTE-CINQUIÈME

Stances.

1 [1] Polycrate, roi de Samos.

— [2] Crésus, roi de Lydie, fut vaincu par Cyrus.

— [3] Denys, tyran de Syracuse, mourut maître d'école à Corinthe.

2 [4] Servius, fils d'une esclave de Tanaquil, femme de Tarquin l'Ancien, devint le sixième roi de Rome, sous le nom de Servius Tullius.

— [5] Marius, d'une basse extraction, fut sept fois consul.

— [6] Ventidius, esclave de Pompeius Strabon, fut consul en remplacement d'Octave.

— [7] Louis XII, tenu en prison pendant trois ans, devint roi de France. — Il fut père de Renée, qui devint femme d'Hercule d'Este, premier-né d'Alphonse Ier, duc de Ferrare.

3 [8] Corvin, soupçonné d'avoir assassiné un parent de Ladislas, roi de Hongrie, fut emprisonné et en danger de perdre la vie. Peu après il fut proclamé lui-même roi de Hongrie.

65 [9] Galafron, père de l'Argail et d'Angélique.

92 [10] Pégase.

93 [11] Cillare et Arion, chevaux, le premier de Castor, le second d'Adraste, à qui Hercule l'avait donné, et qui fit remporter le prix aux jeux Néméens à Adraste, qu'il sauva; il fut le seul des sept chefs qui ne périt pas dans la guerre célébrée par les poëtes des sept chefs contre Thèbes.

102 [12] *Notturno*. Dieu de la nuit. Plaute en fait mention dans son *Amphitryon*.

— [13] Les Cimmériens, nation de la Sarmatie d'Europe, situés près du Palus-Méotide (mer d'Azov). A cause de l'épaisseur de l'air et de la densité des brouillards, ils voyaient rarement le soleil, d'où les poëtes inventèrent la fable que la Nuit y faisait son séjour.

CHANT QUARANTE-SIXIÈME

Stances.

3 [1] Il avait sans doute conservé des relations à Correggio, sa ville natale.

— [2] Aonie, province montagneuse de la Béotie, consacrée aux Muses.

4 [3] La Trivulzia, à l'âge de quatorze ans, avait fait tant de progrès dans la poésie, que l'Arioste dit qu'elle a été élevée dans l'antre de Delphes.

5 [4] Déjà en 1434, Sigismond Pandolfe Malatesta avait épousé Genèvre, fille de Nicolas III, marquis d'Este, et son frère épousa une fille de Gui de Montefeltro, comte d'Urbin. Ces deux mariages furent célébrés avec une pompe qui donna aux meilleurs artistes du quinzième siècle l'occasion de déployer tous leurs talents. — La Ginevra dont l'Arioste parle ici était de la maison d'Este; cela même engageait le poëte à en faire l'éloge.

7 [5] *Bozzolo*. — Bourgade située sur la route de Crémone à Mantoue. Charles-Quint, disposant au gré de son caprice des pays de l'Italie, fit de Bozzolo une principauté pour les Gonzague.

8 [6] Julie de Gonzague, femme de Vespasiano Colonna, vieillard infirme à qui elle conserva une chaste tendresse. C'était la plus belle créature de l'Italie. Le bruit de sa beauté s'étant répandu jusqu'à Constantinople, Soliman désira la posséder dans son sérail et chargea Eddyn Barberousse de l'enlever du château de Fondi,

Stances

où elle vivait retirée. Barberousse arriva pendant la nuit devant Fondi, et donna l'assaut à la ville. La princesse éveillée s'habilla et s'enfuit dans les montagnes. Brantôme en parle dans ses *Mémoires*. Amelot de la Houssaye débite une fable sans doute : qu'elle avait fait assassiner le gentilhomme qui l'avait aidée à se sauver, pour le punir de l'avoir vue dans un état peu décent. — Julie de Gonzague succomba mystérieusement, victime de ses tendances réformistes.

9 [7] Il parle de la célèbre Victoria Colonna, qui composa beaucoup de poésies à la mémoire de son mari.

10 [8] Bern. Accolti, d'Arezzo, que la célébrité dont il jouissait comme poëte fit surnommer l'*Unico* Aretino. « A entendre ses contemporains, dit Ginguené, il n'y a point d'exemple d'un succès aussi extraordinaire que celui qu'il obtint à la cour d'Urbin, et à Rome, du temps de Léon X. Sitôt que le bruit se répandait que l'Unico réciterait des vers, on fermait les boutiques, on accourait en foule. Il fallait mettre des gardes aux portes. » Les poésies qui restent de lui sont bien au-dessous de l'idée qu'on s'en faisait alors.

12 [9] *Dresino*, le Trissin, l'auteur de la *Sophonisbe*.

— [10] Le Molza (1489-1544), un des meilleurs poëtes de son temps, d'une famille noble et d'une belle figure; il se livra à Rome à son goût effréné pour les plaisirs. Malgré les bienfaits des cardinaux de Médicis et Farnèse, il tomba dans la misère. On a comparé ses élégies latines à celles de Tibulle. Des littérateurs contemporains l'ont comparé à Homère et à Virgile.

— [11] Ascra, bourg de la Béotie, près de l'Hélicon. C'était la patrie d'Hésiode.

13 [12] Vida (1490 — mort, évêque d'Albe, sur le Tanaro, en 1566), poëte latin moderne célèbre, auteur de la *Christiade*, qui lui avait été demandée par Léon X; du *De arte poetica*, etc...

— [13] *Andrea Marone*, de Brescia, très-bien vu de Léon X, qui le nomma *arcipoëta* à cause de sa facilité à improviser des vers latins. L'Arioste en parle aussi au ch. III, st. 56.

— [14] On croit qu'il est question ici de don Severo de Volterra, moine camaldule, ami de l'Arioste.

14 [15] *Arétin* (1492-1556), né à Arezzo, dont il a presque souillé le nom. Son nom est devenu synonyme de l'effronterie, du scandale et de l'obscénité. Il harcela les princes, dont il fut nommé le fléau, de ses demandes et de sa vénalité. Charles-Quint lui donna une chaîne d'or, François I[er] crut devoir en faire autant. Malgré l'infériorité de ses œuvres et de son style, on lui décerna et il se donna lui-même le titre de Divin, dont l'Italie se montre quelquefois prodigue. Le pape Jules III lui envoya mille couronnes d'or pour un sonnet; il le baisa au front. Il crut et répéta qu'il allait être nommé cardinal. Il s'essaya à parodier l'Arioste : *Dui Canti di Marfisa; — Lagrime d'Angelica*, deux chants, 1538; — enfin il commença un *Orlandino*, mais l'haleine lui manqua au commencement du deuxième chant. — « Ses sœurs menaient à Venise une vie aussi dissolue que la sienne. On lui contait un jour quelques-uns de leurs faits galants; il les trouva si comiques, qu'il se renversa sur sa chaise, en riant aux éclats. » Il se frappa la tête et mourut à l'instant.

15 [16] *Cappello*, né à Venise; ami de Bembo. Ses *Canzone* ont été vantées comme de petits chefs-d'œuvre; il mourut en 1665.

— [17] Bembo (1470-1549), né à Venise. Imitateur de Cicéron et de Pétrarque, il écrivait le latin et l'italien avec une élégance rare de son temps. Il prit l'habit ecclésiastique et eut plusieurs maîtresses dont la dernière fut Lucrèce Borgia, duchesse d'Este. Il fut nommé bibliothécaire de Saint-Marc. Clément VII voulut le nommer cardinal; mais on lui opposa sa liaison pendant vingt-deux ans avec la Morosina, dont il avait eu trois enfants. Bembo reçut à Venise, en 1539, le chapeau de cardinal; la Morosina était morte en 1535. — Gaspard Obizi était l'ami de Bembo et l'admirateur de ses œuvres.

— [18] *Fracastor* (1483-1553), né à Vérone, savant médecin, composa en latin un poëme célèbre sur une maladie, qu'il déclare n'être pas nouvelle et n'être pas venue de l'Amérique.

— [19] *Bernardo Tasso* (1493-1569), père de Torquato Tasso. Il composa un poëme froid et d'un style correct sur Amadis de Gaule. Ce poëme, de 57,000 vers, est aujourd'hui sans lecteurs.

16 [19 bis] François Valerio, de Venise; il en parle dans le ch. XXVII, st. 127.

17 [20] L'Arioste parle ici de Giofrancesco Pico, et non de Giovanni Pico della Mirandola, comme a traduit Panckoucke d'après Fornari. Pic de la Mirandole était mort en 1491, dix ans avant que l'Arioste commençât son poëme.

— [21] Sannazar (1458-1530), poëte célèbre, auteur de l'*Arcadia*, d'églogues *Piscatorie*, qui lui étaient sans doute inspirées par son séjour au bord de la mer, à Mergellina, près de Naples; d'un poëme latin, *De partu Virginis* (De l'enfantement de la Vierge).

18 [22] Bonaventura Pistofilo. Ce fut lui qui engagea l'Arioste, très-ennuyé d'être au service du cardinal d'Este, à entrer à la cour de son frère, le duc de Ferrare.

— [23] Ou Annibale Malaguccio, son cousin, à qui sont adressées sa première et sa quatrième satire.

19 [24] Cette longue énumération de noms, par laquelle l'Arioste s'acquittait, à la fin de son poëme, d'un acte de courtoisie à l'égard de ses contemporains, lui attira des désagréments, au lieu de remercîments. Beaucoup de ses amis se trouvèrent offensés, et de la place où il les nommait et de la brièveté avec laquelle il parlait d'eux. Machiavel, dans une de ses lettres à Alamanni, se plaint de n'avoir pas été nommé par l'Arioste.

Voici le passage curieux de cette lettre :

Io ho letto, à questi dì, Orlando Furioso dell' Ariosto, e veramente il poema è bello tutto, e in di molti luoghi mirabile. Se si trova costì, raccomandatemi a lui e ditegli che io mi dolgo solo, che avendo ricordato tanti poeti, che mi abbia lasciato indietro come un... e che egli ha fatto a me in detto suo Orlando che io non farò a lui in sul mio Asino.. (*).

Die 17 decembris 1517.

59 [25] Égée, avec ses frères, s'empara de l'Attique et obtint en partage Athènes. N'ayant pas d'enfants de ses deux premières femmes, il s'unit à Æthra, fille de Pitthée, roi de Trézène. Il eut d'elle Thésée. Il recommanda à Æthra d'indiquer à son fils la pierre où il avait caché son épée, et qu'il devait la prendre s'il était assez fort pour soulever la pierre, et venir le trouver à Athènes. La magicienne Médée, qui s'était insinuée dans les bonnes grâces d'Égée, essaya de lui faire empoisonner son fils; mais Égée le reconnut à son épée, et Médée dut s'enfuir.

(*) Son *Ane d'or*, poëme en huit chants.

Stances.

67 [26] Les deux maisons de Renaud et de Roland, comme elles sont nommées ch. XLIV, st. 29.

— [27] Ganelon de Mayence; le comte Anselme de Hauterive; et les autres familles ennemies de Charles et de la maison de Clermont.

82 [28] Une note de l'édition de Molini (Florence, 1823) établit ainsi la construction : *Ma poi che il popolo Troiano ebbe à tradimento la morte*, etc..

— [29] Hérodote raconte que Pâris ayant enlevé Hélène fut poussé par la tempête sur les côtes de l'Égypte ; qu'il alla à Canope et fut conduit de là à Memphis au roi Protée, qui retint près de lui Hélène et renvoya Pâris hors du royaume. Ménélas, après la prise de Troie, alla en Égypte, et reprit Hélène du roi Protée. Ce Protée n'est pas le dieu marin, pasteur des troupeaux de phoques de Neptune; c'est un roi d'Égypte connu aussi sous le nom de Cétès ; comme l'autre Protée, il résidait dans l'île de Pharos.

83 [30] Le rachat d'Hélène au moyen du pavillon est une invention du poëte.

— [31] Partie de la mer Ionienne, où Agrippa contribua à la victoire d'Octave sur Antoine et Cléopâtre.

84 [32] *Se plaindre* de ce qu'il avait transporté le siége de l'empire de Rome à Constantinople.

85 [33] *Éléonore d'Aragon*, fille du roi de Naples, femme d'Hercule I[er], duc de Ferrare, et mère du cardinal Hippolyte d'Este.

— [34] [C'est avec un sentiment pénible qu'on voit encore ici l'Arioste inventer un nouveau prétexte de louer, malgré tous ses mécomptes, le cardinal Hippolyte, et ne pas craindre d'imposer au lecteur (au profit de sa nauséabonde servilité) une suspension d'intérêt impatientante, au moment où son long poëme se précipite vers sa fin.]

86 [35] Pendant qu'Hippolyte était enfant, Béatrix, sœur d'Éléonore et femme du fameux roi de Hongrie Mathias Corvin, n'ayant pas d'enfants voulut avoir près d'elle son neveu. Corvin l'accueillit bien et lui donna rang parmi les seigneurs du royaume. Il le promut au riche archevêché de Strigonie. Lodovico Sforza, dit le More, duc de Milan, qui avait pour femme Béatrix, sœur d'Hippolyte, entendant parler de sa prudence et de son intelligence, lui fit avoir l'évêché de Milan et le fit créer cardinal. Quand les revers atteignirent le More, Hippolyte lui garda sa fidélité. Attiré par le désir de la patrie, il changea l'archevêché de Strigonie pour l'évêché d'Agria, et, quoique jeune, il devint chef des cardinaux diacres. Il délivra deux fois Ferrare, la première fois par une victoire sur l'armée vénitienne, une autre en découvrant le complot formé contre le duc Alphonse par ses frères. C'est aux vers de l'Arioste qu'il doit son immortalité.

88 [36] *Se gli vede à panni*, métaphore tirée de l'habitude des petits enfants qui se tiennent aux vêtements de leur mère ou de leur nourrice.

89 [37] Tommaso Fusco, maître d'Hippolyte et ensuite son secrétaire intime.

94 [38] *Insubri*. Nation puissante de la Gaule Cisalpine, originaire de la Gaule Lyonnaise d'où ils étaient partis sous la conduite de Bellovèse, sous le règne de Tarquin l'Ancien. Leur capitale était *Mediolanum* (Milan).

— [39] *Colubri* (serpents). Sur les armes des Visconti étaient figurés des dragons.

95 [40] Conjuration tramée contre Alphonse par ses frères (V. ch. III, st. 60 et suiv.).

— [41] Celui de Père de la patrie.

97 [42] Panckoucke substitue : contre les *Génois*.

140 [43] Cette fin du poëme est évidemment empruntée à la fin de l'*Énéide*, où Énée plonge son épée dans le sein de Turnus.

> . . . . Ferrum adverso sub pectore condit
> Fervidus. Ast illi solvuntur frigore membra,
> Vitaque cum gemitu fugit indignata sub umbras.

Mais chez l'Arioste, soit habitude de l'hyperbole, soit (ce qui serait plus fâcheux) nécessité de la rime, une image fausse gâte le tableau : Virgile parle du froid qui gagne les membres (*solvuntur frigore membra*), tandis que dans son vers l'Arioste donne l'idée d'un cadavre déjà refroidi (*più freddo che ghiaccio*).



TABLES

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

NOMS CITÉS DANS LE ROLAND FURIEUX

(Le premier numéro indique le chant, le second la stance.)

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

L

M

N

O

R

S

T

U

V

Z





TABLE

INDIQUANT LE PLACEMENT DES GRAVURES

TIRÉES A PART



TABLE DES MATIÈRES



3125-77. — Corbeil. Typ. de Crété.

ARIOSTE

ROLAND FURIEUX